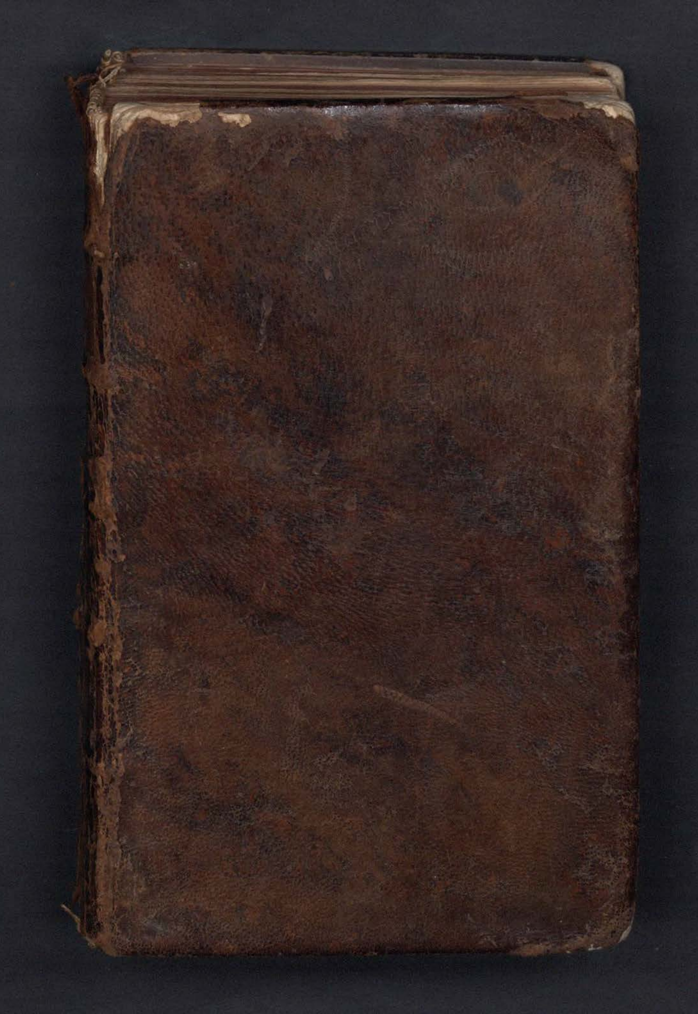
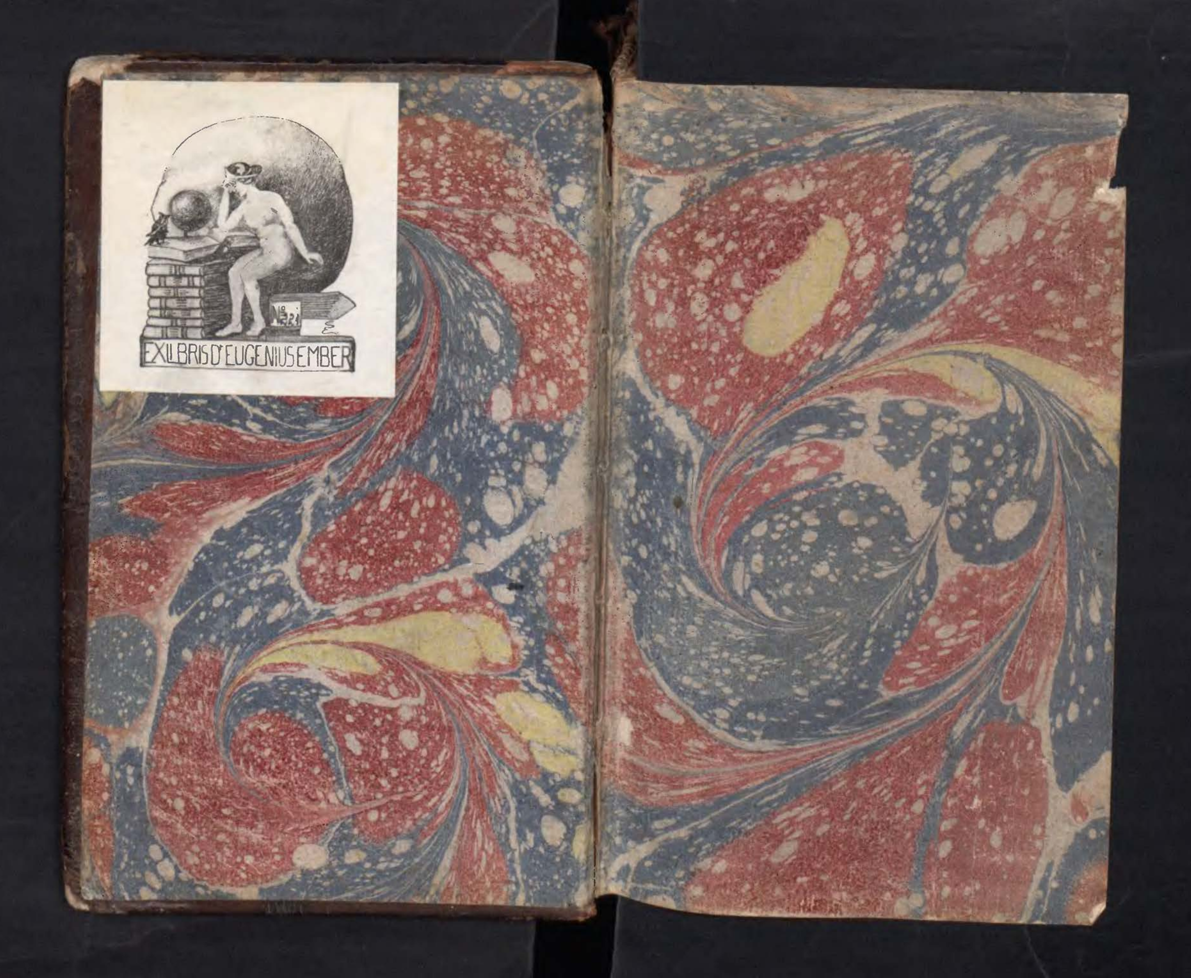
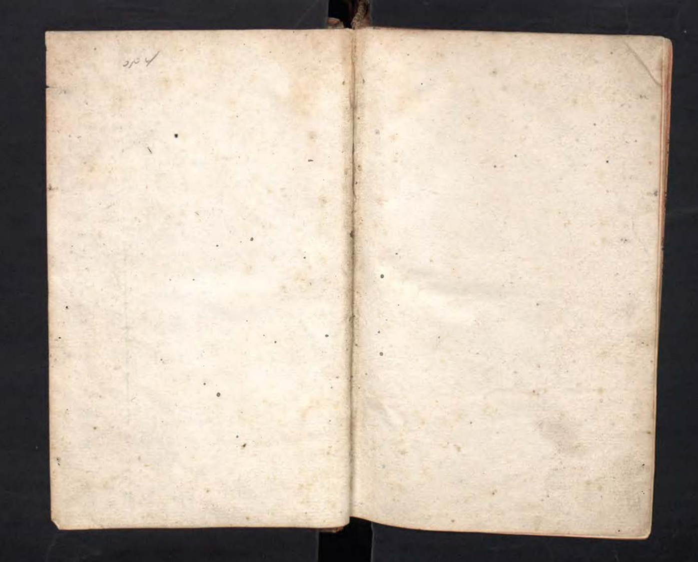



EX LIBRIS Dr EUGENIUS EMBER



COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE,

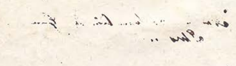
DÉMONTRÉES AU JARDIN ROYAL,

Par M. DIONIS, Premier Chirurgien de feuës Mesdames les Dauphines, & Chirurgien-Juré à Paris.

QUATRIE'ME EDITION.

Revûë, augmentée de Remarques importantes, & enrichie de Figures en tailles-douces qui representent les Instrumens nouveaux les plus en usage.

Par G. DE LA FAYE, Chirurgien-Juré à Paris.







A PARIS, ruë Saint Severin.
Chez D'HOURY, seul Imprimeur & Libraire de Monseigneur le Duc d'Orleans.

M. DCC. LI.

Avec Approbations & Privilege du Roi.



AU ROY,

IRE,

Ce Cours d'Opérations de Chirurgie que j'ose présenter aujourdhui à VOTRE MAJESTE', *est un hommage qui lui est dû, puisque c'est en exécution de ses Ordres*

qu'elles ont été démontrées dans ſon Jardin Royal. VOTRE MAJESTE', toujours attentive au bien de ſes ſujets, & ſur ce qui peut contribuer à la perfection des Sciences & des Arts, n'a pas ſeulement ordonné par une Déclaration particuliere, que les Anatomies s'y fiſſent publiquement ; Elle a voulu encore que les Opérations de Chirurgie y fuſſent démontrées à portes ouvertes & gratuitement, perſuadée qu'il ne ſuffiſoit pas au Chirurgien de connoitre l'homme pour le guérir des maux dont il eſt ſi ſouvent attaqué, & qu'il lui étoit impoſſible d'y parvenir, s'il n'étoit pleinement inſtruit de toutes les Opérations qui ſe pratiquent ſur le corps humain. Si l'Anatomie doit ſes plus grandes lumieres à cet établiſſement, la Chirurgie n'eſt pas moins redevable aux bontés de VOTRE MAJESTE', qui lui a procuré les moyens de ſe perfectionner. L'autorité des premiers Anatomiſtes nous tenant enchaînés, ne nous permettoit pas de publier de nouvelles découvertes ; & l'attachement qu'on avoit pour l'ancienne maniére de faire les Opérations nous em-

pêchoit de chercher les moyens de les rendre plus heureuſes & moins cruelles ; mais par les ſoins paternels de VOTRE MAJESTE', nous ſommes revenus de cette aveugle prévention pour les Anciens. Je fus choiſi, SIRE, en 1672, pour démontrer les verités Anatomiques, & les Opérations Chirurgicales : j'ai tâché de m'en acquitter avec toute l'ardeur & l'exactitude qui ſont dûes aux ordres de VOTRE MAJESTE'. Les diverſes Editions de l'Anatomie de l'homme, telle que je l'ai demontrée au Jardin Royal, font voir qu'elle a été favorablement reçue du Public ; mais comme on ne peut pas douter que le ſuccès n'en ſoit dû au nom auguſte de VOTRE MAJESTE', j'eſpere auſſi que puiſqu'Elle m'a permis de mettre ce même nom à la tête de ce Cours d'Opérations demontrées dans le même lieu, il ne ſera pas moins bien reçu de tous les Chirurgiens en general, vû qu'ils n'y trouveront plus ces fers ardens & ces inſtrumens affreux dont les Anciens épouventoient leurs malades. J'oſe même préſumer que l'impreſſion de ce Livre devien-

dra également utile & aux jeunes Eleves en Chirurgie, & à ceux qui la pratiquent si dignement dans les Armées de VOTRE MAJESTÉ. *Trop heureux, que mon foible talent m'ait procuré cette occasion de marquer encore le zèle ardent & le profond respect avec lequel je suis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTÉ,

Le très-humble, très-obéissant & très-fidele Serviteur & Sujet,
DIONIS.



PRÉFACE.

Tous les Philosophes conviennent de l'importance de la Physique, qui pour nous instruire de l'Histoire naturelle, ne se contente pas de monter jusqu'aux Cieux, d'examiner ce qui se passe dans les airs, de descendre dans le fond des mers & de fouiller dans les entrailles de la terre : mais qui pénétrant dans chaque Etre en particulier, nous fait connoitre tout ce qui compose & fait l'ornement de l'Univers.

La Phisique ne pourroit pas développer les ressorts qui font agir tous les corps que nous voyons sans le secours de l'Anatomie ; c'est par son moyen que dissequant & séparant jusqu'aux moindres particules qui composent un tout, elle découvre tous les secrets de la Nature ; & un cours de Philosophie seroit imparfait, s'il étoit privé des lumieres que lui donnent les Démonstrations Anatomiques.

Si le Philosophe est indispensablement obligé d'avoir recours à l'Anatomie pour découvrir l'interieur de chaque Etre, que ne doit pas faire le Chirurgien qui a pour

objet le corps humain, l'ouvrage le plus parfait qui soit sorti des mains du Créateur. Le premier contente sa curiosité en augmentant ses connoissances par celle que l'Anatomie lui donne, mais l'autre ayant à travailler sur l'homme, ne doit pas ignorer un seul des ressorts qui le font mouvoir, s'il veut être bon Chirurgien.

Il faut donc que la connoissance du sujet précéde celle des opérations qu'il doit y faire : c'est par cette raison que chaque hyver au Jardin Royal on commence par l'Anatomie sur le premier cadavre qui se presente, & qu'ensuite sur un autre on fait toutes les Opérations de Chirurgie ; & c'est cette même raison qui m'a engagé de donner au Public l'Anatomie de l'homme avant ce Cours d'Opérations que je lui donne aujourd'hui.

Le Roi mieux informé qu'aucun de son Royaume de tout ce qui peut contribuer au bien de ses Sujets, ordonna par une Déclaration particuliere qu'il fit vérifier & enregistrer en sa présence dans le mois de Mars 1673. que les Démonstrations de l'Anatomie & des Opérations de Chirurgie se feroient toutes les années dans son Jardin Royal à portes ouvertes & gratuitement, afin de faciliter aux Etudians en Chirurgie les moyens de se perfectionner dans un Art qu'il a toujours regardé comme un des plus nécessaires dans un Etat.

J'appelle la Chirurgie un Art pour me renfermer dans son étimologie qui est dérivée de deux dictions grecques, de *Keir* qui signifie main, & d'*Egeon* qui veut dire Operation, de maniere que Chirurgien & Opérateur manuel sont mots synonimes, qui sont communs à tous ceux qui travaillent de la main. Quoique le Chirurgien par cette étimologie semble être confondu avec tous les autres artisans, c'est d'elle néanmoins qu'il tire toute sa gloire, puisqu'elle le distingue & le met au-dessus de tous les autres. Les Anciens qui ont donné la dénomination à tous les Arts, ont nommé Peintre celui qui fait les tableaux, Sculpteur celui qui fait les figures, &c. Mais ils ont laissé par excellence le nom de Chirurgien à celui qui travaillant sur le corps humain, avoit pour objet le plus noble de tous les Etres.

Ce seroit pourtant avec quelque justice qu'on pourroit qualifier la Chirurgie de science, contre l'opinion de quelques uns qui la traitent d'Art simplement mécanique : il est vrai qu'elle opere de la main ; mais comme elle n'execute que ce que l'entendement lui dicte, elle ne mérite pas moins le nom de science, que les Mathématiques qui tracent sur le papier avec la regle & le compas, les figures & les Démonstrations que l'esprit imagine ; ces deux sciences ont également des instrumens qui

leur ſont propres ; & comme l'uſage de ceux-là n'appartient qu'au Mathématicien, l'uſage du ſcalpel & de la lancette eſt propre au Chirurgien : car la ſéparation de la Théorie d'avec la Pratique, eſt également impoſſible dans l'une & l'autre de ces Sciences ; & comme on eſtimeroit ignorant un Mathématicien qui ne pourroit pas former ſes figures ni faire ſes Démonſtrations, on doit croire celui-là incapable de ſoulager autrui, qui auroit beſoin du ſecours d'une main étrangere pour guerir des maux qu'il ſe venteroit d'avoir découvert. On peut non-ſeulement mettre la Chirurgie au rang des Sciences, mais encore on doit la regarder comme la plus noble, la plus certaine & la plus néceſſaire de toutes ; puiſque ce qui fait la nob leſſe d'une Science, c'eſt la dignité de ſon ſujet.

La Chirurgie a pour objet le même que Dieu a eu pour celui de ſa toute-puiſſance, ſur lequel il a bien voulu travailler de la main ; car pour former tous les autres, l'Ecriture nous aprend qu'il a ſeulement parlé, & ils ont été faits : & lorſque cette ſcience commande quelque choſe à pratiquer par la ſuite des conſequences qu'elle tire de ſes principes, c'eſt ſur ce même corps qu'elle opere. Eſt-il rien de plus glorieux pour le Chirurgien que de dire, que Dieu après avoir fait l'homme & avoir donné la forme & la figure à toutes les parties de ſon

corps convenables aux actions auſquelles elles étoient deſtinées, il l'abandonne entre les mains du Chirurgien pour avoir ſoin de ſa conſervation, & le maintenir dans cette conformation de toutes les parties qu'il a reçûes du Créateur ? Dieu l'a pratiqué étant ſur la terre ; exerçant en toutes occaſions cette Chirurgie parfaite en toutes ſes parties, qui en même tems qu'elle connoit le mal y porte la main, & le remede pour le guérir ; & les Apôtres ſucceſſeurs de ſa charité auſſi-bien que de ſon pouvoir, ne dédaignoient pas d'appliquer leurs mains ſur les infirmités des malades, & par ces ſecours charitables, ils convertiſſoient une infinité de peuples, qui leur voyant faire des cures extraordinaires, ſe laiſſoient convaincre des verités qu'ils enſeignoient. Les Rois & les Princes faiſoient autrefois leur principale occupation de panſer les malades qui imploroient leur ſecours, ne trouvant pas qu'il fut au-deſſous de leur dignité d'appliquer leurs mains Royales pour guérir & ſoulager le même ſujet que Dieu avoit formé de ſes mains divines, & ſans chercher des exemples dans l'Antiquité, nous avons vû le Roi faire préparer en ſa préſence & diſtribuer charitablement à tous ceux qui lui en demandoient, un Reméde qu'il avoit reçu du Prieur de Cabrieres ; ainſi de tous les tems la Chirurgie a été regardée comme très-

digne d'être pratiqué par les plus Grands de la terre.

La certitude de la Chirurgie eſt manifeſtement prouvée par les effets merveilleux qu'elle produit : en abattant les cataractes, elle rend la vûë aux malades ſur l'heure même. En vuidant la poitrine par le moyen de l'empyéme, elle fait parler les muets. Et faiſant les reductions des luxations de la jambe & du pied, elle fait marcher les boiteux. Enfin rien n'eſt plus ſûr que ce qu'elle fait, en ajoutant au corps ce qui lui manque ; en retranchant ce qu'il a de ſuperflu, & en le conſervant dans cette perfection que lui a donnée l'Auteur de la Nature : & quoique toutes ces Opérations nous paroiſſent des miracles, parce qu'elles guériſſent l'homme dans un moment, ce ne ſont néanmoins que les effets ordinaires de la Chirurgie, dont la certitude ne peut être aſſez admirée.

Pour ſe laiſſer convaincre de la néceſſité abſoluë de la Chirurgie, il n'y a qu'à faire reflexion que toutes les autres Sciences & tous les autres Arts ne ſont néceſſaires à l'homme que pour vivre commodément ; mais que la Chirurgie lui eſt néceſſaire pour vivre abſolument ; puiſque dès le moment de ſa naiſſance il implore ſon ſecours pour lui faire une ligature à l'ombilic, ou pour lui couper ſous

la langue le filet que ſouvent il apporte en naiſſant, ſans quoi il périroit auſſi-tôt qu'il a vû le jour. On peut ajouter que ſans cette Science la terre ſeroit preſque toute depeuplée, parce qu'il eſt peu de perſonnes à qui dans le cours de ſa vie, on n'ait pas fait quelque opération qui l'ait empêché de mourir. Si on ne panſe pas un coup d'épée ou de mouſquet au travers du corps, ſi on ne trépane pas quand on a le crâne fracturé, ſi on ne fait pas l'Opération de la Bubonocele dans un étranglement du boyau, on meurt infailliblement, & par conſequent il faut convenir de la néceſſité de la Chirurgie qui enleve tous les jours pluſieurs perſonnes du tombeau qui y deſcendroient ſans elle. Combien dans les Armées a-t-elle gueri de bleſſés ? Combien de grands Capitaines ſeroient péris par des playes épouventables ſi elle ne les avoit pas ſecourus ? C'eſt dans les Armées, c'eſt dans les Siéges que la Chirurgie triomphe, c'eſt-là que tout reconnoit ſon empire & ſa néceſſité, c'eſt-là que les effets & non pas les paroles font ſon éloge. On entend les uns qui faiſant le recit de leurs bleſſures, publient lui être redevables de la vie : on voit les autres qui par la confiance qu'ils ont dans la Chirurgie, expoſent encore leur vie avec plus de généroſité pour le ſervice du Prince, perſua-

dés avec justice qu'ils trouveront chez elle tous les secours qu'ils attendent.

Ce sont les Opérations qui en produisant des effets si surprenans, rendent la Chirurgie si recommandable : c'est pourquoi celui qui s'engage dans cette profession, ne doit rien négliger pour s'en instruire & s'y perfectionner. Paris lui en fournit les moyens mieux qu'aucune Ville de l'Europe ; il s'y fait des démonstrations publiques en trois endroits differens, au Jardin Royal, à l'Ecole de Medecine, & à Saint Côme, qui toutes étant faites par des Maîtres Chirurgiens Jurés de Paris, s'y demontrent avec la derniere exactitude.

J'ai fait pendant huit années celles du Jardin Royal, où le concours des Etudians étoit si grand, que la plus grande salle destinée à ces Démonstrations n'en pouvoit pas tenir la moitié, c'est ce qui nous obligea de faire des billets cachetés que nous distribuions aux Garçons Chirurgiens qui servoient les Maîtres, qui seuls y pouvoient entrer, & cela pour éviter la confusion par l'exclusion de ceux qui étoient en boutique chez les Barbiers, & de ceux que la seule curiosité pouvoit y attirer.

C'est ce même Cours d'Operations que j'ai demontrées tant de fois au Jardin Royal, que je rends public aujourdhui dans l'esperance qu'il ne sera pas seulement utile à

ceux qui par l'éloignement des lieux, ou par leurs séjours dans les Provinces n'ont pas pû y assister, mais encore à ceux de Paris qui ayant quelqu'une de ces Opérations à faire en le lisant y trouveront ce qui se sera échapé de leur memoire.

Si ce Cours d'Opérations est reçu favorablement des Etudians, & si les connoisseurs le jugent digne de leur approbation, c'est à la Chirurgie de Saint Côme que tout le merite en est dû. Je n'ai fait que repeter les instructions que j'ai puisées dans cette Ecole célebre en me faisant passer Maître. Les quatre Prevôts qui sont chargés de faire faire à l'Aspirant toutes les Opérations sur le sujet pendant la semaine Anatomique, ne laissant passer aucune circonstance essentielle ; s'il s'en acquite bien ils lui font rendre raison pourquoi il les fait ainsi, & s'il manque en quelque chose, ils le redressent & lui apprenent ; de sorte que celui qui a fait le chef-d'œuvre à Paris, se peut dire sans contestation Chirurgien de la bonne roche.

M^r. Felix le pere dans le dessein de mettre un jour son fils à sa place, voulut qu'il fût Maître : il lui fit faire le chef-d'œuvre avec toute la séverité qu'il demande. Monsieur Maréchal qui remplit la même Charge de premier Chirurgien du Roi, a voulu que son fils suivit cet exemple, il en a fait tous les actes avec la même exactitude que

font tous les autres. Pour moi qui ai deux fils qui ont voulu embrasser cette profession ; dont un a été Chirurgien ordinaire de Madame la Duchesse de Bourgogne, & l'autre Chirurgien Major de l'Armée du Roi en Espagne, je les ai mis sur les bancs, aussi tôt qu'ils se sont determinés à être Chirurgiens, ils ont faits les vingt-cinq actes du chef-d'œuvre avec la derniere rigueur, & dans cette Compagnie ils ont puisé les lumieres qu'on ne trouve point ailleurs. Dieu veuille, que les aggrégations, les associations, les legers examens qui y en ont incorporé plusieurs qui ne se sentoient pas assez forts pour y entrer par la voye du chef-d'œuvre, ne diminuent rien de son ancienne splendeur, ne la fassent point relâcher de la regularité dans ses actes, en prodiguant la qualité de Maître à des sujets indignes de la porter, & qu'enfin on continue de dire comme autrefois, que l'Ecole de Chirurgie de Paris est la premiere du monde.

Ces Opérations ayant été demontrées dans une des salles du Jardin Royal, où on avoit fait une espece d'amphiteâtre en attendant que le Roi en eut fait faire un autre plus superbe & digne de sa grandeur, comme il a été executé par la suite ; j'ai fait graver la maison du Jardin Royal que j'ai mise à la tête de ce Livre, & en même-tems le dedans de l'Amphiteâtre de Saint

Côme que vous voyez au commencement de la premiere Demonstration, dans lequel tous les spectateurs sont assemblés : J'ai pris ce modele comme le plus magnifique de ceux qui sont à Paris, & tel qu'il doit être pour faire très commodement des Démonstrations publiques.

J'ai divisé ce cours d'Operations comme mon Anatomie en dix journées. La premiere traite en géneral des Operations & des sutures ; la seconde, des Operations qui se pratiquent sur le bas-ventre ; la troisiéme, de celles qui se font sur la vessie, la verge, & la matrice : la quatriéme, de celles que demandent les aînes, le scrotum & l'anus : la cinquiéme, de celles de la poitrine & du col: la sixiéme, de celles qui se font à la tête & aux yeux : la septiéme, de celles qui se raportent à toutes les parties du visage : la huitiéme, de celles qu'on fait aux extrêmités superieures ; la neuviéme, de celles qui se font sur les extrêmités inferieures ; enfin, la dixiéme & la derniere, de celles qu'on peut pratiquer sur toutes les parties du corps. J'ai cru cet ordre moins embarrassant pour les Etudians, que si je les avois mis confusement comme nous les voyons dans les Auteurs.

J'ai mis à la tête de chaque Operation une planche qui represente l'appareil tel que le Chirurgien le doit préparer avant que de faire son operation : à celles qui sont

legeres, & qui ne demandent point d'appareil, je n'y en ai point mis ; & à celles où il n'en faut pas un considerable, j'en ai fait graver plusieurs sur une même planche, le nombre des figures est de plus de soixante, ce qui fait voir que je ne les ai pas épargnées, que j'y en ai mis autant que j'ai jugé qu'il en étoit nécessaire pour l'instruction, & pour la perfection de cet Ouvrage.

Il y a des lettres alphabetiques dispersées dans le cours de chaque Operation, qui ont raport avec celles qui sont gravées dans la planche ; desorte que celui qui voudra s'instruire de la maniere de la faire, trouvera marqué par A. le premier instrument dont il doit se servir, & continuant par ordre, il finira par l'instrument ou le bandage marqué par la derniere lettre qui sera gravé dans la planche.

Ceux qui voudront voir un plus grand nombre d'instrumens, je les renvoye au Livre qui a pour titre, *l'Arsenal de Chirurgie de Scultet*, fameux Chirurgien d'Ulmes ; cet Ouvrage a été imprimé en latin à Franfort, il y a plus de soixante ans, & depuis peu il a été mis en françois, & imprimé à Lyon ; ce Livre ressemble assez à un Arsenal où l'on voit quantité d'Armes antiques, capables seulement de contenter la curiosité, mais qui ne sont d'aucun usage à present.

J'ai évité autant que j'ai pû les noms rudes & barbares que les Grecs ont donnés

aux Maladies, & aux Operations qu'elles requierent ; j'ai tâché de parler françois, & d'en discourir sous les noms les plus usités dans notre langue.

Je commence néanmoins par expliquer leur étimologie, afin que le jeune Chirurgien sçache d'où sont dérivés des mots si difficiles à retenir, je continue par la definition, les diferences, les causes & les signes de chaque maladie ; je prescris les remedes convenables pour en obtenir la curation. Et si la maladie ne cede point à ces remedes, & qu'il en faille venir à l'Operation, je marque ce qu'il faut faire devant, durant, & après l'Operation, & comment il faut se conduire dans le pansement ; de sorte qu'il ne tient pas à moi si on n'obtient pas la fin qu'on se propose, qui est la parfaite guerison.

Je fais plusieurs remarques, & je raporte souvent des faits historiques qui doivent encourager le Chirurgien à entreprendre les Operations. Depuis plus de cinquante ans que je pratique la Chirurgie à la Ville & à la Cour, j'ai tant trouvé d'occasions de l'exercer, que tout ce que j'avance est fondé sur ma propre experience ; c'est pourquoi on peut m'en croire, & d'autant plus que je ne cite rien ou très-peu de choses sur la bonne foi d'autrui.

Les portraits que je fais de plusieurs gens qui ont monté sur la scene pour jouer des

rôles differens dans la Medecine & dans la Chirurgie sont tirés au naturel, on peut y ajouter toute la foi possible, puisque j'en ai connu les originaux, & que dans les histoires que j'en fais, je parle avec ma sincerité ordinaire. Je ne les raporte que dans la vûe de rendre service au Public, afin qu'il évite de se livrer entre les mains de ces sortes de gens qui promettent infiniment plus qu'ils ne peuvent tenir, & de ceux qui n'ayant qu'un remede, le donnent tête baissée à tous ceux qui se presentent. S'il y a quelqu'un qui s'en trouve offensé, ou par lui-même ou par ses amis, je lui déclare que mon dessein n'est point d'insulter personne sur sa vie, ses mœurs & sa probité; que je n'attaque que ceux qui prennent impunément la qualité de Medecin ou de Chirurgien, parce qu'ils auront quelque legere teinture de l'une ou de l'autre de ces deux Sciences. Je ne blâme point ceux qui charitablement distribuent des remedes aux pauvres qui leur en demandent; je sçai qu'il y a quantité de personnes qui en donnent dans l'intention de soulager les malades & sans aucun interet, & je sçai aussi qu'on peut être fort charitable & zelé pour le prochain, & en même tems ignorant Medecin, & dangereux Chirurgien.

Enfin, pour remedier aux abus, ou plûtôt pour éviter les inconveniens qui arrivent quelquefois dans l'exercice de deux

professions si nécessaires à la conservation de la vie des hommes, il semble qu'on ne peut rien ajouter de mieux à la discipline qui s'observe aujourdhui, que les anciens Reglemens des Ecoles de Medecine & de Chirurgie de Paris: en effet on ne voit rien qui ne soit sagement établi pour porter les Eleves à la perfection de leur Art, par raport à la saine Doctrine qu'on y apprend. Les nouvelles institutions qui y ont été faites, en doivent encore beaucoup augmenter la réputation & l'estime chez les Etrangers. M. Fagon non content des soins qu'il prend à avancer la Botanique, la Chymie, & la Chirurgie, par le choix qu'il fait, ou qu'il approuve des Professeurs les plus capables dans ces trois parties de la Medecine, & par les secours qu'elles reçoivent de son grand crédit auprès du Prince, a pourvû depuis peu d'années le Jardin Royal d'un Cabinet des plus rares de l'Europe, en tout ce qui regarde les choses naturelles, afin que dans le tems des Exercices de ce lieu les Phisiciens de tout le Royaume, & des autres Pays les plus éloignés y puissent venir s'instruire de la nature & des proprietés de tous les mixtes qu'on y expose à leurs yeux, & dont on leur raporte l'histoire la plus certaine, pendant que d'un autre côté quelques-uns des plus illustres de notre Compagnie, ont fondé des Leçons publiques, où nos jeunes Maîtres

donnent tour à tour des preuves de leur capacité dans les démonstrations & les explications qu'on les engage de faire de l'Anatomie, des Operations, de l'usage mécanique des os & de leur maladie, en même-tems que M. le premier Chirurgien nous anime tous par le zéle qu'il témoigna tant à maintenir nos droits, qu'à placer dans des postes avantageux qu'il a à sa nomination les personnes en qui il remarque un vrai merite, & par les exemples singuliers qu'il nous donne si frequemment de la plus ingenieuse & de la plus heureuse pratique.

AVIS
DE L'AUTEUR
DES
REMARQUES.

IL n'est pas necessaire de relever ici par un long éloge le COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE, dont on donne une nouvelle Edition. Il suffit de dire que c'est l'ouvrage d'un des plus grands Maîtres de l'Art, & un ouvrage digne de la reputation de son Auteur; que c'est un de ces Livres excellens ausquels le Public a toujours rendu justice, & dont le merite a trouvé autant de suffrages dans les Pays étrangers que dans le lieu de leur naissance.

Je me contenterai donc d'exposer en peu de mots ce que je me suis proposé en composant les Remarques dont j'ai augmenté la troisiéme édition & cette quatriéme.

Mon but a été 1. d'éclaircir certains endroits que les Etudians n'auroient peut-être pas bien entendu. 2. De décrire plus au long quelques opérations dont j'ai crû qu'un détail plus exact feroit plaisir. 3. Enfin d'ajouter les découvertes qu'on a faites dans la Chirurgie depuis que l'Auteur a donné son Livre au Public.

Si je m'étois borné à expliquer les endroits du texte où il se rencontre quelque difficulté, le nombre de mes Remarques auroit été fort petit, car l'Auteur s'explique presque toujours avec une clarté qui ne laisse rien à désirer. Mais comme son Livre n'est autre chose que le recueil de dix Demonstrations qu'il a faites au Jardin du Roi, & qu'ap-

parement les bornes du tems l'ont empêché de les étendre autant qu'il auroit été à souhaiter ; j'ai crû rendre service aux jeunes Chirurgiens en leur exposant avec plus d'étendue quelques opérations importantes. C'est la matiere de plusieurs de mes Remarques, longues à la verité, mais que je n'aurois pû abreger sans en retrancher beaucoup de choses fort utiles, & que les Etudians n'auroient trouvé qu'avec beaucoup de peine & de tems dans un grand nombre d'Auteurs dont la plûpart leur sont inconnus. Ainsi j'espere qu'on ne me sçaura pas mauvais gré de leur longueur.

Je me flate qu'on recevra encore mieux celles où je raporte les découvertes qu'on a faites depuis la mort de l'Auteur. Les Arts se perfectionnent tous les jours, & la Chirurgie est un de ceux dont les progrès sont actuellement plus sensibles. Aucun siécle n'a été plus fecond en Praticiens studieux & habiles. Depuis le tems que M. Dionis a donné son ouvrage au Public, on a trouvé plusieurs manieres d'operer plus simples, plus sûres & moins cruelles que celles qui étoient alors en usage, on a inventé plusieurs instrumens, & l'on a fait des observations qui ont desabusé de quelques erreurs qu'un respect trop aveugle pour les Anciens & que la pratique ordinaire avoit accreditées. Aussi ceux qui depuis notre Auteur ont traité des Opérations, ont-ils repandu de nouvelles lumieres sur cette matiere.

Cette reflexion auroit pû faire regarder le Livre de M. Dionis comme un ouvrage incomplet. il est vrai que l'Auteur y donne non-seulement la description des Operations & des Instrumens, mais encore une idée des maladies Chirurgicales & le détail des appareils & des traitemens qui conviennent après chaque Opération ; ce qu'on ne trouve pas du moins avec la même étendue, dans aucun autre Traité sur cette matiere. Mais comme depuis la mort de l'Auteur on a fait beaucoup de

découvertes, il faudroit en reconnoissant la bonté de cet Ouvrage, convenir qu'il y manqueroit bien des choses importantes.

Pour remedier à ce défaut, qui sans ternir la gloire de l'Auteur, fait honneur à l'application & à la sagacité des Praticiens de nos jours, j'ai fait un nombre considerable de remarques qui renferment les nouvelles découvertes, & qui serviront par consequent de suplement.

C'est avec confiance que je donne au Public cette Addition, parce que je ne l'ai point tirée de mon propre fond, mais de la lecture des meilleurs Auteurs, des leçons & de la conversation des plus grands Maîtres de nos jours. J'avoue que c'est à leurs dépens que j'ai enrichi ce Livre d'une infinité d'observations utiles & curieuses, & que c'est par leurs travaux que je me suis trouvé en état de donner une Edition de ce Cours d'Operations beaucoup plus complette que les precedentes.

Cette quatriéme Edition a plusieurs avantages sur la troisiéme. J'y ai ajouté plusieurs nouvelles Remarques que j'ai jointes aux anciennes, & j'ai mis les unes & les autres au bas des pages ausquelles elles ont raport, au lieu que dans la troisiéme Edition, elles ne se trouvoient qu'à la fin de l'Ouvrage, ce qui étoit incommode. J'ai fait graver quatre planches des instrumens dont je parle. Comme la premiere des planches que l'Auteur a donnée, n'étoit pas assez distincte, j'ai crû devoir lui en substituer une où les instrumens fussent gravés avec plus de soin : j'y ai ajouté les pincettes à anneaux indiquées dans une de mes Remarques par la lettre *&*.

Noms des Auteurs cités dans les Remarques.

Albinus.
Antoine Maître-Jean.
Arnaud.
Arnaud de Ronſil.
Ariſtote.
Barbette.
Belloſte.
Berengarius.
Briſſeau.
Boudou.
Bienaiſe.
Caumont.
Cheſelden.
Colot.
Corteſius Johan-Baptiſta.
Commercium litterarum, &c.
Dargeat.
Denis.
Duverney.
Deſprés.
Ephemerides d'Allemagne.
Foubert.
Fabricius ab aqua pendente.
Fabricius Hildanus.
Frere Jacques.
Gerard.
Granier.
Gaſſendi.
Galien.
Garengeot.
Guerin.
Goulard.
Habicot.
Hiſtoire de l'Acad. des S.
Joubert.
Jonnot.
Journal des Sçavans.
Junckers.
La Peyronnie.
Ledran.
La Haye.
Lecat.
La Motte.
Littre.
Laſnier.
Morand.
Marchetis.
Manne.
Menriſſe.
Meekren.
Munnick.
Muys.
Mery.
Manget.
Mezeray.
Mercure de France.
Michel.
Nuck.
Peyer.
Paré (Ambroiſe.)
Petit.
Perchet.
Rulleau.
Randothé.
Rouhault.
Rau.
Ruyſch.
Saviart.
Sennert.
Sabourin.
Sthal.
Tollet.
Thibault.
Taliacot.
Tulpius.
Vacher.
Verduin.
Virgili.
Verdier.
Verduc.
wertembergius.
winſlovv.



TABLE

DES TITRES ET SECTIONS

de ce Livre, contenant dix Démonſtrations.

PREMIERE DEMONSTRATION,
enſeignant les choſes néceſſaires pour pratiquer les Opérations.

Du general des Operations, page 1
Des inſtrumens communs de Chirurgie, 18
Des tentes & canules, 28
Des bourdonnets & plumaceaux, 36
Des emplâtres, 41
Des compreſſes, 45
Des bandages, 50
Des ſutures tant en general qu'en particulier, 59

SECONDE DEMONSTRATION,
contenant les Operations qui ſe font ſur le ventre inferieur.

De la ligature de l'ombilic, 75
De la Gaſtroraphie, 79
De l'Exomphale, 104
De l'Epiplomphale, 108
De l'Enteromphale, ibid
De l'Epiplo-eteromphale, ibid
De l'Hydromphale, ibid
De la Pneumatomphale, ibid

De la Sarcomphale, 109
De la Varicomphale, 109
De la Hernie ventrale, 119
De la Paracentese, 112
De l'Operation Cesarienne, 112

TROISIE'ME DEMONSTRATION, renfermant les Operations qui se pratiquent sur la vessie, sur la verge & sur la matrice.

De l'extraction de la pierre, page 173
Des pierres trouvées dans les reins du Pape Innocent XI. 182
De la supression d'urine, 191
Du Catheterisme, 194
De la ponction au perinée, 195
Du haut appareil, 231
De la pierre dans l'uretre, 233
De la taille des femmes, 236
Histoire de Frere Jacques, 239. & suiv.
Des Operations sur la verge, 256
Du phymosis, 258
Du Paraphymosis, 262
De l'adherence du prépuce, 265
Des porreaux de la verge, 267
De l'urêtre qui n'est pas percé, 268
Des defauts du gland & des moyens d'y remedier, 269
De la carnosité, 271
Des Operations sur la matrice, 271
Des accouchemens & des occasions qui demandent le Chirurgien, 283 284 & suiv.
Des suites des accouchemens, & des descentes ou chutes de matrice qui en arrivent, 303. & suiv.

QUATRIEME DEMONSTRATION, traitant des Opérations qui se font aux aynes, au scrotum, & à l'anus.

Des hernies, de leurs causes, & de leurs diferentes especes, page 313 & suiv.
Du bubonocele, 340
Des hernies des femmes, 360
Des Operations du scrotum, & des cinq sortes de tumeurs qui les causent, 363
De l'Hydrocele, ibid
Du Pneumatocele, 371
Du Sarcocele, 372
Histoire d'un Sarcocele inégal à un pauvre Malabou, 373
Du varicocele & du circosele, 377
De l'hernie humorale, 380
De la relaxation du scrotum, 382
De la castration, 384
Des Operations de l'anus, & des causes pour lesquelles on les fait, 388
Du fondement clos naturellement, 390
De la chute du fondement, 392
Des condilomes, crêtes, regades & fungus, 395
Des hemorroïdes, 399
De la fistule à l'anus, 405

CINQUIE'ME DEMONSTRATION, contenant les Operations qui se pratiquent à la poitrine & au col.

De l'Empième au sujet du sang, du pus ou de l'eau contenue dans la poitrine, 422
Des fistules du thorax, 442
Des operations du mammelon, 444
Des abscès à la mammelle, 448
Du cancer, 450

De la gibosité, 466
De la saignée de la ugulaire, 470
De la Broncotomie, 472

SIXIEME DEMONSTRATION, traitant des Operations qui se font à la tête & aux yeux.

Des fractures du crâne, page 481
Du Trepan, 517
Du pansement du Trepan, 523
De l'hydrocephale, 527
De l'anchiloblepharon, ou agglutination des paupieres, 532
Du Lagophtalmos, ou retraction de la paupiere superieure, 533
De l'Ectropion, ou renversement de la paupiere inferieure, 535
Du crithe ou grain d'orge, 536
Du calazion ou grain de grêle, 537
De l'hidatis, loupe des paupieres, 538
Du distichiasis, ou double rang de cils, 539
Du ptosis, ou renversement des cils, ibid
Des maladies des tuniques de l'œil, 542
De l'hypopion, ou collection du pus aux yeux, ibid
Du pterigion, ou excroissance dans l'œil, 543
Du proptosis, ou forgetement de l'œil, 545
De l'hypochyma, ou cataracte, 547
Des ordures entrées dans l'œil, 558
Les maladies des Angles des yeux, 559
De l'Eckantis, ibid
De l'Anchilops, 560
De l'Ægilops, 561
Des moyens d'empêcher de loucher, 572
Des yeux artificiels, 573

SEPTIEME DEMONSTRATION, concernant les Operations qui se pratiquent à toutes les parties du visage.

Du polype, 575
De l'ozene, 585
Des playes du nez, 587
Des saignées de la Tête, 590
De l'Arteriotomie, 595
Du bec de lievre, 597
Des operations des gencives, 605
De celles des dents, 608
De celles de la langue, 623
De celles de la luette, 629
De celles des Amigdales, 632
De celles du gozier, 634
Des parotides, 635
De celles des oreilles, 638
Du goëtre, 639
Des Ecrouelles, 641

HUITIEME DEMONSTRATION, expliquant les Operations qu'on fait aux extrêmités superieures.

De la saignée, & de tout ce qui l'accompagne, 644
De l'Aneurisme, 688
De la suture du tendon, 711
Des doigts adherens, 715
De la courbure des doigts, 717
Du Panaris, ibid
De l'extirpation des doigts, 725
De la transfusion, & pourquoi on l'a condamnée, 728

NEUVIEME DEMONSTRATION,
traitant des Opérations qui se font sur les extrémités inferieures.

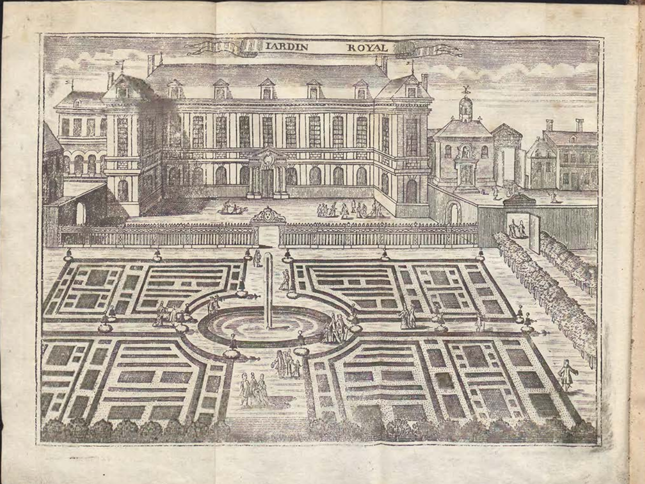
De l'amputation d'une jambe, 732
Les jambes de Bois, 731
Les Varices, 762
De la saignée du pied, 767
Les pieds contrefaits, 773
Le Pemorse, 777
Les durillons & des cors aux pieds, 780
De l'ongle qui entre dans la chair 781
Histoire de quelques Empiriques, 786

DIXIEME ET DERNIERE DEMONSTRATION,
comprenant les Opérations qu'on peut pratiquer sur toutes les parties du corps vivant, ou après la mort.

De l'extraction des corps étrangers, 797
Du Seton, 814
De l'ouverture des abcès, 817
Du carboncle, 825
De l'antrax, 826
Des tumeurs Enkistées, 829
Des cauteres, 835
Des Ventouses, 841
Des sangsues, 847
Des Vessicatoires, 849
De l'Echimose, 852
Des Verrues ou porreaux, 855
De l'ouverture d'un corps mort, 858
De l'embaumement, 868

Fin de la Table.

COURS


IARDIN ROYAL



COURS D'OPERATIONS DE CHIRURGIE, DE'MONTRE'ES AU JARDIN DU ROI.

DES OPERATIONS EN GENERAL.

PREMIERE DEMONSTRATION.

NOus voici assemblés, Messieurs, suivant la coutume si sagement établie à la gloire du Prince & à l'avancement de la Chirurgie, pour commencer aujourdhui sur le sujet que vous voyez, un Cours d'Operations que j'espere que nous acheverons dans les dix journées qu'on employe d'ordinaire à cet exercice.

Les Démonstrations que nous avons à vous faire, sont absolument nécessaires à ceux qui se destinent à la Chirurgie & qui veulent mériter le nom de Chirurgien ; nom autrefois si estimé, que les plus grands Princes même ne dédaignoient pas de le porter, en se faisant appeller du nom de la partie de Chirurgie dans laquelle ils excelloient, comme on peut juger par l'étymologie de ces noms d'Hercule, d'Esculape, de Machaon, &c. si vantés pour leurs belles cures.

En effet cette Profeſſion s'occupant toute à la conſervation & au rétabliſſement de la ſanté de l'homme, le chef d'œuvre le plus accompli de l'Univers, ne doit on pas convenir qu'elle eſt autant au-deſſus des autres emplois, que ſon objet eſt préferable au reſte des êtres, & ſa fin aux plus grands deſſeins qu'on ſe puiſſe propoſer ? Pour peu auſſi que l'on réfléchiſſe ſur les puiſſans ſecours qu'on tire tous les jours de ce grand Art qui n'agit que ſur des principes ſûrs & manifeſtes, on ſera bientôt convaincu que rien n'eſt plus utile dans un Etat que de bons Chirurgiens.

Portrait d'un bon Chirurgien

Par de bons Chirurgiens je n'entens pas parler de ceux qui prétendent à cette qualité, parce qu'on leur aura appris à faire un emplâtre & une ſaignée, ni de ceux qui connoiſſant leur foibleſſe n'ont oſé s'expoſer à ſubir la rigueur du chef-d'œuvre ; mais j'entens parler de ceux qui après une loüable éducation, ont été inſtruits des préceptes de la Chirurgie par de bons Maîtres, qui ont enſuite pratiqué dans les Hôpitaux des Villes & dans les Armées ſelon les lumieres & la ſaine méthode qu'ils ont puiſées dans l'Ecole de S. Côme, qui eſt aſſurément le lieu où ſe forment les plus habiles Chirurgiens de l'Europe. Je parle enfin de ceux qui ont pour principal but de leurs travaux la gloire de guérir ou de ſoulager autant qu'il eſt poſſible, généralement toutes les perſonnes qui ont beſoin de leur aſſiſtance ; & qui n'étant point avides du gain, courent également chez les pauvres comme chez les riches.

Définition de la Chirurgie.

La Chirurgie a été définie diverſement par differens Auteurs ; les uns l'ont honorée du titre de ſcience, les autres ont prétendu qu'elle étoit un art ſimplement mécanique, & d'autres ont ſoutenu qu'elle étoit ſcience & art tout enſemble, & que ces deux choſes n'en pouvoient être ſéparées ſans la rendre imparfaite; pour moi qui ſuis du nombre de ces derniers, je dis que la Chirurgie dans toute

ſon étenduë eſt une habitude de l'entendement formée par l'étude & par des réflexions ſur l'experience, pour connoître les maladies du corps humain & en même tems une dexterité acquiſe par un uſage fréquent & bien ordonné, pour appliquer avec les mains aidées des inſtrumens les remedes aux maladies qui en ont beſoin.

Diviſion de la Chirurgie.

Tous les anciens ont auſſi diviſé la Chirurgie en deux parties; ſçavoir, en Théorique & en Pratique; ils diſent que la premiere eſt une ſcience qui enſeigne la maniere d'operer pour la guériſon des maladies, & ils veulent que la ſeconde ſoit un art qui guérit effectivement par l'operation de la main adroitement dirigée. Il y a des Medecins qui ont ſuivi la même diviſion qu'ils ont exprimée en des termes differens, partageant toute la Chirurgie en Chirurgie médicale & raiſonnée, & en Chirurgie manuelle & operative. C'eſt en conſequence de cette diſtinction qu'ils établiſſent deux ſortes de Chirurgie, qui peuvent être poſſedées ſéparément par differentes perſonnes, prétendant que la premiere eſt le partage des Medecins, & que la ſeconde appartient aux Chirurgiens.

Mais il faut demeurer d'acord qu'un Chirurgien qui n'auroit que cette Chirurgie pratique, manuelle & operative pour ſon partage, ſeroit un Chirurgien qui coureroit ſouvent riſque de tuer ou d'eſtropier ſes malades, quand il n'auroit pas de Medecin pour le conduire; & même en la preſence du Medecin ne ſeroit-il pas encore en danger de faire des fautes, ſi ſa tête n'étoit la conductrice de ſa main ? En effet pour marcher ſûrement il faut avoir des yeux clairs voyans & des jambes ſouples & agiles, l'un ſans l'autre eſt inſuffiſant. Un aveugle, par exemple qui aura de bonnes jambes, & qui ſera mené par un conducteur éclairé & fidéle, ne laiſſeroit pas de trembler en marchant, parce que la lumiere ſera ſéparée de la puiſſance qui le fait marcher: de même quelque experience qu'un Chi-

rurgien puisse avoir, s'il n'a pas la connoissance qui le doit regler dans son ouvrage, il travaillera en aveugle; & s'il n'est pas bon Théoricien, il ne sera jamais Praticien habile.

La Théorie est inséparable de la Pratique.

Il faut donc que le Chirurgien posséde l'une & l'autre de ces deux parties de la Chirurgie. La premiere s'acquiert par la connoissance des Maladies qui arrivent à l'homme, & la seconde par l'habitude que l'on contracte à bien exécuter toutes les opérations qu'elles peuvent demander pour être guéries. Celle-là a été renfermée par le fameux Guidon dans six Traités, dont le premier parle des tumeurs, le second des playes, le troisiéme des ulceres, le quatriéme des fractures, le cinquiéme des luxations, & le sixiéme des maladies qui ne sont point comprises dans les cinq Traités précedens, comme la teigne, la goutte, la verole, la peste & beaucoup d'autres, dont l'intelligence, aussi-bien que de celles que je viens de raporter, fait ce qu'on appelle la Théorie Chirurgicale, sur laquelle doit être fondée la seconde partie qu'on nomme la Pratique.

Je supose donc que tous ceux qui sont ici présens, ont déja ces premieres connoissances de la Chirurgie; & je me borne dans ce Cours à ne vous entretenir que de ce que chacun entend par les Operations Chirurgicales que je prétens vous démontrer toutes, & qui rempliront abondamment tout le tems qu'on a coutume de donner à ces Leçons publiques.

Pour être bon Chirurgien, il faut être Anatomiste.

Tout le monde sçait l'obligation indispensable dans laquelle est le Chirurgien d'être informé de l'Anatomie avant que d'entreprendre de connoître les maux ausquels nous sommes assujettis & de se hazarder de faire aucune opération. La connoissance de la structure de nos corps est la base & le plus ferme appui de la Chirurgie, aussi lui a t'on donné le premier rang entre toutes les sciences qui forment un habile Chirurgien. C'est pourquoi

nous commençons toutes les années nos instructions par les démonstrations Anatomiques, afin de disposer nos Auditeurs à assister avec fruit aux Opérations de Chirurgie qu'on démontre dans la suite.

On doit entendre par opération de Chirurgie une prudente & méthodique application de la main sur le corps de l'homme pour lui conserver ou lui rendre la santé.

Quatre sortes d'opérations.

Toutes les opérations de la Chirurgie se reduisent sous quatre especes, dont la premiere rejoint ce qui a été séparé, & se nomme Synthèse; la seconde divise les parties dont l'union est contraire à la santé, & celle-là s'apelle Dièrèse; la troisiéme qu'on a comprise par le mot d'Exérèse, ôte ce qui est étranger; & la quatriéme qu'on appelle Prothèse, ajoute ce qui y manque.

Ce que c'est que Synthèse.

La Synthèse est une opération qui réunit & remet avec adresse les parties de notre corps divisées ou déplacées contre le cours ordinaire de la nature. Elle est de deux sortes, ou commune ou particuliere, la premiere sert à toutes les opérations, c'est à celle-là qu'on raporte l'aplication des attelles, des compresses, des bandages, la bonne situation de la partie malade, & géneralement tous les instrumens & toutes les manieres qui peuvent contribuer à retablir ou à rafermir les parties chacune en son lieu. La seconde s'exerce tant sur les parties molles, que sur les parties dures; celles des parties molles se fait en deux manieres; sçavoir, sans division, & alors elle s'apelle *taxis*, c'est-à-dire arrangement; ou bien avec division & on la nomme *raphé* ou suture. Celle des parties dures a aussi deux espéces, puisqu'elle s'aplique à rassembler les os rompus, & à remplacer les os luxés ou disloqués. (*a*) Cette opération a la prééminence sur les au-

(*a*) Quelques-uns aiment mieux diviser la synthèse en synthèse de continuité & en synthèse de contiguité. La synthèse de continuité a pour objet les divisions contre nature, qui sont de deux especes; sçavoir, les playes

Définition de la Diérèse.

tres , parce qu'outre qu'elle est la plus nécessaire , elle use encore des moyens les plus simples pour restituer au corps humain cette intégrité des parties qu'il a reçûë de l'Auteur de la nature.

La Diérèse est une opération qui divise & sépare les parties dont l'union & la continuité est un obstacle à la guérison , ou qui sont jointes & collées ensemble contre l'ordre naturel. Cette opération se pratique en quatre manieres ; sçavoir , en entamant, en piquant, en arrachant & en brûlant : ces quatre especes de divisions conviennent également aux parties molles & aux parties dures , & cela s'execute en tant de differentes circonstances, que la subdivision que je vous en ferois, vous seroit plus ennuyeuse qu'utile , puisque j'espere vous les faire voir toutes dans le cours de ces opérations. (a)

Ce que c'est que l'Exérèse.

L'Exérèse est une operation qui retranche & tire hors du corps les choses qui lui sont superflues ou nuisibles & étrangeres. Cette opération se fait en deux manieres , ou par extraction, comme lorsque l'on est obligé de tirer des choses engendrées naturellement dans le corps , & qui pourtant lui sont devenuës étrangeres , comme un enfant mort ; ou

& les fractures. La situation de la partie malade, le bandage , l'agglutination & la suture sont les moyens que la Chirurgie employe quelquefois séparement & quelquefois ensemble. La synthèse de contiguité a pour objet le déplacement des parties , comme les hernies, les luxations , la chute de la matrice, celle du vagin & de l'anus. La premiere réünit ce qui a été divisé, la seconde remet dans la situation naturelle ce qui a été déplacé.

(a) On peut diviser la diérese en commune & en particuliere. La diérèse commune renferme toutes les opérations où l'on ne divise les parties que pour parvenir à quelque fin. Telle est l'incision que l'on fait pour tirer les pierres hors la vessie; telle est aussi celle que l'on fait à la poitrine pour évacuer les fluides épanchés sur le diaphragme, &c. La diérèse particuliere a pour but la séparation des parties dont l'union est contre nature. Elle remedie , par exemple , à l'imperforation de l'anus , à celle du vagin dans les femmes , & du gland dans les hommes , &c.

de l'urine retenuë ; ou par détraction , quand on ôte du corps les choses contre nature qui ont été introduites du déhors; on en vient à bout soit en faisant playe , soit sans faire playe , comme lorsque les matieres se sont fourées dans des cavités qui ont des issuës assez larges , telles que celles du nez , des oreilles , &c. Enfin pour bien exécuter ce que l'Exérèse demande ; il faut examiner , 1°. quelle est la partie dont on veut tirer quelque chose. 2°. quels sont les corps étrangers que l'on veut faire sortir , & 3°. quels sont les instrumens qu'on y peut employer.

Définition de la Prothèse.

La Prothèse est la quatriéme genre d'opération de Chirurgie par lequel on ajoûte au corps quelque instrument qui suplée à des parties qui lui manquent; ces défauts viennent ou naturellement comme quand quelque partie manque à un enfant dès sa premiere formation ; ou par accident, comme quand on a perdu à l'armée un œil , un bras , ou une jambe; dans ce cas là l'on a recours à quelque organe qui repare la partie dont on est malheureusement privé. On tire quatre utilités differentes de la Prothèse , la premiere regarde la nécessité de quelque action , comme d'ajouter une jambe de bois pour marcher ; la seconde est pour rendre à quelque partie son usage , ou pour en faciliter l'action, comme quand on applique à la voute de l'interieur de la bouche de ceux qui ont le palais rongé ou percé une petite platine d'argent ou de plomb, sans quoi ils ne pourroient parler que du nez , & n'avaleroient qu'avec peine ; la troisiéme pour l'ornement , comme quand on enchasse dans l'orbite un œil de verre peint & figuré de même que le naturel ; & la quatriéme pour redresser la mauvaise conformation de quelque partie ; c'est dans ce dessein qu'on fait porter un corselet de fer à de jeunes enfans dont l'épine & les côtés se déjettent & prennent une courbure vicieuse.

Utilité de la Prothèse.

Quel ordre

Sous ces quatre especes d'opération sont com-

Il faut tenir pour démontrer les opérations.

prises toutes celles que j'ai à vous faire voir, mais l'on ne convient pas sur l'ordre que l'on doit tenir pour les démontrer ; les uns dont Thevenin est du nombre veulent que l'on commence par celles qui appartiennent à la Synthèse, que l'on continuë par celles qui regardent la Dierèse, ensuite que l'on vienne à celles qui dépendent de l'Exérèse, & que l'on finisse par celles que la Prothèse ordonne de faire ; les autres, parmi lesquels est Fabricius d'Aquapendente, font préceder à toutes les autres opérations celles qui se pratiquent sur la tête ; ils passent après à celles de la poitrine, & descendent à celles du ventre pour finir par celles des extrémités ; & d'autres enfin prétendent que pour garder le sujet assez de tems, il faut suivre l'ordre Anatomique le plus usité, & pour cet effet commencer par le bas ventre, afin de le vuider incontinent après que l'on aura achevé les opérations qui se font à cette région, d'où l'on montera à la poitrine, & de-là à la tête, reservant les extrémités pour les dernieres. Ce sera aussi cet ordre que nous tiendrons comme étant & le plus commode pour la conservation de notre sujet, & le plus suivi dans les démonstrations publiques.

De toutes ces opérations il y en a de douces & qui sont quelquefois fort aisées à faire, comme la saignée ; d'autres qui ont beaucoup de difficultés & de danger, comme l'opération du bubonocelle ; & d'autres, qui ne se peuvent faire qu'avec de très-grandes douleurs, & qui font horreur aux spectateurs, comme l'amputation d'un bras, ou d'une jambe.

Que les opérations sont nécessaires.

De plus, il y a des opérations dont les unes sont absolument nécessaires à la vie, en sorte que l'on ne peut se dispenser de les faire sans exposer le malade à perir, tel est le trépan ou l'empiéme ; & d'autres qui ne sont nécessaires que pour la commodité de la vie, comme quand on tache de fermer une fistule lacrimale, ou d'abatre une cata-

racte. Enfin de ce grand nombre d'opérations que vous voyez décrites dans les Auteurs, il y en a plusieurs que l'on a rejettées, parce qu'elles étoient trop cruelles ou tout à fait inutiles, comme ces grandes incisions à la tête, & ces cauterisations du foye, de la rate & des jointures.

La Chirurgie se pratique mieux que jamais.

Ce n est pas seulement sur le nombre des opérations que nous ne nous accorderons pas avec nos Anciens, nous nous écarterons encore davantage d'eux par la maniere dont nous apprendrons à faire plusieurs de celles qu'ils nous ont enseignées. Ils les ont raportées comme on les pratiquoit dans leur tems, où l'on connoissoit très-peu l'œconomie animale ; mais aujourdhui que la Chirurgie a acquis par les soins & par le genie d'une infinité d'habiles gens, plus de lumiere & de politesse qu'elle n'en a jamais eu, l'on a separé ce qu'elle avoit de rude & de barbare, l'on en a retranché ces fers ardens & ces instrumens affreux que les malades ni même les assistans ne pouvoient voir sans trembler : & par une méthode plus douce & plus humaine l'on guérit encore plus surement les malades que l'on ne faisoit autrefois avec ces grands préparatifs capables d'épouventer les plus intrépides.

Circonstances nécessaires pour bien opérer.

Pour bien opérer, il faut le faire avec promptitude & assurance du succès, avec agrément du côté du malade, & avec dexterité & sureté de la part de l'ouvrier. La promptitude s'entend de la diligence qu'on apporte dans l'opération ou dans la guérison, la sureté se connoît quand on sçait employer les moyens que l'art prescrit pour guerir parfaitement le mal, & empêcher ou qu'il ne revienne, ou que sa guerison ne soit la cause d'un autre plus grand. L'agrément consiste à ne point faire de la douleur que le moins qu'on peut, à ne point tromper le malade, c'est-à-dire, à ne rien faire que de son consentement, & à ne point imiter ces charlatans qui promettent toujours de rendre en peu

de tems la santé, parce qu'il faut qu'un Chirurgien se distingue de ces sortes d'ignorans, & que l'effet suive toujours les promesses. Enfin la dexterité ou l'adresse de l'Operateur doit paroître non-seulement dans la délicatesse & l'exactitude de son travail, mais encore dans les mûres réflexions qu'il est obligé de faire sur six ou sept circonstances que l'on exprime communement par ce vers latin,

Quis, quid, ubi, quibus auxiliis, cur, quomodo, quando.

C'est à-dire, qui, qu'est-ce, ou, quels moyens, pourquoi, comment, & quand ?

Qui, regarde le malade, sçavoir si c'est une personne foible ou robuste : *Qu'est-ce*, a raport à la nature du mal, si c'est un éclat de grenade, une bale ou un morceau de bois ou de fer qu'on doit tirer ; *Où*, s'entend de l'endroit du corps où il faut opérer, & du lieu où l'on laissera le malade, dans son lit ou dans une chaise ; *Quels moyens*, ce sont les instrumens, les machines & les medicamens propres à l'opération & à traiter le mal ; *Pourquoi*, c'est la fin qu'on se propose en prenant les meilleures voyes, pour guérir le malade ; *Comment*, signifie la maniere d'agir, & c'est ce que l'Art enseigne ; & *Quand*, dénote l'occasion pour bien prendre son tems, & ce tems est de deux sortes l'un que l'on appelle tems de néceffité, qui ne veut pas que l'on differe, comme lorsqu'il est question d'arrêter une hémorragie, & l'autre que l'on nomme tems d'éléction, qui permet de choisir un jour ou une saison commode lorsqu'il n'y a point de néceffité pressante, comme dans la Lithotomie.

Il ne suffit pas au Chirurgien d'avoir fait ses réflexions sur ce qu'on vient de dire pour bien accomplir ce que son Art demande, il faut encore qu'il jette les yeux, 1°. sur lui-même, 2°. sur le malade, 3°. sur les assistans, & 4°. sur les choses externes.

Qualités personnelles du Chirurgien.

La personne du Chirurgien doit être avantagée de trois sortes de qualités, dont les premieres sont

dûës à une nature bien élevée, les secondes à une raison cultivée, & les troisiémes à un grand usage : par la nature on comprend les dons du corps, les bonnes mœurs, & une disposition naturelle qui nous fait préferer la Chirurgie à toutes les autres Professions : par la raison on veut qu'il ait un esprit docile & capable de posseder une science d'une aussi grande étenduë ; & par l'usage, on prétend qu'il ait beaucoup d'expérience acquise par un long exercice. Il faut aussi qu'un Chirurgien soit ambidextre, c'est-à-dire, qu'il puisse travailler également des deux mains, y ayant des opérations qu'il faut nécessairement faire de la main gauche. Mais il doit surtout être son propre juge, & se rendre à soi-même la justice qu'il mérite, c'est-à-dire que quand il ne se sent pas assez fort ni assez exercé pour une opération difficile, il la doit laisser faire à un autre plûtôt que de l'entreprendre témerairement. *(a)*

Dispositions nécessaires au malade.

Trois dispositions d'esprit sont aussi requises dans un malade s'il a envie de guérir ; sçavoir, une grande confiance, de la patience & de l'obéïssance ; en même tems que le malade fait choix d'un Chirurgien, il doit croire qu'il n'y en a point de plus habile ; & dans cette persuasion n'écoutant plus tous ceux qui lui proposeront des secrets imaginaires où des remedes particuliers, il s'abandonnera entierement à lui, comme s'il étoit sûr que sa santé fût entre les mains de cette personne qui travaille à la lui rendre. La patience est une suite de

(a) On pourroit ajouter ici qu'un jeune Chirurgien, qui n'ayant pas encore beaucoup pratiqué, a d'ailleurs toutes les qualités que l'Auteur demande, doit avant chaque opération considerable, penser plusieurs fois, 1°. A l'ordre qu'il doit suivre. 2°. A la structure tant naturelle que contre nature des differentes parties sur lesquelles il doit opérer. 3°. Aux difficultés qu'il peut rencontrer en opérant. Ces réflexions le mettront en état d'agir plus sûrement.

sa confiance, car il faut que le malade souffre sans murmurer tout ce que le Chirurgien lui veut faire, ne doutant nullement que tout le traitement qu'il en reçoit ne l'aproche de plus en plus de sa guerison, & que s'il lui fait de la douleur, c'est ou qu'elle est inévitable, ou qu'elle donne occasion à quelques efforts utiles ; rien au reste n'étant plus dangereux pour un malade que de s'impatienter & de dissiper ce qu'il a de vigueur & d'esprit, à se tourmenter envain. L'obéïssance est encore un effet de sa confiance, car il faut que le malade suive aveuglement tout ce que le Chirurgien lui prescrit, sçachant qu'il n'y a pas de moyen plus sûr pour recouvrer sa santé.

Ce qu'il faut trouver dans les assistans.

Les assistans doivent aussi avoir trois vertus principales, qui sont la sagesse, la fidélité & la discrétion : s'ils n'étoient pas sages & prudens, ils inspireroient souvent au malade des choses qui préjudicieroient à sa santé, & condescendant à ses désirs ils lui accorderoient tout ce qu'il demanderoit; ils suïront néanmoins toutes les manieres rudes & brusques, & seront complaisans en tout ce qui ne le pourra pas blesser. Si l'on ne leur suposoit pas de la fidélité, l'on ne pourroit compter sur tout ce qu'on leur ordonneroit, & au lieu d'avancer la guerison, ils la retarderoient ou l'empêcheroient en changeant ou n'executant pas les choses réglées & commandées: enfin s'ils n'étoient point discrets, ils iroient inconsiderement raporter au malade tout ce qu'ils auroient entendu dire de sa maladie, car un raport imprudent peut mettre un malade dans un péril éminent de sa vie, comme il est arrivé plusieurs fois. Cette même vertu les engage encore à tenir le secret sur certaines imperfections qu'ils decouvrent ou qu'on leur déclare.

Attention sur les choses externes.

Les choses externes ausquelles il faut avoir égard pour la commodité du malade & la guerison de sa maladie, comprennent la maison ou la chambre qui doit être en bon air, éloignée du bruit & gar-

nie de tout ce qui est nécessaire pendant la cure ; le boire & le manger doivent être proportionnés à l'état du malade. Les trop frequentes visites qu'il faut empêcher, la joye que l'on doit procurer, la tristesse qu'il faut bannir comme pernicieuse ; les instrumens même & les médicamens qu'on fera préparer suivant les facultés du malade, & une infinité d'autres circonstances dont le détail seroit trop long.

De tous ces préceptes généraux, il nous faut tirer des instructions qui nous conduisent à bien faire chaque opération en particulier, & qui renferment ce qu'il faut observer avant l'opération, durant l'opération & après l'opération.

Ce qu'il faut faire avant l'opération.

Avant que de se mettre en état d'opérer, il faut convenir de l'importance & de la possibilité de l'opération, ce qui se connoît à la constitution, aux fonctions & aux liaisons de la partie offensée, aux forces du malade, & aux circonstances du tems, du lieu, &c. Les résolutions ayant été prises, il faut préparer tout ce qu'on juge nécessaire pour l'exécution ; ce qui consiste en ce que l'on appelle *appareil* ; c'est la coutume d'envoyer chez le malade, quelque tems avant que le Chirurgien arrive, des serviteurs pour disposer tout, mais souvent par la quantité de linges qu'ils coupent, par les morceaux de charpie qu'ils font, & par l'étalage de beaucoup d'instrumens ils jettent la crainte & l'épouvente dans l'esprit du malade, en lui donnant une idée cruelle de l'opération qu'on va lui faire. Je voudrois que les Chirurgiens ne se présentassent devant lui que dans le moment qu'ils doivent opérer, & que les choses dont ils ont besoin fussent toutes prêtes chez eux, ou dans une chambre voisine de celle du malade, afin de lui épargner la vûë de tels préparatifs qui ne font qu'inspirer de l'horreur pour ceux qui les font.

Ce qu'il faut observer pendant l'opération.

Ce qu'on doit observer durant l'opération est particulierement ce que l'on nomme le *modus faciendi*

ou la maniere de la faire, qui consiste à mettre en pratique dans le cas qui s'offre actuellement, toutes les regles que l'Art enseigne dans des cas pareils, s'acquittant de tous ses devoirs avec douceur, avec adresse, avec propreté & avec délicatesse. Je veux donc que le Chirurgien soit affable à son malade, qu'il l'encourage & le rassure, qu'il compatisse à sa peine, qu'il lui promette de ne lui causer que le moins de douleur qu'il sera possible. Il faut qu'un Chirurgien soit naturellement adroit pour bien opérer, & qu'il ait fortifié cette adresse par un grand exercice dans sa Profession, où il aura appris à situer son objet, à choisir les instrumens les plus commodes, à en inventer de nouveaux dans des cas particuliers, & à s'en servir d'une maniere qui apporte autant de soulagement au malade qu'elle donne de satisfaction aux spectateurs. La propreté donne par avance une bonne idée du Chirurgien, & elle n'est pas une des moindres circonstances dans l'opération : la delicatesse est encore recommandable, mais il ne faut pas qu'elle soit outrée, c'est-à-dire qu'au lieu d'aller au fait promptement, on manie, on tourne la partie en cent façons, & on en observe scrupuleusement diverses circonstances peu essentielles; j'entens par délicatesse cette légereté, cette dexterité & cette circonspecte application de la main du Chirurgien qui fait avoüer au malade que l'on a extrêmement ménagé sa sensibilité & à ceux qui étoient présens, qu'il étoit impossible de mieux faire une opération.

Ce qu'il y a à faire après l'opération.

Quoique l'operation soit achevée, le Chirurgien n'en est pourtant pas encore quitte s'il ne remedie aux désordres qu'elle peut avoir causés, dont le princ pal est la perte du sang qu'il doit arrêter incessamment par les moyens que son Art lui enseigne, & que je vous expliquerai en vous démontrant chaque opération en particulier. Il faut ensuite penser la playe, y mettre une tente ou des plumaceaux secs ou chargés de quelque médica-

ment selon que la nature du mal l'exige, puis un emplâtre, une compresse & un bandage convenable: il restera au Chirurgien à juger de la situation qu'il doit donner à la partie affligée, préferant celle où le malade souffre moins de douleur, où la partie est le moins oppressée & où le pus a plus de pante au dehors ; & en dernier lieu il est à propos qu'il instruise la garde & les assistans de ce qui est de leur devoir, qu'il recommande le repos du malade, & qu'il l'oblige de se tranquiliser par l'esperance d'une prompte & parfaite guérison, & qu'enfin en le quittant il l'assure que l'opération qu'il vient de lui faire étoit l'unique moyen de le rétablir en santé.

Mauvaises manieres qu'il faut éviter.

Il ne suffit pas de vous avoir indiqué la conduite qu'un Chirurgien doit tenir en opérant, il faut encore que je vous fasse remarquer plusieurs abus ou manieres choquantes qu'il doit absolument éviter. Il y a des Chirurgiens qui ne sont pas sitôt entrés dans la chambre du malade qu'ils y répandent l'alarme par le bruit & par mille questions inutiles qu'ils font, ou qui voulant témoigner un grand empressement, lient leurs cheveux & troussent leurs bras comme s'il s'agissoit de déployer toutes leurs forces, ce qui jette l'effroi dans l'esprit du patient & des parens ; ce procedé rustique est condamnable aussi-bien que ces cérémonies mal placées que quelques autres observent entr'eux à qui fera l'opération, se présentant les uns aux autres des ciseaux ou un bistouri devant le malade qui par-là se voit miserablement exposé à tomber sous le couteau du plus mal-habile. S'ils sont plusieurs en droit d'opérer, c'est au malade à choisir celui qui sera plus à son gré. Et lorsque le Chirurgien ordinaire à qui il appartient de mettre la main à l'œuvre, croit être obligé d'en faire la proposition à quelqu'autre, qui par son rang ou son âge est au-dessus de lui, cette scène se doit passer hors de la présence du malade qui est assez affligé de son mal, sans être encore fa-

tigué par ces complimens hors de saison.

Ceremonies inutiles.

Je n'approuve point non plus que pendant une opération tous les Chirurgiens présens aillent sonder ou mettre leurs doigts dans la playe ; ce sont autant de douleurs nouvelles qu'on fait essuyer au malade, qui ne font que prolonger le tems de son martyre, c'est à celui qui opére à examiner ce qu'il y a à faire & il ne doit tout au plus y admettre avec lui qu'un des Chirurgiens consultans qui sont là pour l'assister de ses avis. Il est des Chirurgiens qui s'offensent des cris d'un malade, qui le grondent & s'emportent contre lui, comme s'il devoit être insensible aux maux qu'ils lui font endurer; ces façons d'agir sont trop cruelles, il faut qu'un Chirurgien ait de l'humanité, qu'il exhorte ses malades à la patience, qu'il compatisse à la douleur qu'ils souffrent, & s'il ne peut pas se dispenser de leur en faire, du moins qu'il leur laisse la liberté de crier & de gémir. Je voudrois aussi qu'il n'assistât à une opération que les personnes qui y sont nécessaires, car ce grand nombre de curieux ou de spectateurs inutiles ne fait qu'embarasser.

Le Chirurgien doit être circonspect sur ses promesses.

Une opération n'est pas plûtôt finie que le malade & les parens interrogent le Chirurgien sur ce qu'il en pense, c'est pour lors que sa prudence paroit en ne disant rien au malade qui le puisse chagriner, & ne déguisant point la verité aux amis & aux proches. Qu'il ne ressemble donc pas à ceux qui par des craintes mal fondées mettent leurs malades sur le bord du tombeau, en sorte qu'à les entendre parler il est toujours prêt d'y descendre. Je sçai que quelques uns en usent ainsi par un trait de politique en ce que si le malade meurt, l'on déclarera que le Chirurgien l'avoit prédit ; & si au-contraire il guérit, l'on publiera, disent-ils, qu'il lui a sauvé la vie. Il ne faut pas cependant prendre une route toute opposée, en promettant des guérisons infaillibles; je n'ignore pas non plus que ceux qui la suivent, prétendent par ce moyen s'attirer plus de

de pratique, croyant qu'il est plus naturel à un malade de se mettre entre les mains de celui qui l'assure de le guérir, qu'entre celles d'un Chirurgien dont l'abord triste, le discours composé & le pronostic incertain & fâcheux semblent être les avant-coureurs de la mort. Ces deux extrêmités sont autant d'écueils que le Chirurgien doit éviter, parce que le monde est prévenu de toutes ces ruses, & qu'il ne juge de la sincerité & de l'habileté des opérateurs, que par l'évenement des cures qu'ils ont entreprises ; il faut qu'ils tiennent un milieu entre l'esperance & la crainte, faisant néanmoins plûtôt entrevoir de l'espérance que de la crainte ; parce que l'une ne peut produire que de très-bons effets, & la seconde est capable de causer des troubles très-dangereux.

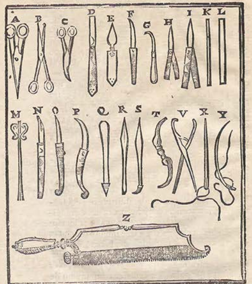
On doit preparer l'appareil avant l'opération.

Je vous ai dit qu'avant que d'entreprendre aucune opération, il falloit préparer son appareil : on entend par appareil toutes les choses, sans quoi l'opération ne peut s'exécuter, & que l'on réduit à six principales, qui sont les instrumens, les tentes, les plumaceaux, les emplâtres, les compresses & les bandages. Je dis les principales & les plus universelles, parce qu'il y a une infinité de choses comme des lacs, des attelles, des bancs, des boëtes & d'autres machines qui conviennent à des opérations particulieres, dont je ne vous parlerai point à present, me proposant seulement aujourdhui de vous faire connoître tout ce qui regarde les opérations en général.

Pourquoi on commence par les instrumens.

Ne soyez point surpris si je commence par les instrumens, & si je mets les bandages au dernier lieu, je suis en cela l'ordre dans lequel le Chirurgien employe tous ces moyens en opérant ; j'ai jugé cette méthode plus instructive qu'aucune autre: j'ai cru aussi devoir faire graver ces six sortes de choses chacune dans une planche à part, afin que vous en conçussiez des idées plus distinctes & plus nettes.

II. FIGURE. DES INSTRUMENS DE CHIRURGIE.



IL n'eſt pas poſſible de ſe paſſer d'inſtrumens dans la pratique Chirurgicale : les Anciens en ont tranſmis à la poſterité pluſieurs deſſeins que nous voyons dans leurs livres ; mais on peut dire à la loüange des Chirurgiens modernes que les inſtrumes dont non ſe ſert aujourdhui, ſont plus commodes & moins groſſiers, on ne s'eſt pas contenté d'en retrancher quelques anciens qu'on a trouvé inutiles ou trop rudes, on a encore poli & perfec-

tionné ceux dont on a conſervé l'uſage, & on en a inventé pluſieurs autres.

Nous regardons l'inſtrument comme une cauſe ſeconde, qui fait ou aide à faire quelque choſe ; étant dirigé par une main induſtrieuſe, de ſorte que la main & l'inſtrument, ſont deux cauſes efficientes ſans leſquelles une opération ne pourroit pas être exécutée ; mais avec cette difference que la main eſt la principale, puiſque c'eſt celle qui produit & qui regle le mouvement de l'inſtrument, au lieu que l'autre n'eſt qu'une cauſe ſubordonnée.

Des inſtrumens les uns ſont communs aux Chirurgiens & à pluſieurs autres artiſans, comme des Ciſeaux, des Aiguilles, des Raſoirs ou des Couteaux ; les autres ſont particuliers à la Chirurgie, comme une Lancette : entre ceux qui appartiennent proprement au Chirurgien il y en a que l'on appelle généraux, parce qu'ils ſervent à diverſes maladies & à diverſes parties du corps, comme un Biſtouri ; & d'autres que l'on nomme propres, parce qu'ils ne ſont employés que pour certains maux, & dans telles ou telles parties, comme le trépan pour les fractures du crane.

La raiſon & l'experience doivent nous apprendre à nous bien ſervir des inſtrumens ; la premiere nous fait choiſir l'inſtrument convenable à l'intention que nous nous propoſons, & la ſeconde nous rendant adroits nous donne de la hardieſſe à le manier, n'y ayant rien qui aſſure & qui encourage plus un Opérateur dans l'uſage des machines que les heureuſes épreuves qu'il en a faites.

Par les differentes machines qui peuvent être employées dans une opération il y en a qui ſont néceſſaires pour l'exécuter, & d'autres qui contribuent ſeulement à la mieux accomplir : le nombre des premieres qui ſervent à réünir les parties diviſées, à ſéparer les continuës, à tirer les corps étrangers, à donner divers arrangemens, &c. eſt in-

nombrable ; & souvent les secours que nous en tirons , ne nous seroient jamais donnés par les médicamens, ni par tout autre moyen : car comment s'y prendroit-on pour faire sortir sans une sonde les urines de la vessie , quand elle aura perdu son ressort ? & comment abbatre une cataracte sans une aiguille ? Les secondes , telles que sont les lits, les coussins ou les bancs , qui facilitent les opérations sont aussi en très-grande quantité , & elles ne doivent pas être négligées , puisque leurs usages concourent à la perfection de l'œuvre.

Après vous avoir parlé du général des instrumens, il faut les examiner en détail: ceux que vous voyez gravés sur ces planches conviennent presqu'à toutes les opérations , c'est pourquoi vous les devez connoître préferablement aux autres; c'est aussi par ceux-là que je commence cette Démonstration.

A. Ciseaux.

Les Ciseaux sont les instrumens les plus communs du Chirurgien ; cette premiere paire A. que je vous représente est plus forte que les autres , c'est celle dont on se sert pour couper les bandes , les compresses , les emplâtres , & pour faire les ouvrages les plus grossiers , aussi est-elle proportionnée à de tels services.

B. Ciseaux à incisions.

La seconde paire B. est plus fine, les lames en sont plus déliées & plus longues, on les appelle Ciseaux à incisions: le Chirurgien en doit avoir une qui ne serve qu'à les faire ; il y a un petit bouton au bout de celle des lames qui doit être introduite dans la plaïe ; ce bouton empêchant que la plaïe n'en soit piquée, fait éviter de causer de l'irritation & de la douleur à la partie. L'acier de cette paire doit être fin & bien tranchant , afin qu'elle coupe net & proprement pour faire moins souffrir le malade.

C. Ciseaux courbes.

Cette troisiéme paire C. est appellée Ciseaux courbes , les deux lames en sont courbées pour pouvoir faire des incisions en des lieux où des droits ne pouroient servir ; il y a aussi un bouton à la pointe de

la lame externe qui est toujours celle qui se met dans la plaïe qu'on veut dilater. (a) Il faut remarquer que les Chirurgiens ne doivent pas tenir les ciseaux de même que les femmes & les tailleurs qui fourrent le pouce dans un des anneaux & le doigt indice dans l'autre ; mais il aura le doigt annulaire dans le second anneau au lieu de l'indice , ce qui lui donnera plus d'adresse & de force , parce que de cette maniere les doigts indice & du milieu appuyeront sur les branches des ciseaux & les conduiront.

D. Rasoir.

Le Rasoir D. est des plus anciens instrumens de la Chirurgie. On s'en servoit autrefois dans plusieurs opérations pour inciser & trancher , mais n'étant ferme sur son manche , & y ayant d'autres outils plus commodes , l'on ne s'en sert plus gueres que pour raser les endroits où il y a des cheveux ou des poils.

E. Scalpel.

Quoique le Scalpel E. serve particulierement dans les dissections , il peut néanmoins être encore utile dans beaucoup d'opérations, comme dans l'amputation où il faut couper la chair & les membranes qui sont entre les deux os d'un bras ou d'une jambe , avant que de les scier. Cet instrument tranche des deux côtés, & il y a un manche ou d'ébeine ou d'yvoire qui étant mince & plat par son extrémité sert à séparer les parties membraneuses & fibreuses dans les préparations Anatomiques.

F. Autre Scalpel.

Cet autre Scalpel F. a un dos, c'est-à-dire qu'il ne tranche que d'un côté ; c'est un couteau dont la lame est courbe ; il est fort commode pour dé-

(a) Le bouton que l'Auteur croit essentiel aux ciseaux, est regardé au-contraire comme inutile & même comme embarassant , par tous les Praticiens , qui ne se servent aujourdhui que de ciseaux à pointe mousse. Ces ciseaux ont ce double avantage, qu'ils ne peuvent point piquer les parties dans lesquelles on les introduit , & qu'ils laissent au Chirurgien la liberté de placer indiféremment ses doigts dans les anneaux.

charner un corps lorſqu'on veut l'embaumer ou faire une ſquelette.

G. L'Airigne.

L'airigne G. eſt encore un inſtrument néceſſaire pour diſſéquer, on l'a nommé ainſi, parce qu'à ſon extrêmité il y avoit deux pointes courbes en façon de pattes d'araignées ; mais ayant reconnu l'incommodité de ces deux pointes, l'on n'y en fait plus qu'une qui ſert à faire tenir par quelque ſerviteur un vaiſſeau ou un ligament que l'on veut anatomiſer ; & lorſqu'on en a beſoin dans quelque opération, comme dans la bubonocelle, on en prend dont la pointe eſt mouſſe ou applatie, de crainte qu'en piquant quelques parties ſenſibles, elle n'excite de la douleur & de la convulſion.

H. Une Lancette.

La Lancette H. eſt de tous les inſtrumens le plus néceſſaire au Chirurgien, d'autant que ſans celui-là il ne peut faire l'opération la plus commune de la Chirurgie, je veux dire la ſaignée, & comme il s'en ſert à toute heure il eſt obligé d'en avoir pluſieurs ; les uns veulent qu'elles ſoient fort pointuës, les autres qu'elles ayent peu de largeur; ceux-là prétendent mieux conduire la pointe de leurs lancettes dans la veine, & en les élevant plus ou moins faire l'ouverture telles qu'ils la jugent à propos ; & ceux ci diſent qu'avec une lancette large ils font d'abord l'ouverture aſſez grande, ſans être obligé de ſoulever leur inſtrument en le retirant du vaiſſeau, & qu'ainſi ils exemptent de la douleur qui n'eſt pas tant cauſée par la ponction que par cette élevation. Celles dont je me ſers tiennent un milieu entre les pointuës & les larges, & n'obligent qu'à faire une petite élevation ; auſſi la douleur qu'elles font eſt-elle très-legere, on les appelle lancettes à pointes de grains d'orge. La chaſſe eſt ordinairement faite d'écaille de tortuë, elle doit être mince & ſéparée en deux, pour la mieux nettoyer : c'eſt un abus que de les avoir garnies d'argent, parce qu'alors étant trop lourdes, le Chi-

rurgien ne peut les conduire avec la délicateſſe que demande la ſaignée ; au reſte elles doivent être très-plates & très-polies, afin de faire à la veine pour l'ouvrir la fente la plus menuë qu'il eſt poſſible & la plus aiſée à refermer.

I. Lancette à abſcès.

Cette autre Lancette I. eſt bien plus grande que la précedente, elle eſt deſtinée pour des ouvertures longues & profondes que l'on ne pourroit faire avec une lancette à ſaigner ; la pointe n'en doit pas être trop fine, & le tranchant trop délié, de peur qu'elle ne s'émouſſe quand on vient à couper des chairs ou des peaux un peu dures. On faiſoit autrefois les lancettes pointuës à leurs extrêmités & larges dans leur ventre, elles reſſemblent à une feüille d'olivier : mais à préſent on les fait égales depuis leur ventre juſqu'à la chaſſe ; on les tient plus fermes ſous cette forme, & elles ne vacillent point dans le tems qu'on s'en ſert.

K. Une ſonde.

Ce petit inſtrument K. eſt appellé une ſonde. Elle eſt ronde & égale par tout, excepté à un bout où elle a une petite tête qui l'empêche de piquer la playe que l'on veut ſonder. Il y en a de differentes tant en groſſeur qu'en longueur. C'eſt par le moyen de la ſonde que nous connoiſſons le chemin & la profondeur d'une playe, c'eſt la ſonde qui nous aſſure de l'exiſtence des corps étrangers ; ſi le coup a pénetré, ou ſi les os ſont découverts : enfin c'eſt la ſonde qui nous donne les premieres lumieres dont nous avons beſoin pour parvenir à la guériſon d'une playe.

L. Une ſonde platte.

Cette autre marquée L. eſt appellée une ſonde plate, elle eſt d'un grand ſecours en des endroits où la ſonde ronde ne peut aller, car elle nous fait connoître quand il y a des féiſſures ou félures aux os, ou quand le pericrane eſt ſéparé, ainſi elle n'eſt pas moins utile que la premiere.

M. Une eſpece de ſonde creuſe.

Cette troiſiéme M. eſt une ſonde creuſe en gouttiere, ayant preſque dans toute ſa longueur une

cavité en forme de canelure pour conduire la pointe des instrumens qui font des incisions ; elle est pour cet effet plus grosse & plus forte que les deux autres, & ces deux petites anses qui sont à son extrêmité la font tenir ferme de la main gauche au Chirurgien dans le tems qu'il s'en sert. Ces sondes sont ordinairement de fer, mais il est mieux qu'elles soient d'argent.

N. Un Bistoury.

Le Bistoury N. est un instrument fort en usage, il y en a de plusieurs sortes, celui-ci est un tranchant de tout un côté, mais de l'autre qu'on appelle son dos il ne tranche que jusqu'à son milieu, il peut se déployer en avant & en arriere comme une lancette à abscès, au lieu de laquelle il sert quelquefois; il est commôde pour plusieurs espéces d'incisions, particulierement pour celles que l'on fait à la tête. On sçait assez que dans l'usage de ces instrumens on doit tenir immédiatement avec les doigts les lames qui circulent sur leurs manches, lesquels servent comme de contrepoids à la main pendant qu'elle opere, & d'étuits aux lames dans un autre tems.

O. Un Bistoury droit.

Le Bistoury O. appellé droit, parce qu'il ne se peut pas ployer en arriere comme l'autre, & que la lame y demeure en droite ligne avec le manche comme dans un couteau, il ne tranche aussi que d'un côté, étant applati de l'autre, on met quelquefois un petit bouton de cire à la pointe, afin qu'elle ne blesse pas quand on est obligé de la faire entrer dans une plaïe : cet instrument est fort utile aux Chirurgiens d'Armées qui font des incisions à tous momens & en toutes sortes de parties.

P. Un Bistoury courbe.

Cet autre P. est un Bistoury courbe fait en forme de croissant, le tranchant de la lame est en dedans & le dôs en dehors; il y en a de petits, de moyens & de très-forts ; ces derniers sont nommés couteaux courbes & sont destinés pour les grandes opérations, on ne choisit les courbes que lorsque

les droits ne peuvent pas servir, comme quand on veut dans l'opération du bubonocelle dilater les anneaux du muscle oblique descendant, en ce cas on conduit la pointe du bistoury dans la canelure de la sonde creuse, ce qui exempte de mettre un bouton à l'extrêmité de la lame.

Q. Une Spatule.

La Spatule Q. est un instrument nécessaire au Chirurgien pour faire un emplâtre & pour étendre les onguents sur les plumaceaux, elle doit être forte, plus large par un bout que par l'autre, plate d'un côté & à demi ronde à l'oposite ; les Chirurgiens un peu curieux en ont toujours une d'argent plûtôt que de fer qui n'est jamais si propre & qui salit davantage les mains.

R. Une feüille de mirthe.

Cet instrument R. est appellé feüille de mirthe à cause de sa ressemblance ; d'autres l'ont nommé demi spatule, parce qu'il a presque la figure d'une spatule qui toutefois est pointuë, moins étroite & plus grosse. Il sert à nettoyer le dehors d'une playe, il y a une façon de cure oreille à son extrêmité, avec quoi l'on peut tirer les corps étrangers entrés dans les oreilles, ou les petites pierres arrêtées dans l'uretre.

S. Autre feuille de mirthe.

Cette autre feuille de mirthe S. est beaucoup plus mince que la précedente, étant à demi tranchante, elle est crochuë à son extrêmité en forme de déchaussoir. Outre l'usage qu'elle a de commun avec la premiere, elle sert encore dans les dissections lorsque l'on veut réparer des membranes ou des filamens. Je l'ai toujours employée heureusement dans l'opération du bubonocelle, où je la prefererois aux instrumens tranchans, de crainte de blesser l'intestin.

T. Un élevatoire.

L'élevatoire T. est un instrument qui prend son nom de son usage ; vous en verrez plusieurs figures dans la suite de ces opérations, mais celui-ci est courbe par ces deux extrêmités dont l'une est quarrée & l'autre ronde, pour fourrer celle-là dans des

ouvertures longues & larges, & celle-ci dans des trous ronds, elles font toutes deux dentelées aux dedans pour ne pas gliffer fous l'os que l'on veut élever, il fert quelquefois à faire l'extraction des corps étrangers, comme des bales ou des éclats de grenades; mais il eft principalement utile à élever une piéce d'os enfoncée fur la duremere.

V. Pincettes. Il y a des pincettes de plufieurs façons qui prennent leurs noms des parties aufquelles elles reffemblent, comme des becs de cane, de corbeau, ou de grue, elles ont chacune leur ufage different comme vous le verrez: je ne vous prefente ici qu'une paire de pincettes V. qui eft la plus commune de toutes, & que les Chirurgiens doivent porter fur eux dans un étuy par tout où ils vont. Il convient mieux de les avoir d'argent que d'acier, parce que ce dernier métal eft plus fujet à la roüille. L'extrêmité fuperieure de cette paire fert à ôter quelque efquille, ou à arracher des poils : elle a un reffort qui la tient toujours ouverte, & les branches inférieures étant plus longues que les fuperieures, elles font très-commodes pour lever les plumaceaux de deffus une playe, ou pour les y remettre. (a)

X. Une aiguille. L'aiguille X. eft fort en ufage chez les Chirurgiens; ils s'en fervent en tant de differentes occafions qu'ils font obligés d'en avoir de toutes les fortes, je vous en parlerai amplement en vous montrant les futures; celle-ci eft une aiguille droite fort pointuë, dont les deux côtés vont un peu en s'élargiffant, ils font tranchans jufques vers le milieu, le refte eft rond, & fa tête eft percée d'un grand trou pour paffer le cordonnet. Elle fert à recoudre un corps dans les préparations d'Anatomies publiques ou dans les embaumemens.

(a) On préfere aujourdhui à ces pincettes une autre efpece de pincettes (*&c.*), qui ont deux anneaux à l'extrêmité de leurs branches, & qu'on tient comme des cifeaux. Ces anneaux empêchent qu'elles ne puiffent échaper, & leur ont fait donner le nom de pincettes à anneaux.

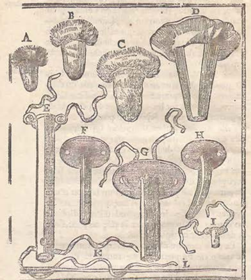
Y. Une Aiguille courbe. Celle-ci eft une aiguille courbe Y. groffe & forte, elle doit être d'un bon acier, car fouvent elle ploye ou fe caffe, fur tout quand on s'en fert pour coudre la peau d'un corps mort, laquelle eft beaucoup plus difficile à percer que celle d'un homme vivant. Elle a le même ufage que la droite, & de plus elle eft abfolument néceffaire dans la Gaftroraphie. (a)

Z. Une Scie. La Scie Z. eft un inftrument commun au Chirurgien & à plufieurs artifans; mais celle du Chirurgien étant toujours faite par de très-bons Couteliers l'emporte fur les autres par fa propreté & fa politeffe, & par la féparation prompte & nette qu'elle fait des parties aufquelles on l'aplique; elle doit être petite & legere afin qu'on la puiffe manier avec plus de liberté, & elle a un manche pour être tenuë plus ferme : il faut que la lame en foit exquife & les dents bien aiguifées pour fcier avec plus de douceur, & divifer dans le moins de tems qu'il eft poffible les os d'un bras ou d'une jambe, quand on en fait l'amputation : on ne peut auffi fe paffer de fcie quand il s'agit d'ouvrir un crane ou pour embaumer la tête ou pour faire la démonftration du cerveau.

Le petit nombre d'inftrumens que vous venez de voir n'eft proprement que ceux que l'on appelle généraux, il y en a quantité d'autres particuliers que je n'ai pas reprefentés dans ces tables, parce que je vous les ferai voir chacun dans l'opération où ils conviennent.

(a) Les aiguilles qui fervent à cette future, doivent être extrêmement polies & tranchantes fur les côtés, jufqu'à leur partie la plus large; très-aigues par leurs pointes & arrondies par le talon. Elles doivent avoir à leur tête deux rainures affez profondes pour y loger le fil, deforte qu'elles paffent aifément & fans bleffer les parties. Ces rainures doivent être du côté du tranchant & avoir une ouverture où l'on puiffe paffer le fil.

III. FIG. DES TENTES ET CANULES.



LEs Tentes ne doivent pas être les dernieres parties à considerer dans la composition d'un appareil, il est tant d'opérations qui en demandent qu'il faut qu'un Chirurgien soit instruit de tout ce qui les regarde, ce qui peut se réduire à trois choses que nous allons examiner; sçavoir, leurs matieres, leurs figures, & leurs usages.

Je trouve cinq sortes de matieres dont on peut former des tentes; c'est au Chirurgien à choisir

celle qui convient le mieux à l'intention qu'il se propose, car elles se font de charpie, de linge, d'éponge préparée, d'argent & de plomb.

Les tentes de charpie sont les plus mollettes & les plus douces, elles fatiguent moins une playe que les autres; on s'en sert pour tenir un médicament au fond de la playe, elles s'imbibent du pus liquide de la sanie corrosive, & par ce moyen elles empêchent que cet excrément ne nuise à la partie.

Celles que l'on fait de linge sont ordinairement les plus grosses de toutes, elles sont longues & dures, ayant à la maniere des clous une tête épaisse & plus large que le reste, afin qu'elles ne puissent pas entrer dans la capacité de la poitrine & du ventre, qui sont les endroits où l'on s'en sert le plus souvent.

On appelle éponge préparée celle que l'on fait boüillir dans une liqueur où il entre de la cire, après quoi on la lie encore toute chaude avec de menue ficelle pour lui donner une forme de tente. Quand on veut dilater une playe l'on met une de ces tentes après en avoir ôté la ficelle, qui venant à se remplir des humidités de l'ulcere s'enfle tellement, que l'on a de la peine à la retirer; il est bon de s'en servir quelquefois; mais l'usage continuel en seroit dangereux, parce qu'en le gonflant, elles pourroient par leur compression rendre calleuses ou squirreuses les parties qu'elles touchent.

Les tentes qui sont d'argent s'appellent canules, parce que semblables à un tuyau elles sont percées selon toute leur longueur; l'on en fait de plusieurs manieres, telles que vous les voyez ici representées, je vous les expliquerai dans un moment: elles servent à conduire dehors les matieres contenues dans les grandes cavités, & elles ont cela de commode qu'avec une petite tente de linge qui les bouche, on peut panser le malade sans les ôter de la playe.

On en fait aussi de plomb qui ont la même figure, & le même usage que celles d'argent ; il y a des gens qui préferent le plomb à tout autre métal, disant qu'il est ami de l'homme, puisqu'on a vû des bales de plomb rester pendant toute la vie dans le corps de diverses personnes sans les incommoder ; mais si ces bales ont pû demeurer si long-tems sans nuire, c'est que leur figure s'ajustoit aux endroits où elles étoient cantonnées, & qu'elles se trouvoient hors de l'action des fibres mouvantes & de la route des liqueurs, je crois qu'une tente d'argent blesseroit encore moins parce qu'elle se maintiendroit mieux dans sa forme, étant d'une substance plus dure & dont on doit moins craindre qu'il se détache des corpuscules métalliques par la corrosion des sucs. Ce qu'il y a de commode au plomb, c'est qu'un Chirurgien peut fabriquer lui-même de ces tentes quand il n'y a point d'orfévre pour en préparer d'argent, ou quand les malades sont si pauvres qu'ils ne peuvent pas en faire la dépense.

Entre toutes les tentes qu'on ne peut guéres mieux se figurer que comme des clouds à tête ronde, il y en a de courbes & de longues, de menuës & de grosses, de plates & de rondes, il faut que les unes & les autres soient toujours proportionnées à la figure, à la grandeur & à la profondeur de la playe, c'est ce qui fait qu'on ne peut rien déterminer en particulier de leur force, parce qu'elle dépend du Chirurgien qui doit la faire quadrer avec la fin pour laquelle il s'en sert.

L'on tire quatre utilités des tentes, la premiere c'est de porter les médicamens & de les tenir appliqué au plus profond des playes, la seconde, c'est d'absorber la sanie qui y croupiroit & qui se filtre aisément dans les pores des tentes, la troisiéme, c'est de tenir une playe ouverte pour empêcher que les lévres ne reprennent avant que le

fond soit rempli, & la quatriéme, c'est de conduire dehors les matieres qui doivent sortir ; d'où vient qu'on la met toujours au plus bas lieu de la playe.

Quoique ces avantages des tentes soient considérables, il y a néanmoins des Chirurgiens qui en condamnent l'usage ; ils disent premierement qu'il faut éviter aux playes & aux ulceres tout ce qui fait de la douleur, de crainte qu'il ne s'ensuive fluxion & inflammation; or selon eux la tente fait de la douleur, donc on ne doit point s'en servir. Ils ajoutent en second lieu, qu'elles meurtrissent & froissent par leur dureté les chairs qui sont délicates étant dépoüillées de la peau ; troisiémement, ils alléguent que les tentes bouchant une playe y retiennent la sanie qui la ronge & la rend caverneuse ; & en quatriéme lieu ils prétendent que tout ce qui empêche la réünion d'une playe est à fuïr ; or les tentes mises dans une playe font qu'elle ne peut pas se réünir ; il faut donc, concluent-ils, retrancher l'usage des tentes.

Mais il est facile de repondre à ces quatre raisons ; quant à la premiere on convient que sur toutes choses on doit exempter de douleur son malade autant qu'il est possible, mais pour cela il n'y a ici qu'à faire les tentes petites, égales, & si unies qu'elles ne blessent point ; pour la seconde, je ne comprens pas comment des tentes peuvent faire de la contusion à une playe, car elles doivent être si molles qu'elles cedent aisément au ressort naturel des parties : contre la troisiéme je suis persuadé qu'une tente s'abreuvant de la sanie empêche que la playe en soit ulcerée & cavée, & s'il y en avoit tant que la tente ou les plumaceaux ne pussent pas l'absorber toute, il faudroit panser plus souvent, ou faire la tente de maniere que le superflu de cette sérosité virulente pût s'échaper de la playe. Pour répondre à la quatriéme raison, je dis que si l'on

s'obstinoit à laisser trop long-tems des tentes dans une playe, on s'opposeroit à la réünion ; mais on les met dans les commencemens pour faire sortir les corps étrangers, le sang grumelé ou extravasé : ensuite quand elle est mondifiée & que les chairs sont belles & vermeilles, on en ôte les tentes pour lui permettre de venir à cicatrice : ainsi la résolution de cette question ne dépend que de sçavoir le tems où il faut les employer & celui où il faut les bannir.

A. Petite Tente de charpie.

Examinons à present les tentes que vous voyez ici gravées, la premiere A. est très-petite, on la fait de charpie tortillée, de maniere qu'elle a une tête faite de la même maniere que le reste, on s'en sert dans l'ouverture des petits abscès en l'accompagnant d'un peu de mondicatif pour nettoyer les chairs alterées par le séjour que le pus a fait.

B. Moyenne Tente de charpie.

Cette seconde B. est plus grosse & plus longue que la premiere, elle est faite aussi de charpie, avec une tête qui l'empêche d'enfoncer plus avant que l'on ne veut ; elle est molle pour ne pas blesser, & néanmoins elle a assez de resistance pour se faire passage & pour tenir la playe ouverte ; on la trempe dans quelque liqueur, ou bien on la couvre de quelque onguent, elle convient à beaucoup de playes principalement quand elles sont fraiches.

C. Grosse tente de charpie.

La troisiéme C. est semblablement de charpie, elle a beaucoup plus de volume que les precedentes, & elle est d'une même grosseur dans toute sa longueur : l'adresse du Chirurgien paroît à bien faire ces sortes de tentes, car tous n'y réüssissent pas également : elles servent à plusieurs playes, & particulierement à celles de l'anus après que l'on y a fait l'opération de la fistule.

D. Tente de linge.

Cette quatriéme D. est une tente de linge faite de plusieurs petits morceaux de toile roulés les uns sur les autres ; la pointe en est émoussée & efilée pour

pour ne point offenser les parties qu'elle doit toucher, & quoiqu'elle ait une tête grosse faite de même linge, on y met encore un fil assez long, pour pouvoir le retirer en cas qu'elle tombât dans quelque capacité, car on s'en sert à la gastroraphie, & on l'applique à la partie inferieure de la playe pour y conserver un égoût.

E Grande Canule.

Cette grande canule E. est d'argent aussi-bien que les quatres suivantes, elle a deux petits anneaux aux deux côtés de la tête par lesquels on passe un petit ruban, afin de la tenir sujette dans la playe, & quoiqu'elle soit percée d'un bout à l'autre, elle a encore deux petits trous proche son extremité interieure, pour laisser échaper le pus ou l'urine quand les membranes de la vessie, des pellicules, ou des grumeaux de sang touchant le bout de cette extrêmité le bouchent ; c'est principalement après la lithotomie, ou la ponction du perinée que l'on se sert de cette canule.

F. Canule à platine.

En voici une autre F. que l'on appelle canulle à platine, parce qu'à sa tête elle a une petite plaque ronde percée de deux petits trous qui sont traversés par un ruban ; on s'en sert à l'empième ou bien à la paracenthèse préferablement à celle qui a des anneaux, le pus & les eaux étant mieux retenues par une platine qui s'aplique exactement contre la peau autour de l'ouverture exterieure de la playe qu'on a faite.

G. Canule plate.

Celle-ci G. est une canule platte garnie d'une platine de même que la précedente, dont elle ne differe qu'en ce que son corps est olivaire comme un cilindre applati par les côtés, au lieu que le corps de celle-là est tout rond comme un cilindre ordinaire ; il faut qu'elle soit ainsi quand on trouve des sujets qui ont les côtes tellement serrées que l'on ne peut pas faire entr'elles une ouverture assez grande qui puisse recevoir une canule ronde.

H. Canule courbe.

La canule H. est courbe, elle a aussi une platine

pour le même uſage qu'aux autres, le corps de cette canule eſt courbe pour s'accommoder à la figure des playes où les droites ne conviennent pas.

I. Petite Canule. La derniere I. eſt une très-petite canule qui a deux anneaux à ſa tête , & dont le bout qui doit entrer dans la playe eſt percé lateralement de deux trous l'un au deſſus de l'autre pour le paſſage de l'air qui entre par la bouche après l'opération de la broncotomie , à quoi elle eſt particulierement deſtinée.

K. Séton. Si je mets ici les ſétons au rang de tentes , c'eſt qu'on ſe ſert des uns & des autres pour la même intention, & que l'effet de ceux-là a un très-grand raport avec celui des tentes.

On appelle ſéton un petit cordon qui traverſe une playe depuis ſon entrée juſqu'à ſa ſortie ; ce cordon K. étoit autrefois fait de crin de cheval ; mais ayant reconnu qu'il coupoit & incommodoit une playe , on en a quitté l'uſage : les uns ſe ſervent de ces méches de cotton qu'on met dans les lampes , & les autres de pluſieurs fils de chanvre unis enſemble ; pour moi je ne trouve rien de meilleur qu'une petite bande de toile , parce que le linge convient aux playes.

L. Aiguille à Séton. Pour paſſer le ſéton au travers de la playe , il faut avoir un petit inſtrument L. que l'on appelle aiguille à ſéton ; elle eſt ronde , & a la pointe faite en tête d'ail pour ne pas piquer la playe en paſſant ; elle eſt percée d'un grand trou vers ſa tête par où l'on enfile le ſéton , & il faut qu'elle ſoit fort longue pour aller de l'entrée à la ſortie d'une playe qui perce la cuiſſe de part en part.

Comment il faut ſe ſervir du Séton. Le ſéton eſt d'un grand ſecours pour porter le médicament tout le long de la playe ; il doit être fort long , parce qu'à chaque penſement il faut retirer la premiere partie qu'on a paſſée , & en faire ſuivre une ſeconde que l'on aura couverte d'onguent autant qu'il eſt néceſſaire pour

occuper toute la longueur de la playe ; on coupe enſuite ce qui en eſt ſorti & qui a amené avec ſoi la matiére & le pus : quand tout le Séton eſt uſé & que l'on a beſoin de s'en ſervir encore , il ne faut pas en paſſer un nouveau avec l'aiguille , mais on l'attachera au bout de celui qui finit : on obſervera de faire entrer le ſéton par le côté ſuperieur de la plaïe & de le faire ſortir par celui qui en eſt l'égoût.

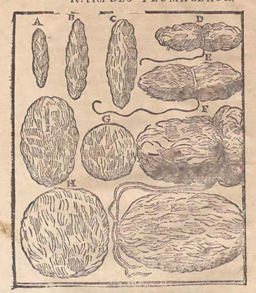
Quelques uns objecteront que le ſéton eſt un corps étranger qu'on entretient dans la playe , & qu'ainſi la pratique en doit être defenduë : mais comme il a toutes les utilités des tentes; ſçavoir, d'empêcher que les entrées & les iſſuës des playes ne ſe ferment avant le milieu , de porter les remedes dans toute leur profondeur , de conduire aiſément au dehors les matieres nuiſibles , &c. il y a toujours des cas où l'on ne peut s'en diſpenſer. La playe étant mondifiée , on ôte le ſéton & alors elle ſe guerit parfaitement bien. (*a*) Utilité du Séton.

L'on ne peut pas preſcrire poſitivement le tems qu'il doit reſter dans les playes , c'eſt au Chirurgien à en décider ſuivant l'état où il les trouve: les unes tardent plus à ſe déterger ou ſe purger que les autres & il ne faut pas le retirer ſi tôt d'une playe d'arquebuſade que d'une playe qui auroit été faite par un coup d'épée , mais il faut prendre garde de ne pas y laiſſer trop long-tems , car la playe deviendroit calleuſe & fiſtuleuſe.

Ce que j'appelle ici ſéton c'eſt le cotton ou la bandelette que l'on introduit dans la playe, & que l'on y laiſſe quelques jours; je ne prétends pas parler préſentement de l'opération du ſéton que l'on fait à la nucque du col , & que je vous enſeignerai dans ſon lieu Ce qu'il faut entendre par Séton.

(*a*) Il faut avoir ſoin de mettre enſuite une compreſſe un peu épaiſſe , ou de la charpie brute ſur toute la longueur de l'endroit ſous lequel le ſéton a paſſé. En raprochant par ce moyen les parois du ſinus , on procure une prompte réunion.

IV. FIG. DES PLUMACEAUX.



QUand après une opération la playe demande une tente ou canule, on y en met une de celles que je viens de vous faire voir, mais dans les playes où il n'en faut point, on se sert alors de bourdonnets qui sont des tampons de charpie dont on remplit les cavités, & de plumaceaux dont on les couvre.

D'où vient le mot de plumaceau.

Le mot de plumaceau prend son origine de ce que les Anciens se servoient de plumes cousues en-

tre deux linges, qui non-seulement s'imbiboient des matieres, mais qui étoient encore très-propres à défendre la partie contre le froid qui est toujours ennemi des playes & des ulceres, parce qu'en y resserrant les fibres qui sont très-délicates, il corrompt leur arrangement & arrête le mouvement par lequel les liqueurs purulentes tendoient à se séparer.

Nous remarquons que dans les premiers tems on se servoit d'une espèce de champignons pour panser les playes, en d'autres tems de méches & d'étoupes, & en d'autres de cotton & d'éponges: mais aujourdhui que le linge est plus commun on a cessé d'employer ces autres sortes de substances, & nous ne nous servons plus que de la charpie qui certainement est préférable à tout ce que les Anciens avoient inventé dans ces occasions.

Ce que c'est que charpie.

La charpie est faite de linge éfilé; pour cela l'on déchire de la toile en plusieurs petits morceaux dont on tire les fils les uns après les autres, il faut que la toile ne soit ni grosse ni fine, ni neuve ni trop usée; il faut donc qu'elle tienne le milieu entre ces quatre qualités, & surtout qu'elle soit nette & blanche de lessive.

De cette charpie on fait des plumaceaux & des bourdonnets qui ont retenu le nom des Anciens quoiqu'on en ait changé la matiere. On leur donne une figure proportionnée à celle de la playe pour les y appliquer ou secs ou couverts d'onguent, ou trempés dans quelque liqueur suivant l'intention pour laquelle on les met.

Usages des Bourdonnets & des Plumaceaux.

Les bourdonnets & les plumaceaux ont cinq usages importans. Par le premier ils nous servent à arrêter le sang qui coule abondamment d'une playe, & c'est pour cette raison que dans le premier appareil on ne met ordinairement dans la

playe que de la charpie féche : (a) fecondement on tient par leur moyen une playe dilatée, quand il s'agit de faire fortir quelque corps étranger ou une efquille. En troifiéme lieu ils infinuent les médicamens dans toutes les parties d'une playe. Quatriémement ils pompent les matieres virulentes & les férofités acres qui s'écoulent de la playe, empêchant ainfi qu'elles ne la corrompent. Enfin en dernier lieu, ils garantiffent la playe des impreffions d'un air froid ou chargé de particules nuifibles ; ce font particulierement les plumaceaux plats dont on la couvre qui ont ce dernier ufage.

Charpie rongeante. On prépare une efpèce de charpie qui comme les méches de Cilicie confument & mangent les chairs baveufes qui furviennent aux playes & aux ulceres. Pour cet effet on lave & on parfume des morceaux de toile avec du fouffre de nitre & d'autres chofes femblables, enfuite de quoi on les réduit en charpie. On fe fert encore d'une charpie raclée que l'on fait en ratiffant de la toile avec un couteau ; cette charpie eft très fine & fa principale utilité eft de deffécher une playe pour la difpofer à la cicatrifer plûtôt.

On fait des plumaceaux en maniere de tampons que l'on appelle bourdonnets, & il y en a d'autres qui font plats retenant le nom de plumaceaux, les premiers rempliffent la playe, & les feconds la couvrent ; ceux-là ont pour l'ordinaire la figure d'une olive, & de ceux-ci il y en a de ronds ; & d'autres en ovale, comme ceux qui font répréfentés par cette planche que je vais vous expliquer.

A. B. C. trois Bourdonnets. Ces trois premiers bourdonnets A, B, C, que vous voyez, dont l'un eft petit, l'autre moyen, & l'autre plus gros, font faits de charpie tortillée de façon qu'ils reffemblent à des noyaux d'olives. On les fait plus durs quand on en veut dilater l'entrée d'une playe, mais quand on n'a deffein que de porter les médicamens ou d'abforder le pus, on les fait mollets, pour ne point expofer témerairement la partie au froiffement & à la contufion. Si la playe n'étoit pas grande on fe ferviroit de ces petits, & lorfqu'elle eft ample & profonde on y en met de plus gros, il feroit toutefois plus à propos de la remplir d'un plus grand nombre qui fuffent menus, parce qu'ils s'y arrangeroient mieux.

(a) Cette charpie doit être brute & fans préparation: on lui préfere même de petits morceaux de toile ufée & déchirée par lambeaux.

D. E. deux Plumaceaux liés. Ces deux autres D. E. ont la même figure que les précédens, mais ils font plus gros, ils font liés dans leur milieu par un fil, long de quatre ou cinq pouces ; ce font des bourdonnets que l'on met premiérement dans le fond d'une playe ou dans un grand abfcès, on ne lie que les deux ou trois premiers, les autres n'ayant pas befoin d'être liés, parce qu'entrant les derniers ils fortent toujours d'abord que l'on commence à retirer les précedens qu'ils couvrent : ce fil aide ainfi à dégager les plumaceaux, & il fait connoître quand il n'y en a plus dans la playe, vû que ceux aufquels il eft attaché par le bout font les derniers à mettre déhors.

F. Gros Tampon. Ce gros tempon F. tient à un double fil vers la tête, parce qu'étant fait jufte à la capacité de la playe, il arrive fouvent qu'il fe tuméfie affez pour qu'elle le preffe de telle forte qu'il faut que le fil foit fort pour le rétirer, on s'en fert principalement après l'opération du bubonocele pour boucher l'ouverture que l'on a faite aux anneaux des mufcles de l'abdomen en intention d'empêcher que l'épiploon & les inteftins ne fortent point de la capacité du ventre où on les a remis.

G. H. Plumaceaux ronds & plats. Ces deux plumaceaux plats G. H. font de figure ronde, l'un eft petit, & l'autre eft plus grand

selon les endroits où l'on doit les appliquer ; on ne leur donne pas beaucoup d'épaisseur ; mais il faut de l'exercice & de l'adresse pour les faire proprement.

I. K. Plumaceaux ovalaires.

Les deux derniers I. K. sont des grands plumaceaux plats figurés en ovale ; on s'en sert très-fréquemment, on en met plusieurs à côté les uns des autres aux grandes playes ; & quand un Chirurgien fait son appareil il en doit préparer un plus grand nombre qu'il ne semble en avoir besoin ; car souvent il est obligé d'en mettre plusieurs les uns sur les autres, & principalement lorsqu'il veut arrêter une hémorragie opiniatre qui demande une compression considérable des arteres & des veines par où sort le sang ; ce qu'on procure d'ordinaire plus aisement par ces moyens qui affermissent les ligatures qu'on a jugé à propos de faire aux vaisseaux, & qui retiennent les poudres & les eaux styptiques plus long-tems apliqués sur les ouvertures. Ceci suffira pour vous donner une idée des bourdonnets & des plumaceaux : Venons à present aux emplâtres.



V. FIG. DES EMPLASTRES.

Etimologie du mot d'emplâtre

LEs Emplâtres sont des compositions plus solides que les onguens & que les cérats lesquelles on amolit pour étendre sur un linge ou sur du cuir. On les applique exterieurement sur toutes les parties du corps. Ce mot d'emplatre vient du mot Grec *Emplaxein*, qui signifie apposer ou former sur quelque chose, parce qu'on les applique sur la peau qui leur sert comme de moule. La

connoissance des emplâtres dépend de celle de leur matiere, de leur figure, & de leurs usages.

Matiere des emplâtres. Par la matiere on entend deux choses, ou l'étofe dont on les fait, ou la composition dont on la couvre. Aux parties délicates ou douloureuses comme les levres, les yeux, on se sert de taffetas & de linge fin : aux robustes comme les bras & les jambes, l'on prend de gros linge, ou de la futaine, & quelquefois du cuir. Quant à la composition il est très-difficile de la spécifier, car on fait des emplâtres de tout ce qui se trouve sur la terre; la cire, la poix, les huiles & les graisses, en font les matieres les plus communes, on y ajoute de la litharge, de la cérufe, des gommes, des liqueurs, & une infinité de sortes de poudres, suivant la nature de l'emplâtre que l'on veut faire & les propriétés que l'on y requiert, eu égard aux cas particuliers où on les employe. De toutes ces differentes drogues les unes font la base de l'emplâtre & lui donnent du corps, & les autres y sont mises pour y distribuer & communiquer leurs vertus qui passent jusques dans la partie à laquelle on l'applique : le mélange & la cuisson de tous ces divers ingrédiens forment un tout emplastique qui s'attache facilement, & qu'on peut garder long-tems en rouleaux ou magdaleons, sans qu'il diminue de sa bonté. Ce genre de remede à qui l'on donne une consistence médiocrement dure a été imaginé par les Anciens pour fomenter, ramolir, ou fortifier les parties par des médicamens capables d'y rester pendant plusieurs heures, & même plusieurs jours sans se fondre. Quand on veut employer la matiere on l'approche du feu pour la pétrir & l'étendre sur quelque étofe mollete.

Figure des emplâtres. La figure des emplâtres varie en tant de façons qu'on ne peut pas les marquer toutes; on les réduit seulement à deux especes generales qui sont la figure droite & la figure courbe: sous la premiere

sont compris les emplâtres qui sont bornés par des lignes droites comme les longitudinaux & les quarrés; & sous la seconde sont renfermés ceux qui ont une circonference courbe comme les ronds, les ovales & ceux qui sont fait en croissans; ils sont encore divisés en petits, en moyens & en grands accommodés à la figure & à la grosseur de la partie où l'on doit les imposer. De plus il y en a d'universels qui conviennent à toutes les parties du corps, comme les ronds, & les quarrés, & de particuliers qui ne peuvent servir chacun qu'en un seul endroit du corps comme celui du périnée pour la lithotomie; & celui fait en croix de Malthe pour les amputations.

Usages des Emplâtres. Les emplâtres sont necessaires en general pour contenir les autres remedes mis dans une playe ou répandus à sa surface; & en particulier pour imprimer la vertu des médicamens dont ils sont composés; à ce dernier égard, les uns dessechent & cicatrisent une playe comme le Diapalme; les autres cuisent & digerent la matiere du pus comme le Diachilon; d'autres vuident & nettoyent comme le Divin; d'autres amolissent & dissipent comme le Diabotanum, & ainsi du reste.

De ces douze emplâtres gravés sur cette planche sont autant de figures differentes & qui pour une plus grande propreté doivent tous avoir à toute leur circonference un bord de la longueur d'une ou de deux lignes qui ne soit point couvert de la composition.

A. Un Emplâtre rond. Le premier A. est rond, c'est le plus commun & celui dont on se sert le plus souvent.

B. Un Emplâtre quarré. Le second B. est quarré; on en fait de grands & de petits.

C. Un Emplâtre ovale. Le troisiéme C. est ovale; c'est-à-dire, plus long que large sous une figure courbe, on s'en sert à toutes les playes qui ont plus de longueur que de largeur, & on le fend par quelques coups de ci-

ſeaux pour l'appliquer plus commodement quand on le poſe ſur des plumaceaux.

D. Un Emplâtre longitudinal.

Le quatriéme D. eſt longitudinal, on lui donne cette figure quand on veut entourer un bras ou une jambe dans une fracture; on en fait d'autres plus petits & figurés de même pour mettre autour d'un doigt.

E. Un Emplâtre en croiſſant.

La cinquiéme E. eſt taillé en croiſſant ou en demi-lune, il convient à la fiſtule de l'anus, lorſqu'elle eſt à côté; on en taille de même de très-petits qui ſervent aux paupieres.

F. Un Emplâtre triangulaire.

Le ſixiéme F. eſt l'emplatre triangulaire figuré de la ſorte pour s'ajuſter au plis de l'aine dans le bubonocele. On en fait auſſi à trois angles pour la fiſtule lacrymale, mais ils ſont beaucoup plus petits que celui-ci.

G. Un Emplâtre en Croix de Malthe.

Le ſeptiéme G. eſt taillé en croix de Malthe, il eſt très-commode pour appliquer ſur le moignon, c'eſt-à-dire à l extrêmité qui reſte d'un membre coupé; on donne une pareille figure au petit emplâtre dont on ſe ſert après l'amputation d'un doigt.

H. Un Emplâtre feneſtré.

Le huitiéme H. eſt l'emplâtre feneſtré ainſi appellé parce qu'il eſt percé dans ſon milieu, il eſt d'uſage aux fractures avec playe, cette ouverture fait qu'on peut panſer la playe ſans être obligé de lever l'emplatre de deſſus les endroits d'alentour; il convient auſſi à la broncontomie.

I. Un Emplâtre trapezial.

Le neuviéme I. eſt nommé trapezial, il eſt coupé dans ces deux extrêmités, de maniere qu'il peut s'appliquer commodement ſur des membres inégaux.

K. Un Emplâtre en écuſſon.

Le dixiéme K. eſt appellé l'écuſſon, parce qu'il en a la figure; on taille de cette façon un grand emplâtre lorſque l'on veut appliquer des véſicatoires entre les deux épaules.

L. Un Emplâtre Ypſiloïde.

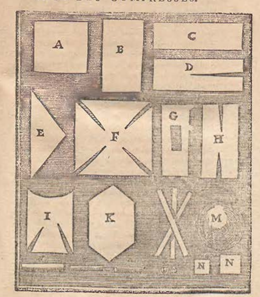
L'onziéme L. ſe nomme l'emplâtre ypſiloïde, parce qu'il a la figure d'un Y. grec; il eſt fait ainſi

pour s'en ſervir au perinée après l'operation de la lithotomie.

M. Un Emplâtre en T.

Le douziéme M. a le nom de T. parce qu'il lui reſſemble; on l'applique ſur des incifions qui ont une telle figure: il y a de pluſieurs autres ſortes d'emplatres que je ne raporte pas ici, parce qu'il dépend ſouvent du genie du Chirurgien de leur donner une figure conforme à la partie ou à la maladie qui les demandent.

VI. FIG. DES COMPRESSES.



LES Compreſſes ſont des morceaux de linge ployés en plusieurs doubles dont on couvre ou on environne quelque partie : on les employe ſéches ou trempées en quelque liqueur, ſelon l'intention qu'on ſe propoſe de remplir dans leur uſage.

Pourquoi on les appelle compreſſes.

Ce nom de Compreſſes leur a été donné parce qu'elles font de la compreſſion à l'endroit où on les applique, & afin qu'il ſoit par tout également preſſé comme il doit l'être; il faut qu'elles n'ayent ni coutures ni ourlets, circonſtance que le Chirurgien doit obſerver dans tous les linges qu'il employe aux penſemens des bleſſés.

Vous aurez une entiere connoiſſance des compreſſes, quand je vous aurai appris dequoi, comment, & pourquoi on les fait.

De quoi elles ſont faites.

La matiere des Compreſſes eſt toujours de linge qui doit être uni, mollet, propre & blanc de leſſive, elles doivent avoir une épaiſſeur conſiderable quand il eſt queſtion de comprimer beaucoup, ou de munir la partie malade contre un rude froid : il ne faut point les faire de linge neuf, car c'eſt une regle générale que les linges qu'un Chirurgien employe doivent toujours être à demi uſés, afin qu'ils obéiſſent davantage & qu'ils ſoient plus doüillets.

Comment on les fait.

Nous ne pouvons vous preſcrire ici que fort généralement la figure & la grandeur des compreſſes, parce qu'on les doit proportionner à la forme de la partie, à la commodité du malade, & à mille circonſtances de la maladie ; nous dirons ſeulement qu'il faut toujours qu'elles débordent d'un ou deux doigts de tous côtés, les emplâtres ſur leſquels on les met. Il y en a de quarrées, de triangulaires, de longitudinales, de tranſverſales, de circulaires & de pluſieurs autres figures, dans toutes leſquelles on n'obſerve pas tant de régularité que dans celles des emplâtres. J'en ai fait graver les principales dans cette Planche, que je

vous expliquerai après que je vous aurai dit deux mots ſur leurs uſages.

Pourquoi on les fait.

Les compreſſes ſervent à cinq choſes. Premiérement elles aſſurent & affermiſſent le bandage. Deuxiémement elles conſervent la chaleur de la partie qu'elles défendent du froid. Troiſiémement elles ſervent de moyen pour tenir ſur le mal la liqueur dont on les a imbibées. Quatriémement elles rempliſſent les inégalités d'un bras & d'une jambe, & font par-là qu'on les bande plus commodément. Cinquiémement elles empêchent que les lacs ne meurtriſſent & n'écorchent une partie en y faiſant des extenſions, parce qu'alors on a ſoin de l'environner d'une Compreſſe circulaire.

A. Compreſſe quarrée.

La premiere A. de toutes ces compreſſes eſt la quarrée, c'eſt celle dont on ſe ſert le plus ſouvent, parce qu'elle convient à quantité de maladies, & qu'elle ſe peut appliquer ſur beaucoup d'endroits. On les fait plus ou moins grandes ſelon les occaſions.

B. Compreſſe ſplénique.

Cette ſeconde B.' eſt appellée ſplénique par les Anciens, à cauſe qu'étant plus longue que large elle a la figure d'une rate. Elle reçoit encore différens noms ſelon les diverſes manieres de l'appliquer : étant miſe en long elle ſe nomme compreſſe longue, quand elle eſt poſée de travers, elle s'appelle tranſverſale : & lorſqu'on l'applique de biais, c'eſt une compreſſe oblique.

C. Compreſſe longitudinale.

La troiſiéme C. eſt appellée longitudinale quand on la met le long d'un bras ou d'une jambe, & elle aura le nom de circulaire ſi l'on s'en ſert pour entourer ces parties : elle eſt beaucoup plus étroite que longue, on la poſe d'ordinaire ſuivant la longueur de la partie que ſous un atelle ; & quand elle eſt miſe circulairement, c'eſt pour rendre un membre égal, ou pour empêcher que les lacs dont on le garrotte par deſſus ne faſſent de la douleur.

D. Compresse circulaire. La quatriéme D. est une compresse circulaire fenduë jusqu'au milieu par un de ses chefs, ce qui donne des facilités pour l'ajuster aux inégalités d'une partie, & pour l'appliquer sur les fractures des bras & des jambes, qui sont les occasions où l'on ne sçauroit s'en passer.

E. Compresse triangulaire. La cinquiéme E. est une compresse que sa figure a fait nommer triangulaire, elle convient aux aynes, & on la fait toujours très-épaisse, parce qu'elle doit comprimer fortement pour empêcher que l'épiploon ou les intestins ne s'échapent par les anneaux dilatés des muscles de l'abdomen.

F. Compresse en Croix de Malthe. Cette sixiéme F. est coupée en croix de Malthe, afin qu'elle puisse embrasser plus exactement un moignon, car c'est particuliérement aux amputations qu'on s'en sert; on doit faire un point à chaque angle, de crainte que les differens plans de toile qui font son épaisseur ne se dérangent en la posant.

G. Compresse fenestrée. La septiéme G. est une compresse fenestrée ayant une ouverture dans son milieu pour laisser la liberté à l'air d'entrer & de sortir par la tranchée artere après l'opération de la broncotomie, elle est encore d'un grand secours aux fractures avec playe.

H. Compresse trapeziale. La huitiéme H. est la trapéziale figurée comme l'emplâtre de ce nom, c'est-à-dire, qu'elle est fenduë par ces deux extrêmités pour s'appliquer plus juste à des membres de surface inégale, sur lesquels on la pose toujours circulairement.

I. Compresse pour l'épaule. La neuviéme I. est une grande compresse quarrée fenduë depuis ses deux angles inferieurs jusques vers son milieu pour s'ajuster à la figure de l'épaule qu'elle doit recouvrir dans les luxations de l'humerus avec l'omopolate.

K. Compresse lozange. Cette dixiéme K. est une compresse appellée lozange, parce que ses côtés ou pans qui sont au nombre de six font entr'eux des angles obliques, dont ceux qui sont opposés l'un à l'autre sont égaux

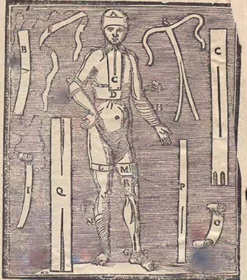
égaux aussi-bien que les côtés. On donne souvent cette figure à une compresse plûtôt que de la faire ronde, parce qu'elle a le même usage que la circulaire, & parce qu'il est plus aisé & plus prompt de couper ainsi en droite ligne les quatre angles d'une compresse quarrée, qui est la plus commune, que de la tailler exactement en rond.

L. Compresse oblique. L'onziéme L. est composée de trois compresses étroites & longues, dont les deux obliques s'entrecroisent en forme de croix de S. André, & l'autre que vous voyez situés verticalement les traverse par leurs angles aigus : on les applique avec succès sous cet arrangement dans l'anevrisme & dans les varices, parce qu'y ayant trois compresses dans le milieu, cela comprime très-bien l'endroit où le vaisseau est ouvert ou dilaté.

M. Compresse ronde. La douziéme M. est une compresse arondie, il y en a de parfaitement rondes comme des boules, & d'autres qui ne le sont que d'un côté, comme des demi globes; les unes & les autres se mettent sous l'aisselle avant que de faire le bandage après la réduction de l'humerus luxé; on en met aussi une dans la main à ceux qui ont eu des os du bras ou disloqués ou fracturés.

N. N. Petites Compresses. Enfin ces dernieres sont de petites compresses dont les unes N. N. sont quarrées & épaisses pour les saignées du bras & du pied. Les deux O. O. sont longuettes; on s'en sert aux ligatures des vaisseaux pour noüer le fil par dessus; & les deux autres P. P sont roulées & très-petites, pour être employées dans les sutures, & particulierement dans celle du tendon.

VII. FIG. DES BANDAGES.



Définition de bandage.

APrès avoir garni une playe de tentes & de plumaceaux, & l'avoir couverte d un emplâtre & d'une compresse, on finit par le bandage, qui n'est autre chose qu'une circonvolution de bandes faites avec adresse autour de quelque partie du corps, pour lui conserver ou lui rendre la santé.

Ce que c'est que Bande.

Avant que de pouvoir faire un bandage, il faut sçavoir ce que c'est qu'une bande. On appelle bande un lien long & large dont on couvre & on en-

velope les parties qui en ont besoin pour leur rétablissement. Remarquez donc que la différence qu'il y a entre bande & le bandage, c'est que la bande est l'instrument, & le bandage est l'usage & l'apposition de la bande.

Difference des Bandes.

Les bandes different entre elles en plusieurs façons, sçavoir, par leurs matieres, car il y en a de cuir & de linge; par leur figure qui doit être convenable aux diverses parties qu'il faut bander; par leur grandeur, vû que les unes sont longues & larges, les autres courtes & étroites; & par leur structure, plus ou moins artificielle, puisqu'on en doit tailler plusieurs exprès pour divers cas particuliers, & qu'on en trouve d'autres toutes faites, comme une serviete, une ceinture, &c. pour des besoins ordinaires.

On considere à une bande son corps qui en est la partie la plus ample & la plus forte, & les extrêmités se prennent selon sa largeur, ou selon sa longueur, c'est ce qu'on nomme chefs, ainsi il y en a toujours quatre en une bande, quelque petite qu'elle soit, parce qu'elle ne peut manquer d'avoir deux bornes à sa longueur, & autant à sa largeur.

La plûpart des bandes representent des parallélogrames rectangles ou quarrés longs; mais on fait quelquefois à leurs bouts & même dans leur milieu plusieus incisions, comme vous pouvez l'appercevoir sur cette planche.

Quatres conditions requises à une Bande.

On veut qu'une bande ait quatre conditions pour être parfaite; la premiere que la matiere en soit bonne, c'est-à-dire que si c'est du linge, il ne soit ni trop vieux ni trop neuf, afin qu'elles soient douces ou molles, déliées ou legeres: la seconde qu'elles soient nettes & blanches pour n'imprimer aucune mauvaise qualité; la troisiéme, qu'elles soient d'une toile unie & pleine non ouvrée, & qu'elles soient coupées de droit fil, d'autant que

ce qui l'eſt de biais ſe relâche & ſe déchire ; & la quatriéme, qu'elles ſoient égales ſans ourlets & ſans nœuds, comme les compreſſes, de crainte de bleſſer : ajoutez qu'elles ne doivent point avoir de liſiere, ſi on veut que le bandage ſoit accompli. Au reſte on prendra de ſemblables précautions pour faire des bandes de cuir ou d'étofe.

Diviſion generale des Bandages.

Les bandages ſont ou communs ou propres, les communs peuvent être appliqués en pluſieurs parties pour differens maux ; comme les bandages ſimples, tant égaux qu'inégaux, & les propres ne conviennent qu'en certains endroits, & à telles ou telles maladies : & le nombre de ces dernieres ſortes eſt auſſi grand qu'on compte de différentes parties au corps. Je ne prétens pas vous les expliquer ici toutes, la diſcuſſion en eſt d'une ſi grande étendue qu'elle demande un cours particulier : je ne vous parlerai auſſi des bandages, qu'autant qu'il eſt néceſſaire pour vous faire comprendre les opérations que j'ai à vous démontrer.

Le bandage eſt ou ſimple ou composé, on appelle ſimple, celui qui n'a qu'une ſorte de contours, & qui ſe fait avec une ſeule bande, à laquelle on n'a rien découpé ni ajouté. Ce bandage eſt de deux ſortes, égal, ou inégal ; le ſimple égal eſt circulaire, il embraſſe la partie en rond comme un cerceau ; la bande en eſt uniment terminée ſans imparité de circuits : le ſimple inégal ſe diviſe en quatre eſpeces, on l'appelle doloire, lorſque les circonvolutions ne font que biaiſer un peu, en ſe couvrant les unes les autres ; il ſe nomme mouſſe lorſqu'elles s'inclinent & gauchiſſent davantage ; il a le nom de rampant quand elles s'éloignent tellement les unes des autres qu'elles laiſſent entre elles des eſpaces découverts, & il eſt appellé renverſé, lorſque l'inégalité de la partie oblige de faire des replis & des renverſemens en mettant la bande ſans deſſus deſſous, le bandage

composé eſt celui qui ſe fait de pluſieurs bandes jointes enſemble, ou d'une ſeule coupée en pluſieurs chefs.

Application des Bandages.

Tous les bandages ne ſont pas commencés & finis de la même maniere ; les uns ſe commencent par une des extrêmités de la bande comme ceux des fractures ; les autres à quelque diſtance d'un de ſes bouts comme ceux des ſaignées, ou même par le milieu de la bande, lorſqu'elle eſt roulée à deux chefs comme la capeline.

On poſe ſouvent le premier chef de la bande ſur la partie malade, quelquefois ſur la voiſine, d'autrefois ſur une partie éloignée & oppoſée, & toujours ſuivant l'intention pour laquelle on fait le bandage ; mais il ne faut jamais le finir ſur l'endroit de la playe, parce que l'épingle dont on doit attacher le dernier chef ne manqueroit pas d'y faire de la douleur.

Leurs uſages.

Les bandages ſervent aux remedes, ou tiennent eux-mêmes lieu de remedes. Le nombre de ces derniers eſt fort grand ; car tous les bandages qu'on fait aux fractures & aux luxations les guériſſent preſque ſeuls : les différens uſages qu'on reconnoît aux bandages font qu'on les nomme différemment ; on appelle incarnatifs ceux qui approchent les levres d'une playe l'une de l'autre ; expulſifs ceux qui conduiſent au dehors les matieres purulentes des abſcès & des ulceres ; ces maladies ſe guériſſent aſſez ordinairement par ces derniers moyens : quant aux premiers qui ne font que ſervir aux remedes, on les appelle rétentifs, ils ſont très-communs en comparaiſon des autres bandages, ils ne contribuent encore à la guériſon qu'en retenant les médicamens ſur la partie malade ; il y en a pluſieurs de ceux-ci qui ne conviennent encore qu'à certaines parties, comme à la gorge ou au ventre, leſquelles ne peuvent pas ſuporter d'autres bandages.

La matiere du bandage ayant toutes les conditions marquées ci-dessus, le reste dépend du Chirurgien qui connoissant les differences des bandages, & les cas où ils doivent être appliqués, n'a plus qu'à poser proprement les bandes & à les lever avec adresse.

Maniere de bien faire un Bandage.

On bandera élégamment une partie si l'on observe les circonstances suivantes : il faut que le Chirurgien mette le malade dans une situation commode, qu'il fasse tenir la partie qu'il doit bander, par un ou par plusieurs de ses serviteurs ; que la bande étant roulée ferme & ses circuits également & entierement couverts les uns par les autres comme des anneaux concentriques, il la prenne d'une main & tenant le chef de l'autre, il la pose sans hésiter, ni donner soupçon qu'il ne sçait par quel endroit commencer : dès ce moment pour ne point faire languir son malade, il doit avec autant de diligence que d'exactitude entourer de la bande la partie affectée ; (a) l'agrément & la propreté y sont nécessaires, afin que le malade, les assistans, & l'Opérateur même soient contens de l'ouvrage : le bandage fait, il examinera si les circonvolutions sont également conduites & assurées, s'il n'est ni trop lâche, ni trop serré, & s'il quadre à la forme & au volume de la partie : ensuite il la mettra sur des coussins de maniere qu'elle ne puisse point vaciller, ni souffrir de douleur, observant pour regle générale que le bras soit situé un peu ployé, & la jambe tout-à fait étenduë.

Si la dexterité du Chirurgien se fait voir, lorsqu'il sçait poser les bandes avec justesse & élégance, elle ne paroît pas moins, quand il est obligé de lever ces mêmes bandes & qu'il s'en acquite d'une maniere aisée, sans confusion & sans emba-

(a) Pour bien appliquer cette bande, il faut la tenir dans la main, & n'en dérouler à chaque circuit que ce qui est nécessaire pour entourer la partie.

ras. Pour débander la partie, il faut qu'il la mette dans la même situation qu'elle étoit quand il l'a bandée, qu'il la fasse tenir ferme par des assistans, & qu'alors défaisant l'apareil, & levant les bandes doucement & promptement, il le déroule tantôt d'une main & tantôt de l'autre sans les laisser échaper de ses mains, & observant sur tout de ne point exciter de douleur : si les bandes sont collées les unes aux autres, ou bien à la partie, il doit pour les dégager plus facilement, les humecter de quelque liqueur qu'on diversifiera suivant l'état de la maladie, se servant d'huile par exemple quand la partie est douloureuse, du vin quand il y a de la froideur & de la débilité, d'oxicrat lorsqu'il y a de l'inflammation.

Ce qu'on observe pour lever la bande.

Examinons à present quelques bandages qui sont representés dans la Planche septiéme, je n'y ai fait graver que ceux dont on se sert tous les jours, & qu'un Chirurgien doit sçavoir indispensablement.

Bandages particuliers.

Le premier A. est le couvre-chef, ainsi appellé parce qu'il couvre & envelope toute la tête : il est fait avec une serviete pliée en deux pour être posé sur la tête ; & des quatre angles qui pendent à côté du visage, il y en a deux qu'on noue sous le menton, & les deux autres sur la nuque du col, ce bandage le plus usité de tous convient à toutes les playes de la tête.

1. A. Le couvre-chef.

Le second B. est le bandeau ; il est de deux sortes, l'un simple qui se fait avec une bande tournée circulairement autour de la tête, & l autre figurée qu'on compose de plusieurs morceaux ou de plusieurs redoublemens de toile cousus ensemble ; ayant quatre rubans aux quatre angles pour le nouer derriere la tête, ce bandage est particulier pour le front.

2. B. Le Bandeau.

Le troisiéme C. est le scapulaire, ainsi nommé parce qu'il appuye sur les épaules : il est fait d'une

3. C. Le Scapulaire.

piéce de toile de deux ou trois pieds de long sur sept ou huit doigts de large ; on l'a fendu par le milieu suivant sa largeur pour y passer la tête, il sert à soutenir tous les bandages qu'on fait à la poitrine & au ventre. L'un des C. le fait voir hors du sujet, & l'autre le montre appliqué sur le sujet.

4. D. La Serviette. Le quatriéme D. est la serviette ; on en prend une qui soit assez longue pour faire le tour du corps, on la ploye de son long en trois ou quatre, & on en bande toutes les playes de la poitrine & du bas ventre ; on y attache par devant & par derriere les extrêmités du scapulaire qui empêche qu'elle ne tombe.

5. E. F. G. Bande à faigner. Le cinquiéme E. F. G. est une bande à saigner, elle est longue d'un aulne ou environ, & large de deux doigts, E. vous la fait voir avant que de s'en servir ; F. vous montre un bras qui en a été bandé après la saignée, & G. vous apprend comment se fait le bandage de la saignée du pied, lequel on appelle l'étrier. Je vous parlerai plus amplement de ces deux bandages en faisant les saignées où ils conviennent.

6. H. I. Un Bandage rampant. Le sixiéme H. I. est un bandage pour le bras ou pour la jambe appellé rampant, il se fait avec une bande roulée à un chef de deux ou trois doigts de large, & longue de deux aulnes ou environ. Quand on le fait au bras on commence par un circulaire ou deux autour du poignet, & on le continue jusqu'à l'épaule en laissant des espaces entre chaques circonvolutions, & lorsqu'on le pratique à la jambe, on commence par un etrier, passant le premier chef par dessous la plante du pied & montant en rampant jusqu'au haut de la cuisse : ce bandage est simplement contentif, parce qu'il ne fait que contenir les remedes sur la partie. H. en est un appliqué sur le bras, & I. montre la bande dont on se sert pour le faire.

Le septiéme L. est le plus simple de tous ; il se fait avec une bandelette courte & qui n'a que ce qu'il faut de longueur pour en faire un ou deux tours circulaires sans monter ni descendre. 7. L. Bandage simple.

Le huitiéme M. est encore un simple contentif, mais pour le faire il faut un morceau de toile plus large que pour le précedent : on y met quelquefois de petits cordons, ou bien on le coud sur la partie. 8. M. Autre Bandage simple.

Le neuviéme N. est un bandage convenable pour une jambe qu'on a dessein de bander avec fermeté, il se fait avec une bande pareille à celle du rampant ; on jette le premier chef sous la plante du pied, & en le remontant on le croise de maniere qu'on fait sur le tarse comme une croix de saint André, après quoi on poursuit les circonvolutions jusqu'au jarret : & il faut remarquer qu'à l'endroit où commence le gras de la jambe on doit faire des renversés & les continuer jusqu'à ce qu'on ait atteint le plus épais de ce même membre ; car autrement le bandage feroit des godets, & ne serreroit pas également la jambe comme elle a besoin de l'être. 9. N. Bandage avec des renversés.

Le dixiéme O. est une bande roulée à deux chefs égaux ; on l'applique ordinairement par le milieu, tenant les deux chefs chacun dans une main. On fait cette bande plus ou moins large ou longue suivant la difference des parties ou des maladies. Elle sert à faire la capeline & le spica qui sont des bandages dont on use très-souvent. 10. O. Bande roulée à deux chefs.

L'onziéme P. est une petite bande large de deux doigts & assez longue pour faire deux tours sur la partie : elle est fenduë proche l'un de ses bouts, pour y passer l'autre chef ; ce bandage est appellé incarnatif ou unissant ; parce qu'il réunit les lévres d'une playe faite en long, afin d'épargner par ce moyen une suture. On le commence par le milieu de la bande sur la partie opposite de la playe ; par exemple, si on veut s'en servir au front où il con-

vient particulierement, on posera le milieu de la bande sur l'occiput, & coulant de part & d'autre les deux chefs au-dessus des deux oreilles on en passera l un par la fente de l autre au droit de la playe ; puis les tirant tous deux, on fera joindre si exactement le sbords de la playe l'un à l'autre, qu'ils se puissent reprendre sans aucune difformité.

12. Q. Bandage à quatre chefs. Le douziéme Q. est un bandage à quatre chefs. Il se fait avec une bande de toile dont les deux extremités ou chefs pris suivant la longueur, sont fendus chacun en deux : lorsqu'ils sont fendus en trois, c est un bandage à six chefs, & quand ils le sont chacun en quatre il est à huit chefs : ce bandage s'accommode à plusieurs parties. Nous le mettons principalement au rang des incarnatifs ou unissans, vû qu'on s'en sert pour raprocher les lévres d'une playe faite en travers. Avec ces deux derniers bandages on évitera beaucoup de sutures dont le Chirurgien doit exemter ses malades autant qu'il est possible, parce qu'ils aimeront toujours mieux pour guérir être soumis au sentiment obtus d'un bandage, que d'essuyer les douleurs aiguës des sutures.

13. R. Bandage en T. Le dernier R. est un bandge figuré representant un T. on l'apple figuré parce qu il est fait de deux bandes cousues ensemble ; il y en a de simple comme celui-ci, & d'autres qui sont fendus & doubles, dont on se sert en differentes occasions. Ce bandage convient à plusieurs parties ; il est employé sur tout après l'opération de la lithotomie & de la fistule à l'anus.

Si j'entreprenois de descendre dans le détail des bandages, je vous demanderois bien plus de tems qu'il ne nous est permis d'en passer à nos assemblées : ce que je vous ai appris suffira pour vous en donner autant de connoissance que vous en devez avoir pour le present ; venons aux sutures.

VIII. FIG. LES SUTURES.

LA suture est une opération de Chirurgie qui par le moyen d'une aiguille enfilée, aide à rejoindre & à remettre dans une parfaite continuité les parties de notre corps violemment divisées, & encore sanglantes. Définition de la Suture.

Ce mot de suture se prend en deux façons, ou pour l'union des os du crane joints ensemble en maniere de dents de scie qui s'engagent les unes entre les autres, ou pour une couture qu'on fait

aux playes qui en ont besoin, & c'est dans ce dernier sens que nous l'entendons, quand nous disons que la suture est le meilleur moyen qu'on doive employer pour réunir les playes nouvellement faites, lorsque le bandage favorisé de la situation la plus avantageuse n en peut venir à bout; parce que les lévres de la playe étant approchées les unes contre les autres par le secours des points d aiguille, les extrêmités des principales fibres qui ont été coupées & déchirées se trouveront encore appliquées les unes aux autres, comme elles étoient avant que d'être rompuës & séparées.

Ses divisions.

Les Anciens ont inventé plusieurs sutures qu'ils ont réduits sous trois especes, les incarnatives, les restrinctives, & les conservatives.

Supression de quelques sutures des Anciens.

L'incarnative est ainsi appellée, parce que rejoignant les bords d une playe, & les tenant unis ensemble par le moyen des fils dont on les a traversés avec une aiguille, elle fait qu'ils se collent, se reprennent & s'incarnent comme ils étoient auparavant. On la subdivise en cinq, l'entrecoupée, l'entortillée, l'enchevillée, ou emplumée, la suture avec agraphes, & la suture séche. De ces cinq sutures nous en suprimons deux comme trop cruelles & tout-à fait inutiles, qui sont l'enchevillée ou l'emplumée, & la suture avec agraphes. La premiere se nommoit enchevillée, lorsqu'on se servoit de petites chevilles, & emplumée quand on prenoit des tuyaux de plumes: on enfiloit deux ou trois aiguilles d'un double fil qu'on passoit au travers des bords d une playe faisant un trou à un doigt de distance l'un de l autre, & dans les anses de ces fils on mettoit une cheville ou une plume, & on en lioit une autre avec les bouts du même fil, afin que ces plumes tinssent les bords de la playe réunis: (*a*) & pour faire la seconde on avoit des

(*a*) La plûpart des Praticiens d'aujourdhui ne s'accordent pas sur cet article avec notre Auteur. Ils regar-

agraphes crochues & pointues par les deux bouts, & on en fouroit une dans la partie supérieure de la playe, & l'autre dans l'inférieure pour raprocher les lévres. Vous jugez bien par le recit que je fais de ces deux sutures, de quelle cruauté elles étoient, & en même tems de leur inutilité, puisque dans le cas où elles semblent le plus nécessaires, comme dans des playes profondes où la contraction des parties charnues coupées tient les bords fort écartés, & dans les playes des tendons, elles exposeroient à des convulsions terribles & à des froissemens qu'on évite en diminuant le mieux qu'il est possible par des compressions moderées la dilatation de ces playes, & en attendant que les fibres se relâchent & se prolongent pour se reprendre. Je ne vous en parlerai donc pas davantage; je vous expliquerai dans un moment les trois autres, qui sont l'entrecoupée, l'entortillée & la suture séche.

On avoit donné le nom de restrinctive à une espece de suture avec laquelle on prétendoit arrêter le sang dans les grandes playes où il y avoit ouver-

dent la suture enchevillée comme un des moyens les plus utiles pour guérir les playes transversales & profondes des muscles, parce que la cheville pressant les bords de la playe dans toute son étenduë & dans tous ses points, cette espece de suture resiste davantage à l'effort des parties divisées, qui tendent par leur ressort naturel à s'écarter l'une de l'autre. Ils font encore cette suture aux playes du bas ventre. Les moyens dont on se sert pour la faire, sont l'éguille, le lien & les chevilles. Les aiguilles doivent être grosses & courbes à proportion de la profondeur de la playe. Le lien doit être composé de plusieurs fils de chanvre cirés & arrangés à côté l'un de l'autre, desorte qu'ils forment une espèce de ruban, & en assez grande quantité pour soutenir l'effort des lévres de la playe, qui tendent à s'écarter l'une de l'autre. On le préfere au cordonnet, qui étant rond coupe les parties. Les chevilles doivent être égales en longueur à la playe, grosses comme un tuyau de plume, & faites de taffetas ciré ou de toile gommée.

tures de vaisseaux considérables; & pour cet effet, on en avoit imaginé de diverses façons, du nombre desquelles étoient celles du Cordonnier, du Couturier, du Pelletier, &c. toutes plus inutiles les unes que les autres; car pour peu qu'on fasse de réflexion sur cette suture, on ne pourra pas s'empêcher de la condamner: & certainement supposé qu'on eût cousu la peau si exactement que le sang n'en pût sortir, ne s'échaperoit-il pas par le vaisseau ouvert, d'où il s'écouleroit dans tous les interstices des muscles, ce qui enfleroit la partie, la pourriroit & la gangreneroit? Ainsi c'est avec juste raison que nous retranchons cette suture, & d'autant plus qu'il est d'autres moyens & plus sûrs & moins pénibles pour arrêter le sang. On a néanmoins conservé l'usage de celle du Pelletier pour la suture des playes des intestins. Je vous la montrerai demain en faisant la gastroraphie.

Raison de cette suppression.

On appelloit conservative cette espece de suture ancienne, par laquelle on empêchoit que dans les grandes playes où il y avoit déperdition de substance les bords ne s'éloignassent trop l'un de l'autre; mais comme un bandage y suffit, ce seroit en vain qu'on passeroit de longs fils à travers une playe où ils ne feroient qu'embarrasser dans ses pansemens & irriter sans cesse par le tiraillement qu'en feroient le mouvement & le ressort naturel des parties, jusqu'à ce qu'elles fussent coupées, ou ces fils rompus; c'est pourquoi je la bannis avec la restrinctive.

Ce n'est point de ma propre autorité que je retranche ces sutures, je ne suis pas le seul qui leur ai fait leur procès: le peu d'avantage qu'on en a tiré, & les maux qu'elles ont causés, les ont fait condamner pour toujours. Depuis plus de trente ans que je fais la Chirurgie; je ne les ai jamais pratiquées ni vû pratiquer par aucun autre, & de plus de quatre cens Chirurgiens que nous sommes

ici assemblés, je ne crois pas qu'il y en ait un seul qui les ait vû mettre en usage.

Utilité des Sutures.

Le seul avantage qu'on tire des sutures c'est la réünion; deux choses concourent à la procurer, le Chirurgien & la nature. De la part du Chirurgien deux circonstances doivent absolument être observées, la premiere d'approcher les lévres de la playe l'une de l'autre, & la seconde de les maintenir dans cette situation; & du coté de la nature, il faut qu'elle se serve de son baume comme d'un ciment le plus propre à coller & à réünir ces lévres l'une avec l'autre. Ne vous étonnez pas si je mets le Chirurgien avant la nature, elle travailleroit infructueusement sur une playe s'il n'en mettoit par son industrie les parties en état de se réparer par les sucs que cette sage œconome leur fournit pour cela. Afin de concevoir comment se fait cette réünion, il faut sçavoir que toutes les parties de notre corps ne sont composées que de tuyaux perpétuellement traversés par des liqueurs qui tendent à se répandre de toutes parts, & qui sont incessamment poussées pour circuler d'une partie dans une autre. De sorte qu'aussi-tôt que le Chirurgien a approché les lévres d'une playe par le moyen des sutures & d'un bandage, & qu'il les a assujetties dans cette disposition, ces humeurs qui cherchent à passer & à repasser d'une lévre dans l'autre trouvant les conduits rompus, s'extravasent, & leurs parties les plus gluantes & les plus balsamiques s'arrêtant dans les intervales qui restent toujours dans une playe la plus exactement refermée, s'y épaississent & s'y endurcissent par la chaleur du lieu, & s'accrochant aux deux parois de la playe, elles les tiennent unies de telle maniere que les extrêmités des filamens & des vaisseaux capillaires ramollies & repaitries recomposent en peu de tems un tout continu & de même tissu qu'avant leur désunion.

Comment la réünion s'accomplit.

C'eſt aux playes tranſverſes qu'on ne peut pas ſe diſpenſer de faire une ſuture, & particulierement à celles que le bandage ne peut pas réunir, (a) car lorſque les bandages, tels que ſont les uniſſans & les incarnatifs, peuvent joindre immédiatement l'un à l'autre les lévres d'une playe, il faut épargner au malade les épreuves de toutes les autres voyes. Les playes déchirées ou des morceaux de chair pendent, & celles d'un nez ou des oreilles à demi coupées, demandent auſſi d'être couſues; mais c'eſt un abus que de vouloir faire la ſuture à des parties, telles que le nez & l'oreille, lorſqu'elles ſont entierement ſéparées de leur tout, quoiqu'il y ait des Auteurs qui l'ayent conſeillée; & c'eſt une folie de croire qu'on puiſſe refaire un nez emporté, en appliquant premierement en ſa place un morceau de chair de la cuiſſe ou du bras, figuré comme des narines, ainſi que quelques-uns diſent l'avoir tenté avec ſuccès.

Cas où les ſutures ſont inutiles ou nuiſibles.

Quoique les ſutures ſoient des moyens infaillibles pour joindre une playe, & en procurer la réunion, il y a néanmoins des occaſions où il nous eſt défendu de nous en ſervir. En voilà ſix ou ſept auſquelles elles ne ſe doivent point pratiquer: 1°. aux playes ſoupçonnées d'être venimeuſes, parce qu'il eſt à propos de donner iſſuë au venin, & de faire pénétrer les remedes dans l'intérieur des parties où il s'eſt inſinué; 2°. aux parties de la poitrine, à cauſe de ſon mouvement continuel; (b) 3°. à celles qui ſont accompagnées de

(a) Il eſt inutile auſſi de faire la ſuture aux playes des parties dont la ſituation ſeule ſuffit pour maintenir les lévres de la playe raprochées l'une de l'autre. Le bandage & la ſituation de la partie ſont deux moyens préferables à la ſuture, lorſqu'ils ſuffiſent.

(b) Les principaux muſcles qui recouvrent la poitrine ne ſervent point à la reſpiration, & n'ont dans le tems de cette action qu'un mouvement qui leur eſt com-

de grandes inflammations, parce que les points d'aiguilles les augmenteroient encore; 4. aux playes contuſes, vû que les chairs n'y auroient pas aſſez de fermeté pour ſoutenir le fil, 5. à celles où de grands vaiſſeaux ſont ouverts, car il s'agit de les fermer par la ligature ou par des aſtringens; 6°. aux playes où les os ſont découverts à cauſe de l'exfoliation qu'il en faut attendre; (a) 7°. aux playes où il y a une déperdition notable de ſubſtance, parce qu'il en doit ſortir du pus pour la régénération de la chair.

Appareil pour les ſutures.

Lorſqu'une playe n'eſt point de la qualité de celles que je viens de vous marquer, & qu'un Chirurgien eſt convenu de la néceſſité d'y faire une ſuture, il doit avant que d'en venir à cette opération

muniqué à tous en même tems par l'élevation des côtes, & qui ne peut gueres cauſer de tiraillement aux points de la ſuture. Il ſemble donc que le mouvement continuel de la poitrine n'empêche point qu'on ne faſſe la ſuture aux playes de cette partie qui ne ſont point pénetrantes. On la fait tous les jours avec ſuccès aux playes du bas-ventre, qui a comme la poitrine un mouvement continuel.

(a) Ceci demande une explication, car ſi les os ſont découverts & alterés, la ſuture n'y convient pas; mais s'ils ſont ſeulement découverts, ou même diviſés par un inſtrument tranchant, les plus habiles Praticiens font cette opération, lorſque les autres moyens que l'art fournit pour procurer la réünion des playes n'ont pas lieu, ou ne ſuffiſent pas. Cette pratique eſt fondée ſur un grand nombre d'obſervations & ſur les raiſons ſuivantes. 1°. en raprochant les parties nouvellement diviſées, & les maintenant en cet état, on les préſerve des impreſſions de l'air, qui ſont très-dangereuſes pour les playes où les os ſont découverts. 2°. Le ſuc nourriſſier des parties diviſées & ainſi raprochées eſt le baume le plus propre à les réunir. 3°. S'il ſurvient des accidens capables d'empêcher les bons effets de la ſuture, ce qui arrive rarement, il eſt aiſé de couper les fils & de panſer la playe par la voye de la ſupuration, qui eſt toujours beaucoup plus longue, & que l'on ne doit ſuivre que lorſqu'on ne peut faire autrement.

avoir, outre l'appareil ordinaire d'une playe, trois choses néceſſaires pour la faire, une aiguille A. du fil B. & une canule C. on choiſit une aiguille proportionnée à la nature de la playe, car il en faut pour cela de pluſieurs figures & de diverſes grandeurs; il y en a de droites, & d'autres qui ſont plus ou moins courbes; mais les courbes ſont préférables, parce qu'il n'y a point d'endroit au corps où l'on ne puiſſe s'en ſervir plus commodément que des droites; l'acier en ſera doux, toutefois un peu ferme afin qu'il ne ploye point; elles doivent être polies, pointues & ſans roüille, afin qu'elles percent plus promptement, & qu'en paſſant dans une playe elle ne raclent point: la tête de cet inſtrument doit être fendu pour y paſſer le fil ou le cordonnet, & creuſée par ſes côtés en façon de petite goutiere, afin que le fil ſe plaçant dans les crenelures, n'arrête pas l'aiguille en l'empêchant de paſſer aiſément à raiſon de la groſſeur qu'il forme à cette tête. Ce fil doit être uni, rond, égal, mollet, & d'une groſſeur convenable ainſi que l'aiguille; on préfere le fil d'Epinay ou de Florence à la ſoye, parce qu'elle coupe les chairs, encore plûtôt quand elle eſt teinte, toutes ces teintures étant cauſtiques & rongeantes. On met le fil ſimple ou double ſuivant l'effort auquel il faut qu'il réſiſte, & on n'oublie pas de le cirer, afin qu'il ne ſe pourriſſe pas, & qu'il tienne mieux. La canule doit être d'argent, plûtôt courbe que droite, pour s'en ſervir en toutes les parties du corps; elle ſera fenêtrée pour donner paſſage à l'aiguille, & fendue par ſon bout pour laiſſer ſortir le fil. Il y en a qui prétendent que les doigts du Chirurgien valent mieux qu'une canule pour tenir le bord d'une playe pendant qu'on la coupe; & de fait il eſt des occaſions où l'on peut s'en paſſer, mais non pas en toutes. C. vous repreſente

Forme des Aiguilles.

Qualité du fil.

comment elle doit être fabriquée. (a)

En faiſant une ſuture il y a ſix ou ſept préceptes généraux à obſerver, dont le premier eſt de bien nettoyer la playe de tous les grumeaux de ſang, & des autres corps étrangers; le ſecond d'en faire joindre les lévres par un ſerviteur qui les tienne ainſi durant l'opération; le troiſiéme de ne point trop prendre de la peau en longueur en le perçant obliquement; le quatriéme de ne pénétrer la chair en profondeur qu'autant qu'il faut pour ne pas laiſſer au fond de la playe une eſpace où des humeurs pourroient s'amaſſer & ſe corrompre; le cinquiéme de ſéparer les points les uns des autres par des intervales médiocres; le ſixiéme, c'eſt d'éviter la piqure des nerfs, des membranes & des tendons; & le ſeptiéme conſiſte à mettre quelquefois une tente au plus bas lieu de la playe pour lui faire un égoût. Inſtruit donc de ces regles générales on pourra mettre la main à l'œuvre; mais comme l'entre-coupée, l'entortillée, & la ſuture ſéche ſe font différemment, je m'en vais vous démontrer ces trois ſortes de ſutures l'une après l'autre.

Regles à garder pour l'execution des ſutures.

L'entre-coupée on entrepointée s'appelle ainſi, parce qu'à chaque point d'aiguille on coupe le fil après y avoir fait un nœud: elle ſe pratique en deux manieres, ou avec un fil ſimple, ou avec un fil double. Pour la faire en la premiere, on prend de la main droite l'aiguille enfilée, & la canule de la gauche; il y en a qui veulent qu'on en trempe la pointe dans de l'huile, afin qu'elle faſſe moins de douleur en entrant, & alors appuyant de la canule

Méthode pour l'entre-coupée.

(a) On ne ſe ſert plus de cette canule dans aucun cas, parce qu'elle eſt inutile, & qu'elle peut meurtrir les bords de la playe. Le pouce & le doigt indice placés à l'endroit où doit ſortir la pointe de l'aiguille, font le meme effet que cet inſtrument, & n'en ont point les inconvéniens.

la lévre superieure de la playe, on enfonce l'aiguille de dehors en dedans, & quand elle est à demi passée dans la fenêtre de la canule, on la tire tout-à-fait; puis faisant la même chose à la lévre inferieure, on passe le même fil de dedans en dehors; si la playe demande plusieurs points, on y en fait autant qu'il en est besoin, & ensuite on nouë chaque point d'aiguille séparement, se gardant de faire le nœud sur la playe, qui doit être à sa partie supérieure; il faut faire le nœud du Chirurgien qui est de passer deux fois le fil par la même anse, parce qu'il tient plus ferme que le nœud simple. Il y en a qui mettent de très-petites compresses de linge D. D. sous chaque nœud. L'autre espece d'entrecoupée se fait avec un fil double enfilé dans l'aiguille; il fait une anse par son bout, & quand on l'a passé par la playe comme le précédent, l'anse qui est la partie inférieure de cette playe se releve vers la supérieure, & on passe un des fils par cette anse; après quoi l'ayant noüé d'un double nœud on le coupe avec les ciseaux E. Cette suture ne differe pas de l'autre seulement par le fil simple ou double, mais encore parce qu'il faut la commencer par la lévre inférieure de la playe qui est l'endroit où le fil doit faire son anse, & elle a cet avantage sur l'autre, qu'elle convient mieux aux playes profondes, parce qu'elle est plus forte & qu'elle serre plus exactement. (a)

(a) Cette suture entrecoupée se peut faire d'une maniere plus simple. On raproche les lévres de la playe, on les fait tenir dans cette situation par un aide; on porte ensuite avec la main droite à quelque distance de la division & à un pouce de son extrêmité la pointe d'une aiguille enfilée; on met le pouce & le doigt indice de la main gauche sur le côté opposé à l'endroit où l'on doit faire entrer la pointe de l'aiguille; on perce tout à la fois les deux lévres de la playe. Il faut que l'aiguille passe jusqu'au fond, & que sa pointe sorte de l'autre côté vis-à-vis de son entrée & à une distance égale. On tire l'aiguille par sa pointe, & l'on fait les autres points de su-

Circonstances nécessaires dans cette pratique.

Pour bien faire les sutures le Chirurgien doit avoir une pelote F. lardée d'aiguilles de toutes les sortes, de droites, de courbes, de grandes, de petites, de rondes, de plates, de triangulaires, enfilées de plusieurs especes de fil, afin qu'il voye devant lui toute prête celle qui conviendra à la playe qu'il doit coudre; autrement il seroit souvent obligé ou de se servir d'une aiguille qui ne seroit pas propre, ou d'attendre qu'on lui en eût apporté une autre qu'il auroit envoyé chercher.

Après avoir fait la suture il y a encore des circonstances essentielles à observer, dont la principale est de faire ensorte qu'ayant joint ensemble le plus juste qu'il étoit possible les lévres d'une playe, elles puissent demeurer en cet état. Plusieurs conseillent de mettre sur la playe une poudre qu'ils appellent conservatrice des sutures; elle est composée avec des remedes gluans & collans, tels que le mastic, la mirrhe, le bol, & l'aloës, il y en a dans cette fiole G. D'autres prétendent que le meilleur remede est le suc nourrissier qui porté à la partie en fait la réunion; l'on employe communément le baume d'Arceus, qui est dans ce petit pot A. dont on enduit ce petit plumaceau I. qu'on met sur la suture, & qu'on recouvre de cet autre plumaceau K. qui est assez grand pour s'étendre jusques sur les nœuds, afin que l'emplâ-

tures sans couper les fils. Ces points doivent être à égale distance les uns des autres, & en nombre proportionné à l'étenduë de la playe. Lorsqu'on les fait il faut tenir le fil fort lache, desorte qu'il forme des anses assez grandes. On coupe ces anses par le milieu, & l'on nouë les fils de maniere que le nœud ne se trouve pas sur la division. On applique sur la playe un petit plumaceau couvert de baume d'Arceus, & au lieu de l'emplâtre que l'Auteur propose, on se sert d'une petite compresse sur laquelle on en met une ou deux autres plus grandes soutenuës de plusieurs tours de bande, qu'on dirige de maniere qu'ils tendent à raprocher les lévres de la playe.

tre ne s'attachant pas à ces nœuds on ne fasse point de douleur en relevant l'apareil : on pose ensuite l'emplatre L. qui doit être fait de médicamens agglutinatifs & astringens, tel qu'est celui des hernies, puis la compresse M. trempée dans quelque liqueur, qui fortifie & qui résiste à la pourriture. Pour le bandage il faut le conformer à la figure de la partie blessée, c'est pourquoi on ne peut pas le spécifier en particulier ; mais il faut qu'il soit fait de maniere qu'il retienne les lévres de la playe jointes étroitement ensemble.

Moyen de faire l'entortillée. L'entortillée ou enfilée a reçû ce nom de ce que laissant les aiguilles dans la playe, on traine le fil tout autour de ces aiguilles, de la même maniere que les tailleurs le font autour des aiguilles enfilées qu'ils gardent sur leurs manches.

Cette suture s'execute aussi en deux façons, car ou les aiguilles sont passées à travers la playe comme celle qu'on a marquée par N. ou bien comme celle qui vous est indiquée par O. elles sont fichées à ses côtés. Elles se font l'une & l'autre ordinairement avec deux aiguilles, à la premiere on prend deux aiguilles droites bien pointuës que l'on passe l'une après l'autre avec l'aide de la canule au travers de la playe : on commence par les enfoncer de dehors en dedans, & on les fait sortir ensuite de dedans en dehors ; & se trouvant disposées de maniere que leurs quatre extrêmités fassent un quarré égal, on prend un fil qu'on tourne sous ces quatre extrêmités, & qu'on croise par dessus la playe trois ou quatre fois, ensorte qu'il en fasse joindre exactement les lévres, puis on arrête le fil, on coupe les pointes des aiguilles avec des tenailles incisives, & on finit par deux petites compresses, P. P. que l'on met sous les aiguilles. La seconde espece d'entortillée n'est differente de la premiere qu'en ce que les aiguilles, au lieu de traverser la playe, sont posées le long de ses

lévres, comme vous le voyez par cette figure O. Je conviens que ces deux aiguilles sont deux corps étrangers qui peuvent blesser sans cesse ; mais si l'on les souffre bien au travers d'une playe, elles ne feront pas plus de mal dans cette disposition, puisqu'elles y doivent moins faire de douleur & qu'elles referment une playe sans qu'il y ait rien au dedans qui la puisse fatiguer : ces sutures sont admirables pour les parties qu'on ne peut pas empêcher de se mouvoir, comme les lévres.

De la suture séche, & de ces deux especes. La suture séche a été ainsi nommée, parce qu'il ne faut point verser de sang pour la faire, elle n'a besoin ni d'aiguille, ni de fil, ni de canule, & elle s'applique sans douleur ; on la distingue en deux especes comme les précédentes, parce qu'elle se fait tantôt avec un seul morceau d'étofe, & tantôt il en faut deux. Pour faire la premiere, on prend un petit morceau de toile ou de cuir figuré comme il vous est marqué par Q. on la couvre de colle forte ou de quelque médicament qui s'attache à la peau, comme de la farine mêlée avec un blanc d'œuf, (*a*) on en applique la moitié sur un des côtés de la playe, & lorsqu'elle tient à la peau, on tire la toile par son autre moitié pour l'apliquer sur l'autre côté, où s'attachant assez fortement, ces deux lévres de la playe se trouvent très-unies ensemble ; cette suture est fort facile à faire, mais elle ne convient qu'aux playes superficielles.

Diverses pratiques pour cette suture. L'autre espece de suture séche veut un peu plus de façon ; on prend deux petits morceaux de cuir R. R. coupés en triangle sur un des côtés duquel il y a trois dentelures, dont chacune a un petit fil ; on couvre ces morceaux de quelque chose qui les fasse tenir à la peau ; l'on en pose l'un sur une des lévres de la playe, & l'autre sur l'autre côté. Les

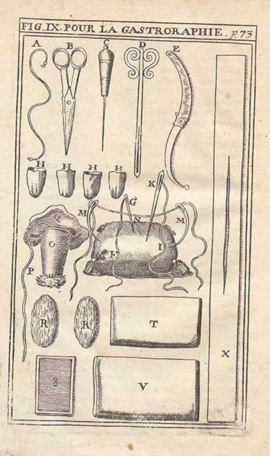
(*a*) L'emplâtre d'André de la Croix, ou quelqu'autre de cette espèce, est très-agglutinatif & préferable à la colle forte & à la farine mêlée avec le blanc d'œuf.

deux endroits où ils sont collés sont éloignés de l'extrêmité des bords de la playe d'environ un doigt : ensuite tirant ces bouts de fil on fait approcher les lévres de la playe, & liant ces fils par un double nœud on tient ces lévres jointes, desorte que la réunion s'en peut facilement accomplir ; quelques-uns cousent ces dents les unes aux autres, ou bien ils y mettent des agraphes pour y passer un cordonnet ; & d'autres ne se servent que de deux petits morceaux de cuir marqués S. S. couverts du même reméde & garnis des mêmes fils ou rubans, mais cela ne change point l'espece & ne va qu'à la même fin. Cette suture est merveilleuse pour les playes du visage, parce qu'évitant la difformité causée par les points de l'aiguille, elle fait qu'après la guérison la cicatrice ne paroît que très-peu.

Je ne vous parle point des playes angulaires & figurées, parce qu'il s'en peut faire de tant de différentes manieres, qu'il est impossible de vous montrer ici comment il les faut coudre toutes ; je vous dirai seulement qu'en général on commence toujours par des points de suture entrecoupée dans les angles quand il y en a, & dans le milieu de leurs lignes ou droites ou circulaires, quand elles sont sans angles : on y fait autant de points que leur longueur le requiert, observant de ne les faire ni trop serrés, ni trop éloignés, mais à une distance raisonnable les uns des autres selon que la playe paroît exposée à se rouvrir, serrant d'ordinaire le premier & avec plus de force l'endroit qui fait plus de violence à se dilater, parce qu'en le contenant fermement rejoint, tous les autres restent comme d'eux-mêmes dans la situation où on les a mis.

De quelle façon l'on débarrasse les sutures après la réunion de la playe.

Quand une playe est réunie il est question d'en ôter la suture, & pour le faire avec prudence & avec adresse, il faut que le Chirurgien sache deux



choſes, le tems de l'ôter, & le moyen de le faire. Il connoit le tems de l'ôter quand il voit la playe parfaitement bien guérie, car alors il n'y a plus à cicatriſer que les petits points faits par l'aiguille, leſquels tenant toujours ces trous ouverts les empêchent de ſe boucher ; le moyen de les ôter eſt different ſuivant la nature de la ſuture : autrement ſe leve une entrecoupée, autrement une entortillée ; & autrement une ſuture ſéche. Si c'eſt une entrecoupée, il faut paſſer une petite ſonde ſous le fil, puis le couper avec la pointe des ciſeaux ſur la ſonde proche du nœud, & enſuite en tirant par le nœud appuyer du doigt ſur la playe, afin qu'elle ne puiſſe pas ſe rouvrir ; ſi c'eſt une entortillée, on défait le fil tourné autour des aiguilles, & on tire avec dextérité ces mêmes aiguilles, prenant bien garde de rien violenter, de crainte de renouveller la playe ; & ſi c'eſt une ſuture ſéche, il ne faut que de l'eau pour humecter ces morceaux de toile ou de cuir attachés ſur la peau, qui étant mouillés s'en détachent facilement.

Voilà, Meſſieurs, tout ce que j'avois à vous démontrer aujourdhui ſur le général des Opérations, & ſur les ſutures ; demain nous commencerons par les opérations qui ſe pratiquent ſur le ventre inférieur pour ſuivre l'ordre des Démonſtrations Anatomiques, où nous avons examiné d'abord les parties contenuës dans cette région, comme étant les plus ſujettes à ſe corrompre, & celles où ſe font les premieres préparations des ſucs qui doivent être diſtribués enſuite à tout le reſte du corps ; nous avons encore une autre raiſon de commencer par elles, en ce qu'elles ſont plus expoſées que les autres, à des maladies dont le Chirurgien doit principalement entreprendre la cure.

Fin du général des Opérations.



OPERATIONS DE CHIRURGIE.

Des Opérations qui se pratiquent sur le ventre inférieur.

SECONDE DEMONSTRATION.

L'HOMME n'est pas plûtôt né, Messieurs, qu'il doit un tribut à la Chirurgie. Il faut qu'il souffre d'abord une de ses opérations, sans quoi il seroit en danger de périr un peu de tems après sa naissance. A peine voit-il le jour, qu'il implore le secours d'un Chirurgien qui lui fasse la ligature & l'incision du cordon ombilical. Le besoin que nous avons d'une telle opération en venant au monde, prouve la nécessité de l'Art qui nous enseigne à la pratiquer, puisque sans elle, aussi-tôt que nous commencerions à respirer, nous serions obligés de rendre incontinent les derniers soupirs.

Qu'on ne nous dise pas que ce qui se pratique pour lors à l'ombilic n'est point du domaine de

la Chirurgie : à cause que les Sages-femmes sont employées à cette opération ; car quoique par un motif de pudeur mal fondé les Chirurgiens ayent anciennement instruit des Matrones dans l'art d'accoucher, toutefois il est vrai de dire que les accouchemens ne dépendent pas moins de la Chirurgie, que les maladies des yeux, des dents, de la pierre, les fractures & les luxations, lesquelles sont pourtant traitées par des personnes qu'on désigne sous le nom d'Oculistes, d'Arracheurs de dents, de Lithotomistes, de Renoueurs, puisque tous ces differens Opérateurs n'ont de succès dans la cure de ces infirmités qu'entant qu'ils se conforment aux préceptes que leur prescrit notre Profession. De la ligature du cordon ombilical.

La science Chirurgicale est d'une si grande étenduë, qu'on a été obligé de la séparer en divers emplois, ausquels plusieurs gens suivant leur génie se sont uniquement attachés. En effet les parties de la Chirurgie sont en si grand nombre, qu'il est très-difficile qu'un Chirurgien puisse exceller également en toutes ; mais il ne lui est pas permis de les ignorer, il ne doit point donner de bornes à ses lumieres, & c'est ce qui le distingue de ces sortes d'Opérateurs particuliers.

Les Chirurgiens qui ne font pas leur principal des accouchemens, ou qui même sont dans le dessein de ne s'en pas mêler du tout, doivent sçavoir comment il faut lier le cordon de l'ombilic, parce que s'ils étoient appellés au moment qu'une femme viendroit d'accoucher : ou qu'ils se trouvassent seuls avec elle, ils verroient expirer l'enfant entre leurs bras, s'ils ignoroient les moyens de faire la ligature à ce cordon.

Il ne faut pas differer long-tems à faire cette ligature, par la raison que je vais vous en dire : vous avez pû apprendre dans mon Anatomie que ce sang étoit porté de la mere à l'enfant le long du

cordon par la veine ombilicale, & qu'il retournoit de l'enfant à la mere par les arteres du même nom, ce qui est manifeste par le battement qu'on sent à ces arteres tout le long de ce cordon, & qui répond au mouvement du cœur de l'enfant ; ainsi vous jugez bien que par le retardement de la ligature l'enfant pourroit perdre tout son sang, parce que les arteres le portant sans cesse vers le placenta d'où il se peut échaper par les mêmes embouchures, par où il repassoit à la mere, & n'en revenant plus de nouveau par la veine ombilicale pour remplacer celui qui se vuideroit, il ne faudroit pas que cette issue restât ouverte beaucoup de tems pour le faire mourir.

Cette opération qu'on nomme *embruotomie*, derive de *embruon*, qui signifie enfant, & de *témnein*, qui veut dire couper, parce qu'elle consiste à faire la section du nombril d'un enfant qui ne vient que de naître. Cette opération, dis-je, quoique des plus simples de la Chirurgie, demande néanmoins toute l'application de celui qui la fait, parce qu'elle est accompagnée de circonstances essentielles qui sont très-délicates, puisqu'on a vû mourir plusieurs enfans, faute de l'avoir bien faite. Voici la maniere de s'en acquiter parfaitement.

On prend du fil qu'on ploye en cinq ou six doubles, & de la longueur d'environ un pied, on fait un nœud à chaque bout de ces fils pour les tenir ensemble, & empêcher qu'ils ne s'entremêlent en faisant la ligature. De ce fil A. ainsi apprêté, on lie le cordon à deux travers de doigt près du nombril de l'enfant, & on fait un double nœud d'abord ; puis retournant le fil de l'autre côté, on y fait encore un semblable nœud qu'on recommence une troisiéme fois pour plus grande sûreté ; ensuite on coupe avec de bons cifeaux A. ce cordon à un doigt au-delà de la ligature, ensorte

Fil A. propre à lier le cordon de l'ombilic.

Cifeaux B.

qu'il ne reste du cordon au ventre de l'enfant, que la longueur de trois travers de doigt.

Cette ligature doit être médiocrement serrée, car si elle l'étoit trop, elle pourroit couper le cordon, principalement quand on la fait avec du fil fin, c'est pourquoi on prend ordinairement de gros fil : il ne faut pas aussi qu'elle soit trop lâche, de crainte que le sang ne s'échape, ce qui causeroit la mort à l'enfant, avant qu'on se fût apperçu de cet écoulement, parce que l'enfant alors se trouve emmailloté, & cela n'est arrivé que trop souvent. On observe donc un milieu entre ces deux extrêmités, & on examine après la ligature faite & le cordon coupé, s'il ne sort point de sang, ce qui sera une preuve évidente que l'opération est bien exécutée.

On trempe dans de l'huile un morceau de linge large de trois doigts, ou bien on le couvre de beure frais pour en enveloper circulairement ce reste de cordon lié, puis le relevant en haut on le couche sur une petite compresse dont on aura garni le ventre de l'enfant ; on en met une seconde sur le nombril, & on bande le tout avec un linge large de quatre travers de doigt qui fait le tour du corps de l'enfant.

Quelquefois ce cordon venant à se dessécher, fait que la ligature n'est plus assez serrée, & qu'il en sort quelques gouttes de sang par les differentes impulsions de celui de ses arteres qui fait toujours des efforts pour reprendre son ancienne route ; en ce cas il faut resserrer la ligature, c'est-pourquoi le Chirurgien ne doit pas la premiere fois couper les fils proche des nœuds, au-contraire il les laissera un peu long pour en faire encore quelques tours quand la nécessité le requierera.

Inconvéniens à éviter.

Lorsque le Chirurgien aura fait ce que nous venons de marquer, il abandonnera le reste à la nature qui aura le soin de séparer ce cordon, ce

qu'elle acheve en sept ou huit jours, & on doit toujours le laisser tomber de lui-même, sans tirer par trop d'impatience, de crainte qu'en l'arrachant trop tôt & avant que les arteres soient entiérement réunies & fermées, il n'y arrivât une perte de sang.

Erreur pernicieuse. Il n'y a sur cette opération que trop d'erreurs vulgaires ausquelles le Chirurgien ne doit point faire attention. Quelques femmes prétendent qu'avant que de faire la ligature de l'ombilic, il faut repousser dans le ventre de l'enfant tout le sang qui est dans les vaisseaux de ce cordon : cette pratique seroit pernicieuse, & on se donnera bien de garde de la suivre, vû que ce sang refroidi par l'air du dehors, étant ordinairement grumelé, seroit capable de faire des obstructions & de se corrompre dans le corps. Il y en a d'autres qui assûrent qu'une femme aura encore autant d'enfans qu'il se rencontre de nœuds le long de ce cordon ; & elles ajoutent que de ces nœuds ceux qui sont rouges, marquent les garçons, & les blancs les filles ; mais comme ces nœuds ne sont faits que par la dilatation des vaisseaux qui sont plus pleins de sang en un endroit qu'en un autre, c'est un abus de croire qu'ils marquent le nombre des enfans qu'une femme aura, puisqu'on en voit autant au cordon du dernier enfant d'une femme qui accouchera à quarante cinq ans, qu'au cordon du premier enfant d'une autre qui sera accouchée à dix-huit ou vingt ans. D'autres encore veulent qu'on fasse la ligature tout proche du ventre de l'enfant quand c'est une fille, & plus loin quand c'est un garçon, parce qu'elles s'imaginent que les parties de la génération ont du raport avec ce cordon, & qu'elles seront dans la suite proportionnées à la mesure qu'on lui donne alors : Mais vous ne devez avoir aucun égard à ces préventions qui ne peuvent passer que pour des contes de bonnes-femmes.

QUoique la Gastroraphie soit une des plus considerables Operations, ce n'est cependant qu'une suture qui se fait aux playes du ventre. Ce nom est composé de deux dictions grecques, sçavoir, de *gager*, qui signifie ventre, & de *raphé*, qui veut dire couture ; & comme cette couture ne se pratique pas seulement à l'abdomen, mais encore à l'estomac, & aux intestins, il est à propos que le Chirurgien soit instruit des playes qui arrivent à ces parties. GASTRORAPHIE. Etimologie de ce mot.

Les playes du ventre sont de deux sortes, car ou elles sont penetrantes, ou bien elles ne blessent que les parties contenantes sans entrer dans la capacité ; & alors elles ne demandent pour être guéries que le traitement qu'on fait aux playes simples de toutes les autres parties du corps. (*a*)

Des playes pénétrantes, les unes sont sans lésion des parties contenues, & les autres avec lésion ; celles qui ne blessent point les parties internes, seront encore pansées comme les playes simples, tâchant d'en procurer au plûtôt la réunion : mais pour celles où les parties contenuës ont reçu quelqu'atteinte, il faut que le Chirurgien examine soigneusement quelles de ces parties peuvent être offensées ; car de telles playes ont toutes des signes particuliers qui nous indiquent le viscere blessé, & l'endroit où le coup a porté.

De toutes ces playes, les unes sont avec issuë de quelque partie sans lésion ; les autres sont avec issuë & lésion tout ensemble, & tant aux unes qu'aux autres, ou c'est l'épiploon qui sort, ou c'est

(*a*) Il y a neanmoins des playes non penetrantes du bas-ventre qu'on ne doit pas traiter comme des playes simples. Telles sont celles qui sont faites par les armes à feu & par d'autres instrumens contondans, & celles qui penetrent jusqu'à la guaine des muscles droits, & qui peuvent se trouver compliquées de tous les accidens qui suivent les blessures des parties aponeurotiques.

l'inteſtin, ou tous les deux de compagnie : Enfin à ces ſortes de bleſſures où les parties ſont récemment ſorties les inteſtins ne ſont pas encore enflés, ni l'épiploon alteré ; au-contraire ſi ces organes ont été long-tems expoſés à l'air, pour lors les inteſtins étant bourſoufflés, ont beſoin de remedes carminatifs & diſcuſſifs, pour les déſenfler, & la partie de l'épiploon qui ſera pouſſée au dehors, étant alterée, il y faudra faire la ligature, pour la retrancher de la maniere que je vous montrerai dans un inſtant.

Il faut examiner l'inſtrument qui a fait la playe.

Le bas-ventre peut recevoir une bleſſure de tout ce qui eſt capable d'en faire dans toute autre partie du corps, mais en quelqu'endroit qu'il arrive playe il eſt toujours de la prudence de ſe faire repreſenter l'inſtrument avec quoi le malade a été offenſé, & de l'examiner comme l'on fit lorſque le Roi Henri III. fut bleſſé, on trouva que le couteau dont le traître l'avoit frapé, étoit long d'un pied & enſanglanté plus de quatre doigts, ce qui fit juger que les inteſtins étoient percés, eû égard à la ſituation de la playe, en quoi on ſe confirma par les accidens qui ſurvinrent, & par la mort qui s'en enſuivit dix-huit heures après le coup reçu.

Comment on connoîtra qu'une playe pénétre.

On connoît quand une playe eſt pénétrante, ou par la ſonde (a) ou par ce qui en ſort, comme l'épiploon

(a) Pour découvrir la pénetration d'une playe du bas-ventre par le moyen de la ſonde, on doit mettre, autant qu'il eſt poſſible, le bleſſé dans la ſituation où il étoit lorſqu'il a reçu le coup. Cette méthode cependant ne réüſſit pas toujours. Le changement de direction des fibres qui ont été diviſées, un corps étranger arrêté dans la playe, le gonflement qui arrive quelquefois autour de la playe par la retention du ſang, de la lymphe, ou de l'air ; l'iſſuë de quelques parties engagées dans le trajet de la playe, ſont autant d'obſtacles qui peuvent empêcher la ſonde de pénetrer juſqu'au fond de la playe. Au reſte la ſonde ne fait connoitre que la pénetration des playes ſans découvrir ſi les parties interieures ſont

ploon & l'inteſtin: & parce que les playes qui pénétrent peuvent bleſſer toutes les parties contenues dans le bas-ventre, c'eſt au Chirurgien à diſtinguer par les ſignes qui paroiſſent, quelles ſont celles qui ſont offenſées. Voici à peu près tous les ſignes généraux ſur leſquels on ne ſe peut guéres tromper.

Par la ſituation.

La ſituation de la bleſſure donne au Chirurgien la premiere notion de la partie qui peut être endommagée, puiſque ſçachant par l'Anatomie quelles ſont celles qui ſont placées dans chaque région du ventre, il eſt vraiſemblable de croire que ſi le coup a été reçû dans l'hypocondre droit, par exemple, c'eſt le foye qui ſera bleſſé ; & ſi la playe eſt

bleſſées ou non ; & comme le plus ou le moins de profondeur d'une playe n'en fait pas le danger, il me ſemble que la pratique de ſonder les playes du bas ventre eſt aſſez inutile: Ce qui les rend dangereuſes, c'eſt principalement la léſion des parties intérieures. Or les ſymptômes qui viennent de l'épanchement des liqueurs ou de la diviſion des parties nerveuſes & membraneuſes, ſont les ſeuls moyens par leſquels on peut connoitre ſi les parties interieures ſont endommagées.

Il faut encore remarquer ici au ſujet de la penetration des playes, qu'une playe peut paroitre penetrante, & ne l'être pas effectivement. Par exemple, une épée perce les tégumens exterieurs du ventre à un certain endroit, & ſort par l'endroit oppoſé: il ſemble alors qu'elle traverſe le ventre. Cependant elle peut avoir gliſſé le long du péritoine ſans l'avoir percé, ſurtout ſi le bleſſé eſt fort replet. Un homme a deux bleſſures à peu près ſemblables au ventre, l'une par devant, & l'autre par derriere: on peut croire qu'elles ont été faites du même coup, & par conſequent que l'inſtrument a percé le ventre de part en part. Elles pourroient néanmoins venir de deux coups differens, & n'être point penetrantes. Pour ne ſe point tromper en ce cas, il faut ſçavoir diſtinguer l'effet de l'entrée des inſtrumens d'avec celui de leur ſortie. Les inſtrumens piquans tels que l'épée, font de plus grandes ouvertures en entrant qu'en ſortant ; au contraire les inſtrumens concordans, tels que les bales de fuſil, font de plus grandes ouvertures en ſortant qu'en entrant.

à gauche, ce sera la ratte & ainsi des autres.

Par les excrétions.

Les excrétions sont des marques certaines de la nature de la partie blessée, par exemple, si c'est le foye, il sortira de la playe une grande quantité de sang assez vermeil; si c'est la ratte, il n'en sortira pas tant, mais il sera plus noir & plus épais, parce qu'il est moins attenué & qu'il sejourne davantage dans ce dernier viscere; si c'est l'estomac, il s'en écoulera des alimens; si ce sont les intestins grêles, il se fera perte d'une substance blanchâtre & chileuse; des gros boyaux percés, on verra évacuer les matiéres fécales; comme l'urine de la vessie qui aura été ouverte.

Accidens propres aux parties blessées.

Les playes des parties du ventre ont encore chacune leurs accidens propres qui nous les font distinguer les unes des autres. On appelle accidens propres, ceux qui sont particuliers à chaque organe. Le foye blessé fait sentir une douleur poignante qui s'étend jusqu'au cartilage xiphoide. Les reins, les ureteres & la vessie ne sont point attaqués ensemble & separément qu'il n'y ait difficulté d'uriner, ou que les malades ne rendent une urine teinte de sang, & quelquefois du sang tout pur: l'estomac percé cause le hoquet, le vomissement, des contorsions au ventre, des sueurs avec refroidissement des extrémités: & les playes des intestins, principalement des grêles, sont accompagnées de frequentes foiblesses, de douleurs extrêmes, de suffocations, de nausées, de fiévre continue, de soif insuportable, & de grandes inquiétudes; ce furent aussi tous ces symptômes que Guillemeau nous raporte être survenus à la blessure d'Henri III. Roi de France & de Pologne. (a)

(a) Outre tous ces moyens de discerner quelle est la partie blessée, il en est plusieurs autres qui ne sont pas moins utiles. 1o. Le siége de la douleur indique à peu près la partie souffrante. 2o. Si l'on peut faire dire au blessé en quelle situation il étoit lorsqu'il a reçû le coup,

Quoiqu'une playe du ventre ne soit pas des plus grandes, il arrive toutefois très souvent que l'intestin en sort; un Chirurgien habile connoit à la seule vûe s'il est blessé ou non, quand même ce seroit dans un autre endroit que dans la portion qui est sortie. Lorsque l'intestin est flétri & affaissé, c'est une marque qu'il y a eû ouverture par où les ventosités se sont échapées; mais lorsqu'il est tendre & boursouflé, c'est un signe évident qu'il n'a point reçu de playe.

Signe certain d'un intestin percé.

Il ne faut pas s'étonner si l'intestin sort souvent seul sans être accompagné de l'épiploon, la raison en est aisée à concevoir, c'est que l'épiploon pour l'ordinaire ne descend point plus bas que le nom-

Pourquoi l'épiploon ne sort pas toujours avec l'intestin.

on en tire quelques conjectures; car l'on sçait que les parties flotantes du bas ventre peuvent selon les differentes situations ou attitudes du corps, changer de place & en faire changer à quelqu'une de celles qu'on appelle fixes. Il n'est pas même inutile de sçavoir l'attitude de celui qui a porté le coup; car un coup porté de haut en bas & en certain endroit, blessera des parties differentes de celles qu'il blesseroit s'il étoit porté de bas en haut vers le même endroit. 3o. Il est bon de sçavoir, si l'estomac n'étoit pas rempli d'alimens, & s'il y avoit long-tems que le blessé avoit uriné lorsqu'il a reçu le coup, car la plenitude de l'estomac ou de la vessie augmentant leur volume, les exposent davantage aux blessures, & change un peu la situation naturelle des parties voisines. 4o. Si la blessure a été faite par une épée, il faut tâcher s'il est possible, de l'avoir pour confronter la differente largeur qu'elle a dans sa longueur avec celle de la playe. On pourra conjecturer par-là combien l'épée a pénetré.

Il faut remarquer au sujet de la tension, de la douleur, de la difficulté de respirer, de la petitesse & de la concentration du pouls, du froid des extrêmités, des nausées, des vomissemens, de la fiévre, & des autres symptômes de cette espece, qu'ils sont plûtôt les suites de l'inflammation ou de l'épanchement de quelques liqueurs dans la cavité, que les effets de la lésion des parties, & par consequent, que les playes du bas-ventre ne sont dangereuses que par l'épanchement ou l'inflammation qui peuvent y survenir.

bril, ce qui fait qu'aux playes qui ſont au deſſous de l'ombilic, cette toile graiſſeuſe ne paroit point au dehors, ſi ce n'eſt à des perſonnes dans qui il occupe une plus grande étendue, tombant à quelques-uns juſques dans le ſcrotum.

Le prognoſtic de ces playes eſt douteux.

Nous ne parlerons ici que de la cure des playes des inteſtins & de l'épiploon, parce qu'il n'y a que celles-là qui ayent beſoin de l'operation que je vais vous enſeigner. Mais avant qu'un Chirurgien l'entreprenne, il doit en faire un prognoſtic douteux, car il en meurt beaucoup plus qu'il nen réchape : il faut auſſi qu'il ſçache que les inteſtins grêles ſont plus difficilement gueris que les gros, tant à cauſe de la tenuité & de la délicateſſe de leur ſubſtance, qui eſt moins charnue & par conſéquent moins propre à ſe cicatriſer, qu'à cauſe que ce qui paſſe chez eux étant plus liquide, échape plus aiſément par la playe.

Comment on replace l'inteſtin ſorti.

Venons à préſent aux moyens de remettre l'inteſtin lorſqu'il eſt ſorti, & qu'il n'eſt point bleſſé; nous travaillerons enſuite ſur celui qui eſt percé, & qui a beſoin d'une ſuture pour être guéri.

Un Chirurgien qui voit un inteſtin dehors, & qui, comme je vous ai déjà dit, connoit à ſon bourſouflement extraordinaire qu'il n'eſt point ouvert, doit le faire rentrer dans le ventre au plûtôt, après avoir reconnu qu'il ne fait que de ſortir; car alors il ſera plus aiſé de le remettre proprement, ſurtout quand la playe de l'abdomen eſt aſſez grande, & il s'y prendra de la maniere qui ſuit. On poſe le malade de ſorte que la playe ſoit au plus haut lieu. Si elle eſt au dedans du nombril il ſe riendra debout ou aſſis. Si elle eſt au-deſſus, on le couchera, & on lui mettra les feſſes & les cuiſſes beaucoup plus hautes que le reſte du corps; quand elle ſe trouve dans la partie lombaire droite, on le couchera ſur la gauche, & au contraire ſi la playe eſt à la gauche, on le mettra ſur la droite, afin que dans de telles

poſture le reſte des parties internes ne pouſſe pas vers la playe; puis avec les deux doigts indices, & non pas avec des bougies comme vouloient quelques Anciens, il faut repouſſer peu à peu l'inteſtin dans le ventre, obſervant de ne point retirer le doigt qui eſt au dedans, que celui qui eſt au dehors ne ſoit entré, de peur que ſi la partie de l'inteſtin qu'on a fait rentrer n'étoit toujours retenuë par un doigt, elle ne reſſortît à l'inſtant. Il faut commencer à faire rentrer le boyau par le bout ſorti le dernier, & finir par celui qui a paru le premier, afin que chacun puiſſe être remis dans ſa place ordinaire. Si le malade pouvoit continuer de pouſſer & de rendre ſon haleine pendant qu'on lui repouſſe les inteſtins en dedans, ils rentreroient plus commodement, parce que durant l'expiration le diaphragme ſe retirant en haut, la capacité du bas ventre en ſeroit plus grande. Il faut faire tenir en même tems avec les deux mains par un ſerviteur les deux levres de la playe pour empêcher que l'inteſtin ne reſſorte; & enfin agiter & ſecouer le malade, afin que les parties reprennent leur lieu naturel.

Remarques de pratique.

Le malade facilite l'operation en pouſſant ſon haleine.

Mais s'il y avoit long-tems que l'inteſtin fût ſorti, & s'il étoit tellement groſſi & enflé qu'il fût impoſſible de le renforcer en cet état dans l'abdomen, il faudroit procurer ce remplacement en faiſant de deux choſes l'une; ſçavoir, de diſſiper les ventoſités, ou d'accroitre la playe.

Pour diſſiper les ventoſités, dont la cauſe eſt toujours l'impreſſion de l'air extérieur, qui refroidiſſant l'inteſtin fait obſtruction dans ſes vaiſſeaux & excite dans ſes fibres charnuës & tendineuſes, des convulſions qui le bourſoufflent, on fomentera cet organe avec de l'eau & du vin tiedes, lorſqu'on n'aura pas la commodité ni le tems d'y faire des fomentations avec de gros vin dans lequel on auroit mis bouillir l'anis, le fenoüil, la camomile, & le mélilot, y ajoutant un peu de ſel commun. Si par

Cauſe du bourſouflement de l'inteſtin.

Premier moyen d'y remedier.

malheur on étoit en pleine campagne où on n'eût rien pour rechauffer & amolir l'inteſtin, il faudroit faire piſſer le bleſſé, & de ſon urine toute chaude fomenter cette partie pour en diſſiper les vents. Quelques Auteurs ordonnent de mettre deſſus des animaux, comme de petits chiens coupés vifs; & Paré nous propoſe de faire à l'inteſtin plusieurs ponctions avec cette aiguille C. il aſſure en avoir vû de bons effets; mais il faut que l'aiguille ſoit ronde, afin qu'elle ne faſſe qu'écarter les fibres de ce canal ſans les couper, comme feroit une aiguille qui feroit tranchante, plate, ou triangulaire. (*a*)

C Aiguille.

Second Moyen.

Si ce premier moyen tenté par toutes ces voyes ne réuſſiſſoit pas aſſez pour faire rentrer le boyau, il en faudroit venir au ſecond, qui ſeroit d'agrandir la playe. (*b*) & pour le faire avec méthode, on doit examiner quatre choſes, qui ſont, 1°. le lieu qu'il faut amplifier. 2°. la grandeur de l'ouverture qu'il faut faire, 3°. les inſtrumens qu'on y employera; & 4°. comment on s'y prendra pour faire cette augmentation.

Quatre conſiderations à faire ici La premiere.

Pour le premier point, il faut avoir égard à deux choſes; la premiere, que les inteſtins ne puiſſent pas ſortir librement par l'endroit qu'on dilatera; & la ſeconde, que la playe ſe puiſſe reprendre & agglutiner facilement, ſans qu'il y ſurvienne d'accident qui embaraſſent, & qu'on évi-

(*a*) Il eſt inutile & fort dangereux de faire ces ſortes de ponctions à l'inteſtin: les ouvertures qu'une aiguille ronde peut y faire ne ſont pas aſſez grandes pour donner iſſuë à l'air qui y feroit renfermé, & peuvent y occaſionner une inflammation.

(*b*) Quand on ne peut pas faire rentrer avec les doigts les parties ſorties, il eſt plus prudent de ne pas s'amuſer aux premiers moyens dont l'Auteur parle ici, & de recourir auſſi-tôt au ſecond. Tout délai eſt dangereux, parce que les parties étranglées ſe gonflent & ſe mortifient en peu de tems.

tera en s'éloignant autant qu'il eſt poſſible, de la ligne blanche qui n'eſt formée que de parties tendineuſes & nerveuſes. (*a*)

La ſeconde.

Quand au ſecond point qui concerne l'étenduë de l'ouverture, il faut la proportionner au volume de la portion d'inteſtin ſortie qu'on a deſſein de faire rentrer, obſervant de n'agrandir la playe que préciſement autant qu'il en faut pour lui donner paſſage, & l'aider à ſe remettre en ſa place. (*b*)

La troiſiéme.

La troiſiéme, conſiſte au choix qu'on doit faire des inſtrumens qui ſont de deux ſortes, ſçavoir, une ſonde, D. & un biſtoury E. La ſonde doit être cannelée, longue, forte & d'argent pour la propreté. Le biſtoury dont on ſe ſervira ſera courbe, tranchant d'un côté & aplati de l'autre, ayant ſurtout un bouton à ſa pointe, de crainte de piquer l'inteſtin.

La quatriéme.

Enfin le quatriéme article eſt ſur le *modus faciendi*. Pour s'en acquerir on rangera doucement l'inteſtin à l'endroit de la playe oppoſée à celui où on veut la dilater & la fendre davantage. On la couvrira d'une compreſſe trempée dans du vin chaud, & on la fera tenir ſujet par un ſerviteur; puis il faudra prendre la ſonde cannellée, l'introduire avec adreſſe dans la playe, la tourner enſuite de côté & d'autre, prenant garde de ne pas engager l'inteſtin entre le péritoine & la ſonde. On tient

(*a*) Comme la veine ombilicale conſerve quelquefois ſa cavité dans les perſonnes avancées en âge, & qu'on a vû perir des ſujets à qui elle avoit été coupée: on doit auſſi s'en éloigner le plus qu'il eſt poſſible, pour éviter une hemoragie qui feroit peut-être mortelle. Fabricius Hildanus rapporte qu'un jeune homme mourut ſur le champ d'un coup d'épée qu'il avoit reçu au bas-ventre, & qui avoit coupé cette veine.

Cent. 1. Obſerv. 53.

(*b*) Ce precepte regarde principalement le peritoine, qui étant une partie membraneuſe ne ſe réünit que par recolement, & qui ayant été une fois ouvert donne preſque toujours occaſion à une hernie ventrale.

enſuite cette ſonde de la main gauche, pour ſoulever en dehors par ce moyen l'endroit qui doit être inciſé : puis avec la main droite on tire un peu de l'inteſtin pour être aſſuré qu'il n'eſt point engagé ; après quoi prenant le biſtoury de cette derniere main, on en coule la pointe dans la cannelure de la ſonde, & on coupe à une ou pluſieurs fois également du péritoine, des muſcles & de la peau ; & on obſervera que ce ſoit avec le corps du biſtoury, je veux dire, ce qui s'entend du tranchant de cet inſtrument depuis le manche juſqu'à quelque diſtance de la pointe qui ne doit point trancher du tout, parce qu'il faut qu'elle demeure toujours dans la cannelure de la ſonde pendant qu'on retire le biſtoury en dehors en pouſſant le tranchant contre ce qu'il y a à couper. (a)

(a) On fera plus commodement & plus ſûrement cette dilatation avec le biſtoury gaſtrique A. inventé par M. Morand : cet inſtrument réunit en lui la ſonde & le byſtoury. Ainſi une ſeule main ſuffit pour s'en ſervir, tandis qu'avec l'autre on range de côté les inteſtins ; avantage d'autant plus conſiderable, qu'on n'eſt pas obligé d'avoir recours à une main étrangere dont on eſt toujours moins ſûr que de la ſienne, & que d'ailleurs la multitude des inſtrumens ne fait qu'embaraſſer l'Operateur. Deux piéces compoſent cet inſtrument, une fixe & une mobile. La piéce fixe eſt ſemblable à un manche de ciſeaux, excepté qu'elle eſt plus longue ; elle eſt terminée d'un côté par un anneau & de l'autre par un ſtilet ou une ſonde boutonnée & un peu recourbée. La piéce mobile eſt plus courte ; elle eſt compoſée d'une lame dont le tranchant eſt exterieur, & d'un petit manche au bout duquel eſt un anneau ſemblable à celui de la piéce fixe. La partie anterieure de la lame eſt jointe à la piéce fixe par une petite charniere à joncrion paſſée. L'union de la piece mobile à l'immobile eſt à deux pouces de diſtance du bout du ſtilet. On tient le biſtoury gaſtrique par les anneaux, comme on tient les ciſeaux ; on en porte perpendiculairement le ſtilet dans l'endroit que l'on veut dilater, on le fait gliſſer, s'il eſt poſſible, plûtôt ſur l'inteſtin que ſur l'épiploon ; lorſqu'il eſt entré auſſi avant qu'il eſt neceſſaire, on

La dilatation de la playe étant ſuffiſante, on doit remettre l'inteſtin de la maniere que e vous ai montré ci devant. Voilà pour ce qui regarde l'inteſtin quand il n'eſt point bleſſé ; examinons maintenant ce qu'il faut faire lorſqu'il y a playe.

Pratique pour les ouvertures de l'inteſtins faites par les playes.

éloigne la partie mobile de l'immobile, afin de couper avec le tranchant, les parties qui font l'étranglement.

L'étranglement eſt quelquefois ſi conſiderable, qu'il n'eſt pas poſſible, avec quelque adreſſe qu'on y prenne, d'introduire une ſonde dans la playe. Quelques-uns propoſent de porter alors dans le ventre par un des angles de la playe un petit ſtilet mouſſe & à ſa faveur une ſonde canelée, ſur laquelle ils veulent qu'on faſſe la dilatation après avoir retiré le ſtilet. Mais comment faire entrer deux inſtrumens enſemble où l'on ne peut faire entrer le ſtilet? Il faut donc avoir recours à quelque autre moyen. Le biſtoury B. inventé par M. Petit & fait à la lime, convient en ce cas. Il eſt droit & fixe dans ſon manche ; le tranchant de cette lame eſt fait à la lime, & par conſequent mouſſe, mais aſſez coupant pour diviſer les parties qui ſont tenduës & qui lui reſiſtent ; elle a à ſon extrêmité un petit bouton, pour ne pas piquer les parties. On porte perpendiculairement dans le ventre ce biſtoury à l'endroit que l'on veut dilater ; & comme les parties qui font l'étranglement, ſont les ſeules qui ſoient tenduës, elles ſont auſſi les ſeules qu'il coupe.

Au défaut de cet inſtrument, voici une autre maniere de dilater l'étranglement. On place le doigt indice de la main gauche ſur les parties que l'on veut ménager, deſorte que l'ongle ſoit au bord de la bride qui forme l'obſtacle & à l'endroit où l'on veut dilater la playe ; ſur cet ongle qui ſert, pour ainſi dire, de bouclier aux parties, on porte avec l'autre main la pointe d'un biſtoury demi-courbe, dont le dos regarde l'ongle, à la faveur de cet ongle ainſi poſé, on coupe la peau ; on pouſſe enſuite le doigt un peu plus avant, & l'on inciſe de ſuite les parties qui ſont au deſſous de la peau juſqu'au péritoine incluſivement, ſans ôter la pointe du biſtoury de deſſus l'ongle.

Quand on a debridé les parties qui faiſoient l'étranglement, on réduit celles qui ſont ſorties en portant les deux doigts indices ſucceſſivement & perpendiculairement dans le ventre. Il faut prendre garde de ne point engager l'inteſtin & l'épliploon entre les muſcles & le peritoine, ou dans la guaine du muſcle droit, principalement au deſſous de l'ombilic, où ce muſcle n'eſt gueres

Quand on est sûr par les signes que je vous ai marqués, que l'intestin est percé, si la playe n'est pas dans la portion qu'on voit dehors : il faut en tirer encore davantage, afin de tâcher de sçavoir où elle est; quand on l'a découverte, on considere si elle est petite ou grande, s'il n'y en a qu'une, ou s'il y en a plusieurs. Lorsqu'elle est très-petite, comme seroit une playe faite par un poinçon ou par un ganif, il n'est pas necessaire de la coudre, la nature peut la guérir étant secondée d'une diéte très exacte, mais si elle étoit grande, ayant été faite par un coup de couteau ou d'épée, ou qu'il y en eût deux ou trois, comme il arrive quelquefois, il y faudroit faire la suture du Pelletier.

De la suture du Pelletier, ou couture à surjet.

On appelle ainsi cette suture parce que les Pelletiers ont accoutumé de coudre de cette maniere les coupures qu'ils trouvent aux peaux faites par les bouchers en les écorchant : on lui a donné aussi le nom de couture à surjet, à cause que les points se surjettent l'un après l'autre sur les levres de la playe. On prend ordinairement de la soye F. plate & cruë ; il faut qu'elle soit plate telle qu'est celle que les femmes employent dans leurs tapisseries, afin que chaque point étant plus large, ils bouchent mieux l'ouverture de la playe ; elle doit être cruë, c'est-à-dire, non teinte, à cause des differentes drogues qui entrent dans les teintures & qui pourroient envenimer la playe en s'y détrempant ; & on se sert d'une aiguille G. droite &

adherent à la guaine. Car cela produiroit des accidens fâcheux.

Quand une playe du bas ventre a donné issuë à l'épiploon seul, & que l'étranglement de cette partie empêche de la faire rentrer ; il n'est pas necessaire de faire alors de dilatation: il suffit de couper ce qui est sorti de l'épiploon, & de panser la playe simplement, suposé qu'il n'y survienne point d'accidens, ou de le laisser flétrir, & d'en faire ensuite la ligature, suivant la pratique de quelques-uns.

ronde pour les raisons que je vous ai déjà dites.

Doigtiers de linge H. H. H.

On fait quatre petits doigtiers de linge H. H. H. H. dont deux servent à mettre deux doigts d'un serviteur ; sçavoir le pouce & l'indice de l'une de ses mains, & les deux autres pour les deux semblables doigts de la main gauche du Chirurgien ; on se sert de ces doigtiers, afin que l'intestin retenu avec ces quatre doigts ne s'échape pas comme il feroit si les doigts étoient à nud. L'Operateur prend de sa main droite l'aiguille où la soye est passée, il en traverse les deux lévres de la playe à un endroit supérieur, & il fait un peu au-dessus un second point de la même maniere, n'oubliant pas d'engager le bout de la soye sous ce second point, plûtôt que de noüer cette soye : il continue tout autant de points que la longueur de la playe en demande, & il laisse une distance entre chaque point d'environ l'épaisseur d'un écu, finissant par un point qu'il fait au-delà du bout de la playe, comme il a commencé par un point plus loin que le commencement de cette même playe, afin qu'elle soit cousuë si exactement qu'il n'y ait aucune petite embouchure par où il puisse rien sortir ; & enfin il engage sous le dernier point ce qui reste de sa soye, pour n'être pas obligé de faire de nœud.

Des points qu'il faut faire.

Précaution pour retirer la soye.

On recommande de laisser sortir par la playe du ventre, après avoir remis l'intestin en sa place, un bout de la soye long d'un pied, pour avoir moyen de la retirer, lorsque la cicatrice étant faite à la playe du boyau elle en sera en même tems séparée ; c'est un fait de pratique qu'il ne faut pas omettre ; & on a coutume, la suture étant finie, de couper la soye proche l'aiguille, & de laisser ainsi le bout à la fin de la suture.

Méthode particuliere préférable aux autres.

Mais je prétens qu'il est beaucoup mieux de le laisser au commencement, & voici comme je m'y prens : dès mon premier point, au lieu de passer

toute la longueur de la soye, j'en laisse pendre un bout long d'un pied ou environ, & je n'en passe qu'autant que je juge qu'il en faut pour coudre la playe ; j'arrête les deux bouts en les engageant sous les points les plus proches, comme je vous ai dit ; & je trouve que d'en user de cette façon, on en tire deux avantages, l'un que la couture s'en achevant plûtôt, le boyau est moins de tems exposé aux injures de l'air, & plus promptement rétabli dans son lieu ; & l'autre qu'on épargne au malade la douleur que lui feroit cette longueur d'un pied de la soye, qui passeroit autant de fois par sa playe, qu'on lui feroit de points pour la coudre. (a)

Inutilité du mastic.

Les Auteurs ordonnent de mettre sur la suture un peu de poudre de mastic, afin qu'elle se récolle plus vîte ; mais comme je la crois inutile, & que même quand elle y seroit nécessaire, elle n'y demeureroit pas long-tems, je conseille de replacer les boyaux au plûtôt, parce que la chaleur naturelle du ventre leur fera plus de bien que tous les remedes qu'on pourroit appliquer.

Aussi-tôt que l'intestin est placé, on songe à re-

(a) Il faut retirer le fil quelque tems après l'opération. Si l'on en avoit engagé les extrêmités dans le prémier & le dernier point de la suture, comme l'Auteur le prétend ici : on ne conçoit pas comment on pourroit le retirer sans des violens efforts, sans faire froncer l'intestin, & sans rompre les adhérences qu'il doit avoir contracté alors avec les parties voisines. il semble donc plus à propos de ne point engager les extrêmités du fil. Il semble aussi qu'on en faciliteroit l'extraction en faisant, autant qu'il est possible, les points de suture en longueur, desorte que le fil fasse une ligne presque droite, ou comme l'a pratiqué M. Gerard, en passant au travers de la playe de l'intestin, par le moyen d'une aiguille, un fil dont les bouts sont assez longs pour sortir par la playe des tégumens, & qu'on retire un peu pour appliquer la playe de l'intestin au peritoine. Si la playe est longue, on passe deux fils à égale distance.

Rétablissement de l'épiploon.

mettre l'épiploon quand il est sorti, mais auparavant on regarde s'il est alteré ou corrompu ; ce qui arrive toujours pour peu qu'il ait resté au dehors. Il faut donc le lier & en séparer la portion alterée, avant que de le remettre : & pour le faire avec méthode on prend du gros fil ciré ou du petit cordonnet, I. au bout duquel il y a une aiguille K. droite enfilée. On tire du corps un peu plus d'épiploon qu'il n'en est sorti, afin de ne pas faire la ligature sur ce qui est alteré : on lie ensuite cette membrane en faisant deux ou trois tours du cordonnet autour de la partie saine, la serrant médiocrement, de crainte qu'en la serrant trop on ne la coupât, ou qu'en la serrant trop peu les vaisseaux qui y sont en grande quantité, ne versassent du sang dans la capacité du ventre. On passe l'aiguille à travers la propre substance de cet organe, afin que la ligature ne s'échape pas ; puis on le coupe à un demi doigt de la ligature, laissant passer au dehors un bout du cordonnet, aussi long que celui de la soye, pour le retirer quand l'escarre est tombée. Ensuite on remet l'épiploon dans le ventre, & afin qu'il puisse s'étendre sur les boyaux, qui est sa place naturelle, on remue ou on secoue un peu le malade.

Maniere de lier l'épiploon.

Pratique de M. Maréchal premier Chirurgien du Roi.

Voilà la maniere d'en user à l'égard de l'épiploon enseignée par nos prédécesseurs, & suivie jusqu'à présent par les grands Praticiens : mais M. Maréchal nous assure qu'il a remis plusieurs fois l'épiploon sorti en partie, sans y faire ni de ligature, ni d'extirpation, & qu'il n'en est point arrivé d'accidens. Sa grande pratique tant à l'Hôpital de la Charité de Paris, que dans la Ville, & sa haute réputation qui l'a élevé au premier degré de la Chirurgie, ne nous permettent pas de douter que ce qu'il avance ne soit vrai ; c'est pourquoi le jeune Chirurgien ne peut pas manquer en l'imitant.

Après avoir mis ordre à l'intéstin & à l'épiploon, un serviteur tiendra de ses deux mains les deux lévres de la playe de l'abdomen approchées l'une de l'autre, afin que ces organes ne ressortent point, pendant que le Chirurgien se disposera à faire la suture du ventre.

Ce qu'il faut faire après que ces parties sont rentrées.

Les Auteurs nous proposent plusieurs manieres de la faire; Guidon veut qu'on couse d'un côté de la playe le péritoine avec les muscles, & que de l'autre on fasse ensorte que les muscles touchent au péritoine, parce qu'il prétend que le péritoine se rejoint mieux avec les muscles qu'avec lui même: Albucasis y employe la suture entortillée; Lanfranc approuve celle à laquelle de deux en deux points on fait un nœud; Celse ordonne qu'on prenne deux aiguilles courbes enfilées du même fil, qu'on les passe de dedans en dehors de la playe, & qu'ensuite les changeant de main, on fasse autant de points que la playe le requiert. Il y en a d'autres qui conseillent la suture enchevillée ou emplumée, mais je me sers avec Galien de l'entrecoupée qui est la moins embarassante & la plus sûre de toutes. Voici comment il la faut faire.

Le manuel de l'opération.

On aura deux grosses aiguilles courbes M. M. enfilées du même cordonnet N. qui vaut mieux que du fil, parce qu'étant plus gros il ne coupe pas les lévres de la playe. On met un doigt indice dans cette playe afin de tenir le péritoine, les muscles & la peau ensemble; puis de l'autre main on introduit une des aiguilles dans le ventre, en conduisant sa pointe sur le doigt indice, pour éviter de piquer l'épiploon ou les intestins: on perce de dedans en dehors un des bords de la playe assez avant, afin que la suture tienne mieux, & résiste au mouvement continuel du bas ventre; & ayant tiré cette aiguille en dehors, on prend l'autre dont on perce l'autre bord de la playe de la même maniere, & avec la même précaution qu'au premier

point, en observant que si on a pris la premiere aiguille avec la main droite, pour passer le fil de droit à gauche, on doit passer la seconde de gauche à droit avec la main gauche. Si la playe est assez grande pour y faire deux, trois ou quatre points, on renfile autant de fois les deux aiguilles d'un autre cordonnet, qu'on passe de même que le premier; on fait ensuite autant de nœuds qu'il y a de cordonnets, on fait ces nœuds doubles sur la lévre superieure en passant deux fois le cordonnet par la même anse, ce qu'on appelle le nœud du Chirurgien parce qu'il tient mieux que les autres. (a)

Observation d'usage.

(a) Quelques Praticiens préferent à cette espece de suture, celle qu'on appelle enchevillée, & dont on a indiqué les avantages dans une des remarques precedentes. Voici la maniere de la faire. Le lien dont on se sert est fait de plusieurs brins de fils unis & applatis, desorte qu'il ressemble à un ruban. On fait avec ce lien les points de suture de la même maniere que l'Auteur prescrit ici de les faire avec du cordonnet; mais au lieu de noüer chaque bout du lien d'un côté avec celui qui est opposé on le partage en deux, pour y mettre une cheville sur laquelle on fait autant de doubles nœuds qu'il y a de points de suture: on en fait autant de l'autre côté de la playe; un Aide tient pendant tout ce tems là les lévres de la playe raprochées l'une contre l'autre; on applique ensuite sur la playe un plumaceau couvert de baume d'Arceus, que l'on soutient en noüant un des deux brins du lien de chaque double nœud qu'on a fait de l'autre côté de la playe avec l'un des deux brins du lien de chaque double nœud qu'on a fait de l'autre côté: on coupe les brins du lien qui restent inutiles. Les nœuds qu'on fait pour tenir le plumaceau doivent être en rosette, afin qu'on les puisse dénoüer plus facilement, lorsqu'on voudra panser la playe. Suivant cette méthode, l'on ne met point de tente à la partie inferieure de la playe, comme le veut l'Auteur. Cette tente en conservant une ouverture, ne peut servir qu'à retarder la guérison. Il vaut mieux couvrir la playe & les chevilles de petites compresses, que d'un emplâtre.

Si l'on avoit fait la suture à l'intestin, il faudroit placer aux extrêmités de la playe les deux bouts du fil qui

Quand on fera obligé de faire plusieurs points, on les commencera par la partie inférieure de la playe ; & ils doivent être plus proche les uns des autres au ventre qu'aux autres parties, à cause de son mouvement ; mais avant que de noüer les cordonnets, il faut placer une grosse tente de linge Q. à la partie la plus basse de la playe, & attacher à la tête de cette tente un fil . quoiqu'elle ait une tête Q. faite du même linge, de crainte qu'elle n'entre dans l'abdomen. Elle y est très-nécessaire, tant parce qu'elle donne au sang extravasé, au pus, & aux autres matieres étrangeres moyen de sortir, qu'à cause qu'elle entretient une ouverture jusqu'à ce que l'intestin & l'épiploon étant guéris, on en puisse retirer les fils : elle doit être courte, afin de ne point pénétrer plus avant que le péritoine, & il faut que sa pointe soit éfilée, pour qu'elle ne blesse ni l'épiploon ni les intestins lorsqu'ils viennent à la fraper.

Commencement de l'opération.

On couvre la playe, la tente, & les nœuds de la suture avec des plumaceaux plats R. R. couverts d'un digestif ou de quelque baume : on met ensuite un grand emplatre astringent S. puis une compresse T. trempée dans du vin chaud, & par dessus le bandage circulaire fait avec la serviette V.

Pansement de la playe après l'opération.

auroit servi à la faire. On procure par ce moyen la guérison de la playe de l'intestin en le raprochant du peritoine ; car les playes des intestins, comme celles du peritoine, ne se guérissent pas de la même maniere que les playes des autres parties. Les playes des intestins ne se guérissent qu'en contractant une adhérence avec le péritoine, ou avec l'épiploon, ou avec quelques-uns des intestins voisins. Il en est à peu près de même de celles du péritoine, elles ne se guerissent que par la cohésion de leurs lévres. De-là vient qu'elles sont ordinairement suivies d'hernie ventrale. Si l'on avoit fait la ligature à l'épiploon, il faudroit laisser prendre en dehors le bout du fil, afin de pouvoir le retirer, lorsque la portion qui aura été noüée se sera séparée du reste.

V. attaché au scapulaire X. Il est à propos de faire une embrocation sur toute la region du ventre avec l'huile rosat & l'eau-de-vie, & si les premiers jours on fait des fomentations émollientes, & résolutives, on empêchera la tension & l'inflammation, accidens qui accompagnent très-fréquemment ces sortes de playes. (*a*)

Quelques Auteurs veulent qu'on fasse à l'estomac une suture pareille à celle qui se pratique aux intestins, ils prétendent qu'étant & plus épais & plus charnu que les intestins, il peut se reprendre plus aisément : mais la prodigieuse quantité de nerfs dont il est muni, & les furieux symptômes, que cause un estomac blessé, me feroient plûtôt craindre la mort qu'esperer une bonne issüë de cette méthode, d'autant plus que je vois beaucoup de difficulté, pour ne pas dire d'impossibilité à coudre l'estomac à cause de sa situation, & de ses mouvemens ordinaires de contraction, & de dilatation ; néanmoins comme il faut plûtôt essayer un remède douteux que d'abandonner le malade à un désastre certain, je crois que le Chirurgien doit faire tous ses efforts pour coudre cet organe, sur-tout si la playe est dans un endroit où l'on puisse tenter la suture. (*b*)

Suture peu pratiquable.

(*a*) Outre l'embrocation & les fomentations émollientes que l'Auteur recommande ici, il ne faut point oublier les saignées, ni la diette. Le nombre des saignées & la quantité de sang que l'on tirera, doivent être proportionnés aux forces du malade & aux accidens qui peuvent survenir.

(*b*) Si l'estomac plein d'alimens est ouvert par une blessure médiocre on pourroit le vuider par quelque vomitif, comme on l'a déjà pratiqué avec succès. On empêche de cette maniere l'épanchement des alimens dans le ventre, lequel épanchement est mortel, & l'on rend la playe beaucoup plus petite. Il faut ensuite prévenir les accidens par de copieuses saignées & par une diette exacte, ne faisant prendre au blessé que très-peu de nourriture à la fois. Si l'estomac rempli ou vuide est

Voyez l'Histoire de l'Académie des Sciences, Année 1723

De tous les inteſtins, les ſeuls Jejuni & Ileon peuvent être ſoumis aux ſutures.

On trouve des Chirurgiens qui permettent de faire la ſuture aux inteſtins bleſſés quand ce ſont les gros, & qui la défendent quand ce ſont les grêles ; mais je voudrois qu'ils nous montraſſent le moyen de coudre les gros boyaux, qu'on ſçait être tellement attachés dans leur place, qu'ils ne ſortent jamais par aucune playe : Si ces Praticiens ne peuvent donc pas ſe diſpenſer d'admettre la ſuture des inteſtins, il faut qu'ils conſentent qu'on leur faſſe plutôt aux grêles & ſur tout au *Jejunum* & à l'*Ileon*, puiſqu'il n'y a que ces deux boyaux qui peuvent ſortir hors du ventre.

La ſeule diéte ne ſuffit pas aux grandes playes.

Il eſt d'autres gens qui ne veulent coudre ni les inteſtins grêles ni les gros, diſant qu'une grande diéte eſt une voye plus aſſurée que la ſuture. Je conviens qu'après avoir fait la ſuture, un régime de vie fort ſobre eſt encore néceſſaire ; mais ſi la playe eſt tant ſoit peu grande, le mouvement periſtaltique & perpetuel des inteſtins recarteroit à tout moment les levres de la playe ſi elles n'étoient arrêtées enſemble par une ſuture ; ainſi la réunion ne s'en pourroit pas accomplir par la diéte ſeule. Il eſt pourtant vrai que quand la playe eſt à un des gros inteſtins, il faut s'en tenir à ce ſeul moyen par l'impoſſibilité qu'il y a de leur appliquer une ſuture ; & j'ai guéri pluſieurs perſonnes à qui les gros inteſtins étant percés les matiéres fécales for-

bleſſé vers ſon orifice ſupérieur, il ne faut point de vomitif, parce qu'il cauſeroit alors une irritation dangereuſe. La ſaignée & la diete ſont les ſeuls moyens indiqués en ce cas.

Il eſt bon de remarquer ici que les bouillons & la gêlée pris en forme de lavement ſupléent aux nourritures qu'on prendroit par la bouche. Car il eſt demontré qu'il y a des vaiſſeaux lactés qui aboutiſſent aux gros inteſtins, & pluſieurs expériences confirment ce qu'on avance ici. Cette obſervation ſur la maniere de nourrir ceux qui ſont bleſſés à l'eſtomac, regarde auſſi ceux qui le ſont aux inteſtins grêles.

toient par la playe, en ne leur faiſant prendre les premiers jours que deux cuillerées de conſommé & un jaune d'œuf.

Ce qui eſt arrivé à un ſoldat des Invalides eſt un fait trop ſingulier pour tenir lieu d'exemple dans la pratique, puiſque c'eſt la nature ſeule qui l'a guéri ; & que l'induſtrie du Chirurgien n'y a eu aucune part ; elle s'eſt fait elle-même un égoût par la playe du ventre, l'inteſtin bleſſé s'y étant attaché ; il vuide tous les jours par cette ouverture les excrémens qui ſortent involontairement, ce qui l'oblige d'avoir continuellement à cet endroit une boëte de fer blanc pour les recevoir ; il ne rend plus rien par l'anus, & ce qui ſort par la playe n'a point de méchante odeur, parce que le pur chil n'en eſt pas encore tout à fait ſéparé, & que les ſouffres groſſiers n'y ont pas eu le tems de ſe déveloper par la fermentation qui ſurvient aux excremens qui ſéjournent. Cure extraordinaire.

De l'uſage des lavemens.

Les Anciens défendent les lavemens aux playes des inteſtins, & il y a des Modernes qui les aprouvent ; ces derniers diſent que ces remedes rafraichiſſent & ſervent de bain-marie pour calmer le mouvement du ſang & arrêter le progrès des ſymptômes. Ces deux ſentimens ſont aiſés à concilier, puiſqu'ils ſont l'un & l'autre fondés en raiſon ; il ne faut point donner de lavement quand ce ſont les gros boyaux qui ſont bleſſés, parce qu'il ſortiroit par la playe, & qu'ainſi il empêcheroit la réünion : mais il en faut donner quand l'ouverture eſt aux menus boyaux, parce que les lavemens ne pouvant pas aller juſqu'au lieu de la playe à cauſe de la valvule du cœcum, ils ne peuvent point cauſer de déſordre.

De la ſituation la plus avantageuſe du malade.

Pour finir ce que j'avois à vous démontrer ſur la Gaſtroraphie, il ne s'agit plus que de donner une ſituation au bleſſé : la meilleure c'eſt de le coucher ſur ſa playe, les autres parties contenues dans

le ventre appuyant sur celles qui sont blessées, les obligent de se tenir plus en repos, ce qui en hâte la cicatrice ; de plus cette situation facilite la sortie du pus, & des matieres épanchées dans le bas ventre, car quand même le malade seroit couché de quelque autre maniere, on doit en le pansant après avoir ôté la tente, le faire pancher sur l'ouverture pour évacuer ce qui peut être contenu dans la capacité. Quand les fils sont tombés, & qu'il n'y a plus qu'à laisser reboucher la playe, on diminue tous les jours la grosseur & la longueur de la tente, & pour lors on fait coucher le malade sur le côté sain. (*a*)

(*a*) Les playes pénétrantes dans le bas-ventre avec issue des parties contenues, sont assez rares. Celles qui sont accompagnées de la lésion de ces parties, mais sans leur issue, sont plus communes. Elles peuvent être suivies de symptômes qui viennent de l'épanchement de quelque liqueur, ou de la lésion de quelque partie membraneuse ou nerveuse. Ces symptômes dont on a parlé plus haut, sont plus ou moins dangereux selon l'espéce des parties lesées, & ne se manifestent pas toujours au moment de la blessure. Les saignées faites les unes près des autres, la diete exacte, les embrocations & les fomentations emollientes sur le ventre, sont presque les seules ressources de l'art, soit pour prevenir ces symptômes, soit pour y remedier.

L'inflammation est le premier effet de l'épanchement de quelque matiere, ou de la lésion de quelque partie nerveuse, & produit tous les symptômes qui augmentent ou qui diminuent selon que la maladie est plus ou moins grave. Les matieres qui peuvent s'épancher sont de differentes especes.

Les épanchemens de sang sont plus ou moins considerables à proportion du diametre du vaisseau divisé, & de la grandeur de l'ouverture qui a été faite. Ainsi le sang épanché en petite quantité, quoique dans une grande étendue, supose l'ouverture d'un petit vaisseau. Les saignées peuvent procurer la réunion de ce vaisseau & occasionner la rentrée du sang épanché dans le torrent de la circulation.

Elles ne peuvent pas remedier entierement aux épanchemens considerables de cette liqueur, mais elles peuvent en arrêter le progrès.

Le sang répandu en grande quantité, s'insinue dans les intervales des visceres & s'y coagule plus ou moins promptement par le sejour. L'inflammation qui survient quelquefois, en gonflant les parties, borne l'épanchement. Si le poids du sang rompt les adherences contractées par l'inflammation, cette liqueur se déplace & va former un amas dans un autre endroit. On ne peut remedier à tous ces desordres qu'en donnant une issuë aux matieres par une opération à peu près semblable à celle que l'on fait à la poitrine en pareil cas.

Cette opération semblera peut-être temeraire, parce qu'elle n'est pas usitée, mais quelques observations que je vais raporter en autorisent la pratique, & doivent encourager les Chirurgiens à faire une operation qui peut reussir, puisqu'elle a déjà eu d'heureux succès, & sans laquelle on ne peut sauver la vie du blessé.

Néanmoins il ne la faut pas faire sans être auparavant bien assuré de sa necessité. C'est par les symptômes qu'on reconnoît qu'il y a épanchement. Les principaux sont la tension du ventre & la douleur. Si cette douleur & cette tension se font sentir par tout le ventre, c'est une preuve que l'épanchement n'est point borné. Si la douleur est fixe, & si le ventre n'est tendu qu'à un seul endroit, c'est une marque que l'épanchement est borné à cet endroit-là.

Quand l'épanchement s'étend par tout le ventre, l'operation paroit inutile, parce qu'il semble impossible de pouvoir donner issue à tout le sang épanché dans les intervales des visceres. Mais quand il est borné à un certain endroit, l'operation est utile, suposé que les saignées & les autres remedes ne puissent resoudre la matiere.

Voici les observations qui autorisent, comme je l'ai dit, la pratique de l'operation dont je parle.

Au mois de Juin 1733. un soldat reçut un coup d'épée à la region épigastrique, à un pouce au dessus du cartilage xiphoide & à côté de la ligne blanche. Une fievre violente, une tension considerable à l'épigastre, un vomissement de sang, un hoquet furent les accidens qui accompagnerent cette blessure dès le lendemain, & qui firent soupçonner à M. Vacher Chirurgien-Major de Besançon, Auteur de cette observation, & à N. Dargeat avec lequel il voyoit le malade, que l'estomac avoit été blessé. Neuf saignées faites dans l'espace de trente-six heures ou environ, les fomentations émollientes appliquées sur le ventre & les lavemens diminuerent les symptômes, qui après quelques autres nouvelles saignées

parurent cesser le cinquiéme jour de la blessure. Mais on sentit bientôt après une petite dureté entre la playe & les cartilages des fausses côtes. Ce nouvel accident fit craindre qu'il ne se fût formé aux environs de ce lieu quelque dépôt. Cependant deux saignées le firent disparoitre, & le blessé fut regardé depuis jusqu'au 14. de sa blessure, comme entierement hors de danger. Ces apparences favorables ne durerent pas; car le quinziéme jour la fiévre qui revint, une difficulté de respirer, & une petite douleur vers la region hypogastrique, déterminerent à saigner ce blessé pour la quatorziéme fois. Le seizieme jour la douleur, la fiévre & la difficulté de respirer augmenterent & furent accompagnées par intervales de défaillances; & l'on s'apperçut d'une legere tension dans un endroit de la region hypogastrique. L'extrême foiblesse du malade empêcha de réiterer la saignée. Ces symptômes firent soupçonner un amas de sang ou d'autres fluides échapés des parties blessées & capables par leur sejour de faire perir le malade. M. Vacher crut alors être obligé de donner issuë à ces matieres. Il ouvrit à l'endroit le plus saillant de la tumeur, un pouce au-dessus de l'anneau du côté droit, & à quelque distance du muscle droit, la peau & les muscles, ce qui le mit en état de sentir avec le doigt, que le peritoine faisoit effort de dedans en dehors, & par-consequent de juger certainement de l'utilité de l'opération. Le peritoine ayant été ouvert dans la même étenduë que les autres tegumens, il sortit d'abord en jet trois chopines d'un sang noir grumelé & de mauvaise odeur. Le soulagement que le malade ressentit sur le champ, & la quantité de ce fluide qui sortit, prouverent la nécessité qu'il y avoit de faire promptement cette operation. Il pansa ensuite le malade avec un morceau de linge plié en double qu'il introduisit dans la playe. Les accidens diminuerent peu à peu, & ils disparurent totalement le troisiéme jour. Il sortit néanmoins par la playe pendant les cinq ou six premiers jours une liqueur de la couleur & de la consistence de la lie du vin, espèce de supuration qui vient à la suite des extravasions de sang.

Il s'établit ensuite une supuration louable qui diminua peu à peu & cessa par le moyen d'une injection faite vers la fin avec une dissolution de la tête-morte de vitriol. La playe fut parfaitement guerie dans l'espace d'un mois. La cicatrice se trouva enfoncée, & il ne resta aucune apparence de hernie.

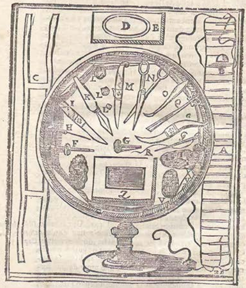
Obs. 51. Pierre de Merchettis raporte un fait qu'on peut joindre à celui-là. On coupa, dit-il, à un homme une

portion de l'épiploon sortie par une playe faite aux envelopes du bas-ventre, quoique cette portion ne fut pas mortifiée, & l'on réduisit dans le ventre le reste de l'épiploon sans y faire de ligature. Le sang qui s'écouloit continuellement des vaisseaux qui avoient été coupés à cette partie, tombant du côté de l'aine droite s'y amassa, ce qui forma dans ce lieu au bout de 20. jours, un abcès considerable qu'on ouvrit, & dont il sortit une très-grande quantité de pus. On pansa la playe avec une tente que l'on diminua peu à peu, & que l'on suprima ensuite totalement afin de laisser former la cicatrice.

Ces deux observations font voir qu'on peut remedier aux épanchemens de sang dans quelqu'endroit du bas-ventre, pourveu qu'ils soient bornés, & qu'on peut faire avec succès à cette partie la même opération qu'on fait à la poitrine pour donner issuë aux matieres qui y sont épanchées. Quant à la differente maniere dont on s'est conduit dans les panchemens des deux operations que j'ai raporté, je crois qu'on doit préférer la pratique de M. Vacher, qui s'est servi d'un linge pour entretenir l'ouverture de la playe, comme on s'en sert après l'empieme, à celle de P. de Marchettis qui s'est servi d'une tente. Le morceau de linge tient la playe ouverte sans empêcher les matieres de sortir. La tente bouche exactement la playe, & empêche par conséquent la sortie des matieres.

Il paroit que l'espèce d'operation autorisée par les observations précedentes, convient autant aux épanchemens de pus dans le ventre à la suite de quelque inflammation qu'aux épanchemens de sang. On lit dans Méekren, une observation faite en pareil cas. Une femme *Obs. Medico* après un accouchement laborieux, sentit une douleur *Chirurgica.* continuelle & très-vive au côté gauche du bas-ventre. *Cap. 25.* Cette partie se gonfla & les medicamens ne purent empêcher qu'il ne se formât aux environs de l'ombilic, une tumeur qu'on ouvrit & d'où il sortit une pinte de pus fœtide. La malade se trouva soulagée pendant les premiers jours, mais l'abondance de la supuration épuisa ses forces & elle mourut un mois après. L'introduction de la sonde, & quelques portions de l'épiploon qui etoient sorties, avoient fait connoitre avant sa mort, que l'abcès s'étoit formé dans l'interieur du ventre. Mais on en fut plus certain encore par l'ouverture que l'on fit de son cadavre. La mort de la malade qui suivit l'operation un mois après, ne doit pas être attribuée à l'opération qui paroit très-utile en elle-même, mais à la trop grande abondance de la supuration, & peut-être même au délai de l'opération que les symptômes avoient indiqué trop tard.

X. FIG. DE L'EXOMPHALE.



Etimologie d'Exomphale.

L'*Exomphale* comprend toutes les tumeurs qui arrivent au nombril : ce mot est derivé de *ex* ou *extra* qui signifie dehors, & d'*omphalos* qui veut dire ombilic, d'autant que cette maladie est une élevation de l'ombilic qui se pousse en dehors plus qu'il ne doit.

L'exomphale qui convient à toute élevat iond

l'ombilic se reduit sous deux genres differens dont l'un est des tumeurs qui se forment des parties, & l'autre resulte d'un amas d'humeurs, & ces sortes de maladies reçoivent differens noms par raport à la difference des parties ou des humeurs qui les causent.

Difference de cette maladie.

Celles qui se font des parties sont de trois especes, l'une qu'on appelle *Enteromphale*, c'est quand l'intestin sort, l'autre *Epiplomphale*, qui se produit de l'épiploon ; & la troisiéme *Entero-épiplomphale* à laquelle l'intestin & l'épiploon concourent en même-tems.

Quatre espèces d'Exomphales faites d'humeurs.

Celles qui se font faites par des humeurs, se subdivisent en quatre especes ; la premiere appellée *hydromphale*, est causée par de l'eau : la seconde par des vents, on la nomme *pneumatomphale* ; la *sarcomphale*, qui est la troisiéme, est une chair endurcie ; & la quatriéme, c'est-à-dire la *varicomphale*, consiste dans la dilatation de quelques vaisseaux.

Autre espèce d'Exomphale.

A ces deux sortes d'*Exomphales* en general l'on en ajoute une troisiéme, qui est composée de l'une & de l'autre ; sçavoir des parties & d'humeurs ensemble. Quand c'est l'intestin & de l'eau qui font la tumeur, on la nomme *Entero-hydromphale* : & lorsque c'est l'épiploon & de la chair, on l'appelle *Epiplo-sarcomphale*, & ainsi des autres.

Ce mal arrive par la dilatation du péritoine, ou par rupture de cette membrane ; surtout au droit de l'ombilic.

Tous nos Anciens nous disent que les tumeurs se font ou par dilatation ou par rupture, mais quelques Modernes ne conviennent pas de la rupture, prétendant qu'elles se font toutes par la seule dilatation du péritoine qui selon eux, peut s'étendre & prêter autant qu'il le faut pour former ces tumeurs quelques grosses qu'elles soient, puisqu'il se dilate encore davantage aux hydropiques.

Ces divers sentimens meritent une discussion particuliere : cependant je ne reconnois qu'une

cause des exomphales ; sçavoir, la rupture, j'entens des exomphales des parties ; car la dilatation que les Anciens & quelques Nouveaux admettent me paroît impossible à l'égard de l'ombilic, qui n'étant qu'un nœud fait en cette partie après la ligature du cordon, ne peut non plus avoir la liberté de s'allonger qu'une cicatrice de quelque playe de la peau : & pour convenir de ce que je dis il n'y a qu'à remarquer que le nombril est formé par la réunion des vaisseaux ombilicaux, qui après la naissance se retrecissent, & en se dessechant dégenerent en ligamens, dont les extrêmités étant unies avec la peau & le péritoine, en cet endroit, forment ensemble un petit corps semblable à un nœud incapable de s'allonger en aucune maniere.

L'experience le prouve.

J'avouë que le péritoine peut prêter dans toute son étenduë, mais non pas dans l'ombilic ; & j'ose dire que j'ai l'experience de mon côté, puisque j'ai ouvert plusieurs de ces tumeurs, & à des hommes vivans & à des corps morts, où je n'ai jamais pû remarquer que le péritoine les tapissât interieurement, ainsi qu'il auroit dû faire, si elles s'étoient produites par la seule dilatation. Après avoir coupé la peau je ne trouvois plus de membrane, & mettant mon doigt dans l'ouverture qui étoit au nombril, il entroit dans la capacité de l'abdomen sans aucune resistance ; ce qui m'a confirmé dans l'opinion où je persiste, que la rupture seule fait les exomphales faites de parties.

Distinction à faire des hernies du nombril & des bourses.

Il faut distinguer les hernies du nombril d'avec celles du scrotum, car le péritoine se prolongeant vers les aines pour conduire les vaisseaux spermatiques jusqu'aux testicules, l'épiploon ou les intestins ont beaucoup de disposition à se glisser le long de ces productions, & à tomber jusques dans le scrotum sans rompre le péritoine ; mais il n'en est pas de même de l'ombilic qui n'étant pas susceptible

d'une pareille distension ne peut donner passage à aucune partie qu'auparavant il ne se soit rompu, & que toutes ces parties se désunissant ne permettent à l'épiploon ou aux intestins de sortir. (*a*)

Causes de l'exomphale.

Ceux qui croyent que les Exomphales se peuvent faire par la dilatation de l'ombilic, en attribuent la cause à quelque humeur qui l'abreuve sans cesse. Mais s'il étoit vrai que cela se fît ainsi ces tumeurs auroient un très-petit commencement, & augmenteroient par degrés, au lieu qu'elles se font ordinairement tout d'un coup, ce qui arrive lorsque par quelque grand effort le nœud du nombril s'est rompu & séparé. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est qu'il n'y a presque que les femmes qui ayent cette incommodité, & encore celles qui ont eu des enfans, parce que les douleurs de l'accouchement contraignent la mere de faire des efforts pour obliger l'enfant de sortir, & que pour lors ce nœud est disposé à se rompre par la grande étenduë du ventre vers la fin de la grossesse.

Ces tumeurs sont de differentes grosseurs.

Toutes les Exomphales ne sont pas d'un égal volume ; il y en a d'aussi petites qu'un œuf, on en voit de moyennes, grosses comme le poing, & d'autres qui sont plus grosses que la forme d'un chapeau, mais ces differentes grosseurs n'empêchent pas qu'elles ne procedent toutes de fracture

(*a*) Il est vrai que les Praticiens modernes ont tous remarqué que le péritoine est divisé, lorsque les parties sortent par l'anneau ombilical, & n'ont jamais trouvé de sac herniaire en cet endroit. Neanmoins comme cette envelope tapisse interieurement le trou ombilical, sans faire partie du nombril, qui n'est autre chose que la cicatrice des vaisseaux ombilicaux : on ne voit pas pourquoi elle ne pourroit pas s'alonger en cet endroit comme ailleurs. Ce qui donne lieu de croire que cela n'est pas impossible, c'est qu'on a trouvé très-souvent un sac herniaire formé par le peritoine, lorsque les parties ne sortent pas précisément par l'anneau ombilical, mais à côté.

& de division, puisqu'elles se forment subitement ; & qu'elles sont proportionnées aux efforts plus ou moins violens qui écartent plus ou moins l'une de l'autre les extrêmités des vaisseaux qui composent l'ombilic.

Chaque Exomphale a des signes particuliers qui la font reconnoître, & dont le Chirurgien doit être parfaitement instruit pour en porter son jugement, & pour remedier à chacune selon son espèce.

Signes de ces maux.

1. De l'Enteromphale.

L'Enteromphale fait une tumeur tenduë & assez dure qui grossit quand l'haleine est retenuë, parce que le diaphragme pressant sur les intestins, les oblige de s'échaper vers l'endroit qui céde le plus, c'est-à-dire du côté de la tumeur : elle est plus étroite à sa base, elle diminuë lorsqu'on la presse avec la main, & on entend un petit bruit causé par le gargoüillement que les intestins font en rentrant dans le ventre.

2. De l'Epiplomphale

L'Epiplomphale ne change point la couleur de la peau, la tumeur est indolente, plus molle & plus grande d'un côté que de l'autre, ayant une base plus large ; & lorsqu'on la comprime pour la réduire, la partie rentre sans faire aucun bruit.

3. De l'Enteroépiplomphale.

L'Enteroépiplomphale a des signes communs à l'une & à l'autre de ces deux espèces dont je viens de vous parler : la tumeur en est plus grosse, plus douloureuse & plus inégale, & si après avoir repoussé l'intestin, il reste encore quelque chose dans le sac, on est assuré que l'épiploon formoit une partie de la tumeur.

Caracteres de l'Hydromphale.

L'Hydromphale se distingue des autres tumeurs du nombril, en ce qu'elle est molle & néanmoins peu obéissante au toucher, & qu'elle ne diminuë ni s'augmente en la comprimant, & lorsqu'on la regarde à travers la lumiere, on la trouve transparente.

De la Pneumatomphale.

La pneumatomphale est une tumeur molle qui céde promptement aux doigts, & qui revient dans

les mêmes bornes aussi-tôt que la compression cesse, & qu'elle est libre, elle paroit toujours de même figure & de même grosseur ; en quelque situation que le malade se mette, & si on frape dessus, elle resonne comme un balon gonflé de vents renfermés.

De la Sarcomphale.

La Sarcomphale fait une tumeur dure qui n'obéit point aux doigts quand on la touche ; elle augmente peu à peu à mesure que grossit la chair qui la forme. Il y a des especes de Sarcomphales douloureuses, & il y en a d'insensibles ; & quelque effort qu'on fasse pour faire rentrer les unes ou les autres, on n'y peut pas reussir, parce que ce sont des surcroissances de chairs attachées au nombril.

De la Varicomphale.

La Varicomphale forme une tumeur inégale & variqueuse, dont la couleur est brune & livide, à cause du sang croupi qu'elle contient ; & quand elle est faite par la dilatation ou par la rupture des arteres, on y sent un battement comme aux anévrismes.

Du prognostic de ces maux.

Par la connoissance de tous ces signes le Chirurgien fera son prognostic, considerant toutes les Exomphales comme des maladies dangereuses par les accidens qui les accompagnent & par ceux qui peuvent y survenir ; car à celles qui sont faites des parties, il arrive quelquefois des étranglemens qui causent la mort, & à celles qui proviennent d'humeurs, il faut presque toujours une opération pour les guerir ; de maniere que tous ceux qui sont affligés de ces sortes de maux ont leur vie en risque, à moins qu'un Chirurgien éclairé n'y remedie ; & voici comment il doit s'y prendre.

Cure de l'exomphal

Quand une Exomphale est faite par l'intestin ou par l'épiploon, ou bien par tous les deux ensemble, on doit repousser au plûtôt ces parties dans

l'abdomen : Pour y réussir il faut que le malade couché sur le dos & ayant les genoux hauts, (*a*) reste un peu de tems sans respirer ni crier, pendant que le Chirurgien comprimant doucement la tumeur fera rentrer les parties les unes après les autres, commençant par l'intestin qui étant situé sous l'épiploon, doit être remplacé le premier. Il connoîtra que cette reduction sera achevée par la diminution de la tumeur, & par le bruit que ce viscere aura fait en rentrant ; ensuite de quoi on pressera l'épiploon pour l'obliger de se remettre en sa place, ne précipitant rien dans ces réductions, de crainte de meurtrir les parties qu'il jugera être toutes rentrées lorsqu'il verra le sac tout à fait vuide.

Obstacles qui se présentent à l'operation.

Si ces parties sont tellement tendues que par le seul secours des mains le Chirurgien ne puisse pas les rétablir, il faut qu'il reconnoisse quels obstables s'opposent à son dessein afin de les surmonter : j'en trouve deux, l'un est lorsque l'intestin est rempli d'excremens ou de vents, & l'autre quand le trou par où il est sorti est trop petit pour lui permettre de rentrer. Dans ces cas il faut avoir recours aux remédes, dont les plus convenables sont les carminatifs pour dissiper les vents, & les émolliens pour relâcher l'endroit qui fait l étranglement.

Moyens de les surmonter.

On fera une embrocation sur la partie avec de l'huile de lis bien chaude, ou avec l'onguent d althæa, & on y mettra un cataplasme fait avec toutes les herbes adoucissantes & humectantes, desquelles on pourra faire boire la décoction, ou la

(*a*) Pour faire la réduction des Exomphales, il ne suffit pas que les genoux du malade soient élevés, il faut encore que sa tête soit plus haute que sa poitrine, & sa poitrine plus haute que le bas-ventre. Cette situation met les muscles dans le relâchement où ils doivent être lorsqu'on réduit les hernies.

donner en lavemens, & même préparer un demi-bain pour y mettre le malade. (*a*)

Ces parties étant ramollies, le Chirurgien fera une nouvelle tentative pour les réduire ; la facilité avec laquelle on y réussit d'ordinaire cette seconde fois, persuade qu'on ne doit pas negliger l'usage de tels medicamens. Il s'agit après cela d'empêcher que ce qu'on a fait rentrer ne ressorte ; car jusques-là on n'a executé que la moitié de l'opération qui consiste en deux points, l'un de remettre les parties dans leur lieu, & l'autre de les y tenir étant réduites.

Comment on doit rendre l'opération fructueuse.

Cette seconde partie de l'opération s'obtient par un bon bandage circulaire A. fait exprès & proportionné à la grosseur de la personne ; la bande doit avoir sept ou huit doigts de large, & être faite d'une toile forte & en plusieurs doubles ; il faut qu'il y ait dans son milieu une élevation B. en forme de demi boule ou de champignon, qui soit posée directement sur le nombril, afin qu'en emplissant la cavité, on ôte aux parties l'occasion de ressortir ; ce bandage doit être soutenu par un scapulaire, ou par des bretelles C. faites d'un ruban de fil blanc, & telles qu'en ont pour soutenir leur culote ceux qui ont le ventre trop gros. Avant que de mettre le bandage, il y faut appliquer l'emplâtre C. *contra rupturam*, dont on se sert aux hernies, & par dessus lequel on mettra une grande compresse E. trempée dans du vin chaud où on aura fait bouillir diverses sortes de remedes astringens. (*b*)

(*a*) Pendant l'usage des remedes émolliens tant internes qu'externes, il faut saigner le malade. Et s'il arrivoit que pendant ou après quelques-unes des saignées il tombât en foiblesse, il faudroit profiter de ce moment pour faire la réduction, car lorsqu'on est en foiblesse toutes les parties sont relâchées.

(*b*) Ce bandage a de défauts essentiels. Il n'assujettit pas les parties si bien que ceux qui ont un écusson

Je vous ai dit que les Exomphales faites d'humeurs étoient de quatre especes, que les eaux, les vents, les chairs & le sang en forment chacune une espece : elles demandent toutes quatre pour leur traitement autant de manieres differentes, & souvent les remédes ne faisant que blanchir, elles ont besoin de la main du Chirurgien pour être guéries.

Médicamens pour l'Hydromphale.

L'Hydromphale se peut dissiper par des remédes résolutifs, principalement quand elle est petite, on doit donc mettre sur cette tumeur une éponge imbibée d'un vin dans lequel on aura fait boüillir les semences de cumin & de lupin, les fleurs de camomille, de sureau & de roses ; l'écorce de grenades, les bayes de laurier & le sel commun : & si malgré ces médicamens ou d'autres dont on se sera

& une ceinture de fer disposés à peu près comme l'écusson & la ceinture des brayers ordinaires. Outre cela l'élevation en forme de champignon qui doit remplir la cavité, empêche en effet l'issue des parties ; mais elle empêche aussi que le trou ombilical ne se rétrecisse. Le bandage à écusson n'a pas cet inconvénient. Il s'applique directement sur le trou & n'y entre pas ; il s'oppose à la sortie des parties sans entretenir une ouverture que la nature doit diminuer.

L'écusson convient aux especes d'exomphales où les parties sortent à côté de l'ombilic, de même qu'à celles où elles sortent par l'anneau ombilical. Lorsque l'épiploon a contracté des adhérences si fortes qu'on ne peut le faire rentrer, ce qui arrive assez souvent aux personnes grasses, la pelote qui est sur l'écusson doit avoir dans son milieu un enfoncement assez grand pour loger les parties sans les comprimer. On remplit par dégrés cet enfoncement à mesure que la tumeur diminue. Quelques Praticiens pour fondre la tumeur, mettent dessus avant d'appliquer le bandage, un emplâtre fait d'un mélange égal de vigo, de diabotanum & de nuremberg, & le renouvellent tous les quatre ou cinq jours. Le bandage à écusson ne convient pas aux exomphales anciennes & considerables ; il ne faut qu'un bandage simplement contentif pour soutenir les parties déplacées & empêcher qu'il n'en sorte d'autres.

sera servi, la tumeur grossit & fait connoitre qu'il n'y a point de guérison à esperer par la voye de la résolution, il faudra se disposer à faire une ponction dans le milieu de l'ombilic, en cette maniere : on a un instrument F. long de trois doigts, & aussi menu qu'un petit tuyau de plume ; emmanché par le bout, & pointu triangulairement par l'autre pour pouvoir percer la peau : on le passe dans une canule d'argent G. fort mince, dont la cavité est proportionnée à la longueur de cet instrument, qu'on plonge dans le milieu de la tumeur ; puis on pousse la canule un peu fortement pour la faire entrer dans l'ouverture, & ayant retiré l'instrument qui remplissoit la canule, on voit sortir l'eau qu'on laisse couler jusqu'à la quantité que la maladie ou les forces du malade peuvent permettre. La canule qui restera dans la playe sera bouchée avec une petite tente faite comme un focet, laquelle on ôte autant de fois qu'on veut tirer de l'eau.

Maniere de piquer l'ombilic.

Cet instrument se peut appeller un trocar, vû qu'il ressemble assez à celui que quelques Modernes prétendent avoir inventé pour percer le ventre des hydropiques ; & il n'en differe, qu'en ce que celui-ci ne fait que le trou pour l'introduction d'une canule, & que l'autre étant ouvert selon sa longueur comme un tuyau, fait en même tems l'office de poinçon & de canule. Ils ont l'un & l'autre leur utilité ; celui des Modernes est à la verité fort commode pour les ponctions de l'abdomen, mais il ne conviendroit pas à celles de l'ombilic ; parce qu'ici n'y ayant que la peau, si on en retiroit l'instrument, & qu'il n'y restât pas une canule, on ne seroit pas maître d'empêcher que les eaux ne sortissent continuellement.

Difference de l'instrument qu'on y employe d'avec le trocar.

La Pneumatomphale se guérit par le moyen des remédes carminatifs qu'on applique dessus, ils ont la vertu de dissiper les vents en atténuant, incisant

Traitement de la Pneumatomphale par les remedes.

& diſcutant par leurs particules pénétrantes & tranchantes les matieres viſqueuſes & vaporeuſes qui entretiennent le mal, c'eſt pourquoi on ſe ſervira de la rue, du romarin, du laurier, de l'abſinthe, de l'anis, de la graine de cumin, des fleurs de roſes, de camomille, de mélilot, du ſel de tartre ou de ſel ammoniac, &c. dont on fera des fomentations ou des cataplaſmes, ſelon qu'on le jugera à propos. Si après l'uſage de ces remedes, la tenſion ſubſiſtoit auſſi fort qu'auparavant, on auroit recours à une opération qui ne conſiſte qu'à prendre une groſſe aiguille H. qui aura un petit manche, de même que celles avec leſquelles on abat les cataractes, & avec la pointe de cette aiguille on feroit à la tumeur pluſieurs ponctions par où les vents s'échaperoient, comme ils font lorſqu'on pique une veſſie enflée qui s'affaiſſe incontinent : & ſi tous les vents ne ſont pas ſortis par ces petites ouvertures, on reprendra l'uſage des remedes précedens qui diſſiperont le reſte.

Pratique pour la Sarcomphale.

La Sarcomphale eſt très-difficile à guérir, & avant que de l'entreprendre on doit examiner ſi elle eſt traitable ou non. Celle qui ſe peut traiter, c'eſt-à-dire, celle où il y a eſperance d'un heureux ſuccès, eſt preſque ſans douleur ; la tumeur en eſt égale, un peu vacillante, & médiocrement dure ; il faut à celle-là faire une inciſion en long ſur la tumeur avec ce biſtoury I. afin de découvrir la chair qui la forme, & dont on coupera toutes les adhérences qu'elle a avec les parties voiſines, pour l'emporter toute entiere. Mais comme en ſéparant & en diſſéquant cette chair, on eſt obligé de trancher les vaiſſeaux qui la nourriſſoient, ce qui donne du ſang quand ils ſont gros ; on doit ſe ſervir alors de l'eau ſtiptique ou de la poudre vitriolée pour l'arrêter. La playe ſera panſée dans les premiers jours avec un digeſtif doux pour procu-

rer la ſupuration, enſuite avec un mondificatif aiguiſé pour manger & conſumer les petites racines de cette excroiſſance charnue, on procédera enfin à la cicatrice, comme dans les autres playes. Mais ſi la Sarcomphale étoit intraitable, c'eſt-à-dire, qu'elle tint de la nature du cancer, ce qu'on connoîtroit par ſon extrême adhérence, par l'inquiétude du malade, par les douleurs ſourdes qu'il ſentiroit, & par la nature variqueuſe de la tumeur, il ſeroit dangereux d'y toucher : néanmoins s'il y a quelque moyen de la guérir, c'eſt par l'operation ſuſdite. Je ne conſeillerois pourtant point à un Chirurgien de l'entreprendre, qu'après avoir expoſé aux parens les ſuites facheuſes qui en peuvent arriver.

De la Sarcomphale incurable.

Remédes pour la Varicomphale.

La Varicomphale étant cauſée par la rupture ou par la dilatation de quelques vaiſſeaux artériels ou véneux, ſi la tumeur eſt petite, il faut eſſayer de la diſſiper par un reméde aſtringent fait avec du bol d'armenie, du ſang-dragon, de la terre ſigillée, & de la folle farine, incorporés dans du blanc d'œuf ; on l'appliquera ſur la partie, & on l'y tiendra par un bandage un peu ſerré : ſi elle eſt groſſe, & qu'on n'ait point d'eſpérance de la guérir par les médicamens, il faut l'ouvrir de toute ſa longueur avec ce ſcalpel K. en vuider le ſang, & mettre des boutons de vitriol L. L. L. ſur les ouvertures des vaiſſeaux, comme on fait aux anévriſmes. On en laiſſe dans la ſuite tomber les eſcarlates d'eux-mêmes, on fait revenir les chairs, & on procure la cicatrice.

Opération pour ce même mal.

Préparation du ſujet.

Avant que de faire aucune des opérations que demandent ces quatre ſortes d'Exomphales faites d'humeurs, on ne manquera pas d'y préparer les malades par les remédes généraux, comme la ſaignée & la purgation, & de leur preſcrire, quand on aura opéré un régime de vivre convenable à leurs maladies, moyennant quoi on en obtiendra

la guérifon. Mais outre toutes ces efpèces d'opérations que je viens de vous faire voir, il eft encore des occafions où il en faut faire de plus grandes, comme lorfque l'inteftin forti ne peut fe replacer, ce qui met le malade en un fi grand danger qu'il périroit indubitablement fi on ne le faifoit rentrer au plûtôt.

Opération plus confidérable pour remédier à certains accidens.

Il arrive donc fouvent à ceux qui ont des Exomphales d'inteftins, qu'en négligeant de porter un bandage, ces parties fe gonflent de vents, s'empliffent de matieres, & qu'alors ne pouvant plus retourner par le même trou par où elles font forties, elles excitent des douleurs infuportables, & des vomiffemens qui durent autant que les inteftins reftent hors de la capacité de l'abdomen. Ainfi quand on n'a pas pû les faire rentrer par les moyens que je vous ai expofés ci-devant, on y pourvoira comme au bubonocele ; fçavoir, en faifant une incifion fur la tumeur, avec le biftoury M. prenant bien garde de ne couper que la peau, & de ne point bleffer les inteftins qui font immédiatement deffous. Lorfqu'on a un peu fendu la peau, on coule dans la playe par le fecours d'une fonde creufe, la pointe des cifeaux N. avec laquelle on ouvre le refte de la tumeur ; & s'il y avoit une poche ou des brides qui embarraffent, on les couperoit avec ce déchauffoir O. puis l'inteftin étant découvert, on en tireroit au dehors plus qu'il ne feroit forti, afin de donner une plus grande étendue aux matieres qu'il renferme ; enfuite on fait entrer la fonde creufe (*a*) dans la capacité, & la tenant de la main

(*a*) La fonde aîlée, C. inventée par feu M. Mery célebre Chirurgien de Paris, vaut mieux que la fonde ordinaire. La plaque dont elle eft garnie empêche que les parties ne fe préfentent au tranchant de l'inftrument. Si l'on ne peut pas l'introduire dans le ventre pour débrider l'étranglement, on aura recours à quelques-uns des moyens que l'on a indiqué en parlant de la Gaftroraphie.

gauche on l'éleve en dehors, & dans fa canelure on introduit de la main droite la pointe d'un biftoury courbe, *a.* avec lequel on coupe ce qui fait l'étranglement. Enfin l'ouverture étant fuffifante, on fait rentrer les inteftins en les pouffant doucement dans le ventre, & obfervant d'y rengager les premiers ceux qui font fortis les derniers : fi on trouve une partie de l'épiploon dans la tumeur, après avoir réduit les inteftins, on la lie d'un double fil R. au bout duquel il y a une aiguille droite *g.* & avant que de faire l'extirpation, on laiffe paffer un grand bout de fil par la playe pour le tirer quand la nature l'aura féparée elle-même. Il faut fourrer dans la playe un gros tampon T. (*a*) de charpie attaché à un long fil pour le pouvoir retirer en cas qu'il tombât dans le vuide du ventre. On obfervera que les fils de l'épiploon & du tampon foient de differentes couleurs, afin que fi par malheur le tampon étoit entré & qu'on voulût le retirer, on ne rifquât point de fe tromper, en amenant le fil avec lequel on auroit lié l'épiploon. On garnira la playe de plumaceaux X.X. que l'on couvrira de l'emplâtre Y. & de la compreffe Z. pour

Obfervation pour le panfement.

(*a*) La tente a dans ce cas un inconvenient très-grand fans avoir aucune utilité. Elle entretient une ouverture qu'il faut refermer le plus promptement qu'il eft poffible. La pelote de M. Petit eft préferable. On la fait de charpie brute qu'on enveloppe dans un petit morceau de toile coupée en rond : on l'environne d'un fil dont on laiffe pendre un bout affez long pour pouvoir la retirer. On la met directement fur le trou ombilical ; on panfe le refte de la playe avec de petits morceaux de linge ufé & déchiré par lambeaux ; on couvre la playe de compreffes que l'on foutient avec le bandage de corps. Il ne faut pas oublier de faire des embrocations d'huile émolliente, & d'appliquer fur tout le ventre un morceau de flanelle qu'on trempera de deux en deux heures dans une fomentation émolliente. On fera obferver au malade un regime très exact, & on le faignera à proportion de fes forces & de la grandeur des accidens.

appliquer le bandage de la même maniere que je vous ai montré dans la Gastroraphie.

Danger de cette opération. Vous jugez bien que cette opération est très-périlleuse & presque toujours mortelle, parce qu'on est obligé de couper les apponévroses qui entourent le trou du nombril : je l'ai fait cependant une fois avec un succès heureux. Le malade sentoit des douleurs si cruelles qu'il souhaitoit la mort à tous momens : mais aussitôt que les boyaux furent remis, il ne se plaignit plus, & il guérit parfaitement. Je l'ai faite encore deux autres fois, mais à la verité les malades en sont morts. Il est certain aussi que de cette opération il en périt plus qu'il n'en réchape ; c'est pourquoi ceux qui ont de ces Exomphales doivent plûtôt se passer de chemise que de bandage.

Méthodes cruelles des Anciens. Il semble que les Anciens ayent pris plaisir à inventer pour les exomphales différentes sortes d'opérations toutes plus cruelles les unes que les autres. Quelques-uns veulent qu'on serre l'exomphale entre deux morceaux de bois jusqu'à ce qu'elle soit tombée en mortification : & plusieurs ordonnent de passer au travers de la tumeur un double fil, dont ils font faire quatre chefs pour en lier deux d'un côté de la poche, & deux de l'autre, les resserrant tous les jours jusqu'à ce que cette tumeur soit séparée du corps. Il y en a qui demandent qu'après avoir passé deux aiguilles à travers de l'exomphale on fasse une petite incision circulaire à la peau, afin que la ficelle avec laquelle on serrera la tumeur, la puisse couper plus promptement. Je ne crois pas que ceux qui nous ont laissé par écrit de telles opérations, ayent été assez hardis pour les pratiquer : je ne les ai jamais vû faire, & je ne m'arrêterai point à vous les démontrer, parce que je suis assuré qu'elles vous inspireroient plus d'horreur & de mépris pour l'ancienne Chirurgie, qu'elles ne vous instruiroient ou ne contenteroient votre curiosité.

Hernie ventrale. Toutes les tumeurs qui sont causées par la sortie de l'épiploon & des intestins s'apelent du nom général de hernies, & elles ont des noms particuliers suivant les endroits où elles se font. Différences des hernies. Lorsque ces parties sortent de l'ombilic, on les nomme des *Exomphales*, quand elles font une grosseur dans l'aine, on les appelle des *Bubonocelles*, lorsqu'elles descendent jusques dans le scrotum, elles ont le nom d'*Oscheocetes* ; ces deux derniers mots étant dérivés de *bubon* & d'*oscheon*, dont l'un signifie l'aine, & l'autre le scrotum, & *cele*, descente ; & quand ces mêmes organes trouvent moyen de s'échaper dans un autre endroit de l'abdomen, ce sont des *Hernies ventrales*.

Causes de ces maux. La cause de ces sortes de hernies est une rupture qui se fait au péritoine, car il n'est pas vraisemblable qu'elles se puissent faire par la simple dilatation de cette envelope qui adhére trop aux muscles & aux aponévroses qu'elle touche, pour s'étendre autant qu'il faudroit, afin de former de si grosses tumeurs ; c'est donc toujours un déchirement qui ne surviendra que par quelqu'effort très-rude, & qu'aux endroits où il y aura eu abscès ou playe qui n'ayant pas été bien cicatrisée laissera le péritoine sujet à se déchirer ou à se rouvrir.

Leurs signes. Les signes qui font connoître ces hernies, sont qu'elles succedent toujours à la violence de quelqu'effort, qu'elles se font tout d'un coup, qu'elles rentrent pour peu qu'on les comprime, & qu'étant rentrées il ne reste plus de tumeur à l'endroit où elle étoit.

De la Cure. Pour guérir ces espèces de ruptures, il faudroit faire ensorte d'aprocher l'une de l'autre les deux lévres de cette playe du péritoine, & de les tenir unies afin qu'elles pussent se rejoindre & se reprendre ensemble ; mais je ne vois rien de plus difficile, Moiens prescrits par Celse. & les moyens que Celse propose pour y parvenir

me paroissent trop rigoureux pour vous conseiller de les mettre en pratique. Il dit qu'il faut lier la poche avec un double fil passé à travers la base de la tumeur, & qu'en la serrant fortement on approchera les lévres de la playe du péritoine ; ou qu'on peut faire deux incisions en forme de croissant qui soient opposées l'une à l'autre, & qui se joignent par leurs pointes, afin d'emporter le milieu qu'elles comprendront, & qui étant plus long que large, aura la figure d'une feuille de laurier ; il ordonne ensuite de faire à cette playe une suture pareille à celle qu'on fait dans la Gastroraphie.

Inconvéniens de cet usage.

Outre la cruauté de la premiere de ces opérations, c'est qu'elles manquent très-souvent : car on n'est pas certain de rejoindre la playe du péritoine, en faisant tomber en mortification toute la tumeur par la ligature, vû que cette ligature ne peut serrer que la peau & les muscles, nullement l'autre enveloppe, & on ne pourroit pas s'assurer de réussir mieux par l'incision, d'autant que les hernies ventrales succedant toujours aux playes du péritoine mal cicatrisées, il y auroit de la témerité de l'ouvrir une seconde fois, & d'entreprendre de le guérir de cette nouvelle playe, le Chirurgien n'ayant pû obtenir une cure parfaite de l'ancienne.

Palliation de ces maladies.

Ce seroit donc être indiscret que de proposer ou de promettre la cure radicale de ces hernies ; il faut se contenter de la palliative, & chercher des moyens de rendre cette incommodité supportable. Pour cet effet on se servira d'un bon bandage fait en forme de ceinture, qui tenant les parties sujettes empêchera que la tumeur n'augmente, qui est tout ce qu'on doit prétendre pour le soulagement du malade. (*a*)

(*a*) L'expérience nous apprend qu'il y a des hernies ventrales avec dilatation du péritoine. Celles où le peritoine est rompu & divisé, sont communement la suite d'une playe pénetrante dans la capacité du bas-ventre,

ou de quelque coup violent porté dessus. Celles où le peritoine est dilaté sont causées par la foiblesse ou la rupture de quelques fibres des muscles de l'abdomen ou de celle de la ligne blanche ; car il survient quelquefois de ces hernies le long de cette partie entre les muscles droits, de même qu'aux environs de l'anneau ombilical, comme on l'a déja dit dans une des remarques précedentes. On a observé que plusieurs de ces hernies situées dans la region épigastrique, entre les muscles droits, étoient formées par l'estomac. La grosseur énorme des hernies ventrales ou l'adherence des parties avec le peritoine, ou enfin l'étranglement des parties sorties empêchent quelquefois de reduire ces hernies. Quand elles sont trop grosses & adherentes, il suffit de les soutenir par un bandage contentif. Quand les parties sont étranglées, ce que l'on connoît aux symptômes, il faut avoir recours aux saignées, aux potions huileuses, aux cataplasmes emolliens, &c. Si les accidens resistent à ces remedes, ou que la reduction des parties ne puisse pas se faire, il en faut venir à l'operation ; mais il faut se souvenir en la faisant qu'il y a des hernies ventrales par dilatation du peritoine, & par consequent renfermées dans un sac. Voici la maniere de la faire. On fait à la peau un pli que l'on coupe transversalement ; on passe une sonde canelée sous un des côtés de la playe pour y faire avec un bistoury une seconde incision ; on en fait autant de l'autre côté pour donner à l'incision la forme d'une croix ; on separe les quatre angles, on dechire les feuillets membraneux qui se trouvent sur le sac herniaire, s'il y en a, ou bien on les coupe avec des ciseaux à la faveur d'une sonde cannelée, qu'on glisse de haut en bas entr'eux & le sac. Après avoir ainsi découvert le sac herniaire, quelques Praticiens conseillent d'introduire entre le sac & la bride qui forme l'étranglement, une sonde, dans la cannelure de laquelle ils glissent la pointe d'un bistoury, coupent l'obstacle & reduisent tout à la fois les parties & le sac. Si la descente est considérable & ancienne, si les accidens ont été violens, ou qu'ils soupçonnent que le sac forme l'étranglement, ils suivent la methode ordinaire que voici. Après avoir découvert le sac, on l'éleve en le pinçant avec les ongles ou avec des pincettes à dissequer, ou avec une erine dont on fait entrer la pointe dans le sac, & on y fait une petite ouverture avec un bistoury presque couché sur la tumeur. On éleve le sac, on tient le bistoury presque couché, & l'on ne fait qu'une petite ouverture pour ne point blesser les parties renfermées dans la tu-

meur. On porte dans la petite ouverture une ſonde, dans la cannelure de laquelle on gliſſe des ciſeaux pour ouvrir entierement le ſac ; l'on coupe enſuite ce qui forme l'étranglement , & l'on fait rentrer les parties dans le ventre. Il y a quelquefois dans le ſac une ſeroſité qui s'échape auſſitôt qu'on l'a ouvert. On met ſur l'ouverture une pelotte. On panſe la playe comme celle qu'on fait pour guérir les exomphales. S'il n'y a point de ſac herniaire , on apperçoit les parties auſſi-tôt qu'on a fait l'inciſion à la peau & à la graiſſe : l'on debride l'étranglement & l'on panſe la playe de la même maniere qu'on vient de dire.

XI. FIG. POUR LA PARACENTHESE.



Restriction de la ſignification du mot de la Paracenthèſe.

QUelques Auteurs donnent le nom de Paracenthèſe à toutes les opérations qui ſe font , ſoit avec la lancette , ſoit avec l'aiguille , en quelque partie du corps que ce puiſſe être. Ils n'en exceptent pas même l'opération qu'on fait à l'œil pour abbattre une cataracte , ſe fondant en cela ſur l'étimologie de ce nom qui vient de *para* : qui ſignifie au delà , de *kentein* , percer ou piquer : beaucoup d'autres ne lui donnent pas une ſi grande étenduë , n'appellant paracenthèſe que les ouvertures qu'on fait à la tête , à la poitrine , au ventre , & au ſcrotum , pour en tirer les eaux qui y ſont contenuës ; & enfin la plûpart bornent la paracenthèſe à la ſeule opération pratiquée au ventre des hydropiques. Nous ſerons du nombre de ces derniers , parce qu'il n'y a point d'opération qui n'ait ſon nom particulier , & que celles qui s'éxecutent ſur ces quatre parties pour en faire ſortir les eaux , s'accompliſſent de différente maniere : ainſi nous n'appellons paracenthèſe que celle que l'hydropiſie du ventre demande , & c'eſt celle là que je vais vous démontrer.

Définition & cauſe de l'hydropiſie.

L'hydropiſie eſt regardée comme une tumeur contre nature , en laquelle tout le corps ou quelqu'une de ces parties eſt d'une enflure & d'une groſſeur démeſurée. On remarque que cette enflure peut être produite par trois différentes matieres ; ſçavoir , par la pituite , par des vents , & par de l'eau. Celle qui eſt faite de pituite , ſe nomme anaſarque ou leucophlegmatie ; celle qui eſt cauſée par des vents , s'apelle timpanite ; & celle qui eſt formée par de l'eau , a le nom d'aſcite.

Ses divers noms.

Voilà les différences tirées de leurs matieres & décrites chez nos Anciens qui ont traité de cette maladie ; mais elles ne me paroiſſent pas bien établies : parce que ce mot d hydropiſie étant dérivé de deux dictions Grecques , d'*hydor* , qui ſignifie eau , & de *piein* , qui veut dire boire , il ſemble

que ceux qui lui ont donné ce nom n'ont entendu parler que de celle qui eſt faite d'eau : ainſi l'anaſarque & la timpanite, dont l'une eſt faite par de la pituite, & l'autre par des vents, ſont des maladies particulieres qui ne devroient point être appellées des hydropiſies.

Etimologies de tous ſes noms.

L'Anaſarque eſt un accroiſſement & un bourſouflement univerſel de tout le corps, produit & entretenu par une pituite craſſe & crue répanduë entre la peau & les chairs, ce qui rend toute la peau pâle ou blanchâtre. Anaſarque, eſt dérivé de *ana*, deſſus, & *ſarx*, chair, comme pour ſignifier une humeur extravaſée ſur les chairs. On l'apelle encore leucophlegmatie, ce mot vient de *leucos* blanc, & de *phlegma* pituite, parce qu'elle

Signes de l'Anaſarque.

eſt faite d'une pituite blanche. Cette maladie eſt facile à diſtinguer, le viſage eſt tellement bouffi, qu'on a même de la peine à ouvrir les yeux ; la couleur de la peau eſt jaunâtre ou blanche, & ſi molle que ſi on y appuye du doigt en quelque endroit le veſtige y demeure, & la partie enfoncée ne ſe releve qu'après quelque tems. Ceux qui

Sa cauſe ſelon les Anciens.

croyent que le foye étoit le premier miniſtre de la ſanguification, l'ont tous accuſé d'être l'auteur de cette maladie ; ils diſoient que ce viſcere au lieu d'exécuter ſelon les regles les fonctions auſquelles il étoit deſtiné, ſçavoir, de former un ſang bon & loüable, propre à nourrir toutes les parties, il ne leur envoyoit pour lors qu'un ſang pituiteux & phlegmatique qui ne faiſoit que les bourſoufler & les engourdir, au lieu de les vivifier & de les ſuſtenter. Mais aujourdhui on lui

La cure en eſt dans les ſeuls remedes généraux.

rend juſtice, & on trouve d'autres cauſes de cette maladie ſur leſquelles je ne m'étendrai point non plus que ſur ſa cure, qui ne conſiſtant qu'en des remédes généraux, ſans avoir beſoin d'opération Chirurgicale pour être guérie, doit être traitée par un habile Médecin.

D'où vient la Tympanite.

La Tympanite eſt une grande enflure du ventre cauſée par des vents renfermés dans ſa capacité ; on donne le nom de Tympanite à cette maladie, parce que la peau du ventre y eſt tenduë comme celle d'un tambour. Hyppocrate l'appelle hydropiſie ſéche, à cauſe qu'elle eſt faite de vents, à la difference de l'anaſarque & de l'aſcite, qu'il nomme hydropiſies humides, comme réſultant de pituite & d'eau. Les ſignes qui la font reconnoître, ſont que le ventre n'eſt point ſi peſant que dans l'aſcite, qu'en le preſſant des doigts, on n'y peut laiſſer aucune marque, qu'on le voit clair & tranſparent, & qu'en frapant deſſus il reſonne comme un tambour. Le foye à qui on s'en prenoit autrefois de ces ſortes de maladies, n'y a aucune part ; c'eſt pourquoi il en faut chercher la cauſe ailleurs, & on la trouvera dans l'eſtomac & les inteſtins, lorſqu'ils ne peuvent pas exactement accomplir la diſſolution des alimens.

Je ne vous rapporterai point ici tous les remedes dont on doit ſe ſervir contre les indigeſtions, & par conſéquent contre les diſpoſitions à la tympanite ; la Medecine nous en fournit une infinité,

Préparation du Roſſolis du Roy.

je ne vous en dirai qu'un qu'on apelle le *Roſſolis du Roy*, parce que ſa Majeſté en a uſé pendant un tems conſidérable, & s'en eſt très-bien trouvée. Il ſe fait de cette maniere : on prend une pinte d'eau-de-vie faite avec du vin d'Eſpagne, dans laquelle on met infuſer pendant trois ſemaines des ſemences d'anis, de fenoüil, d'anet, de cheruy, de carottes, de coriandre, de chacune demie once ; on y ajoute après l'infuſion une demie livre de ſucre candy diſſous dans de l'eau de camomile, & cuit en conſiſtence de julep, & on paſſe le tout par la chauſſe : on en

Ses vertus.

prend une cuillerée le ſoir en ſe couchant. Ce remede eſt excellent contre les crudités & les coliques d'eſtomac, car il diſſipe les matieres

indigestes & les vents, & il fortifie les organes de la digestion.

Si par l'usage des remedes tant generaux que particuliers les vents contenus dans la capacité de l'abdomen ne se dissipoient point, on pourroit y faire quelques ponctions avec une aiguille, comme nous avons montré dans la pneumatomphale, & dans la gastroraphie; mais comme il y a ici plus d'épaisseur que dans les parties où on fait ces deux dernieres opérations, & qui ayant la peau, les muscles & le peritoine à percer, il arrive qu'en retirant l'aiguille, ces membranes & ces chairs recouvrent les ouvertures les unes des autres, empêchant ainsi les vents de sortir; il faut alors recourir au Trocar A. & s'en servir de la façon que je vais vous montrer dans l'ascite, car cet instrument étant cavé dans toute sa longueur, il donne moyen aux ventosités de sortir avec facilité. On ne le retire qu'après que le ventre est tout-à-fait affaissé; car il n'y a aucun danger de vuider les vents tout d'un coup, à la difference des eaux, qu'il faut tirer à plusieurs fois, parce que les fibres membraneuses & musculeuses ayant accoutumé d'être fortement tendues & appuyées par ces eaux, ne pourroient manquer tout à coup de ce soutien, sans danger de causer une violente secousse à toute l'habitude, de suspendre le mouvement du cœur & des autres principaux organes.

A. Trocar.

Usage du Trocar.

Définition Etimologie, & Division de l'Ascite.

L'ascite est une tumeur ou une élévation extraordinaire du ventre, faite par une grande quantité d'eau renfermée dans cette region. Le nom d'ascite qu'on a donné à cette maladie est derivé d'*askos*, qui signifie peau de bouc, parce que les eaux qui la produisent sont rassemblées dans le ventre de la même maniere qu'une liqueur l'est dans une peau de bouc où on l'a mise pour la transporter d'un lieu à un autre.

Toutes les fois qu'il y a des eaux épanchées ou

amassées en quelque endroit, cela se nomme hydropisie suivant l'étimologie que je vous en ai raportée. On en fait de deux sortes; sçavoir, de générales & de particulieres, les générales sont celles où l'eau est répandue dans toute l'habitude du corps, & les particulieres sont celles où elle est ramassée dans quelque cavité. De ces derniers il y en a plusieurs qui reçoivent differens noms selon les parties qui sont remplies & inondées de cette lymphe: quand elle fait une tumeur à la tête sous le cuir chevelu, elle s'appelle hydrocephale; lorsqu'elle remplit la poitrine, elle a le nom de plévrocele; si c'est dans le ventre qu'elle soit renfermée, on l'appelle ascite, & quand elle s'amasse dans le scrotum, on la nomme hydrocele. Mais quoique toutes ces infirmités soient de vrayes hydropisies, néanmoins nous n'appellons ordinairement hydropiques, que ceux à qui nous voyons le ventre plein d'eau; & ce n'est qu'à ceux-là que convient l'opération de la paracenthèse que je vais vous démontrer, après vous avoir fait connoître la nature de ces maladies autant qu'il faut qu'un Chirurgien en soit instruit pour sçavoir s'il doit en entreprendre le traitement & en espérer la guérison.

A quelle hydropisie la paracenthèse convient.

Il n'y a point d'Auteurs qui ne se soient efforcés de trouver la cause de l'hydropisie; les uns l'ont d'abord cherchée dans le foye, les autres dans la ratte. Le nombre de ceux qui en accusoient le foye étoit le plus grand, parce qu'étant prévenus qu'il fabriquoit le sang, ils imputoient à un tel organe tous les dereglemens qui survenoient à cette humeur, & particulierement sa conversion en sérosités, qui regorgeant de la masse du sang, & inondant quelque partie, faisoient tous les désordres qui accompagnent la maladie dont nous parlons. Ce qui les confirmoit extrêmement dans cette pensée, c'est qu'après avoir ouvert des corps

Ce mal a été attribué au vice du foye, ou de la ratte.

morts hydropiques, ils en trouvoient le foye dur, schirreux & alteré dans sa substance & dans sa couleur : il n'en falloit pas davantage pour leur persuader que ce perenchyme étoit la seule cause de l'hydropisie.

Ceux qui prétendoient que la ratte contribuoit à faire le sang, & qui pour cette raison l'appelloient le vicaire du foye, croyoient être en droit de s'en prendre à elle des défauts qu'ils remarquoient dans la sanguification. La douleur que le malade sentoit dans la région de la ratte par la dureté & la pesanteur de ce viscere, les obstructions qu'on y établissoit, & l'état enfin où on la trouvoit après la mort de l'hydropique, leur paroissoient des raisons assez fortes pour soutenir qu'elle pouvoit être une cause primitive de l'hydropisie, aussi-bien que le foye, & c'étoit pour cela qu'il nous ont ordonné de faire la paracenthèse au côté gauche, quand on reconnoit que l'hydropisie étoit causée par le foye, & de percer au côté droit lorsqu'on avoit des signes qu'elle provenoit de la ratte ; choisissant un côté plûtôt que l'autre par les motifs que je vous dirai dans un moment.

Conseil des Anciens sur cette Théorie.

Le vice du foye & de la ratte est l'effet & non la cause de l'hydropisie.

Je sçai qu'en ouvrant une personne morte d'hydropisie, on lui trouve le foye & la ratte tellement endurcis qu'on a quelquefois de la peine à les couper ; mais l'état où ces parties sont pour lors, leur vient d'avoir nagé long-tems dans cette sérosité qui remplissoit le ventre, & qui semblable à de la saumure dans laquelle on mettroit tremper de la viande l'endurciroit avec le tems ; ainsi ces schirres du foye & de la ratte ne doivent point être regardés comme cause d'hydropisie, mais comme un accident qui la suit.

Distinction des causes primitives & des sympathiques de ce mal.

Les Auteurs qui ont rafiné sur les causes de l'hydropisie nous disent qu'elles sont de deux sortes, dont les unes sont causes primitives & de soi, &

les

les autres ne le sont pas par simpathie avec les premieres, qui sont celles qu'on fait dépendre du foye ou de la ratte, & qu'ils prétendent ne consister que dans le propre défaut & le vice de l'une ou de l'autre de ces deux parties ; au lieu que celles qui produisent le mal par simpathie résident ailleurs que dans le lieu où il se manifeste, comme dans les poulmons, dans l'estomac & dans les intestins, dans le mésantere, dans la vésicule du fiel, dans les reins, ou dans la matrice.

Sa veritable cause.

Sans nous arrêter davantage sur les opinions des Anciens touchant les causes de l'hydropisie, je vous dirai que je n'en reconnois qu'une, c'est l'obstacle qui se fait à la séparation de la sérosité du sang par les reins & par la vessie ; car quand on pisse bien on ne devient jamais hydropique ; & vous remarquerez toujours que ceux qui le sont devenus n'urinent point autant qu'ils avoient de coutume ; c'est donc la suppression totale ou en partie de l'urine qui fait cette maladie. Il s'agit de découvrir quels peuvent être les empêchemens qui ne permettent pas à l'urine de prendre son cours ordinaire. Je n'en connois que deux qui sont ou la rupture de quelque vaisseau lymphatique, ou le défaut des sels urineux.

Obstacles à la séparation de la sérosité.

Vous sçavez qu'il y a une infinité de petits vaisseaux pleins d'une liqueur claire comme de l'eau, appellés des veines lymphatiques qui rampent sur toute la membrane du foye, & qui sont parsemées & répanduës par tout l'épiploon & le mésentere ; que la tunique de ces vaisseaux est très-mince, qu'ils charient sans cesse la lymphe pour la verser dans la masse du sang, & que si par quelque cause que ce soit, un de ces vaisseaux vient à se rompre, ce qui peut arriver aisément à raison de la délicatesse de leurs membranes, cette eau tombant & distillant goute à goute dans la capacité du ventre l'emplit par succession de tems ; ainsi on conce-

l

vra facilement qu'une telle liqueur qui sert à détremper le sang, & à se charger de ses parties les plus acres & les plus salées, trouvant moyen de s'échaper peu à peu par l'endroit dans lequel il y a un de ces vaisseaux ouvert ou rompu, ne sera plus portée en si grande abondance aux reins, & qu'il ne s'y séparera plus autant d urine qu'avant que cette sérosité eût pris un autre cours; de maniere qu'il ne faut pas dire que l'hydropisie est cause du peu de séparation qui se fait de l'urine, mais que ceux qui n'urinent que très-peu, deviennent hydropiques: Et ne vous étonnez pas si nos Anciens n ont point parlé de cette cause de l'hydropisie, puisque ces veines lymphatiques leurs étoient inconnuës, n'ayant été découvertes que dans le siécle dernier.

Pourquoi cette cause a été ignorée des Anciens.

Le défaut des sels urineux que je vous ai dit être une autre cause de l'hydropisie, n'est pas moins probable que celui ci. Vous sçavez que les reins sont d'une substance fort compacte, qu'ils ont plusieurs petits corps mammillaires percés d'une infinité de trous imperceptibles par où l'urine se sépare du sang, & distille continuellement dans leur bassinet, pour être conduite de là par les ureteres dans la vessie. Si cette sérosité portée aux reins par les arteres émulgentes est ou trop épaisse, ou trop douce, il n'est pas difficile de comprendre qu'elle aura de la peine à passer par les porosités de ces corps mammillaires dont la substance est plus solide que celle des autres glandes; elle ne pourra donc être suffisamment filtrée, qu'elle n'ait ces deux conditions, sçavoir de subtile & de salée, l'une afin qu'elle s'échape aisement par des trous extrêmement petits; & l'autre enfin, qu'étant chargée des pointes aiguës & piquantes que les sels portent avec eux, elle s'ouvre un passage qui seroit refusé à une liqueur insipide & dont les particu'es seroient trop gluantes.

D'où provient ce défaut des sels urineux.

Quelques observations que l'on fasse sur cette maladie, on trouvera toujours qu'elle provient de l'une de ces deux causes. Si elle succede à une indigestion, comme il arrive souvent, c'est que n'y ayant pas un acide assez fort dans l'estomac & dans les intestins, pour dissoudre parfaitement la nourriture, le chile encore crud & à demi fait, étant porté dans le sang, empêchera que la sérosité pleine de ces particules grossieres du chile ne passe par des trous aussi petits que sont ceux des corps mammillaires des reins, c'est pourquoi refluant dans le sang dont elle augmente par trop la masse, elle cherche quelqu'autre endroit par où s'échaper; elle se répand dans les espaces qu'elle rencontre, & si elle demeure épanchée par toute l'habitude du corps, elle fait une hydropisie générale, ou bien trouvant à s'amasser dans quelque cavité, elle en fait une particuliere.

Preuves des causes qu'on vient d'assigner.

Quand le chile encore imparfait est porté au cœur c'est que les acides qu'il a trouvé dans la bouche, dans l'estomac & dans les intestins, étoient mal conditionnés; & s'ils n'étoient point armés de pointes tranchantes & assez puissantes pour le briser entierement, & le rendre autant fluide qu'il doit être, ces mêmes acides trop doux n'auront pas aussi la force requise pour se faire un passage dans les reins par des trous qui ne peuvent être traversés sans violence; car s'ils étoient assez ouverts pour laisser sortir l'humeur séreuse sans aucune difficulté, le sang & les autres liqueurs mêlées avec lui prendroient cette route, ce que nous voyons arriver lorsque par un excès d'acrimonie l'urine passant trop précipitamment, sort encore toute sanglante.

Cause & suite d'un chile imparfait.

L'hydropisie est souvent précedée d'une grande hémoragie, soit par le nez, soit par la matrice, soit par les hémorraïdes, ce qu'on n'aura pas de peine à expliquer. Après une perte de sang, la ma-

L'hémoragie est souvent cause antécédente de l'hydropisie.

tiere chileuſe & la boiſſon étant portées dans les vaiſſeaux, elles les rempliſſent, & ſupleant à la quantité du ſang qui manque, elles en entretiennent le mouvement circulaire; c'eſt pourquoi auſſi-tôt qu'on a perdu beaucoup de ſang, il faut donner très-ſouvent du bouillon au malade, afin que cet aliment liquide prenne promptement la place du ſang qui eſt ſorti; mais il ſe peut faire que ces liqueurs n'ayant pas la même conſiſtence ni la même pénetration que le ſang, elles ſe gliſſent dans une capacité du corps par quelque ſentier inconnu, & alors ayant commencé à ſe faire ce chemin, elles continueroient leurs innondations, ſi avec le ſecours des remedes apéritifs, on ne travailloit pas à leur faire prendre la route naturelle des reins qu'elle ne doivent point quitter.

Qualités des médicamens qui y sont propres.

Si on fait reflexion ſur tous les médicamens qu'on employe pour faire uriner, on verra que ce ſont des ſels, qui melangés avec la ſéroſité, l'aiguiſent, & qui piquant les endroits par où elle doit ſortir, lui font franchir tous les paſſages, ſoit en les dilatant, ſoit en irritant les fibres muſculeuſes qui doivent forcer la liqueur à enfiler ces conduits. Cette pratique prouve qu'on reconnoit que l'urine étant trop phlegmatique, a beſoin d'être animée, afin de rentrer dans ſes voyes ordinaires, & de ne point regorger dans quelqu'autre partie.

Expérience qui confirme ce qu'on vient de dire.

L'experience journaliere s'accorde avec ce que j'avance. Le vin de Bourgogne étant plus épais & moins piquant que celui de Champagne, paſſe auſſi moins promptement que ce dernier, qui ayant plus de ſubtilité & participant davantage d'un ſel tartareux, inciſe & ſe gliſſe avec tant de précipitation, qu'il excite les urines peu de tems après l'avoir bû. Je pourrois vous rapporter encore pluſieurs raiſons pour prouver mon ſentiment; mais cela nous meneroit trop loin, & en voilà aſſez pour vous convaincre que les deux principales cauſes de l'hydropiſie ſont ou la rupture de quelque vaiſſeau lymphatique, ou le défaut des ſels urineux.

Signes de ce mal.

Il n'y a guéres de maladies qui ait des ſignes plus aſſurés que celle-ci: On connoît qu'une hydropiſie commence, lorſqu'en urinant moins que de coutume, le ventre s'enfle peu à peu par l'amas des ſéroſités qui y dégoutent: quand le malade eſt couché ſur le dos, ſon ventre eſt également étendu; mais s'il ſe couche ſur un des côtés, alors l'eau ſe portant toute dans le côté inférieur, elle y fait une grande poche par ſon propre poids & par ſon volume, & pour peu qu'il ſe remuë, on entend floter l'eau dans la capacité comme dans un vaiſſeau à demi-plein: le ſcrotum ſe tumefie dans la ſuite par une partie de la ſéroſité qui y diſtile du ventre, la verge & les lévres de la matrice deviennent bourſouflées par la même ſéroſité, les cuiſſes, les jambes & les pieds déterminent par leur ſituation baſſe, les humeurs à couler vers eux, & ces parties groſſiſſent extraordinairement par l'affluence de ces eaux. La tête au contraire, la poitrine & les bras, amaigriſſent tous les jours. Il faut encore obſerver ici que l'enflure des extrêmités inférieures précede toujours l'anaſarque; & qu'elle ſuccede à l'aſcite, celle-ci finiſſant par où l'autre commence.

Ses principaux ſymptômes.

Pluſieurs ſymptômes accompagnent cette maladie: Voici les principaux. La lenteur du pouls cauſée par le chile crud & indigeſte, qui rendant le ſang plus péſant & plus groſſier, retarde ſon mouvement; la peſanteur de tout le corps, qui vient de ce que les eſprits ſont comme éteints dans les eaux, la difficulté de reſpirer occaſionnée par la tenſion du ventre qui repouſſant le diaphragme en haut & diminuant le diamettre de la poitrine, ne laiſſe pas aux poulmons la liberté de s'étendre ſuffiſamment: la ſoif exceſſive dépend de ce que

l'humidité qui suinte des glandes de l'œsophage & de l'estomac pour entretenir la moiteur de ces organes & les rafraichir, étant détounée ailleurs, ces mêmes parties s'échauffent & se dessechent, excitant une alteration continuelle. La fiévre lente est un effet de la crudité du chile & des autres levains qui s'y trouvent confondus, & qui par leur fermentation dereglent les mouvemens du cœur, ou qui n'ayant qu'une petite quantité d'esprit ne peuvent qu'affoiblir l'action de ce muscle. Je ne parle point de la difficulté d'uriner qui est inséparable de toutes les hydropisies, parce que je la regarde comme cause & non comme accident.

Cause de la paleur des hydropiques

On remarque de plus la paleur du visage & de tout le corps, laquelle n'abandonne point ces malades ; elle provient de deux causes, sçavoir de ce qu'il y a dans les vaisseaux trop de lymphe qui délaye & lave le sang, ou de ce que le sang n'a pas encore assez de fermeté pour acquerir le degré de rougeur ordinaire. La premiere dépend du vice des reins qui ne sépare pas la sérosité du sang ; & la seconde d'une quantité exhorbitante d'alimens indigestes infinués dans la masse du sang, comme il arrive après une grande hemoragie. Les malades restent très-long tems pâles, parce qu'il faut que le chile passe à travers les fournaises du cœur, & que là par la chaleur qu'il y trouve & par la compression qu il y subit, il soit élabouré, attenué & fermenté à plusieurs reprises, pour devenir un sang rouge & capable d'imprimer à la peau cette couleur vermeille qui marque une santé entiére.

Prognostic de cette maladie.

Quand au prognostic des hydropisies, on peut repondre qu'elles sont toutes mortelles, fondé sur ce principe, qu'il faut faire une regle générale de ce qui arrive le plus souvent ; & comme il en périt beaucoup plus qu'il ne s'en sauve, on doit plûtôt faire entrevoir que le malade en peut mourir, que d'aller temerairement assurer ou promettre la

guérison, néanmoins elles ne sont pas toutes mortelles absolument, puisque quelques-uns en sont guéris. Les mortelles sont principalement celles où le foye est devenu dur & schirreux, celles qui succedent à une maladie aiguë, celles qui sont invéterées & ausquelles il survient un flux de ventre, celles qui se trouvent en un sujet foible & vieux, ou qui ne se peut tenir debout ni assis, & celles enfin qui sont accompagnées d'une grande toux. Les curables sont celles qui ne se rencontrant pas dans les mauvaises circonstances que je viens de dire attaquent une personne robuste & jeune qui a assez de force & de courage pour faire les remedes, & souffrir les opérations nécessaires à la cure de ce mal. (*a*)

(*a*) La qualité des eaux que l'on tire par la ponction & l'état où se trouve le malade après cette évacuation font encore connoître ce qu'on doit craindre ou esperer pour lui. Voici en abregé les diverses observations que feu M. du Verney le Chirurgien a fait à ce sujet sur un grand nombre d'Hydropiques qu'il a traité.

1°. Les eaux des Hydropiques sont ordinairement un peu mucilagineuses & salées ; leur couleur est celle de la tisanne citronnée, & leur odeur celle de l'urine. Plus elles s'éloignent de ces qualités, moins il y a d'esperance de guerison.

2°. Celles qui ressemblent à peu près à l'eau de riviere, & qui ne laissent que peu de sédiment après leur évaporation, annoncent une mort presque certaine, & qui est ordinairement precedée d'une enflure de ventre & d'une bouffissure exterieure, qui augmente & s'endurcit en peu de tems.

3°. La mauvaise odeur des eaux & une couleur sanguinolente sont de forts mauvais signes, sur tout si le sang est noirâtre, & s'il paroit avoir sejourné avec la liqueur.

4°. Celles qui sont fort hautes en couleur jaune ou rouge, marquent la mauvaise qualité de la bile. Celles où il se trouve des filets de l'épiploon font connoitre la fonte ou la supuration de cette partie.

5°. Ceux à qui les urines restent rouges, & briquetées & en petite quantité avec la ponction ; ceux qui après

On y doit promptement remedier.

Je ne ſçai pourquoi il y en a qui mettent de la différence entre hydropiſie naiſſante & hydropiſie formée, car quand on s'aperçoit d'un amas d'eaux dans quelque capacité, cette maladie n'eſt pour lors que trop formée, & s'il ne paroit nulle part des ſéroſités extravaſées, il n'y a point d'hydropiſie: mais pour peu qu'on la ſoupçonne en quelque endroit il ne faut pas négliger d'y faire des remedes, car cette maladie croiſſant & augmentant inceſſamment, elle mene preſque toujours ſon malade au tombeau, quand on n'en arrête pas de bonne heure les progrès en reſſerrant les pores trop dilatés, ou les fibres relachées, & en remêlant la ſéroſité dans la maſſe des autres humeurs, par médicamens ; car le ſecours que le Chirurgien peut lui donner par le ſecours de la paracenthèſe, n'allant point à la cauſe, ne rémedie qu'à l'accident.

Il s'agit de travailler préſentement à la curation

avoir été ſoulagés deviennent inquiets ſans ſujet : ceux dont l'hydropiſie à été précedée de la jauniſſe, ſur tout ſi la jauniſſe a ſubſiſté durant la maladie, & ceux dont le ventre groſſit de nouveau après la ponction, gueriſſent difficilement.

6o. Quand après la ponction le malade demeure preſque auſſi opreſſé que devant, lors même que ſon ventre eſt ſoutenu par un bandage ; c'eſt une marque qu'il y a épanchement dans la poitrine.

7o. Lorſqu'un flux de ventre continuë après l'opération, le malade meurt extrêmement ſec & tendu, cette évacuation eſt une fonte de la ſubſtance des parties.

8o. Les accès de fiévre qui lui viennent après la ponction, & qui ſont marqués par des friſſons, ont pour cauſe ordinaire quelque ſupuration interieure, ou quelque reflux de matiere.

Obſ. CXI. Il ſe trouve quelquefois du chyle mêlé dans les eaux des Hydropiques. M. Saviart raporte une obſervation faite au ſujet d'une femme de dix-neuf ans, de laquelle on tira par la ponction à vingt repriſes differentes deux cens quatre vingt-neuf pintes d'une liqueur laiteuſe & grumeleuſe ſemblable à du chyle.

de cettte maladie, & afin d'y réuſſir on accomplira deux choſes ; la premiere, de vuider les eaux renfermées dans le ventre ; & la ſeconde, d'empêcher qu'il ne s'y en amaſſe de nouvelles.

Deux moyens d'évacuer les eaux

On fait ſortir les eaux de deux manieres, ou inſenſiblement ou ſenſiblement, c'eſt-à-dire ou par la Pharmacie ou par la Chirurgie.

Deux ſortes de médicamens.

Les médicamens que la Pharmacie fournit, ſont encore de deux ſortes. Ou ce ſont des remedes appliqués par dehors, ou des remedes pris intérieurement.

Proprietés de ceux qu'on applique au dehors.

Ceux là doivent être fortement deſſicatifs. Fabrice dit qu'il a vû de très-bons effets de l'uſage d'une grande éponge trempée dans de l'eau de chaux & miſe ſur le ventre. Galien conſeille au malade de s'enfoncer tout nud dans un tas de bled, parce que, dit-il, les laboureurs pour rendre les bleds plus gros & plus peſans, y mettent des bouteilles pleines d'eau, leſquelles ſe vuident peu-à-peu ; d'où la conſequence lui paroit juſte, que ſi le bled a la vertu de tirer imperceptiblement l'eau des bouteilles, il pourra bien faire ſortir celle qui eſt contenuë dans le ventre ; & il ajoute qu'en Egypte on gueriſſoit les hydropiques en leur expoſant le ventre au ſoleil, ou en les couchant ſur du ſable échauffé par les rayons de cet aſtre.

Vertus des Remedes internes.

Les remedes qu'on prend par dedans ſont en ſi grand nombre qu'il me ſeroit impoſſible de les raporter tous, ce ſont ceux qui animant les urines, pouſſent vers les reins, & qui par leurs particules inciſives & piquantes peuvent s'ouvrir un chemin pour s'évader ; on appelle ces remèdes apéritifs ou diurétiques, dont les plus forts ſont les ſels de cloportes, de rhue, d'armoiſe, de tartre, de geniévres & de polycreſte. M. le Prieur de Cabrieres qui a donné au Roy ſes ſecrets, y a inſeré pour un remede contre l'hydropiſie une poudre faite de limaille d'acier & d'eſprit de vitriol, dont on fai-

soit prendre six grains tous les jours. Il mettoit encore bouillir du iceleri sauvage dans du vin rouge, y ajoutant un peu de sené & de crystal mineral, pour en donner à boire un petit verre tous les matins, prescrivant à ses malades d'user alternativement de ce vin & de cette poudre, & leur recommandant surtout de repandre quelques goutes d'esprit de sel dans les bouillons. Avec ces remedes il prétendoit guérir toutes sortes d'hydropisies ; mais quoiqu'ils soient des meilleurs qu'on connoisse, il n'est pourtant pas sûr qu'ils réussissent ordinairement. Si donc après s'en être servi la maladie va en augmentant, il faut avoir recours à la Chirurgie qui nous propose deux moyens, l'un d'ouvrir le ventre, & l'autre de faire seulement des scarifications en quelqu'autre partie, comme au scrotum, aux cuisses, aux jambes, ou aux pieds.

Des Remedes Chirurgiques.

Lieux qu'on doit scarifier.

On les fait aux bourses & quelquefois à la verge, ou aux levres de la matrice, quand ces parties sont tellement gonflées qu'il semble impossible de faire écouler ces eaux autrement que par des petites playes, par où elles suintent goute à goute, faisant désenfler manifestement la partie à mesure qu'elles sortent. On est obligé d'en faire aussi aux cuisses, aux jambes, & aux pieds proche les malleoles ou sur le tarse, pour décharger ou faire regorger ces parties qu'on voit transparentes comme des bouteilles pleines d'eau. (a) La nature n'attend pas

(a) Si ces scarifications sont quelquefois suivies d'un heureux succès, c'est principalement dans l'anasarque qui est une espèce d'hydropisie universelle par infiltration de la limphe dans les cellules graisseuses, & non pas dans l'ascite qui est une espece d'hydropisie du bas ventre par épanchement. Cependant lorsque cette derniere est une suite de l'anasarque, les scarifications peuvent produire quelques bons effets. Les eaux infiltrées s'écoulent continuellement par ces ouvertures, qui se font pour l'ordinaire à la partie moyenne & interne de chaque jambe, & de la longueur de deux ou trois

toujours qu'on lui donne ce soulagement, car ces parties se crévent souvent d'elles-mêmes par l'abondance de la serosité qui les emplit & les tend ; quand cela arrive le malade en paroit soulagé, mais il ne fait que trainer son lien.

Utilités & inconvénens de ces ouvertures superficielles

On en voit à qui toutes les eaux de l'abdomen se vuident par ces ouvertures ; mais comme la source ne s'en tarit point, elles ne se peuvent refermer. L'eau qui en coule sans cesse rend une chair blanchâtre & cadavereuse les bords des ces ulceres, & quelquefois la grangrène y survient manque de chaleur naturelle qui se perd ou s'étouffe par la chute continuelle de ces eaux. On n'assure point de lieux particuliers où il faille faire ces scarifications ; mais les plus propres sont aux endroits les plus transparens & où la tumeur menace de crever, si on ne lui procure au plûtôt une sortie. Fabrice prétend mieux rencontrer quand il dit qu'il applique un cautere à la jambe pour donner un égout à ces eaux, & par ce moyen leur faciliter une issuë. Il y a quelques Medecins modernes qui préferent les vessicatoires aux scarifications ; mais cette pratique est mauvaise ; car outre qu'ils n'ouvrent pas la peau comme la lancette & qu'ils ne font que faire élever des vessies sous l'épiderme, c'est que la gangrène y survient infailliblement & en peu de tems.

La ponction est plus salutaire.

Quoiqu'il paroisse moins cruel de scarifier que de percer le ventre, toutefois je préfere la ponction

travers de doigt. L'inflammation & la gangrène surviennent quelquefois à la suite de ces espèces d'incisions ; mais ces accidens viennent souvent de ce que l'incision ne pénétre point jusques aux corps graisseux, ou de ce qu'elle pénétre plus avant. Le bistoury est l'instrument dont on se sert pour le faire. Il faut panser les petites playes avec un plumaceau chargé de baume d'Arceus, ou d'un simple emplâtre de Nuremberg & les couvrir de compresses chaudes, qu'on doit renouveller lorsqu'elles sont mouillées par les eaux qui suintent continuellement.

Raisons qui la font préferer aux scarifications.

par plusieurs considerations ; la premiere, c'est qu'on n'est pas obligé pour la faire d'attendre jusqu'à ce que les parties inférieures soient enflées & pleines d'eau, comme on fait aux scarifications ; la seconde, c'est que par la ponction on vuide plus d'eau en un quart d'heure, qu'on ne fait en huit jours par les scarifications, & ainsi on peut plus promptement secourir le malade : la troisiéme c'est que les eaux abbreuvant les muscles & les membranes de tous ces organes, elles en relachent les fibres, de maniere qu'il leur reste une foiblesse, dont ils reviennent rarement ; & la quatriéme, c'est que la plûpart de ces hydropiques finissent par le sphacéle qui survient souvent à l'endroit de ces ouvertures.

Sans nous arrêter aux raisonnemens de ceux qui improuvent la paracenthése, je conseillerai toujours de la faire, plûtôt que d'abandonner un malade à son sort, & que de le voir mourir sans secours. En effet ils nous representent assez les difficultés qu'ils trouvent à l'executer, mais ils ne nous enseignent rien de meilleur. Je préfererai donc à leur entêtement les expériences que j'en ai vûës sur plusieurs malades qui en sont bien guéris ; & j'en croirai Paré ; lorsqu'il dit qu'un crocheteur hydropique à Orleans fut guéri par un coup de couteau qu'un de ses camarades lui donna dans le ventre en se battant avec lui, toutes les eaux s'étant écoulées par la playe.

Cure faite par hazard.

Les endroits où on fait la ponction.

La ponction qu'on ordonne pour tirer les eaux de l'abdomen, se peut faire en deux differens endroits de cette région, sçavoir dans l'ombilic ou hors de l'ombilic.

Celle qu'on pratique au nombril ne differe point de celle que je vous ai montrée dans l'hydromphale, on se sert des mêmes instrumens, & on suit la même maniere d'opérer : car ces deux maladies ne different que du plus ou du moins ; c'est

toujours l'eau qu'il faut évacuer ; & il est arrivé quelquefois que pensant ne donner issuë qu'à une petite quantité de lymphe contenuë dans la tumeur du nombril, on en a vû sortir par la playe tout ce qui remplissoit le ventre, parce que souvent l'hydromphale n'est qu'un effet de l'ascite. (a)

Il y a deux méthodes de faire l'ouverture hors de l'ombilic, ou selon les Anciens avec la lancette, ou selon les Modernes avec le trocar. Elles sont toutes deux bonnes ; néanmoins il y en a une meilleure que l'autre, vous en jugerez après les avoir vûes.

Faux raisonnemens sur le choix de ces endroits.

Nous trouvons dans la plûpart de nos Auteurs des raisonnemens assez inutiles sur l'endroit du ventre où il faut faire l'ouverture : ils veulent qu'on ouvre le côté gauche quand l'hydropisie

(a) Quoique cette méthode paroisse être apuyée sur plusieurs Observations, & qu'on ait même vû quelquefois les eaux contenuës dans le bas-ventre s'évacuer par une ouverture que la nature s'étoit faite au nombril : cependant les Praticiens lui preferent la méthode ordinaire, qui est de faire cette ponction dans le milieu de l'intervale qu'il y a entre l'ombilic, & l'épine anterieure & superieure de l'os des îles. On évite par-là le danger de percer les aponevroses dont les blessures sont dangereuses, on évacuë une plus grande quantité d'eau à la fois ; & si le malade vient à guerir, on ne craint point qu'il se forme d'hernie dans le lieu de la ponction, comme il auroit pû s'en former à l'ombilic, si on l'avoit faite à cet endroit. il est nécessaire avant de faire cette opération, de s'assurer s'il y a une quantité suffisante d'eau épanchée dans le ventre. Pour le sçavoir, on met la main gauche à plat sur le côté du ventre, & de l'autre on donne sur le côté opposé des petits coups avec le bout des doigts. Ces coups déterminent une colonne d'eau à aller fraper la main immobile. Si cette colonne se fait sentir foiblement, il faut differer l'operation, parce qu'il n'y a pas assez d'eau épanchée pour la faire ; si elle ne se fait point sentir, c'est une marque qu'il y a peu ou moins d'eau dans la cavité de l'abdomen, ou que les eaux sont renfermées dans un Kiste.

vient du foye, le côté droit lorsqu'elle est causée par la ratte, & qu'on fasse la ponction dans le milieu si on reconnoît que le mal vienne des intestins. Pour appuyer leur opinion, ils apportent trois ou quatre raisons très-peu solides: ils disent qu'un côté déjà affoibli par la maladie, ne le doit pas être encore par l'incision qui d'ailleurs étant faite dans ce même côté obligeroit le malade à se coucher sur le côté opposite; & pour lors le viscere schirreux, c'est-à-dire le foye, la ratte ou l'intestin, pendant en bas, causeroit de la douleur par la pression qu'il feroit sur les parties saines; qu'il en arriveroit pis si le malade se couchoit sur la playe, parce que la section fait déja assez souffrir le côté blessé sans le fatiguer ainsi davantage; & enfin qu'il faut néanmoins être couché du côté du viscere malade pour le fortifier par la chaleur du lit.

Précaution pour le lieu de cette ponction.

Mais il est aisé de répondre que cette playe est trop petite pour augmenter considerablement le désordre plûtôt dans une situation que dans une autre, ou qu'on ne peut gueres sçavoir lequel du foye ou de la ratte est le plus offensé dans un hydropique: on n'aura donc aucun égard aux raisons précedentes, & on fera la ponction indifféremment ou du côté droit ou du côté gauche, le Chirurgien prenant celui qu'il trouvera plus à sa main. Toutefois je ne conseillerai point de percer dans le milieu du ventre à quatre doigts au-dessus de l'ombilic, à cause des aponévroses des muscles de l'abdomen qu'il faudroit couper; lesquelles outre la douleur qu'elles feroient sentir au malade dans l'opération seroient très difficile à se consolider: on peut donc faire la ponction à l'un des deux côtés, ou pour mieux dire, tantôt à l'un & tantôt à l'autre; car comme on ne doit pas tirer l'eau toute en une seule fois, & que souvent on est obligé de l'évacuer à cinq ou six reprises, il faut pour lors ouvrir des deux côtés alternativement.

Il s'agit à présent de vous enseigner la maniere de l'exécuter, & pour y procéder avec ordre, on doit examiner ici comme dans une entreprise importante, ce qu'il y a à faire avant l'opération, durant l'opération, & après l'opération.

Préparatifs pour cette opération.

Avant l'opération trois choses sont nécessaires, 1°. De préparer l'appareil; 2°. De situer le malade, 3°. De convenir du lieu où on doit faire la ponction.

Condition des instrumens.

Il faut avant tout dans cette opération aussi-bien que dans les autres, disposer son appareil qui consiste en instrumens, emplatres, compresses & bandages convenables, tels que vous les voyez arrangés dans la Planche XI. Les instrumens sont trois, une lancette B. une sonde C. & une canule D. la lancette doit être pareille à celles dont on fait les saignées, c'est-à-dire petite, afin de ne pas faire une trop grande ouverture: on envelopera la lame d'une bandelette de linge, & on n'en laissera de découvert qu'autant qu'il en faudra pour pénetrer jusqu'à l'eau. La sonde est un petit stilet d'argent semblable à ceux dont on a coutume de sonder les playes; elle doit être assez menuë pour passer par la cavité de la canule qui sera de plomb ou d'argent; ayant les conditions suivantes, qui sont 1°. d'être bien lissée pour ne point blesser. 2°. D'avoir une arrête à sa tête, de crainte qu'elle ne tombe dans la capacité du ventre. 3°. D'être percée de toute sa longueur & à ses côtés. 4°. De n'être pas si longue qu'elle puisse toucher aux parties internes. 5°. D'avoir deux petits trous à sa tête pour y passer un ruban, E. E. qui l'empêchera de sortir. 6°. D'être proportionnée à l'instrument avec lequel on a fait la ponction, car si elle étoit plus grosse, elle ne pourroit pas entrer, & si elle étoit plus menuë, les eaux s'échaperoient entr'elle & les bords de la playe.

Situation du Sujet.

L'appareil étant preparé, on situera le malade ; y en a qui le mettent à son séant dans son lit, & d'autres qui le font lever pour le faire asseoir dans un fauteüil de commodité. Cette derniere situation est la plus avantageuse ; car outre que les eaux tombent librement dans un vaisseau mis à terre entre les jambes du malade, c'est qu'on ne court pas le risque de répandre de l'eau dans le lit, qui doit être disposé à recevoir le malade incontinent après l'opération, ayant pour lors besoin de repos. (a)

L'endroit où on doit percer le ventre hydropique.

On léve ensuite la chemise du malade pour lui découvrir le ventre, & on marque avec un peu d'encre l'endroit qu'on veut percer. Les Auteurs nous disent que ce doit être quatre doigts au dessous & à côté de l'ombilic, afin d'éviter les aponévroses, & de faire la ponction dans le corps des muscles de l'abdomen ; mais si dans le tems que le ventre est gonflé & plein d'eau, on ne laissoit que quatre doigts entre le nombril & l'endroit où on applique la pointe de la lancette, il arriveroit indubitablement que la ponction se feroit dans ces aponévroses : il faut donc pour le plus sûr la faire sept ou huit doigts à côté & au dessous du nombril ; & on verra que le ventre étant vuide & revenu dans son état naturel, elle ne se trouvera plus qu'à quatre doigts de ce milieu de l'abdomen, & il est à croire que les Auteurs l'ont ainsi entendu.

Quelle direction doit avoir l'incision.

Ils ne conviennent pas encore si on doit faire l'incision en long, obliquement, ou en travers ; ceux qui la proposent en long disent qu'on évite par là de

(a) La meilleure situation où l'on puisse mettre le malade pour lui faire cette opération, est de le coucher sur le bord de son lit, de sorte qu'il soit comme sur un plan presque horisontal, & qu'il soit seulement un peu panché du côté où l'on doit faire la ponction. Cette situation determine les eaux à se porter vers ce lieu & à sortir en plus grande quantité.

de couper les fibres du muscle droit, ceux qui la font de biais prétendent ne pas endommager les muscles obliques, & ceux qui la recommandent en travers, préferent la conservation du muscle transverse à celles des autres. Les premiers se trompent, car en éloignant la ponction du nombril, elle ne se fait point sur les muscles droits ; les seconds ne réüssissent pas dans leurs prétentions, car la faisant de biais, on coupe toujours les fibres de l'un des deux obliques, parce qu'elles s'entrecroisent, mais il la faut pratiquer comme les derniers, c'est-à-dire en travers, vû que de cette façon l'incision sépare seulement les fibres du muscle transverse sans le couper, & lorsqu'on vient à ôter la canule, elles se raprochent les unes des autres & réjoignent les lévres de la playe du péritoine qui leur est adhérent, ce qui en avance la cicatrice.

Les circonstances qu'il faut observer pendant l'opération, sont celles ci ; un serviteur doit être placé derriere le malade, afin qu'appuyant de ses mains les deux parties laterales du ventre, il fasse pousser au-dehors l'endroit qui doit être piqué, & que la pointe de la lancette ne touche à aucune des parties contenuës. Après cela le Chirurgien prend de sa main droite cet instrument B. qu'il plonge en travers jusqu'à ce qu'il ait percé les muscles obliques ; là il fait une petite pause, puis tirant de l'autre main la peau en-bas, il acheve d'enfoncer la lancette jusques dans la capacité : & lorsque par les eaux qui sortent aux deux côtés de la lame il reconnoît qu'il y est entré, il prend la sonde C. de la main gauche, & il l'introduit dans l'abdomen à la faveur de cette lame qui lui sert de conducteur ; puis ayant retiré la lancette, & l'ayant donnée à quelque garçon, il en reçoit de la même main la canule D. dans la cavité de laquelle il fait entrer le bout de la sonde, & après avoir

changé de main il la pouſſe avec un peu de violence juſqu'à ce qu'elle ſoit dans la capacité ; alors retirant la ſonde, il voit ſortir l'eau par l'ouverture extérieure de la canule, de la même maniere que le vin ſort d'un tonneau qu'on vient de percer.

Ce n'eſt pas inutilement que je vous ai dit qu'il falloit percer le ventre en deux tems, & abaiſſer un peu la peau ; car par ce moyen la playe n'étant pas toute droite, l'ouverture des muſcles ſera bouchée par la peau qu'on aura tirée en bas, & la réunion s'en fera beaucoup plûtôt. Il faut bien ſe garder de tomber dans la faute que commit un Chirurgien de Montfort, qui faiſant cette opération à la femme d'un Officier du Roy, & voulant introduire la canule, quitta par mégarde la ſonde, qui s'étant gliſſée dans la capacité du ventre, n'en put être retirée qu'après la mort de la malade ; & quoique cet accident n'ait point été la cauſe de cette mort, néanmoins le peuple qui ne s'en peut toujours prendre qu'à quelque choſe de ſenſible, ne laiſſa pas de la lui imputer : il ne faudra donc point quitter la ſonde en la changeant d'une main, qu'on ne ſoit bien aſſuré de la tenir de l'autre.

La quantité d'eau qu'on doit tirer cette premiere fois, n'eſt point preſcrite. On la reglera ſelon les forces du malade ; on en pourra évacuer deux, trois ou quatre pintes ; & ſi on en croyoit les malades, on en tireroit encore plus, parce qu'à meſure qu'elle ſort ils s'en ſentent ſoulagés, & ils reſpirent plus librement. Mais ſuivez en cela l'avis des bons Praticiens qui nous défendent de vuider le ventre tout à une fois ; & veritablement il vaut mieux le faire à trois ou quatre repriſes, que d'aller tout à coup d'une extrême repletion à une extrême inanition, parce que les fortes & démeſurées évacuations ſont mortelles, & qu'en general tout ce qui excede eſt ennemi de la nature qui procede lente-

ment & par degrés. (a) Durant que l'eau ſort, on peut donner au malade un doigt de vin ou quelqu'autre liqueur pour l'empêcher de tomber en foibleſſe, & lorſqu'il y en a une quantité ſuffiſante de ſortie, on bouche le trou de la canule avec un petit tampon F. de charpie : deux ou trois jours après on revient, & en ôtant ſeulement le tampon, on laiſſe ſortir autant d'eau qu'on le juge à propos, & on continue ainſi à la tirer à pluſieurs fois juſqu'à ce que le ventre ſoit entiérement épuiſé de ces ſeroſités étrangeres.

Immédiatement après la prémiere évacuation, le trou de la canule étant bouché, on y appliquera un emplâtre G. de figure quarrée, chargée d'un médicament aſtringent, & on le couvrira d'une compreſſe H. qui déborde un peu, on met un ſe- *Ce qu'il faut faire après l'opération.*

(a) Les Chirurgiens de nos jours ne font point difficulté de tirer tout à la fois les eaux, mais ils font preſſer le ventre à meſure qu'elles s'évacuent, ils appliquent enſuite deſſus cette partie une ou deux ſervietes bien chaudes & pliées en pluſieurs doubles, & ſerrent toute la circonference avec un ſerviete pliée en long. Ils previennent par ce moyen la foibleſſe ou la défaillance qui ſuit quelquefois cette opération.

On attribue ordinairement la cauſe de cet accident à la peſanteur du foye, qui n'étant plus ſoutenu par les eaux ni par les muſcles dont le reſſort naturel eſt perdu pour un tems, tiraille en bas le diaphragme & le pericarde. Quelques-uns croyent qu'avant l'évacuation des eaux, la compreſſion cauſée par leur épanchement empêche le ſang de couler avec abondance dans les arteres de l'abdomen, & le détermine à ſe porter en plus grande quantité vers la tête ; mais qu'après l'évacuation, la compreſſion venant à ceſſer, il ſe trouve alors un vuide qui rapellant le ſang dans les arteres inferieures, le détourne de quelque ſorte des ſuperieures, & fait que le ſuc nerveux n'eſt plus porté dans toutes les parties en ſi grande abondance qu'à l'ordinaire, ce qui occaſionne la défaillance ou la ſyncope. Qu'elle ſoit cauſée par la deſcente du diaphragme, ou par le retour précipité du ſang dans les arteres de l'abdomen, le moyen propoſé convient également.

Voyez les Mémoires de l'Academie Royale des Sciences an. 1719.

cond emplâtre I. de même figure, & une autre compreſſe K. par deſſus, recouvrant le tout d'un troiſiéme emplâtre L. encore plus grand, & enfin d'une grande compreſſe M. qui comprime fortement l'endroit de l'ouverture. Ces emplatres & ces compreſſes ſont maintenuës par la ſerviete N. dont on fait un bandage circulaire ſoutenu par le ſcapulaire O. On remet enſuite le malade dans ſon lit, obſervant de ne le pas laiſſer coucher ſur le côté où on a fait la ponction, de crainte que les eaux ne repouſſaſſent le tampon en dehors, & qu'elles ne ſortiſſent à contre-tems, ou en ſi grande quantité que cela mettroit le malade en danger de ſa vie.

Voilà de quelle maniere ſe fait la paracenthèſe avec la lancette ſelon les Anciens. Voyons maintenant la méthode de la faire avec le trocar, ſelon les Modernes.

Méthodes des Modernes. Ceux-ci n'ont pas beſoin d'autant de préparatifs que les Anciens pour exécuter la paracenthèſe : il ne faut que deux choſes; un inſtrument P. & un emplâtre Q. L'inſtrument eſt appellé Trocar, (a) ou trois carts, parce que ſa pointe eſt triangulaire.

(a) M. Petit à perfectionné la canule du Trocart D. en y faiſant ajouter une eſpèce de goutiere ſemblable au bec d'un éguiere, & en y faiſant pratiquer une fente un peu large qui s'étend preſque juſques au bout de cet inſtrument. La goutiere par où les eaux s'écoulent, les dirige de maniere qu'elles ne tombent pas ſur le ventre du malade, comme cela arrive ſouvent quand on ſe ſert de la canule ordinaire. La fente tient lieu de la canelure d'une ſonde & ſert à diriger les inſtrumens tranchans dans les cas où il eſt à propos de faire la ponction à une tumeur avant d'y faire l'inciſion. Ce qui ſe pratique lorſqu'on ne connoit pas la nature du fluide qui forme une tumeur, car il eſt très-important de le connoitre avant d'en venir à l'inciſion. Si la tumeur étoit formée par du ſang, elle ſeroit anevriſmale, & l'on ne pourroit pas par conſequent faire une inciſion ſans expoſer le malade à une hemorragie fort dangereuſe.

Il a la figure d'un poinçon, & ſa longueur eſt de deux ou trois travers de doigts, étant percé tout de ſon long comme une canule, excepté vers la pointe où il a lateralement quatre petits trous par où l'eau trouve moyen d'entrer dans ſa cavité & de ſortir hors du corps : il eſt muni comme une canule d'une tête qui fait qu'en preſſant deſſus avec le pouce, on a aſſez de force pour l'enfoncer tout d'un coup ; puis en ôtant le pouce de deſſus l'ouverture, on voit ſortir l'eau comme d'un robinet. De ces Trois-carts on en fait qui ſont emmanchés & dont l'aiguille eſt dans la cavité d'une petite canule. Pour mettre l'une ou l'autre en uſage, on fait aſſeoir le malade dans un fauteuil, & on commande à un garçon d'appuyer ſur les côtés du ventre pendant qu'on en tire la peau un peu en haut ou en bas, à l'endroit qu'on a deſſein de percer: puis on l'enfonce dans le ventre tout d'un coup, comme on fait un foret dans un muid de vin ; (a) on met

(a) Pour faire cette opération, on tient dans la main le manche du trocar, on allonge le doigt indicateur ſur la canule, on porte la pointe de l'inſtrument ſur l'endroit où l'on veut l'introduire, & on le pouſſe perpendiculairement avec le creux de la main. Le doigt indicateur modere la force avec laquelle on le pouſſe. Il faut que l'inſtrument perce tous ces tegumens, c'eſt pour cela qu'on le porte perpendiculairement. Car ſi on le portoit obliquement, il pourroit gliſſer entre ces envelopes & n'en ouvrir qu'une partie. Il faut prendre garde qu'il n'entre trop avant de peur qu'il ne perce quelque vaiſſeau ou qu'il ne bleſſe quelque autre partie intérieure. C'eſt pour cela que le doigt indicateur doit moderer la force avec laquelle on le pouſſe.

Quand le Trocar eſt ſuffiſamment entré dans le ventre: on en retire le poinçon, & on y laiſſe la canule pour donner iſſuë à l'eau épanchée. On la tient par le pavillon ou par la cuilliere avec deux doigts, & un Aide preſſe legerement & par degré le côté du ventre opposé à celui qu'on a percé.

Il arrive quelquefois que les eaux, après avoir coulé pendant quelque tems, s'arrêtent tout d'un coup. Il

un baſſin aux pieds du malade, qui reçoit l'eau qui ſort, & qu'on laiſſe couler à diſcretion. Lorſqu'on trouve qu'il en eſt aſſez ſorti, il n'y a qu'à retirer le trocar; l'eau ceſſe de ſortir dans le moment, & on n'en voit pas ſuinter une ſeule goute, parce que la peau, les muſcles & le péritoine ſe rétabliſſant, bouchent les ouvertures les uns des autres. On met ſeulement ſur la ponction un emplâtre de céruſe de la grandeur d'une piéce de quinze ſols. Quand il eſt beſoin de retirer de l'eau, on fait des ponctions nouvelles alternativement des deux côtés autant de fois qu'on le juge néceſſaire afin que l'un ne ſoit pas plus maltraité que l'autre, faiſant enſorte que les ponctions qui ſeront renouvellées ſur un même côté ſoient ſéparées entr'elles d'environ deux doigts.

Raiſon de la préférence qu'on donne à cette ſeconde méthode où le Trocar eſt employé.

Cette ſeconde maniere l'emporte de beaucoup ſur l'autre, & lui eſt préferable par toutes ſortes de raiſons; il ne faut point un ſi grand appareil, la ponction eſt plus petite & par conſequent la douleur moindre; elle eſt auſſi plûtôt faite, on eſt ſûr que les eaux ne s'échapent point, & il ne faut ni compreſſe ni bandage, qui ne font ſouvent qu'embarraſſer. Je vous conſeille donc de vous en tenir à cette derniere méthode, vous en verrez certainement de ſi bons effets que vous abandonnerez entiérement comme moi, la méthode ancien-

faut alors introduire dans la canule une ſonde boutonnée, pour repouſſer l'obſtacle qui s'opoſe à leur ſortie, & qui eſt ordinairement l'inteſtin ou l'épiploon. M. Morand après avoir fait la ponction à un malade, tira une eſpece de membrane très-fine & chifonnée, qui s'étoit preſentée au trou de la canule, ce qui empêchoit l'eau de ſortir. Ce malade mourut trois mois après. M. Morand ouvrit ſon cadavre, & y trouva une autre portion de pareille membrane, qui probablement avoit fait avec la premiere une eſpèce d'envelope ou de Kiſte qui contenoit les eaux. Il croit que ces membranes avoient été formées des parties les plus épaiſſes de la liqueur.

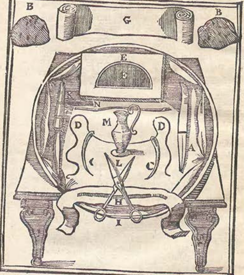
voyez l'Hiſtoire de l'Academie des Sciences, année 1723

ne, pour ne vous plus ſervir que du trocar qui a conſervé la vie à pluſieurs, entr'autres à l'Ecuyer de Madame de Châteauneuf, à qui on a tiré plus de ſix-vingt pintes d'eau, par vingt-cinq ponctions & qui continuë toujours de vivre.

En l'année 1705, Noſſeigneurs les Princes étant à Liancour, M. Ducheſne & moi nous fumes priés de voir le Jardinier de M. le Duc de la Rochefoucault, il étoit hydropique, nous conclumes l'opération, & je lui tirai par le moyen du Trocar ſept pintes d'eau, & comme nous fumes obligés de le quitter, nous chargeames un Chirurgien de Clermont de lui faire une ſeconde ponction huit jours après, par laquelle il tira encore quatre pintes d'eau, il lui fit prendre enſuite pendant trois mois les remedes que nous avions ordonnés, il en fut parfaitement guéri, & deux ans après il vint à Verſailles m'en remercier en très-bonne ſanté.

Je vous ai dit tantôt que pour guérir l'hydropiſie, deux choſes étoient néceſſaires, l'une de faire ſortir les eaux, & l'autre d'empêcher qu'il ne s'en amaſſât de nouvelles. La premiere intention s'accomplit par tous les moyens que je viens de vous faire voir; & la ſeconde par les remedes pris intérieurement; de ſorte qu'après que le Chirurgien a fait de ſa part tout ce qui regarde l'opération, le malade n'en doit pas demeurer là, il faut au contraire qu'il s'aſſujetiſſe à prendre des remedes apéritifs & diurétiques capables de détourner ces ſéroſités de la route du ventre & de leur faire prendre le cours que la nature leur a tracé pour être évacuées: dans cette ſage réſolution, il aura recours à un Medecin habile qui lui preſcrive ce qui regarde la pharmacie & la diéte, d'où il doit attendre la confirmation de ſa ſanté.

XII. FIG. DE L'OPÉRATION CÉSARIENNE.



Etimologie du mot de Césariénne.

L'Opération Césarienne est une incision qu'on fait au ventre d'une femme grosse pour tirer l'enfant contenu dans sa matrice, lorsqu'il n'en peut pas sortir autrement. On l'appelle Césarienne parce que Scipion l'Africain ayant été tiré du ventre de sa mere par incision, fut nommé César, pour cette raison : & ce nom s'étant conservé à ses descendans & à ceux qui étoient venus au monde

de même, on appella Césarienne l'opération qui avoit fait ainsi les Césars : mais Pline qui en rapporte l'histoire, ne dit point si ce fut du vivant ou après la mort de la mere que cette ouverture se fit, circonstance qu'il ne devoit pas oublier. Il y a néanmoins apparence que la mere étoit morte ; car il est rare de trouver de personnes assez cruelles pour faire une pareille opération à une femme vivante.

En quelle occasion on a pratiqué cette opération.

Il faut être aussi barbare que le fut Henri VIII. Roi d'Angleterre auteur du Schisme de ce Royaume. Il avoit épousé en troisiémes nôces Jeanne Seimer Demoiselle d'Anne de Boulen sa seconde femme : la Reine étant dans les douleurs de l'accouchement de son premier enfant, on vint demander au Roy lequel il vouloit qu'on sauvât, ou la mere ou l'enfant, parce qu'on ne voyoit point de moyen de les conserver tous deux : l'enfant, répondit il, car pour des meres j'en trouverai assez. Cette reponse ne laissa pas que d'étonner, quoiqu'on ne dût point en attendre d'autre d'un Prince qui de sept femmes qu'il eut ; en repudia les unes & fit décapiter ou mourir miserablement les autres, & qui venoit de renoncer à sa Réligion.

Thevenin qui décrit cette opération, nous dit qu'elle se fait en trois occasions differentes ; sçavoir quand la mere & l'enfant sont vivans, ou quand la mere est morte & l'enfant vivant. Il est même assez hardi pour nous conseiller de la mettre en usage, mais il ne nous marque point l'avoir faite, ni même qu'il l'ait jamais vû faire à personne.

Il y a quelques Auteurs modernes qui épousant son entiment nous rendent cette opération si aisée, par la description qu'ils en font, que si nous les en croyons, nous la pratiquerions dès qu'on trouveroit lesmoindres difficultés dans un accouchement ; mais s'ils avoient été témoins d'une telle opération, ils changeroient bien-tôt d'opinion, & ils

conviendroient qu'un Chirurgien doit n'avoir pas d'humanité pour l'entreprendre.

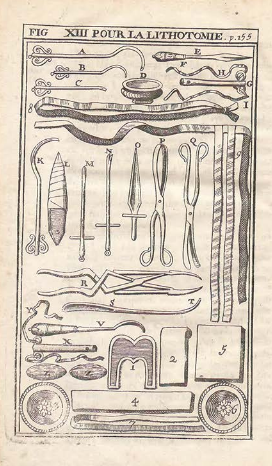
Cruauté de cette opération.

Son idée seule feroit trembler les plus intrépides. Jugez aussi quelle resolution il faut avoir, pour aller à une femme vivante lui ouvrir le ventre, en lui faisant une incision de plus d'un demi-pied de long; ensuite fouillant dans la capacité de l'abdomen, faire une semblable playe au corps de la matrice, puis percer les membranes & tirer un enfant par toutes ces ouvertures. Si cette opération effraye le Chirurgien, quand même il l'execute après la mort de la mere, quelle horreur ne doit-elle point imprimer quand elle est accompagnée des cris d'une mere qu'on fait souffrir avec une cruauté sans exemple, & d'une quantité de sang prodigieuse qui sortant par de si grandes playes, peut faire périr la mere dans l'instant, & entre les mains de l'opérateur.

Raisons qui la condamnent.

S'il est vrai qu'une égratignure faite par un coup d'ongle à la matrice, y cause des inflammations & souvent la mort, & qu'un ulcere pour petit qu'il soit, y devient presque toujours incurable, quelle suite fâcheuse ne doit-on pas attendre d'une incision longue de six à sept pouces? Ceux qui l'aprouvent avancent deux choses qui ne s'accordent point avec l'expérience; l'une que la femme ressent très-peu de douleur quand on lui coupe la matrice, & l'autre que l'hemorragie qui en arrive n'est point si grande qu'on se l'imagine. La sensibilité de la matrice détruit le premier préjugé, puisque de l'aveu de toutes les femmes les douleurs qu'elles ressentent à cette partie sont insurmontables, & un leger ulcere y est infiniment plus douloureux qu'en aucun autre endroit du corps; le grand nombre de vaisseaux qui arrosent l'uterus, & leur grosseur dans le tems qu'il renferme un enfant, condamnent la seconde raison qu'ils allèguent; car s'ils avoient ouvert une femme morte





dans cet état, ils seroient surpris d'y voir tant de veines & d'arteres; & ces vaisseaux qui lorsqu'une femme n'est point enceinte ne passent point la grosseur d'une petite corde de luth, ont sur la fin de la grossesse, acquis le diametre d'un gros tuyau de plume à écrire. Le moyen donc de couper tant de caneaux remplis de sang, & d'empêcher en même tems qu'il n'en sorte une abondance terrible. Ce qu'ils répondent à cet article n'est nullement recevable; ils disent que l'enfant n'est pas plûtôt tiré de la matrice, qu'elle commence à reprendre son volume ordinaire, & qu'en se rétrécissant elle bouche les orifices des vaisseaux que l'incision a ouverts; mais cet organe ne se resserre que peu à peu, & il lui faut deux ou trois jours au moins pour revenir dans son état naturel; & dans l'espace d'une demi-heure au plus une femme pourra perdre son sang jusqu'à mourir.

Histoires qui semblent la rendre praticable.

Ils ajoutent qu'on a vû des enfans crever le sac qui les contenoit & tomber dans la capacité du bas-ventre où ils ont demeuré pendant plusieurs années sans que les meres en soient mortes. Il est vrai que j'ai lû quelques histoires qui avancent ce fait. M. Bayle nous en a donné une, arrivée à Toulouse, dans laquelle il raporte que l'enfant demeura vingt-cinq ans ou environ dans le ventre de sa mere. Une autre semblable histoire m'a été faite à Pont-à-Mousson. La Cour y passant en l'année 1673, Frere Barbilart Apoticaire des Jesuites de cette Ville, montra à la Reine qui visitoit leur Maison, un enfant qu'il gardoit dans de l'eau devie, & qu'il disoit avoir été trouvé dans le ventre de sa mere après sa mort. Je lui demandai son sentiment sur un fait si particulier, & il me répondit en présence de sa Majesté, qu'il croyoit que c'étoit un enfant jumeau avec la mere, qui avoit été conçu en même tems qu'elle, comme sont tous les jumeaux, & qu'il n'y avoit ici que cette difference

sçavoir, que l'un avoit été formé dans le corps de l'autre. Je lui fis voir que son opinion n'étoit pas soutenable, puisque cette femme n'avoit point eû de grosseur dans le ventre jusqu'à l'âge de ving-six ou vingt-sept ans, qu'étant devenuë grosse & ayant atteint le terme de la grossesse, elle avoit certainement senti de grandes douleurs qui ne se terminerent point par un accouchement; que vraisemblablement l'enfant dans le tems de ses douleurs avoit crevé la poche qui le contenoit, & qu'étant sorti dans la capacité du ventre, il y avoit pû rester pendant les vingt années qu'elle porta cette grosseur, d'autant plus que les eaux mêmes où l'enfant flottoit dans cette poche s'étant épanchées dans le ventre avoient pû le conserver tout ce tems-là, parce qu'ils lui tenoient lieu d'une saumure dans laquelle il s'étoit racourci & comme pétrifié n'ayant presque plus la figure d'un enfant.

Examen de ces histoires. Ces deux histoires ne prouvent point la possibilité de l'opération dont nous parlons à l'égard d'une femme vivante, parce qu'il est certain que ces enfans trouvés dans le vuide de l'abdomen, n'ont point été formés dans la cavité ordinaire de la matrice que nous appellons son fond, mais dans l'une des trompes, n'étant pas impossible qu'un œuf s'y soit arrêté, & qu'ayant pris accroissement jusqu'à une certaine grandeur, cette trompe qui ne pouvoit plus prêter davantage, se soit rompuë, pour permettre à l'enfant de tomber dans quelque endroit du ventre inferieur, & que les vaisseaux de de cette même trompe n'étant pas si considerable que ceux de la matrice, ils n'ayent pas versé assez de sang pour causer la mort: ainsi je persiste dans mon sentiment, qui est qu'un enfant quelques efforts qu'il fasse, ne peut point crever la matrice, parce qu'elle peut s'étendre autant qu'il est besoin pour le contenir; & nous voyons même tous les jours, qu'elle est capable d'en renfermer deux, & souvent jusqu'à trois, qui ne la font point rompre.

Je ne mets point en doute ces deux histoires que je trouve possibles de la maniere que je viens de dire; mais je suis plus assuré de celle-ci que je vais vous raconter en deux mots, & qui confirme ce que j'avance. Dans le mois de Juin 1681, une des femmes de chambre de Madame la Dauphine, étant grosse de six mois ou environ, fut surprise de douleurs excessives à la région de la matrice, les cris qu'elle faisoit marquoient que cette partie n'est pas des moins sensibles. Les convulsions survinrent, on vit son ventre s'enfler, & elle mourut un quart d'heure après. La Reine & Madame la Dauphine étonnées d'une mort si prompte, m'ordonnerent de faire l'ouverture de son corps, pour en sçavoir la cause. Je la fis le lendemain en présence de M. Daquin alors premier Médecin du Roy, & de M. Fagon premier Médecin de la Reine. Je trouvai la capacité du ventre toute pleine de sang, & un enfant couché sur les boyaux. J'examinai la matrice qui n'étoit pas semblable aux autres, elle avoit deux fonds; dans l'un je trouvai un faux germe, & dans l'autre qui étoit la surnumeraire, avoit été formé l'enfant, lequel y ayant vecu jusqu'au sixiéme mois avoit crevé cette partie, qui n'étant ni aussi ferme ni aussi épaisse que le fond d'un uterus ordinaire, n'avoit pû résister davantage; mais les vaisseaux qui la nourrissoient ayant par leur rupture répandu le sang en abondance dans l'abdomen, la femme mourut en peu de tems. J'en donnerai au public une rélation sous le Titre d'Histoire anatomique d'une matrice extraordinaire avec les approbations de M. M. les deux premiers Médecins.

Autres raisons qui en détournent. Ce n'est pas seulement la cruauté de cette opération, & la mort presqu'inévitable qui la suit, qui nous doive ôter la pensée de la faire; mais encore la Réligion qui nous la défend; car ayant

été mis en question lequel des deux on devoit sauver ou de la mere ou de l'enfant, lorsque les Accoucheurs ou les Sages-femmes se trouvoient dans l'impuissance de conserver la vie à l'un & à l'autre ensemble, MM. les Docteurs de Sorbonne & les plus fameux Casuites ont décidé qu'il falloit plûtôt sauver la mere que l'enfant. Sur ce principe, il faut bien se donner de garde de tenter sur elle une opération qui la tueroit infailliblement.

Il y en a qui nous disent qu'elle a été faite à Londres & à Amsterdam, & on entend tous les jours de bonnes femmes & des hommes aussi crédules qu'elles, soutenir qu'on l'a faite à leurs voisines ou à leurs commeres. Je mets toutes ces histoires au rang de celles qu'on débite sur les esprits & sur les sorciers, je n'en crois rien du tout. On publie tant d'extravagances, qu'un honnête-homme doit se méfier de tout, & ne croire que ce qui est raporté par gens dignes de foi ; & comme il n'y a pas un de nos célébres Chirurgiens qui osât la pratiquer, je suis en droit de l'improuver à leur exemple.

Réfutation d'un Moderne.

Un Auteur moderne qui conseille & qui approuve cette opération, dit pour autoriser son procedé, qu'une femme de Château-Thieri vint à l'Hôtel-Dieu de Paris pour se faire traiter d'une hernie ventrale excessivement grosse ; qu'après l'avoir pansée pendant trois mois, elle mourut, & que cette femme ayant assuré de son vivant qu'on lui avoit fait autrefois l'opération Césarienne, les Chirurgiens de ce lieu eurent la curiosité de l'ouvrir après sa mort. Ils trouverent que la playe du ventre n'ayant pas été bien réunie, avoit donné occasion à cette hernie de se former, & on remarqua au corps de la matrice, tant extérieurement qu'intérieurement, des lignes qui désignoient l'endroit où la cicatrice s'étoit faite. Je répons premierement que ces lignes pouvoient être celles

Explication du fait qu'il raporte.

qui s'y trouvent naturellement, lesquelles ont trompés quelques Auteurs, & leur ont fait dire mal-à-propos, qu'elles separoient la matrice en deux cavités, dont la droite étoit pour les garçons, la gauche pour les filles. J'ajoute que la playe du ventre pouvoit avoir été causée par quelque grand abcès à cette partie, & que si cette femme assuroit qu'on lui avoit fait cette opération, qu'elle n'étoit pas la premiere à qui après avoir accouché dans des convulsions & sans connoissance, on avoit fait accroire qu'on lui avoit tiré son enfant par le côté ; & enfin je conclus, que quand même une telle histoire seroit véritable, elle prouve que cette opération doit être mise au rang de celles qui tuent les personnes sur lesquelles on les pratique, puisque cette femme n'a fait que trainer depuis ce tems-là une vie miserable & pleine d'incommodités qui l'ont à la fin conduite dans un hôpital, où elle a trouvé la mort. L'observation que nous allons raporter, paroit favoriser encore davantage l'opinion où nous sommes présentement.

Autre fait auquel on répond.

Le sieur Raleau Maître Chirurgien de Xaintes, nous dit qu'en l'année 1689. il fit l'opération Césarienne à la femme d'un Marchand de cette ville, qui n'avoit pas pû accoucher après trois jours de travail ; qu'il l'executa en présence du sieur Jolin son confrere. L'enfant vécut deux jours, & la mere en guérit. En passant par Xaintes avec le Roi d'Espagne & les Princes, je fus loger chez le sieur Moreau habile Médecin, de qui je m'informai si cette histoire étoit veritable. Il me dit qu'il n'avoit point été présent à cette opération, qu'il avoit vû la malade quinze jours après avec trois ou quatre de ses confreres,& qu'ils l'avoient trouvée en état de guérison ; que cette femme en étoit demeurée boiteuse, qu'elle n'avoit point eu d'enfans dans la suite, & qu'après la mort de son mari elle s'étoit retirée de la ville pour aller demeurer en une maison de campagne.

Mais cette histoire dont la fin semble avoir été plus heureuse que la précedente, justifie ce qu'on disoit de ce Chirurgien qu'il étoit trop entreprenant; puisque trois jours de travail ne sont pas un tems suffisant pour désesperer qu'une femme puisse accoucher par les voyes ordinaires; que sçait-on si la matrice étoit bien cicatrisée, & s'il n'y est pas resté une fistule ou un ulcere, qui suintant sans cesse, lui aura fait mener une vie languissante le peu de tems qu'elle a restée au monde après cette opération.

Je ne me rends point à de pareilles histoires, non plus qu'à la raison de ceux qui disent qu'il ne faut faire l'opération que quand il y a de l'impossibilité que la femme puisse accoucher autrement, car vous trouverez très-peu de femmes qui ne puissent accoucher naturellement; c'est toujours l'impatience ou de la femme, ou de l'accoucheur; ou des assistans, qui fait désesperer que l'enfant sorte par la voye ordinaire, il n'y a qu'à differer; si une matrice se trouvant d'une consistence très-dure, est tardive à s'ouvrir, ne vous impatientez pas, elle fera en quatre ou en six jours ce qu'elle n'a pas pû faire en deux. Il ne faut pas souvent se régler sur les cris de la femme, il y en a qui pour les moindres atteintes qu'elles commencent à sentir, se plaignent plus fort que les autres ne font dans les plus grandes douleurs; c'est ce qu'il faut examiner, & sur tout prendre patience, parce que l'accouchement étant l'ouvrage de la nature, elle en vient toujours à bout, principalement quand l'Accoucheur ou la Sage-femme lui aident par les moyens que l'art leur enseigne, & que la prudence leur fournit dans les cas particuliers. On doit donc s'en rapporter à elle, puisqu'il est certain que toutes les femmes ont communément toutes les dispositions nécessaires pour accoucher, les unes plûtôt, les autres plûtard.

Confirmation des raisons précedentes.

Il y a cinq ans qu'à Versailles Madame la Comtesse de Clermont, grosse de son premier enfant, sentant les premieres douleurs de l'accouchement, se mit entre les mains de M. Mauriceau le plus célebre Accoucheur de Paris. Après trois jours de douleurs & malgré tous les efforts de la mere, l'enfant n'ayant fait aucune démarche pour sortir, M. Dionis le fils fut appellé. Ils firent l'un & l'autre tout ce que leur art leur inspiroit, & néanmoins l'enfant n'avançoit point; le cinquiéme jour les forces de la mere diminuant, & la voyant en état de mourir si on ne la secouroit promptement, ils résolurent de l'avis & en présence des Médecins de la Cour, de l'accoucher de force, c'est-à-dire, de tirer l'enfant avec le crochet. M. Dionis comme le plus fort travailla, il planta son crochet à la nucque du col de l'enfant, où ayant senti un point d'apui ferme, en tirant fortement il fit avancer la tête & par-conséquent le corps, dont il la délivra & lui sauva la vie. Si le sieur Kaleau s'étoit trouvé à un pareil accouchement, il auroit fait l'opération Césarienne; mais ici il n'en fut pas question, elle ne fut pas seulement proposée. Deux ans après cette Dame a eu un second enfant dont M. Dionis l'a accouchée sans se servir d'instrumens, & aujourdhui elle est grosse d'un troisiéme dont il faut esperer qu'elle accouchera heureusement.

Par tout ce discours vous voyez bien que je suis entierement opposé à ceux qui conseillent de faire l'opération Césarienne à une femme vivante. M. Mauriceau qui a très-bien écrit sur tout ce qui regarde les accouchemens, la condamne absolument dans ce cas. Vous pouvez en voir les raisons dans le Chapitre où il parle de cette opération: mais je suis comme lui dans le sentiment qu'on la doit faire, & que même on est obligé par un commandement exprès de la Loy, d'ouvrir le ventre à tou-

tes les femmes grosses dans le moment qu'elles viennent d'expirer.

Deux principaux motifs engagent le Chirurgien à faire l'opération Césarienne à une femme enceinte aussitôt qu'elle a expiré : l'un est pour tâcher de sauver la vie à l'enfant, l'autre est pour le baptiser.

Si un Chirurgien se trouve présent lorsqu'une femme grosse de huit ou neuf mois viendra d'être assassinée, ou tuée par quelqu'autre malheur, ou qu'elle aura subitement fini ses jours par une apoplexie, par une frayeur, &c. il n'est pas impossible qu'en lui ouvrant incontinent le ventre, il n'en tire incontinent l'enfant encore en vie, & que par ce moyen il ne le garantisse de la mort qui lui arriveroit indubitablement s'il séjournoit encore dans la matrice quelques instans après que le principe de la vie de la mere a été détruit. Il y a des exemples que des enfans tirés de cette maniere ont vécu l'espace d'une vie ordinaire. C'est pourquoi sans perdre de tems en raisonnemens, le Chirurgien doit promptement en venir à l'opération, pour tâcher de sauver la vie à l'enfant, comme il est arrivé quelquefois.

Les Cas où elle doit être faite. Si la femme n'étoit grosse que de quatre, cinq ou de six mois, il n'y auroit pas d'aparence pour lors que l'enfant pût long tems survivre, néanmoins il faudroit faire l'opération Césarienne, dans l'espérance de trouver encore l'enfant vivant ; & de le baptiser avant qu'il mourût. Ainsi en quelque tems de la grossesse que ce soit, & par quelque cause de mort qu'une femme soit périe, il lui faut ouvrir le ventre, vû que s'il n'est pas possible de conserver la vie à l'enfant, du moins on a sujet d'esperer de pouvoir lui donner le Sacrement de Baptême, ce qui peut arriver plus sûrement & plus vite que si on s'y prenoit d'une autre façon.

Le nom d'embryoulkie que les Grecs ont donné

à cette opération, étant dérivé de *Embryon*, qui signifie enfant, & *Helkein* qui veut dire tirer, nous fait voir qu'elle se pratiquoit avant qu'il y eût des Césars ; comme aussi que Scipion l'Africain n'est pas le premier qui ait été mis au jour de cette maniere ; & que si le nom d'opération Césarienne est demeuré, c'est qu'il est plus facile à prononcer que celui d'Embryoulkie. Voici comment elle se fait.

Ceux qui conseillent cette opération à une femme vivante, disent qu'avec ce bistouri A. Il faut faire une grande incision à la partie latérale du ventre, en traçant la figure d'un croissant, & ouvrir tout de suite le fond de l'uterus pour en tirer l'enfant par les ouvertures faites à ce viscere & au bas-ventre par le même instrument ; qu'on doit avec ces éponges B. B. imbiber tout le sang épanché par l'opération ; qu'il ne faut point faire de suture à la matrice, parce qu'en se resserrant d'elle-même, les lévres de la playe se raprochent l'une de l'autre ; mais qu'il faut coudre le ventre comme à la gastroraphie, avec ces deux aiguilles courbes C. C. enfilées du cordonnet D. D. & la suture étant faite, la couvrir de l'emplâtre E. puis de la compresse F. ensuite du bandage circulaire G. qu'on fait tenir par le scapulaire, H. ayant soin de panser tous les jours cette playe, qui se guérit, à ce qu'ils nous témoignent, aussi facilement que celles des autres parties du corps. Moyen de l'exécuter.

Ceux qui ne la pratiquent que sur des femmes mortes, attendent qu'elles ayent rendu le dernier soupir, & au même instant le Chirurgien travaille avec toute la diligence possible. Pour cet effet on ne met point le corps sur une table, comme on fait dans les ouvertures ordinaires, on ne marque point avec de l'encre l'endroit où on doit faire l'incision, on ne la fait point dans l'un des deux côtés du ventre, parce qu'il y a plus d'épaisseur

que dans le milieu, & pour abreger le tems on ne donne point à l'incision la figure d'un croissant, comme il y en a qui l'ordonnent. Il commence par mettre un baillon dans la bouche de la femme, afin de la tenir ouverte; il lui découvre le ventre, & avec le scapel K. il lui fait une incision longitudinale au milieu de l'abdomen, en commençant au-dessous du cartilage xiphoïde & finissant au-dessus des os pubis. Aussi-tôt qu'il a percé le péritoine en un endroit, il y introduit un des doigts de sa main gauche pour le soulever, & avec des ciseaux L. il acheve de l'ouvrir de toute la longueur du ventre. Il apperçoit d'abord la matrice, parce que l'épiploon est monté en haut & les intestins rangés à côté; & avec le même couteau il fend la matrice, en y faisant une incision capable de donner passage à l'enfant, qui se trouvera enveloppé de ses membranes qu'il faudra déchirer si elles sont tendres, ou couper si on les croit trop dures pour pouvoir les ouvrir & les écarter avec les ongles. L'enfant étant à découvert, on lui souleve la tête de la main gauche, & de la droite lui versant de l'eau contenue dans la burette M. on le baptise sans aucun délai; puis on le tire de la matrice, on lui lie le cordon avec ce fil, N. Environ à un pouce du ventre, & on le coupe ensuite à un demi doigt au dessus de la ligature. Enfin on donne l'enfant à quelque femme, qui l'ayant enveloppé dans un chaufoir fort chaud, le porte auprès du feu, où on employe toutes sortes de moyens pour le faire revenir de sa foiblesse, soit en le réchauffant, soit en le lavant avec du vin tiéde, soit en lui en souflant au visage, & lui ouvrant la bouche afin qu'il puisse avaler quelques gouttes de liqueur spiritueuse.

Ce qu'on y doit observer.

Si je vous ai dit qu'il falloit tenir la bouche de la mere ouverte pendant l'opération, ce n'est pas que sur ce chapitre je sois dans l'erreur du menu

peuple qui croit que l'enfant respire dans le ventre de sa mere, & qui s'imagineroit que trouvant l'enfant mort, comme il arrive le plus souvent, ce seroit la faute du Chirurgien qui n'auroit pas mis un baillon dans la bouche de la mere. Je sçai que cette circonstance est inutile, mais il ne la faut pas omettre, pour contenter les assistans, & pour éviter tous les sots discours que feroient à l'encontre du Chirurgien quelques femmelettes, ou gens qui n'ayant aucune connoissance de l'Anatomie, ne sçavent point qu'il n'y a point de communication de la bouche avec l'uterus.

Autres précautions.

Il ne faut pas faire l'ouverture de la matrice avec trop de précipitation, ni enfoncer le scapel trop avant tout d'un coup, dans la pensée qu'elle auroit l'épaisseur de deux travers de doigts, comme l'ont avancé la plûpart des Auteurs; car on ne manqueroit pas de blesser l'enfant, puisqu'il est constant qu'elle est plus mince dans les derniers tems de la grossesse que dans les premiers, & que semblable aux autres membranes, elle diminuë d'épaisseur à mesure qu'elle s'étend. Ce qui a trompé ces Anciens, c'est que l'ayant ouverte à l'endroit où le placenta étoit attaché, c'est-à-dire dans son fond, ils ont confondu l'épaisseur de cet arrierefaix avec celle de la propre substance de la matrice distingué de ses vaisseaux sanguins & lymphatiques, qui sont véritablement fort gros, mais dont les tuniques sont fort minces. Ils nous ont fait là-dessus bien des raisonnemens qui se détruisent par l'expérience même.

Le Chirurgien doit être instruit de cette disposition naturelle de la matrice, de crainte de se tromper en pareille occasion; mais pour peu qu'il ait d'adresse, il ne blessera pas l'enfant; car sous la matrice il y a des envelopes qui contiennent l'eau au milieu de laquelle nage cet enfant, ce qui facilite l'opération, & empêche qu'on ne le blesse à

moins que d'y aller inconsidérement & à l'étourdi.

Marques pour connoître si l'enfant est en vie dans l'uterus.

On connoît que l'enfant est vivant ou mort en touchant son cordon ; si on y sent un battement, c'est signe qu'il est en vie, & alors il le faut baptiser, & si on n'en sent point, il y a tout sujet de croire qu'il est mort. Surquoi on fait alors une question ; sçavoir, si on doit le baptiser ou non, parce qu'il y a des Casuites qui veulent qu'on ait des signes certains de la vie pour administrer le Baptême, disant que ce seroit prophaner ce Sacrement que de le donner à un cadavre. Pour moi je les baptise tous, & cela pour deux raisons : l'une est qu'il peut arriver qu'un enfant soit en vie & qu'il lui reste encore quelques soupirs à rendre, quoiqu'on ne sente point de pulsation manifeste à son cordon ombilical, auquel cas ce seroit tomber dans un inconvénient fâcheux, que de refuser le Baptême à un enfant vivant, parce qu'il n'auroit pas assez de force pour donner des signes certains de sa vie. L'autre raison est que dans ces sortes d'opérations, la chambre est toujours pleine de parens ou de voisines, qui ont la plûpart une imagination timide & occupée des préjugés les plus déraisonnables. J'en ai vû qui prenant un enfant qu'on venoit de tirer du ventre de sa mere, où il avoit cessé de vivre depuis plusieurs jours, le réchauffoient auprès du feu, & qui au moindre mouvement qu'elles lui voyoient faire, comme d'ouvrir tant soit peu une paupiere, de remuer la lévre, &c. s'écrioient & assuroient qu'il étoit vivant, sans considerer que ces petits mouvemens sont des effets de ceux qu'elles faisoient faire à la tête de l'enfant en s'efforçant de le ranimer. Si dans une pareille occasion un Chirurgien ne vouloit pas ondoyer l'enfant, il s'attireroit la haine publique, & toutes ces femmes ne lui pardonneroient jamais.

Comment on baptisera l'enfant.

Il y a encore un expedient qui remédie à tout ; c'est qu'en donnant le Baptême à l'enfant, il le faut faire sous condition, en disant ces paroles, avec

intention de faire ce que l'Eglise Chrétienne ordonne en pareille rencontre : *Si tu es vivant, je te baptise, au nom du Pere, & du Fils, & du Saint Esprit, ainsi soit-il.* De cette maniere, si l'enfant est vivant, il est bien baptisé, s'il est mort, on ne baptise point un cadavre, & les plus scrupuleux ne peuvent point blâmer un tel procedé, puisque l'Eglise même ne baptise les enfans ondoyés dans une nécessité pressante, que sous condition, & qu'en cas qu'ils ne l'ayent pas été, lorsqu'on a été obligé de les ondoyer.

Quand je prescris au Chirurgien, comment il doit se comporter pour baptiser un enfant, je suppose qu'il n'y ait point de Prêtre pour le faire, & qu'on ait été tellement pressé qu'on n'ait pas eu le tems d'en avertir un, comme quand une femme vient de recevoir quelque coup dont elle sera morte à l'instant ; mais lorsque la maladie donne quelque loisir, il ne faut pas manquer d'envoyer querir un Prêtre, sur tout de la Paroisse, & de le prier d'attendre auprès de l'agonisante le moment de pouvoir baptiser son enfant : le Chirurgien alors ne se doit mêler que de ce qui est du fait de l'opération.

C'est au Chirurgien à ne rien négliger pour découvrir si l'enfant est vivant ou non, parce que selon la coutume observée en beaucoup de pays, si l'enfant survit la mere, le pere est héritier de tous les effets mobiliers ; au-contraire, s'il est mort avant la mere, ce sont les parens de la mere qui en héritent ; desorte que s'il intervient un procès entre le pere & les parens, comme il arrive souvent, c'est au Chirurgien à en décider, il est maître de faire perdre ou gagner le procès à l'un ou aux autres, & les Juges ne prononcent que sur son raport ; c'est ce qui le doit engager de le faire avec sûreté du côté de la conscience.

L'opération faite avec toutes les précautions que

Ce qu'il y a à faire après l'extraction de l'enfant.

je viens de vous marquer, si l'enfant est vivant la Parenté en aura soin ; mais s'il est mort, il faut le prendre & le remettre dans le ventre de la mere, puis le recoudre de la même maniere qu'on fait les cadavres qu'on vient d'ouvrir.

Voilà, Messieurs, toutes les opérations qui se pratiquent sur le ventre inférieur, entre lesquelles vous ne voyez point les cautérisations du ventricule, du foye & de la ratte, que quelques Medecins se sont imaginés pouvoir être faites. Ils pretendent que lorsque ces parties sont comme endormies, ou qu'elles font paroître trop de lenteur dans leurs fonctions, en conséquence de quelque intempérie froide qui rallentit leurs actions, il faut les reveiller, & les réchauffer par l'application de plusieurs fers chauds ou ardens sur la région la plus prochaine de ces parties ; mais les douleurs que les malades doivent essuyer dans ces sortes d'opérations, sans aucun fruit, nous les font rejetter, & accuser de cruauté ceux qui seroient capables de les mettre en usage.

Adoucissement de la nouvelle Chirurgie.

La bonne Chirurgie a retranché le feu de toutes les opérations qui se font sur la chair, elle ne se sert plus que de quelques boutons de feu sur les os qui sont insensibles, encore ne les employe-t'elle que rarement ; elle a abandonné ces manieres rudes aux Maréchaux qui tourmentent avec des fers rouges les pauvres chevaux qu'ils pourroient guerir autrement, & si leur méthode de se servir du fer & du feu fait horreur à ceux qui leur voyent pratiquer sur des animaux qui ne s'en plaignent pas, que seroit-ce si on voyoit bruler le ventre d'un homme qui par ses cris toucheroit le cœur le plus endurci.

Condamnation de ceux qui entreprenoient de dérater.

Il y a environ trente ans qu'il s'éleva une certaine secte de Chirurgiens qui s'applaudissoient de s'être avisés les premiers d'une nouvelle opération qu'ils prétendoient mettre en pratique, elle consistoit à ôter la ratte, ce qu'ils appelloient *dératter*. Ils regardoient cette partie comme inutile, & même nuisible, parce qu'ils n'en connoissoient peut-être pas les usages ; & dans cet esprit ils vouloient qu'on fit une incision à l'hypocondre gauche, qu'on en tirât la ratte, & qu'après avoir fait une ligature à ses vaisseaux, on la retranchât hardiment. Sur ce qu'ils l'avoient fait à quelques chiens qui n'en étoient pas morts sur le champ, ils s'efforçoient de publier les avantages que l'homme recevroit de cette opération : Mais tous les animaux à qui on la faisoit étant morts peu de tems après, il ne s'est pas trouvé un seul homme qui en ait voulu subir l'épreuve. C'est donc avec juste raison qu'il n'est plus mention de ces cruelles opérations, qui n'ayant été conçuës que par des cerveaux creux, ont trouvé leur sépulture dans ceux de leurs inventeurs. (*a*)

(*a*) Quoique cette opération ait été absolument proscrite par beaucoup d'Auteurs qui prétendent, comme M. Dionis, qu'elle ne peut jamais réussir, & qu'on ne doit point la pratiquer du vivant de la mere, néanmoins il n'est pas inutile de raporter ici les raisons sur lesquelles se fondent ceux qui s'en déclarent les Partisans.

1°. La grande playe qu'on est obligé de faire aux tégumens, tant communs que propres du bas-ventre, n'a rien d'effrayant ni qui puisse faire rejetter l'opération. Car on sçait & l'experience le confirme tous les jours, que de semblables playes se referment ; & quand on objecteroit le danger qu'il y a d'ouvrir quelque vaisseau considerable en incisant les tegumens : on répondroit qu'on a un remede sûr qui est la ligature du vaisseau ouvert.

2°. Les abcès qu'on a vû se former aux differentes regions du ventre inferieur, par l'ouverture desquels les fœtus & leurs dépendances renfermés sont sortis tout pourris de la matrice, sont des preuves certaines que les playes de la matrice ne sont pas absolument mortelles, puisque plusieurs femmes qui en ont été delivrées de cette maniere, ont recouvré une santé parfaite. Ces exemples ne peuvent cependant être regardés que com-

me des preuves que les playes de la matrice ſont curables, mais non pas comme une preuve du ſuccès de l'opération. Car dans le cas d'un abcès, la matrice contracte des adherences avec les parties voiſines, qui empêchent l'épanchement des matieres dans le ventre ; au lieu que dans l'état naturel il ne s'en trouve point pour empêcher l'épanchement du ſang qui ſortiroit des vaiſſeaux diviſés.

3°. L'opération de la taille en haut appareil, ſemble encore autoriſer la ſection Céſarienne. On ouvre les tegumens du bas ventre au-deſſus des os pubis & enſuite le fond de la veſſie, ſans entrer dans le ventre. Cependant l'eau qu'on a injectée dans la veſſie avant que de faire l'inciſion aux tegumens, s'épanche rarement dans le tiſſu circulaire qui l'entoure ; il ne ſurvient point d'hemoragie de conſequence, la playe faite, aux tegumens, & celle de la veſſie toute membraneuſe qu'elle eſt, ſe guerit. A plus forte raiſon une playe qu'on feroit à la matrice, qui eſt moins membraneuſe pourroit-elle ſe cicatriſer.

4°. La matrice eſt un viſcere qui ſe dilate à meſure que l'enfant croît, mais qui ſe contracte & ſe reſſerre promptement dès qu'il eſt ſorti. Sa contraction pourroit donc faire à l'égard d'une playe qu'on y auroit faite, ce que l'art fait à l'égard des playes exterieures dont on raproche les levres. Les vaiſſeaux diviſés ſe trouveroient alors legerement comprimés ; ce qui ſuffiroit pour empêcher que le ſang ne s'épanchât dans le ventre, lorſqu'on auroit fait la ſuture aux tegumens.

5°. Si malgré toutes les précautions qu'on peut prendre, le ſang s'épanche dans la cavité lorſqu'on fait l'opération, ou ſi des matieres purulentes s'y repandent quelque tems après ; on peut remedier à cet accident en faiſant coucher le malade ſur le côté de l'inciſion, comme on le pratique dans le cas d'une grande playe du ventre.

6°. Enfin l'on ne peut oppoſer aucun raiſonnement à certains faits dont voici les principaux.

Outre le fait raporté par Raleau & par M. Saviart : M. Jobert Medecin de Château-Thierri, qui dans le Journal des Sçavans du 8. Juin 1693. confirme la relation de M. Saviart, décrit en même-tems deux autres opérations Céſariennes faites à une même femme, à vingt mois de diſtance l'une de l'autre, avec un ſuccès ſi heureux, que cette femme & l'enfant tiré par la premiere inciſion vivoient encore de ſon tems. On voit dans
Obſ. 193. Schinckius, que Vincent Villeau Chirurgien, fit une

inciſion au côté gauche de l'abdomen d'une femme enceinte, qu'il tira de la matrice un enfant tout pourri, & que cette femme quoique incommodée d'une hernie ventrale, accoucha d'une fille deux ans après ſa gueriſon, & d'un garçon deux ans après ce dernier accouchement. M. de la Motte raporte qu'une pauvre femme ayant été en travail d'enfant pendant cinq ou ſix jours, ſans avoir pû être ſoulagée par la Sage-femme qui ne fit qu'arracher un bras qui ſe preſentoit, fut heureuſement delivrée par un Chirurgien du Pont Labé, qui lui fit au côté gauche du bas ventre une inciſion par laquelle il tira un enfant tronqué d'un bras & le placenta. La playe dont on confia au bout de cinq ou ſix jours le ſoin au mari, ſe cicatriſa par l'entremiſe d'une chair baveuſe & ſpongieuſe. On lit dans l'Hiſtoire de l'Academie des Sciences, année 1731., un fait à peu près ſemblable. Une femme âgée de 48. ans & groſſe de ſon premier enfant, appella une Sage-femme, qui trouva que la tête de l'enfant ſe preſentoit au paſſage, mais qu'elle étoit trop groſſe pour qu'elle pût ſortir. Cette Sage-femme après avoir fait inutilement toutes les tentatives poſſibles, conſulta M. Michel Medecin, qui de ſon côté ordonna ce qu'il crut convenir. Le quatriéme jour l'enfant fut ondoyé ſous condition, & la Sage-femme tenta par l'avis du Medecin de le tirer avec le crochet. Rien n'ayant pû réüſſir, il ne reſtoit plus que l'opération Céſarienne. La Sage-femme la fit le ſeptiéme jour avec tant de dexterité & de courage, que la malade fut délivrée ſans aucun accident, & joüit d'une parfaite ſanté.

Obſ. 135. Traité des Accouchemens.

Quant aux cas où cette opération ſe peut pratiquer, ils ſont très-rares. Quelques-uns de ceux qui la conſeillent veulent qu'on ne la faſſe, que lorſqu'il y a une impoſſibilité phiſique d'accoucher autrement, ſoit que cette impoſſibilité vienne d'un vice de conformation des os pubis, ou de ce que l'enfant & ſes dependances, au lieu d'être dans la matrice, ſe trouvent confondus dans le ventre avec les autres viſceres, ſur leſquels le placenta a pris racine. Dans ce dernier cas le rétabliſſement des viſceres qui auront été derangés par la préſence de l'enfant & la preſſion que feront les muſcles du bas-ventre & le péritoine ſur ces viſceres en reprenant leur reſſort naturel, ſuffiſent pour comprimer les ouvertures des vaiſſeaux diviſés par l'arrachement du placenta, & pour prévenir l'épanchement qui pourroit ſuivre un tel détachement. La playe des tégumens

peut donner une libre issuë à la supuration des petites playes des vaisseaux.

Malgré tout ce que je viens de raporter en faveur de l'opération Césarienne, il faut convenir qu'elle est dangereuse, & qu'elle presente des difficultés infinies. Toutes les raisons & les observations de ses Partisans ne rassûrent pas encore les Praticiens de nos jours contre la crainte qu'ils ont que l'épanchement ne fasse perir celles sur lesquelles on la fait. Cependant ces raisons & ces observations m'ont paruës assez importantes pour meriter d'être raportées ici en abregé. L'intention des Partisans de l'opération Césarienne n'est pas de conserver la vie aux enfans aux dépens de celle de leur mere; mais de la conserver aux uns & aux autres, ou même de la conserver aux meres seules, quand leurs enfans sont morts, & qu'on ne peut les accoucher de la maniere ordinaire. Ainsi loin de blâmer ceux qui la conseillent, il est juste d'examiner sans prévention & avec beaucoup de scrupule & d'exactitude, ce qu'ils alleguent en sa faveur.

Fin de la seconde Démonstration.



OPERATIONS DE CHIRURGIE.

Les Opérations qui se pratiquent sur la vessie, sur la verge, & sur la matrice.

TROISIE'ME DEMONSTRATION.

LEs mêmes raisons, Messieurs, qui nous ont obligé de commencer nos opérations par celles qui se pratiquent sur le ventre inférieur, nous engagent à les continuer par celles que demandent les maladies qui arrivent à la vessie, à la verge, & à la matrice. Ces parties n'étant guéres moins sujettes à se corrompre que toutes les autres du bas ventre; c'est-pourquoi nous allons travailler à les séparer de notre sujet.

Une des plus grandes & des plus difficiles opérations de la Chirurgie, est celle de tirer une pierre de la vessie. Hippocrate la trouvoit si pénible & si dangereuse qu'il avoit résolu de ne la plus entreprendre; & la plûpart des Chirurgiens d'aujourd'hui à l'exemple des Anciens, se deffendent comme eux de la faire, laissant exécuter cette opération à ceux qui en font leur capital, &

L'extraction de la pierre est une opération très-difficile.

qui apportent tous leurs soins pour s'y rendre habiles.

Etimologie de Lithotomiste.

Les Grecs nommoient ces sortes de Chirurgiens *lithotomoi*, & nous les appellons aujourdhui des Lithotomistes, parce que cette opération s'appelle Lithotomie. Ce mot est composé de deux dictions grecques, de *lithos* qui signifie pierre, & de *temnein* qui veut dire couper ou séparer. Cette étimologie, quoique juste, a trouvé des censeurs qui ont prétendu qu'elle ne convenoit point à l'opération dont il s'agit, puisqu'on n'y coupoit point la pierre, & que le mot de *Kystitomie* signifioit mieux ce qui s'y pratiquoit, étant dérivé de *Kystis*, vessie; & de *temnein*, qui signifie diviser, à cause qu'elle consistoit dans une incision qui se fait à la vessie. Mais on répond que le nom de Kystitomie est celui qu'on donne & qui convient parfaitement à l'opération qui se fait à la vessie pour en tirer l'urine qu'on ne peut faire sortir autrement. Vous en demeurerez d'accord quand je vous démontrerai une telle opération. D'ailleurs sous le nom de Lithotomie sont connues & décrites dans nos Auteurs toutes les opérations qui se pratiquent pour les pierres; & ce seroit embarasser les Chirurgiens & fatiguer inutilement les étudians que de les vouloir obliger à se servir d'un nouveau nom qui ne feroit pas mieux entendre la chose qu'elle est déja connue de tout le monde par le mot usité: ajoutez que quoiqu'ordinairement on ne rompe pas la pierre, néanmoins la fin pour laquelle on incise la vessie, étant pour en tirer les pierres, pour les en séparer & les en détacher lorsqu'elles y tiennent, pour les y atténuer quand elles sont molles & friables, ou pour les briser en morceaux, quand elles sont trop grosses, & qu'on peut plus commodément les dégager des parties, on ne pouvoit pas donner un nom qui exprimât mieux cette opération que celui de lithotomie.

Objection & réponse.

Définition de cette opération.

On entend donc par lithotomie une opération de Chirurgie, par le moyen de laquelle on tire de la vessie les pierres qui y sont contenuës, & sous le nom de pierre nous comprenons généralement toutes sortes de corps étrangers; comme des grumeaux de sang, des membranes, des chairs endurcies, qui par leur masse, leur grosseur & leur consistence empêchent le cours de l'urine & nous obligent d'en venir à la même opération pour en débarrasser la vessie.

Des pierres dans les reins & dans la vessie.

Nous trouvons tous les jours des pierres dans les reins & dans la vessie, tant des hommes que des femmes, & il en est peu qui ne vuident avec les urines du sable ou du gravier ou quelque petite pierre; mais il est difficile de sçavoir comment ces corps étrangers se peuvent engendrer. Il faut toutefois qu'un Chirurgien s'efforce d'en développer le secret; c'est pourquoi sans nous rebuter des difficultés, nous allons proposer ce que nous pensons sur la maniere de leur génération.

De l'origine du calcul.

Tous nos Auteurs qui jusqu'à présent ont écrit sur cette matiere, & entr'autre Fernel, qui après Hipocrate, s'est donné le plus de peine pour l'expliquer, nous ont dit que les pierres étoient formées de la partie la plus visqueuse & la plus terrestre de l'urine, que la portion la plus subtile de cet excrément étant consumée par la chaleur des reins, la plus grossiere se pétrifioit & s'endurcissoit de même, que les pots de terre molle s'affermissent & deviennent solides par la chaleur du fourneau, & que lorsque les pores par lesquels l'urine se sépare du sang se trouvoient trop étroits, les particules les plus épaisses de l'urine s'embarassant dans ces conduits, s'y pétrifioient par leur séjour & par la chaleur de ces parties, où elles grossissoient par une continuelle apposition de matieres l'une sur l'autre; desorte que selon eux, il y a trois causes de génération pour les pierres, la matérielle,

Trois causes du calcul selon les Anciens.

sçavoir ce qu'il y a de plus gluant & de plus terrestre dans l'urine ; l'instrumentale, qui sont les passages trop étroits des reins où cette matiere est arrêtée ; & l'efficiente attribuée à la chaleur du lieu, qui la desséchant, en forme du gravier ou des pierres.

Ils étoient confirmés dans cette opinion, parce qu'on observe tous les jours que les enfans sont plus sujets à la pierre que les grandes personnes, & principalement ceux qui sont nourris d'alimens grossiers & terrestres : en voici la raison, les enfans mangeant fort souvent ne peuvent pas bien faire exactement la digestion, & entr'autres les enfans de païsans qui ne se nourrissent que de pain lourd, mal cuit & mal fait, de fromages & de légumes indigestes ; il reste un suc crud & mal digeré qui étant porté aux reins avec le sang, s'embarrasse dans les porosités de leurs caroncules mamillaires, & y séjournant s'endurcit & devient pierreux par la chaleur naturelle qui fait exprimer à ces mamelons ce qu'un tel suc a de plus séreux ; de maniere que ces trois causes dont nous venons de parler, se rencontrant plus frequemment aux enfans, il ne faut pas s'étonner si on en trouve tant qui ont la pierre.

Quels sont ceux en qui la pierre s'engendre plus frequemment.

La preuve de ce que j'avance est manifeste dans les écrouelles, les oreillons, les excroissances, & tous les gonflemens de glandes qui arrivent très-souvent dans le bas âge, la matiere de ces tumeurs est un suc crud distribué aux glandes où il s'embarasse & séjourne à raison de l'étroitesse du passage : & la chaleur en est la cause efficiente, parce qu'en consommant ce qu'il y a de plus liquide, elle y endurcit tellement cette matiere, qu'elle devient toute pierreuse.

Ceux qui ont souvent visité l'Hôtel Dieu ou la Charité de Paris, qui sont les deux endroits où on taille le plus de personnes, conviendront que de trente

trente à qui on fait cette opération, il y en aura d'ordinaire plus des deux tiers qui n'auront pas dix ans, & qui sont presque tous enfans de villageois ; ce qui marque évidemment que la premiere & la plus génerale cause de la pierre est la méchante nourriture & que cette production trouve son principe dans les alimens terrestres, mal cuits & mal digerés ; & ce que nous lisons dans les Auteurs qui ont traité ce sujet, sçavoir, qu'on ne tailloit autrefois que depuis l'a.e de six ans jusqu'à quatorze, nous prouve que le nombre de ceux qui étoient affligés de la pierre a été de tout tems plus grand dans la jeunesse que dans un âge plus avancé.

Principes de la formation des pierres, selon les Modernes.

Cette opinion sur la cause de la génération des pierres a paru si vraisemblable à tous nos Anciens, qu'avant eux on n'a osé la contester ; mais il s'est trouvé de nos jours des gens qui ont été plus hardis & qui ont avancé que ceux qui croyent que les pierres résultent de la matiere la plus grossiere du sang sont dans l'erreur, soutenant au-contraire qu'elles étoient formées des corpuscules les plus subtils de cette humeur. Pour deffendre leur hypothèse, ils distinguent dans l'urine deux principes ; l'un est un sel volatil & urineux semblable à l'esprit de nître, & l'autre un soufre étheré qui tient de la nature de l'esprit de vin ; ils appellent le premier, esprit coagulateur, & ils veulent qu'étant mêlés avec un autre esprit qu'ils trouvent dans ce liquide excrémenticiel, & qu'ils nomment esprit terrestre & stiptique, il s'en fasse une condensation qui forme un corps pierreux.

Pour prouver cette opinion ils ont recours à la Chymie, & disent que si on mêle de l'esprit de vin avec de l'esprit de nître, ou avec de l'esprit de sel ammoniac, il s'en fait d'abord après quelque fermentation, un coagulum qui peut devenir un corps solide & compacte comme de la pierre.

Loin de condamner ceux qui sont de ce senti-

ment, je les juge au contraire très-dignes de loüanges d'avoir travaillé à pénetrer dans une cause si cachée, mais aussi il ne faut pas qu'ils croyent que nous devions les suivre aveuglement, c'est à nous à examiner sans prévention ce qu'ils nous proposent, à le confronter avec ce que nous en ont dit les Anciens, & à prendre le parti où nous trouverons plus de solidité que de vraisemblance.

Ce dernier systême est de l'ingénieux Vanhelmont, qui avec ces trois esprits dont je vous ai parlé, a besoin d'un autre esprit de putréfaction, excité par un ferment corruptif qu'il cherche dans l'odeur de l'urine, pour mettre les autres en action & faire la coagulation de la pierre; mais quoique l'imagination ait de la peine à se représenter tous ces principes, néanmoins cette opinion moderne ne nous est pas inutile; car en la conciliant avec l'ancienne, elles produisent ensemble dans nous des lumieres qui nous procurent la connoissance véritable de la génération de cette substance tartareuse dont la pierre est formée.

Des parties où le calcul prend naissance.

Il y en a qui font deux sortes de pierres, l'une qu'ils disent être formée dans les reins, & l'autre dans la vessie: ils les differencient en ce qu'ils veulent que celle du rein soit plus petite, plus légere, & plus rouge, & que celle de la vessie soit plus grosse, plus dure & plus blanche, ajoutant que les vieillards sont plus sujets à avoir le calcul dans les reins, & les jeunes dans la vessie; mais ces observations ne sont pas certaines, car aux jeunes comme aux vieux on trouve des pierres de toutes couleurs, de toutes figures, & de toutes grosseurs; & aux uns comme aux autres, elles commencent à se former dans le rein, & elles s'augmentent dans la vessie: voici comment.

Comment les pierres sont formées

Le principe essentiel, ou le fondement de la pierre est toujours quelque particule d'un chile

grossier & mal digeré, qui étant porté avec la sérosité urinaire aux reins, & s'insinuant dans un des petits tuyaux des corps mammillaires qui filtrent cette sérosité, s'y embarasse & arrête, de maniere qu'avec le secours des esprits coagulateurs ou des acides, elle s'y endurcit & devient pierreuse: la partie tartareuse de l'urine venant ensuite à toucher ce petit commencement de pierre, elle s'y attache, s'y unit & en augmente le volume, & tous les jours un nouveau tartre de l'urine s'y joignant, elle croît jusqu'à ce que le cours continuel de ce fluide l'oblige à se détacher & à tomber dans le bassinet, d'où elle est conduite par l'urètre dans la vessie; & alors trouvant un espace vaste & libre elle y séjourne plus aisément & s'y grossit de plus en plus par de nouvelles applications de matieres, jusqu'à ce qu'enfin causant par son volume, par son poids, ou par ses pointes des douleurs & des incommodités insuportables, on est contraint de la tirer par l'opération.

De la semence & du germe ou noyau de la pierre.

Ce premier principe que quelques uns ont nommé la semence de la pierre & qui en est appellé le noyau par Fernel, n'ayant pû passer par les mammelons des glandes rénales, s'augmente par des couches de nouveau tartre, de la même maniere qu'on fait les dragées, dont le noyau est ordinairement un petit anis qui se couvre de plusieurs enveloppes de sucre fondu où le confiturier le trempe de tems en tems: car si on casse une pierre, vous remarquerez le noyau avec les differentes couches qui feront de plusieurs couleurs suivant les diverses matieres dont elle est faite, de même que cassant un anis de Verdun, on voit les couches de plusieurs sortes de sucre dont il est composé.

Exemples de grosses pierres restées dans les reins.

Quand je vous ai dit que les pierres quelque tems après leur formation tomboient dans le bassinet, vous devez avoir entendu que cela arrive très-souvent, mais non pas toujours; car quelquefois

elle est d'une telle figure qu'elle ne peut se débarrasser du tuyau où elle a pris naissance : alors elle s'y grossit comme elle feroit dans la vessie, & elle peut s'y accroître tellement qu'elle cause la mort. Il y en a plusieurs exemples, & le plus fameux de ceux qui sont venus à ma connoissance, c'est celui du Pape innocent XI. qui étant mort le 13. Août 1689. fut ouvert : on lui trouva deux pierres une dans chaque rein, celle du rein gauche pesoit neuf onces, & celle du droit six. J'ai trouvé ce fait si particulier, & le volume de ces calculs si extraordinaire, eû égard à la capacité naturelle du lieu où elles se rencontrent, que je les ai fait graver sur un dessein qui m'en fut envoyé de Rome, afin de vous en faire voir la grosseur & la figure (a)

(a) Dans les cadavres de ceux qui ont été sujets aux douleurs nephretiques, on trouve quelquefois la substance glanduleuse du rein entierement fondue, de sorte que cette partie ne paroît plus qu'un sac membraneux, ou une poche partagée en plusieurs loges pleines d'urine. Ce changement vient ordinairement du séjour des pierres dans le bassinet du rein ou arrêtée dans l'uretere.

Les pierres qui s'arrêtent dans le rein y causent souvent des abcès, qu'il faut ouvrir quand ils se manifestent à la region lombaire. Il sort alors de ces abcès beaucoup de pus mêlé d'urine, & l'on a été quelquefois assez heureux pour en tirer la pierre qui avoit produit tout le desordre. Il y a plusieurs exemples * de malades qui ont été guéris de cette façon, guérison qu'ils n'auroient cependant jamais dû esperer, si la pierre fût restée dans le rein, & si la nature elle même n'eût paru vouloir les soulager en facilitant à l'art les moyens de les secourir. C'est aussi dans cette circonstance & de cette maniere que quelques-uns prétendent que l'on peut pratiquer l'opération de la Nephrotomie. M. Colot * croit que l'archer de Bagnolet, sur lequel on a fait, dit-on, cette opération, étoit dans ce cas. Car il la regarde comme impraticable en tout autre. Au reste on ne sçait pas precisement quelles étoient la maladie de l'Archer de Bagnolet & l'operation qu'on lui a fait : les sentimens des Historiens, sont fort partagés sur ce

* Denis *Observationes chirurgica &c.*

* Traité de la Litothomie.

fait, raporté par Mezeray. Quant à l'opération de la Nephrotomie : voici ce qu'en dit M. Mery, * dont le jugement merite d'être respecté. " La connoissance que „ nous avons que cette opération a été pratiquée du „ tems d'Hippocrate, jointe aux exemples qui ne sont „ point fort rares d'abcès des reins qui se sont fait „ ouverture dans la region des lombes, doivent empê„ cher que cette proposition, (celle de pratiquer la „ Nephrotomie au moins sur des Criminels paroisse „ teméraire. Et on peut d'ailleurs assûrer que la ne„ cessité de remettre cette opération en pratique, est „ tout au moins aussi grande, qu'a été celle d'y remet„ tre la precedente, (l'opération de la pierre dans la „ vessie), puisqu'il y a tout au moins autant de malades „ qui meurent de la pierre dans les reins, que de la „ pierre dans la vessie. M. Mery ne voudroit-il pas dire, qu'elle n'est praticable que dans le cas d'un abcès. Il paroît par un examen anatomique que cette opération ne peut réussir, à moins que le derangement des parties n'en preparent le succès.

* Observations sur la maniere de tailler.



Pierres trouvées dans les reins du Pape Innocent XI.



De la douleur néphrétique.

Lorsqu'une pierre se détache du rein, & qu'elle prend le chemin de la vessie, si elle est petite elle coule aisément dans cette poche : mais si elle est grosse étant obligée de dilater l'urètre pour se faire passage, elle cause des douleurs d'autant plus grandes que par ses inégalités & par ses angles aigus, elle déchire & pique la membrane nerveuse de ce tuyau. On appelle souvent cette ma-

ladie, colique néphrétique ; mais c'est improprement, puisque ce nom de colique ne doit être donné qu'aux maux qui regardent le colon : elle est mieux nommée douleur néphretique, de *nephri*, qui veut dire rein, à cause que ce qui fait la douleur vient du rein, & non de l'intestin colon.

De la cause des douleurs néphrétiques.

Ces douleurs néphrétiques sont excitées par du sable, par du gravier, ou par une pierre ; quand c'est du sable, les douleurs sont légeres, à moins qu'il ne soit en une très grande quantité ; lorsque c'est du gravier, elles se font sentir davantage, parce que les particules du gravier sont rudes, irrégulieres & plus grosses que celles du sable ; & quand c'est une pierre, elles sont très-vives : on a pour lors recours aux remedes généraux qu'on ordonne suivant les accidens qui pressent le plus.

Caractere de la douleur néphrétique.

Les signes qui nous apprennent que c'est une douleur néphrétique, sont qu'elle commence à l'endroit du rein, qu'elle se continue le long de l'urètre, & qu'elle répond à la région de la vessie ; on sent un engourdissement dans la cuisse, le testicule du même côté est tiré en haut par le muscle cremaster qui souffre ; on a de la peine à uriner, & on vomit dans cette occasion. Je vous renvoye à la pratique ordinaire pour les remedes qui conviennent à ce mal. Je ne vous en ai parlé que pour vous faire concevoir pourquoi on a raison de soupçonner que celui qui urine difficilement peut avoir une pierre dans la vessie, sur tout lorsque cette difficulté aura été précédée par des douleurs néphrétiques.

Conjecture sur la production du sable.

Après vous avoir expliqué comment la pierre se fait, il faut que je vous dise ma pensée sur la formation du sable. De même que vous voyez que la partie tartareuse du vin est adhérente à la surface intérieure du muid, où il est renfermé, qu'elle s'attache aux vaisseaux où on fait boüillir des liqueurs épaisses, & que même il se forme une

croute au dedans des tuyaux par où l'eau coule continuellement ; aussi ces sortes de corpuscules contenus dans l'urine se collent-ils dans le bassinet & le long des ureteres ; & y étant coagulés par un esprit acide, ou par l'entrelacement & l'union étroite de leurs parties branchues s'y pétrifient, & en boucheroient à la fin les conduits, si l'humeur glaireuse que les glandes des ureteres séparent sans cesse pour en enduire les cavités, de crainte que leurs membranes ne soient offensées par les sels urineux, n'obligeoit ce tartre de se détacher petit à petit pour se laisser entrainer par l'urine dans la vessie où il tombe par petites particules séparées comme du sablon ; & il est peu de personnes qui n'en vuident tous les jours avec l'urine.

Ce sablon est souvent blanc, & quelquefois rougeatre, on le trouve au fond du pot de-chambre ; & même lorsqu'on y laisse séjourner l'urine, on s'apperçoit que ce même tartre s'attache aux parois du pot & y fait une croute, d'où on conjecture assez surement qu'il y a dans l'urine une matiere propre à être condensée, & un esprit capable de faire cette pétrification.

Expérience d'une occasion extraordinaire du calcul.

M. Tolet qui a très-bien écrit de la Lithotomie après l'avoir long-tems pratiquée à l'Hôpital de la Charité de Paris, sous l'illustre M. Jeannot alors le plus célebre Lithotomiste, nous dit qu'il a taillé un soldat Italien qui s'étoit fouré un ferret d'aiguillette par l'uretere dans la vessie, qu'il se forma une pierre de la matiere qui se joignit à ce ferret, & s'y endurcit par succession de tems. Il arriva la même chose à un autre à qui un coup de mousquet fit entrer une bale dans la vessie où elle servoit de base à une pierre dont il le fallut délivrer par la taille quelques années ensuite. Ces expériences confirment bien la pensée de Fernel en ce qu'il dit que toutes les pierres ont un noyau.

Il y a aussi une nature de pierre qu'on appelle

Des pierres sabloneuses.

sabloneuse, laquelle est formée dans la vessie, de plusieurs petits grains de sable qui se joignent ensemble par le moyen d'une glu qui leur sert de ciment. Cette espèce de pierre se compose en peu de tems, mais elle n'est pas si dure que celle qui est faite par plusieurs couches posées les unes sur les autres, aussi se brise-t'elle facilement sous la tenette quand on la veut tirer par l'opération.

Dilatation des ureteres dans les calculeux.

Je vous ai dit que les pierres passoient par les ureteres pour aller du rein dans la vessie ; ceux à qui cela est arrivé, ont l'uretre dilaté à proportion des pierres qui sont passées par ce conduit, qui n'ayant ordinairement que la grosseur d'un tuyau de plume, se trouve néanmoins souvent de la grosseur du pouce, & quelquefois de celle d'un intestin, & quoique cette partie soit capable d'une telle extension, on voit cependant en quelques uns des pierres arrêtées dans sa cavité, ce qui arriva à M. Colbert, qu'on ouvrit après sa mort, & à qui on trouva des pierres très-grosses retenues dans le milieu des ureteres, ce qui lui avoit fait souffrir durant les derniers jours de sa vie, d'effroyables douleurs néphrétiques ; mais ces sortes de pierres restées dans les reins ou dans les ureteres ne peuvent point être tirées par la Chirurgie, c'est pourquoi passons à celles qui se rencontrent dans la vessie qui font le sujet de notre opération.

Deux sortes de preuves de l'existence d'une pierre dans la vessie.

Avant que d'y venir il faut être assuré qu'il y ait une pierre dans la vessie. Les signes qui nous l'indiquent sont de deux sortes. Les premiers qu'on appelle communs ou équivoques, peuvent dépendre de plusieurs maladies de la vessie, autres que celles qui sont causées par la pierre. Les seconds, sont nommés propres ou univoques, ils ne conviennent qu'à la pierre seule.

Signes douteux.

Les signes équivoques sont en très-grand nombre, le malade ressent dans la région de la vessie une douleur continuelle, qui s'augmente lorsqu'il

veut uriner; c'eſt ce qui lui fait differer le plus qu'il peut cette fonction; mais la douleur en eſt encore plus violente, à cauſe que l'urine par le long ſéjour qu'elle fait dans la veſſie, étant plus échauffée & plus âcre, elle irrite davantage les parties par où elle paſſe pour ſortir; outre que le malade pouſſant avec vehemence pour accelerer l'évacuation, l'inteſtin rectum s'allonge au dehors par les efforts qu'il fait pour piſſer. Cet accident arrive rarement aux perſonnes avancées en âge, mais ſouvent aux enfans, c'eſt ce qu'on appelle le fondement ſorti. Les urines ſont quelquefois blanches, crues, & tenues; & d'autres fois troubles, bourbeuſes & ſanglantes, & lorſqu'on les laiſſe repoſer, on voit au fond un ſédiment blanc ſemblable à du pus, avec de la mucoſité & du ſablon. Le malade ſent au périnée une peſanteur cauſée par le poids de la pierre, il porte ſouvent ſa main à la verge qu'il tire pour ſe ſoulager; il lui ſurvient des érections involontaires, produites par une irritation qui de l'urètre ſe communique aiſément aux nerfs caverneux, il éprouve un picotement qui repond au bout de la verge: il a de la peine à uriner; ſouvent l'urine ne ſort que goute à goute, & quelquefois elle eſt entierement ſuprimée. (a)

Sortie du fondement.

Sédimens de l'urine.

Irritation à l'urètre.

Difficulté d'uriner.

Quoique tous ces ſymptômes dénotent ordinairement l'exiſtence de la pierre dans la veſſie, ils n'en ſont pas néanmoins des ſignes ſi fideles qu'il y faille croire abſolument; car ils conviennent aux inflammations & aux ulceres de la veſſie & de l'urètre; & c'eſt ce qui les a fait appeller équivoques. On doit donc avoir recours à d'autres qui ſoient infaillibles.

(a) Le malade ne peut aller à cheval ni en voiture, ni ſe donner certains mouvemens ſans reſſentir dans la veſſie de violentes douleurs, après leſquelles l'urine qu'il rend eſt ſanguinolente, principalement ſi la pierre eſt de l'eſpece que les Lithotomiſtes appellent murales, c'eſt-à-dire, heriſſées d'éminences inégales comme les mûres.

Les ſignes que nous appellons univoques, parce qu'ils ne peuvent ſe raporter qu'à la pierre, & qu'ils ne nous trompent point, ſont deux; l'un eſt le doigt de l'Opérateur, & l'autre la ſonde. Voici comment on s'y prend pour ſe ſervir de l'un & de l'autre.

Marques univoques & certaines.

Le Chirurgien ayant rogné ſes ongles, il frottera de quelqu'huile ſon doigt indice ou celui du milieu. On ſe ſert communément d'huile d'olive; puis ayant fait aſſeoir le malade ſur le bord du lit couché à la renverſe, les cuiſſes hautes & écartées, il lui introduira ce doigt dans l'anus, où il le pouſſera le plus avant qu'il pourra, & n'y ayant que l'épaiſſeur du rectum & de la veſſie entre ſon doigt & la pierre qu'elle renfermera, il lui ſera aiſé de ſentir ce corps étranger, ſur tout lorſqu'appuyant de ſon autre main contre la région hypogaſtrique du malade, il pouſſera vers le rectum ce qui ſera engagé dans la veſſie. Aux femmes la matrice étant placée entre ce boyau & la veſſie, le Lithotomiſte ne pourroit ſentir la pierre s'il en uſoit de même qu'aux hommes, c'eſt-pourquoi il faut qu'il inſinue ſon doigt dans leur vagin; mais aux filles pour pluſieurs raiſons que je paſſe ſous ſilence, il ne doit point ſe ſervir du doigt, ni dans le vagin, ni dans le rectum, il faut qu'à leur égard il ſe ſerve de la ſonde. (a)

Maniere de ſonder avec le doigt.

Il n'eſt pas auſſi facile de ſonder un homme qu'une femme. La longueur & la figure courbe de l'urètre d'un homme, ſont la cauſe des difficultés qu'il y a d'y faire entrer la ſonde; il faut de l'a-

(a) Une tumeur dure & ſchirreuſe aux environs de la veſſie, où le racourciſſement des parois de cette partie, peut en impoſer au Chirurgien qui introduit ſon doigt dans l'anus ou dans le vagin, & lui faire prendre cette tumeur ou la veſſie pour une pierre, lorſqu'il n'y en a pas réellement. La ſonde eſt par conſéquent le meilleur moyen de s'aſſûrer de l'exiſtence de la pierre dans la veſſie.

dresse & de l'habitude pour y réussir. On prend une sonde de la longueur de dix à onze pouces, & de la grosseur d'un petit tuyau de plume à écrire, faite d'argent pour l'ordinaire, ayant dans la moitié de sa longueur la figure d'un croissant, & son autre moitié étant droite. Le bout de cette premiere moitié tant soit peu plus menu que l'autre est mousse, & l'extrêmité de celle qui est droite est garnie de deux anneaux, afin de la tenir plus ferme. On graisse toute la sonde avec de l'huile & on se met en devoir de la faire entrer dans la vessie, en introduisant la partie courbe la premiere dans l'uretre.

Premiere méthode de sonder avec l'instrument

Il y a deux manieres de sonder, c'est au Chirurgien à choisir celle qu'il a le plus accoutumé de pratiquer; l'une en prenant la verge du malade avec deux doigts de la main gauche, sçavoir le pouce & l'indice, & l'élevant en haut pendant qu'on tient la sonde avec les deux semblables doigts de la main droite, ensorte que la partie concave du croissant regarde le ventre du malade. Alors en ayant introduit doucement le bout dans l'uretre on la pousse jusqu'à ce qu'on soit à la racine de la verge qu'on baisse au même instant, afin que la pointe de la sonde montant en haut elle puisse en passant par dessous l'os pubis aller jusques dans la vessie.

Seconde méthode.

L'autre maniere differe de la précedente, en ce que le dos de la sonde regarde le ventre du sujet, & que l'ayant poussée jusqu'à la racine de la verge, on fait faire un demi tour à l'instrument en le penchant conjointement avec la verge vers l'aine droite, & ensuite le baissant par ce moyen la pointe de la sonde recevant une legere impulsion entrera dans la vessie: & c'est de cette derniere façon que sondent presque tous les Lithotomistes, qui font voir leur adresse en donnant ce tour de maître.

Inconvénient à éviter.

Si la sonde étant prête d'entrer dans la vessie on sent quelqu'obstacle, il ne faut rien forcer, parce qu'il peut être causé par une

petite valvule qu'on nomme verumontanum, qui est à l'endroit où les vaisseaux éjaculatoires percent l'uretre, & pour peu qu'on forçât, on ne manqueroit pas d'endommager cette valvule, c'est pourquoi il faut alors retirer la sonde de la longueur d'un travers de doigt pour la repousser ensuite en s'éloignant de cet obstacle, on trouve ainsi le chemin de la vessie.

Facilité de sonder les femmes.

L'uretre d'une femme étant courte & droite, on n'a pas beaucoup de peine d'y introduire la sonde. La malade étant couchée à la renverse, on lui écarte les nymphes avec la main gauche, & on découvre l'orifice de l'uretre, qui est un petit trou rond, placé entre ces deux crêtes au dessous du clitoris. On prend de la main droite une sonde de la même grosseur que celle des hommes, longue de six à sept pouces & de figure droite, & l'ayant huilée, on l'insinue doucement dans la vessie, & tant aux hommes qu'aux femmes, en tournant la sonde à droite & à gauche, s'il y a quelque pierre on ne tarde pas à le reconnoitre par la résistance qu'elle fait à la sonde, & par le bruit même qu'on entend en frapant du bout de la sonde sur ce corps.

Nécessité de la Lithotomie.

Si par la sonde on est assuré qu'il y ait une ou plusieurs pierres dans la vessie, le seul moyen de les tirer, c'est par l'opération qu'on fera de l'une des deux manieres, que je vais vous démontrer dans peu de tems; car c'est un abus de croire qu'il y ait des remedes capables de dissoudre un calcul dans les reins ou dans la vessie. Tous ceux qui se sont vantés d'en avoir trouvé, sont des charlatans & des imposteurs, qui profitant de l'état pitoyable du malade & de la frayeur qu'il a d'une telle opération, lui promettent plus qu'ils ne peuvent tenir. Je ne blâme point un malade qui cherche à s'épargner de la douleur, il n'y a rien de si naturel que de s'abandonner entre les mains de ceux qui nous font

entrevoir une guérison sûre & facile ; mais ces sortes de gens sont d'autant plus dignes de punition que leurs promesses choquent le bon sens. Il n'y a point de dissolvant assez actif tel qu'il puisse être, pour fondre une pierre hors de la vessie ; à plus forte raison il est impossible d'en trouver qui le fassent dans la vessie même, après avoir passé par tous les differens chemins qu'il doit tenir pour y parvenir ; étant pris par la bouche. S'il étoit assez puissant pour un tel effet, que ne feroit-il point sur l'estomac, sur les intestins, sur les vênes lactées, sur le canal thorachique, dans le cœur, dans les poulmons, dans les arteres, dans les reins & dans les urètres ; toutes parties qu'il faut qu'il touche avant que de venir à la vessie où est la pierre qu'ils prétendent dissoudre : & s'ils veulent le séringuer par l'urètre ; l'urine n'empêchera-t'elle pas qu'il n'agisse, ou ne blessera-t'il pas plûtôt la vessie, qu'il ne rongera la pierre ?

Abus sur le dissolvant de la pierre.

C'est donc une foible ressource que d'esperer la guérison par des remedes quand la pierre est une fois formée, il n'y a que l'opération qui la puisse tirer de la vessie : ainsi c'est au malade à prendre son parti genereusement, & à s'y disposer au plûtôt, lorsque la sonde l'a rendu certain que tous les maux qu'il ressent sont des effets d'une pierre dans cet organe ; car plus il differera, plus la pierre grossira, & plus l'opération en sera difficile & douloureuse. Mais si en sondant il ne s'est point trouvé de pierre, & que cependant le malade ressente les accidens qu'elle a coutume de causer, & particulierement la supression d'urine qui est le plus facheux de tous, il faut que le Chirurgien le sécoure le plus promptement que faire se pourra ; soit qu'il la regarde comme maladie d'elle-même, ou comme l'effet d'une autre maladie.

Une pierre enduicie n'est plus en état d'être attenuée par des remedes.

La rétention totale de l'urine demande un prompt secours.

LA supression d'urine est d'une telle importance, qu'on ne peut gueres retenir son eau plus d'un jour sans être reduit à l'extrêmité. Ce mal ne demande point de retardement quand le Chirurgien est arrivé ; car souvent dans ces sortes de maladies on ne l'envoye chercher qu'après que le malade a passé un tems considerable sans uriner, & pour peu qu'on differe la vessie s'emplit de plus en plus ; la douleur & le péril augmentent ; c'est pour cela qu'il faut sur le champ travailler, pour lors les momens sont chers, & on ne peut trop tôt satisfaire à l'impatience du malade qui implore notre secours avec empressement.

De la supression de l'urine.

Ces raisons m'ont engagé à vous faire voir les moyens de remédier aux supressions d'urine avant que de nous démontrer l'opération qu'on fait pour l'extraction de la pierre. Il faut aller au plus pressé, parce qu'on est dans une nécessité indispensable de pisser ; mais pour la taille on peut choisir tel tems, telle saison & tel jour qu'on veut.

Il y a trois sortes de supression d'urine qui ont chacune leur nom particulier. L'une se nomme Dysurie, l'autre Strangurie, & la troisiéme Ischurie.

Trois espèces de supression d'urine.

Lorsque le malade ne pisse qu'avec difficulté, on appelle cette incommodité Dyssurie. Ce mot est dérivé de *dys* qui veut dire difficile & d'*ouron*, qui signifie urine, parce qu'alors elle sort difficilement & avec douleur.

De la Dysurie.

Quand le malade ne pisse que goutte à goutte, cela se nomme Strangurie, qui vient de *Stranx*, goutte, & d'*ouron*, urine, parce qu'il n'en sort qu'une goutte à la fois, ce qui a aussi fait appeller cette maladie pisse-goutte.

De la Strangurie.

Si l'urine ne sort point du tout, c'est une Ischurie, mot dérivé d'*Ischein*, retenir, & d'*ouron*, urine, car pour lors l urine est retenuë & la supression en est entiere.

De l'Ischurie.

Autre difference de supression d'urine.

Il y a deux sortes de supressions d'urine, l'une quand cet excrément est contenu dans la vessie & qu'il ne peut point en sortir, & l'autre lorsqu'il est arrêté au-dessus de la vessie. (*a*)

Des obstacles qui se forment à l'excrétion de l'urine contenue dans la vessie.

On trouve cinq ou six causes qui empêchent l'urine de sortir de la vessie: 1°. quand quelque pierre est placée à l'embouchure de l'uretre & qu'elle en ferme le passage, alors il faut la reculer avec une bougie, ou avec la sonde, ou bien en faire l'extraction. 2°. Quand l'uretre est affaissé & comme plissé, ce qui arrive aux vieillards, lorsque la verge n'a plus d'érection, on y remédie par des fomentations chaudes & aromatiques, qui donnent de la vigueur à la partie, 3°. Quand il survient une inflammation au col de la vessie, ou au conduit de l'urine, on se sert en ce cas de médicamens qui appaisent la douleur & qui temperent l'ardeur du sang. 4°. Quand c'est une pituite crasse & lente qui est contenue dans la vessie, on la tire par la sonde. 5°. Lorsque la vessie étant trop pleine, les fibres qui étoient excessivement étendues par leur mouvement de ressort, & ne peuvent plus comprimer l'urine pour l'obliger de sortir; ce qui arrive souvent aux enfans après avoir été long tems sans pisser: on leur frotte le penil ou pubis avec des huiles, comme celle de capres, & ou a recours à la sonde. On ajoute un sixiéme empêchement, qui est la carnosité, qu'il faut consumer: mais je ne suis pas bien persuadé qu'il y en ait.

Nous

(*a*) Les Praticiens donnent aujourdhui deux noms differens aux deux maladies que l'Auteur appelle ici supression d'urine.

Quand un vice de l'organe, ou quelque corps étranger empêche l'urine de se séparer de la masse du sang: Cette espece de maladie s'appelle supression d'urine ou douleur néphretique.

Quand l'urine filtrée par les reins s'arrête dans la vessie: cette maladie s'appelle rétention d'urine.

Des causes qui empêchent que l'urine ne s'écoule dans la vessie.

Nous trouvons deux causes qui empêchent l'urine d'être portée dans la vessie: la premiere est une fiévre maligne & continue qui par sa trop grande chaleur, enflamme tellement les parties & particulierement les reins, que les pores trop resserrés, ou les fibres trop relachées, ou bien les fermens se trouvant mal conditionnés la séparation de la serosité excrémenticielle du sang en est interceptée, & la seconde, c'est lorsque l'urine est retenuë au-dessus de la vessie par des pierres, ou dans les reins, ou dans les urètres qui lui bouchent le passage.

Marques par où on distingue si l'urine est retenuë dans la vessie.

On connoît que la supression de l'urine est dans la vessie, par la tumeur, la douleur & la tension que le malade ressent à l'endroit du pénil; au contraire si cette liqueur est suprimée au dessus de la vessie, cette région est enfoncée, molle, cave & sans douleur; & lorsque l'urine ne peut pas être séparée du sang, il devient trop aqueux, les forces diminuent de jour en jour & le malade meurt.

Prognostic touchant ces supressions.

Le jugement que le Chirurgien doit faire sur les supressions d'urine, c'est que celles qui se font de l'urine retenuë dans la vessie par quelque cause que ce soit, se peuvent guérir; mais que celles qui se font au-dessus de la vessie sont très-souvent mortelles, n'y ayant d'esperance qu'en quelque crise que la nature seule peut produire par un effort extraordinaire; & il est toujours certain qu'on obtient la guérison des supressions d'urine, lorsqu'elle est dans la vessie par deux moyens, ou par le secours des médicamens, ou par celui des instrumens.

Des médicamens qu'on y employe.

Les médicamens sont les bains, les embrocations, les emplâtres, les onctions, les humectations, les fomentations, &c. appliqués sur la verge, sur le pénil, ou au périnée, ou bien on en introduit par la verge dans la vessie. Je ne vous en ferai point ici la description, mille Auteurs en ayant parlé.

Deux sortes de cure pour ces maux.

La cure qu'on obtient par le secours des instrumens est double, ou palliative ou curative. Celle qu'on appelle palliative, c'est lorsqu'on ne tente point de lever la cause qui subsiste toujours, quoiqu'on arrête, ou qu'on adoucisse le symptôme, comme quand on ne fait que repousser la pierre pour donner passage à l'urine, une pierre pouvant quelquefois se conserver quarante ans dans la vessie. La curative, c'est quand on ôte & la maladie & la cause, comme lorsque l'humeur obstruante & l'urine sortent à l'aide de l'instrument qu'on a introduit dans la vessie.

Du Cathéterisme.

Cette opération est appellée Cathéterisme, à cause que l'instrument dont on se sert, se nomme en grec *Catheter*, derivé de *Cata*, qui veut dire dedans, & de *Ein*, qui signifie envoyer. C'est une sonde creuse & courbe qui sert à tirer l'urine de la vessie & à reconnoître les maladies de ce viscere. Les François la nommoient *Algalie*, mot arabe, & communement une sonde.

De ces sondes il y en a pour les deux sexes ; celle qui est marquée par A. est une des grandes pour les hommes ; l'autre figurée par B. est plus petite pour les enfans ; & cette troisiéme C. est pour les femmes. Vous remarquerez que celles des hommes sont beaucoup courbes, pour s'accomoder à la figure de l'urètre & du col de la vessie ; & que celle des femmes est presque droite & plus courte, parce qu'elles ont l'urètre plus droit & plus court que les hommes. Il faut être muni des unes & des autres. On en trempe le bout dans l'huile qui est dans ce petit vaisseau D. afin qu'elles entrent avec plus de facilité.

Leur matiere, leur grosseur & leur figure.

Les Anciens faisoient ces sortes de sondes de corne, on les a ensuite fabriquées de cuivre ; mais à présent on les fait toutes d'argent, il faut qu'elles soient creuses dans toute leur longueur, & que leur cavité soit garnie d'un stilet : il ne faut pas

qu'elles soient percées par l'extrémité qu'on introduit dans la vessie, mais par les parties laterales de cette extrémité, parce qu'en touchant aux membranes de la vessie par ce bout, s'il étoit percé, elles le boucheroient, & l'urine ne pourroit pas entrer dans la sonde ; mais étant ouvert à côté, quand même la sonde toucheroit la vessie, l'urine peut s'échaper aisément. Elles ne doivent point être si foibles qu'elles soient en danger de plier ; ni trop grosses, de crainte de faire de la douleur ; & elles doivent être unies & bien polies pour pouvoir entrer avec facilité.

Quoique je ne vous fasse voir ici que trois sondes, néanmoins le Chirurgien peut en avoir de plusieurs grosseurs, de petites pour les petits enfans, de moyennes, pour les jeunes gens, & de grandes pour les hommes ; mais il suffit qu'il en ait de deux sortes pour les femmes, une petite pour les filles, & une plus grande pour celles qui sont plus âgées.

Il s'agit d'introduire la sonde dans la vessie pour en faire sortir l'urine, & comme il n'y a point de difference entre l'introduction qu'on en fait pour reconnoître s'il y a une pierre, & celle-ci, vous vous ressouviendrez de ce que j'en ai dit ci-devant.

Ce qui reste à faire après l'introduction de la sonde.

La sonde étant entrée dans la vessie, il faut en tirer le stilet, afin que l'urine se puisse écouler par le canal de la sonde. L'urine étant toute sortie, on retire doucement la sonde, & on recommence cette opération autant de fois que le malade veut pisser, & aussi long-tems que la supression persevere.

DE LA PONCTION AU PERINÉE.

Il n'est pas toujours au pouvoir du Chirurgien de tirer l'urine par le moyen de la sonde, parce qu'il y a souvent des obstacles à l'introduction de cet instrument dans la vessie. Quelqu'adresse qu'ait le Chirurgien, il ne peut quelquefois venir à

bout de le faire entrer dans ce viscere. Les Lithotomistes mêmes qui sont dans la pratique journaliere de sonder, y ont renoncé à de certains sujets par des empêchemens insurmontables qu'ils y trouvoient.

Obstacles qui s'y présentent.

Ces empêchemens sont ou une inflammation au col de la vessie & aux prostates, laquelle gonfle tellement ces parties que rien ne peut passer par l'urètre, ou des callosités le long de ce conduit, causées par des cicatrices d'ulceres qui l'étrecissent de maniere que la sonde ne peut passer quelque effort qu'on fasse pour la pousser, ou enfin des tumeurs, ou quelques productions membraneuses qui boucheront l'urètre, comme il arrive à de certains vieillards en qui ce canal se plisse de telle façon que ni l'urine ni la sonde ne s'y peuvent ouvrir un passage.

Necessité de la ponction.

Il ne faut pas néanmoins laisser périr un malade, & il n'y a qu'une ponction au perinée qui puisse lui sauver la vie, parce qu'il faut qu'il pisse ou qu'il meure; c'est au Chirurgien à en avertir les parens ou les amis du malade, & à leur faire le prognostic tel que le demande la nature de la maladie. Ayant ensuite disposé l'appareil, il faudra situer le malade sur le bord du lit & le coucher à la renverse les deux cuisses écartées & les jambes ployées de maniere que les talons touchent les fesses, faisant tenir les jambes en cet état par deux serviteurs, & par un autre lever le scrotum en haut: puis l'Opérateur prendra un instrument fait exprès en forme de scalpel, étroit, pointu & long de quatre ou cinq pouces, tel qu'il est marqué par E. Il le plongera droit dans la vessie, en commençant la ponction à côté du raphé, au même endroit où se fait l'incision dans la Lithotomie, & il connoîtra qu'il est dans la vessie par l urine qui sortira à côté de l'instrument; mais il faut avant que de le retirer, couler une sonde

Méthode d'executer cette opération.

Forme de l'instrument perçant & de la canule.

droite F. à côté du bistoury jusques dans la vessie.

Cette sonde se conduit de la main gauche, & l'instrument se retire de la main droite, dont on prend ensuite une canule d'argent G. longue de quatre pouces, qui a deux anneaux à sa tête, dans lesquels sera passé un ruban H. long d'une aulne & demie. On passe le bout postérieur de la sonde dans l'antérieur de la canule, ce qui sert à conduire celle-ci dans la vessie; car si on retiroit l'instrument qui a fait la ponction avant que d'avoir introduit la sonde, on se mettroit en risque de ne pouvoir retrouver son chemin en voulant y fourrer la canule, c'est pourquoi la précaution de la sonde est absolument nécessaire. Après que l'urine aura été toute vuidée par la canule, on en bouchera l'ouverture exterieure avec une petite tente de linge, I. & on la laissera dans la playe. Le ruban passé dans les deux anneaux de la canule sert à l'attacher à une ceinture, afin qu'elle ne sorte point de la playe. Toutes les fois que le malade veut pisser on ôte la petite tente, & ainsi on vuide la vessie autant de fois qu'elle se remplit.

Tente pour boucher la canule & l'ouvrir quand on veut.

Des trois accidens que j'ai marqués qui obligent de faire cette ponction, il n'y en a qu'un dont on puisse esperer la guérison, qui est l'inflammation du col de la vessie ou des prostates, car l'opération étant faite on travaille à remedier à cette inflammation par des saignées, des fomentations, des linimens & d'autres remedes anodins. Lorsqu'elle est moderée, que l'enflure est diminuée, ou qu'elle est venuë à supuration, comme il arrive quelquefois, on ôte la canule, on bande étroitement la playe, & en ce cas on voit que l'urine prenant son cours ordinaire, sort d'elle-même par la verge. Mais quand des callosités dans le conduit de l'urètre, ou un affaissement causé par la vieillesse ont obligé de faire cette ponction, il faut se résoudre à porter la canule le reste de sa vie. On

Une des causes du mal à laquelle on peut remedier.

Causes incurables.

doit alors au lieu de tente de linge ſe ſervir d'un bouchon d'argent à viſſe, qui la fermera ſi exactement que l'urine ne ſuintera point, & le malade pourra vaquer à ſes affaires; avec pourtant la ſujetion de ne pouvoir uriner qu'en débouchant la canule, comme j'en ai vû pluſieurs qui en ont porté juſqu'à leur mort.

La connoiſſance de la ſtructure de la partie eſt ici requiſe.

Cette opération quoiqu'elle ne conſiſte que dans une ſimple ponction, demande qu'un Chirurgien ſçache par l'anatomie la diſpoſition des lieux où il la fait, tant pour conduire ſon ſcalpel droit dans la veſſie, que pour connoitre quelles ſont les parties que ſon inſtrument peut offenſer en chemin faiſant. Il faut auſſi qu'il l'ait vû faire pluſieurs fois avant que de l'entreprendre, car elle effraye un Chirurgien qui n'eſt pas fort verſé dans l'anatomie, ou qui n'a jamais vû faire cette ponction; mais ceux qui en poſſedent la pratique la trouvent une des plus faciles de la Chirurgie.

Nouvelle maniere de pratiquer cette ponction.

Voilà la maniere dont on s'eſt ſervi juſqu'à préſent pour faire la ponction au perinée; mais celle que nous a apporté Frere Jacques pour tirer la pierre de la veſſie, & dont je vous ferai l'hiſtoire tantôt, m'a donné occaſion de penſer qu'on pourroit faire plus ſûrement cette ponction à l'endroit de la veſſie où il fait l'inciſion par le calcul, c'eſt-à-dire dans le corps même de cet organe proche ſon col; deſorte qu'il ne faut pas plonger le ſcalpel dans l'urêtre & le faire paſſer par le col de la veſſie, qui dans une inflammation eſt tellement tumefié que rien n'en peut ſortir, & qu'on eſt en danger d'entamer ce col avec l'inſtrument pour lui faire un paſſage; ce qui peut redoubler les accidens & fruſtrer le malade du fruit qu'il attend de

Avantages de la methode qu'on vient de propoſer.

l'opération: mais ſi on enfonçoit l'inſtrument à un doigt du périnée, & qu'on perçât la veſſie dans ſon corps près de ſon col, je crois que l'opération en ſeroit plus ſûre & moins douloureuſe, puiſ-

qu'on ne perceroit point l'urêtre, qu'on n'offenſeroit point le col de la veſſie, & que l'inflammation diminuée ou paſſée, l'urine ſortiroit par ſon chemin ordinaire en ôtant la canule, & fermant la playe qu'on panſeroit à la maniere accoutumée, & qui ſe guériroit auſſi facilement que les autres; car on ſçait à préſent que les playes de la veſſie ne ne ſont pas mortelles comme on le croyoit autrefois, pourveu qu'elles ne ſoient pas d'une grande étenduë, & que quelque membrane voiſine ſe puiſſe coller contr'elles. Cette opération ſe doit appeller Kiſtitomie, parce que effectivement on ouvre le ſac urinaire. (*a*)

(*a*) Comme M. Dionis n'a touché que legerement ce qui regarde la retention d'urine dans la veſſie, je crois devoir entrer dans un plus grand détail de cette maladie, qu'il eſt d'autant plus important de connoitre qu'elle devient fort commune, & ſouvent très-dangereuſe par l'ignorance des Empiriques qui ſe mêlent de la traiter. J'ai particulierement ici en vûë l'inſtruction des jeunes Chirurgiens. Je tâcherai de rapporter avec préciſion ce que les meilleurs Auteurs ont obſervé de plus important ſur cette matiere, & ce que les plus illuſtres Praticiens de nos jours ont inventé pour perfectionner le traitement de cette maladie.

L'urine retenuë totalement dans la veſſie, de quelque façon que ce puiſſe être, cauſe en peu de tems beaucoup d'accidens très-fâcheux. Il paroit au-deſſus des os pubis une tumeur étenduë & douloureuſe; on ſent auſſi en portant le doigt dans le fondement une tumeur ronde; la preſſion que la veſſie fait ſur les parties voiſines par ſa diſtenſion y produit en peu de tems l'inflammation; le malade ſent une douleur inſupportable dans toute la région hypogaſtrique, il a des envies continuelles d'uriner, il s'agite, il ſe tourmente, & tous ſes efforts deviennent inutiles; bien-tôt il ne peut reſpirer qu'avec difficulté, il y a de nauſées, la fiévre ſurvient, ſes yeux, ſon viſage s'enflâmment, & s'il n'eſt ſecouru promptement, il ſe forme quelquefois en peu de tems au périnée un depôt ſoit purulent, ſoit gangreneux, ſoit urineux. Quelquefois l'inflammation exterieure du périnée ſe termine par ſupuration, quelquefois par pourriture & gangrene, & dans les deux cas

l'urine après avoir percé le col de la vessie ou le commencement de l'urètre, s'épanche & se mêle avec le pus. Tous ces accidens sont suivis de la mortification des parties voisines de la vessie. La retention d'urine qui produit tout ce desordre, vient de plusieurs causes plus ou moins difficiles à detruire. Ces causes se peuvent partager en quatre classes; sçavoir certaines maladies de la vessie, certains corps étrangers retenus dans sa cavité, plusieurs choses qui lui sont exterieures, & quelques vices de l'urètre.

Les maladies de la vessie qui peuvent occasionner la retention d'urine, sont une inflammation de son col ou la paralisie de son corps.

L'inflammation qui attaque le col de la vessie, retrecit son ouverture de telle maniere que les efforts du malade ne sont pas suffisans pour vaincre sa resistance, qui augmente bien-tôt, parce que l'inflammation se communique aux prostates & aux autres parties voisines. Cette resistance est quelquefois si grande, qu'une sonde introduite jusqu'au col de la vessie ne peut passer outre.

On a recours alors à tous les remedes qui conviennent à l'inflammation, & qui sont la saignée reiterée, les bains, les boissons adoucissantes, les lavemens, &c. Si l'on peut introduire l'algalie dans la vessie pour en évacuer les urines, les malades en sont plus promptement soulagés. Car l'urine ainsi retenuë entretient souvent l'inflammation; mais le col de la vessie est quelquefois si resserré que même après avoir employé tous les remedes dont on vient de parler, on ne peut pas encore y faire passer une sonde. On est obligé alors de faire à la vessie une ponction avec un trocar un peu plus long & plus gros que celui dont on se sert ordinairement dans la paracenthese. Par ce moyen on évacue les urines, on fait cesser la compression des parties voisines de la vessie, ce qui diminue ordinairement l'inflammation & permet peu de tems après l'introduction de l'algalie.

Pour la faire au périnée, on place le malade sur son lit, dans une situation à peu près semblable à celle où on le mettroit si on vouloit le tailler. M. Tolet * excellent Litothomiste la faisoit à côté du raphé, dans le lieu où l'on taille par le grand appareil, & avec un trocar different des autres, & dont il donne dans son Livre la figure & la description. Nuck * conseille aussi de la faire dans ce même endroit; mais quelques autres Auteurs, comme Junckers * veulent qu'on la fasse dans

* Traité de la Lithotomie p. 305.

* Bibl. Chir. Mangeti. t. 4. p. 304.

* Conspect. Chirur. p. 631. Deuis. Observatione. Chirurgicæ.

l'endroit où l'on fait l'opération de la taille par l'apareil lateral. Cette derniere methode paroit préferable à l'autre, parce que la vessie étant alors fort tenduë, se jette sur les côtés & peut être facilement percée avec le trocar, sans qu'on craigne de blesser l'urètere, ni le col de la vessie, ni les prostates, ni le rectum. M. Dionis conseille de faire la ponction en ce même lieu, mais avec un instrument different. Il faut observer que cette opération ne conviendroit pas, s'il y avoit quelque depôt au périnée, s'il falloit détruire quelques duretés formées dans le canal, ou s'il falloit faire supurer les prostates.

La paralisie qui survient à la vessie peut avoir differentes causes; sçavoir, la commotion de la moëlle de l'épine après quelque chute, la luxation d'une ou plusieurs vertebres des lombes & quelque affection du cerveau. La retention d'urine est souvent un symptôme de ces maladies. Pour soulager le malade, on le sonde autant de fois que la vessie se trouve remplie d'urine tandis qu'on travaille d'ailleurs à détruire la cause du mal.

La foiblesse ou la perte du ressort des fibres motrices de la vessie, est quelquefois la seule cause de la retention d'urine. Cette diminution ou cette perte d'action est une suite de quelque debauche de vin, ou de quelque grande évacuation d'urine, ou d'une retention volontaire d'urine, ou même de la vieillesse.

Le secours le plus efficace que l'on puisse apporter est de sonder le malade pour vuider l'urine retenuë dans la vessie. On empêche par ce moyen qu'elle ne perde de plus en plus son ressort. Comme cette partie a presque toujours besoin de quelque tems pour recouvrer son action, & qu'on la fatigueroit beaucoup en y remettant souvent la sonde: on y laissera cet instrument, que l'on retirera néanmoins de tems en tems pour le nettoyer. Dans l'espece de retention d'urine dont on parle, l'algalie passe ordinairement sans peine & elle ne trouve pas de resistance, comme quand on sonde pour une retention d'urine occasionnée par une inflammation du col de la vessie, ou par quelque vice de l'urètre.

Lorsque l'urine est évacuée, les parties voisines qui ont souffert pendant cette retention sont encore menacées d'inflammation & de depôt, de même que la vessie. Pour prevenir ces accidens, on saigne le malade selon ses forces, on lui fait observer une diete exacte, on lui donne pour boisson une eau de poulet

ou des émulsions faites avec la graine de melon ; on injecte dans le vessie deux ou trois fois par jour une eau d'orge, & quand il n'y a plus d'inflammation à craindre on joint à cette eau d'orge une deuxieme partie d'eau vulneraire.

On continuë de faire ces injections jusqu'à ce que la vessie ait recouvré son ressort. On a lieu de croire qu'il est rétabli, lorsque les urines coulent le long de la sonde & qu'elles sont dans leur état naturel. On retire alors l'algalie, & si le malade peut uriner sans ce secours on ne la remet plus. La vessie ne reste ordinairement qu'entre vingt ou cinquante jours dans l'inaction dont on parle, pourveu que la retention ne soit point compliquée avec d'autres maladies. Néanmoins la vessie a perdu quelquefois son ressort pour toujours. Dans ce cas on sonde les malades autant de fois que leur vessie se trouve pleine, ou ils s'accoutument eux mêmes à se sonder.

Il est bon d'observer ici que la vessie dont les fibres ont perdu leur ressort, forme quelquefois une tumeur au dessus des os pubis. Ce seroit une erreur bien grossiere que de prendre cette tumeur pour un abcès. Elle a la même circonscription que la vessie, on y sent par tout une égale fluctuation, ce qui ne se rencontre point dans les abcès ; d'ailleurs les symptômes qui précedent & qui accompagnent cette tumeur, ne sont pas les mêmes que ceux qui précedent & qui accompagnent les abcès. Il est vrai que le malade rend l'urine en quantité presqu'égale à la boisson qu'il prend, sans qu'on voit aucune diminution de la tumeur, mais il faut faire attention que l'urine sort en ce cas involontairement, & comme par regorgement.

(Voïez Colot p. 265.)

On peut tomber si l'on n'y prend garde, dans une pareille erreur à l'occasion des tumeurs qui se manifestent à l'hypocondre droit. Il arrive quelquefois après une inflammation du foye & de la vessicule du fiel que la bile déposée dans cette vessicule ne pouvant s'écouler, s'y amasse, la remplit & forme à l'hypocondre droit une tumeur où l'on apperçoit une fluctuation sensible, & que l'on peut prendre pour un abcès, d'autant plus aisément que cette tumeur paroît après une inflammation que la fievre & la douleur diminuent & que le malade a des frissons irréguliers. Pour éviter cette méprise il est essentiel de se rapeller ce qui s'est passé dans le cours de la maladie, de faire attention aux symptômes qui ont precedé la tumeur & qui l'accompagnent, d'observer si la tumeur a la même circonscription que la

vessicule & si la fluctuation se fait sentir dans toute l'étenduë de la tumeur, ce qui n'arrive pas quand c'est un abcès. * Le raport de ces deux tumeurs qui donnent lieu à une même méprise a fait faire cette digression, que l'on pardonnera en faveur de l'importance de la matiere.

Les corps étrangers qu'on trouve dans la vessie, & qui forment la seconde classe des causes de la retention d'urine, sont la pierre, le pus, le sang, les fongus & l'urine même retenuës long tems dans la vessie.

La pierre qui cause la retention d'urine est grosse ou petite. Si elle est grosse, ce n'est qu'en s'apliquant à l'orifice interne de la vessie & en la bouchant qu'elle empêche l'urine de sortir. On porte alors une sonde dans la vessie pour ranger la pierre. Au contraire si la pierre est petite & si l'urine ne l'entraine point au dehors, elle s'engage dans le col de la vessie ou dans le trajet de l'urètre. La sonde fait connoître ce corps étranger. On procure sa sortie en injectant de l'huile dans l'urètre, en faisant baigner le malade, &c. On saigne si l'on craint l'inflammation.

L'urine retenuë par les petites pierres qui s'engagent dans le col de la vessie, occasionne quelquefois au perinée un dépôt gangreneux & urineux, dont on apperçoit bientôt les symptômes. Pour arrêter le progrès des accidens & ôter en même tems la cause de ce désordre, on fait une incision au périnée, on tire la pierre par le moyen de cette opération, & l'on met dans la vessie une canule garnie d'une petite bandelette de linge pour laisser écouler librement les urines. Si la gangrene a gagné le scrotum, on y fait les incisions necessaires, & l'on separe tout ce qui est pourri, quand même on dépouilleroit par là les testicules. On panse la playe avec des bourdonnets & des plumaceaux que l'on trempe dans de l'eau de vie, & que l'on couvre dans la suite d'un digestif ordinaire ; le reste de l'apareil est le même que celui dont on se sert après l'opération de la taille. On fait sur le ventre des embrocations émollientes, & on y applique un morceau de flanelle ou de molton trempé dans une decoction faite avec des plantes de même vertu ; & comme la vessie a quelquefois beaucoup souffert, on y fait les pansemens suivans, des injections d'eau d'orge pure, & ensuite d'eau d'orge mêlée avec une dixiéme partie d'eau vulneraire. Lorsque toute la

* Voyez l'Extrait d'un Mémoire de M. Petit, lû à la Séance publique de l'Academie de Chirurgie. Mercure de France mois de Juin, année 1733.

pourriture est tombée, que la supuration est établie; & qu'il n'y a plus de gonflement, l'on ôte la canule, en place de laquelle on met une tente de linge applatie qu'on diminue à chaque pansement. Cette tente devient inutile quelque tems après, & l'on acheve alors de guérir la playe comme on le fait après l'opération de la taille.

Il arrive quelquefois que de petites pierres restent plusieurs années au col de la vessie, où elles parviennent peu à peu à une grosseur considérable, & qu'elles font enfin une tumeur au périnée, sans causer d'autre désordre que quelque difficulté d'uriner.

Quant aux pierres arrêtées dans le trajet de l'urètre, on agira conformément à ce qui est prescrit dans l'article de l'extraction de la pierre hors de l'urètre.

Si le malade a été blessé aux reins ou à la vessie, ou s'il a rendu des urines sanglantes peu de tems avant sa maladie, on a lieu de conjecturer que la retention d'urine vient de quelque caillot de sang. Si ses urines ont été purulentes, ce qui est toujours causé par un ulcere au rein ou à la vessie, on doit attribuer la retention à du pus épais & visqueux qui bouche l'orifice interne de la vessie. Dans ces deux cas il faut sonder les malades & injecter dans la vessie quelque liqueur tiede pour dissoudre les matieres grossieres qui bouchent cet orifice.

Il se forme dans l'intérieur de la vessie des excroissances charnuës plus ou moins grosses qu'on appelle fongus. Ces corps étrangers l'empêchent de se contracter pour chasser l'urine, ou bouchent son orifice interne. De là vient une retention d'autant plus fâcheuse que sa cause est très-difficile à détruire. On conseille néanmoins de faire au perinée une incision telle qu'on la feroit pour l'extraction de la pierre. On entretient cette ouverture avec une canule, la supuration qui survient ensuite à ces excroissances les detache & les detruit quelquefois, & les injections d'eau d'orge qu'on fait dans la vessie par le moyen d'une sonde à femme, peuvent quelquefois la nétoyer & la debarrasser totalement de ces corps étrangers.

Ces fongus croissent aussi quelquefois sur la superficie de la membrane externe de la vessie dont ils empêchent la contraction, ce qui est encore une cause de retention d'urine. Comme il n'est pas possible de la detruire alors, on n'a point d'autre remede que l'usage de la sonde pour soulager les malades.

La quantité d'urine retenuë volontairement & trop long tems dans la vessie peut être regardée comme un

corps étranger qui devient cause de la retention d'urine. Les fibres de la vessie trop distendues par la quantité de cet excrement perdent bientôt leur ressort, & ne sont plus en état de pouvoir se contracter pour chasser l'urine en dehors. Outre cela son orifice devient alors beaucoup plus étroit.

On lit dans Ambroise Paré, qu'un jeune homme fut Liv. 17.
incommodé d'une retention d'urine pour les avoir re- ch. 50.
tenues trop long-tems par pudeur, & qu'il fut guéri par la sonde. Le fameux Tychobrahé mourut de cette maladie pour avoir retenu trop long-tems ses urines dans une grande Assemblée.

Les glaires qui épaississent l'urine causent aussi la retention en bouchant l'orifice interne de la vessie. On injecte par le moyen d'une sonde quelque liqueur pour les dissoudre & en faciliter l'issuë.

Les vers même peuvent être cause de retention d'uri- Bibl. Chir.
ne. Manget cite une observation où il raporte qu'un t. 4. p. 323.
malade après avoir rendu par l'urètre un ver de la grosseur d'un tuyau de plume, & de la longueur de trois travers de doigt, se trouva guéri d'une retention d'urine qui duroit depuis sept jours. Fabricius Hildanus raporte qu'une femme ayant eu un abcès qui s'étoit percé dans la vessie après des violentes douleurs & de gran- Cent. 1.
des difficultés d'uriner, rendoit par l'urètre chaque fois Obser. 53.
qu'elle urinoit, une grande quantité de pus fœtide avec une infinité de petits vers semblables à ceux que l'on trouve dans le fromage.

Plusieurs choses extérieures à la vessie forment la troisiéme classe des causes de la retention d'urine. Ces causes sont la grossesse, quelques corps étrangers, ou même les excrémens endurcis & arrêtés dans le rectum, l'inflammation de la matrice, le gonflement des hémorroides, un dépôt au-tour de l'anus, & quelque tumeur auprès du col de la vessie.

Quand la grossesse est cause de cette maladie, on sonde la malade. Si la retention vient de quelques corps étrangers, ou même d'excrémens endurcis & arrêtés dans le rectum, on tâche de faire l'extraction des uns, & l'on procure la sortie des autres par quelques laxatifs doux. On connoît les remédes qui conviennent à l'inflammation de la matrice, à celle du rectum, & au gonflement des hémorroides. Si la matrice est tombée, on en fait la reduction. S'il s'est formé un dépôt autour de l'anus, on l'ouvre le plûtôt qu'il est possible. Si une tumeur placée près le col de la vessie, presse & comprime cette partie, on sonde la malade. Si la tumeur empêche

d'introduire la ſonde, on fait la ponction avec le trocar au deſſus des os pubis à l'endroit où ſe pratique l'opération du haut appareil.

Les vices de l'urètre ſont la quatriéme claſſe des cauſes de la retention d'urine. On les peut reduire à trois eſpèces qui ſont premierement la flétriſſure ou l'afaiſſement de l'urètre, accident auquel les vieillards ſont ſujets, & auquel on remedie en évacuant les urines par le moyen d'une ſonde & en maintenant le canal dans ſon diametre naturel par le moyen d'une bougie ou d'une ſonde de plomb. Secondement, l'imperforation du gland, vice de la premiere conformation auquel on remedie par une opération décrite à l'endroit où l'auteur traite des maladies de la verge. Troiſiémement enfin, le retreciſſement du canal par des cicatrices, le gonflement variqueux du tiſſu ſpongieux, & celui de la grande proſtate ſuperieure.

Les difficultés d'uriner & les retentions d'urine dans leſquelles tombent ceux qui ont eu dans leur jeuneſſe une ou pluſieurs gonorrhées, ſoit qu'elles ayent été bien ou mal guéries, ſont occaſionnées par ces dernieres maladies, & non pas par des excroiſſances charnues ou carnoſités, comme on le prétendoit autrefois, & comme quelques-uns le ſoutiennent encore aujourdhui.

L'examen de tous les cadavres de ceux à qui ces eſpèces de retentions ont cauſé la mort, a diſſuadé de ce ſentiment notre Auteur & tous les autres bons Praticiens de nos jours. * Car ils n'ont point trouvé dans l'urètre, de ces excroiſſances charnues, mais des cicatrices dures que les ulceres y avoient laiſſées & qui retreciſſoient le canal; ou la glande proſtate gonflée qui ſerroit le col de la veſſie; ou enfin un gonflement variqueux du tiſſu ſpongieux de l'urètre, occaſionné par des débauches de quelque genre qu'elles ſoient. Lorſque des cicatrices dures ont déjà diminué le diametre du canal, le gonflement qui ſurvient enſuite bouche bien plûtôt le paſſage de l'urine.

J'ai examiné un grand nombre de cadavres de perſonnes mortes de ces eſpèces de maladies, ou qui y avoient été ſujettes pendant leur vie, & je n'y ai jamais trouvé d'excroiſſance charnue, ni même de porreau. Je ne crois pas néanmoins qu'il ſoit impoſſible qu'il s'en forme dans l'urètre à la ſuite des ulceres qui ſurviennent, comme il s'en forme dans les autres parties du corps. Ce qu'on peut aſſurer après les obſervations dont je viens

* Voyez les Ephem. d'Allem. Cent. 1. 2. ou la Bibliot. de Chirurgie de Manget, & l'Obſervation 73. de Saviart.

de parler, c'eſt qu'au moins il s'en forme très rarement, & que les cicatrices dures du canal, le gonflement de la glande proſtate ſuperieure & celui du tiſſu cellulaire ſont les cauſes ordinaires de l'eſpece de retention d'urine dont je parle.

On connoit la difficulté d'uriner non ſeulement par les plaintes & par les efforts que font les malades, mais auſſi par la maniere dont les urines ſortent. Car dans cette maladie le jet des urines eſt plus ou moins petit, fourchu (c'eſt-à-dire partagé,) ou de travers. Quelquefois même elles ne ſortent que goutte à goutte. On la connoit encore par la reſiſtance que quelque bride forme au paſſage de la ſonde ou de la bougie & par la tortuoſité du canal. Cette maladie menace toujours d'une retention d'urine prochaine, dont on peut néanmoins ſe préſerver en vivant ſobrement, en appliquant au périnée & le long du canal des émolliens & des fondans, & en introduiſant dans le canal une bougie enduite d'onguent d'althea, qui en remolit les duretés & le maintient dans ſon diametre naturel. Par ce moyen on le rétablit ou du moins il ne ſe bouche pas aſſez pour empêcher l'iſſue de l'urine. Mais les ſages conſeils ſont rarement ſuivis, & la débauche qui met les hommes dans cet état les fait ordinairement tomber peu de tems après dans une retention d'urine totale.

Les Praticiens du ſiſtême des excroiſſances charnuës, employent ordinairement pour ces ſortes de retentions comme pour les difficultés d'uriner, des bougies chargées de cauſtiques ou des ſondes tranchantes, qu'ils introduiſent dans l'urètre pour conſumer ces prétenduës carnoſités, ou pour les détruire. Ces cauſtiques & ces ſondes cauſent ſouvent des deſordres conſiderables. Ils irritent ces parties & en occaſionnent par là le gonflement & l'inflammation. Saviart Obſerv. 74. & pluſieurs autres Obſervateurs en ont rapporté de pernicieux effets qui ont obligé à faire promptement des opérations conſiderables. Il eſt étonnant après cela qu'on oſe aujourdhui ſe ſervir des moyens ſi dangereux. J'ai ouvert des cadavres de perſonnes qui avoient été traitées par cette méthode, & j'y ai trouvé dans le tiſſu cellulaire de l'urètre, des ſinus de la longueur de deux pouces ou environ & qui s'étendoient vers la glande proſtate ſuperieure. J'ai remarqué que ces ſinus rendoient du pus, qu'ils étoient calleux, parfaitement ronds & aſſez grands pour qu'on y pût introduire une bougie, & que leur ouverture étoit ſituée au même endroit que l'obſtacle qui avoit cauſé la retention d'urine; ce qui prouve que ces ſinus étoient

des fausses routes formées par les bougies chargées de caustiques ou par les sondes tranchantes.

Dans cette espece de retention d'urine, comme dans toutes celles dont on a déja parlé, quelque désordre ou complication qu'il y ait, le premier soin que l'on doit avoir est de donner issue à l'urine par le moyen de la sonde qu'on introduit dans la vessie, car plus on differe cette introduction, plus elle devient difficile. Le long sejour de l'urine augmente la distension de la vessie, & par conséquent l'inflammation & le gonflement du col. Mais les duretés du canal, l'inflammation & le gonflement variqueux du tissu spongieux de l'urètre, & quelquefois même le gonflement ou l'inflammation de la glande prostate qui en retrecissant le col, empêchent l'entrée de cet instrument.

Le gonflement & l'inflammation sont quelquefois les grands obstacles qui s'opposent à l'introduction de la sonde, principalement lorsque les malades sont attaqués de retention pour la premiere fois, & qu'ils ne se sont point servis exterieurement de bougie chargée de caustiques. Pour diminuer ces accidens on saigne le malade, on lui applique des cataplames anodins depuis le perinée jusqu'au nombril, on lui fait prendre le bain ou demi bain, & on fait de tems en tems des tentatives pour introduire la sonde en observant de ne pas faire de fausse route dans le canal. Quelques Praticiens se servent utilement de la sonde E. percée par l'extrêmité, au lieu d'une sonde ordinaire. Le tissu cellulaire de l'urètre étant gonflé & variqueux, s'engage dans les yeux de ces dernieres sondes, ce qui peut causer une hemorragie par l'irritation & le déchirement des parties. L'extrêmité par laquelle on introduit les premieres, a comme on l'a dit, une ouverture, & cette ouverture est si exactement bouchée par un petit bouton piramidal qui tient au stilet de la sonde, qu'il est impossible que quelque chose s'y engage. Lorsque la sonde est introduite dans la vessie, on pousse le stilet, & le bouton s'éloigne de l'ouverture, qui devient alors assez libre pour donner passage aux urines. Ces sondes doivent avoir leur courbure beaucoup plus douce que celle des autres sondes, & leur bec bien moins long.

Si c'est le gonflement & l'inflammation de la glande prostate superieure, qui en pressant le col de la vessie, empêche l'urine de sortir, on trouve au col une resistance considerable, parce qu'alors le col est aussi enflammé. C'est en ce cas qu'il faut que la sonde dont on se sert soit aussi menuë qu'il est possible, pour qu'elle puisse passer.

Quand les remedes dont on vient de parler, ont facilité l'introduction de la sonde, ce qui arrive assez souvent: on la laisse dans la vessie jusqu'à ce que cette partie reprenne son ressort naturel que l'urine retenue lui a fait perdre, & que le gonflement & l'inflammation cessent entierement. On y fait cependant quelqu'injection d'eau d'orge, & on prescrit au malade un régime de vivre aussi exact que dans les autres especes de retentions d'urine dont on a parlé.

Lorsque l'inflammation & ce gonflement sont passés & que la vessie a pris son ressort, on ôte la sonde à laquelle on substitue une bougie, que l'on introduit de tems en tems dans le canal, afin de le retablir dans son état. Le dégré de l'inflammation est quelquefois si grand, que même après l'évacuation de l'urine, elle ne se termine pas toujours entierement par résolution, mais quelquefois en partie par induration. De-là naissent souvent les duretés schirreuses du canal & le gonflement des prostates. Il faut convenir cependant que le nombre des gonorrhées que les malades auront eu, y contribuent ordinairement autant que l'inflammation même. Pour amolir & fondre ces duretés, l'on applique au perinée des cataplâmes & des emplâtres émolliens & résolutifs, & l'on introduit dans le canal une bougie ointe d'abord de quelque médicament émollient, tel que l'onguent de guimauve, auquel on substitue dans la suite quelque résolutif, tel que le Neapolitanum, ou bien un onguent dont M. Morand se sert avec succès, & dont voici la composition. Prenez de l'huile d'aspic, de l'onguent de la mere, de chacun une once, de la panacée mercurielle un gros; qu'on mêle exactement le tout pour en graisser les bougies.

Les saignées promptement faites, les bains, les lavemens émolliens, & les cataplâmes ne font quelquefois aucun effet. En ce cas, il faut absolument avoir recours à la ponction ou à l'incision au perinée, pour évacuer les urines & prévenir d'autres accidens fâcheux, comme un dépôt urineux ou gangreneux au perinée. La ponction est la plus douce des deux opérations; il faut néanmoins lui préferer quelquefois l'incision. Si l'inflammation & le gonflement variqueux du tissu de l'urètre sont les seules causes de la retention d'urine, on fait la ponction avec le trocar dans l'endroit déja prescrit. Mais s'il y a dans le canal & au perinée des duretés & des callosités, on fait l'incision. Par cette derniere opération on facilite la fonte des duretés du canal & du perinée, ce que la simple ponction ne fait point. Il est aussi absolument necef-

faire de faire l'incision, lorsque les délais ou l'usage des bougies chargées de caustiques ont occasionné un dépôt urineux ou gangreneux au perinée. Si la grangrene a gagné le scrotum, on coupe, comme on l'a déja prescrit, toute la pourriture, sans craindre de causer aucun accident en découvrant les testicules. MM. Guerin & Morand l'ont fait plusieurs fois avec succès. On remedie par là à deux choses à la fois ; à la gangrene & à la retention.

Après cette operation le gonflement de toutes les parties se dissipe, les accidens cessent, on établit la supuration, l'on passe dans le canal un séton, si on le juge necessaire, & on traite enfin la playe comme on le dira.

Il se forme quelquefois entre le col de la vessie & le rectum, ou dans la glande prostate superieure, un abcès qui ne paroit point à l'exterieur, & qui s'ouvre dans la vessie, soit de lui-même, soit lorsqu'on introduit l'algalie, ou quelque tems après qu'on l'a introduite. Le pus mêlé avec les urines sort par l'urètre, & bientôt après l'inflammation & le gonflement des parties voisines se dissipent. Quoique la méthode ordinaire de guérir ces sortes d'ulceres, qui se manifestent par l'écoulement du pus, soit de faire une incision au perinée, pour porter sur la partie malade les remedes convenables, il est néanmoins des cas où quelques petites frictions faites au perinée avec la pommade mercurielle, suffisent pour déterger ces ulceres. J'en ai guéri de cette maniere plusieurs qui étoient survenus à la suite des gonorrhées.

Lorsqu'on fait l'incision au perinée, le pus contenu dans l'abcès, paroît souvent dès que les tégumens sont coupés.

Il est bon de remarquer que de même que le pus perce la vessie de dehors en dedans & s'épanche dans sa cavité, l'urine perce quelquefois l'urètre ou la vessie, de dedans en dehors en un ou plusieurs endroits, & forme au perinée un dépôt urineux & purulent qu'il faut percer sans differer, de peur que l'urine ne s'infiltre dans les parties voisines & n'y fasse des ouvertures en plusieurs endroits, comme il n'arrive que trop souvent à la suite des retentions d'urine negligées ; ce qui produit au perinée & quelquefois ailleurs, autant de fistules par où les urines s'écoulent. Lorsque ces dépots s'ouvrent d'eux-mêmes, les malades s'en trouvent soulagés, & l'on peut même quelquefois introduire aussitôt dans la vessie l'algalie ou la bougie, par l'usage desquels on rétablit la liberté du canal, & l'on guérit assez souvent les fistules mêmes.

Mais comme les duretés & les callosités ne sont pas souvent détruites, le malade ne jouit pas long-tems de ce rétablissement. Les difficultés d'uriner reviennent, augmentent de plus en plus, & menacent le malade à chaque instant d'une retention d'autant plus fâcheuse, que les duretés & les callosités du canal pourront empecher d'y introduire la sonde ou la bougie.

Outres les duretés & les callosités du canal, souvent la grande prostate superieure se gonfle ou se durcit ; il se forme quelquefois le long du canal une fusée schirreuse, & au perinée des tumeurs de même espece ; d'où elle semble prendre naissance ; la semence dans le tems de l'éjaculation, au lieu de suivre la route du canal, remonte quelquefois & tombe dans la vessie, ce qui semble venir de quelque bride qui se trouve devant le verumontanum. Les gonorrhées virulentes, la mauvaise qualité des urines, l'inflammation qui suit ordinairement les retentions d'urine, & souvent l'usage des bougies enduites de caustique, sont les causes de tout ce désordre.

Lorsque les choses sont portées à cet excès, rien ne peut guérir, ni même soulager les malades, que l'incision au perinée. Par le moyen de cette operation, on détruit les fistules, on fait fondre les duretés & les callosités tant du canal que du perinée, & on rétablit le canal dans son état. Mais avant que de l'entreprendre, il faut examiner si la fistule, en cas qu'il y en ait, n'est point trop haute pour être comprise dans l'incision, ce qui rendroit l'operation infructueuse. S'il y a une complication de virus verolique, il faut le détruire avant que de faire l'opération. J'ai vû meme quelquefois les fistules se guérir & les duretés se fondre totalement par la seule application de la pomade mercurielle. Il faut profiter de l'ouverture que l'on fait à l'urètre par l'incision, pour nétoyer cette partie, si elle est baveuse, déterger les ulceres, s'il y en a, & la faire supurer si elle est dure & racornie.

Dans tous les cas où l'on vient de proposer l'incision au perinée, la méthode de la faire est la même, & le traitement qui suit l'opération n'est pas beaucoup different.

Le malade est situé de la même maniere que pour l'operation de la taille au grand appareil. On introduit une sonde canelée dans la vessie, si on le peut, ou du moins aussi avant dans l'urètre qu'il est possible, pour servir de guide. Les bourses levées par un aide, on incise avec un lithotome ordinaire à côté du raphé & sur la cane-

lure de la sonde, si elle est assez avancée, & l'on se conduit comme dans l'operation de la taille. Si l'on ne peut faire l'incision sur la sonde, cette opération est beaucoup plus difficile; le Chirurgien obligé de travailler sans ce guide, doit se bien representer la structure & la position des parties sur lesquelles il opere. Si après avoir fait l'incision aux tégumens, il ne peut parvenir à ouvrir l'urètre, il y introduit un trocar dont la canule est fendue, & à la faveur de sa fente, il porte un bistouri pour faire une incision à cette partie, après avoir ôté le trocar. MM. Petit & Morand ont pratiqué cette méthode avec succès.

Lorsqu'on ne peut introduire la sonde assez avant dans l'urètre pour servir de guide, on peut alors porter à l'endroit où finit l'incision de la taille laterale, un trocar avec sa canule fendue, & glisser le long de cette fente qui sert de canelure, la pointe d'un bistouri, pour faire une incision suffisante.

On fait l'incision au milieu des duretés, on emporte celles qui sont exterieures en coupant le moins de chair que l'on peut. On comprend dans l'incision la fistule, les callosités qui l'accompagnent, & même la glande prostate, si elle est dure & schirreuse, & s'il est possible d'y atteindre.

L'incision faite, on introduit dans la vessie un gorgeret; la sortie de l'urine prouve qu'il est entré. On dégage la sonde & on la retire; puis tenant d'une main le gorgeret, on conduit à sa faveur de l'autre main jusques dans la vessie, une canule garnie d'une petite bandelette de linge. On retire ensuite le gorgeret, & l'on fait porter le malade dans son lit, après avoir appliqué une compresse sur la playe. On met autour de la canule des petits bourdonnets, par-dessus un plumaceau trempé dans l'eau-de-vie, & le reste de l'appareil imbibé de la même liqueur. Cet appareil consiste en compresses, trousse-bourse, ventriere, & bandage en double T.

Les saignées, les embrocations & les fomentations émollientes appliquées sur le ventre, les boissons adoucissantes, & un régime très-exact, previennent & corrigent les accidens, qui suivent quelquefois cette opération. On leve ordinairement le premier appareil vingt-quatre heures après l'opération. On ne retire la canule qu'au deuxiéme ou au troisiéme pansement, & on le peut faire alors sans peine. On panse la playe les premiers jours avec un digestif composé de baume d'Arceus, de supuratif & d'huile d'hypericum, avec lequel on couvre les bourdonnets, les plumaceaux & la canule,

qu'on ôte & qu'on remet à chaque pansement.

Lorsque les accidens de l'opération sont passés, & que la supuration est établie, il faut travailler à détruire les duretés & les callosités du canal & des environs de la playe. On passe dans l'urètre, avec une sonde convenable qu'on fait sortir par la playe du perinée, un séton fait d'une petite bandelette de linge éfilé sur les côtés. Ce séton est graissé du digestif indiqué, auquel on ajoute partie égale de precipité rouge & d'alun calciné. On met dans ce digestif plus ou moins de cette poudre, selon l'effet qu'elle produit. On couvre aussi de ce digestif composé, les bourdonnets dont on garnit la playe, s'il en est nécessaire, les plumaceaux & la canule, excepté son extrêmité qu'on ne couvre que du digestif simple, parce que le précipité rouge & l'alun pourroient causer quelqu'irritation à la vessie. On applique dessus le tout un emplâtre de diachylum gommé percé à l'endroit de la canule, & le reste de l'apareil à l'ordinaire.

Quand la vessie est baveuse ou ulcerée, on y fait des injections par le moyen d'une sonde à pointe, que l'on y introduit par la playe après en avoir ôté la canule. On fait d'abord ces injections avec une eau d'orge, à laquelle on ajoute quelque tems après du miel rosat, & ensuite une dixieme partie d'eau vulneraire. On en fait aussi par le canal pour le laver & nétoyer. Le séton doit être très-long. La partie qui n'est pas encore entrée dans le canal doit être roulée & envelopée dans un linge. Chaque fois qu'on panse la playe on en tire & on en coupe ce qui a été dans le canal depuis le dernier pansement; l'on doit avoir graissé auparavant la portion qui doit y entrer. Si les duretés du perinée résistent dans la suite à ces remedes, on fait quelques frictions d'onguent mercuriel, & l'on applique au lieu de l'emplâtre du dyachylum, celui de *Devigo*, *cum mercurio quadruplicato*.

Lorsqu'on a fondu les duretés du perinée, que le canal est libre, & que les urines ne sont plus baveuses ni verjutées, comme elles le sont souvent dans les retentions; il ne reste plus qu'à dessecher le canal en le maintenant dans son diametre, & qu'à procurer la réunion de la playe du perinée. On graisse le séton du pompholix, ou l'on introduit à sa place dans le canal, une bougie enduite du même médicament. Au lieu de la canule, on met dans la playe une tente de linge applatie qu'on diminue à chaque pansement; sept ou huit jours après, on suprime la tente & le séton; on passe dans la vessie une algalie, pour empêcher l'urine de prendre son

cours par la playe, dont on tient les levres raprochées par de petites compreſſes qu'on applique à chaque côté, & par le bandage double T. on recommande au malade de ne point écarter les cuiſſes. Enfin l'on regarde la playe comme une playe ſimple, & on la traite comme celle qu'on auroit fait pour tirer la pierre. Quand la playe eſt fermée, on ne ſe ſert plus d'algalie, on introduit pendant quelque tems dans le canal pour en maintenir le diametre, une ſonde de plomb ou une bougie.

L'on ne parvient pas toujours à réunir parfaitement les lévres de la playe, il reſte quelquefois une petite fiſtule qui laiſſe un paſſage continuel aux urines. L'extrême maigreur du malade en eſt ſouvent la cauſe; mais dans ce cas, elle ſe guérit ordinairement auſſi-tôt que le malade recouvre ſon embonpoint. Il n'en eſt pas de même ſi elle vient d'un trop long uſage de la canule, ou de l'acreté des urines, ou enfin de la trop grande déperdition de ſubſtance de l'urètre occaſionnée par la chute de l'eſcarre que la pourriture aura faite. Les fiſtules de cette eſpece ſe gueriſſent très-rarement, & l'on ne peut guéres remedier qu'à l'écoulement continuel des urines qui s'échapent par la playe. M. Arnaud a inventé pour ces ſortes de fiſtules un bandage ſingulier, dont pluſieurs malades ſe ſont ſervis avec ſuccès. Il convient auſſi aux perſonnes qui ont une incontinence d'urine. Il eſt même préferable à celui dont on trouve la figure dans Nuck, & à celui qui eſt en forme d'anneau, & qu'on aplique autour de la verge. Celui-ci fait compreſſion ſur l'urètre, au lieu que celui de M. Arnaud la fait au perinée, & par conſequent au bulbe de l'urètre près le col de la veſſie; c'eſt en cela que conſiſte ſa perfection.

Il n'eſt pas inutile de faire ici quelques remarques ſur l'opération du catheteriſme, & ſur les differentes ſondes dont on ſert.

Lorſqu'on eſt obligé de laiſſer la ſonde dans la veſſie, il faut préferer à toutes les autres ſondes celle que M. Petit a inventé F. & qu'on appelle ſonde en S. Il n'eſt pas néceſſaire de l'attacher pour la tenir en place; elle n'empêche point les malades de ſe tourner dans leur lit, de ſe lever & de ſe promener. Elle imite bien par ſa figure en S. les differens contours que fait l'urètre. Son bec eſt aſſez long pour paſſer le col de la veſſie; elle n'eſt pas percée ſur les côtés comme les autres, mais à ſon extrêmité.

Au défaut de cette ſonde, on ſe ſert de celle qu'on a décrit plus haut. En ce cas il ne faut point de bouton à

l'extrêmité du ſtilet pour fermer l'ouverture. On fait tenir la ſonde dans la veſſie par deux liens qu'on attache à ſes anneaux & qu'on noue, après les avoir paſſé par deſſous chaque cuiſſe, à une bande avec laquelle on entoure le ventre. Ces ſondes doivent avoir une petite courbure & un bec moins long que les autres pour l'introduire plus facilement, & pour pouvoir évacuer par ſon moyen preſque toute l'urine. Les ſondes qui ont un long bec, ne ſont pas néanmoins inutiles en certains cas, elles peuvent ſervir, par exemple, à faire reconnoître l'état de la veſſie, & ſi elle renferme quelques corps étrangers.

Lorſqu'on a peine à introduire la ſonde dans la veſſie, il faut porter le doigt indice de la main gauche dans l'anus pour diriger le bec de la ſonde; & déplier, pour ainſi dire, la veſſie en pouſſant ſon corps.

Quand la ſonde eſt dans la veſſie, & que l'urine ne ſort point, comme cela arrive quelquefois, il faut preſſer doucement les côtés de cette partie.

Il faut avoir ſoin d'ôter la ſonde au moins tous les dix à douze jours, afin de la nettoyer. Si les urines ſont limoneuſes & graveleuſes, il faut l'ôter plus ſouvent, pour empêcher qu'il ne ſe faſſe une incruſtation de petits graviers autour de l'extrêmité qui ſe trouve dans la veſſie, ce qui cauſeroit de vives douleurs lorſqu'on la retireroit. M. Morand a eu occaſion d'en faire la remarque pluſieurs fois, & a montré des ſondes incruſtées, dont une n'avoit ſéjourné que dix jours.

On doit boucher l'ouverture extérieure de la ſonde avec un petit fauſſet garni de linge, ou plûtôt avec un petit morceau de cire en forme de fauſſet, & entouré d'un linge; car l'humidité fait gonfler le bois. Lorſqu'on débouche la ſonde pour faire ſortir l'urine, ou pour injecter quelque liqueur dans la veſſie; & lorſqu'on la rebouche, il faut tenir fermement d'une main cet inſtrument, afin qu'il ne ſorte point de la veſſie, ou qu'il ne bleſſe point la paroi interne en y entrant trop avant.

Il faut enfin attacher aux anneaux de la ſonde une petite languette de drap, pour empêcher les urines de couler le long de la ſonde, & pour les conduire dans le vaiſſeau qu'on met deſſous pour les recevoir.

Je pourrois confirmer toutes les regles contenuës dans cette Remarque par un très-grand nombre d'obſervations que les meilleurs Auteurs & ma propre experience pourroient me fournir; mais cette Remarque n'eſt déja que trop longue, d'ailleurs j'ai deſſein de traiter quelques jours cette matiere dans toute ſon étenduë.

De l'Extraction de la Pierre.

Quand le doigt ou la sonde nous ont assûré qu'il y a une pierre dans la vessie, il en faut nécessairement venir à l'opération, c'est au Chirurgien pour lors à parler au malade en honnête homme, s'il veut se distinguer des Charlatans & des Coureurs de Provinces, à qui l'ignorance & la pauvreté font faire mille bassesses & dire mille impostures; il faut qu'il porte son prognostic selon l'esperance & la crainte que lui donne l'état du malade, ne promettant pas plus qu'il ne peut tenir, comme font quelques uns de ceux qui pratiquent l'opération dont nous parlons.

Circonstances à observer.

Pour exécuter cette opération en bon Praticien & méthodiquement, il faut faire réflexion sur trois choses, & résoudre ce qu'on doit faire avant l'opération, durant l'opération, & après l'opération.

On réduit ce qu'il faut faire avant l'opération, à cinq circonstances; la premiere à choisir le tems, la seconde à disposer le malade par quelques remedes généraux, la troisiéme à convenir si on la fera par le petit ou par le grand appareil, la quatriéme à dresser les appareils, & la cinquiéme à bien situer son malade.

Deux tems qui regardent la pratique.

Pour faire toutes les opérations on établit deux tems, l'un de nécessité qui ne veut pas qu'on differe, & l'autre d'élection qui permet de choisir celui qu'on trouve le plus à propos. Les Anciens ont donné la préference au second pour l'opération de la taille, ils nous ont prescrit de ne la faire que dans le Printems & dans l'Automne: Mais c'est une erreur de croire qu'on ne doive jamais la faire que dans ces deux saisons; car pourveu qu'on évite le tems des excessives chaleurs & celui du trop grand froid, j'estime qu'on la peut faire pendant le reste de l'année; c'est une cruauté de voir souffrir des malades qu'on peut soulager promptement. J'ai vû M. de Corneille Gentilhomme or-

dinaire du Roi, mourir en attendant le Printems, qu'on auroit pû guérir si on l'avoit taillé lorsque le tems de nécessité le demandoit. Il en est de cette opération comme des Eaux Minerales, on a crû jusques ici qu'on ne pouvoit les prendre qu'au Printems & en Automne, & que dans les autres saisons elles étoient mortelles; mais des personnes illustres nous ont désabusé de cette prévention, y ayant récouvré leur santé en tous les tems de l'année, & les plus célébres Médecins, M. Fagon entr'autres, y envoyant presqu'aussi souvent des malades en Hyver & en Eté, qu'en des saisons plus temperées.

Erreur touchant l'usage des Eaux Minerales.

Préparation du sujet quelque tems avant la taille.

C'est une précaution nécessaire avant l'opération que de préparer son malade. On le saigne une fois ou deux suivant ses forces, on lui donne plusieurs lavemens, & on le purge deux fois, s'il est replet, & selon que MM. les Médecins le jugent à propos: car ce sont eux qui doivent prescrire les remedes généraux, & qui souvent de leurs conseils & de leur présence assistent le Chirurgien dans ces opérations. La réussite dépend quelquefois d'avoir bien préparé le malade, & le Chirurgien ne doit point opérer le jour ni le lendemain d'une purgation, de crainte qu'un reste de medecine venant à sortir pendant l'opération, ne la troublât.

Invention du grand appareil.

Avant Jean de Romanis Médecin de Crémone, qui fut le premier qui inventa l'extraction de la pierre par le grand appareil, & qui le pratiqua à Rome l'an 1520. on tailloit toujours par le petit appareil; mais aujourdhui comme on se sert de l'une & de l'autre maniere, il faut avant que d'opérer, que le Chirurgien prenne son parti, & qu'il résolve duquel des deux moyens il prétend se servir, afin de préparer ce qui lui est nécessaire ou pour l'un ou pour l'autre.

Instrumens nécessaires pour le petit appareil & pour le grand.

Il ne faut que deux instrumens pour le petit appareil, qui sont un bistoury pour faire l'incision

sur la pierre, & un crochet pour faire sortir ce corps étranger lorsqu'il est à découvert ; mais il en faut bien davantage pour l'autre maniere, & c'est ce qui l'a fait appeller le grand appareil. Ils sont exposés les uns & les autres sur la table qui est à la tête de cette Démonstration : vous devez y jetter les yeux.

Commodité de la Gibeciere du Chirurgien. Afin que l'Opérateur travaille plus commodément, il doit avoir attaché devant lui une Gibeciere dans laquelle il mettra tous ses instrumens, excepté le bistoury garni, qu'il fait tenir par quelque serviteur qui le donnera en tems & lieu. On tire deux utilités de la Gibeciere, l'une qu'on cache aux yeux du malade ce nombre d'instrumens qui l'épouventeroit, & l'autre que l'Opérateur les trouve sous sa main lorsqu'il en a besoin, sans être obligé de les demander.

Le Lithotomiste ayant donc mis un tablier autour de lui, attaché la Gibeciere par dessus le tablier, & garni ses bras de deux grandes manches de toile, il songera à situer son malade. Dans les Hôpitaux on a une chaise faite exprès ; mais dans les maisons des particuliers on se sert d'une table haute, afin que le Chirurgien n'étant point obligé de se baisser, puisse opérer plus à son aise. On met le malade sur le bord de la table, après l'avoir garnie d'un matelas, sous lequel on aura renversé une chaise pour former un plan incliné, parce qu'il faut que le malade y soit appuyé en arriere : ensuite avec deux écharpes longues de cinq ou six aulnes chacune, & larges de deux ou trois doigts, on le lie de maniere qu'il ne puisse point interrompre l'opération par aucun mouvement, n'étant plus en son pouvoir de remuer. Deux Serviteurs prennent ces écharpes qu'ils plient en deux, ils mettent le milieu derriere le col du malade, & descendant en faisant quelques losanges autour de chaque bas, les cuisses étant pliées contre le ventre & les talons contre les fesses, on lie tellement ensemble le bras, la cuisse & la jambe de chaque côté, qu'on est absolument maître du malade. Il faut cinq serviteurs, deux qui tiennent à droite & à gauche les jambes & les cuisses du malade, & qui les écartent l'une de l'autre le plus qu'ils peuvent ; le troisiéme monte sur la table derriere le malade, & appuye de ses deux mains sur ses épaules ; le quatriéme est situé au côté droit du malade, pour lui relever les bourses d'une main, & de l'autre tenir pendant qu'on fait l'incision, la sonde toujours engagée d'ans l'urètre jusqu'à la vessie ; & le cinquiéme pour présenter le bistoury à l'Opérateur, le reprendre après que la playe est faite, & donner ensuite ce qu'on peut avoir besoin. On pose sous la table une cuvette ou un sceau plein d'eau tiéde pour laver les instrumens trop ensanglantés pendant l'opération, ayant eu soin de mettre sur une assiette de l'huile d'olives, pour graisser les sondes avant que de les employer, ou ses doigts avant que de les introduire dans l'anus. Voilà ce qu'il y a à observer avant l'opération.

Situation du malade.

Moyen d'empêcher qu'il ne se remue, & ne fasse manquer l'Opérateur.

Des divers offices des serviteurs ou aides.

Le tout ainsi préparé il faut travailler le plûtôt que faire se pourra, parce que je supose qu'on soit déterminé sur la maniere dont on doit opérer, vû qu'on peut tirer la pierre de la vessie ou par le petit appareil, ou par le grand, comme j'ai dit. Je vais vous les démontrer, vous jugerez ensuite lequel est le meilleur ; car je ne vous parle point de la maniere dont on dit que quelques Arabes & des Juifs tiroient la pierre, qui étoit sans faire incision, en dilatant l'urètre à force de le souffler, parce que je la crois impossible, quand la pierre excéde seulement la grosseur d'une très-petite olive.

Maniere de tirer la pierre chez les Arabes.

Le petit appareil a pris son nom de ce que très-peu d'instrumens suffisent pour le pratiquer ; sçavoir un bistoury & un crochet : mais depuis qu'on

a mis en usage le grand appareil on ne taille plus que les enfans par le petit. C'est pour cela qu'on n'a pas besoin ici de tant de serviteurs, il n'en faut que deux, l'un pour tenir l'enfant, & l'autre pour relever la verge & le scrotum. Le premier doit être un homme fort, qui s'étant assis sur une chaise assez haute, met un oreillet sur lui, & par-dessus, un drap qui prend jusqu'à terre de peur qu'il n'ait les jambes ensanglantées, il prend l'enfant sur ses genoux, & ayant passé ses mains sous les jarrets du malade, il lui empoigne les deux bras, qu'il écarte de maniere que cet enfant est retenu dans une situation très-commode pour être taillé. Le second serviteur releve les bourses avec ses deux mains; puis l'Opérateur ayant frotté d'huile deux doigts de sa main gauche, sçavoir l'indice & celui du milieu, il les introduit doucement dans l'anus & les pousse fort avant, la paume de cette main étant tournée en haut, il sent alors la pierre qui est dans la vessie, & il l'amene avec les deux doigts proche le col de ce viscere, & la poussant le plus qu'il peut en dehors, il fait que la pierre produit une tumeur apparente, sur laquelle il fait de sa main droite avec le bistoury L. son incision proportionnée à la grosseur de la pierre. Il ne faut point craindre d'apuyer le tranchant de ce couteau sur la pierre de crainte de l'émousser, il faut au contraire fendre exactement tout ce qui se rencontre de la tumeur jusqu'à la pierre, sans épargner le col de la vessie, afin qu'il ne reste aucun filament qui puisse y retenir ce corps. L'incision faite, l'Operateur rend le bistoury, & de la même main prend un crochet V. qu'il coule derriere la pierre pour la pousser en dehors, à quoi il est aidé par les deux doigts qui sont dans le fondement. La pierre étant sortie sans se casser, il faut examiner s'il n'y en a point encore d'autres, parce qu'il faudroit les tirer de la même maniere, ou bien avec la tenette.

Du petit appareil usité seulement à l'égard des enfans.

De l'incision qu'on doit faire.

Usage du Crochet.

Examen à faire après l'extraction.

& on ne pouvoit pas faire autrement.

Cette opération quoiqu'aisée à faire, n'est pas approuvée par tous les Lithotomistes. Ils trouvent qu'elle est souvent accompagnée de circonstances qui la rendent facheuse : Par exemple, si la pierre est graveleuse, inegale, & qu'elle ait plusieurs angles aigus, on cause des douleurs horribles au malade en la poussant pour l'approcher du perinée, ses pointes ou inégalités piquant pour lors la vessie qui est très-sensible. Ils ajoutent qu'étant raboteuse, on ne peut que difficilement achever l'incision sur son corps, & cela embarasse l'Opérateur qui passe un tems très-long à faire cette incision aussi exacte qu'elle doit être, pour permettre à la pierre de sortir librement. Ce sont ces inconvéniens qui font que plusieurs Opérateurs préferent le grand appareil au petit. (*a*)

Inconvéniens du petit appareil.

On appelle donc la seconde maniere de tailler, le grand appareil, parce qu'on employe beaucoup d'instrumens pour la mettre à exécution ; c'est celui qu'on pratique le plus souvent, & qui jusqu'à présent a été jugé le meilleur. Le malade étant situé comme je vous ai dit, & tenu ferme par les écharpes & par les serviteurs diversement postés, l'Opérateur prend une sonde K. canelée ou creusée en goutiere sur le dos de sa courbure, & proportionnée au sujet en grandeur & grosseur, & après l'avoir trempée dans de l'huile il l'introduit dans la verge & la pousse jusqu'au dedans de la vessie. Il cherche la pierre avec le bout de cet instrument avant que de faire l'incision, pour s'assurer de

Du grand appareil communément usité.

(*a*) Il faut néanmoins se servir du petit appareil, lorsque la pierre s'est fait dans le col de la vessie un logement, où elle s'est si fort augmentée, qu'elle forme une tumeur au périnée. Il suffit quelquefois de tenir la peau ferme & tendue sur la pierre, & de faire à cet endroit une incision proportionnée à la grosseur de ce corps étranger.

rechef s'il y en a une, car il ne seroit pas impossible qu'il se fût trompé la premiere fois en sondant. S'il ne la trouvoit pas cette seconde fois, il ne devroit point passer outre; mais sentant ce corps au bout de la sonde, il la fait tenir d'une main par un serviteur qui la pousse en enbas par la tête, afin que la petite courbe & la premiere introduite de cet instrument repoussant en dehors l'extrêmité intérieure de l'urètre, fasse mieux connoître & sentir à l'Opérateur l'endroit où il doit couper. Le même serviteur tient de l'autre main les bourses élevées, & le Chirurgien avec deux doigts de la main gauche, sçavoir le pouce & l'indice, faisant bander la peau du périnée, il prend de la main droite le bistouri L. monté, que lui presente l'un de ses aides qui est à son côté droit, & qui doit se souvenir de le présenter par le manche & non pas par la pointe, comme fit celui à qui M. Maréchal, aujourdhui premier Chirurgien du Roi, l'avoit donné à tenir lorsqu'il tailla M. le Duc de Grammont, & qui lui rendant ce bistouri la pointe en devant le blessa à la main, ce qui faillit à troubler l'opération; l'Opérateur fera ensuite avec toute l'assûrance dont il est capable l'incision au périnée à côté du raphé, qui va du milieu des bourses à l'anus; il ouvre les tégumens & l'urètre, avançant son instrument jusques dans la canelure de la sonde qui lui sert de guide pour ne couper que ce qu'il veut. Cette incision doit avoir de longueur depuis deux jusques à quatre travers de doigts, selon la grosseur de la pierre. Il y a des Lithotomistes qui tiennent eux-mêmes la sonde de la main gauche pendant qu'ils incisent de la droite, cela dépend de l'habitude qu'on a contractée, ou des maîtres de qui on a été instruit. (a) l'incision n'est pas plûtôt faite, qu'on rend le bistouri au même serviteur qui l'a présenté.

De l'impulsion de la sonde canelée introduite dans le col de la vessie.

Avis sur la maniere de presenter le bistouri à l'Opérateur.

Longueur de l'incision.

On se servoit autrefois de deux conducteurs faits en forme de petites épées, dont le premier M. avoit un bec qui se continuoit dans presque toute

Des conducteurs à épée.

(a) Tous les habiles Lithotomistes sont aujourdhui dans l'usage de tenir eux-mêmes la sonde, & c'est le plus sûr. Un Aide-Chirurgien placé au côté droit du malade, tient alors le scrotum, & tend la peau du perinée sur la sonde que l'Opérateur fait saillir en dehors le plus qu'il est possible; il pose sur le raphé du côté droit, le doigt indicateur & celui du milieu de la main droite, & les allonge le plus qu'il peut; il applique les pareils doigts de l'autre main du côté gauche le long de l'ischion, & il tend un peu la peau sur la courbure de la sonde. Il cache tous ses autres doigts dans sa main, de maniere qu'il ne comprime pas le scrotum ni les testicules, ce qui pourroit faire des contusions & occasionner des dépôts dans ces parties dont la délicatesse est extrême. L'Opérateur tient la sonde fermement & de la main gauche, de maniere qu'elle fasse un angle droit avec le corps; il touche avec le doigt index de la main droite, la saillie que fait la convexité de la sonde située entre les deux doigts de l'aide. Il prend le Lithotome qu'un assistant lui presente, il fait sur la crenelure de la sonde une incision qui commence au-dessous du scrotum & se termine du côté de l'anus. Il incise d'abord les tégumens, après quoi il porte la pointe du Lithotome dans la crenelure de la sonde, & coupe l'urètre; il incline un peu vers lui le manche de la sonde, & glisse en même tems la pointe du bistouri le long de la crenelure du côté du bec de la sonde pour couper le bulbe de l'urètre, ensorte que l'incision approche le plus qu'il est possible du col de la vessie. M. Boudou au lieu de tenir la sonde droite, en incline un peu le manche du côté de l'aine droite. Par le moyen de cette situation de la sonde, il coupe latéralement, le col de la vessie, & une petite portion du côté gauche de la glande prostate superieure. Cette méthode est à peu près celle de M. Cheselden. Quand l'incision est faite, ce même aide prend doucement d'une main le scrotum qu'il releve, & de l'autre la chasse du Lithotome que l'Opérateur lui donne à tenir, & dont la pointe reste toujours dans la canelure de la sonde, pour servir de guide au bec du conducteur mâle ou du gorgeret, que l'on glisse le long de sa lame jusques dans cette canelure. Quand l'Opérateur est assuré que le bec de cet instrument y est entré, il fait retirer le Lithotome & continue son opération.

sa longueur, & qu'on glissoit aisément dans la goutiere de la sonde jusqu'à la vessie, & le second N. avoit une canelure à son bout qui lui servoit à se conduire sur le premier dans ce même organe, & entre ces deux conducteurs on introduisoit la tenette; mais presque tous les Opérateurs ont substitué à leur place le gorgeret O. qu'ils trouvent beaucoup plus commode. L'Opérateur le cherche dans sa Gibeciere de la main droite, & de la gauche il reprend du serviteur la tête de la sonde qu'il lui avoit fait tenir; puis mettant le bec qui est au bout du gorgeret dans la canelure de cette sonde, il le conduit par le moyen d'une telle canelure jusques dans la vessie, dont il facilite l'entrée à cette machine, en éloignant du ventre avec la main gauche la tête de la sonde, ce qui fait que la sonde & le gorgeret entrent de compagnie dans la vessie.

Du gorgeret qu'on leur préfere.

Quelques-uns après avoir fait une incision de médiocre longueur & retiré la sonde, se servent du dilatatoire R. pour agrandir la playe: ils prétendent que la playe agrandie par le dilatatoire se guérit plûtôt que celle à qui on donne par incision une longueur considérable; parce que selon eux les fibres du col de la vessie ne sont point coupées, mais seulement séparées par le dilatatoire. Toutefois cette pratique n'est pas approuvée universellement; il y en a qui aiment mieux faire l'incision plus grande, que de se servir du dilatatoire: ils croyent que la violente douleur qu'il excite peut causer une fluxion sur la vessie & produire de fâcheux accidens, & véritablement dans le tems qu'on donne les deux coups du dilatatoire, l'un en large & l'autre en long, on entend le malade redoubler ses cris; ce qui prouve l'excès du mal qu'il ressent pour lors, c'est pourquoi on conseille de s'en servir le moins qu'on pourra. (*a*) La sonde étant

Du dilatatoire & des accidens qui arrivent de son usage.

(*a*) La plûpart des Lithotomistes de nos jours, au lieu

étant retirée de la main gauche, l'Operateur prend le gorgeret de cette même main, & de la droite il prend une tenette P. dans la gibeciere. Il se sert ordinairement d'une droite qu'il introduit fermée dans la vessie par le moyen de la cavité creusée le long du gorgeret. Immédiatement après cette introduction il retire de la main gauche le gorgeret qu'il remet dans la gibeciere, & avec la tenette fermée il cherche la pierre de tous côtés dans la vessie: il ne faut pas qu'il ouvre & referme la tenette pendant qu'il fait cette perquisition, parce qu'en l'ouvrant souvent il pourroit meurtrir la vessie, ou la pincer en la refermant. Lorsque la pierre se fait sentir au bout de la tenette, l'Operateur met les deux mains à cet instrument, il l'ouvre doucement & tâche d'y charger la pierre dont il connoit la grosseur par la distance qu'il y a d'un anneau de la tenette à l'autre, & si elle lui paroit trop grosse pour pouvoir la faire sortir par l'incision qu'il a faite, il tourne la pierre déja chargée, & la relâchant dans la vessie il tâche de la charger d'une autre maniere; parce qu'il arrive souvent qu'une pierre ayant la figure d'un œuf, c'est-à-dire, plus longe que large, la premiere fois on l'aura chargée par sa partie la plus longue, & une seconde fois on la saisira par le côté le plus étroit, & pour lors la sortie en sera beaucoup plus aisée, & si au contraire on s'obstinoit à vouloir dégager ce corps étant saisi par sa longueur, on feroit souffrir le

De quelle façon on doit se servir de la tenette introduite.

Maniere de saisir la pierre.

de faire la dilatation du col de la vessie avec le dilatatoire, introduisent peu à peu dans la goutiere du gorgeret le doigt indicateur de la main gauche le plus avant qu'il est possible, en appuyant sur le rectum. Ils prétendent par-là faire une espece de dilatation graduée au col de la vessie, & que la pression du rectum prépare un chemin plus large à la pierre. Lorsque la pierre est prise dans les tenettes, ils les tirent doucement; pour ne faire que par degrés la dilatation du col de la vessie, en les appuyant sur le rectum, afin de s'éloigner des os pubis.

martyre au malade, quelquefois inutilement. Il eſt des pierres tendres & graveleuſes qui ſe caſſent ſous la tenette ; quand cela arrive, il en faut retirer les morceaux le mieux qu'on peut, & il en eſt de ſi groſſes qu'il eſt impoſſible de les tirer, on les laiſſe alors, plûtôt que de tuer le malade pour les avoir. S'il y en a deux, ce qu'on connoit par le bouton T. qui eſt au bout de la curette S. après que la premiere a été tirée on remet la tenette dans la veſſie & on la charge comme la précédente : s'il y en avoit davantage, comme il s'en eſt trouvé quelquefois dix ou douze, on y retourneroit avec la tenette autant de fois qu'il reſteroit de pierres à tirer. (*a*) Quand la pierre s'eſt logée à droite ou à gauche dans un des côtés de la veſſie, & qu'on ne peut pas la toucher avec la tenette droite, on en prend une courbe Q. avec laquelle on la peut charger dans quelque endroit de la veſſie qu'elle ſoit cantonnée. Il eſt des pierres écailleuſes, de la ſuperficie deſquelles il ſe détache quelques fragmens en les chargeant dans la tenette ; il en eſt de graveleuſes qui s'écraſent ſous la tenette, & ſouvent il y a au fond de la veſſie un ſablon & un gravier qu'il eſt néceſſaire de vuider après l'extraction de la pierre : Dans ces occaſions on ſe ſert de la curette S. avec laquelle on évacue à pluſieurs fois ce qui eſt au fond de la veſſie, l'opération n'étant point parfaite lorſqu'il y reſte quelque choſe d'étranger. Ayant bien nettoyé la veſſie, on prend une canule X. dont on trempe le bout dans l'huile roſat, & on l'introduit doucement dans la playe, pour l'y laiſſer durant quelques jours ſelon la né-

De ce qu'il faut faire quand la pierre ſe caſſe, qu'elle eſt trop groſſe, ou qu'il en reſte d'autres.

Les occaſions de ſe ſervir de la curette.

(*a*) L'inſpection de la pierre ſuffit, ſelon quelques Lithotomiſtes, pour juger ſi la veſſie en contient d'autres. Les pierres qu'on appelle murales à cauſe de leur couleur noire & des aſperités qui ſont autour, ſe trouvent ordinairement ſeules. Celles où l'on apperçoit une ou pluſieurs ſurfaces liſſes & polies, ſont preſque toujours accompagnées de quelques autres.

ceſſité, on l'attache à une ceinture avec un cordon Y. paſſé dans deux anneaux qui ſont à la tête de ce tuyau, afin qu'elle ne puiſſe point ſortir de la playe.

Après vous avoir fait obſerver ce qu'il y a à faire avant & durant l'opération, il faut finir par vous faire remarquer ce qu'on fait après l'opération. La canule étant engagée & aſſurée, qui eſt ce qui acheve l'opération, on met ſur la playe une compreſſe quarrée, & épaiſſe qu'on y fait tenir par un garçon, afin d'empêcher l'air d'entrer dans la veſſie, juſqu'à ce qu'on vienne à panſer le malade. Pour s'y préparer on le délie auſſi-tôt en lui ôtant les deux écharpes, & on le porte à deux dans ſon lit qu'on a eu ſoin de garnir de quelques draps en pluſieurs doubles, afin que le ſang ou l'urine qui s'échape les premiers jours, ne gate point le matelas. Si on n'a pas mis avant l'opération la bande qu'on appelle le colier 8. ni celle qu'on nomme le T. double, marqué 9. on le met au malade avant que de le panſer ; puis ayant approché l'appareil du panſement, on ôte la compreſſe, on met ſur la playe les deux plumaceaux Z. Z. couverts d'aſtringens, enſuite l'emplâtre à queue 1. & une groſſe compreſſe 2. par deſſus. On fait tout de ſuite une embrocation d'huile roſat qu'on a miſe dans un petit plat. 3. au ſcrotum, à la verge & ſur tout le bas ventre. On releve les bourſes avec une compreſſe longitudinale 4. qu'on appelle la trouſſe, & on met ſur le ventre celle qu'on nomme la ventriere 5. Toutes ces compreſſes ſont trempées dans l'oxicrat qui eſt dans la terrine 6. & arrêtées par le bandage en T. marqué 9. dont les deux branches viennent ſe croiſer ſur la playe & remontent par les aînes pour s'attacher au circulaire qui tourne autour du corps. On lie enſemble les deux jambes par une petite bande nommée la jarretiere 7. afin qu'elles ne puiſſent pas s'éloigner l'une de l'autre, & couvrir

De la cure du malade aprés qu'on lui a tiré la pierre.

De la maniere de le bander & le panſer les premiers jours.

la playe, & on met en travers sous les jarrets une traversine qui tient les genoux un peu élevés: on finit par donner quelques restaurans au malade, ou quelque liqueur qui puisse un peu rapeller ses forces abbatuës. Je ne parlerai point des accidens qui suivent cette opération, ni du pansement & du traitement qu'il faut observer pour en obtenir la guérison; il faudroit un volume entier pour circonstancier toutes ces choses, je vous renvoye au livre de M. Tolet, qui a assez bien traité cette matiere.

En quelles rencontres on ne doit point tenter l'extraction de la pierre.

M. Thevenin Chirurgien ordinaire du Roy & Juré à Paris, nous apprend qu'il est des occasions où il ne faut pas essayer de tirer la pierre de la vessie, par exemple, lorsqu'on juge que la pierre est trop grosse, ou que le malade est si vieux & si foible qu'il ne pourroit suporter l'effort de la taille, ni la violence des symptômes qui suivroient une incision aussi grande que le demanderoit le volume de la pierre: mais si ce corps étranger tombant sur le col de la vessie la bouchoit & causoit très-souvent une retention d'urine, on seroit obligé de le repousser avec la sonde pour permettre à cet excrément de s'échaper; & comme les frequentes entrées & sorties de la sonde, pourroient irriter le passage & y causer la gangrene, il propose l'opération qui suit. Il faut situer le malade de la maniere qu'on fait au grand appareil, puis introduire une sonde canelée courbe dans la vessie, & sur la sinuosité de l'instrument on fait une incision comme si on vouloit tirer une pierre, excepté que la playe doit être beaucoup plus petite. Incontinent après on fait entrer un stilet dans la vessie, le glissant le long de la canelure de la sonde; ce stilet sert à y conduire une canule d'argent longue de quatre doigts, en le passant dans la cavité de la canule: on retire ensuite le stilet, & on attache la canule à une ceinture, par un ruban passé dans les deux an-

Moyen de soulager le malade dans ces occasions.

neaux qui sont à sa tête. On laisse continuellement dans la playe cette canule, qui empêche la pierre de se présenter davantage au col de la vessie & de floter deçà & delà, ce qui fait vivre le malade avec moins de douleur jusqu'à ce que ses forces soient rétablies pour soutenir la taille: mais quelquefois la canule lui sera si peu incommode, qu'il aimera mieux la porter avec patience, que de s'exposer à la taille, dont il pourroit mourir. Il faut que cette canule ferme à visse pour retenir & vuider l'urine quand on veut. On peut par le moyen de cette canule faire commodement des injections dans la vessie pour beaucoup de maladies ausquelles elle est sujette.

Canule qui repoussant la pierre donne passage à l'urine.

Voilà la maniere que M. Thevenin nous enseigne pour faire cette opération. Suivant cette méthode il faut nécessairement que le malade urine par la canule, car elle remplit le col de la vessie; c'est-pourquoi je conseillerois d'introduire une canule de la même façon que je fais à la ponction du périnée, je veux dire dans le corps de la vessie auprès de son col: il n'y a nul accident à craindre de la percer en cet endroit, & le malade en recevroit les deux mêmes utilités qu'il reçoit de la maniere qu'enseigne M. Thevenin, qui seroit d'uriner quand on en auroit envie, & d'empêcher que la pierre ne tombe & ne pese sur le col de la vessie. Mais un autre avantage que lui procureroit la maniere que je propose, c'est que le col de la vessie étant libre, & la pierre soutenue par le bout de la canule qui doit entrer dans la capacité de cet organe de la longueur de plus d'un doigt, l'urine s'échaperoit, & sortiroit par l'urètre son chemin ordinaire; de sorte que le malade n'auroit plus que la seule incommodité de retenir la canule sans être obligé de l'ouvrir toutes les fois qu'il voudroit décharger sa vessie du poids de l'urine, au lieu qu'il faudroit qu'il débouchât autant de fois cette canu-

Moyen plus avantageux de placer la canule.

le, quand elle occupe le passage de l'urine.

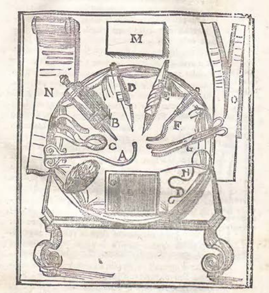
Du Haut Appareil. La troisiéme maniere d'extraire la pierre s'appelle le haut appareil, parce qu'on tire la pierre par la partie superieure de la vessie : cette maniere n'est plus en usage aujourdhui. Nicolas Franco Chirurgien de Lauzane, est le premier qui l'ait pratiquée ; il dit l'avoir faite à un enfant dont la pierre étoit si grosse, qu'il ne put pas la tirer par le grand appareil. Il nous apprend que pour l'executer il faut faire introduire deux doigts par un serviteur dans l'anus du malade, & au lieu d'approcher avec les doigts la pierre du col de la vessie comme au petit appareil, il faut au contraire la pousser vers le fond de ce viscere, ensuite faire une incision au bas de l'hypogastre, directement au-dessus de l'os pubis, & un peu à côté de la ligne blanche : les muscles étant coupés, on ouvre la vessie dans son fond, qui naturellement est tourné en haut, puis avec un crochet on en tire la pierre comme au petit appareil. Quoique Franco nous dise que cette opération lui a réussi, il nous dissuade pourtant de la faire, sans nous en dire aucune raison. On nous assure que M. Bonnet a pratiqué souvent cette opération à l'Hôtel-Dieu de Paris, avec d'heureux succès, & que même M. Petit lui a vû faire. Je ne trouve point cette opération si périlleuse qu'on pourroit s'imaginer ; je la crois au contraire moins dangereuse que le grand & petit appareil, d'autant plus que cette duplicature du péritoine dans laquelle les Anciens plaçoient la vessie, ne se trouve point, comme je l'ai fait voir dans l'Anatomie que j'ai donnée au Public ; la vessie est placée hors du péritoine, desorte qu'on peut l'ouvrir sans toucher à cette membrane, ni sans ouvrir la capacité du bas-ventre. Voici donc la maniere dont on peut se conduire.

De l'endroit où on ouvre le bas-ventre, & on y perce la vessie.

Succès de cette méthode.

Premier Chirurgien de l'Hôtel-Dieu.

XIV. FIG. POUR LE HAUT APPAREIL.



Pour pratiquer heureusement cette opération, il faudroit introduire dans la vessie une sonde creuse A. dont l'ouverture extérieure seroit assez ample pour y faire entrer le bout de la seringue B. avec laquelle on empliroit la vessie d'eau, qui auroit un dégré de chaleur pareil à celui de l'urine. On feroit une ligature à la verge avec cette bande C. afin qu'en seringuant l'eau ne s'échapât point de

Moyens de rendre l'opération heureuse.

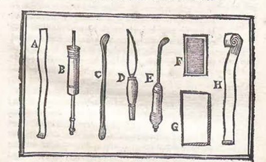
la vessie à côté de la sonde ; & lorsqu'on jugeroit par la quantité de l'injection que la vessie dût être pleine, on en retireroit la sonde, & on resserreroit un peu la ligature de la verge, afin de comprimer l'urètre assez pour empêcher l'eau de sortir : ensuite le malade assis dans une chaise presqu'à son séant, on lui feroit une incision longitunale avec le scalpel D. entre les deux têtes des muscles droits, & les deux piramidaux ; après quoi appuyant du doigt sur le fond de la vessie, on sentiroit la fluctuation de l'eau dont elle seroit gonflée, & pour lors on feroit avec une grosse lancette armée E. une ponction à cet organe dans ce même endroit. On connoitroit aisement quand la vessie seroit ouverte, par l'eau qui en sortiroit, & aussi tôt avec le crochet F. on pourroit faire sortir la pierre, ou bien on plongeroit une tenette G. longue & étroite dans l'ouverture, par laquelle l'eau s'écouleroit, & ayant trouvé la pierre dans la vessie, il seroit pour lors facile de la charger & de la tirer par cette ouverture. La playe se guériroit sans peine, parce que tenant le malade en une situation presque droite dans son lit, l'urine qui se porte continuellement dans la vessie, ne pourroit point monter jusqu'à la playe pour empêcher la réunion, comme elle fait aux deux autres manieres d'opérer ; & de plus l'urine trouveroit toujours son chemin ordinaire pour s'écouler. Si la playe faite au ventre paroissoit trop grande, & qu'on crût ne pouvoir pas la réunir avec facilité, on pourroit faire un point avec cette aiguille courbe H. enfilée d'un fil ciré I. & mettre sur la playe ce plumaceau K. couvert du beaume d'Arceus, puis l'emplâtre L. la compresse M. par dessus, & le bandage circulaire N. fait avec une serviette, pour finir par le scapulaire O. qui assurera tout l'apareil.

Du lieu où on doit porter le scalpel

Traitement de la playe après cette extraction.

Cette maniere paroit la meilleure ; mais avant que de lui donner la préference sur les deux autres, il faut qu'elle soit confirmée par plusieurs expériences, dont la premiere se pourroit tenter sur quelque criminel condamné à mort, & qui auroit la pierre. Je ne suis pas le seul qui approuve cette opération ; c'est le sentiment de plusieurs Médecins & Chirurgiens, & sur tout celui de M. Fagon premier Médecin du Roy, dont l'approbation l'emporte par les connoissances particulieres qu'il a dans la Nature. (*a*)

XV. FIG. POUR LA PIERRE DANS L'URETRE.



TOutes les pierres trouvent leur principe dans les reins, & grossissent dans la vessie ; mais elles n'y sejournent pas toutes. Il y en a beaucoup qui suivent le courant de l'urine, & qui sortent avec elles quand elles sont encore petites : mais quand une pierre a acquis une médiocre grosseur, & qu'elle a trouvé moyen d'entrer dans l'urètre,

(*a*) M. Morand a donné au public un Traité de la Taille par le haut appareil, où l'on trouve de sçavantes reflexions jointes à un extrait de tout ce qui a été écrit de plus intéressant sur ce sujet.

Nécessité d'un prompt secours.

elle s'y arrête souvent, & soit par sa grosseur, soit par ses inégalités elle y cause de si grandes douleurs qu'on est obligé d'avoir recours au Chirurgien qui doit sans differer travailler à la faire sortir d'autant plus que cette pierre bouchant le passage, le malade ne peut point uriner, ce qui auroit de suites très-facheuses, s'il n'étoit promptement secouru.

Ce que l'Operateur doit tenter d'abord.

Il est très-facile de connoitre l'endroit où la pierre est arrêtée, le malade le montre lui-même, & pour peu qu'on y touche, on sent une dureté causée par ce corps étranger. Le Chirurgien doit d'abord essayer avec ses doigts de la faire couler le long de l'urètre; il est aidé à cela par l'urine, qui la pousse pour la faire sortir. Mais lorsqu'il ne peut pas la faire avancer sans de grandes douleurs, il

Ligature faite au de là de la pierre.

faut qu'avec cette bandelette A. il lie la verge au dessus de la pierre du côté du pénil, & dans le reste du canal de la verge il injecte de l'huile d'oli-

Utilité de l'injection d'huile.

ve avec une petite séringue B. la ligature empêche que l'injection ne repousse la pierre, & qu'elle ne retourne sur ses pas. Le Chirurgien essaye derechef de faire avancer la pierre en dehors, ce qui s'execute avec bien moins de douleurs, le canal ayant été huilé; s'il voit qu'elle ne puisse pas sortir sans un plus grand secours, il prend une pétite curette C. longue de quatre ou cinq pouces, qu'il trempe dans l'huile pour la fourrer dans la verge, & en pousser le bout à côté & au de-là de la pierre, & par ce moyen la tirer au dehors. Cet expédient réussit souvent, mais s'il lui manque, il faut qu'il en vienne à l'opération sans rétarder un moment.

Préparation pour l'incision de la verge au droit de l'urètre.

Le Chirurgien ôtera cette premiere ligature pour tirer la peau qui couvre cette partie, le plus qu'il pourra vers la racine de la verge, & il remettra ensuite la même ligature au dessus de la pierre; puis tournant de la main gauche la verge, afin que l'urètre soit en haut & tenant la pierre assujettie entre deux doigts, il fait avec un petit scalpel D.

Usage de la Curette.

une incision sur le corps de la pierre, coupant les tégumens & l'urètre suivant la longueur de la partie; ensuite il prend une petite curette E. émmanchée, faite en forme de cure-oreille, qu'il coule sous la pierre qu'il fait sortir aussi-tôt par ce moyen. La pierre étant tirée on ôte la ligature, & la peau revenant dans sa place ordinaire, bouche la playe qu'on a faite à l'urètre; c'est la raison pourquoi avant l'opération on tire la peau, afin que les playes de la peau & de l'urètre ne se trouvent plus vis-à-

Pansement de la playe.

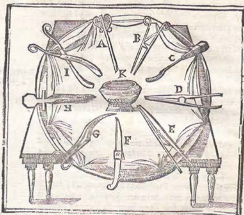
vis l'une de l'autre. On panse ces playes comme on fait les plus simples avec un emplâtre de ceruse F. une compresse G. & une bande H. dont on fait des circulaires autour de la verge. L'urine passant par l'urètre, le nettoye & le guérit avec le secours de la Chirurgie.

J'ai vû souvent que la pierre après avoir fait tout le chemin de l'uretre s'arrêtoit à son extrêmité; cela arrive à ceux dont l'ouverture du gland est plus petite qu'elle ne doit être, ce qu'on remarque assez souvent vers l'insertion de l'uretre à la racine du gland. On m'apporta un jour un enfant qui avoit une pierre arrêtée au bout de l'uretre, on en voyoit même une des extrêmités qui sortoit. Je me

Maniere de dégager un calcul retenu au bout de l'urètre proche le gland.

servis de la pointe d'une lancette pour débrider en haut & en bas cette partie du conduit de l'uretre, & avec de petites pincettes je tirai la pierre. La pellicule qui couvre le gland en rétrecissoit l'ouverture, & ceux à qui cette disposition arrive, sont plus-long tems à pisser que les autres. En coupant deux petites brides qui serrent l'entrée de l'uretre, on y remedie aisément, & c'est pour lors une des plus legeres opérations de la Chirurgie.

FIG. XVI. DE LA TAILLE POUR LES FEMMES.



Les femmes sont sujettes à la pierre.

QUoique l'uretre des femmes soit plus court & plus large que celui des hommes, & que par cette disposition les petites pierres, le sable & le gravier puissent sortir facilement avec l'urine, elles ne sont point pour cela exemptes d'avoir quelquefois dans la vessie des pierres qui les incommodent autant que celles des hommes, & qu'il faut leur ôter par l'operation.

Deux manieres de tirer la pierre aux femmes.

On taille ordinairement les femmes de deux manieres, ou par le petit appareil, ou par le grand appareil.

La premiere sans incision.

Dans le petit appareil, outre qu'on y employe peu d'instrumens, on ne fait aucune incision. Voici comment. La femme étant située dans une

chaise haute, panchée en arriere, les cuisses écartées & élevées, on prend la sonde droite A. qu'on trempe dans l'huile, & qu'on introduit par l'uretre dans la vessie pour chercher la pierre avec cet instrument. La canelure qui est à la sonde, sert pour conduire dans la vessie le dilatatoire B. qui n'y est pas plûtôt entré, qu'on retire la sonde; & avec le dilatatoire on élargit l'uretre, en quoi on n'est pas obligé de faire de grands efforts, vû que ce conduit est dilatable au de-là de ce qu'on en peut croire. On retire ensuite la machine, puis l'Opérateur ayant huilé ses deux doigts de la main gauche, il les introduit comme on a dit auparavant dans le vagina si c'est une femme, ou dans l'anus si c'est une fille; & de la main droite appuyant sur le ventre, il approche doucement la pierre du col de la vessie, d'où elle entre aisément dans l'embouchure de l'uretre qu'on aura dilatée. Lorsqu'il voit la pierre il ôte sa main droite de dessus le ventre de la malade, y substituant à la place celle d'un serviteur, & tenant les doigts de l'autre main toujours dans le vagina ou dans l'anus, avec lesquels il pousse la pierre dans l'uretre, il prend un crochet C. qu'il coule derriere la pierre, pour la faire sortir dehors comme aux enfans qu'on taille par le petit appareil.

Usage du dilatatoire.

Il y a des Opérateurs qui prétendent que le grand appareil est moins douloureux que le petit, ce qui fait qu'ils lui donnent la préference: vous en pourrez décider, quand je vous aurai expliqué celui qui nous reste. Il faut situer le malade sur la chaise, lui mettre des écharpes comme aux hommes, la faire tenir par des serviteurs, & lui glisser dans l'uretre la sonde A. ou un conducteur G. qui puisse servir de guide à un dilatatoire simple fait exprès pour les femmes. En voilà de deux façons, l'un sans ressort D. & l'autre avec un ressort, qui le fait ouvrir plus commodement. On peut se servir de l'un

La seconde en coupant de l'uretre.

Differens dilatatoires.

& de l'autre, mais le dilatatoire à ressort est plus d'usage. Ayant écarté doucement l'uretre, & le dilatatoire étant ouvert, il faut avec un bistouri étroit F. ouvrir à droite & à gauche un peu de l'orifice externe du canal de l'urine. On en ouvrira un plus ou moins, selon qu'on jugera que la pierre sera plus ou moins grosse, on retire ensuite le dilatatoire, & sur la sonde ou sur le conducteur G. qu'on aura passé dans l'uretre, on conduit la tenette I. dans la vessie, & on retire le conducteur: avec la tenette on cherche & on saisit la pierre qu'on doit tirer au dehors par de petits mouvemens qu'on fait alternativement de côté & d'autre sans grande violence. On peut se servir d'un petit gorgeret H. plus étroit que celui qu'on employe pour les hommes, & il y en a qui se contentent d'une sonde creuse. Le moins d'instrumens dont on peut se servir, c'est toujours le meilleur. Dans la tasse K. il y a de l'huile pour en froter tous les instrumens à mesure qu'on les fait servir.

Les mouvemens qu'on doit donner à la tenette.

Inconvénient de ces opérations.

De toutes les femmes qu'on taille, il y en a plus des trois quarts à qui il reste un écoulement involontaire d'urine, sur-tout de celles dont on a tiré une grosse pierre. Cet accident est immanquable par la trop grande dilatation qui force & rompt le ressort des fibres de l'uretre & du sphincter. Si on pouvoit tirer la playe par le haut appareil, on éviteroit cette incommodité; mais je n'ose pas la conseiller avant que d'en avoir vû plusieurs expériences: toutefois comme ce moyen a pû réüssir à des hommes, je ne doute point qu'il ne convienne aussi aux femmes. Il seroit donc à souhaiter que ceux qui sont dans un usage ordinaire de tailler, fissent des essais de cette pratique sur des sujets privés de vie, & qu'ils se hazardassent de la tenter sur des femmes qu'ils préverroient ne pouvoir être delivrées que très-difficilement & avec beaucoup de danger par le grand & le petit appareil,

Moyens de l'éviter.

qui seront toujours plus pénibles aux malades, que le haut appareil. (*a*)

Histoire de Frere Jacques.

CE qui s'est passé à la Cour & à Paris au sujet du Frere Jacques, regarde tellement les Lithotomistes que j'ai crû qu'il étoit à propos d'en raporter l'histoire en cet endroit. Je le ferai très-fidelement, afin que le Public informé de la verité puisse juger si la maniere d'operer de ce nouveau Lithotomiste doit être préferée à celles qu'on a pratiquées jusqu'à present.

Conduite & maniere de vie du Frere Jacques.

Dans le mois d'Août de l'année 1697. arriva à Paris une espece de Moine, qui avoit l'habit de Recolet avec cette difference seulement, qu'il étoit

(*a*) Comme l'uretre des femmes est très-court, & qu'il peut être aisément dilaté, on a beaucoup simplifié l'opération de la Taille qui se pratique sur elles. On met la malade dans une situation pareille à celle des hommes qu'on taille par le grand appareil. L'Operateur écarte les nymphes avec deux doigts, pour trouver l'orifice de l'urètre; par lequel il introduit jusques dans la vessie un conducteur mâle, trempé dans l'huile, & avec lequel il s'assure de la présence de la pierre; il introduit ensuite le conducteur femelle, & écarte ces deux instrumens afin de dilater l'urètre. Pour les tenir, il met leurs extrêmités entre le doigt du milieu & l'indicateur de la main gauche, de maniere que les doigts de la main étant superieurs au poignet, & leur partie externe regardant le perinée, les bras gauches de ces conducteurs soient entre le doigt indicateur & le pouce, & les bras droits entre le doigt du milieu de l'annullaire. Il glisse doucement entre les conducteurs une tenette convenable à l'âge du sujet, & l'introduit dans la vessie. Il retire les conducteurs, charge la pierre, & la tire avec les mêmes précautions qu'on prend lorsqu'on taille les hommes.

M. Jonnot très-habile Lithotomiste ne se servoit, dit M. Tolet, que d'une sonde creuse ou d'un gros stilet pour conduire la tenette, & c'est de lui dont ce dernier dit avoir appris que l'incision à l'urètre étoit inutile pour tirer de la vessie des femmes, les pierres qui s'y forment

Traité de la Lithotomie, &c.

chaussé, & qu'au lieu de capuchon il portoit un chapeau. Il se faisoit appeller Frere Jacques, & il paroissoit simple & ingenu. Il étoit sobre, ne vivant que de potage & de pain. Il n'avoit point d'argent & ne demandoit que quelques sols pour faire repasser ses instrumens, ou pour faire racommoder ses souliers. Il s'étoit fait une Religion à sa mode, avec des vœux dont il laissoit la liberté à son Evêque de le dispenser quand il voudroit.

Les propositions qu'il fit en arrivant à Paris.

Il venoit pour lors de bourgogne, & il étoit porteur de quantité de certificats des opérations qu'il avoit faites en differens endroits. Il se fit connoitre à la Charité par M. Maréchal, premier Chirurgien du Roy, & trouva mauvais de ce qu'il ne vouloit pas le laisser tailler dans cet Hôpital, étant venu exprès à Paris, disoit-il, pour apprendre aux Chirurgiens une maniere particuliere d'executer cette opération; mais comme on n'expose point les malades de l'Hôtel-Dieu ni de la Charité pour faire des experiences, on lui donna un cadavre à qui on avoit mis une pierre dans la vessie. Il la tira de la maniere qu'il avoit accoutumé de faire, en présence des Chirurgiens de la Charité, qui dès cette premiere fois ne furent pas contens de sa façon d'operer.

Sa reception à la Cour.

Frere Jacques peu satisfait de l'accueil qu'on lui avoit fait à Paris, en partit dans le mois d'Octobre suivant pour aller à Fontainebleau où la Cour étoit pour lors. Il s'adressa à M. Duchesne premier Medecin des Princes, à qui il rendit quelques lettres de recommandation qu'il avoit pour lui, & à qui il fit voir tous ses certificats. M. Duchesne fut charmé du récit que lui fit Frere Jacques tant du dessein qui l'avoit conduit à Paris & à la Cour, que de sa maniere d'opérer, & du grand nombre d'opérations qu'il en avoit faites; & par un zèle qu'on ne peut assez louer, il en parla à M. Fagon premier Medecin du Roy, à M. Bourdelot premier

mier Medecin de Madame la Duchesse de Bourgogne & à divers autres qui tous conclurent qu'il le falloit voir travailler. Il se présenta un garçon cordonnier de Versailles, qui étoit alors à Fontainebleau, & qui avoit la pierre. M. Duchesne le fit mettre chez une garde, & lui fit fournir tout ce qui lui étoit nécessaire. Frere Jacques lui fit l'opération en présence de Messieurs les Medecins, & de M. Felix qui étoit premier Chirurgien du Roi.

Premier sujet qui se présente.

L'opération réussit heureusement, & ils en sortirent tous très-contens, & même M. Felix retira chez lui Frere Jacques qu'il logea & qu'il nourrit pendant tout le voyage.

Succès de son opération.

Cette opération fit beaucoup de bruit, elle fut publiée par toute la Cour. M. Duchesne en informa les Princes, & leur rendoit compte tous les matins de la santé du malade. Il regardoit Frere Jacques comme un homme envoyé de Dieu pour soulager ceux qui sont affligés de la pierre, par une méthode plus aisée & moins dangereuse que celle qui se pratiquoit. Effectivement les commencemens de l'opération du Cordonnier furent heureux; elle fut faite promptement, le malade pissa par le conduit ordinaire peu de tems après l'opération; elle ne fut accompagnée d'aucun accident facheux, & on vit dans les ruës ce Cordonnier se promenant trois semaines après avoir subi la taille.

Eloge qu'on fit de sa méthode.

Sur ce que Frere Jacques dit qu'il avoit encore une maniere particuliere de guerir les hernies, on lui chercha des enfans & des hommes qui eussent des descentes; il en fit trois ou quatre opérations en présence des mêmes Médecins & Chirurgiens, qui lui ayant vû ôter le testicule qu'il tiroit par l'incision faite dans l'aine, & qu'il retranchoit sans hésiter, n'approuverent point cette façon d'opérer; mais au contraire la condamnerent, persuadés qu'on doit conserver les testicules comme parties nécessaires. Cette derniere opération par laquelle

Pratique du Frere sur les hernies.

Défaut de cette méthode.

à l'imitation de ces coureurs de campagne il émasculoit tous ceux à qui il la faisoit, ayant donc été unanimement rejettée, on s'en tint à celle qui regardoit la pierre, & voici comment il se pratiquoit.

Maniere de tailler du Frere.

La préparation chez lui n'étoit comptée pour rien ; il ne se soucioit point que le malade eut été saigné ou purgé avant l'opération. Il fait asseoir le malade sur le bord d'une table exposée au jour, il le couche ensuite à la renverse, lui méttant seulement un oreiller sous la tête, & il le fait tenir les deux cuisses écartées & ployées en enhaut les talons proche les fesses par deux hommes très-forts, parce qu'il ne le lie point, s'en fiant sur la force de ceux qui le tiennent. Il introduit dans la verge une sonde graissée qui n'est point canelée, dont le bout lui sert à pousser de la main gauche en dehors l'endroit de la vessie où il doit faire son ouverture ; puis prenant de sa main droite un bistoury long fait en forme de poignard, il le plonge proche la pointe de la fesse gauche deux doigts loin du perinée, & le poussant droit vers la region de la vessie, il l'ouvre dans son corps le plus près de son col qu'il peut : il ne retire point le bistoury qu'il ne l'ait ouverte autant que le demande la grosseur de la pierre. Il se sert d'un conducteur pour conduire la tenette qui est à peu près semblable aux nôtres ; & souvent avant que d'introduire cet instrument, il examine avec son doigt fourré dans la playe l'endroit ou peut être la pierre. Quand elle est chargée, il la tire promptement & rudement, ne reflechissant nullement sur les mauvaises suites que peuvent avoir les violences qu'il fait pour l'extraire. S'il y en a plusieurs, il les tire de même que la premiere, & lorsqu'il les voit toutes dehors, il croit avoir tout fait ; car il ne songe pas même à apprêter un appareil, & il ne s'embarasse point de panser ses malades, ne se servant ni d'astringens, ni de dé-

L'endroit où il enfonce le poignard.

fensifs, se contentant d'un peu d'huile & du vin pour tout remede appliqué sur la playe ; & lorsqu'on lui a représenté le besoin que le malade a d'être bien pansé, il a repondu, je lui ai tiré la pierre, Dieu le guerira.

Il abandonne son malade, après lui avoir tiré la pierre.

La Cour partant pour Versailles, Frere Jacques prit le chemin de Paris où sa reputation l'avoit dévancé. Il y trouva tout le monde informé de ce qu'il avoit fait à Fontainebleau, , & chacun s'empressa de lui procurer des sujets, croyant leur faire plaisir que de les mettre entre les mains du Frere. Il en tailla cinq ou six, dont il en mourut quelques-uns. Il vint à la Charité de Versailles en tailler quatre, entre lesquels il y avoit un Irlandois à qui il trouva au lieu de pierre dans la vessie une bale de plomb couverte d'une matiere graveleuse, qui l'incommodoit autant & plus qu'auroit fait une pierre, & qui obligea de le tailler : ce malade avoit reçu quatre ou cinq ans auparavant un coup de mousquet dans le bas-ventre, dont la bale avoit percé la vessie, y avoit séjourné & s'y étoit grossie jusqu'au jour de l'opération : ce qui fait voir que les playes de la vessie se guerissent aisément, & qu'on pourroit sans crainte tirer les pierres par le haut appareil. De ces quatre malades il y eut une petite fille âgée de sept ans qui mourut 2. jours après l'opération. M. Felix m'envoya chercher pour aller avec lui en faire l'ouverture ; nous trouvames la vessie ouverte dans son corps proche son col ; c'est-à-dire, en l'endroit où il a coutume de l'ouvrir ; nous vîmes au vagin une playe de la longueur de l'ongle, elle avoit été faite par le tranchant du bistouri en le poussant le long du vagin pour aller à la vessie. Frere Jacques dit à cela que les playes du vagin n'étoient d'aucune conséquence, & qu'il lui arrivoit souvent de le percer. On étoit trop prévenu en sa faveur, pour concevoir de cet aveu aucune impression contre lui, on attribua la mort de

Son retour à Paris.

Nouvelles épreuves qu'il y fit.

Exemple de la guérison d'une playe faite au corps de la vessie.

Il lui est ordinaire de percer le vagin.

cette enfant à plusieurs vers qu'on lui trouva dans les boyaux, & dont elle avoit vuidé quelques-uns avant que de mourir.

Le Frere est proposé pour tailler aux Hôpitaux de Paris.

On se servit de l'autorité des Magistrats, & entr'autres de M. le premier President, pour faire ordonner, que dans le printems qui s'approchoit, & qui est la saison où on taille à l'Hôtel-Dieu & à la Charité de Paris, ce seroit Frere Jacques qui tailleroit dans ces lieux; car on étoit entêté que sa méthode étant la meilleure, il falloit s'en servir & abandonner desormais celle qu'on avoit mise en pratique jusques alors. Il fit en plusieurs fois environ cinquante opérations dans l'un & l'autre de ces Hôpitaux. C'étoit un empressement inconcevable pour le voir travailler; il n'y avoit pas un Médecin ni un Chirurgien qui ne tâchât d'y entrer; il falloit des gardes pour empêcher la foule, & il y a eu jusqu'à deux cens personnes à la fois présens à ses opérations.

Evenemens peu favorables de ses opérations.

De tous ces taillés le nombre de ceux qui moururent, fut plus grand que de ceux qui guérirent. On apprenoit tous les jours la mort de quelqu'un, & il en mourut à la Charité jusqu'à sept dans un même jour. Cette quantité de morts qui devoit ouvrir les yeux aux partisans trop zelés de Frere Jacques, fit un effet tout contraire; car ne voulant pas avouer qu'ils avoient porté leur jugement en sa faveur avec trop de précipitation, ils rejettoient la cause de tant de malheurs sur les Chirurgiens de la Charité; disant hautement qu'il falloit que par par jalousie contre ce nouvel Opérateur, ils eussent empoisonné ces malades, prétendans qu'ils ne pouvoient avoir été péris en si grand nombre & si promptement, que par quelque cause étrangere à l'opération.

Veritables causes de ses mauvais succès.

On n'a pas eu de peine à justifier les Chirurgiens de ces calomnies. L'ouverture des corps morts a été la preuve de leur innocence. La maniere

dont ils en ont usé à l'égard du Frere Jacques qui ne peut pas faire la moindre plainte contr'eux, & l'accueil qu'ils font à tous ceux qui leur apportent quelque chose de nouveau dans la Chirurgie, montrent qu'ils ne cherchent qu'à la perfectionner; & s'ils alloient en foule pour le voir travailler, c'étoit plûtôt pour apprendre la maniere qu'on publioit merveilleuse, que pour la critiquer ou la condamner. C'est donc à tort qu'on les a accusés. Il n'y a qu'à examiner & la nature & les suites de cette opération, pour être convaincu que la cause de tous ces désastres lui doit être uniquement attribuée; & il faudroit plûtôt s'étonner de ce que ses malades ne périssoient pas tous par les inconveniens terribles qu'on a vû accompagner cette opération que je vais vous raporter.

Sa maniere inconsiderée d'enfoncer le bistoury.

N'y ayant rien qui retienne la pointe du bistoury, Frere Jacques le pousse d'ordinaire trop avant, ce qui fait qu'il perce la vessie de part en part, vû que pressant le ventre du malade, il contraint le fond de la vessie de s'approcher de son col; ainsi pour peu que le bistoury soit entré dans cet organe, il en touche bientôt le fond, qu'on a aussi trouvé ouvert à beaucoup de ceux qui sont morts, & c'est la raison pourquoi Frere Jacques ne vouloit point tailler ceux qui n'avoient que de petites pierres, parce que cherchant la pierre en tatonant avec la pointe du bistoury, il la trouve aisement lorsqu'elle est grosse, & difficilement quand elle est petite: la grosse arrête le bistoury sur laquelle il coupe de la vessie autant qu'il en juge necessaire pour la pouvoir tirer, mais la petite ne l'arrêtant point, il a souvent percé la vessie en trois ou quatre endroits.

Vessie percée en trois ou quatre endroits.

Col de la vessie coupé.

On a trouvé quelquefois qu'il avoit coupé le col de la vessie en travers, desorte qu'il étoit tout à-fait séparé de l'urètre, parce que n'ayant rien rencontré qui conduisît le bistoury, il alloit couper ce col au lieu du corps qu'il prétendoit ouvrir pro-

che cette partie, & alors connoissant son erreur, il étoit obligé de faire une autre ouverture auprès de ce même col pour en tirer la pierre; or jugez si une vessie ainsi coupée peut se guérir, & s'il ne faut pas que le malade perisse.

Rectum ouvert par ce même Litotomiste.

Il est souvent arrivé que Frere Jacques ouvroit aussi le rectum; parce que le bistouri coulant le long de ce boyau pour aller à la vessie, & l'approchant de trop près, un des deux tranchans de l'instrument y faisoit une incision longitudinale; on ne peut pas douter que le rectum n'ait été ouvert, vû les matieres fécales qui sortent par la playe. Il y a même eu quelques-uns qui ne sont pas morts de cet accident, & à qui les gros excremens sortent encore par une fistule qui leur en est restée.

Je vous ai déja dit que Frere Jacques ne s'étonnoit point quand il avoit ouvert le vagin; cela lui arrivoit à presque toutes les femmes qu'il tailloit; il prétendoit que la playe n'en étoit point mortelle, ni même dangereuse, & qu'elle se guérissoit facilement. Je lui en ai vû tailler deux, à qui l'incision faite, le sang sortoit par l'orifice externe de la matrice; ce qui étoit une preuve certaine que le vagin étoit ouvert.

L'intestin, la vessie & le vagin traversés ensemble.

On m'a dit même qu'il y a quelques femmes à qui il avoit ouvert le vagin & le rectum tout ensemble; les gros excremens leur sortant par le col de la matrice; de maniere que ces pauvres femmes étoient dignes de compassion, vû qu'elles se trouvoient en même tems trois playes considérables en trois parties differentes, sçavoir à la vessie, au vagin & au rectum.

Il ne suffit pas d'avoir bien fait l'opération, il est de l'habileté du Chirurgien de bien traiter le malade, & de le conduire à sa parfaite guérison. Frere Jacques étoit hardi à travailler, mais il ne se mettoit point en peine de procurer à la playe une bonne cicatrice: son talent étoit d'aller de ville en ville,

& de tailler tout ce qui se présentoit, il quittoit aussi-tôt ses malades, & les abandonnoit sans se soucier des suites; & c'est la raison pourquoi il avoit tant de certificats, parce qu'il se hâtoit de les prendre de ceux qui avoient été présens à l'opération, & qui pouvoient rendre témoignage de son adresse & de son habileté à tirer la pierre. Mais s'il eut attendu à les demander après la guérison, ils n'auroient pas parlé avec tant d'éloge qu'ils faisoient immédiatement après l'opération. Par exemple, si Frere Jacques eût demandé des certificats à Messieurs les premiers Médecins de la Cour aussi-tôt qu'il eut taillé ce Cordonnier à Fontainebleau, ils eussent été très-avantageux pour lui; mais après l'avoir vû languir à Versailles, & mourir deux ans après qu'il eut été taillé, parce que l'urine s'écouloit toujours par la playe; les certificats alors rendant témoignage de la verité n'auroient point été favorables à ce Litothomiste.

Plusieurs Certificats donnés à ce Frere.

Guérison imparfaite du premier sujet qu'il tailla.

La mort prompte & cruelle de M. le Maréchal de Lorge, qui arriva le lendemain de l'opération que lui fit Frere Jacques, a désabusé tout le monde; ses partisans même n'ont pas osé entreprendre de l'excuser; ils sont convenus de sa faute, & M. Fagon qu'on pressoit de se mettre entre les mains du Frere, a pris le bon parti en se mettant entre celles de M. Maréchal qui l'a heureusement tiré d'affaires; quoique les circonstances de ces deux opérations fussent semblables; car il y avoit à chacun un fungus dans la vessie. M. Maréchal a sauvé la vie à M. Fagon, & Frere Jacques a tué M. le Maréchal de Lorge; ce qui doit faire mettre une grande différence entre le Charlatan & le bon Chirurgien.

Tous les faits que je viens de rapporter, ont été cause que les applaudissemens qu'on donnoit à Frere Jacques n'ont pas continué, & que sa réputation a changé à son déshonneur peu de tems après sa

Il perd son crédit & va ailleurs, où sa réputatiō

ne se conserve pas long-tems. sa naissance ; & ceux qui le vantoient le plus, ont été obligés de se taire. Il a pris le parti d'aller à Orleans, à Lyon & en d'autres Villes du Royaume où il a operé comme à Paris. Les premieres lettres qu'on en a reçu écrites par ceux qui l'avoient vû travailler, publioient sa grande dexterité ; mais les dernieres à l'exemple de celles de Paris, ne lui étoient point avantageuses ; desorte qu'il n'est presque plus mention de Frere Jacques : apparemment qu'il retournera à son premier exercice, & qu'il se contentera d'aller de village en village tailler charitablement aux dépens des pauvres malheureux qui lui tomberont entre les mains.

Avantages qu'on peut tirer de sa méthode. Quoique je n'aprouve pas la maniere d'opérer de Frere acques, je ne la condamne pas absolument, il y a du bon dans cette opération ; j'en ai tiré deux utilités l'une sur la ponction au périnée, que je conseille de faire à l'endroit de la vessie où il fait son ouverture pour en tirer la pierre, & l'autre sur l'ouverture que je propose de faire au fond même de la vessie, pour en tirer la pierre par le haut appareil. *Moyen de la perfectionner.* Enfin je suis persuadé qu'un Chirurgien bon Anatomiste qui sçait conduire son instrument, & qui est maître de le porter où il veut, pourroit réüssir par la maniere de Frere Jacques, parce qu'il éviteroit tous les accidens qui lui sont arrivés ; mais c'est trop exposer un malade, que de le faire tailler par ce Frere, qui n'ayant aucune connoissance des parties qu'il faut couper, n'a de hardiesse à y enfoncer son poignard, que parce qu'il manque de lumiere pour en prévoir les conséquences. Il n'y avoit personne qui ne tremblât en le regardant opérer, & les Chirurgiens mêmes quoiqu'aguérris sur ces sortes d'opérations étoient effrayés de lui voir tenir son couteau si long-tems dans la playe.

Enfin le fruit de cette histoire est de nous apprendre qu'il ne faut pas applaudir avec tant de pré-

cipitation sur ce qui nous paroit nouveau ; il faut dans la Médécine recevoir tous les rémedes qu'on propose, & dans la Chirurgie voir pratiquer ceux qui se ventent de faire mieux que les autres : nous ne devons pas tête baissée donner dans toutes les nouveautés. En les examinant, on prend le bon, & on en laisse le mauvais. C'est ainsi que les Arts se sont augmentés, & c'est ainsi que la Chirurgie est montée par dégrés à la perfection où elle se fait admirer aujourdhui. (*a*)

(*a*) L'opération de Frere Jacques pratiquée de la maniere qui est décrite par notre Auteur, est en effet défectueuse, incertaine & périlleuse. Mais cette opération corrigée & perfectionnée, est regardée aujourdhui par plusieurs grands Praticiens, comme excellente & preferable dans certains cas. Ce qu'on va dire est tiré d'un Memoire de M. Morand inseré dans ceux de l'Academie Royale des Sciences, année 1731.

Frere Jacques ayant presque perdu sa reputation à Paris, parcourut plusieurs villes de France & passa en Hollande, où il pratiqua sa méthode avec tant de succès, qu'elle y fut accréditée en peu de tems. M. Rau qui tailloit alors à Amsterdam par le grand appareil, la goûta bientôt. Il la corrigea selon quelques-uns, ou plûtôt il l'adopta selon M. Morand, qui prouvera bientôt dans un ouvrage qu'il doit donner sur cette matiere, que la méthode de M. Rau étoit précisement celle de Frere Jacques, telle que ce Moine l'avoit corrigée & perfectionnée, soit par ses propres reflexions, soit par les conseils qu'on lui avoit donné à Paris. M. Morand prouve ce fait par des ouvrages très-rares, & par d'autres recherches qu'il a faite au sujet de ce Frere. Le premier de ces Ouvrages a été donné au Public par Frere Jacques en 1702; & l'autre est un manuscrit orné de figures. On voit dans ces deux ouvrages que Frere Jacques avoit corrigé sa méthode, & qu'il étoit toujours sûr de faire son incision interieure dans le même endroit, & de couper le col de la vessie. Cette opération eut entre les mains de M. Rau beaucoup plus de succès qu'entre celles de Frere Jacques, ce qui n'est point étonnant. Ce dernier ignoroit l'Anatomie, sans les lumieres de laquelle on ne va qu'à tatons, au lieu que le premier la sçavoit parfaitement. Cette méthode passa ensuite à Londres sous le nom

d'opération de M. Rau. M. Chefelden qui y pratique la Chirurgie avec grande reputation, reconnut par plusieurs experiences qu'il eſt dangereux de percer la veſſie dans ſon corps, ſur tout vers la partie inferieure. Il rempliſſoit d'eau la veſſie, & l'eau s'inſinuant dans la membrane cellulaire qui environne le rectum, faiſoit des ulceres ſordides avec pourriture. Il eſſaya enſuite de tailler preciſement comme M. Albinus prétend que M. Rau tailloit; & les inconveniens furent les mêmes de la part de l'urine. C'eſt pourquoi il imagina une autre méthode connue ſous le nom d'appareil lateral, & qui n'eſt que l'opération de Frere Jacques & de M. Rau, encore plus perfectionnée qu'elle ne l'étoit alors. L'opération laterale ne reuſſit pas moins à Londres qu'à Amſterdam, & la renommée le publia bientôt à Paris, où elle fut renouvellée avec beaucoup de ſuccès par M. Morand, dont le zéle pour l'utilité publique eſt connu. Meſſieurs Garangeot & Perchet l'ont fait ainſi. Le bruit du ſuccès de cette opération ſe répandit enſuite dans les Provinces & juſqu'en Eſpagne. M. le Cat, Chirurgien en chef de l'Hôpital de Roüen en ſurvivance, y taille avec ſuccès par cette méthode. M. Lahaye Chirurgien l'a pratiquée à Rochefort, & M. Virgili à Cadix. M. Morand a donné à l'Academie des Sciences l'énumeration des experiences faites depuis ſon premier Memoire.

Pour faire cette operation, le malade ayant été preparé à l'ordinaire, on le place ſur une table horiſontale de la hauteur de trois pieds, couverte d'un matelas; on lui met un oreiller ſous la tête, on le lie, & on le fait tenir comme pour le grand appareil. Enſuite l'Operateur introduit une ſonde bien canelée dans la veſſie, il en incline doucement le manche vers l'aîne droite du malade, prenant garde de ne la point pouſſer en devant. Un Aide placé à côté de celui qui a ſoin de tenir la cuiſſe gauche, prend le manche de la ſonde, le tient avec la main droite ſans la deranger de la ſituation où l'Operateur l'a miſe, & releve de la main gauche les bourſes. L'Opérateur fait à la peau & à la graiſſe avec le biſtoury de M. Cheſelden G. une incifion, qui doit commencer exterieurement près de l'endroit où finit celle du grand appareil, & décrire une ligne oblique qui commence à quelque diſtance du raphé, & va vers la tuberoſité de l'iſchium entre les muſcles érecteur & accelerateur gauches, & à côté de l'inteſtin rectum. Il introduit enſuite dans la playe le doigt indicateur de la main gauche; pour trouver la canelure de la ſonde, en appuyant, s'il veut, un ou deux doigts de la même main

ſur le rectum, pour l'aſſujettir en bas; il inciſe à la faveur de la ſonde le commencement de l'urètre, la partie laterale gauche de la glande proſtate, & le col de la veſſie, puis tenant toujours le doigt indicateur de la main gauche ſur la ſonde, il quitte le biſtouri pour prendre le gorgeret, dont il met le bec dans la canelure de la ſonde. Il prend enſuite de la main gauche le Manche de la ſonde, & introduit avec la main droite, le gorgeret dans la veſſie, en le faiſant gliſſer doucement le long de la canelure de la ſonde. Quand l'urine commence à couler le long de la goutiere du gorgeret, il eſt ſûr que cet inſtrument eſt entré dans la veſſie. Souvent elle coule auſſitôt que l'inciſion interieure eſt faite. L'Opérateur ôte la ſonde de la veſſie; il prend le gorgeret de la main gauche; il gliſſe de la main droite le long de la goutiere une tenette, qui doit avoir les branches un peu plus longues que celles des tenettes dont on ſe ſert pour le grand appareil. Il retire enſuite le gorgeret, & acheve l'opération à l'ordinaire avec une très-grande facilité. S'il a ouvert quelque vaiſſeau conſiderable qui ſoit dans les graiſſes, il en fait la ligature; ſi ce vaiſſeau eſt plus profond il arrête le ſang par un bourdonnet trempé dans quelque ſtiptique. On panſe le malade, comme ſi on l'avoit taillé par le grand appareil.

M. le Cat, qui dans les commencemens, faiſoit cette operation avec les mêmes inſtrumens que M. Cheſelden, la fait à preſent avec des inſtrumens nouveaux qu'il a inventé, & un ancien qu'il a perfectionné.

La ſonde H. dont il ſe ſert eſt terminée par une plaque longue, & un peu étroite qui tient lieu de manche; car c'eſt par elle que l'Aide tient la ſonde dans une ſituation fixe, lorſqu'on l'a introduite dans la veſſie.

L'inſtrument I. I. a la figure d'un ſcalpel à deux tranchans: Sa lame eſt fixe dans ſon manche, & partagée par une rainure ou eſpece de goutiere qui forme une vive arrête de l'autre côté.

L'inſtrument K. a ſa lame un peu courbée & tranchante par ſa partie convexe. Elle eſt auſſi fixe dans ſon manche, & partagée par une rainure ou goutiere longitudinale qui ne forme point de vive arrête, parce que l'inſtrument eſt plus épais.

Après avoir placé la ſonde dans la veſſie, il fait avec l'inſtrument I. une inciſion aux tegumens & à l'urètre, mais un peu plus bas qu'on ne la fait ordinairement, afin d'éviter l'artere honteuſe externe, qu'on coupe ſouvent lorſqu'on ſuit la méthode ordinaire. Il place la pointe de l'inſtrument dans la crenelure de la ſonde, &

glisse ensuite le long de la rainure de l'instrument, l'autre instrument K. & retire le premier, lorsque la pointe de celui-ci est parvenu jusqu'à la crenelure de la sonde. Il coupe ensuite le plus qu'il peut du col de la vessie avec le dernier instrument, qui par sa figure est fort propre à cette incision. Il glisse le long de la goutiere de cet instrument, dont la pointe est dans la crenelure de la sonde le bec d'un gorgeret, & il finit son opération à l'ordinaire.

La multiplicité des instrumens pour faire une opération, est ordinairement un défaut dans une méthode ; mais elle est un avantage dans celle-ci, & les goutieres des instrumens I. & K. rendent l'opération plus facile & plus sûre.

Voyez l'ext. d'un mémoire lû par M. Foubert à la Scéance publique de l'Academie de Chir. & inseré dans le Mercure du mois de Juillet 1736.

On vient de voir dans cette remarque & dans quelques-unes des précedentes, par quel degré l'operation de la litothomie est parvenuë à ce point de perfection où elle est à present. Outre les différentes méthodes dont on se sert ordinairement, l'émulation à qui tous les Arts doivent leurs progrès, en a fait depuis peu éclore une autre qui approche de la laterale, mais qu'on execute d'une maniere différente.

Pour preparer le malade à l'opération, on l'accoûtume à retenir le plus long-tems qu'il peut ses urines pendant les trois derniers jours qui précedent l'operation. Le jour même de l'operation, on le fait beaucoup boire, & comme cette boisson abondante exciteroit à uriner, on lui serre la verge avec un petit bandage à ressort ; ou si l'on veut, au lieu de lui faire retenir ses urines pendant plusieurs jours, & de le faire boire beaucoup, le jour même de l'opération, on injecte par le moyen d'un algalie, assez d'eau pour remplir la vessie.

Pour faire l'opération, on place le malade à peu près dans la même situation où on le met pour faire l'operation laterale, suivant la maniere ordinaire. On lui fait comprimer le ventre au dessus des os pubis, avec une pelotte faite exprès, & l'Aide qui le comprime releve en même-tems les bourses : L'Opérateur introduit le doigt index de la main gauche dans l'anus, pour porter l'intestin rectum & l'urètre vers le côté droit, & plonge de la main droite entre l'anus & la tuberosité de l'ischium à gauche, un trocar fort long, dont la canule est fenduë. Ce trocar à la longueur près, ressemble à celui D. dont j'ai parlé plus haut. Il le plonge jusques dans la vessie entre le col & l'urètre : pour sçavoir s'il y est entré, il retire de quelques lignes le poin-

çon & l'écoulement des urines l'assure que l'instrument est dans la vessie : il glisse alors dans la fente de la canule une espece de couteau droit un peu long & mince, ou un couteau courbe & tranchant par sa partie convexe, pour inciser de bas en haut les tegumens & ensuite la vessie ; il étend l'incision en retirant le couteau, il glisse à la faveur de la crénelure de la canule un gorgeret dans la vessie & finit l'operarion à l'ordinaire.

Pour faire un juste choix parmi ces differentes méthodes, il faut d'abord remarquer les differentes parties que l'on incise suivant chacune, & reflechir sur les avantages & les inconveniens qui resultent non-seulement de l'incision de ces parties, mais de la méthode en géneral.

Dans l'operation du grand appareil, on coupe l'urètre avec l'instrument tranchant ; mais lorsque l'on introduit les instrumens & le doigt dans l'ouverture, & qu'on tire la pierre, l'urètre & le col de la vessie sont dechirés jusqu'à son orifice, qui se divise aussi plus ou moins selon que la pierre est plus ou moins grosse.

Dans l'operation de la taille laterale, l'on coupe le commencement de l'urètre, le col de la vessie, & la partie laterale de la glande prostate, & la division s'allonge du côté de la vessie lorsqu'on fait l'extraction de la pierre.

Suivant la méthode dont j'ai parlé en dernier lieu, on se propose de faire l'ouverture de la vessie au même endroit où quelques-uns prétendent que M. Rau la faisoit, c'est-à-dire à côté du col de la vessie, entre cette partie, les vessicules seminales, & l'urètre gauche. Cette incision a huit lignes, ou environ d'étenduë. Lorsqu'on tire la pierre, elle s'allonge du côté de l'urètre gauche, & se prolonge souvent jusqu'à cette partie même : quelquefois l'on coupe la partie laterale gauche de la glande prostate superieure.

Quelque méthode que l'on choisisse pour faire l'extraction de la pierre, il se fait, comme l'on voit, un dechirement plus ou moins grand, & une extension plus ou moins considerable de fibres & de parties.

L'ouverture de l'artere qui se distribue au tissu spongieux de l'urètre, & le dechirement de l'extension des fibres du col de la vessie, sont les inconveniens qu'on trouve dans le grand appareil. Il arrive rarement qu'on ouvre l'artere, & lorsqu'on l'a ouverte, l'on est presque toujours sûr d'arrêter l'hemorragie. Quant à l'extension & au dechirement de fibres du col de la vessie, ils ne sont considerables qu'à proportion de la

grosseur de la pierre. D'ailleurs les parties s'étendent & prêtent beaucoup, pourveu qu'on ne fasse l'extraction de la pierre que peu à peu & par degré.

Les avantages de cette méthode sont très-considerables; elle convient à toutes les especes de vessie, grande, petite, malade ou saine, & à toutes les especes de pierre dure, molle, grosse, ou petite; ajoutez à cela la situation de la playe, & le peu d'épaisseur des parties qu'on est obligé d'inciser dans le lieu où on l'a fait. La situation de la playe fait que les fragmens des pierres, si quelques-uns sont restés dans la vessie, & les pierres mêmes qui échapent aux tenettes, sont naturellement entraînées par les urines. Le peu d'épaisseur des parties divisées, fait qu'on peut facilement par le moyen d'une canule, injecter dans la vessie quelque liqueur; ce qui est encore un moyen de tirer les restes de pierre & les petites pierres mêmes. Ces injections servent aussi à nettoyer les vessies malades & baveuses: mais le plus grand avantage qu'on peut retirer de cette méthode, c'est que si l'on est obligé, de peur de fatiguer le malade, de laisser dans la vessie quelque pierre considerable, on peut facilement quelques jours après l'opération, c'est-à-dire, lorsque la supuration est établie, introduire de nouveau les tenettes par la playe pour en faire l'extraction.

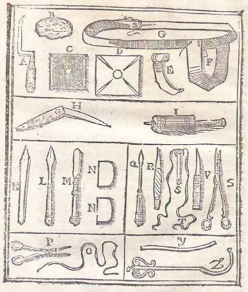
L'operation laterale a aussi ses avantages. Par elle l'on est toujours sûr de couper presque toutes les parties qu'on est obligé de déchirer par le grand appareil; par consequent les malades souffrent moins, l'on tire plus facilement les grosses pierres, & l'operation est moins longue & moins douloureuse. Mais la necessité de faire tenir la sonde par un Aide, & l'ouverture que l'on fait quelquefois du tronc de l'artere qui se distribue au bulbe de l'urètre, & que quelques-uns appellent l'artere honteuse externe, sont les inconveniens qui ne se trouvent point dans le grand appareil.

Quant à la derniere méthode, on ne peut disconvenir qu'elle a quelques avantages, mais elle a aussi ses inconveniens. En la suivant on fait aisément l'extraction des pierres, l'extension & le dechirement des parties ne sont pas considerables, & on ne craint point l'incontinence d'urine. Mais, 1°. Les injections faites dans la vessie pour la remplir, ou l'urine qu'on fait retenir au malade jusqu'à ce qu'elle soit pleine, ne peut-elle pas produire l'inflammation, la paralisie de la vessie, & plusieurs autres desordres qu'on a déja reproché aux partisans du haut appareil? De plus l'eau ou l'u-

rine peut s'infiltrer dans le tissu cellulaire qui entoure la vessie, comme M. Cheselden l'a remarqué. 2°. Il est difficile d'ouvrir par cette méthode les vessies malades ou racornies, ou naturellement petites, ni celles des personnes grasses, ainsi elle ne convient pas à toutes sortes de sujets. 3°. Dans les autres méthodes, on se sert de la sonde, par le moyen de laquelle on est sûr d'ouvrir la vessie, & de l'ouvrir toujours dans l'endroit que prescrit celle de ses méthodes que l'on suit. Dans celle dont il s'agit, l'Operateur privé de ce guide, non-seulement n'est pas sûr de l'endroit qu'il va percer, mais on ne sçait pas même certainement s'il atteindra la vessie. La preuve de cette incertitude, c'est que la figure de la vessie varie dans les sujets, & que les liqueurs qui enflent la vessie ne changent point sa figure en augmentant son volume: d'où il faut conclure qu'elles ne supléent à la sonde que bien imparfaitement; aussi a-t'on vû qu'on a été obligé quelquefois d'avoir recours à cet instrument. 4°. Il survient presque toujours pendant l'opération une hemorragie fort considerable, surtout aux grandes personnes. Elle jette quelquefois le malade dans une foiblesse extrême, & doit faire craindre que malgré les moyens usités en pareil cas, le sang ne s'infiltre dans le tissu cellulaire qui environne la vessie, ou ne s'épanche dans la vessie même. On a lieu de croire qu'elle ne vient pas seulement de l'ouverture de l'artere honteuse externe; quoiqu'il en soit cette hemorragie est un grand inconvenient. 5°. Comme l'on porte l'instrument tranchant sans être guidé par une sonde, il peut arriver qu'on coupe la symphise des os pubis, surtout lorsque ces os sont situés un peu bas. 6°. Après l'operation, la situation de la playe & l'épaisseur des parties divisées, empêchent de nettoyer facilement les vessies baveuses & malades, & de tirer aisement les pierres restées & les fragmens de pierres.

Il paroit par l'exposition que je viens de faire des avantages & des inconveniens des differentes méthodes de tailler, que dans la derniere, les inconveniens l'emportent sur les avantages, & que dans les deux autres les avantages l'emportent sur les inconveniens. Il est bon même de remarquer que celles-ci ne different pas beaucoup entre elles. Les mêmes parties de la vessie sont divisées dans l'une & dans l'autre, mais on déchire dans le grand appareil ce qu'on coupe dans l'appareil lateral.

FIG. XVII. POUR LES OPERAT. SUR LA VERGE.



La Verge est sujette à beaucoup de maux.

DE toutes les parties de notre corps, il y en a peu qui soient sujettes à un plus grand nombre de maladies que la verge : de celles qui l'attaquent, les unes se guérisent par des remedes tant generaux que particuliers, & les autres demandent l'opération de la main. C'est de ces derniers que j'ai à vous entretenir, en vous enseignant ce qu'il faut faire pour les guérir.

La

Trois parties de la verge soumises aux opérations.

La verge a trois parties qui sont ordinairement soumises aux opérations ; sçavoir, le prépuce, le gland, & l'urètre. Au prépuce on en fait deux, le phymosis, & le paraphymosis ; au gland trois, car on le sépare lorsqu'il est adherent, on en ôte les porreaux, & on le perce lorsqu'il est bouché ; & à l'urètre deux, qui sont d'en consumer les callosités, & d'en tirer une pierre lorsqu'il y en a d'arrêtée. Je vous ai démontré cette derniere en faisant l'opération pour la pierre, je vais vous montrer les autres. Voilà celles qui sont utiles, & qu'on doit nécessairement sçavoir : il y en a trois autres qu'on doit rejetter comme inutiles, ce sont celles du recutili, de la circoncision & du bouclement, dont je ne vous parlerai qu'autant qu'il faut que vous en sçachiez pour être les premiers à les condamner.

De l'opération du Recutili.

Par le recutili, les Anciens entendoient une opération qu'ils faisoient à la verge, lorsque le gland étoit trop découvert. Ils la pratiquoient en deux manieres, l'une en faisant une incision circulaire à la peau de la verge vers la racine, & tirant cette peau jusqu'à ce que le gland fût recouvert ; & l'autre après avoir rehaussé le prépuce sur la verge, ils incisoient en rond la peau interne du prépuce proche le gland : puis à l'une & à l'autre de ces manieres ils lioient le bout du prépuce sur une petite canule de plomb pour laisser sortir l'urine, & procuroient une cicatrice entre les deux lévres de l'incision. Ils faisoient cette opération à ceux qui ayant le gland toujours découvert se sentoient incommodés par le frottement continuel de la chemise, & qui vouloient à quelque prix que ce fût l'avoir recouvert.

De la Circoncision.

La Circoncision se faisoit à une indisposition toute opposée au recutili : c'étoit lorsque le gland ne se pouvoit pas découvrir, on faisoit une ligature au bout du prépuce au dessus de ce qu'on en vouloit couper, qui étoit environ l'épaisseur d'un ou

R

de deux écus, puis avec des ciseaux on coupoit cette extrêmité du prépuce, qui fait quelquefois un cercle si étroit, qu'il empêche qu'il ne se rebrousse sur le gland. Cette opération n'est plus en usage que chez les Juifs & les Turcs qui en font une cérémonie, & un mystere de leur Religion : les Chrétiens ne la pratiquent point, mais les Rabins & les Moustis la font à tous les enfans mâles de leur Loi, peu de tems après leur naissance.

Du Bouclement des garçons.

Je ne sçai pas qui est l'inventeur du bouclement des garçons : mais cette opération choque le bon sens. On tiroit le prépuce en dehors, & le traversant d'une aiguille enfilée on y laissoit un gros fil jusqu'à ce que les cicatrices des trous fussent faites ; puis retirant le fil, on passoit à la place une grosse boucle de fer qu'on y laissoit tout le tems que le sujet étoit dans un âge incapable de travailler à la génération. Ils prétendoient que cette boucle l'empêchant d'avoir commerce avec des femmes, jusques à l'âge de vingt-cinq ans qui est le tems qu'on l'ôtoit, les forces ne se dissipoient point, & qu'elles se conservoient pour engendrer des enfans forts & en état de servir la République.

Inutilité de ces trois operations.

Voilà trois opérations très-inutiles, sur tout en ce pays Septentrionaux & temperés où le prépuce n'est pas sujet à se racourcir, ni à se ralonger excessivement comme dans ces régions chaudes, où la Circoncision est souvent nécessaire, & où la passion d'amour porte de si bonne heure les hommes aux embrassemens. Venons aux opérations de pratique.

Du Phymosis. Son étimologie.

LE nom de phymosis est dérivé du verbe Grec *phimoein*, qui veut dire, serrer ou étrecir, parce que l'extrêmité du prépuce est tellement étroite qu'elle ne permet pas au gland de se découvrir ; desorte que cette maladie n'est autre chose que le prépuce trop serré, dont l'extrêmité forme une

bride circulaire, qui empêche que le gland ne soit libre dans son usage : ce mal survient ou naturellement, ou par accident.

Cette indisposition est appellée naturelle, quand l'enfant a dès sa naissance le bout du prépuce fort étroit. Il y en a plusieurs à qui cela est arrivé, & à qui en croissant il s'est peu à peu élargi, desorte que le gland s'en est dépouillé naturellement, mais il y en a d'autres à qui le prépuce est tellement serré, qu'il leur est impossible d'appercevoir l'extrêmité du gland. On prétend que cela leur cause deux incommodités, l'une de nuire à la génération, en empêchant que la semence ne soit lancée avec assez de vitesse pour être reçuë de la matrice ; & l'autre, qu'il s'engendre une crasse blanchâtre entre le prépuce & le gland, laquelle ne pouvant pas être détachée s'aigrit par son séjour, picote & cause un prurit au gland, qui en est d'autant plus fatigué qu'il est très-sensible dans ces personnes. Ces raisons néanmoins ne sont pas suffisantes pour en venir à l'opération : car pour répondre à la premiere, je vous dirai que j'en ai vû qui avec cette indisposition ne laissoient pas que de faire des enfans : il y en a mille exemples : & on remedie aisément à la seconde incommodité en tenant avec les doigts le bout du prépuce serré quelque tems, pendant que le sphincter de la vessie est lâché pour pisser, l'urine pour lors remplissant le prépuce balaye & nettoye le gland de la crasse qui s'y étoit amassée & qu'elle entraîne avec elle en sortant rapidement quand on quitte le prépuce.

Inconveniens de cette indisposition.

Phymosis accidentel.

Cette maladie est nommée accidentelle lorsqu'elle est causée par des chancres ou ulceres vérolіques, qui se cantonnent tout autour du gland, ou par une boursouflure & une inflammation de la verge, qui fait que le gland trop serré pour lors par le prépuce tumefié pourroit tomber en mortification : dans ces deux occasions il faut en venir promp-

tement à l'opération qui conſiſte dans une inciſion qu'on fait au prépuce depuis ſon extrémité juſqu'à la couronne du gland. Voici la maniere de s'en acquitter.

Situation du malade.

Ayant avant l'opération préparé le malade, s'il eſt néceſſaire, & diſpoſé l'appareil, on le fait aſſeoir dans un fauteuil un peu panché en arriere; & alors le Chirurgien prend de ſa main droite un inſtrument fait exprès, qui ne ſert qu'à cette opération: il eſt emmanché, & a la pointe & le tranchant comme un canif. Vous le voyez marqué A. & comme il eſt pointu on met au bout une petite boule de cire groſſe comme un grain de coriandre, qui empêche qu'il ne pique en le gliſſant entre le gland & le prépuce. Lorſque la pointe de l'inſtrument eſt parvenue à la couronne du gland, l'Opérateur tient ferme la verge de ſa main gauche, puis pouſſant l'inſtrument il en perce le prépuce qu'il coupe depuis la couronne du gland juſqu'à ſon extrêmité en retirant l'inſtrument à lui: il faut faire en ſorte que les deux membranes du prépuce ſoient coupées également. (a) On laiſſe couler un peu de ſang pour dégorger la verge, puis on panſe la playe,

Maniere d'operer.

(a) C'eſt en quoi conſiſte la perfection de cette opération; car ſi l'on coupoit plus de la membrane interne du prépuce que de l'externe, l'opération ſeroit imparfaite; & ſi l'on inciſoit plus de l'externe que de l'interne, outre que le gland ne pourroit point ſe découvrir, on mettroit une partie des corps caverneux à découvert. Pour éviter ces inconveniens, il faut porter l'inſtrument au-delà de la couronne du gland, & retirer la peau de la verge vers le pubis avant de couper. Quelques Praticiens ſe ſervent aujourdhui de ciſeaux mouſſes au lieu de canif. On introduit une des deux lames à plat entre le prépuce & le gland au-delà de la couronne, on en releve enſuite la lame, & on coupe tout ce qui ſe rencontre entre deux. Mais le biſtouri herniaire M. avec l'addition que M. de la Peyronnie y a faite, paroît plus commode que l'un & l'autre de ces inſtrumens, & n'en a pas les inconveniens. On l'introduit aiſement, par-

mettant un plumaceau B. couvert d'aſtringens, un emplâtre C. fait en croix de Malthe, & percé dans ſon milieu, afin qu'il ait une iſſuë pour l'urine, avec une compreſſe D. de même figure, trempée dans l'oxicrat, & une petite bande E. avec laquelle on fait des circulaires au tour de la verge: on met enſuite la verge dans un petit ſuſpenſoir F. attaché à une bande circulaire G. autour du ventre, afin qu'elle ne pende point en en-bas, & que la fluxion n'y ſoit pas excitée.

Panſement de la playe.

Cette opération eſt abſolument néceſſaire à ceux qui ont le prépuce ſerré par des chancres, ou par des ulceres véroliques autour du gland. Pour guérir ces maux, il les faut panſer, ce qu'on ne peut pas faire qu'on n'ait découvert le gland: ſi on n'y faiſoit point de remedes, ces chancres rongeroient la verge, ou produiroient la vérole; c'eſt pourquoi on aura recours à l'opération. Mais on la doit éviter à ceux qui impatiens d'avoir leur gland découvert, veulent qu'on leur faſſe: j'ai évité de la faire à quelques-uns qui ayant le prépuce étroit de naiſſance, n'avoient point d'autre raiſon de la demander, que l'envie d'être faits comme les autres.

A qui il importe qu'on faſſe cette opération.

Je ne ſçai point la raiſon pourquoi on ordonne de faire l'inciſion à un des côtés de la verge; ce n'eſt pas pour éviter les vaiſſeaux, car il y en a également dans toute la circonference du prépuce:

L'endroit où on doit plûtôt faire l'inciſion.

ce qu'il n'eſt point d'un gros volume; & on ne riſque pas de piquer les parties en l'introduiſant juſqu'à l'endroit déſigné, parce que ſa lame eſt cachée dans une eſpece de canule. Après avoir introduit cet inſtrument, on ôte la petite vis qui tient ce biſtoury avec la canule, on tire le prépuce vers le pubis, & on acheve l'opération. Il faut avant que de la faire, eſſayer des moyens plus doux, tels que les ſaignées, les injections adouciſſantes entre le prépuce & le gland, les bains de cette partie, les cataplaſmes: & ce n'eſt qu'après les avoir employés ſans ſuccès, ou que dans une extrême néceſſité, qu'on doit en venir à l'operation.

pour moi je la fais à la partie moyenne & supérieure de la verge; je trouve qu'en cet endroit, l'incision est plus profonde, le gland se découvre mieux à droite & à gauche, & la difformité est moins grande que quand on la fait à un des côtés.

DU PARAPHYMOSIS.

LE mot de Paraphymosis est composé de *para* qui veut dire grandement, ou au-delà, & de *phimoeim*, qui signifie serrer, parce que le gland est tellement serré à sa racine par le rebroussement du prépuce, au-delà duquel il est avancé, qu'il tomberoit en mortification, si on n'y remédioit promptement. Cette maladie est toute contraire au phymosis: dans celle-ci le gland est trop couvert, & à celle-là il est trop nud. Il y a des Auteurs qui font deux sortes de paraphymosis, l'une qui arrive naturellement, & l'autre par accident.

Du Paraphymosis de naissance.

Celui qu'ils appellent naturel est lorsque le prépuce étant naturellement très-court, il se retrousse tout entier derriere la couronne du gland, & on ne le recouvre plus: lorsque ceux qui ont cette legere incommodité demandent du secours, quelques Auteurs veulent qu'on leur fasse l'opération du récutili, dont nous avons parlé; mais elle ne se pratique plus; ceux qui ont été circoncis sont sujets à cette espece de paraphymosis, parce qu'on a retranché du prépuce.

Paraphymosis qui vient de quelques efforts.

Le paraphymosis accidentel, est lorsque par violence on a fait remonter le prépuce par dessus la couronne du gland, & qu'étant naturellement étroit, il ne peut plus descendre & recouvrir le gland, étant arrêté au dessus par la largeur de la couronne. Cela arrive souvent à des enfans dont le gland n'a point encore été découvert, & qui par fantaisie le voulant voir ont par force fait remonter le prépuce au dessus du gland, & à de nouveaux mariés qui font des efforts pour dépuceler de jeunes filles qu'ils auront épousées; car alors par la

violence que la verge fait pour entrer, le gland se découvre, & ne se peut plus recouvrir. J'ai vû un jeune homme à qui cela arriva le jour de son mariage, & qui trois jours après me vint trouver avec un furieux paraphymosis, croyant que c'étoit du mal vénerien que sa femme lui avoit donné: je lui en fis la réduction, & lui dis que c'étoit au contraire une preuve que sa femme étoit pucelle, & que si elle n'eût pas été sage, elle lui auroit épargné la douleur qu'il venoit d'endurer.

Application des médicamens inutiles en cette rencontre.

Il faut que ceux qui nous ordonnent de guérir les paraphymosis par médicamens ne soient guéres instruits de cette maladie: je ne comprends pas comment on peut se fier à des huiles, à des cerats & à des cataplasmes pour le traitement d'une maladie aussi pressante, & qui veut qu'on ne differe pas un moment à réduire la partie en son état naturel, à moins qu'on ne veuille exposer la verge à tomber en gangréne. Au phymosis il faut avant que de travailler préparer son appareil; mais au paraphymosis il faut commencer par revêtir le gland de son prépuce, ensuite on prépare les remédes & les bandes nécessaires. Le pitoyable état d'une verge attaquée d'un paraphymosis, & les douleurs que ressent le malade demandent un secours plus prompt que n'est celui des topiques, ordonnés souvent par des gens qui ne connoissent pas le péril où est cette partie.

A quoi se réduit l'opération.

Il faut donc en venir à l'opération qui consiste à faire descendre le prépuce sur le gland pour le recouvrir; c'est ce qu'il faut faire sur le champ: & ne point quitter le malade qu'il ne soit recouvert. Pour y parvenir, on met d'abord tremper la verge dans de l'eau froide un peu de tems, afin que par la fraicheur de l'eau les esprits étant répercutés le gland puisse diminuer de son volume qui est pour lors fort gros & très-dur, puis prenant la verge entre les deux doigts indices & du milieu des deux

mains, dont les dos regardent le ventre du malade, on amene le prépuce sur le gland qu'on repousse en même tems avec les deux pouces, tâchant de la faire rentrer dans sa bourse. S'il n'y avoit pas long-tems qu'il fût découvert, on pourroit esperer de réussir de cette maniere; mais comme ces sortes de maladies ne se déclarent au Chirurgien qu'à l'extremité, quand la verge est beaucoup enflée qu'il y a des bourlets au prépuce pleins d'une eau roussâtre qui le tumifient extraordinairement, & qu'il s'est même fait des crevasses circulaires qui séparent en partie le gland de la verge, on est obligé de faire avec la pointe de la lancette H. de petites incisions à la membrane interne du prépuce pour débrider l'endroit par où il serre trop le gland, (*a*) on fait autant de ces petites incisions qu'il en faut pour laisser la liberté au prépuce de descendre par-dessus le gland, ce qui n'est pas difficile pour lors, en prenant la verge de la maniere que je viens de dire.

Traitement du malade après l'opération. Quand le gland est rentré dans sa loge, l'opération est finie. On prépare son appareil qu'on pose de la même maniere qu'on fait au phymosis, on

(*a*) L'Auteur dit bien ici qu'il faut faire des incisions à la membrane interne du prépuce, mais il ne marque pas précisement l'endroit où il les faut faire. La membrane interne du prépuce forme dans cette maladie des bourlets, & entre eux des brides qui serrent comme des espéces de ligatures circulaires. Ces brides produisent tout le desordre, & ce sont elles qu'on doit principalement couper. Les petites incisions sur les bourlets ne debrident pas l'étranglement, & on ne doit les faire que quand ils sont si gros qu'ils empêchent le prépuce de couvrir le gland. Pour couper ces brides le bistoury demi courbe est encore préferable à la lancette. On en glisse la pointe dessous la bride, en tournant le dos de l'instrument du côté des corps caverneux, & l'on coupe les brides en le retirant. Il faut les couper toutes, pour pouvoir recouvrir le gland avec le prepuce.

fait une embrocation sur le ventre qu'on couvrira d'une compresse trempée en oxicrat, on en met une autre sur les bourses, on saigne le malade quelque tems après l'opération, on lui tient le ventre libre par des lavemens rafraîchissans, on lui fait observer un bon regime de vivre pour éviter les tristes suites d'une pareille maladie, & au bout de quelques jours, il sera bon de faire avec la seringue I. des injections déterfives sous le prépuce pour mondifier & nettoyer les playes des petites incisions qu'on a été obligé d'y faire, & ensuite on en procure la cicatrice.

Je trouve dans quelques-uns de ces nouveaux Auteurs qui ont écrit des Opérations, qu'on doit presser avec les deux pouces autour du gland pour le faire rentrer, & non pas pousser contre son extremité vers la racine de la verge, parce qu'étant molet, on l'élargiroit en le poussant ainsi, & on l'empêcheroit de rentrer dans sa place. Ceux qui nous donnent ce précepte, nous font connoître qu'ils ne sont guéres Chirurgiens, parce que s'ils avoient pratiqué cetre opération, ils sçauroient que pour lors le gland est tellement tumefié & dur, que quelques efforts qu'on fasse pour le recouvrir, il est impossible de le rendre plus large en poussant contre son extremité: il faut s'en raporter à ceux qui sont dans l'usage actuel des choses, & personne ne peut mieux instruire les autres sur le fait des opérations, que ceux qui les ont pratiquées depuis un grand nombre d'années. Conseil de quelques Auteurs à éviter.

De l'ADHERENCE DU PREPUCE AVEC LE GLAND.

L'Adhérence qui se fait quelquefois du prépuce avec le gland est appellé symphysis, de *phein*, qui veut dire ensemble, & de *S;m*, qui signifie attacher, parce que pour lors le prépuce est fortement attaché avec le gland. On a vû des enfans venir au monde ayant le prépuce collé avec le gland, il est très-difficile à séparer quand cela

vient de la naiſſance, parce que ces deux parties ayant été formées enſemble ſe trouvent jointes dans toute leur circonference, & comme ne faiſant qu'une même partie continue. Il faut néanmoins tâcher de les ſéparer, avec une petite feuille de myrthe K. un peu tranchant qu'on coule doucement entre le gland & le prépuce, prenant garde de ne pas percer le prépuce qui eſt mince, & qui ne ſe répareroit pas aiſément. On peut encore en tirant le prépuce en en-haut avec la pointe du ſcalpel L. diſſéquer & ſéparer les deux membranes du prépuce & du gland, & de même qu'un Anatomiſte ſépare deux membranes contigue l'une à l'autre, & ſi en faiſant cette opération on ne pouvoit pas ſe diſpenſer d'anticiper ſur l'une ou ſur l'autre de ces parties, il faudroit couper plûtôt du gland que du prépuce : mais un Chirurgien adroit ſépare ces parties ſans les offenſer, & après cette opération inſinue tous les jours dans l'intervalle des parties déſunies une feuille de myrthe d'yvoire pour empêcher la réunion.

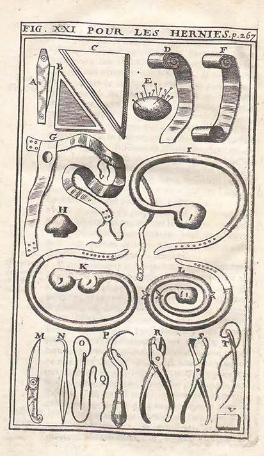
Maniere d'inciſer.

Du ſymphyſis accidentel, de ſon origine.

Il arrive ſouvent que cette cohérence vient après l'opération du paraphymoſis, car ſi on neglige de cicatriſer les playes faites à la partie interne du prépuce, il ne manquera point de ſe coller avec le gland, ou bien après des ulceres ou chancres qu'on n'auroit pas eû ſoin de guérir parfaitement. Dans ces cas il n'eſt pas ſi difficile à être ſéparé, parce qu'il n'eſt adhérent qu'aux endroits des ulceres, & non pas dans la tolalité, comme quand ce mal vient de naiſſance. C'eſt une incommodité qui chagrine les gens mariés, parce que pour lors le devoir conjugal ne s'accomplit pas dans la perfection. C'eſt ce qui les fait recourir au Chirurgien qui ſépare ces parties de la maniere que je viens de dire : la ſéparation en étant faite, on coule entre le prépuce & le gland, de petis linges N. N. trempés dans une eau deſſicative, comme eſt l'eau vul-

Panſement du malade après l'opération.





neraire, ce qu'on continue juſqu'à ce que le tout ſoit entierement cicatriſé.

Des Porreaux de la Verge.

IL vient ſouvent à la verge de petites excroiſſances verrucales qu'on nomme des porreaux. Les Italiens les appellent *porrifigli*, parce qu'elles reſſemblent à des figues. Ces excroiſſances ſont faites d'une chair molle, baveuſe & découpée fort menu; elles ſe multiplient bien vîte; c'eſt pourquoi on ne doit point differer d'y remedier. Ces ſortes de porreaux viennent preſque toujours d'une cauſe impure contractée par des attouchemens véneriens; ce qui oblige d'avoir recours au Chirurgien, ſans quoi ils ne feroient que croître & ſe reproduire en divers endroits.

Deux moyens de les guérir.

On nous propoſe deux moyens pour guérir ces maladies, l'un par médicamens, & l'autre par Chirurgie.

Choix des médicamens.

Les médicamens dont on ſe ſert, ſont de deux ſortes; les uns qui mortifient ces chairs en les rendant blanches & flétries, de vives & rougeâtres qu'elles étoient, telle eſt la poudre de Sabine pulveriſée & apſiquée deſſus. Les autres qui les conſument en les corrodant & les rongeant peu à peu, comme font les onguents de Calcitis ou d'Egyptiac.

Moyens Chirurgiques.

La Chirurgie a auſſi deux moyens pour les ôter, la ligature & les ciſeaux. On ſe ſert de la ligature à ceux qui ont la baſe étroite, on les lie avec cette ſoye O. fine & rouge, & ils tombent ordinairement en deux jours. Mais comme il y en a ſouvent beaucoup, & que rarement ſe peuvent-ils lier, on a bien plûtôt fait de les couper avec les ciſeaux P. le plus proche de la peau que l'on peut. Il faut laiſſer écouler le ſang qui en ſort, juſqu'à la quantité d'une poillette, puis laver la verge dans du vin tiéde, & avec la pointe d'une pierre de vitriol, toucher les endroits dont il ſort du ſang. Le vitriol a deux bons effets, l'un d'arrêter le ſang, l'autre

Comment on doit achever l'operation.

de cautériser l'endroit qu'il touche en brulant les petites racines qui tombent ensuite avec l'escarre.

Il ne faut pas attendre la parfaite guérison des porreaux de la verge sans le secours des remedes généraux, parce qu'étant produits par une espèce de virus il faut user de prisannes sudorifiques; les pillules ou la panacée mercurielle en emportent la cause, si on veut les guérir absolument.

De l'urètre qui n'est pas percé.

LOrsque l'urètre n'est point percé, c'est une indisposition qui vient de naissance. Il est peu de Chirurgiens qui n'ayent été appellés pour secourir des enfans nouveaux nés, à qui l'urètre n'étoit point ouvert à son extrêmité, & qui par conséquent ne pouvoient point pisser; d'où il est manifeste que la serosité dans laquelle nage l'enfant, pendant qu'il est dans la matrice, n'est point de son urine, comme il y a beaucoup d'Auteurs qui l'ont crû, puisque ces enfans imperforés ne pouvoient point avoir uriné, & que néanmoins ils avoient des eaux comme les autres.

Maniere de faire l'opération.

L'opération consiste à faire au plûtôt une ouverture, parce que l'enfant ne pourroit vivre longtems sans rendre son urine. On fait cette ouverture à l'endroit où elle devroit être, avec cette feuille de myrthe Q. emmanchée longue & pointue; ou bien avec la lancette R. Ce trou est aisé à faire quand il n'y a qu'à percer la peau qui couvre le gland. Mais quand ce sont les parois du conduit qui sont adhérens, il faut profonder jusqu'à ce que l'urine sorte, qui est la fin qu'on se propose ici. Il faut faire l'ouverture plûtôt grande que petite, pour plusieurs raisons; & je trouve qu'il est inutile de mettre ensuite dans la playe une canule de plomb pour empêcher que les bords ne se reprennent, puisque l'urine qui passe souvent par ce conduit, ne leur permet pas de se recoler.

Ce n'est pas le seul défaut qui arrive au gland,

que de n'être pas percé, il y en a encore trois autres qui demandent la main du Chirurgien pour les guérir, sçavoir quand le trou est trop petit, quand il n'est pas percé dans son extrêmité, & enfin quand le filet est trop court. Voyons les opérations qu'il faut faire pour corriger ces trois défauts.

Trois autres défauts du gland.

SI le trou du gland est trop petit, l'urine ne peut sortir que comme un filet, ou goute à goute, on est trop de tems à pisser, & la semence ne peut être éjaculée assez promptement. On doit donc élargir cette ouverture, ce qui se fait ou par remedes, ou par un instrument. Les remedes sont une tente de moëlle de sureau, ou un morceau d'éponge préparée, qu'on met pour élargir peu à peu le passage, & qu'on grossit à mesure que l'ouverture s'agrandit; mais cette maniere est trop lente, je conseille de se servir de la lancette avec laquelle on accroît le trou par ces deux extrêmités en haut & en bas. Cette opération s'accomplit en un moment, étant plus prompte & moins douloureuse que la tente. La canule de plomb n'est pas plus nécessaire ici que quand le gland n'est point percé.

Les moyens de remedier au premier.

Il arrive quelquefois que le gland n'est pas percé dans l'endroit ordinaire, & qu'il l'est au-dessous proche le filet: ceux qui ont cette incommodité, sont obligés de lever la verge en en-haut pour uriner; elle est appellée *hypospadias* de deux mots Grecs *hypo*, qui veut dire dessous, & de *spazein*, qui signifie percer. Cela procede souvent de ce qu'un enfant étant venu au monde sans ouverture au gland, les parens ne s'en étant point apperçûs, l'urine qui cherchoit à sortir, s'est fait un chemin proche le filet, qui est l'endroit de l'urètre le plus mince; ceux qui ont l'urètre percé de cette maniere, ne peuvent engendrer: parce que la semence se répandant aux côtés du vagin, elle ne coule que lentement & sans vigueur vers

Cause & inconvénient du second.

l'orifice interne de la matrice ; c'eſt pourquoi cette indiſpoſition demande neceſſairement l'opération.

Comment on le doit réparer.

Il faut avec une feuille de myrthe pointue Q. percer le gland comme il le doit être naturellement, puis dans l'ouverture qu'on vient de faire, mettre une petite canule de plomb S. aſſez longue pour aller au-delà de l'ouverture inferieure qui eſt à l'urètre, & pour conduire l'urine dehors par la nouvelle ouverture : on travaille enſuite à refermer l'ancienne, en rafraichiſſant les bords par de petites inciſions, & procurant la cicatrice : il faut laiſſer la canule dans l'urètre en la tenant attachée & liée avec ce cordon T. juſqu'à la parfaite guériſon, afin que l'urine ne ſortant plus par la premiere ouverture n'en empêche pas la réunion.

Conſeils de quelques Praticiens.

Si on ne peut pas faire refermer ce trou, il y a quelques Auteurs qui commandent pour lors de couper le deſſous du gland, depuis la premiere ouverture juſqu'à la ſeconde, en le taillant comme une plume à écrire avec ce petit biſtoury V. De cette maniere l'urine & la ſemence ſortiront à plein tuyau, & ſeront ſeringuées ou elles doivent aller.

Cauſe extraordinaire d'une ouverture faite à l'urètre loin du gland.

J'ai vû des enfans qui avoient l'urètre percé à deux ou trois doigts loin du gland ; c'étoit des enfans ſujets à piſſer au lit, qui pour éviter le fouet dont on les menaçoit & dont on les regaloit ſouvent, s'étoient lié la verge avec du fil, croyant ce moyen infaillible, & à qui cependant l'urine pouſſant pour ſortir, avoit fait, après de violentes douleurs, une ouverture proche la ligature, par où cette ſéroſité ſortoit toujours dans la ſuite. Pour les guérir il faut mettre dans l'urètre une canule de plomb, qui paſſe au-delà de l'ouverture, dont on tâchera de procurer la réunion.

Incommodité du troiſiéme défaut

Il y en a qui par une diſpoſition avec laquelle ils ſont nés, ont le frein de la verge trop court ; ce frein tire en en-bas le gland, particuliérement

dans le tems de l'éréction : d'où vient que l'ouverture etant pour lors trop en deſſous, ſi on ne levoit pas la verge en-haut, on piſſeroit ſur ſes jambes ou ſur ſes pieds, & la ſemence ne peut point être lancée droit dans la matrice, ce qui nuit à la génération.

L'opération qui le guérit.

Par un petit coup de biſtouri ou de ces ciſeaux X. on coupe ce frein en travers, de le même maniere qu'on coupe le filet qui eſt deſſous la langue, & ainſi on remédie par une opération fort legere aux deux incommodités que cela cauſoit. J'en ai vû quelques-uns à qui un chancre ayant rongé le frein, les a guéris de cette incommodité, mais je ne conſeillerois pas de ſe ſervir d'un reméde auſſi dangereux.

De la carnosité.

Quoique carnoſité ſoit un terme général qui ſignifie toute chair ſuperflue engendrée en quelque partie du corps que ce ſoit, néanmoins l'uſage fait entendre par ce mot une excroiſſance de chair qui occupe & embraſſe le conduit de l'urine. On a crû la réalité de cette maladie ſi bien établie par nos Anciens, que perſonne n'a oſé le conteſter : ils diſoient que l'humeur virulente d'une gonorrhée, ſortant ſans ceſſe des proſtates, corrodoit par ſon acrimonie le conduit de l'urine, & que des ulceres il en croiſſoit une chair fongueuſe qui faiſoit cette maladie.

Erreur commune ſur ce mal.

Ceux qui prétendoient avoir des remédes particuliers pour la guérir, avoient intérêt de confirmer cette erreur, plûtôt que d'en déſabuſer, & d'autant plus qu'une telle maladie ayant été abandonnée des véritables Chirurgiens, étoit devenue le partage de ces coureurs ou diſtributeurs de ſecrets.

Exemple remarquable.

Jean-Baptiſte Loiſeau, Maître Chirurgien de Bordeaux, dans des obſervations Chirurgicales qu'il a laiſſées par écrit, nous dit qu'il fut appellé pour traiter d'une carnoſité le Roi Henri IV. qu'il l'en avoit penſé & guéri, & qu'il en fut recom-

pensé par une Charge de Chirurgien de Sa Majesté que le Roi lui donna. Cette histoire quoique mémorable, ne prouve point qu'il y ait des carnosités; elle fait voir que ce M. Loiseau fait le mysterieux, & tient du Charlatan, en publiant ce qu'il a fait, sans dire, ni les moyens, ni les remedes dont il s'est servi. S'il avoit été vrai que le Roi eût eu une carnosité, & qu'il lui eût consumée, il falloit qu'en écrivant cette histoire il ne fit point un secret, ni de la méthode, ni des drogues qu'il avoit employées à une guérison pour laquelle il avoit été si liberalement gratifié; mais puisqu'il se tait sur l'essentiel, je la tiens apocrife.

Raisons de doute.

Quand on voyoit à quelqu'un une difficulté d'uriner, & que l'urine sortoit déliée, fourchue, & de travers, que le malade voulant pisser étoit contraint d'aller à la selle par les efforts qu'il faisoit pour pousser son eau dehors, & que la croyant toute sortie, il en demeuroit néanmoins encore dans la vessie, on traitoit cela de carnosité: mais quelque diligence que j'aye faite en ouvrant des corps qu'on accusoit d'en avoir, je n'en ai point encore remarqué, & je n'ai trouvé aucun Chirurgien qui assûre d'en avoir vû, j'entens parler de ceux qui sont dignes de foi.

Experience qui autorise ce doute.

Je sçai qu'il y a beaucoup de gens qui ont les accidens dont je viens de parler, mais ils ne sont point causés par les carnosités; ce sont des suites d'une ou de plusieurs chaudepisses qui ont ulceré & corrodé l'urètre en plusieurs endroits: or les cicatrices qui se font à ces ulceres étant durs, & tenant de la nature de la carnosité, elles étrécissent le conduit de l'urine qui n'a plus par conséquent tant de facilité pour sortir, & ce sont ces mêmes cicatrices qui empêchent le passage de la sonde qu'on croyoit arrêtée par la carnosité.

Réponse à cette objection.

Quoiqu'on connoisse la véritable cause de cette maladie

maladie, elle n'en est guéres moins difficile à guérir: pour cela il faut débarrasser l'urètre de ces cicatrices calleuses qui en rendent le passage si étroit, que l'urine ne sort que comme un filet; & pour cet effet la sonde ne pouvant point s'ouvrir le chemin, on aura recours aux médicamens, car c'est se tromper que d'esperer d'en venir à bout avec des sondes tranchantes, décrites par Ambroise Paré, & par d'autres Auteurs, ausquels je vous renvoye pour en juger.

Le Chirurgien préparera son remede catheretique plus ou moins fort, selon que la cicatrice sera plus ou moins vieille; il prendra une bougie Y. dont l'extrêmité qu'il fera entrer dans la verge, sera un peu creuse, afin de mettre de son reméde dans cette petite cavité; puis il introduira la bougie dans l'urètre, en la poussant doucement jusqu'à ce qu'elle soit arrêtée par la cicatrice, & la laissant dans la verge, afin que le remede qui touchera pour lors la dureté agissant dessus, en consume une partie, dont il tombera une petite escarre; le lendemain il recommencera la même chose, & continuera jusqu'à ce que le passage soit libre. Il connoit le progrès qu'il fait en observant combien la bougie va plus loin les dernieres fois que les premieres; mais il ne faut point s'impatienter dans cette opération qui demande du tems, car si on vouloit faire son remede plus corrosif à dessein de hâter la cure, la douleur & l'inflammation surviendront en rongeant plus qu'il ne conviendroit: on aura soin de faire pisser le malade avant que de porter le remede, afin que restant deux ou trois heures sur la collosité, il ait le tems d'en emporter une escarre. Quand la bougie entre jusques dans la vessie, & que le malade urine à plein canal, il n'y a plus rien à consumer; il faut alors dessécher les endroits que le remede a touchés, ce qu'on fait par des liqueurs dessica-

Remede qu'on doit appliquer à ce mal.

Progrès de la cure.

Accidens à craindre quand on précipite l'operation.

tives qu'on seringue fréquemment dans l'urètre, & par une sonde de plomb Z. frotée de vif-argent, qu'on introduit souvent, afin d'entretenir le conduit toujours libre & ouvert, pendant qu'il s'y forme de nouvelles cicatrices.

Fin du traitement.

FIG. XVIII. DES OPERATIONS SUR LA MATRICE.



LA matrice n'est pas moins sujette à la Chirurgie que toutes les autres parties du corps; elle est attaquée d'une infinité de maladies, dont

plusieurs ne se guérissent que par la main du Chirurgien : elle est incontestablement l'organe le plus sensible du corps ; & il faut que le Chirurgien la traite avec plus de délicatesse & de précaution que les autres.

De ces maladies qui demandent l'opération, il y en a qui arrivent à l'orifice externe de l'uterus, & d'autres à son fond: celles de l'orifice externe sont de deux sortes ; sçavoir quand il est bouché, & quand il y croit quelque chose d'étranger ou contre nature : celles du fond se réduisent toutes à l'accouchement & à ses suites.

Diverses maladies de la matrice.

Cet orifice se peut trouver bouché en deux endroits différens, ou aux lévres, ou aux caroncules; & il faut que le Chirurgien fasse une ouverture dans l'un & dans l'autre de ces endroits, c'est pourquoi il ne peut trop exactement en connoitre les differences pour ne se point tromper.

Clôture de l'orifice externe.

Quand les deux levres sont jointes ensemble, elles le sont totalement ou en parties. Elles ne le peuvent être dans toute leur étenduë que par un vice de naissance, parce qu'ayant été separées naturellement, l'urine qui sort sans cesse ne leur permet plus de se joindre ensemble d'un bout à l'autre : si elles ne le sont qu'en partie, cela peut s'attribuer à la premiere conformation, ou bien à quelque accident arrivé après la naissance, comme des ulceres mal pansés, ou des pustules survenues dans une petite verole entre les levres, qu'elles auront collées & jointes en partie l'une avec l'autre, en se cicatrisant.

Differentes causes de la jonction des lévres de cette partie.

Lorsque la clôture de l'orifice externe se trouve à l'endroit des caroncules mirtiformes, elle s'est faite dès la premiere conformation, n'y ayant point de cause externe qui les puisse unir absolument. Il y a d'ordinaire de petits filets membraneux qui tiennent les quatre caroncules comme liées ensemble, & qui les serrant, font qu'elles ressemblent à

Liaison naturelle des caroncules.

Jonction défectueuse qui leur arrive.

un bouton de rose à demi épanoui : ce sont ces fibres qui en se rompant à la premiere approche du mari, lorsque la verge les force pour entrer, versent quelquefois des goutes de sang, ce qui est la marque du pucelage ; mais quand au lieu de simples fibres la nature en formant le fœtus a mis une forte membrane, qui rassemblant les caroncules, ne leur permet point de laisser entrer la verge dans le vagin, alors le mari fait des efforts inutiles, il ne peut forcer cette barriere, & il faut que le Chirurgien avec son bistouri lui en ouvre le passage.

Fausse opinion sur ce sujet.

Cette disposition à jetté les Anatomistes anciens, & le peuple dans deux erreurs differentes. Elle a fait que plusieurs Anatomistes ont suposé une membrane transversale dans le col de l'uterus, à laquelle ils ont donné le nom d'hymen ; & parce qu'ils ont vû en quelques sujets ces caroncules jointes par une membrane, ils ont établi pour certain qu'elle se trouvoit dans toutes les filles, & ils en faisoient la veritable preuve de la virginité, persuadés que quand elle n'y étoit point, il falloit que la fille eut été déflorée par quelque chose qui étoit entré dans le vagin. J'ai cherché cette membrane dans plusieurs filles que j'ai ouvertes à tout âge, & qui assurement avoient été sages, je ne l'y ai jamais trouvée, c'est pourquoi avec tous les Anatomistes d'aujourdhui je la crois imaginaire.

Autre prévention.

L'autre erreur est populaire : ceux qui par cet obstacle n'ont pû consommer leur mariage, ont crû qu'on leur avoit noué l'aiguillette ; car le peuple prétend que dans le tems que le Prêtre marie quelqu'un, un des assistans par un nœud qu'il fait à une aiguillette, peut en prononçant de certaines paroles, arrêter la consommation du mariage ; mais c'est une folie que d'être dans cette pensée. Quand un mariage ne peut pas être consommé, il n'en faut point chercher de cause surnaturelle,

ni croire que ce soit un effet des pouvoirs des sorciers, qui n'ont de force que sur des esprits foibles & trop credules : ce défaut est toujours naturel, & si on en examine bien le principe, on le trouvera dans les parties génitales de l'homme ou dans celles de la femme, & souvent dans leur imagination.

Necessité de l'operation quand la vulve est entierement fermée.

De toutes ces incommodités la plus pressante, c'est lorsqu'une fille venant au monde, elle n'a point la vulve percée ; il faut l'ouvrir au plûtôt ; mais on ne s'en apperçoit ordinairement que le deuxiéme ou le troisiéme jour après la naissance, en remarquant que l'enfant n'est point mouillé : alors l'opération est plus facile qu'immédiatement après la naissance, parce que l'urine sortie de la vessie, étant arrêtée par les levres jointes ensemble, les pousse en dehors par la tumeur qu'elle y fait ; & ainsi la peau étant fort tenduë, on voit la ligne où on doit faire l'ouverture longitudinale, de maniere que prenant le scalpel A. ou un bistoury B. on coupe la peau qui joint les levres, & on y fait une ouverture proportionnée à la figure & à la grandeur qu'elle doit avoir naturellement.

Maniere d'operer.

Ce qu'il faut faire quand la vulve n'est close qu'en partie.

Les Grecs ont nommé les lévres de la matrice *pterigomata* de *pteri*, qui veut dire les aîles, à cause de la ressemblance : quand elles ne se tiennent qu'en partie, l'opération en est moins difficile, parce que l'ouverture qui y est demeurée aide beaucoup à achever la séparation ; on ne la fait souvent qu'aux grandes filles qui sont prêtes à se marier. On appelle cette maladie *simphisis*, comme celle du prépuce de *sym*, qui veut dire ensemble, & de *phyein*, qui signifie attacher. Pour faire cette opération avec sureté, il faut coucher la fille sur le bord du lit, les jambes en bas & écartées, puis avec ce petit dilatatoire C. qu'on tient de la main gauche, & qu'on a mis dans

l'ouverture restée, on dilate les deux lévres par le moyen d'un scalpel A. dont on se sert de la main droite. On sépare peu à peu les endroits unis faisant ensorte de ne pas couper plus d'une lévre que de l'autre; il faut éviter que la pointe du scalpel ne touche ou les nymphes, ou les caroncules, ou le clitoris, si c'est à la partie supérieure qu'est l'agglutination; c'est pour cela qu'il faut couper en retirant l'instrument à soi, & ne le point faire avec trop de précipitation. On voit par-là que cette séparation est plûtôt une dissection qu'une opération, la cure ne consiste qu'à appliquer sur les playes superficielles qu'on a faites, des remédes dessicatifs qu'on tient sur les lévres par un bandage fait en double T. & à empêcher qu'elles ne se recollent ensemble.

Conduite à tenir dans cette opération.

Lorsque l'obstacle est aux caroncules, il faut encore que le Chirurgien y travaille, parce que la verge ne pouvant pas entrer dans le vagin, la conception ne se peut pas faire. On ne reconnoit l'impossibilité de cette introduction qu'après le mariage, & c'est dans cette occasion qu'on croit avoir l'aiguillette nouée, comme je l'ai déja expliqué; mais la cause en étant naturelle, il la faut chercher dans une liaison trop étroite de ces caroncules, à laquelle il faut remédier.

Union vicieuse des caroncules.

Cette liaison est de deux sortes, car ou les caroncules sont liées par des filets membraneux trop forts, qui ne leur permettent pas de s'écarter, & alors il n'y a qu'un très-petit trou dans leur milieu par où les menstrues peuvent s'écouler; & par où la verge ne peut point passer; ou elles se sont jointes par une membrane assez ferme qui bouche entierement l'ouverture, & qui comme une barrierre transversale, empêche que rien ne puisse entrer ni sortir du vagin: ces deux obstacles quoique différens l'un de l'autre, ne se levent que par la main du Chirurgien.

Deux sortes de ces liaisons contre nature.

On ne fait confidence au Chirurgien de ces incommodités, qu'après avoir tenté plusieurs fois & inutilement de rompre ces embarras, & après que le mari & la femme lassés & épuisés par divers efforts n'ont pû y parvenir: le Chirurgien en reconnoit la veritable cause en touchant du doigt indice ces caroncules; si ce sont des filets qui les lient, il sentira le bout du doigt serré comme par un anneau, & si c'est une membrane, il n'y trouvera point d'ouverture.

Moyen de les distinguer l'une de l'autre.

Il ne faut pas s'imaginer que ces maladies ne soient pas en effet telles que je vous les propose, plusieurs Chirurgiens en peuvent rendre témoignage: j'en ai vû à quelques-unes, & entr'autres à une jeune dame mariée depuis peu, qui fut plusieurs mois sans pouvoir consommer son mariage, & qui n'auroit jamais eu cette satisfaction sans le secours de la Chirurgie. Fabricius d'Aquapendente nous raporte deux histoires qui confirment ce que j'avance: l'une est d'une servante que plusieurs écoliers ne purent pas dépuceler, & qui après avoir fait échouer toute leur vigueur contre les liens de ces caroncules fut obligée d'avoir recours à lui: l'autre est d'une fille qui n'étant point percée ne pouvoit pas être reglée, ses ordinaires étant retenuës par une membrane qui joignoit les caroncules, & les fermoit entierement, ce qui lui causoit une pesanteur dans le vagin, avec des douleurs insuportables, il fit une ouverture longitudinale à cette membrane, d'où il sortit quantité de sang noir & puant, dont elle fut soulagée, & il la guérit parfaitement. Il y a même un Auteur qui a fait un Traité Latin intitulé *De imperforatis.*

Exemples de ces indispositions & des incommodités dont elles sont accompagnées.

Il s'agit à present de faire voir comment on sépare ces caroncules. La femme étant couchée sur le bord d'un lit les jambes ouvertes, on écarte les lévres de la matrice & les nymphes pour découvrir les caroncules: on fait tenir la lévre & la nimphe

Maniere de separer les caroncules.

gauche par un serviteur, pendant qu'on tient écartée de sa main gauche l'autre lévre & l'autre nimphe; puis l'Opérateur prend de son autre main un bistoury D. droit & à dos, avec lequel il donne quatre coups, un à chaque espace d'entre les caroncules pour les débrider; de maniere que les quatre petites incisions ont la figure d'une croix de saint André, ou de la lettre X. parce que les caroncules se trouvent situées l'une en haut, l'autre en bas, & les deux autres latéralement. Ces caroncules ainsi débarrassées de leurs liens, s'écartent & laissent une ouverture suffisante pour l'entrée de la verge, & c'est la fin pour laquelle on fait cette opération.

Leur debridement.

Comment on perce la membrane qui les assemble quelquefois.

Quand une membrane bouche entierement le vagin, on met la femme dans la même situation, & avec une lancette montée E. on fait une seule ouverture longitudinale à cette membrane, telle que le fit Fabricius à cette fille qui n'étoit point percée; le sang retenu dans le vagin pousse cette membrane en dehors, & en facilite l'ouverture. On ne peut pas déterminer la grandeur des incisions ou de l'ouverture, cela dépend de la prudence du Chirurgien. Si on consultoit le caprice de quelques maris, on les feroit très-petites: mais si on regarde l'avantage des femmes, on les fera plûtôt grandes que petites, parce qu'elles en accoucheront plus facilement.

Opérations sur la matrice décrites par les Auteurs.

Je trouve dans nos Auteurs quatre opérations differentes qu'ils ordonnent de faire à la matrice, ce sont, 1°. l'excision des nimphes, 2°. l'amputation du clitoris, 3°. l'extraction du cercosis, 4°. les hermaphrodites. Ces opérations se pratiquent si rarement, qu'elles pourroient être retranchées du nombre des autres: j'ai jugé à propos néanmoins d'en instruire le jeune Chirurgien, parce qu'il faut qu'il n'ignore rien de ce qui regarde sa Profession; & qu'il pourroit arriver que dans quelque cas ex-

traordinaire il seroit obligé de les faire.

Retranchement d'une portion des nimphes.

Les nimphes sont des corps membraneux, longs & plats, situés dans la grande fente à côté de l'orifice externe de la matrice; on prétend qu'elles croissent quelquefois tellement, qu'elles pendent hors des grandes lévres, & alors il en faut couper ce qui excede leur grandeur ordinaire. Pour cet effet ayant situé la femme à la renverse, & tenant les lévres écartées, on prend une des nimphes dont on coupe avec des ciseaux F. ce qu'il y a de superflu, en la tenant ferme avec les pinces G. ensuite on en fait autant à l'autre, observant de n'en pas plus ôter de celle-ci que de celle-là, & de ne les pas couper trop près de leurs racines, parce que l'usage des nimphes est de donner en s'étendant moyen à l'orifice externe de s'élargir dans les accouchemens, ce qu'il ne pourroit pas faire si elles étoient entierement coupées, d'autant que les cicatrices qui seroient en leur place, ne prêteroient pas.

Amputation du clitoris.

Si le clitoris ne sortoit point des bornes que la nature lui a prescrites, il n'auroit pas besoin d'opération; mais il croit quelquefois tellement qu'il devient long & gros comme la verge de l'homme: cela arrive frequemment aux Egyptiennes. Les Européennes qui l'ont plus gros que les autres, sont appellées des Ribaudes, parce qu'elles en peuvent abuser & se polluer avec d'autres femmes; c'est ce qui en a fait proposer l'amputation, pour ôter à ces femmes le sujet d'une lascivité continuelle: mais il en est peu qui se soumettent à cette opération, car si une femme est sage, elle n'en abusera pas; si elle est debauchée, elle ne se privera pas volontairement d'une partie qui contribue au plaisir qu'elle trouve dans sa débauche. Si néanmoins un Chirurgien est obligé de retrancher cette partie, il la prendra de la main gauche pour la couper avec ce couteau courbe H. le plus près de sa racine qu'il pour-

Prétexte pour cette opération.

ra, évitant de toucher ni à l'urètre, ni aux lacunes qui sont au tour du clitoris, ce qui causeroit s'il offensoit ces endroits, un écoulement involontaire de l'urine ou de la liqueur séparée par les glandes voisines du clitoris. Cette opération n'est pas si dangereuse qu'on pourroit se l'imaginer, parce que ce n'est qu'une partie superfluë qu'on ampute. Il n'y a que le sang qui en sort, qui pourroit étonner le Chirurgien: mais s'il laisse bien dégorger les vaisseaux, & qu'il mette sur la playe un gros plumaceau I. couvert de poudre astringentes, un emplâtre K. une compresse épaisse L. & un bandage M. qui comprime le tout, il arrêtera bientôt le sang, à cause que les vaisseaux pressés entre l'os pubis & le bandage, ne pourront plus en verser.

Hemorragie à arrêter.

Extirpation du cercosis.

On appelle cercosis une excroissance de chair, qui sortant de l'orifice de la matrice, le bouche & le remplit; elle est quelquefois si longue, qu'elle ressemble à une queuë de renard, c'est ce qui lui a fait donner ce nom derivé de *Kerkin*, qui veut dire tromper, parce que la queue leur sert à tromper les autres animaux. Cette chair est assez semblable à celles des polypes, aussi l'emporte-t'on de la même maniere; c'est-à-dire, ou par l'extirpation en l'arrachant comme le polype avec cette pince N. faite en bec de grue, ou par ligature en la liant tout proche sa racine avec ce fil O. ou par incision en le coupant entierement avec ce couteau courbe H. ou avec le scalpel A. C'est au Chirurgien à se servir du moyen qui lui sera le plus commode pour emporter cette chair, & il se conduira d'ailleurs avec les circonspections nécessaires pour en consumer les racines, & procurer la cicatrice.

Instrumens avec quoi on arrache cette chair.

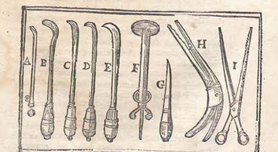
Quatre sortes d'hermaphrodites.

Le nom d'hermaphrodites est donné à ceux, qui en naissant apportent les deux sexes; il est dérivé d'*Hermes*, qui veut dire Mercure, & d'*Aphrodite*,

qui signifie Venus, c'est-à-dire, homme & femme tout ensemble. On en trouve de quatre sortes, 1°. Ceux qui sont veritablement hommes, ayant les parties de l'homme parfaites, & celles de la femme imparfaites. 2°. Ceux qui au contraire sont femmes en effet, & ne sont hommes qu'imparfaitement. 3°. Ceux qui ne sont ni hommes ni femmes, les deux sexes n'étant point dans leur perfection. 4°. Ceux qui sont effectivement hommes & femmes, & qui peuvent se servir également des parties génitales des deux sexes: les loix ordonnent pourtant d'opter, & défendent de ne mettre en usage que le sexe dont ils auront fait choix. On ne peut pas prescrire quelles opérations on doit faire en ces sortes de dispositions, qui sont presque toutes différentes: on peut seulement dire que le fait du Chirurgien ne consiste qu'à ôter ce qui est inutile, & à retrancher les parties qu'il jugera superfluës: comme sont les organes, dont l'usage leur doit être interdit, pour rendre les autres plus vigoureux.

Ce qu'on y pratique.

FIG. XIX. POUR LES ACCOUCHEMENS.



Un Chirurgien ne doit point ignorer l'art d'accoucher.

QUoique les accouchemens soient ordinairement executés par des Matrones à qui on a donné le nom de Sages-femmes, ils sont néanmoins compris dans le nombre des Opérations de la Chirurgie, & celui qui en fait profession ne se peut pas venter de la sçavoir, s'il n'est instruit de tout ce qui concerne l'art d'accoucher: mais la Chirurgie est d'une si grande étenduë, qu'il est difficile qu'un homme seul puisse en posseder assez parfaitement toutes les parties; c'est ce qui a fait que les accouchemens ont été le partage des femmes, commes les maladies des os, celui des Bailleurs, & celles des yeux, des dents, de la pierre, celui des differens Opérateurs qui ne s'attachent uniquement qu'à une de ces sortes de maladies.

Pudeur indiscrete de quelques femmes.

La pudeur qui est la vertu des femmes a beaucoup contribué à introduire les matrones, parce qu'il s'en est trouvé d'assez scrupuleuses pour aimer mieux s'exposer à accoucher seules que de se confier à des hommes; mais aujourdhui elles sont presque toutes desabusées de cette opinion. Les malheurs qu'elles ont vû arriver par l'ignorance de celles à qui elles se confioient, les ont convaincuës de la necessité de recourir aux Chirurgiens qui seuls peuvent les secourir, particulierement dans une infinité d'accidens qui sont au-dessus des connoissances des Sages-femmes.

Je ne prétens pas m'étendre ici sur tout ce qui dépend de l'art des accouchemens, je serois obligé de repeter tout ce que M. Mauriceau en a écrit; il a si bien traité cette matiere, que je ne puis pas mieux faire que de vous envoyer à son Livre, qui vous sera un guide assuré dans tout ce qui a raport aux maladies des femmes grosses & des accouchées; en effet on ne peut rien voir là-dessus de plus instructif que ses Livres: les six éditions qu'on en a faites à Paris, & toutes celles qui ont paru

dans les pays étrangers nous en prouvent l'utilité, & nous font voir qu'il a porté fort loin l'art d'accoucher.

Mon dessein n'est donc pas de traiter cette matiere dans toute son étendue, mais seulement d'apprendre au jeune Chirurgien ce qu'il faudroit qu'il fît dans les occasions les plus pressantes; car il peut être appellé tous les jours pour secourir des femmes dans des accouchemens laborieux qui demandent la main du Chirurgien, pour leur sauver la vie. Je réduis ces occasions à six, qui sont, 1°. de faire l'extraction du faux germe; 2°. de tirer l'arriere-faix resté dans la matrice; 3°. de délivrer une femme d'une mole; 4°. d'accoucher une femme dans la perte de sang; 5°. de tourner un enfant qui presente toute autre partie que la tête; 6°. de faire l'extraction d'un enfant mort.

Six occasions où le secours du Chirurgien est nécessaire aux femmes pour leur délivrance.

QUand un Chirurgien est appellé par une femme qui est dans une perte de sang, il faut qu'il en examine la cause; si elle a des douleurs qui prennent par intervalles, & s'il sort des caillots, il est certain qu'il y a un faux germe; car si c'étoient ses ordinaires, qui eussent été retenues, le sang couleroit comme il sort des vaisseaux: il s'informera depuis quel tems la femme étoit enceinte, pour juger de la grosseur du faux germe, & si elle a eu déja des enfans: car si c'est sa premiere grossesse, elle souffrira beaucoup & long-tems, parce que la matrice ne s'étant point encore ouverte, elle a plus de peine à donner issue à ce corps qu'elle contient, & qui étant mollasse n'est pas capable de lui faire faire une grande distension. Quoique les douleurs & les caillots de sang fassent connoitre au Chirurgien qu'il y a un faux germe, il en est plus assuré quand il l'a touché: il trouve l'orifice interne de la matrice un peu ouvert, & en y

A quoi l'on reconnoit un faux germe dans la matrice.

introduisant le doigt indice, il sent le corps étranger qu'il doit tirer le plûtôt qu'il peut. Ayant donc glissé un doigt, il le tourne dans cet orifice pour tâcher de le dilater plus qu'il ne l'est, & d'y faire entrer un second doigt & ensuite un troisiéme, s'il le peut sans violence, avec lesquels il pince le faux germe pour l'attirer peu à peu au dehors. S'il ne peut pas l'avoir d'abord, après avoir tourné son doigt autour du faux germe, pour le détacher de la matrice, il laisse la femme un peu en repos pour voir si la perte continue, parce que souvent elle cesse quand il n'est plus attaché par aucun vaisseau à la matrice; pour lors on attend qu'il sorte de lui-même, ou par le moindre effort que fait la femme, comme lorsqu'elle se presente au bassin. Mais si le flux de sang continue avec excès, la femme pourroit mourir, avant que le faux germe fût sorti.

Extraction du faux germe.

Pour la délivrer, il faut avec ce petit dilatatoire marqué A. dont on introduit le bout dans l'orifice interne, dilater doucement cet orifice pour procurer l'issue du faux germe, ce qu'on fait mieux avec cet instrument qu'avec les doigts, si après cette dilatation les doigts n'ont point encore de prise sur le corps étranger, on prend une tenette faite en forme de bec de grue marqué B. dont on glisse le bout le long de son doigt, jusques sur ce corps, qu'on pince avec l'instrument pour en faire l'extraction, prenant bien garde de ne point se tromper en pinçant quelques parties de la matrice au lieu du faux germe. Les breuvages que les Sages-femmes donnent pour exciter la sortie de ces corps étrangers sont inutiles quand il n'y a rien qui presse, & pernicieux lorsqu'il y a une perte, parce qu'ils l'augmentent. Ce qu'il y a de meilleur dans ces occasions, ce sont de petits bouillons peu nourrissans donnés de demie en demie heure, parce que passant promptement dans la masse du sang, ils reparent le sang perdu, & entrete-

A quoi l'on doit travailler dans un flux de sang continuel.

Du traitement de la maladedans ces circonstances.

nant la circulation, ils empêchent que la malade ne meure.

LA femme n'est pas plûtôt accouchée qu'il la faut débarrasser d'une masse de chair qu'on appelle Arriere-faix ou placenta, & cela avant que de faire la ligature du cordon. J'ai dit ailleurs qu'on devoit lier le cordon promptement, de peur que differant trop, l'enfant ne perdît beaucoup de sang par les arteres ombilicals, qui ont leurs embouchures ouvertes par le détachement de l'arriere-faix, mais le Chirurgien remedie à cet inconvénient en serrant le cordon tourné autour de ses doigts, ce qui empêche le sang de passer & de sortir par ces arteres, ainsi il a le tems de délivrer la femme sans préjudicier à l'enfant: au-contraire s'il tardoit davantage à extraire l'arriere-faix, la matrice se refermant ne lui permettroit plus de l'executer avec la même facilité qu'aussi-tôt que l'enfant est sorti. Il faut que le Chirurgien tenant le cordon, en tourne une partie autour de deux doigts de sa main gauche, & que le prenant de sa droite le plus proche de l'arriere-faix qu'il pourra, il tire doucement, & que par de petites secousses il l'ébranle pour achever de le détacher, s'il ne l'est pas entierement.

Comment on doit sauver la mere en pourvoyant à l'enfant.

Si on oblige la femme de soufler dans sa main fermée, si on la fait tousser ou éternuer, si elle pousse en bas comme pour faire une selle, si on lui fait retenir son haleine, si elle se met les doigts dans la bouche pour s'exciter à vomir, ou si la Garde presse legerement avec le plat de la main le ventre de l'Accouchée en le frottant de haut en bas; toutes ces differentes agitations aideront la sortie de l'arriere-faix, qu'il ne faut pas tirer trop rudement: car il en arriveroit un de ces trois accidens, ou l'on casseroit le cordon, ou l'on occasionneroit une perte de sang, ou l'on at-

De divers mouvemens qui soulagent la malade.

Cause de la rupture du cordon.

tireroit la matrice au dehors. De quelque cause que ce soit que le cordon ait été rompu, soit qu'on ait tiré trop fort, soit que le placenta ait été trop fortement attaché, soit qu'étant gros & schirreux, il n'ait pas pû suivre le cordon, ou que l'enfant étant mort & le cordon pourri, il se soit rompu aisément, il le faut tirer le plus promptement qu'il est possible ; parce que le sejour de ce corps étranger dans la matrice peut causer des accidens terribles.

Précaution à prendre en tirant l'arriere-faix.

Le Chirurgien se rognera de fort près les ongles des doigts de la main droite qu'il oindra d'huile ou de beurre, & qu'il introduira dans le fond de la matrice, en y fourrant d'abord deux ou trois doigts qui ouvriront le passage au reste de la main ; il y trouvera l'arriere-faix qu'il distinguera aisément d'avec la matrice, pour peu qu'il soit versé dans les accouchemens, ou qu'il ait lû les Anatomistes sur ces parties. Si le placenta est tout-à-fait détaché, on l'empoignera & on l'amenera dehors sans peine ; & s'il est encore adhérent, on le separera adroitement en glissant le côté de la main entre l'arriere-faix & la surface interne de la matrice, à quoi l'on réussit quelquefois sans beaucoup de fatigue, & de la même maniere qu'on separe les parties d'un gateau feuilleté ; mais s'il tient fortement, on en fera la separation avec douceur & lentement, prenant garde de ne point égratigner l'uterus. M. Moriceau conseille d'y laisser plûtôt quelque petite portion du placenta attachée, laquelle a coutume de sortir par les vuidanges, que de trop tirailler la matrice dont il pourroit s'ensuivre une inflammation périlleuse : il faut tâcher néanmoins de l'avoir entier, pour le montrer aux assistans ; & empêcher par-là tous les contes des comeres qui dans ces occasions parlent souvent sans raison. Si l'arriere-faix a séjourné dans la matrice, & qu'il ait commencé à s'y corrompre, ce qui arrive

Il faut faire sortir toutes les parties de l'arriere-faix.

arrive quand il y a long-tems que l'enfant est mort, il faut après l'avoir tiré, faire des injections préparées avec l'orge, l'aigremoine & le miel qui nétoyent & entrainent ce qui par son séjour incommoderoit la matrice : on se sert pour cet effet d'une seringue qui est particuliere pour les femmes, ayant son canon courbé & percé par le bout comme un arrosoir.

Injection nécessaire après l'extraction.

LA Mole est une substance charnue, beaucoup plus dure que celle de l'arriere-faix. Elle remplit le fond de la matrice à laquelle elle est adherente par plusieurs petits vaisseaux qui lui apportent sa nourriture, c'est-pourquoi elle n'a ni cordon ni arriere-faix duquel elle puisse comme l'enfant recevoir un suc nourricier qui doit par-conséquent lui venir immédiatement des vaisseaux de l'uterus.

Définition d'une mole.

Il y en a de petites, de moyennes & de grandes. Les premieres sont de petits corps d'une nature charnue & membraneuse que quelques femmes vuident après leurs ordinaires ou ensuite des pertes de sang ; aussi ne sont-elles pas véritablement des moles, mais des grumeaux de sang qui par leur séjour se coagulent & s'endurcissent. Les moyennes sont d'une substance plus dure, plus rouge, ayant la figure d'un gésier de poule, & la grosseur d'un petit œuf ; c'est ce qu'on appelle faux germe ; parce qu'on prétend que n'y ayant pas eû dans l'œuf descendu de l'ovaire à la matrice, des principes suffisans pour former un enfant, la conception demeure imparfaite, & il n'en résulte qu'une petite masse de chair qui est ordinairement rejettée hors de la matrice entre le deuxiéme & le troisiéme mois de la grossesse. Les grandes moles sont des masses de chair ou des amas de vessicules qui se tenant toutes les unes aux autres par de petites queues comme des grains de raisin, occupent

Difference des moles, de leur consistence & de leur forme.

toute la capacité de la matrice & la tiennent tendue comme si c'étoit un enfant, avec cette difference que la mole la gonfle plus également & ne la pousse pas si en pointe que fait un enfant. La femme grosse d'une mole n'a point de lait au sein, elle ne sent rien remuer, & quand elle se couche sur le côté, la mole y tombe comme si c'étoit une grosse boule pesante. Cette femme en est plus incommodée que d'un enfant, par des lassitudes dans les cuisses & dans les jambes, par des difficultés d'uriner, & une pesanteur qu'elle sent au bas du ventre causée de ce que la mole par son propre poids entraine la matrice en enbas. Ces incommodités legeres dans le commencement deviennent insupportables dans la suite, ce qui l'oblige d'avoir recours au Chirurgien, pour en être délivrée.

Signes de l'existence des moles.

Il en procurera la sortie en deux manieres, sçavoir; en tâchant que la femme la pousse d'elle-même au dehors, ou bien en l'allant chercher pour l'extraire par l'opération de la main. Comme on doit toujours commencer par les moyens les plus doux avant que d'en venir aux plus forts, si la femme n'a ni fiévre ni perte de sang, on lui donnera un purgatif un peu violent, & des clysteres âcres & piquans qu'on réiterera à plusieurs reprises, afin d'exciter des épreintes qui fassent dilater la matrice pour donner passage à la mole; on peut mettre en usage le beurre dont on frottera l'orifice interne pour le rendre plus souple & plus dilatable; on se sert d'injections émollientes, de la saignée du pied, ou du demi-bain, comme on le jugera à propos. Si la mole n'est que d'une grosseur médiocre & peu adhérente, elle pourra sortir par le secours de tels remedes, mais si elle est d'un volume excessif & fortement attachée, il faut la main du Chirurgien, & en ce cas après avoir rogné ses ongles, & frotté sa main d'huile ou de beurre, il l'introduit dans la matrice de la femme

Deux manieres d'en délivrer une femme.

Sçavoir par les médicamens & par l'opération de la main.

qui doit être située à la renverse sur le bord du lit; & la coulant doucement entre l'uterus & la mole pour la détacher, en commençant par l'endroit où elle est le moins adherente il poursuivra ainsi jusqu'à ce qu'elle soit tout-à-fait séparée sans interesser la matrice, & y procedera de la même maniere que j'ai dit pour l'extraction de l'arriere-faix resté dans la matrice après la rupture du cordon; mais si elle est si grosse qu'elle ne puisse pas sortir, on se servira pour lors de ce crochet marqué B. avec lequel il la tirera, si elle est assez solide pour qu'il ait prise sur elle, ou bien il la coupera en deux ou en plusieurs parties avec ce crochet tranchant marqué F. afin de l'avoir par morceaux, ne pouvant pas faire autrement. Il faut remarquer que les moles sortent ordinairement vers le huitiéme mois de la grossesse, & qu'il est rare qu'elles aillent jusqu'à deux & trois années, ou davantage, comme l'ont écrit plusieurs Auteurs, & entr'autres Ambroise Paré qui nous dit que la femme d'un Potier d'étain en a porté une pendant dix sept ans.

Observation sur la sortie des moles.

QUand un Chirurgien est appellé par une femme grosse qui a une perte de sang, il faut avant que de rien faire, qu'il examine la cause pour sçavoir si c'est un flux menstruel, ou si c'est une vraye perte de sang. Il y a des signes certains par lesquels on peut faire la difference de l'un d'avec l'autre. Le flux menstruel coule peu à peu & sans douleur, il vient dans des termes reglés, & finit après quelqu'espace de tems comme de deux ou trois jours, il n'est point accompagné de caillots, & n'est jamais excessif. Mais la perte vient avec douleur & presque toujours subitement, le sang sort en grande abondance, & continue à couler sans relache; car si elle paroît cesser pour quelques momens, le sang n'en sort pas moins des

Maniere de traiter une femme grosse dans une perte de sang.

Signes par lesquels on distingue le flux menstruel de la perte de sang.

vaisseaux en tombant dans le vagin il s'y caille ; ces grumeaux venant à être poussés dehors, le sang recommence à couler plus fortement, desorte que la mere & l'enfant périroient si on ne la secouroit en l'accouchant promptement. Il ne faut pas être surpris de ce que j'ai dit qu'il y a des femmes grosses qui ont leurs ordinaires, nous en avons tant d'exemples qu'on ne peut pas en douter ; les unes ne les ont que les premiers mois, d'autres vuident quelque chose jusqu'au cinquiéme ou sixiéme mois & il y en a à qui elles coulent pendant toute la grossesse, c'est ce qui fait que les femmes se trompent quelquefois ne sachant pas bien souvent si elles sont grosses, ni en quels termes elles se trouvent. Je connois une Dame de la premiere qualité qui a eu douze enfans, & qui a toujours été reglée dans ses grossesses.

Traitement de la femme dans l'écoulement des mois.

Quand ce sont les ordinaires qui fluent, il faut seulement faire tenir la femme en repos, mais lorsque c'est une perte, le Chirurgien examinera si elle vient du fond de la matrice, ou si elle ne vient que des vaisseaux du vagin & de l'orifice interne. Le moyen de s'en assûrer, c'est de tâter avec le doigt si l'orifice interne est dilaté, & si l'introduisant dans cet orifice on va jusqu'aux membranes de l'enfant, c'est une marque certaine que le sang vient du fond de la matrice ; mais s'il est clos & bien fermé, le sang s'échape infailliblement des vaisseaux qui arrosent cet orifice & le vagin ; c'est-pourquoi il n'y a pour lors qu'à faire garder le lit à la femme, la saigner, la séparer de son mari pour quelque tems & ne lui donner aucun remede de crainte de l'émouvoir & d'exciter ou d'augmenter par là cette perte. Plusieurs femmes ont porté leurs enfans jusqu'à leur terme ordinaire, quoique le sang qu'elles perdoient, fût quelquefois accompagné de caillots : Quand le sang vient du fond de la matrice, c'est toujours

Dans la perte de sang qui ne provient point du fond de l'uterus qu'é trouve clos.

parce que l'arriere-faix en est séparé ou totalement ou en partie, comme il ne se reprend jamais, il faut absolument que la femme en accouche. Cette désunion se peut faire par trois causes, ou par la trop grande abondance du sang de la mere, ou parce que le cordon sera tourné autour de quelque partie de l'enfant qui en se remuant tiraillera l'arriere-faix & l'obligera à se décoler de la matrice, ou enfin par une chute ou par quelque coup qu'aura reçu la mere : de quelque cause que procede la perte de sang, il n'y a que la sortie de l'enfant qui puisse sauver la mere & son fruit. Si toutefois le sang ne flue qu'en petite quantité, si l'évacuation n'est pas continuelle, si la femme a des forces suffisantes, & s'il n'y a aucun autre accident facheux on peut attendre le terme de l'accouchement sans l'avancer, parce que le sang humectant la matrice, fait qu'insensiblement elle se dilate & permet à l'enfant de sortir, & pour lors c'est un pur ouvrage de la nature qui ne manque guéres de ressources pour réussir dans ce qu'elle fait. Mais si le sang sort très-copieusement & qu'il coule sans interruption comme s'il sortoit d'un gros vaisseau ouvert, ou si la femme tombe dans des sincopes ou en convulsions, il ne faut pas differer l'accouchement ; qu'elle soit à terme ou non, qu'elle ait des douleurs, ou qu'elle n'en ait point. Il n'y a que ce seul moyen pour lui éviter la mort.

Trois causes du détachement du placenta, qui produit la perte de sang, pour laquelle il en faut venir à l'opération.

En quels cas on doit differer.

Où on est obligé d'accoucher la malade.

Ces sortes d'occasions sont les plus facheuses pour un Accoucheur. Si d'un côté il fait réflexion sur ce qu'il doit craindre pour lui-même, il connoît qu'il hazarde sa réputation, parce que si la femme meurt en l'accouchant ou peu de tems après être accouchée, comme il arrive très-souvent, à cause qu'il n'y a plus assez de sang pour entretenir la circulation, alors le public injuste ne manquera point de lui en attribuer la faute ; & si d'un autre côté il regarde la femme, il sçait qu'il faut qu'il

Circonstances fâcheuses pour l'Opérateur.

l'accouche, ou qu'il la laiſſe mourir ; c'eſt ce qui fait qu'il y a des Accoucheurs qui évitent autant qu'ils peuvent de ſe trouver dans ces embarras. Cependant la Charité Chrétienne doit l'emporter, & ſans balancer, il faut qu'il prenne en honnête-homme le parti de ſecourir la malade. Mais avant que de travailler, il mettra ſa réputation à couvert en faiſant ſon prognoſtic, & pour cet effet il aſſemblera les parens ou les amis dans une chambre prochaine & leur fera voir le péril où cette femme eſt, leur diſant que l'unique moyen de la ſauver, eſt de l'accoucher, que cependant il ne répond point de ſa vie ; mais qu'en l'accouchant elle peut en revenir, & que ne l'accouchant pas elle mourra indubitablement. Auſſi-tôt le Chirurgien ſans perdre de tems ſera coucher la femme en travers ſur le bord du lit, les jambes écartées & tenues ployées par deux perſonnes, une troiſiéme étant derriere la femme pour empêcher qu'elle ne recule dans le tems de l'opération. Après avoir graiſſé ſa main droite, il l'introduira dans le vagin, puis il avancera un doigt, enſuite deux, & enfin un troiſiéme s'il le peut, dans l'orifice interne de la matrice, avec leſquels il le dilatera peu à peu. Si les membranes de l'enfant ne ſont pas ouvertes, il les rompra avec les doigts, ce qui lui permettra de le toucher immédiatement, & de le bien tourner pour le tirer par les pieds. Si l'enfant eſt au deſſous de huit mois, ce ſont les pieds pour l'ordinaire qui ſe rencontrent les premiers, parce qu'il n'a pas encore fait la culbute pour preſenter la tête au paſſage, & alors on le dégagera facilement en le tirant par les pieds qui donnent plus de priſe que toute autre partie ; mais ſi c'étoit la face ou le cul, ou un bras qui ſe préſentât, on le repouſſeroit doucement pour aller chercher un pied qu'on tireroit dehors & qu'on tiendroit de la main gauche, pendant qu'on iroit chercher l'autre. Quand on les a tous deux on les

Prognoſtic à faire devant les parens.

Situation de la malade.

Maniere de tirer un enfant qui ſe preſente differemment.

aſſemble & on les empoigne avec un linge chaud, afin qu'ils ne gliſſent pas en les tirant, pourveu que l'enfant ſoit bien tourné, c'eſt-à-dire, le viſage en deſſous ; car s'il étoit en en-haut, on le retourneroit afin que le menton ne fût point en danger d'être retenu par l'os pubis, au moment qu'il y ſeroit parvenu pour paſſer : quand l'enfant eſt ſorti juſqu'au cartilage xiphoïde, on coule une main à droite pour étendre le bras de l'enfant de ce même côté le long du corps, on en fait autant à l'autre bras, & après cela l'enfant n'eſt plus arrêté que par la tête, qui eſt la derniere & la plus difficile à ſortir. Il ne faut pas que le Chirurgien tire trop fortement, de crainte de la ſéparer d'avec le corps, ce qui eſt quelquefois arrivé : il ne faut pas auſſi qu'il laiſſe trop long tems l'enfant pris de cette maniere, pour éviter qu'il n'y meure, ce malheur eſt arrivé à un des fils du Duc de Savoye, par la faute de la Sage-femme. Il doit faire ſoutenir l'enfant par une perſonne, puis il coulera une main autour de la tête pour la débarraſſer peu à peu, & il mettra le doigt du milieu de ſon autre main dans la bouche de l'enfant pour empêcher que le menton ne s'accroche, & incontinent il fera tirer l'enfant par la perſonne qui le ſoutenoit : l'enfant ſort de cette maniere avec bien plus de facilité que ſi le Chirurgien ne lui aidoit pas avec ſes deux mains ainſi diſpoſées. L'enfant étant ſorti on délivre la femme aiſément, parce que l'arriere-faix dans ces ſortes de pertes eſt toujours ſéparé de la matrice, auſſitôt que la femme eſt accouchée l'écoulement du ſang commence à diminuer & ceſſe tout-à-fait peu de tems après, parce que la matrice en ſe reſſerrant bouche les orifices des vaiſſeaux qui verſoient le ſang & qui étoient tenus ouverts par la diſtenſion que faiſoit l'enfant, lorſqu'il étoit encore dans ce viſcere, deſorte que ſi on ne tiroit point l'enfant, le ſang ſortiroit par ces mêmes embouchu-

Moyen d'achever l'operation.

Précaution à prendre, quand la tête eſt arrêtée au paſſage.

L'écoulement ceſſe après la délivrance.

res jusqu'à la derniere goute. Avec toutes les peines que donnent ces accouchemens, le Chirurgien a quelquefois le chagrin de voir expirer une femme peu de tems après être accouchée : quand cinq ou six heures sont passées depuis son accouchement & qu'elle a eu le loisir de prendre des consommés pour réparer le sang perdu, elle est sauvée. Mais si elle finit ses jours une demi-heure ou une heure après sa délivrance, c'est qu'il n'y avoit plus de sang suffisamment dans ses vaisseaux pour y conserver son mouvement circulaire, & cette liqueur qui est le principe de la vie ne répandant plus de tous côtés la chaleur & nourriture aux parties, la femme passe alors comme une chandelle qui s'éteint faute de suif pour entretenir sa lumiere. Ce qui doit consoler un Chirurgien dans une pareille conjoncture, c'est lorsqu'il sçait n'avoir rien à se reprocher & qu'il croit avoir rempli son devoir, au risque même de ce qu'on en pourroit dire.

Cause du péril où la femme se trouve.

Lorsque la tête de l'enfant ne se presente pas au passage, l'accouchement s'appelle laborieux, parce que l'enfant n'étant pas dans sa situation naturelle, il ne peut guéres sortir de la matrice sans le secours du Chirurgien ou de la Sage-femme : or il se peut presenter dans une infinité de postures différentes ; mais la plus facheuse de toutes, c'est lorsqu'une main sort la premiere. Quand un Chirurgien sçait degager un enfant dans ces sortes d'accouchemens, il est capable, sans contestation, de secourir les femmes dans tous les autres, celui-ci étant le plus difficile de tous : c'est ce qui fait que je le propose préferablement à tout autre, & que je m'attacherai à faire voir les moyens d'y réussir. Si les Sages-femmes appelloient du secours quand elles sentent une main de l'enfant, aussitôt que les eaux sont percées, on retourneroit l'enfant avec plus de

Comment on dégage un enfant qui présente la main la premiere.

facilité ; mais elles n'en demandent souvent qu'après avoir tenté de délivrer l'enfant, en lui tirant le bras en dehors, ce qui l'ayant engagé dans le passage, rend encore l'accouchement plus laborieux. Le Chirurgien appellé dans une semblable occasion, après s'être informé depuis quel tems la main est sortie, il commence par tâter le poulx de l'enfant pour sçavoir s'il est mort ou non ; s'il sent le battement du poulx, il doit l'ondoyer en jettant de l'eau sur cette main, parce qu'il ne peut répondre de l'avoir vivant. Ayant pris cette précaution il fera situer la femme sur le bord du lit, couchée à la renverse, les jambes écartées & retenues par deux personnes, & il se mettra en état de retourner l'enfant pour le saisir par les pieds : car il ne faut point qu'il prétende le pouvoir sauver autrement : il arracheroit plûtôt le bras de l'enfant qu'il ne le feroit sortir à force de le tirer par ce membre. Quand un bras est dans le passage, l'enfant est de travers, ayant la tête dans un des côtés de l'uterus, & le corps dans l'autre, de maniere qu'il est impossible qu'il sorte dans cette situation : il faut donc le retourner, & afin d'y parvenir, le Chirurgien examinera la main de l'enfant pour sçavoir si c'est la droite ou la gauche, & de laquelle de ses deux mains propres il doit se servir ; il observera encore si la paume de la main de cet enfant est en dessus, ce qui lui feroit connoître que l'enfant est sur le dos, car si elle étoit en dessous il seroit sur le ventre. Ces observations l'ayant déterminé, il frotera sa main de beurre ou d'huile, il l'introduira doucement dans la matrice le long du bras de l'enfant, qu'il empoignera proche l'épaule pour le pousser du côté de la tête de ce même enfant, & l'obligeant de se reculer du passage, il donnera moyen aux pieds de s'en approcher, pour les pouvoir trouver plus promptement, & s'en assurer. Il doit aussi-tôt qu'il en a un,

Maniere de disposer la malade.

Observation des différentes postures de l'enfant.

Comment on s'afsûre du pied de l'enfant.

le tirer en dehors, ce qui fait que l'enfant se retourne de lui-même pour se situer favorablement : mais quelquefois avant que d'aller chercher l'autre pied, il sera à propos qu'il lie le premier avec un ruban, parce que si l'enfant le retiroit pendant qu'on tâche d'avoir l'autre, on seroit obligé de chercher le premier une seconde fois. Quand on a un pied, on glisse la main jusqu'au haut de la cuisse du même côté, d'où on passe à l'autre en glissant jusqu'au pied qu'on amene au passage avec le premier, pour les tirer tous deux à la fois, les tenant envelopés d'une toile chaude, afin qu'ils ne glissent pas. Si l'enfant est sur le ventre, on continue à le tirer au plûtôt, mais s'il est sur le dos, on le retourne à mesure qu'on le fait avancer en dehors, on se conduit pour le reste de la maniere que j'ai dit ci-devant. Si le bras s'étoit tellement poussé au dehors, ou qu'il fût si gros qu'il ne permît pas au Chirurgien de pouvoir introduire sa main, & qu'on eût des certitudes de la mort de l'enfant, Ambroise Paré conseille de couper ce bras, & pour cet effet on le tire en dehors le plus qu'on peut, on coupe les chairs avec le bistouri, puis on rompt l'os qui se casse comme une rave, ou bien on le coupe avec des tenailles incisives, un peu plus haut que les chairs coupées, afin que le bout de l'os ne puisse blesser la matrice. M. Mauriceau dit pourtant qu'on ne doit qu'à la derniere extrêmité retrancher un bras, mais que si on y étoit obligé, il conseille de le tordre deux ou trois tours, pour rompre par ce moyen les ligamens qui l'attachent à l'omoplate ; qu'alors la séparation s'en fera aisément, à cause du peu de consistence & de fermeté des parties, & que se faisant dans l'article, elle n'aura aucune suite facheuse : mais il veut qu'on soit assuré que l'enfant ne vit plus, ce qu'on connoîtra certainement, si en touchant son poulx, on n'y sent point de battement. Quantité

La reduction à la posture naturelle est une mauvaise pratique.

d'Auteurs anciens nous disent qu'il faut reduire à la posture naturelle, toutes celles qui sont contre nature ; c'est-à-dire, qu'il faut faire ensorte que tous les enfans prennent dans la matrice une posture pour venir au monde la tête la premiere : mais l'expérience journaliere nous montre que cela ne se peut presque jamais exécuter. Il est impossible d'amener une tête dans le passage, parce qu'elle n'a point de prise : mais il n'est pas difficile d'y attirer les pieds, parce qu'on les peut empoigner & les conduire où on veut : ainsi nous ferons mieux de suivre le sentiment de M. Mauriceau, qui prérend que toutes les fois que l'enfant se présente en mauvaise posture, par telle partie du corps que ce puisse être, le plûtôt & le plus sûr, c'est de le tirer par les pieds.

Signes d'un fœtus qui n'a plus de vie.

IL y a des signes qui font connoître que l'enfant est mort dans la matrice ; les principaux sont si la femme sent une grande pesanteur au bas de l'hypogastre, si son ventre ne se soutient plus, & si son enfant tombe comme une boule du côté qu'elle se couche, si en touchant l'ombilic, on n'y trouve point de pulsations, si un bras ou une jambe de l'enfant étant sorti on voit que l'épiderme s'en sépare facilement, s'il sort de la matrice des humidités noirâtres, puantes, & cadavereuses, & enfin si la mere ne sent plus remuer son fruit : alors le Chirurgien n'a plus lieu d'attendre de secours de la part de l'enfant, qui comme une masse de plomb, ne peut faire aucun effort pour sortir, que par sa propre pesanteur, ce qui rend l'accouchement très-long & très penible. On ne doit pas non plus esperer beaucoup de la mere ; les douleurs sont si foibles & si lentes dans cette occasion, qu'elles ne suffisent pas pour pousser l'enfant au dehors : il arrive même quelquefois qu'elle n'en a aucune ; & cela met le Chirurgien

Danger de la mere en pareil cas.

dans la nécessité de la secourir, sans quoi elle ne pourroit accoucher. Si l'enfant est en bonne situation, il faut tacher de reveiller les douleurs qui sont comme endormies, ce qu'on fait par des lavemens forts & acres, qui picotant les boyaux, excitent des épreintes qui peuvent faciliter la sortie de l'enfant. Je ne suis point d'avis de faire prendre des potions, parce que si elles sont composées de médicamens doux, elles n'ont aucune vertu, ce sont des remédes de bonnes femmes : si au contraire elles sont faites de drogues fortes & violentes, elles seront dangereuses, & pourront causer des accidens cruels & souvent la mort. Si ces lavemens n'ont pas eu l'effet qu'on attendoit, il faut que l'Accoucheur travaille, & qu'il tâche par l'opération de la main de retirer le plûtôt qu'il pourra cet enfant mort. Pour y parvenir, il fera situer la femme de la maniere que j'ai dit ci-devant, & s'il y a long-tems qu'elle n'ait uriné, il introduira cette sonde creuse marquée A. ointe d'huile, dans la vessie, pour en évacuer l'urine, qui remplissant cet organe, incommoderoit dans l'accouchement : puis coulant la main droite dans la matrice, s'il ne trouve pas que la tête de l'enfant soit trop engagée dans le passage, il la repoussera, & glissant cette main par dessous le ventre de l'enfant, il ira chercher les pieds pour le retourner & le faire sortir ; ainsi en observant les circonstances marquées dans l'article précedent, & prenant garde sur-tout de ne point tirer trop fort, quand la tête demeure accrochée, de peur de décapiter cet enfant, ce qui arriveroit à raison de sa pourriture, si on le tiroit avec trop de précipitation. Quelque précaution que prennent les habiles Accoucheurs il peut leur arriver que l'enfant se décole, parce qu'il sera tout corrompu ; en un tel cas il ne faudroit pas laisser séjourner la tête dans la matrice où elle sera restée seule. Pour en faire l'extraction on se sert

Moyen de la délivrer.

Inconveniens à éviter.

de ce crochet mousse B. avec lequel on embrasse la tête d'un côté, pendant que le Chirurgien de son autre main l'apuye contre ce même crochet pour la conduire dehors. Mais si la tête de l'enfant s'étant présentée la premiere étoit tellement avancée & engagée dans le passage, qu'elle ne pût être repoussée sans faire trop de violence à la femme, il faudroit tâcher d'en procurer la sortie en cet état : & comme la tête est ronde & glissante à cause des humidités dont elle est abreuvée, le Chirurgien n'a sur elle aucune prise avec ses mains, il faut donc qu'il ait recours au crochet marqué C. qu'il poussera le plus avant qu'il pourra entre la matrice & la tête de l'enfant, conduisant cet instrument au dedans d'une de ses mains, & la pointe en étant tournée du côté de la tête où elle doit s'accrocher dans un endroit solide, de telle sorte que le crochet ne puisse glisser ; étant ainsi affermi on amenera la tête dehors, en appliquant la main gauche au côté opposé au crochet pour aider à la dégager & à la conduire plus directement hors du passage. Si la main ne suffisoit pas, on prendroit un second crochet marqué D. qu'on introduiroit de la même maniere que le précedent, & qu'on attacheroit à la tête du côté où on avoit la main : avec ces deux crochets on tirera l'enfant également, quelque gros qu'il soit. Si la tête étant sortie, l'enfant étoit arrêté par les épaules, on les dégageroit en coulant un ou deux doigts de chaque main jusques sous les aisselles, pour achever de tirer l'enfant par ce moyen tout-à-fait au dehors. Quand il faut couper l'enfant par morceaux, soit que le passage ne puisse être assez dilaté, soit que les parties de l'enfant soient excessivement grosses, on se servira d'un crochet E. fait en couteau courbe.

Usage du Crochet pour tirer la tête de cet enfant.

Moyen de tirer l'enfant arrêté par les épaules.

Voilà la méthode dont on s'est toujours servi : mais M. Mauriceau a inventé un instrument qu'il appelle tire-tête, & qu'il croit incomparable-

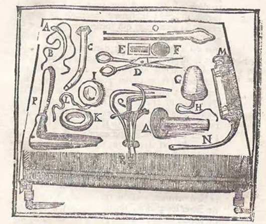
Avantage du tire-tête.

ment meilleur que le crochet ; il lui a donné ce nom à cause de son usage qui est de s'attacher à la tête de l'enfant, lorsqu'elle est fortement engagée entre les os du passage. Vous le voyez ici marqué par la lettre F. avec l'instrument pointu, désigné par la lettre G. il est monté de toutes les pieces capables de s'attacher à la tête d'un enfant. Je vous renvoye pour une plus ample instruction à son inventeur, qui vous montrera la maniere de s'en servir. Mais soit du crochet, soit du tire-tête qu'on se serve, il faut être très-certain que l'enfant soit mort avant que de les employer : quel spectacle affreux seroit-ce que de trouver l'enfant encore vivant & presque expirant après l'avoir ainsi tiré ? il faut donc éviter de tomber dans ce terrible inconvenient, en ne mettant en usage les instrumens qu'après des preuves incontestables de la mort de l'enfant ; & ce seroit encore mieux de se servir de ses mains, si elles pouvoient supléer à tout, & de n'employer les ferremens qu'à la derniere extrêmité. Ces deux instrumens, l'un marqué par H. & l'autre par I. sont quelquefois d'une grande utilité à l'accoucheur.

A quoi l'on doit prendre garde avant que de se servir de ces instrumens.



XX. Fig. SUITE DES ACCOUCHEMENS.



LES accouchemens sont ordinairement suivis de tant d'accidens fâcheux, qu'il seroit difficile de les raporter tous. Je ne vous parlerai que de deux, parce qu'ils demandent l'opération de la main : l'un est la rupture de la fourchette, & l'autre la descente de la matrice.

Des deux principales incommodités qui surviennent aux accouchemens laborieux.

Rupture de la fourchete.

ON a donné le nom de fourchette à la partie inferieure de la vulve, parce qu'elle en a la figure. Elle fait la séparation de la grande fente d'avec l'anus. Il est arrivé plusieurs fois, que par un accouchement rude & laborieux, cette partie s'est rompue ; de sorte que de deux ouvertures ; sçavoir, de celle de la matrice & de celle de l'anus

il ne s'en étoit fait qu'une. Cette affligeante indisposition seroit accompagnée de plusieurs incommodités, si on ne faisoit point la réunion des parties divisées ; la femme auroit de la peine à retenir ses excrémens qui sortiroient par l'une & par l'autre de ces ouvertures, & son mari n'auroit que du dégoût pour elle dans ce triste état où elle se déplairoit fort à elle-même ; c'est pourquoi il faut que le Chirurgien remédie à ce déchirement par quelques points d'éguilles. Pour cet effet, il prendra une aiguille courbe A. enfilée d'un gros fil ciré marqué B. qu'il tiendra de la main droite, pendant qu'avec la gauche il se servira d'une canule courbe C. pour appuyer la partie par où il doit passer son aiguille ; il fera un ou deux points ou davantage, selon la longueur de la rupture, il coupera le fil avec ces cizeaux D. à chaque point qu'il nouera sur une petite compresse longitudinale E. qui suffira pour tous les points.

De l'opération qu'il faut faire.

Il faut avant que de coudre la playe, la laver & la bien nettoyer avec du vin chaud ; & avant que de serrer les points, mettre sur l'endroit déchiré du baume blanc du Perou, ou à son défaut de celui d'Arcæus, pour servir de glu à la playe ; du côté de la vulve on mettra sur cette playe un emplâtre astringent F. tant pour la tenir réunie, que pour la défendre de l'urine, qui par son acrimonie causeroit de la douleur, & empêcheroit la réunion. Il faudra faire tenir les cuisses de la malade jointes l'une contre l'autre jusqu'à parfaite guérison, & pour empêcher qu'elle ne les écarte, on y mettra une petite bande appellée jarretiere, comme on fait aux taillés.

Pansement de la playe.

Des descentes de matrice.

IL n'y a guéres de maladies plus frequentes que les descentes & que les chutes de matrice, une infinité de femmes en sont attaquées, & ces indispositions sont d'autant plus difficiles à guérir, que

que par pudeur les femmes les souffrent long-tems avant que de se plaindre.

Il faut faire de la différence entre la descente & la chûte de la matrice ; la premiere, c'est lorsque le fond descendant de sa place, tombe dans le vagin, & la seconde arrive quand ce même fond tombant plus bas, sort entiérement au dehors, de sorte que la descente n'est proprement qu'une relaxation du corps de la matrice, & la chûte en est une précipitation.

Toutes les descentes de matrice ne sont pas égales, car l'uterus ne fait souvent que causer une pesanteur dans le vagin, d'autres fois il descend jusques sur les caroncules, & alors avec le doigt on sent l'orifice interne fort proche : quelquefois aussi descendant plus bas, cet orifice interne paroit à l'exterieur de la partie honteuse.

Diversités des descentes & des chutes.

Les chutes ou précipitations de matrice sont de deux sortes ; l'une quand la matrice tombe dehors sans que son fond soit renversé, on voit alors son orifice interne à l'extrêmité d'une grosse masse ronde & charnue qui est le corps de la matrice : l'autre, quand cette partie n'est pas seulement tombée dehors, mais que son fond est entiérement renversé, ensorte qu'elle semble n'être qu'un gros morceau de chair sanglante qui pend entre les cuisses de la femme.

C'est toujours une relaxation des ligamens larges de la matrice qui lui permet de descendre ou de tomber, & jamais une rupture de ces ligamens, comme quelques-uns se sont imaginés. Il y a mille accidens qui causent ces reláchemens ; je ne vous les raporterai pas ici ; je vous dirai seulement que les principaux sont des suites d'accouchemens laborieux. Nous n'entendons parler ici que des accidens qui dépendent de quelques maladies ; car il pourroit se faire qu'un coup d'épée, ou de quelqu'autre instrument séparât ces liens.

Causes de toutes ces indispositions.

Symptômes qui les accompagnent.

Dans ces maux les femmes ressentent une extrême douleur à la région des reins & des lombes, elles se plaignent d'une grande pesanteur au bas du ventre, souvent accompagnée d'une difficulté d'uriner, & elles ont besoin d'être promptement secourues, si elles veulent guérir; car plus ces infirmités vieillissent, plus il est difficile d'en obtenir la cure, qui ne consiste qu'en deux points, le premier de remettre la matrice dans sa place naturelle, & le second, de l'y contenir & de l'y affermir.

Comment on leve la cause de ce mal.

Les simples descentes de matrice ne demandent pas une grande opération, il en faut avant toutes choses examiner la cause. Si l'uterus est seulement gonflé par la suppression des ordinaires, ce qui le rend pesant, il en faut procurer l'évacuation; & si c'est par la foiblesse de ses ligamens qu'il descend trop bas, il faut les fortifier par des médicamens astringens & corroboratifs, bouillis dans le gros vin, où on trempe des compresses qu'on appliquera sur les reins & sur le ventre, après l'avoir fait remonter à sa place; ce qui s'accomplit quelquefois en faisant simplement coucher la femme, ou en appuyant de la paume de la main sur son bas-ventre, en poussant la matrice en haut, ou bien en introduisant dans le vagin une bougie A. faite en canule; on la met ainsi dans l'instant en son lieu naturel. Quelques-uns prétendent que la verge du mari conviendroit mieux qu'une bougie; mais ils se trompent, car la sympathie qu'il y a entre ces parties, fait qu'elles ne se quittent pas volontiers, la verge, à la verité, pousse le fond de l'uterus où il doit être, mais aussitôt qu'elle se retire il la suit, & il retombe même un peu plus bas qu'il ne faisoit avant cette action.

Moyens de replacer la matrice.

Dans les chutes de matrices où le fond n'est point renversé, le plus difficile n'est pas de la remettre en sa place, mais c'est de l'y retenir étant

remise. Le remede le plus sûr pour empêcher que la matrice ne tombe, est de se servir d'un pessaire, qu'il faut introduire dans le col de la matrice, afin qu'en soutenant le fond de ce viscere, il le tienne dans sa situation ordinaire. La matiere dont on fait les pessaires, est communement de liege pour être plus legers, on les trempe dans de la cire fondue pour en remplir les vuides; afin que les inégalités ne blessent point; on en peut faire d'argent, & ils en seroient plus propres. (a) on leur donne deux differentes figures, les uns sont ovalaires, tel qu'est celui que vous voyez marqué G. qui est fait comme un œuf; sa grosseur & sa longueur sont proportionnées au col de la matrice, dans lequel il doit entrer & demeurer après y avoir été introduit: il y a un cordon H. qui a deux usages, l'un pour le tirer lorsqu'on le juge à propos, & l'autre pour l'attacher à un autre ruban qui est autour du corps, pour l'empêcher de tomber à terre en cas qu'il vint à sortir en marchant, à quoi ils sont sujets, particulierement dans le tems des menstrues. Il y a de pessaires formés autrement, les uns sont circulaires, tels que celui qui vous est representé par I. & les autres un peu ovalaires, comme celui qui est marqué par K. ayant la figure d'un petit bourlet: ils sont dans leur milieu percé d'un trou assez grand, qui donne passage aux ordinaires, & qui recevant l'orifice interne dans leur cavité, l'appuyent & le retien-

Pessaires pour la retenir dans son lieu.

Maniere d'appliquer ces instrumens.

(a) Les humeurs du vagin alterent l'argent, & forment aux pessaires faits de cette matiere des trous, dans lesquels les chairs excoriées par les inégalités qu'ils forment, s'engagent & rendent une matiere purulente. Ainsi les pessaires de liege enduits de cire, valent mieux que les pessaires d'argent. Les personnes riches peuvent se servir de pessaires d'or, car on a remarqué que les humeurs du vagin n'alterent point ce métal.

Utilité de ces Pessaires.

nent ; ils sont un peu larges , afin qu'entrant avec un peu de force ils en tiennent mieux. A l'un des deux il y a un cordon qui sert à le tirer quand on veut , à l'autre il n'y en a point , parce qu'il y en a qui le trouvent inutile , prétendant que le doigt suffit pour le faire sortir. Ces pessaires étant une fois placés ne se doivent pas retirer pour les nécessités naturelles , parce qu'étant troués , les excrétions de la matrice peuvent sortir librement ; & s'ils sont bien faits , ils n'incommoderont point & n'empêcheront pas la femme qui les portera de voir son mari , & même de devenir grosse , comme il est arrivé à plusieurs , parce que l'orifice interne peut recevoir la semence éjaculée. Au moyen de ces pessaires percés , on peut faire avec cette séringue à femme M. dont le tuyau N. est courbe , pour faciliter à la malade le moyen de se seringuer elle-même , des injections qui fortifient & qui nettoyent la matrice , de maniere que pour toutes ces raisons , ces derniers sont préferables à l'ovalaire.

Cause ordinaire des chutes de matrice.

Dans les chûtes de matrice où le fond est absolument renversé comme on feroit une bourse en la retournant , il faut promptement le repousser en dedans : & comme cet accident arrive très-souvent par la faute des Sages-femmes , qui en tirant trop fort le cordon pour avoir l'arriere-faix , amenent en dehors le fond de la matrice qui y est encore adhérent , aussitôt qu'elles s'apperçoivent que le fond a suivi l'arriere-faix , il faut qu'elles l'en séparent , & remettent ce fond en le repoussant dans sa place , ce qui se fait pour lors facilement, parce que l'orifice interne a été extrêmement dilaté pour laisser sortir l'enfant. Mais si la Sage-femme differe , cet orifice se resserre peu à peu , & on a en ce cas beaucoup de peine à faire rentrer le fond dans son lieu , & souvent une femme meurt avant

Il est dangereux de differer à remettre le fond de la matrice.

que d'être secourue , comme je l'ai vû arriver. Néanmoins si le Chirurgien étoit appellé assez tôt pour remedier à un renversement total de la matrice , qu'il connoitra en voyant entre les cuisses une espece de scrotum sanguinolent , il commencera par la faire uriner , & lui faire donner un lavement , s'il y a long-tems qu'elle n'a été à la selle : il la fera coucher à la renverse les fesses plus élevées que la tête , puis après avoir fomenté avec du vin & de l'eau tiéde tout ce qui est sorti , il le repoussera doucement dans le lieu qui lui est destiné ; si ce fond fait trop de peine à rentrer , on y fera une embrocation d'huile d'amandes douces , ce qui en aidera la réduction , en rendant les fibres de cet organe plus molasses & plus extensibles. Mais si malgré tous les efforts du Chirurgien , la matrice ne peut être remise , soit à cause qu'elle sera trop tuméfiée , soit à cause qu'on aura trop attendu , elle est en grand danger de se gangrener en peu de tems : il y a des Auteurs qui conseillent pour lors de l'extirper , & qui nous assûrent d'avoir vû des femmes qui en ont guéri. Pour moi je croirai l'extirpation de la matrice mortelle , jusqu'à ce que j'en sois désabusé par quelques expériences. (*a*)

Maniere de faire l'opération.

L'extirpation de la matrice est trop hazardeuse.

(*a*) Le vagin peut encore se relâcher & tomber au dehors sans la matrice. Cette maladie , qu'on appelle relaxation ou renversement du vagin , se connoit facilement , & ne doit pas être confonduë avec la relaxation ou la chute de la matrice. Il paroit au dehors des parties naturelles un bourlet molet plissé & ridé , comme celui qui forme à l'anus l'intestin rectum lorsqu'il est tombé. Il y a une ouverture au milieu de ce bourlet. Si l'on y introduit le doigt , on sent plus avant l'orifice de la matrice ; ce qui prouve qu'il ne faut pas prendre cette ouverture exterieure pour cet orifice.

Pour remedier à cette indisposition , on fait coucher la femme sur le dos , de maniere que les lombes soient plus bas que les fesses. Si cette situation ne fait pas rentrer le vagin , on embrasse la tumeur avec les doigts,

& on la fait rentrer, comme on feroit à l'égard de l'intestin rectum tombé. On applique ensuite sur les parties naturelles une compresse trempée dans du vin astringent fait avec des noix de Cypres, de l'alun, &c. Si ce remede & cette situation gardée quelque tems ne font point d'effet, on se sert d'un pessaire convenable.

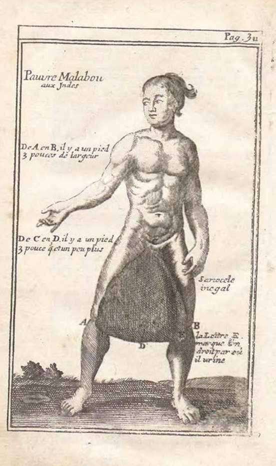
Lorsqu'on néglige cette maladie, il arrive quelquefois que la tumeur s'endurcit. En ce cas on ne peut la faire rentrer qu'après l'avoir ramollie ou par les bains, ou par l'aplication de fomentations émollientes. Quand la relaxation du vagin ou celle de la matrice n'est point ancienne, les femmes en guérissent quelquefois par la grossesse.

Ces deux maladies sont communes aux filles & aux femmes; le renversement de matrice n'arrive qu'à ces dernieres. On voit assez souvent la matrice se renverser & tomber au dehors des parties naturelles à la suite d'un accouchement, comme le dit notre Auteur. M. Verdier en a donné un exemple dans ses cours, mais ce qui est singulier, c'est qu'on a vû ce renversement de matrice arriver à la suite de la sortie d'une masse de chair renfermée dans ce viscere. La figure que la matrice avoit alors, étoit differente de celle qu'elle a ordinairement à la suite des accouchemens ordinaires. Néanmoins M. Morand ne s'y trompa pas, & decida que la matrice étoit renversée, & qu'il n'y avoit point d'inconvenient à en faire la ligature; car cette partie commençoit à se gangrêner. Il semble que ce renversement ne peut se faire que dans ces deux cas. La dilatation de son orifice interne laisse alors un passage libre à son fond, & ses ligamens se prêtent & s'allongent, de maniere qu'ils ne peuvent plus resister à l'effort qui tend à le tirer au dehors.

La matrice tombe ordinairement seule, lorsque ses ligamens sont relâchés. On l'a vûe néanmoins plus d'une fois entraîner la vessie dans sa chute. Le deplacement de cette derniere partie occasionné par la chute de la matrice fait une complication de maladie. On le peut regarder comme une hernie de vessie, dont on voit plusieurs exemples dans les Observateurs. M. Tolet, fameux Lithotomiste en raporte un remarquable par ses circonstances.

Traité de la Lithotomie. p. 276.

„ Je fus appellé, dit M. Tolet, pour aller voir Madame Lalleman âgée de 70. ans, Marchande Jouailliere: son indisposition étoit une chute inveterée de tout „ le corps de l'uterus, qui formoit exterieurement une „ tumeur grosse, à peu près comme un petit mélon:



„ outre cela elle avoit une difficulté & frequence d'u„ rine accompagnée de grandes douleurs, ayant ma„ nié cette tumeur, qui étoit en partie de consistence „ d'un paranchime, j'entendis un craquement qui me „ fit juger qu'il y avoit plusieurs mediocres pierres, & „ que la vessie avoit suivi l'uterus dans sa chute, parce „ qu'il me fut impossible d'introduire la sonde dans l'u„ rètre plus avant qu'une ou deux lignes. „ M. Tolet ayant trouvé ce fait singulier, appella plusieurs personnes éclairées, qui conclurent à l'opération, & en presence desquelles il la fit. „ La malade, continue M. „ Tolet, étant couchée sur le dos & au bord de son „ lit, tenue par les bras & par les jambes, je tins fer„ me la tumeur avec la main gauche, & dans le même„ tems, je fis à la partie superieure, declinant à la la„ terale gauche de la tumeur, une incision longue à la „ superficie & profonde de deux travers de doigts, dans „ laquelle j'introduisis l'indice de la main gauche; mais „ n'ayant pas avec le doigt senti les pierres à nud; je „ conduisis le bistouri le long du doigt du côté de l'ongle „ en profondant jusqu'au lieu où étoient les pierres. En„ suite le long de même doigt que je n'en avois pas de„ placé, je conduisis une très-petite tenette droite, „ avec laquelle je tirai six pierres, qui pesoient ensem„ ble deux onces & quatre dragmes...... Je reduisis „ avec les deux doigts joints, le corps de l'uterus dans „ son lieu naturel, me servant ensuite seulement de pe„ tits rouleaux de linge, figurés à peu près en pessai„ res trempés dans le vin, & du bandage T. pour con„ tenir l'appareil, & par consequent les parties dans „ leur situation naturelle. Cette reduction faite, je n'eus „ pas de peine d'introduire la sonde par l'urètre en la „ maniere ordinaire. Dans les premiers pansemens je „ m'apperçus de quelque écoulement d'urine par le va„ gin, & qui ne venoit point de l'urètre; & six jours „ après l'opération la malade urina entierement par „ l'urètre, ensorte que grace à Dieu, elle a été gue„ rie parfaitement par l'operation en moins de huit „ jours.

Il y a encore plusieurs indispositions qui arrivent tant aux orifices de la matrice qu'à son col, qui sont des suites des accouchemens laborieux: mais comme elles ne demandent pas l'opération de la main, je ne les raporte point, j'ai crû les de-

Moyen de coñoitre les autres maux de la matrice avec le dilatatoire.

voir laisser à la prudence du Chirurgien, qui avant toutes choses doit les connoitre par lui-même, & ne s'en point raporter aux femmes, qui souvent ne font pas des recits fidéles. si le mal est au col de la matrice, il faut qu'il se serve de ce petit dilatatoire O. qui étant introduit dans le vagin, en écartera les levres, & donnera moyen de découvrir le mal en quelque endroit qu'il soit de ce fourreau : mais s'il y avoit quelqu'ulcere à l'orifice interne qu'on voulût voir, on se serviroit de cet autre dilatatoire à deux branches marqué P. ou bién de ce troisiéme qu'on appelle *speculum matricis*, miroir de la matrice Q. Il y a trois branches, lesquelles jointes ensemble, sont poussées doucement dans le col de la matrice, puis en tournant la visse marquée R. elles s'éloignent l'une de l'autre, & par l'espace qu'elles laissent entr'elles, permettent qu'on voye distinctement l'orifice interne ; ce qui assure de la nature des maux qu'il peut avoir ; & qui facilite les moyens d'y porter les remedes nécessaires.

Commodités du *speculum matricis*, ou miroir de la matrice.

Aujourdhui néanmoins de très-habiles Accoucheurs ne se servent pour cela que de trois doigts d'une main, qu'ils engagent l'un après l'autre dans le vagin, où les écartant peu à peu quand ils sont introduits tous ensemble, ils dilatent ce conduit triangulairement en pyramide, afin que le *speculum* le montre autant qu'il faut pour appercevoir tout ce qui embrasse l'uterus, dont on sent ainsi au toucher, comme aux yeux, les indispositions d'une maniere qui incommode moins la malade, & qui instruit davantage.

Fin de la Troisiéme Démonstration.



OPERATIONS DE CHIRURGIE.

QUATRIE'ME DEMONSTRATION.

Les Opérations qui se font aux aînes, au scrotum & à l'anus.

ET PREMIEREMENT DES HERNIES.



CETTE Démonstration, Messieurs, ne sera pas moins remplie que les autres, quoique je la renferme dans les Opérations qui regardent le scrotum & l'anus. En effet, ces deux parties étant des égouts les plus communs de tout le corps sont sujettes à une infinité de maladies, qui demandent toutes les lumieres de l'Opérateur, & toute l'adresse de sa main pour en obtenir la guérison.

Pourquoi le scrotum & l'anus ont souvent besoin de la Chirurgie.

C'est une erreur de croire que les hernies ou descentes soient des maladies nouvelles ; car si on

Les hernies ne sont pas de nouveaux maux.

entend dire communement qu'elles étoient autrefois inconnuës, & que ce n'est que depuis quelques années qu'on voit tant de gens en être affligés, ce n'est pas qu'elles ne fussent connues du Chirurgien ; mais c'est qu'on prenoit alors soin de les cacher, & que la plûpart de ceux qui avoient des descentes, n'en informoient personne. Mais depuis qu'on a inventé des bandages fort commodes pour repousser les parties dans leur lieu naturel, & divers médicamens pour resserrer & fortifier les fibres relâchées, & sur-tout depuis que M. le Prieur de Cabrieres est venu du Languedoc à la Cour apporter au Roy plusieurs remedes qu'il disoit infaillibles pour la guérison de quantité de maladies, entre lesquels il y en avoit un particulier pour les hernies : ceux qui avant ce tems-là cachoient ces maux, n'ont plus fait scrupule de les montrer dans l'esperance d'être guéris par ce remede.

Remedes du Prieur de Cabrieres.

Le Prieur de Cabrieres étoit un homme fort charitable, qui distribuoit beaucoup de remedes dans sa Province ; il n'étoit point interessé ni charlatan, quoiqu'il fût fort mystérieux, & qu'il fît secret de tout. La grande réputation qu'il s'étoit acquise dans sa Province, fit souhaiter de le voir à la Cour, il y arriva environ l'année 1680. il eut quelques conférences avec le Roi, à qui il déclara son secret pour guérir les descentes, priant instamment Sa Majesté de ne le rendre public qu'après sa mort.

Soins charitables du Roi.

Sa Majesté lui tint parole, quoiqu'elle fût fâchée de voir le Public frustré de ce secours : mais sans manquer à ce qu'elle avoit promis au Prieur elle trouva moyen de soulager ceux qui avoient des descentes ; elle voulut par une bonté singuliere, se donner la peine de composer elle-même ce remede, & d'en faire distribuer charitablement à tous ceux qui lui en faisoient demander. Pour cet effet le Roi commandoit qu'on lui apportât dans

son cabinet quatre ou cinq sortes de drogues qu'il specifioit à ses Apoticaires ; & comme ce remede ne consistoit que dans le mélange d'un esprit de sel avec du vin, ainsi que vous allez voir par la description que je vous en donnerai ; Sa Majesté ne se servant que de l'esprit de sel, faisoit jetter secretement les autres drogues, & cela dans la vûe de tenir religieusement la promesse qu'elle avoit fait à ce Prieur.

Ce fut pour lors qu'on découvrit combien de gens étoient affligés des descentes, par le grand nombre de ceux qui venoient demander ce remede. On s'adressoit au premier Valet de Chambre du Roi en quartier, on lui donnoit un petit billet de l'âge de celui ou de celle qui avoit besoin du remede : quelques jours après on retournoit querir un petit panier d'ozier, dans lequel il y avoit trois bouteilles de chopine chacune pleine de vin mélangé, dont on prenoit pendant vingt-un jours de la maniere que je vous raporterai : il y avoit aussi dans ce panier des emplâtres convenables & particuliers à cette maladie.

Distribution gratuite du Remede pour les descentes.

De ceux qui ont pris ce remede, les uns ont assuré en avoir été guéris ou soulagés, les autres ont dit qu'il ne leur avoit rien fait, ce qui montre que ce remede est dans les differentes personnes qui en usent d'une vertu inégale, comme tous les autres, & qu'il n'y en a point d'infaillibles. Je conseillerai néanmoins de s'en servir, car quoique le bandage aidé de l'emplâtre astringent suffise souvent pour la cure de cette infirmité, il est vrai toutefois que l'esprit de sel mêlé dans le vin, ne peut faire que du bien, étant pris intérieurement en communiquant aux parties remises dans leur place, une astriction qui est essentielle pour guerir ces maladies.

Divers succès de ce remede.

La distribution de ce remede s'est fait pendant quatre ou cinq années, c'est-à-dire, tout autant de

tems que le Prieur de Cabrieres a survêcu à la déclaration qu'il en avoit faite à Sa Majesté. Immédiatement après sa mort, le Roi fit publier la maniere de s'en servir, avec la composition de l'emplâtre qui doit contribuer à l'efficacité du breuvage, afin que tous les sujets pussent eux-mêmes préparer le remede contre une maladie qui n'est que trop familiere ; & voici une copie de l'imprimé du Roi.

Remede du Prieur de Cabrieres pour les descentes, donné au public par la bonté du Roi. Les originaux en sont demeurés entre les mains de Sa Majesté.

La dose du remede est différente selon les âges, mais la préparation en est toujours semblable, même pour les enfans à la mamelle, bien que le bandage seul ait coutume de les guérir. Voici la maniere de le préparer & d'en user.

Depuis deux ans jusqu'à six.

Préparation de ce même Remede selon les divers âges.

Prenez de l'esprit de sel bien rectifié trois ou quatre goutes, mêlez-les dans une cuillerée ou deux de vin, que vous ferez avaler tous les matins à jeun pendant vingt-un jours de suite.

Depuis six ans jusqu'à dix.

Prenez quatre scrupules de cet esprit de sel, mêlez-les fort exactement dans une chopine de bon vin rouge, & en ordonnez tous les matins environ la quantité de deux onces, en telle sorte que cette dose dure pour sept jours, après lesquels vous renouvellerez le remede, jusqu'à ce que le malade en ait pris vingt-un jours de suite.

Depuis dix ans jusqu'à quatorze.

Prenez deux gros du même esprit de sel, avec une chopine de vin rouge, & les mêlez.

Depuis quatorze ans jusqu'à dix sept.

Melez deux gros & demi du même esprit dans une chopine de vin rouge.

Depuis dix-sept ans, & durant le reste de sa vie.

Versez cinq gros d'esprit de sel sur une chopine de vin rouge.

Recepte de l'Emplâtre.

Description de l'emplâtre.

Prenez du mastic en lames ----- demi-once.
Ladanum ------------- trois dragmes.
Trois noix de Cyprés bien séchée.
Hypocystis, ----------- une dragme.
Terre sigillée, ----------- une dragme.
Poix noire, ------------ trois onces.
Térébenthine de Venise, ------ une once.
Cire jaune, ------------- une once.
Racine de grande consoude séchée, demi-once.

Pulverisez ce qui le doit être, & faites cuire le tout en remuant toujours jusqu'à ce qu'il soit réduit en bonne consistence d'emplâtre, pour vous en servir comme il s'ensuit.

Maniere de traiter les descentes.

Il faut avoir un bon bandage qui tienne bien ferme, & mettre sur la rupture après avoir rasé le lieu, un emplâtre ou deux s'il est nécessaire : on observera de prendre le remede à jeun ; & de battre la bouteille avant que de verser le vin dans le verre pour l'avaler incontinent ; & il ne faut ni boire ni manger que quatre heures après avoir pris le remede.

Qualités du bandage.

On en prendra vingt-un jours durant, & s'il fait mal à l'estomach, on peut passer un jour ou deux sans en user.

Pendant qu'on prend le remede on est obligé de porter le brayer jour & nuit, de ne jamais s'asseoir, demeurant seulement debout ou couché, & marchant beaucoup ; il est défendu d'aller à cheval, en carosse ou en charette, & on doit toujours aller à pied ou en batteau, & ne faire aucun excès de bouche ni d'autres.

Observation à faire durant l'usage de ce Remede.

Il faut porter le brayer jour & nuit durant trois mois, après les vingt-un jours de remede.

On ne peut monter à cheval qu'après les trois mois, & quand on y montera, il faut encore porter le brayer autant qu'on croira en avoir besoin pour laisser affermir les parties.

C'Est la regle ordinaire de faire la description de la maladie avant que d'en donner le remede, mais l'histoire du Prieur de Cabrieres nous a engagés à changer cet ordre; & il n'importe que le remede des hernies soit au commencement ou à la fin de cette Démonstration, puisqu'il sera également utile au Public.

De la nature des hernies.

Les hernies qu'on appelle aussi hergnes ou descentes, sont des tumeurs aux aînes, & au scrotum, formées par l'intestin & par l'épiploon, qui se glissent dans ces parties.

Cette définition convient aux hernies faites de parties, non pas à celles qui sont faites d'humeurs: car il y en a de plusieurs espéces dont nous allons établir les differences.

Difference des hernies.

De toutes les tumeurs qui viennent au scrotum, les unes sont hernies, les autres apostémes. Les premieres sont de trois sortes, sçavoir l'enterocéle, l'épiplocéle, l'enteroépiplocéle, & les autres se raportent à cinq principales, qui sont l'hydrocéle, la pneumatocéle, la sarcocéle, la cyrsocéle, & l'humorale; de maniere que de ces tumeurs, les unes sont veritablement hernies, & apostèmes par ressemblance, telles sont les trois premieres; & les autres sont de veritables apostèmes, & des hernies en apparence, telles sont les cinq dernieres.

Toutes ces maladies ont chacune des signes qui les font connoitre, & qui les différencient les unes des autres; le Chirurgien les doit sçavoir pour ne se point tromper, & pour faire à chacune les opé-

rations qui lui conviennent: quand je les aurai examinées les unes après les autres, je vous ferai voir les opérations qu'elles demandent pour parvenir à la guérison.

Etimologie d'enterocele.

Je commence par l'enterocéle; ce mot est derivé d'*Enteros*, qui signifie intestin, & de *Kele*, qui veut dire descente; ainsi cette maladie est une descente de l'intestin, que nous appellons ordinairement hernie.

Deux sortes d'enterocele.

Il y en a de deux sortes, l'une complette, quand l'intestin tombe jusques dans le scrotum, c'est pour lors une veritable enterocéle; & l'autre incomplete, quand il s'arrête dans l'ayne, & qu'il y fait une tumeur semblable à un bubon, & alors on l'appelle bubonocéle.

Causes de ces maladies.

C'est toujours quelque grand effort qui cause cette maladie, ainsi que nous le remarquons aux enfans qu'on laisse trop crier, à ceux qui sont dans un travail violent, & à des hommes qui portent de trop pesans fardeaux, parce que les intestins extrêmement pressés, cherchent à s'échaper par les productions du péritoine. (*a*)

Les hernies arrivent ou par la rupture, ou par la simple dilatation du péritoine; quand le péritoine est rompu, l'intestin tombe tout d'un coup dans les bourses, & y fait une grosse tumeur, mais aussi rentre-t'il dans sa place avec la même fa-

(*a*) Ajoutez à ces causes celles qui sont communes à toutes les especes d'hernies; sçavoir, la respiration violente & frequente, les toux continuelles, les sauts, les danses, les vomissemens, les voyages trop frequens à cheval, la grossesse, l'exercice des instrumens à vent, & les retentions d'urine. Il faut y joindre encore l'usage des alimens gras & huileux, qui relâchent le mesentere, l'épiploon, le péritoine & les endroits qui donnent passage aux parties; ce qui fait que certains peuples & certains Religieux qui sont obligés de vivre de pareils alimens, sont plus sujets aux hernies que d'autres.

cilité qu'il y est tombé ; mais lorsque cette membrane ne fait que prêter & s'étendre insensiblement : l'intestin tombe peu à peu, se glissant doucement dans la production du péritoine, qui est l'enveloppe commune du bas-ventre : & même souvent il s'arrête dans l'ayne, & ne tombe pas dans le scrotum.

De la descente de l'épiploon dans la production du péritoine.

L'épiplocéle est une tumeur faite d'une partie de l'épiploon, qui a été poussé dans une des productions du péritoine ; ce mot est composé d'*Epiploon*, qui designe cette coëffe graisseuse qui flotte sur les boyaux, & de *Kele*, descente.

L'hernie faite de l'épiploon, n'est ni grosse, ni si douloureuse, ni si pressante que celle qui est faite par l'intestin. J'en ai pourtant vû une à un garçon de Versailles qui étoit de la grosseur du poing ; nous en fîmes l'opération sur le champ M. Felix & moi, parce que cette partie demandoit une prompte réduction, y ayant les mêmes accidens que ceux qui sont causés par l'étranglement de l'intestin. Nous trouvâmes la plus grande partie de l'épiploon renfermée dans cette tumeur où elle étoit alterée dans le séjour qu'elle y avoit fait, & nous fûmes obligés de la lier, & d'en faire l'extirpation, comme cette opération le demande.

Hernies composées des deux précedentes.

L'enteroépiplocéle est une hernie faite de l'intestin & de l'épiploon, qui de compagnie sortent de leur place pour tomber dans le scrotum ; l'étimologie que je vous ai donnée de l'entérocele & de l'épiplocéle vous fait aisement comprendre d'où dérive le nom de cette hernie composée.

Cette hernie fait une tumeur plus grosse que les autres, parce qu'elle est produite par plus de parties, & elle est même plus frequente, en ce que quand l'intestin trouve à se glisser, l'épiploon qui le recouvre & qui se plonge aisément, l'accompagne presque toujours.

Pourquoi l'épiplocele est plus frequent au côté gauche.

Ces trois sortes d'hernies arrivent également au côté droit & au côté gauche, & quelquefois à tous les deux ensemble ; il y en a qui pretendent que l'épiplocéle vient plus souvent au côté gauche qu'au droit, parce que, disent-ils, l'épiploon étant attaché au fond de l'estomach, descend plus bas de ce côté-là que de l'autre, & par conséquent qu'il peut plus facilement entrer dans la production du péritoine. (*a*)

(*a*) Il est bon de faire ici quelques reflexions au sujet des parties qui forment la hernie inguinale, & des endroits qui donnent passage à ces parties.

Les parties qui s'échapent du bas-ventre pour former cette espece de hernie appellée inguinale, passent sous les dernieres fibres charnues des muscles transverses & obliques internes, & tombent dans l'aine ou dans le scrotum par une des deux ouvertures ovales qui se trouvent aux parties inferieures & aponevrotiques des muscles obliques externes. Dans l'état naturel, ces ouvertures qu'on appelle communement anneaux, ne donnent passage qu'aux cordons spermatiques des hommes, & aux ligamens ronds des femmes. Elles sont formées par l'écartement des appendices apponevrotiques, qu'on nomme pilliers, & qu'on distingue en superieures, & en inferieures, à cause de leur obliquité qui suit la direction des fibres aponevrotiques de chaque muscle oblique externe ; de maniere que la partie superieure de l'ouverture est éloignée de la ligne blanche, & que l'inferieure s'en approche. Quoique la structure de toutes ces parties soit à présent bien connue, on a cependant jugé à propos d'en faire ici un petit détail, parce qu'il paroit que du tems que l'Auteur écrivoit, on croyoit encore qu'il y avoit trois anneaux. Ce détail fait voir que quand on tente la réduction des parties par le taxis, on doit toujours diriger les mouvemens du côté de la crête des os des Isles. Il faut remarquer que ces ouvertures sont plus larges à la partie supérieure qu'à l'inferieure, & que les femmes les ont plus étroites que les hommes de même âge. De-là vient que ceux-ci sont plus sujets à la hernie inguinale, & que celles-là sont plus communément incommodées de hernie crurale, dont on parlera dans la suite.

Les causes de toutes ces descentes sont les mêmes ; sçavoir, rupture & dilatation ; mais elles ont des signes par lesquels on les distingue & dans le tems de leur sortie, & dans le tems de leur rentrée.

Des signes propres de ces maladies.

L'enterocéle, ou si vous voulez, la partie qui le forme, sort avec impetuosité & tout d'un coup ; elle rentre de même lorsqu'on la repousse avec adresse, & en rentrant elle fait entendre un gargouillement qui marque que c'est l'intestin qui étoit dehors : au contraire l'épiplocéle se produit avec

Les parties qui en sortant du bas ventre forment la descente, sont ordinairement envelopées par une portion du péritoine, qui s'allonge peu à peu par leur impulsion, & qui s'appelle sac herniaire. Lorsque la descente vient à l'occasion de quelque playe qui a pénetré jusques dans la capacité du ventre, ou de quelque effort violent qui a rompu le péritoine, il n'y a point de sac herniaire, parce que les parties qui forment la descente, ont passé par l'ouverture qui a été faite au péritoine. Dans le premier cas la descente s'appelle hernie par dilatation ; & dans le second elle s'appelle hernie par rupture.

De tous les intestins qui forment la hernie, l'ileon est celui qui tombe le plus souvent ; le jejunum,& le colon où quelques-unes de ses cellules tombent quelquefois ; mais rarement le cœcum ou son appendix, & encore plus rarement le rectum. On n'a jamais remarqué que le duodenum soit tombé. La hernie peut être formée par un prolongement des tuniques de l'intestin, qui s'engage dans l'anneau, sans que tout le diametre du canal y soit compris, ou par un appendix en maniere de petit cœcum ; formant un cul de sac contre nature, & que l'on a quelquefois trouvé sur un des intestins dans la dissection des cadavres. Enfin il n'y a quelquefois qu'une si petite portion du canal intestinal pincée par l'anneau ou aux environs de l'anneau, par des fibres charnues, qu'elle ne fait point de tumeur à l'exterieur. Mais alors les douleurs de coliques que l'on pourroit prendre pour les accidens d'un volvulus se terminent à l'endroit où l'intestin est pincé. Si l'on touche ce lieu, on cause au malade une douleur qu'il ne sent pas dans tous les autres points de la circonference du bas ventre.

lenteur, & l'épiploon ne rentre qu'avec peine & sans bruit. On connoit que c'est un enteroépiplocéle, quand après l'intestin réduit, ce qu'on a connu par une espece de gargouillement qu'il a fait, la tumeur n'est que diminuée, & ne disparoit pas entierement.

Prognostic qu'on en doit tirer.

Sur ces maladies le Chirurgien tire son prognostic de deux choses, de l'âge du malade & de la nature de la descente ; si c'est un jeune homme, il en peut promettre la guérison, mais si c'est une personne avancée en âge, il y aura peu d'esperance de succès dans le traitement de la maladie : aussi voit-on tous les jours les enfans & les jeunes gens en guérir ; au lieu que quand un homme a passé trente ans, il est en danger de porter sa descente le reste de sa vie. Quand l'hernie est petite ou recente, & qu'elle ne provient que de la dilatation, elle est curable ; au lieu que si elle est vieille, ou grande, on n'en guérit que très-rarement : j'en en vû de grosses comme la forme d'un chapeau, elles étoient incurables, & ce sont de telles descentes ou ruptures, qui font dire au public que quand un homme est rompu il ne guérit point. Ceux qui sont incommodés de ces maladies, qu'on appelle plus communement hergnes, étant presque toujours de mauvaise humeur, ont fait donner le nom de hergneux aux gens facheux & peu sociables.

Situation du malade.

Le fait du Chirurgien est de soulager promptement ceux qui sont affligés de ce mal : la premiere chose qu'on doit faire, c'est de coucher le malade sur le dos la tête un peu plus basse que les fesses, les cuisses & les genoux à demi pliés ; puis avec les cinq doigts d'une main d'embrasser la tumeur,

Maniere d'operer.

& en la comprimant doucement de faire rentrer les parties qui étoient sorties de leur place : il ne faut rien précipiter, & il est plus à propos d'employer quelque tems à repousser les parties, que

de les meurtrir en se hâtant trop de les retablir. (a) Aussi-tôt que l'intestin & l'épiploon ont été remis dans leur lieu, le malade ne sent plus de douleur : mais il ne suffit pas à l'Opérateur d'avoir achevé cette réduction, que le malade fait souvent lui-même, il doit empêcher qu'ils ne retombent, & faire ensorte de leur fermer ce passage pour toujours, si cela est possible.

(a) Lorsqu'on remet les parties dans leur situation naturelle, il est à souhaiter qu'on puisse faire rentrer avec elles le sac qui les envelope ; & cela se peut assez souvent, sur tout lorsque la hernie est nouvelle. Si on laisse ce sac hors du bas-ventre, il entretient le chemin par lequel les parties qu'on a fait rentrer peuvent aisément retomber dès qu'on cesse de se servir du bandage, car le bandage ne fait tout au plus que retrecir & durcir l'endroit du sac qui est près les anneaux ; & si les parties retombent & qu'il se forme un étranglement par l'inflammation de l'anneau, ce sac pourra en former un second.

M. le Dran raporte dans ses observations plusieurs exemples de ces étranglemens formés par le sac herniaire. Ce qu'il dit d'une personne qui est morte de cette maladie mérite d'être remarqué. On étoit parvenu à faire rentrer les parties & le sac par le taxis, néanmoins les accidens ne cesserent point, & causerent la mort de cette personne. On en fit l'ouverture, & l'on trouva une demi-aulne d'intestin renfermée dans le sac herniaire, dont on ne put la tirer qu'en dilatant l'ouverture du sac.

Voici un autre exemple singulier de ces especes d'étranglemens. Un homme âgé d'environ 40. ans, attaqué d'un bubonocele depuis plusieurs annees, & qui ne portoit point de bandage pour contenir les parties reduites, ressentit les douleurs que causent l'étranglement de l'intestin. Les remedes usités en pareil cas me procurerent la facilité de faire peu à peu par le taxis la reduction des parties. Néanmoins les accidens ne cesserent point. L'anneau étoit fort libre ; mais en y portant le doigt, nous sentions moi & M. Arnaud, avec lequel je voyois ce malade, malgré l'épaisseur des tégumens, une espece de poche ronde qui venoit fraper l'extrêmité de mon doigt lorsque je faisois tousser le ma-

Le moyen le plus sûr pour y parvenir c'est le bandage, & même sans lui on ne peut pas esperer d'en guérir ; c'est pourquoi il en faut préparer un qui soit proportionné à l'âge & à la grosseur de la personne à qui on doit l'appliquer. Remarquez qu'aux descentes comme aux luxations, il faut commencer par remettre en leur place les parties déplacées, & ensuite tailler les bandes ; car si on commençoit par faire son appareil, le malade souffriroit en attendant la réduction qui deviendroit plus difficile, tant dans les descentes que dans les luxations qui ne demandent aucun délai. Comment on empêche la rechute de la partie.

On laisse le malade couché dans la même situation qu'il étoit quand on a réduit les hernies. S'il avoit du poil, il faudroit le raser avec ce rasoir A. avant que de mettre l'emplâtre, puis prendre un morceau de cuir qu'on coupe en triangle B. pour l'accommoder au pli de l'aine, & qu'on couvrira

lade ; ce qui nous fit juger que c'étoit le sac herniaire, dans lequel les parties étoient encore renfermées. Pour nous en assurer davantage & les faire sortir, je fis lever & tousser le malade. Les parties retomberent alors en partie dans l'aine, ce qui fait voir clairement que l'anneau avoit permis la rentrée des parties, & que le sac dans lequel elles étoient, formoit lui seul l'étranglement. Comme les accidens subsistoient depuis quelque tems, & que d'ailleurs le retrecissement du sac seroit resté, supoté que les parties fussent sorties, & auroit toujours exposé le malade aux dangers d'un nouvel étranglement, d'autant plus fâcheux qu'on n'auroit pû faire sortir les parties par l'anneau : je fis sur le champ l'operation à l'ordinaire. Je trouvai le sac herniaire fort épais : il renfermoit une portion d'intestin grosse comme une noix, étranglée à l'entrée du sac, & que je reduisis dans le ventre ; après quoi je debridai cette entrée qui étoit si étroite que je n'y pouvois mettre le bout du petit doigt. J'achevai l'opération, & je pensai le malade, qui guérit ensuite parfaitement.

de l'emplâtre *contra rupturam*, décrit ci-après : on fait une compresse C. de même figure, mais un peu plus grande, parce qu'il faut qu'elle déborde toujours l'emplâtre, & on doit avoir une bande D. d'environ quatre aulnes de long, & large de deux doigts, faite de toile : ces trois choses préparées, on pose l'emplatre sur l'endroit des anneaux des muscles de l'abdomen, par où les parties rentrées avoient passé pour sortir ; on met ensuite la compresse qui doit être fort épaisse pour mieux comprimer, & on prend la bande dont on met le chef sur la hanche opposée à celle où étoit la hernie. Ayant passé cette bande sur le ventre & sur l'aine affligée, on la tourne autour de la cuisse du même côté, puis remontant entre les bourses & la cuisse, on la repousse sur la même aine où elle fait une croix, & se portant sur la hanche de ce même côté, elle va faire le circulaire autour du corps, pour revenir passer par-dessus la même bande où elle a commencé, & faire le même chemin décrit par la précedente circonvolution : on continue ainsi le bandage jusqu'à la fin de la bande qu'on arrête sûrement à l'endroit où elle finit. Il faut remarquer que ce bandage doit être un peu serré pour bien contenir, & qu'il faut mettre une épingle à chaque circonvolution qui passe par-dessus la compresse, tant pour l'affermissement & la sûreté du bandage, que pour empêcher la compresse de tomber quand le malade se promenera, c'est pourquoi on aura plusieurs épingles sur une pelote E. ce bandage est appellé inguinal, d'*inguen*, qui signifie l'aine.

De pansement.

Conduite du Bandage.

Comment on traite la hernie qui se fait des deux côtés.

Quand la descente est des deux côtés, après la reduction faite de part & d'autre, on y met deux emplâtres & deux compresses de la même figure que la précedente. On prend ensuite une bande F. roulée à deux chefs de six aulnes de long,

& large comme la premiere ; on en applique le milieu sur l'épine du dos vers sa fin, puis les deux chefs allant l'un à droit & l'autre à gauche pour faire le circulaire, ils vont passer sur le pénil, d'où chacun coulant par-dessus une des aines & faisant le tour de la cuisse de son côté, il remonte par-dessus la même aine où il se croise ; puis retournant tous deux faire un nouveau circulaire, ils reviennent repasser sur les aines, comme ils ont fait la premiere fois, ce qu'ils continuent jusqu'à ce qu'on soit à la fin de la bande : ce bandage est appellé le double inguinal.

Pratique pour les enfans à la mammelle.

Ces bandages, quoique simples, guérissent souvent les enfans ; mais quand ils sont à la mammelle, ou qu'ils ne sont pas encore nets, il faut leur en changer tous les jours : on montre la maniere de le faire à celle qui a soin de l'enfant, & pourveu qu'elle ne le laisse pas crier, elle le guérira aussi-bien qu'un Chirurgien.

Application du Bandage à champignon pour les enfans plus avancés en âge.

Aux enfans plus âgés, & qui commencent à courir, il faut un bandage plus ferme : on se sert pour lors de celui du champignon G. ainsi appellé, parce que la principale piéce du bandage a la figure d'un champignon H. qui est fait de bois de poirier ou de buis. On applique le dos de ce champignon justement au droit de la descente où il est arrêté par un circulaire fait de toile ou de futaine, auquel tiennent deux branches d'une étoffe aussi ferme qui passent entre les bourses & les cuisses pour l'empêcher de remonter, le tout étant attaché avec des petites aiguillettes de figure & de grandeur proportionnée au sujet : si la descente étoit double, on mettroit un second champignon qui seroit arrêté de la même maniere que celui-ci.

De l'emploi des Chirurgiens herniaires.

Ceux qui sont plus forts & qui agissent beaucoup, ont besoin d'un bandage qui contienne encore mieux ; ce qui a fait inventer les bandages

d'acier, qu'on appelle brayers : vous en voyez un marqué I. Ils sont fait d'un cercle d'acier forgé, battu & applati, qui environne les trois quarts du corps, & dont l'extrêmité qui doit poser sur la descente, est allongée en en-bas en forme d'écusson, & c'est de-là que son nom est tiré ; ce cercle d'acier est garni de coton enfermé dans du chamois, de crainte qu'il ne blesse. Au défaut de ce cercle, qui n'acheve pas le tour du corps, il y a une courroye percée de plusieurs petits trous pour s'attacher à l'écusson, où il y a une pointe d'acier qui entre dans l'un des trous de la courroye pour le serrer plus ou moins selon qu'il est nécessaire : au derriere du bandage on coud une branche faite de toile double, qui passant entre la cuisse & les bourses, vient s'attacher à l'écusson, de même que la corroye.

Des brayers pour les adultes. Plusieurs gens à Paris s'occupent uniquement à la cure des hernies, & à la fabrique de ces bandages ; ce qui les fait appeller Chirurgiens Herniaires ; on les reçoit à saint Côme, où ils sont obligé de faire une espece de chef-d'œuvre avant que de pouvoir travailler pour le Public : il y en a de très-habiles, à qui même beaucoup de Chirurgiens s'adressent pour ces sortes de bandages : mais en Province on n'a pas cette commodité. C'est pour cela que le Chirurgien doit être instruit de la structure de ces machines, pour en fabriquer lui-même, lorsqu'il ne pourra pas en avoir d'ailleurs.

Raison de la diversité des brayers. De ces sortes de bandages, il s'en trouve dont l'écusson est plus large, & d'autres dont il est plus long ; les premiers sont pour ceux qui sont gras, & les seconds pour les personnes maigres : quelques-uns ont double écusson K. pour les malades affligés d'une descente de chaque côté. Enfin il y a de ces bandages qui sont brisés par le moyen de deux ou trois petites charnieres qui leur permettent de se

plier, comme ces demi-aulnes que les Marchands portent dans leur poche.

L'application de ces instrumens est aisée à faire, ceux qui en portent les ôtent & les remettent sans peine par l'habitude qu'ils en ont contractée. Commodité de ces machines. Mais une circonstance essentielle à observer, c'est de ne point mettre le bandage que la descente ne soit entiérement rentrée ; car s'il restoit une partie de l intestin ou de l'épiploon dans l'aine, le bandage le meurtrissant y causeroit de la douleur, de l'inflammation, & peut-être la gangrene par la suite.

Il arrive quelquefois qu'il n'y a dès la naissance qu'un des testicules dans le scrotum, & que l'autre n'y étant pas descendu est demeuré dans l'aine, où il fait une petite tumeur dont les parens venant à s'appercevoir ont recours au Chirurgien, la prenant pour une descente. Cas extraordinaire à remarquer. C'est à lui de bien examiner le fait, car s'il alloit entreprendre de faire rentrer le testicule dans la capacité de l'abdomen, ou s'il le comprimoit par un bandage, croyant que ce fût une descente, il causeroit des douleurs horribles qui pourroient avoir des suites très-fâcheuses.

On a inventé de nos jours une espece de brayer qu'on appelle bandage à ressort L. parce qu'on a attaché à l'écusson un ressort qui pousse le coussin contre la partie sur laquelle il est posé. Du bandage à ressort. Ceux qui se servent de ces sortes de brayers, prétendent que quand on plie la cuisse, il se fait dans l'aine un angle enfoncé, qui empêche le bandage ordinaire d'apuyer sur l'endroit de la descente, & qu'on remedie à cet inconvenient par le ressort qui presse continuellement, & presqu'également cet endroit : c'est aussi la raison pour laquelle le Prieur de Cabrieres défendoit de s'asseoir, & ordonnoit qu'on se tint toujours debout ou couché, pour éviter la chûte de l'intestin occasionnée par le ploye-

ment de la cuisse : toutefois ce nouveau bandage n'est plus guére usité. C'étoit le nommé Blegny qui s'en disoit l'inventeur : ce nom seul qui n'est que trop connu, fait assez ressouvenir combien cet homme étoit remuant, & combien d'entreprises différentes il a faites pour s'établir dans le monde ; comme il a joué un des principaux rôles entre ceux qui en imposent au Public ; je vais en peu de mots vous raporter son histoire. (a)

Histoire du nommé Blegny.

Ayant été pendant quelques années Clerc de la Compagnie de S. Côme, où il entendoit tous les jours parler de la Chirurgie dans les Actes qui s'y font, il crut en sçavoir autant & plus que les Maitres qui la composent : il prit un privilege, se logea au Fauxbourg S. Germain, & se maria avec une Sage-femme. Il établit chez lui des Conferences de Medecine & de Chirurgie, dans lesquelles il annonçoit chaque fois quelque

(a) De tous les bandages qu'on propose ici, le brayer sans ressort & qui n'est point brisé, est celui auquel les Praticiens donnent la preference, parce qu'il contient plus sûrement les parties. Le bandage qu'on fait avec une bande de toile & quelques compresses graduées qu'on pose sur l'anneau, peut néanmoins convenir aux enfans qui sont encore à la mammelle.

Un brayer bien conditionné est l'unique moyen qui puisse mettre en sureté la vie de ceux qui sont affligés de descentes. Il les garantit des accidens de l'étranglement, & procure quelquefois la guérison à des personnes mêmes d'un âge avancé. Le repos & une certaine situation du corps peuvent aussi occasionner la guérison radicale ; car on a vû des personnes guéries sans aucun remede, pour s'être tenues couchées du côté opposé à la descente. Fabricius Hidanus raporte qu'un homme âgé de 60. ans, qui portoit depuis vingt ans une hernie, en fut parfaitement guéri sans medicamens, pour avoir été obligé de garder le lit pendant six mois à cause d'une autre maladie.

secret de son invention, les coins des ruës étoient pleins d'affiches qui informoient tout Paris des élixirs, de cassolettes, des caffetiers merveilleux avec lesquels il devoit faire des miracles. Il trouva de l'accès auprès de M. Daquin premier Médecin du Roi, qui se servit de lui pour faire la description du remede Anglois du sieur Talbot, à qui le Roi avoit donné une somme considérable pour rendre ce remede public. Il obtint de M. le Chancelier un privilége de faire imprimer chaque mois un Journal qui contenoit tous les faits extraordinaires qui arrivoient dans la Médecine & dans la Chirurgie, tant en France que dans les pays étrangers. Mais ce privilège dont un autre auroit profité, & qui avoit son utilité, lui fut ôté l'année suivante par l'abus qu'il en fit, en s'en servant pour écrire des invectives, & pour déchirer la reputation des Auteurs. Il eut l'agrément d'acheter la Charge de Chirurgien ordinaire de MONSIEUR : mais peu d'années après, son caractere étant connu, il eut ordre de s'en défaire. Enfin connoissant que la Chirurgie ne se contente pas de paroles, qu'il faut des effets, il crut qu'il réüssiroit mieux dans la Médecine, il prit des Lettres de Docteur de la Faculté de Caën, & comme Médecin, fit valoir les talens qu'il avoit de tromper tout le monde. Il entreprit de faire revivre un Ordre du S. Esprit autrefois établi à Montpellier, il en portoit la Croix, se fit appeller le Chevalier de Blegny, & fit des procès à ceux qu'il croyoit avoir usurpé les revenus attachés à cet Ordre. Tous ces moyens ne lui ayant pas réüssi, il loua une maison à Pincour, afin d'y établir une espece d'Hôpital pour les Etrangers malades, où pour une certaine somme par jour ils devoient être logés, nourris, pansés & medicamentés : mais le Roi informé que ce n'étoit qu'un prétexte pour cacher les débauches qui s'y fai-

soient, donna une Lettre de Cachet pour l'arrêter; il fut mis au fort-l'Evêque, & de-là quelque tems après conduit au Château d'Angers, où il a été enfermé pendant sept ou huit ans: il en est sorti depuis quatre années, & après avoir couru l'Italie, il est venu mourir à Avignon. Il étoit assez bien fait, toujours proprement vêtu, il parloit & écrivoit très-aisément; il étoit studieux, inventif & laborieux, & s'il avoit fait un bon usage des avantages naturels qu'il avoit, il n'auroit pas fait une fin aussi malheureuse.

Description d'un emplâtre éprouvé pour les hernies.

Je vous ai promis la description de l'emplâtre qu'il faut appliquer aux hernies, la voici telle qu'elle est dans la Pharmacopée de Charas, je la raporte ici pour épargner la peine de l'aller chercher ailleurs.

On écorchera des anguilles, & en ayant lavé les peaux avec de l'eau de chaux, on les fera cuire à petit feu, dans une lessive claire de cendres ordinaires, jusqu'à ce que les peaux y soient tout-à-fait dissoutes & reduites en une colle qu'on passera par un tamis de crin: après en avoir pesé quatre onces, on les mettra dans un pot de terre verni, où on ajoutera trois onces & demie de gomme ammoniac dissoute dans de fort vinaigre, coulée & épaissie avec trois dragmes de sel de saturne, autant de chaux d'étaim, & pareille quantité de pierre hématite subtilement pulverisée, pour mettre cuire toutes ces choses à feu lent, les agitant sans cesse avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'elles ayent acquis la consistence des emplâtres, y ajoutant sur la fin une demie once d'huile de myrrhe distilée.

Quoique nous ayons la composition de plusieurs emplâtres excellens pour la guérison des hernies, il est venu néanmoins à la Cour une femme nommée Mademoiselle Devaux veuve d'un de nos Maîtres Chirurgiens de Paris, qui disoit avoir trouvé parmi

les papiers de son mari la composition d'un emplâtre infaillible pour les hernies, elle s'adressa à MM. Fagon, Boudin & Felix: ils en parlerent au Roi, & elle fut envoyée aux Invalides pour faire des experiences de son emplâtre. Sur le raport favorable qui en fut fait, & dans lequel on témoignoit que plusieurs en avoient été guéris, le Roi lui fit donner quatre cens pistoles, & M. de Barbesieux cinq cens livres de pension pour traiter les Soldats Invalides qui se trouvoient attaqués de cette maladie.

Experiences faites aux Invalides de l'emplâtre de Mademoisel. le Devaux.

Je ne vous donne point la composition de cet emplâtre, parce que je ne la sçai pas; mais je sçai que la réputation que MM. les Médecins avoient donné à ce remede, ne s'est pas soutenue, que le Public a trouvé qu'ils lui avoient donné leur approbation un peu trop legérement, & qu'il ne produit aucun effet, non plus que tous les autres qu'on a inventés pour les hernies, qu'il ne soit soutenu du bandage.

Diverses opérations anciennes sur la hernie, lesquelles sont présentement inusitées.

Nos Anciens ne se sont pas contentés de trouver dans les bandages les moyens de guérir les hernies, ou du moins de les soulager, ils en ont cherché dans les opérations de Chirurgie, & ils ont crû en avoir rencontré de trois ou quatre sortes, qui toutes sont plus mauvaises les unes que les autres: les bons Chirurgiens les ont abandonnées, & elles ne sont pratiquées aujourdhui que par des Charlatans, qui s'embarrassent peu des suites de leurs opérations. Je vais vous montrer la maniere qu'ils nous ont proposée pour les faire, non pas dans le dessein que vous les mettiez en pratique, car je suis sûr que vous les allez condamner; mais parce qu'il faut qu'un Chirurgien sçache le bon & le mauvais de sa Profession, le premier pour le suivre, & le second pour l'éviter.

Celui qui a crû avoir le mieux réussi dit qu'il faut faire avec ce bistouri droit M. une incision

longitudinale dans l'aine qui ſuive le chemin que font les vaiſſeaux ſpermatiques ; qu'ayant découvert avec cette feuille de myrthe N. dont le bout eſt en déchauſſoir pour s'en ſervir en cas de beſoin, la production du péritoine qui les enferme, il la faut coudre de toute ſa longueur, y faiſant la ſuture du Pelletier avec une aiguille droite O. enfilée d'un fil ciré ; que par ce moyen on retrecit cette production trop dilatée, & on empêche l'inteſtin de s'y gliſſer. Celui qui a inventé cette opération l'appelle irréprochable, parce qu'elle conſerve les vaiſſeaux & le teſticule dans leur entier ; il lui a donné même le nom de Royale, parce qu'en conſervant ces parties, elle laiſſe la liberté au teſticule de faire ſa fonction, qui eſt de donner des ſujets à ſon Roi. Je n'ai jamais vû pratiquer cette opération, & je ne la crois pas aiſée à faire, car je ne puis pas m'imaginer qu'on puiſſe retrecir la production du péritoine avec la même facilité qu'on feroit un doigt de gand qui ſeroit trop large. Thevenin lui-même qui nous en donne la deſcription, avoue qu'elle eſt difficile & ſujette à la récidive.

Premiere opération & ſes inconvéniens.

Du point doré.

D'autres ſe ſont perſuadés qu'il ſeroit plus avantageux de faire une opération qu'on appelle le point doré, mais elle n'a pas moins ſes difficultés que la précedente ; vous en jugerez. Ils veulent que le malade étant couché ſur une table la tête plus baſſe que les feſſes, on lui faſſe une inciſion tranſverſale dans l'aine aſſez profonde, pour découvrir les vaiſſeaux ſpermatiques contenus dans le prolongement du péritoine en évitant de les offenſer, & qu'enſuite on prenne cette aiguille courbe P. emmanchée, qu'on aura enfilée d'un fil d'or Q. pour la paſſer par-deſſus les vaiſſeaux & la production ; puis ayant défilé l'aiguille, on tourne le fil d'or avec cette pince R. deux ou trois tours, prenant garde qu'il ne preſſe point trop les vaiſ-

ſeaux & qu'il permette au ſang de couler dans leurs cavités : on coupe les extrêmités du fil avec cette tenaille inciſive S. & on le reploye pour le laiſſer dans la playe, faiſant enſorte que ce qui eſt reployé ne bleſſe point les parties ; ils veulent qu'on travaille à cicatriſer la playe où ils laiſſent le fil d'or, & ils diſent que ſouvent ce fil tombe de lui-même, & que la playe étant cicatriſée, on eſt parfaitement guéri de la deſcente.

Le fil de plomb peut être ſubſtitué au fil d'or.

Ceux qui ſubſtituent un fil de plomb à la place du fil d'or, penſent avoir mieux rencontré, diſant que le plomb eſt ami de l'homme, & que n'étant pas ſi pointu que le fil d'or, il peut reſter enfermé dans la playe ſans la bleſſer.

Les fils d'or ou de plomb ſont déſaprouvés par quelques-uns qui veulent qu'on ſe ſerve d'un gros fil de chanvre ciré, qu'on paſſe deux fois autour des vaiſſeaux, ſans les trop preſſer, & que l'ayant lié & coupé proche le nœud qu'on en auroit fait, on le laiſſe dans la playe qu'on fera cicatriſer au plûtôt.

Et le fil de chanvre ciré au fil de plomb.

Les Sectateurs de ces opérations prétendent que ces fils d'or, de plomb ou de chanvre, ſerrant la production du péritoine, empêchent l'inteſtin ou l'épiploon d'y tomber, & qu'ainſi elles ſe doivent pratiquer à toutes les hernies faites par dilatation. Mais puiſqu'il nous eſt permis de réfléchir ſur ces opérations, nous dirons qu'il peut en arriver deux inconvéniens très-facheux, ſoit que le fil demeure dans la playe, ſoit qu'il en ſorte.

Deux accidens à craindre de ces opérations.

Le premier, c'eſt que dans un effort l'inteſtin trouvant toujours les anneaux des trois muſcles de l'abdomen aſſez dilatés pour le laiſſer ſortir, il peut ſe nicher entre la ligature & les anneaux, & y faire une hernie incomplette, & même un étranglement ; & quoiqu'on faſſe la ligature le plus proche des anneaux qu'il eſt poſſible, comme le preſcrivent les Auteurs, des efforts violens pourront toujours

pousser cette ligature, & la faisant descendre, laisser la liberté aux parties de se loger dans le domicile qu'elles s'étoient fait.

2. Inconvenient. Le second accident qui arrive infailliblement si le fil sort de la playe, c'est qu'en ce cas il doit avoir coupé les vaisseaux, & par consequent ôte la communication qu'ils avoient avec le testicule, qui devenant par-là inutile, châtre un homme & le prive de sa fécondité sans une nécessité absolue, ce qui rend ces opérations pernicieuses, & qui doit empêcher un Chirurgien de les mettre en pratique.

Autre opération. On a encore rafiné sur ces opérations, & il y en a qui afin d'épargner l'incision qu'on faisoit pour découvrir la production du péritoine prennent une aiguille courbe T. enfilée d'un gros fil de chanvre bien ciré, & ayant passé l'aiguille proche des anneaux par-dessous la production du péritoine, lient les deux bouts du fil sur une petite compresse V. & les serrent de tems en tems, jusqu'à ce que le fil ait coupé ce qu'il embrassoit, & qu'il tombe de lui-même : cette opération ne doit pas être moins condamnée que les précedentes, parce qu'elle coupe & ruine les vaisseaux qui rendoient le testicule propre à la génération.

Raison qu'on a de la condamner.

Une personne de la premiere qualité a néanmoins produit depuis peu à la Cour un de ces Opérateurs, & l'honorant de sa protection le vante, comme un homme incomparable qui guérit toutes sortes de descentes ; mais en bonne justice de tels empiriques mériteroient une punition exemplaire.

4. Opérations aussi blamables que les précedentes. Quelques Auteurs nous disent qu'on obtient la guérison de ces descentes par la Chirurgie en deux manieres : la premiere en conservant le testicule, & la seconde en ôtant le testicule ; pour la premiere maniere, ils nous proposent les quatre ou cinq

cinq opérations que je viens de vous faire voir, mais est-ce conserver le testicule que de lui ôter ses fonctions ;

La seconde est d'ôter le testicule, & voici comment ils s'y prennent. On fait dans l'aîne une incision qui découvre les vaisseaux, & passant le doigt par dessous, on fait sortir par la playe le testicule envelopé de ses membranes, on lie les vaisseaux le plus proche de ses anneaux que faire se peut, on les coupe ensuite un demi doigt au dessous de la ligature ; on laisse le bout du fil assez long pour le retirer quand la nature le sépare en traitant la playe à l'ordinaire. Cette maniere empêche certainement que la hernie ne se reproduise ; mais il est peu de gens qui aux dépens de leurs testicules demandent la guérison de cette infirmité.

Adresse de quelques Operateurs à cacher le testicule qu'ils ont séparé. Les Opérateurs ambulans sont adroits à séparer ces organes, sans que les Spectateurs s'en apperçoivent, ils font la ligature des vaisseaux, avant que de tirer le testicule hors du scrotum, & avec leur petit doigt passé par dessus ces vaisseaux qu'ils coupent, ils le font sortir & le cachent dans leur main, pour le mettre dans leur gibeciere sans être vûe : on a connu un de ces Opérateurs qui ne nourrissoit son chien que de testicules ; le Chien se tenoit sous le lit ou sous la table, proche son Maître, en attendant ce morceau friant, dont il le regaloit aussi-tôt après qu'il en avoit fait l'extirpation, à l'insçû des assistans qui auroient juré que le patient avoit toujours ses parties.

Chien nourri de testicules.

Les testicules sont des parties si nécessaires à l'homme, qu'on ne doit les ôter que dans une nécessité très-pressante : c'est pourquoi on condamne ces sortes d'opérations comme contraires aux Loix divines & humaines : elles seroient cependant excusables sur un Religieux qui préféreroit la guérison d'une hernie à ses testicules qui

lui doivent être inutiles, & il en tireroit pour lors deux avantages ; le premier, c'eſt que ces organes ne le tourmenteroient plus ; & le ſecond, c'eſt qu'il ſeroit guéri d'une facheuſe maladie. (a)

(a) Il y a pluſieurs autres eſpeces de hernies dont l'Auteur ne parle point ici. Il arrive quelquefois qu'une portion de la veſſie ſe deplaçant paſſe par l'anneau, & tombe dans l'aîne, ou même juſques dans le ſcrotum. Quoique la veſſie ne ſoit point renfermée dans le peritoine ; néanmoins comme elle y eſt attachée par ſon fond, la portion de la veſſie qui ſe deplace ne peut pas deſcendre juſques dans le ſcrotum, ſans entraîner avec elle une partie du peritoine, qui paſſant par l'anneau, forme une eſpece de cul de ſac, où il eſt facile que l'épiploon & l'inteſtin s'engagent enſemble ou ſeparement.

Hiſtoire de l'Acad. des Sciences, année 1713.

M. Mery regardoit cette eſpece de hernie comme un vice de conformation. Il allegue pour raiſons que la veſſie eſt fortement attachée de toute part, qu'elle eſt d'une figure ronde, que ſa plénitude & ſon afaiſſement l'empêchent également de paſſer par les anneaux, & qu'enfin l'eſpece de hernie dont on parle ſeroit moins rare qu'elle n'eſt ſi elle avoit des cauſes occaſionnelles. M. Petit n'eſt point de ce ſentiment, & croit qu'une frequente ſupreſſion d'urine & la groſſeſſe peuvent être des cauſes accidentelles de cette hernie.

Hiſtoire de l'Acad. des Sciences, année 1717.

La difficulté d'uriner & une tumeur qu'on voit dans l'aine ou dans le ſcrotum, dans laquelle on ſent de la fluctuation comme dans l'hydrocele, & qui diſparoît lorſqu'on la comprime, ſont les ſignes auſquels on reconnoît cette maladie. Cette tumeur eſt formée par une certaine quantité d'urine renfermée dans la portion déplacée. La veſſie eſt alors partagée en deux parties qui ont communication entre-elles. Cette communication n'eſt quelquefois pas fort libre à cauſe d'un étranglement occaſionné par l'anneau. Dans ce cas on ne peut faire diſparoître la tumeur qu'en la preſſant & l'élevant, ce qui force l'urine à retomber dans la portion de la veſſie qui eſt en place. Mais ſi la communication eſt libre, cette tumeur diſparoît d'elle-même, toutes les fois que le malade urine ; car la portion deplacée eſt plus haute que celle qui ſe trouve en place, & par conſéquent l'urine qui ſe trouve dans celle-là, doit retomber d'elle-même dans celle-ci, ex-

cepté dans le cas d'étranglement, où il faut preſſer la tumeur.

Lorſqu'il y a étranglement, le vomiſſement ne ſurvient que rarement & fort tard. M. Petit remarque qu'il eſt ſuivi du hoquet, au lieu que dans les autres hernies il en eſt précedé.

Si la hernie de veſſie eſt un vice de conformation, la portion de la veſſie paſſée par l'anneau eſt adhérente & ne peut être reduite. Il ſuffit donc de faire porter au malade un ſuſpenſoir, & de lui recommander de lever & de preſſer legerement la tumeur chaque fois qu'il urinera. Mais ſi cette hernie vient de quelque cauſe accidentelle, la portion de la veſſie ſortie par l'anneau pourra quelquefois être remiſe en place : après quoi l'on appliquera un bandage tel que pour le bubonocele, & l'on pourra eſperer une cure radicale.

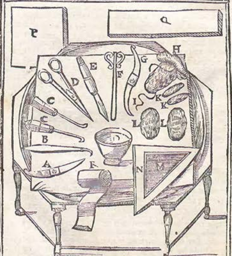
Les femmes ſont ſujettes à une eſpece de hernie de veſſie qui leur eſt particuliere, & dont on a parlé plus haut. Meſſieurs Tolet & Ruyſch nous fourniſſent chacun un exemple de cette eſpece de deſcente : on a raporté en entier celui de M. Tolet. Peyer fait auſſi mention d'une hernie ſemblable, avec cette difference néanmoins qu'il ne trouva point de pierre dans la portion deplacée de la veſſie. Cette hernie étant une ſuite de la relaxation & de la chute du vagin ou de la matrice, la guériſon dépend auſſi de la reduction de l'une ou de l'autre partie qui a entraîné la portion de la veſſie.

Le ligament de Fallope forme une arcade ſous laquelle dans l'état naturel paſſent ſeulement les tendons des muſcles pſoas & iliaque interne, & les vaiſſeaux cruraux. Le peritoine ferme ſa partie interieure, la graiſſe & quelques glandes conglobées recouvertes de pluſieurs fibres qui ſe detachent du faſcialata en ferment l'exterieur. Les parties flottantes du bas-ventre s'échapent quelquefois par deſſous cette arcade, & c'eſt ordinairement du côté de l'angle qu'elle fait avec l'os pubis ; parce que les parties trouvent moins de reſiſtance de ce côté, & que l'homme étant debout, cet endroit de l'arcade eſt le plus bas. Elles tombent dans le pli de la cuiſſe où elles forment une tumeur qu'on appelle hernie crurale, à cauſe qu'elle ſe trouve le long de la route des vaiſſeaux cruraux. On a même vû les parties deplacées ſe prolonger juſqu'au milieu de la cuiſſe. Les ſignes de cette hernie ſont les mêmes que ceux de la hernie inguinale, excepté que la tumeur ne ſe trouve pas dans l'aine comme à la hernie inguinale,

mais dans le pli de la cuisse vers la partie superieure & le long des vaisseaux cruraux. Quand on veut reduire les parties par le taxis, il faut diriger vers l'ombilic le mouvement de la main, & faire lever le genou du côté où est la hernie; situation dans laquelle on doit aussi faire mettre le malade lorsqu'il y aura étranglement.

Enfin il y a encore une derniere espece de hernie formée de parties sorties du bas ventre par le trou ovale, & qui se manifeste au dessous du pubis, proche des attaches des muscles triceps superieurs & pectineus.

FIG. XXII. DU BUBONOCELE.



LE Bubonocele est une tumeur dans l'aine qui a la figure d'un bubon, & qui est placée dans l'endroit où il vient. Son nom est dérivé de *Bouvon* qui signifie aine, & de *Kele* qui veut dire hergne ou descente, desorte que cette tumeur est un bubon par ressemblance, & réellement une descente. Du Bubonocele & son étimologie.

Le Chirurgien ne doit pas se tromper sur le jugement qu'il a à faire de ces sortes de tumeurs, car s'il alloit prendre un bubonocele pour un bubon & que croyant y trouver de la matiere il l'ouvrit, il tueroit le malade: c'est pourquoi il faut qu'il examine ce mal en observant que le bubon vient peu à peu, & le bubonocele tout d'un coup, s'informant si le malade avoit une hernie, & s'il n'a point fait quelque effort. S'il fait attention sur les accidens qui accompagnent ces maladies, il verra qu'au bubonocele il y a des douleurs violentes, que le vomissement ne cesse presque point tant que la tumeur subsiste, & que même ce qu'on vomit a l'odeur des matieres fécales, ce qui n'arrive point au bubon. Différence du Bubon d'avec le Bubonocele.

On a donné le nom de miserere à ces maladies lorsqu'elles sont dans un paroxysme, parce qu'alors les malades sont dignes de pitié, & font compassion: ils demandent un très-prompt secours qu'on se mettra en devoir de leur procurer en tâchant de faire rentrer dans le ventre ce qui en est sorti, & qui fait cette tumeur. Pour y parvenir; il faut essayer la reduction comme aux hernies; si on ne peut pas la faire, on mettra le malade la tête en enbas, & repoussant la tumeur avec plus d'adresse que de violence, on s'efforcera de la faire rentrer; quelquefois en versant de l'eau froide sur la tumeur, elle a été réduite. C'est au Chirurgien à mettre toutes sortes de moyens en usage pour en venir à bout, que si toutes ses peines deviennent inutiles, il faudra qu'il se serve du cataplasme suivant. De quelle maniere on travaille à soulager un homme affligé du miserere.

Préparation d'un cataplasme propre à ce mal.

Ayant pris des mauves & des guimauves avec leurs racines, du melilot, & de la camomille, de chacun deux poignées & un demi litron de graines de lin concassées, on les fera bouillir dans trois pintes d'eau à gros bouillons, & à grand feu, jusqu'à ce que les plantes soient pourries de cuire, & l'eau toute consumée; pour passer ensuite le residu par un tamis de crin; & quand on en aura une quantité suffisante, on y ajoûtera un morceau de beurre frais, ou d'axonge de porc, des huiles de lis & de camomille, pour faire cuire le tout en consistence de cataplasme.

Comment on use de ce remede.

Ce cataplasme fait d'herbes émollientes doit être très-gras pour mieux amolir, & relâcher; il le faut mettre fort épais, & le laisser douze heures sur la partie; en le levant pour en substituer un nouveau: on tentera encore la réduction qu'on obtient souvent après l'usage de ce cataplasme sans être obligé d'en venir à l'opération. (a)

Danger du malade quand ces moyens ne réussissent pas.

Si deux ou trois jours se passent sans qu'on ait pû faire rentrer cette hernie, si la douleur & le vomissement augmentent au lieu de diminuer, le Chirurgien doit avertir le malade du péril qui le menace, & lui proposer l'opération comme le seul moyen de lui sauver la vie: il faut aussi que tirant à part les parens, il leur fasse voir le danger où le patient se trouve, afin qu'ils lui conseillent de regler les affaires de sa conscience & de sa famille.

De l'operation qui lui est alors nécessaire.

Quand un Chirurgien a parlé avec fermeté au malade, & qu'il l'a resolu de prendre un des deux partis, qui sont ou de se resoudre à mourir, ou de souffrir l'opération: il n'y en a point qui ne choisisse celui de l'opération, on ne veut point mourir,

(a) Il ne faut point oublier dans le cas d'étranglement les secours que l'on tire de la situation convenable où l'on met le malade, & encore moins celui qu'on tire de saignées copieuses & réïterées suivant ses forces.

& quoiqu'on soit assuré de souffrir de grandes douleurs, on les préfere toujours à la mort; j'en ai vû même qui pressoient tellement, qu'ils ne vouloient pas donner le tems de préparer l'apareil, & j'en ai trouvé d'autres qui la souffroient avec une patience angelique, ce qui fait voir qu'il n'y a rien qu'on endure pour éloigner cette derniere heure.

Disposition du malade & de l'Opérateur.

Ayant fixé le tems & préparé l'apareil, tel que vous le voyez gravé sur la planche XXII. on approche le malade sur le bord du lit, observant que le côté où est la tumeur soit le plus sur le bord du lit, & par consequent le plus proche de l'Opérateur, & on lui met un carreau sous les fesses; le Chirurgien étant agenouillé auprès du lit, & ayant placé un serviteur à sa droite, & un autre à sa gauche pour le servir, il commence à opérer en prenant la peau de dessus la tumeur qu'il pince, & qu'il fait tenir par un serviteur pour la couper avec un bistoury droit A. il fait une incision de deux pouces de long, puis écartant les lévres de la playe il déchire avec un déchaussoir B. les membranes qui envelopent la tumeur; il est aidé par deux garçons, qui au moyen de ces deux érignes mousses CC. éloignent encore les lévres de la playe, il évite ici de se servir d'instrumens tranchans, de crainte d'offenser l'intestin, qui est toujours très-proche de ces membranes: elles sont néanmoins quelquefois si dures, qu'on est obligé de les couper avec ce scalpel E. C'est pour lors que la patience est requise, & qu'on doit aller doucement dans l'aprehension de tout gâter, si on se pressoit d'expedier, car il n'y va pas moins que de la vie pour le malade si on perce le boyau, & de la réputation du Chirurgien qui auroit fait cette faute.

Conduite de l'opération.

Après avoir déchiré ou dissequé ces menbranes, on découvre la poche qui renferme l'intestin; on l'ouvre doucement & avec grande circonspection en se servant du déchaussoir ou du scalpel: il ne

faudra point s'étonner ſi après l'avoir un peu ouverte, on en voit ſortir de la ſéroſité, cette poche en contient preſque toujours ; 'y en ai remarqué une ſi grande quantité, que cette eau quelquefois rejailliſſoit juſqu'au ciel du lit.

Sortie de la ſeroſité.

Quand la liqueur eſt ſortie, on introduit une ſonde creuſe F. dans l'ouverture qui lui a donné paſſage, & avec des ciſeaux D. dont une branche eſt dirigée par la canelure de la ſonde, on ouvre la poche ſelon toute ſa longueur, & on voit pour lors l'inteſtin à découvert : on tire au dehors une fois plus d'inteſtin qu'il n'en eſt entré dans la poche, afin que les matieres dont il eſt plein, étant contenues dans un plus grand eſpace, facilitent la reduction de ce viſcere. On prend enſuite la même ſonde creuſe F. qu'on introduit dans les anneaux des muſcles par où le boyau eſt ſorti, & la lavant en en-haut ; de ſorte que le boyau n'y ſoit point embarraſſé, on coule la pointe du biſtouri courbe G. dans la canelure de cette ſonde, & le levant en même-tems qu'on le retire, on coupe le bord du dernier anneau qui eſt celui qui fait l'étranglement : (*a*) en l'inciſant on entend

Obſervation à faire en ouvrant la poche.

(*a*) On ne ſçauroit prendre trop de précaution pour s'éloigner des parties dont la ſection ſeroit dangereuſe ; on pourroit retarder l'opération. Ainſi quoique l'artere épigaſtrique paſſe derriere le cordon ſpermatique, & que les parties qui forment la hernie ſe trouvent deſſus ce cordon, il faut néanmoins pour éviter ce vaiſſeau, porter du côté des os des iſles, la ſonde ſur laquelle on gliſſe le biſtouri demi courbe.

Quand la hernie eſt nouvelle, & que les accidens d'étranglemens n'ont point été violens, la méthode de M. Petit, dont on a déja parlé au ſujet de la hernie ventrale, eſt de débrider l'anneau après avoir découvert le ſac herniaire, & de reduire les parties avec le ſac qu'on n'ouvre point. L'avantage de cette méthode eſt qu'on ne fait point d'inciſion au peritoine. On met ſur l'ouverture de l'anneau une petite pelotte telle qu'elle a été décrite : on garnit le reſte de la playe de bourdonnets & de plumaceaux molets, & l'on applique le reſte de l'appareil à l'ordinaire. Néanmoins lorſque la

un bruit comme ſi on coupoit du parchemin.

Bruit qu'on fait en coupant le dernier anneau.

La playe étant débarraſſée de la ſonde & du biſtouri, on y porte le doigt pour ſentir ſi le paſſage eſt libre, & s'il eſt bien débridé, alors faiſant rentrer l'inteſtin peu-à-peu, on continue juſques à ce qu'il ſoit tout remis dans la capacité du ventre, ayant obſervé de repouſſer le premier ce qui en étoit ſorti le dernier ; puis on dit au malade de ſe remuer un peu à droite & à gauche afin que par ce mouvement les inteſtins reprennent chacun leur place ordinaire.

hernie eſt ancienne, qu'elle a été accompagnée d'accidens violens & qui ont duré long-tems, qu'il y a lieu de craindre l'alteration des parties ou un abcès dans le ſac, que ces parties contenues dans la tumeur ſont en grande quantité, & que l'on craint un étranglement de la part du ſac herniaire, M. Petit avertit que cette méthode ſeroit dangereuſe.

Pour debrider l'anneau avec plus de ſureté, on a inventé pluſieurs inſtrumens differens, par exemple, la ſonde dont on a parlé dans une des remarques precedentes, & le biſtouri herniaire M. qui eſt composé d'une ſonde courbe & d'une lame qui y eſt cachée. On porte l'extrêmité de ce dernier inſtrument au-delà de l'étranglement, prenant garde d'engager l'inteſtin entre lui & la partie qu'on doit couper : on met le pouce ſur une petite plaque qui fait ſortir le biſtouri, & en élevant un peu l'inſtrument & le tirant à ſoi, on debride l'anneau. Feu M. Thibaut vouloit que le tranchant de la lame fût du côté convexe. M. le Dran en a imaginé un autre L. à peu près ſemblable, & dont la difference conſiſte en ce qu'il eſt droit, & qu'en preſſant la petite plaque, le corps de la lame ſort de la ſonde pendant que ſa pointe y demeure toujours cachée.

Si l'on ne peut pas faire rentrer les parties après avoir debridé l'anneau, c'eſt une marque qu'il y a un étranglement au-dela. En ce cas on introduit juſqu'à l'étranglement le doigt index, ſur lequel on gliſſe à plat un biſtouri à bouton, où l'on introduit une ſonde canelée, ſur laquelle où fait gliſſer un biſtouri pour couper la bride qui forme l'obſtacle, ce qu'il faut faire avec beaucoup de circonſpection, de peur d'endommager l'inteſtin.

Pratique à tenir quand l'épiploon est sorti accompagné de l'intestin.

S'il n'y avoit que l'intestin dans la tumeur, l'opération seroit finie quand il seroit rentré ; mais si l'épiploon étoit sorti avec lui, il ne doit pas être remis avant que d'avoir été lié ; car peu de tems après que l'épiploon a été touché de l'air il s'altere, & il faut faire l'extirpation de ce qui en a été corrompu : c'est pourquoi on prendra un fil où il y ait une aiguille enfilée à l'un des bouts, & avec ce fil on liera la partie de l'épiploon qui étoit dans la tumeur ; & après l'avoir liée & noüée, on passera l'aiguille à travers l'épiploon noüé, afin que le fil ne coule pas, puis on coupera avec des ciseaux l'épiploon au dessous du nœud, & on repoussera ce qui est noüé, c'est-à-dire, la portion saine au dedans de l'abdomen le plus diligemment qu'il se pourra.

Comment on coupe l'épiploon.

Il faut observer deux choses dans la ligature de l'épiploon ; la premiere, qu'en la faisant on doit tirer assez de ce viscere au dehors pour la faire sur une partie de l'épiploon, qui n'a pas encore été alterée par l'air : & la seconde, c'est que la ligature étant faite, il faut laisser un bout de fil de la longueur d'un pied qui sorte de la playe, pour pouvoir retirer le nœud fait à l'épiploon, quand la nature l'aura separé. (a)

(a) Outre les remarques que l'Auteur fait ici au sujet de l'épiploon, on en ajoutera quelques-unes qui ne paroissent pas moins essentielles.

Avant que de faire la ligature de l'épiploon, il faut examiner s'il n'envelope point quelque portion d'intestin ; car il seroit dangereux de la comprendre dans la ligature. Si la portion d'épiploon renfermée dans le sac herniaire n'est pas considerable ni totalement mortifiée, il faut la reduire dans le ventre, parce que la chaleur naturelle la rétablira. Mais si l'on trouve une grande partie d'épiploon dans le sac herniaire, (ce qui arrive souvent, lorsqu'on néglige la reduction des hernies,) il faut la lier & la couper, quand même elle seroit saine. Car le long sejour qu'elle a fait hors du ventre, ou la grosseur à laquelle elle est parvenue la

Circonstances qui rendent ces opérations difficiles.

Toutes les opérations du bubonocele ne sont pas si aisées à faire que celle que je viens de vous enseigner. Il y a souvent des circonstances qui la rendent très-difficile, l'adhérence en est une des plus embarrassantes & des plus penibles, comme je l'ai vû quelquefois, & entr'autres à un porteur de blé à Paris, qui avoit une vieille descente negligée, l'intestin faisant sa résidence dans le scrotum, où par un long sejour, & par des viscosités ordinaires dans ces parties, il s'étoit attaché aux membranes voisines, & par un nouvel effort un autre partie des boyaux s'étoit glissée

Histoire sur ce sujet.

rend, pour ainsi dire, étrangere à l'égard de son lieu naturel, où l'on ne pourroit pas la faire rentrer, sans exposer le malade à des accidens très-dangereux. Quand la quantité de l'épiploon contenue dans le sac herniaire, obige de faire la ligature près de l'estomac ou de l'arc du colon, il faut alors faire plusieurs ligatures à côté l'une de l'autre, au lieu d'une seule qui pourroit incommoder les deux parties dont on vient de parler. Enfin quoique la crainte de l'hemorragie ait porté presque tous les Auteurs à prescrire de faire la ligature à l'épiploon avant de le couper : Voici néanmoins un cas où l'on s'est écarté de cette regle génerale, sans qu'il en soit arrivé d'accident.

Un homme s'étant donné deux coups de rasoir, l'un à la gorge & l'autre au ventre, s'emporta deux portions considerables de l'épiploon. M. Verdier, qui fut appellé, trouva que la playe du bas ventre donnoit issue à une partie de l'intestin jejunum & de l'arc du colon, sur lequel on voyoit encore des portions fort courtes de l'épiploon. Comme cette partie avoit été dechirée très-près de son attache, on n'auroit pû en faire la ligature sans exposer le blessé à des accidens très-dangereux. D'ailleurs les vaisseaux quoique dechirés très-près de leur origine ne rendoient plus de sang, soit parce qu'ils étoient restés toute la nuit à l'air, soit parce que les playes faites par dechirement, en rendent quelquefois fort peu. M. Verdier se contenta de dilater la playe des tegumens, & de réduire les parties. Il fit ensuite la gastroraphie à l'ordinaire, & le malade guérit parfaitement.

Voyez l'ext. d'une Séance publique de l'Acad. de Chirurgie, au Mercure d'Août 1734.

dans les anneaux des muscles, & il s'y étoit fait un étranglement qui obligea de faire l'opération. Ce dernier boyau réduit, je trouvai le premier très-adhérent; il fallut le disséquer avec un scalpel pour le dégager, ce que je fis avec beaucoup de patience dans la crainte d'ouvrir l'intestin, je coupois plûtôt de la membrane du scrotum que de celle de ce conduit, & enfin je réüssis, le malade guerit, & il n'eut plus de descente le reste de sa vie, quoiqu'il continuât de porter du bled. (*a*)

On s'assure avec le doigt fourré dans la playe, que l'intestin est réduit.

Je fis cette opération à la femme d'un tailleur logée dans la ruë du Bel-air à Versailles, en présence de M. Moreau premier Medecin de Madame la Dauphine, l'intestin étant réduit, je le priai de mettre le doigt dans la playe pour lui faire connoître que le tout étoit rentré dans sa place. Ayant pansé la malade, nous sortimes ensemble, & nous

(*a*) Lorsque cette adherence vient de l'inflammation des parties, c'est-à dire, qu'elle est causée par une certaine humeur visqueuse qui transpire des parties enflammées; il est aisé d'y remedier en passant le doigt entre les parties qui ne sont, pour ainsi dire, que colées ensemble. Mais si cette union des parties est intime, il faut les laisser au dehors, & se contenter, comme les Praticiens de nos jours, de les mettre à l'aise en levant l'obstacle qui forme l'étranglement. Car si l'on vouloit, en suivant le sentiment de notre Auteur, faire la dissection des parties pour les separer, l'operation deviendroit beaucoup plus dangereuse, parce qu'on feroit beaucoup plus de tems à la faire, & qu'il semble impossible de separer l'intestin d'avec le sac sans ouvrir l'intestin. Lorsque la quantité des parties sorties empêche d'en faire la reduction, ce qui arrive à ces anciennes hernies, qui sont devenues fort grosses parce qu'on les a negligées, il faut suivre la méthode qu'on vient de proposer dans le cas d'adherence intime. Il est pourtant bon de raporter à ce sujet une observation essentielle qui a quelque raport avec celle dont l'Auteur fait mention ici. M. Morand à qui on la doit, fit l'operation à une personne dont la descente étoit fort considerable. Mais quoique l'anneau fût bien debridé, les accidens de l'étranglement ne cesserent pas. Il en chercha

en retournant il me dit que cette femme en mourroit. Je lui demandai sur quoi il en portoit un tel Jugement? Il me dit que le boyau étoit crevé, parce que son doigt sentoit la matiere fécale. Je l'assurai que cet intestin étoit dans son entier, & que mes doigts sentoient encore plus mauvais que le sien, parce qu'ils avoient resté davantage dans la playe; & de fait, la malade guérit, & se porte bien encore aujourdhui, quoiqu'il y ait plus de quinze ans qu'elle a souffert l'opération.

D'où vient la mauvaise odeur qu'on sent dans la playe.

Cette mauvaise odeur provenoit de ce que le plus liquide des matieres fécales enfermées & pressées dans l'intestin avoit passé par ses porosités comme par un tamis très-fin, & avoit fait cette impression de puanteur, dont nous nous étions apperçus, ce qui n'a pas empêché que la malade n'en soit rechapée.

Pourquoi il est dangereux de differer l'opération.

Il y a un malheur à craindre dans cette opération, c'est que souvent pour avoir attendu trop tard, on trouve le boyau gangrené & pourri qui se déchire comme du papier mouillé: cela arrive d'ordinaire aux gens de qualité qui different longtems à prendre leur parti, à cause du grand nombre de personnes qui leur sont attachées, & qui leur proposent plusieurs remedes qu'ils veulent faire, avant que de se soumettre à l'opération qui par ce retardement est devenue inutile; ce que le Chirurgien doit connoître par la rougeur ou par la lividité qu'on peut remarquer à la tumeur, par

Signes ausquels on reconnoît qu'elle est inutile.

la raison, & il trouva qu'une petite portion d'intestin qui avoit depuis peu passé par l'anneau, étoit étranglée par les parties anciennement tombées. Il la réduisit sans remettre les autres parties tombées, & les accidens cesserent aussitôt.

Quoique les parties ne sont pas réduites, les accidens cessent, & le canal intestinal fait ses fonctions avec facilité, pourveu qu'il n'y ait plus d'étranglement. Ces parties qu'on laisse hors du ventre, rentrent elles mêmes peu à peu après l'opération, où il se fait une cicatrice qui les recouvre.

la diminution des forces du malade, par l'augmentation des symptômes, & par l'ancienneté de la maladie. Dans un état si déplorable le Chirurgien ne doit point entreprendre l'opération, puisqu'il n'y a plus d'esperance de guérir. (*a*)

(*a*) Plusieurs experiences ont appris que la gangrene de l'intestin n'est pas une maladie absolument incurable, comme le pense notre Auteur. Car il est arrivé qu'après la reduction des parties, une portion d'une ou de plusieurs, ou même de toutes les tuniques de l'intestin sont tombées en pourriture, & qu'on a fait l'operation à des hernies dont les parties étranglées étoient visiblement gangrenées, sans que le malade en soit mort.

Un malade à qui M. Arnaud avoit fait l'operation de la hernie à cause d'un étranglement, rendit quelques jours après par l'anus avec ses excremens une portion d'intestin, qui formoit encore un canal, & qui paroissoit être une exfoliation que la nature avoit faite de quelques-unes des tuniques internes de cette partie. M. Morand m'a montré cette piece. Le malade qui guérit a toujours conservé le cours ordinaire des excrémens par l'anus.

A l'ouverture des cadavres des personnes à qui on avoit fait l'operation de la hernie, j'ai trouvé l'intestin adhérent aux parties voisines, à cause de l'exfoliation de quelques-unes des tuniques externes qui s'étoit faite après l'operation.

J'ai vû aussi plus d'une fois les excrémens sortir de la playe quelques jours après l'operation, ce qui supose qu'il s'étoit fait une ouverture à l'intestin par l'exfoliation de toutes ses tuniques.

Tous ces effets viennent de la violence de l'inflammation qui ne s'étant pas resolue après la reduction des parties, s'est terminée par la pourriture d'une partie de quelques-unes ou même de toutes les tuniques de l'intestin.

Dans le dernier cas, l'ouverture de l'intestin est plus ou moins grande, selon que l'impression gangreneuse a plus ou moins d'étendue. On pourroit craindre alors l'épanchement des matieres stercorales dans le ventre. Mais la pente que les parties qui ont été étranglées ont vers le lieu d'où on les a dégagées, fait que l'ouverture de l'intestin se trouve presque toujours vis-à-vis l'an-

neau, & par conséquent à peu près parallele à l'ouverture externe. D'ailleurs l'intestin contracte très-souvent dans le tems de son inflammation, des adherences qui ne lui permettent pas de s'éloigner beaucoup de l'anneau, ce qui procure une issue aux matieres stercorales.

Cette separation de la partie pourrie de l'intestin se fait communement les deux ou le troisiéme jour après l'opération, & quelquefois même beaucoup plus tard.

Voyons presentement comment le Chirurgien se doit comporter lorsque l'intestin est gangrené. Si dans le tems de l'opération, le sac herniaire étant ouvert, il trouve une petite portion d'intestin, qui ayant été pincée par l'anneau soit pourrie & percée, desorte que les matieres stercorales sortent librement par la playe; il doit juger que l'intestin n'étant plus blessé par l'anneau, la dilatation de l'anneau devient inutile, & pourroit même être dangereuse.

Si l'on voit que l'intestin étranglé soit fort alteré, quoiqu'il ne soit pas ouvert; il peut l'ouvrir dans le lieu de son alteration, comme l'ont fait quelques Praticiens. * On empêche par ce moyen le progrès de la pourriture, qui feroit peut-être suivie d'accidens fâcheux. D'ailleurs cette ouverture se feroit d'elle-même quelque tems après. Dans ce dernier cas, comme dans le premier, il doit laisser les parties au dehors; il ne doit point non plus débrider l'anneau, pourveu que les matieres fécales sortent par la playe. Quand l'intestin est ouvert par la pourriture, il pansera la playe mollement & platement avec de simples plumaceaux: il les trempera dans quelque liqueur médiocrement spiritueuse, qu'il appliquera sur l'intestin s'il est hors du ventre; il pansera le reste de la playe avec des plumaceaux secs en premier appareil, & dans la suite avec un digestif simple; il couvrira le tout de compresses qu'il soutiendra avec un bandage simplement contentif, ou avec le spica il fera sur le ventre des embrocations émollientes, & des fomentations de plantes de même vertu, & les renouvellera de deux en deux heures; enfin il saignera après l'opération, & réiterera la saignée selon les forces du malade, les accidens qui survien-dront, & l'état du ventre.

* Observat. 60. de M. le Dran.

Lorsque les simptômes de l'inflammation seront entierement passés, il ne fera plus d'embrocations, ni de fomentations, mais le malade observera un regime très-exact jusqu'à sa parfaite guérison.

On doit panser souvent ces sortes de playes où l'intestin est ouvert, afin de les nettoyer des matieres stercorales que l'intestin fournit continuellement, & d'empêcher les érésipeles & les excoriations que l'âcreté des matieres occasionne quelquefois aux environs de la playe. Si malgré cette précaution ces accidens surviennent, il faut y remedier en trempant les compresses dans de l'eau de sureau, & une dixiéme partie d'eau-de-vie mêlées ensemble, ou bien en appliquant sur la partie un linge couvert de cerat de Galien.

Après l'operation, presque toutes les matieres stercorales sortent par la playe exterieure, il y en a très-peu, & même quelquefois point du tout qui prennent leur cours par l'anus. Mais lorsque la pourriture est entierement detachée, & que l'inflammation est passée, l'intestin ouvert se recole entierement aux environs de l'anneau, ou à quelques parties voisines, & si on l'a laissé hors du ventre, il se retire quelquefois insensiblement en dedans. Son ouverture se referme alors peu à peu, les excrémens passent en plus petite quantité par la playe & reprennent leur cours, enfin l'ouverture se bouche entierement, & les matieres ne sortent plus que par l'anus.

On croyoit autrefois qu'il étoit très-difficile ou même impossible que les matieres reprissent leur cours ordinaire ; mais plusieurs experiences ont desabusé les Praticiens de cette opinion. Néanmoins lorsque la perte que l'intestin a fait de sa substance est fort considerable, c'est-à-dire, qu'elle est de la grandeur de plusieurs travers de doigts, ils tâchent de former dans l'aîne, comme ont fait quelques anciens Praticiens, un anus artificiel en conservant vis-à-vis l'anneau la portion d'intestin qui repond à l'estomach, s'il est possible de le reconnoître, & en abandonnant celle qui conduit à l'anus. Le succès que cette méthode a eu en quelques occasions, l'a fait regarder comme une merveille de l'art. Mais M. de la Peyronie Ecuyer, Conseiller, Premier Chirurgien du Roi, en a fait une bien plus grande, en procurant sans le secours de cet anus artificiel la guérison des malades qui avoient une très-grande portion d'intestin gangrené.

C'est, sans doute, faire plaisir au Lecteur que d'inserer ici l'extrait d'un Mémoire que cet illustre Chirurgien a envoyé à l'Academie de Chirurgie. On trouve cet extrait dans le Merc. de France, du mois de Juil. 1732. p. 1593.

„ La cure dont ce Mémoire contient le détail, prou„ ve qu'un courage éclairé peut souvent trouver dans „ l'art, des ressources pour les maladies les plus deses„ perées.

„ Un homme âgé de 63. ans, étoit attaqué depuis près „ de 30. ans d'une hernie qu'il avoit jusqu'alors contenue „ avec succès, au moyen du bandage, mais ayant né„ gligé de s'en servir depuis deux ans, il tomba dans l'ac„ cident de l'étranglement. Il n'eut recours à M. de la „ Peyronie que le huitiéme jour de l'accident ; & quoi„ qu'alors l'augmentation considerable de la tumeur, sa „ tension & celle de tout le ventre, la violence des dou„ leurs, le hoquet, le poux concentré, la lividité & pour„ riture qui déja avoient paru à l'extrémité de la tumeur „ & qui promettoient la sortie des matieres fecales, „ quoique tous ces desordres annonçassent une mort pro„ chaine, M. de la Peyronie espera assez de secours de „ la Chirurgie pour entreprendre l'opération. Ayant ou„ vert le sac herniaire dans toute son étenduë, il trouva „ six ou sept pouces des intestins grêles entiérement gan„ grenés & criblés de trous qui laissoient sortir les ma„ tieres fecales. Il dilata l'anneau, & après avoir tiré „ un peu les intestins pour s'assurer du progrès de la „ gangrêne, il emporta toute la portion du canal qui „ parut gangrenée au point de ne pouvoir être ranimée. „ Il fit ensuite au mésentere un pli de façon à boucher „ les deux bouts flotans de l'intestin, & par un point „ d'aiguille fait à ce pli, il assujettit les deux bouches „ du canal intestinal. Il fit enfin avec les extremités du „ fil une anse qui resta au dehors, & servit à retenir vers „ le haut de la playe l'ouverture de l'intestin : précau„ tion sans laquelle cet intestin, qui n'avoit contracté „ aucune adhérence aux environs de l'anneau, eût pû „ faire dans la cavité du ventre un épanchement de ma„ tieres fecales qui eût été mortel. On eut grand soin „ dans les pansemens de leur laisser une issuë libre. Le „ vingt-cinquiéme jour de l'opération, le lien du mesen„ tere se separa, & au bout de six semaines, les excre„ mens ne sortirent plus avec la même abondance, le „ malade en rendant une partie pour les voyes ordinaires. „ La playe n'a cependant été cicatrisée qu'au bout de „ quatre mois, & après que le malade se fut réduit à „ une nourriture très-legere & prise en tems éloignés.

„ Cette maladie, toute facheuse qu'on vient de la re„ presenter, étoit encore compliquée d'un gonflement „ très-ancien & très-considerable au testicule, qu'on fut „ obligé d'emporter malgré la grosseur du cordon sper„ matique qui avoit près de deux pouces de diametre, & „ dont l'engorgement se continuoit fort avant dans le

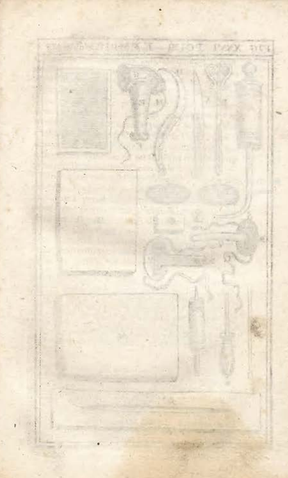
„ ventre. M. de la Peyronie lia le cordon à la hauteur des „ anneaux, il le coupa un pouce au dessous. Cette pre- „ miere ligature, quoiqu'extrêmement serrée, s'étant „ lâchée, & un champignon fort gros, & qui paroissoit „ carcinomateux, s'étant élevé de l'extrémité du cordon „ coupé, il fit au bout de quelques jours une nouvelle „ ligature, & emporta ce champignon. Le dix-huitié- „ me jour cette derniere ligature tomba, & le cordon „ se dégorgea entiérement par la supuration. M. de la „ Peyronie fait observer que ce gonflementt étoit la „ suite d'une cause externe . . . . A l'é- „ gard de la gangrene de l'intestin, M. de la Peyronie „ a plus d'une fois mis heureusement en pratique la mé- „ thode qu'il expose. Il est même fait mention dans „ l'Histoire de l'Academie Royale des Sciences, année „ 1723. des suites heureuses d'une semblable opération „ qu'il fit en 1712.

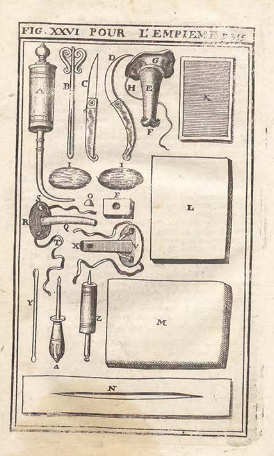
Commercium Litterarium, &c. an. 1731. semestre prius.

On peut joindre à l'exemple de M. de la Peyronie, celui de M. Ramdohré, qui avoit entrepris de guérir, sans le secours d'un anus artificiel, une femme incommodée d'une hernie inguinale, qui avoit été suivie d'une inflammation considérable & de la pourriture d'une très-grande partie de l'intestin & du mésentere. Il coupa cette partie gangrenée, qui étoit de la longueur d'environ deux pieds, & qui étoit sortie par une ouverture que la pourriture s'étoit fait d'elle-même. Il raprocha les deux extrêmités saines de l'intestin, il en fit entrer une dans l'autre, & les tint en cet état par le moyen d'un point d'aiguille. Le succès fut si heureux, que dès le lendemain de l'opération, les excremens reprirent leurs cours ordinaires; ainsi la malade fut bientôt guérie. Après avoir vécu un an en bonne santé, elle mourut d'une pleuresie. A l'ouverture de son cadavre on trouva que les deux extrêmités de l'intestin, qu'on avoit raproché, étoient parfaitement réunies & adherentes à la cicatrice.

On a dit que le malade doit observer un régime de vie très-exact, tant que l'intestin est ouvert; il ne doit prendre alors que de la gelée, du bouillon & de la ptisanne. Quand les excremens ont repris leur cours ordinaire, il faut prendre de tems en tems & en petite quantité quelques nourritures plus fortes, telles que la crême de ris ou d'orge, quelques petites panades ou soupes très-legeres.

Lorsqu'il est parfaitement guéri, il doit toujours se ménager avec beaucoup de soin, car l'abondance des alimens peut lui causer des coliques très-douloureu-





L'intestin & l'épiploon étant rentrés dans l'abdomen, le malade ne sent plus de douleur, la tranquillité succede aux plaintes qu'on lui entendoit faire, & il goute dans ce moment les fruits de l'operation. Mais avant que de la panser on observera deux choses pour rendre l'opération parfaite : la premiere, c'est de couper toutes les membranes qui faisoient la poche ; & la seconde, c'est que si l'hernie étoit tombée de l'aine, dans le scrotum, il faudroit l'ouvrir tout de son long, afin d'empêcher qu'il ne fît un sac dans son fonds qui recevroit les matieres au tems de la supuration. Deux circonstances à observer pour accomplir l'operation.

Toutes ces circonstances observées, l'opération est finie, il s'agit de panser la playe au plûtôt. On commence par mettre la tente H. qui sera enduite pour cette premiere fois, aussi-bien que les plumaceaux, de jaunes d'œufs mêlangés avec de l'huile : Il faut que cette tente soit chapronée & attachée à un fil I. & qu'elle soit assez grosse pour occuper l'ouverture des anneaux, & même qu'elle y entre de force, (*a*) on remplit de bourdonnets Pansement du malade.

ses & quelquefois mortelles. L'intestin qui a été ouvert se trouve alors retreci dans le lieu où il s'est cicatrisé, ce qui empêche le passage des alimens, lorsqu'ils sont en trop grande quantité. A l'ouverture des cadavres de personnes mortes dans ces sortes de coliques, on a vû que les alimens n'ayant pû passer par le lieu du retrecissement, avoient crevé l'intestin, & étoient tombés dans le ventre, ce qui avoit occasionné la mort.

(*a*) Une tente mise avec force dans l'anneau, comme l'Auteur le recommande ici, distend considerablement les fibres aponevrotiques, & comprime les vaisseaux voisins, ce qui cause quelquefois, douleur, gonflement, inflammation, abscès & pourriture aux parties voisines ; elle peut détruire les adherences qu'il est essentiel de conserver quand l'intestin doit s'ouvrir ou qu'il est ouvert ; elle peut encore le blesser en le touchant par son extrémité. Si cette tente est mollette & petite, & qu'étant introduite elle ne deborde pas l'an-

KK. le reste de la playe, on la couvre avec des plumaceaux plats LL. on met l'emplâtre M. & par dessus, la compresse N. qui sera épaisse pour mieux contenir la partie. On fera sur le ventre & sur les bourses une embrocation d'huile rosat contenue dans la tasse O. on appliquera la compresse, quarrée P. sur le ventre, & la longitudinale Q. servira de trousse au scrotum. Ces compresses seront trempées dans du vin chaud, & la bande R. les retiendra toutes. Le bandage est un inguinal qui a la forme du spica; dont les circonvolutions

Qualité du bandage qu'il demande.

neau du muscle oblique externe, il paroît qu'elle ne sera pas d'une grande utilité On la met pour conserver une communication du dedans au dehors. Ce qui peut interrompre cette communication, ce n'est pas que l'anneau puisse de lui-même se fermer, car il n'est autre chose que l'écartement des fibres aponevrotiques du muscle oblique externe, qui ne peuvent jamais se raprocher, mais ce sont les parois du sac herniaire, qui en se raprochant & se colant ensemble, peuvent le boucher. Les chairs qui croissent du fond de la playe, concourent à ce même effet. C'est ainsi que l'anneau se referme, mais cela ne se fait que peu à peu; de sorte que dans les commencemens les matieres stercorales ont une issue par la playe, en cas que l'intestin vienne à s'ouvrir, comme on l'a vû plusieurs fois. L'anneau ne se trouve pas même si bien bouché, qu'après la parfaite guérison les parties ne se fassent un passage, si on négligeoit l'usage du brayer. Comme ce sont les parois du sac herniaire, ouvert & coupé en partie, qui peuvent en se raprochant commencer à boucher l'anneau; on peut prevenir cet effet en les écartant toutes les fois qu'on pansera le malade, & en mettant entre ce sac ainsi developé, & sur l'anneau une petite pelote mollette, trempée dans quelque liqueur spiritueuse, pour éviter la supuration de cette membrane. Cette pelote est la même que l'on a proposée dans une remarque plus haut, & dont la plûpart des Praticiens de nos jours se servent avec succès au lieu de tente. Par ce moyen on conserve sans aucun danger, une ouverture necessaire en cas que l'intestin vienne à s'ouvrir, ou que quelques-unes de ses tuniques externes viennent à s'exfolier.

se feront autour du corps & de la cuisse, la bande remontant entre la cuisse & les bourses comme au bandage des hernies pour faire aussi une croix dans l'aine, & chaque fois qu'elle y passe, on y attache une épingle, afin de rendre le bandage plus ferme.

Un Medecin qui a écrit des Opérations, conseille de ne point faire ici de bandage, d'approcher les cuisses l'une de l'autre, & de les attacher avec une petite bande qu'on nomme jarretiere, pour les empêcher de s'écarter, de même qu'on en use à l'égard de ceux qu'on vient de tailler. Il en parle dans cette occasion, comme beaucoup de Sçavans à qui dans le cabinet il naît des pensées que la pratique détruit, cette idée en est du nombre: s'il avoit éxecuté plusieurs fois l'opération que nous examinons, ou qu'il eût un peu réfléchi, en la voyant faire, il seroit convaincu que la principale intention qu'on y doit avoir, est de si bien fermer & bander la partie ouverte, que les intestins & l'épiploon, qui ont une disposition à sortir, ne le puissent faire; car pour peu qu'on leur en laissât la liberté, ils retomberoient encore plus aisément, qu'avant l'opération, parce que les anneaux coupés, leur en ouvrent mieux le chemin. Si à la taille on ne met qu'un bandage simplement contentif, c'est qu'on a intention de laisser sortir les grumeaux de sang, & le gravier; mais ici on en a une toute opposée, sçavoir d'empêcher que ce qui est rentré dans le corps n'en puisse ressortir, il n'y a que le bandage qui remplisse ce dessein.

Le bandage doit être fort serré.

Quoique l'opération soit bien faite, & que par conséquent les vomissemens dussent finir, ils continuent souvent pendant quelques jours: mais il ne faut pas s'en étonner, cela arrive, parce que le mouvement péristaltique des boyaux étant de pousser en en-bas ce qu'ils contiennent, quand les choses sont dans leur état ordinaire, prend une direc-

Pourquoi les vomissemens continuent quelquefois après l'opération.

tion toute contraire dans le tems de l'étranglement ; lorsque le passage étant bouché, les matieres sont obligées de revenir en haut par un mouvement antiperistaltique qui dure quelques jours après l'opération, les boyaux n'ayant pas encore repris leur ressort & leurs contractions naturelles : il y en a qui font avaler au malade des bales de plomb, mais cette pratique est dangereuse ; il est plus à propos de lui donner quelques verres de prisanne laxative, pour conduire les matieres par le chemin qu'elles doivent tenir. J'en ai donné toujours heureusement, & aussi-tôt que le malade avoit fait une selle, le vomissement cessoit : j'ai l'obligation de cette pratique à M. Moreau premier Medecin de Madame la Dauphine, à qui je l'ai vû ordonner plusieurs fois avec succès.

Remede pour ces maux.

Histoire sur ce sujet.

En allant audevant de Madame la Duchesse de Bourgogne, nous séjournâmes quelques jours à Lyon ; dans ce tems-là M. Parisot, habile Chirurgien de Lyon, fit l'opération du Bubonocele à une Demoiselle dans le Couvent des Nouvelles Converties. Les Medecins s'allarmerent de ce que les vomissemens n'étoient point cessés aussi-tôt que l'opération eut été faite, & suivant leur coutume, ils en accuserent l'Opérateur, disant qu'il n'avoit pas assez débridé les anneaux comme ils lui avoient ordonné dans le tems de l'opération. On me pria d'y aller, je trouvai l'opération fort bien faite, on avoit fait avaler à la malade plusieurs bales de plomb, & trois ou quatre onces de vif argent par dessus, prétendant qu'il couleroit plus vîte que les bales. Il y avoit quatre Médecins dont M Falconet étoit du nombre : je leur fis voir les suites fâcheuses que pouvoit avoir cette pratique, en leur représentant que la portion des boyaux qui avoit été enfermée dans la tumeur ayant dû être dilatée par les matieres qu'elle avoit contenues, & par conséquent étant affoiblie, ces bales & ce vif-argent

pouvoient s'arrêter dans cet endroit comme dans une poche, & par leur pesanteur faire crever le boyau, & causer ainsi la mort : je leur raportai la pratique de M. Moreau, & on donna sur l'heure un verre de purgatif, & deux heures après un autre ; aussitôt que le ventre se fut ouvert, le vomissement cessa, la malade guérit & les Médecins furent forcés de rendre justice à M. Parisot.

Mauvais procedé de quelques Médecins à l'égard des Chirurgiens & des Apoticaires.

Je fus étonné du procedé de ces Médecins à l'égard des Chirurgiens qu'ils traitent cavalierement, & qu'ils controllent toujours dans le tems même de l'opération. Ces Messieurs disent pour leur raison que les Opérateurs feroient incessamment des fautes s'ils n'étoient assistés du conseil des Medecins. Mais si un Chirurgien a besoin d'être secouru pendant qu'il travaille, il ne peut l'être mieux que par un autre Chirurgien expert dans les opérations.

Les Chirurgiens ne sont pas les seuls que les Médecins de Lyon fatiguent, les Apoticaires en sont encore plus persecutés. Ces Docteurs ayant comme entrepris de ruiner ceux-ci, envoyent tout le monde acheter les médicamens qu'ils ordonnent chez les PP. Jesuites qui y ont une fameuse Apoticairerie ; & les mêmes ont encore depuis sept ou huit ans établi des Sœurs de la Charité à l'Hopital qui font & débitent toutes sortes de compositions. Le prétexte qu'ils ont pris pour autoriser cette nouveauté, c'est que par ce moyen, disent-ils, les pauvres profitent du gain qu'on fait de la vente de ces drogues. Mais ces Messieurs qui prétendent par là faire valoir leur autorité, ne font point attention qu'en perdant la Chirurgie & la Pharmacie, ils font un tort considerable à la Medecine qui seroit respectée de tout le monde, s'il y avoit de l'union entre les trois Corps qui la composent.

Le lendemain de l'opération en pansant le malade, on n'ôte point la tente, & si elle étoit sortie d'elle-même, on la remettroit : quand elle est bien

Pansement du malade le lendemain de l'opération.

placée dans les anneaux, on l'y laisse deux ou trois jours, & on se sert d'un digestif animé, pour éviter la pourriture qui ne vient que trop facilement à ces parties; on y verse même quelques goutes du baume de Fioraventi pour vivifier la playe, & on aura soin de mettre la tente assez grosse afin qu'elle occupe tout le passage; on ne la diminue qu'à mesure que les chairs revenant ne lui permettent plus d'y entrer sous un si gros volume. Enfin la playe étant guérie & cicatrisée, on fera porter une bonne compresse & un bandage pendant deux ou trois mois, dans la crainte que par quelque nouvel effort, le boyau ne trouve moyen de retourner dans l'endroit d'où on l'a chassé; c'est ce qui est survenu quelquefois faute de cette précaution.

Pourquoi le malade doit porter le bandage plusieurs mois ensuite.

Avantage de cette opération.

L'avantage qu'on tire de cette opération, c'est que quand elle a été bien faite, & qu'on est bien guéri d'un côté, on n'a plus de descente à craindre de ce côté-là, parce que la cicatrice de toutes ces parties retient les boyaux & l'épiploon dans leur place. Elle peut arriver de l'autre côté, & il y a des exemples d'opérations qu'on a été obligé de faire à la même personne, des deux côtés en differens tems. (a)

DE LA HERNIE DES FEMMES.

APrès vous avoir instruits des moyens de guérir tant par le bandage que par l'opération, les hernies qui viennent aux hommes, il est à propos de parler de celles ausquelles les femmes sont sujettes, afin de leur donner le secours dont elles n'ont pas moins besoin que les hommes dans ces cruelles maladies.

A quelles hernies les femmes sont sujettes.

Les femmes ne sont pas affligées, à la verité d'autant d'especes de hernies que les hommes,

(a) L'experience prouve cependant tous les jours que ceux à qui on a fait l'operation de la hernie, sont pour l'ordinaire obligés de porter un brayer pendant toute leur vie, quoique l'operation ait été bien faite.

elles n'ont que celles que nous appellons proprement, hernies; sçavoir celles qui sont faites de parties, comme l'enterocéle, l'épiplocéle, & l'enteroépiplocéle, ne connoissant point celles qui résultent d'un dépôt d'humeurs, & qui ne sont hernies qu'en apparence, vû que les femmes n'ont point de scrotum, qui est le lieu où ces maladies s'engendrent; & par la même raison leurs hernies sont presque toujours incompletes, les parties étant le plus souvent obligées de s'arrêter dans l'aîne, parce qu'elles ne trouvent point de bourse telle que le scrotum pour s'y glisser, & former une hernie complette.

Causes des hernies des femmes.

Les femmes ont à la matrice deux ligamens qu'on appelle ronds à cause de leur figure, & inférieurs à cause de leur situation, ils naissent des parties latérales du fond de la matrice, un de chaque côté, & en descendant ils passent par les anneaux des trois muscles de l'abdomen, puis se dilatant en forme de patte d'oye, ils vont s'inserer & se perdre dans les cuisses: le chemin qu'ils font est presque semblable à celui des vaisseaux spermatiques des hommes, & c'est par ce même chemin qu'à l'occasion de quelqu'effort, les intestins & l'épiploon se glissent & font aux femmes des hernies qu'on a autant de peine à guérir que celles des hommes.

Usage des ligamens ronds de l'uterus.

Jusqu'à présent tous les Anatomistes ont crû que l'usage de ces ligamens étoit d'empêcher le fond de la matrice de se porter trop en en-haut; mais le fond & le col de la matrice n'étant qu'une même continuité, & celui-ci tenant si fortement aux parties voisines, il n'est pas possible que celui-là change de place. Je trouverois les femmes bien malheureuses, si pour une utilité aussi imaginaire que celle-là, elles étoient obligées de souffrir des incommodités réelles, comme sont les douleurs que leur font ces ligamens dans la grossesse, & les

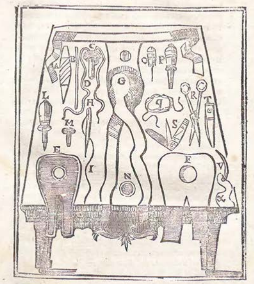
hernies auſquelles elles ſont ſujettes, & dont elles ſeroient exemptes, s'il n'y avoit point de paſſage pour eux. J'y reconnois un autre avantage, & je prétends qu'ils amenent le fond de l'uterus vers l'orifice externe, comme je l'ai dit dans mon Anatomie; leur ſtructure & la néceſſité qu'il y avoit que la matrice vint au-devant de la ſemence pour la recevoir, prouve ce que j'avance.

Moyens de remedier à ces hernies.

Les hernies des femmes demeurent ordinairement dans l'aîne, & quelquefois elles deſcendent juſques dans une des lévres de l'orifice externe, étant toujours cauſées par des efforts comme celles des hommes. On les guérit auſſi par les mêmes remedes, & par le bandage, excepté que celui d'acier ne leur convient pas, & qu'on ſe ſert de l'inguinal ou du bandage à champignon. Quand il ſurvient un étranglement, on a recours à l'opération du bubonocele qui n'eſt pas communément accompagnée dans le ſexe, de circonſtances auſſi fâcheuſes que dans les hommes; mais les femmes y ſont auſſi plus aſſujetties, parce que le chemin par où paſſent les ligamens ronds, eſt plus étroit que celui qui donne iſſue aux vaiſſeaux ſpermatiques des hommes. J'ai fait pluſieurs fois cette opération, & j'ai obſervé que le nombre des femmes à qui je l'ai pratiquée a été plus grand que celui des hommes. (*a*)

(*a*) La hernie crurale eſt celle dont les femmes ſont plus incommodées. Cette eſpece de hernie eſt aſſez rare parmi les hommes.

FIG. XXIII. POUR LES OPERAT. DU SCROTUM.



Cinq ſortes de tumeurs au ſcrotum.

JE vous ai montré, Meſſieurs, le moyen de guérir les hernies, il faut à preſent vous faire voir les opérations que demandent celles qui ne ſont que des hernies apparentes & de véritables tumeurs. Je vous ai dit qu'il y en avoit de cinq ſortes; ſçavoir, l'hydrocéle, le pneumatocéle, le ſarcocéle, le circocéle, & l'humorale.

Etimologie de l'hydrocele.

Le mot d'hydrocéle vient d'*hydros*, qui veut dire eau, & de *Kele* qui ſignifie deſcente, de-

sorte que cette maladie est un amas d'eau dans les bourses, ce qui l'a fait appeller hydropisie du scrotum. Elle a des signes qui la distinguent de la descente, qui se fait tout d'un coup, les parties tombant avec précipitation dans le scrotum ; au lieu que l'hydrocéle se forme peu à peu par la distillation de quelque sérosité, qui tombe goute à goute des parties supérieures, & qui enfin remplit cette partie, où l'eau distillée est pour l'ordinaire contenue dans les membranes communes, (a) & quelquefois dans les propres du testicule, (b) & dans ce dernier cas la tumeur est plus diffici-

(a) La sérosité qui forme cette premiere espece d'hidrocele, s'infiltre dans le tissu celluleux qui est entre le scrotum & le dartos. La peau du scrotum est alors fort tendue & fort reluisante, ses plis sont effaçés : si l'on y applique le doigt, la marque de l'impression y reste ; le malade y sent une pesanteur & une tension ; enfin l'infiltration gagne quelquefois la verge, ce qui la gonfle de maniere qu'elle paroit rentrer dans le ventre.

(b) L'hydrocele dont on a parlé dans la derniere Remarque, s'appelle hydrocele par l'infiltration ; celle-ci s'appelle hydrocele par épanchement, parce que les eaux qui la forment sont épanchées dans la tunique propre du testicule qu'on appelle vaginale, ou dans la tunique qui envelope le cordon des vaisseaux spermatiques, & qui lui sert, pour ainsi dire de gaine. Il faut remarquer que la tunique vaginale & la gaine du cordon spermatique, sont une continuation du tissu celluleux du peritoine, qui s'allonge pour enveloper le cordon, & qui s'élargit pour enveloper le testicule. A l'endroit où cette continuation s'élargit, la nature a formé une cloison qui empêche la communication qui se trouveroit entre l'interieur de la gaine du cordon spermatique, & celui de la tunique vaginale. C'est pourquoi les eaux peuvent s'épancher dans l'une & dans l'autre separement. Quand les eaux sont épanchées dans la guaine du cordon spermatique, la tumeur est longue, & s'étend depuis l'aine jusqu'au testicule exclusivement ; il est difficile alors de sentir le cordon. Quand les eaux sont dans la tunique vaginale, la tumeur est ronde, & ne se trouve que dans le scrotum ; l'on ne sent point alors le testicule Si la cloison qui partage ces deux parties, vient à se rompre, alors l'hydrocele devient commune à l'une & à l'autre Il arrive quelquefois que les eaux s'épanchent en même-tems dans l'une & dans l'autre, sans que la cloison soit rompue ; mais les eaux forment alors deux hydroceles. Dans le premier cas, c'est-à-dire, lorsque la cloison est rompue, une seule ponction fait évacuer toutes les eaux : dans le dernier cas, il faut faire la ponction à l'une & à l'autre partie separement.

Dans l'hydrocele par épanchement, le scrotum conserve ses rides ; si l'on met une lumiere à l'opposite du scrotum, la transparence de la tumeur est beaucoup moins sensible que dans l'hydrocele par infiltration : la tension & la douleur sont ordinairement plus grandes, & la fluctuation plus profonde.

Les eaux peuvent s'épancher dans une membrane qui couvre immediatement le testicule, que quelques-uns appellent *Peritestes*. Feu M. Arnaud * ayant fait une incision au scrotum d'une personne incommodée d'une hidrocele, trouva le testicule très-gonflé, & jugeant que ce gonflement venoit d'un liquide qui étoit épanché, il y fit une ponction avec un petit trocar, & il en sortit de l'eau jaune & gluante, qui étoit apparemment renfermée sous cette membrane qu'on nomme *Peritestes*. * Traité d'Operation par M. Garangeot, tom 1. Obser. 29. 2. édition.

le à guerir, tant parce que la resolution ne s'en fait pas aisément, quand on la traite par médicamens, que parce qu'il faut percer plus de membrane, si on est obligé de venir à l'opération.

Durant la jeunesse on est plus sujet à cette maladie que dans un âge avancé ; j ai vû des enfans venir au monde avec de l'eau dans le scrotum, & on reconnoît cette lymphe par la transparence des bourses tumefiées : car en mettant une lumiere derriere le scrotum, on le voit clair comme une vessie pleine d'eau. Les jeunes y sont plus sujets.

Quand l'hydrocéle succede à l'hydropisie, (a) Une des causes de l'hydrocéle.

(a) Toutes les especes d'hydroceles (excepté celles qui sont la suite de l'hydropisie ascite) viennent de la lenteur du mouvement du sang ou de sa dissolution.

& que c'eſt de l'eau dont le bas ventre ſe décharge dans le ſcrotum, & même dans la ſubſtance ſpongieuſe de la verge, qui en eſt abreuvée & toute bourſouflée, il faut aller à la cauſe du mal, ſi on veut guérir, puiſqu'à meſure qu'on vuideroit ces parties, l'abdomen fourniroit de nouvelle eau qui les tiendroit toujours pleines; mais quand il n'y a que de l'eau dans les bourſes, on entreprend la cure en deux manieres, ou par médicamens, ou par Chirurgie.

Les médicamens réuſſiſſent, lorſque l'habitude du corps eſt bonne d'ailleurs, & qu'il n'y a de l'eau qu'en petite quantité dans la partie. On ſe ſert pour cela de remedes deſſicatifs tant généraux que particuliers. Je laiſſe aux Médecins à ordonner les généraux, mais comme Chirurgien je vous dirai que l'application des remedes aſtringents & deſſicatifs, en guérit beaucoup: ainſi faites bouillir dans du vin rouge l'abſinthe, l'écorce de grenades, le cumin, la camomille, le melilot, & un peu d'alun, & de ce vin chaud baſſinez le ſcrotum ſur lequel vous laiſſerez toujours une compreſſe trempée dans cette liqueur; ou bien on fera des cataplâmes avec les quatre farines reſolutives & les poudres de cumin, de roſes, de camomille, & de melilot, cuite dans une leſſive de ſarment: on peut auſſi appliquer ſur les bourſes une éponge trempée dans l'eau de chaux. Tous ces remedes ſont excellens, & j'en ai vû guérir, quoiqu'il y

Cataplâmes & autres remedes contre ce mal.

Les coups, les chutes, & les compreſſions peuvent encore contribuer à leur formation. La raiſon eſt que le ſang s'arrête & croupit plus facilement dans les parties du ſcrotum, ce qui donne lieu à la ſeroſité de s'épancher. Sur ce même principe, les circonvolutions & les tours ſerpentins que forment les veines ſpermatiques dans leur route, en ſont la plûpart du tems la cauſe, pour peu de diſpoſition qu'il y ait de la part du ſang; car ne circulant ici qu'avec peine, la ſeroſité a tout le tems de ſe degager & de ſainter dans les bourſes.

eût plus de demi ſeptier d'eau dans le ſcrotum. Et même j'avouerai que j'ai vû de très-gros hydrocéles négligés ſe guérir parfaitement ſans l'application d'aucun remede, non pas même du ſuſpenſoir.

Je ne propoſe pas de pareils exemples comme une regle qu'on doive ſuivre: j'ai vû pluſieurs hydrocéles qui ne cedoient pas à la vertu des médicamens même les plus puiſſans, & où il a fallu recourir à l'opération qui s'accomplit diverſement ſelon l'intention que doit avoir le Chirurgien: car on peut avoir deux deſſeins ſur cette maladie, l'un d'obtenir une guériſon palliative, & l'autre d'en procurer une éradicative.

On appelle palliative celle qui n'a pour but que de pallier le mal, & d'en diminuer les ſymptômes en vuidant ſimplement les eaux contenuës, ſans s'embarraſſer du retour.

Cure palliative.

L'éradicative eſt celle qui non-ſeulement remedie au preſent, mais qui en ôtant les racines, & allant à la cauſe, empêche qu'il ne revienne.

Cure éradicative.

L'opération qu'on fait pour guérir palliativement s'acheve en vuidant les eaux contenuës dans le ſcrotum, ce qu'on exécute en trois manieres, ou par la ponction faite avec la lancette, ou par le ſéton, ou par le trois-carts.

Trois manieres d'operer pour la guériſon palliative.

On prend une lancette à ſaigner A. & après l'avoir ouverte, on l'entortille d'une petite bande de linge, ne laiſſant de découvert de la pointe de cet inſtrument, que ce qu'on croit devoir entrer pour aller juſqu'à l'eau; on fait tenir les bourſes par un ſerviteur, qui éleve les teſticules pour les éloigner de cette pointe, & qui pouſſe l'eau vers le bas du ſcrotum, où la ponction ſe doit faire. Alors le Chirurgien prend de ſa main droite la lancette qu'il enfonce juſqu'à ce qu'il voye ſortir la ſeroſité, puis de la main gauche il coule ſur le plat de l'inſtrument un ſtilet B. dans les bourſes;

Comment on fait la ponction avec la lancette.

il retire aussi-tôt la lancette, & de la même main qu'il la tenoit, il prend une petite canule C. qu'il conduit dans la playe, en passant le bout du stilet dans la cavité de la canule, qui glissant ainsi le long du stilet, entrera très-facilement; le stilet étant retiré, on laisse par le moyen de la canule évacuer toutes les eaux. Il y en a qui veulent qu'elle y reste quelques jours, afin de favoriser le suintement des humidités dont la partie est pénétrée, & en ce cas on met à la canule un petit ruban D. pour l'attacher; mais ordinairement après que les eaux sont sorties, on ôte ce tuyau, & on met sur l'ouverture un emplâtre de ceruse E. puis une compresse F. trempée dans du vin astringent, & le suspensoir G. afin que les testicules n'étant plus soutenus par les eaux, le soient par le bandage. Voilà comment la plûpart de nos anciens faisoient cette opération.

Opération avec le séton.

Mais quelques-uns d'entre-eux ont soutenu que par le moyen du séton on pouvoit plus commodément tarir les eaux, particulierement quand il y avoit un hydrocéle de chaque côté; ils disent qu'il faut prendre une grosse aiguille droite H. assez longue, enfilée d'une méche I. qu'on passera au travers des bourses du côté gauche au côté droit, prenant garde d'offenser les testicules; puis on y laissera la méche, dont un des bouts sortira par l'entrée que l'aiguille aura faite, & l'autre par celui de sa sortie. De ces deux bouts de méches l'eau distille continuellement jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus une seule goute dans les cavités; quand tout est évacué on retire la méche, on met deux petits emplatres sur les deux ouvertures, puis la compresse & le suspensoir comme à la précédente opération.

Les Modernes ont inventé un petit instrument appellé trocar ou troiscart L. parce que sa pointe est triangulaire; il ressemble au trocar avec le quel on

on fait la paracentèse à l'abdomen, excepté que celui-ci est un peu plus petit: cette ressemblance d'instrument est cause que quelques-uns ont nommé l'operation de l'hydrocéle, la paracenthèse du scrotum. On s'en acquitte ainsi: après avoir élevé le scrotum avec la main gauche, & le pressant, afin que les eaux poussent vers la partie inferieure où on va faire la ponction, on enfonce tout d'un coup cet instrument qui perce avec facilité les membranes, parce qu'elles sont tendues, & l'ayant retiré, on laisse dans la playe la petite canule d'argent M. qu'on y a insinuée pendant que l'instrument y étoit encore pour la diriger; & par ce moyen on tire les eaux jusqu'à la derniere goute: on se contente pour tout appareil de mettre le petit emplatre de ceruse N. sur l'ouverture faite par l'instrument.

Maniere de se servir ici du trocar.

Ces trois manieres ne sont que palliatives, comme je vous ai dit, & elles n'ont pour but que de tirer l'eau contenue dans le scrotum sans s'embarrasser des suites; car quelques mois après l'eau commence à s'y amasser de nouveau & peu à peu: les bourses étant devenues aussi grosses que la premiere fois, on fait une nouvelle ponction, qu'on recommence autant de fois qu'il s'amasse de l'eau dans ces parties.

Ce qu'il faut faire pour guérir radicalement ce mal.

Quand on veut guérir radicalement un hydrocéle, il ne suffit pas d'avoir vuidé les eaux, il en faut empêcher le retour en remplissant la cavité où elles se ramassoient. Pour y parvenir, après avoir preparé le malade par des remedes généraux, on applique une traînée de cauteres potentiels le long de la tumeur; & quand les cauteres ont fait leur effet, il faut sur l'escarre ouvrir la tumeur toute de sa longueur, & jusques au fond du scrotum, afin qu'il ne reste point de sac: on remplit la playe de plumaceaux, on procure la supuration qui entraine avec elle les escarres & les membranes alte-

Aa

rées par le féjour que les eaux y ont fait : on ne touche point aux tuniques ou membranes propres du tefticule, qu'il faut défendre & conferver le mieux qu'il eft poffible. Toutes ces parties ayant fuffifamment fupuré, & la playe étant bien mondifiée, on travaille à procurer une bonne cicatrice, qui fe fait par l'union du tefticule au fcrotum, & aux membranes qui fe joignent tellement enfemble, que ne reftant plus de vuide entre ces parties, on n'a aucun fujet de craindre la recidive. (*a*)

De toutes ces méthodes la derniere eft la meilleure & la plus fûre, mais c'eft auffi la plus longue & la plus douloureufe ; ce qui fait que le Chirurgien la propofe fouvent inutilement, les malades ne voulant point s'y foumettre, ils préferent la cure palliative, & aiment mieux fouffrir à plufieurs fois la douleur que fait la ponction, que de s'abandonner courageufement entre les mains de l'Opérateur, qui en les délivrant d'une maladie fort incommode, particulierement aux gens mariés, leur procureroit une guérifon certaine.

(*a*) Les inconveniens que les Praticiens ont trouvé dans l'ufage du cautere, leur ont fait abandonner cette methode. La plupart fe fervent de l'inftrument tranchant par préference. On fait à la tumeur avec un biftouri droit, une incifion fuffifante pour paffer le doigt indicateur de la main gauche, fur lequel on gliffe une branche de cifeaux, pour ouvrir dans toute fa longueur la poche qui contient les eaux. On remplit enfuite la playe de charpie brute ou de petits lambeaux de linge fin, prenant garde de ne point faire de compreffion fur le cordon fpermatique ni fur le tefticule. On fait fur la partie & aux environs une embrocation d'huile d'*hypéricum*, on couvre le tout de compreffes, d'un couvrebourfe, & d'un bandage appellé *fpica*. On leve cet appareil deux ou trois jours après l'opération, on panfe la playe avec des bourdonnets applatis & des plumaceaux, qu'on couvre d'un digeftif un peu pourriffant, afin de faire tomber par fupuration la membrane qui contient les eaux ; & l'on acheve à l'ordinaire la guérifon de la playe.

Du Pneumatocele. Son étimologie.

LE mot de Pneumatocéle, vient de *Pneuma* qui fignifie efprit ou air & de *Kele* defcente, de maniere que cette maladie eft un amas d'air & de vents dans le fcrotum.

Ce mal eft de deux fortes.

Il y en a de deux fortes, l'une quand les vents font répandus dans l'intervalle des fibres des membranes communes de ces parties, qui font pour lors dans un bourfouflement femblable à celui qu'on voit aux chairs des animaux que les bouchers ont foufiés immédiatement après les avoir tués, & l'autre quand les vents font renfermés dans la cavité du dartos ; de même que les eaux dans l'hydrocéle, les vents n'occupent quelquefois qu'un des deux côtés, & d autrefois ils rempliffent les deux cavités de cette membrane.

Sa formation.

On diftingue ces deux fortes de pneumatocéle en les touchant : quand c'eft un bourfouflement, on fent un emphiféme, & la tumeur obéit au doigt ; mais quand les vents font dans les cavités du dartos, la tumeur réfifte, & le fcrotum eft tendu comme un balon. J'ai vû de petits gueux qui fe perçoient le fcrotum, & qui en fouflant au dedans par le moyen d'un chalumeau de paille, l'empliffoient tellement de vents, qu'il devenoit d'une groffeur extraordinaire : ils fe couchoient enfuite à la porte d'une Eglife le fcrotum découvert, où touchant de pitié les paffans, ils en recevoient des charités dont ils avoient obligation à cette maladie fupofée.

Le pneumatocéle fait par bourfouflement fe guérit par des remedes chauds & réfolutifs, pris tant interieurement qu'appliqués fur la partie : l'ufage du Roffolis du Roi, dont je vous ai donné la defcription en parlant de la tympanite, y eft excellent, de même que tout ce qui fortifie & qui augmente la chaleur naturelle, parce que cette mala-

die ne vient que par un défaut de vigueur ou un relâchement de ressorts qui rend la digestion imparfaite : on se servira exterieurement de cataplasmes fortifians & carminatifs, & on fera des fomentations avec du vin dans lequel on aura mis bouillir des roses, le cumin, la camomille, le melilot & toutes les herbes aromatiques, qui en rapelant la chaleur à cette partie, en dissiperont les vents.

Lorsque les vents sont dans la capacité du scrotum, on y fait de petites ponctions avec cette aiguille emmanchée O. pour les faire sortir : s'ils ne s'évacuoient pas par ces ouvertures trop petites, on auroit recours au troiscart P. comme à l'hydrocéle. Les vents étant sortis par le moyen de la petite canule, on y fait les mêmes fomentations que ci-dessus, on y met une compresse trempée dans le même vin le plus chaud qu'il se peut souffrir, & le suspensoir qui est d'une grande utilité dans cette occasion.

Du Sarcocele. D'où dérive ce terme.

Le mot de sarcocéle est dérivé de *Sarx*, qui signifie chair, & de *Kele*, hergne : c'est une tumeur contre nature, engendrée proche le testicule & faite d'une chair dure & squirreuse, souvent accompagnée de vaisseaux variqueux.

Causes de ce mal.

Cette tumeur est quelquefois produite d'une chair fongueuse & insensible, qui prend naissance & qui croît sur le testicule, comme on voit venir de gros champignons sur des arbres ; cette chair resulte d'un sang grossier & visqueux, qui n'ayant pû être raporté à la masse, se convertit en chair, en s'infiltrant & s'arrêtant dans des parties fibreuses en plus grande quantité qu'il n'est nécessaire pour leur nourriture, & souvent c'est quelque coup, ou quelque froissûre soufferte au testicule qui donne lieu à la génération de cette substance, parce qu'y ayant dilaceration aux fibres

des membranes du testicule, le sang qui s'y porte fait une échymose, & produit une chair fortement attachée à ces membranes. La différence qu'il y a de ces sortes de tumeurs d'avec les véritables descentes, c'est qu'elles sont inégales, raboteuses, & dures, qu'elles commencent par une petite dureté, qui augmentant insensiblement devient extrêmement grosse : ces fongus croissent de la même maniere que fait cette chair qui vient dans les narrines, qu'on appelle polipe ; c'est le contraire dans les descentes, elles surviennent tout d'un coup, & la tumeur est plus égale & plus molle.

Il y a des sarcocéles de toutes sortes de grosseurs ; Fabricius dit en avoir vû de la grosseur de la forme d'un chapeau ; mais en voici un que je vous présente, qui est si prodigieusement gros, qu'il paroîtroit incroyable, s'il n'avoit été mandé par une personne qui n'est pas capable & qui n'a aucun intérêt d'en imposer au public.

C'est à un pauvre Malabou à qui cette effroyable tumeur est survenue dans le scrotum, & qui la porte encore presentement : il est à Ponticheri dans les Indes Orientales, & c'est un R. P. Jesuite qui me l'a mandé, & qui après en avoir fait dessiner la figure me l'a envoyée ; la voilà que j'ai fait graver, & voici la Lettre qu'il m'a écrite, que je raporte ici sans y avoir changé un seul mot.

Comme je suis fort persuadé que vous êtes curieux, sur tout ce qui regarde le corps humain, j'ai crû que je vous ferois plaisir de vous faire part d'une curiosité des Indes, qui me paroît fort extraordinaire.

Il est venu cette année un pauvre Malabou de cinq lieuës d'ici qui avoit un sarcocéle inégal dur comme une pierre, il avoit un pied trois pouces & six lignes de longueur, & un pied trois pouces

de largeur sur le devant, parce que sur le derriere il étoit plus petit ; il avoit de circonference trois pieds six pouces & sept lignes, il pesoit autant que je l'ai pû juger soixante livres. J'ai cru que je ne devois pas manquer à vous en envoyer la figure, ce que je fais avec bien du plaisir, afin que vous en puissiez mieux juger : voici comme cela lui est arrivé à ce qu'il m'a dit.

A l'age de dix ans il lui vint une tumeur au scrotum, les Malabous la lui percerent, il en sortit de la matiere bien louable, l'ayant pansé pendant quelque tems, ils firent fermer cette playe, trois ou quatre mois après il commença de sentir une pesanteur à cette partie, il n'y fit rien de quelque tems, & ensuite il commença à s'enfler un peu ; il fut trouver l'homme qui l'avoit traité autrefois ; cet homme lui mit quelques remedes, cela ne put pas l'empêcher de croître de la grosseur que vous voyez dans cette planche ; au commencement il ne pouvoit point marcher, mais la misere l'obligea d'aller demander l'aumône de portes en portes, il s'est accoûtumé de marcher peu à peu, & de present il ne lui fait pas beaucoup de mal, mais cela l'embarrasse fort par sa pesanteur, & parce qu'il est obligé de marcher fort large.

L'année prochaine je vous envoyerai le derriere de la figure, afin que vous en puissiez mieux juger; s'il se presente quelqu'autre chose, je vous en ferai part, suposé que cela vous fasse plaisir, comme je n'en doute pas, & si j'osois, Monsieur, vous demander la même chose, je le ferois, mais ne l'osant pas, je vous laisse la liberté de le faire ou de ne le pas faire.

Que si vous me jugez capable de quelque chose dans ce pays-ci vous me feriez un sensible plaisir de m'employer en tout ce qui dépendra de moi ; je vous ferai voir par mon attachement que je n'ai

pas de plus grand plaisir au monde que de rendre service à une personne qui a tant de zèle pour la conservation du corps humain : J'espere, Monsieur, que vous en serez bien persuadé, puisque je suis avec respect de tout mon cœur,

Monsieur,

A Ponticheri ce 15. Février 1710. au Royaume de Carvata, aux Indes Orientales.

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,
MAZERET,
de la Compagnie de Jesus.

THevenin propose d'abord l'opération, qui selon lui est l'amputation, tant de la chair superflue, que du testicule ; mais un prudent Chirurgien n'ira pas si vîte. Il ne faut pas qu'il ait recours à l'opération, avant que d'avoir tenté des remedes plus doux, & il n'est pas impossible dans les commencemens de fondre cette chair ; ce que j'ai vû réussir avec un emplâtre porté long-tems & soutenu d'un suspensoir : je prenois de l'emplâtre de Diabotanum, du Divin, & du Devigo, de chacun égales parties que je faisois dissoudre, avec de l'huile de lis, & dont je couvrois un morceau de cuir qui envelopoit le testicule ; je renouvellois cet emplâtre tous les huit jours, & j'en ai vû de bons effets. A l'égard des duretés qui restent à ces parties après une chaudepisse qui sera tombée sur les testicules ; les remedes externes & les cataplasmes dont on a coûtume de se servir, font résoudre le plus subtil de l'humeur, mais le plus grossier dont les membranes du testicule sont abreuvées s'y dessechant, y forme une dureté qu'on fond avec les trois emplatres que j'ai dit, mèlés ensemble.

Si la tumeur au lieu de diminuer grossit, il faut

pour lors en venir à l'opération : mais on ne doit pas d'abord se déterminer à emporter le testicule. Je conseille de ne jamais prendre ce parti que quand il est impossible de le faire autrement ; car les testicules sont des parties si précieuses pour la conservation du genre humain, que nous sommes obligés d'en avoir un soin singulier : & pour cet effet on appliquera une traînée de cauteres au scrotum le long de la tumeur, on procurera la chute des escarres, ensuite ayant découvert la chair attachée au testicule, on tachera de la consumer petit à petit par les remedes que l'art enseigne, usant ou de poudres, ou d'onguens corrosifs, & faisant tous les jours tomber un nouvel escarre, afin de manger la tumeur, & d'en dégager le testicule, qui par ce moyen pourra être conservé. J'ai vû des personnes guéries par cette pratique, mais cette chair étoit presque insensible, & en la consumant les remedes faisoient très-peu de douleur au malade : j'en ai rencontré aussi dont la chair étant plus solide & plus vive, causoit une si grande douleur au patient, qu'on ne pouvoit employer aucun remede corrosif, & alors il en falloit venir à l'amputation. Lorsqu'on ne peut pas l'éviter, & qu'il faut avoir recours à cet extrême remede, l'ouverture ayant été faite par les cauteres, on sépare le testicule des membranes communes, & après l'avoir tiré du scrotum, on fait une ligature aux vaisseaux spermatiques avec un fil Q. & on les coupe avec les ciseaux R. un demi doigt au dessous de l'endroit lié ; anciennement le Chirurgien cauterisoit avec un fer chaud l'extrêmité de ces conduits, comme font les Marechaux aux chevaux qu'ils coupent, & cela pour éviter l'hémorragie : mais aujourd'hui on se contente d'une ligature qui est moins cruelle & qui suffit pour arrêter le sang. On laisse passer hors de la playe un grand bout de fil, pour retirer l'escarre des vaisseaux lorsqu'il viendra à tom-

Usage des cauteres.

De l'amputation des testicules.

ber, & on emplit de plumaceaux la place du testicule retranché, on fait supurer les membranes, on mondifie la playe, & ensuite on en procure la cicatrice.

Je sçai que le Chirurgien a plûtôt gueri le malade quand d'abord il a emporté & la chair & le testicule : je préfere pourtant de tenter la consomption de cette chair avant que de se résoudre à son extirpation : car il faut pour l'une & pour l'autre faire l'ouverture avec les cauteres ; & on ne retarde la seconde opération que de quelques jours, pendant lesquels les remedes pourront trouver la chair obéissante, ce qui donnera au Chirurgien l'avantage d'avoir guéri le malade en lui conservant le testicule ; & en tout cas il aura suivi la regle qui lui est prescrite par les plus grands Maîtres qui est d'éprouver les remedes doux avant que d'en venir aux rudes.

Le Varicocéle & le Cirsocéle sont deux maladies comprises sous le Kirsokéle, qui veut dire une dilatation des vaisseaux, tant de ceux que nous appellons spermatiques, que de ceux dont le scrotum & le dartos sont parsumés. L'étimologie de ce mot se déduit de *Kirsos*, qui signifie varice, & de *Kele*, hernie. Les Auteurs Latins ont donné le nom de *Ramex* à cette maladie.

Du Varicocele & du Cirsocele.

D'où vient le nom de cirsocéle.

Il y a deux sortes de cirsocéle, l'un quand les veines du scrotum & du dartos sont dilatées, alors on l'appelle varicocéle, & l'autre quand la dilatation est aux vaisseaux spermatiques, ce qu'on nomme cirsocéle.

La vûe seule fait connoître le varicocéle, sans qu'il soit besoin d'y toucher, on apperçoit des vaisseaux gros & tortueux qui rampent sur le scrotum en forme de ceps de vigne, & qui sont pleins d'un sang épais & grossier, dont le cours ayant été rallenti dans les veines du scrotum, a causé durant le

séjour qu'y a fait cette humeur inceſſamment augmentée par de nouvelle qui l'a ſuivie, une dilatation conſiderable des tuniques de ces tuyaux, en quoi conſiſte ce que nous nommons varices.

C'eſt l'attouchement qui manifeſte le cirſocéle, on ſent les vaiſſeaux attachés à la partie ſupérieure du teſticule durs & gros comme les vers de terre, dont ils ont la forme ordinaire, étant tortueux comme quand ces vers ſe racourciſſent ; c'eſt la même cauſe qu'au varicocéle, c'eſt-à-dire, un ſang gluant & compacte qui a de la peine à remonter pour ſe remêler à la maſſe.

Cauſes de ces maux.

Je dis avec tous les Auteurs que ces maladies ſont cauſées par la groſſiereté du ſang ; mais il y faut ajouter deux diſpoſitions qui dépendent de la mécanique & de la ſtructure de ces parties. La premiere, c'eſt que le ſang porté dans les vaiſſeaux du ſcrotum n'ayant en lui-même aucun mouvement qui le faſſe avancer, il y doit ſéjourner juſqu'à ce qu'il ſoit contraint d'en ſortir par l'action de quelque organe : la ſeconde c'eſt que n'y ayant ni muſcles ni membranes qui puiſſent preſſer les canaux pour obliger le ſang à continuer ſa route, la portion de cette humeur qui n'a pas pu remonter & celle qui aborde de nouveau, contraignent par leur ſéjour les tuniques de ces mêmes conduits de s'élargir ; car deux choſes font couler le ſang quand il eſt dans les veines, l'une eſt l'impulſion du ſang artériel, que la puiſſante contraction du cœur, & le propre reſſort des arteres lancent dans les parties, & l'autre la preſſion des muſcles & des membranes. Ce dernier ſecours manque ici, il n'y a donc que le premier qui puiſſe produire ce mouvement, & ſouvent il n'eſt pas aſſez fort pour obliger le ſang de continuer ſa route, ce qui contribue à ces maladies, principalement quand le ſang eſt trop épais.

En vous diſant que ces maladies étoient de dilatations des vaiſſeaux du teſticule & du ſcrotum, ou du dartos, j'ai entendu parler des veines ſeulement, car elles ne viennent jamais aux arteres : ſi une artere ſe dilatoit, ce ſeroit une anévriſme, & il y auroit pulſation, mais ici c'eſt toujours l'engorgement des veines qui fait le varicocéle, & le cirſocéle.

Ils n'arrivent qu'aux veines.

Ces maladies ne ſont point une extrême douleur, elles ſont ſuportables, & elles ne cauſent qu'une peſanteur & une inquiétude qui chagrinent ceux qui en ſont affligés, & qui leur font avoir recours au Chirurgien. Elles ſont plus ordinaires aux gens replets & ſanguins, & le plus ſouvent à ceux qui vivent dans la continence, & rarement à ceux qui uſent des plaiſirs du mariage.

La cure n'en eſt pas aiſée : on peut la tenter au varicocéle, mais elle n'eſt pas heureuſe dans le cirſocéle, c'eſt pourquoi le Chirurgien ne doit pas témérairement en promettre la guériſon.

Préparation du malade.

Si c'eſt un varicocéle, il faut commencer par ordonner pluſieurs ſaignées pour deſemplir les vaiſſeaux, & faire obſerver un régime de vivre exact, pour éviter la plenitude, puis mettre ſur la partie une groſſe compreſſe trempée dans du vin aſtringent, & par deſſus un ſuſpenſoir qui ſoutienne & preſſe ces parties pour faciliter au ſang ſon cours ordinaire. Les Anciens cautériſoient ces veines en pluſieurs endroits avec des cautéres actuels & pointus ; mais cette pratique trop cruelle n'eſt plus en uſage. C'eſt avec bien plus de raiſon qu'aujourdhui on les ouvre avec la pointe de la lancette S. quand par les remedes généraux, comme par le vin aſtringent & le ſuſpenſoir, le malade ne ſe trouve point ſoulagé : le Chirurgien ouvrira donc ces veines dans les endroits où elles ſont le plus tumefiées, il en fera dégorger tout le ſang, il ſe ſervira du même vin & du ſuſpenſoir, & par ce moyen il pourra parvenir à la guériſon en don-

nant passage au nouveau sang pour continuer sa circulation.

L'extirpation du testicule est pire que le mal. Si c'est un cirsocéle, tous les Auteurs conviennent qu'il n'y a qu'un seul moyen d'en guérir, qui est l'amputation du testicule : je trouve le remede pire que le mal, c'est ce qui a fait que je ne m'en suis jamais servi. Je conseille pour lors de se faire saigner de tems en tems, de ne point trop manger, de ne pas faire d'exercice violent, & de porter toujours un suspensoir qui épargne la douleur que causeroit le testicule s'il n'étoit pas soutenu ; & à moins qu'on n'y soit obligé par une nécessité indispensable, on ne doit point proposer la guérison de cette maladie aux dépens d'un testicule, puisque d'ailleurs on la peut rendre supportable par le moyen que je viens de dire.

DE L'HERNIE HUMORALE. LA cinquiéme & derniere espece de maladies qui arrivent au scrotum, & à qui on a donné le nom de hernie par ressemblance, est l'hernie humorale, ainsi appellée, parce qu'elle est faite d'humeurs qui se jettent dans cette poche.

Définition. La hernie humorale est donc un dépôt d'humeurs qui se fait peu à peu dans le scrotum, de sorte que c'est proprement un abscès qui se produit dans cet endroit.

Causes. Quand un corps est cacochyme, & que par la corruption du sang il y a disposition à abscès, le dépôt se peut faire au scrotum comme par tout ailleurs ; mais ordinairement cet abscès est déterminé à telle ou telle partie par une cause primitive comme si un coup ou une chute qui aura froissé ou meurtri le scrotum, ou si après la ponction faite à une hydrocéle, on n'a pas porté un suspensoir, ou qu'on ait fait un exercice violent, il en pourra arriver une fluxion sur cette partie qui abscédera ensuite, comme je l'ai observé à un maître d'Hôtel de la Reine, de quoi on vouloit imputer

la faute au Chirurgien qui en avoit fait la ponction quoiqu'il l'eût très-bien faite. Une chaudepisse mal pansée, & qui sera tombée sur le testicule, y peut faire un abscès, & plusieurs autres accidens sont capables de faire naître ce mal.

Les humeurs qui se jettent dans le scrotum ne sont jamais en petite quantité, tant à cause de sa situation basse, que parce qu'il est capable de les recevoir & de les contenir.

On connoît cette maladie par la tumeur & par la tension des bourses, par la douleur & par la rougeur qui y surviennent, & par la fiévre qui l'accompagne, ce qui engage le Chirurgien à avoir promptement recours aux remedes généraux & particuliers. Signes.

La saignée ne doit point être épargnée dans cette occasion, le regime de vivre doit être leger, ne prenant de la nourriture que pour ne pas mourir de faim ; il faut tenir le ventre libre par des clysteres doux & anondins, & sur-tout être couché, afin de ne pas procurer aux humeurs un moyen de tomber encore sur la partie affligée. Préparation du malade.

Le Chirurgien tentera la résolution par des remedes & des cataplasmes chauds & astringens appliqués sur la partie : on les prépare avec les quatre farines, les poudres de roses, de camomille, de melilot, d'écorces de grenades, & la terre cymolée, le tout cuit avec l'hydromel & la lessive de sarment, ils doivent être renouvellés souvent ; parce que les nouveaux font plus d'effet, & parce que cette maladie est pressante. Si après l'usage de ces remedes il ne voit point de diminution, & qu'au contraire il s'apperçoive de quelque disposition à la gangrene qui attaque bien vîte cette partie, il ne faut point qu'il en differe l'ouverture.

Quand la nécessité pressera il fera l'opération sur le champ avec la lancette à abscès T, mais s'il la Opération.

peut retarder de deux ou trois heures, il faudra qu'il applique une trainée de cauteres sur laquelle il fera son ouverture après qu'ils auront eû leur effet. Cette maniere est préferable à la lancette, parce que l'escarre étant tombé, l'ouverture est plus grande, & on peut plus commodément porter les remedes convenables pour mondifier la playe, qu'il pansera ensuite avec des onguents vivifians & balsamiques pour resister à la pourriture qui n'est que trop frequente aux abscès de ces parties, parce qu'elles sont d'un tissu fort lache, & que les filtres qu'elles renferment peuvent recevoir beaucoup d'humeurs. J'ai vû entr'autres un malade où le scrotum & le dartos étoient si gangrenés qu'ils tomberent tous entiers, & les testicules furent tous dépouillés de leurs membranes communes : il guérit néanmoins par l'adresse & les bons soins du Chirurgien.

DE LA RELAXATION DU SCROTUM.

QUand le scrotum est trop relâché, on appelle cette indisposition Racossis derivé du mot Grec *Racos*, qui signifie un morceau de linge usé ou moüillé; parce qu'en cet état le scrotum est tellement mince, allongé & pendant, qu'il ressemble à du linge usé & moüillé; mais ce mot de Racossis est pris en deux manieres, ou pour la maladie, ou pour l'opération qui y convient. Quand c'est pour la maladie, il vient de Racos, comme je vous ai dit; quand c'est pour l'opération, il est dérivé de *Rossein*, qui signifie couper, parce qu'elle consiste à couper du scrotum ce qui en est trop relâché.

On doit moins regarder ce relâchement comme une maladie, que comme une infirmité à laquelle on remedie en assujettissant la personne à porter un suspensoir qui ne la fatigue point, & qui ne l'empêche pas de faire toutes les fonctions nécessaires à la vie.

Causes.

Cette relaxation vient d'une abondance d'humidités qui abreuvent cette partie & qui la font étendre plus qu'elle ne doit, comme il arrive à une peau qui étant moüillée est plus capable d'extension que lorsqu'elle est séche.

Médicamens qui y conviennent.

Les remedes dessicatifs & astringens conviennent à sa guérison ; tels sont l'eau de chaux, le vin dans lequel on aura fait boüillir de l'absinthe, de la noix de galles & du cumin. Ces remedes doivent être préferés à l'opération, qu'on ne doit faire qu'à ceux qui veulent en guérir promptement & radicalement, & qui malgré tout ce qu'on leur peut dire, sont determinés à la souffrir.

Pour se mettre en état de la faire, il faut comme à toutes les autres opérations, disposer son appareil qui consiste en une paire de ciseaux, une aiguille enfilée d'un fil ciré, quelques plumaceaux plats couverts d'un astringent, un emplâtre de ceruse, une compresse & un suspensoir.

Maniere d'operer.

Avant l'opération on fera relever les testicules par un serviteur ; puis tirant le scrotum en enbas, on coupera ce qu'on jugera de superflu avec ces ciseaux R. de la même façon qu'on coupe un morceau de drap qu'on trouve trop long ; ensuite avec l'aiguille V. enfilée d'un fil ciré X. on joindra par la suture du pelletier les deux bords de la peau coupée, & on mettra les plumaceaux sur cette suture, qu'on couvre de l'emplâtre & de la compresse & enfin du suspensoir.

Après l'opération on porte le malade dans le lit qu'on lui fait garder pendant quelque tems ; on pansera cette maladie comme une playe simple, & lorsqu'on croira que la réunion sera faite on ôtera le fil, & après la parfaite guérison on lui fera porter encore le suspensoir pendant quelques mois.

Utilité qu'on en retire.

Quoique cette opération soit peu pratiquée, elle a néanmoins son utilité lorsqu'elle est une fois faite, car les testicules étant ainsi soutenus & ne pen-

dant point, ils ne tirent plus par leur propre poids les vaisseaux spermatiques, & ne causent plus cette inquietude chagrinante qui désole ceux qui ont une telle incommodité.

De la Castration.

SI je vous ai parlé jusqu'à present de plusieurs opérations de Chirurgie, & si je vous les ai demontrées, ce n'a été que pour vous instruire des moyens de les bien faire, & par leur secours de guérir une infinité de maladies qui les demandent. Mais en vous entretenant aujourdhui de la castration, mon intention est moins pour vous l'enseigner que pour vous détourner de la pratiquer, & vous faire voir qu'une opération aussi pernicieuse au genre humain & à l'Etat doit être absolument bannie.

Cette opération devroit être defendue.

L'Auteur de la nature n'a pas voulu rendre les êtres particuliers immortels par eux-mêmes, mais il a permis qu'ils se perpetuassent en se produisant les uns les autres chacun dans son espece. Pour entendre la maniere dont se fait la génération, il faut sçavoir que de chaque animal il se fait un écoulement d'une certaine matiere, qui en se joignant dans un lieu convenable, avec ce qui se dégage d'un animal d'un autre sexe, engendre un troisiéme animal qui tient de l'espece des deux; & de chaque plante il se sépare une graine capable de produire une plante semblable à celle dont elle a été separée. Ce qui se détache de la femelle est appellé un œuf, parce qu'il renferme en petit un animal que les corpuscules communiqués par le mâle vivifient. C'est un moyen uniforme dont Dieu s'est servi pour former tout ce qui a vie, l'homme même n'étant pas excepté de cette regle générale; il y a cette seule difference que les animaux volatiles, les poissons & les insectes couvent l'œuf hors d'eux-mêmes, mais la femme & les femelles des autres animaux le couvent au dedans d'elles-mêmes, desorte qu'on peut dire que tous les

les êtres viennent des œufs, donnant ce nom aux graines, parce qu'elles y ont un grand raport; mais tous ces œufs seroient infeconds si la semence masculine n'étoit filtrée par les testicules des males; si donc on les ôte à l'homme, on rend les femmes steriles, & ainsi on empêche la plus belle opération de la nature, sçavoir la conservation perpetuelle du genre humain par les reproductions successives. C'est pourquoi les Royaumes & les Républiques ont interêt de s'opposer à la castration; ceux à qui on la fait sont tous gens qui restent fort inutiles étant incapables de faire fleurir les sciences, d'entretenir le commerce, & de cultiver la terre, n'ayant aucune vigueur pour soutenir les travaux, & pour resister aux ennemis.

Les animaux & les plantes se produisent par des œufs.

On excuse les Turcs chez qui cette amputation est en usage. La pluralité des femmes qui leur est permise par leur Loi, les engage d'avoir plusieurs domestiques pour les garder, & comme par la chaleur du climat les femmes de ce pays sont fort amoureuses, & qu'au défaut du mari elles satisferoient leurs passions avec les esclaves, ainsi qu'il est arrivé très-souvent, ils font chatrer ces esclaves avant que de les mettre avec leurs femmes, & on les appelle pour lors Eunuques, à qui on coupe dans ce tems ci la verge & les testicules, de crainte qu'ils ne se servent de cette partie pour badiner avec elles.

Pourquoi la castration est permise chez les Turcs.

Chez les Italiens la castration est aussi fort fréquente, mais par un autre motif. Ils sont tellement amateurs de la Musique, qu'aussi-tôt qu'ils voyent un enfant qui a de la disposition à bien chanter, ils le font châtrer pour lui conserver la voix, faisant cette opération aux jeunes-gens dans un tems où ils n'en prévoyent pas les consequences. Mais par la suite ils ont tout le loisir de se repentir de l'avoir souffert, comme je l'ai souvent oüi dire aux Italiens de la Musique du Roi, lesquels sont

Est fréquente en Italie.

au désespoir, de se voir pour le seul agrément de la voix qui leur reste, dans un état d'imperfection qui les sépare de la familiarité des autres, & les expose au mépris du beau sexe.

C'est encore une erreur de croire que les châtrés soient exemts de certaines maladies, comme de la goutte, de la ladrerie, ou de l'élephantiasis & de la mort subite. L'expérience fait voir qu'avec les maladies communes à tous les hommes, les châtrés ont encore plusieurs défauts qui leur sont particuliers; ils sont puants, ils ont un tein jaune, le visage ridé & la voix effeminée, ils sont insociables, dissimulés, fourbes, & on ne leur voit pratiquer aucune vertu humaine.

Vices des châtrés.

C'est donc avec raison que je condamne la castration, & que je ne prétends point vous faire voir comment elle s'execute. S'il y a des Chirurgiens assez barbares pour vouloir l'entreprendre, je les envoye aux Maréchaux & aux Chaudronniers qui la font aux chevaux & aux chiens, & qui les en instruiront mieux que moi, parce que je ne l'ai point faite, ni n'ai jamais voulu la voir faire. Je vous dirai seulement que s'il arrivoit que ces parties fussent corrompues & que la personne ne pût guérir autrement que par l'extirpation, il faudroit après avoir ouvert les membranes du scrotum, sans offenser les vaisseaux spermatiques ni leur gaine, lier ces vaisseaux environ un doigt audessus de ce qu'on veut retrancher, & après l'incision laisser pendre un bout de fil au dehors de la playe, afin qu'ils ne puissent pas répandre du sang dans le ventre après y avoir été remis, & qu'on ait la liberté de retirer la portion que la nature séparera : traitant au reste cette playe avec les digestifs, les défensifs, l'embrocation, & se servant de compresses & du suspensoir sans oublier les remedes généraux; pour éviter la fluxion qui ne manqueroit pas de s'y faire. (a)

Maniere de faire la castration.

(a) M. Dionis, qui semble d'abord condamner en général la castration, convient cependant ici qu'il faut

y avoir recours lorsque le testicule est corrompu. En effet, si l'on a lieu de blâmer les nations & les personnes qui ôtent sans nécessité à l'homme une partie, par le moyen de laquelle il se peut procurer une espece d'immortalité; on doit loüer au contraire les Chirurgiens, qui par le secours de cette opération guérissent des maladies souvent dangereuses, presque toujours incurables, & qui empêchent l'usage de la partie qu'on retranche.

Ce qui oblige le plus souvent de faire l'opération de la castration, c'est le gonflement & l'obstruction du tissu vasculaire qui compose la masse du testicule.

Les coups, les chutes, une forte compression de cette partie, la retention de la matiere séminale dans les hommes extrêmement sages, un dépôt d'humeurs qui se forme après la supression de l'écoulement d'une chaudepisse, & qu'on nomme improprement chaudepisse tombée dans les bourses, sont autant de causes différentes de cette maladie, qu'on pourroit appeller spermatocele. L'inflammation, la tension, une douleur qui se continue presque toujours le long du cordon jusques dans le ventre, & la fiévre, simptôme de la douleur, en sont les suites ordinaires.

Des cataplasmes anodins appliqués sur la tumeur, les saignées du bras réitérées, une diete exacte & humectante, & les lavemens émolliens sont les remedes qu'il faut employer d'abord pour la guérir. S'ils font cesser la douleur, & s'ils diminuent la tension, il faut joindre au cataplasme anodin les émolliens. Quelque tems après on employera les repercussifs convenables seuls. Enfin si le testicule se trouve encore un peu dur gonflé, on fera sur la partie de petites frictions d'onguent mercuriel, & on y appliquera l'emplâtre de *Devigo cum mercurio quadruplicato*, ou celui que propose l'Auteur en parlant du sarcocele. Cependant on fera prendre interieurement au malade des delayans, des apéritifs, des fondans, & des purgatifs. Quand la maladie resiste à ces remedes, il faut alors en venir à l'operation. Car les liqueurs s'épaississent & se confondent avec les vaisseaux, desorte que le testicule n'est plus qu'un corps dur, schirreux ou carcinomateux, & par consequent incurable.

Les abscès qui se forment dans le testicule n'obligent pas toujours à le couper; car on en a quelquefois guéri en les ouvrant, & en les traitant comme les abcès qui se forment ailleurs. Ce n'est qu'après avoir essayé inutilement de les guérir de cette maniere qu'on doit faire la castration.

Toutes les playes du testicule n'obligent pas toujours à faire cette dangereuse opération : on en a traité souvent avec succès lors même qu'une portion du testicule avoit été emportée.

Lorsque le Chirurgien a reconnu la necessité de l'operation, & qu'il a preparé le malade par les remedes géneraux, il le place sur le bord d'un lit, il lui fait tenir le bras & les jambes par quelques personnes; il pince d'un côté la peau du scrotum, & la fait pincer de l'autre, desorte qu'elle fasse un pli transversal; il prend son bistouri, & fait au milieu de ce pli une incision qu'il étend haut & bas, c'est-à-dire, depuis l'anneau jusqu'au bas du scrotum, à la faveur d'une sonde crenelée introduite entre ses membranes, il découvre ainsi la tumeur, sans toucher aux membranes propres du testicule & du cordon; il dégage ensuite le cordon & le testicule des parties qui les environnent, ce qui se fait, soit en déchirant les membranes, soit en les dissequant, il fait suspendre le testicule sans le tirer, il passe autour du cordon & à quelque distance de l'anneau plusieurs brins de fil de chanvre cirés & unis ensemble, il fait d'abord deux nœuds simples vis à-vis l'un de l'autre, & ensuite celui du Chirurgien; enfin il coupe le testicule environ à un demi pouce de distance de la ligature. Si l'artere de la cloison donne du sang, il en fait la ligature avec du fil & une petite aiguille courbe. Si le scrotum se trouve extrêmement distendu par le volume du testicule, il en coupe une partie. Il remplit la playe de charpie brute ou de petits lambeaux de linge usé, il en environne le cordon, il couvre le tout de compresses & d'un trousse-bourse, & le soutient avec un bandage appellé spica de l'aine, qui doit faire une médiocre compression sur les os pubis. Il previent & calme les accidens par les saignées, les lavemens émolliens & une diete exacte: il ne leve l'apareil que deux ou trois jours après l'opération : il panse la playe avec des bourdonnets plats & mollets, dont il remplit mollement tous les vuides, & qu'il couvre de plumaceaux; le tout doit être chargé d'un digestif simple. On fait pendant les premiers jours une embrocation d'huile d'hypericum aux environs de la playe & sur le ventre. Dans la suite on ne soutient l'appareil qu'avec un suspensoir. Quand on ne craint plus les accidens, on traite la playe comme une playe simple. Les ligatures tombent ordinairement entre le huitiéme & le douxiéme jour de l'opération.

Quelques Praticiens, après avoir degagé le cordon

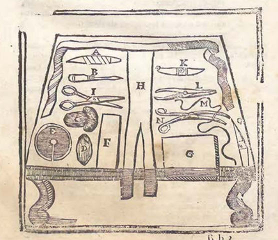
des parties qui l'environnent, en font la ligature avant que de degager & de separer le testicule des parties voisines, & coupent l'anneau, comme on le fait dans le bubonocele.

Si le cordon spermatique se trouve plus gros qu'à l'ordinaire, il faut examiner s'il n'est point tombé dans sa gaine quelque portion d'intestin, comme cela est quelquefois arrivé; car il faudroit en faire la reduction avant que de faire la ligature.

Il n'est pas necessaire de passer le fil au travers du cordon, parce que toute partie qui est liée se gonfle au-dessus & au-dessous de la ligature, ce qui empêche le fil de glisser & de tomber.

Dans cette operation, comme dans toutes les autres où il est nécessaire que l'Operateur voye ce qu'il coupe, il doit avoir beaucoup de petits lambeaux de linge pour étancher le sang.

Fig. XXIV. POUR LES OPERATIONS DE L'ANUS.



De l'anus, & ce que c'est.

L'Anus a ses maladies autant & plus qu'aucune autre partie du corps, parce qu'étant l'égout des impuretés les plus grossieres, & comme un évier par où sortent toutes les immondices de la cuisine, il doit être souvent irrité & sujet à des dépôts à raison des matieres âcres qui sont déterminées vers cet endroit. De ces maladies les unes se guérissent par remedes, soit universels, soit particuliers, & les autres par l'opération de la main, c'est de ces dernieres dont je vais vous parler, & en même-tems vous montrer les opérations qu'elles demandent, & que je réduits à cinq ; sçavoir, la premiere de percer l'anus quand il est clos, la seconde de remettre le boyau quand il est tombé, la troisiéme, de guérir les condilomes, crêtes, ragades, & fungus qui surviennent à cette partie, la quatriéme de traiter les hémorroïdes; & la cinquiéme d'ouvrir les fistules de l'anus.

Il demande cinq opérations.

Causes de la clôture de l'anus.

QUelques Auteurs disent que le fondement peut être clos en deux manieres, ou naturellement quand l'enfant vient au monde sans y avoir d'ouverture, ou accidentellement, quand par negligence on aura laissé les bords ulcerés de cette partie se coller & se cicatriser ensemble. J'ai vû des enfans avoir en naissant le fondement clos, mais je n'en ai point trouvé à qui il se fût fermé par accident, & même je le crois impossible, parce que les gros excrémens qui sortent par là tous les jours l'obligeant de s'ouvrir pour leur livrer passage, ne donneroient pas le tems aux côtés de l'ulcere qui s'y seroit formé, de se joindre ensemble, c'est pourquoi regardant cette espece de clôture comme imaginaire, je ne vous parlerai que de celle qui est naturelle.

On ne s'apperçoit point ordinairement le premier jour de la naissance, que l'enfant ait ce dé-

faut, mais le deuxiéme ou le troisiéme, quand il ne se salit point, on en doit chercher la cause : il faut que le Chirurgien y remedie aussi-tôt qu'on s'en est apperçû, parce que l'enfant périroit, si on ne donnoit promptement issue aux excrémens retenus : les mêmes excrémens facilitent quelquefois l'opération ; car en poussant la membrane qui leur sert de barriere, ils découvrent l'endroit où on doit en faire l'ouverture. Si cette membrane est mince on la perce aisément ; mais si elle est épaisse & forte, comme je l'ai vû dans un sujet où la marque de l'anus ne paroissoit presque point, on a plus de peine à y faire le trou nécessaire. On peut pour cela se servir de la lancette A. ou du bistouri B. & l'enfoncer jusqu'à ce qu'on voye sortir une matiere noire appellée mœconium, que les enfans rendent immédiatement après leur naissance. Cette ouverture se fera par deux incisions qui s'entrecroiseront où doit être le lieu de l'ouverture du fondement, ce qui la disposera davantage à prendre la figure ronde de l'anus, que si on n'avoit fait qu'une simple incision en long. Après qu'on aura donné à l'enfant le tems de se vuider, on mettra une tente de charpie C. enduite d'un jaune d'œuf battu avec un peu d'huile ; on doit proportionner la grosseur & la dureté de la tente, ensorte qu'elle ne puisse faire que peu de douleur, & qu'elle laisse la liberté à de nouveaux excrémens de la pousser dehors, en cas qu'il y en eût à sortir, puis on appliquera le plumaceau D. & l'emplâtre E. ensuite la compresse F. & par dessus l'autre compresse G. le tout étant retenu par la bande figurée en T. marquée H.

Maniere de l'ouvrir.

Pansement.

Il est inutile de se servir d'une tente canulée comme on feroit dans d'autres ouvertures, parce qu'on ne doit point apprehender ici que la réunion se fasse. Si le premier jour on n'avoit pas fait l'ouverture assez ample, ni de la figure qu'el-

Comment on rectifie cette opération.

le doit être, il faudroit la réformer le lendemain, & pour perfectionner cette opération, on débrideroit par le moyen de la pointe du biftouri chaque pli de la circonférence de l'anus, en découpant en forme de rofette la membrane qui en faifoit la clôture ; afin qu'il ne reftat rien qui pût dans la fuite l'empêcher de s'ouvrir autant que les gros excrémens le demanderoient pour fortir, & de fe fermer exactement après leur fortie.

L'appareil.

Cette opération n'a pas befoin qu'on en prépare l'appareil avant que de la faire, parce qu'en premier lieu on perdroit des momens qu'il faut employer à foulager l'enfant qui fouffre, & que le tems qui fe paffe néceffairement entre l'opération & le panfement pour donner moyen à l'enfant de vuider le mœconium & les excrémens retenus, eft fuffifant pour cette préparation.

Réduction du boyau rectum.

CEt inteftin tombe quelquefois, & fe pouffe en dehors aux enfans quand on les a laiffés trop crier, & aux adultes qui fe feront efforcés en différentes occafions : il fe retourne pour lors, comme on feroit un doigt de gand, & il fort plus ou moins felon les efforts qu'on a fait : je l'ai vû fortir de la longueur d'un demi pied, & de la groffeur du bras. Cet accident arrive à ceux qui ont une pierre dans la veffie, par des efforts qu'ils font pour piffer ; & fouvent durant l'opération de la pierre, non-feulement ce boyau pouffe au dehors avec violence les excrémens qu'il contenoit, mais encore il fort lui-même, y étant excité par les douleurs qu'on fouffre dans cette opération ; ce qui ne doit point empêcher l'Opérateur de continuer fon chemin ; car après que la pierre eft retirée, il remet facilement l'inteftin dans fa place.

Caufe de la fortie du boyau.

Les épreintes caufées par diffenterie font fouvent fortir ce boyau, & d'autrefois il tombe au dehors par les rudes douleurs d'un accouchement labo-

rieux : on ajoute aux efforts extraordinaires, pour caufe de ce mal la foibleffe ou la paralifie des mufcles releveurs de l'anus, ou bien l'exceffive abondance des humidités qui abreuvent ces parties.

Un Chirurgien ne fe peut pas méprendre fur cette maladie, puifque le premier coup d'œil la fait reconnoître ; ainfi fans perdre de tems à queftionner le malade ou les affiftans fur ce qui peut en être la caufe, il faut qu'il fe mette en état de faire la réduction au plûtôt, & pour cet effet il ne s'embarraffera point de difpofer l'appareil qu'il n'ait remis le boyau dans fa place. S'il peut avoir promptement du vin chaud, il en baffinera le boyau forti avec un linge ou une éponge, puis le comprimant doucement avec fes doigts, & le repouffant il le fera rentrer, ce qui s'accomplit quelquefois avec affez de facilité. Ceux qui font fujets à cette chute, en peuvent faire eux-mêmes la réduction, comme ceux qui ont des defcentes fe les réduifent fouvent avec moins de peine que ne feroit un autre. Il y a des enfans qui par leurs cris continuels en rendent la réduction plus difficile, auquel cas on prendra le tems que l'inteftin fe retrecit par un mouvement vermiculaire qui lui eft propre ; car les efforts feroient inutiles, fi on le repouffoit dans le tems qu'il groffit par fon mouvement périftaltique.

La plus grande difficulté de cette opération n'eft pas de remettre le boyau, c'eft de le retenir en fa place quand il eft remis ; pour y parvenir on met fur l'anus auffi-tôt que la réduction eft achevée, une compreffe qu'on fait tenir par quelqu'un pendant qu'on prépare l'appareil, de crainte que le boyau ne reffорte durant ce tems-là.

De l'appareil.

L'appareil ne confifte qu'en deux compreffes fort épaiffes, dont l'une eft longitudinale F. pour la placer entre les deux feffes, & l'autre quarrée, G.

pour appuyer sur l'anus avec un bandage en T. marqué H. dont le chef pendant est fendu en deux pour les passer à côté des bourses, & les attacher au circulaire qui tourne autour du corps. On trempe les compresses dans un vin astringent fait avec l'absinthe, la noix de galles, l'écorce de grenades, l'alum, & les fruits verds du bois de gayac, le tout bouilli dans du vin rouge. Il faut avoir de ce vin tout prêt, parce que si le boyau retomboit, au moment qu'on va à la selle, il faudroit avant que de le réduire, le bassiner avec ce vin, qu'on fait chauffer toutes les fois qu'on s'en veut servir. Ce remede est excellent pour guérir ces chutes du rectum, car en même tems que par son astriction il resserre les fibres du boyau, par sa chaleur il en fortifie les muscles releveurs.

Divers expédiens pour empêcher la rechute.

Ce qu'il y a de plus embarrassant dans ces sortes de maladies, c'est que toutes les fois qu'on se présente au siege le boyau retombe, ou bien il est prêt à tomber; pour l'éviter on ordonne que le malade soit assis entre deux ais fort étroits, qui serrant les fesses empêcheront le boyau de sortir; il faut qu'il ait les jambes étendues, & qu'il s'efforce le moins qu'il est possible pour se décharger des excrémens. On peut aussi faire à un ais un trou de la grandeur d'une piece de trente sols, & mettre autour de ce trou un petit bourlet, qui comprenant la circonference de l'anus l'empêchera de tomber pendant que le malade va à la selle: si c'étoit un enfant, sa mere ou celle qui a soin de lui, mettant deux de ses doigts à côté de l'anus quand les excrémens s'évacuent, préviendra la fréquente sortie de ce boyau: & enfin toutes les fois qu'il sort, il faut le bassiner avec le vin décrit ci-dessus, puis le rétablir, & maintenir toujours dessus avec le bandage une compresse trempée dans le même vin, ce qui l'accoutumera à rester dans sa place, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois.

Abus des Cauteres.

Il y a eu des Auteurs assez cruels pour conseiller d'appliquer tout autour de l'anus plusieurs cauteres actuels à pointe d'olive rougis au feu, pour cauteriser la circonference de cette partie; ils prétendent par ce moyen consumer l'humidité qui en relâche les muscles releveurs, & esperent que les cicatrices qui en resteront; resserrant l'anus l'empêcheront de tomber. Je n'ai jamais vû pratiquer cette opération, & je crois que si un Chirurgien la vouloit mettre en usage, il ne trouveroit personne qui ne s'y opposât, & avec justice, puisqu'on peut guérir ces maladies, sans se servir du fer ardent qui fait horreur à ceux même qui en entendent parler.

Invention de Blegny.

Le sieur Blegny qui ne manquoit pas d'inventions, vouloit qu'on retint le boyau dans sa place avec le jabot d'un coq d'inde, lequel on soufloit pour le faire enfler après qu'on l'avoit introduit dans l'anus, ce qui empêchoit bien que le boyau ne descendit; mais comme il faut ôter cette machine & la remettre toutes les fois que le malade veut aller à la selle, & que c'est dans de telles occasions que le boyau retombe, je la crois de peu d'utilité & très-incommode à s'en servir, d'autant plus que les compresses & le bandage font le même effet, & ne sont pas si embarrassans.

DES CONDILOMES, CRÊTES, RAGADES & FUNGUS.

CE mot de Condilome est dérivé de *Kondylos*, qui signifie jointure; il a été donné par ressemblance, à cause que les petites tumeurs qui font les condilomes, sont semblables aux tumeurs que font les jointures.

Cause du Condilome.

Le condilome est un tubercule ou éminence calleuse qui s'éleve dans les replis de l'anus, ou bien une enflure & un endurcissement des rides de cette partie, il vient souvent de ces tumeurs aux orifices de l'uterus, elles sont causées par fluxion d'humeurs grossieres & terrestres sur cet endroit,

où on observe quelquefois de l'inflammation & de la douleur, & toujours de la dureté qu'il faut

Remedes. ramollir par médicamens doux, rafraichissans & émolliens : on en a vû qui cédoient à ces remedes, & qu'on a guéris sans être obligé d'en venir à l'opération. Mais quand les remedes géneraux & particuliers n'ont pas réussi, la main y doit prêter secours.

Maniere d'opérer. On ne peut pas marquer précisement la maniere de faire l'opération, parce qu'elle dépend de la figure du condilome ; s'il a la base étroite, il le faut lier avec du fil de lin ou de la soye, & l'ayant bien serré à diverses reprises on attendra qu'il tombe de lui-même : Si la base étoit trop large pour souffrir la ligature, il la faudroit couper avec des ciseaux la tenant ferme par des pincettes, & on l'emporteroit ainsi tout d'un coup. Mais si les ciseaux n'y convenoient point, parce qu'il n'auroit pas une figure commode pour cela, ou qu'il seroit trop dur, on se serviroit du Bistouri K. avec lequel on le couperoit très-proche de la racine, & s'il en sortoit beaucoup de sang, ce qui est presque ordinaire à cause de la quantité de veines qui arrosent l'anus, on l'arrêtera avec les poudres astringentes, & ensuite on pansera la playe par des remedes mondifians pour détruire & consumer les racines, & par des dessicatifs pour en obtenir la cicatrisation.

Des Crêtes qui viennent en cette partie. Il survient au tour du fondement des excroissances qu'on appelle des crêtes, parce qu'elles ressemblent à des crêtes de coq. Il est rare qu'on n'en remarque qu'une à la fois, il y en a d'ordinaire plusieurs ensemble qui bordent l'anus. Quand ces sortes de crêtes sont petites & qu'elles n'incommodent point, je conseillerois de les laisser & de n'y point toucher ; mais lorsqu'elles croissent trop & qu'elles embarrassent, il faut s'en défaire, & c'est toujours par l'opération qu'on y parvient ; elle se

fait par la ligature, ou par cautérisation, ou par amputation.

Utilité de l'amputation. Des trois manieres, la derniere est la meilleure, parce qu'elle est la plus prompte & la plus sûre : le Chirurgien prendra de la main droite une paire de ciseaux I. & de l'autre il tiendra une crête qu'il coupera proche de l'anus, les emportant toutes de même les unes après les autres, & dès qu'il aura laissé couler une poëlette de sang pour dégorger la partie, il répandra des poudres astringentes pour arrêter cet écoulement. Dans la suite il pansera toutes ces petites playes avec des remedes qui les puissent cicatriser au plûtôt.

Des Ragades. Les ragades sont des scissures, gersures ou crevasses qui paroissent à l'anus. Ce mot de ragade vient du verbe grec *rizein*, qui veut dire couper, parce que l'anus est tout entrecoupé de ces sortes de fentes qui font de petits ulceres longs qui incommodent beaucoup, particulierement quand l'anus est forcé de s'ouvrir pour la sortie des excrémens. L'acreté des humeurs & la dureté des excrémens sont les causes de ces maladies, qui dans leur commencement sont gueries avec les remedes dessicatifs, comme est l'eau vulneraire ; mais en vieillissant, elles deviennent dures & calleuses, & alors il faut consumer la callosité pour en espérer la guérison.

Deux moyens de les traiter. Il y a deux moyens d'ôter la callosité ; l'une est le caustique, & l'autre le fer. Il y a des Praticiens qui se servent d'onguent corrosifs & mordicans, les autres préferent le bistouri K. avec lequel ils renouvellent & rafraichissent ces sortes d'ulceres. Pour moi je suis d'avis d'employer ces deux moyens, de commencer par le bistouri avec lequel on coupera les callosités en plusieurs endroits, & d'en venir ensuite à des onguents moins corrosifs, que si on s'étoit servi d'abord de ces sortes de remedes. Par-là on acheve de consumer ces duretés avec

moins de douleur, peu à peu on desséche la partie, & avec des drogues convenables on procure la cicatrice des playes qu'on a faites ou renouvellées.

Du fic, ou mal de faint Fiacre.

Il arrive encore à l'anus une excroissance de chair, à qui on donne le nom de fic, de sarcome, & de fungus ou de champignon ; c'est ce que le vulgaire appelle mal de S. Fiacre. Cette carnosité s'engendre & croît de la même façon que ces champignons qu'on voit aux chênes ; il en vient aussi au col de la matrice, & en plusieurs autres parties du corps, mais celles de l'anus sont plus difficiles à guérir, parce qu'à raison de sa situation, les humeurs s'y portent en plus grande quantité, ce qui fait qu'il en sort une sanie très puante.

Cure.

L'opération consiste à extirper ce fungus, qui par succession de tems venant à croître, incommoderoit de plus en plus le malade. On prépare le corps par des remedes généraux, comme la saignée & la purgation, puis avec le bistouri K. on coupe le fungus tout proche sa racine, ensuite de quoi on appliquera sur la playe l'huile de vitriol temperée, les poudres de sabine & d'autres remedes pour consumer ce qui pourroit rester de ses racines. Si la base en étoit étroite, il la faudroit lier avec le fil M. qu'on conduit avec la pincette N. & qu'on serre tous les jours jusqu'à ce que le fungus soit tombé.

Du fungus malin commun à Rome.

Il y a encore une espèce de fungus malin enraciné dans le rectum. On entretient un hôpital à Rome pour y traiter ceux qui en sont affligés. J'ai vû panser ces malheureux à qui on n'épargne ni le fer ni le feu, & les cris qu'ils font quand on les panse, ne touchent point de pitié ni les Chirurgiens, ni les assistans, parce que ce mal est une suite du commerce infame qu'ils ont eu avec des hommes, de même que les maux veneriens en sont une des caresses qu'on a faites à des femmes débauchées, & que ces tumeurs rebelles sont regar-

dées comme un effet de la Justice Divine, qui punit ceux qui commettent de tels pechés. Mais comme heureusement ces sortes de maux ne sont point connus en France, je n'en parlerai pas davantage.

Des Hemorroïdes.

SElon Fabricius, l'étimologie d'Hémorroïdes, vient du mot grec *hæma*, qui signifie sang & du verbe *rheo*, qui veut dire fluer, pour marquer que c'est un flux de sang. Thevenin dit qu'elles ont pris leur nom d'un serpent appellé Hemoroïs ou coule-sang, dont la morsure excite un flux de sang en plusieurs endroits du corps de celui qui en a été mordu. Elles ont donné leur nom aux arteres & aux veines hémorroïdales, parce que ces maux viennent toujours à l'extrémité des vaisseaux du fondement.

Les hémorroïdes sont des tumeurs douloureuses en forme de varices, pleines d'un sang grossier, & faites par la dilatation des extrémités des veines qui entourent l'anus. Il y en a de quatre espèces qui sont differentes entr'elles selon la matiere dont elles sont composées. On appelle uvales celles qui sont pleines d'un sang pur & naturel, qui ne pêche qu'en quantité ; meurales, celles qui sont produites d'un sang épais, grossier & noir ; verrucales, celles qui sont dures & pleines d'un sang aduste & mélancolique ; & vessicales, celles qui sont formées d'une humeur crue & pituiteuse. Ces noms leur sont donnés parce qu'elles ressemblent à un grain de raisin, à une meure, à une verrue, & à une vessie.

Leurs diverses espèces.

Opinion des Anciens.

Les Anciens ont établis plusieurs autres differences entre les hémorroïdes. Ils en font d'internes & d'externes, disant que les unes viennent de la veine-cave, les autres de la veine-porte ; que celles-là vuident un sang plus pur, & celles-ci un sang plus grossier ; que celles qui procedent de la

veine-cave déchargent les plétoriques, & que celles de la veine-porte purgent la cacochimie. Mais la circulation du sang nous apprend que ces veines n'apportent rien à l'anus, & qu'elles ne font au contraire que reporter dans la veine-cave le sang qui a été envoyé par les arteres; ainsi toutes ces veines ne sont remplies que d'un même sang, qui ayant de la peine à remonter & séjournant dans ces vaisseaux, les dilate peu à peu & forme les tumeurs qu'on appelle hémorroïdes.

De l'origine de ces maux. On a assigné plusieurs causes aux hemorroïdes, & on y a fait beaucoup de raisonnemens inutiles: mais sans nous embarrasser de ce que les Anciens nous en ont dit, il n'y a qu'à examiner la mécanique de la partie pour s'instruire de la véritable maniere dont les hemorroïdes se produisent.

Explication de leur formation. Dans mon Anatomie j'ai fait voir que les arteres hemorroïdales jettoient plus de branches au rectum qu'il n'en falloit pour le nourrir, qu'un grand nombre de ces arterioles finissoient aux glandes dont il est parsemé, que ces glandes séparoient & filtroient une partie des impuretés du sang, lesquelles étoient versées par les vaisseaux excrétoires de ces filtres dans le rectum, & que cette multitude de conduits étoit nécessaire pour purifier le sang. J'ai ajouté que nous payons bien cher ce service par les hemorroïdes qui en proviennent; & de fait la lymphe la plus déliée se séparant du sang quand il passe des arteres hemorroïdales dans les veines du même nom, il doit être plus épais & plus pesant lorsqu'il est dans ces veines, & par conséquent il ne peut remonter que difficilement, d'autant plus qu'il n'y a ni muscles, ni aucune partie qui puisse lui aider à s'avancer vers les gros troncs, parce que le rectum est dans un bassin osseux où ce liquide ne souffre aucune compression qui favorise son cours, ainsi que font les muscles au sang qui est obligé de remonter des extrêmités;

&

& cette humeur ne peut monter que lorsque les veines hémorroïdales en étant extrêmement remplies par les arteres qui leur en fournissent incessamment, se déchargent dans des veines supérieures qui ont plus de facilité de se vuider. Les efforts qu'on fait par quelque cause que ce puisse être, & particulierement pour pousser les excrémens au dehors, contribuent beaucoup à la production des hémorroïdes, parce qu'au lieu d'aider le retour du sang, ils le poussent vers l'anus où étant obligé de séjourner dans les veines hémorroïdales comme dans un sac, il les force de s'étendre & de causer cette cruelle maladie dont presque personne n'est exempt.

Les hémorroïdes sont faciles à connoître, on n'a qu'à y porter les doigts, ou y jetter les yeux pour appercevoir dans la circonférence de l'anus, des tumeurs de differente grosseur. Il y en a de grosses comme de noizettes, d'autres comme des noix, & d'autres comme de petits œufs; leurs couleurs varient selon la longueur du tems que le sang y a séjourné. Ce sont des externes dont je parle, je n'en connois point d'autres; car pour des internes je n'en ai jamais vû, & même je ne conçois pas comment il s'y en pourroit former. Je sçai seulement que plusieurs appellent hémorroïdes internes d'autres sortes de maladies qui arrivent au rectum. Leurs differences sensibles.

La guérison des hémorroïdes est très-difficile, pour ne pas dire impossible. Les Auteurs nous proposent deux sortes de guérison; sçavoir la palliative & l'éradicative. Je conseillerai toujours à un Chirurgien de les traiter palliativement, n'étant gueres dans le pouvoir de la Medecine & de la Chirurgie de les guérir radicalement. De leur cure.

Avant que de rien entreprendre, il faut examiner si elles sont sourdes ou si elles sont fluantes. On appelle sourdes celles d'où il ne coule point de sang, & fluantes celles qui en rendent de tems en

tems. Je dis de tems en tems, parce qu'elles n'en versent en grande quantité que lorsqu'on va à la selle, & que le reste de la journée ce n'est qu'un suintement qui ne fait que gâter la chemise.

Quand les hémorroïdes ne fluent que médiocrement il n'y faut point toucher. On feroit autant de tort à un homme qui a cette legere incommodité, principalement quand la nature s'y est habituée, de l'en vouloir guerir, qu'à une femme à qui on voudroit suprimer ses ordinaires ; c'est la santé de beaucoup d'hommes, & il y en a même qui sont reglés comme des femmes & qui se trouvent indisposés quand ce flux leur a retardé de quelques mois. Mais quand il est excessif, qu'il diminuë les forces du malade qui en amaigrit & devient d'une couleur bazanée, il faut travailler à le moderer & non à le suprimer : Et pour lors on observera deux régimes, l'universel & le particulier. Par l'universel on entend la diette par laquelle on évite tout ce qui peut faire trop de sang, la saignée qui désemplit ; les potions & les breuvages qui humectent & adoucissent l'acreté des humeurs sont d'un grand secours ; il faut aussi éviter le grand travail & s'éloigner des sujets de chagrin & de colere, & sur tout s'abstenir de l'usage des médicamens stiptiques & des alimens qui épaississent le sang, comme ris, coings, gros vin, eau-ferrée : Et par le regime particulier, on entend les remedes appliqués sur la partie, qui doivent être astringents, comme de petits sachets faits de sauge & de son fricassés avec de l'huile rosat, de mirthe, &c.

Application de quelques remedes. Aux hémorroïdes sourdes qui ne sont point coulantes & où il y a de l'inflammation & de la douleur, il faut commencer par appaiser ces accidens, ce qu'on procurera au moyen des remedes doux appliqués sur la partie, comme de la casse mondée, de la pomade faite avec le populeum & le jaune d'œuf, du lait dans lequel on aura fait

boüillir du cerfeüil, du plantain & du boüillon-blanc, & plusieurs autres petits remedes qui sont en un nombre infini, & dont il y a autant de sortes que pour la goutte & les maux de dents.

De l'usage des sangsues & de la lancette. Lorsqu'après tous ces remedes les hémorroïdes ne diminuent point, ou que la douleur & la tension subsistent ; ou que même elles augmentent, il faut trouver moyen de vuider ces tumeurs, ce qui se fait en deux manieres ; ou par l'application des sangsues, ou par la ponction avec la lancette. Les sangsues sont préferables tant parce que le malade les craint moins que la lancette, qu'à cause qu'elles font une ouverture plus petite & qui se guérit plus aisément. On applique donc une sangsue sur chaque hémorroïde, on l'y laisse succer jusqu'à ce que l'hemorroïde soit vuide, après quoi on fait tomber la sangsue, puis on use d'un liniment fait d'huile d'œufs, de poudre de ceruse & de litarge brulée, mettant sur les hémorroïdes un plumaceau imbibé de ce liniment, une compresse par-dessus, & un bandage qui les pressant un peu, empêche qu'elles ne se remplissent sitôt.

S'il arrivoit que les sangsues ne mordissent pas, ou qu'on crût le sang trop épais pour être tiré par leur moyen, ensorte qu'on fût contraint de se servir de la lancette O. il en faudroit faire les ouvertures au plus bas lieu pour les vuider plus commodément, & ne faire ces ponctions que de la grandeur qu'on jugeroit nécessaire pour donner issuë à ce sang. On se sert ensuite du liniment & de l'appareil ci-dessus.

Le malade se sent soulagé immédiatement après que les hemorroïdes ont été désemplies, & la cessation de la douleur & de la tention lui fait gouter une tranquillité fort agréable ; mais il en reste un suintement continuel par ces ouvertures qui devient très-incommode : il n'y a pourtant personne qui ne le doive préferer aux douleurs qui ont pré-

cedé, & aux suites fâcheuses qui en arriveroient, si on le suprimoit. Il se trouve néanmoins des malades qui s'impatientant dans la saleté de ce mal, oublient les raisons essentielles qu'ils ont de ne pas chercher d'être guéris radicalement, & à quelque prix que ce soit veulent qu'on leur fasse les opérations nécessaires pour détruire entierement cette infirmité : c'est au Chirurgien à s'en défendre en représentant au malade qu'outre les douleurs de l'opération, il peut lui en arriver de plus considérables que ceux dont il veut s'exempter, en lui disant que tous nos Anciens ne prognostiquent que malheurs à ceux qui sont absolument guéris des hemorroïdes ; & lui proposant au reste l'expédient dont tous les Chirurgiens conviennent, qui est de laisser de ces petites tumeurs pour conserver un léger suintement, & ne point s'exposer au hazard d'être attaqué de toutes les maladies dont ces fameux Praticiens nous ont menacés.

Préparation du malade. Quand le malade a pris sa résolution, on le prépare par une ou plusieurs saignées selon ses forces, & par quelques purgations. On lui donne un lavement peu d'heures avant que d'operer pour vuider le rectum, & ensuite on le fait coucher sur le bord du lit, le ventre en dessous & les pieds en bas ; & les fesses étant tournées du côté du jour, on les fait écarter par deux serviteurs, puis l'Opérateur prenant de la main gauche avec des pincettes L. la poche de chaque hémorroïde, il les coupe l'une après l'autre avec des ciseaux I. qu'il tient de la main droite, observant d'en laisser une des plus petites pour le maintien de la santé, comme nous avons dit. S'il restoit quelque portion de ces sacs qu'on n'eût pas pu couper à cause du sang qui embarrasseroit dans l'opération, on la consumeroit par la suite avec des onguents propres pour cet effet. L'apareil est semblable à ceux des précedentes opérations & à celui que je vais vous faire voir à la fistule de l'anus.

FIG. XXV. POUR LA FISTULE A L'ANUS.

De la Fistule a l'anus.

LA Fistule est appellée par les Grecs *Syrinx* flûte, derivé du verbe grec *sirinxein* sifler, & cela par métaphore, à cause que ce mal a une cavité longue & étroite semblable à celle des flutes : Elle est définie un ulcere profond & caverneux dont l'entrée est étroite & le fond plus large, avec issuë d'un pus âcre & virulent, & presque toujours accompagné de callosités.

Définition de ce mal.

Il arrive des fistules en plusieurs parties de notre corps ensuite des abscès & des playes de la poitrine, du bas-ventre & des jointures, & plus souvent à l'anus qu'en aucune autre partie. Ce sera l'opération qui se fait à ces dernieres que je vous démontrerai aujourdhui, vous renvoyant pour la guérison des autres au général des fistules.

Il semble que cette maladie soit à présent plus fréquente qu'elle n'étoit autrefois. On entend parler tous les jours des opérations qu'on en a fait à des personnes qui n'en paroissoient pas incommodées, c'est une maladie qui est devenuë à la mode depuis celle du Roi à qui on fut obligé de faire l'opération pour l'en guérir. Plusieurs de ceux qui la cachoient avec soin avant ce tems, n'ont plus eu de honte de la rendre publique, il y a eu même des Courtisans qui ont choisi Versailles pour se soumettre à cette opération, parce que le Roi s'informoit de toutes les circonstances de cette maladie. Ceux qui avoient quelque petit suintement ou de simples hémorroïdes ne differoient pas à présenter leur derriere au Chirurgien pour y faire des incisions. J'en ai vû plus de trente qui vouloient qu'on leur fit l'opération, & dont la folie étoit si grande qu'ils paroissoient fâchés lorsqu'on les assuroit qu'il n'y avoit point de nécessité de la faire.

Cause. La fistule de l'anus est toujours une suite d'un abscès survenu à cette partie. Il commence par une petite dureté qui grossit & se meurit en peu de tems, on la prend ordinairement pour une hémorroïde, c'est ce qui fait que souvent on néglige de la montrer au Chirurgien. Cet abscès venant à percer ou dans l'intestin ou au bord de l'anus, on se sent soulagé, & pour lors on se croit guéri sans le secours du Chirurgien, c'est en quoi on se trompe; car la matiere ne s'étant fait qu'un petit trou par où elle s'écoule, il demeure dans l'en-

droit où elle étoit, un vuide d'où il sort continuellement du pus, & qui ne se guérit qu'en ouvrant ce sac pour le mondifier & y faire revenir une bonne chair qui le remplisse entierement. (a)

Quand on implore le secours de la main avant que l'abscès soit percé, le Chirurgien ne doit point attendre qu'il s'ouvre de lui-même, parce que la matiere rongeroit dans toute la circonference de la partie pour se donner issuë, & comme le boyau est plus tendre que la peau, elle aura plûtôt fait une ouverture dans l'intestin qu'elle n'aura percé la peau pour se répandre au dehors; & d'ailleurs cette purulence séjournant entre l'intestin & les parties charnuës, elle les sépare de maniere que le boyau en étant dénué, il ne se peut jamais réunir avec les chairs voisines que par l'opération. Il faut donc pour prévenir ces accidens, ouvrir ces

Il n'en faut point differer l'opération.

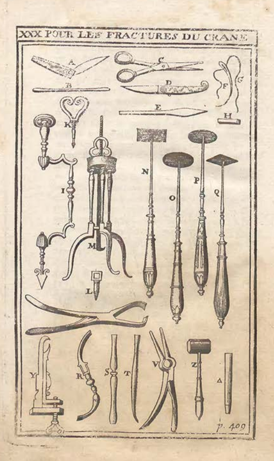
(a) Ces sortes de dépôts se forment dans le corps graisseux qui environne le rectum, ils tombent quelquefois en pourriture très-promptement, & comme la pourriture s'étend souvent plus vers l'interieur que vers l'exterieur, elle a pour l'ordinaire fait déja de grands ravages au dedans, lorsqu'elle se manifeste au dehors. Le malade ressent d'abord une douleur vive & profonde, avant même qu'il paroisse rien à l'exterieur. Mais l'inflammation qui augmente en peu de tems forme bientôt au bord du fondement une tumeur dure, douloureuse & profonde. On voit paroître quelque tems après au milieu de cette tumeur un œdême pâteux, qui s'étend peu à peu, & quelquefois au milieu de cet œdême une tache gangreneuse. Cette maladie est ordinairement accompagnée de fiévre considerable, & quelquefois de retention d'urine.

Dès que l'œdême paroît & que l'on sent fluctuation dans la tumeur, il ne faut pas differer l'ouverture de ces sortes de dépôts; car il pourroit arriver qu'une partie de la fesse tombât en pourriture, & que la maladie fit le tour du fondement, ce qui feroit un très-grand délabrement, & obligeroit de faire l'opération à l'un & à l'autre côté de l'anus.

abſcès de bonne heure, & n'attendre point une grande fluctuation comme aux autres abſcès, mais on les doit prendre ſur le verd, c'eſt-à-dire qu'on n'attendra pas une maturité parfaite. Il n'en faudra pas faire l'ouverture avec des cauteres, de crainte de perdre du tems & de donner, par la douleur qu'ils feroient, occaſion à un plus grand dépôt d'humeurs ſur cette partie, & à la mortification; car la gangrene y ſurvient en très-peu de tems. Il fera d'abord avec une lancette A. une ouverture pour évacuer la matiere, puis avec des ciſeaux B. il coupera du côté qu'eſt le grand vuide, ſuffiſamment pour porter les remedes dans le fond de la cavité, afin de la mondifier & de l'incarner. Mais ſi mettant un doigt dans la playe qu'il aura faite & un autre dans l'anus, il trouve le rectum dénué, ce qu'il connoîtra par le peu d'épaiſſeur qu'il ſentira entre ſes deux doigts, il faut qu'il inciſe cet inteſtin juſqu'à l'extrêmité de l'abſcès, en quoi il ſe dirigera en inſinuant une des branches de ces ciſeaux dans la playe & l'autre dans l'anus, pour couper tout ce qui ſera entre deux, & même il faut qu'il coupe du boyau un peu plus avant que le fond de l'abſcès, parce qu'on doit plûtôt riſquer de faire l'inciſion plus grande qu'il n'eſt néceſſaire de l'épaiſſeur de deux écus, que moindre de l'épaiſſeur d'un écu, l'abſcès ainſi bien ouvert ſera panſé de la maniere que nous ferons voir dans l'opération de la fiſtule. (*a*)

(*a*) On fera donc une inciſion longitudinale à l'endroit où le pus ſe manifeſte, & l'on coupera le boyau de la maniere dont l'Auteur le preſcrit. Mais ſi le pus a fait un progrès conſiderable du côté de la feſſe, on y fera une autre inciſion, qui tombera perpendiculairement ſur l'inciſion longitudinale; on coupera les angles formés par ces inciſions, pour rendre l'exterieur de la playe plus large que le fond, & pouvoir par ce moyen la panſer plus aiſément: l'on fera encore vers la partie inférieure de la playe une inciſion, qui ſervira





Voilà ce qu'on doit pratiquer pour éviter la fistule ; mais quand elle est formée, soit par la timidité du Chirurgien qui n'aura pas assez ouvert, soit par l'opinion du malade qui n'aura pas voulu

comme de goutiere à la supuration, & qui rendra la playe plus longue que ronde.

On pansera la playe pour la premiere fois avec une tente liée, qu'on introduira dans l'anus ; on la remplira de bourdonnets, ou de lambeaux de linge dechiré ; on couvrira le tout de compresses graduées, pour remplir l'entre-deux des fesses ; on appliquera ensuite à l'ordinaire le bandage en T. soutenu du scapulaire qu'on doit mettre au malade avant l'opération. On levera cet appareil le deuxiéme ou troisiéme jour après l'opération, à moins que le malade n'ait envie d'aller à la garderobe. On fera le second pansement & les suivans avec une méche composée de plusieurs brins de charpie, & qui aura à son extrêmité une petite tête semblable au bout d'une tente & de la grandeur d'un travers de doigt ; on l'introduira dans l'anus avec une sonde, & on en fera passer la tête au-delà de la playe faite à l'intestin ; on remplira le reste de la playe avec des bourdonnets mollets & des plumaceaux, on couvrira le tout d'un digestif animé.

Si l'on trouve l'intestin detaché au-delà de la partie du doigt, comme cela arrive quelquefois parce que les graisses qui l'environnent sont tombées en pourriture ; on se servira d'une tente longue & mollette, que l'on introduira dans l'anus, desorte que son extrêmité soit au-delà de la playe de l'intestin. Cette tente le rapprochera des parties voisines, & empêchera le pus d'y former un sac & d'y séjourner. Ce ne sera qu'après que l'intestin se sera recolé, qu'on se servira de la méche dont on vient de parler. Si les chairs deviennent molles & baveuses, on couvrira d'onguent brun les plumaceaux, les bourdonnets & la méche, excepté son extrêmité qui doit être portée jusques dans la cavité de l'intestin. Lorsque les chairs auront rempli la playe, on la dessechera & on la cicatrisera avec l'onguent de pompholix dont on couvrira la méche & le plumaceau qu'on applique sur la playe, & avec de la charpie seche ou trempée dans de l'eau vulneraire. Si les chairs s'élevent trop, on les consumera avec la pierre infernale.

se résoudre à l'ouverture, il faut examiner la nature de la fistule avant que de prendre son parti pour l'opération.

Trois sortes de fistules.

On établit en général trois especes de fistules: la premiere quand l'ulcere est ouvert en dehors & non en dedans, la seconde, quand il perce l'intestin sans avoir d'issuë en dehors, & la troisiéme, quand il communique au dehors & au dedans. Les premieres sont apparentes & se découvrent aisément, la seconde qu'on y introduit fait connoître si elles sont superficielles ou profondes. On est certain de l'existence des secondes, lorsqu'on voit qu'il sort du pus avec les excrémens, & particulierement quand un abscès a précedé, & on sent avec le doigt index fourré dans le fondement, si l'ouverture est proche ou éloignée de l'anus. Les troisiémes se manifestent en mettant une sonde C. dans la fistule, & le doigt dans l'anus; car si on sent le bout de la sonde avec le doigt, on est assuré que le boyau est percé; ce petit dilatatoire D. introduit dans l'anus, est très-commode pour en juger. On appelle ces dernieres fistules, complettes, & les premieres, borgnes, parce qu'elles n'ont qu'une ouverture. (a)

sonde

Subdivision des fistules.

Chacune de ces espèces se divise encore en plusieurs sortes, dont les unes sont près de l'anus, les autres en sont éloignées d'un ou de deux travers de doigt; quelques-unes sont au bord du boyau; & il y en a de plus profondes: on en trouve qui n'ont qu'une sinuosité, & beaucoup en ont plusieurs en forme de pate d'oye, on nomme ces differens sinus des clapiers; telles tendent vers le rectum, & telles vers la vessie ou vers les os des hanches;

(a) Les fistules où il n'y a qu'une ouverture, s'appellent borgnes. Quand cette ouverture se trouve à l'intestin, la fistule s'appelle borgne & interne; si l'ouverture est au dehors, la fistule se nomme borgne & externe.

enfin elles sont ou nouvelles, ou vieilles & calleuses.

C'est au Chirurgien à tirer son prognostic suivant la nature de la fistule, & sans promettre plus qu'il ne peut tenir, il le fera toujours douteux; car quelqu'apparence qu'il y ait d'y réussir, il arrive néanmoins souvent des accidens qui empêchent de pouvoir executer ce qu'on a promis.

Le Prognostic.

On nous propose trois moyens pour guérir les fistules, sçavoir le caustique, la ligature, & l'incision. Après que nous les aurons examinés tous trois, nous déciderons lequel est le meilleur.

Trois manieres de traiter ces maux.

Il y a environ trente ans qu'à Paris un nommé Lemoyne s'étoit acquis une grosse réputation pour la guérison des fistules. Sa méthode consistoit dans l'usage du caustique, c'est-à-dire, qu'avec un onguent corrosif, dont il couvroit une petite tente qu'il fourroit dans l'ouverture de l'ulcere, il en consumoit peu à peu la circonference, ayant soin de grossir tous les jours la tente, de maniere qu'à force d'aggrandir la fistule, il en découvroit le fond. S'il y avoit de la callosité, il la rongeoit avec son onguent qui lui servoit aussi à détruire les clapiers, & enfin avec de la patience il en guérissoit beaucoup. Cet homme est mort vieux & riche, parce qu'il se faisoit bien payer, en quoi il avoit raison, car le public n'estime les choses qu'autant qu'elles coutent. Ceux à qui le ciseau faisoit horreur, se mettoient entre ses mains; & comme le nombre des poltrons est fort grand, il ne manquoit point de pratique.

Thevenin préfere la ligature aux deux autres manieres pour guérir la fistule à l'anus. Il assure qu'il n'en a vû aucune qu'elle n'ait parfaitement guérie; & voici comment il conseille de la faire. Le malade situé sur ses pieds, ayant le corps courbé & appuyé sur le bord d'un lit, on lui ordonnera d'abord d'écarter les jambes & les cuisses qu'on se-

On opere par la ligature.

ra tenir fermes par deux ferviteurs, de crainte qu'il ne les refferre & qu'il ne fe tourmente durant l'opération : le malade ainfi difpofé, il faudra que le Chirurgien mette dans l'anus le doigt index de fa main gauche après l'avoir frotté d'huile d'amande douce ou de quelque chofe de graiffeux, afin qu'il entre plus doucement, puis de fa main droite il prendra une fonde E. de fil de laiton, ou d'argent recuit, enfilée d'un double fil F. de lin crud ou de crin de queuë de cheval pour couper plus promptement : il introduira cette fonde dans l'orifice de la fiftule, & en ayant rencontré le bout avec le doigt qu'il a dans le boyau, il la recourbe & la tire au dehors par l'anus, amenant avec elle un des bouts du fil, lequel étant paffé, on en fait une ligature à nœud coulant avec l'autre bout qui fort par la fiftule, & de jour en jour on le refferre jufqu'à ce que le lien ait coupé ce qu'il a embraffé. Si la fiftule étoit borgne, l'inteftin n'étant point percé, il ne faudroit point faire difficulté de le percer avec l'extrêmité de la fonde, ce qui s'exécute aifément en l'appuyant fur le bout du doigt qui eft dans l'anus, enfuite de quoi on recourbe la fonde, & on lie les deux bouts de fil de la façon que nous venons de dire.

Ufage de l'incifion. La troifiéme maniere, eft l'incifion. Comme c'eft la plus pratiquée & la plus univerfellement fuivie, je m'y étendrai davantage que fur les autres, afin de n'oublier aucune circonftance, & d'en inftruire exactement les jeunes Chirurgiens. Pour cet effet on obfervera qu'avant l'opération il faut choifir fon tems ; car fi on fe trouvoit en Eté ou en Hyver, l'excès de la chaleur ou du froid obligeroit d'attendre que l'air fe fût moderé, & on peut differer fans danger quand la fiftule n'eft pas récente : il faudroit enfuite préparer les corps par des faignées & des purgations convenables à la conftitution du fujet, & ayant déterminé le jour

& l'heure on difpoferoit l'apareil tel que vous le voyez fur la planche XXV.

On donnera un lavement deux heures avant l'opération pour vuider l'inteftin, de crainte que les efforts qu'elle pourroit exciter ne pouffaffent des excrémens dans le nez du Chirurgien, comme cela eft arrivé quelques fois ; c'eft pourquoi il ne doit pas fe placer directement derriere le malade, mais un peu à côté pour éviter cette fufée qui feroit très-défagréable : le malade fera fitué fur le bord du lit, ayant un traverfin fous le ventre pour élever les feffes qui feront tournées du côté du jour, les cuiffes écartées & affujetties par deux ferviteurs, de peur qu'il ne remuë dans le tems qu'on opérera. Préparation du fujet.

2°. Durant l'opération le Chirurgien, ainfi que dans la ligature, aura de l'huile G. dont il frotera le doigt indice de fa main gauche, afin qu'il entre dans l'anus fans douleur, & il prendra de la droite un ftilet H. qu'il introduira dans la fiftule par fon ouverture exterieure, le conduifant jufqu'à ce qu'il forte par le trou qui fera au boyau, ce qu'on fentira avec le doigt fourré dans l'anus ; puis avec le bout de ce même doigt on reployera le ftilet, & on le fera fortir par le fondement, de telle façon que tout ce qu'on doit couper fe trouve embarraffé entre les deux anfes du ftilet, puis avec un biftoury I. ou des cifeaux K. on coupera en une ou deux fois cette chair embraffée par le ftilet, s'affurant qu'on aura coupé tout ce qu'il faudra quand le ftilet fera entierement débarraffé ; on met enfuite le doigt dans le fond de la fiftule, qui fouvent fe trouvera pleine de finuofité ou de clapiers qu'il faut ouvrir jufques dans leur fond autant qu'on le pourra, & fi avec le doigt on fent de la callofité dans la fiftule, on fera avec le même biftoury plufieurs petites incifions à ces endroits endurcis, afin que les remedes puiffent mordre deffus & les Troifiéme maniere d'operer.

consumer. Il y en a qui au lieu de stilet se servent de cette sonde canelée L. qu'ils reployent comme le stilet même, & dont la canelure leur aide à conduire la pointe des ciseaux. (a)

Perfectionnement de cette opération.

Voilà comment jusqu'à present tous les bons Praticiens ont fait cette opération. On a toutefois depuis quelque tems rafiné sur les moyens de la faire plus promptement, & on a inventé un bistoury courbe N. au bout duquel est attaché un stilet N. de sorte qu'au lieu de deux instrumens séparés, ce n'en est qu'un composé d'un stilet & d'un bistoury qui tiennent ensemble; & voici comment on l'employe. Il faut d'abord par une petite incision faite avec la pointe du bistoury ordinaire, élargir l'orifice externe de la fistule, afin de pouvoir passer plus aisément le bistoury qui portera un

(a) On ne se contente pas aujourdhui de couper la fistule entre les deux extrêmités du stilet, comme l'Auteur le prescrit; on fait une incision qui renferme dans son circuit ces deux extrêmités, & par le moyen de laquelle, en les tirant en même tems, on emporte toute la fistule qui se trouve comme embrochée dans l'anse formée par cet instrument; on fait ensuite à la partie inferieure de la playe une incision qui sert comme de goutiere à la supuration, & qui en rendant la playe plus longue que ronde, en facilite la guérison. Cette maniere d'operer a un avantage considerable; on emporte tout le canal fistuleux, & on ne laisse point de callosités qu'il faille faire fondre, ce qui rend la playe simple.

Néanmoins le canal fistuleux pourroit être si profond, ou le trou exterieur de la fistule dans un lieu de la fesse si éloignée du fondement, qu'en faisant l'opération de la maniere qu'on vient de decrire, on emporteroit une trop grande portion de substance. En ce cas on ouvre sur une sonde canelée la fistule dans sa longueur, & l'on fend sa partie posterieure, pour faciliter la fonte des duretés du canal fistuleux. On porte ensuite le doigt dans le fond de la playe, pour reconnoître les brides & les couper, s'il y en a. Il est important de ne pas prendre les arteres pour des brides. Ces vaisseaux se font sentir par leur battement.

stilet long, pointu, recuit & non trempé, pour pouvoir se reployer sans peine. Ce bistoury doit être courbe, mince, étroit, ayant le tranchant couvert de cette chape O. de carton ou d'argent faite exprès pour être introduite dans la fistule sans rien blesser. L'instrument ainsi disposé, on pousse le stilet dans la fistule, & on le ramene par le fondement, & le bistoury étant entré après le stilet, on retire doucement la chape qui enveloppoit le tranchant; puis tenant d'une main le bout du stilet & de l'autre le manche du bistoury, en tirant à soi on tranche tout d'un coup toute la fistule, après quoi il faudra comme à l'ancienne maniere, porter le doigt dans le fond pour en connoître les sinuosités & les callosités, ausquelles on remediera comme nous l'avons dit.

Voilà deux manieres de faire l'opération de la fistule complette, elle sont toutes deux également bonnes, parce qu'elles ouvrent la fistule jusques dans son fond, & elles ne different qu'à raison des instrumens avec lesquels on les pratique. Voyons maintenant ce qu'il faut faire aux fistules qu'on appelle borgnes.

Pratique pour les fistules borgnes.

Je vous ai déja enseigné en faisant l'opération avec la ligature que quand l'intestin n'étoit pas ouvert, il le falloit percer, pour embrasser toute la chair que le fil devoit couper; c'est encore une nécessité absoluë de le percer ici avec le stilet, sans quoi l'opération seroit imparfaite, mais le boyau est si tendre qu'il resiste très-peu: quand le stilet a fait son trou à l'intestin dans le fond de la fistule, on le retire par l'anus, & on continuë l'opération de la maniere que je viens de vous montrer.

De la fistule qui n'est pas ouverte.

Si la fistule est seulement ouverte dans le boyau, & qu'elle ne le soit point en dehors, l'opération en est plus difficile, car pour l'accomplir il faut trouver moyen de faire une ouverture en dehors. Pour y parvenir on examinera s'il ne se fait point

quelque petite tumeur au tour de l'anus, qui indique que ce soit le fond externe de la fistule, & si on n'y apperçoit point à la peau quelque alteration, ou de la rougeur qui marque l'endroit du vuide, parce que sur de telles apparences il seroit à propos d'ouvrir ces endroits pour y passer l'instrument & continuer l'opération comme ci-dessus. Quand il n'y aura rien au dehors qui fasse connoître où il faut ouvrir, on prendra ce stilet P. qui est plié en deux & dont un des bouts est plus long que l'autre le tenant par le bout le plus long, on l'introduira dans l'anus, & au moment qu'on le retire en le conduisant avec le doigt engagé dans l'intestin on tâche de faire entrer le bout du stilet le plus court dans l'ouverture de la fistule, puis tirant à soi on sentira à l'exterieur le bout du stilet, sur lequel on ouvrira la partie, & avec l'instrument qu'on y glissera comme ci-dessus; on achevera l'opération. (*a*)

Pansement de la playe.

3°. Après l'opération il faut panser la playe avec un gros tampon de charpie Q. en forme de tente qu'on trempera dans un liniment composé d'huile & de jaune d'œuf, & qu'on fera entrer par force dans l'anus pour écarter les lévres de la playe, qu'on garnira ensuite de plumaceaux R R. couverts du

(*a*) Lorsque les fistules n'ont pas d'ouverture externe, & que rien ne désigne le lieu où il faut faire l'opération; il y a deux moyens de le découvrir. Le premier est de l'invention de feu M. Thibaut, qui portoit le doigt index dans l'anus, & le recourboit ensuite en le tirant un peu à lui pour ramener à l'exterieur le foyer de la matiere, tandis qu'il pressoit avec un autre doigt les environs du fondement. La douleur qu'il causoit au malade marquoit le lieu où il falloit faire l'incision pour rendre la fistule complette. Le second est de M. Petit, qui met dans l'anus pendant 24. heures une tente, qui bouchant l'ouverture de la fistule, empêche le pus de s'écouler, & le ramasse en assez grande quantité, pour faire à l'exterieur une tumeur qui indique le lieu où il faut faire l'opération.

du même liniment: l'emplâtre S. la compresse longitudinale T. puis la quarrée V. y doivent être appliquées par ordre, & retenues par le bandage X. On mettra le malade au lit, ou bien on le laissera en repos jusques au soir qu'on lui tirera trois poilettes de sang, pour éviter qu'il ne se fasse un dépôt d'humeurs sur la partie affligée. (*a*)

Ces sortes de playes sont embarrassantes à panser, à cause que c'est le chemin par où passent les gros

(*a*) Si l'on a ouvert quelque artere dont on craigne l'hemorragie, on doit panser le malade d'une autre maniere. On cherche ce vaisseau avec le doigt; on est sûr de l'avoir trouvé quand le sang ne coule plus, on met alors sur le vaisseau en place du doigt un petit bourdonnet trempé dans une eau stiptique, on le tient avec le doigt, on porte le plus avant qu'on peut dans le fondement plusieurs lambeaux de linge de la largeur de trois à quatre travers de doigt en quarré, & attachés dans leur milieu par un long bout de fil, on soutient le bourdonnet avec plusieurs autres dont on remplit la cavité de la playe en faisant toujours compression sur le vaisseau. On prend ensuite les bouts du fil que l'on a laissé pendre au dehors, & on les tire à soi, tandis que l'on pousse par un mouvement opposé la charpie qui est dans la playe. En tirant le fil auquel ces lambeaux de linge sont attachés, on les développe, & en poussant exterieurement la charpie qu'on a mise dessus, on comprime plus fortement le vaisseau. Enfin on applique les compresses graduées & le bandage à l'ordinaire, & l'on fait appuyer la main de quelque personne sur l'appareil pendant quelques heures.

Lorsqu'on a ouvert un vaisseau considerable, & qu'on met l'appareil à l'ordinaire sans s'en appercevoir, le sang s'épanche dans la cavité de l'intestin, parce qu'il trouve de ce côté moins de resistance que vers l'exterieur, où tout est exactement bouché par l'appareil. La tension du ventre, de petites coliques, la petitesse du poux, le froid des extrêmités, & la foiblesse où le malade tombe peu à peu sont autant d'indices de cette hémorragie, dont un seul suffit pour obliger le Chirurgien à lever aussitôt l'appareil, & à examiner ce qui se passe interieurement. Après avoir fait sortir les cailleaux de sang, il doit panser le malade de la maniere qu'on vient de décrire.

excremens, & que souvent il survient un dévoyement qui oblige de lever l'appareil, & de panser frequemment. On laisse pour lors un garçon Chirurgien qui couche dans la chambre du malade; & qui le repanse toutes les fois qu'il a été à la selle; mais on tâche de regler cette évacuation ensorte qu'elle ne se fasse qu'une fois le jour, on envoye le garçon, qui une heure avant le pansement leve l'appareil afin que le malade se présente à la chaise percée, où il demeure quelque tems pour faire une bonne selle: on lave la playe avec du vin tiéde avant que de la panser après que le malade s'est vuidé les intestins. On se sert toujours du tampon couvert d'un digestif fort animé, pour mondifier & pour empêcher qu'il ne croisse de mechantes chairs, ce qui arrive très-souvent dans ces parties; on continue la même chose tous les jours, & on a soin de ne diminuer la grosseur du tampon qu'à mesure que les chairs emplissent le fond de la fistule, on desseche ensuite la playe, & on travaille à y procurer une bonne cicatrice. (*a*)

Jugement des trois manieres d'opérer ci-devant expliquées.

Il n'est pas difficile de décider laquelle de ces trois manieres est préferable aux autres. Le caustique fait une douleur continuelle pendant cinq ou six semaines qu'on est obligé de s'en servir. La ligature ne coupe les chairs qu'après un long espace de tems & il ne faut pas manquer de la serrer tous les jours, ce qui ne se fait pas sans douleur. L'incision cause à la verité une douleur plus vive, mais elle est de si peu de durée qu'elle ne doit point al-

(*a*) Les Praticiens préferent à present dans le second pansement, & dans les suivans l'usage de la méche dont on a parlé plus haut à celui du tampon ou de la tente que l'Auteur propose ici. Néanmoins lorsqu'on a coupé dans l'opération une portion considerable du bord de l'anus, & que les chairs commencent à remplir le vuide; il faut mettre dans l'ouverture de cette partie une tente un peu courte, qui en empêchant le retrecissement lui conserve son diametre.

larmer une personne qui veut guérir sans crainte de retour; car outre qu'elle acheve en une minute ce que les deux autres manieres n'operent qu'en un mois, c'est que par celles-ci la guérison est douteuse, & qu'elle est sûre par l'incision.

Ces raisons ont déterminé le Roi à prendre le parti de subir l'incision, après avoir examiné tous les autres moyens qu'on lui proposoit pour le guérir de la fistule, dont je vais vous faire l'histoire, en peu de mots.

Histoire de la fistule à l'anus survenue au Roi.

Dans l'année 1686. il survint au Roi une petite tumeur proche l'anus, en tirant du côté du perinée, elle n'étoit ni enflammée ni beaucoup douloureuse. Elle grossit peu à peu, & après avoir meurie elle se perça d'elle même, parce que le Roi ne voulut pas souffrir que M. Felix son premier Chirurgien en fît l'ouverture, comme il le proposoit. Ce petit abscès eut la suite ordinaire de ceux où on ne fait pas d'ouverture suffisante pour porter les remedes dans le fond de la cavité; il ne se fit qu'un petit trou à la peau par où la matiere s'écoula, il continua à supurer, & enfin il devint fistuleux.

Le seul moyen de guérir étoit l'opération; mais on ne trouve pas toujours dans les Grands cette déference nécessaire pour obtenir la guérison. Mille gens proposoient des remedes qu'ils disoient infaillibles, & on éprouva une partie de ceux qu'on jugeoit les meilleurs, mais pas un ne réussit.

Experience.

On dit à Sa Majesté que les eaux de Barege étoient excellentes pour ces maladies, le bruit même courut qu'Elle iroit à ces eaux; mais avant que de faire ce voyage on trouva à propos de les éprouver sur divers sujets. On chercha quatre personnes qui avoient le même mal, & on les envoya à Barege aux dépens du Roi, sous la conduite de M. Gervais Chirurgien ordinaire de Sa Majesté, lequel fit des injections de ces eaux dans leurs fistules

pendant un tems considerable, il les y traita de la maniere qu'il crut convenable pour leur rendre la santé, & il les ramena tout aussi avancés dans leur guérison que quand ils étoient partis pour y aller.

Une femme vint dire à la Cour qu'étant allée aux eaux de Bourbon pour une maladie particuliere, elle s'etoit trouvée guérie par leur usage d'une fistule qu'elle avoit avant que d'y aller. On envoya à Bourbon un des Chirurgiens du Roi avec quatre autres malades qui revinrent dans le même état qu'ils étoient, quand ils partirent.

Un Jacobin s'adressa à M. de Louvoi, & lui dit qu'il avoit une eau avec laquelle il guérissoit toutes sortes de fistules; un autre se vantoit d'avoir un onguent qui n'en manquoit aucune; il y en eut d'autres qui proposerent des remedes différens, & qui citoient même des cures qu'ils prétendoient avoir faites. Ce Ministre qui ne vouloit rien négliger pour une santé aussi précieuse que celle du Roi, fit meubler plusieurs chambres à la Surintendance, où on mit des malades qui avoient des fistules, & on les fit traiter en présence de M. Felix par ceux qui se vantoient de les pouvoir guérir. Une année s'écoula pendant toutes ces différentes épreuves sans qu'il y en eût un seul de guéri.

M. Bessieres qui avoit examiné le mal, étant interrogé par Sa Majesté sur ce qu'il en pensoit, repondit librement au Roi, que tous les remedes du monde ne feroient rien sans l'opération.

Le Roi enfin à qui M. de Louvoy & M. Felix rendoient compte de tout ce qui se passoit, voyant qu'il n'y avoit d'espérance de guérir que par l'opération sur laquelle M. Felix insistoit toujours, s'y détermina; mais il ne voulut en informer personne. Il attendit qu'il fut de retour de Fontainebleau, & un matin qu'on ne s'étoit apperçu de rien, on fut étonné qu'allant au lever du Roi, on apprit qu'il

s'étoit fait faire l'opération, & qu'il avoit constamment souffert toutes les incisions que M. Felix avoit jugé à propos de lui faire.

Ce fut le 21. Novembre 1687 que cela se passa. M. Felix à qui le Roi avoit laissé la liberté de prendre tel Chirurgien qu'il lui plairoit pour l'aider dans cette occasion, choisit M. Bessieres qui fut present à cette opération, où il n'y avoit que M. de Louvoi avec MM. Daquin & Fagon. La cure fut très-bien conduite, & le Roi a été parfaitemet guéri. Il récompensa aussi en Roi tous ceux qui lui rendirent service dans cette maladie. Il donna à M. Felix cinquante mille écus, à M. Daquin cent mille livres, à M. Fagon quatre-vingt mille livres, à M. Bessieres quarante mille livres, à chacun de ses Apoticaires qui sont quatre, douze mille livres, & au nommé la Raye garçon de M. Felix, quatre cent pistoles.

Ceux qui assisterent à cette opération.

Récompenses données par le Roi à ceux qui le traiterent.





OPERATIONS DE CHIRURGIE.

CINQUIE'ME DEMONSTRATION.

Des Opérations qui se pratiquent à la Poitrine & au Col.

DE L'EMPYE'ME.

L'Ordre que nous nous sommes prescrit, Messieurs, demande qu'après vous avoir démontré toutes les opérations qui se pratiquent sur le bas-ventre, nous montions à celles qui se font à la poitrine, que nous continuions par le col & la tête, & que nous finissions par celles des extrêmités.

Opérations particulieres pour la poitrine. La poitrine a des maladies qui lui sont propres, & par conséquent elle a aussi des opérations qui lui sont particulieres, dont la principale est l'empyême. C'est par celle-ci que nous allons commencer.

La plûpart des Auteurs ayant égard à l'étimolo-

gie d'empyême qui signifie changement en pus ou en sanie, nous disent que ce mot se prend pour une transmutation de matiere en pus dans quelque partie du corps qu'elle se fasse, & particulierement pour une collection ou un amas de pus dans la capacité de la poitrine; mais la coutume de le prendre pour l'ouverture qu'on est obligé de faire à la poitrine afin d'en tirer du sang, du pus, ou de l'eau, a prévalu. J'appellerai donc cette ouverture empyême, aussi cette opération n'est-elle connue que sous ce nom par les Praticiens. Ainsi quand je parlerai d'empyême, j'entendrai une playe qu'on a faite à la partie inférieure de la poitrine entre deux côtes pour donner issue à ce qui est épanché dans sa capacité. D'où vient le mot d'empyême.

Trois sortes de matieres obligent d'en venir à l'empyême; sçavoir du sang qui sortant de quelques vaisseaux sanguins qui auront été coupés, sera tombé sur le diaphragme, du pus qui s'y sera épanché ensuite d'une pluresie, ou de l'eau qui s'y sera amassée peu à peu dans une hydropisie. Voilà trois differentes occasions où on fait l'empyême & où il est absolument nécessaire; mais la plus pressante de toutes, c'est quand par une playe au poumon le sang tombe dans la poitrine dont il rempliroit bientôt la cavité, avec danger d'étouffer dans peu de tems le malade, si on ne lui donnoit issue par une ouverture qu'on ne doit pas differer, ce qui m'engage à vous en faire voir l'opération avant que de vous entretenir des autres. Nécessité de cette opération.

Entre les playes de la poitrine, les unes ne pénétrent point dans sa capacité, & alors elles sont regardées comme simples: les autres sont pénétrantes, & de ces dernieres quelques-unes sont sans lésion des organes internes, & en ce cas elles ne demandent que la réunion; & d'autres avec lésion des parties contenues; & celles-ci encore sont ou sans épanchement de sang dans la poitrine, ou bien Diversité des playes de la poitrine.

elles sont accompagnées de sang répandu dans cette moyenne region. Ce sont de ces dernieres dont j'ai à vous parler, parce qu'elles ne se peuvent guérir que par l'empyême qui évacue ce sang dont le malade seroit suffoqué, si on ne le faisoit sortir.

Signes d'une playe pénetrante.

Les moyens pour connoître que la playe est pénetrante, sont trois; l'attouchement, la vûe & la sonde. Si en touchant aux environs de la playe vous sentez un emphisême, c'est-à-dire, une boursouflure semblable à celle des animaux qu'on soufle après les avoir tués, c'est signe qu'elle pénetre dans la capacité, ce gonflement n'ayant pû venir que de ce que le vent poussé au dehors par les poumons, s'est répandu dans les espaces des muscles de la poitrine, & sous les tégumens. On remarque par la vûe si la playe est grande & si elle pénetre, car le sang qui s'en échape, est rendu écumeux par l'air qui s'y mêle & qui sort de la playe avec bruit, en étant chassés l'un & l'autre avec vîtesse par les poumons qui s'étendent ou par les muscles qui resserrent la poitrine; alors on ne peut douter que la capacité ne soit ouverte, & que même le poumon ne soit blessé. Il y en a qui approchent de l'ouverture une chandelle allumée, & si la flâme vacille, c'est signe que le coup est entré dans la poitrine, l'air qui en sort étant l'unique cause de ce petit mouvement. D'autres disent que si le blessé étoit très-foible, il faudroit approher un miroir de la playe, & que si la glace se ternissoit, ce seroit signe qu'il sortiroit de l'air & que la playe pénétreroit; mais la plus sûre preuve, c'est par la sonde, car si l'introduisant dans la playe elle entre dans la capacité de la poitrine, il n'y a pas lieu de douter que la playe ne pénetre. Cependant quoique souvent on ne puisse pas avec la sonde trouver le chemin qu'a fait l'instrument, il n'en faut pas conclure que la playe soit bornée à la surface, il y a des épées étroites qui n'entrant que de biais font

Preuve la plus certaine d'une telle playe.

une si petite playe qu'on ne peut y conduite la sonde, & particulierement si le blessé étoit en garde lorsqu'il a reçu le coup. Il faudra donc en ce cas situer la personne comme elle étoit lorsqu'elle a été blessée, & si avec cela la sonde n'entroit point, on dilateroit extérieurement la peau sans differer, quand d'ailleurs on a des signes que le dedans est offensé.

Il ne suffit pas de sçavoir si une playe pénetre ou non, il faut connoître s'il y a du sang épanché dans la poitrine; & trois choses nous en instruisent. 1°. La situation de la playe. 2°. Les excrétions. 3°. Les accidens qui l'accompagnent.

Par où on connoît qu'il y a du sang épanché.

L'anatomie nous apprend qu'il y a une artere & une veine intercostales qui sont placées dans une scissure qui regne le long de la partie inférieure de chaque côté. Si le tranchant de l'instrument qui a fait la playe, a coupé les muscles intercostaux directement sous la côte, il doit avoir ouvert ces vaisseaux, d'où il s'en sera suivi un épanchement de sang dans la poitrine. (*a*)

(*a*) M. Gerard a imaginé le moyen de faire la ligature des arteres intercostales, lorsqu'elles sont ouvertes dans quelqu'endroit favorable. Après avoir reconnu le lieu où l'artere a été coupé, on agrandit la playe, on prend l'aiguille O. assez courbe pour embrasser la côte, & enfilée d'un fil ciré, au milieu duquel on a noué un bourdonnet; on la porte dans la poitrine à côté du lieu où l'artere est divisée, & du côté de son origine, on la fait passer derriere la côte où se trouve l'artere ouverte, la pointe sort par dessus la côte, on prend cette pointe & on retire l'aiguille en achevant de lui faire décrire une circonference: quand l'aiguille est entierement sortie, on tire le fil jusqu'à ce que le bourdonnet se trouve sur l'artere, on applique sur le côté qui est embrassé par le fil, une compresse un peu épaisse, sur laquelle on noue le fil en le serrant suffisamment pour comprimer le vaisseau, qui se trouve pris entre le bourdonnet & la côte. M. Goulard Chirurgien de Montpellier a inventé depuis, pour faire la ligature de cette artere, l'aiguille courbe P. qui

Signe d'une playe au poumon.

Si la playe est grande, & qu'il en sorte beaucoup de sang, c'est signe qu'il doit y en avoir dans la capacité, & principalement quand on entend un siflement à la playe causé par l'air qui en sort, cela marque qu'il y a ouverture au poumon, & comme il est tout plein de vaisseaux, il ne peut pas être blessé qu'il n'y en ait d'ouverts qui versent du sang dans cette capacité disposée à le recevoir.

On connoît le sang épanché par les accidens qui arrivent immediatement après la blessure, on sent une grande pesanteur sur le diaphragme causée par le poids du sang qui s'y est répandu, une forte tension à la poitrine du côté de la playe, le blessé a de la peine à respirer, & tombe souvent en syncope. (a)

Les playes de la poitrine ne guérissent pas facilement.

Si par le défaut de ces signes le Chirurgien juge qu'il n'y a point de sang épanché, il doit travailler à guérir la playe le plûtôt qu'il pourra, & quelque soin qu'il y apporte, ce ne sera pas sitôt qu'il feroit à souhaiter, parce que les playes de la poitrine sont plus difficiles à guérir que les autres,

a un manche. Après avoir fait passer l'aiguille par dessous la côte & percé les muscles, & les tegumens au-dessus, on degage le fil qui est dans les trous pratiqués vers la pointe, on tire ensuite l'aiguille de la même maniere qu'on l'a fait entrer, & on fait la ligature de l'artere comme je viens de dire.

(a) Ajoutez à ces signes d'épanchement que le blessé respire mieux couché sur un plan presque horisontal que debout ou assis; qu'il ne peut rester couché sur le côté sain, c'est-à-dire, du côté où il n'y a pas d'épanchement, au lieu qu'étant couché du côté de l'épanchement il souffre moins; qu'il ne peut se tenir couché d'aucun côté si l'épanchement est dans l'une & dans l'autre cavité de la poitrine: qu'étant debout ou assis, il prend une situation telle que son dos décrit un arc de cercle. On observe de plus que le côté de la poitrine où est l'épanchement a plus d'étendue que celui où il n'y en a point, ce qu'on reconnoît par l'examen du dos blessé qu'on met à son séant, enfin le blessé a une sueur froide par tout son corps, ses extrêmités sont froides, son pouls est petit & concentré.

pour quatre raisons. La premiere à cause que l'air, qui entrant par la playe sans être modifié ni échauffé comme celui qui passe par la bouche, ne peut pas manquer d'incommoder les poumons. La seconde, parce que le mouvement continuel de la poitrine s'oppose à la réunion qui se doit faire. La troisiéme consiste dans la difficulté qu'il y a de porter les médicamens à une playe des poumons; & la quatriéme en ce que les matieres n'ont pas la liberté de sortir d'elles-mêmes & qu'on a de la peine à les tirer quand elles sont dans le fond de la poitrine.

Abus dans la pratique.

Il ne faut point s'arrêter à l'opinion de quelques Anciens qui vouloient que par une suture on fermât toutes les playes de la poitrine, pendant que l'air étranger qui y entroit, étoit extrêmement pernicieux. Nous rejetterons aussi le sentiment de ceux qui conseillent de les tenir très-long tems ouvertes. S'il n'y a point de sang épanché, il faut les fermer au plûtôt. S'il y en a on les tiendra ouvertes pour les faire sortir, & ainsi c'est le sang qui doit en ceci regler la conduite du Chirurgien.

Cure de la playe où il y a épanchement de sang.

Quand il y a épanchement de sang, il est nécessaire de le vuider; & pour cet effet le Chirurgien se doit servir des moyens les plus doux avant que d'en venir aux extrêmes. On nous en propose trois, le premier est de situer le malade de maniere que le sang puisse sortir par la playe, ce qu'on exécute en lui faisant baisser la tête, lui élevant les cuisses, & le couchant sur la playe même; le second est d'aider au sang à sortir en serrant le nez au blessé, lui ordonnant de retenir un peu son haleine, & lui ébranlant un peu le corps; & le troisiéme, c'est de se servir de l'instrument appellé pyoulque ou tirepus A. qui est une seringue dont le canon est courbé pour s'accommoder à la figure de la playe; on introduit ce canon jusqu'à l'endroit où le sang est tombé, puis retirant le manche de la seringue,

on l'emplit de cette humeur extravasée, & ainsi on la pompe à plusieurs fois.

Si par ces moyens on n'a pas pû vuider la poitrine, il la faut ouvrir pour donner issue de quelque maniere que ce soit à cette matiere. On s'y prend de deux façons, l'une en dilatant la playe, & l'autre en faisant une contr'ouverture.

Comment on doit dilater l'ouverture.

La dilatation de la playe se doit faire quand l'ouverture est dans la partie-basse de la poitrine, soit antérieurement, soit postérieurement; car il n'est pas rare que la playe se trouve vers l'endroit où on feroit l'empyême,. & quand même elle feroit de quelques doigts plus haut, il faudroit se contenter de la dilater, ce qu'on fait en fourrant une sonde creuse B. dans la playe, pour y conduire la pointe d'un instrument qui doit être ou un bistouri droit C. ou un courbe D. & on observera de faire toujours en bas les incisions aux tégumens & aux muscles extérieurs pour faciliter la sortie du sang. Car pour la dilatation qu'on fait aux muscles intercostaux, elle ne peut être qu'à l'endroit de la playe qui se rencontre entre deux côtés; on met ensuite le blessé dans une situation convenable à l'évacuation du sang, on ne peut mieux le situer que de le coucher sur la playe.

Obervation d'une playe de poitrine.

Un des Gendarmes de Monseigneur le Duc de Bourgogne fut blessé à Beffort en 1703. par un de ses camarades qui lui donna un coup d'épée dans la poitrine, directement sous la mammelle droite; & comme ce malheur lui étoit arrivé à demi-lieuë de cette ville, la poitrine avoit eu tout le tems de s'emplir avant qu'on me fût venu chercher pour le panser. Je me contentai de dilater la playe suffisamment pour évacuer le sang qui l'étouffoit, & je ne le pansai point ce premier jour. Je le fis coucher sur la playe pendant toute la nuit, & à mesure que le sang sortoit il respiroit plus librement. Le lendemain je trouvai la poitrine toute vuide,

je le pansai & le laissai entre les mains d'un Chirurgien de la ville qui le guérit, de maniere qu'un mois après il vint nous rejoindre à l'armée.

Si la playe est à la partie supérieure de la poitrine & qu'on soit certain qu'il y a du sang épanché, il faut de nécessité faire une contr'ouverture, qui sera ce qu'on appelle Empyême. Elle se doit faire à la partie déclive ou penchante de la poitrine en deux endroits; sçavoir en la partie anterieure, ou en la posterieure.

En quel lieu on doit faire la contre-ouverture.

Quand on choisit la partie antérieure de la poitrine, l'opération se fait entre la deuxiéme & la troisiéme des vrayes côtes en comptant de bas en haut. Le blessé en tire cet avantage qu'il peut se panser lui-même quand il est obligé de quitter son Chirurgien, soit parce qu'il ne sera pas en état de le payer, ou parce qu'il sera obligé de changer de lieu, & quelquefois la longueur de la maladie impatiente tellement qu'on ne veut plus s'assujettir aux heures du Chirurgien. Mais l'incommodité de se pancher ou de se coucher sur le ventre pour faire sortir le sang ou le pus, fait préferer la partie postérieure, parce qu'étant couché sur le dos, la matiere se porte aisément à l'ouverture, & sort sans qu'on fasse faire aucune violence aux poumons.

Si on se détermine de la faire à la partie posterieure, on enfonce le bistouri à cinq ou six travers de doigts des apophises épineuses des vertebres, entre la troisiéme & la quatriéme des fausses côtes, comptant de bas en haut. Sans m'embarrasser de compter les côtes, je la fais quatre doigts au-dessous de l'angle de l'omoplate, & à cinq ou six doigts de l'épine, qui est l'endroit où les côtes s'avancent le plus en dehors, mais on doit sur tout faire l'empyême du côté de l'épanchement, & on tâchera de ne se point tromper sur cet article.

L'opération ayant été résolue sur la nécessité pres-

sente d'empêcher que le blessé n'étouffe, il ne faut point s'amuser à dresser l'appareil, on aura assez de tems pour cela quand le sang s'écoulera de la poitrine; & on ne doit point recommander au blessé de se tenir en son séant, il y est toujours porté de lui-même, parce que c'est la situation où il peut mieux respirer. Après lui avoir tourné le dos du côté du jour & sa chemise relevée, on pincera les tégumens à l'endroit qu'on voudra ouvrir, & le Chirurgien les faisant tenir d'une main par un serviteur dans le tems qu'il les soulevera lui-même de la main gauche, il les coupera avec un bistouri droit C. qu'il tient de la main droite, puis ayant lâché les tégumens il achevera de traverser les muscles entre deux côtes, tournant le dos de son bistouri du côté de la côte superieure, pour ne pas percer les vaisseaux qui sont le long de la lévre inférieure de cet os. Les muscles etant coupés, il ouvrira la plévre avec la pointe de ce même instrument, qu'il retirera ensuite pour y porter son doigt; afin de sçavoir si l'ouverture est suffisante; après quoi il fera pancher le malade en arriere pour faciliter la sortie du sang qui se répand pour l'ordinaire en abondance, & on ne doit rien appréhender en le laissant tout sortir, car quand il est une fois dehors de ses vaisseaux, il ne fait qu'incommoder en quelqu'endroit qu'il séjourne.

Conditions de la tente qu'on doit préparer.

On prépare une tente de linge E. qui selon les Auteurs doit avoir six conditions: la premiere, qu'elle soit d'une grosseur proportionnée à la grandeur de la playe; la seconde, qu'elle soit molle de crainte de faire de la douleur; la troisiéme, qu'elle soit courte & mousse à la pointe, de peur de blesser le poumon: la quatriéme, qu'elle soit un peu applatie pour s'accommoder à l'espace qui est entre les deux côtes: la cinquiéme, qu'elle ait une tête G. afin qu'elle n'entre pas dans la capacité; & un fil H. qui y soit attaché pour la retirer de la poi-

trine en cas qu'elle y tombât: & la sixiéme, qu'elle soit trempée en quelque liqueur vulneraire. Le sang étant sorti, on met dans la playe une tente ainsi conditionnée, on fait une bonne embrocation aux environs de la playe qu'on couvre avec des plumaceaux plats. II. & un grand emplâtre K. de *Gratia Dei*. On pose une compresse quarrée L. par dessus, & puis le bandage circulaire qu'on fait autour du corps avec cette serviette M. ployée en trois ou en quatre, & qu'on assure dans son lieu en l'attachant au scapulaire N. par devant & par derriere. *(a)*

Pansement de la playe.

C'est s'arrêter à des minuties que de se mettre en peine s'il faut conserver les fibres des muscles intercostaux externes, ou celles des internes, & de balancer à couper selon la rectitude des fibres des uns plûtôt que selon la direction des fibres des autres. Il les faut couper également les unes & les autres, & prendre garde seulement que le tranchant du bistouri ne touche aux côtes, de crainte que l'incision faite à leur perioste ne leur donnât occasion de se découvrir par la suite.

Mauvaise maniere d'ouvrir la playe.

Quelques Auteurs ont prétendu rafiner en conseillant de ne point couper la plévre avec la pointe de l'instrument, & voulant qu'après avoir coupé les muscles & être parvenu à la plévre, on la pousse

(a) La tente qu'on propose ici peut blesser le poumon qui vient fraper contre son extrêmité; elle bouche l'ouverture & empêche par consequent l'issue des matieres épanchées; elle écarte & irrite les parties au travers desquelles elle passe, ce qui est suivi de douleur, d'inflammation, & quelquefois de la carie des côtes. C'est pourquoi les Praticiens se servent aujourd'hui d'une petite bandelette de linge mollet, dont ils introduisent un bout dans la poitrine, ils remplissent ensuite la playe de plusieurs bourdonnets, & appliquent le reste de l'appareil tel qu'il est ici décrit. Cette bandelette ou méche de linge empêche l'ouverture de la poitrine de se refermer, & permet sans blesser le poumon ni causer de douleur au malade, une libre issue aux matieres épanchées.

avec une grosse sonde mousse pour la faire crever ; ils disent que de cette maniere on ne risque point d'offenser le poumon avec la pointe du bistouri : mais cette méthode est blâmable, car pour éviter un mal qui n'arrive jamais à un habile Chirurgien, ils en font deux qui peuvent avoir des suites fâcheuses ; l'une, c'est qu'ils séparent la plévre des côtes aux environs de la playe par l'impulsion qu'ils font pour l'ouvrir ainsi ; & le second, c'est qu'en rompant les fibres de cette membrane, elle souffre un effort qui peut y causer fluxion & inflammation.

C'est la coutume dans le traitement des playes, que de lever le premier appareil au bout de vingt-quatre heures, mais les playes de la poitrine ne donnent point ce tems. Quand le malade se sent oppressé, ce qui arrive quelquefois six ou huit heures après l'opération, il faut le repanser afin de donner issue au nouveau sang sorti de ses vaisseaux, c'est-pourquoi on aura des appareils tout prêts pour panser le malade autant de fois que la nécessité le requerera, sur tout il ne faut pas épargner la saignée du bras, parce que cette espece de révulsion empêche cette humeur de s'échaper par la playe du poumon.

On ne doit avoir égard qu'à la playe faite par l'opération, car la premiere n'étant plus considérable on doit la laisser refermer aussitôt qu'elle y sera disposée. On en tire pourtant une utilité dont on profite jusqu'à ce qu'elle soit guérie, puisqu'étant obligé de faire des injections dans la poitrine pour nétoyer & entrainer le pus & les humidités sanieuses qui y tombent, on seringue par la playe superieure des liqueurs qui doivent sortir par l'inferieure où la pente est naturelle, de maniere que ces injections après avoir lavé la poitrine, s'écoulent ainsi sans effort & sans inconvénient.

Voila pour ce qui regarde l'opération qu'on au-

ra

ra jugé nécessaire dans certaines playes de poitrine, & qu'on ne doit pas faire légerement comme on vouloit que je la fisse à M. de la Bonoissiere Ecuyer du Roi qui fut blessé à Versailles en 1701, à la mammelle droite, d'un coup d'épée qui étant entrée de biais dans la capacité de la poitrine, perçoit le médiastin & alloit se perdre dans la cavité gauche. Les accidens qui survinrent le troisiéme jour sembloient indiquer qu'il y avoit du sang épanché. Ceux qui le voyoient avec moi étoient d'avis que je fisse l'empyéme, je leur dis que je regardois sa grande difficulté de respirer comme un effet de l'inflammation causée au médiastin, à raison de la playe qui le perçoit : il est vrai que le malade ne pouvoit se tenir couché, mais je ne remarquois point de tension à la poitrine, ni de pesanteur au diaphragme. Je persuadai au pere du blessé de prier M. Felix de le venir voir & de nous assister de son conseil. Il fut de mon sentiment, on ne fit point d'opération, & le malade fut parfaitement bien guéri.

Autre observation d'une playe de poitrine.

Dans la même affaire qui se passa à minuit, M. Messier Lieutenant des Gardes de la porte de Sa Majesté, reçut un coup d'épée à la partie inférieure de la poitrine du côté droit. Aussitôt qu'il fut rentré chez lui, on alla chercher un suceur Il vint un Tambour du Regiment des Gardes qui lui suça sa playe, & qui l'assura que dans deux jours il seroit guéri. Le lendemain au lever, on dit au Roi que de deux personnes qui avoient été blessées la nuit précedente, celui qui s'étoit fait sucer se portoit bien, & que celui qui avoit été pansé par les Chirurgiens se mouroit. Cette nouvelle se répandit comme véritable ; mais l'après midi du même jour M. Messier se confessa & reçut les Sacremens, parce qu'il étouffoit. Il m'envoya chercher, me priant de lui faire ce que je jugerois à propos. Je lui dis que je le croyois guéri sur le recit qu'on

Histoire d'une guérison tentée par un suceur.

Ee

en avoit fait au Roi ; mais que je le trouvois très-mal par la nature de sa playe & des accidens qui l'accompagnoient. Un autre l'auroit peut-être laissé périr entre les mains de son suceur, mais je crus qu'il étoit de mon devoir de le secourir dans une nécessité aussi pressante. La playe étant à la partie inférieure de la poitrine, je la dilatai, & fis une ouverture suffisante pour donner issue au sang répandu ; dès ce moment il commença à se sentir soulagé, je continuai à le panser, & je l'ai très-bien guéri. (a)

L'opération de l'empyême se fait encore, quand il y a du pus épanché dans la cavité de la poitrine, ce qui arrive pour l'ordinaire ensuite d'une pleuresie ou d'une peripneumonie.

Définition de la pleuresie.

La pleuresie est une inflammation de la plévre causée par un sang boüillant & impétueux qui s'extravase & se grumele dans cette membrane. Il y en a qui sur les picotemens que le malade ressent, prétendent qu'elle est produite par une bile échauffée qui s'amasse entre les côtes & la plévre ; elle est toujours accompagnée d'une fiévre aigue, d'une

(a Les playes de poitrine ne sont fâcheuses qu'autant qu'il survient une inflammation, ou un épanchement, comme on le voit par ces deux observations. Il n'est pas aisé dans les commencemens de reconnoître lequel des deux accidens on doit prevenir.

On prévient l'inflammation, ou on la calme par de frequentes saignées & une diete très-exacte.

On previent l'épanchement par le même moyen. Si l'on ne réussit pas on fait la contre ouverture appellée empyême, ou l'on dilate la playe, en cas qu'elle soit située favorablement. Il faut remarquer ici que l'ouverture d'un gros vaisseau produit toujours un épanchement mortel. On ne peut pas même remedier à l'épanchement causé par l'ouverture de petits vaisseaux, quand cette ouverture se trouve en certains endroits. Par exemple lorsque l'artere intercostale est ouverte près de son origine, où on ne peut pas en faire la ligature, il est impossible de réchaper le blessé.

respiration fréquente & difficile, & d'une douleur piquante & interne. Les Grecs l'appellent *pleuritis* du mot *plevron*, qui signifie le côté, parce qu'elle se fait violemment sentir au côté de la poitrine.

Caractere de la peripneumonie.

La péripneumonie est une inflammation du poumon excitée par le dépôt qui s'y fait d'une matiere purulente qui succede à la fluxion de la poitrine, & dont les signes sont une fréquente & petite respiration, avec une fiévre & rougeur de visage. Ce mot de péripneumonie est dérivé de *peri* qui veut dire au tour, & de *pneumon*, qui signifie poumon, parce que cette maladie se forme souvent dans la membrane qui enveloppe les poumons.

Ces deux maladies sont très-violentes, & elles expedient leurs malades en peu de tems. Quand l'humeur qui fait la pleuresie est encore renfermée dans la plévre, & que celle qui fait la péripneumonie est dans la substance du poumon ou dans ses membranes, ces deux maladies sont pour lors de la jurisdiction de la Medecine, je veux dire que les Medecins doivent pour les guérir, diriger la cure par la diéte & par la Pharmacie, aussi bien que par la Chirurgie qui pourra y employer les frictions, les ventouses, & sur tout les saignées : mais quand ces matieres morbifiques ont abscedé, & que le pus est épanché dans la poitrine, elles sont principalement soumises à la Chirurgie, parce qu'il n'y a point d'autre moyen pour les évacuer, que la main du Chirurgien.

Ce qui oblige d'en venir à l'empyême.

C'est à lui à examiner avant que de l'entreprendre s'il est constant qu'il y ait de la matiere dans la poitrine, pour ne pas tomber dans la faute que commit un Chirurgien d'ailleurs habile, qui fit l'empyême à M. le Duc de Mortemart, & qui ne trouva rien dans la poitrine. Il eut beau alleguer que l'opération avoit été ordonnée, & que tous

les parens la souhaitoient, il fut blamé de tout le monde.

Histoire à ce sujet.

Une affaire presque semblable arriva à Versailles en 1705, à un des Chirurgiens du Roi, lequel étoit venu de Rouen se donner pour le plus expert Chirurgien de l'Univers. M. Helvetius vint voir le nommé Berteville Tapissier du Roi, malade depuis long-tems, & se plaignant d'une douleur à l'hypocondre droit. Ayant touché l'endroit, il crût qu'il y avoit de la matiere, & il conseilla à ce Chirurgien de l'ouvrir, ce qu'il fit à l'instant. Il ne s'y rencontra rien à évacuer, & le malade mourut deux heures après l'opération. L'avantage qu'en tira ce pauvre malade, fut d'être en peu de tems delivré pour toujours de la douleur qu'il souffroit & de celle dont il pouvoit être menacé dans la suite. Un frater auroit été excusable d'avoir eu cette soumission, parce que ses lumieres sont très-bornées; mais un Maître Chirurgien doit être sûr de son fait, & il ne doit point tenter une opération de cette conséquence sur la bonne foi d'autrui.

Plusieurs sont dans la pensée que la nature seule peut guérir ces maladies, ils disent qu'elle a trois voyes naturelles pour se débarrasser des matieres, par les crachats, par les urines, & par les selles; mais ce sont des espéces de miracles qu'il ne faut pas toujours esperer. Je sçai qu'il n'est pas impossible qu'elle évacue par l'un de ces trois moyens l'humeur extravasée qui sera encore ou dans le poumon ou dans la plévre; mais aussitôt que l'abscès est crevé & que le pus est répandu dans la capacité de la poitrine, il n'y a que l'empiême qui l'en puisse faire sortir.

Signes d'un abscès dans la plévre.

Les signes qui nous marquent qu'il se forme un abscès dans la plévre sont une inflammation, une douleur aigue & perçante qui attaque tout d'un coup, une pesanteur, une fiévre lente & continue

accompagnée de frissons, un pouls dur, serré & profond, une toux séche avec alteration, & une difficulté pressante de respirer.

Les signes qui nous indiquent que l'abscès se fait dans la substance du poumon, sont que le malade sent une douleur fixe & sourde qui ne vient que peu-à-peu, il ne respire qu'avec peine, la fiévre continue avec une soif immoderée qui ne l'abandonne point, ses crachats sont purulens, ses yeux affaissés & enfoncés, ses joues rouges & vermeilles, & tout le corps devient sec & atrophié.

Signes de matiere épanchée sur le diaphragme.

Les signes qui nous avertissent que l'abscès, soit de la plévre, soit des poumons est crevé, & que la matiere est épanchée sur le diaphragme, sont une diminution de tous ces symptômes pour quelque tems, la douleur est à la verité moins aigue, se faisant sentir vers les fausses côtes, & le malade éprouve quelque soulagement; mais il survient des accidens qui ne sont pas moins dangereux que les premiers; car outre la difficulté de respirer, le pouls s'éleve, la fiévre s'augmente & devient ardente, on a une grande inquiétude & on est fatigué d'une pesanteur sur le diaphragme accompagnée de fluctuation: on ne peut se tenir couché que sur le côté malade; car si on se couche sur le côté opposé, on ressent une douleur plus vive, & une pesanteur beaucoup plus grande, causée par la matiere qui charge le mediastin; c'est alors qu'il faut avoir recours à l'opération comme le seul moyen de guérir. (a)

(a) Il y a aussi des empyêmes qui sont occasionnés par des abscès du foie. Voici ce que dit M. Verduc à ce sujet. „ J'ai vû, dit-il, plusieurs empyêmes venant d'abs„ cès au foie; ces empyêmes avoient été précedés par „ une fiévre violente, une douleur vive & aigue, une „ grande difficulté de respirer, mais la douleur avoit „ toujours été à la region du foie, & comme ces abscès „ étoient dans la partie convexe du foie & sa membra„ ne, le pus avoit pourri le diaphragme, & s'étoit ensui-

Deux manieres d'ouvrir la poitrine.

Pour frayer une issuë à cette matiere, on peut ouvrir la poitrine en deux manieres, ou par l'incision, ou par le cautere potentiel; car pour le trépan de la côte & le cautere actuel que quelques Auteurs nous proposent, ce sont des moyens trop cruels pour nous en servir.

L'ouverture qu'on fait à la poitrine par incision pour en tirer du pus, est semblable à celle qu'on pratique pour en évacuer le sang. Je viens de vous la faire voir, c'est-pourquoi il n'est pas nécessaire de la répeter ici, il y a seulement quelque difference qu'il faut observer, c'est que la pleuresie étant abscedée, il se fait quelquefois une élevation entre deux côtes dans l'endroit où étoit l'abscès, & il faut pour lors faire l'ouverture sur cette tumeur que la nature semble produire, pour nous indiquer le lieu par où le pus cherche à se faire jour.

La seconde maniere de faire l'empyême, c'est par le cautere potentiel. Ayant marqué l'endroit qu'on veut ouvrir, on y applique une pierre à cautere O. & par dessus un petit morceau de bois

„ te répandu dans la poitrine, où les mouvemens continuels de la respiration l'obligeoientde monter en l'exprimant du foie, & là il causoit tous les accidens des épanchemens dans la cavité de la poitrine sur le diaphragme, & le mediastin. J'ai vû quelques-uns de ces abscès ronger la plévre & les muscles intercostaux entre la deuxiéme & la troisiéme des fausses côtes, en comptant de bas en haut, & former une tumeur & un abscès en dehors en ce même endroit, comme il arrive quelquefois dans les véritables empyêmes. J'en ai vû un qui s'étoit vuidé en partie par les crachats, & voici comment: le poumon étoit attaché au diaphragme, à l'endroit où le pus l'avoit ouvert, desorte que le poumon ayant aussi été rongé, le pus du foie se vuidoit par les crachats, c'est ce qu'on connut par l'ouverture du corps après la mort. On connoît ces empyêmes, & on les distingue des autres, en ce que la douleur a été à la région du foie, & quand on les ouvre le pus est semblable à des lavures de chairs, tel qu'est toujours le pus quivientdu foie, qui rarement est blanc,

P. rond & creux pour la presser & la faire mieux pénetrer, on prétend que par cette compression une seule pierre fait autant que trois: ensuite sur l'escarre, on ouvre la capacité avec le bistoury. Mais quoique Thevenin nous dise que cette façon soit la plus aisée & la plus en usage, je ne l'ai pourtant point vû pratiquer; & comme le cautere peut en brulant les muscles intercostaux, aller jusqu'aux côtes & les découvrir, & que l'escarre venant à tomber il reste une playe trop grande pour arrêter la canule & pour nous laisser maîtres de retenir la matiere, ces inconvéniens font que je conseillerai toujours de s'en tenir à l'incision.

A l'empyême qu'on fait ensuite d'une playe de poitrine, on se sert d'une tente de charpie ou de linge, mais à celui qu'on pratique à l'occasion d'une rupture d'abscès, on met une canule d'argent dont on bouche l'ouverture avec un petit tampon, afin de pouvoir laisser sortir tant & si peu de pus qu'on le juge à propos; c'est pourquoi il faut faire l'incision d'une grandeur proportionnée à la grosseur de la canule, qui doit occuper toute l'ouverture, & avoir une tête R. qui l'empêche d'entrer dans la poitrine, & qui soit percée de deux petits trous SS. pour y passer un cordon T. qui entoure le corps, afin qu'elle ne sorte que quand on veut. Lorsque les côtes sont trop serrées il faut que le corps de la canule soit plat comme celle qui est marquée V. pour s'ajuster aux espaces de ces os, & ouverte de toute sa longueur, de même qu'à côté de son extrêmité interne X. pour laisser évader le pus avec facilité.

Proportion de la canule.

Toutes les fois qu'on panse le malade, on ôte seulement le petit tampon qui bouche l'ouverture de la canule, & après l'avoir ôté, si le pus ne sort point, il faut avec une grosse sonde mousse repousser le poumon qui appuyant sur le bout de ce tuyau, empéche cette évacuation. Les injections

Comment on panse le malade.

qu'on fait par le moyen de cette seringue Z. étant entrées par la cavité de la canule, on la bouche pour un moment, puis ôtant le tampon, pour peu que le malade se panche, elles sortent par le même conduit. Ces injections sont nécessaires pour laver la poitrine, il y a même des Praticiens qui laissent dans la capacité ces liqueurs adoucissantes & déterfives durant l'intervale d'un pansement à un autre, pour empêcher que la matiere par son acreté ne fasse impression sur les parties. Ces médicamens injectés ne doivent être ni amers ni piquans, de crainte d'exciter la toux, ce seront simplement des décoctions de plantes vulnéraires, de l'eau de scabieuse & de pas d'âne, &c. ausquelles on peut ajouter le vin où on aura dissous le miel rosat, pour nétoyer & préserver de la pourriture.

Signes de mauvais & de bon augure.

Si la matiere qui en sort est de mauvaise odeur & d'une vilaine couleur, & qu'elle s'évacue en grande quantité, si la fiévre subsiste, si le malade amaigrit notablement, & que ses forces diminuent ces signes ne promettent rien que de sinistre : mais si le pus est égal, blanc, bien cuit, de bonne odeur & en petite quantité ; si les forces se soutiennent, & que le malade soit obéissant, il guérira. On ôte la canule quand la matiere commence à se tarir, ce qui doit arriver dans les quarante jours ; car ce tems passé la playe dégenere en fistule, & il faut des années pour en achever la cure.

Je vous ai dit qu'il y avoit trois humeurs. Le sang, le pus & l'eau ou la lymphe, dont l'épanchement nous obligeoit d'ouvrir la poitrine pour l'en dégager : je vous ai parlé des deux premieres, examinons ce qu'il faut faire à la troisiéme.

De l'hydropisie de poitrine.

Il s'amasse quelquefois dans le thorax des sérosités qui distillant peu-à-peu remplissent une de ses cavités & souvent les deux ensemble, c'est ce qu'on appelle hydropisie de poitrine, laquelle est

causée comme celle des autres parties du corps, ou par la rupture de quelque vaisseau lymphatique, ou par un défaut de fermentation qui rend les humeurs trop aqueuses, ou qui empêche la séparation de la lymphe par les urines & par d'autres voyes. On connoît cette maladie par la toux séche où le malade ne crache rien, par le frisson, & par une fiévre lente, par une courte haleine, par l'enflure des jambes & sur tout par une fluctuation & un gargoüillement qu'on entend dans la poitrine quand le malade se remue, comme on en entendroit dans un vaisseau à demi plein d'eau qu'on agiteroit. Si le malade ne peut se tenir couché que d'un côté, c'est une marque qu'il n'y a de l'eau que dans le côté où il peut demeurer ; mais s'il a autant de peine à se tenir sur l'un que sur l'autre des côtés, & qu'il affecte de rester sur le dos, c'est signe qu'il y a de l'eau dans les deux cavités de la poitrine.

Ses signes.

Il faut essayer de vuider cette eau par les hydragogues, c'est-à-dire par des remedes sudorifiques, apéritifs & diuretiques, qui tous vont à évacuer les sérosités, & dont je vous ai parlé dans l'hydropisie du ventre. Quand par ces remedes qui poussent par les sueurs, par l'insensible transpiration, & par les urines, on n'a point pû réussir, on en vient à l'ouverture de la pointe, laquelle s'accomplit de la maniere que je viens de vous montrer.

Médicament à essayer avant que d'ouvrir la poitrine.

Il ne faut pas s'étonner si quelquefois après avoir ouvert la plévre on ne voit sortir ni eau ni pus, quoiqu'il y en ait dans la poitrine. Quand le poumon est adhérent à la plévre à l'endroit où on a fait l'opération, rien ne se peut échaper, & il faut alors que le Chirurgien introduise son doigt dans la playe, & qu'il sépare doucement les filamens qui font cette adherence, après quoi il verra sortir ce qui étoit contenu dans cette cavité. La seule crainte de rencontrer cette adhérence qui cependant est

fort rare, m'empêche de propoſer la ponction avec le trocar V. comme plus facile & plus ſûre pour l'hydropiſie de la poitrine ; car avec un ſimple trou fait entre deux côtes à la partie inférieure du thorax on tireroit les eaux contenues, on ſoulageroit le malade à l'inſtant, & on éviteroit une grande playe qu'on fait pour l'empyême, & qu'il faut panſer long-tems, le trocar ne laiſſant après lui qu'une petite ouverture qui ſe guérit d'elle-même ; mais avec cet inſtrument on ſeroit en danger de percer les poumons s'ils adhéroient aux côtes.

Inconvenient de l'uſage du trocar, & ſes avantages.

DES FISTULES DE LA POITRINE.

LEs fiſtules du thorax ſuccedent aux playes de cette partie, & quelqu'attention que le Chirugien ait pour empêcher ces playes de devenir fiſtuleuſes, ſouvent il ne peut l'éviter. Les plus habiles les ont toujours regardées comme un écüeil contre lequel pluſieurs ont échoüé par les difficultés preſqu'inſurmontables qu'il y a de cicatriſer ces ſortes de playes ; mais un Chirurgien ne doit jamais ſe rebuter, il les ſurmonte quelquefois dans le tems même qu'il n'oſeroit eſperer de réüſſir, il faut qu'il donne toute ſon application pour connoître les obſtacles à la guériſon, & qu'il n'épargne point ſa peine pour les vaincre.

Difficulté du traitement de ces maux.

Après avoir cherché les raiſons qui rendent ces fiſtules incurables, on a trouvé que ce pouvoit être l'une des cinq ou ſix cauſes que je vais vous raporter.

La premiere, eſt le mouvement continuel du thorax ; la ſeconde, eſt le peu de diſpoſition de la plévre à ſe réunir, parce qu'elle eſt mince : la troiſiéme, eſt l'alteration qui ſurvient aux côtes découvertes ou endommagées, la quatriéme, eſt la ſituation de l'orifice externe de la fiſtule, laquelle eſt ſuperieure à l'égard de la ſituaton de ſon orifice interne : la cinquiéme, la fécondité de la matiere, quand la fiſtule ſuccede à une péripneumo-

nie, & la ſixiéme, quand ce pus vient des os du ſternum, ou qu'il ſe traine obliquement d'un eſpace intercoſtal à l'autre.

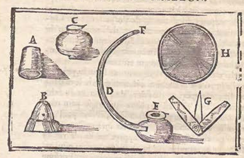
Il dépend du génie & de l'experience du Chirurgien de trouver les moyens de ſoulager ou de guérir ceux qui ont de ces fiſtules qu'on croit incurables, & qui effectivement ne le ſont pas entre les mains d'un Operateur entendu.

Si c'eſt le mouvement continuel de la poitrine qui s'oppoſe à la réunion, il faut mettre le malade au lit, l'empêcher de crier, de parler & de faire aucun effort. Si c'eſt la plévre qui ne ſe peut réunir à cauſe de ſon peu d'épaiſſeur, il faut par l'entremiſe des chairs des muſcles intercoſtaux auſquelles elle eſt adherente approcher les lévres de ſa playe & en procurer la cicatrice, ayant auparavant conſumé la calloſité s'il y en avoit. Lorſque les côtes ſeront découvertes & cariées, on les fera exfolier avec un petit bouton de feu qui ſera conduit le long d'une canule juſques ſur la côte alterée. Quand la fiſtule eſt oblique ou tortueuſe, il faut couper toute la ſinnoſité juſques dans ſon fond. Si enſuite d'un abſcès au poumon la ſupuration trop abondante entretient la fiſtule, il faut en épuiſer la ſource, ce qu'on fera par un bon regime, par les remedes géneraux & par le conſeil d'un prudent Médecin. Si le ſinus vient des os du ſternum, ou bien de quelque côte voiſine, ou éloignée, il faut que dans cette occaſion l'induſtrie du Chirurgien ſe faſſe voir en inventant des remedes & des inſtrumens capables de découvrir & d'empêcher les obſtacles qui empêchent la gueriſon.

Moyen d'y remedier.

Pratique pour divers cas.

Fig. XXVII. Pour le mammelon.



Des Operations qu'on pratique aux Mammelles.

Les mammelles qui sont un des principaux ornemens de la femme, & qui sont si nécessaires pour la nourriture de l'enfant, ne sont pas plus exemptes de maladies & ne sont pas moins soumises à la main du Chirurgien que les autres parties du corps, & il est souvent obligé d'y faire des opérations très-cruelles.

Division des maladies de ces organes, & des opérations qu'elles exigent.

On distingue les maladies qui y arrivent & les opérations qu'elles demandent, en deux; sçavoir, en celles du mammelon, & en celles de la mammelle.

Le mammelon est cette éminence qui sort du milieu de la mammelle, où aboutissent tous les conduits lactés qui versent le lait dans la bouche de l'enfant. Quand le mammelon est trop petit, l'enfant a de la peine à le prendre & ne fait que le chifoner; & s'il est trop gros, il emplit trop la bouche de l'enfant qui ne peut point le sucer: mais pour le choisir d'un volume médiocre & proportionné, il doit être de la grosseur d'une noisette & un peu plus long, afin que l'enfant le te-

nant entre son palais & sa langue en puisse recevoir le lait avec facilité pour peu qu'il le suce. Les pertuis par où sort cette liqueur ne peuvent être trop ouverts sans laisser échaper le lait avant que l'enfant ait besoin de téter, ni trop serrés ou trop petits, ce qu'on appelle de dur trait, sans fatiguer l'enfant par les efforts qu'il faudroit qu'il fit pour en exprimer le lait; il faut qu'ils soient médiocrement dilatés, afin que retirant l'enfant aussitôt qu'il a lancé le téton, on voye le lait rayer par plusieurs tuyaux, comme feroit un arrosoir. Quand le lait sort de cette maniere, l'enfant ne fait qu'avaler sans avoir la peine de téter, ces qualités jointes à beaucoup d'autres font une bonne nourrice.

Mammelon non formé.

Aux femmes qui n'ont point encore été nourrices, le mammelon a quelquefois de la peine à se former; l'enfant ne peut pas le prendre, & quand il le tient il le lache aussitôt, parce qu'il n'est pas assez avancé en dehors, & c'est ce que les femmes appellent n'avoir pas encore la corde rompuë, parce qu'il semble être retenu comme par une petite corde. Le moyen de le former, c'est de faire téter la femme par un enfant de trois ou quatre mois, qui étant plus fort que le sien nouvellement né, embouchera mieux le mammelon, ou bien de la faire téter par la garde, ou par une de ces femmes qui sont dans l'habitude de faire les bouts des nouvelles accouchées. On mettra ensuite ce petit chaperon marqué A. fait de buys, & figuré comme un dé que les femmes mettent dans leurs doigts quand elles veulent coudre, cave dans son milieu, pour recevoir le mammelon; & percé dans son bout à ses côtés pour laisser sortir le lait qui se peut échaper. Ce chaperon qu'on ôte seulement dans le tems qu'on veut donner à téter, est propre pour former le mammelon. Cet autre marqué B. est encore plus commode, parce qu'il a un bord fait comme celui d'un chapeau qui empêche qu'il ne blesse la mammelle.

Effets de la voracité des enfans.

Il y a des enfans voraces qui ne trouvant pas suffisamment de lait pour les rassasier, succent le mammelon avec tant de violence qu'il y vient des fentes & des crevasses à la base où il semble se vouloir séparer de la mammelle. Ce malheur est arrivé à plusieurs des Nourrices du Roi, à celles qui n'avoient pas assez de lait pour contenter sa faim, il leur mordoit les bouts jusqu'au sang, & comme elles ne pouvoient pas y résister, on étoit obligé d'en changer souvent: heureusement il se trauva Mad. Ancelin, native de Montesson, qui ayant du lait en abondance, s'est trouvée la seule qui ait pu satisfaire au grand appetit de ce Prince. Elle l'a nourri pendant seize mois, & jusqu'à ce qu'il ait été en état d'être sévré; ainsi c'est elle qui a donné le fondement à cette forte santé qu'il a presque toujours euë.

Du caillement du lait aux mammelles.

Souvent après les couches, le lait se portant avec affluence dans les mammelles, s'y caille & s'y durcit, ce qui peut venir de ce que la femme aura senti du froid, ou de ce qu'elle aura trop tôt découvert son sein, ou bien de ce qu'elle aura mis quelqu'habillement qui l'aura trop pressée; c'est en quoi les femmes ne sçauroient trop se précautionner, il faut qu'elles tiennent leur sein bien couvert de linges matelassés, parce que la chaleur empêche le lait de se grumeler, & lui ouvre les routes qu'il doit prendre pour sortir à celles qui ne veulent pas être nourrices.

Ce qu'on pratique dans la retention du lait.

Cet accident arrive quelquefois aux nourrices, quand il y a quelqu'obstruction dans les glandes du sein, quand elles auront été trop long tems sans donner à téter, ou quand le froid les aura saisies: elles disent pour lors qu'elles ont le poil, & cette indisposition leur donne la fiévre pendant vingt-quatre heures & plus. Lorsque le mal vient d'obstruction, il faut faire un liniment d'huile d'amandes douces sur le sein, & se servir de petits ca-

taplasmes anodins & émolliens. Si c'est de l'excessive quantité de lait, il y faut remedier par la saignée & par la diette; & si le froid en est la cause, il faut par la chaleur réparer le désordre qu'il a fait.

C'est au Chirurgien de tâcher d'évacuer le lait grumelé dans le sein, où par son séjour il ne manqueroit pas de causer un abscès. Il y a deux manieres pour l'en faire sortir, ou insensiblement, ou sensiblement.

Comment on évacue le lait.

Insensiblement, c'est-à-dire par résolution, en se servant de cataplasmes doux, émolliens & résolutifs. Si ces premiers ne réussissent pas, on en fera de plus forts avec les quatre farines & la terre cimolée cuites dans l'hydromel y ajoutant l'huile rosat.

Sensiblement, en faisant sortir le lait par le mammelon. On propose pour cela trois moyens, l'un de se servir d'une petite ventouse de verre, C. dont l'ouverture ne sera grande qu'autant qu'il faut pour recevoir le mammelon, on la plonge dans de l'eau boüillante d'où on la retire quand elle est échauffée pour l'apliquer sur le sein, le mammelon étant dans son ouverture, elle s'y attache, & après qu'on l'a couverte d'un linge bien chaud, on la laisse s'emplir de lait, & on la leve ensuite pour la vuider & la remettre autant de fois qu'on le juge à propos. L'autre expedient est de se faire téter par une femme saine & nette, qui ayant empli sa bouche de lait, le crache pour recommencer à le sucer ainsi jusqu'à ce que le sein soit vuide. Le troisiéme moyen est de se tetter soi-même avec un instrument D. appellé tettine, & par les Italiens *lattecole*. Si une femme trouve que la petite ventouse n'est pas commode, ou que sa tetteuse lui fait trop de douleur, elle se pourra tetter elle-même avec cet instrument de verre appliqué sur le mammelon par son extrêmité la plus large E. la femme ayant dans la bouche le bout F. du col de

Usage de la tettine.

la même machine ; de cette maniere elle se fera moins de douleur, & elle continuera jusqu'à ce que le sein soit entierement desempli.

Abscès du lait dans les mammelles

Si malgré tous ces expédiens le lait séjournoit dans la mammelle, il ne manqueroit pas d abscéder à quoi il est d'autant plus sujet, que peu de changement suffit pour le convertir en pus. Dans cet état il faut faire à la mammelle une ouverture avec la lancette G. aussitôt qu'on y sent de la fluctuation, pour empêcher que le pus ne cause du désordre dans une partie aussi délicate & aussi sensible.

Erreur des femmelettes.

C'est une erreur de bonne femme que de croire qu'on ne doit point employer le fer aux maladies du sein. On trouve des femmes assez obstinées pour ne le vouloir pas souffrir, il les faut pour lors laisser se gouverner selon leur caprice, elles payent souvent bien cher leur entêtement ; car outre qu'elles souffrent plus long tems en attendant que le pus ronge la peau pour se donner issue, c'est qu'au lieu d'un trou que feroit la lancette, il s'en fait quelquefois cinq ou six qui mettent un sein dans un pitoyable délabrement, & alors elles se repentent de leur obstination.

Mais quand une femme est soumise à son Chirurgien, il faut qu'il prenne une lancette envelopée d'un petit linge qui ne laisse de découvert de la lame qu'autant qu'il est nécessaire pour faire l'incision qui ne doit être que deux fois longue comme celle d'une saignée, pour évacuer seulement la matiere. On ne se sert point de tente à ces sortes d'abscès, il suffit d'un emplatre H. coupé en croix de Malthe, qu'on releve autant de fois qu'il y a de nouvelle matiere à faire sortir ; pour moi après que l'ouverture est faite, j'use toujours d'un pareil emplatre que je compose avec l'onguent divin étendu sur un morceau de cuir dont je couvre tout le sein, & je m'en suis très-bien trouvé.

Pansement de la playe.

trouvé. La malade se panse elle-même, en relevant l'emplâtre trois ou quatre fois le jour pour l'essuyer & le réchauffant avant que de le remettre. Trois ou quatre emplâtres renouvellés de tems en tems amollissoient les duretés & conduisoient à une parfaite guérison. (*a*)

(*a*) Les bons effets que l'onguent noir appellé vulgairement onguent de la mere, dont on fait un grand usage à l'Hôtel-Dieu de Paris, lui mérite la préference sur l'onguent divin que l'Auteur propose ici.

Prenez de l'huile commune une livre,
De la cire blanche,
De l'axonge de porc,
Du beurre frais,
Du suif de mouton,
De la litarge d'or, de chacun huit onces.

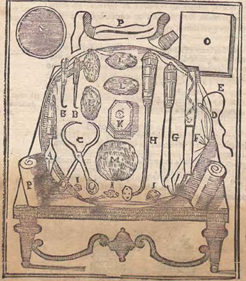
On met le tout ensemble sur le feu, & on le remue jusqu'à ce qu'il devienne noir & qu'il ait la consistence d'onguent.

Cet onguent de la mere résout le lait des mammelles, il ramollit leurs duretés, & celles des tumeurs humorales qu'il conduit à la résolution ou à la supuration, suivant la disposition qu'elles ont à se terminer de l'une ou de l'autre maniere.



Ff

FIG. XXVIII. POUR L'OPERATION DU CANCER.



Du Cancer.

LE Cancer eſt d'un conſentement unanime le plus horrible de tous les maux qui attaquent l'homme. Quoique la rage & la peſte tuent en moins de tems, elles ne me paroiſſent pas ſi cruelles que le cancer qui mene auſſi ſûrement, mais plus lentement l'homme au tombeau en lui cauſant des douleurs qui lui font tous les jours ſouhaiter la mort.

Raiſon de ſes differens noms.

Le cancer n'attaque pas ſeulement le ſein, mais encore pluſieurs autres parties, où il n'exerce pas moins ſa fureur. Il prend differens noms : quand il vient aux jambes, on l'appelle loup, parce que ſi on le laiſſoit faire, il ne les quitteroit point qu'il ne les eût dévorées. Lorſqu'il s'attache au viſage il ſe nomme *noli me tangere*, parce que ſi on y touche on l'irrite & il fait plus de ravage. On remarque encore des tumeurs & des ulceres chancreux en divers endroits du corps, dont je ne vous parlerai point aujourdhui, me renfermant à vous démontrer l'opération qu'on fait au cancer qui attaque la mammelle.

Examen du Cancer.

Pour bien connoître le cancer, il le faut examiner en deux tems différens, ſçavoir quand ce n'eſt encore qu'une apoſtême, & quand il eſt dégeneré en ulcere.

Dans ſon commencement & dans ſes progrès.

Le cancer apoſtêmé eſt dans ſon commencement une petite tumeur ronde & plate de la figure d'une lentille qui reſte quelquefois très-long tems ſans groſſir : elle eſt ſouvent ſans douleur dans ſa naiſſance, puis augmente peu à peu, la douleur y ſurvient, & à meſure que la tumeur s'accroît, la douleur augmente juſqu'à devenir inſupportable, non pas par ſa grande violence, mais c'eſt qu'étant ſourde & fatigante, elle incommode jour & nuit ne lui donnant aucun repos. Quand le cancer a groſſi, la tumeur eſt dure, ſquirreuſe, inégale, livide & douloureuſe, fort adhérente par quantité de racines, & remarquable par des veines pleines d'un ſang noir éparſes ſur toute ſa ſuperficie.

Dans ſon ulceration.

Dans les premiers jours que le cancer eſt ulceré, il paroît comme une écorchure d'où il ſuinte une ſéroſité âcre & corroſive, qui par la ſuite rongeant la tumeur, y fait une ouverture qu'on a définie un ulcere apparent, rond, horrible & puant, avec des lévres groſſes, dures, noueuſes & renverſées, de couleur livide ou obſcure, & environées

de veines remplies d'un sang mélancolique.

Etimologie. On a donné le nom de cancer à cette maladie, soit apostemée, soit ulcerée, parce que quand elle est encore apostême, les vaisseaux gonflés qu'on y apperçoit, ressemblent à des expansions de pattes d'écrevisses ; ajoutez qu'en cet état la tumeur est tellement enracinée dans les glandes de la mammelle, qu'on ne peut non plus l'en arracher, que de faire quitter à un chancre ce qu'il a empoigné avec ses pattes faites en tenailles ; & lorsqu'il y a ulcere, ce mal déchire la partie en s'avançant de dehors en dedans par le progrès de ses racines, en quoi il paroît aller à reculons comme les écrevisses ont coutume de faire.

Causes. Les causes des cancers, selon quelques-uns, sont externes & internes. Les premieres se raportent à une forte contusion, ou bien à une compression, lesquelles donnent lieu à la lymphe de s'arrêter dans les glandes des mammelles des femmes, de s'y épaissir, & d'acquerir de l'acreté par son séjour. La principale des causes internes est dans le vice des liqueurs séparées d'un sang terrestre & visqueux, tout rempli d'acides coagulans qui forment des obstructions dans les glandes, y retiennent la lymphe & l'y disposent à s'aigrir jusqu'à corrompre la substance glanduleuse qui la renferme.

De vingt femmes qui auront des cancers il y en aura quinze qui seront dans l'age de quarante-cinq à cinquante ans, où la nature a coutume de faire cesser les évacuations menstruelles. Ce mal est fort fréquent dans les Convents de filles. M. Duchesne & moi dans le voyage que nous fîmes en 1700, avec les Princes, nous en vîmes dans presque toutes les villes où nous passames. Les malades approchoient toutes de cinquante ans, ou si elles étoient plus jeunes, elles n'étoient pas bien reglées ; car il y a tant de raport du sein à la matrice, qu'aussi-

tôt que les ordinaires sont prêts de venir, ou qu'ils retardent de quelques jours, le sein ne manque pas de durcir & de faire de la douleur.

Marque du cancer au sein. On connoit un cancer au sein par la tumeur de la partie qui paroît inégale à cause du gonflement des glandes qui sont dures & engorgées, il est souvent adhérent à la poitrine, les veines du sein fort apparentes & pleines d'un sang brulé, & quand il y a de la lividité sur la pointe de la tumeur, c'est signe qu'elle ulcerera bientôt. Lorsqu'il est ouvert la douleur est incomparablement plus grande, parce que la sérosité qui en sort est piquante & corrosive comme de l'eau forte, & que rongeant sans cesse ces parties, elle ne donne aucun relâche à la malade.

Opinion singuliere sur sa cause. Il y en a qui croyent que le cancer ulceré n'est autre chose qu'une multitude prodigieuse de petits vers qui dévorent & con'ument peu à peu toute la chair de la partie. Ce qui a donné lieu à cette opinion, c'est qu'avec le microscope on a quelquefois vû de ces insectes dans les cancers, & que mettant sur l'ulcere un morceau de veau, la malade sent moins de douleur, parce que, dit-on, ces vers rongeant pour lors ce veau, ils laissent la malade en repos pour quelque tems. Cette opinion a eû ses partisans & ses censeurs, je n'entreprendrai point ici de les accorder.

Le prognostic. Le prognostic n'en peut être que facheux, puisqu'il n'y a point de maladie plus affligeante & qui doive donner plus d'appréhension au malade que le cancer ulceré ; & il n'y en a point aussi qui fatigue plus le Chirurgien, & qui lui donne plus de peine, parce que ce mal est presque toujours incurable. Si on en croyoit Hyppocrate, il ne faudroit point toucher aux cancers, car en y touchant, remarque cet Auteur, vous aigrissez le mal & vous avancez la mort du malade. En effet en traitant le cancer on peut troubler la lymphe & les autres sucs qui

se distribuent à la partie, & les mettre en une fermentation qui les aigrira & qui dévelopant les sels y causera d'étranges ravages dans la suite.

Mais comment resister aux persecutions d'une pauvre malade qui souffre & qui implore votre secours ? L'abandonnera-t'on à la rigueur de son mal qui la tourmente jour & nuit ? Non, un Chirurgien ne doit point être si cruel : il doit chercher les moyens de la guérir, & si cela n'est pas dans son pouvoir, il faut du moins qu'il travaille à adoucir son mal & à le lui rendre suportable.

Remedes palliatifs.

Quand je conseille de se servir des remedes qui pallient le mal, j'entens qu'on le fasse aux cancers ulcerés, dont les bords sont renversés, & où il y a une notable déperdition de substance : il faut à l'égard de ceux-là user de médicamens doux, qui appaisent ou diminuent la douleur, comme des sucs de plantain & de morelle, des plumaceaux trempés dans une décoction vulneraire pour en garnir la playe. Il y en a qui mettent dans l'ulcere qu'un petit morceau de rouelle de veau ; car soit qu'il y ait des vers ou des sérosités rongeantes, leur plus grande action s'exercera sur le veau & non sur la chair : c'est ainsi qu'avec de petits remedes, il faut amuser la malade, puisque de tels maux il n'en faut attendre que la mort.

Trois Auteurs modernes sur cette maladie.

Avant que de vous montrer l'opération, je vous dirai que depuis cinq ou six ans trois Médecins nous ont donné chacun un Traité du Cancer. L'un est M. Gendron Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, neveu de M. l'Abbé Gendron qui pansa la Reine-Mere du Roi, du cancer qu'elle avoit à la mammelle. L'autre est de M. Alliot Conseiller-Médecin du Roi & de la Bastille, fils de M. Alliot Médecin de Bar-le Duc, qu'on fit venir en 1665 pour panser la même Reine, de ce mal. Et le troisiéme est M. Helvetius, Docteur en Médecine & très connu à Paris sous le nom de Médecin Hollandois.

Ces Auteurs se sont fait des idées particulieres sur la nature du cancer, & ont établi tous trois, chacun un sistême different. C'est à nous à embrasser celui qui nous paroîtra le plus vraisemblable. Les voici en peu de mots.

Systême du premier.

M. Gendron dit que le Cancer est une transformation des parties nerveuses glanduleuses, & des vaisseaux lympatiques en une substance uniforme, dure, compacte, indissoluble, capable d'accroissement & d'ulceration ; & il ajoute qu'il ne reconnoît pour cause de cette transformation que la cessation des filtrations de la partie, qui par la perte de son ressort & l'affoiblissement des tuyaux, devient un tout capable d'accroissement par une disposition mécanique des parties contiguës, ce qui le rend irréduisible à son premier état, & il soutient que l'ulceration dépend des seuls incidens attachés à l'extrême accroissement du corps transformé, que par une pression actuelle ou par des alterations dans le sang qui en font la lividité, cause la rupture de la peau, qui est au cancer, ce que le périoste est aux os, & offre ensuite la masse chancreuse aux impressions de l'air dans les circonstances de sa structure hors d'œuvre, c'est-à-dire dans un état à s'augmenter par ses racines qui ont une espece de végetation, pour se répandre au voisinage, & une conformation de pores pour corrompre les humeurs dont elles sont imbibées.

Idée que le second donne de ce mal.

M. Alliot dit que le cancer est une tumeur très-dure, quelquefois pierreuse, inégale & livide, toujours accompagnée de douleurs plus ou moins violentes, suivant que les circonstances qui s'y rencontrent sont plus ou moins facheuses. Il ajoute que le cancer pris generiquement est une tumeur squirreuse, puisqu'elle est très-dure, mais douloureuse, à la difference du squirre qui est indolent. Il regarde la rougeur, l'inégalité, la lividité, les

veines éparses comme signes équivoques & accidentels, & il considere la douleur comme le caractere spécifique & individuel du cancer. Il prétend que l'humeur mélancolique qui forme le squirre, est chargée d'un acide beaucoup moins dévelopé que dans le cancer, où il ne parvient au dégré de corrosion que lorsque ses pointes aiguës & tranchantes ont surmonté & anéanti, pour ainsi dire, le sel volatil, savoneux & balsamique du sang, & que piccotant pour lors & déchirant les parties nerveuses & membraneuses par leur mouvement déreglé, elles excitent enfin ces douleurs horribles qu'on ressent dans le cancer.

La source du cancer selon le troisiéme.

M. Helvetius croit que la source & l'origine du cancer, n'est autre chose qu'une petite coagulation de quelque goutte d'humeur dans une glande, que cette coagulation vient d'ordinaire par un accident extérieur, comme coup, chute, serrement, ou efforts; qu'à mesure qu'il s'amasse de l'humeur dans la glande, le cancer grossit; qu'en grossissant la douleur devient plus grande, parce que les filets nerveux pressés par la tumeur, font des élancemens plus ou moins douloureux selon que ce pressement est plus ou moins violent; que le mal augmente par les remedes qu'on y applique, parce que ces remedes échauffent & par là réveillent & aigrissent l'humeur qui reste comme assoupie tout le tems qu'elle n'est irritée par aucune chose qui la puisse mettre en mouvement; que les remedes soit fondans soit absorbans qui causent de l'effervescence, font que le levain occupant plus d'espace qu'auparavant, produit des douleurs effroyables, & que ne pouvant plus être contenu dans la glande où il s'étoit jetté, il la creve & forme un ulcere qu'on appelle un cancer ouvert, dont le ferment se répand ensuite dans les parties voisines.

Leurs diverses méthodes de traiter ce mal.

Ces Auteurs ne sont pas seulement en contestation sur la nature du cancer, ils ne s'accordent point

encore sur la maniere de le traiter. Ils nous proposent tous trois des méthodes differentes. M. Gendron ne demande que de la palliation dans le cancer & défend la cure éradicative. M. Alliot veut qu'on consume la tumeur chancreuse avec son escarrotique absorbant, & M. Helvetius ordonne l'extirpation du cancer par l'opération; & voici sur quoi leurs sentimens sont fondés.

Selon M. Gendron.

M. Gendron propose de ne traiter que palliativement toutes sortes de cancer, soit avant, soit après leur ulceration. Il appelle cancers occultes ceux dont la tumeur chancreuse est adhérente, il en prouve l'incurabilité par les racines profondes qu'elle a jettées dans les parties interieures, & il prétend qu'alors il ne s'agit que d'offrir au malade des secours palliatifs, qui en cette occasion se reduisent à retarder autant qu'il est possible, les désordres successifs attachés au progrès de tels cancers, ayant pour cet effet égard à la situation du mal, à sa cause, à l'âge, au sexe & au temperament du malade, sur quoi il nous avertit qu'il est important pour y réussir de se défaire du préjugé de l'existence d'un acide corrosif comparé à l'eau-forte & à l'arsenic, de crainte qu'étant persuadés que tout le secret de la palliation ne consiste que dans l'usage de certains absorbans, spécifiques à cet acide supofé, loin d'arrêter le progrès de ces maux, nous ne fussions causes de leur irritation. Enfin il ne raporte nullement l'incurabilité des cancers tant occultes qu'ulcerés au caractere indomptable d'une humeur acide, mais seulement aux circonstances attachées à la stucture & à l'accroissement de la substance chancreuse. Si ces ulceres sont incicatrisables, c'est que les fibres de la peau ne peuvent plus se lier & s'unir avec celles de la masse de nouvelle transformation.

Selon M. Alliot.

M. Alliot prétend que la cure du cancer consiste dans la mortification des acides par les alkalis &

par les absorbans ; qu'il s'agit de mortifier le ferment aigre & carcinomateux engagé dans la partie malade, en consumant les chairs & les glandes qui en sont infectées ; que pour dompter ce monstre il faut absorber un acide très-exhalé & très-corrosif par un absorbant proportionné à la nature de cet acide qu'on veut détruire, & que tel est l'effet que produit le caustique mitigé qui a été trouvé par M. son pere, proposé dans une Thèse imprimée à Paris en 1665, & qu'on a rectifié pour le donner au public, comme on le voit à la fin du Livre de cet Auteur, qui soutient que son absorbant seul consume pied à pied les chairs imbibées par le virus carcinomateux ; que par son usage on connoît de jour en jour ce qu'on fait en suivant à la piste cet acide corrupteur, en le mortifiant & l'absorbant jusqu'où il a pû pénetrer, sans crainte d'aucuns accidens. Il assure que l'activité de son escarotique, n'est ni trop douce ni trop violente, qu'il ne se fond point comme les caustiques ordinaires, & qu'il n attaque que l'acide son adversaire, lequel étant enfin détruit & anéanti, dissipe toute la dureté & fait cesser la douleur, la supuration loüable intervenant qui chasse les dernieres escarres, après quoi on déterge, on incarne, & on procure une bonne & solide cicatrice.

Effet d'un caustique mitigé.

Suivant M. Helvetius.

M. Helvetius regarde le cancer dans trois états différens. Il dit 1°. Que dans le commencement c'est un mal très-peu considerable & facile à guérir, soit en dissolvant cette petite portion d'humeur qui n'est encore qu'imparfaitement coa ulée, soit en la consumant par quelque petit remede caustique. 2°. Que quand l'humeur s'est entierement endurcie, & que la tumeur a grossie par la jonction d'une nouvelle humeur qui vient incessamment se coaguler avec la premiere, il faut bien se donner de garde d'appliquer aucun remede, de peur d'irriter cette humeur, de la mettre en mouvement &

d'en disperser le levain ; mais qu'il faut en ce cas ouvrir la peau dans l'endroit où est la tumeur, & extirper la glande qui la forme, puisque par là on emporte en même tems le mal & la cause du mal. 3°. Que quand le cancer est venu à un tel état qu'il s'est ouvert, que le ferment s'est répandu, & que le malade s'y sent tirer par de petites cordes, il faut faire aussitôt l'amputation de toute la partie chancreuse & de toute la mammelle, parce qu'alors on peut emporter d'un seul coup tout ce qu'il y a de ferment & tout ce qui en a été imbu.

Je vous ai fait en abregé l'exposition de ces trois sentimens, pour tâcher de vous donner une idée de la nature des cancers & pour vous indiquer diverses manieres de les traiter. Vous avez entendu parler trois habiles Medecins, voyons à présent ce que la Chirurgie nous ordonne de faire ; car ce n'est point par des paroles, mais par des effets qu'on peut vaincre & détruire ce mal.

La Chirurgie commande l'opération pour prévenir la mort qui seroit infaillible sans son secours, lorsque le cancer est confirmé, parce qu'on peut souvent le détruire dans sa naissance ; il faut donc emporter avec le couteau cette masse de chair, & le plus promptement est toujours le meilleur, après avoir déterminé si c'est une extirpation ou une amputation qu'on veut faire : car ce sont deux opérations differentes l'une de l'autre.

Comment on extirpe le cancer.

L'extirpation se pratique quand le cancer n'est point ouvert, & qu'il n'est encore qu'une tumeur de la grosseur d'une noix, ou au plus d'un petit œuf. On fait une incision cruciale à la peau sur cette élevation. On sépare de la glande avec le scalpel A. les quatre lambeaux de la peau qui font les quatre angles de la playe, puis avec quelqu instrument on tient ferme la glande pour la disséquer dans toute sa circonference, & la lever toute entiere. On se servoit autrefois d'une ou deux éri-

gnes BB. pour tenir la glande comme on fait aux tumeurs enkiſtées, mais M. Helvetius a inventé une tenette C. fort commode à laquelle on a donné ſon nom en l'appellant tenette Helvétienne.

C'eſt une opération qui a fait beaucoup de bruit à Paris. On convient qu'elle peut réuſſir, pourveu que la malade ſoit jeune & d'une bonne conſtitution, & on conſeille même de l'entreprendre quand le cancer n'occupe pas toute la mammelle, que la tumeur n'eſt point adhérente à ſes parties voiſines, & qu'elle eſt mobile par tout; mais pour chanter victoire il ne faut pas avoir pris une glande engorgée pour un cancer caracteriſé, comme font quelquefois ceux qui ſe vantent d'en avoir guéri des milliers. Une femme à qui je mis un emplâtre fait de mucilage & de devigo diſſous avec l'huile de lys, ſur une petite tumeur qu'elle avoit au ſein & qui ſe diſſipa par ce remede, dit quelques années après à M. Dodart le pere, que je l'avois guérie d'un cancer. Il vint chez moi me demander avec quels remedes j'avois fait cette guériſon. Je ne me fis point honneur d'une cure que je n'avois point faite, & je lui avoüai que ce n'étoit point un cancer, mais ſeulement une glande tumefiée qui s'étoit fonduë en un mois de tems.

Hiſtoire ſur cette matiere.

Il y a ſept ou huit ans que Madame la Marquiſe de Blanſac, en avoit une pareille dont elle a été guérie, & Madame la Marquiſe de Dangeau en avoit une auſſi au ſein il y a trois ans, qui s'eſt évanoüie par les remedes qu'on y a fait. Si on avoit fait l'extirpation de ces glandes, on ne manqueroit pas de publier que ç'auroient été des cancers.

Néceſſité de l'amputation.

L'amputation ſe fait quand le cancer occupe toute la mammelle, ou qu'il eſt ulceré ayant des lévres horribles à voir, dures & renverſées; car il n'y a point d'autre moyen pour délivrer une perſonne de cet affreux mal, que de couper entierement la mammelle, ce qu'on execute en ob-

ſervant ce qu'il y a à faire avant, durant & après l'opération.

Préparatifs.

Avant l'opération il faut préparer la malade par ſaignées, purgations, & opiates & autres remedes qui y conviennent. On attendra que ſes ordinaires ſoient paſſés ſi elle eſt encore réglée, & le jour étant pris on diſpoſera ſon appareil qui conſiſte en une aiguille enfilée d'un cordonnet, un raſoir ou un couteau, des eaux ſtiptiques, des poudres aſtringentes, de petits boutons de vitriol en cas de beſoin, des plumaceaux en quantité, un emplâtre, des compreſſes, une ſerviette & un ſcapulaire.

L'

Dans l'opération, il faut ſituer la malade commodément pour elle & pour le Chirurgien, c'eſt-à-dire à demi-couchée à la renverſe, le bras du côté de la tumeur doit être élevé & porté en arriere, afin qu'elle paroiſſe davantage, & que le muſcle pectoral ſoit un peu retiré de deſſous la tumeur. On en remarque enſuite avec de l'encre toute la circonference qui eſt l'endroit où on doit faire l'inciſion; puis on paſſe une aiguille courbe D. à travers le corps de la tumeur; elle eſt enfilée d'un cordonnet E. dont on lie les deux bouts, & dont on fait une anſe qui ſert à ſoutenir la tumeur & en la tirant à l'éloigner des côtes.

Comment on opere.

Il eſt inutile de paſſer l'aiguille deux fois, on peut épargner cette douleur, car on ſoutient auſſi bien avec une anſe ſimple qu'avec une double, puis avec un raſoir F. ou un grand couteau plat G. que je trouve plus commode que le raſoir qui peut ployer dans l'opération, on coupe à l'endroit marqué, & on enleve tout le corps de la mammelle en peu de tems. Il ſe trouve plus de facilité dans cette opération, qu'on ne s'étoit imaginé avant que de la faire; car la mammelle ſe ſépare auſſi aiſément des côtes, que quand on léve l'épaule d'un quartier d'agneau.

Après l'opération, on laiſſe couler le ſang pen-

Ce qui reste à faire après l'operation.

dant quelque tems, on presse même avec la main tout autour de la playe pour faire dégorger des veines ce sang noirâtre qu'elles reportoient de la tumeur. On ne se sert plus de boutons de feu, ni de cette platine rouge H. qu'on approchoit de la playe pour dessécher & consumer à ce qu'on croyoit le reste de l'acide dévorant qui pouvoit être demeuré. Ces fers chauds faisoient frémir, & n'étoient d'aucune utilité, vû qu'il ne manque point d'être entrainé avec ce qui s'exprime de la playe. Si le sang sort trop copieusement, on met les petits boutons de vitriol III. sur les ouvertures des arteres qui le versent, & on se sert de poudres astringentes qu'on a dans cette boëte K. mais s'il n'y a point d'hemorragie, on couvre seulement la playe avec des plumaceaux secs LLLL. & par dessus on en met un grand M. fait d'étoupes, & couvert de poudres astringentes incorporées avec le blanc d'œuf. On employe l'emplâtre Diacalciteos N puis la compresse O. & la serviette PP. dont on fait un circulaire autour du corps, & qu'on attache au scapulaire Q. M. Helvetius fait mettre sur la poitrine une serviette pliée en plusieurs doubles & trempée dans la bierre & le beurre frais fondu battus ensemble. C'est un remede qu'on pratique en Hollande, & qui empêche l'inflammation à ce qu'il nous apprend.

Du pansement.

Il ne suffit pas d'avoir fait l'amputation du cancer, il faut par une bonne conduite tâcher d'en guérir la playe, à quoi il n'est pas toujours dans le pouvoir du Chirurgien de parvenir. Le cancer étant ôté on usera des mêmes remedes que s'il subsistoit encore; c'est-à-dire qu'on observera un régime de vivre exact, qu'on évitera avec soin les alimens acides, terrestres & dans lesquels on soupçonnera des sels fixes, corrosifs, parce qu'ils coagulent le sang; au contraire la nourriture doit être pleine de sels alkalis volatils, parce qu'ils dissol-

vent le sang & empêchent qu'il ne s'arrête dans les parties. Il faut respirer un air subtil, afin de rendre la lymphe plus fluide & plus coulante, le ventre sera tenu libre, & si quelqu'évacuation étoit arrêtée, on fera tous ses efforts pour la provoquer.

On bannira tout sujet de colere, de chagrin & de tristesse, parce que ces passions coagulent les liqueurs; au contraire la joye & la tranquillité de l'esprit contribuent à une douce fermentation du sang, & à une distribution égale des esprits animaux par toutes les parties du corps. Enfin il faudra se servir de médicamens qui adoucissent l'acrimonie des sérosités, comme sont les diaphorétiques & les alkalis, tant fixes que volatils, dont vous trouverez beaucoup de sortes dans la Pathologie de Verduc à laquelle je vous renvoye.

Qualité des onguents.

Le fait du Chirurgien est de panser la playe avec des onguents qui absorbent cette sérosité maligne, dont les parties voisines demeurent abbreuvées. S'il restoit encore de ces petits filamens qui attachoient le cancer aux espaces intercostaux, il faudroit par des escarrotiques les détruire peu à peu. Le remede de M. Alliot est excellent dans cette occasion. On peut pareillement se servir de l'onguent que M. Helvetius a donné par écrit dans sa Lettre sur le cancer; & sur tout on évitera les remedes qui font trop de douleur. Quand la playe est bien mondifiée & que les chairs sont belles & vermeilles, il en faudra procurer la cicatrice qui tarde toujours très long tems à se faire, tant à raison de la figure ronde de la playe, que par la qualité de l'humeur qui a causé le mal, & qui d'ordinaire est rebelle à toutes sortes de remedes. Quand la playe est cicatrisée, il ne faut pas discontinuer l'usage des remedes internes pendant quelques années, de crainte qu'une nouvelle humeur ne se jette sur quelqu'autre partie & ne fasse un nouveau cancer.

Histoire d'une amputation.

Je finirai cet article par l'histoire d'un cancer qui fut amputé à Marseille il y a plusieurs années. En passant par cette ville avec les Princes, nous fûmes priés M. Duchêne & moi de la part de M. le Bailli de Noailles, de voir Mad^e. de Montreüil incommodée depuis long-tems d'une tumeur au sein droit. Deux des plus fameux Medecins & deux Chirurgiens s'y trouverent à l'heure marquée par M. Duchêne. Un de ces Médecins s'efforça par un long discours de prouver que la premiere cause de cette tumeur venoit de ce que cette Dame avoit voulu nourrir un de ses enfans il y avoit dix ans. L'autre crût avoir mieux rencontré, en prétendant que le mari ayant eu un mal de galanterie, l'avoit pû communiquer à sa femme, & que c'étoit la véritable cause de la maladie en question. Quand ce fut à moi à parler, je leur dis qu'ils avoient raisonné en habiles Médecins qui ne demeurent point courts sur les causes des maladies, & qui leur en trouvent souvent de fort éloignées; que pour moi qui raisonnois en Chirurgien, je jugeois que c'étoit un cancer bien conditionné, que sans m'étendre en de longs argumens, pour le leur prouver, ils n'avoient qu'à le regarder, & que je ne trouvois point d'autre remede dans l'état présent que l'amputation. M. Duchêne qui fut de mon sentiment conseilla à la malade de prendre sa résolution sur cette opération, n'y ayant nul autre moyen de lui sauver la vie.

Le lendemain Mad^e. de Montreüil m'ayant fait prier de l'aller voir, je lui confirmai ce que nous lui avions dit le jour précedent, je lui representai qu'il n'y avoit qu'à choisir ou l'opération ou la mort; lui ayant fait voir que l'opération paroissoit plus affreuse qu'elle n'étoit douloureuse & de fâcheuse suite, elle s'y détermina comme tous les malades qui préferent la vie à la perte de quelque membre. Elle auroit souhaité que je lui eusse

fait

fait cette amputation, mais elle étoit dans le tems de ses ordinaires, & les Princes n'ayant plus que deux jours à rester, je ne pûs pas la contenter. Il n'y avoit à Marseille aucun Chirurgien qui eût fait cette opération & la Dame ne pouvoit se faire transporter ailleurs, le carrosse l'incommodant trop, parce que la masse chancreuse étoit très-pesante, & que le moindre ébranlement, même celui de la chaise à porteur, lui causoit des douleurs très violentes. Elle choisit M. Geofroi Chirurgien Major de la Marine avec qui je conferai sur cette opération. Je lui conseillai de la faire en mettant la malade en son séant panchée sur le dos dans un fauteuil à cremilliere pour la laisser à demi couchée après l'opération, de ne passer ni aiguille ni cordonnet à travers la tumeur pour lui épargner cette peine, de soutenir la masse avec la main gauche pendant qu'il feroit l'incision de la droite, lui disant qu'ainsi il enleveroit le cancer & la mammelle sans faire une extrême douleur. (a) Cela fut

Observation à faire.

(a) Comme cette maniere de faire l'opération du cancer est la plus simple & la moins douloureuse, tous les Praticiens la préferent maintenant à toutes les autres. On croit faire plaisir aux jeunes Chirurgiens, en leur donnant ici une description plus longue que ne fait l'Auteur.

Il faut que la maladie soit préparée par les bains & par les autres remedes generaux. On la place dans un fauteuil & on lui fait tenir un peu en arriere le bras qui est du côté de la maladie, afin d'aplanir le muscle grand-pectoral. L'Operateur prend la mammelle ou la soutient avec une main, & la tire un peu à lui; il tient de l'autre main un bistouri avec lequel il fait une incision dans laquelle il introduit aussi-tôt les doigts pour tenir la mammelle à pleine main & la dégager de la poitrine, en l'élevant un peu, il continue de la couper circulairement & de la séparer avec le même instrument. Cependant il doit prendre garde de couper la peau en talu, pour ne pas découvrir une grande quantité de houpes nerveuses, ce qui rendroit les pansemens très-douloureux. Après avoir emporté toute la tumeur, il regarde s'il ne reste

Gg

executé quinze jours après notre départ, comme nous l'avions projetté. Nous reçumes des nouvelles de la reussite de cette opération, & enfin nous avons appris la parfaite guérison de la malade.

Des Bosses.

LA Gibbosité est une courbure de l'épine qui demande toute l'adresse du Chirurgien pour être corrigée. Le secret ici ne consiste que à conserver à l'homme dans toutes les parties de cette colomne osseuse cette juste proportion que le Créateur y a mise, & à la rétablir quand elle est déchue de sa perfection. Mais il y a souvent dans la machine des défauts qui viennent de la nature, qu'il n'est pas possible de réparer.

Description de l'épine.

L'épine est composée de trente os qu'on appelle vertebres, elles sont posées les unes sur les autres, & attachées ensemble par des ligamens qui leur

pas sous le muscle grand pectoral quelque glande d'où le mal pourroit renaitre. En ce cas il fend ce muscle suivant la direction de ses fibres, pour pouvoir le tirer avec les doigts ou avec une errine & l'emporter en la disséquant & en la séparant avec le bistouri. Si l'artere mammaire donne trop de sang, il en fait la ligature, ou il applique dessus un bourdonnet trempé dans de l'eau alumineuse, ou même suivant la pratique de quelques uns, il lave toute la playe avec cette eau, après quoi il raproche le plus qu'il peut, les tégumens vers le centre de la division. Il panse ensuite la playe avec de la charpie brute, ou avec de petits lambeaux de linge dechiré, par dessus lesquels il applique en tous sens plusieurs petites compresses étroites & longues appellées longuettes, il couvre le tout de deux ou trois compresses quarrées & du bandage appellé spica. Vingt-quatre heures après il leve le bandage & les compresses quarrées, qu'il trouve endurcies par le sang; il humecte le reste de l'appareil & les bords de la playe avec de l'huile d'hypericum. Il met de nouvelles compresses quarrées qu'il soutient avec le bandage de corps. Le premier pansement quoique simple, soulage beaucoup le malade & facilite dans les pansemens suivant la levée des petites compresses & de la charpie qui touche immédiatement la playe.

laissent la liberté de s'émouvoir de côté & d'autre. La tête est posée sur la pointe de cette colomne, les côtes & les bras sont articulés à ses côtés, & les cuisses à sa partie inférieure. Elle est comme la base qui porte & soutient tout l'édifice du corps; & c'est elle qui par sa droiture fait la belle taille, & qui en se courbant en quelque maniere que ce soit, rend l'homme difforme & bossu.

L'épine se déjette en cinq façons.

On remarque que l'épine se courbe & se dejette en cinq manieres principales. 1. En dedans & alors il y a un creux au milieu du dos. 2. en dehors où elle forme une grosseur qu'on appelle une bosse. 3. ou bien à droit, ce qui fait qu'on a l'épaule droite plus haute que la gauche. 4. ou à gauche ce qui éleve l'épaule de ce dernier côté davantage que celle de l'autre. 5. ou enfin obliquement & en S. quand une partie se jette à droit & l'autre à gauche. De toutes ces perversions celle qui arrive le plus rarement, c'est la courbure en dedans, à cau-

On fait le second pansement & les suivans avec des plumaceaux très-épais couverts légerement d'un digestif simple & trempés dans du vin mielé. Quelques tems après on panse la playe avec des plumaceaux plus minces & trempés seulement dans du vin mielé, auquel on joint un quart ou un tiers d'eau vulneraire simple. Lorsque les chairs ont presque rempli la playe, on ne trempe les plumaceaux que dans de l'eau vulneraire. On peut même se servir quelquefois de charpie séche, ou de plumaceaux chargés légerement d'onguent de pompholix. Si les chairs s'élevent trop on y passe la pierre infernale.

Si les glandes qui sont sous l'aisselle étoient engorgées, il faudroit les emporter immédiatement avant ou après l'opération, on feroit sur elles une incision en longueur qu'on termineroit vers le sein; on les tireroit avec les doigts ou avec une errine ou avec un fil passé au travers, & on les dissequeroit avec le bistoury, dont on tourneroit le dos du côté des vaisseaux de peur de les ouvrir. Si elles en étoient trop proches on se contenteroit de les lier avec un fil passé au travers pour les faire tomber par supuration. On panseroit ensuite cette playe de la même maniere & en même tems que celle du sein.

se de la structure des vertebres & de l'impulsion que les parties internes font ordinairement contre l'épine de dedans en dehors.

Causes externes & internes.

On peut devenir bossu par cause externe, ou par cause interne : par cause externe, comme un coup ou une chute, à quoi on n'aura pas remedié d'abord, des efforts en portant des pesans fardeaux, l'habitude comme celle des vignerons qui sont toujours panchés pour labourer la terre & pour travailler aux vignes, ou la mauvaise coutume de faire des reverences en se panchant trop en devant ; & de s'humilier, comme ces Religieux qui ont sans cesse la tête baissée. Les causes internes, sont une trop grande chaleur qui desséchant quelques ligamens des vertebres les empêche de prêter assez pour donner à l'épine toute l'étenduë qu'elle doit avoir, ou un excès d'humidités qui abreuvant ces mêmes ligamens d'un suc glaireux, les relache & leur permet de s'alonger au de-là des bornes ; mais je crois que la foiblesse y a autant & plus de part que toutes ces causes, nous en avons eu un facheux exemple dans une personne de la famille Royale.

Histoire de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Ce Prince a été fort droit & de belle taille jusqu'à l'âge de huit à neuf ans. Dans ce tems-là on commença à s'appercevoir qu'il cherchoit à s'apuyer, & qu'il se panchoit d'un côté pour se soutenir sur le bras de son fauteuil ; on examina l'épine, & on trouva qu'elle se courboit du côté droit, prenant la figure d'un croissant : on reconnut qu'étant d'un temperament très-délicat, c'étoit la foiblesse de l'épine & de ses ligamens qui n'étant pas capables de soutenir la pesanteur des parties du corps qui sont depuis la ceinture jusqu'au haut ployoient sous le faix. On lui fit de petits corsets de baleine pour affermir l'épine, & un fauteuil commode pour appuyer cette partie de toute sa longueur. A ce fauteuil il y avoit des cor-

dons qui passant par dessous les aisselles uportoient toute la charge du corps & soulagoient les vertebres du poids des parties supérieures. Mais quelque précaution qu'on ait prise & quelqu'invention qu'on ait mise en usage pendant plusieurs années, on n'a pas pû éviter que sa taille ne se soit gatée ; toutefois le cœur & les poumons n'en étoient point pressés, ni les fonctions vitales incommodées ; mais la nature foible sur cet article, avoit recompensé ce défaut par mille bonnes qualités de l'esprit, par un genie superiéur, par un courage & une sagesse qui ne se rencontrent point ailleurs.

Ce defaut n'est pas héreditaire.

La gibbosité n'est pas toujours un mal héreditaire qui passe du pere à l'enfant. Nous voyons des peres & des meres avec cette imperfection, avoir des enfans fort droits, & on voit des peres & des meres de belle taille, faire des enfans bossus, c'est un malheur attaché à chaque sujet en particulier, & un défaut dont on ne doit chercher la cause que dans celui qui en est affigé.

Il ne faut pas que le Chirurgien prétende rendre bien droit un enfant qui aura de la disposition à être bossu, il ne peut ni par ses soins, ni par toute sa bonne conduite, qu'empécher ce vice d'augmenter jusqu'au degré de difformité où il seroit parvenu si on n'avoit apporté du secours ; c'est pourquoi il ne promettra point aux parens plus qu'il ne peut accomplir, comme font des couturieres, des tailleurs, & des fabricateurs de corps de fer, qui pour tirer de l'argent, assurent de donner une taille aussi belle, comme si on n'avoit jamais été contrefait.

On ne sauroit pas prescrire positivement & en particulier ce qu'il faut faire à la gibbosité. Si l'épine se jette en dehors, on couchera l'enfant sur un matelas un peu dur, l'y tenant sur le dos & sans chevet, afin que la tête & l'épine soient au même

niveau. Si elle se porte à droit ou à gauche, il faut par le moyen de petits corsets faits exprès comprimer doucement l'endroit qui pousse. L'usage des croix de fer attachées à l'épine, aux épaules & au col, est excellent pour tenir ces parties égales les unes aux autres. C'est au Chirurgien industrieux à inventer des machines capables de combattre la difformité & de la corriger autant qu'il se peut, prenant garde surtout de ne point presser les parties contenuës dans la poitrine, lesquelles ne peuvent avoir trop de liberté dans leurs mouvemens si nécessaires à la vie.

De l'ouverture qu'on fait à la jugulaire.

La saignée de la jugulaire se fait à l'une des veines de ce nom. Il y en a quatre, deux internes qui reçoivent le sang des sinus de la duremere, & qui le versent dans les souclavieres, & deux externes qui recevant le sang de toute la face & des parties externes de la tête, le vont décharger dans la même souclaviere; ce sont ces dernieres que le Chirurgien est obligé d'ouvrir dans de certaines maladies.

On appelle ces deux dernieres, externes, parce qu'elles sont plus superficielles que les autres, elles sont assez apparentes lorsqu'elles sont pleines, on les voit étenduës selon la longueur du col, & il y en a une à droit, & l'autre à gauche.

L'ouverture de ces veines embarasse le Chirurgien pour deux raisons; l'une, c'est qu'il ne peut guere serrer le col pour le faire gonfler, de crainte de trop presser la trachée artere qui est le passage de la respiration; & l'autre, c'est que la peau qui les couvre n'étant pas ferme, il a de la peine à l'assujettir; il faut toutefois l'ouvrir, & voici comment on s'y prendra.

On met le malade en son séant, ou sur le lit, ou dans un fauteuil. On prendra un mouchoir pour servir de ligature, qu'on roule comme un boudin,

on en met le milieu derriere le col ensorte que les bouts pendent sur le milieu du sternum, & qu'on les donne à tenir au malade avec ses deux mains, afin qu'il ne serre lui-même qu'autant que cela lui laisse la liberté de respirer. (*a*) On tient à la bouche une lancette ouverte comme dans une saignée ordinaire, on la prend de la main droite ou de la gauche selon le côté où il faut faire la saignée, & de l'autre main affermissant la peau en la tirant entre deux doigts on fait la ponction dans la veine, puis l'élevation pour fendre le vaisseau en retirant la lancette. Cette ouverture doit être plus grande qu'aux saignées du bras, parce que ces veines du col sont plus grosses.

On tire la quantité de sang nécessaire & telle que l'a ordonné le Médecin, qui est presque toujours présent à ces sortes de saignées, parce qu'il arrive quelquefois que le malade s'évanouit par la perte subite que les organes renfermés dans la tête, font d'une partie du sang qui les animoit, ou bien il survient d'autres symptômes critiques qui doivent faire changer le traitement de la ma-

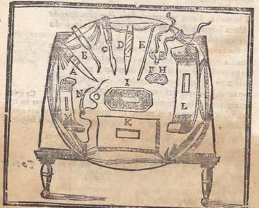
Ce qu'on met sur la playe après la saignée.

(*a*) Cette ligature ne peut convenir aux personnes grasses & dont le col est court, on se sert avec plus de succès d'une ligature ordinaire mais étroite. On met vers les clavicules & sur la veine qu'on a dessein de piquer une compresse épaisse, on fait ensuite deux trous autour du col avec la ligature, desorte qu'elle soutienne la compresse; on la serre un peu & on la noue vers la nuque du col à deux nœuds, l'un simple & l'autre à rosette, après y avoir engagé un ruban ou une autre ligature, dont les deux bouts tombent par devant & vis-à-vis la trachée artere, une personne tire les deux bouts de ce ruban ou de cette derniere ligature, ce qui empêche que la ligature circulaire ne comprime la trachée artere, & fait comprimer les veines jugulaires externes & surtout celle sur laquelle est la compresse; on applique le pouce sur cette compresse & le doigt index au-dessus, afin d'assujettir le vaisseau & de tendre la peau, enfin l'on ouvre la veine qui se trouve gonflée entre ces deux doigts.

tours

ladie. La ligature étant ôtée, le sang ne coule plus, parce qu'il tombe en droite ligne dans la souclaviere ; mais on ne laisse pas d'y mettre une compresse, & par dessus une bande qu'on tourne au tour du col, & qu'on serre médiocrement ; c'est une des saignées que les Aspirans qui se font passer Maîtres à Paris, ont coutume de faire dans la semaine des saignées.

FIG. XXIX. POUR LA BRONCOTOMIE.



De la Broncotomie.

LA Broncotomie est une opération par laquelle on ouvre la trachée artere pour donner moyen à l'air d'entrer dans les poumons, quand d'ailleurs il y a quelqu'obstacle qui ne lui permet pas de s'y insinuer. Fabricius dit qu'il a toujours regardé cette opération comme une des principales & des plus nécessaires ; & véritablement aussitôt qu'on a

fait à un pauvre malade qui étouffe manque de respiration, une petite ouverture entre deux bronches ou deux anneaux de la trachée artere, pour donner entrée & issue à l'air, vous le voyez revenir comme de la mort à la vie dès le même instant ; & cet effet est si sensible & si prompt qu'il paroit un miracle.

Etimologie de ce mot.

Ce mot de Broncotomie est dérivé de *Bronchos*, qui signifie Bronches, & de *temnein* qui veut dire couper. On ne coupe pas néanmoins les bronches dans cette opération, on fait seulement une legere division entre deux bronches. Le nom de laringotomie que quelques-uns lui ont donné, ne lui convient pas, parce qu'on ne touche point au larinx, & qu'au contraire on recommande de s'en éloigner le plus qu'il est possible, afin que l'incision ne puisse point augmenter l'inflammation qui est aux muscles du larinx.

Contestation entre les Auteurs sur ce sujet.

Il y a une grande contestation entre les Auteurs, pour sçavoir si on doit pratiquer, ou rejetter cette opération ; les uns & les autres ne manquent point de raisons pour appuyer leur opinion. Je vais vous les raporter, afin que vous jugiez avec plus de lumiere sur ce que vous devez entreprendre.

Ceux qui désaprouvent cette Operation disent qu'elle est absolument inutile en beaucoup d'occasions où il y a difficulté de respirer, comme lorsque cette difficulté de respirer dépend d'une apoplexie, d'une pleuresie, d'une peripneumonie, ou d'une plenitude dans le conduit de la trachée artere, & qu'il n'y a que dans l'esquinancie où elle peut avoir quelqu'avantage ; mais qu'en ce cas on l'ordonne si tard, & quand le malade est si prêt d'étouffer, qu'en la pratiquant on avance sa mort, & on encourre la honte & le mépris du public qui au lieu de s'en prendre à la maladie qui étoit mortelle, accuse le Chirurgien d'avoir égorgé le malade ; & Fabricius même qui loue cette opération,

dit que les Chirurgiens de son tems n'osoient l'entreprendre, & qu'à leur imitation il ne l'a jamais faite.

Les raisons de ceux qui la conseillent sont qu'on ne la fait que comme l'extrême remede, tous les autres ayant été inutiles, & le malade étranglant & suffoquant faute de respirer, & quand on a des signes que ce qui empêche l'air d'entrer est au-dessus du larinx; ils ajoutent que cette opération n'est point dangereuse d'elle-même & qu'elle ne peut avoir de mauvaises suites, la playe qu'elle fait étant de celles qui se guérissent avec un peu de patience; qu'elle n'est pas des plus mal-aisées à executer; que quand même on n'en tireroit pas le fruit qu'on s'étoit proposé, & que le malade mourroit, ce ne seroit point l'opération, mais la maladie qui l'auroit tué: que le Chirurgien remplit son devoir en tentant un remede incertain plûtôt que de laisser périr le malade, & qu'enfin on ne doit point se soucier des faux raisonnemens du public, qui ne sachant pas les consequences nécessaires d'un mal, a coutume d'en attribuer les sinistres évenemens aux circonstances qui les accompagnent.

La maladie qui nous oblige de faire la bronconomie est l'esquinancie; mais comme il y a plusieurs sortes d'esquinancie, & que cette opération ne consiste qu'à une d'elles, on est obligé de la bien distinguer des autres.

Deux sortes d'esquinancie.

On établit en géneral deux especes d'esquinancie, la fausse & la vraye. La fausse est un depôt de sérosités ou de pituite qui abreuve les glandes de la gorge sans fiévre, sans inflammation, & sans grande difficulté d'avaler & de respirer. La vraye est une inflammation & un gonflement des muscles du larynx avec fiévre, chaleur & ardeur à la gorge, respiration difficile, suffocation & douleur en cette partie; le malade ne peut rester couché,

& toutes les matieres liquides comme les bouillons & la boisson qu'il veut avaler, lui reviennent par le nez.

Division des vrayes esquinancies.

Mais il y a deux sortes de vrayes esquinancies, l'une externe & l'autre interne. Celle-là est une inflammation des muscles exterieurs du larynx dans laquelle la gorge paroit plus tuméfiée en dehors qu'en dedans, & alors elle est moins dangereuse, parce que la tumeur se jettant en dehors, ne presse point les passages de l'air ni ceux du boire & du manger: l'interne consiste dans l'inflammation & l'enflure des muscles internes du larynx qui sont quatre petits muscles situés interieurement dans le larynx, deux qu'on appelle aritenoïdiens, & les deux autres tiroaritenoïdiens; leur action est de fermer le cartilage aritenoïde qui a la forme du bec d'une aiguiere. Quand ces muscles sont enflés ils font tellement clorre le cartilage que l'air ne pouvant passer les malades sont prêts d'étouffer, c'est cette esquinancie qu'on juge mortelle par cette raison, & qui a besoin de notre secours.

On supose que le malade aura été saigné des bras copieusement, & même de la jugulaire, que tous les remedes ordonnés & nécessaires en pareille occasion où il s'agit de relacher les fibres musculeuses & de diminuer l'effervescence du sang, auront été pratiqués, qu'on est certain que l'empêchement de la respiration est au larynx, que le malade a des forces suffisantes, qu'il y a lieu d'esperer qu'en faisant entrer l'air dans les poumons, on lui sauvera la vie, & qu'il periroit infailliblement sans l'opération dont tous conviennent unanimement: & voici comment on doit s'en acquitter.

Précaution avant que d'opérer.

Avant l'opération il faut disposer l'appareil tel que vous le voyez sur la planche XXIX. On le mettra dans un bassin qu'on fera tenir auprès de soi par un serviteur, puis on situera le malade à

son avantage. Les uns veulent qu'il soit couché pour la commodité de l'Opérateur, d'autres prétendent qu'il soit assis, afin d'avoir la respiration plus libre pendant l'opération : il y en a qui le font coucher à demi, la tête panchée en arriere pour mieux présenter le col ; & d'autres s'oposent à cette situation disant que c'est le moyen de faire étrangler le malade quand le col est enflamé, & qu'il y a une enflure considérable ; mais on laisse à la discretion du Chirurgien de placer son sujet de la maniere la plus commode pour l'un & pour l'autre. Ensuite il marquera l'endroit où il veut faire son ouverture. Quelques-uns veulent que ce soit entre la deuxiéme & la troisiéme des bronches quand la tumeur n'est pas grosse, & quand la gorge n'est pas enflée, ils conseillent d'ouvrir entre la troisiéme & la quatriéme pour s'éloigner du larynx ; mais quelquefois cette partie est si tumefiée, ou le malade si gras qu'on ne peut pas au toucher compter les cartilages, il faut alors marquer l'endroit un pouce au-dessous du larynx.

Premiere partie de l'opération. Dans l'opération il faut pincer la peau à l'endroit désigné, la faire tenir d'un côté par un serviteur, & de l'autre la tenir soi-même de la main gauche ; puis avec un petit bistoury droit A. couper les tégumens sur le lieu marqué, & les ayant lachés, on separera avec un déchaussoir B. les muscles sternotiroïdiens qui montent du sternum le long de la trachée artere pour s'aller inserer aux parties laterales du cartilage tiroïde. Ces muscles étant séparés l'un de l'autre, on découvre les bronches de la trachée artere, qui sont des anneaux cartilagineux posés & attachés les uns sur les autres, formant par leur union un conduit toujours ouvert qu'on nomme la trachée ou l'âpre artere.

Seconde partie. On prend ensuite un petit instrument fait comme un perce-lettre appellé broncotomiste C. ou à son défaut une lancette armée D. & environnée d'une

bandelette pour la tenir ferme avec son manche, on la plonge entre deux anneaux, & on ne l'enfonce point trop, de crainte de piquer la trachée-artere dans la partie posterieure. Avant que de retirer l'instrument on introduit dans l'ouverture un stilet E. qui sert à y faire entrer une canule d'argent F. qui doit être courte de peur de toucher au fond de la trachée artere, percée de son long & à son extrémité, pour laisser la liberté à l'air d'entrer & de sortir, & qu'on choisit platte pour s'accomoder à l'espace d'entre les deux bronches, & ayant deux petits anneaux à sa tête pour y passer un ruban G. & l'attacher au tour du col. Quand la canule est placée, l'air entre & sort librement, & l'opération est finie. De la canule.

Quelques-uns veulent qu'on execute cette opération par une ponction seule, & qu'avec le broncotomiste ou la lancette on ouvre la peau & l'entre-deux des cartilages bronchiques, & qu'on ne tire point l'instrument entré dans la trachée artere, avant que d'y avoir mis un stilet pour y conduire la canule ; de cette maniere l'operation est plûtôt accomplie, moins cruelle, & plus aisée à guérir. Bonne pratique de quelques-uns.

Après l'opération on fait une petite pose pour laisser respirer le malade pendant quelque tems, puis on le panse en mettant sur l'ouverture un petit morceau d'éponge H. trempé dans du vin chaud, & exprimé avant que de le mettre : il n'y faut point fourrer du cotton, ni de charpie de crainte que l'air n'en fit entrer quelque particule dans la trachée-artere, ce qui causeroit une toux violente comme à ceux à qui il est tombé quelque goute de liqueur dans le larynx pour avoir voulu rire ou parler, en beuvant, & c'est ce qu'on appelle faire du vin de Nazaret. Si l'éponge étoit trop fine ou trop épaisse & que l'air eût de la peine à entrer, il la faudroit changer, ou n'en point mettre ; parce qu'on ne Pansement.

fait cette opération que pour laiſſer la liberté à l'air de faire ſon chemin. On met enſuite un emplatre I. une compreſſe K. & un bandage feneſtré L. qu'on ne ſerre que médiocrement, à cauſe que ces parties étant nerveuſes & très-ſouples, elles ne peuvent ſouffrir la contrainte ſans incommoder beaucoup.

Moyen de refermer la playe.

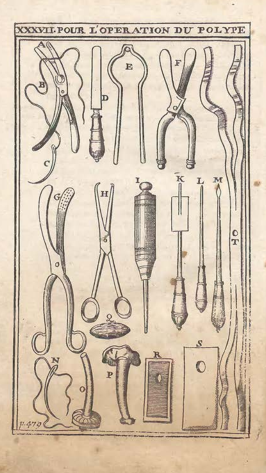
Cet appareil ne doit ſubſiſter que trois ou quatre jours; car dans ce tems-là ou le malade meurt, ou l'obſtacle qui interdiſoit l'entrée à l'air, eſt levé, deſorte que l'inflammation étant ceſſée, l'enflure diminuée, & l'air reprenant ſa route ordinaire, on ôte la canule & on travaille à guérir la playe. Pour cet effet on en raproche les levres l'une de l'autre avec un bandage incarnatif M. qui ſe fait en poſant le milieu de la bande derriere le col; d'où on vient le paſſer par devant pour croiſer les deux chefs de la bande ſur la playe; par ce moyen & avec un baume qu'on met deſſus on tâche de recoler au plûtôt ces deux lévres.

Si le bandage ne reüſſiſſoit pas, il faudroit faire quelques points avec cette aiguille courbe N. enfilée d'un fil ciré O. Car on ne ſçauroit trop-tôt reboucher la playe de la trachée-artere, vû que l'air qui entre par cette ouverture, , eſt regardé comme un air étranger, parce qu'il n'eſt point modifié & temperé comme il doit être par la bouche & par les narines, avant que de toucher à une ſubſtance auſſi délicate que celle des poumons qu'il pourroit fatiguer par la ſuite. Entre les mains d'un bon Chirurgien la cure de cette playe eſt facile, parce qu'il la traite avec méthode, & ſuivant les regles conſtantes de la meilleure pratique.

Fauſſe opinion.

Il y a des Auteurs qui la croyent difficile & même impoſſible. Ils diſent que ces parties étant cartilagineuſes elles ne peuvent pas ſe reprendre comme les charnues; mais l'expérience detruit cette raiſon. Fabricius nous aſſure qu'une ſervante





qui s'étoit coupé la trachée artere, en guérit; & j'ai panſé à Saint Germain un homme qui reçut un coup de piſtolet étant à une chaſſe de Sanglier, la bale entroit par le côté droit du col, & ſortoit par le gauche, lui perçant la trachée-artere, dont néanmoins je l'ai parfaitement bien guéri. (*a*)

(*a*) On ne manque point d'experiences qui confirment ce que notre Auteur dit ici au ſujet des playes de la trachée-artere, & qui détruiſent par-conſequent les raiſons de ceux qui ne ſont point partiſans de l'opération de la Bronchotomie.

On trouve dans un petit Traité * ſur cette opération compoſé par Habicot Chirurgien de Paris, pluſieurs exemples de perſonnes qui ont été parfaitement guéries de bleſſures faites à la trachée-artere. Deux de ces perſonnes y avoient été bleſſées par un inſtrument tranchant, & un autre l'avoit été par un coup d'arquebuſe. Il étoit ſurvenu à la gorge de ces trois bleſſés un gonflement & une inflammation ſi conſidérable qu'on avoit lieu de craindre la ſuffocation. Habicot mit une petite canule de plomb dans la playe de la trachée-artere de deux de ces bleſſés, afin que l'air pût ſortir & entrer librement dans leur poumon; il fit une ouverture à la trachée-artere du troiſiéme, pour le même ſujet. Quand les accidens ceſſerent il ôta la canule, & les playes guérirent parfaitement. Un jeune-homme de 14. ans qui avoit voulu avaler pluſieurs pieces d'argent envelopées dans un linge pour les dérober à la recherche des voleurs, avoit penſé étoufer, parce que le paquet s'étoit engagé dans le pharinx de maniere qu'on n'avoit pû le retirer ni le faire deſcendre dans l'eſtomach. Son col & ſa face étoient ſi enflés qu'il en étoit méconnoiſſable. Habicot lui fit l'opération de la Bronchotomie après laquelle le gonflement ſe diſſipa. Il fit deſcendre avec une ſonde de plomb le paquet d'argent dans l'eſtomach. Le jeune-homme guérit parfaitement de l'opération, & rendit par l'anus ſon argent à diverſes repriſes.

Lorſque la playe des tegumens n'eſt point vis-à-vis de celle de la trachée-artere, l'air trouvant un obſtacle à la ſortie, peut s'inſinuer dans le tiſſu cellulaire de la peau, ce qui produit un emphiſeme. Feu M. Arnaud vit un

* Queſtion Chirurgicale, par laquelle il eſt démontré que le Chirurgien doit aſſurément pratiquer l'opération de la Bronchotomie, &c.

jeune homme blessé depuis trois ou quatre jours à la trachée artere d'un coup de pistolet, ce qui avoit produit un emphiseme universel. Cet habile Praticien dilata sur le champ la playe des tegumens, & découvrit celle de la trachée artere, pour mettre ces deux playes vis-à-vis l'une de l'autre. Il appliqua sur l'ouverture de la trachée artere un morceau de papier mouillé, & pansa la playe à l'ordinaire. Le malade désensla peu à peu, & guérit parfaitement.

Il est bon de remarquer ici qu'une blessure à la gorge est mortelle, lorsque les carotides & les jugulaires internes sont ouvertes. Ainsi une personne qui auroit reçu ou qui se seroit fait avec un instrument tranchant porté en travers une blessure qui penetreroit jusqu'à l'œsophage mourroit infailliblement en peu de tems; car l'œsophage ne pourroit être ouvert de cette maniere sans que les carotides & les jugulaires internes le fussent aussi.

Il y a des playes à la gorge par lesquelles les alimens sortent. Il ne faut pas toujours croire pour cela que la trachée-artere & l'œsophage soient ouverts. Les alimens qui sortent par ces playes ne sont point entrés dans l'œsophage; car s'ils en venoient, il faudroit qu'ils passassent par l'ouverture de la trachée-artere, ce qui ne se pourroit faire sans qu'il en tombât dans ce canal qui est toujours ouvert, & par consequent sans que le blessé en fût suffoqué. Ces sortes de playes par où les alimens s'échapent penetrent jusqu'au fond du gosier entre l'épiglotte & la racine de la langue.

Quelques points de suture entre-coupés, la situation de la tête & un regime de vie convenabes, sont les seuls moyens qu'on employe ordinairement avec succès pour guérir ces sortes de playe. C'est par ces moyens que M. Verdier a guéri une playe de cette espece, dont on a parlé dans une remarque plus haut.

Fin de la Cinquiéme Démonstration.

OPERATIONS



OPERATIONS DE CHIRURGIE.

SIXIE'ME DEMONSTRATION.

Des Opérations qui se pratiquent à la Tête & aux yeux.

ET PREMIEREMENT DU TREPAN.

MESSIEURS, de toutes les opérations particulieres que demandent les maladies de la tête, n'y en ayant guéres de considérables & d'usitées que celle du Trépan, nous y joindrons celles qui se font aux yeux & aux parties qui en dépendent, afin de remplir le tems destiné à notre Démonstration.

Il est bien vrai que les Anciens en pratiquoient un grand nombre à cette partie: ils faisoient au front trois incisions en long jusqu'à l'os de la longueur de deux doigts, pour couper tous les vaiss.

feaux qui étoient entre deux taillades ; ils appelloient cette opération, *hispospatisme*, du nom de l'inftrument dont ils fe fervoient, qui avoit la figure d'une fpatule. Ils faifoient encore au-deffous de la future coronale une incifion qui s'étendoit d'une tempe à l'autre & penetroit jufqu'au crane duquel ils feparoient le pericrane : ils avoient donné à cette opération le nom de *periskitisme*, derivé de *peri* autour, & de *Skitizein* qui veut dire écorcher ou racler. Ils appliquoient auffi des cauteres ou potentiels ou actuels fur la future coronale pour corriger, à ce qu'ils prétendoient, l'intemperie froide & humide de la tête. Leur deffein étoit d'empêcher par de tels moyens le dépôt des humeurs fur les yeux & fur beaucoup d'autres parties & ainfi de les préferver d'une infinit de maladies, mais on les a trouvés fi cruels & fi peu utiles qu'on ne les pratique plus aujourdhui.

L'operation du trépan que je me propofe de vous démontrer, ne convient point aux playes du cuir chevelu, ni à celles des tégumens de la tête, c'eft-pourquoi je ne vous parlerai pas de ces playes ; & comme elle ne fe fait qu'aux bleffures du crâne, defquelles même il y en a quelques-unes où elle n'eft pas néceffaire, il faudra vous en établir les differences, afin que vous foyez inftruits de celles qui en ont befoin, & de celles où on fe difpenfe de la faire.

Differentes fortes de fractures du crâne.

Les efpeces de fractures du crâne font en grand nombre, elles ont toutes leurs noms particuliers ; & comme ce font les Grecs qui les ont nommés, la barbarie & la rudeffe de leur prononciation pourroit effrayer le jeune Chirurgien à qui ils paroitront au commencement difficiles à retenir ; mais pour peu qu'il s'y accoutume il demeurera d'accord qu'il étoit mal-aifé de leur en trouver de plus convenables, & dont l'étimologie fit auffi-bien entendre la nature de ces playes.

Je les réduis à douze que je vais vous expliquer les unes après les autres. Je raporterai d'abord leur nom grec, & je vous dirai enfuite celui que les Latins leur ont impofé, puis nous viendrons au nom françois fous lequel nous les connoiffons. Cette méthode vous en donnera une idée qui s'imprimera dans votre mémoire fans beaucoup de peine.

De celle qu'on nomme *hedra*, ou fiége.

Hedra dérivé d'*hezein* qui veut dire feoir, en latin *fedes* ou *veftigium*, en françois *marque* ou *fiége*, eft une très-fimple incifion au crane où le coup ne laiffe que la marque fans pénetrer au-delà.

L'eccope.

Eccope eft dérivé de *en* qui fignifie entre, & de *coptin* couper, en latin *incifio* ou *excifio*, en françois *coupure*, *incifion* ; c'eft une folution de continuité de l'os, laquelle ne s'étend pas plus loin dans la partie que l'inftrument qui a fait le coup.

Diacope.

Diacope vient de *dia* qui fignifie par, & de *coptin* couper, en latin *præcifio* ou *diffectio*, en françois, *taillade*, *diffection* ; c'eft une efpece de fracture au crâne dont le coup a été donné de biais, & où la piéce de l'os n'eft qu'à demi emportée.

De l'apofkeparnifmos.

Aposkepharnismos eft tiré de *apo* qui fignifie découper, & de *Skepharnos* une hache ou doloire, en latin *dedolatio*, en françois, *dédolation* ; c'eft une folution de continuité au crâne où la piece eft emportée & coupée comme fi la doloire ou la hache y avoient paffé.

Du trichifmos.

Trichismos qui vient de *trix* un poil, en latin *rima capillaris*, en françois *fente capilaire* ; eft une fracture où la fente du crâne eft fi fine & fi déliée, qu'elle reffemble à un cheveu. Pour la découvrir, il faut quelquefois mettre de l'encre fur le crane, & après l'avoir effuyé, on apperçoit la fente par le trait que cette teinture y laiffe.

Du rogma.

Rogma de *Rygnyin*, qui veut dire divifer, en latin *rima*, *fciffura*, en françois *fente* ou *felure*, eft

une fente apparente, qui s'étend au-delà de l'instrument avec qui on a frapé, & par laquelle l'os ne s'écarte point de sa place, ses piéces divisées restant égales & continues; ces fentes se font au crâne comme celles qui se font aux pots de terre.

Définition de l'apikima.

Apikima de *apo* & de *ikima* qui veulent dire redoublement de fracas ou de bruit par écho, en latin *resonatio*, en françois *contrecoup* ou *contrefente*, est une espece de fracture du crâne faite en la partie opposée à celle qui a reçu immédiatement le coup.

Du tlasis.

Tlasis ou *phlasis*, en latin *contusio*, & en françois *contusion* ou *collusion*, c'est-à-dire écachement ou froissure, est une contusion en l'os, causée par quelque effort externe, ou bien une depression ou un enfoncement fait avec violence à la superficie extérieure du crâne, laquelle est rentrée en dedans sans aucune fente, comme se font les enfonçures aux pots d'étain.

De l'entlasis ou écrasement.

Entlasis ou *Ecphlasis*, en latin *introitus desidentia*, ou *illisio*, en françois *embarure*, *desidence*, ou *écrasement*, c'est une fracture du crâne où il y a plusieurs fentes, & où il est brisé en plusieurs morceaux.

De l'ecpiesma.

Ecpiesma dérivé de *ec* qui veut dire dehors, & de *piezein* presser, en latin *depressio*, en françois *enfonçure* ou *embarrure avec esquilles*, c'est une rupture du crâne en plusieurs pieces, dont quelques-unes ou toutes pressent & blessent les membranes.

De l'engissoma.

Engissoma dérivé de *en* qui signifie dedans, & *gissin* courber, en latin *appropinquatio*, en françois *approchement*, c'est une fracture du crane, en laquelle un des bouts de l'os séparé est enfoncé sur la dure-mere, l'autre bout relevé en dehors, faisant le pont-levis.

Du camarosis.

Camarosis de *camare*, qui veut dire une voute, en latin *testudinatio* ou *fornicatio*, en françois *vou-*

ture, est une espece de fracture du crâne où le milieu de l'os fracturé s'éleve en forme de voute, & ressemble au dos d'une tortuë.

Réduction de toutes ces fractures.

Mais je reduis toutes ces fractures du crâne sous trois genres, sous l'incision, sous la fente, & sous la contusion, qui renferment les douze fractures dant je viens de vous parler.

De l'incision.

L'incision est une petite playe au crâne qui ne va pas plus loin que l'instrument qui l'a faite: elle en contient quatre qui sont les premieres; sçavoir, l'*hedra* qui n'est qu'une simple marque; l'*eccope*, qui est une petite incision, le *diacope*, qui n'enleve point la piéce de l'os; & l'*Aposkeparmismos*, qui emporte la piéce, comme un coup de hache, ces quatre playes du crâne ne demandent point le trepan.

De la contusion.

Fente

La fente est une solution de continuité au crâne qui va plus loin que l'arme qui a donné le coup, elle comprend trois sortes de fractures; sçavoir, le *trichismos*, ou la sciffure capillaire, le *rogme*, ou la fente apparente, & l'*apichima*, ou le contre-coup. L'opération du trépan convient à ces trois especes.

La contusion est une dépression violente faite par quelque instrument contondant qui rompt & sépare les parties du crâne qui étoient unies ensemble; elle a sous elle cinq autres especes de fractures; sçavoir, le *tlasis*, ou l'enfonçure sans fracture apparente, l'*entlasis* ou l'écachement & la brisure de l'os, l'*ecpiesma*, où les esquilles pressent la dure-mere, l'*engissoma*, où l'os est en forme de pont-levis, & le *camarosis*, où l'os est en voute & fait comme le dos d'une tortue. Ces cinq sortes de fractures ne se peuvent guérir sans le secours du trépan, excepté le *tlasis* où l'os peut aux enfans faire ressort & se remettre immédiatement après le coup reçu.

On convient de toutes ces fractures du crâne,

excepté de l'*apekima*, qui est le contre-coup.

Du contre-coup.

Tous les Anciens ont établi comme certain, & ils nous en parlent comme s'ils l'avoient vû arriver plusieurs fois, ils veulent que ce soit l'air du dedans de la tête, lequel étant poussé par la violence du coup à la partie opposée à celle qui a été immédiatement frappée, fait fendre celle-là plûtôt que l'autre, quand elle y est beaucoup plus disposée, & ils appellent cette playe contre-fente. Mais quelques Modernes la contestent, croyant prouver par des raisons physiques & démonstratives que le contre-coup ne se sçauroit faire, parce que le crane est composé de plusieurs pieces jointes ensemble, ce qui doit amortir le coup; & qu'il n'en est pas de même du crane que des pots de terre qui par une vertu élastique se cassent quelquefois à la partie opposée à celle qu'on frape; car la grande liaison de leurs particules fait qu'elles resistent toutes à la fois, & lorsqu'il y a moins d'union & de fermeté en un endroit qu'en un autre, c'est là où ils se brisent. On ajoute que ces mêmes Anciens donnant pour usage aux sutures d'empécher qu'une fracture ne passe d'un os du crâne à un autre, semblent contredire au principe sur lequel ils fondent le contre-coup: on soutient enfin que s'il s'est trouvé des fentes en d'autres endroits qu'en celui où le coup avoit été directement appliqué, cela vient par un second ou troisiéme coup reçu, ou par une autre chute dont le blessé ne se ressouvient point, parce que la force du premier coup ou de la premiere chute l'ayant tout étourdi, l'aura empêché de sçavoir ce qui se sera passé ensuite.

Histoires qui le prouvent.

Je serois assez porté à suivre le sentiment des Modernes, si deux faits qui me sont tombés entre les mains, ne me confirmoient pas dans l'opinion des Anciens. Les voici. A Versailles en 1690, un Palfrenier de M. le Duc de Chevreuse, allant

abreuver ses chevaux tomba la tête sur le pavé, on le raporta à l'Hôtel ayant perdu connoissance. Je fus appellé aussitôt, & je lui trouvai une playe sur le coronal. Je la dilatai assez pour y appliquer le trépan. Le lendemain ayant vû une fracture à l'os, je le trépanai. Il demeura toujours sans connoissance. Trois jours après une tumeur ayant paru sur l'occipital, je l'ouvris, & remarquant qu'il étoit fracturé, j'y fis un second trépan; il sortit par l'un & par l'autre beaucoup de sang, & à mesure que ce sang sortit le jugement lui revenoit: Je continuai à le panser & il guérit. En 1692, une fille de neuf ans se trouvant auprès de gens qui joüoient aux quilles, la boulle jettée en l'air au lieu de tomber dans le quillier, tomba sur la tête de la petite fille qui en fut assommée, on la porta chez son pere qui tenoit un cabaret auprès des Recolets. On me vint chercher, j'observai deux grosses contusions sur les parietaux, j'ouvris la plus grosse où j'apperçus l'os fracturé, & je la trépanai, deux jours après l'autre contusion ne diminuant point, je fus obligé de l'ouvrir, & y ayant trouvé une fracture, je ne pus pas me dispenser d'y faire encore un trépan, la connoissance lui revint peu à peu, les accidens se dissiperent à mesure que les playes supuroient, & elle en guérit. La premiere de ces histoires prouve le contre-coup de devant en derriere, & la seconde prouve qu'il se peut faire d'un côté de la tête à l'autre; car il n'est pas vrai qu'ils ayent reçu chacun deux coups differens, & justement aux endroits où on établit les contre-coups. (*a*)

(*a*) On a plusieurs exemples d'autres espèces de contre coup. On a trouvé la deuxiéme table d'un os brisée, quoique la premiere eût resisté au coup. On a vû des os brisés au-dessus & au-dessous des endroits ou les coups leur avoient été portés. Enfin on a remarqué qu'un os voisin d'un autre os qui est frapé peut se casser, sans que celui-ci soit endommagé.

Deux sortes de signes.

Les signes des fractures du crâne tirés des meilleurs Auteurs, & mis en ordre par les Modernes, sont de deux sortes, ou sensibles, ou rationels.

Les signes sensibles, sont ceux qui tombent sous les sens du malade & du Chirurgien. Ceux qui regardent le malade, sont d'avoir oui du bruit & un craquement à l'os au moment qu'il a été blessé; d'entendre lorsqu'on frape sur l'os découvert, un son comme celui d'un pot fêlé, de sentir un ébranlement douloureux qui lui répond à la playe quand il serre quelque chose entre les dents. Ce dernier signe n'est pourtant pas constant & certain, j'en ai vû à qui on faisoit serrer un mouchoir entre les dents, & qui en le tirant ne sentoient point de douleur à la playe, quoiqu'ils eussent le crane fracturé, & d'autres qui en sentoient, quoiqu'il n'y eût point de fracture, parce que la playe étant au muscle crotaphite ou aux environs, l'effort & le mouvement de la machoire s'y communiquoit aisément.

Les signes sur lesquels le Chirurgien se fonde, sont tirés de trois choses, 1°. De la vûe, lorsque la fracture est tellement apparente qu'il la découvre par ses yeux. 2°. Du toucher, quand il la peut sentir avec le doigt. 3°. De la sonde, qui lui fait rencontrer des inégalités à l'os.

Il est inutile de donner ici des raisons méchaniques de ces accidens, ni de détruire celles qu'on allegue contre leur possibilité dont presque tous les Praticiens sont aujourd'hui convaincus. Le témoignage d'un grand nombre d'Anciens & de Modernes, & l'inspection de plusieurs crânes que des curieux conservent dans leur cabinet, suffisent pour convaincre l'incrédulité de quelques particuliers.

Il arrive quelquefois que des coups violens en brisant les os en écartent les sutures. Quand un coup est porté sur l'occipital, il se peut faire qu'elles s'écartent en deux endroits opposés, comme quelques expériences l'ont fait voir. Il se forme une tumeur dans les endroits de ces écartemens.

Les signes rationels dépendent 1°. De la cause efficiente. 2°. De la nature de la playe. 3°. Des accidens.

Considerations sur la cause efficiente.

A la cause efficiente il faut considerer trois choses. 1. Celui qui a frapé, sçavoir s'il est fort & robuste, s'il étoit en colere, s'il a frapé avec violence, & s'il étoit situé plus haut que celui qui a été blessé. Toutes ces circonstances qui dénotent que le coup a porté avec plus de force, au lieu que des circonstances opposées marquent le contraire. 2. Avec quoi on a frapé; par exemple, si c'est un bâton, on doit avoir égard à sa quantité, s'il est gros ou menu, à sa masse, s'il est d'un bois pesant ou léger; à sa figure, s'il est égal ou inégal s'il est rond, quarré, ou triangulaire: & enfin à la qualité & à la forme de sa substance. Si c'étoit un instrument de fer ou de plomb, tranchant ou obtus & contondant, ou bien si c'étoit une pierre, sçavoir si elle étoit grosse ou petite, si elle est tombée de fort haut.

Sur la nature de la playe.

Touchant la nature de la playe il faut examiner 1. sa grandeur, car plus elle est grande, plus on a lieu de soupçonner une fracture. 2. Si elle est accompagnée d'une insigne contusion, ce qui marquera que le coup aura été contondant. 3. La situation, parce qu'étant sur un os mince comme le parietal, il pourra plûtôt y avoir fracture que sur un os épais, & dur comme l'occipital.

Sur les accidens on observera de quelle nature ils sont, car il y en a de primitifs & de consécutifs; ceux-là arrivent dans l'instant de la blessure, par exemple, le blessé aura d'abord été étourdi comme un bœuf qu'on assomme, & il sera tombé comme un sac de bled; il lui sera survenu aussitôt un flux de sang par la bouche, par le nez ou par les oreilles avec perte du jugement, de la voix & de la mémoire. Les consécutifs viennent en-

ſuite de la fracture, comme les nauſées, le vomiſſement, la fiévre & l'aſſoupiſſement. (a)

(a) Les ſimptômes que l'Auteur donne ici pour des ſignes de la fracture du crâne, n'en ſont des ſignes que fort équivoques; car ſouvent ils ſurviennent lors même que cette partie n'eſt point endommagée, & elle peut être conſidérablement fracturée ſans que ces ſimptômes paroiſſent. On ne doit les regarder que comme des ſuites du dérangement des fonctions du cerveau. Pour prouver cette importante propoſition, je m'étendrai un peu au long ſur les déſordres que les coups portés à la tête y cauſent.

Ces coups ne ſont dangereux, que parce qu'ils dérangent les fonctions du cerveau, ſoit en l'ébranlant, ſoit en y occaſionnant une compreſſion.

Je parlerai ſéparement de l'ébranlement ou commotion du cerveau, & de ſa compreſſion.

Lorſque la tête eſt frapée par quelque coup, ou que dans une chûte elle rencontre quelque corps dur, le crâne ne peut recevoir de mouvement ſans le communiquer, au moins en partie, à la ſubſtance du cerveau qui le remplit exactement. Plus le crâne réſiſte à l'effort du coup, plus la portion du mouvement qu'il communique au cerveau eſt conſidérable; c'eſt-à-dire, que s'il ſe fait une grande fracture au crâne, la commotion du cerveau peut être legere: mais s'il demeure entier ou ſe trouve peu fracturé, la commotion du cerveau eſt proportionnée à la violence du coup. Une experience familiere aidera à faire concevoir ceci. On prend par un bout une planche mince, comme celles dont on fait les tonneaux, & l'on frape avec force ſur quelque corps dur. Si elle ne ſe caſſe point, une bonne partie du mouvement que le coup aura occaſionné dans toutes les parties de la planche, paſſe dans les mains qui la tiennent, & y cauſe un engourdiſſement fort douloureux. Si elle ſe caſſe, les mains ne ſe reſſentent preſque point du coup, ou plûtôt ne s'en reſſentent qu'à proportion qu'elle eſt plus ou moins briſée. Il eſt aiſé de faire par comparaiſon l'application de cette expérience à la matiere qu'on traite.

Voyez l'Hiſt. de l'Acad. des Sciences, année.

Pluſieurs faits confirment ce qu'on avance. „ Un „ criminel jeune & fort, prit ſa ſecouſſe de quinze „ pieds dans le cachot où il étoit renfermé, & la tête „ baiſſée & les mains derriere le dos, alla donner de „ la tête contre le mur oppoſé en courant de toute

„ ſa force; il tomba ſur la place roide mort, ſans proférer une parole, ni pouſſer un ſeul cri. M. Littre appellé „ pour viſiter le cadavre, fut ſurpris de ne trouver en dehors, à la tête aucune contuſion, tumeur, playe ou „ fracture, & de trouver tout en dedans en ſon état „ naturel; ſeulement le cerveau ne rempliſſoit pas à „ beaucoup près toute la capacité intérieure du crâne, „ comme il fait ordinairement, & ſa ſubſtance, auſſi „ bien que celle du cervelet & de la moëlle allongée, „ étoit au toucher & à la vuë plus ſerrée & plus compacte que de coutume. Voilà la ſeule choſe à quoi „ l'on puiſſe attribuer cette mort ſubite. Le cerveau „ s'étoit afaiſſé très-conſidérablement par la violente „ commotion du coup, & comme il a peu de reſſort „ il n'avoit pas pû revenir de cet état, & par conſéquent la diſtribution des eſprits dans tout le reſte „ du corps, neceſſaire pour tous les mouvemens, avoit „ ceſſé dans l'inſtant.

On a vû ſouvent des crânes conſidérablement fracaſſés, ſans qu'il ſoit ſurvenu aucun ſimptôme, & que les bleſſés ayent gardé le lit. On a remarqué au contraire que de fortes contuſions ſans fractures, ou avec de petites fractures appellées fentes capilaires, ſont ordinairement accompagnées d'accidens fâcheux. Il eſt inutile de raporter ici des exemples de ces faits; car on en rencontre tous les jours, & les Auteurs en ſont pleins.

De plus l'experience fait voir que les ſimptômes attribués à la fracture des os, ſurviennent non-ſeulement ſans qu'il y ait de fracture, mais encore ſans que la tête ait été frapée. Un coup reçû au menton, une chûte de fort haut deſſus les pieds, ſur les genoux & même ſur les feſſes, les ont quelquefois occaſionnés; ce qu'on ne ſçauroit expliquer, qu'en diſant que la violence des coups reçûs ailleurs qu'à la tête, peut ſe tranſmettre de partie en partie juſqu'au cerveau, & y cauſer une commotion dont ces accidens ſont les ſuites.

Enfin l'experience nous apprend encore que les ſimptômes peuvent ſurvenir ſans qu'on ait reçu de coup, ou lorſqu'on a été frapé par des corps mols & par conſéquent incapables d'offenſer le crâne. Par exemple, ſi une perſonne en prend un autre par les cheveux & lui ſecouë la tête, il peut cauſer une commotion au cerveau, qui ſera ſuivie de ſimptômes. Un lit de plumes, ou une botte de foin, peut en tombant ſur la tête d'une perſonne produire le même effet.

Ce qu'il y a de dangereux dans la commotion du cerveau, c'est 1°. la perte du ressort de ses fibres qui produit l'affaissement du cerveau sur lui-même & celle du cervelet, 2°. la rupture de quelque vaisseau sanguin.

Le cerveau est une masse très-molle, composée d'une infinité de fibres délicates, qui dans le moment de la commotion peuvent perdre leur ressort en tout ou en partie, & tomber les unes sur les autres. La perte totale du ressort de ces fibres, s'il ne se rétablit promptement, cause une mort subite, telle que celle du prisonnier dont on a parlé.

Il y a une infinité de vaisseaux sanguins qui entrent dans la composition du cerveau, & dont les tuniques sont fort délicates. Il est aisé par conséquent qu'un ou plusieurs se rompent, lorsque cette partie est considérablement ébranlée. En ce cas la commotion y occasionne une compression formée par le sang qui s'épanche sur la surface du cerveau, ou même dans sa substance. Cet épanchement est plus ou moins considérable, & plus ou moins de tems à se manifester, à proportion que le vaisseau ouvert est plus ou moins gros.

L'affoiblissement du ressort des fibres du cerveau & l'épanchement des liqueurs sont les causes immédiates des simptômes de la commotion, qui se divisent en primitifs & consecutifs.

Les primitifs sont ceux qui arrivent au moment de la blessure, comme la perte de mouvement & de connoissance, la chute du blessé causée par la paralisie momentanée des extrêmités inferieures, l'issue involontaire de toutes les déjections, le vomissement bilieux, ou celui des alimens, le saignement du nez, des yeux, des oreilles, & de la bouche.

On juge de la grandeur de la commotion, & du dérangement qu'elle cause, par la durée, la violence & le nombre de ces simptômes. Il faut aussi avoir égard à la délicatesse du cerveau de celui qui a été blessé. Les enfans, par exemple, l'ont plus mol que les personnes avancées en âge.

Les signes consecutifs sont ceux qui surviennent quelque tems après la blessure. Tels sont la léthargie, la fievre, la phrenesie, & la plûpart de ceux que l'on a mis parmi les primitifs, lorsqu'ils reviennent. Car il arrive quelquefois que les premiers simptômes cessent & reparoissent après un certain tems, comme deux ou trois heures ou même plusieurs jours après l'accident.

La fiévre n'est pas toujours une mauvaise marque; au contraire, dans les fortes commotions son absence n'est pas un signe favorable. Tous ces simptômes tant primitifs que consecutifs viennent les uns du dérangement ou désordre des esprits animaux, & les autres du trouble qui arrive dans la circulation du sang.

Dans ces cas on saigne du bras, du pied & de la jugulaire, pour prévenir l'épanchement, ou pour y remédier, & pour faciliter le rétablissement des fibres du cerveau. La saignée peut remedier à l'épanchement qui survient dans le cerveau lorsqu'il est petit, comme elle remedie à ceux qui arrivent dans les autres parties du corps; elle peut en dégageant les vaisseaux, faciliter la rentrée des liqueurs. Neanmoins l'épanchement est quelquefois si considérable qu'on ne peut évacuer que par le trepan les liqueurs répandues. Mais pour l'appliquer il faut sçavoir l'endroit où l'épanchement est formé, & que d'ailleurs il ne soit point dans l'intérieur du cerveau où l'on ne peut pas penetrer. Or il est presque impossible d'avoir des indices du lieu d'un épanchement occasionné par la seule commotion du cerveau. Dans ce cas le sang épanché devient quelquefois purulent & le malade meurt.

On a trouvé en ouvrant les cadavres beaucoup d'exemples de ces sortes d'accidens.

Il est important de remarquer ici au sujet des épanchemens occasionnés par la commotion, qu'il y en a dont les simptômes ne se manifestent que long-tems après le coup reçu. Combien a-t'on vû de personnes & principalement d'enfans qui avoient reçu quelque coup à la tête, mourir plusieurs mois après, sans qu'il leur fût survenu d'accidens que peu de tems avant leur mort. Les vaisseaux qui se rompent sont quelquefois si fins, que ce n'est qu'à la longue qu'il se trouve une assez grande quantité de liqueur épanchée pour produire les simptômes, & causer la mort.

En effet, en ouvrant les cadavres de ces personnes, on a trouvé du pus ou du sang épanché sur la dure-mere entre les meninges, ou dans le cerveau.

Ces exemples font voir qu'aussi-tôt qu'on a reçu un coup à la tête quoique leger, il faut recourir aux rémedes generaux; & demontrent la fausseté du préjugé de ceux qui s'imaginent qu'il n'y a rien à craindre des coups reçus à la tête, lorsqu'il ne survient aucun simptôme pendant les quarante premiers jours.

La compression du cerveau, qui est le second effet qu'on a à craindre des coups portés à la tête, peut arriver de differentes manieres.

Du sang ou quelqu'autre liqueur épanchée sur la dure-mere, entre cette membrane & la pie-mere, entre celle-ci & le cerveau, ou dans la propre substance du cerveau; quelque portion d'os déplacée entierement ou en partie; une pointe d'os qui pique la dure-mere; le coup qui a fait la playe, s'il reste dans la playe; l'inflammation des meninges occasionnée par une petite division ou par la contusion du pericrâne, sont les causes immediates de la compression du cerveau.

L'assoupissement, la perte de connoissance, le saignement de nez, des oreilles, & principalement de celle qui est du côté du coup, celui des yeux, la dureté du poux, la rougeur du visage, l'inflammation des yeux, la paralisie, la convulsion, la douleur, & la fiévre en sont les simptômes ordinaires.

Il faut remarquer que l'assoupissement est plus considerable, quand la compression vient de quelque portion d'os ou d'un épanchement, que lorsque la dure-mere est piquée ou dechirée par quelques esquilles. Mais en ce dernier cas la douleur est plus profonde, & la pesanteur de la tête plus considerable. Tous les simptômes en general sont moins violens lorsqu'ils surviennent en consequence de la contusion du pericrâne: parce qu'alors la dure-mere n'étant lezée qu'en second, à cause de la communication des vaisseaux de cette partie avec le pericrâne, la compression est moins considerable. La douleur est alors plus exterieure & plus vive; le malade se réveille de son assoupissement, lorsqu'on touche à quelque endroit de sa tête, & sur tout à celui de la playe; ses yeux & son visage sont moins rouges; ses paupieres sont gonflées; on voit sur toute sa tête une tension & un gonflement œdemateux, & quelquefois inflammatoire, qui se borne à l'origine des muscles frontaux occipitaux, & dont les oreilles sont exemptes. Ces derniers simptômes sont les marques les plus certaines de la lesion du pericrâne.

On remedie à la contusion du pericrâne par la saignée, ou si elle ne réussit pas, par une incision cruciale qu'on fait à cette partie avec un bistouri droit, dont on porte obliquement la pointe sous la peau, afin que cette incision s'étende plus sur le pericrâne que sur le cuir chevelu. Par ce moyen on debride cette membrane, on donne issue aux liqueurs, on fait cesser l'inflammation & les simptômes qui en sont les suites. On

panse cette playe simplement. On met sur l'os & sur le péricrâne un plumaceau trempé dans une liqueur spiritueuse, telle que l'eau de vie; on couvre d'un digestif simple la playe des tégumens; & l'on applique sur toute la tête des résolutifs spiritueux.

Lorsque la compression vient d'une autre cause que de la contusion du pericrâne, on a ordinairement recours au trépan; mais avant que faire cette operation, il faut connoître le lieu où est le desordre, ce qui n'est pas toujours aisé de sçavoir.

La vûe découvre facilement une fracture qui est à l'endroit de la playe. Il y a lieu de croire alors que le sang épanché, ou quelque piece osseuse detachée comprime ou pique la dure-mere, & cause le desordre. On trépane dans ce lieu pour donner issue au sang épanché, ou pour pouvoir relever les pieces osseuses enfoncées ou pour ôter celles qui se sont separées de leur tout, & qui piquent la dure-mere. Peu de tems après les simptômes se dissipent, pourveu qu'il n'y ait point d'épanchement dans un endroit inconnu, que la compression ne soit pas compliquée de commotion, & que la fracture ne soit pas si étenduë qu'on ne puisse en decouvrir la fin.

Il est difficile de sçavoir l'endroit de la tête où est la cause du desordre, si l'on n'apperçoit point la fracture au crâne dans le lieu de la playe, & encore plus s'il n'y a point de playe aux tégumens. Lorsqu'il y a une playe on conjecture que l'épanchement s'est formé au-dessous d'elle. Mais on ne sçait pas si un contre-coup n'a pas causé un épanchement dans un autre endroit.

S'il n'y a pas de playe, ou si l'on soupçonne un contre-coup, quoiqu'il y ait une playe, on fait raser la tête & on l'examine avec attention.

Quand on trouve en quelque endroit de la tête une tumeur qu'on appelle vulgairement bosse, il faut voir si elle est avec pulsation ou sans pulsation.

La pulsation vient de l'ouverture d'une artere, ou de l'effort que fait le cerveau pour sortir. Dans le premier cas, la tumeur est un anevrisme. Plus elle est grosse, moins la pulsation est sensible.

Si la pulsation vient du cerveau, qui étant depouillé du crâne fait effort pour sortir, on sent, en touchant la tumeur d'une certaine maniere, des pieces osseuses fracassées, qui en se frottant les unes contre les autres font un bruit de crepitation qu'il ne faut pas confondre avec la crepitation que l'on entend en touchant aux emphi-

ſtômes qui ſurviennent quelquefois après des coups portés à la tête. Il eſt aiſé de juger par cette crepitation que font les pieces oſſeuſes ; qu'il y a une fracture conſiderable à la tête.

Quand la tumeur eſt ſans pulſation, c'eſt le ſang venal qui la forme. Elle eſt platte, molle dans ſon milieu avec une eſpèce de fluctuation, dure dans ſa circonference, & plus ou moins élevée à proportion du nombre des fentes ou fractures qui ſe coupent.

Lorſqu'on ne trouve point de tumeur à la tête, il faut examiner s'il n'y a point quelqu'endroit deprimé, douloureux ou pateux, c'eſt-à dire, où l'impreſſion du doigt reſte. Car cette depreſſion indique ordinairement le lieu de la fracture & de l'épanchement, s'il y en a. Ce lieu, comme on l'a dit, n'eſt pas toujours celui qui a été frapé, puiſque la fracture peut venir d'un contre coup.

On ne doit pas être ſurpris que les coups qui briſent le crâne n'endommagent pas quelquefois les tégumens, principalement lorſque ces coups ſont portés par des corps ronds qui paſſent avec une grande rapidité. Les corps flexibles, tels que les tégumens, cedent ſans ſe rompre à la violence du coup qu'on leur porte ; mais les corps durs, tels que le crâne, ſe caſſent & ſe briſent. Ceux qui ſont bleſſés par des bales de fuſil n'ont ſouvent qu'une ſimple depreſſion ſans playe à l'endroit où la bale les a touché ; mais l'on trouve au-deſſous une fracture conſiderable, ou même une fracture de la table interne. On trépane d'abord ces ſortes de playes, ſi les accidens l'exigent.

Il faut ouvrir les tumeurs & les endroits deprimés. On y trouve quelquefois une fracture plus ou moins conſiderable, quelquefois auſſi on n'en trouve point. Dans ce dernier cas, ſi le pericıàne eſt detaché, on a lieu de penſer que la table interne peut être fracturée.

On doit ſe reſſouvenir qu'en preſcrivant d'ouvrir les endroits deprimés & les tumeurs, on ſupoſe les ſymptômes qui marquent la lezion de la dure-mere ou du cerveau en conſequence de quelque fracture ou épanchement. Car s'il n'y en avoit point, il faudroit regarder la bleſſure comme legere, & par conſéquent ne point faire d'ouverture aux tegumens, à moins qu'en touchant la tête, on ne reconnut par la crepitation ou par la pulſation, qu'il y a un grand fracas des os du crâne, ou une tumeur anevriſmale.

On croit neceſſaire de finir cet article par quelques-unes des obſervations qui prouvent ce que l'on a avancé au ſujet des playes de la tête & des ſymptômes qui en

font

ſont les ſuites, & qui font voir non-ſeulement que les fractures conſidérables ne ſont pas toujours ſuivies de ſymptômes facheux, mais encore que les meninges peuvent être offenſées, & que le cerveau peut perdre une partie conſiderable de ſa ſubſtance, ſans que la bleſſure ſoit mortelle, ni même accompagnée d'un accident conſidérable.

Un enfant de dix à douze ans étant tombé ſur le front, une piéce de l'os coronal ſe detacha & perça les meninges & le cerveau. La playe des tegumens avoit beaucoup d'étenduë : & on entrevoyoit à l'endroit de la fracture une portion conſiderable de la ſubſtance du cerveau. Il ne ſurvint néanmoins aucun accident, & le bleſſé fut parfaitement guéri en peu de tems.

Bib. Chirurg Mangeti. pag. 577.

Senneret rapporte qu'une perſonne ayant été bleſſée par une hache qui lui tomba ſur la tête, & dont le fer lui entra fort avant dans le cerveau, une portion de la ſubſtance de ce viſcere, groſſe comme une noix, ſortit au dehors par l'ouverture de la playe, & rentra enſuite peu à peu, deſorte que le bleſſé fut guéri parfaitement.

L. V. pag. IV. chap.

Un ſoldat donna un ſi grand coup de la poignée de ſon épée à un payſan ſur le côté droit de l'os coronal, que le crâne ayant été fracaſſé, & les membranes rompuës, la ſubſtance du cerveau qui étoit au deſſous fut meurtrie, & ſortit les premiers jours par ſupuration. On vit auſſi dans le cerveau une cavité où l'on auroit pû mettre une noix. Il ne ſurvint néanmoins au bleſſé aucun ſimptôme, excepté une petite fiévre qui ceſſa après la ſupuration & la playe guerit heureuſement.

Fab. Hildanus, Cent. Obſ.

M. de la Peyronie a gueri une perſonne à qui une grande portion de la ſubſtance du cerveau avoit été emportée ,, ſans qu'il en eut aucun accident au com-
,, mencement, ni long-tems après ſa bleſſure, &
,, ſans qu'il lui en ait reſté la moindre après ſa gué-
,, riſon. Mais, dit M. de la Peyronie, lorſque dans le
,, tems des panſemens, la cavité d'où cette ſubſtance
,, avoit été énlevée étoit pleine de ſupurations graſſes,
,, telles que le cerveau les fournit ordinairement, pen-
,, dant tout le tems que le poids de ces matieres preſſoit
,, une portion du corps calleux, le malade perdoit la vûe
,, du côté oppoſé à la preſſion. Il recouvroit la vûe,
,, lorſque les matieres étoient vuidées par une reſpira-
,, tion forcée & retenuë, ou par le ſecours d'une ſerin-
,, gue avec laquelle je la pompois ; je fus même obligé
,, d'y faire des injections, pour délayer les matieres, &
,, pour vuider les flocons de la ſubſtance du cerveau qui
,, avoient de la peine à ſortir.

Lettre de M. de la Peyronie à M. Mcnne.

V. le Merc. de France, Janv. 1722. Une perſonne ayant tiré imprudemment un fuſil dans lequel la baguette étoit reſtée, un enfant de dix ans reçut le coup. Le bout de la baguette lui briſa les os du crâne, & une portion entra dans la ſubſtance du cerveau de la profondeur de deux travers de doigt. On ôta ce corps étranger, & l'on tira pendant les dix-huit premiers jours de la bleſſure, & à differentes repriſes, dix-huit eſquilles. Il n'arriva à l'enfant d'autres accidens que la fiévre, qu'il eut pendant les huits premiers jours, & quand on eut tiré le bout de la baguette & les eſquilles, il fut guéri fort promptement.

Obſerv. de M. Briſſeau. Le premier Mai 1716. un ſoldat fut bleſſé d'une fleche, qui ayant fracturé la partie moyenne & laterale de l'os parietal du côté droit penetra fort avant dans la ſubſtance du cerveau, où le fer reſta juſqu'au ſeptiéme du même mois, ſans cauſer aucun accident. Lorſqu'on eut reconnu avec la ſonde ce corps étranger, on appliqua au bleſſé deux couronnes de trepan. Il ſortit avec impétuoſité par la premiere ouverture une grande quantité de matiere, & le bleſſé devint paralitique du côté gauche. Pluſieurs mois ſe paſſerent, ſans qu'on pût tirer le fer de la fleche. Le 11. & le 25. Août ſuivant le bleſſé eut de violentes convulſions. Enfin le 30. du même mois, on tira le corps étranger. Auſſi-tôt les ſimptômes ceſſerent, & le bleſſé à qui on avoit coupé une portion conſiderable du cerveau ſe trouva parfaitement guéri le 27. Septembre ſuivant.

Obſerv. de M. Manne. Une perſonne de trente-un ans reçut ſur la partie ſuperieure laterale droite du coronal un coup de pierre, qui lui fit une playe de la grandeur d'un denier, & enfonça dans la ſubſtance du cerveau une piece d'os mobile, implantée, dit M. Manne, comme un pieu dans ce viſcere. La bleſſure n'empêcha pas cette perſonne de vaquer pendant un tems aſſez conſiderable aux occupations les plus penibles. Mais comme ſa playe ne ſe refermoit point, il ſe preſenta à l'Hôpital, où on la regarda comme fort legere. Enfin l'abondance du pus qui en ſortit la fit examiner plus ſcrupuleuſement; & quand on eut tiré la piece offeuſe, le bleſſé guérit en peu de tems. M. Manne après avoir raporté ce fait en détail, fait cette reflexion.
„ Quoiqu'une playe à la tête avec fracas, avec épanchement de matiere ſur les meninges, avec déchirure des membranes, avec ſolution de continuité dans le cerveau juſqu'à la ſubſtance medullaire, avec abcès dans cet organe, avec une petite piece d'os enterrée dans ce viſcere, dont la preſence s'oppoſe à l'entier écoulement d'une grande quantité de pus qui paroît

„ y croupir, ſoit une maladie grave; néanmoins rien ne me touche dans ce fait, & je n'y trouve du merveilleux que dans l'abſence abſoluë des ſimptômes; & qu'un bleſſé marqué au coin d'une playe telle que je l'ai repreſentée, ait pû impunement pendant un mois ſe porter à tous les excès du travail & de bouche . . . . . . ſans que la nature de ſa playe, ni tous ces excès ayent jamais troublé en rien l'œconomie animale: voilà ce qui m'a paru nouveau & digne de l'admiration & de la curioſité des Sçavans.

Toutes ces obſervations prouvent clairement que les coups portés à la tête ne ſont dangereux qu'autant qu'ils derangent les fonctions du cerveau, ſoit en l'ébranlant, ſoit en occaſionnant une compreſſion. Les fractures conſidérables du crâne, le déchirement des meninges, la perte d'une partie de la ſubſtance du cerveau peuvent non-ſeulement n'être pas mortelles, mais même n'être accompagnées d'aucun accident fâcheux; parce que les coups qui fracaſſent le crâne déchirent les meninges & offenſent le cerveau même, peuvent ne point cauſer de commotion violente, & ne point occaſionner la compreſſion.

Ils peuvent ne point cauſer de commotion conſiderable, parce que la portion du crâne ſur lequel il ſont portés, cedant à leur violence, le reſte du crâne peut n'être preſque point ébranlé & par conſequent ne communiquer au cerveau qu'un fort petit mouvement.

Ils peuvent auſſi ne point occaſionner de compreſſion: parce que l'ouverture qu'ils font, donne une iſſuë aux liqueurs qui en s'épanchant avoient comprimé le cerveau.

La connoiſſance de tous ces ſignes eſt avantageuſe au Chirurgien pour porter ſon jugement qu'il tire de trois choſes, de la nature de la playe, de la partie & des accidens: 1. de la playe, en ce qu'elle pourra être grande ſeulement ſoit en apparence, comme celle où il y a de grand fracas ainſi qu'on en voit à l'armée; ſoit en conſéquence, comme celles qu'on nomme *trichiſmos* & *regme* qui ne paroiſſent que de petites fentes & qui quelquefois ſont plus dangereuſes que des embarrures: 2. de la partie qu'on prend ici ou univerſellement de tout le corps comme de l'âge, de la température, &

des forces ; ou particulierement, ſçavoir de l'endroit où eſt la playe qui ſera plus dangéreuſe à la partie anterieure, parce que les os y ſont plus minces, qu'à la poſtérieure, où ils ont plus d'épaiſſeur ; le péril étant encore plus éminent ſur les temples, à cauſe de la delicateſſe de ces os & du muſcle crotaphite qui eſt très-ſujet aux convulſions : elles ſont auſſi très-dangereuſes ſur le ſommet de la tête au droit de la fontanelle, parce que l'os y eſt très-mince, & que le coup y tombe plus à plomb, ſur les ſinus ſourcilliers à cauſe de la liqueur mucilagineuſe qui en ſort ; & plus ſur les ſutures qu'ailleurs par le déchirement des petites fibres, & des vaiſſeaux qui vont & qui viennent par la communication de cet endroit avec la duremere, ce qui fait un épanchement de ſang dans ces parties. 3. Des accidens qui ſont ou univerſels, comme la fiévre, la phrénéſie, la convulſion & la paralyſie ; ou particuliers qui ſont ou bons comme une petite tumeur, une chair vermeille & une ſuppuration loüable, ou mauvais comme une couleur livide ou noirâtre, une grande contuſion tant des chairs que de l'os, une matiere ou ſanieuſe ou d'une conſiſtence viſqueuſe, des lévres blafardes & applaties & une apreté de l'os qui devoit être uni, poli & égal.

Premiere précaution. Faiſant attention ſur tout ce que je viens de vous dire le Chirurgien formera ſon prognoſtic qui doit toujours être douteux particulierement aux playes de tête, car il y en a qui ne paroiſſent que legeres dans le commencement, & qui dans la ſuite conduiſent le malade au tombeau ; il faut ſe tenir ſur ſes gardes, beaucoup ſaigner pour empêcher l'extravaſion du ſang dans le cerveau, & ne pas imiter le Chirurgien d'une perſonne de qualité de la Cour, lequel ne voulut point ſaigner un Lieutenant des cent Suiſſes du Roi, qui étant tombé à la chaſſe s'étoit fait une grande contuſion à la tête;

le ſang épanché s'abſceda, & il mourut dans les quarante jours.

C'eſt une erreur dont il faut ſe deſabuſer de croire qu'après les quarante jours le péril ſoit paſſé, il eſt vrai qu'au bout de ce terme on a lieu de bien eſperer ; mais il s'en eſt tant vû qui après ce tems ſont morts de leurs bleſſures, qu'on ne doit rien promettre de poſitif. Si le bleſſé fait quelque débauche de vin ou de femme, s'il eſt expoſé aux grandes chaleurs ou au grand froid, s'il eſt d'un temperament délicat, & que ſon pouls ne reprenne pas ſa premiere vigueur, ou enfin s'il n'a pas ſoin de ſe conſerver, il eſt en riſque même après le ſoixantiéme jour. Les Juriſconſultes ont reglé entr'eux que les dangers étoient paſſés dans les 40. jours, & que ſi un bleſſé expiroit après ce tems, ce n'étoit plus à cauſe de la playe ; parce qu'il falloit aux Juges un terme pour condamner ou pour abſoudre ceux qui avoient bleſſé, mais un Chirurgien prudent ne doit répondre de rien qu'au-délà du centiéme jour.

La cure des playes de tête differe des autres. La cure des playes de tête, quand le crâne n'y eſt point intereſſé, ne differe de celles des autres parties qu'en quelques circonſtances qui ſont à obſerver. 1. Il faut avant toutes choſes raſer les cheveux, mais pour le faire avec moins de douleur on les humectera avec de l'eau & de l'huile mêlées enſemble, à quoi on a donné le nom d'hydræleum, prenant garde qu'il n'entre point de poil dans la playe : que ſi on n'avoit pas pû empêcher qu'il n'en fût entré, il la faudroit laver avec du vin tiede avant que de la panſer. 2. On eſt obligé de ſe munir davantage contre le froid aux playes de tête qu'aux autres, parce qu'il eſt ennemi du cerveau, & il ne faut jamais rien appliquer qui ſoit actuellement froid. 3. Dans le commencement on couchera le malade ſur la partie oppoſée à la playe pour éviter la fluxion & la douleur, & dans la ſuite

l'inflammation étant passée & la supuration survenant on le fera coucher sur la partie blessée, afin que le pus puisse sortir de la playe avec plus de facilité.

aitement des playes de tête où le crâne se découvre.

Les playes où le crâne est d'abord découvert, & celles où il se découvre par la supuration qui se fait du péricrâne dans la suite, l'os n'étant point offensé, n'ont besoin d'être traitées que comme les playes simples. (a) On doit faire supurer plus long-tems celles qu'une contusion a causées, que celles qui ont été faites par incision, & quand le crane n'est que très-peu découvert, il ne faut

(a) Les playes de la peau ou du cuir chevelu, & celles du pericrâne faites par des instrumens tranchans, sont ordinairement simples, & ne demandent d'autres soins que celui de procurer leur réunion. Mais les piquures & les contusions faites à ces tegumens, sont souvent accompagnées d'accidens fâcheux, & méritent une attention particuliere.

Les blessures faites au cuir chevelu par un instrument piquant ou contondant sont quelquefois suivies d'un gonflement, d'une tension, & d'une inflammation qui s'étendent sur toute la tête jusqu'aux oreilles. On a dit dans la remarque précedente que les blessures faites au pericrâne causent quelquefois ces mêmes accidens, mais que les oreilles en sont exemptes. C'est par cette difference qu'on discerne si c'est de la lezion de cette membrane ou de celle du cuir chevelu que viennent ces accidens. L'anatomie en fait voir la raison. Dans ces derniers cas, on fait au blessé quelques saignées, on applique sur toute la tête des résolutifs spiritueux, & s'il y a playe, car il peut y avoir division avec contusion, on la couvre d'un plumaceau chargé de baume d'Arceus.

Les instrumens contondans, en divisant la peau seule ou la peau avec le pericrâne, y forment quelquefois un lambeau, qu'il faut rajuster & maintenir par quelques-uns des moyens que la sinthese fournit. On fait supurer legerement les bords de la playe; on applique sur tout le reste des résolutifs spiritueux, l'on met sur le milieu du lambeau une petite compresse, qui le raproche mollement par le moyen d'un bandage convenable. Si la contusion ne se [illegible]ment, & qu'il se fasse

point trop tamponer la playe, laissant à l'os la liberté de se recouvrir, ce qu'il fait quelquefois sans s'exfolier, sur tout aux enfans. (a) Mais quand il est beaucoup denué, il en faut attendre l'exfoliation, qui arrive en plus ou en moins de tems, selon que l'os est plus ou moins sec ou humide; & on ne mettra sur l'os rien d onctueux, mais seulement un plumaceau plat imbibé d'eau de vie ou d'esprit de vin chargé d'une teinture d'aloës, ou bien on versera sur l'os un peu de baume blanc de Fioraventi. L'exfoliation qui se fait n'est pas toujours sensible, c'est-à-dire, qu'on ne voit pas une feuille d'os se séparer toute d'une piece, car elle est quelquefois insensible, s'en allant avec la supuration par petites parcelles imperceptibles; mais soit qu'elle se fasse d'une maniere ou d'une

une collection de matiere dessous le lambeau, on fait avec une lancette une petite ouverture dans le lieu le plus bas de la tumeur formée par le pus épanché, où l'on decole, s'il est possible, la playe avec un stilet, en quelqu'endroit. Par l'un ou l'autre de ces moyens, on donne issuë au pus épanché, après quoi on panse la playe de la maniere qu'on vient de décrire.

(a) C'étoit une opinion communement reçuë parmi les Anciens, que tous les os decouverts doivent s'exfolier. C'est pourquoi ils tenoient pendant long-tems les lévres de la playe écartées l'une de l'autre en attendant cette exfoliation. L'experience & la raison ont detruit ce prejugé, & ont fait voir qu'en tamponant les playes où les os sont simplement decouverts, on en retarde la guerison, & l'on expose les blessés à des accidens fâcheux. Au lieu d'écarter les lévres de ces sortes de playes, il faut en les raprochant aider la nature à former leur réunion. On supose ici que l'os est simplement decouvert, & qu'il n'est point offensé. Mais quand il seroit divisé par un instrument tranchant porté perpendiculairement, obliquement, ou horisontalement, ou même qu'un instrument de cette espece auroit separé du reste du crâne une piéce d'os, pourveu qu'elle tint aux tegumens; il faut suivre la même méthode, à moins qu'il n'y ait d'autres circonstances qui determinent à agir autrement.

autre, quand on voit une chair attachée à l'os on la laisse réunir avec celle des levres de la playe pour en produire une bonne cicatrice. (a)

Figure des incisions pour préparer au Trépan.

Quand on a des signes que l'os est offensé, & qu'on croit devoir en venir au Trépan, si la playe n'est pas assez large pour le pouvoir appliquer, on la dilatera. Les incisions qui se font à ces playes doivent être en X. ou en T. ou en V. ou en 7. de chifre : ce sont les figures les plus ordinaires qu'on donne à ces incisions selon la situation de la playe. Celles qui sont en X. qu'on appelle aussi cruciales, parce qu'elles ont la figure d'une croix, se font sur le milieu des os coronal & parietaux. Quand la playe approche de quelque suture, on les fait en T. retranchant la jambe qui auroit avancé sur la suture ; mais on en prolonge aussi la jambe opposée pour découvrir suffisamment le crâne. Celles qu'on fait proche du muscle temporal ou des sutures, sont figurées en V. ou en 7. pour tâcher de ne point dépouiller ces parties : mais en général on s'accommode à la figure & à la situation de la playe qui ne nous permet pas toujours de les former comme nous le voudrions.

Pratique pour les differentes contusions.

Quand il n'y a point de playe & que nous trouvons à la tête une grosse contusion faite par quelque grand coup reçû, ou par une chûte, que le

(a) Cette alteration vient de ce que l'action de l'air sur l'os découvert, desseche & resserre les extrêmités des vaisseaux divisés à la superficie. Pour prevenir cette alteration de l'os & abreger une cure qui seroit longue si on attendoit les termes ordinaires que la nature met à faire l'exfoliation, M. Belloste* conseille de percer l'os dès les premiers jours en plusieurs endroits avec la piramide ou le perforatif du trépan. Il pretend qu'on donne par ce moyen passage à un suc *moëleux & calleux*, qui en se figeant restitue à l'os en peu de tems tout ce qu'il a perdu par cette perforation, & par le coup qui a fait la playe. Si cela ne produit pas cet effet, au moins les arteres du diploé, se trouvant plus à l'aise, chassent la table qui doit s'exfolier.

* Le Chir. d'Hôpital.

blessé a perdu connoissance, qu'il saigne ou du nez, ou de la bouche, ou des oreilles : il faut au plûtôt ouvrir la contusion par une incision qu'on fera avec la lancette à abcès A. (a) Si elle est beaucoup élevée, & qu'en l'ouvrant on trouve le péricrâne séparé du crâne, c'est signe que le coup a été très-grand, & qu'il en faudra venir au trépan, on se sert pour lors d'une petite sonde plate B. qui est d'argent, qu'on coule entre le pericrâne & le crâne pour connoitre jusqu'où va cette séparation, & pour nous en faciliter l'ouverture qui doit être proportionnée à la grandeur de ce qu'il y en a de séparé. Mais si la contusion étoit legere, & que les simptomes ne fussent point pressans ; on tâcheroit de la resoudre en rasant l'endroit, le bassinant avec l'esprit de vin, mettant l'emplatre de bétoine par dessus, saignant le blessé, & lui faisant garder un grand repos ; souvent on en guérit sans faire d'ouverture.

Appareil.

Si le Chirurgien est obligé ou de dilater une playe, ou d'ouvrir une contusion, il faut qu'il prépare quantité de charpie, qu'il ait des poudres astringentes, & même quelques boutons de vitriol, en cas d'hemorragie : enfin son appareil disposé, il fera garnir le lit, c'est-à-dire, mettre un drap en plusieurs doubles sous la tête à cause du sang qui se repandra, puis la faisant tenir par un serviteur, il incisera ce qu'il jugera nécessaire, se servant pour cela de l'instrument qui lui sera le plus commode. Si c'est une playe, & que la sonde coule entre le péricrâne & le crâne il peut glisser la pointe de ces ciseaux C. par le même chemin, &

(a) Il vaut mieux se servir du bistouri que de la lancette. S'il y a une grande fracture, il faut porter legerement le bistouri pour ne point enfoncer les piéces d'os qui sont séparées du reste du crâne. Il faut aussi faire cette incision de maniere qu'elle s'étende plus sur le pericrâne que sur la peau.

Maniere de faire cette operation.

le découvrir ainsi : & lorsque le tout sera adherent, il employera le bistouri droit D. & appuyant le doigt index sur le dos de cet instrument, il coupera jusqu'au crane, & ensuite avec une feuille de myrthe E. il soulevera les bords de la playe en les écartant, & séparant le pericrâne avec le moins de violence qu'il se pourra, pour diminuer la douleur qui ne manque point d'être très-vive dans ce moment, à raison de la tension des membranes nerveuses ausquelles on cause des divulsions. La playe se trouvant suffisamment dilatée, on la garnira de charpie séche, pour cette premiere fois, afin d'imbiber & d'épuiser le sang qui en coule : si l hemorragie étoit grande, le fonds de la playe étant garni de gros bourdonnets pour en relever les levres, on acheveroit de la couvrir avec des plumaceaux plats chargés d'astringens, sur lesquels on étendroit un grand emplatre, des compresses & par-dessus tout, le couvre-chef que je vous ai fait voir dans la premiere Démonstration au nombre des bandages. Si on avoit ouvert une artere qui jettât beaucoup de sang dont les compresses & le bandage fussent traversés sans le pouvoir arrêter, il faudroit lever l'appareil, pour mettre sur l'endroit par où on verroit sortir ce sang un petit bouton de vitriol : mais la meilleure maniere est celle que nous propose Paré, sçavoir de passer une aiguille courbe, enfilée d'un fil ciré G. par dessous le vaisseau qui entrant d'un côté & perçant le cuir chevelu, sort de l'autre, de telle façon que le fil embrassant l'artere, on la lie en faisant un nœud avec les deux bouts du fil sur une petite compresse de linge H. & par ce moyen on arrête sûrement le sang, & on évite l'escarre que fait le bouton de vitriol.

Comment on arrête le sang d'une artere coupée.

Diverses pratiques pour differens cas.

Le lendemain au bout de vingt-quatre heures, qui est le tems ordinaire où on leve les appareils, on voit l'os à découvert, on l'examine pour connoître s'il est offensé, prenant garde de ne se point tromper; car ayant fait l'incision la veille, la pointe du bistouri pourroit avoir laissé au crâne un trait en long qui ressembleroit à une fente : on ne se méprendra pas aussi sur les sutures, qui dans quelques sujets separent en deux l os coronal ainsi que l'occipital, & qu'on traiteroit comme fractures. Si on trouve une enfonçure, il faut la relever : si c'est une simple fente, il faut la ruginer suivant l'ancienne pratique, s'il y a des esquilles qui piquent la dure-mere, on les ôtera, s'il y en a qui ayent des pointes qui sortent en dehors, on les coupera; & s'il y a une embarure, il faudra trépaner.

Je vous ai dit que le crâne étoit quelquefois enfoncé par une contusion qu'on appelle *thlasis* : qu'aux enfans le crane faisant ressort, il se remettoit en son prémier état : mais quand il ne se retabliroit pas, si l'enfonçure est petite & sans accidens, il faut la laisser, elle peut demeurer, & le blessé guérir sans suites fâcheuses; au lieu que si elle étoit grande & qu'elle pût presser la dure-mere & le cerveau il faudroit faire ensorte de la relever. A ce dessein on fera un petit trou dans le milieu de l'os avec le perforatif I. qui sert à attacher un tirefonds K. dont le bout est à visse, au moyen duquel tirant de dedans en dehors, on tâche d'élever l'enfonçure : si la main ne suffit pas on accroche un autre petit tirefonds L. à cet élevatoire triploïde M. ainsi appellé parce qu'il a trois pieds, qu'on pose sur la tête, puis tournant la visse qui est à sa partie supérieure on fait peu à peu rehausser ce qui étoit déprimé : les os ayant repris son égalité, on ôte l'élevatoire & le tirefonds, on panse la playe comme celle où l'os est simplement découvert, & on continue ainsi jusqu'à guerison, à moins qu'il ne survienne des accidens qui obligent d'en venir au Trépan.

Anciennement quand on trouvoit une fente au crâne on se servoit de la rugine avant que de recourir au Trepan ; c'est une Opération qu'on rangeoit sous la seconde espece d'entamure qui se pratique aux parties dures, par le moyen de laquelle on ratissoit de l'os autant qu'on le jugeoit nécessaire. L'usage en étoit si commun que parmi les instrumens du Trépan il y avoit toujours des rugines, & les couteliers y en mettent encore aujourdhui quand on ne leur défend pas d'en faire. De ces rugines il y en a de pointuës, de rondes, d'ovalaires, & de plates dont on se servoit alternativement : par exemple, à une fente ou bien à une scissure on commençoit à ratisser avec cette rugine plate marquée N. puis avec cette ovalaire O. ensuite avec la ronde P. qui enfonçoit plus avant, & on finissoit avec la pointue Q. qui alloit jusqu'au fond, observant de mouiller de tems en tems d'eau froide ces rugines quand on s'en servoit actuellement, de crainte qu'elles ne s'échauffassent en frottant contre l'os. Après qu'ils avoient trouvé le fonds de la fente ou de la scissure, ils épandoient des poudres céphaliques faites d'aristoloche, de myrrhe, d'aloës, & par ce moyen ils croyoient s'exempter du trépan : mais à présent on ne se sert plus de rugines, lorsqu'il y a une fente, parce qu'en tel cas il y a toujours sur la dure-mere du sang épanché que la rugine ne peut faire sortir, & qui demande absolument le Trepan pour avoir issuë, de peur que par son séjour venant à se corrompre il ne causât le premier malheur. On ne perd donc point à ruginer un tems qu'on doit employer à soulager le malade.

Usage des élevatoires.

Si par l'ouverture on rencontre une embarrure appellée *ekpiesma*, dont une ou plusieurs esquilles pressent la dure-mere, on fera ses efforts pour les relever ou les ôter si elles ne tiennent pas beaucoup. On les releve avec l'un de ces trois élevatoires, le premier R. est courbe, le second S. est plat, & le troisiéme T. est droit & un peu recourbé par le bout : ou bien on les emporte avec cette pincette V. faite en bec de corbin. J'ai vû des fracas où après avoir ôté beaucoup de piéces osseuses la dure-mere étoit découverte à la grandeur d'environ la moitié de la main, & dont cependant les blessés ont guéri. J'ai dit qu'il falloit relever ou ôter les esquilles, mais c'étoit en supposant qu'il y eut prise : car s'il n'y en avoit point, il faudroit faire un trepan sur l'os stable & sain proche de la fracture : en glissant un élevatoire dans le trou du trépan, on relevera les unes après les autres toutes les esquilles qui pressoient la dure-mere : & s'il étoit besoin de les ôter, on tireroit d'abord la plus aisée à dégager ; ce qui donneroit la facilité de retirer toutes les autres.

Des Tenailles.

Quand la fracture est un engissoma où il y a des pointes d'eau relevées en haut, quelques-uns ordonnent de les couper avec ces tenailles incisives X. & si on ne peut en venir à bout avec celles-là, ils veulent qu'on prenne ces autres Y. qui sont à visse, & qui les couperoit infailliblement, parce qu'une visse peut avoir incomparablement plus de force qu'une main. On a aussi inventé un petit marteau Z. dont la tête est de plomb, & un petit ciseau d'acier V. bien tranchant avec quoi on peut tailler ces esquilles, comme on feroit une pierre, & le marteau étant de plomb les coups n'ébranleront pas tant le cerveau que s'il étoit d'une autre matiére ; mais je n'approuve pas ni les tenailles, ni le ciseau & son marteau ; car si la pointe d'une piéce d'os sort en dehors, il faut que l'autre bout poussé en dedans : & qu'ainsi travaillant rudement pour détacher cette piéce, on risqueroit d'endommager la dure-mere. Si je vous ai raporté ces opérations anciennes, ce n'a pas été pour vous en conseiller, ni pour vous en dissuader entierement l'usage ;

Du marteau de plomb & du ciseau.

mais ſeulement pour vous mettre devant les yeux diverſes idées de pratique, afin que vous jugiez de celles qui doivent être ſuivies ou abandonnées en differentes rencontres.

Enfin ſi la fracture eſt telle qu'il faille abſolument trépaner, c'eſt une opération qui ne doit point être differée ; & comme elle eſt une des plus conſiderables de la Chirurgie, & qu'on a le plus d'occaſion de pratiquer, le Chirurgien ne peut être trop circonſpect & trop attentif ſur tout ce que l'art exige pour la bien executer.

Toutes les peines que les Anciens ſe donnoient à inventer ces rugines ; & ces autres inſtrumens que vous venez de voir, étoient pour ſe défendre de ne trépaner que le plus tard qu'ils pouvoient : il falloit qu'il leur fût impoſſible de relever une enfonçure ou une contuſion, & de redreſſer une embarure, ou qu'ils euſſent des ſignes certains d'un ſang épanché ſur la dure-mere, pour les déterminer à cette operation. Ils attendoient que les accidens leur marquaſſent ſûrement la néceſſité indiſpenſable de la faire, & quelquefois ces mêmes accidens étoient ſi long-tems à paroitre, que le trépan devenoit inutile quand ils avoient pris leur reſolution : mais aujourdhui qu'on eſt aguerri ſur cette opération, on prévient les ſimptômes, & il ſuffit d'avoir des marques qu'ils peuvent venir, pour aller au devant d'eux ſans leur donner le tems de cauſer tout le déſordre dont ils ſont capables. Par exemple, ſi d'abord qu'un coup aura été reçu à la tête le bleſſé tombe, & qu'il perde connoiſſance ; en voilà aſſez pour le trépaner, ces accidens arrivés à l'inſtant de la bleſſure marquent que la commotion ayant été grande, il doit y avoir du ſang extravaſé : ſi on attend à connoitre que ce ſang ſoit abſcedé, par des ſignes certains, comme la fiévre, la douleur de tête, l'aſſoupiſſement, alors quoique le trépan donne iſſuë à cette matiere

Symptômes qui doivent déterminer à trépaner.

purulente, les mauvaiſes impreſſions & le déréglement qu'elle a fait par ſon ſéjour, ne peuvent être réparés par tous les avantages de l'opération, & le malade n'y peut guéres ſurvivre.

Histoire ſur ce ſujet.

Ce diſcours n'eſt que pour vous encourager dans la pratique de cette opération, & vous prouver que les momens en ſont chers, & qu'il les faut bien employer. Un jeune Seigneur étant tombé à la chaſſe avec M. le Duc de Bourgogne, reçut une grande contuſion ſur un des pariétaux qui fut offenſé ; je lui fis l'inciſion cruciale, & je le trépanai en préſence de M. Felix, le tout ayant été executé dans les premieres vingt-quatre heures, le coup l'avoit tellement étourdi & ſtupefié, qu'il ne ſçavoit pas avant ſa guériſon avoir été trépané : ce fut cet étonnement qui nous fit juger qu'il devoit y avoir du ſang épanché dans la tête, & nous y en trouvâmes beaucoup : ſi nous avions attendu d'autres accidens pour nous le confirmer, notre opération differée n'auroit peut-être pas eû un ſi heureux ſuccès. Enfin ſi on blâme également ceux qui vont trop vîte, comme ceux qui different trop, il vaut encore mieux s'expoſer à pécher avec ceux-là ; car quoiqu'en ſuivant cette maxime on puiſſe trépaner quelqu'un que la ſuite témoigneroit avoir pû s'en paſſer, il eſt toutefois plus à propôs dans une occaſion douteuſe d'avancer le trépan, parce qu'en l'avançant il ne peut d'ordinaire rien arriver de ſiniſtre, & qu'en le differant il n'y va pas moins que de la vie.

Parties où l'on applique le trépan.

Le trépan dont le mot dérive du verbe Grec *trepanein* qui veut dire *tourner*, eſt une opération de Chirurgie miſe ſous la premiere eſpèce d'entameure : on l'applique aux parties dures, avec un inſtrument fait en forme de ſcie ronde, qu'on tourne pour enlever une partie du crane auquel cette opération convient preſqu'uniquement. Il y a des Auteurs qui l'ordonnent au ſternum & aux

côtes, je l'ai vû faire au sternum, mais inutilement, car le blessé mourut & je ne l'ai jamais vû pratiquer aux côtes, je ne comprens pas aussi comment elle s'y pourroit faire sans casser des os si minces : c'est-pourquoi nous ne la pratiquons qu'à la tête où elle est absolument nécessaire en plusieurs rencontres, puisqu'il est indubitable que quantité de personnes lui ont obligation de la vie. (*a*)

Lieu ou le trépan réussit.

Le trépan est plus heureux dans de certains pays que d'en d'autres ; à Avignon & à Rome, ils guérissent tous, mais aussi les maux de jambes y sont funestes, & pour en guérir il faut sortir de la ville de Rome. A Paris le trépan est assez heureux, & encore plus à Versailles où on n'en meurt presque point : mais ils périssent tous à l'Hôtel-Dieu de Paris à cause de l'infection de l'air qui agit sur la dure-mere ; & qui y porte la pourriture. C'est à quoi les Administrateurs devroient faire attention vû que l'Hôpital est assez riche pour avoir un lieu dans un des Fauxbourgs de Paris où ils mettroient ceux qui seroient blessés à la tête ; par ce moyen ils en échaperoient beaucoup ; mais il ne s'en sauve pas un seul, manque de cet expedient qui ne dépend que d'eux.

Raisons qui empêchent de trépaner sur certains endroits.

Tous les Auteurs nous marquent six endroits où

(*a*) Néanmoins s'il s'est formé un abcès dans le canal de la moëlle d'un os tel que le tibia, ou qu'un exostose ait supuré ; le trépan n'est pas inutile. Par ce moyen on donne issue au pus, & l'on decouvre tout le mal. Pour en connoitre toute l'étendue, il est quelquefois nécessaire d'appliquer plusieurs couronnes du trépan & de couper les pieces qui se trouvent entre chacunes des ouvertures qu'elles font. On desseche ensuite avec le cautere actuel tous les endroits alterés de l'os. Cette methode d'ouvrir les abcès des os par le moyen du trépan est analogue à la méthode ordinaire d'ouvrir les abcès des parties molles. Voyez ce que dit à ce sujet Meekren, observ. *Medico-Chirurgiæ*, & M. Petit dans son Traité des maladies des os.

ils

ils nous défendent de trépaner ; 1°. Sur la fontaine de la tête aux enfans, parce que l'os n'y est pas assez solide pour suporter le trépan. 2°. Sur les sutures, à cause des vaisseaux à qui elles donnent passage pour entretenir le commerce de la dure-mere avec le diploë. 3°. Sur les sinus sourciliaires, à raison de leurs cavités où se filtre une humeur qui rendroit la playe incurable. 4°. Sur les temples tant à cause du muscle temporal, que parce que les os s'y articulant en maniere d'écailles, la piéce d'os qu'on voudroit enlever se separeroit en deux. 5°. Aux parties déclives ou inférieures de la tête, parce que le cerveau dans son mouvement continuel pousseroit la dure-mere en dehors. 6°. Sur les grandes embarures, puisque ces os ne tenant pas ferme, on ne pourroit pas appuyer dessus le trépan sans les enfoncer sur la dure-mere. Ces précautions sont justes & fondées en raison ; mais il ne faut pas les garder à la rigueur : quand le blessé est en péril, il faut aller son chemin & courir plûtôt le risque des inconveniens attachés à ces endroits, que de laisser périr le malade : il faut pourtant s'en éloigner autant que la figure & la situation de la playe le peuvent permettre. C'est au Chirurgien à faire de son mieux dans de pareils cas : mais qu'il n'ait pas l'inhumanité de voir expirer son blessé faute du trépan qui en a guéri une infinité qu'on croyoit désesperés. (*a*)

(*a*) On trépane à présent en certains cas sur les sutures ; il y a même déja long-tems que cette pratique a été autorisée par de bons Auteurs. * Jean-Frederic Wertembergius, J.B. * Cortesius, & Jacq. Berengarius Carpensis se sont assurés par leur propre expérience, qu'on ne doit point craindre d'inconveniens. Muys * dit aussi qu'on ne trépanoit pas autrefois sur les sutures, mais que de son tems on étoit revenu de ce scrupule. Berengarius * rend raison de cette pratique. *Si contingat caput lædi notabiliter in loco commissurarum, ob quòd vel statim, vel paulò post contingat ibidem duram matrem esse separatam [illegible] & si*

* Voyez Fab. Hildan. obs. 8. cent. 2.

* Voyez J. Munnick. Chirurg. &c.

* Obs. 1. decad. 6.

* Cap. 37.

Dans plusieurs opérations il y a deux tems, l'un d'élection, & l'autre de néceffité ; mais dans celle-ci nous ne connoiffons point le tems d'élection, à moins que ce ne foit pour l'avancer ou pour la différer de quelques heures ; il n'y a que celui de neceffité qui nous détermine, & elle eft toujours preffante tant par les accidens préfens, que par ceux qui peuvent furvenir à tous momens, & qu'il faut prévenir ; c'eft pourquoi on doit aller au plus fûr, qui eft de trépaner promptement.

Inconvenient du trépan exfoliatif.

Il ne faut point fe fervir du trépan exfoliatif, je ne fçai point qui peut l'avoir inventé, car cette maniere de percer l'os en le ratiffant, & en enlevant plufieurs feuilles les unes après les autres, doit beaucoup ébranler la tête, & faire plus de mal qu'elle ne procure d'utilité : il a dans fon mi-

commiffuris operetur nullum fiet nocumentum venis aut arteriis, quia jam funt feparatæ & à cranio diftantes. Lorfque la tête eft bleffée confiderablement aux endroits des futures, & que la dure-mere à l'occafion de cette bleffure fe fépare du crâne fur le champ ou quelque tems après, le trepan ne peut pas endommager les veines ni les arteres, parce qu'elles font déja feparées & éloignées du crâne.

Les Praticiens de nos jours ne font point difficulté de couper le mufcle crotaphite, & de trepaner fur les os des temples, lorfque le mal le demande. Ils trépanent auffi à la partie declive de la tête. Pour empêcher que le cerveau ne pouffe alors la dure-mere en dehors, comme le dit l'Auteur, on met fur le findon de linge la plaque de plomb P. de la grandeur & de la figure du trou qu'a fait le trépan, ou des trous qu'ont fait les trepans, fi on en applique plufieurs. On foutient cette plaque avec la lame de plomb Q. qui la traverfe, & qu'on fait entrer au-deffous du crâne, afin qu'il en foutienne les extrêmités. On retire chacune de ces deux piéces par le moyen d'un fil qui paffe au travers. M. Belloſte propofe dans fon Livre une autre plaque R. avec deux efpeces d'anfes qui s'appliquent fur le crâne. Mais la premiere paroit préférable, parce qu'étant maintenuë par le crâne, elle contient mieux le cerveau que celle de M. Belloſte, avec laquelle il faut faire une legere compreffion, fans quoi elle ne feroit aucun effet.

lieu une pointe qui fert à l'arrêter ; mais qui peut bleffer la dure-mere, parce qu'on n'a pas la liberté de l'ôter comme on fait l'aiguille aux trépans ordinaires. Je ne fuis pas le premier qui en ait condamné l'ufage, puifqu'on a fuprimé cet inftrument & que vous ne le voyez plus parmi les trépans nouvellement faits, je vous les préfente dans la planche XXXI. afin que vous foyez convaincus de fon défaut.

Des trépans ordinaires.

Dans les trépans il y a trois couronnes, l'une petite, l'autre moyenne & l'autre plus grande ; on demande de laquelle des trois il faut fe fervir, & quelle quantité d'os il faut ôter. Les Auteurs répondent qu'en général il faut préferer la plus petite, parce qu'on ne doit pas découvrir le cerveau que le moins qu'on peut, & qu'une grande ouverture eft plus difficile à guérir ; mais il eft des occafions où la grande couronne convient mieux : par exemple, à deux fciffures, quand elle peut les embraffer toutes deux à la fois, il vaut mieux s'en fervir que d'être obligé de faire deux trépans avec une petite.

Nous avons remarqué fix endroits où il eft défendu de trépaner, voyons ceux où on doit appliquer le trépan; généralement parlant c'eft toujours à l'endroit du coup, mais en particulier il y a des circonftances où on a raifon de s'en éloigner, c'eft ce qu'il nous faut obferver avant que de venir à l'opération.

Circonftances à obferver pour l'application du trépan.

1°. Quand la playe eft aux parties fuperieures de la tête il faut trépaner à la partie la plus inferieure de la playe pour faciliter l'écoulement du fang & des matieres ; & lorfque la bleffure eft aux parties inférieures, nous devons appliquer le trépan au plus haut lieu pour nous éloigner de la bafe du cerveau.

2°. Si c'eft une fente, il ne faut pofer le trépan ni fur le milieu de la fente, ni loin d'elle, mais il faut que les dents de la couronne foient fur la fente, afin que l'os étant obligé de s'exfolier, les efquilles fe puiffent féparer plus commodement.

3°. Dans une grande contusion que le tire-fond & l'élevatoire triploïde n'auront pas pû relever, on appliquera le trépan dans le milieu de l'enfonçure, afin que mettant les élevatoires dans le trou qu'il aura fait, on essaye de la remettre dans son niveau.

4°. Quoique la contusion soit legere sans scissure, & qu'elle ne paroisse que comme un écachement semblable à celui que fait un coup de marteau sur du bois, il ne faut pas laisser de trépaner, parce que les fibres de l'os y sont désunies & alors c'est à l'endroit de la contusion que l'opération doit être faite.

5°. Quand c'est un ecpiesma, c'est à dire, une embarure où il a plusieurs esquilles qui pressent & fatiguent les membranes intérieures, il faut poser le trépan sur l'os voisin qui doit être stable & ferme pour pouvoir soutenir les petits efforts qu'on fait à le percer, & pour avoir la facilité de relever les esquilles séparées, en appuyant sur lui les instrumens préparés pour cet effet.

6°. Pour un engissoma où une piéce d'os fait le pont-levis, & pour un camarosis où le milieu de l'os fracturé ressemble au dos d'une tortue, il faut trépaner sur la partie voisine, afin de remettre ensuite ces os dans un état qui ne puisse nullement incommoder la dure-mere.

Disposition du lieu pour le blessé.

Tout étant bien consideré, & l'opération résolue, le Chirurgien sera attention à tout ce qui doit être prêt avant que de trepaner, aux choses qui sont à observer en trépanant, & à la conduite qu'il tiendra après avoir trépané.

Avant que de trépaner, il faudra, s'il est possible, mettre le blessé dans une chambre éloignée de la rue & de tout bruit, en un lieu tranquille, & où il ne puisse pas entendre le son des cloches; il doit y avoir à la porte une portiere en dedans, & à la fenêtre un double chassis, afin que l'air froid & les vents n'y puissent entrer; il seroit bon que le lieu fut médiocrement spatieux pour y entretenir un air moderé.

Le Chirurgien disposera l'appareil qui consiste en premier lieu aux instrumens dont il a besoin pour faire l'opération. Secondement aux chosesnecessaires pour panser après l'opération; c'est pourquoi il aura deux bassins, dans le premier il mettra les instrumens que vous voyez sur la planche XXXI. & dans le second tout ce qui pourra servir au pansement & que je vous montrerai sur la planche XXXII.

FIG. XXXI. POUR LE TREPAN.



SITUATION DU BLESSÉ.

ON doit avoir préparé ces instrumens dans une chambre voisine en les arrangeant dans un bassin, ou dans un plat sur lequel on aura étendu une serviette ployée, & les recouvrir d'une autre serviette avant que de les apporter dans la chambre du blessé, afin qu'il ne soit point effrayé à leur aspect : le malade sera mis dans une situation convenable, c'est-à-dire, la tête tournée de maniere que la playe se trouve au lieu le plus élevé, pour y appuyer à plomb le trépan ; on avance le lit dans la chambre, afin qu'un serviteur puisse rester au dossier du lit pour tenir la tête avec plus de fermeté ; & si l'Operateur juge cette place plus commode pour lui, il s'y mettra : on pose la tête du malade sur un oreiller sous lequel on a coulé une petite planche qui empêche qu'elle n'enfonce durant l'opération.

Préparation de l'Opérateur.

Le Chirurgien se fera lier les cheveux par derriere, ensorte qu'ils ne tombent point en devant quand il baissera la tête, & s'il a une perruque, il l'ôtera pour prendre un petit bonnet qui ne l'embarrasse point : il doit faire tenir par quelqu'un du feu dans un rechaut B. au milieu du lit, il faut qu'il se fasse éclairer de deux bougies de Commis A. jointes & tortillées ensemble pour ne pas produire deux lumieres separées ; ces bougies conviennent mieux que les autres, parce qu'elles se ployent aisément, & qu'on peut les approcher & les éloigner de l'Operateur, comme on le trouve à propos. (a) On decouvre ensuite la playe qu'on nettoye avec cette fausse tente de charpie C. pour faire moins de douleurs, on bouche les oreilles du blessé avec ces deux petites boules DD.

(a) On se sert aujourdhui d'une espece de bougie qui ne coule point, qui éclaire mieux que les autres, parce que sa méche a été trempée dans l'esprit de vin ; & qu'on nomme, à cause de l'usage qu'en font les Chirurgiens, bougie de S. Côme.

de coton ou de charpie : je crois que le bourdonnement qui s'excite dans les oreilles, quand elles sont bouchées, l'empêche d'entendre le petit bruit que fait la couronne du trépan en sciant le crane ; j'en ai pourtant vû à qui on oublioit de faire cette cérémonie, & qui n'en ont pas été plus mal. Si les lévres de la playe n'étoient pas assez relevées, & qu'elles fussent en danger de toucher aux dents de la couronne, il faudroit au moyen de ces quatre petites bandelettes E E E E. passées par dessous ces levres, & dont on feroit tenir les bouts par celui qui tient la tête, ou par quelque autre garçon, les écarter les unes des autres : mais si la playe est suffisamment dilatée & assez grande pour que les lévres ne puissent pas toucher à l'instrument, il faut sans perdre de tems se disposer à faire l'opération.

De la dilatation de la playe.

En trépanant il y a des circonstances encore plus essentielles à observer, que celles que je viens de vous marquer. Le Chirurgien doit commencer par le choix de la couronne dont il se veut servir, c'est pourquoi en voilà trois de differentes grandeurs, une grande F. une moyenne G. & une petite H. & s'étant déterminé sur ce choix par la nature & par la figure de la même playe, il prendra celle qu'il croira convenir ; il la présentera sur l'endroit où il a resolu de l'appliquer, observant qu'elle ne puisse pas toucher aux lévres de la playe & du pericrâne, ce qui feroit une douleur très-vive au malade dans l'opération, & il fera faire un tour ou deux à cette couronne, pour marquer la circonférence où le trépan doit se borner, & pour en reconnoitre le milieu. Il prendra ensuite le vire-brequin I. sur lequel il montera le perforatif K. qu'il posera dans l'endroit marqué par la pointe de la pyramide qui étoit dans la couronne, & tournant cinq ou six tours il y fera un petit trou de la profondeur d'une demi ligne, lequel servira à loger

Choix à faire de la couronne du trépan.

Usage du Vire-brequin.

la pointe de cette pyramide & à conduire la couronne de maniere qu'elle ne vacille ni d'un côté ni d'un autre. Le perforatif étant ôté du vire-brequin, on y monte à sa place la couronne G. dont on se doit servir, on l'ajuste sur l'endroit tracé, & l'Opérateur tenant de la main gauche la pomme du vire-brequin, sur laquelle il appuye le front, il le tourne de la main droite du côté opposé aux dents de la scie, afin qu'elles coupent. Il tourne d'abord doucement, jusqu'à ce que la couronne soit un peu entrée dans l'os pour aller plus vîte & diligenter dans ces commencemens où il n'y a encore rien à craindre. On ne peut pas prescrire combien il faut appuyer, c'est à l'Opérateur à en juger ; car s'il appuye trop il aura de la peine à tourner, & s'il ne presse pas assez, il n'avancera point : il faut qu'il tourne uniment, & non point par secousses, & lorsqu'il croira avoir enfoncé environ une ligne, il levera la couronne, & en ôtera la pyramide L. avec cet instrument M. parce qu'elle est alors inutile, vû que le cerne fait par la couronne se trouvera suffisant pour la conduire, sans le secours de cette pyramide qui pourroit même piquer la dure-mere, si on oublioit de l'ôter. La pyramide en étant ôtée, on remet la couronne dans son cerne, & on continue de tourner jusqu'à ce qu'on soit parvenu au diploë, ce qu'on connoit par la scieure qui est rougeatre, & par le sang qui en sort assez souvent ; on retirera la couronne ensuite pour la nettoyer de la scieure & du sang avec les brossettes N. & avant que de la remettre on présentera le tirefonds O. pour lui faire préparer sa place dans le trou fait par la pyramide, afin d'enlever par son moyen la piéce d'os après qu'elle aura été cernée autant qu'il sera nécessaire. Ayant ôté le tire-fonds, on rapliquera la couronne, on n'ira pas plus vîte, parce que la seconde table est quelquefois plus mince que la premiere ; on releve plusieurs fois la

De la couronne.

Ce qu'on fait quand on est parvenu au diploë.

couronne pour la nettoyer. On sonde le circuit fait par la couronne avec cette plume P. taillée en curedent, pour sçavoir, si la profondeur est égale, afin d'apuyer davantage du côté où l'os sera moins coupé ; enfin on continue à relever la couronne, à la nettoyer, à ébranler la piéce avec l'élevatoire Q. ou avec le tirefonds, & à sonder le cerne autant de fois qu'on le juge à propos jusqu'à ce que le crâne soit entiérement traversé. Quand la piéce de l'os ne tient presque plus, on peut la lever avec la feuille de mirthe R. & s'il restoit de petites inégalités au fond du cercle qui pourroient piquer la dure-mere & l'incommoder dans ses mouvemens, on les couperoit avec ce ganivet lenticulaire S. qu'on tourneroit au tour du cercle, la lentille qui est au bout, empêchant de blesser les membranes : dans ce tems, on voit le sang sortir & remplir le trou du trépan par les pulsations du cerveau & de la dure-mere. On a coutume de serrer le nez du blessé, de lui faire retenir son haleine, & de repousser avec le lenticulaire T. la dure-mere contre le cerveau, afin de faciliter la sortie du sang. Mais s'il s'écouloit de lui-même, comme il arrive souvent, il faudroit épargner ces petits efforts au malade, & ne point faire de compression avec le lenticulaire, ayant soin avant que d'en venir au pansement, d'absorber avec la fausse tente V. le sang épanché. *(a)*

Usage de la plume taillée.

De l'élevatoire & du tire-fonds.

Extraction du sang extravasé.

Ce seroit une faute dans l'opération que d'emporter la piéce de l'os dans la cavité de la couronne qu'on viendroit à retirer, vû qu'on pourroit croire

Faute à craindre.

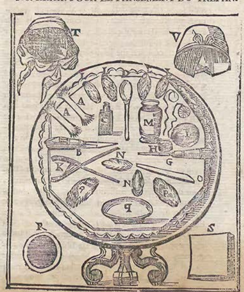
(a) Lorsqu'après avoir tiré la piéce separée par le trépan, il ne sort rien par le trou, qu'on trouve la dure-mere tenduë, & qu'elle forme une tumeur où l'on sent de la fluctuation, on a lieu de soupçonner un épanchement au dessous de cette membrane. En ce cas les praticiens d'aujourdhui ne font point de difficulté de la couper en croix avec un bistouri. L'expérience confirme l'utilité de cette pratique.

**Voyez Joh. Muraltus. Chirur. &c. l. 2. chap. 15. Paré l. 9. chap. 21.*

qu'ayant tourné plus qu'il ne falloit, les dents de cet instrument auroient endommagé la dure-mere, quoique ce malheur soit rare, à moins que d'avoir tourné long-tems comme un étourdi ; car la couronne étant faite en pyramide, elle ne peut pas tomber sur la dure-mere aussi tôt que le crâne est coupé, devant être arrêtée par l'endroit le plus large : mais quoique la faute dont nous parlons, soit très-legere, on évitera néanmoins d'y tomber pour n'être point critiqué par les spectateurs. La premiere table de l'os peut s'enlever avant que la seconde soit coupée, mais quoique souvent ce ne soit pas la faute de l'Opérateur, on ne laisse pas de l'en blâmer tacitement, c'est pourquoi il doit faire de son mieux pour n'encourir aucun reproche, puisqu'un Chirurgien ne fait point d'opération considérable qu'il n'ait des censeurs severes qui ne lui pardonnent rien. Il ne faut point faire celle-ci avec précipitation de peur d'offenser le cerveau & les membranes, il ne faut pas aussi apporter une lenteur capable d'impatienter le malade & les assistans, il est un milieu qu'on doit tenir, qui dépend de la bonne conduite & de l'adresse du Chirurgien.

Lorsqu'il y a grand fracas & plusieurs fentes, on doit faire deux, trois ou quatre trépans, & même davantage si la necessité le demande. Une jeune fille âgée d'onze ou douze ans tomba sur un escalier en 1705. & se brisa tout un parietal avec une partie du temporal. M. Maréchal dès le lendemain la trépana en deux endroits. il lui fit appliquer un troisiéme trépan par son fils, & un quatriéme par mon fils qui étoit présent. Le lendemain il lui en appliqua deux autres, & par la suite il la trépana jusqu'à douze fois, & elle en est très-bien guérie. C'est la fille de M. le Vasseur logé à l'Extraordinaire des Guerres à Versailles. Cet exemple si rare fait voir qu'il ne faut point s'étonner sur la multitude des trépans.

FIG. XXXII. POUR LE PANSEMENT DU TREPAN.



APrès avoir trépané on ne s'arrête pas à attendre que tout le sang épanché soit sorti, il suffit qu'il ait la liberté de s'évacuer à tous momens par l'ouverture, on nettoye celui qui est dans le trou du trépan avec ces fausses tentes de charpies AA. & si on apperçoit qu'il y ait encore quelque petite pointe autour de ce trou, qui puisse piquer la dure-mere, on la coupe avec ce

De l'ordre & de la maniere du pansement.

ganivet lenticulaire B. après quoi on se met en devoir de panser le malade. La premiere chose qu'on fait, c'est de verser sur la dure-mere quelques gouttes de baume blanc contenu dans une fiole C. on fait chauffer la cuillere D. où il y a du miel rosat pour le mêler avec un peu de baume blanc, & on y trempe les sindons dont l'un est de linge E. & l'autre de charpie F. On pose le premier sur la dure-mere, & comme il est plus grand que le trou du crâne on en fait passer entre le crâne & la membrane toute la circonférence au moyen du lenticulaire G. on met ensuite le second sindon, & on acheve d'emplir le trou du trépan avec ce tampon de charpie H. On couvre avec ce plumaceau I. après l'avoir imbibé d'esprit de vin, la partie du crane découverte, & on prend avec les pincettes K. ces quatre bourdonnets LLLL. qu'on trempe dans le digestif M. pour les mettre l'un après l'autre sous les quatre lévres de la playe, dont on remplit le milieu avec deux autres bourdonnets NN. trempés dans le même digestif; & ayant couvert de digestif avec la spatule O. ces deux grands plumaceaux PP. on les met par dessus tous les autres, & on fait une embrocation d'huile rosat contenuë sur cette assiette Q. qu'on aura approchée du feu pour chauffer cette liqueur avant que d'en frotter tout le tour de la playe: puis on met un emplâtre de bétoine R. qu'on couvre de la compresse S. & de la serviette T. par dessus, dont on fait un bandage qu'on appelle couvre-chef, tel que je vous l'ai enseigné. J'ajoute à tout cet appareil un bonnet de laine V. que je mets par dessus le bandage, car n'y ayant que deux doubles de linges sur la tête cette partie n'est pas assez munie contre le froid, vû qu'étant rasé elle y est plus sensible; c'est pourquoi ce bonnet est necessaire pour tenir la partie chaudement. On la met ensuite dans une situation convenable; la meilleu-

Du bandage & du bonnet

re pour le malade est de se coucher sur la playe pour aider le cerveau par cette pente à pousser au dehors ce qui l'incommode.

Quand on a achevé de panser le blessé on lui recommande de demeurer fort en repos & même de ne pas parler; on revient le saigner deux ou trois heures après l'opération: sa nourriture en sera que de bouillons qu'il prendra de quatre ne quatre heures, beuvant dans ces intervales autant de ptisanne qu'il en voudra. Le lendemain avant que de lever l'appareil on fermera les rideaux du lit, au milieu duquel on mettra un rechaut plein de braise alumée qui ne puisse nullement entêter tant pour purifier l'air qui doit toucher la dure-mere que pour échaufer les remedes & les linges necessaires au pansement: on ne laissera jamais le cerveau à découvert, & pour cet effet on aura un nouveau sindon tout prêt à mettre aussi-tôt après avoir levé celui qui y est, & on ne s'amusera point à tant essuyer les levres de la playe, les recouvrant promptement, parce que le plûtôt fait, c'est toujours le meilleur pour épargner de la douleur au blessé.

Gouvernement & diete du malade après ce operation

Usage du Sindon.

La conduite de la cure ne se peut pas marquer dans le détail, c'est au Chirurgien à connoitre son sujet, à le traiter selon les dispositions où il le trouve, & à ne se point relacher sur le regime de vivre qui doit être très-exact. Pour peu qu'on donne de liberté aux malades, ils s'émancipent toujours trop; la faim étant un bon signe, il la faut conserver long-tems dans cet état. Les remedes huileux & pourrissans ne valent rien aux playes de tête, les balsamiques & les spiritueux y sont très-bons, c'est pour cela qu'il faut se servir du baume blanc, ou de l'esprit de vin; le digestif doit être animé, & encore n'en faut il pas user long-tems. Les compresses seront trempées dans du vin où on aura fait bouillir toutes sortes d'aromatiques, excepté des roses dont l'odeur pourroit offenser. Si

la dure-mere demeuroit dans ses bornes on continueroit le même pansement : mais si elle poussoit dans le trou du trépan, on feroit ensorte de l'empêcher d'y entrer en remplissant ce trou de petits tampons. (*a*) Il vient quelquefois des fongus en forme de champignons qui naissent de la dure-mere : quand ils sont grands il faut les couper, ou les lier par le pied, afin qu'ils se dessechent & qu'il tombent ; s'ils sont petits, il faut les consumer avec les poudres de sabine, d'ocre & d'hermodattes brulées. Les chairs des lévres de la playe croissent quelquefois tellement qu'elles couvrent l'ouverture du trépan, en ce cas on les tiendra sujettes avec des plumaceaux trempés dans de l'eau de vie, ou dans de l'eau vulneraire : au reste il faudra suprimer les onguents, & n'user que de remedes dessicatifs en attendant le tems de l'exfoliation.

De la cure des champignons.

Les os s'exfolient les uns plûtôt, les autres plus tard, cela dépend de l'âge, de la grandeur de la fracture, & de la dureté de l'os ; mais ordinairement c'est entre le quarantiéme & le cinquantiéme jour. L'usage des poudres céphaliques est inutile pour avancer l'exfoliation, qui étant un pur ouvrage de la nature doit être attendu patiemment, de crainte de la troubler dans les voyes qu'elle seule sçait tenir pour cela ; tout le circuit du trou fait par la couronne, & ce qui a été découvert de la surface du crâne souffre l'exfoliation qui tombe quelquefois en une seule esquille semblable à un anneau, & souvent en plusieurs qui se détachent à mesure que la chair qui se produit dessus, les pousse dehors. Il ne faut point par trop d'impatience arracher ces esquilles, quand même elles

De l'exfoliation.

(*a*) Ou en mettant dans le trou du trépan un petit morceau d'éponge, qui en se gonflant les remplit exactement & s'oppose à la sortie de la dure-mere ; ou en se servant du moyen proposé dans une des remarques précedentes.

branleroient, cela n'avanceroit de rien, & peut au contraire reculer la guérison. Quand l'exfoliation est entierement faite tant du crâne, que de la dure-mere, (car elle s'exfolie, ou se pêle comme les autres membranes,) il en sort une chair qui se joignant avec celle qui naît du crâne, & avec celle des lévres de la playe, il se forme de toutes ces trois nouvelles chairs ensemble une espece de mal, qui bouchant le trou du trépan remplace l'os qu'on a ôté : on procure par dessus tout cela une bonne cicatrice, qui est le sceau de la guérison. (*a*)

Naissance de nouvelles chairs.

L'Ethimologie d'hydrocéphale vient de *hydros* qui veut dire, *eau* & de *kephale*, qui signifie *tête*, de maniere que c'est une espece d'hydropisie où la tête est si pleine d'eau qu'elle en est toute inondée.

DE L'OPERATION POUR L'HYDROCEPHALE.

Il y a des hydropisies génerales & particulieres, nous avons parlé des premieres en faisant la paracentése, quant aux autres elles prennent leur nom des endroits où elles sont placées : comme on appelle hydrocéle, hydropisie du scrotum, ou nom-

(*a*) On a vû aussi à l'ouverture de quelques cadavres, que des trous faits au crâne par le trépan, s'étoient fermés presqu'entierement par le prolongement de la substance osseuse vers le centre, où l'on appercevoit encore un trou plus ou moins grand. Ce trou se seroit peut-être refermé entierement par la suite, si les personnes avoient vécus plus long-tems. Mais on n'a pas encore eu d'exemple d'ouvertures faites au crâne par le trepan, qui se soient entierement bouchés de cette maniere.

Quand une grande portion du crâne a été emportée par un coup ou par le trépan, il arrive souvent qu'après la guerison parfaite l'on sent au travers de la cicatrice, en appliquant les doigts dessus le mouvement du cerveau, parce que les chairs ne sont point aussi fermes que le crâne, au-dessous duquel on ne peut le sentir. Pour préserver cette partie de quelqu'accident, on met sur la cicatrice une petite plaque d'argent ou de plomb, garnie interieurement d'un peu de coton.

me celle de la tête hydrocéphale. Les unes & les autres viennent de la même source, & elles ne different qu'en situation; car ce sont toujours des séparations d'une limphe qui des glandes par les vaisseaux lymphatiques se dégorge dans ces parties, ou une abondance excessive de serosités dans les humeurs, qui les produit.

Deux espèces d'hydrocéphales.

On fait de deux sortes d'hydrocéphales, sçavoir d'externes quand les eaux sont hors du crâne, ou d'internes, quand elles sont sous ce casque osseux. Des premieres il y en a encore de deux sortes, les eaux sont ou entre les tégumens & le péricrâne, ou bien elles sont entre le pericrâne & le crâne: des internes il y en a trois espèces, la premiere, quand l'eau est contenue entre le crâne & la dure-mere; la seconde, quand elle est entre cette membrane, & la pie-mere; & la troisiéme, quand elle est dans les ventricules & dans la propre substance du cerveau.

Cause de ces maux.

Ces maladies qui sont particulieres aux enfans, viennent de causes internes comme toutes les autres hydropisies; elles peuvent aussi avoir une cause externe, comme un rude accouchement, dans lequel la tête de l enfant aura été trop pressée, & se sera allongée pour sortir; ou bien si après l'accouchement la Sage-femme voulant faire la capable, se sera ingerée de repaîtrir la tête du nouveau né, ce qu'elle ne doit jamais faire, parce que le cerveau reprend assez de lui-même sa figure naturelle, & que sa substance glanduleuse est si mollasse que peu de violence suffit pour en rompre le tissu.

Signes.

L'hydrocéphale externe est aisée à connoître par l'enflure & la bourfouflure de toute la tête, par la molesse de la tumeur qui cede au doigt dès qu'on y touche: mais l'interne est plus difficile, on en juge en appuyant sur les sutures qui obéissent, & qui sont éloignées les unes des autres; on les connoît encore par le larmoyement, par la pesanteur

santeur de tête, & par l'assoupissement.

Prognostic.

Le Chirurgien peut entreprendre les hydrocéphales externes, j'en ai vû beaucoup qui ont guéri de celles qui sont entre le cuir chevelu & le péricrâne, car de celles qui sont entre le péricrane & le crane, je n'en ai jamais remarqué. & je ne comprens pas comment elles pourroient s'y faire, & être traitées, puisqu'il faudroit que le crane fût entierement séparé de son envelope immédiate: mais il peut assurer de toutes les internes qu'elles sont incurables & mortelles, sans gueres apprehender de se tromper.

Pratique des Anciens par l'application des cauteres & d'autres remedes.

Toutes les espèces d'hydrocéphale demandent la main du Chirurgien, pour donner issuë aux eaux qui font la maladie. Les Anciens appliquoient deux cauteres potentiels, l'un sur le commencement de la suture sagittale, & l'autre sur la pointe de la suture lambdoide: les escarres étant tombées, ils laissoient sortir la lymphe par ces deux ouvertures, & quand ils croyoient qu'il y avoit des eaux sous le péricrâne, ils l'ouvroient à ces deux endroits qui pouvoient tenir lieu d'égout: ils se servoient exterieurement de remedes céphaliques, & faisoient des embrocations d'huile de camomille, de melilot, & d'anet, & par ce moyen ils prétendoient guérir ces sortes de maux.

Observation

Je suis plûtôt pour les scarifications aux parties déclives de la tête par où les eaux, dont elle est abreuvée, peuvent suinter, & sortir peu à peu, mieux que par les cauteres qu'on met trop proche des parties superieures de la tête. Il y a dix ans qu'un enfant venant au monde apporta une hydrocéphale, on lui fit deux petites taillades longitudinales à la partie posterieure & inferieure de la tête par où toutes les eaux distillerent goutte à goutte: je conseillai de les faire en cet endroit, parce que l'enfant étant couché les eaux avoient la liberté de s'écouler, je faisois mettre par la nourrice une

bonne compresse sur la tête trempée dans du vin chaud qu'on renouvelloit souvent, cet enfant en guérit, il se porte bien aujourdhui.

Quand l'hydrocéphale est interne, c'est-à-dire, que les eaux sont sous le crâne, il n'y a point d'autre moyen de les tirer que par le trépan, qui s'applique de la même maniere que je viens de vous démontrer. Si les eaux se trouvoient seulement entre le crâne & la dure-mere, & qu'il n'y en eût point sous cette membrane, il y auroit espérance de guérison; mais il est extrêmement rare qu'il s'en amasse sous le crâne, & qu'il ne s'en répande pas dans les ventricules & dans les plus petits réduits du cerveau qui en doit être tout submergé, ce qui paroît par les accidens qui accompagnent ces maladies, & c'est ce qui m'a fait avancer que toutes les hydrocéphales internes étoient incurables & desespérées.

DES OPERATIONS SUR LES YEUX EN GENERAL.

Les yeux sont sujets à plus de maux qu'aucune autre partie du corps.

DE toutes les parties du corps les yeux sont celles qui sont attaquées par un plus grand nombre de maladies, les Grecs en comptent plus de cent ausquelles ils ont donné autant de noms particuliers qui les distinguent les unes des autres. De cette multitude il n'y en a que peu qui ayent besoin du travail du Chirurgien, & c'est de celles-là dont je vais vous entretenir, & vous faire voir les opérations qui leur conviennent.

On considere principalement quatre parties dans l'œil; les paupieres, les cils, les tuniques, & les angles, chacune desquelles requiert des opérations Chirurgiques qui lui sont propres.

Les paupieres sont particuliérement sujettes à six sortes de maladies qu'on nomme 1°. l'anchiloblepharon, où les paupieres sont collées l'une à l'autre. 2°. Le lagophtalmos, qui est une retraction de la paupiere superieure. 3°. L'ectropion ou la relaxation de la paupiere inferieure. 4°. Le crithe, qui est une petite tumeur au bord de la paupiere. 5°. Le calazion, ou un amas d'humeurs semblable à un grain de gresle. 6°. L'hydatis, c'est-à-dire une excroissance de graisse qui vient aux paupieres.

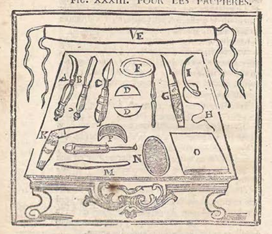
Les cils ont trois maux propres, compris sous le nom de trichiasis, sçavoir 1°. Le dystichiasis, qui est un double rang de cils. 2°. Le phalangosis, quand les cils se tournent du côté de l'œil. 3°. Le ptosis, quand par le relâchement de la paupiere les cils entrent dans l'œil.

Les tuniques en ont quatre 1°. L'hypopyon ou un amas de pus derriere la cornée. 2°. Le pterigion, qui est une excroissance membraneuse dans l'œil. 3°. Le proptosis, ou la chute de l'uvée. 4°. L'hypochyma, nommé autrement Cataracte.

Les angles en ont trois, 1°. l'Eccantis, c'est une excroissance de chair au coin de l'œil; 2°. l'Anchilops, ou l'abscès au grand angle de l'œil; & 3°. l'Ægilops, qui est une fistule lacrymale. Toutes ces indispositions font le nombre de seize, qui ont besoin d'autant d'opérations ausquelles on a imposé le nom des maladies qui y répondent: nous les allons examiner les unes après les autres.



FIG. XXXIII. POUR LES PAUPIERES.



DEs six opérations que nous avons à faire aux paupieres, la premiere est l'Akyloblepharon, dérivé de *Ankili*, qui veut dire curvité, & de *Blepharon*, qui signifie paupiere en latin *Inviscatio*, en françois *agglutination*, desorte que c'est une maladie où les paupieres sont jointes & collées ensemble, ce qui empêche qu'on ne puisse ouvrir l'œil. Cet accident peut venir de naissance, puisqu'on voit des enfans venir au monde avec d'autres ouvertures bouchées; mais il n'arrive le plus souvent qu'après une fluxion, ou après une petite vérole: lorsqu'on a resté long-tems sans ouvrir les yeux, les paupieres ulcerées se collent & se cicatrisent ensemble. Tout le monde sçait qu'il faut séparer ces paupieres; mais il appartient au Chi-

rurgien d'en trouver les moyens. Si l'agglutination n'est pas parfaite, & qu'il y ait encore un peu d'ouverture à l'un des angles, il faudra qu'avec un instrument A. fait comme un bistouri courbe, garni d'un bouton à sa pointe, introduite dans cette ouverture, il coupe à plusieurs fois cette union en retirant cet instrument pour séparer successivement les deux paupieres dans toute leur longueur. Si après cette séparation il trouve que l'une ou l'autre soit jointe à la conjonctive ou bien à la cornée, il doit l'en désunir, autrement l'opération seroit imparfaite: il s'en acquittera en tirant à soi la paupiere avec un petit instrument B. fait en forme de spatule, tachant de detacher la paupiere d'avec le corps de l'œil. Mais si l'adherence étoit trop forte il couperoit avec le scalpel C. ce qui en fait la jonction, prenant garde de ne point inciser la cornée ni la conjonctive, coupant plûtôt de la membrane interne de la paupiere, ensuite on coule ces deux petits linges déliés DD. qu'on aura trempés dans quelque liqueur dessicative, entre le corps de l'œil & la paupiere, pour éviter qu'ils ne se recollent l'un à l'autre, ce qu'on continue jusqu'à parfaite guérison.

LA seconde est le Lagophtalmos, derivé de *Lagos* liévre, d'*Ophtalmos* œil, en latin *Oculus Leporis*, & en françois *œil de Liévre*. C'est une maladie où la paupiére supérieure est tellement retirée, que ne pouvant pas couvrir l'œil, il est obligé de demeurer ouvert quand le malade dort, comme aux liévres quand ils dorment. Cette indisposition peut venir naturellement dès la premiere conformation, ou par accident ensuite d'une playe, d'un ulcere, ou d'une brûlure, ou quelquefois par la dépravation du mouvement des muscles des paupieres. Ainsi quand il y a convulsion aux releveurs, & paralisie aux abaisseurs, il

D'où vient ce mal.

faut que l'œil reste ouvert, ces muscles ne faisant pas leur devoir. On guérit ce mal ou par la Pharmacie, c'est-à-dire, par remedes qui étant appliqués sur la partie, amollissent & relachent ce qui la retient hors de son état accoutumé, ou la fortifient & la corroborent selon que le mal dépend de convulsion ou de paralisie. Mais si les remedes ne réüssissent pas, & qu'il y ait une cicatrice qui racourcisse la paupiere, on aura recours à la Chirurgie, & on commencera par mettre le malade dans une situation où il soit exposé au jour: on lui couvrira l'œil sain avec ce bandeau E. & on assujettira l'œil malade avec le speculum oculi F. si faire se peut, ou bien entre le pouce & le doigt indice de la main gauche, en tenant la paupiere fort baissée; puis avec un bistouri G. on fera à cette paupiere une incision en croissant, selon la direction des fibres du muscle fermeur; les pointes du croissant regardant en en-bas, & approchant des coins de l'œil. Cette incision faite, on écarte les lévres de la playe le plus qu'on peut, & on la garnit de plumaceaux en forme de noyaux d'olives; & au contraire de toutes les autres playes dont on raproche les lévres pour procurer la cicatrice, à celle-ci on les éloigne, pour faire naître une chair entre deux afin d'allonger la paupiere. Lorsque le retirement de cette partie est si grand, qu'une incision ne suffit pas, on en fait deux de même figure éloignées de l'épaisseur d'un écu l'une de l'autre, & par ce moyen rendant à la paupiere son premier usage, elle s'abaisse sur l'œil qui avant cela ne se pouvoit clorre. (a)

* Traité des maladies de l'œil.

(a) Cette operation, quoique proposée & decrite par beaucoup d'Auteurs, ne peut selon M. Me. Antoine Jean,* être suivie d'un bon succès; parce que la cicatrice qu'il faut procurer après l'incision, retrecit la peau, comme font toutes les cicatrices, au lieu de lui donner plus d'étenduë, d'ailleurs le peu d'épaisseur de

D'où vient le mot d'ectropion.

La troisiéme, c'est l'Ectropion, dérivé de *Ec*, qui signifie dehors, & de *streptin*, qui veut dire tourner, en Latin, *relaxatio*, en François *relâchement*, ou *renversement*. C'est une maladie de la paupiere inférieure qui se relâche & se renverse tellement en en-bas, qu'elle ne peut plus s'étendre, ni s'élever assez pour couvrir l'œil. On assigne à cette incommodité trois causes différentes: la premiere est la paralysie ou la relaxation tant de la paupiere que du muscle fermeur: la seconde, consiste dans une chair superflue qui s'est insensiblement accrue à sa partie extérieure: & la troisiéme pourra être quelque brûlure, cicatrice ou couture

Trois origines de ce mal.

la paupiere, & le danger qu'il y a de gêner l'œil en la comprimant, font qu'il est presqu'impossible de tenir les levres de cette playe écartées, pour donner ensuite par la cicatrice plus d'étenduë à la paupiere. Cette maladie étant une paralisie du muscle orbiculaire des paupieres, n'a besoin que des remedes qui conviennent en general à la paralisie.

La paupiere superieure est quelquefois attaquée d'une paralisie qui produit un effet bien different. Car au lieu de rester ouverte, elle demeure toujours abaissée, de-sorte qu'il faut la lever avec le doigt pour voir. C'est proprement une paralisie du muscle releveur de cette paupiere. Les Auteurs proposent de pincer la peau de cette paupiere selon la longueur des fibres, d'en couper une partie, & d'y faire ensuite plusieurs points de suture, pour procurer la reünion des levres de la playe. Cette operation par laquelle on diminuë l'étenduë de la paupiere, fait que l'œil reste toujours decouvert.

Mais si en faisant ce repli à la paupiere, l'œil ne se trouvoit pas decouvert, cette opération seroit inutile. En ce cas, il faut faire un pli transversal à la peau du front; & si par ce moyen la paupiere se trouve relevée, on coupe ce pli: ce qui fait une playe de la figure d'une feuille de mirthe. On procure la réunion des lévres de cette playe par le moyen de quelques points de suture. M. Morand a fait avec succès cette operation sur un invalide qui étoit borgne, & qui après avoir été blessé d'un coup de sabre à la temple, ne pouvoit plus se servir de son bon œil, parce que la paupiere en étoit toujours abaissée.

faite en sa partie extérieure. La méthode de la guérir est differente suivant la diversité de ces trois causes. Si la paupiere est relâchée, parce qu'elle aura été trop humectée, il y faudra employer des remedes dessechans. Si elle est trop foible, on la fortifiera, & s'il y a paralysie, on usera de corroborans pour tacher de lui rendre sa tension. 2°. Si c'est une excroissance de chair, il faut l ôter quand elle est encore jeune & petite, & on peut la consumer par médicamens cathéretiques; mais si elle est vieille & dure on l'extirpera soit par la ligature, pourveu que la base en soit petite, avec ce fil H. enfilé dans l'aiguille courbe I. qu'on passera à travers l'excroissance, afin que la ligature ne s'échape pas, soit par incision, si on ne peut pas faire autrement; après quoi on usera de collyres, ou de poudres astringentes, afin de cicatriser les endroits où on aura coupé. 3°. Si une brûlure ou une cicatrice retire la paupiere en en-bas, on fera à cette paupiere inférieure avec le bistouri G. une incision qui ait la figure d'un croissant, comme celle que je viens de faire à la paupiere supérieure; avec cette difference seulement que les pointes du croissant à la supérieure, regardoient en en-bas, au lieu qu'à celle-ci elles doivent regarder en-haut.

Remedes contre ces causes.

La quatriéme, c'est le crithe, déduit de *crite*, qui veut dire un *grain d'orge*, en Latin *hordeolum*, en François, *orgueil*. C'est une petite tumeur longuette, fixe & arrêtée, de la figure d'un grain d'orge, qui vient aux bords des paupieres dans les cils. La matiere qui fait ces petites tumeurs est contenue dans un petit kiste, & elle a de la peine à meurir & à supurer, c'est ce qu'on appelle un orgueilleux, & les bonnes femmes un orgeolet. Elles le souhaitoient autrefois à ceux qui refusoient à une femme grosse quelque chose dont elle avoit envie. Pour les guérir il les faut faire venir à supuration, la moëlle des pommes cuites appliquée

De l'incommodité appellée orgueil.

De sa matiere.

De sa cure.

en cataplasme est excellente pour les meurir; & lorsqu'on y voit de la blancheur & qu'on croira la matiere cuite, on fera avec la pointe d'une lancette K. une petite ouverture suivant la longueur de la tumeur, puis en la pressant entre deux ongles, on exprimera le pus & le kiste tout ensemble: cela fait, la guérison s'accomplit d'elle-même sans aucun remede.

La cinquiéme, est le calazion, le périosis, ou le lithiasis, en Latin, *lapis palpebræ*, & en François *grain de grêle*. Ce sont de petits tubercules durs comme de petites pierres, & semblables à des grains de grêle. Ils viennent tant à la paupiére supérieure qu'à l'inférieure: ils sont mobiles, car quand on les pousse, ils changent de place; c'est en quoi ils different de l'orgueilleux qui est toujours fixe & arrêté. La cause de ces deux espèces de tubercules est un endurcissement d'humeurs qui s'assemblent par congestion entre les membranes des paupieres, de telle façon qu'ils ne different entr'eux que du plus ou moins de dureté & de dessechement de la matiere qui les compose. Pour les guérir il ne faut attendre ni résolution, ni supuration, il n'y a que la seule opération qui le puisse faire, & on s'y prend de la même maniere à l'un qu'à l'autre. On fait sur ces duretés pierreuses les unes après les autres de petites incisions longitudinales avec une lancette K. pour les découvrir, puis avec un crochet ou une erigne on tient la dureté pour la disséquer & la séparer avec cet instrument M. fait en feüille de mirthe tranchante, sans rien emporter de la membrane des paupieres: on met par dessus ces petites ouvertures un emplatre agglutinatif N. pour en faire la réünion, puis la compresse, & ensuite le bandeau E. qui maintient tout l'appareil. Il y en a qui veulent que si ces grains paroissent plus au dedans de la paupiere qu'au dehors on y fasse les incisions pour les tirer par de-

Difference de tous ces tubercules.

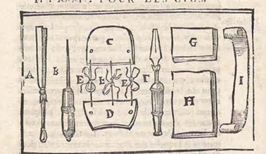
De l'opération.

Conseil.

dans; si cela se pouvoit faire avec facilité je le conseillerois, mais il faut pour cet effet retourner la paupiere, ce qui est plus incommode que de travailler par dehors.

De la tumeur hydatis. La sixiéme c'est l'hydatis tiré de *hydor*, eau, en Latin *aquila*. C'est une tumeur qui se forme à la paupiére supérieure, de graisse ou de matiere semblable à de la graisse renfermée dans un kiste particulier: cette tumeur paroît davantage quand l'œil est fermé, que quand il est ouvert; elle est ronde & platte, & elle approche beaucoup de la nature des loupes. Il n'en faut point aussi chercher d'autres causes, & par la même méthode qu'on guérit celles-ci, on doit traiter celle-là. L'emplâtre Diabotanum avec lequel on fond & on dissout les loupes, est souverain pour l'hydatis; je m'en suis servi en plusieurs qui ont guéri avec ce remede, j'en faisois porter très-long tems un petit emplâtre P. fait en croissant sur du taffetas noir, & cela m'a réüssi. Mais si la matiere au lieu de se fondre & de se resoudre s'endurcissoit, ou que la tumeur grossit, il faudroit pour lors en venir à l'opération qui consiste à l'emporter avec son kiste, comme on feroit une loupe: on tient la paupiere ferme, soit avec le speculum oculi F. soit avec ses doigts, & on fait une incision à la peau avec le scalpel C. selon la rectitude des fibres, prenant garde de ne pas ouvrir l'envelope qui renferme la matiere, afin de tirer le tout ensemble; ce qui s'exécute avec assez de facilité; car la tumeur étant découverte, pour peu qu'on la presse par les côtés elle se manifeste au dehors, & avec une erigne on la fait sortir toute entiere. On traitera ensuite la playe comme on fait celle où on a extirpé des loupes.

FIG. XXXIV. POUR LES CILS.



Du Trichiasis. SOus le nom de Trichiasis dérivé de *trix*, qui veut dire *poil* sont comprises les maladies des Cils, & les opérations qu'il leur faut faire. Elles sont de trois sortes.

Du distichiasis. La premiere est le distichiasis de *dis* qui veut dire *deux*, & de *stix* qui signifie *ordre*. C'est une maladie des paupieres, où par dessous les cils ordinaires & naturels il en croît & s'en nourrit encore un autre rang extraordinaire qui déracine souvent le premier, & qui piquant la membrane de l'œil y fait de la douleur, & y attire des fluxions. Pour la guérison de cette incommodité il n'y a point d'autre operation à faire que d'arracher ces cils surnumeraires avec de petites pincettes A. semblables à celles dont on se sert pour arracher les poils de la barbe: tout le secret est d'empêcher qu'ils ne reviennent. Quelques-uns disent qu'en frottant la place avec le sang de grenouille, du fiel de veau, ou des œufs de fourmi, il n'en repousse plus, cela est facile à essayer; mais le plus sûr est, après avoir arraché chacun de ces poils superflus, de cauteriser avec une aiguille chauffée B. l'endroit d'où on l'a tiré, & de continuer ainsi jusqu'à

L'operation qui s'y pratique.

ce qu'on ait brulé tous les pores par où ces poils sortoient. Cette opération demande autant d'adresse au Chirurgien que de patience au malade.

Du hérissement des cils contre le globe de l'œil.

La seconde est le phalangosis, de *phalanx* qui veut dire *rangée de soldats*, parce que dans cette maladie les cils sont hérissés contre l'œil, de même que des armes d'une compagnie de soldats, pointées contre l'ennemi. Elle procede de deux causes, qui sont ou le relachement excessif de la peau de la paupiere supérieure, ou le racourcissement de la membrane interne de la même paupiere, ce qui retirant en dedans le tarse de cette paupiere force les cils de tourner leur pointe contre l'œil; au lieu de l'avoir en dehors. Le Chirurgien examinera à laquelle des deux membranes il s'en doit prendre. S'il voit que l'externe soit relachée par quelque humidité, il y appliquera des remedes qui la dessêchent ou la fortifient, & en attendant qu'il y soit parvenu, il mettra comme aux sutures séches deux morceaux de cuir C. D. chargés d'un

Du traitement de ce mal.

onguent emplastiqué, l'un sur la paupiere, & l'autre sur le front au-dessus des sourcils, & par de petits fils E. E. E. attachés à ces emplâtres, il les liera ensemble de maniere qu'étant médiocrement serrés ils soutiennent la paupiere dans son état naturel. Si la faute en étoit à la membrane interne qui seroit trop retirée, il faudroit après avoir d'une main retourné la paupiere y faire avec ce scalpel F. une petite incision longitudinale pour la débrider, & lui donner moyen de s'allonger; de cette façon les cils reprendront leur place, & l'œil n'en sera plus incommodé.

Du ptosis ou rabattement des cils dans l'œil.

La troisiéme est le ptosis de *piptin*, qui veut dire *tomber*; parce que dans cette maladie les cils tombent dans l'œil. C'est un renversement de la paupiere supérieure en dedans, de sorte que le tarse où les cils sont plantés étant recourbé, ils entrent dans l'œil & le fatiguent beaucoup. Ce mal arrive par une humidité superflue qui ramollit & relâche la paupiere supérieure, l'allongeant

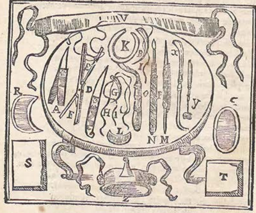
tellement que l'œil en est incommodé, & ne peut demeurer ouvert. Les Anciens nous proposent une opération que peu de gens approuveront; c'est de faire à la paupiere supérieure deux incisions en forme de croissant dont les pointes se joignent ensemble, ces incisions étant distantes l'une de l'autre de la quantité dont on croit que la paupiere est relâchée, d'écorcher ensuite & d'enlever de la peau qui est entr'elles; puis de coudre la playe, & ne la serrer qu'autant qu'il sera nécessaire à la partie pour ouvrir l'œil. Cette opération qui d'elle-même est longue & cruelle, est exposée, après même qu'elle est faite, à deux grands inconvéniens, dont l'un est que si on n'a pas ôté assez de peau, on ait travaillé infructueusement; & l'autre, que si on en enleve trop, l'œil ne puisse plus se couvrir. C'est pourquoi je conseille d'abandonner cette opération, de se servir de la suture séche que je viens de vous démontrer, ayant recours aux remedes astringens & confortatifs dont on trempera cette compresse G. & cette autre plus grande H. par-dessus, qu'on tiendra sur l'œil par le moyen de la bande I. qui tiendra le tout. (*a*)

Opération qu'y faisoient les Anciens.

Pratique des Modernes.

(*a*) Lorsque la suture séche ne rétablit pas les Cils, il faut néanmoins avoir recours à l'opération proposée par les Anciens; mais pratiquée aujourdhui d'une maniere plus douce. C'est la même que j'ai indiquée p. 535., au sujet de la paupiere qui demeure toujours abaissée, & qu'il faut lever avec le doigt pour voir. Plusieurs Praticiens ont proposé differens instrumens pour la faire promptement & facilement. Celui-ci S. que j'ai imaginé me paroit avoir des avantages. Il est composé de deux lames d'acier ou d'argent. Par son extremité *a*. les deux lames sont jointes ensemble. Par son extremité *b*. les deux lames plus élargies sont séparées pour pouvoir embrasser la paupiere; l'espéce de croissant qui les termine s'ajuste à la convexité de la paupiere, l'anneau coulant *c*. sert à les serrer. On prend & on tient autant de peau que l'on veut entre ces extremités. On tire un peu cet instrument à soi avec la main gauche tandis qu'avec une aiguille on passe au de-là de l'endroit que l'on veut retrancher, trois ou quatre brins de fils, à des distances égales, & l'on coupe ensuite avec des ciseaux, entre l'instrument & les fils, cette portion de peau tenue par l'instrument. On maintient les deux lévres de la playe raprochées par le moyen des fils qui se trouvent passés & qu'on noüe à l'ordinaire. Cette operation par laquelle on retranche une portion de la peau de la paupiere retablit le Tarse dans son état naturel, ce qui fait que les poils ne piquent plus le globe de l'œil.

FIG. XXXV. POUR LES TUNIQUES DE L'ŒIL.



Des opérations à faire aux tuniques de l'œil.

IL y a quatre opérations qui ſe pratiquent aux tuniques de l'œil, par raport aux quatre ſortes de maux qui peuvent les attaquer. La premiere eſt l'hypopyon de *ypo*, qui veut dire deſſous, & de *pyon* qui ſignifie du pus ou de la bouë, pour marquer que cette maladie eſt une collection ou un amas de pus derriere la cornée; lequel provient d'ordinaire d'un épanchement de ſang qui s'y fait, ſoit par la plénitude des vaiſſeaux, ſoit par quelque coup ou chûte. Avant que ce ſang ſe ſoit tourné en pus, il fait des élancemens très-vifs & très-douloureux, & quand il eſt devenu pus, ce qu'on connoît à la blancheur qui paroît à travers la cornée, il faut le faire ſortir ſi on veut terminer les douleurs que reſſent le malade. Quelques An-



ciens distinguent ce mal en deux especes, appellant la premiere *onyx* mot grec qui signifie ongle, parce que le pus épanché & rassemblé sous la cornée represente la figure d'un ongle, & laissant le nom géneral d'hypopyon à la seconde espèce qui se produit quand la matiere purulente est en plus grande quantité, & qu'elle occupe la moitié du noir de l'œil. Pour la cure on tentera de dissiper la matiere, si elle se trouve en petite quantité sous la cornée, usant pour cela de fomentations & de collires résolutifs faits avec le fenugrec & le fenoüil, après quoi on en vient à l'opération où il est question de faire une ouverture à la cornée avec la lancette A. qu'on insinue au plus bas lieu pour donner au pus une issuë commode. (a) Il ne faut pas s'étonner quand on voit s'écouler par l'ouverture l'humeur aqueuse avec le pus, cette humeur se répare aisément; mais la cicatrice qui se fait à la cornée est souvent un obstacle considérable à la vision. Après l'ouverture on se sert de remedes repercussifs & anodins, & sur la fin de la cure on employe les collires & les poudres déterssives & dessicatives. Galien raconte que de son tems il y avoit un Medecin-Oculiste nommé Justus qui guérissoit l'hypopyon en branlant & secoüant la tête d'une certaine façon. Ce remede ne coûte rien à éprouver.

Des deux especes de ce mal.

Usage des collyres.

La seconde est le pterigion, dérivé de *pterix* aîle; parce que ce mal a la figure d'une aîle d'oi-

Du ptérigion.

(a) Pour faire cette operation delicate avec toute la sureté possible, on a imaginé une petite aiguille courbe qu'on passe au travers de la cornée transparente du côté du petit angle dans la partie inferieure de la chambre anterieure de l'œil, où est le pus épanché. La courburè de cette aiguille imite la convexité inferieure de cette chambre. Sur le champ de cette aiguille, du côté exterieur, il y a une petite rainure sur laquelle on glisse la pointe de la lancette, sans craindre de piquer l'iris, parce que l'aiguille la garantit.

ſeau étendue ; on le nomme en latin *unguis*, à cauſe qu'il eſt de même couleur que l'ongle de l'homme. C'eſt une excroiſſance membraneuſe en l'œil, laquelle prend ordinairement ſon origine du grand coin de l'œil, & rarement du petit ; s'étendant ſur la conjonctive, & quelquefois juſques ſur la cornée ou elle couvre l'œil & offuſque la vûe. Il y en a de trois eſpeces. La premiere eſt le membraneux dont nous venons de parler ; la ſeconde eſt l'adipeux, parce qu'il reſſemble à une humeur congelée comme de la graiſſe, ſe rompant d'abord qu'on le touche pour vouloir le ſeparer ; il a le même principe & les même ſymptômes que le precedent. La troiſiéme eſt nommée par les Latins *panniculus*, en françois *drapeau*, à cauſe qu'il paroît comme un morceau de linge. Il eſt plus malin que les autres, étant entrelaſſé de vaiſſeaux gros & rouges qui y cauſent inflammation & ulcere, ce qui le rend plus difficile à guerir. Toutes ces trois eſpéces ne ſont pas toujours adhérentes à la conjonctive en toutes leurs parties, mais ſeulement par leurs extrémités. C'eſt pour cela qu'on peut quelquefois paſſer une aiguille courbe & mouſſe entre la conjonctive & le pterigion. Il n'y a que deux moyens d'en procurer la guériſon ; qui ſont, de le conſumer avec les poudres de verdet, de vitriol ou d'alun brûlé, quand il eſt jeune & petit ; & de l'extirper quand il eſt vieux, grand & dur. Mais ce dernier moyen n'eſt pas toujours praticable ; car aux pterigions gros & renverſés qui ſont carcinomateux, & dont la douleur ſe fait ſentir juſques dans les temples, il ne faut point y toucher. Quand le Chirurgien entreprend cette extirpation, il doit, après avoir préparé ſon ſujet par les remedes generaux & après l'avoir ſitué commodement, faire renverſer une des paupieres de l'œil par un ſerviteur, & renverſer l'autre lui-même ; puis paſſer une aiguille B. courbe, mouſſe &

Ses eſpeces.

& enfilée d'un fil C. par deſſous le pterigion, & avec les deux bouts de fils l'élever & le tirer à ſoi pour le ſéparer de ſes adhérences avec un petit biſtouri D. prenant garde de bleſſer la cornée, & laiſſant plûtôt une petite partie du ptérigion, à la conſomption duquel on travaillera par la ſuite. Le reſte de la cure s'accomplit par collires & poudres deſſicatives ; on panſe le malade trois ou quatre fois le jour, lui faiſant ouvrir l'œil à chaque fois, de crainte que les paupieres ne ſe collent à la conjonctive.

De l'opération à ce mal.

De la cure.

La troiſiéme eſt le proptoſis, derivé de *pro* qui veut dire *devant*, & de *piptin* qui ſignifie *tomber*. Ce nom qu'on pourroit donner à toutes ſortes de parties qui s'avancent hors de leur place, eſt attribué ici en particulier à l'œil lorſqu'il ſe forjette ou qu'il ſort, ou qu'il deborde de ſon orbite par le relâchement ou par la rupture de la cornée. La tumeur qui eſt faite par l'uvée prend différens noms ſelon qu'elle eſt plus ou moins groſſe, & ſelon les choſes auſquelles elle reſſemble : On en fait de cinq eſpeces. La premiere, où la tumeur eſt la plus petite s'appelle Myocephalon, parce qu'elle eſt faite comme la tête d'une mouche ; la ſeconde Staphylome, elle a la figure & la groſſeur d'un pepin de raiſin ; la troiſiéme Ragoïdis, c'eſt quand l'uvée ſort par l'entamure de la cornée, & qu'elle fait une tumeur ronde & noire ſemblable à un grain de raiſin mûr ; la quatriéme eſt appellée Melon, parce que l'uvée ſortant en plus grande quantité elle fait une plus grande tumeur qui a la figure d'une petite pomme. La cinquiéme eſt nommée Ilos, c'eſt-à-dire, clou ; elle arrive quand l'uvée pouſſée hors des paupieres s'endurcit, & que la cornée devenant calleuſe la comprime, de maniere qu'elle repreſente la tête d'un clou. Ces maux apportent deux grandes incommodités, l'une eſt la

Du Proptoſis.

De ſes eſpeces.

perte de la vûe, & l'autre la difformité du visage.

Traitement de ces maux.

Pour la premiere il n'y a point de remede; mais pour la seconde on peut la corriger en deux façons, ou par les médicamens, ou par l'opération. Si le staphylôme est recent & causé par une inflammation qui souleve la cornée, il faut tâcher de digerer la matiere & de la resoudre par des remedes faits de mucilages, de semences de thym & de fenugrec, avec un peu de miel. Mais si la matiere ne se resolvoit point, il faudroit lui donner issue par l'opération, c'est-à-dire, avec la pointe de la lancette A. Toutefois si le staphylôme n'étoit point malin & qu'il eut la base étroite, il seroit plus convenable de l'extirper par la ligature; ce qu'on execute en deux manieres. Pour cet effet, la tête du malade étant appuyée sur les genoux du Chirurgien qui sera assis, cet Opérateur mettra un nœud couland E. sur la pincette F. sur laquelle il le fera glisser pour y passer la tumeur qu'il liera & qu'il serrera tous les jours avec ce nœud jusqu'à ce qu'elle tombe. Ou bien il passera une aiguille G. enfilée de deux fils H. I. de differentes couleurs, par le milieu de la racine de la tumeur en tendant du grand coin de l'œil vers le petit; les fils étant passés il ôtera l'aiguille, & prenant les deux bouts de fil de la même couleur il les liera ensemble d'un côté, il en fera autant de l'autre côté avec les deux bouts de l'autre fil; & les serrant tous les jours, ces fils couperont peu à peu la tumeur. Pour faire ces ligatures, il se servira du *speculum oculi* K. qui tiendra l'œil ferme durant l'opération; on appliquera ensuite les remedes propres à diminuer la douleur, ayant soin en pansant le malade de ne point tirer les fils qui souvent sont adhérans & dessechés avec les remedes. Lorsqu'ils seront tombés d'eux-mêmes on pourra se servir d'un petit emplâtre L. & on mondifiera l'ulcere, on l'incarnera, & on consolidera autant qu'il sera possible dans

des maladies aussi délicates que celles de la cornée. (a)

De la cataracte.

La quatriéme maladie des tuniques des yeux est l'hyochyma, derive de *h po* dessous, & de *chym* fondre; parce qu'il semble que ce soit une humeur fondue dans l'œil. On la nomme autrement cataracte de *Keras*, qui veut dire corne; parce que cette humeur est sous la cornée qui ressemble à de la corne: c'est en latin *suffusio*; & en françois *cataracte*. Cette maladie est causée par une matiere étrangere qui s'amasse & s'épaissit imperceptiblement comme une petite pellicule entre la cornée & le cristalin, dans l'humeur aqueuse audevant du trou de l'uvée, empêchant que les rayons de lumiere des objets ne frapent le cristalin. On la considere dans trois tems: 1. dans son commencement, lorsque la personne croit voir audehors des Mouches ou des figures grotesques qui n'y sont point en effet; on l'appelle pour lors *imaginatio*, en françois fantaisie & abusement: 2. dans son état moyen, lorsqu'elle se forme & s'épaissit & qu'elle diminue beaucoup la vûe; c'est ce qu'on nomme en latin *aqua*, & en françois *suffusion*: 3. quand elle est bien formée & qu'elle abolit entierement la vûe, on l'appelle en latin *gutta obscura*, en françois *cataracte* du nom général.

Sa cause.

(a) Le staphilôme est une tumeur formée par l'uvée qui passe au travers d'une ouverture faite à la cornée par quelque cause que ce soit. On peut par consequent regarder cette tumeur comme une hernie de l'uvée, à laquelle il ne seroit pas impossible de remedier en la comprimant legerement, soit par des compresses & un bandage appliqués sur la paupiere à l'endroit qui repond à la tumeur, soit par une petite lame de corne fort mince & concave, qui étant mise entre l'œil & la paupiere, entoure exactement le globe exterieur de l'œil. On peut, par ce moyen, faire entrer peu à peu la partie de l'uvée qui est déplacée, & corriger la difformité formée par le staphilôme, pourveu qu'il soit recent & petit.

Ses differentes especes. Les especes ou les differences des cataractes se tirent de trois choses : 1. de leur couleur, il y en a de couleur de plâtre, de perle, d'eau marine & de fer bruni, ce qui les fait appeller vertes, citrines, jaunes ou noires : 2. de leur tissu, car les unes sont subtiles, déliées & transparentes qui permettent d'entrevoir, & les autres sont grosses & ferrées qui privent absolument de la vision : 3. de leur quantité ou de leur étenduë, en ce qu'il y en a qui ne couvrent qu'une portion ou la moitié du trou de la prunelle, de sorte qu'on ne peut discerner que la partie de l'objet qui se presente vis-à-vis de l'endroit qui n'est pas couvert, & d'autres qui couvrent totalement cette ouverture, ce qui cause une privation parfaite de la vûë.

Le Chirurgien doit tirer son prognostic de deux choses, du malade & de la maladie. 1. Si le malade est fort jeune ne passant pas trois ou quatre ans, ou bien s'il est âgé, que ses yeux soient rouges & chassieux, qu'il sente des douleurs de tête continuelles & vehementes, ou qu'il ait une foiblesse continuelle de vûë, il ne faut point entreprendre l'Operation. 2. Si la cataracte étoit jaune, verte ou noire, elle ne seroit point guérissable, mais si elle est de couleur de perle, d'eau marine ou de fer bruni, le Chirurgien y remediera. Il faut encore examiner la substance de cette pellicule, ce qu'on fait en couvrant l'œil sain, frottant doucement sur la paupiere de l'œil qui est indisposé, & l'ouvrant soudainement ; car si la prunelle se dilate ; & qu'aussitôt elle retourne dans sa premiere forme, la pellicule se peut abbatre : mais s'il ne se fait point de dilatation, c'est signe qu'elle est adherente à l'uvée ; ou qu'il y a obstruction dans le nerf optique ; il n'y faut point travailler, parce qu'après l'avoir abbatuë, la vûe ne se retabliroit pas. Il faut aussi observer si en même-tems que la prunelle s'est dilatée par la friction, la cataracte

ne s'est point divisée & separée, ce qui marqueroit que la matiere ne seroit pas encore assez liée & dessechée pour pouvoir supporter l'aiguille qui passeroit au travers comme dans de l'eau ou dans du fromage mou : il faut alors attendre qu'elle ait avec le tems, acquis de la consistence & de la fermeté qui la rende capable de l'operation. Si le malade peut aisement juger des couleurs extérieures, la cataracte n'est pas encore meure ; mais s'il ne peut pas distinguer les objets, & qu'ayant frotté l'œil malade, comme nous avons dit, la pellicule demeure ferme sans se séparer ni se diviser, cela fait connoitre qu'il y a des fibres qui la lient, & qu'elle est d'une substance bonne & facile à abbattre.

Préparation du malade. On vient par deux voyes à la guérison de la cataracte, par les remedes ordinaires, ou par la Chirurgie : les remedes peuvent la guérir quand elle ne fait que de commencer ; mais il n'y a que la Chirurgie qui en puisse venir à bout quand la maladie est confirmée. Si elle commence, on pourra l'empêcher de croitre, par un regime de vivre sobre & dessechant, par les saignées & les purgations : par une application des ventouses, de vessicatoires, de cauteres, ou de sétons & par l'usage des masticatoires, ou des poudres carminatives & digestives. La matiere conjointe, c'est-à-dire, celle qui commence à paroitre dans l'œil en forme de nuage, se dissipe d'ordinaire par des collires, & des poudres attenuantes, incisives & resolvantes : le sang de pigeon, qu'on fait tomber tout chaud dans l'œil y est fort bon ; on dit que l'haleine d'un enfant qui a maché de l'anis & du fenouil étant poussée dans cet organe est souvent un moyen efficace pour dissoudre la matiere morbifique, ou pour attirer son progrès. Fabricius Hildanus a inventé une petite phiole de verre commode pour tenir une liqueur sur l'œil : elle est en

De divers topiques.

ovale pour s'ajuster à la figure de la partie, & elle a un conduit par en haut d'où quand elle est apliquée sur l'œil, on verse la liqueur dont on veut le baigner, & deux cordons qu'on attache derriere la tête pour la tenir ferme sur l'œil : il a prétendu résoudre par ce moyen les humeurs dont les membranes pouvoient être abbreuvées, & dissiper ainsi une cataracte dans son commencement : en voici la figure marquée Z.

Si par l'usage de tous ces remedes tant généraux que particuliers, on n'a pas pû détruire la cataracte, on la laissera meurir d'elle-même sans y rien faire, & on attendra qu'elle soit assez raffermie pour appuyer l'instrument qui doit servir à l'abbattre;ce qu'on accomplira, en considerant ce qu'il y a à faire avant, durant, & après l'opération.

Avant l'opération, la premire chose à quoi on doit songer, c'est de choisir le tems, car elle nous permet celui d'élection, la necessité n'étant point pressante, on a coutume de la remettre au Printems ou à l'Automne, & au déclin de la Lune. On prépare le malade en le saignant & le purgeant plus ou moins selon le dégré de plenitude où il se trouve : le jour choisi qui ne doit être ni pluvieux ni venteux, mais clair & serein, étant arrivé, on disposera tout ce qui conviendra au pansement, incontinent après l'opération ; car pour les instrumens ils sont bien-tôt prêts, puisqu'il ne faut qu'une aiguille, dont le choix dépend de l'Operateur. S'il a reconnu par la dilatation de la prunelle que la cataracte n'est point adhérente à l'uvée, & qu'au contraire elle nage & vacille dans l'humeur aqueuse, il doit se servir d'une aiguille ronde M. & assez grosse pour ne pas fendre si-tôt la cataracte, & pour abbattre avec plus de facilité en la rencontrant dans une partie plus large. S'il juge qu'elle soit attachée par des fibres en quelques endroits de l'uvée, il doit prendre une aiguille N.

dont la pointe soit en fer de lance pour couper ces fibres, s'il en est besoin, & la détacher plus aisément. L'une & l'autre de ces aiguilles seront montées sur de petits manches O. P. pour les tenir avec plus de fermeté.

Durant l'operation on commencera par faire asseoir le malade sur un banc qu'il aura entre les jambes, en un lieu bien clair, où même le Soleil puisse donner ; car on ne se sert point de lumiere étrangere dans cette operation. Le Chirurgien s'asseoira de la même façon sur le même banc le dos tourné au jour, & face à face du malade à qui un serviteur soutiendra contre son estomac la tête un peu panchée en arriere : On mettra une compresse & un bandeau sur l'œil sain du malade, afin qu'il ne s'effraye de rien, puis l'Operateur tenant l'aiguille par son manche de la main droite, s'il doit operer à l'œil gauche, ou de la main gauche, si c'est à l'œil droit, il mâchera un peu de fenouil, qu'il souflera dans cet organe, afin d'exciter quelque mouvement à la prunelle, & par-consequent à la cataracte, & d'abord qu'il aura dit au malade de tourner l'œil vers le nez, il plongera l'aiguille dans le corps de l'œil du côté du petit angle, & l'enfoncera en panchant le manche vers la temple, jusqu'à ce qu'il aperçoive cet instrument au travers de la cornée, & qu'il soit au milieu de la cataracte qu'il atteindra par le haut avec la pointe de l'aiguille, & qu'il abaissera jusqu'au bas de la prunelle, où il la tiendra sujette pendant un petit espace de tems ; (*a*) que si elle y demeure, l'opera-

Situation du malade.

Office du serviteur.

Maniere d'abattre la cataracte.

(*a*) On tient l'aiguille comme une plume pour écrire, on la plonge à deux lignes ou deux lignes & demie du bord de la cornée transparente. Elle se trouve de cette maniere derriere le cristalin qui empêche de la voir. On porte la pointe à la partie superieure du cristalin en abaissant un peu le poignet & en étendant un peu les doigts. Enfin on éleve un peu le poignet en fléchissant un peu les doigts pour apuyer la pointe de l'aiguille sur

tion est parfaite ; mais si elle remonte aussi-tôt qu'elle est lachée, il la faut abbattre derechef avec la même aiguille, & la comprimer plus fort, afin qu'elle ne se releve plus. Si quelque précaution qu'on ait prise pour connoitre la nature de la cataracte, elle se trouve laiteuse, & qu'aussitôt qu'on la touche, elle s'épanouisse & se divise ne pouvant suporter l'aiguille qui passe à travers comme elle feroit dans du lait caillé, il faudra en tournant l'instrument de côté & d'autre la fendre en tant de petites particules, qu'elle se puisse dissiper, évitant bien de toucher à la membrane uvée qui est pleine de tant de venules, qu'il seroit difficile de n'en pas ouvrir quelqu'une d'où il se feroit un épanchement de quelques gouttes de sang, lequel causeroit un hypopyon. Si la cataracte se trouvoit d'une nature toute opposée, qu'elle fut si dure que l'aiguille en la poussant fit un cri comme si c'étoit du parchemin, que des filamens l'attachassent si fort qu'elle remontat comme un pont-levis, aussi-tôt qu'elle seroit abbatue, il faudroit la trousser en la soulevant avec l'aiguille par sa partie inferieure, qui regarde la paupiere d'en-bas, & la roulant autour de l'aiguille, lui donner le sault, en la renversant tout d'un coup. L'opération étant finie, on retire l'aiguille, & on a coutume de montrer au malade deux verres, dans l'un desquels il y a de l'eau ; & dans l'autre du vin rouge. S'il distingue les couleurs, on est sur que l'opération est bien faite. Quelques Médecins recusent ce témoignage ; mais il est de pratique.

Après l'opération on mettra sur l'œil un défen-

le cristalin qu'on abbat par ce mouvement. Aussi-tôt l'on apperçoit l'aiguille par le trou de l'uvée. Cette maniere de porter l'aiguille dans l'œil, pour faire cette opération, supose que la cataracte n'est autre chose que l'opacité du cristalin, comme le pensent tous les Modernes.

sif Q. fait avec des blancs d'œuf, & les eaux de plantin, de roses, de morelle ; & posant sur la temple un emplâtre astringent R. pour prevenir la fluxion, on appliquera deux compresses S. T. trempées dans des eaux rafraichissantes, l'une sur l'œil, l'autre sur la temple, & un bandeau V. par dessus pour couvrir les deux yeux. On mettra promptement le malade dans son lit où il sera couché sur le dos pendant quelques jours, la tête médiocrement haute, on le saignera le soir, & on lui tiendra le ventre libre. Il ne faut pas qu'il parle, ni qu'il prenne de la nourriture solide, de crainte qu'en la mâchant, le mouvement ne fit ou relever la cataracte, ou tomber une fluxion sur l'œil. On ne lui fera ouvrir l'œil que trois jours après, quoiqu'on soit obligé de changer fréquemment les remedes qui pourroient en se séchant le blesser par leur dureté. Dans le tems qu'on renouvellera les médicamens, il faudra que la lumiere soit placée derriere la tête du malade, afin qu'il ne soit point incommodé ; & le pansement se doit faire sans lui remuer la tête. Enfin il gardera un grand repos, & le jour n'entrera point dans sa chambre que le tems des accidens ne soit passé. Regime.

La description que je vous fais de la cataracte est celle que les plus fameux Oculistes en ont faite, & celle qui a passé pour constante jusqu'aujourd'hui. On a cru jusqu'à présent que c'étoit une taye, ou pellicule qui se formoit & se plaçoit dans l'humeur acqueuse entre la cornée & le crystalin ; mais M. Brisseau Médecin de l'Hôpital de Tournay nous a desabusé de cette opinion, en nous faisant voir que c'étoit le crystalin même épaissi & endurci qui faisoit la cataracte, & que par l'opération on croyoit avoir abbatu une pellicule, mais que c'étoit le crystalin qu'on faisoit sortir de sa place par le moyen de l'aiguille, & qu'on plaçoit à la partie inferieure de l'œil. Il nous dit que

la glaucome n'eſt point une maladie du cryſtalin ; qu'elle eſt produite par l'épaiſiſſement de l'humeur vitrée qui la rend opaque, & qu'au contraire la goutte ſerene eſt une diſſolution de cette humeur vitrée qui la rend aqueuſe. *(a)*

(a) M. Briſſeau n'eſt pas l'inventeur de ce ſentiment ſur la cataracte. M. Laſnier très-habile Chirurgien de Paris, mort en *1690.*, l'a debité dans le ſiécle paſſé. MM. Gaſſendi & Rohault, à qui il l'avoit communiqué, l'ont inſeré dans leurs ouvrages. L'on trouve auſſi dans le Journal des Savans, année *1668*, l'analyſe d'un Livre qui a pour titre Nouvelles découvertes touchant la vûë, & dans lequel ce ſentiment eſt établi. Comme cette analyſe eſt fort courte, on la raportera ici en ſon entier.

" Ariſtote, Galien & tous les Anciens étoient demeurés d'accord que la viſion ſe fait dans cette humeur de l'œil qu'on appelle le criſtalin à cauſe de ſa tranſparence & de ſa ſolidité ; mais quelques auteurs modernes ont allegué de très-fortes raiſons contre cette opinion, & l'experience qu'on a faite depuis quelque tems l'a entiérement detruite. Car les Oculiſtes ont trouvé qu'il n'y avoit point d'autre moyen de guérir la maladie des yeux, appellée vulgairement cataracte, que d'abbatre le criſtalin ; de ſorte qu'ils ont rendu l'uſage des yeux à pluſieurs perſonnes, en rendant inutile cette partie que les Anciens croyoient être le principal organe de la vûë. "

Cette decouverte malgré ſon importance & l'autorité des grands hommes qui en avoient reconnu la verité, tomba bien-tôt dans l'oubli. M. Briſſeau & M. Antoine l'en ont tirée quelque tems après, ſoit que leurs reflexions & l'experience leur ayent fait trouver ce qu'on avoit découvert avant eux, ſoit qu'ils ayent puiſé leurs lumieres dans les Auteurs du dernier ſiecle.

Les nouveaux ſentimens trouvent toujours beaucoup d'adverſaires. Quand les ouvrages de M. Briſſeau, & ceux de M. Antoine parurent, pluſieurs perſonnes prirent la défenſe de l'ancienne opinion, malgré un grand nombre d'experiences qui établiſſoient ſuffiſamment la nouvelle decouverte. Mais les obſervations faites depuis forcerent enfin les plus incredules de ſe rendre à la verité ; deſorte qu'il reſte à preſent fort peu de partiſans de l'ancien ſentiment.

Les Praticiens penſent donc preſque unanimement que la cataracte n'eſt ordinairement que l'opacité du

criſtalin. Je dis ordinairement ; car il ſe trouve, quoique rarement, des cataractes membraneuſes. Ces cataractes ne ſont pas des pellicules qui ſe forment dans l'humeur aqueuſe, & qui bouchent le trou de l'uvée, comme le croyoient les Anciens ; mais ce ſont des membranes de l'œil qui deviennent opaques de tranſparentes qu'elles étoient, ce qui arrive rarement ſans que le criſtalin perde auſſi ſa tranſparence.

Expoſitions anatom. de M. Winſlovv. part. 232.

On ſçait que le criſtalin eſt un petit corps lenticulaire renfermé dans une capſule tranſparente, & qu'il eſt logé dans un enfoncement de la partie anterieure de l'humeur vitrée. La capſule eſt compoſée de deux membranes, dont l'une ſe trouve à la partie poſterieure du criſtalin & tapiſſe l'enfoncement de l'humeur vitrée, appellé chaton du criſtalin ; l'autre couvre la partie anterieure du criſtalin, & eſt appellée membrane criſtaline. Celle-ci quoique fort tranſparente, eſt plus epaiſſe que celle qui tapiſſe le chaton, & ſi on l'examine après l'avoir laiſſée tremper dans l'eau, elle paroit compoſée de deux pellicules unies enſemble par un tiſſu ſpongieux très-fin & très-ſerré.

Idem, part. 235, & 236.

La membrane qui tapiſſe le chaton du criſtalin, peut perdre ſa tranſparence. La membrane criſtaline peut auſſi devenir opaque. En ce cas elle peut continuer de couvrir toujours le criſtalin, ſelon une obſervation de M. Morand, ou ſelon une autre de M. de la Peyronnie, ſe ſeparer peu à peu du criſtalin, & devenir adherente au cercle de l'iris. On pourroit même conjecturer, en faiſant reflexion à la ſtructure de cette membrane telle que M. Winſlovv l'a décrite, qu'il peut arriver quelquefois que la ſeule pellicule anterieure, devienne opaque & ſe ſepare de l'autre.

Hiſtoire de l'Acad. des Sciences, an. 1722.

Comme je viens de parler de la capſule du criſtalin, je finirai cette remarque par quelques reflexions ſur la maniere de faire l'opération de la cataracte, qui regardent cette envelope.

Si l'on porte dans l'œil d'un animal mort une aiguille pour deplacer le criſtalin, & qu'on puiſſe appercevoir ce qui ſe paſſe dans le tems de cette experience ; on verra la capſule comprimée fortement par le criſtalin ſur lequel l'aiguille apuie, ſe diviſer vers ſa partie inferieure. Alors le criſtalin qui trouve une ouverture ſort entierement, mais peu à peu de cette enveloppe, & ſe trouve placé vers le bas de l'œil. il arrive ſouvent, lorſqu'on fait cette experience, que la capſule ne ſe diviſe pas auſſitôt qu'on apuie l'aiguille ſur le criſtalin, mais que le criſtalin s'abaiſſe avec elle & reprend ſa place dès qu'on

leve l'aiguille. La capſule criſtaline eſt une continuation de la membrane vitrée ; elle ne peut deſcendre vers le bras de l'œil ſans faire changer la configuration du corps vitré. Dès qu'on leve l'aiguille, le corps vitré & par conſequent la capſule ſe remettent dans leur état naturel, & c'eſt pour cela que le criſtalin encore renfermé dans cette enveloppe, reprend ſa place.

Les mêmes choſes arrivent peut-être lorſqu'on abat la cataracte à une perſonne vivante. Il eſt probable que ſi la capſule ſe diviſe dès qu'on appuie l'aiguille ſur le criſtalin, alors le criſtalin degagé peu à peu de ſon envelope & placé par l'aiguille vers la partie inferieure de l'œil, ne remonte pas ; mais ſi la capſule ne ſe diviſe pas l'aiguille la déplace avec le criſtalin qu'elle renferme, & dès qu'on ceſſe d'appuyer, elle ſe remet avec le criſtalin dans ſon état naturel. C'eſt apparemment pour cela qu'en faiſant l'opération l'on voit ſouvent la cataracte remonter pluſieurs fois ; ce qui fait donner à certaines cataractes le nom de cataractes à reſſort.

En ſuivant les conjectures qu'on vient de propoſer, il eſt naturel d'attribuer au déplacement forcé de la capſule criſtaline, les accidens qui arrivent quelquefois à la ſuite des opérations où la cataracte remonte pluſieurs fois. Car en déplaçant la capſule criſtaline, on tiraille les parties de l'œil qui tiennent à cette capſule.

L'experience dont j'ai parlé, a fait imaginer qu'il ſeroit à propos de faire une petite inciſion à la partie inferieure de la capſule avec le tranchant de l'aiguille, afin que le criſtalin ſorte facilement de cette capſule, dès qu'on le pouſſe avec l'aiguille, qu'on porte à ſa partie ſuperieure après avoir fait l'inciſion.

Il faut remarquer que ſi la capſule s'ouvroit vis-à-vis le trou de l'uvée, outre que le criſtalin ſortiroit difficilement, la cicatrice qui ſurviendroit à la petite playe pourroit être un obſtacle aux rayons de lumieres.

Voyez l'Hiſt. de l'Ac. année 1722.

Quand le criſtalin eſt ſorti de la capſule, l'une des deux liqueurs voiſines la remplit. Si c'eſt l'humeur vitrée, le malade diſtingue la couleur & la groſſeur des objets preſqu'auſſi bien qu'avec un criſtalin tranſparent. Si c'eſt l'humeur aqueuſe, il a beſoin d'un verre convexe pour ſupléer au criſtalin.

J'ai dit plus haut, qu'il y a des cataractes qui ne ſont autre choſe que l'opacité de la membrane criſtaline, ou de celle qui tapiſſe le chaton du criſtalin. Si la membrane criſtaline a perdu ſa tranſparence, on doit tâcher de l'abatre avec le criſtalin. Si celle qui tapiſſe le chaton du criſtalin eſt devenu opaque, il faudroit auſſi

l'abatre ; mais ſi l'on conſidere la ſtructure de l'œil, on reconnoitra que l'opération eſt comme impoſſible.

Le criſtalin, quoique bien abatu, ne reſte pas toujours dans le lieu où il eſt d'abord placé. Il paſſe quelquefois de la chambre poſterieure de l'œil dans l'anterieure par le trou de l'iris ; ce qui arrive plûtôt la nuit que le jour, parce que le trou eſt plus dilaté pendant l'obſcurité, que lorſqu'il eſt expoſé à la lumiere. Le criſtalin dans la chambre anterieure, paroit comme une petite tache au bas de la cornée ; il gêne alors l'œil, il y cauſe de la douleur & des élancemens, & y occaſionne l'inflammation. C'eſt un corps étranger qu'il faut ôter, ſi on veut faire ceſſer ces accidens. Voici comme on doit s'y prendre, & comme M. Petit fit en 1708. cette opération à un Prêtre. On perce la cornée tranſparente dans ſa partie inferieure & du côté du petit angle, avec une aiguille qu'on fait entrer du côté du grand angle, & traverſer la chambre anterieure. On coupe la cornée avec la pointe d'une lancette, qu'on porte ſur une crenelure qui eſt à l'aiguille. On introduit par cette ouverture dans la chambre anterieure une très-petite curette, avec laquelle on tire doucement le criſtalin. On met ſur l'œil des compreſſes trempées dans quelque défenſif, & on les ſoutient avec un bandeau qu'on applique ſur le front, afin qu'il ne comprime pas l'œil. Dès le lendemain l'humeur aqueuſe qui s'eſt évacuée par l'ouverture ſe trouve regenerée, & la petite playe eſt cicatriſée. On pourroit ſe ſervir, pour faire cette opération de la petite aiguille propoſée dans une des precedentes remarques.

M. Briſſeau a fait un Traité de ces maladies qu'il a fait imprimer à Paris en 1709. il prouve ſon opinion par pluſieurs expériences qu'il a faites & qu'il raporte, & quoique cette decouverte ne change rien de la cure de ces maux, ni dans la maniere de faire les opérations qui leur conviennent, on lui a néanmoins obligation d'avoir éclairci la nature de ces maladies, & d'en avoir donné la juſte idée qu'on en devoit concevoir.

De l'extraction des corpuscules étrangers qui sont entrés dans l'œil.

IL ne faut pas oublier une opération qui se présente à faire tous les jours, c'est de tirer les choses étrangeres qui sont entrées dans l'œil. On a souvent recours au Chirurgien quand on a essayé envain de les faire sortir en frottant & en souflant dans l'œil, car la douleur qu'il éprouve contraint à demander un prompt soulagement : pour le donner on renversera l'une ou l'autre paupiere, & on tâchera de découvrir le corps étranger pour le faire sortir avec une petite curette X. Si on ne pouvoit pas le voir, il faudroit faire un petit bain à l'œil, en faisant coucher le malade, & lui versant dans le grand angle un peu d'eau tiéde qui venant à sortir après avoir lavé le globe de l'œil pourra entraîner avec elle l'ordure ou le petit éclat qui fait la douleur : & si on ne peut pas l'avoir par ce moyen, on attachera au bout d'un brin de balaye un petit morceau d'éponge V. très-fine qu'on aura trempé dans de l'eau, & ayant un peu élevé la paupiere, on en balayera tout le devant du corps de l'œil pour amener sûrement avec cette petite éponge ce qui sera entré dans l'œil sous les paupieres. Le malade sera soulagé à l'instant, on se servira ensuite d'eau & de collires rafraichissans pour éviter l'inflammation qui pourroit survenir.



FIG. XXXVI. POUR LES ANGLES DES YEUX.



Des opérations qui se pratiquent aux angles des yeux.

DES trois opérations que le Chirurgien fait aux angles des yeux, la premiere est l'*eckanthis* de *ec*, qui veut dire *dehors*, & de *Kanthos* qui signifie *angle de l'œil*, pour exprimer par ce mot que cette maladie est une excroissance de chair qui vient au grand angle des yeux. Il y en a deux especes, l'une indolente, rougeatre, tendre & flasque, qui obéit facilement aux remedes ordinai-

De l'eckantis.

res ; & l'autre qui est douloureuse, plombée, maligne & rebelle aux remedes, & qui ne se guérit que par l'opération. On assigne trois causes principales à cette maladie. 1°. Une tumeur mélancolique qui augmente & endurcit la substance de la chair qui se trouve naturellement à l'endroit marqué ci-dessus, & qui se rend semblable aux verruës. 2°. Un *hypersarcosis*, dont l'étimologie est deduite de *hyper* qui veut dire excessivement, & ce *sarcoein* produite de la chair ; parce qu'un tel défaut provient quelquefois d'un ulcere negligé, ou mal pansé en cette partie qui se fera remplie d'une chair superfluë. 3°. Un reste de pterigion qui n'ayant pas été coupé ni consumé se fera accru & endurci dans la suite.

Cure.

Pour la guérison de la prémiere espece d'eckanthis, on consumera l'excroissance avec alum calciné, verdet brûlé, mercure rouge, ou esprit de vitriol. Mais la seconde qui est dure, farouche & maligne, sera emportée par incision. Pour l'exécuter on passera avec une aiguille A. un fil B. à travers cette chair pour la soulever, & par ce moyen la couper avec le scalpel C. tout proche de la glande, prenant garde de toucher au trou lacrimal qui va dans le nez ; car s'il se bouchoit par la cicatrice, la lymphe qui humecte incessamment l'œil, & qui fait les larmes quand elle est extraordinairement pressée dans les filets qui sont aux environs de ces organes, ne pouvant plus prendre ce chemin, elle couleroit le long des joues & causeroit un larmoyement continuel.

De l'ankylops.

LA seconde est l'ankilops, derivé de *anki* qui veut dire proche, & de *ops* œil, en latin *abscessus ocularis*. C'est une tumeur ou un abcès qui n'est pas encore ouvert, situé entre le grand coin de l'œil & le nez, & formé d'une humeur épaisse & gluante, à peu près semblable à celle qui est

contenue

contenue dans les loupes ; ce qui fait qu'il augmente peu à peu, & se murit avec une legere douleur. Pour parvenir à sa guérison, supposé que les remedes généraux ayent précedé, on appliquera sur la tumeur dans son commencement quelques remedes dessicatifs & astringens à dessein de réprimer, de consumer & de tarir l'humeur qui s'amasse dans cette partie. Que si la tumeur perseverant fait juger par la rougeur & par l'inflammation qui y surviennent, qu'elle tend à la supuration, il faut l'ouvrir avec la lancette D. Et si l'on croit que la matiere soit dans un kiste, on le separera, ou bien on le consumera avec les trochisques *de minio*, ou le précipité de mercure, pour mondifier & cicatriser ensuite la playe. Il faut remarquer qu'aussi-tôt que cette tumeur est ouverte, elle perd son nom d'ankilops, pour prendre celui d'ægilops, qui comprend la maladie dont je vais vous parler, & l'opération que vous allez voir.

Des remedes exterieurs.

L'opération.

De l'ægilops.

LA troisiéme est l'ægilops dérivé d'*aix*, chevre, & de *ops*, parce que les yeux de ces animaux sont très-sujets à cette maladie ; c'est ce que nous appellons la fistule lacrimale, qui consiste en un petit ulcere calleux & profond situé au grand coin de l'œil à l'endroit où est placé ce qu'on apelle la glande lacrimale qui n'est qu'un sac graisseux & charnu parsemé de plusieurs glandules presqu'imperceptibles. Cet ulcere commence toujours par un petit abscès en ce lieu où la matiere qui se putrefie, a bien-tôt atteint l'os, parce qu'il y a peu d'espace entre lui & la peau, & qu'étant plus spongieux qu'un autre, il est aussi plûtôt carié. Si d'abord qu'il y a un abcès au coin de l'œil, les malades vouloient permettre qu'on le perçât, on pourroit éviter la fistule ; mais comme ils apprehendent qu'il n'en reste une cicatrice au visage,

ils different tant que le petit abscès s'ouvre de lui-même, & il en arrive deux inconveniens assez tristes; l'un c'est que la matiere a eu par son séjour le tems de carier l'os, & l'autre, c'est qu'il se fait à la peau un trou si petit qu'on ne peut pas porter de médicamens pour mondifier le fond de l'ulcere: en sorte que suintant sans discontinuation, la fistule est entretenue jusques à ce que l'operation y remedie.

Difference de ces fistules.

De ces fistules les unes sont ouvertes par dedans, & les autres par dehors. Les premieres procedent d'une humeur lente qui ne forme au-dehors qu'une petite tumeur de la grosseur d'un pois: laquelle étant pressée avec le doigt, jette par dedans l'œil, je veux dire entre les paupieres, une sanie sereuse, & quelquefois visqueuse & blanche. Les autres sont faites d'une matiere active & chaude, qui devenant âcre en croupissant, ronge l'os qui est mince & poreux, & en même tems se fait jour par dehors pour fluer perpetuellement jusqu'à ce qu'on en tarisse la source. (*a*) Quand elles sont vieilles, elles

(*a*) L'Auteur distingue ici deux especes de fistules, l'une dont l'humeur s'évacuë entre les paupieres, l'autre dont l'humeur sort par une ouverture exterieure à l'œil; mais voisine du grand angle. Quand l'Auteur dit que l'humeur de la premiere a son issue entre les paupieres, il veut dire aparemment que cette évacuation se fait par les points lacrimaux. Cette humeur, qu'il dit être lente, n'est autre chose que la liqueur lacrimale, retenue dans le sac lacrimal, & mêlée quelquefois avec une matiere purulente. Cette retention des larmes dans le sac peut venir de differentes causes; sçavoir, de quelque maladie du sac lacrimal ou des parties voisines, & de la mauvaise qualité de cette liqueur.

Si la tumeur se vuide lorsque les malades sont couchés, & qu'elle se remplisse quelque tems après leur lever, on a lieu de conjecturer que l'affoiblissement du ressort des parois du sac lacrimal, & du canal nazal, est la cause de la tumeur. Car, lorsque le ressort de ces parties est affoibli, & que les malades se tiennent

debout, il se peut former à l'entrée du canal nazal un pli qui empêche la liqueur d'y passer, & la fait amasser dans le sac; ce qui forme au-dehors une tumeur què M. Petit nomme hernie du sac lacrimal. Quand le malade est couché, le sac lacrimal ne forme plus de pli, la liqueur s'écoule dans le nez, & la tumeur disparoit.

Une inflammation qui survient au grand angle de l'œil, à la peau & à la graisse qui couvre le muscle orbiculaire, est un anxilops qui, soit qu'il se resolve ou qu'il supure, n'endommage pas le sac lacrimal. Mais si elle s'étend jusqu'au muscle orbiculaire, & à la graisse qui est au-dessous, elle passe bien-tôt jusqu'au sac lacrimal, & y occasionne un engorgement.

L'abondance & l'épaississement de l'humeur qui se filtre par ses glandes pituitaires, peut en occasionnant ce qu'on appelle vulgairement rhume du cerveau, causer encore une obstruction & un engorgement du sac lacrimal.

Enfin les mauvaises qualités de la liqueur lacrimale, qui sont sa viscosité & son acreté, peuvent causer les mêmes effets. On conçoit aisement qu'une liqueur épaisse & visqueuse ne coule qu'avec peine, & peut s'arrêter dans un canal aussi petit que le canal nazal, dont l'ouverture inferieure est quelquefois fort petite.

Les liqueurs âcres occasionnent l'excoriation des parties par où elles passent. Si la liqueur lacrimale a ce défaut, elle ulcere le sac lacrimal: & le pus tombant dans le canal nazal s'arrête & le bouche. Ces mauvaises qualités de la lymphe lacrimale sont quelquefois des suites de la petite veroie.

Dans tous ces cas, l'œil est toujours couvert de larmes, & l'on voit à l'angle interne une tumeur plus ou moins grosse, qui se vuide par les points lacrimaux lorsqu'on la comprime avec le doigt; ce que les malades sont portés à faire d'eux-mêmes de tems en tems. La liqueur qui sort alors est l'humeur lacrimale toute seule ou mêlée avec une matiere purulente, s'il y a un ulcere au sac.

La compression peut aussi obliger l'humeur à passer par dedans le nez; quand l'obstruction n'est pas si considerable, ou qu'il n'y en a pas, comme lorsque la tumeur est une petite hernie simple du sac lacrimal.

Quand l'ulcere se trouve au côté du sac qui recouvre l'os unguis, cet os est bien-tôt decouvert & alteré.

Toutes ces maladies, qui sont autant d'especes de ce que l'Auteur appelle fistule ouverte par dedans, ne

font que des maladies du fac ou du canal lacrimal, & ne doivent être, à parler exactement, appellées fiftules que quand elles occafionnent à l'exterieur du grand angle de l'œil un depôt qui fe fait une petite ouverture par où le pus fort avec les larmes; mais alors ces maladies ceffent d'être ce que l'Auteur appelle fiftule ouverte en dedans, & deviennent ce qu'il appelle fiftule ouverte au-dehors.

Ce depôt vient du long féjour de la liqueur lacrimale dans le fac, foit que les malades n'ayent pas foin de comprimer la tumeur, ou que la liqueur foit trop épaiffe pour ceder à la compreffion.

Il fe peut former au grand angle un petit abfcès qui ne vient point de la retention des larmes dans le fac, & qui produit les mêmes effets que celui dont on vient de parler.

Ces depôts peuvent fouvent carier l'os unguis ou quelqu'autre os du voifinage.

L'abondance du pus qui fort par la fiftule ou par les points lacrimaux lorfqu'on preffe le fac, eft un indice de l'alteration de l'os. Pour s'en affurer, on introduit par l'ouverture externe, s'il y en a une, un petit ftilet avec lequel on reconnoit fi l'os eft découvert. Quand il n'y a point d'ouverture exterieure on fe fert de la petite fonde T. appellée fonde à fonder les points lacrimaux. On l'introduit par l'un de ces deux points. M. Junkers * dit que Sthal eft le premier qui ait fondé les points lacrimaux. Il fe fervoit d'une petite corde à boyau au lieu de fonde.

* *Confpectus Chirurgia.*

appétiffent l'œil, & l'atrophient. La carie ronge ordinairement, & pénétre jufques dans les os du nez; ce qui rend l'haleine forte & puante, & la guérifon très-difficile : mais quand la fiftule eft récente, & qu'elle a fon orifice éloigné du globe de l'œil, elle laiffe beaucoup d'efperance d'un heureux fuccès dans le traitement, foit par les remedes, foit par l'opération.

Maniere de traiter la playe.

En l'une & en l'autre maniere de procurer la cure des fiftules lacrimales on doit préparer le corps par un bon regime de vivre, par faignées, purgations, ventoufes & veffícatoires. Si on fe veut donc fervir de la voye la plus douce, qui eft celle des médicamens, il faudra traiter autrement

celle qui n'eft ouverte qu'en dedans, que celle qui l'eft en dehors. (*a*)

(*a*) Tous les defordres dont j'ai parlé dans la remarque precedente, fe peuvent réduire à trois; fçavoir l'engorgement des routes de la liqueur lacrimale, l'ulceration du fac lacrymal, du canal nazal & des parties voifines; & la carie de l'os unguis ou des os voifins.

On retablit le cours des larmes de deux manieres differentes; en débouchant leur voie ordinaire, ou fi cela n'eft pas poffible, en leur formant une route nouvelle.

Les moyens qu'on emploie pour déboucher le paffage naturel des larmes font differents, fuivant les differentes caufes, & les differens degrés de l'obftruction du canal.

Si l'engorgement vient de la perte du reffort du fac lacrimal qui occafionne fa dilatation & fa fortie en dehors qu'on a appellé hernie du fac lacrimal, il faut comprimer le fac de la maniere que l'Auteur va décrire, ou par le moyen d'un petit bandage d'acier connu fous le nom de bandage pour la fiftule lacrimale. On ne doit point faire cette compreffion pour procurer un recollement au vuide, comme le dit l'Auteur, mais pour contenir feulement les parois du fac lacrimal dans leur état naturel, & faciliter par ce moyen le retabliffement de fon reffort.

Lorfque l'engorgement a commencé par l'obftruction du canal nazal, & que cette obftruction n'eft pas confidérable, on peut y remedier en injectant pendant quelque tems dans ce conduit, par les points lacrimaux, un melange d'eau fimple & d'eau vulneraire. On fe fert pour cela de la petite feringue V. appellée feringue pour les points lacrimaux. Par ce moyen on retablit la liberté du canal, & l'on en guérit même quelquefois l'ulceration, s'il y en a, & fi elle n'eft point inveterée. On peut auffi tenter de deboucher le canal en y introduifant par les points lacrimaux & par le fac, la petite fonde à fonder les points lacrimaux.

Quand les injections paffent dedans le nez, qu'il n'y a plus de larmoyemens, & qu'en preffant l'endroit du grand angle où repond le fac lacrimal, on ne fait point fortir de matiere purulente par les points lacrimaux : on eft fûr que le canal eft débouché, que l'ulcere, s'il y en a eu, eft confolidé, & que la guérifon eft parfaite.

L'obftruction du canal eft quelquefois fi confiderable, que les injections & la fonde ne fuffifent pas

pour y rémedier. Il faut alors en venir à une operation fort délicate. Un aïde appuye le pouce sur la commissure des paupieres du côté du petit angle, & les tire pour tendre la peau, ce qui fait faire une petite saillie au tendon du muscle orbiculaire. Le Chirurgien porte la pointe d'un petit bistouri demi-courbe au-dessous de ce tendon au rebord de l'orbite, & à trois lignes de la commissure des paupieres, il la plonge doucement dans le sac lacrimal, sans toucher l'os & fait une incision qui se termine vers le tendon du muscle du petit oblique. S'il s'est fait une petite ouverture exterieure, il la traverse en faisant l'incision. Il glisse ensuite sur le dos du bistouri une sonde qu'il introduit dans le canal, afin de le déboucher. Il retire la sonde, & lui substitue une bougie fine ou un petit seton composé de deux ou trois brins de fil qu'il fait sortir par le nez. Il peut aussi ne se servir que d'une petite bougie de cire, ou une petite tente de plomb qu'on porte seulement un peu au-delà du trou du canal nazal. Ces quatre differens moyens de tenir le canal nazal ouvert, ont tous reussi. Il injecte de tems en tems par les points lacrimaux & par l'ouverture du sac, quelque liqueur deterfive pour guérir l'ulcere; cependant il entretient par le moyen d'un petit bourdonnet, l'ouverture exterieure des tégumens.

Quand il juge que le canal est bien formé, & que l'ulcere est cicatrisé, il ne se sert plus de seton, ni de bougie; il met seulement sur la playe exterieure un petit emplâtre de l'Abbé de Grace, & continue encore pendant quelque tems de faire les injections par les points lacrimaux.

Quelques Praticiens au lieu de se servir de seton ou de bougie, mettent dans le canal une petite canule d'or, d'argent ou de plomb, qu'ils y laissent lors même que la playe se ferme, & qui tombe par la suite dans le nez.

S'il étoit possible de faire des injections dans le canal nazal par son orifice inferieure qui est dans le nez, en se servant d'une petite seringue, dont le tuyau seroit tourné de maniere qu'on pût le faire entrer dans cette petite ouverture, & si l'on s'accoutumoit à se servir de cette méthode, on la prefereroit peut-être aux autres en bien de cas.

Il peut arriver que les parois du canal nazal se gonflent & se colent si exactement qu'on ne puisse le retablir. Il faut alors faire une nouvelle route aux larmes. On est encore obligé de suivre cette methode, lorsque l'os unguis est carié. On sçait que cet os est si mince qu'il se perce en s'exfoliant. C'est pourquoi sans attendre l'exfoliation on le brise & l'on perce la membrane pituitaire dans l'endroit qui le touche, pour faire un canal par où les larmes puissent couler dans le nez.

On fait cette opération de differentes manieres. L'Auteur propose celle que l'on a suivie pendant long-tems, on verra dans une des remarques suivantes la perfection à laquelle les Modernes l'ont portée.

En decrivant les moyens de remedier à l'engorgement des routes de la liqueur lacrimale, on n'a pû s'empêcher de raporter ceux qu'on employe pour guérir l'ulceration du canal nazal & du sac lacrimal, celle des parties voisines, & la carie des os; parce que ces maladies se trouvent assez souvent compliquées ensemble. Ce qu'on a dit de ces moyens fait assez sentir que pour les employer avec succès, il faut avoir une parfaite connoissance de la structure des canaux par où les larmes s'écoulent, & de toutes les parties voisines.

Si les desordres dont on a parlé viennent de la mauvaise qualité des larmes, ou de quelque virus répandu dans le sang, le traitement local ne suffit pas; il faut aussi corriger le vice des liqueurs, par les remedes convenables.

Quand il n'y a qu'une petite éminence en dehors, & qu'en la pressant la matiere qui la faisoit s'écoule par dedans l'œil, on a sujet de croire que cette matiere est benigne & douce, & qu'elle n'a pas assez d'acrimonie pour user la peau & se faire une issue au-dehors: & quand elle n'a pas pû percer la peau, on a raison de penser qu'elle n'aura pas été non plus capable de ronger le perioste, & que l'os n'est point découvert, cette purulence pouvant s'amasser dans un petit sac entre la peau & le pericrâne sans causer aucun désordre qui ait de mauvaises conséquences. Quand cela est ainsi, il n'y a pour guérir qu'à empêcher la matiere de s'accumuler dans ce vuide, & on y réussit par la simple compression avec laquelle j'en ai guéri plusieurs, & particulierement des enfans. Je mets un petit emplâtre de ceruse brulée sur l'endroit de la tumeur, & une petite compresse triangulaire de l'épaisseur d'un demi poulce par dessus pour remplir le coin de l'œil. Sur cette compresse, j'en applique une autre de même figure & de même

épaisseur, mais un peu plus large, les ayant trempées toutes deux dans une eau dessicative, & je fais contenir le tout par une bande circulaire qui serrant les compresses contre l'endroit du petit sac, fait que l'humeur ne s'y amasse plus, & que le vuide se recolle, pourvu qu'on continue la même pratique pendant quelques mois.

Si la fistule est ouverte par dehors, & qu'on veuille tenter de la guérir par médicamens, on commencera par la dilater jusques dans le fond avec la racine de gentiane, ou l'éponge préparée, après quoi on la mondifiera avec l'apostolorum, l'ægiptiac, ou la poudre de mercure. Si l'os est carié, on le touchera avec quelques goutes d'huile de souffre ou de vitriol, dont on imbibera un très-petit morceau de cotton qui étant mis sur l'os en corrigera l'alteration, faisant ensorte de ne causer que peu de douleur par l'usage de ces remedes, de crainte qu'elle n'y attirât une fluxion. On appliquera sur toutes les parties voisines plusieurs compresses trempées dans des eaux rafraichissantes; après quoi l'ulcere sera mondifié, desseché, & cicatrisé suivant les méthodes communes.

Traitement des parties voisines.

Tous les Praticiens disent que le remede le plus sûr & le plus prompt pour la fistule lacrymale, c'est le cautere actuel dont on touche l'os pour le faire exfolier; & comme cette opération est très-délicate, & qu'elle demande pour être bien executée un sçavoir-faire acquis par de profondes reflexions & par un long usage, nous examinerons avec attention comme nous avons fait aux autres, ce qu'il y a à prévoir & à operer avant que de cauteriser l'os, ce qu'on doit observer en le cautérisant, & la conduite qu'il faut tenir après l'avoir cauterisé.

Avant que de porter le feu sur l'os, on regardera en premier lieu s'il n'y a point d'ouverture en dehors, ou si l'ouverture qu'on remarque est d'une

grandeur suffisante. Quand il n'y en a point il en faut faire, & quand elle est trop petite, il faut l'agrandir; pour cela les uns veulent comme Thevenin, qu'on mette un cautere potentiel entre l'œil & le nez, le plus loin de l'œil que faire se pourra, prenant garde qu'il ne coupe le ligament du grand canthus, (ce qui rendroit l'œil éraillé,) & qu'en faisant une petite scarification sur l'escarre on dilate la fistule jusques dans son fond, afin qu'elle soit capable de recevoir le cautere actuel. Les autres mieux fondés, ce me semble, prétendent qu'on doit ouvrir cette fistule avec le bistouri droit E. en faisant une petite incision en forme de croissant, pour s'éloigner de la jonction des paupieres, (*a*) & que l'incision aille jusques sur l'os découvert auquel on applique de petits bourdonnets FF. de charpie séche pour absorber le sang & les humidités, posant ensuite le reste de l'appareil, pour attendre au lendemain à y mettre le fer chaud.

Préparation & précaution pour cautériser.

L'heure de cauteriser étant venue, & tout se trouvant prêt pour cet effet, le malade sera assis dans un fauteüil de commodité qui aura une oreiller pour lui appuyer la tête du côté, on relevera l'appareil pour reconnoître avec une sonde G. si l'os est bien découvert; puis avec une compresse H. & un bandeau I. on couvrira l'œil sain, afin que le malade n'ait point l'apprehension du feu: on

(*a*) On doit s'éloigner de la jonction des paupieres de trois ou quatre lignes. Mais si la carie s'étendoit au-delà de l'os unguis, ce qui arrive quelquefois, & qu'on ne put sans couper le tendon du muscle orbiculaire la découvrir pour y porter les remedes convenables, il faudroit couper ce tendon en portant le bistouri par dessous, sans craindre, comme les Anciens, que l'œil devienne éraillé. Feu M. Arnaud a fait voir par plusieurs experiences, que cet éraillement ne vient que de la section de la commissure des paupieres, ou de ce que l'on a fait l'incision trop près de la commissure, & non de la section du tendon du muscle orbiculaire.

met sur l'œil voisin de la fistule une compresse K. trempée dans des eaux refrigerantes, laquelle va jusques sur la temple étant percée au droit de la fistule. Cette compresse doit être étendue proprement pour ne point nuire à l'Opérateur & ainsi moüillée pour empêcher que le feu n'agisse sur les parties voisines. La sonde G. qu'on refourre dans la playe sert à conduire jusques sur l'os un petit entonnoir L. qui a un manche M. pour le tenir de la main gauche. On retire la sonde après qu'on a posé l'entonnoir, dans le trou duquel on insinue une fausse tente de charpie N. pour tarir le peu d'humidité qui pourroit abreuver le fond de la playe, & l'os étant sec on prend de la main droite le cautere actuel O. tout rouge qu'on plonge dans la cavité de l'entonnoir jusqu'à l'os, l'y appuyant légerement. (a) On en remet un second P. quand on croit que le premier n'aura pas suffi pour faire impression à l'os & pour dissiper toutes les humidités dont il est pénétré; c'est pourquoi on en fait toujours chauffer deux dans ce réchaux Q.

(a) On doit non-seulement penetrer jusqu'à l'os, mais le briser avec le cautere, & percer la membrane pituitaire qui le touche, pour faire une nouvelle route aux larmes, comme on l'a déja dit.

On est sûr d'avoir percé l'os & la membrane, lorsqu'il sort de la fumée par le nez, ou qu'il tombe du sang ou de la serosité dans la gorge du malade, il faut prendre garde de ne pas laisser long-tems le cautere dans l'entonnoir, qui étant échauffé, bruleroit la peau des paupieres dans l'endroit de leur commissure, & occasionneroit par consequent l'éraillement après la guérison.

Les meilleurs Praticiens ne se servent plus du cautere actuel lorsque l'os unguis est seul carié. Il y en a même beaucoup qui ne s'en servent pas pour toucher la carie de l'avance de l'os maxillaire, celle de la partie inférieure de l'os coronal ou celle de l'os planum. Ils se contentent d'y appliquer la pierre infernale, & les remedes qui dessechent les portions d'os alterés.

Pour detruire l'os unguis, & former une nouvelle route aux larmes sans le secours du cautere actuel, on

plein de feu. Ensuite on retire cet entonnoir, dont l'usage est non seulement de conduire les cauteres actuels, mais encore d'épargner au malade la sensation douloureuse du feu.

Pansement de la playe.

La cauterisation ayant été faite, on boure la playe avec de petits bourdonnets de charpie; (a) par dessus lesquels on met un petit emplatre de ceruse R. d'une figure convenable à la partie, couvrant l'œil d'un défensif & d'une compresse triangulaire avec le bandage ordinaire pour la fistule lacrymale: on le fera avec cette bande T. dans la suite du pansement il faut empêcher que la chair ne se reproduise en trop grande abondance; & qu'elle ne recouvre l'os avant qu'il soit exfolié: c'est pourquoi dès qu'elle surmonte il faudra la consumer avec les poudres & les onguens dont je vous ai parlé. Quand on croit que cette separation de l'os a été faite, ce qui n'est pas toujours sensible, mais ce qu'on peut conjecturer assez sûrement par une bonne chair qui vient de l'os & qui y est

brise cet os & l'on perce la membrane pituitaire avec le poinçon d'un trocar qu'on porte perpendiculairement dessus. Quand cet instrument a percé la membrane, ce qui doit mieux faire que tout autre instrument mousse qui peut la décoler, il sort du sang par le nez, & il en tombe dans le gosier du malade. On tourne le poinçon du trocar pour achever de briser l'os. On retire les petites pieces osseuses qui se presentent; les autres tombent dans la suite avec la supuration.

(a) Lorsqu'on a percé l'os unguis & la membrane pituitaire avec le cautere ou avec le poinçon du trocar, il faut avant de remplir la playe de charpie, introduire dans l'ouverture qu'on a faite une tente de charpie, ou de toile, ou d'éponge préparée, ou de plomb, ou de bois, les tentes de bois & celles de plomb sont plus solides que les autres, & il n'est pas nécessaire de faire de compression pour les maintenir. Si les chairs croissent trop dans la suite, on les consume avec la pierre infernale pour entretenir l'ouverture exterieure jusqu'à ce qu'on ait fermé & cicatrisé le nouveau canal. On retire alors la tente & l'on cicatrise l'ouverture externe.

fortement attachée, on laissera incarner la plaie & on en procurera la cicatrice. (*a*)

Je finis, Messieurs, cette Démonstration par deux Opérations qui sont de notre sujet, & qui bien que peu considerables en aparence ne demandant pas toute l'industrie du Chirurgien, ont pourtant des utilités assez grandes, l'une est d'empêcher les enfans de loucher, & l'autre de mettre un œil de verre à la place de celui qui a été perdu.

De Deux opérations moins importantes, mais frequentes.

LES enfans sont louches, ou naturellement quand ils apportent ce vice en naissant, ou par accident pour avoir été couchés dans un faux jour où la lumiere leur venoit de côté, au lieu qu'on doit toujours situer le berceau en sorte qu'ils ayent les pieds tournés vers la fenêtre durant le jour, & le soir la chandele vis à-vis deux; car ils ne manquent jamais de tourner leur vûë du côté de la lumiere, ce qui fait prendre dans une autre situation de leur lit la méchante habitude aux muscles de tirer le corps de l'œil inégalement. Dès qu'on apperçoit ce défaut, il y faut mettre ordre par le moyen des besicles V. qui dirigent leurs yeux & les accoutument à regarder chaque objet droit au devant d'eux en se tenant dans une situation parallele l'un par raport à l'autre. Les besicles sont des instrumens faits d'ébeine creux dans leur milieu du côté qui regarde les yeux, & percés d'un petit trou où quelquefois on met un verre qui conserve encore ces organes, qu'on doit mu-

(*a*) Il reste quelquefois un larmoyement après l'operation quoiqu'elle ait été bien faite. Peut-être cela vient-il de ce qu'on a dechiré les parois du sac lacrimal en enfonçant l'os unguis. Si ce dechirement s'est étendu jusqu'à la portion de ces parois où aboutit la réunion des points lacrimaux, il paroît necessaire que ce petit canal se bouche & se cicatrise, parce que cette portion déchirée servoit à maintenir son ouverture. Il faudroit donc chercher un moyen pour empêcher cet inconvenient & entretenir l'ouverture de ces petits canaux.

nir de ses besicles jour & nuit pendant quelques années, si on veut redresser sûrement une vûë qui aura été long-tems tournée de travers.

QUoique la fabrique & l'application des yeux de verre, ne semblent être à présent que du ressort des Oculistes, c'est néanmoins une opération de Chirurgie, laquelle est comprise sous la quatriéme espèce qu'on appelle protèse, & qui ajoute à la nature ce qui lui manque. Quand un homme a perdu un œil par quelqu'accident que ce soit on en fait faire de crystal tel que l'un de ces deux marqués X. & Y. de même figure que l'œil qui reste, & même un peu plus grands, car ils doivent être enclavés sous la paupiere pour y pouvoir tenir. Ils sont peints de la même couleur que le naturel, & on les fait cuire au fourneau, comme le verre peint des Eglises. Quand l'œil artificiel est bien placé, il paroît comme l'autre, excepté qu'il ne peut pas se mouvoir si ce n'est quand le corps de l'œil aveugle n'etant pas fort attrophié & ressérré, le verre peut s'ajuster dessus; car alors on lui voit quelque mouvement qui dépend de celui du globe de l'œil sur lequel il est placé. Ceux qui s'en servent sont obligés d'en avoir plusieurs de reserve, parce qu'ils peuvent tomber & se casser. Par le moyen de ces yeux artificiels on corrige une difformité choquante, & de la maniere qu'on les fait aujourdhui il y faut regarder de près pour s'appercevoir que c'est l'art qui a réparé le défaut de la nature. (*a*)

De l'œil artificiel.

(*a*) Pour placer un œil de verre, il faut que le volume de l'œil dont on a perdu l'usage, soit diminué au moins d'un quart de sa grosseur ordinaire: car s'il étoit entier on seroit obligé de le diminuer de cette maniere. Un aide écarte les paupieres avec le doigt ou avec un speculum oculi. Le Chirurgien passe, par le moyen d'une aiguille, un fil au travers de l'œil, à peu près à une ligne de la cornée transparente. Il en forme une anse dont il tient les extrêmités, pendant qu'il coupe circulaire-

Mais quoiqu'on fasse porter à des enfans louches des besicles ou d'autres masques semblables, pendant des années entieres, il est néanmoins très-rare que leur vûe se redresse par ces sortes d'instrumens, c'est-pourquoi je conseillerois de tenter d'autres moyens, qui seroient par exemple, d'assujettir les globes des yeux dans une situation droite, ou un peu plus tournée du côté opposé à celui où ils se dirigent par dépravation, y employant des espéces d'yeux artificiels ou des demi-spheres creuses qu'on assureroit par quelques bandelettes, & dans lesquelles les yeux seroient fixement engagés par la même mécanique dont on use pour redresser des tailles qui se déjettent.

D'ailleurs il seroit à propos d'appliquer sur la partie foible, je veux dire, sur celle d'où les yeux s'éloignent, un cataplasme fortifiant, & de l'autre côté, quelque chose de piquant ou d'incommode qui obligeât continuellement la personne à s'efforcer de les en retirer, ce qui les affermiroit dans le bon état où l'on a dessein de les mettre.

De plus, comme on a remarqué que les yeux de tous les louches étoient fort voutés en devant, & qu'ils s'y terminoient presqu'en pointe, d'où il arrivoit qu'ils ne pouvoient bien voir que de près, & en se dirigeant de travers, d'une maniere désagréable, il faudroit que la concavité des demi-spheres fut applatie, ensorte que ces organes en s'y moulant y contractassent une figure plus convenable au naturel.

ment la cornée opaque avec un bistouri à une ligne de la cornée transparente. Quand il a commencé avec le bistouri, il peut achever avec des ciseaux. Il emporte toute la cornée transparente & l'iris. Il panse l'œil avec un défensif, & il saigne le malade pour prevenir les accidens. Le globe de l'œil se resserre peu à peu, se referme, & la playe se guerit. L'œil artificiel reçoit des paupieres & de ce qui reste de l'œil un mouvement qui imite le naturel.

Fin de la Sixiéme Démonstration.



OPERATIONS DE CHIRURGIE.

SEPTIE'ME DEMONSTRATION.

De celles qui se pratiquent à la Face.

DU POLYPE.

Puisqu'il est vrai, Messieurs, que toute la science du Chirurgien, n'a point d'autre fin que de maintenir ou de rétablir l'homme dans la juste proportion de toutes les parties de son corps, c'est ici principalement où il doit redoubler son application & employer toute son adresse pour conserver à la face cette perfection qu'elle a reçuë de l'Auteur de la nature. Cette partie quoique l'image de Dieu, n'est pas moins attaquée par des maladies que le reste du corps; c'est aussi ce qui fait qu'elle ne nous fournit pas moins d'occasions d'exercer notre industrie: & comme les opérations qui regardent la face demandent encore plus de délicatesse que celles qu'on fait aux autres parties,

Le but de la Chirurgie.

je vais tâcher de vous les démontrer avec toute l'exactitude possible. Elles feront tout le sujet de notre entretien.

On fait tant de differentes opérations à la face qu'il nous seroit impossible de les renfermer toutes dans une journée ; & quoique nous expliquâmes hier celles des yeux avec celles de la tête, vous verrez que celles qui resteront suffiront pour remplir la Démonstration d'aujourdhui. Je commence par celles du nez.

L'Etimologie de polype dérivé de deux mots grecs, sçavoir de *poly* qui veut dire beaucoup, & de *pous* qui signifie pied ; parce que la chair qui fait cette maladie est semblable au poisson marin, dit polype, en ce qu'elle a beaucoup de racines qui ont du raport avec les pieds de ce poisson, c'est-pourquoi les Latins lui ont donné le nom de *multi pedes*.

C'est une excroissance de chair fongueuse & superflue qui se forme & s'accroît dans les narines où elle incommode la respiration. Le polype est ordinairement attaché à l'os cribleux ou etmoïde, & souvent aux lames osseuses du nez, lesquelles étant spongieuses peuvent plûtôt le produire que les os propres du nez qui sont d'une substance plus dure.

Son origine. Les polypes succedent très-souvent aux ozènes & aux ulceres du nez causés par fluxions d'humeurs âcres & attrabilaires qui ayant corrodé la membrane dont les lames osseuses du nez sont couvertes donnent lieu à cette chair de s'engendrer & d'augmenter tous les jours & d'autant plus facilement qu'on n'y peut pas porter de remedes pour la consumer dans son commencement. (*a*)

Les

(*a*) Il faut distinguer deux sortes de polypes. Les uns sont des excroissances, formées par l'engorgement des glandes qui tapissent les parois de la membrane pitui-

Les humidités surabondantes qui tombent sur cette partie, & un sang pituiteux & crud, lui servent de nourriture ; ce sang n'étant pas de qualité à produire de bonnes chairs & à être transformé en la substance des parties, il remplit les porosités des lames du nez, où trouvant quelques bouts des fibres de la membrane musqueuse, hors de son tissu, il les anime & en forme les racines d'un polype, qu'il fomente & qu'il pousse de telle sorte que non-seulement cette excroissance remplit les narines, mais elle se fait voir encore dans la bouche derriere la luette ; quelquefois même elle se prolonge jusqu'à descendre dans le conduit dans la trachée-artere, en danger de suffoquer le malade en dormant, si on n'y prenoit pas garde.

Il y en a qui occupent tellement les narines, que le nez en devient dur & schireux : on ne respire pour lors que par la bouche avec beaucoup de peine, & comme en ronflant. Quand les deux narines sont ainsi tout-à-fait bouchées, le mal est presque incurable, parce que cette obstruction qui empêche le passage de l'air si nécessaire à la vie, étant dans un endroit fort profond, & ayant quantité de branches, est très-difficile à lever par l'extirpation de ces productions. On prétend que les chevaux sont fort sujets à cette incommodité qui les rend poussifs.

Si nous jettons les yeux sur la structure de la membrane interieure du nez, nous verrons qu'elle a grande part à la génération du polype, parce qu'elle est très-capable de donner fondement & matiere à des excroissances, étant épaisse, spongieuse, toute penetrée & abbreuvée d'une humeur gluante qu'elle separe du sang par la proprieté du

La membrane pituitaire est disposée à les produire.

taire, les autres sont des extensions de cette membrane alongée peu à peu. On pourroit donner aux premiers le nom de polypes vasculaires, & aux autres celui de polypes vesiculaires.

tissu de ses fibres & de la configuration de ses pores, ce qui contribue beaucoup à la formation de ces chairs fongueuses & surabondantes.

Pour avoir une idée de leur generation, il n'y a qu'à faire réflexion que le sang peut être chargé de parties visqueuses, soit par l'usage de certains alimens indigestes, soit par le vice des fermens & des filtres naturels, de maniere que ces parties embarassantes ne pouvant suivre les autres principes de cette tumeur, les abandonnent, sur tout dans les endroits, comme les cavités du nez, où il y a très-peu d'organes qui hatent le cours des humeurs: les mucosités s'accumulant donc dans la membrane qui tapisse l'interieur des narines, la gonflent en dilatant ses vaisseaux & ses glandes autant que ses fibres sont excitées à se pousser & à s'étendre par l'irritation de ces matieres qui fermentent & s'aigrissent par leur sejour.

Ses diverses especes. On remarque cinq especes de polypes. La premiere est comme une membrane fongueuse & molasse ressemblant à la luette relachée; elle s'attache au cartilage du milieu du nez, & se remplit d'une humeur tenace & pituiteuse. La seconde est une chair blanchatre, éminente, ronde & molle au toucher; elle provient d'un sang phlegmatique, & s'accroit insensiblement jusqu'à occuper toute la cavité d'une narine, & quelquefois celle de toutes les deux. La troisiéme est une chair plus dure, de couleur brune, un peu douloureuse, engendrée d'un sang grossier, mélancolique, & presque brulé, faute de lymphe qui le delaye. La quatriéme est une tumeur dure, semblable à de la chair desséchée à la fumée, quand on la touche, elle fait du bruit comme si on frapoit sur un corps solide, elle est insensible & on la peut mettre au rang des schirres confirmés. La cinquiéme est une ou plusieurs tumeurs carcinomateuses attachées au cartilage du nez, & produites d'un sang mélan-

colique & aduste; elles sont douloureuses & tiennent de la nature du cancer. De toutes ces espéces, les unes sont sans ulceration, quoiqu'elles rendent une humidité sanieuse & visqueuse, les autres sont ulcerées, & il en découle sans cesse une sanie fetide d'une horrible puanteur.

On connoit le polype par la vûe & par les symptômes. Pour le découvrir à l'œil il n'y a qu'à faire pancher en arriere la tête du malade qu'on aura mis au jour; car on verra une tumeur qui remplissant la narine, monte & descend selon les mouvemens de la respiration, & s'il étoit mal aisé de la faire paroitre de cette maniere, il faudroit avec le *speculum nasi* E. dilater la narine pour voir jusques dans son fond. Les accidens qui l'accompagnent & le manifestent, sont que le nez devient plus gros par la tumeur qu'il renferme, le malade ne respire qu'avec peine à raison de l'embarras qui est dans le passage de l'air, en respirant comme s'il ronfloit, il a toujours la bouche ouverte en dormant. Moyen de connoitre le polype.

Le jugement qu'en doit faire un Chirurgien, dépend de la nature du polype; ceux qui sont carcinomateux & chancreux sont incurables, ce qu'il connoitra par la dureté de l'excroissance, sa lividité, sa puanteur, sa douleur, sa couleur plombée & son adhérence aux lames osseuses. Il ne faut point toucher à de tels polipes, mais ceux qui sont indolens, mols, flasques, blancs ou rougeâtres se peuvent guérir; c'est sur ces derniers qu'il est permis d'entreprendre l'opération. Du prognostic.

Les Auteurs nous proposent cinq manieres de la faire. 1°. Par contusion. 2°. Par cautérisation. 3°. Par ligature. 4°. Par incision. 5°. Par arrachement. Je vais vous faire voir les moyens qu'ils nous donnent pour y réussir, & vous jugerez quelle est la meilleure méthode. Plusieurs manieres d'operer.

Ils veulent qu'on se serve de corrosifs aux pe-

tits polypes qui ne sont gueres avant dans le nez & qui succedent à quelques ulceres de cet organe : à ce dessein ils recommandent le calcantum, la chaux, l'orpiment, ou l'esprit de vitriol pour les consumer peu-à-peu. (a)

La cautérisation avec le cautere ou potentiel ou actuel s'est anciennement pratiquée aux polypes de grosseur mediocre & dont la base étoit large. Ils dilatoient la narine avec le *speculum nasi*, afin d'y introduire ensuite une canule qu'ils posoient sur la tumeur & par la cavité de laquelle ils portoient un bouton de feu qui brulant cette chair en faisoit un grésillement comme quand on rotit du boudin : l'escarre que le feu avoit faite étant tombée, ils recommençoient la même application, & continuoient ce manége jusqu'à ce que toute la tumeur fut emportée.

Ils conseillent la ligature aux tumeurs grêles qui sont étroites dans leur racine, & ils prétendent qu'elle peut réussir en pratiquant de cette sorte: on prendra une grande aiguille courbe C. de plomb ou de fil de léton, & on l'enfilera d'un gros fil ciré B. dans le milieu duquel on fera un nœud-coulant qu'on mettra sur le bord d'une pincette à bec de corbin A. comme si on vouloit faire la ligature de l'extrêmité d'un vaisseau. On empoignera la tumeur avec ce bec de corbin, puis on coulera jusqu'à la base de cette excroissance le nœud dont on la serrera, après qu'on aura passé l'aiguille par la narine, & qu'on l'aura retiré par le palais ; car cette aiguille amenant avec elle un des bouts du fil, on le retirera en même tems qu'on tiendra l'autre bout qui sera resté hors du nez, & ainsi resserrant tous les jours le fil, on fera à la fin sépa-

(a) Les Praticiens préferent à present à ces corrosifs le beurre d'antimoine & la poudre de sabine mêlée avec celle d'ocre. L'eau d'alun a quelquefois guéri des polypes vesiculaires qui commençoient à naître.

rer & tomber le polype. Cette ligature est bien inventée, mais je la crois de difficile execution.

Ceux qui opérent ici par l'incision ont prétendu avoir mieux rencontré, & veritablement cette maniere a été en pratique pendant plusieurs siécles, & approuvée par Guidon & par d'autres Maitres : ils avoient inventé un instrument D. qu'ils appelloient *Polypiconspation*, de polypsis, qui veut dire polype, & de spation qui veut dire spatule, parce qu'il en avoit la figure, cet instrument fait exprès pour cette opération n'étoit tranchant que d'un côté de toute sa longueur, ils l'introduisoient dans le nez, le plus avant qu'ils pouvoient, & coulant son tranchant entre les parois de cet organe & le polype, ils le séparoient en prenant garde de ne rien couper du cartilage, ce qu'ils avoient de la peine à éviter, la cavité de la narine étant tortueuse. Quand par ce moyen ils croyoient n'avoir pas emporté tout le polype, ils fendoient l'aile de la narine jusqu'à l'os du nez, & ils tâchoient de trancher les restes de cette excroissance jusques dans les racines : l'opération faite, ils recousoient par un ou deux points d'aiguille, ce qu'ils avoient fendu de la narine. Quelques-uns de ces fameux Praticiens prenoient une ficelle à laquelle ils faisoient des nœuds, distans l'un de l'autre d'environ un pouce, & l'ayant passée par la narine pour la faire sortir par le palais, ils tiroient la ficelle tantôt par un bout, tantôt par l'autre, esperant par le moyen de ces nœuds, faire detacher les restes du polype. (a)

L'incision sujette à de grands inconveniens.

Méthode de quelques-uns.

La cinquiéme maniere est de l'arracher. Fabricius se donne la gloire d'en avoir été l'inventeur ;

(a) Ce moyen d'emporter les polypes est décrit par Fabricius d'Aquapendente. Il y a quelques années que je l'ai vû employer avec succès à la Charité de Paris, pour détruire des restes qu'on n'avoit pu arracher.

V. les Observations de M. Ledran.

on lui en doit avoir de l'obligation, puisqu'elle paroit la meilleure. On fait ſeoir le malade dans une chaiſe un peu panchée en arriere, & lui ayant tourné le viſage du côté du jour, on peut dilater la narine avec le *ſpeculum Naſi* E. pour y porter une pincette F. faite en bec de canne par ſon bout avec laquelle on pince le polype le plus haut & le plus près de la baſe qu'on peut, on la tourne enſuite un tour ou deux, en tirant doucement, on l'arrache avec ſes racines, après quoi on la laiſſe ſaigner un peu de tems, afin de decharger & de deſemplir la partie. Quand même le polype s'avanceroit juſques derriere la luette, cette production a coutume de ſuivre la branche qui ſe trouve dans le nez, parce qu'elles ſont continues l'une à l'autre. Mais ſi celle-là qui ſe montre derriere la luette étoit longue & groſſe, il ſeroit plus à propos d'arracher le polype par la bouche que par le nez, ce qu'on execute aiſément avec une tenette courbe G. qu'on peut pouſſer dans les fentes nazales qui ſont plus grandes que les cavités du nez, obſervant de ne pas pincer la luette qui eſt placée au dedans du polype. (*a*)

Précaution à prendre.

Suivant la deſcription que je vous ai faite de ce mal vous avez conçu qu'il avoit pluſieurs pieds ou racines par où il reçoit la nourriture; or par les quatre premieres méthodes que je vous ai expliquées, on n'ôte que le corps de la tumeur, les racines reſtant toujours, c'eſt-pourquoi il n efaut pas s'étonner ſi elle repouſſe, vû qu'il en eſt de même qu'aux plantes & aux arbres qui ne manquent pas de revenir quand on ne fait que les rompre, ou les couper raſe-terre; mais qui ne repullulent plus quand on les arrache avec leurs racines. Ayant donc extirpé de cette façon le polype avec ſes racines, on doit croire qu'il ne ſe produira plus, & Fabricius aſſure qu'il n'eſt jamais revenu à ceux à qui il a fait cette opération: J'avouerai cependant qu'il faut que ce Praticien l'ait peu ſouvent réïterée, ou qu'il ait été plus heureux que les autres, puiſqu'on voit quelques-uns de ces maux reparoitre après leur éradication, ce qui ne nous empêchera pas de convenir que cette méthode étant la moins ſujette à recidive doit être préférée aux autres.

Extirpation des reſtes du polype.

Si après que le polipe eſt arraché, le malade ſe ſent encore quelque choſe dans le nez qui l'embarraſſe, & qu'en y regardant on y apperçoive quelque petit morceau qui ſoit attaché au fond du nez, il faudra avec ces eſpeces de pinces H. faites en forme de ciſeaux qui ne coupent que par le bout, enlever ce réſidu autant qu'on le peut, parce qu'il ſerviroit de germe pour en produire d'autres.

Panſement du malade après l'opération.

Enſuite de l'opération on fait reſpirer & tirer par le nez du vin tiéde qui lave bien toutes ces cavités remplies d'humidités ſanieuſes que le polype y retenoit, il n'eſt pas beſoin d'attirer ainſi le vin

(*a*) On ne peut pas emporter par le nez les polypes qui deſcendent derriere la luette & jettent la cloiſon charnuë en devant. Car ce qu'on voit de ces ſortes de polypes dans les narines n'en eſt qu'une petite portion qui ſuit aiſément le reſte du corps polypeux, quand on l'arrache par la bouche. Pour les tirer plus facilement de cette derniere maniere & les emporter entierement, il faut à l'imitation de M. Petit couper avec un biſtouri la cloiſon charnuë du palais, & ſe ſaiſir enſuite du polype avec des pincettes courbes ou avec les doigts. Les pincettes X. dont on ſe ſert à préſent pour cette opération ſont fenêtrées par leurs extrêmités, afin de mieux tenir le corps polypeux. Il y a quelque tems que M. Morand a emporté avec ſes deux doigts deux polypes fort gros. Il mit un doigt dans la narine, & un autre dans la bouche par derriere la cloiſon, & en portant ces deux doigts de côté d'autre, il detacha les polypes que les malades cracherent à differentes repriſes. Cette methode eut un bon ſuccès; un de ces malades s'eſt trouvé guéri parfaitement.

& de le faire tomber dans la gorge pour s'aſſurer que le paſſage eſt ouvert ; car les malades s'en apperçoivent auſſi-tôt par la preuve courte & certaine de leur propre ſentiment, & ils jugent de la liberté que l'air a d'entrer & de ſortir, par la facilité avec laquelle ils reſpirent la bouche fermée, ce qu'ils ne pouvoient pas faire auparavant. C'eſt de toutes les opérations de Chirurgie celle dont on reſſent plus promptement l'utilité & qui fait le plus de plaiſir au malade, parce que dans le moment qu'il eſt délivré d'une incommodité ſi inſuportable, toutes ſes fonctions vitales qui en étoient ſuſpenduës ou troublées, reprenent leur train ordinaire, & s'executent ſans être retardées par aucun obſtacle.

Moyen d'arrêter l'hémorragie

Si le ſang ne coule que médiocrement, il le faut laiſſer ſortir pour ſoulager la partie ; mais s'il y avoit hemorragie, on l'arréteroit en pouſſant dans le nez avec la ſeringue T. quelque liqueur aſtringente, ou bien en rempliſſant la narine d'une tente de charpie P. aſſez longue, & trempée dans une eau ſtiptique. On panſera la partie avec des onguents qui ayent de la corroſion ; car il faut tâcher d'en conſumer toutes les racines, ce qu'on ne peut faire qu'avec des mondificatifs forts, auſquels on ajoute des poudres cauſtiques plus ou moins fortes ſelon la néceſſité. J'en ai vû panſer un avec une poudre qui venoit de Montpellier, & qu'on diſoit infaillible pour empêcher la renaiſſance de cette chair, néanmoins ſix mois après elle revint comme elle avoit déja fait deux autres fois, quoiqu'elle eût été arrachée par un des plus experts Chirurgiens de Paris. On ſe ſert d'une petite canule O. qu'on emplit de poudres rongeantes, & qui a ſon fond un peu large pour les contenir. Ces poudres doivent être fines comme du tabac d'Eſpagne, afin que par la reſpiration elles ſoient attirées en haut, & ſe répandent dans toute la partie interne du nez. Sur la fin de la cure on ſeringue des eaux

Uſage des poudres & des eaux.

vulneraires & deſſicatives pour tarir les humidités qui ne ſont que trop abondantes en ces endroits. Enfin on fait de ſon mieux pour obtenir une ſanté conſtante.

Regime pour les malades.

Le polype eſt une des maladies qui demandent le plus de précautions ſur le regime univerſel : il ne ſuffit pas d'avoir avant l'opération préparé le malade par ſaignées, purgations & diétes convenables, ni même d'avoir parfaitement executé cette opération, d'avoir pendant la cure contenu le malade dans les bornes que l'art preſcrit, & de l'avoir bien guéri, il faut encore après la guériſon le traiter de la même maniere que ſi on étoit ſûr qu'il dût renaitre un autre polype : Pour cet effet on appliquera un cautere au bras, ou au derriere de la tête, on purgera frequemment ; & on fera uſer de priſannes ſudorifiques, compoſées avec l'eſquine, la ſalſepareille & le gayac.

De l'opération qu'on fait pour l'ozœne.

IL vient dans le nez un ulcere ſordide qu'on nomme *ozœne*, mot derivé du verbe grec *ozein*, qui veut dire ſentir mauvais. Ceux qui ont de ces ulceres ſont puants, on ne peut leur parler de près ſans être frapé d'une odeur très-déſagréable, qui fait qu'on ne les peut ſouffrir en compagnie ; on les appelle des punais, & on tient que ce défaut eſt une raiſon pour ſe démarier.

Cette maladie tire ſon origine des humeurs âcres & corroſives qui tombent ſur cette partie, qui l'ulcerent & la corrodent. Ceux qui ont le nez écraſé y ſont ſujets, parce qu'ayant le dos du nez enfoncé en dedans, au lieu de l'avoir élevé au dehors, il ſe forme au paſſage des narines un rétreciſſement lequel empêche l'écoulement des humeurs excrementicielles qui doivent ſortir par le nez : quand ces humeurs ont beaucoup d'acreté, elles ulcerent l'endroit qui les arrête, & quand elles en ont peu, elles abbreuvent les membranes

Cauſe de ce mal.

qui en deviennent plus épaisses, & par là resserrent de plus en plus ce même passage ; d'où il arrive que ces gens-là ayant de la peine à recevoir l'air par le nez, ne font que renifler.

Cure de ces ulceres.

Pour guérir ces ulceres, il faut aider à la nature, parce qu'ils ne se guerissent point d'eux-mêmes, il s'y fait des croutes qui tombent de tems en tems, & ils sont entretenus tant par la conformation vicieuse de la partie que par des mucosités qui doivent passer sans cesse par ces égouts. On examinera avec soin s'il n'y a point une cause verolique qui fomente ces maux, parce qu'en un tel cas il faudroit aller au grand remede : mais si on ne soupçonne point un tel virus, on fera en même tems les remedes & géneraux & particuliers qui doivent être dessicatifs pour absorber les humidités d'où la maladie provient : l'usage de la ptisane sudorifique, des poudres de cloportes, & du mercure y est souverain, & on portera sur l'ulcere des remedes qui le puissent mondifier, dessécher & incarner : on fera respirer par l'entremise de cette petite canule O. les poudres de sabine, d'écorce de grenade, de racines d'iris, d'alun calciné, & de couperose : & enfin on mettra en pratique cette petite opération tant recommandée par nos Anciens, & que je vais vous faire voir.

Utilité de la canule.

On prend une canule de fer ou d'argent, emmanchée pour être tenuë plus ferme & de grosseur proportionnée à la narine, assez longue pour aller jusqu'à l'ulcere, & même par de là : elle n'est point percée par l'extrêmité qui entre dans ce nez, & elle a une petite platine à son entrée, elle est ici marquée K. On introduit cette canule dans le nez en la tenant de la main gauche, & ensuite on prend de la droite un petit cautere actuel I. dont le bout est fait en noyau d'olive, on le pousse dans la canule, où on le laisse tout le tems qu'il faut pour échauffer jusqu'à ce que le patient ne la puisse

plus supporter par la trop grande chaleur. Alors on retire le cautere, & peu après on y en raporte un autre M. pour continuer à échauffer la canule, & par consequent l'ulcere qu'on prétend dessécher par ce moyen en consumant les humidités dont il est abbreuvé ; c'est pourquoi l'on a deux cauteres, afin qu'on puisse chauffer l'un pendant qu'on se sert de l'autre : il faut recommencer le lendemain la même chose, & la renouveller tous les jours durant un tems considerable qu'il appartient au Chirurgien de déterminer selon que l'opiniatreté de la maladie l'obligera de continuer à se servir de ce remede.

Du retablissement d'un nez coupé.

Le nez peut recevoir toutes sortes de playes, mais celles qui requierent une opération plus prompte, c'est quand par une coup d'estramaçon donné sur le dos du nez il est presque separé du visage & tombé sur la bouche : il faut aussi-tôt le remettre en sa place, & faire un point d'aiguille à sa partie supérieure & dans son milieu. Ce point d'aiguille s'accomplit avec une aiguille courbe N. enfilée d'un fil ciré, on commence à coudre de dehors en dedans par la partie inferieure de la playe, laquelle on appuye avec le bout d'une canule courbée, afin que l'aiguille passe plus vîte ; l'on continuë d'en faire autant à la partie superieure de dedans en dehors, & on lie les deux bouts du fil sur une petite compresse à la partie la plus haute du nez. Je crois qu'il est inutile de faire encore deux points, un à chacune des ailes du nez, car le bandage nazal y supplée, d'autant plus qu'on ne doit faire au visage que le moindre nombre de points que la nécessité requiert, afin d'éviter la difformité des cicatrices qu'ils y laissent. On met sur la playe ce plumaceau Q. couvert du baume du Perou ou de celui d'Arcæus, puis l'emplatre D. & la compresse S. par dessus, ensuite la bande T. qui

Comment on recoud un nez coupé.

Du pansement de la playe & du bandage qu'on y pratique.

est à quatre chefs qu'on attache au bonnet, & dont on fait le bandage nazal. Il faut remarquer que l'emplatre, la compresse & la bande doivent être percés pour la liberté de l'entrée & de la sortie de l'air. Ce bandage sera appliqué avec dextérité, prenant garde de ne point tirer un des chefs plus que l'autre pour éviter de rendre le nez tortu, n'y ayant plus de remede, quand il seroit une fois cicatrisé dans une mauvaise situation.

Histoire sur ce sujet.

La femme d'un Notaire de Paris, jalouse de la femme d'un Boucher du Faux-bourg Saint-Germain, qu'elle s'imaginoit être la maitresse de son mari, alla un matin trouver la Bouchere dans son étau, & après lui avoir fait les reproches que ses soupçons lui inspiroient, elle prit un des couteaux de la boucherie, & lui en donna un coup sur le nez, elle le lui abatit presqu'entierement, il pendoit en bas ne tenant plus qu'à une des aîles & un peu à la colomne du nez, l'autre aîle étant toute coupée : on le lui recousit à l'instant : il reprit, & il n'y resta que très-peu de difformité : je raporte cet exemple afin d'enhardir le Chirurgien d'en user de même en pareille occasion.

Consequence à tirer pour la pratique.

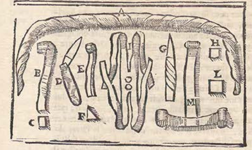
Les Juges inventerent un nouveau suplice pour punir la femme du Notaire, ils la condamnerent à avoir une fleur de lis au front appliquée par un fer ardent, ce qui ne fut pas executé, parce que le Roi ayant trouvé ce jugement trop cruel, lui donna sa grace. Le Parlement de Paris se croyoit autorisé par celui de Toulouse, lequel avoit condamné à mort une femme de chambre pour avoir aidé à sa maîtresse à couper le nez à la femme d'un Peintre par un motif de jalousie qu'avoit conçu la maitresse contre cette femme. La Dame qui étoit femme d'un Conseiller, fut sauvée.

Il ne faut pas croire qu'on puisse faire reprendre un nez quand il est totalement coupé. On nous dit cependant que des voleurs ayant la nuit atta-

qué des passans, un de ces brigans reçut sur le nez un coup qui l'abbatit entiérement, & qu'étant allé pour se faire panser, le Chirurgien demanda le nez pour le recoudre ; que ses camarades sortirent aussitôt & allerent couper le nez à un malheureux qu'ils rencontrerent en chemin & qu'ayant apporté ce nez au Chirurgien, il en fit la suture, par le moyen de laquelle cette partie fut entée, & prit sur ce qui restoit du nez du voleur comme auroit fait une greffe à un arbre. On raconte aussi qu'un Chirurgien fit une incision au bras d'un homme qui venoit d'avoir le nez coupé ; qui lui mit l'endroit saigneux du nez dans l'incision ; que par un bandage il le tint quelque tems dans cet état, & que le nez s'étant collé avec la chair du bras, l'Opérateur en coupa autant qu'il en falloit pour figurer un nez, & que par cette opération il lui en substitua un à la place de celui qu'il avoit perdu. Je crois ces histoires apocrifes, & je les prens plûtôt pour des contes faits à plaisir, que pour des faits veritables.

(a) On lit dans differens Auteurs plusieurs experiences qui prouvent qu'un nez entiérement separé du corps peut y être réüni, cela paroit néanmoins difficile à croire. Mais il semble naturel qu'un nez dont on vient de couper le bout s'unisse au bras auquel on aura fait une incision, & qu'on puisse, en coupant du bras ce qui est nécessaire, reparer en quelque façon la difformité du nez. Taliacot a fait un traité pour justifier cette pratique dont il est le restaurateur, & Fabricius Hildanus raporte un exemple du succès de cette opération.

FIG. XXXVIII. POUR LES SAIGNEÉS DE LA TÉTE.



Des ſaignées qui ſe pratiquent à la face.

QUoiqu'on doive avoir grand ſoin de conſerver la face plus qu'aucune autre partie, on eſt cependant obligé à la ſoumettre à la lancette du Chirurgien : les differentes maladies qui l'affligent ſouvent, demandent qu'on y faſſe beaucoup de ſaignées. On y ouvre des veines & des arteres. Des premieres il y en a quatre qui ſont, la préparate, l'angulaire, la veine du nez, & les ranules, & des arteres il y en a deux, ſçavoir celle de la temp e, & celle de l'oreille.

Deſcription de la préparate.

CEtte veine que vous voyez dans la partie moyenne du front, s'appelle la préparate, elle deſcend en droite li ne depuis la ſuture ſagitale juſqu'au milieu du ſourcil, & elle reçoit le ſang qui a arroſé la partie antérieure de la tête, pour les porter dans les jugulaires externes d'où il paſſe dans les ſouclavieres, & de là dans la veine cave deſcendante pour être verſé dans le cœur, c'eſt cette groſſe veine qu'on voit ſi enflée à ceux qui ſe mettent en colere, & qui paroît plus aux

gens obſtinés qu'aux autres. Quand le Médecin en a ordonné la ſaignée, c'eſt au Chirurgien à l'executer; & pour s'acquiter de ſon miniſtere, il faut qu'il faſſe un bandage au col avec un mouchoir roulé comme un boudin A. & pareil à celui que nous avons montré dans la ſaignée de la jugulaire, obſervant de ne point trop preſſer le paſſage de l'air : on doit avoir préparé une bande B. & une compreſſe C. l'une & l'autre auſſi grande que pour la ſaignée du bras ; la lancette D. dont on ſe ſervira, ne doit pas être differente de celle qu'on employe aux autres ſaignées. La veine étant ſuffiſamment enflée, on l'ouvrira promptement, afin de ne pas tenir trop long-tems la gorge ſerrée. On ne doit point faire cette ouverture en plongeant de crainte que la pointe de la lancette ne pique le pericrâne qui eſt directement ſous la veine, mais il faudra ouvrir ce vaiſſeau un peu de biais, & lorſque la pointe de la lancette y ſera entrée, on fera une élevation de cet inſtrument pour couper tant ſoit peu plus de la peau que de la veine. L'ouverture faite il faut relacher un peu la ligature du col, pour faciliter la reſpiration au malade ; mais il ne faut pas la deſſerrer beaucoup; car le ſang ne viendroit plus. Quand on en a tiré la quantité ſuffiſante, on ôte tout-à-fait la ligature du col, & incontinent le ſang ceſſe de ſortir, parce qu'il trouve ſa route ouverte pour aller au cœur. On met la compreſſe ſur l'ouverture, & la bande par deſſus, on tourne cette bande au tour de la tête comme on feroit un bandeau, on peut la defaire dès le lendemain, car c'eſt de toutes les ſaignées la plus aiſée à guerir.

Ce qu'on doit obſerver pour ouvrir ce vaiſſeau.

Deſcription de la veine angulaire.

LA ſaignée de la veine angulaire n'eſt guere plus difficile. On appelle ainſi ce vaiſſeau, parce qu'il eſt placé dans le grand angle de l'œil, c'eſt cette veine qu'on voit entre le coin de l'œil & le

nez, elle reçoit le sang qui a été porté au corps de l'œil & à toutes ses parties voisines, c'est-pourquoi on en ordonne la saignée aux maladies & surtout aux inflammations des yeux, pour vuider par la partie la plus prochaine le sang dont toutes ses vesicules sont engorgées.

Appareil pour percer ce vaisseau.

On prepare une bande E. d'une aulne & demie de long, pour faire au tour de la tête plusieurs circonvolutions plus étroites que pour les autres saignées afin de ne point embarasser l'œil : la compresse F. doit être triangulaire pour s'accommoder à la figure de la partie, & fort épaisse pour remplir toute la cavité de cet angle.

Maniere d'operer.

On met le malade à son séant, & on lui fait la même ligature qu'à la saignée du front. On dit au malade de fermer les yeux, & d'abord qu'on voit paroître la veine, on l'ouvre avec la pointe de la lancette, sans crainte qu'elle s'échape, parce qu'elle n'est point vacillante. On aura la prudence de ne toucher ni au perioste, ni au cartilage angulaire de l'œil qui n'en est pas éloigné. La veine étant ouverte on fait baisser la tête au malade, afin que le sang tombe dans une poilette, & ne coule point le long du visage, comme il feroit, si on laissoit le malade dans une situation droite ; car il ne faut pas prétendre qu'il puisse rejaillir de cette veine & sortir en arcade.

Du pansement.

La saignée finie, & la ligature ôtée, on essuye le visage, qui est toujours barbouillé de sang, & on pose la compresse sur l'ouverture. On met le premier chef de la bande sous l'oreille du même côté, & montant par dessus la joué, elle va engager la compresse, puis passant de biais sur le front, elle revient par derriere la tête repasser sous la même oreille, & continuer autant de tour que la bande le peut permettre : on l'arrête avec une épingle à l'endroit où elle finit, & on la laisse un jour ou deux, selon que le malade le desire, ou qu'il craint que le sang ne resorte.

D'une autre veine plus petite qu'on ouvre.

IL y a entre les deux cartilages qui forment le petit globe du nez, une veine qui ne paroit point au dehors, & que le Chirurgien est obligé d'ouvrir dans quelques maladies : c'est une saignée très-peu usitée, car outre qu'il n'y a gueres de Medecins qui l'ordonnent, c'est que la veine étant très petite, elle fournit peu de sang & par consequent elle n'est pas d'un grand secours pour le malade. On fait faire quelquefois dans les Ecoles de Saint Côme cette saignée aux aspirans dans leur chef-d'œuvre ; & voici comment ils s'en doivent tirer. On serrera le col au malade autant qu'il est nécessaire pour faire enfler les veines de la tête, & on prendra une lancette G. armée ou entortillée d'un petit linge depuis le milieu de son manche jusqu'à la moitié de la lame, tant pour marquer la longueur dont on doit l'enfoncer que pour la tenir avec plus de fermeté, & serrant le nez avec le pouce & le doigt indice de la main gauche dont le reste couvre les deux yeux du malade, afin qu'il ne soit point effrayé à la vûe de la lancette, on plongera longitudinalement de la main droite cet instrument entre les deux cartilages, la pointe montant en haut, & l'on enfoncera jusqu'à ce qu'on voit le sang sortir à côté de la lancette, ou jusqu'à l'endroit envelopé du linge, car on ne doit point passer outre, quand même la veine ne seroit pas ouverte, ce qui arrive très-souvent, parce que n'étant pas visible, c'est une saignée qu'on fait au hazard.

Précaution à garder.

Si on a été assez heureux pour attraper ce vaisseau, le malade se panchera en devant, afin que le sang qui coule tantôt en filet, tantôt goutte à goutte comme quand on saigne du nez, soit reçu dans une poilette : le col n'est pas plûtôt desserré que le sang cesse de sortir, on y met toutefois une petite compresse H. & une petite bande I. percée au droit des narines ; elle

Pansement de la playe.

eſt à quatre chefs qu'on attache avec quatre épingles au bonnet de nuit. Avant que le Chirurgien entreprenne cette ſaignée, il doit dire au malade & aux aſſiſtans qu'étant obligé de piquer à tâtons, il ne répond point de réüſſir, & qu'ainſi on ne ſoit pas étonné ſi on ne voit point ſortir de ſang.

Situation des veines ranules.

LA quatriéme ſaignée qu'on fait à la face, c'eſt celle des ranules, ce ſont deux veines ſituées ſous la langue à côté du filet, l'une à droite, l'autre à gauche. Ces veines après avoir pompé le ſang qui a arroſé & nourri toutes les parties qui compoſent la baſe de la langue, le verſent dans les jugulaires. Cette ſaignée eſt plus en pratique que les précedentes, parce qu'il y a plus d'occaſions de la faire, & qu'on en tire plus d'utilités pour le ſoulagement des malades, & particulierement dans les eſquinancies qui ſont des maladies très-frequentes. Il ne faut préparer ni bande, ni compreſſe, parce qu'on ne s'en ſert point; mais ſeulement une lancette qu'on envelope d'une bandelette qui n'en laiſſera que la pointe découverte; on fait autour du col la ligature uſitée, dont on a parlé ci-deſſus, afin que ces veines ſe gonflent, & enſuite ayant fait ouvrir la bouche au malade, & élever la langue proche le palais, on découvre aiſément ces deux veines, parce qu'elles ſont ſuperficielles; & avec la lancette G. on en ouvre une, & on perce l'autre preſqu'en même tems avant que le malade ait rabaiſſé la langue. Ayant panché la tête en avant le ſang lui coule de la bouche dans quelque vaiſſeau, afin qu'on puiſſe remarquer la quantité qu'on en aura tirée. On ouvre les deux ranules, parce que n'étant pas bien groſſes, une ſeule ne donneroit pas autant de ſang qu'il en faut pour ſoulager le malade, quelquefois prêt d'étouffer par l'abondance de ce ſang qui s'amaſſe à la gorge. Quand vous aurez ôté la ligature du col le

Moyen de les ouvrir.

ſang ne coulera plus, & après avoir fait relever la tête du malade, il faudra qu'il ſe rince la bouche avec de l'oxicrat, & enſuite avec du vin tiéde, ce qui ne manque pas d'arrêter le ſang. S'il en ſuintoit quelques gouttes, il n'y auroit qu'à baiſſer la langue & la laiſſer un peu de tems en repos ſans lui faire faire aucun mouvement.

Ce qu'on pratique après cette ſaignée.

ON ne fait l'arteriotomie qu'à la tête. Ce mot eſt derivé d'*arteria* qui ſignifie *artere*, & de *temnin* qui veut dire *couper*, parce que cette opération conſiſte dans une ouverture qu'on fait à l'artere, pour en tirer le ſang qu'elle contient. La raiſon pourquoi on la fait à la tête & non ailleurs, c'eſt que le crâne étant un corps dur ſitué ſous l'artere, on peut en la comprimant avec une compreſſe appuyer d'une bande, en arrêter le ſang avec facilité, à quoi on ne réüſſiroit pas aux autres parties du corps où les chairs ſont incapables de faire la même reſiſtance que le crâne. On ouvre l'artere en deux endroits, l'un à la temple, & l'autre plus bas proche l'oreille, à peu de diſtance de cette éminence qu'on appelle hircus, parce qu'il y vient des poils ſemblables à ceux d'un bouc. Ces ſortes de ſaignées ne ſe font point à la légere, il faut qu'elles ſoient ordonnées par les Médecins, ou qu'on en trouve la néceſſité ſi preſſante, qu'on ne voye pas d'autre moyen pour ſauver la vie, comme dans une apoplexie, les ſaignées faites ailleurs n'ayant point dégagé le malade. La ligature qui fait enfler les veines, empêcheroit ici le ſang de ſe porter dans les arteres, c'eſt-pourquoi il n'en faut point; on peut ſeulement mettre la tête du malade plus baſſe que le reſte du corps, afin que le ſang y ſoit plus aiſement déterminé. On ſe ſert de la lancette ordinaire aux ſaignées du bras. Le Chirurgien la met à ſa bouche à demi ployée, & après avoir remarqué l'artere qui lui eſt connue par la

De l'arteriotomie.

Lieux où on ouvre l'artere.

pulsation qu'il sent sous son doigt, & l'endroit qu'il croit le plus convenable, il le marque avec son ongle, il l'ouvre en faisant une ponction & une élevation comme aux autres saignées : le sang ne manque pas de rejaillir, & de sortir en arcade en sautillant continuellement. On fait ces saignées un peu plus amples que celles des veines, si les forces du malade le permettent : quand on veut arrêter le sang avec plus de sureté, on met sur l'ouverture la moitié d'une féve de marais du côté qu'elle est platte, une compresse L. par dessus, & une bande M. qu'on tourne autour de la tête, & qu'on serre un peu plus qu'à l'ordinaire. Au défaut de la féve, on met un liard dans le redoublement de la compresse, de maniere que l'artere se trouvant applatie entre deux corps durs, oblige le sang de suivre une autre route, ce vaisseau se reprend & se guérit comme une veine, pourveu qu'on le laisse ainsi bandé pendant trois ou quatre jours ; la bande est figurée en T. desorte que la branche qu'on passe par dessus la tête, empêche que les circulaires ne se déplacent. Pour confirmer ce que j'ai dit ci-devant, sçavoir, que cette opération étoit fort rare, c'est qu'en l'année 1681. étant avec le Roi à Lille en Flandres, les Médecins de la Cour m'ordonnerent d'ouvrir l'artere à un Officier de M. le Marechal d'Humieres, les Chirurgiens de la Ville me parurent fort étonnés de voir faire une pareille saignée, & ils me dirent que loin de l'avoir vû pratiquer, ils n'en avoient pas même entendu parler.

Comment on opere.

Moyen d'arrêter le sang.

Histoire sur ce sujet.



FIG. XXXIX. POUR LE BEC DE LIEVRE.



CEtte difformité où la levre superieure est fendue, a été appellée par les Grecs *Colovoma*, dérivé de *Kolovein* qui veut dire *tronquer, accourcir*, & par les Latins *mutilatio*, en françois *mutilation*, ce mot convient également aux oreilles & aux narines, lorsqu'il y manque quelque chose, mais quand le défaut est à la lévre seulement, on lui a donné le nom de bec de liévre par ressemblance aux liévres qui ont la lévre fendue de cette façon.

De l'opération du Bec de Lievre.

Les lévres peuvent etre fendue de deux manieres, je veux dire par accident comme par un coup, par une chute, ou par une playe reçue en cette partie ou naturellement lorsqu'on apporte une telle difformité en venant au monde.

Causes de ce mal.

Il se fait très-souvent des playes aux levres, parce

que les dents qui sont au dessous étant des corps durs & affermis dans leur place en laissant entre elles quelque enfoncement, ne peuvent guéres résister à l'effort d'un coup un peu rude appliqué contre les lévres qui sont d'une substance assez molle, sans les obliger de se fendre comme si on les avoit coupées avec un couteau. Ces playes ne se guerissent que par la suture, à cause du mouvement que les lévres ne peuvent pas se dispenser de faire en parlant, ou en prenant de la nourriture; & il les faudra coudre au plûtôt, parce que la playe d'une partie aussi tendre s'augmenteroit de plus en plus par ce mouvement. Quand on fait la suture immediatement après le coup reçu, on peut se passer de l'enfilée, ou de l'entortillée qui incommode à raison des aiguilles qu'on laisse dans la playe; il suffira de pratiquer l'entrecoupée en la maniere suivante. On prendra l'aiguille courbe enfilée marquée A. & avec le secours de la canule B. on la passera de dehors en dedans, puis de dedans en dehors, prenant assez de la chair pour affermir la suture & la rendre stable, on nouera les deux bouts du fil sur une de ces deux petites compresses CC. à côté de la playe, & on fera deux ou trois points selon la longueur de la playe, coupant à chacun les fils au-delà des nœuds, & couvrant le tout d'un petit plumaceau chargé d'un baume agglutinant avec un emplâtre & une compresse qu'on assurera par un bandage incarnatif.

Comment on recoud la lévre.

Quand la mutilation est naturelle, l'enfant étant né la lévre fendue comme celle d'un liévre, ou qu'elle aura été causée par une playe faite à la campagne où on aura négligé de réunir & de coudre les parties separées, qui dans la suite se feront cicatrisées loin l'une de l'autre, le Chirurgien n'y pourra remedier qu'en se servant de la suture entortillée; parce qu'en pareil cas y ayant toujours manque de matiére, soit que la nature n'y ait pas

pourvû, soit que la cicatrisation ait tellement endurci les bords de la playe qu'on ait été obligé d'en couper pour les rafraichir, & leur donner moyen de pousser & de se recoller, si on ne laissoit pas les aiguilles il seroit impossible de tenir la playe sujette, & ses bords se récarteroient au moindre mouvement. Voici donc ce qu'il faut pratiquer, soit avant, soit durant, soit après l'Opération.

De la Cure de ce mal quand il vient de nature ou qu'il a vieilli.

Avant l'Opération, on examinera la constitution du bec de liévre, car si les deux bords étoient tellement éloignés l'un de l'autre qu'on crût ne pouvoir pas les raprocher, il n'y faudroit point faire l'Operation: on aura encore égard à l'âge de l'enfant, pour ne la point mettre en usage qu'il n'ait cinq ou six ans; car un enfant à la mammelle ou qui crie fort souvent n'est point en état de subir cette Opération qui demande du repos; il faut qu'il soit dans un âge où il puisse reflechir & être sensible au malheur d'avoir cette incommodité, & que la connoissant il en souhaite la guérison & se resolve à tout endurer pour y parvenir: quand même le Chirurgien voudroit l'entreprendre avant ce tems-là, il n'y pourroit pas réussir, vû que les lévres de l'enfant ne sont pas assez épaisses ni assez solides pour soutenir les aiguilles qui sont nécessaires dans cette occasion. Mais si l'âge du sujet & l'espece de la mutilation permettent la réunion des parties séparées, il faudra disposer l'appareil tel que vous le voyez sur la planche XXXIX. & ensuite situer le malade dans une chaise tournée au jour panchée en arriere, de sorte néanmoins que le sang ne lui tombe pas dans la bouche: on lui appuyera bien la tête, & il y aura par derriere un serviteur qui appliquant ses deux mains sur les deux joués du blessé fera avancer les deux bords de la playe, l'un vers l'autre pour en faciliter la suture.

Durant l'Opération, la premiere chose que le

observation d'usage.

Chirurgien doit faire, c'eſt de voir ſi la levre n'eſt point adherente à la gencive; car ſi elle y tenoit par quelque endroit il faudroit d'abord l'en ſeparer avec le biſtouri E. prenant garde de n'anticiper ni ſur la gencive parce qu'on découvriroit l'os de la machoire, ni ſur la lévre parce qu'en la rendant ainſi plus mince la réunion s'en feroit plus difficilement. Après qu'on aura pris cette

Maniere d'operer.

précaution on pincera avec ces deux pincettes FF. les deux bords de la playe du bec de liévre, de maniere que ce qu'on voudra retrancher de ces bords paſſe au-delà des pincettes qu'on ſerrera en pouſſant à chacune leur anneau vers l'extrêmité ſuperieure, (a) puis on coupera avec les ciſeaux D. ou bien avec le biſtouri E. ſelon qu'on le trouvera plus commode, ces mêmes bords pour en faire une playe recente, rafraichiſſant l'ancienne juſques dans le fond, car s'il reſtoit de la vieille cicatrice la réunion ne s'en pourroit pas faire. Les pincettes étant ôtées on laiſſera un peu ſaigner la playe, puis l'ayant eſſuyée on prendra une de ces aiguilles droites & rondes GG dont on traverſera les levres de la playe ſoutenuës par la canule courbe B. (b) à la ſeconde aiguille qu'on paſſe eſt atta-

(a) Les pincettes ſont abſolument inutiles pour cette operation; elles meurtriſſent & contondent les lévres en les ſerrant, c'eſt pourquoi l'on ne s'en ſert plus. Le Chirurgien prend avec le pouce & le doigt indice, & coupe d'un ſeul coup, avec de bons ciſeaux, les deux bords de la diviſion l'un après l'autre, de ſorte que la playe faſſe un angle fort aigu. Si le bec de liévre eſt de naiſſance, il faut emporter un peu des fibres charnuës du muſcle orbiculaire pour procurer plus ſurement la réunion. L'artere qui entoure les levres fournit du ſang, mais lorſqu'on a raproché les bords de la diviſion, l'hemorragie ceſſe auſſi-tôt pour l'ordinaire.

(b) Au lieu d'aiguille on ſe ſert d'une eſpece d'épingle dont la tête eſt en forme d'olive, afin qu'on la puiſſe pouſſer plus aiſement, & la pointe en forme de langue de ſerpent, afin qu'elle entre plus facilement & qu'elle

ché un fil qu'on tourne autour des deux aiguilles & qu'on fait croiſer de l'une à l'autre, formant dans le milieu une croix de ſaint André, & applatiſſant les bords de la playe, par ce moyen on les approche l'un de l'autre. On paſſe la premiere aiguille tout proche de l'extrêmité inferieure de la playe, afin de ne pas laiſſer à cette même extrêmité un bout de bec de lievre plus long que l'autre: & la ſeconde aiguille ſe place entre la premiere & le nez. Le fil bien entortillé & arrêté on coupe les pointes des aiguilles ſi elles ſont trop longues avec les tenailles inciſives H. & on met deux petites compreſſes plattes II. tant ſous les têtes que ſur les pointes des mêmes aiguilles, afin que la peau n'en ſoit point offenſée par le bandage qui doit appuyer & contenir le tout fermement dans cet état.

Application des aiguilles.

Du panſement.

Après l'Operation, il s'agit de panſer la playe d'une maniere qui réponde à l'intention du Chirurgien. Si on a été obligé de déſunir la lévre d'avec la gencive, on fourera un petit linge entre ces deux parties, afin qu'elles ne ſe reprenent pas enſemble: on met ſur la playe le plumaceau K. couvert de baume blanc du Perou, puis l'emplâtre L. coupé & échancré pour s'accommoder à la partie, & par deſſus, la compreſſe M. de même figure, & enfin le bandage N. à quatre chefs, & lorſqu'il eſt poſé on l'appelle la fronde, parce qu'il en a la figure, on applique ſur la playe le milieu de la bande dont on prend les deux chefs ſuperieurs qui paſſant directement ſur les oreilles vont faire le circulaire autour de la tête, & prenant enſuite les deux inferieures on en fait reployer

Comment on fait le bandage.

faſſe une ouverture plus large. Cette épingle eſt d'or, d'argent, ou d'acier. Quand elle eſt d'or, elle a deux avantages; elle eſt plus flexible & n'eſt point ſujette à la rouille. Il eſt inutile d'en couper la pointe lorſqu'elle eſt entrée; la petite compreſſe empêche que cette pointe en pique la peau.

le milieu sous la levre pour les conduire en montant par dessus la temple & les attacher au bonnet. Ayant mis le malade dans son lit, on lui fait garder un très-grand repos, & on lui donne ses bouillons & sa boisson avec un biberon, pour les dispenser de remuer les lévres que le moins qu'il est possible. (*a*)

(*a*) On comprend encore sous le nom de bec de liévre de naissance certaine difformité singuliere de la lévre superieure, telle que celle de l'enfant dont il est fait mention dans le Mercure du mois d'Août 1734. * La lévre superieure étoit fendue & divisée depuis l'une des aîles du nez jusqu'à l'autre; l'os maxillaire, le palais & la cloison charnuë étoient aussi partagés en deux; un petit bouton de chair, qui paroissoit être une portion de la lévre, couvroit en partie une petite éminence formée par une portion de l'os maxillaire attachée à la cloison du nez & par les deux dents incisives enchassées dans cette partie de l'os maxillaire.

* V. l'ext. d'un Mémoire que j'ai lû à la Séance publ. de l'Acad. de Chirurgie.

Pour corriger ces especes de difformités, on coupe avec des tenailles incisives la partie de l'os maxillaire qui est dans l'intervale de la division, en cas qu'elle forme une saillie; car si elle est à peu près au niveau du reste des os maxillaires, on n'y touche pas. On donne deux coups de ciseaux au bouton de chair, l'un à droite & l'autre à gauche, pour en former un angle. On coupe les bords de la lévre divisée pour en faire une playe, & on raproche les deux parties. Le bouton dont on a fait un angle remplit l'intervale que les deux parties raprochées laissent entr'elles du côté du nez, dont les aîles empêchent qu'elles ne se réunissent par en haut. On passe les aiguilles ou les épingles de l'un à l'autre côté de la levre en traversant le bouton de chair, on les entoure de fil, comme à l'ordinaire. Le bandage qu'on applique ensuite, doit tendre à maintenir la lévre & empêcher que les aiguilles qui ne resistent que dans deux points, ne déchirent les parties.

La suture entortillée dont on se sert pour corriger la difformité du bec de liévre, se pratique encore pour réunir la playe qu'on fait à une des levres quand on en extirpe certaines tumeurs dures, schirreuses & souvent carcinomateuses, qu'on appelle boutons chancreux.

Pour faire cette operation, on tire un peu la tumeur

Le deuxiéme ou le troisiéme jour on leve l'appareil : si le fil étoit trop serré on le relacheroit un peu, & s'il étoit trop lache on le resserreroit; on mettroit encore sur la playe le même plumaceau couvert de baume blanc, & on auroit soin de changer tous les jours le petit linge insinué entre la lévre & la gencive : on continueroit le même pansement jusques au neuviéme ou au dixiéme jour de l'Opération, c'est le terme ordinaire pour ôter les aiguilles. Alors on détortille doucement le fil, & on le tire adroitement appuyant les doigts sur

Moyen de finir la cure.

avec le pouce & le doigt index de la main gauche; on coupe avec des ciseaux la lévre d'un côté de la tumeur, & ensuite de l'autre, de la maniere que toute la tumeur soit emportée & que la playe forme un angle le plus aigu qu'il est possible. On fait ensuite, comme on vient de le dire, la suture entortillée, par le moyen de laquelle la playe se réunit. Si l'on a fait l'opération à la lévre inferieure il faut mettre entre les gencives & la playe une petite éponge, pour empêcher la salive de passer au travers de la playe, & d'y former une petite fistule. Lorsque la tumeur occupe presque toute l'étendue de la lévre, on est obligé de faire une très-grande deperdition de substance. Il faut alors employer non-seulement la suture entortillée, mais encore la suture agglutinative & le bandage unissant, pour soutenir le grand effort que les parties qui tendent toujours à s'écarter, font sur les aiguilles.

On pratique encore la suture entortillée aux playes du canal salivaire. Quand la playe est recente il suffit d'en raprocher les bords pour procurer la réunion du canal divisé. Sans cette précaution la liqueur dont le cours est interrompu s'épancheroit continuellement sur la jouë, & la playe deviendroit fistuleuse. Il faudroit faire alors à l'interieur de la jouë, vis-à-vis de la fistule une ouverture ou fistule artificielle, par où la salive puisse prendre son cours dans la bouche; on se sert pour cela d'un instrument tranchant ou d'un cautere actuel, tel que celui qui est en usage pour l'operation de la fistule lacrimale. On coupe ensuite les callosités de la fistule exterieure, ou on les détruit avec un consomptif, pour faire une playe nouvelle, que l'on puisse réunir par le moyen de la suture entortillée.

les lévres de la playe pour éviter le récartement : on ne met plus sur la playe qu'un petit emplatre de diacalciteos pour la dessecher, & on use de ce remede jusques à ce qu'elle soit entiérement cicatrisée ; par dessus l'emplatre on met le bandage incarnatif & unissant qui sert beaucoup sur la fin de la guérison.

Deux conseils que Thevenin donne ici.

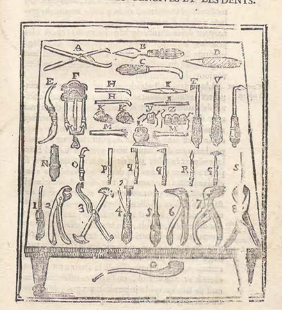
Thevenin nous propose deux choses qui regardent cette opération. La premiere, c'est que quand il y a une déperdition de substance qui éloigne trop les bords les uns des autres, en fasse deux incisions longitudinales à la peau en forme de croissant aux deux côtés du bec de liévre, pour lui permettre de s'allonger davantage : mais cet expedient n'est point convenable, puisque ces deux nouvelles playes ne feroient qu'augmenter le nombre de cicatrices avec celle du milieu. Le second avis que cet Auteur nous donne qui tend à épargner aux personnes délicates & craintives la douleur de l'incision, c'est de garnir d'une compresse le dessous de la lévre, & de toucher la peau de l'entre-deux de la playe avec un pinceau moüillé dans l'huile d'Antimoine ou dans du cautere fondu qui ulcere & emporte cette peau qu'on ôtera, & l'escarre étant tombé, on passera les aiguilles & on entortillera le fil comme nous avons dit. Ce moyen se peut pratiquer ; mais l'incision est plus sûre & plus prompte.

Histoire touchant ce mal.

La femme d'un Officier du Roi étant accouchée à Versailles dans notre grand Commun, m'envoya chercher aussi-tôt pour voir son enfant qui étoit né avec un bec de lievre ; je m'informai d'elle si elle avoit vû avec application quelque lievre pendant sa grossesse, & elle me dit que dans le commencement on lui en avoit fait présent d'un qu'on pendit à sa fenêtre, & qu'elle eut durant quelque-tems la vûe attachée sur ce lievre : je lui conseillai de mettre cet enfant en nourrice, parce qu'il n'é-

toit pas dans un âge à soutenir l'opération, qu'il falloit attendre qu'il eût quatre ou cinq ans ; & qu'alors on lui feroit ce qui seroit nécessaire ; mais il mourut à trois ans. Je la pratiquai à un autre enfant de Versailles que j'avois fait attendre jusqu'à cet âge, je l'en guéris, & il ne lui est demeuré qu'une legere cicatrice très-peu difforme.

Fig. XL. Pour les gencives et les dents.



Des opérations qui se font aux gencives & aux dents, & premierement de celles que l'on pratique aux gencives.

DEux maladies qui arrivent aux gencives ont besoin de l'Operation mutuelle pour être guéries, la premiere de ces incommodités s'appelle *épouls* & l'autre *paroulis*.

Epoulis est un mot grec derivé de *epi* qui veut dire dehors, & de *ouli* qui signifie gencive, parce que c'est une excroissance de chair qui sort de la gencive, & qui procede d'une excoriation ou ulcere survenue en cette partie ; ces chairs sont ou molles & blanchâtres, tenant de la nature du polype ; ou bien elles sont dures & rougeâtres, participant de la nature du schirrhe ou du cancer : les premiers resultent d'un sang pituiteux & phlegmatique & sont sans douleur, les autres qui sont engendrées d'un sang noir & melancolique sont toujours douloureuses.

Comment on opere.

L'opération est absolument nécessaire pour emporter ces excroissances, car on ne peut pas se servir de caustique dans la bouche, ni les consumer avec des onguens, ni les bruler avec le cautere actuel. Il faudra donc prendre d'une main cette chair avec une pincette A. pour la tenir ferme, pendant que de l'autre main avec un scalpel B. on la coupera le plus près de la gencive que faire se pourra, sans néanmoins découvrir l'os de la machoire : cet instrument C. tranchant & courbe est très-commode pour couper ces chairs. Il y a des Auteurs qui conseillent d'approcher de l'endroit où on vient de couper l'excroissance, un bouton de feu dont l'ardeur soit capable de dessecher les racines de ce mal : mais il suffit de rincer la bouche avec du vin tiéde, & de tenir sur la playe un petit linge trempé dans du vin miellé. Si les racines commençoient à repousser de la chair, on les toucheroit avec le vitriol, ou la pierre infernale, autant de fois qu'on le jugeroit à propos ; & ensuite on travailleroit à cicatriser la playe.

Moïen d'empêcher la renaissance de ce mal.

Du Paroulis.

Paroulis vient de *para* proche, & d'*ouli* gencive. Cette maladie est une inflammation de gencives, laquelle tend souvent à la supuration ; elle est presque toujours causée par une dent gâtée qui par les irritations douloureuses qu'elle fait, determine l'humeur à fluer sur cette partie où les liqueurs ramassées se cuisent aisement & abscédent tant par la chaleur humide de la bouche, que par la rareté & la délicatesse des fibres de la gencive. Ces fluxions enflent la joue & les lévres, & font beaucoup de douleur avant que d'abscéder : on favorise cette coction en faisant tenir dans la bouche du lait tiéde, & en mettant sur la gencive la moitié d'une figue grasse rotie sur des charbons. Aussi-tôt qu'avec le doigt on y sentira de la fluctuation, il faudra ouvrir de crainte que la matiere par son séjour n'altere l'os de la machoire.

Remede.

Manuel de l'opération.

On prend une lancette à saigner D. qu'on entortille d'une bandelette afin de la tenir plus ferme dans le manche, & le Chirurgien l'ayant mise à sa bouche, il écarte avec les deux mains les lévres pour reconnoitre l'endroit de la tumeur située très-souvent proche les dents molaires entre la gencive & le dedans de la joue ; puis il prend de sa main droite la lancette qu'il plonge dans le milieu de la petite éminence que fait la matiere contenue qu'on voit sortir en retirant cet instrument : on presse un peu la tumeur pour la faire vuider, & on donne du vin tiéde au malade pour rincer sa bouche, ce qu'il continue de faire de tems en tems pendant deux ou trois jours.

Cure de ces maux situés à la gencive superieure.

Quand ces petits abscès viennent aux gencives superieures, ils se guérissent mieux, puisque la playe qu'on y fait donne lieu à la matiere morbifique de se vuider par son propre poids, & à mesure qu'il s'en forme de nouvelle, ensorte qu'elle ne peut y causer aucun desordre. Mais quand ils sont aux gencives inferieures la sanie y reste comme

dans un sac, & par son séjour elle peut corrompre l'os de la machoire d'en bas, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois, ce qu'on évitera en ouvrant l'abscès de bonne heure, le pressant souvent dans la suite, poussant le pus de bas en haut pour le faire sortir par l'ouverture, & mettant par dehors sur le vuide de l'abscès une compresse & un bandage qui resserrant cet endroit empêche la matiere de s'y accumuler. Que si malgré toutes ces précautions l'os se trouvoit découvert & alteré, on auroit de la peine à en procurer l'exfoliation autrement que par le bouton de feu, dont il ne faut pourtant se servir qu'après que les autres moyens ont échoué contre cet os qui passe pour un des plus durs de tout le corps.

De ce qui se pratique aux dents.

LES dents seules font aujourdhui toute l'occupation de beaucoup de personnes qu'on appelle des Operateurs pour les dents. Il faut convenir que ces MM. qui n'ont pour objet de leur travail que ces seules parties, peuvent exceller dans cet art plûtôt que le Chirurgien dont la science est d'une étendue infinie; il ne faut pas toutefois qu'il néglige cette partie de la Chirurgie, sur laquelle il doit sçavoir qu'on met en usage sept sortes d'operations. La premiere est d'ouvrir ou d'écarter les dents quand elles sont trop serrées; la deuxiéme de les nétoyer quand elles sont sales; la troisiéme, d'empêcher qu'elles ne se gâtent; la quatriéme, de boucher les trous qui s'y sont faits; la cinquiéme, de les limer quand elles sont trop longues & inégales; la sixiéme, de les arracher quand elles sont gatées, & la septiéme, d'en substituer d'artificielles à la place des naturelles.

Sept operations sur les dents.

Du resserrement des dents.

QUelquefois les dents se serrent tellement les unes contre les autres, qu'il est impossible de les ouvrir pour prendre de la nourriture. Cet accident

dent peut succeder, soit à une playe, soit à un abscès des parotides dont on aura laissé former la cicatrice sans avoir ajusté un petit baillon entre les dents superieures & inferieures pour les tenir suffisamment éloignées les unes des autres: l'obstination d'un enfant mélancolique qui ne voudra pas ouvrir la bouche, & la convulsion des muscles qui servent à abaisser & à relever la machoire inferieure, pourront encore être les causes de ce déreglement, auquel le Chirurgien s'efforcera de remedier en fourrant entre les dents l'élevatoire E. avec lequel il tâchera de separer les superieures des inferieures pour mettre dans l'espace que l'élevation aura fait entr'elles, cet autre instrument F. qui étant une fois placé forcera les deux machoires à s'ouvrir, & à s'écarter l'une de l'autre quand on viendra à tourner la visse engagée le long du milieu de cette machine: il faudra tourner doucement de peur de faire trop de violence à ces parties. Les dents étant ouvertes on donne des alimens au malade, & en ôtant d'entre les dents cette espece de dilatatoire, on introduit à sa place un baillon qu'on y laisse, afin qu'elles ne se remettent pas dans l'état où elles étoient avant l'opération. S'il étoit impossible de desserrer les dents, il en faudroit casser quelqu'une au malade pour y faire entrer le bout de ce cornet G. par l'interposition duquel on donneroit de la nourriture, & on empêche ainsi que le malade ne perisse par la faim; ou bien on tâcheroit de faire entrer du bouillon par les narines, d'autres conseillent de donner des lavemens nutritifs. En 1702. des blessés que nous eûmes à la canonade de Nimégue, & qui furent portés à Cleves, il y en eut sept ou huit à qui par des mouvemens convulsifs les dents se serrerent tellement, que nous ne pûmes les ouvrir à quelques-uns, & ceux-là moururent; il y en eut deux ou trois à qui on mit un baillon entre les dents

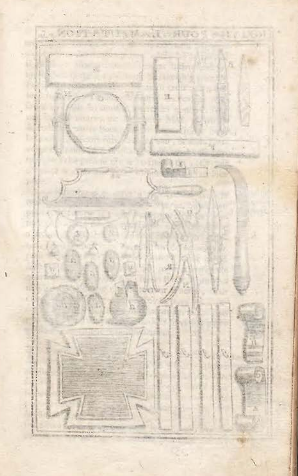
après les avoir ouvertes, & ces derniers guerirent.

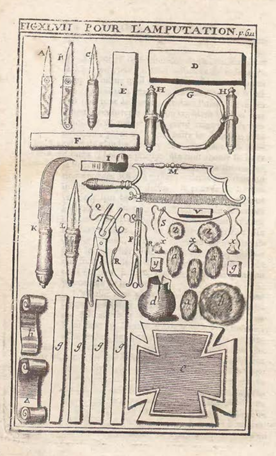
LA seconde opération des dents consiste dans leur propreté; il est si ordinaire de se les nettoyer soi-même qu'il semble que cela ne merite pas une application particuliere du Chirurgien: il est vrai que tout le monde est dans l'usage de se les écurer après le repas avec un curedent HH. ou une plume II. & même la propreté engage à n'y pas manquer, parce qu'il reste entre les dents des parcelles de viandes qui s'y corromproient, & rendroient la bouche puante. On doit encore se laver la bouche tous les matins & avec une de ces petites éponges KK. se froter les dents pour ôter un limon qui s'amasse dessus, & pour se les conserver dans leur blancheur naturelle; mais quelque soin qu'on se donne, il ne laisse pas de se former proche les gencives de petites croutes qui rendent les dents jaunes, & en dedans il se produit des écailles si dures, qu'il faut employer de forts outils pour les détacher de la dent; c'est pourquoi ceux qui sont curieux de leur bouche ont recours de tems en tems à ceux qui sont dans la pratique journaliere de les nettoyer.

Obligation de se netoyer la bouche.

L'adresse n'est pas moins requise ici que dans beaucoup d'autres opérations, ceux qui ont la bouche délicate & particulierement les Dames, ne sçauroient pas souffrir qu'on y aille avec rudesse, elles veulent des manieres douces & de la propreté. C'est pour cela que la main gauche avec laquelle on leur baisse la levre inferieure, ou on leur leve la superieure, doit être envelopée d'un linge fin & blanc: si l'instrument dont on se sert, est de fer, il faut aussi le couvrir d'un linge pour la propreté. Ensuite l'Opérateur ayant placé la personne, la face tournée au jour, & arrangé sur un siége ce qui lui est nécessaire, il se met un peu à côté de cette personne assise, & ayant posé un genou en

Maniere d'operer ici.





terre pour travailler plus commodement, il parcourt toutes les dents les unes après les autres, & il employe alternativement divers instrumens selon le dessein qu'il a, évitant autant qu'il peut de faire saigner les gencives. Quand il croit avoir enlevé toutes les croutes & toutes les écailles il se sert d'un opiat L. dont il frotte les gencives avec une de ces racines de guimauve MM. préparées & ébarbées par le bout : il faut incontinent laver la bouche plusieurs fois avec de l'eau, & alors l'ouvrage est fini. C'est la coutume de ces Messieurs, que de faire présent d'une racine & du petit pot d'opiate à ceux qui ont l'honneteté de les bien payer.

Des instrumens qu'on y employe.

Les instrumens propres à nétoyer les dents se renferment tous dans un étuy, parce qu'ils sont petits, & comme il y en a beaucoup, on les monte à visse sur un même manche N. à mesure qu'on a besoin de s'en servir : il y en a de plusieurs figures, les uns sont faits comme un déchaussoir O. pour aller entre les dents, les autres comme un ciseau P. les autres comme des rugines qqq. de quatriémes ressemblent à un burin R. & d'autres à une lime S. ils sont ordinairement d'acier, mais ceux dont on se sert pour le Roi & pour les Princes, sont d'or, & s'il y avoit encore un métal plus précieux, on l'employeroit à leur service, parce qu'ils récompensent magnifiquement.

Les dents se corrompent aisément.

LA troisiéme opération des dents consiste dans leur conservation, & ce n'est pas une petite affaire que d'entreprendre de les conserver toujours saines, & d'y réussir. L'Opérateur qui seroit assez témeraire pour le promettre, auroit souvent de la peine à tenir sa parole. Il coule le long des filamens qui sont à la racine de la dent, une sérosité corrosive comme de l'eau forte qui la mine peu à peu, & qui ne la quitte quelquefois point qu'elle ne

l'ait fait tomber par morceaux. Si on pouvoit faire prendre une autre route à cette férosité les dents se conserveroient toute la vie. Tout ce qu'on peut faire c'est d'empêcher quand elles commencent à se gâter, que la carie n'augmente & ne fasse pas davantage de progrès. Si la carie est apparente on la ratisse avec la rugine T. & si elle est entre deux dents, on y passe la lime V. pour effacer la noirceur. Si le trou est dans la tablette des dents on la cautérise avec de l'huile de souffre ou de vitriol, dont on porte une petite goutte dans la dent gâtée, avec un de ces petits pinceaux dont on se sert pour la mignature; & si la carie augmentoit, on essayeroit de l'arrêter en la cautérisant avec ce petit cautere actuel X. qu'on auroit chauffé, & avec lequel on toucheroit toute la cavité de la dent; & enfin si la dent se gâte de plus en plus, & que la douleur devienne insuportable, il n'y a point d'autre remede que de l'arracher.

Diverses pratiques contre cette corruption.

L A quatriéme opération qui se pratique aux dents, c'est de boucher les trous qui s'y font. Il arrive fréquemment que par un dépôt de sérosités sur une dent, elle se perce, & que le trou cesse d'augmenter après que la fluxion est passée. Quoique la plûpart de ces trous ne soient point douloureux, ils sont tous néanmoins très-incommodes, parce que toutes les fois qu'on mange ils s'emplissent d'alimens qu'il faut ôter après qu'on a mangé, & il est mal-aisé d'en venir à bout quand ils sont situés dans des endroits où on ne peut atteindre avec les instrumens ordinaires. Il y a des gens qui ne sçauroient boire frais, parce que si quelque goutte de la boisson venoit à entrer dans la cavité de la dent, elle leur causeroit de la douleur jusqu'à les faire crier, ceux-là se trouvent privés du plaisir de boire à la glace. Il y en a d'autres à qui les dents cariées rendent la bouche mau-

Ce qui fait les trous des dents.

Leur incommodité.

vaise, & qui sont obligés de mâcher un peu d'anis ou de canelle pour corriger ce vice qui n'est pas petit, puisqu'ils ne peuvent parler de près à quelqu'un qu'il n'en soit frapé. Pour remédier à toutes ces incommodités, on cherchera moyen de boucher le trou de la dent; quelques-uns prétendent qu'il peut se remplir avec des feuilles d'or ou d'argent; mais ces feüilles étant sujettes à se rompre, ne peuvent pas y rester long-tems: on doit plûtôt y employer un petit morceau d'or ou d'argent battu, auquel on aura donné la figure du trou où il doit être niché. Il y en a qui préferent le plomb, parce qu'étant plus maniable, on le fait entrer, & on en remplit la cavité plus aisément qu'avec aucun autre métal, n'altérant pas plus la partie que feroit l'or même. D'autres sans se donner tant de peine bouchent ces ouvertures avec de la cire, qui leur procure le même avantage, puisqu'elle empêche l'aliment & la boisson d'y entrer & de la creuser plus avant.

Moyen de les boucher.

L A cinquiéme opération qui concerne les dents, c'est de les limer: ce qui se pratique en trois occasions differentes, sçavoir pour les séparer quand elles avancent les unes sur les autres; pour les mettre de niveau quand il y en a qui sont trop longues; pour les égaliser & les polir quand elles ont des pointes soit en dedans qui blessent la langue, soit en dehors qui piquent les joües. On se sert pour tout cela de la petite lime V. emmanchée, afin de la tenir avec plus de fermeté, elle doit être douce pour ne point ébranler la dent, & quoiqu'on n'avance pas si vîte qu'avec une lime rude, il vaut mieux cependant employer plus de tems: il faut que l'Opérateur appuye avec un ou deux de ses doigts la dent sur laquelle il travaille, de crainte qu'elle ne se casse & n'éclate en la limant. Quand il s'agit de séparer les dents de de-

Trois occasions de limer les dents.

Maniere de limer une dent.

vant il observera de n'en pas limer une plus que l'autre, afin que les espaces qu'il fait entr'elles, soient tous égaux: il est inutile de limer une dent trop longue, quand celle qui lui est opposée manque, à moins qu'on ne veuille recommencer de tems en tems, parce qu'elle repoussera toujours, étant certain que les dents croissent pour reparer ce qui s'en use en se frotant les unes contre les autres par la mastication; ce que l'experience fait voir en ceux à qui il est tombé une dent, car celle contre laquelle elle devoit appuyer devient plus longue & entre dans l'espace que la dent perduë a laissé. Les dents molaires ont quelquefois des pointes soit que leur substance reste encore saine & entiere, ou soit qu'elles viennent à se gâter, ou qu'il s'en soit détaché quelqu'éclat. Lorsque ces avances piquent ou la joüe ou la langue, il les faut limer pour ôter toutes les âpretés, & c'est ce qu'on doit exécuter avec la douceur & le ménagement ordinaire à ceux qui sont fort employés dans ces exercices. (a)

De l'extraction des dents.

LA sixiéme opération que les dents demandent, consiste à les arracher, elle est la plus usitée & on la voit pratiquer tous les jours. Il est peu de personnes à qui on n'en arrache quelqu'une, il y a des gens si impatiens que dès la moindre douleur ils font sauter leurs dents; mais c'est une mechante maxime que de courir sitôt à l'Arracheur de dents. Il arrive plusieurs fois que la douleur cesse en peu de tems, & qu'on auroit regret qu'il en eût couté une dent pour une peine passagere; il ne faut donc venir à cette opération que quand la dent est tellement gâtée qu'il n'y a plus moyen de la sauver,

(a) Non seulement ces apretés & ces inegalités des dents piquent la langue & la joue, mais elles font encore quelquefois naître à ces parties des ulceres, qui se guerissent dès qu'on a limé les dents.

ou quand la douleur qu'elle excite à la gencive est devenue continuelle & insuportable; ceux qui en font arracher autant de fois qu'ils y sentent de la douleur, ont bien-tôt démeublé leur bouche, & il vient un tems qu'ils ont tout le loisir de s'en repentir.

En quel cas & comment on la doit faire.

Il y a néanmoins cinq ou six occasions où on ne peut pas se dispenser de la faire, premierement aux enfans lorsque leurs premieres dents qu'on appelle dents de lait, se disposent à tomber: aussitôt qu'elles branlent il ne faut pas differer de les arracher, ce qui se fait avec un brin de fil dont on entoure la dent & qu'on tire après l'avoir noüé dessous. Le public croit que plûtôt on ôte cette premiere dent, plus celle qui lui succede est droite: cette opinion n'est pas trop bien fondée, mais il sera toujours bon de l'arracher, puisqu'elle doit tomber; car si le Chirurgien s'y opposoit, & que la seconde dent ne vint pas belle & droite, la mere lui en attribueroit la faute, & ne lui pardonneroit jamais, tant les femmes sont prevenuës en faveur des erreurs vulgaires.

Moyen de rafermir les dents.

Secondement quand elles vacillent beaucoup d'elles mêmes sans avoir été ébranlées par quelque coup, ou par l'effort qu'on aura fait pour casser quelque chose de trop dur; vû qu'en ces derniers cas il ne faudroit pas les tirer, mais au contraire, on essayeroit de les rafermir dans leurs alveoles avec un vin astringent dont on imbiberoit une petite éponge qu'on tiendroit sur la gencive, & qu'on renouvelleroit souvent, défendant sur tout de mâcher de ce côté-là où le repos est necessaire pour donner le tems à ces parties de s'affermir; mais quand la dent branle tellement qu'il n'y a plus d'esperance de la conserver, & qu'elle incommode en mangeant, il faut l'ôter, & à cela on n'a pas besoin de l'incliner de côté & d'autre, il faut seulement l'élever avec deux doigts sans le secours

d'aucun instrument, principalement aux vieilles gens qui les perdent ainsi toutes les unes après les autres.

Cas où l'extraction est mal-aisée.

Troisiémement, quand elle est gâtée jusqu'à un tel point que la tablette est presque toute rongée, car si on differoit de l'arracher & qu'on attendît qu'elle fût presque consumée, n'y ayant alors plus de prise pour l'instrument, il seroit difficile de déganger ses restes; c'est pourquoi il sera de la prudence de la faire déloger d'un endroit où sa présence ne peut qu'incommoder. Pour arracher les dents qui tiennent fortement dans leurs alvéoles, il faut des instrumens capables de seconder les efforts qu'on doit employer à ces extractions, tels sont les daviers & les pélicans que je vais vous montrer.

La douleur est inévitable.

Quatriémement, quand une dent a été cassée, & qu'il n'en reste plus que la racine, ou quand elle a été rongée, & qu'il n'y paroît plus qu'un chicot; c'est en de telles rencontres que l'Operateur doit faire voir son habileté: c'est ici sur tout qu'il seroit ridicule de promettre de ne point faire de mal, car il ne peut jamais éviter de causer de la douleur pour avoir un chicot enfoncé, & qui ne donne point de prise. Mais la plûpart de ces sortes d'Opérateurs s'embarrassent peu de confirmer le proverbe: *Il ment comme un Arracheur de dents.* Le Chirurgien doit donc appliquer toute son industrie pour tirer le reste de la dent, & il se servira d'un poussoir si le chicot a encore une pointe qui surpasse la gencive, ou d'une tenaille à bec de corbeau, ou d'un autre que vous allez voir faire comme un museau de chien.

Dents qui se poussent en dehors.

Cinquiémement, quand les dents s'avancent en dehors, il les faut extirper, car une dent qui sort ainsi de son rang, incommode beaucoup celui à qui ce malheur arrive, & elle cause une difformité qui choque tous ceux qui le regardent. Si

elle n'excédoit pas notablement les autres dents, on pourroit limer ou couper avec des tenailles incisives ce qui se produiroit de trop; Mais si la tablette qui doit regarder le dedans de la bouche, étoit panchée en dehors, & que la dent sortit, il vaudroit mieux avoir une dent de manque que d'en laisser voir une qui défigurât la personne, c'est-pourquoi il faudra l'arracher avec l'instrument que l'Operateur jugera le plus commode.

Dent surnumeraire.

Sixiémement, quand il vient quelque dent surnumeraire, car on remarque assez souvent une dent qui pousse à l'une ou à l'autre mâchoire, soit en dedans, soit en dehors, & qui n'est ni du nombre des autres, ni placée comme elles: il y a des personnes à qui il en naît plusieurs de surabondante, & à d'autres il en pousse un double rang. Les diseurs de bonne avanture pronostiquent mille bonheurs à ceux à qui cela arrive, pour moi je les estime malheureux, d'avoir souvent plus de dents qu'ils n'ont de bien à manger, d'être incommodés par ce trop grand nombre de dents, & d'être obligés de souffrir de cruelles douleurs pour se priver en se les faisant arracher, de cette faveur naturelle dont on les felicitoit. Il vint à Monseigneur le Duc de Berry à l'âge de huit ans une surdent dont il n'avoit pas besoin pour annoncer son bonheur, car outre qu'il a tous les avantages de la naissance, étant fils du plus grand Roi de l'Univers, il a dans sa propre personne tout ce qu'il faut pour rendre un Prince accompli; desorte que selon les Prophetes d'aujourdhui ce qui devoit prédire un heureux avenir dans un autre, fut pour lui un sujet de malheur, puisqu'il fallut la lui arracher, & par conséquent lui faire endurer le tourment qu'il n'étoit pas permis de lui épargner dans une pareille occasion. (a)

Observation.

(a) La carie & le gonflement des os de la machoire, les tumeurs, les petits abscès, les ulceres fistuleux qui

Instrument nécessaire à cette extraction.

On employe quantité d'instrumens dans cette espece d'opération, parce qu'il en faut de toutes les sortes pour s'en servir suivant les differentes dents qu'on veut arracher; & voici ceux dont on ne peut se passer.

Du Déchaussoir.

1. Un Déchaussoir nommé en latin *dentiscalpium* & en grec *pericharactir* qui vient de *peri* autour, & de *charassein* qui signifie scarifier, ou couper, parce que c'est un instrument avec lequel on sépare la gencive d'autour de la dent qu'on veut tirer & arracher.

Usage du Davier.

2. Un Davier appellé en latin *denticeps* ou *denticulum*, c'est une maniere de tenaille dont le bout qui embrasse la dent est recourbé & fendu en fourchette pour la tenir avec plus de fermeté. Il peut servir aux dents de la machoire superieure, aussi bien qu'à celles de l'inferieure: & c'est un instrument des plus anciens de la Chirurgie duquel on s'est servi de tout tems.

Du Pélican.

3. Un Pélican appellé par les Latins *policampus*, parce qu'il ressemble au bec d'un Pelican, & par les Grecs *odontagra* dérivé de *odons* dent, & de *agrevein* arracher, parce qu'étant un instrument à plusieurs branches montées par le moyen d'une visse sur un même montant, il est propre à arracher les dents: les deux bouts du montant sont un peu circulaires, afin qu'ils appuyent mieux sur la racine de la dent gatée, & des deux branches; il y en a une droite & l'autre coudée, ayant l'une & l'autre leur usage particulier dans les différentes circonstances.

De l'élevatoire, nouvel instrument.

4. Une espece d'élevatoire fait en levier dont une extrémité est plate pour appuyer sur la gen-

surviennent aux environs, & les douleurs de tête, sont quelquefois occasionnés par quelque dent gâtée, ou par quelque racine de dent, qu'il suffit ordinairement d'arracher pour guerir ces maladies. C'est pourquoi il ne faut pas emporter des remedes avant d'avoir examiné les dents.

cive au bas de la dent, & l'autre est coudée comme une des branches du Pélican pour accrocher la dent. Il y a un gros manche sur lequel les deux branches sont montées. Quand une des dents d'en-bas est prise par cet instrument, on n'a qu'à baisser le manche pour la tirer de sa place; c'est le plus commode de tous, il a été inventé depuis peu, & je n'ai encore vû personne s'en servir que M. Dubois qui avoit soin des dents du Roi.

Utilité du Poussoir.

5. Un Poussoir que les Latins appellent *impulsorium*; c'est un instrument dont le bout est fendu en pied de biche, il y a un manche pour être bien empoigné, il sert aux dents incisives & canines qui n'ont qu'une racine pour les pousser hors de leur alvéole, & aux chicots quand il peut y avoir prise.

Proprieté du Risagran.

6. Un tire-racine de dent, décrit par Guillemeau & appellé en grec *Risagra*, & du commun *Risagran*, de deux mots qui signifient ensemble déraciner, c'est une espèce de tenaille dont les bouts sont presque pointus pour entrer dans l'alvéole & pincer le reste d'une racine qui y est demeurée. Cet instrument est fort nécessaire aux Arracheurs de dents.

Usage de deux tenailles.

7. Une tenaille appellée bec de corbeau à cause de sa figure, elle sert pour extirper les chicots & en couper les extrêmités quand elles sont trop pointues.

8. Une paire de tenailles incisives avec lesquelles on coupe de la tablette ce qui pousse en dehors & qui excede la grandeur ordinaire des dents.

Situation du patient.

Il ne suffit pas de connoître ces instrumens, il faut s'en servir à propos & avec dextérité. On fait asseoir à terre sur un carreau seulement celui à qui on veut arracher une dent. L'Opérateur se met derriere lui, & ayant engagé sa tête entre ses deux cuisses il la lui fait un peu hausser, la bouche du patient étant ouverte il y remarque la dent gatée, afin de ne pas prendre l'une pour l'autre, puis avec

le déchaussoir il sépare la gencive de cette dent qu'il empoigne ensuite avec l'instrument qui lui aura semblé le plus convenable, auquel il fait faire la bascule pour extraire cette dent. Quand on ne l'a pas manquée, le malade en se panchant crache sa dent avec le sang qui sort de la gencive, & dont on laisse couler quelques cuillerées avant que de gargariser la bouche avec de l'oxicrat. On pince avec deux doigts la gencive d'où la dent est sortie, afin d'en raprocher les parties écartées, & on continue d'user d'oxicrat ou de vin tiéde pendant la journée. (*a*)

Ce qu'on pratique après l'opération.

Cette opération ne consiste que dans un effort qu'il faut que le poignet fasse pour emporter la dent : on redouble même cet effort quand la dent resiste, & on ne quitte point prise qu'elle ne soit arrachée ; c'est pour cela que les Chirurgiens qui sont dans la pratique de beaucoup saigner, & qui veulent toujours avoir la main ferme & legere ne doivent jamais arracher de dents, de crainte que les efforts qu'il faut faire ne leur rendent la main tremblante : on laissera donc cet emploi aux Opérateurs qui en font un exercice journalier, & qui n'ont point d'autre métier pour gagner leur vie.

Si je conseille au Chirurgien d'abandonner cette opération, ce n'est pas seulement pour le préjudice que sa main en pourroit recevoir, c'est aussi qu'elle me paroît un peu tenir du charlatan & du bateleur. En effet la plûpart de ces arracheurs abusent de leur talent pour tromper le public, faisant

(*a*) On ne peut arracher une dent sans ouvrir le vaisseau qui y porte le sang, ce qui cause quelquefois une hémorragie considerable. On remedie à cet accident par un petit tampon de charpie ou de coton trempé dans de l'eau de Rabel qu'il faut bien exprimer. On le met dans l'alveole, & on l'assujettit pendant quelque tems avec le doigt pour comprimer le vaisseau. On peut se servir aussi d'un tampon de charpie assez gros pour faire une compression exacte sur le vaisseau quand la bouche est fermée.

accroire qu'ils n'ont besoin que de leurs doigts, ou d'un bout d'épée pour emporter les dents les plus enracinées. Mais un Chirurgien ne doit point connoître ces tours de souplesse, & comme c'est la probité qui doit être la regle de toutes ses actions, il faut qu'il se distingue de ceux qui veulent en imposer aux autres.

LA septiéme & derniere opération qu'on fait aux dents, c'est d'en mettre d'artificielles à la place de celles qu'on a perdues. On allegue deux raisons pour autoriser cette pratique, la premiere est tirée de l'ornement qu'elles procurent, parce qu'il est vilain de voir une bouche mal garnie dans laquelle il manque une ou plusieurs dents, & la seconde est établie sur la nécessité d'articuler la voix, puisque ceux qui ont des dents de manque ne peuvent pas si bien prononcer de certains mots que quand toutes les dents y sont. Pour obvier à ces deux inconveniens, on commande des dents d'yvoire à peu-près de la grandeur de celles ausquelles on les substitue, on les perce pour y passer un ou deux fils d'or avec lesquels on les attache aux dents voisines, ce fil tourne autour de celle-ci & retient les dents artificielles aussi fermes que si elles étoient naturellement placées. On en fait fabriquer autant qu'il en manque, deux, trois ou quatre &c. qu'on fait tenir ensemble avec des fils d'or, & qu'on place, comme on a dit, entre les dents naturelles qui restent. On connoit de vieilles femmes qui portent un ratelier tout entier de fausses dents, & qui n'oseroient presque ouvrir la bouche de crainte qu'on ne s'aperçût de cette substitution. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que l'yvoire jaunit en peu de tems dans la bouche, d'où vient que Fabricius conseille de les faire de l'os du jarret d'un bœuf, & Guillemeau pour leur matiere enseigne la composition d'une pate qui consiste à prendre de la cire blanche grenée & à la faire fon-

Du remplacement des dents perdues.

Comment on ajuste des dents artificielles.

Pâte pour former des dents facti-ces. dre avec un peu de gomme élemi, y ajoutant des poudres de mastic, de corail blanc & de perles: il prétend qu'avec cette pâte on peut former des dents artificielles qui ne jauniront jamais, & qu'elle est très-propre pour remplir les trous des dents creuses.

On agite deux questions sur les dents, la premiere est de sçavoir si quand on arrache à un enfant les dents de lait avant qu'elles se disposent à tomber les secondes en reviennent & plus belles & plus droites; & l'autre si une dent remise dans son alveole après en avoir été arrachée peut s'y rafermir & prendre vie comme si on n'y avoit point touché.

C'est une erreur de croire que les premieres dents puissent donner une méchante figure aux secondes, elles sont les unes & les autres dès la naissance formée en petit dans les alvéoles, où elles s'ossifient, les premieres sorties, après avoir servi cinq ou six ans sont poussées dehors par les dernie-

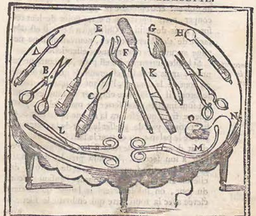
Expulsion des premie-res dents. res qui prennent leur place, & remarquez que celles-là n'ont quasi que la tablette, parce que les autres en se grossissant n'ont pas donné le tems à ces premieres de se perfectionner & de s'ossifier dans leurs racines, de sorte que les anciennes ne peuvent point corrompre la forme des suivantes.

Observation opposée à une erreur populaire. J'en ai vû l'expérience dans une jeune fille, à qui sa mere avoit fait arracher toutes les dents plus d'un an avant qu'elles dussent tomber, persuadée que celles qui sortiroient après seroient plus parfaites: mais elle fut trompée dans son attente; car elles vinrent un peu plus vilaines que les précedentes. Une personne de qualité dévote à l'excès les fit ôter à sa fille par un motif tout opposé: cette enfant les avoit très-belles, & de peur qu'un jour elle ne se glorifiât de cet avantage cette mere voulut qu'on les lui arrachât toutes, afin que celles qui pousseroient ensuite étant moins bel-

les ne fussent point un obstacle à son salut.

Je ne crois point qu'une dent qui a été totalement enlevée se puisse raffermir dans sa cavité & reprendre vie comme auparavant. M. Verduc raporte là-dessus qu'il a oüi dire que M. Carmeline fort habile Operateur pour les dents, ayant arraché une dent qui n'étoit point gâtée, la remit fort promptement dans son alveole, où elle s'affermit si bien qu'il eut beaucoup de peine à l'arracher l'année suivante, la même personne l'étant venuë retrouver à cause que la douleur l'avoit reprise: mais cette histoire me paroit apocrife, aussi-bien qu'à M. Verduc qui reconnoit lui-même que tous les filets nerveux & les vaisseaux qui portent la vie & la nourriture à la dent ayant été rompus, elle ne peut pas reprendre racine & se joindre au tout quand elle en a été une fois séparée. Fait singulier.

FIG. XLI. POUR LA LANGUE ET LA LUETTE.



Des Opérations pratiquées à la langue, à la luette, aux amigdales, & au gosier.

LA langue demande des opérations particulieres dont la premiere est l'incision du filet, laquelle est ordonnée en deux occasions, l'une quand il y a un filet surnumeraire, & l'autre quand celui qui y est naturellement est ou trop gros, ou trop avancé vers la pointe de la langue.

Danger de déchirer le filet.

Les enfans naissent souvent avec une membrane qui s'attache sous la langue au filet naturel, & qui empêche que la langue ne puisse sortir au-delà des lévres, ni executer ses mouvemens ordinaires: les Sages-femmes se veulent quelquefois ingerer de déchirer cette membrane avec leurs ongles, ce qui n'est pas toujours exempt d'inconvéniens, parce qu'elles ne peuvent point rompre ainsi cette pellicule qui est assez forte, sans faire beaucoup de douleur & sans attirer souvent sur la partie une fluxion qui ôtant à l'enfant le moyen de téter le priveroit bientôt de la vie. C'est pourquoi elles ne doivent entreprendre ni de la détruire ni de la couper, cette opération n'étant point de leur ressort, mais de celui du Chirurgien à qui il est très-facile de s'en bien acquiter, pourvu qu'il ne neglige aucune des circonstances essentielles.

Incommodités du filet.

Si le filet surnumeraire est petit, il pourra ne pas nuire; mais quand il est grand & qu'il va jusques au bout de la langue, l'enfant ne sçauroit lancer le teton, il ne fait que chipoter & tous ses efforts lui sont inutiles pour serrer le mammelon, parce que ce frein qui est sous la langue la retient & ne lui permet pas de presser le bout de la mammelle contre le palais pour en tirer le lait. Cet enfant periroit donc faute de téter si le Chirurgien ne venoit à son secours. Il faudra prendre de la main gauche la petite fourchette A. & de la droite des ciseaux B. Puis ayant fait tourner l'enfant du côté du jour, on lui soulevera la langue qu'on tient élevée avec la fourchette qui embrasse le filet, & avec

De l'incision qu'on y fait.

avec les ciseaux, on coupe tout ce qui n'y doit pas être naturellement; on pourroit au defaut de la fourchette se servir des deux doigts qui auroient le même effet; les cris de l'enfant sont utiles dans ce moment, car ils font que le filet se presente plus à découvert. Aussi-tôt que cette bride est coupée on met dessus un peu de sel & on y passe le doigt plusieurs fois, non pas comme quelques-uns disent, afin d'empêcher qu'il ne se reprenne, car les mouvemens continuels de la langue, s'opposent à cette réunion; mais afin que s'il n'étoit pas coupé jusques dans son fond le doigt déchirât le reste, ce qui se fait fort aisement, & la nourrice donnant incontinent à tetter à son enfant, l'appaisera aussi-tôt.

Traitement de la playe.

La facilité avec laquelle on le voit tetter fait juger que le filet est bien coupé, & prouve la nécessité de la Chirurgie par ce besoin que l'homme a quelquefois de cet art dès la naissance: il ne doit sortir que deux ou trois goutelettes de sang, car si la partie saignoit beaucoup ce seroit une marque que la pointe des ciseaux auroit touché à l'une des deux veines qui sont sous la langue, & c'est ce qu'il faut éviter avec soin. Mais en cas que ce malheur fût arrivé on y remedieroit en arrêtant le sang, soit par l'application de quelques medicamens, comme de poudres astringentes, soit en tenant le doigt sur l'ouverture pendant quelque tems, ou bien en la couvrant d'une petite compresse trempée dans de l'eau stiptique. Quand une de ces veines est ouverte, & qu'on s'en apperçoit, on a peu de chose à craindre, parce qu'il est aisé de retenir le sang; mais si on n'y remedioit point le mal pourroit devenir plus important, comme nous l'avons vû arriver à Paris il y a quinze ans ou environ: voici le fait.

Comment on arrête ici le sang.

Histoire.

Un fameux Chirurgien de Paris coupa le filet à un enfant qui avoit été attendu avec impatience,

& reçu avec joye comme un riche héritier : mais cette consolation ne dura gueres aux parens, l'enfant n'ayant pas long-tems joui de la lumiere, parce que le Chirurgien ne croyant point avoir ouvert une des ranules en lui coupant le filet, s'en alla aussi-tôt qu'il l'eut vû tetter avec facilité ; & la nourrice ayant remis l'enfant dans son berceau après qu'elle l'eut suffisamment allaité, il continua de mouvoir ses levres comme s'il tettoit encore, à quoi on ne fit pas d'attention, vû qu'il y a quantité d'enfans qui font ce mouvement par habitude en dormant. C'étoit néanmoins le sang qui sortoit de la veine, qu'il avaloit à mesure qu'il le sentoit dans sa bouche ; la sortie de ce sang étant encore excitée par le succement qu'il fit jusqu'à ce qu'il n'y eût plus de sang dans ses vaisseaux : & on ne s'en apperçut que par la paleur & la foiblesse de l'enfant qui mourut peu d'heures après ; on l'ouvrit & on trouva qu'il avoit avalé tout son sang dont son estomac étoit rempli : je ne cite cette observation que pour avertir les Chirurgiens de ne pas tomber dans une pareille inadvertance.

De l'incision du frein de la langue.

Si le frein ordinaire de la langue se trouvoit trop gros, il ne faudroit point hésiter de le couper. On voit souvent des enfans qui bégayent à l'âge de quatre ou cinq ans, parce que leur langue n'a pas la liberté de se remuer pour articuler & prononcer distinctement ; on doit pour lors donner deux ou trois petits coups de la pointe des ciseaux B. en différens endroits pour la débrider, & par ce moyen rendre à cet organe la liberté de se promener dans toute la bouche ; on connoit que c'est ce filet qui le retient, quand l'enfant ne peut pas avancer la langue au dehors de la bouche : & on n'a pas lieu de rien aprehender en coupant cette bride, pourveu qu'on évite de piquer les ranules.

La grenouillette.

IL survient sous la langue de petites tumeurs qu'on appelle grenouillettes, (a) qui tiennent un peu de la nature des loupes ; elles sont ordinairement pleines d'une humeur glaireuse ; & quand elles ont une fois commencé à paroitre, elles grossissent en peu de tems, & quelques-unes parviendroient à une grosseur dangereuse si on n'y aportoit du remede. L'humeur qui les compose est presque toujours contenue dans un kiste, c'est pour cela que plusieurs Auteurs nous conseillent de les dissequer, & de les ôter avec leurs membranes. Mais comme cet avis n'est pas si aisé à réduire en pratique à raison de la longueur du tems qu'on employeroit à séparer cette tumeur, pour l'emporter comme on feroit une loupe, & à opérer dans un endroit aussi difficile & aussi sensible que la bouche, il est à propos de chercher un moyen plus commode & plus sûr, qui sera de faire une simple incision par laquelle la matiere contenue étant évacuée, le mal se guerira entierement ; car les médicamens propres à résoudre de pareilles tumeurs, ne peuvent être employés dans la bouche, d'autant plus que sous la langue il y a deux vaisseaux salivaires qui versent sans cesse de la salive dans cette cavité, laquelle empêcheroit que les remedes n'opérassent. On prendra donc ce Scalpel C. avec lequel, la bouche étant ouverte & la langue élevée, on fera une incision dans le

(a) Les tumeurs appellées grenouillettes sont de deux especes. Les unes rondes, placées sous la langue, & semblent n'être produites que par la dilatation du canal excretoire de la glande sublinguale. Les autres sont plus longues que rondes, placées à la partie laterale de la langue, & formées par la dilatation du canal excretoire de la glande maxillaire interieure. La liqueur qui remplit ces tumeurs est la salive qui y sejourne & s'y amasse peu-à-peu à cause de son épaississement ou de l'atonie du canal.

milieu de la tumeur dont la matiere ne sera pas plûtôt sortie qu'on détergera le fond du sac avec le miel rosat, & un peu d'esprit de vitriol, trempant dans ce miel un petit linge attaché au bout d'un brin de balay, avec quoi on frottera rudement le dedans du kiste pour le faire exfolier & le consumer par ce traitement qui doit durer quelques jours; on lavera souvent la bouche avec l'oximel, & ensuite avec un vin austere dans lequel il y aura peu d'alun. J'en ai vû qui revenoient parce qu'on se contentoit d'y faire une simple ouverture avec la lancette pour en vuider la matiere; la playe se fermoit, & la tumeur se remplissoit; on la dissipoit de nouveau par l'évacuation de l'humeur, & elle ne manquoit point de se reproduire peu à peu, jusqu'à ce qu'on eût consumé le kiste, comme nous avons dit. *(a)*

Instrument commode pour l'opération.

La langue empêchant de voir dans le fond de la bouche, on a inventé un instrument en forme de spatule très-large & emmanché marqué E. commode pour ôter cet obstacle en abaissant la

(a) Quoiqu'on ait dit que la matiere contenue dans ces tumeurs n'étoit autre chose que de la salive. On y trouve néanmoins quelquefois une petite pierre, & d'autres fois une matiere sabloneuse ou plâtreuse. Mais cette pierre ou ces autres matieres ne viennent que de la liqueur salivale de même que le tartre qui s'amasse autour des dents.

Les grenouillettes acquierent aussi quelquefois un volume très-considerable. M. Caumont en a depuis peu gueri une dont le volume empêchoit le malade de parler & de fermer la bouche. Il ouvrit en ma presence cette tumeur dans toute son étenduë, & en tira au moins une demie-livre de matiere plâtreuse; il retrancha de chaque côté de l'ouverture des lambeaux qui dans la suite auroient nuit à la guérison. Il emporta du kiste autant qu'il put, & fit tomber le reste par l'usage des consomptifs adoucis, & à peu près tels que ceux que propose notre Auteur. Le malade est parfaitement gueri & parle avec facilité.

langue, & la tenant sujette jusqu'à ce qu'on ait examiné ce qu'on veut bien reconnoitre. Si le malade n'ouvroit pas la bouche suffisamment pour découvrir ce qu'on cherche, voilà une autre machine F. appellée le miroir de la bouche, avec quoi on tient non-seulement la langue assujettie, mais aussi on fait ouvrir les dents autant qu'il est nécessaire: on ne doit pourtant se servir de ces instrumens que quand on n'a pas des moyens plus simples; car si on pouvoit avec le manche d'une cuillere tenir la langue baissée, comme il se pratique tous les jours, il ne faudroit point faire parade de tels outils dont l'aspect seul épouvente les malades.

Usage de la cuillere.

IL s'amasse sur la langue une crasse blanchâtre & limoneuse, qui la rend insensible aux saveurs; ceux qui se piquent de propreté, doivent la nétoyer chaque jour. Il y en a qui se la ratissent tous les matins avec un petit couteau, mais il est mieux de se servir d'une cuillere G. parce qu'elle emporte aussi-bien que le couteau la crasse qui embarrasse les papilles dont la langue est toute parsemée, & qu'elle ne peut pas les offenser comme fait le couteau, dont le tranchant enleve toujours ou détruit quelques particules en les raclant, ce qui ôte la délicatesse qu'elle doit avoir dans la perception des qualités savoureuses des alimens. *(a)*

Maladie de la luette.

LA luette est une petite éminence charnuë & cartilagineuse, suspendue au fond du palais sur la racine de la langue: les Latins l'ont appellée

(a) Quand une personne s'est coupé la langue avec les dents, & que la partie coupée tient encore au reste, on en procure la reunion, en y faisant en dessus & en-dessous deux ou trois points de suture entrécoupée, dont on coupe les fils le plus court qu'il est possible, & en faisant de tems en tems laver la bouche du blessé avec une eau d'orge dans laquelle on dissout du miel rosat. *Paré, liv. 10. ch. 21.*

uvula, & les Grecs *gargareon* & *kionis*, par raport à son usage, & à sa figure de porte, de colomne, &c. que ces mots signifient. Elle a besoin du Chirurgien dans deux maladies ausquelles elle est sujette, sçavoir dans son relachement pour être relevée, & dans sa corruption pour être coupée.

De son relâchement.

Ceux qui ont la luette relachée, sentent comme un morceau qui leur pend dans le fond de la bouche, & qu'ils croyent être prêt d'avaler à tout moment; ils ont recours au Chirurgien en lui parlant le langage commun, qui est de dire qu'ils ont la luette démise, & de prier de la leur remettre promptement, s'imaginant qu'il s'y fait une luxation comme en plusieurs autres parties articulées. C'est au Chirurgien à l'examiner avant que de rien entreprendre. Si elle est rouge, grosse & enflammée, il fera user de gargarismes doux & rafraichissans; & si elle étoit blanche & allongée, il faudroit la relever avec une cuillere faite exprès H. dans laquelle on met un peu d'écorce de grenade, ou du poivre en poudre. Après avoir fait baisser la langue, on applique le bout de la luette dans la cuillere qu'on pousse en haut, & où on la tient quelque espace de tems. La poudre d'écorce de grenade resserre les fibres trop étenduës, & le poivre par sa chaleur absorbe la pituite dont elle est abbreuvée: mais il faut bien se garder de se servir de ce remede quand elle est allongée par inflammation, comme on a fait quelquefois imprudemment, & sans avoir égard à la cause du mal qui demande un remede tout opposé; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'il est survenu une esquinancie ou une fluxion sur toutes les parties voisines.

Remede à ce mal.

Operation

On voit en certaines indispositions au bout de la luette une petite tumeur transparente & blanche comme une perle qui y seroit attachée; elle est

causée par de la pituite qui distile des parties supérieures, & qui coule jusqu'à la pointe de cette éminence. Si une telle serosité ne peut pas être dissipée & tarie par le poivre & par les autres remedes dessicatifs, la langue étant baissée, on prendra ces ciseaux marqués I. dont les branches sont longues pour aller jusqu'au fond de la bouche couper cette pointe pleine de pituite. La luette étant dégorgée, on usera de gargarismes astringens qui en resserrant les fibres, la remettent dans son premier état.

Dans les Pays froids comme la Nortvége, les habitans sont sujets à une cathare causée par une pituite qui durant l'hyver leur distile sur la luette, & la grossit tellement que les malades suffoqueroient, si on ne les secouroit. Mais la maladie est si pressante qu'ils n'attendent point des médicamens le retour de leur santé, c'est pourquoi ils ont recours à l'opération par laquelle ils coupent cette partie le plus promptement qu'ils peuvent. Ce mal est si fréquent qu'ils ont toujours des instrumens prêts pour faire cette opération; le plus fameux de tous est de l'invention d'un paysan de Thiber en Nortvége; il retranche la luette en un moment par le moyen d'un ressort qu'on lâche aussi-tôt qu'on a placé cet instrument qui a eu l'aprobation de tous les Chirurgiens de son tems; & Jean Scultet Médecin & Chirurgien de la République d'Ulmes nous en a donné la description dans son Livre intitulé l'*Arcenal de Chirurgie*.

Retranchement de la luette.

Cette opération ne se fait ici que rarement, tant parce qu'on n'est pas exposé aux mêmes cathares, que parce qu'on est prevenu que la luette sert pour modifier l'air qui entre dans les poumons, & que ceux à qui on l'a retranché deviennent astmatiques & poussifs, quoique Scultet nous assure qu'il n'en arrive aucune incommodité. Mais quand on est obligé de la faire, ces ciseaux I. suffisent après

Inconveniens de cette opération

qu'on a abaissé la langue avec l'instrument L. il y en a même qui ne veulent pas qu'on se serve de pincette pour la tenir, disant qu'il faudroit avoir trois mains, ou se servir de celle d'un serviteur; ce qui seroit fort embarrassant. Je m'étonne que des Auteurs ayent proposé ici la ligature, & d'autres le cautere actuel : quand il seroit possible de lier la luette, les bouts du fil qui pendroient dans le gosier jusqu'à ce que la ligature l'eût coupée, seroient très-incommodes ; & si on vouloit porter le fer ardent jusques au fond de la bouche, quelque canule qu'on y eût mise pour le conduire, le malade & les assistans en seroient effrayés, & il seroit mal-aisé de borner à la seule partie affligée l'escarre qui en proviendroit : on se contentera donc de l'incision qui n'a aucun mauvais effet, parce que les veines y étant petites, il n'en sort que peu de sang, & qu'avec des gargarismes astringens & déterfifs on guérit en très-peu de tems.

La ligature & le cautere actuel n'y peuvent être appliqués.

Tuméfaction des amigdales.

AUx deux côtés de la luette il y a deux grosses glandes conglobées, que les uns appellent tonsiles, & les autres amygdales, parce qu'elles ressemblent à des amandes pelées ; il se fait souvent un dépôt d'humeurs sur ces glandes qui en sont gonflées de telle sorte, qu'on a beaucoup de difficulté à avaler. (a) On n'épargne point la saignée dans ces maladies pour prévenir l'obstruction qui arriveroit aux vaisseaux sanguins, si ces glandes se tuméfioient excessivement. Quand elles sont abbreuvées de sang, elles ne manquent pas de venir à supuration ; d'autant que la chaleur de la

(a) Il y a sur la surface externe des amigdales une infinité de petits trous, par où s'écoule l'humeur que les glandes séparent. Quand les amigdales sont gonflées, ces trous s'élargissent & paroissent quelquefois blancs ; ce qui pourroit les faire prendre pour des ulceres.

Scinckius obs.1. lib.2.

bouche les meurit promptement. Aussi-tôt qu'on y sent de la fluctuation, il ne faut point differer de les ouvrir avec la lancette K. qu'on aura entortillée d'une petite bande comme vous la voyez, & dont la pointe se dirige sur la tumeur où on fera une ouverture de la grandeur de deux saignées. (a) A l'instant que la matiere en est sortie, le malade est soulagé : mais la tumeur est quelquefois remplie d'une espece de sang brulé qui se fait jour lui-même, & qui laisse une escarre considérable qu'on doit faire tomber. On met en usage les gargarismes deterfifs avec orge, aigremoine, ronces, roses rouges, & grande consoude bouillies dans le vin blanc. Le miel rosat mêlé avec quelques goutes d'esprit de vitriol, nettoye parfaitement ces parties. On trempe dans cette mixtion un linge attaché au bout d'un petit brin de balai, & on en frotte un peu rudement l'escarre qui ne tient pas long-tems contre ce remede.

Operation pour ce mal.

Des deterfifs.

Quelques-uns de nos Anciens proposent de séparer & d'arracher ces glandes, ils en font l'opération très-aisée, & nous assurent qu'elles n'incommoderont plus dans la suite : je vous renvoye aux moyens qu'ils nous donnent pour la faire ; & que je trouve très-cruels ; & je voudrois une autre caution de succès que leur parole ; car la fonction de ces glandes étant de séparer & de filtrer les sérosités qui servent à humecter la langue, le larynx, & l'œsophage, ces parties se trouveroient privées de cette rosée qui leur est d'un grand secours pour temperer l'air qui entre dans les poumons, & faire

Extirpation des amigdales.

(a) Ambroise Paré a imaginé & M. Petit a perfectionné pour faire ces sortes d'ouverture l'instrument Y. appellé aujourdhui Pharingotome, par le moyen duquel on porte une lancette dans le fond de la bouche sans aucun risque, & sans que les malades qui pour l'ordinaire craignent beaucoup les instrumens tranchans s'en apperçoivent. On en trouve une description exacte dans le traité des instrumens par M. de Garengeot.

Liv. VIII. Ch. X.

glisser l'aliment qui tombe dans l'estomac.

Moyens de débarasser le gosier.

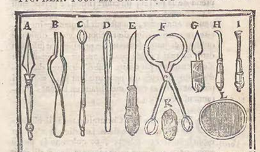
IL peut s'arrêter des corps étrangers dans le gosier, comme des petits os, des arteres, des aiguilles, ou des épingles : la premiere chose qu'on fait pour débarrasser ce tuyau, c'est de porter le doigt dans le fond de la bouche, & de tâcher de les tirer, en cas qu'on puisse y atteindre. S'ils étoient descendus trop avant on prendroit un morceau de mie de pain qu'on avaleroit à demi-mâché ; souvent cette bouchée les entraîne avec elle dans l'estomac : & en cas que ces corps ne pussent pas descendre, & qu'ils piquassent l'œsophage, il faudroit exciter le vomissement comme le moyen le plus sûr pour faire sortir tout ce qui est arrêté dans ce passage. Mais si on n'en pouvoit encore venir à bout de cette maniere, on baisseroit la langue avec une cuillere G. ou le *speculum oris* F. pour essayer de découvrir la cause de cet embarras de la gorge. Si on peut l'appercevoir, il faut se servir de l'un de ces deux instrumens L. & M. qui sont très-commodes & faits à dessein de pincer & de tirer au dehors tout ce qui est arrêté dans le gosier. Il y en a un L. dont les branches sont droites, l'autre M. les ayant en forme de croissant, afin de choisir l'un des deux, selon l'endroit où sera placé le corps étranger. Mais s'il étoit tellement avancé dans l'œsophage qu'on ne pût ni le sentir, ni le voir, on prendroit un poireau pelé, & frotté d'huile qu'on feroit entrer dans le gosier, & qu'on pousseroit jusqu'au delà du lieu ou on sentiroit ce corps. Il y en a qui attachent au bout d'un fil N. un petit morceau d'éponge O. de la grosseur d'une noisette, & qui l'ayant imbibé d'huile, le font avaler pour le retirer par le moyen du fil après qu'il a passé l'endroit où le corps est arrêté. Ils prétendent que l'éponge doit l'amener avec elle. Il y a des Praticiens qui condamnent l'usage du poireau : disant qu'il se

Usage du poireau, de l'éponge & de la bougie.

peut casser en se ployant pour s'accommoder à la figure du gosier. Ils n'aprouvent pas non plus l'éponge, parce qu'outre qu'il est presque impossible de la faire avaler, elle est en danger de demeurer dans l'œsophage quand le fil vient à se déchirer ; ils approuvent plûtôt une grosse bougie, parce qu'elle se ploye comme on veut, & qu'on est sûr de la pouvoir retirer : le Chirurgien se servira de ce qui conviendra le mieux, & quelque habile qu'il soit il est souvent fort embarrassé. (*a*)

(*a*) On peut ajouter à tous les moyens décrits par l'Auteur, l'instrument de Fabricius Hildanus & celui de M. Petit. Le premier Z. est une canule d'argent courbée, grosse comme une plume de cigne, longue d'un pied ou environ, trouée dans toute sa longueur, & garnie à son extrêmité d'une petite éponge. L'autre &. est aussi une canule, mais flexible, faite d'un fil d'argent tortillée en spirale, garnie à son extrêmité d'une petite éponge. Pour se servir de ce dernier instrument, on met dans la canule un brin de baleine proportionnée à sa longueur & à son diametre, & que l'on tient par une des extrêmités qui est plus grosse que le reste, & lui sert de manche.

FIG. XLII. POUR LES OREILLES & PARTIES VOISINES.



Des opérations pour les oreilles parotides, le goëtre, & les écrouelles.

QUoique les oreilles soient les parties les moins sujettes aux opérations, il y a néanmoins deux occasions, où elles ne peuvent pas s'en passer, l'une est quand elles sont bouchées naturellement; & l'autre quand il y est entré quelque matiere étrangere.

Obstruction des oreilles, & le moyen d'y remedier.

IL y a des enfans qui viennent au monde avec les oreilles bouchées; si on n'y remedioit pas, ils seroient non-seulement sourds, mais encore muets, parce que n'entendant point ce qu'on dit, ils ne pouroient pas apprendre à parler. La cause de cette surdité est ordinairement une petite membrane qui bouche l'oreille, & qui est placée ou exterieurement, ou dans le fond du conduit proche le tambour. Quand elle est exterieure, il est facile de la couper avec cet instrument A. l'ouverture étant faite, on y fourre une petite canule de plomb ou seulement un petit tampon jusqu'à ce que la cicatrice soit achevée. Mais quand la membrane est épaisse, & qu'elle tient au tambour, il est très-difficile d'y apporter remede. Si on entreprend de la percer, on court risque de percer aussi le tambour; & si on veut se servir de caustique pour la consumer, on est dans la même peine d'éviter la cauterisation du tambour, vû la difficulté qu'il y a de porter les remedes précisément jusqu'au droit du mal à cause que le conduit est très-étroit: Tout ce qu'on peut faire c'est d'y insinuer des médicamens mitigés qui ne corrodent pas, mais qui puissent émincer cette membrane en l'usant & l'atténuant peu à peu.

Plusieurs manieres de retirer les corpuscules engagés dans l'oreille.

ON a recours à la Chirurgie quand il est entré quelque chose dans l'oreille. Si c'est un moucheron ou un insecte, & qu'on ne le puisse voir, on le tire avec cette pincette B., & s'il étoit

trop enfoncé, il faudroit avec ce cure-oreille C. l'aller chercher en tournant l'instrument dans le fond de l'oreille, comme quand on veut ôter la crasse qui s'y amasse. Si c'étoit un petit caillou, un noyau de cerise, &c. qu'on y auroit engagé en badinant, ou qui s'y seroit glissé par quelque accident, on commenceroit par répandre quelques gouttes d'huile d'amandes douces dans l'oreille, puis on coucheroit le malade sur le même côté & on lui branleroit un peu la tête pour faire sortir ce qui seroit entré; & s'il ne sortoit pas ainsi, on le tireroit par force avec des pincettes D. ou bien avec le cure-oreille qu'on coule à côté du noyau pour l'embrasser dans la cavité du cure-oreille, & le conduire ainsi au dehors: si ces moyens ne reussissoient pas, on se serviroit avantageusement d'un petit tire-bouchon d'Angleterre qu'on feroit entrer dans le noyau comme dans un bouchon; & qu'on rameneroit avec un noyau. Plusieurs se servent d'un tire-fonds, comme si on vouloit tirer une bale aux playes d'arquebusades; & enfin d'autres proposent de faire derriere l'oreille une incision en croissant pour découvrir les corps étrangers, & les amener par l'ouverture: mais il ne faut employer ce dernier moyen, que quand il est impossible de faire autrement, parce que c'est une playe qu'on est obligé de coudre ensuite, & qui n'est pas facile à guerir à cause du cartilage de l'oreille, qu'on ne peut se dispenser de couper. (a)

Les femmes & les filles se font percer les oreilles pour y mettre des boucles de perles & de diamans, afin d'en paroitre plus belles & briller davantage; cette petite opération ne merite pas l'attention du Chirurgien, & il faut la laisser

(a) Lorsqu'on n'a pas soin de nétoyer l'humeur cerumineuse qui sort des glandes de la conque, elle s'amasse, s'épaissit & cause quelquefois la surdité, qui cesse dès qu'on ôte cette humeur avec une curette.

aux coëffeuses qui la pratiquent souvent.

Histoire d'une amputation d'oreille.

M. le Chevalier de Nantouillet nous a fait une histoire qu'on croira si on veut ; il nous dit qu'étant esclave en Turquie, il vint à son Patron une grosse fluxion sur une oreille, & que voulant se rendre nécessaire auprès du Turc, il lui conseilla de se la faire couper, ce qui fut executé, & il guerit. Dans la suite ce Patron le croyant habile Chirurgien le traita mieux qu'il ne faisoit avant cette opération: jusqu'à présent il n'y a que les Bourreaux qui l'ont pratiquée en France, & nous guérissons tous les jours toutes les fluxions, & les autres maladies qui viennent aux oreilles sans en faire l'amputation.

Des parotides & leur remede.

Les parotides sont des glandes conglomerées, placées vers les oreilles entre l'angle posterieur de la machoire, & l'apophise mastoïde, leur usage est de separer la salive & de l'envoyer dans la bouche : quand il y a une obstruction dans les tuyaux de ces glandes, il s'y fait un amas d'humeurs qui les gonfle, & qui y cause une douleur très-grande. Les enfans sont fort sujets à cette maladie, qu'on appelle les oreillons : on les guérit en les frottant avec de l'huile de lis bien chaude, & en les couvrant de la laine qu'on aura coupée à un mouton : l'huile délaye & adoucit l'humeur qui abreuve les glandes, & la chaleur de la laine en fait la resolution. Ces maux viennent toutesfois assez souvent à supuration, comme il est arrivé cet Eté à presque toutes celles des Demoiselles de S. Cyr à qui les parotides se sont enflées ; car ces tumeurs se sont terminées par un petit abscès qu'on a été obligé d'ouvrir, n'y faisant pourtant que de petites ouvertures au plus bas lieu pour donner seulement issuë à la matiere, comme on doit l'observer à l'égard de tous les enfans, & particulierement des filles, pour éviter la difformité d'une grande cicatrice.

Traitement de ces maux dans les adultes.

Il y a beaucup de difference entre les tumeurs qui viennent aux parotides des enfans, & les gonflemens de ces mêmes parties dans les personnes avancées en âge. Celles des premiers sont faites d'une humeur douce & de facile digestion, elles se meurissent en peu de tems & se guérissent aussitôt que la matiere en est sortie ; mais aux adultes l'humeur qui tumefie est plus féroce, elle excite de plus grandes douleurs, & elle fait une escarre comme l'antrax ; c'est pourquoi il faut ouvrir suffisamment pour procurer la chute de l'escarre, & les caustiques sont nécessaires y pour consumer les duretés de ces glandes : on doit ensuite mondifier la playe, l'incarner, & disposer à une cicatrice la moins difforme qu'il est possible.

Du goëtre.

Le goëtre est une grosse tumeur qui se produit au devant du col ; elle est molle, pendante, & mobile. Les Savoyards sont presque tous attaqués de cette maladie, aussi-bien que les habitans des montagnes qui sont obligés de boire des eaux de néges fondues, & de sources froides ; mais ces sortes de malades ne se plaignant d'aucune douleur ne courent point aux remedes, ils voyent ces tumeurs commencer, croitre, & devenir excessivement grosses sans chagrin & sans s'inquieter des suites qu'elles peuvent avoir. Ils apellent cette indisposition *Gozza* mot Italien qui veut dire *grosse gorge*, il y en a qui lui ont donné le nom de bronchocele par similitude, comme qui diroit hernies des bronches : les Grecs l'appellent aussi *Bronkokili*, de *Bronchos* qui signifie l'âpre-artere, & de *kili* hergne, parce que la tumeur qui se fait à ces parties, est semblable à celle que font les hernies : mais ce nom lui est appliqué improprement, car les hernies sont faites des parties déplacées, & le goëtre résulte d'une chair molasse & pitui-

teuse renfermée dans un kiste. *(a)*

Cure de cette incommodité.

Si on ne s'étonne pas en Savoye de voir naitre cette maladie, il n'en est pas de même ici; les femmes sur tout ne peuvent cacher leur inquiétude, dès qu'elles s'apperçoivent de la moindre enflure à la gorge, & leur chagrin augmente à mesure que la tumeur grossit, non pas par la douleur qu'elle leur fait, car elle est communement indolente; mais parce que cela dérange l'œconomie de leur gorge qui fait un de leurs principaux ornemens: il faudra dans le commencement tacher de fondre cette grosseur avec l'onguent Diabotanum, excellent pour cet effet, pourveu qu'on le porte longtems, & qu'on le renouvelle tous les huit jours. Mais si la tumeur ne laissoit pas de croitre, & qu'on fût dans l'apprehension qu'elle ne devint prodigieuse, on en viendroit prudemment à l'extirpation.

Comment on l'extirpe.

Le malade se peut aisément résoudre à souffrir cette opération, car elle n'est pas si douloureuse qu'on pourroit se l'imaginer. Le plus fort de la douleur est quand on fait l'incision à la peau le long de la tumeur avec le couteau E. & c'est par là

(a) Le goëtre, comme l'Auteur le remarque, n'est pas une hernie, parce qu'il n'est pas formé de parties deplacées. Mais il survient quelquefois à la gorge une veritable hernie qu'on peut appeller proprement bronchocele ou hernie de la trachée artere; car elle est formée par le déplacement d'une partie de la membrane interieure de ce conduit. Cette membrane en se dilatant passe entre les anneaux cartilagineux de la trachée artere, & forme à la partie anterieure du col une tumeur molasse, sans douleur, de même couleur que la peau, & qui s'étend quand on retient son haleine. Cette espece de maladie dont M. Muys * dans ses observations, & Manget ** dans ses nottes sur Barbette, font mention, est fort rare, & nuit beaucoup à la voix & à la respiration.

* Dec. 11. obs. 7.

** Rem. sur le Ch. x.

qu'on commence. Les lévres de cette playe seront ensuite écartées l'une à droite, l'autre à gauche, pour avoir lieu d'empoigner cette tumeur avec la tenette F. & de la dissequer dans toute sa circonférence, afin de l'extirper toute envelopée de sa membrane propre, les vaisseaux qui l'arrosent sont très-petits & son peu de sensibilité témoigne assez qu'elle ne reçoit aucun nerf considerable. Il n'est pas besoin de recoudre cette playe, il suffit de la laver, & d'en raprocher les bords avec le bandage unissant qui commence derriere le cou, & dont les deux chefs viennent passer sur la playe: si cette opération est faite avec dexterité, il ne reste qu'une cicatrice presque imperceptible, & on est délivré d'une tumeur qui auroit fatigué pendant toute la vie.

Pansement de la playe.

Origine des écrouelles.

LEs écrouelles sont appellées des Latins *scrophulæ*, & des Grecs *Kirades* de *Kiras*, qui signifie un *pourceau*, à cause du raport qu'il y a entre ces tumeurs de glandes endurcies dans l'homme, & le col de ces animaux rempli de telles glandes. Elles sont engendrées d'une pituite *épaisse*, quelquefois piquante & salée à celles qui sont douloureuses; les enfans y sont plus sujets, parce qu'ils sont plus voraces, & qu'ils mangent plus souvent, & ceux d'entr'eux qui vivent de legumes, de fruits & d'alimens indigestes, sont presque tous scrophuleux, parce que le chile qui en est produit étant crud & difficile à subtiliser, s'embarrasse dans les porosités des glandes, où il fait ces tumeurs: c'est la raison pour laquelle nous voyons que de cent qui se presentent pour se faire toucher par le Roi, il y en a plus des trois quarts qui sont enfans de paysans, & à qui elles ne sont venues que par une nourriture peu spiritueuse.

Regime, medicamens & opérations qui y conviennent.

On guérit les écrouelles par un bon regime de vivre, & par les remedes tant géneraux que par-

culiers ; l'usage de la panacée, du mercure doux, & d'un opiate fondant, avec l'application de l'emplâtre de *devigo* sur la glande affectée, en guerissent tous les jours. mais si l'humeur étoit rebelle, qu'elle eût de la salure & de l'acreté, & qu'elle tendît à sa supuration, il faudroit l'ouvrir après s'être servi de tout ce qui auroit été capable d'amolir la dureté : on pansera avec des onguens qui mangent & qui font escarre, parce qu'il ne faut pas songer à procurer la cicatrice avant que la glande soit tout-à-fait consumée.

S'il n'y avoit qu'une ou deux glandes de tumefiées, qu'elles fussent extérieures & un peu mobiles, il faudroit plûtôt les emporter par l'incision que par les caustiques qui font une douleur continuelle, & demandent un tems considérable. Si le malade est assez résolu, & qu'il ait assez de confiance en son Chirurgien pour s'abandonner entiérement à sa conduite, il faudra le placer en un lieu fort éclairé assis dans un fauteuil un peu panché à la renverse, ayant la tête retenue par un serviteur, & les mains par un autre : puis avec le scalpel G. on fera une incision longitudinale sur la glande, seulement à la peau, au-delà de laquelle cette incision ne doit point passer, après quoi l'Opérateur prendra de la main gauche cette érigne pointue H. avec laquelle il accrochera la glande pour la séparer plus promptement en coupant avec son scalpel tous les filamens qui l'attachent aux parties voisines : & pour se faciliter ce détachement, il fera tenir par un garçon une lévre de la playe avec l'érigne plate I. qui écartera la peau de dessus la glande, quand un des côtés aura été ainsi dégagé il faudra appliquer l'érigne plate à l'autre côté pour le séparer de même que le premier, & de cette façon on enlevera toute la glande. La playe étant bien essuyée on y mettra avec une plume un peu de baume du Pérou ; puis on raprochera l'un de

Traitemens de la playe qu'on a fait.

l'autre les bords de la playe qu'on couvrira du plumaceau K. par dessus lequel on imposera l'emplâtre L. pour contenir le tout avec le bandage unissant que je vous ai fait voir au goetre. On ne panse pas cette playe tous les jours, afin de laisser recoller la peau avec les parties voisines, ce qui s'accomplit par le moyen du baume secondé du répos qu'on donne à la partie blessée.

Le Roi touche cinq fois l'année ceux qui ont des écrouelles. Ce sont les jours qu'il fait ses dévotions. Il se presente à chaque fois sept ou huit cens malades pour se faire toucher, & un grand nombre de ceux qui ont été touchés par le Roi, assurent avoir été guéris par cet attouchement : c'est pourquoi je conseille à tous ceux qui sont affligés de ces maux, de tenter un moyen spirituel si doux pour obtenir leur guérison, avant que de se livrer entre les mains des Chirurgiens, qui ne peuvent pas les exempter de beaucoup de douleur, & qui seront toujours prêts de les soulager en leur faisant des opérations telles que celles qui viennent de vous être exposées.

Guerison de ces maux par la Foi.

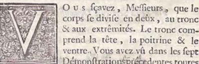
Fin de la Septiéme Démonstration.

OPERATIONS DE CHIRURGIE.

HUITIE'ME DEMONSTRATION.

De celles qui se pratiquent sur les extrémités exterieures. superieures

DE LA SAIGNE'E.



VOus sçavez, Messieurs, que le corps se divise en deux, au tronc & aux extrêmités. Le tronc comprend la tête, la poitrine & le ventre. Vous avez vû dans les sept Démonstrations précedentes toutes les opérations qu'on fait sur ces parties, il faut vous faire voir à présent celles que demandent les superieures, & demain vous verrez celles des inferieures.

L'extrêmité superieure est composée du bras, de l'avant-bras, & de la main, ces parties demandent chacune leurs opérations particulieres que nous allons vous expliquer toutes sans en rien omettre. Je commence par la saignée.

Excellence de la saignée.

LE plus grand remede qu'il y ait dans la Médecine, c'est sans contestation la saignée; on ne peut lui donner trop d'éloge, parce que tous les bons effets qu'elle produit, parlent tellement en sa faveur, qu'il faut convenir qu'on n'a rien trouvé jusqu'à présent qui soit au-dessus de la saignée. Laissons à ceux qui ont pour leur partage l'éloquence à en faire le panegyrique; contentons-nous de faire voir notre adresse en faisant cette opération, qui sur de certains bras est la plus difficile de la Chirurgie.

Cas où cette opération est difficile.

Ce que j'avance surprendra ceux qui croyent qu'il n'y a rien de si aisé que de faire une saignée. Je conviens avec eux que c'est l'opération la plus facile quand on trouve de grosses veines à ouvrir, mais il faut qu'ils demeurent d'accord avec tous ceux qui sont dans la pratique de la saignée qu'il y a des bras dont les veines sont si petites qu'il est presque impossible de les sentir, & très dangereux de se hazarder de les ouvrir. De l'aveu de tous les Chirurgiens il n'y a point d'opérations, quelques grandes & difficiles qu'elles paroissent, qu'ils n'aimassent encore mieux faire, que d'entreprendre certaines saignées, où après avoir cherché longtems, & avoir pris toutes les précautions nécessaires pour tirer du sang, la veine se glisse & s'échape à la pointe de la lancette.

Ses inconvéniens.

Le plus grand malheur n'est pas d'avoir fait une saignée blanche, c'est ainsi qu'on appelle celles où on n'a point de sang; mais c'est d'avoir ouvert une artére ou piqué un tendon. On ne pardonne rien au Chirurgien, on n'examine point les difficultés insurmontables qui se trouvent dans beaucoup de bras, ni le péril où il s'expose lui-même en entreprenant de ces sortes de saignées: S'il ne reussit pas, il est blâmé; s'il manque une saignée, personne ne l'excuse; qui que ce soit ne compatit à sa peine,

& pour comble de malheur ceux qui devroient embrasser sa defense, en ressentent souvent une joye secrette, & par un esprit de jalousie ils ne sont point fachés de lui voir arriver cette mortification.

On ne m'approuvera peut-être pas de donner au jeune Chirurgien une idée aussi affreuse de la saignée en lui representant les malheurs qui l'accompagnent, je ne le fais pas pour l'en rebuter, mais seulement pour se désabuser de l'opinion commune sur la facilité de la faire, pour empêcher que par trop de confiance il n'aille entreprendre toutes celles qui se présenteront, & pour le porter à s'instruire exactement sur tout ce qui regarde cette opération, & la faire avec l'agrément, la délicatesse & la legereté qu'elle demande, & à apporter toutes les précautions nécessaires pour éviter les suites facheuses des mauvaises saignées.

Définition & division de la saignée.

On entend par le mot de saignée généralement pris, une sortie de sang de quelque vaisseau que ce soit. Les Grecs ont nommé la saignée *angiotomie* qui est dérivé d'*angion*, qui veut *vaisseau*, & de *temnin* qui signifie *couper*. Quand on tire du sang de l'artere, ils l'appellent *arteriotomie*, & lorsque c'est de la veine, ils lui ont donné le nom de *phlebotomie*, derivé de *phlebs* qui signifie veine, & de *temnin* couper. C'est de cette derniere que j'ai à vous parler.

La saignée est une ouverture qu'on fait à la veine avec une lancette pour en tirer du sang plus ou moins selon le sujet & l'intention pour laquelle on la fait.

Son antiquité.

Cette opération est aussi ancienne que la Medecine, elle se pratiquoit avant Hipocrate, & nous voyons que ce grand homme en a très-bien connu l'utilité, puisqu'il la conseille comme un souverain remede dans plusieurs maladies, & que lui-même avoue l'avoir faite souvent avec un heureux succès. De son tems les Médecins mettoient la main

à l'œuvre. La Médecine & la Chirurgie étoient exercées par les mêmes personnes; mais aujourdhui on en a fait deux emplois distingués. Les Médecins ont pris toute la science théorique pour leur partage, & ils ont laissé aux Chirurgiens la pratique & l'opération de la main.

Pratiques des Anciens touchant la saignée.

Du tems d'Hypocrate les saignées n'étoient pas si fréquentes qu'à présent, & néanmoins on tiroit plus de sang qu'on ne fait aujourdhui, car les Anciens les faisoient si grandes qu'ils mesuroient le sang par livres, & nous les comptons par poilettes; ils laissoient couler le sang jusqu'à ce que le malade tombât en foiblesse, mais aussi ils ne saignoient leurs malades qu'une ou deux fois. Nous leur faisons à la verité un plus grand nombre de saignées, mais douze des nôtres ne valent pas deux de ce tems-là, c'est ce qui justifie Hypocrate d'avoir dit que si on saigne une femme grosse elle avorte, il entendoit parler des saignées de son tems, où on tiroit deux ou trois livres de sang, & non pas de celles de deux ou trois poilettes qui assurent une grossesse & empêchent l'avortement au lieu de le procurer.

La saignée est avantageuse en mille occasions.

Si on vouloit marquer toutes les occasions dans lesquelles il faut saigner, il faudroit faire un catalogue de presque toutes les maladies, tant de celles qui sont du ressort de la Médecine, que de celles qui dépendent de la Chirurgie; on n'en connoit guéres qui ne demandent cette opération. Ce qui me confirme dans cette opinion, c'est que je vois que la plûpart des Médecins l'ordonnent à tous leurs malades, ce qu'ils ne feroient pas s'ils ne la jugeoient nécessaire pour leur guérison; & comme il n'appartient pas au Chirurgien de raisonner sur les maladies qui sont du ressort de la Médecine, demeurons dans les bornes qui nous sont prescrites, & ne parlons que des saignées qui conviennent aux maladies dont la Chirurgie prend connoissance.

On pourroit dire avec quelque raiſon, que dans les lieux où il n'y a point de Medecins, le Chirurgien doit connoitre toutes les maladies qui requierent la ſaignée ; que même aux endroits où il y en a il eſt des occaſions preſſantes où une ſaignée faite ſans differer peut ſauver la vie, & que ſouvent pour faire une ſaignée conforme à l'intention du Medecin, il faut que le Chirurgien connoiſſe pourquoi il la fait ; mais ce ſeroit ſortir de notre ſujet & vouloir voler trop haut. Nous ſupoſons qu'il doit y avoir des Medecins par tout, & nous convenons qu'à leur défaut il eſt de très-habiles Chirurgiens qui peuvent faire l'un & l'autre, comme il eſt des Lieutenans qui un jour d'action menent leurs ſoldats au combat auſſi-bien & quelquefois mieux que le Capitaine.

Celles où elle eſt néceſſaire. Les apoſtêmes, les playes, les ulceres, les fractures, & les luxations, toutes maladies de la dépendance du Chirurgien, & où il eſt toujours le premier appellé, ne ſe peuvent point guérir ſans la ſaignée : elle leur eſt tellement néceſſaire que ſi on vouloit l'épargner, la cure deviendroit impoſſible, & on mettroit le malade en danger de périr ; c'eſt de quoi il faut vous convaincre en peu de mots.

Pourquoi elle l'eſt dans les apoſtêmes. Par le mot d'*apoſteme*, on entend toutes les tumeurs contre nature dont il y a quatre eſpeces principales, le phlegmon qui eſt fait de ſang, l'éreſipele qui vient de bile, l'œdême qui eſt produit de pituite, & le ſchirre qui eſt cauſé par la mélancolie ; toutes ces tumeurs viennent d'une plénitude d'humeurs qui tombent ſur quelque partie, ainſi c'eſt une néceſſité de déſemplir les vaiſſeaux pour empêcher que la partie affligée ne ſoit accablée & il n'y a rien qui puiſſe mieux remedier à cela que la ſaignée.

Dans les playes. Dans toutes les playes on ne peut ſe diſpenſer de ſaigner, & principalement dans celles de la tête & de la poitrine ; lorſqu'il y a une venule ouverte

ou dans le cerveau, ou dans quelques autres parties du corps, le ſang en diſtilleroit continuellement, ſi on ne vuidoit pas les veines par quelque autre endroit ; c'eſt ce qu'il faut faire par la ſaignée tant pour arrêter l'hemorragie, que pour empêcher la trop grande fluxion des humeurs ſur la partie affligée.

Dans les ulceres. Toutes les eſpéces d'ulceres tant corroſifs que chancreux & fiſtuleux veulent la ſaignée ; c'eſt une ſéroſité piquante & rongeante qui ſe ſéparant aiſément du ſang pénetre juſqu'aux parties ulcerées, & les entretient dans le deſordre. Pour les guérir il faut adoucir le ſang, & avant que d'y pouvoir parvenir, il faut par la ſaignée ôter une partie de ce mauvais ſang, ſans quoi il ſeroit impoſſible de rendre à celui qui reſte, ſa douceur naturelle, & cette vertu balſamique qui doit contribuer à la guériſon des ulceres.

Dans les fractures. Les fractures de quelque nature qu'elles ſoient, auſſi-tôt qu'elles ſont reduites, ont beſoin de la ſaignée pour empêcher le dépôt ſur la partie maltraitée par la dilaceration des fibres, des muſcles, & des membranes : il s'y fait toujours quelque épanchement de ſang qui ſeroit plus grand ſi on ne l'arrêtoit pas par la ſaignée, c'eſt pourquoi étant d'un grand ſecours dans ces occaſions il faut plûtôt en faire deux qu'une, & ne la point épargner puiſqu'on en connoit l'utilité.

Et dans les luxations. Toutes les luxations ne ſe peuvent pas reduire ſans une forte extenſion qui ne ſe fait point ſans douleur, & comme c'eſt le propre de la douleur de cauſer une fluxion ſur la partie, elle ne manqueroit pas de s'y faire très-grande dans un ſujet replet ſi la ſaignée n'intervenoit, qui en vuidant les vaiſſeaux empêche le ſang de ſe jetter ſur cette partie.

Elle doit préceder les autres opérations. Nous n'attendons pas que nos Opérations ſoient faites pour ſaigner les malades, nous préludons

toujours par une ou plusieurs saignées pour les préparer sans prejudice de celles que nous trouvons à propos de faire après l'Opération. On entend dire aux Lithotomistes qu'ils ne guérissent jamais mieux leurs malades que quand ils les ont fait beaucoup saigner, les Oculistes n'épargnent point la saignée à ceux qu'ils pansent; tous les grands Chirurgiens ne les comptent point, il en font autant que la nécessité le veut pour obtenir la guérison des maladies qui est la fin qu'ils se proposent: enfin la saignée pour être appellée l'épée de chevet de la Chirurgie, parce qu'elle lui sert pour surmonter & abbattre ses ennemis qui sont tous les maux qui cherchent à assassiner l'homme, & qui en viendroient à bout sans le secours qu'elle reçoit à toute heure de cet admirable remede.

Comparaison de la saignée & de la purgation

On convient que la saignée & la purgation sont les plus grands remedes de tous, l'une vuide le sang, & l'autre les humeurs qui peuvent nuire à l'homme: mais comme on est maître de la saignée en arrêtant le sang quand le malade ne peut pas la suporter ou qu'il tombe en foiblesse, & que d'une purgation avalée on ne peut pas en arrêter le cours quelque desordre qu'elle puisse faire, on a donné avec justice la préference à la saignée qui tient le premier rang, & dont on ne sçauroit trop vanter l'excellence pour les bons effets que nous en voyons tous les jours.

De la fréquente saignée. Objection pour & contre.

Ceux qui sont naturellement censeurs & critiques & qui veulent trouver des taches dans le Soleil, ne peuvent pas se dispenser de convenir qu'elle est le meilleur remede de tous; mais ils s'attachent à condamner la trop frequente saignée, prétendant que c'est un abus de saigner dans toutes sortes de maladies, & que c'est égorger un malade que de le saigner dix-huit & vingt fois dans une même maladie. On repond à la premiere proposition, que toutes les maladies ayant leur premie-

re cause dans le sang, parce qu'il est composé du mélange d'une infinité de liqueurs qui circulent sans cesse par tout le corps, & qui sont très-sujettes à se corrompre, soit par les levains étrangers qu'elles retiennent des alimens, soit par le défaut de la respiration ou de quelque autre fonction naturelle; on ne peut les reduire qu'en allant à la source & en vuidant de ce sang & de ces liqueurs qui font la maladie qu'on veut guérir. La réponse à la seconde proposition, est qu'on saigne plus ou moins selon la nature de la maladie & les forces du malade. Si sans avoir égard à ces deux circonstances on saignoit également tous les malades, ce seroit abuser de ce remede en le faisant sans connoissance de cause: mais il n'y a point de nombre marqué ni pour chaque maladie, ni pour chaque malade. Telle maladie se laissera dompter par deux saignées, telle autre resistera à une douzaine, & si on a quelquefois fait jusqu'à dix-huit ou vingt saignées, c'est à des personnes tellement sanguines qu'il en falloit autant pour reduire la maladie, & qui étoient moins foibles après ce grand nombre que d'autres n'auroient été après trois ou quatre.

Histoire d'un censeur de la saignée

Il s'éleve de tems en tems des antagonistes de la saignée, qui pour paroître singuliers déclament contr'elle. Il vint à la Cour il y a vingt-cinq ans un certain M *** qui avoit acquis beaucoup de réputation à Paris, c'étoit un homme sec & mélancolique, qui parloit peu & qui se disoit de qualité. Ses partisans le disoient extrêmement riche, ils publioient qu'il ne faisoit la Médecine que pour ne pas enterrer les merveilleux secrets que ses études & ses veilles lui avoient fait découvrir. Mad. de Montespan le fit venir pour voir Monsieur le Duc du Maine qui étoit malade, il eut même une conversation avec le Roy; mais comme son mérite n'étoit fondé que sur l'opposition qu'il faisoit paroitre contre la saignée, son régne

fut de peu de durée, il s'en retourna à Paris où depuis ce jour sa reputation alla tellement en diminuant que deux ans après on ne parloit plus de lui.

Ce qui doit limiter les saignées.

C'est au veritable Chirurgien à aller toujours son chemin, il faut qu'il laisse crier ceux qui déclament contre la saignée : ils ont beau s'échauffer on a toujours saigné & on saignera toujours, parce qu'il n'y a rien dans la nature qui puisse approcher de ce remede. Le Chirurgien éclairé doit en user avec prudence, il faut qu'il saigne plus souvent les sanguins que ceux qui sont d'un autre tempérament ; il doit moins saigner les vieillards que les autres, moins ceux qui font un travail journalier que ceux qui sont dans une oisiveté continuelle, moins les gens mariés que ceux qui vivent dans la continence, moins en été & en hyver que dans le printems & l'automne, & très-peu de personnes qui d'ailleurs ont souffert une grande hémorragie, soit par les hémorroïdes, soit par quelque playe, soit par les ordinaires : enfin il ne doit tirer que deux poilettes de sang aux uns, quoiqu'aux autres il soit obligé d'en tirer 3. ou 4., parce qu'il n'y a point de regles generales sur la saignée non plus que sur toutes les autres Opérations de la Chirurgie.

Il est facile de répondre à ceux qui s'étonnent de ce qu'on saigne plus en France, & particuliement à Paris qu'en aucun autre lieu de l'Univers : c'est parce qu'on y fait plus de sang, le climat étant plus temperé, l'air plus épais, & la nourriture meilleure. La grande dissipation qu'on fait dans les pays chauds s'oppose à la saignée, & le besoin qu'on a de conserver sa chaleur naturelle dans les pays froids la défend ; c'est pourquoi elle ne convient ni à l'un ni à l'autre de ces deux extremités, mais ici où la nourriture se tourne toute en sang, & où nous voyons que presque toutes les maladies

ne viennent que par plénitude, nous nous trouvons dans la necessité de vuider ce sang si nous voulons les guérir : c'est l'expérience qui nous conduit là-dessus, & nous ne pouvons pas nous égarer quand nous la prenons pour notre guide. J'ajouterai qu'on fait si bonne chere à Paris, & qu'on y a inventé tant de nouveaux ragouts pour exciter l'appetit, qu'il ne faut pas être surpris, si on y fait plus de sang qu'ailleurs.

Endroit où l'on saigne.

On saigne en plusieurs parties du corps, à la tête, au col, aux bras & aux pieds : je vous ai fait voir toutes les saignées qu'on peut faire à la tête & au col, aujourdhui je vais vous montrer celles qu'on fait sur les bras, & demain vous verrez celles qui se pratiquent sur les pieds.

Qualités d'un habile Phlébotomiste.

Vous sçavez que celui qui entreprend de se faire Chirurgien doit avoir des talens particuliers pour bien exercer une Profession de l'importance de la Chirurgie, mais celui qui prétend exceller dans l'art de saigner doit avoir les qualités qu'on requiert ordinairement dans cette Profession. Il faut qu'il soit bien fait pour ne point déplaire au malade, qu'il ait de l'esprit pour persuader ce qu'il dit, qu'il ait la vûe nette & perçante pour distinguer les moindres objets, de sorte qu'il n'ait point de foiblesse dans les yeux, ou qu'il ne soit point obligé de regarder de près ; qu'il n'ait point aussi la main trop grosse, parce qu'elle seroit pesante, qu'il ait les doigts longs & grèles, & que la peau en soit blanche & fine, parce que le tact en est plus délicat ; il ne faut point qu'il soit sujet à boire de crainte qu'étant appellé la tête pleine de vin, il fût obligé de faire une de ces saignées difficiles : il ne doit point pareillement arracher les dents, coigner des clouds, hacher du bois, jouer à la paume, au mail & à la boule, parce que tous ces exercices peuvent lui ébranler la main : enfin il doit avoir une attention sérieuse pour la

conservation de sa main, s'il veut bien saigner & long-tems.

Choix des instrumens.

Il ne suffit pas d'avoir l'œil bon & la main ferme, il faut encore avoir de bons instrumens pour saigner sans douleur. Le choix des bonnes lancettes ne contribue pas peu à faire une bonne saignée ; pour peu qu'elle soit émoussée, ou que le taillant en soit rude, il faut l'envoyer au Coutelier, on ne doit point ménager sur cet article ; le Chirurgien auroit la main des plus légeres, avec une méchante lancette, il fera de la douleur. Il doit en avoir des Couteliers qui sont le plus en reputation à quelque prix que ce soit : il y a plus de quinze ans que je ne me sers que des lancettes d'un nommé Corsin Coutelier à Lion, dont je me trouve si bien que je ne pourrois me servir d'aucun autre. Je suis aussi dans l'obligation de les envoyer repasser par lui-même, de crainte qu'un autre Coutelier par jalousie ne les détrempât. Un Chirurgien doit observer de ne jamais mettre ses instrumens qu'entre les mains de ceux qui les ont fait, parce qu'ils ont interêt de les conserver dans leur premiere bonté.

Le Chirurgien Phlébotomiste doüé des qualités que je vous ai marquées, & muni de bonnes lancettes, doit en avoir de differentes longueurs & de differentes largeurs pour s'en servir selon les differentes veines qu'il faut ouvrir : Quoique cette opération soit faite en peu de tems & qu'elle paroisse des plus petites de la Chirurgie, elle n'en mérite pas moins d'être considerée dans les trois tems ; c'est pourquoi s'il la veut bien faire il examinera ce qu'il y a à observer devant, durant, & après la saignée.

Cas où il faut differer la saignée.

Si c'est une saignée ordonnée par un Médecin, il n'y a rien à examiner, il faut qu'il se mette en état de la faire au plûtôt : mais si elle est de l'ordonnance du malade, il faut s'informer des raisons

qui l'obligent à se faire saigner, & voir s'il est en état d'être saigné, car s'il sortoit d'un grand repas ou qu'il y eût très long-tems qu'il n'eût pris de nourriture, s'il étoit dans le frisson, ou dans la chaleur d'un accès de fiévre, ou qu'il fut encore dans la sueur à la fin de l'accès, s'il venoit d'agir à ses affaires, s'il étoit en colere, s'il avoit froid, ou s'il avoit fait quelque autre excès ; ce feroient toutes raisons pour differer la saignée. Mais s'il n'y a rien qui la doive empêcher, il faut que le Chirurgien prépare tout ce qui lui est nécessaire.

Le Chirurgien doit commencer par faire allumer de la bougie ou de la chandelle : il y en a qui préferent la chandelle à la bougie & qui disent pour raison que s'il tomboit de la cire sur le bras elle feroit plus de douleur que le suif. Il y a 36. ans que je fais des saignées à la Cour, je me suis toujours servi de bougie, & jamais cet accident ne m'est arrivé. Un bout de bougie, est plus commode qu'une bougie entiere qu'on ne peut, à cause de sa longueur, placer où on veut : il faut que la bougie ait la méche raisonnablement grosse pour rendre plus de lumiere, la grosse bougie de cave convient mieux qu'aucune autre, parce qu'on la ploye comme on souhaite.

Conditions de la bande & des compresses.

On prépare une bande qui doit être de toile ni trop neuve ni trop usée. Elle doit être de la largeur d'un poulce, & longue d'une aulne & demie, j'approuve fort qu'il y ait un petit bout de ruban de fil cousu aux deux extrémités, comme j'en ai vû dans des Couvents de Religieuses en Flandres, en y faisant des saignées ; cela est commode pour faire le nœud qui n'est pas si gros que quand il est fait avec la bande.

On fait des compresses d'un poulce en quarré, de linge ployé en dix ou douze doubles, pour être assez épaisse pour comprimer la veine, on en fait deux en cas que le sang vint à s'échaper, pour en

avoir une seconde toute prête. La bande ne doit avoir ni lisieres ni ourlets, celles de ruban de fil sont très-incommodes, elles ne compriment pas assez, & les lisieres sont de la douleur aux bras délicats.

Des poilettes. On met trois poilettes sur trois assiettes differentes : quand on les met toutes trois dans un même plat, elles ne peuvent pas être de niveau, & par conséquent on ne peut pas bien les emplir. On en prépare trois lors même qu'on a dessein de n'en tirer que deux, parce que le sang vient quelquefois si bien qu'on trouve à propos d'aller jusques à la troisiéme. Les poilettes ont chacune une petite oreille pour les tenir en cas de nécessité, elles doivent tenir trois onces afin de sçavoir au juste la quantité du sang qu'on a tiré. M. Duchesne premier Medecin de Monseigneur le Duc de Bourgogne ne veut point qu'on saigne que dans des poilettes, parce qu'il ne veut point qu'on tire ni plus ni moins de sang que ce qu'il en a ordonné.

Tems plus propre à la saignée. Dans les saignées où on peut choisir son tems pour se la faire, il conseille celle du soir : je n'ai vû que lui qui la préférât à celle du matin. Les Chirurgiens trouvent que le soir on est refroidi, que les veines ne s'enflent pas si bien, & que le sang a de la peine à réjaillir.

Preparatifs. On fait apporter de l'eau dont on remplit un verre, on fait préparer du vinaigre ou de l'eau de la Reine d'Hongrie, en cas que le malade apprehende de tomber en foiblesse. On fait approcher le malade sur le bord du lit qui est du côté du bras qu'on doit saigner ; on met un carreau ou un oreiller derriere lui, pour le tenir appuyé à son séant, & on fait garnir le lit d'un drap ou d'une couverture pour recevoir le sang lorsqu'il jaillit après l'ouverture de la veine ; & s'il craint que le jour ne l'incommode, il fait fermer les rideaux du lit. Il fait tenir la bougie par une personne qui ait la main

main sure, & qui ne craigne pas de voir saigner ; car si cette personne alloit tourner la tête dans le tems de la piqueure, ce mouvement en feroit faire un autre à son bras qui éloignant la lumiere pourroit faire manquer la saignée ; c'est pourquoi dans les saignées de conséquence le Chirurgien doit amener avec lui un garçon sur lequel il puisse compter, tant pour tenir la bougie avec fermeté que pour appuyer le bras du malade afin qu'il ne puisse pas le retirer dans le moment de la piqueure. Précaution à observer.

Quand on saigne le Roi ou quelqu'un de la Famille Royale, c'est le premier Medecin qui tient la bougie, il se fait un honneur de rendre ce service aussi bien que l'Apoticaire de tenir les poilettes. S'il y avoit quelqu'un dans la chambre que le Chirurgien ne crût pas de ses amis, il pourroit le faire sortir, parce qu'il ne faut point qu'il ait pour spectateur des gens qui pourroient l'inquiéter & le chagriner par leur présence : autrefois ils usoient de ce privilege, & un jour que M. Felix le pere alloit saigner le Roi il dit à l'huissier de faire sortir un des Chirurgiens de quartier qui n'étoit pas de ses amis, mais aujourdhui cela ne se pratique plus. Toutes les fois que j'ai saigné Madame la Dauphine ou quelqu'un des Princes, la chambre étoit pleine de monde, & même Monseigneur & les Princesses se mettoient sous le rideau du lit sans que cela m'embarrassât. Circonstances pour saigner un Prince.

Il faut encore que le Chirurgien regarde s'il n'y a rien sur lui qui puisse l'incommoder, s'il a des manches trop longues il faut qu'il les retrousse, si sa perruque l'embarrasse, il la noüe avec un ruban ; enfin il fait en sorte qu'il n'y ait rien qui puisse l'empêcher de bien executer la saignée : mais il ne faut pas aussi qu'il fasse comme un des Chirurgiens des plus employés qui soient à présent à Paris, lequel fait fermer fenêtres & portes, qui défend que personne ne marche ni ne parle Disposition exterieure du Chirurgien.

dans la chambre, qui fait des préparatifs auſſi grands & qui prend autant de précaution pour une ſaignée que s'il alloit couper un bras ou une jambe. Il eſt bon de prendre les meſures néceſſaires pour réüſſir, mais les meſures outrées ſont inutiles & même dangereuſes, parce que jettant la crainte dans le cœur du malade, elles empêchent que le ſang ne ſorte avec la même liberté qu'il auroit fait.

Inconſidération de quelques malades.

Il y a des malades & particulièrement des femmes qui la premiere fois qu'un Chirurgien les ſaigne, débutent par exagerer les difficultés qu'il y a de les ſaigner; mais ſoit qu'effectivement elles ſoient difficiles, ou ſoit qu'un Chirurgien les ſaignant leur ait dit pour ſe faire valoir, ce diſcours eſt imprudent, puiſqu'il peut cauſer de la crainte à un Chirurgien timide, c'eſt au malade à donner ſon bras ſans s'embarraſſer des difficultés, & c'eſt au Chirurgien à les ſurmonter ſans faire attention ſur tous les raiſonnemens que le malade peut lui faire.

Enfin le point eſſentiel pour acquerir de la réputation dans la ſaignée, c'eſt de n'être point ſi ſuſceptible de crainte. Il faut qu'en allant pour faire une ſaignée quelque difficile qu'on croye la trouver, on s'y préſente dans la confiance de la bien faire; il faut que le Chirurgien faſſe ſon raiſonnement en lui-même, & qu'il ſe diſe; ſi d'autres l'ont ſaigné pourquoi ne le ſaignerois-je pas auſſi? & qu'il ſoit perſuadé qu'il y a des bras très-difficiles, mais qu'il n'y en a point d'impoſſibles à ſaigner. La bonne opinion de ſoi même eſt pardonnable ſur le fait de la ſaignée, il faut même qu'il en ait un peu pour y exceller; & quoiqu'on veuille impoſer comme une loi au Chirurgien de tenir un milieu entre la confiance & la crainte, ſans ſe laiſſer entraîner plus d'un côté que de l'autre, il faut néanmoins pour devenir bon ſaigneur

Confiance néceſſaire à un Chirurgien.

qu'il péche plûtôt par trop de temerité que par trop de timidité.

Il faut encore que le Chirurgien ſoit ambidextre, c'eſt à dire qu'il ſaigne également de la main gauche comme de la droite, car il faut qu'il faſſe les ſaignées des bras droits de la main droite, & celles des bras gauches de la main gauche; il faut qu'il s'y accoutume dès auſſitôt qu'il commence à apprendre à ſaigner. Ceux qui n'ont pas la même adreſſe de la main gauche que de la droite, évitent les ſaignées des bras gauches; ils ſont à plaindre puiſqu'ils ne peuvent pas ſe diſpenſer d'en faire, y ayant plus d'occaſions de ſaigner du bras gauche, que du droit; car outre que les maladies qui demandent la ſaignée, viennent également aux deux côtés, il eſt des ſaignées de précaution où on préſente le bras gauche pour avoir le droit libre pour écrire ou faire ſes affaires, & il y a des perſonnes qui dans l'apréhenſion qu'on ne leur pique un artere ou un tendon, ne veulent être ſaignées que du côté gauche; diſant pour leur raiſon que s'il leur arrivoit le malheur d'être eſtropiés, ils auroient du moins la conſolation de ne l'être que du bras gauche.

Il doit être ambidextre.

Toutes ces précautions priſes avant la ſaignée, il faut que le Chirurgien prenne le bras du malade pour en venir à l'exécution, & quoiqu'elle ne conſiſte que dans une piqueure, il eſt des circonſtances eſſentielles & néceſſaires qu'il ne faut pas négliger pour la bien faire: nous allons les examiner les unes après les autres en vous faiſant voir comment il faut faire cette opération.

La premiere choſe qu'il faut faire ayant pris le bras, c'eſt de le découvrir juſqu'à quatre doigts au deſſus du coude. Si la manche de la camiſole ou de la chemiſe le ſerroit trop, il faudroit la faire découdre, parce que ce ſeroit une contre-ligature qui ne permettant pas au ſang de faire ſon chemin em-

pêcheroit le succès de la saignée. Les femmes ont aujourdhui des engageantes très-incommodes, & pour peu qu'elles serrassent le bras, le Chirurgien doit les faire ôter. Il met ensuite une serviette A. qu'il attache dessous le bras avec une épingle, & qu'il releve sur l'épaule & la poitrine de la personne qu'il va saigner, afin qu'elle ne soit pas gâtée par le sang qui doit sortir : c'est une circonstance qu'il ne faut pas oublier aux Dames de la premiere qualité dans les saignées de grossesse, ou de précaution, car elles se parent ces jours-là pour recevoir leurs visites, & même avant la saignée, & si par hazard quelques goutes de sang alloit salir & déranger leur parure, elles ne le pardonneroient point au Chirurgien.

Usage de la serviette.

Le bras découvert, & la serviette mise, le Chirurgien prend une ligature de drap B. pour le bander, elle doit être rouge pour n'être point gatée par le sang, longue de trois quartiers ou plus, afin qu'elle convienne à toutes sortes de bras, & large d'un poulce pour comprimer sans douleur, car une plus étroite scieroit le bras, & une plus large ne feroit pas une compression suffisante : elle doit être d'un drap ni trop fin ni trop gros, l'un ou l'autre auroient leurs inconveniens. Avant que de poser la ligature il faut observer deux choses, l'une que le bras soit étendu, & dans la même situation qu'il doit être quand on le pique, & l'autre que la main soit ouverte & étenduë, & que la paume en soit appuyée sur la poitrine du Chirurgien, afin que les muscles de l'avant-bras n'étant point gonflés ne fassent point changer de situation aux veines. On prend la ligature presque par le milieu, on pose ce milieu deux travers de doigt au-dessus du pli du bras, le chef de la ligature qui prend au dedans du bras doit être un peu plus long que l'autre, parce que ce chef doit servir à faire un nœud coulant, on fait croiser les deux chefs derriere le bras ; après avoir fait un ou deux tours sur le premier, on nouë la ligature à la partie externe du bras, & on la nouë d un simple nœud coulant dont l'anse est en haut, & dont les deux chefs pendent en bas derriere le bras. On ne serre la ligature pour cette premiere fois qu'autant qu'il le faut pour comprimer la veine, & en arrêter le sang dans l'avant-bras, sans serrer l'artere qui doit fournir aux veines du bras un sang qui les fasse enfler ; & afin même que ce sang se communique mieux, on fait remettre le bras dans le lit, & on l'envelope s'il le faut d'une serviette bien chaude.

Qualité de la ligature.

Maniere d'appliquer la ligature.

Pendant ce tems de repos le Chirurgien prend dans son lancetier la lancette C. qu'il juge convenable pour la veine qu'il va ouvrir, car il y en a de plus larges & de plus étroites pour s'en servir selon le besoin : il y en a aussi dont les pointes sont très-fines pour les peaux délicates, & d'autres qu'on appelle des pointes à grain d'orge pour ceux qui ont la peau dure & séche. La lancette choisie il l'ouvre non pas en triangle aigu, mais un peu mousse & allongée, comme celle-ci D. & il la met à sa bouche la pointe tournée à gauche quand il doit saigner au bras droit, & tournée à droit quand il doit saigner au bras gauche ; ce qu'il observe pour prendre la lancette plus commodement. Ensuite il reprend le bras qu'il fait étendre, & appuyer contre sa poitrine comme auparavant ; il fait serrer la main au malade le poulce entre les doigts, afin que les muscles se gonflant par cette action poussent davantage les veines en dehors. Pour moi je lui donne mon étui à lancette aussitôt que j'en ai tiré celle dont je veux me servir, je lui fais tenir au lieu de faire serrer le poulce dans la main, ce qui produit le même effet : il faudroit lui donner pour le tourner dans la main après l'ouverture faite, c'est un tems de gagné, ce qui fait que le malade le tourne aussi-tôt que le sang

Autres préparations.

vient, ſans être obligé de le demander.

Celui qui eſt chargé de la lumiere, doit être placé au côté gauche du Chirurgien proche le chevet du lit, ſi la ſaignée ſe fait au bras droit, il doit la tenir de la main gauche, & une aſſiette ſur laquelle il y a une poilete, de la main droite qu'il tient ſous le bras du malade pour en recevoir le ſang auſſi-tôt qu'il ſortira. C'eſt au Chirurgien à placer la lumiere; en voilà de deux ſortes, une groſſe bougie tortillée E. & une autre dans un bougeoir qui ſont également bonnes, il choiſira & la placera ou en dedans ou en dehors du bras, ſelon qu'il le jugera pour ſon point de vûe, après il examinera les veines pour ſe déterminer ſur celle qu'il trouvera la meilleure pour faire la ſaignée.

Vaiſſeaux qu'on peut ouvrir.

Il y a quatre veines ſaignables au bras, la premiere eſt la céphalique ainſi appellée, parce qu'étant la plus haute elle eſt la plus proche de la tête; la ſeconde s'appelle la mediane, à cauſe qu'elle eſt placée dans le milieu du bras; la troiſiéme la baſilique, parce qu'elle occupe la baſe du bras; & la quatriéme la cubitale parce qu'elle eſt la plus voiſine du coude. De ces quatre veines ce ſont la mediane & la baſilique où on ſaigne ordinairement, parce qu'elles ſont plus groſſes & plus commodes tant pour les ouvrir, que pour en faire ſortir le ſang, elles ſont auſſi les plus dangereuſes La baſilique eſt ſouvent tellement proche de l'artére qu'il faut craindre de l'ouvrir conjointement avec la veine, & la mediane étant placée ſur le tendon du biceps demande toute l'adreſſe du Chirurgien pour l'éviter; car l'artére & le tendon ſont deux écueils contre leſquels les malheureux Chirurgiens vont échouer.

Le tendon & l'artere à éviter.

La céphalique & la cubitale peu commodes pour la ſaignée, mais moins dangereuſes.

La ſituation de la veine céphalique ne permet pas au ſang d'en ſortir en arcade comme des autres veines, il faudroit pour cela qu'il fit un jet comme celui d'une fontaine, ce qu'il a de la peine à faire

de cette veine qui eſt placée au plus haut lieu du bras. Pour ouvrir la cubitale il faut faire tourner le bras au malade d'une maniere qui lui eſt incommode auſſi bien qu'au Chirurgien, & de plus la peau étant plus épaiſſe dans cet endroit que dans le pli du bras, on eſt obligé de faire plus de douleur; c'eſt ce qui fait que ce ſont les veines qu'on ouvre le plus rarement, quoiqu'elles ſoient ſans danger, & qu'on ne coure point le riſque de piquer le tendon ou l'artere parce qu'il n'y en a point. Je conſeillerai pourtant au jeune Chirurgien pour peu qu'il appréhende l'un ou l'autre en ſaignant ou la médiane, ou la baſilique, de recourir à l'une ou à l'autre de ces deux veines plûtôt que de rien hazarder: il vaut mieux qu'il faſſe une ſaignée qui n'ait pas tout l'agrément & toute l'approbation des ſpectateurs que de ſe mettre au hazard d'eſtropier le malade pour le reſte de ſes jours.

Exception de quelques bras.

Tous les bras n'ont pas quatre veines où on puiſſe ſaigner, il y en a qui n'en ont que trois, d'autres deux, & on eſt quelquefois trop heureux d'en trouver une dans de certains bras: ils en ont tous le même nombre, mais quand elles ſont ſi enfoncées qu'on ne peut ni les voir, ni les ſentir, c'eſt la même choſe pour le Chirurgien que s'il n'y en avoit point. Il faut donc qu'il s'accommode de la ſtructure du bras, qu'il ſe contente des veines qu'il y trouve, & qu'il y faſſe de ſon mieux pour en ſortir à ſon honneur; & quand j'ai dit qu'il falloit qu'il s'adreſſât ou à une céphalique, ou à une cubitale, j'ai entendu parler de ces bras où il y avoit de quoi choiſir.

Election de l'endroit qu'on doit ouvrir.

Il ne ſuffit pas d'avoir fait le choix de la veine, il faut encore ſe déterminer ſur l'endroit où on veut l'ouvrir, ce doit être toujours ſur celui où elle paroît le mieux, & au-deſſous des cicatrices des ſaignées précédentes. Si on vouloit faire l'ouverture au-deſſus, le ſang n'en ſortiroit pas ſi bien,

parce que ces cicatrices ayant retreci la veine, il ne peut pas sortir avec la même liberté qu'il fait au-dessous où la veine a plus de diametre. C'est pourquoi un Chirurgien qui veut menager un bras qu'il a coutume de saigner commence par ouvrir la veine le plus haut qu'il peut, puis descendant toujours en bas, il place ses ouvertures proche les unes des autres, & ainsi il fait de bonnes saignées, & se conserve un terrain qu'il retrouve en tems & lieu.

Comment on s'assure de cet endroit.

Quand le Chirurgien est déterminé sur l'endroit qu'il veut piquer, il faut qu'il le marque avec son ongle, non pas d'un seul coup d'ongle, mais de deux, l'un au-dessus de la veine, & l'autre au-dessous, & distant l'un de l'autre autant qu'il juge que la veine a de grosseur, afin d'en faire l'ouverture d'une marque à l'autre: il doit après cela resserrer sa ligature pour tenir la peau du bras plus ferme, & il importe peu pour lors qu'elle comprime l'artére, la veine étant suffisamment gonflée, il fait ensuite une friction avec sa main droite sur l'avant-bras de bas en haut pour faire monter le sang contenu dans la veine vers l'endroit où il veut l'ouvrir, & en même tems empoignant le bras avec sa main gauche il en met le poulce sur la veine pour empêcher le sang de retourner vers la main, & enfin avant que de prendre la lancette qu'il tient à la bouche, il touche l'endroit marqué avec son doigt indice pour voir si par les mouvemens qu'il vient de faire, la veine n'a point changé de situation.

Maniere de tenir la lancette & de l'enfoncer.

S'il retrouve la veine dans le même état, c'est alors que sans détourner sa vûë de dessus l'endroit qu'il a marqué il prend sa lancette qu'il tient avec deux doigts, sçavoir le poulce & l'indice, par le milieu du fer afin de la tenir avec plus de fermeté, il pose ensuite sur le bras le bout des autres doigts pour empêcher que sa main ne vacille dans le tems

qu'il doit faire la ponction sa main étant assurée, il approche la lancette du lieu qu'il va ouvrir, & la posant sur la marque inferieure qui est le dessous de la veine il l'enfonce jusques à ce qu'il croye ou qu'il soit sûr d'être dans la veine, & en la retirant il fait une élevation, c'est-à-dire, il coupe de la peau autant qu'il le juge nécessaire pour faire une bonne saignée, le sang suit la lancette, car en la retirant il rejaillit plus ou moins loin selon que la veine est grosse, & selon la chaleur & la vivacité du sang.

Trois façons d'ouvrir la veine.

L'ouverture de la veine se peut faire de trois façons, ou en long, ou en travers, ou de biais: c'est la derniere qu'on doit préferer aux autres, tant parce qu'elle est plus commode pour l'Opérateur, qu'à cause qu'elle est la meilleure pour le malade faisant l'ouverture de la veine plus grande, ce qui facilite la sortie du sang. Pour bien ouvrir la veine il n'y a que les deux doigts qui tiennent la lancette qui doivent agir, ils sont ployés quand ils portent la lancette jusques sur la veine, & la main étant alors appuyée par les autres doigts qui sont soutenus sur le bras du malade, la lancette entre par le seul allongement du poulce & de l'indice, & se retire de même. Si le Chirurgien se servoit de toute la main pour faire une aussi legere ouverture, ce seroit avec raison qu'on diroit de ce Chirurgien qu'il auroit la main pesante.

L'ouverture se fait en deux tems.

L'ouverture a deux tems, celui de la ponction, & celui de l'élevation; le premier est le tems qu'il faut pour faire le chemin de dehors en dedans, & le second est le tems qu'il faut pour faire celui de dedans en dehors, quand la lancette entre, elle coupe avec les deux tranchans, mais quand elle sort elle ne coupe qu'avec le tranchant superieur qu'on retire en l'élevant un peu. Il y en a qui ajoutent un tems d'incision qu'ils mettent entre les deux autres, mais c'est multiplier les êtres sans né-

cessité, la ponction & l'élevation ne se pouvant faire sans incision. (a)

(a) On fera ici en faveur des jeunes Chirurgiens, quelques remarques fort importantes sur la saignée.

La saignée du bras est une opération dont les suites peuvent être fort dangereuses. Elle demande par conséquent beaucoup d'attention de la part du Chirurgien. Or ce qu'il doit principalement éviter en la faisant, c'est de piquer l'artere, le tendon ou l'aponevrose du muscle Biceps. Il faut donc qu'il soit bien instruit de la situation des ces parties par raport aux vaisseaux qu'il doit ouvrir.

L'Anatomie fait connoître parfaitement la situation du tendon, & de l'aponevrose du muscle biceps; mais elle ne peut apprendre exactement celle des arteres par raport aux veines, parce que cette situation n'est pas tout-à-fait la même dans differens sujets. Il y en a où l'artere est fort enfoncée, & d'autres où elle ne l'est pas beaucoup. Il y en a où cette artere accompagne la veine basilique dans un assez long trajet; d'autres où ces vaisseaux se croisent seulement, & quelques-uns même où ils sont dans tout leur trajet un peu éloignés l'un de l'autre. C'est pourquoi lorsqu'on veut piquer la veine basilique vers le plis du bras, il faut avant de mettre la ligature reconnoître par le tact la situation de l'artere afin de l'éviter. Cette précaution est d'autant plus nécessaire, qu'il y a des sujets où il se trouve une variation singuliere dans la situation de ces vaisseaux. M. Verdier a fait voir depuis peu à l'Académie de Chirurgie, un bras dans lequel l'artere cubitale, qui pour l'ordinaire passe sous les muscles rond & radial interne, passoit au contraire au-dessus, accompagnoit la veine basilique, & n'étoit recouvert que de la peau & de la graisse. Il a vû une autre variation aussi singuliere où l'artere accompagnoit la veine cephalique.

Le vaisseau qu'on doit ouvrir est quelquefois posé directement sur le tendon du muscle biceps, qui fait dans certains sujets une saillie. Il faut alors faire mettre le bras de la personne que l'on saigne en pronation; & ce tendon qui a son attache derriere la petite apophise du radius, se cache, pour ainsi dire, & s'enfonce.

Lorsqu'on a posé la ligature, si le vaisseau n'est pas bien apparent, on met le doigt index ou le poulce d'une main sur la veine, & on fait de l'autre main avec le

Aussi-tôt que le sang a rejailli, le Chirurgien reploye sa lancette qu'il met sur le bord de l'assiette de la premiere poilette pour la retrouver aisément: lors qu'on la met sur le lit elle peut tomber & se gâter: ou bien on est embarrassé de la chercher dans le drap qui couvroit le lit que des serviteurs auront ôté & emporté. Si la lumiere est en dedans, il ne faut pas la retirer par dessous le bras de crainte de le brûler, il faut au contraire la porter en devant dans le milieu du lit, afin qu'elle éclaire la sortie du sang. Il y a des malades qui la veulent tenir

Ce qu'il faut faire de la lancette & de la bougie après l'ouverture.

doigt du milieu & l'index plusieurs frictions le long de l'avant-bras, en commençant vers le poignet. Par ce moyen on renvoye vers le pouce ou le doigt index la colonne du sang qui est dans la veine ce qui rend ce vaisseau plus ou moins sensible, & fait connoître s'il fournira une quantité suffisante de sang, s'il est enfoncé bien avant. le lieu où il l'est moins est celui par consequent où il faut l'ouvrir.

Il ne faut jamais piquer à moins que le vaisseau ne soit sensible au tact, quand même quelques cicatrices l'indiqueroient; car on ne pourroit piquer qu'au hazard, ce qui seroit imprudent. Il y a des vaisseaux qui ne se font pas sentir aussi-tôt que la ligature est faite, mais quelque tems après.

S'il y a du danger à ouvrir les vaisseaux au pli du bras à cause de leur petitesse, jointe à la proximité de l'artere ou du tendon, il faut les ouvrir à l'avant-bras, au poignet ou même à la main.

Lorsque les vaisseaux sont si enfoncés qu'on ne les sent pas dans le pli du bras ni même à l'avant-bras, on fait mettre l'avant-bras dans l'eau chaude, qui en rarefiant le sang fait gonfler les veines.

Quand le Chirurgien a choisi le vaisseau, il doit l'assujettir, soit en mettant le pouce dessus, comme l'Auteur l'enseigne, soit en embrassant avec la main l'avant bras par derriere, de sorte que la peau soit un peu tendue; cette derniere methode a quelque avantage sur l'autre, elle les assujettit avec plus de fermeté. On peut dire même qu'elle est necessaire pour les vaisseaux roulans.

Il faut porter la lancette plus ou moins perpendiculairement sur la peau à proportion que le vaisseau est

eux-mêmes , c'eſt à quoi le Chirurgien ne doit point s'oppoſer , tant parce qu'il en voit mieux ce qu'il fait , qu'à cauſe que cela occupe le malade qui n'en tombe pas ſi-tôt en foibleſſe.

Ce qui oblige à relacher la ligature.

Si le ſang après ſon premier jet ceſſe d'aller en arcade ; ce ralentiſſement vient de ce que la ligature comprime trop l'artere , il faut donc au plutôt lâcher cette ligature , & à l'inſtant on voit le ſang venir comme auparavant. Ce ſeul article devoit ouvrir les yeux aux Anciens ſur la circulation :

Preuve manifeſte de la circulation du ſang.

Puis qu'il n'eſt pas poſſible que l'avant bras puiſſe contenir tout le ſang qu'on tire , il faut donc que ce ſang ſoit porté par quelque conduit : ce ne peut pas être par la veine dont on barre le chemin par le moyen de la ligature ; il faut donc que ce ſoit par

plus ou moins enfoncé. Cette regle eſt d'une grande importance.

Si le vaiſſeau eſt très-enfoncé , il faut porter la pointe de la lancette preſqu'à plomb ; car ſi on la portoit obliquement elle pourroit paſſer par-deſſus. Si le vaiſſeau eſt ſi enfoncé qu'on ne le puiſſe appercevoir que par le tact , il faut ne point perdre de vûë l'endroit ſous lequel on l'a ſenti ; on y porte la pointe de la lancette , on l'enfonce doucement juſqu'à ce qu'elle ſoit entrée dans le vaiſſeau. Ce qu'une legere reſiſtance pareille à celle que l'on ſent lorſqu'on perce du canepin , & quelques goutes de ſang font connoitre. Alors on amplifie l'ouverture avec le tranchant de la lancette en la retirant.

Ce ſont ordinairement les perſonnes graſſes qui ont les vaiſſeaux très-enfoncés , & par conſequent il n'y a pas tant à craindre de piquer l'artere , le tendon , ou l'aponevroſe en ouvrant les vaiſſeaux enfoncés qui ſont preſque toujours entourés de beaucoup de graiſſe , qu'en ouvrant des vaiſſeaux apparens.

Ces derniers ſont quelquefois colés ſur le tendon , ſur l'aponevroſe ou ſur l'artere ; c'eſt pourquoi il faut pour les ouvrir porter la pointe de la lancette preſque obliquement. Lorſqu'elle eſt dans la cavité du vaiſſeau , on éleve le poignet afin d'augmenter l'ouverture avec ſon tranchant. Si l'on portoit la lancette perpendiculairement , on riſqueroit d'atteindre l'une de ces parties qu'il eſt dangereux de piquer.

l'artere , n'y ayant que ces deux ſortes de vaiſſeaux qui conduiſent le ſang par toute la machine.

Il faut que le Chirurgien faſſe en ſorte que le ſang aille en arcade , & cela ſeulement pour contenter le malade & les ſpectateurs , car la ſaignée eſt toute auſſi bonne en coulant le long du bras. J'ai ſaigné plus de vingt fois M. Daquin premier Médecin du Roi , il ne vouloit jamais que le ſang ſortit en jailliſſant , il vouloit qu'il allât le long du bras , & prétendoit que la ſaignée en étoit meilleure. Il faut néanmoins que le Chirurgien s'accommode aux ſentimens publics , qu'il éleve ou qu'il faſſe baiſſer la peau , afin de mettre les ouvertures de la peau & de la veine vis-à-vis l'une de l'autre ; & faire ainſi ſortir le ſang en fontaine : il faut qu'il ploye un peu le bras du malade ; afin que la peau ne preſſant pas trop l'ouverture le ſang ſorte mieux ; il faut encore qu'il ſoutienne le bras qui ſe fatigueroit & s'appeſantiroit s'il n'étoit pas ſoulagé par la main du Chirurgien : il doit empêcher que le malade ne regarde ſon ſang , s'il eſt du nombre de ces poltrons à qui une goutte de ſang fait peur. Il lui donnera quelque choſe de rond dans la main qu'il lui faut faire tourner ſans trop la ſerrer , il faut que ce ſoit par un mouvement reglé , qui puiſſe hâter le ſang de ſe porter vers l'ouverture de la veine.

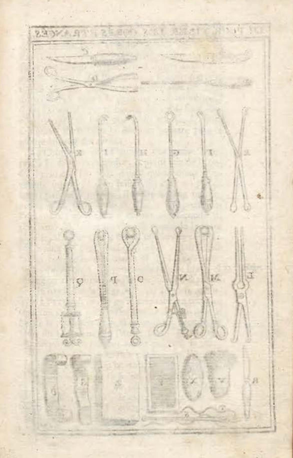
De ce qu'on donne au malade à tenir dans ſa main.

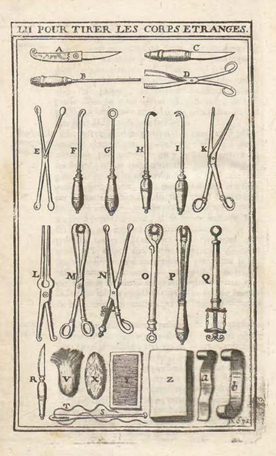
Il y a quelques Chirurgiens à Paris qui portent dans une poche faite exprès un baton G. de la longueur d'un pied & demi , garni de velours , & même brodé , ils le donnent à tenir au malade auſſi-tôt que la piqueure eſt faite ; ils prétendent que ce baton n'eſt pas ſeulement pour le tourner dans la main , mais que le bout de ce bâton poſant ſur le lit ſert à appuyer le bras du malade. Je n'ay point pratiqué cette galanterie , je me ſuis contenté de donner mon étuy , & même avant la ſaignée comme je vous ai dit.

Office des serviteurs. On ne peut pas se passer de serviteurs en saignant ; il en faut au moins deux, l'un qui tienne la lumiere d'une main & la poilette de l'autre pendant qu'elle s'emplit, & l'autre qui apporte les poilettes vuides, & les reporte sur la table quand elles sont pleines, qui donne la bande & la compresse dans le tems qu'on en a besoin, & qui puisse apporter tout ce qui seroit nécessaire en cas que le malade tomb t en foiblesse.

Regle de la quantité du sang à tirer. La quantité du sang qu'on doit tirer, n'est point égale en toutes sortes de sujets : si c'est une saignée ordonnée par un Medecin, le Chirurgien a sa loi écrite, il faut qu'il n'en tire pas une dragme plus que ce qui lui est ordonné ; si c'est une saignée de précaution, il la proportionnera aux forces & au temperament du sujet, s'il la soutient bien il la fera plus grande, s'il pâlit & qu'il commence à se trouver mal, il la finira aussi-tôt. Enfin il est une infinité de circonstances que je ne puis pas toutes raporter ici J'ai remarqué que quand j'ai saigné des maris en presence de leurs femmes, les femmes ne vouloient point que je tirasse beaucoup de sang, & que quand j'ai saigné des femmes les maris n'étoient point contens que la saignée ne fût ample & copieuse : ils ont les uns & les autres leurs raisons qui ne sont pas difficiles à deviner.

Ordre des poilettes. Lorsque la premiere poilette **H.** est presque pleine on fait apporter la seconde **I.** qu'on place sous cette premiere, afin qu'en la retirant le sang tombe dans cette seconde ; on en use de même pour la troisiéme **K.** & pendant que cette derniere s'emplit, on fait apporter la bande & les compresses ; on a soin que celui qui porte les poilettes de sang du lit sur la table, aille doucement afin de ne le point répandre sur l'assiette, & qu'il les mette selon le rang qu'elles ont été tirées. Pour arrêter le sang, il faut délier la ligature prenant





garde qu'elle ne trempe dans la derniere poilette qu'on ne fait point emporter que la ligature ne soit ôtée, & qu'on ne se soit rendu maître du sang. Pour y parvenir on pose deux doigts de la main gauche à côté de l'ouverture, sçavoir le doigt indice & celui du milieu : ensuite avec ces deux doigts on fait faire à la peau un petit mouvement demi circulaire, par le moyen duquel le sang s'arrête sans qu'il en sorte une seule goutte. Alors on fait porter sur la table la derniere poilette pour la mettre au rang des autres.

Le Chirurgien prend ensuite une petite compresse L. de la main droite, & avant que de la poser il peut ôter ses deux doigts qui tenoient l'ouverture sujette pour en laisser dégorger un peu de sang, puis les remettant, il arrête le sang une seconde fois, & aussi-tôt il pose la compresse sur l'ouverture, après quoi il en met une seconde M. plus large, & les tenant l'une & l'autre de la main gauche, il essuie avec le coin d'une serviette mouillée le sang qui peut avoir gâté le bras : puis il pose sur les compresses une bande N. à six doigts d'un de ses bouts qu'il fait pendre derriere le bras ; il tourne un circulaire au dessus du coude, & repassant la bande sur la saignée il fait un autre circulaire à l'avant-bras, ce qu'il continue en croissant toujours sur les compresses autant de fois que la bande le peut permettre. Il en nouë les deux bouts OO. sur le derriere de l'avant bras, & afin que les compresses ne puissent couler pendant la nuit, il les attache à la bande avec une épingle. Il recouvre le bras en abaissant la manche de la camisole, & de la chemise ; & le faisant ployer il le remet dans le lit, enjoignant au malade de le tenir ainsi ployé sur son estomac, de crainte que s'il le remuoit le sang ne vint à s'échaper.

du bandage.

Si je conseille de mettre deux compresses, c'est pour le mieux, car il est certain qu'une petite

Utilité des deux compresses.

compresse appuyée par dessus une plus grande, comprime beaucoup mieux l'incision qu'une seule, ce qui fait qu'elle est plûtôt réünie : Je sçai que la pratique ordinaire est de ne s'en servir que d'une, & souvent j'en ai usé ainsi. Au reste si on avoit essuyé le sang avec la compresse qu'on va poser sur la chair, il ne la faudroit pas appliquer du côté où seroit le sang, cela pourroit faire un durillon sur la playe, mais il la faudroit tourner de l'autre côté.

La pratique ancienne étoit de moüiller la compresse, & il y en a encore qui la suivent : en m'aprenant à saigner on me la faisoit moüiller, mais je me suis défait de cette methode, je la pose seche, & je m'en trouve bien. J'ai cela de commun avec la plûpart des bons Phlébotomistes qui aujourdhui ne la trempent dans aucune liqueur ; une compresse moüillée en se desséchant s'endurcit, & devient un corps dur capable de meurtrir l'endroit où elle est appliquée. On ne la doit mouiller que quand il y a un petit trombus qui est une petite élevation autour de l'ouverture quand elle est petite, ou lors qu'on croit qu'il y a un peu de sang épanché entre cuir & chair, mais ces accidens n'arrivent point quand on a fait une ouverture suffisante.

Les cas où il faut mouiller les compresses.

Secours pour le malade qui tombe en foiblesse.

Après que la saignée est faite, & que le bras est bandé, le Chirurgien n'est pas encore quitte de son opération : s'il arrive que le malade tombe en foiblesse, il faut qu'il le fasse revenir au plûtôt, en lui ôtant les oreillers de dessous la tête, & le couchant tout à plat, en lui jettant de l'eau au visage, en lui faisant sentir du vinaigre, de l'eau de la Reine d'Hongrie P. ou quelque chose de très-fort, en lui frapant dans les mains, & en ouvrant les rideaux du lit & les fenêtres pour lui donner de l'air, & ainsi lui procurer la facilité de respirer avec liberté. Le malade étant revenu, on lui peut donner

donner à boire un demi verre moitié eau & vin Q. s'il avoit la fiévre on lui donneroit de la prisanne ; puis ayant remis le bras dans une bonne situation, on le laisse en repos.

Remarque à faire sur le sang sorti.

Tout ce qu'il y avoit à faire auprès du malade étant fini, le Chirurgien s'approche de la table pour voir le sang. Il y en a qui soufflent l'écume qui est dessus ou qui l'ôtent avec une carte ou une plume, ils prétendent qu'en découvrant ainsi la superficie du sang on en voit mieux la bonne ou mauvaise qualité. Pour moi je ne me suis jamais donné la peine de l'ôter, parce que je crois que ce petit mouvement pouvant déranger les fibres superficielles du sang il peut empêcher d'en connoître les qualités ; & d'autant plus que l'écume ne couvrant point la totalité de la poilette, on peut juger par ce qui est découvert de la nature du sang. Les Médecins demandent presque toujours en venant voir le malade, si la saignée a été bonne, & si le sang est bien venu : quand on a laissé l'écume dessus, c'est une preuve convaincante qu'il est sorti en arcade & avec vitesse ; ce sont ainsi des questions, & des consequences épargnées, puisqu'ils n'ont qu'à jetter les yeux sur le sang pour être informés de la maniere que la saignée s'est passée.

Distinction des poilettes.

Il ne faut pas manquer de marquer les poilettes en mettant un petit morceau de papier sur la premiere, deux sur la seconde, & trois sur la troisiéme : d'une aussi legere omission on en feroit un crime au Chirurgien, quand on viendroit pour décider des qualités du sang, quoique l'embarras de sçavoir laquelle est la premiere ou la seconde poilette soit de petite consequence. Il y a des poilettes qui sont marquées par un, deux & trois, mais il faut les apporter dans leur rang, & comme il arrive souvent qu'un serviteur se peut tromper, & que la gravure qui est sur le bord de la poilette

peut être couverte de ſang, c'eſt le plus ſûr de les marquer avec du papier.

Jugement favorable que l'Opérateur doit toujours porter ſur le ſang tiré.

Un des domeſtiques preſente au Chirurgien le baſſin R. pour laver ſa lancette, il verſe deſſus de l'eau qui eſt dans l'aiguiére S. & avec la ſerviette T. il eſſuye ſes mains & ſa lancette. Il faut enſuite qu'il entretienne le malade, & qu'il lui prouve le beſoin qu'il avoit de cette ſaignée, ſi le ſang eſt ſorti avec vigueur & en abondance, il lui fait voir la néceſſité qu'il y avoit d'en ôter, en lui diſant que le trop qu'il en avoit pouvoit lui cauſer quelque maladie dangereuſe & mortelle. S'il eſt tombe en défaillance, & qu'il ait eu de la peine à la ſoutenir, il lui aſſure que les ſaignées qui vont juſques au cœur ſont les meilleures : ſi le ſang eſt vilain & corrompu, il lui dit que ce qu'on en a vuidé, donnera moyen par le ſecours de la circulation à celui qui reſte de ſe purifier : s'il eſt beau & vermeil, il s'en rejouira avec le malade, en lui diſant que c'eſt une preuve infaillible que celui qui demeure dans ſes veines eſt de pareille nature, & qu'un pareil ſang promet une ſanté de longue durée. Enfin de quelque maniere que la ſaignée ait tourné, il doit en tirer des conſequences avantageuſes pour le malade.

Il eſt bon au malade de boire un verre d'eau après la ſaignée.

On ne manque pas de faire quelques queſtions. Si le malade demande par exemple, s'il peut boire un verre d'eau immediatement après la ſaignée ? Bien loin de s'y oppoſer, il faut même le lui conſeiller, parce que cela ne lui peut faire aucun mal, & au contraire il peut produire un bien, car cette eau paſſant promptement dans les vaiſſeaux pour remplacer le ſang qui vient d'en être vuidé, elle ne peut qu'humecter & rafraîchir celui qui reſte, qui eſt l'intention pourquoi on la donne.

Pratique ſuperſtitieuſe.

J'ai vû quelques Dames qui faiſoient aporter dans leur chambre un ſceau plein d'eau de puits bien fraîche, & qui faiſoient jetter leur ſang dans cette eau auſſi-

tôt qu'il étoit ſorti ; elles prétendoient que par la vertu de la ſympathie le ſang qui leur reſtoit en étoit rafraîchi : je laiſſe à ju er ſi elles avoient raiſon ou non. Mais je ne combattois point leur opinion, perſuadé que ſi cette eau ne produiſoit point le bien qu'elles en attendoient, au moins elle ne pouvoit faire aucun mal.

Le ſommeil eſt permis après avoir bû de l'eau.

Une queſtion qui eſt ſouvent faite par les malades, c'eſt de demander s'ils peuvent dormir après la ſaignée. Juſques à préſent je l'ai vû défendre, mais je n'en ai pas pû pénetrer la raiſon, à moins que ce ne ſoit la crainte que le bras ne ſe debande pendant le ſommeil ; s'il y en a quelqu'autre, elle eſt au deſſus de mes connoiſſances : mais s'il n'y avoit que celle-là elle ne doit pas priver le malade d'un doux repos que la ſaignée lui procure, c'eſt pourquoi aprè avoir bû un verre d'eau je ne m'oppoſe point au ſommeil qui vient ſe préſenter après la ſaignée.

Lieu ou le ſang doit repoſer.

Le ſang tiré ne doit point être expoſé au grand air ni au ſoleil, mais à l'ombre ſur une table dans un endroit ni trop chaud ni trop froid, afin qu'en refroidiſſant peu à peu, la ſéparation des liqueurs qui le compoſent, ſe puiſſe faire en prenant chacunes leurs places ſelon leur épaiſſeur, ou leur legereté. Le Chirurgien finit en conſeillant au malade de prendre un bouillon une heure après, étant la nourriture la plus convenable après la ſaignée ; & enſuite ayant reçû le ſalaire de ſes peines, qui eſt très-médiocre aujourdhui, il prend congé de la compagnie.

Si le lendemain le Chirurgien vient rendre viſite à la perſonne ſaignée, il faut qu'il aille d'abord examiner le ſang pour pouvoir répondre à toutes les queſtions que le malade lui fera ſur la bonne ou mauvaiſe qualité de ſon ſang. De quelque nature qu'il le trouve, il ne doit lui rien dire que de conſolant, & quand même il auroit acquis un dégré

de pourriture qui feroit craindre quelque maladie fâcheuſe, il ne doit point l'allarmer ſur l'avenir, il doit ſeulement lui faire entrevoir qu'il ne faut rien negliger pour tâcher de corriger & purifier ſon ſang des mauvaiſes diſpoſitions qui y ſont, qui pourroient par la ſuite devenir ſerieuſes & cauſer des deſordres manifeſtes & dangereux.

Abus vulgaire ſur la bonté du ſang ſorti par une petite ou par une large ouverture.

C'eſt une erreur de croire que par une petite ouverture il n'y ait que le beau ſang qui ſorte; le public eſt infatué de cette opinion, dont il eſt impoſſible de le déſabuſer. Il eſt vrai que le ſang ſorti par un petit filet paroit rouge & vermeil, parce qu'ayant été long-tems à emplir la poilette, l'air a eu plus de loiſir de le refroidir, & il s'eſt coagulé avant que les ſeparations ayent pû ſe faire; mais il n'eſt pas moins mauvais que celui qui eſt reſté, & une grande ou petite ouverture tire également le ſang tel qu'il eſt dans ſes vaiſſeaux, de même qu'un petit ou un gros foret tire du vin pareil à celui eſt contenu dans le tonneau.

D'où vient la difference couleur de ce ſang.

Si on reçoit le ſang dans le creux des aſſiettes il paroit très-beau, parce qu'étant d'un volume plus étendu, il eſt plûtôt refroidi, & par conſéquent coagulé avant que les particules lourdes & légéres ſe ſoient ſeparées; ou pour parler à la mode il eſt plus frapé par l'air, qui y laiſſant plus de nitre lui donne cette couleur vermeille qu'on y voit. Mais ſi on le reçoit dans des poilettes qui ſoient plus creuſes & plus étroites, conſervant ſa chaleur plus long-tems, le groſſier a le tems de tomber en bas, le moins épais d'occuper le milieu, & le plus ſereux de nager ſur la ſuperficie. La preuve en eſt convaincante lorſqu'une poilette eſt trop pleine & qu'elle repand par deſſus, le ſang qui eſt ſur l'aſſiette eſt d'une très-belle couleur, & celui de la poilette quelquefois ſi vilain, qu'on croiroit que ce ſont deux ſangs differens, quoique ce ſoit véritablement le même.

On connoit le ſang par les tâches qu'il fait & l'odeur qu'il rend.

On ne permet pas trop aux Chirurgiens de raiſonner ſur les differentes qualités du ſang, c'eſt pourquoi je n'en parlerai point ici, quoique ce ſoient eux qui les premiers en peuvent juger: dès que le ſang après la piqueure a rejailli ſur le drap, les Chirurgiens par les taches qu'il y fait, connoiſſent s'il eſt bon ou mauvais; & pendant la ſaignée en tombant dans la poilette, il s'en éleve une vapeur qui frapant les narines du Chirurgien lui fait juger de ſa bonne ou mauvaiſe qualité, mais laiſſant le reſte à ceux qui en doivent juger ſouverainement, je demande ſeulement que rendant juſtice au Chirurgien on ne l'accuſe point quand on ne trouve pas le ſang qu'il a tiré auſſi mauvais qu'on croyoit qu'il dût l'être.

Accidens de la ſaignée.

La ſaignée qui eſt l'opération de la Chirurgie la plus commune, & celle qui paroit la plus ſimple, eſt néanmoins celle qui eſt accompagnée de plus d'accidens: il y en a qui peuvent arriver par la faute du Chirurgien, comme la piqueure du nerf & du tendon, ou de l'artere; mais il en eſt une infinité qui en ſont des ſuites fâcheuſes, quoiqu'on les ait bien faites, & dont on veut rendre le Chirurgien reſponſable. Celui qui ſaigne le plus, eſt le plus expoſé à ces malheurs, parce qu'étant en réputation pour la ſaignée, les plus difficiles lui tombent en partage. De l'aveu de tous les Chirurgiens c'eſt l'opération la plus perilleuſe, & celle qui leur donne le plus de ſujet de mortification: ils n'aſpirent tous qu'à la quitter le plûtôt qu'ils le peuvent, & dès qu'ils ſont venus à Paris dans la haute pratique ils abandonnent avec joye la ſaignée, & ils croyent s'être tirés une groſſe épine du pied.

De la ſaignée blanche.

Le moindre de tous les accidens, c'eſt de manquer une ſaignée: il y a ſouvent plus de prudence à retirer ſa lancette ſans avoir le ſang, que de vouloir en labourant dans un bras avec la pointe de

la lancette en avoir à quelque prix que ce soit, & il vaut mieux faire une saignée blanche, que de se mettre dans le hazard de piquer une artere ou un nerf dans le bras où la veine entourée de graisse qui n'est pas capable de l'appuyer s'échape à la pointe de la lancette. Si celui qui tient la lumiére, la change de place dans le tems de la piqueure, ou si le malade craintif retire son bras dans ce moment, ce sont des raisons pour faire manquer, & quoique ce ne soit pas la faute du Chirurgien, on ne laisse pas de le lui imputer par l'injuste disposition où on est de le rendre responsable de tous les évenemens. (*a*)

D'où vient l'échimose. S'il survient une échimose autour de la saignée, ou si ce sang qui est épanché forme un petit abscès qui supure par l'ouverture de la saignée, c'est toujours la faute du malade qui s'est servi de son bras trop tôt & qui par l'action qu'il aura faite, aura obligé le sang de s'échaper de la veine, qui n'ayant pû sortir au dehors à cause du bandage se sera extravasé entre la peau & la veine: (*b*) comme il arriva à une femme de chambre d'une Dame de la premiere qualité que j'avois saigné le matin, &

(*a*) On manque encore une saignée, parce que le vaisseau étant très-enfoncé on ne porte pas la lancette assez avant ou assez perpendiculairement; parce le vaisseau est roulant, & qu'il fuit pour ainsi dire la lancette, parce qu'on pique à côté du vaisseau, ou au milieu des beaucoup de cicatrices qui assez souvent en retrecissent le Diametre. Dans ce cas, il faut examiner laquelle de ces causes a fait manquer la saignée pour éviter un pareil inconvenient.

(*b*) L'échimose peut être encore une suite d'une petite tumeur appellée trombus, formée de sang épanché sous la peau, soit parce qu'on a piqué la veine de part en part, soit parce que l'ouverture de la peau ne se trouve pas vis-à vis celle du vaisseau, soit enfin parce que l'ouverture de la peau est plus petite que celle de la veine.

qui une heure après alla peigner & habiller sa maitresse, ne voulant pas qu'elle sçût qu'elle avoit été saignée. Elle m'envoya chercher, parce que son bras lui faisoit beaucoup de douleur: & quoiqu'elle le voulût cacher à sa maitresse, je le lui allai dire aussitôt, afin qu'elle fût informée de la verité. Elle la gronda fort de s'être fait saigner à son insçû, & s'il étoit vrai qu'elle en eût besoin, de ne s'être pas tenue en repos.

Il y a dans l'avant-bras une aponevrose large qui l'envelope, & qu'on a prise jusques à present pour la membrane commune des muscles: quand on est obligé de saigner une mediane avancée; on ne peut gueres se dispenser de toucher cette aponevrose qui cause quelquefois un frémissement qu'on ressent jusqu'au bout des doigts; c'est pourquoi il faut éviter ces sortes de saignées autant qu'on peut. Mais si on n'avoit pas pû saigner ailleurs, & que cette membrane eût été touchée, il y surviendroit fluxion, douleur, dureté, & quelquefois un abscès; ce qui ne donne pas peu de mortification au Chirurgien.

Mais quoique ces accidens ne soient pas causés par la faute du Chirurgien; il faut néanmoins qu'il travaille à y remedier, de crainte qu'ils n'ayent de la suite, & que ceux qui ne sont pas instruits comme la chose s'est passée ne l'agravent & ne lui tombent à dos. Si c'est une simple échimose, en la bassinant avec de l'eau-de-vie ou de l'esprit de vin on la guerit: s'il y a du sang qui veuille venir à supuration on lui aide avec l'emplatre divin & un peu de basilicon, & quand le pus est sorti par la saignée on desseche avec l'emplatre de ceruse brûlée. Si c'est une fluxion sur l'avant-bras causée par l'attouchement de l'aponevrose, on saigne plusieurs fois de l'autre bras pour détourner l'humeur qui prend le chemin de cette partie, on fait de bonnes embrocations avec les huiles rosat, de camo-

mille, de melilot & de vers, & on ſe ſert de cataplaſmes anodins & réſolutifs. (*a*)

Il ſe fait quelquefois un dépôt ſur le bras ſaigné quoique l'opération n'y ait point de part; ce qui arrive à des perſonnes cacochimes accablées d'humeurs qui ſont prêtes à ſe jetter ſur quelque partie. Si on les ſaigne dans ce tems-là ces humeurs ſe déterminent à couler ſur la partie qu'on a vuidé par la ſaignée: le lendemain on trouve le bras gonflé & douloureux qui enfle à vûë d'œil, & qui groſſiroit extraordinairement ſi on ne travailloit à détourner ce torrent par de grandes ſaignées faites à l'autre bras, par des cordiaux pris interieurement, & par l'application des remedes capables d'arrêter le cours de ces humeurs, de les réſoudre & de défendre le bras contre celle dont il eſt abreuvé. La furie de ces tumeurs eſt quelquefois ſi grande que j'y ay vû la gangrene dès le deuxiéme jour, & le malade mourir le troiſiéme. Un pareil malheur arriva à la femme d'un Officier de la Reine, qui chagrine d'avoir perdu un fils unique tomba malade; je la devois ſaigner le lendemain, mais elle changea de ſentiment, elle aima mieux aller à une maiſon de campagne qu'elle avoit proche de Verſailles, elle s'y fit ſaigner du pied, le dépôt ſe fit ſi grand ſur la jambe & la cuiſſe que la gangréne y ſurvint, & elle mourut en trois jours. Depuis quelques mois M. le Duc de Saint Simeon fut ſaigné à Paris par un Chirurgien des plus employés: il ſe

Cure des dépôts.

(*a*) C'eſt un bonheur pour le malade & pour le Chirurgien quand les accidens qui ne ſurviennent que trop ſouvent à la piqueure de l'aponevroſe du muſcle biceps cedent aux remedes que l'Auteur propoſe ici. Mais lors qu'ils y reſiſtent, il faut examiner s'il n'y a point quelque épanchement de liqueur, ce qu'on peut reconnoitre à la fluctuation. En ce cas il faut ouvrir la tumeur, pour donner iſſuë aux matieres qui pour l'ordinaire ſe trouvent épanchées ſous l'aponevroſe, & cauſent des accidens très-fâcheux.

fit ſur ſon bras une fluxion cauſée par la diſpoſition où il étoit, qui ſe termina par un abſcès qu'on ouvrit, & dont il fut guéri en trois ſemaines ſans en être eſtropié. On n'accuſoit pas moins le Chirurgien que d'avoir piqué le tendon ou le nerf, tout le monde lui faiſoit ſon procès: mais une guériſon auſſi prompte l'a juſtifié, en faiſant voir que ni l'une ni l'autre de ces deux parties n'avoit été offenſée, puiſque quand elles le ſont il faut pluſieurs mois pour les guerir.

Il peut arriver que le Chirurgien piquera malheureuſement un tendon, ou un nerf, mais ces piqueures ne ſont pas mortelles: (*a*) il faut qu'il y apporte le remede que la bonne Chirurgie lui ordonne, & pour l'en inſtruire je crois ne pouvoir pas mieux faire que de raporter ici l'hiſtoire du Roi Charles IX. à qui ce malheur arriva: La voici dans les termes qu'Ambroiſe Paré ſon premier Chirurgien & l'un de nos plus fameux Auteurs nous l'a laiſſée par écrit. Le Roi ayant la fiévre, » Monſieur Chapelain ſon premier Médecin & » Monſieur Caſtella auſſi Médecin de ſa Majeſté » & premier Médecin de la Reine ſa Mere, lui » ordonnerent la ſaignée. Pour la faire on appella » un Chirurgien qui avoit bruit de bien ſaigner; » lequel cuidant faire ouverture à la veine, piqua » le nerf qui fit promptement écrier le Roi, di» ſant avoir ſenti une très-grande douleur; par» quoy aſſez hautement je dis qu'on deſſerrât la li» gature, autrement que le bras enfleroit bien

De la piqueure d'un tendon ou d'un nerf.

(*a*) Ces piqueures ne ſont pas mortelles, quelquefois même on n'en eſt pas eſtropié, lors même qu'on eſt obligé de couper le tendon. On voit dans le Mercure de France, Juillet 1732. qu'une perſonne à qui M. Garnier fut obligé de couper le tendon du muſcle biceps à la fin du corps charnu de ce muſcle & aſſez près de ſon inſertion au radius, a conſervé le mouvement & la force de ſon bras.

* V. l'Ext. d'une Séance publique de l'Acad. de Chirurg.

» fort, ce qui advint subit avec une contraction » du bras, de maniere qu'il ne le pouvoit fléchir » & étendre librement, & y étoit la douleur ex- » trême tant à l'endroit de la piqueure que de tout » le bras. Pour le premier & plus prompt remede » j'appliquai un petit emplâtre de basilicon de » peur que la playe ne s'aglutinât, & par dessus » tout le bras des compresses imbues en oxicrat, » avec une ligature expulsive commençant au car- » pe & finissant près l'épaule, pour faire renvoi » du sang & esprits au centre du corps, de peur » que les muscles ne reçussent trop grande fluxion, » inflammation & autres accidens. Cela fait, nous » nous retirâmes à part pour aviser & conclure » quels médicamens on y devoit appliquer pour » apaiser la douleur & obvier aux accidens qui » viennent ordinairement aux piqueures des nerfs.

Conseil de Paré en de semblables cas.

Je mis sur le bureau qu'on devoit mettre dans la piqueure de l'huile de thérébentine assez chaude avec un peu de l'eau-de-vie rectifiée, & sur tout le bras un emplatre de diachalciteos dissous avec vinaigre & huile rosat, en continuant la susdite ligature expulsive. » Mes raisons étoient que la sus- » dite huile & eau-de-vie ont puissance de péné- » trer jusques au fond de la piqueure & de sécher » l'humidité qui sortoit de la substance du nerf, » & par leur chaleur tant actuelle que potentielle » calmer la douleur; & le dit emplâtre de diachal- » citeos a pareillement vertu de résoudre l'hu- » meur jà courue au bras, & empêche la descente » d'autres humeurs. Quant à la ligature elle sert » à roborer & restraindre les muscles, exprimer » & renvoyer aux parties supérieures l'humeur jà » descendue, & empêcher nouvelle fluxion, ce » que lesdits Médecins accordérent & conclurent » tels remedes y être utiles & nécessaires. Par ainsi » la douleur cessa, & pour davantage resoudre, » étant l'humeur contenue en la partie, on usa puis

„ après des remedes résolutifs & defficatifs com- „ me de cetui-ci. ℞. farine, d'orge & d'orobe 2. „ onc. de chaque, fl. de camom. & de mélitot 2. „ pincées de chaque, beurre frais une once & de- „ mie, lessive de barbier suffisamment pour un „ cataplasme. Le Roi demeura trois mois & plus „ sans pouvoir bien flechir & étendre le bras, „ néanmoins, graces à Dieu, il fut parfaitement „ bien guéri, sans que l'action fût demeurée au- „ cunement viciée.

De l'ouverture à l'artere par mégarde.

Si au lieu d'une veine le Chirurgien a ouvert une artere, ou qu'il les ait ouvertes l'une & l'autre, ce qu'il connoitra aussi-tôt par la sortie impetueuse du sang, il ne faut point qu'il perde le jugement, ni qu'il donne à connoitre au malade qu'il est embarrassé, parce qu'il n'est pas impossible d'y remedier sans même que le malade s'en apperçoive. Pour prouver ce que j'avance & en instruire le jeune Chirurgien, je vais raporter ce que j'ai vû faire à mon Maître d'aprentissage en pareille occasion. Il alloit pour saigner un Pensionaire au College d'Harcourt, & il me mena avec lui pour tenir la lumiere. Il ouvrit l'artere dont le sang se lança comme un trait d'arbalêtre de l'autre côté du lit; il faisoit une très-grande arcade, il sortoit en sautillant, & il s'élevoit dans le plat une écume d'un vermeil oranger & en grande quantité. Ayant connu que c'étoit l'artere qui étoit ouverte, il ne s'étonna point, il dit au malade que son sang étant aussi échauffé, il falloit en tirer beaucoup afin que cette saignée calmât cette grande chaleur, il demanda un second plat, & en tira jusques à ce qu'il vit que le malade commençoit à tomber en foiblesse. Il avoit mis pendant que le sang sortoit une piéce de monnoye dans la compresse, & avoit demandé une seconde bande. A mesure que le malade s'affoiblissoit, l'arcade que faisoit le sang diminuoit & baissoit: ayant ôté la ligature & le

Moyen de remedier à cet inconvenient.

malade étant évanoui, le ſang ceſſa de ſortir. Il prit ce moment pour appliquer la compreſſe, & bander le bras qu'il ſerra plus qu'à l'ordinaire; & mit deux bandes; & ayant ployé le bras ſur l'eſtomac du malade il l'attacha à ſa camiſolle de crainte qu'il ne l'étendît, il lui jetta de l'eau au viſage, lui fit ſentir du vinaigre & le fit revenir de ſon évanoüiſſement. Il eut ſoin de faire jetter le ſang avant que s'en aller, & il recommanda bien au malade de ne point remuer ſon bras, lui diſant que s'il ſe débandoit, ſon ſang étoit ſi furieux qu'il ſeroit mort, avant qu'on pût le ſecourir. Le ſoir feignant d'avoir été appellé pour un malade dans ſon voiſinage, il l'alla voir & trouva que le malade avoit été aſſez obéiſſant pour avoir laiſſé ſon bras dans le même état qu'il l'avoit mis: le lendemain il lui rendit encore viſite, & quoique le malade ſe plaignît que ſon bras étoit bien ſerré, il lui perſuada de n'y toucher que le troiſiéme jour, & encore après l'avoir débandé il y remit une nouvelle compreſſe & une autre bande pour plus grande ſûreté. La cicatrice ſe fit comme celle d'une veine; & le malade a crû qu'on ne lui avoit jamais fait une meilleure ſaignée. (*a*)

(*a*) La tumeur lymphatique, la douleur, l'engourdiſſement, & la piqueure du perioſte, ſont encore des accidens qui peuvent être les ſuites de la ſaignée.

La tumeur lymphatique qui ſurvient dans le lieu de la piqueure après la ſaignée, eſt formée par une lymphe épanchée d'un ou de pluſieurs vaiſſeaux lymphatiques qu'on a ouvert en même tems que la veine.

Cette tumeur ne change point la couleur de la peau; elle eſt ſans douleur & ſouvent reluiſante, elle ne ſe forme pas toutes les fois qu'en piquant la veine on ouvre les vaiſſeaux lymphatiques, parce que la cicatrice peut ne pas ſe faire ſi parfaitement, qu'elle ne laiſſe une petite fiſtule imperceptible par où la lymphe épanchée s'écoule. On reconnoit cet écoulement à la chemiſe qui en eſt mouillée.

Une compreſſe épaiſſe & trempée dans une eau ſpiri-

Je finis l'article de la ſaignée par l'hiſtoire d'un nommé Damaſcene qui vint à la Cour en l'année 1669. Elle vous fera voir que de tout tems il s'eſt élevé des gens qui ont attaqué ce grand remede,

Hiſtoire d'un Charlatan ennemi de la ſaignée.

tueuſe qu'on applique ſur la tumeur, & qu'on comprime un peu avec la bande, guérit pour l'ordinaire cette petite tumeur. Quand elle reſiſte à ce remede, on y fait une petite ouverture pour donner iſſue à la lymphe épanchée, & l'on fait enſuite ſur l'endroit ouvert une legere compreſſion. S'il n'y a point de tumeur, mais ſeulement une petite ouverture par où la lymphe s'écoule, une compreſſion faite deſſus arrête l'écoulement, & en procure quelquefois la réünion. Lorſque ce moyen ne réuſſir pas, on aplique la pierre infernale, qui en cauteriſant un peu le vaiſſeau lymphatique, & détruiſant les calloſités, procure la conſolidation entiere du vaiſſeau, & de la petite ouverture devenue fiſtuleuſe. Un emplâtre de céruſe mis ſur l'ouverture & la compreſſion, après l'application de la pierre infernale, achevent la gueriſon.

On ſçait qu'il y a un petit cordon de nerfs appellé cutané interieur, qui accompagne la veſſie baſilique; un autre appellé muſculocutané qui paſſe derriere la veine médiane; & un autre rameau de nerf crural qui accompagne la veine ſaphene.

Il arrive quelquefois qu'en ouvrant une veine on pique ou l'on coupe un de ces petits cordons de nerf. Quand on le pique ſeulement, on excite une douleur vive qui s'étend tout le long de la partie où ſe diſtribue le nerf, & qui continue quelquefois à ſe faire ſentir pendant quelque tems, mais avec moins de violence. Quand on le coupe totalement on excite d'abord comme en le piquant une douleur vive, à laquelle ſuccede un engourdiſſement le long de la partie où le nerf coupé ſe diſtribue.

Il eſt difficile de prévoir cet accident; & s'il y a un moyen de l'éviter, c'eſt d'ouvrir les veines ſuivant leur longueur, mais cela n'eſt pas toujours poſſible.

Pour appaiſer la douleur, on frotte toute la partie douloureuſe avec un mélange d'huile d'amande douce, d'huile de vers, & de l'eau-de-vie.

On remedie à l'engourdiſſement avec le beaume de Fioraventi & l'huile de vers qu'on mêle enſemble, & dont on frotte la partie après avoir fait chauffer le mélange.

& que tous les efforts qu'on a fait pour le détruire n'ont servi qu'à en faire connoitre l'utilité & la nécessité. Ce Damascéne étoit un homme bien fait, de belle physionomie, vêtu très-proprement en Médecin; avec ce grand extérieur il parloit bien, & étoit très-hardi. Il débuta par condamner la saignée, disant que c'étoit assassiner une personne que de la saigner, parce que selon lui, on ôtoit le sang qui étoit le trésor de la vie. Il publioit que c'étoit la Lune qui gouvernoit nos corps, que c'é-

En ouvrant la veine cubitale ou la veine radiale vers le poignet, la veine saphene à la malleole interne ou sur le pied, & l'artere ou la veine temporale, on peut piquer le perioste si l'on enfonce la lancette trop avant ou si le malade fait quelque mouvement.

La douleur qui se fait sentir au-dessus & au-dessous de l'endroit piqué & la resistance considérable qu'on a senti à la pointe de la lancette qui s'en trouve émoussée, font connoitre qu'on a touché le perioste.

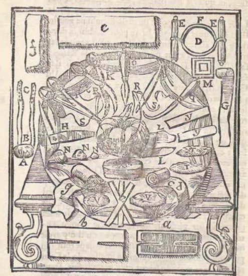
Une douleur, une tension & une inflammation qui s'étendent le long de l'os où se trouve le perioste piqué, sont quelquefois les suites & les signes de la lesion de cette partie.

Quand ces accidens ne sont pas considérables, quelques compresses trempées dans une cinquiéme partie d'eau-de-vie & dans quatre d'eau commune, suffisent pour y remedier. Lorsque l'inflammation est dissipée, il faut mettre un emplâtre de l'onguent de la Mere, ou de Nuremberg, sur la petite playe de la saignée, pour en faire supurer les bords. Si ces accidens sont violens, on applique sur la partie un cataplasme anodin, & sur la playe un peu de supuratif, qui en l'entretenant ouverte excite toujours un petit suintement, & même une petite supuration. Lorsque la douleur & l'inflammation sont dissipées, on met un emplâtre de l'onguent de la Mere sur la playe, qu'on desseche ensuite avec l'onguent de ceruse ou de pompholix, &c. Ces accidens ne se terminent pas toujours si heureusement, ils obligent quelquefois à débrider le perioste enflammé, trop tendu & prêt à tomber en pourriture; ce qui feroit un grand délabrement. L'incision faite pour débrider le perioste, découvre l'os qu'on doit panser, ainsi que la playe faite aux parties molles, suivant les régles de l'Art.

toit elle qu'il falloit consulter sur toutes nos maladies, & qu'avec des opiates, des antidotes & des élixirs qu'il donnoit dans de certains tems de la Lune, il n'y avoit point de malade qu'il ne guérît. Il fit imprimer un petit Livre pour établir sa doctrine, il alloit au diner du Roi, où il vantoit les merveilles qu'il avoit faites; il suivoit la Reine à sa collation dans le jardin de Boulaingrin où il se faisoit écouter comme s'il eût été un oracle. Un Garçon Apoticaire de M. Stuart y étant un jour prit la parole, & dit à la Reine qu'il ne pouvoit pas souffrir que ce Charlatan lui en imposât; que c'étoit un bâteleur & un ignorant, qu'il l'avoit vû monter sur le théatre à Rennes & à Nantes, & qu'il ne connoissoit aucune des plantes dont il parloit: & pour le prouver, il entra dans un petit bois qui étoit proche, il en cueillit sept ou huit qu'il apporta devant la Reine, & que Damascéne ne pût nommer. Il ne laissa pas que d'avoir beaucoup de sectateurs, parce qu'il y a bien des gens qui donnent dans la nouveauté, & plus à la Cour qu'ailleurs: mais la suite n'ayant pas répondu à ses promesses sur plusieurs malades qui se mirent entre ses mains, & le Roi ayant connu qu'il n'y avoit que de l'arrogance & de l'effronterie dans tout son procedé, donna ordre qu'on le chassât de la Cour après quatre mois de séjour qu'il y avoit fait. Deux Gardes de la Prevoté le prirent un matin & le conduisirent à une lieue de S. Germain, & là en le quittant ils lui dirent que le Roi lui défendoit d'y revenir jamais sur peine des Galeres.



Fig. XLIV. POUR L'ANEVRISME.



De l'Operation de l'Anevrisme.

CE mot d'Anévrisme ou d'Anefrisme est dérivé du mot grec *anefrinin* qui veut dire, étendre ou élargir, parce que c'est une tumeur pulsative, molle & obeissante au toucher, causée par l'élargissement de l'artere, ou par l'épanchement du sang arteriel hors de son vaisseau.

Deux espèces d'Anévrismes.

Cette définition nous apprend qu'il y a deux sortes d'Anévrisme, l'une qui est faite par la dilatation de l'artére qui s'étendant & s'élargissant peu à peu fait une poche qui s'emplit d'un sang arté-

riel; l'autre par incision ou rupture de l'artére, dans laquelle le même sang sortant de son vaisseau s'épanche dans les parties voisines.

Cause de la dilatation de l'artere.

Celles qui se font par dilatation ont deux causes ou interne ou externe. La premiere, est quand une humeur corrosive a rongé en partie les membranes externes de l'artere, ensorte que les internes ne pouvant resister à l'impulsion du sang, elles sont obligées de s'étendre & d'obéir aux pulsations continuelles du sang artériel, & la seconde est quand la pointe de la lancette a éfleuré extérieurement l'artére, ces mêmes pulsations n'en trouvant pas le canal si fort en cet endroit, elles contraignent les membranes internes de prêter, & s'élargissant elles font une tumeur qui sort & excede le conduit de l'artére. (*a*)

(*a*) L'anevrisme qui se fait par dilatation de l'artere vient de ce que les parois de ce vaisseau sont plus foibles dans l'endroit de la dilatation qu'ailleurs. Pour le comprendre il faut se rappeller l'impulsion continuelle du sang contre les parois du vaisseau, & le ressort du vaisseau qui tend continuellement à raprocher les parois vers leur centre. S'il se trouve quelque portion du vaisseau plus foible que le reste, cette impulsion & ce ressort concourent seulement à la dilater. Car le sang agissant sur les parois doit obliger les endroits affoiblis de ceder plus que les autres à son impetuosité, & quand les parois de l'artére se contractent, pour pousser le sang en le comprimant, les endroits affoiblis ayant moins de force pour comprimer la liqueur ne suivent pas le mouvement du reste du vaisseau & par consequent se distendent & se dilatent. S'il se trouvoit au-delà des endroits foibles quelque obstruction ou quelque compression qui formât obstacle au cours du sang elle augmenteroit la violence de son action sur les parois de l'artere, & contribueroit par consequent à la dilatation des endroits affoiblis.

L'affoiblissement de quelque endroit de l'artere peut avoir differentes causes, comme par exemple un dépôt voisin, un grand effort, un coup reçu à cet endroit par un instrument contondant, une piqueure ou une incision faite à la gaine ou capsule de l'artere

Causes de l'anévrisme par incision ou par rupture de ce vaisseau.

Celles qui se font par incision ou par rupture ont toujours une cause externe, comme une playe faite par la pointe d'une épée ou d'une lancette, qui faisant ouverture au corps de l'artere ouvre une sortie au sang qui se répand entre les chairs & la peau : la rupture peut être causée par de grands efforts, ou par des cris pendant l'accouchement qui peuvent faire le même désordre que l'incision de l'artére. (a)

ou même à quelques-unes de ses tuniques. Feu M. Arnaud disoit que quand cet affoiblissement venoit d'une incision faite à la gaine, les tuniques pouvoient sortir en partie par l'ouverture, & former une espece de hernie, qu'il appelloit hernie de l'artere. L'experience prouve que quand l'incision a penetré jusqu'aux tuniques exterieures du vaisseau, les tuniques intérieures peuvent passer au travers, & former une hernie à peu près semblable à celle dont on vient de parler. On saigna une personne, & l'on reitera quelques heures après la saignée par la même ouverture sans qu'on s'aperçut d'aucun accident. Il survint neanmoins dans la suite à l'endroit de la saignée une petite tumeur qui rentroit presqu'entierement lorsqu'on la comprimoit. Le malade la montra un mois après à M. Desprez, aujourdhui premier Chirurgien du Roi d'Espagne. Il reconnut que c'étoit un anevrisme, & après avoir essayé inutilement de le guerir par le moyen du bandage, il fit l'opération. Il ne trouva dans la poche anevrismale qu'un sang fluide sans aucun caillot, on lâcha le tourniquet & le sang sortit par une petite ouverture. Les parois de la poche qui ressembloit entierement aux tuniques de l'artere étoient fort lices interieurement, la poche paroissoit sortir de l'ouverture de l'artere & par consequent formoit une espece d'hernie. M. Boudou fit il y a quelque tems l'opération d'un anevrisme survenu à la suite d'une saignée. Après avoir découvert la poche anevrismale il reconnut & fit voir aux assistans l'ouverture des membranes exterieures de l'artere par où cette poche sortoit, & se trouvoit étranglée ; lorsqu'il faisoit serrer le tourniquet le sang renfermé dans la poche rentroit dans l'artere ; mais lorsqu'il le faisoit lâcher, le sang revenoit dans la poche.

(a) Quand toutes les tuniques de l'artere ont été ou-

Endroits où elles arrivent.

Il arrive des Anevrismes dans toutes les parties du corps, comme à la tête, au col, à la poitrine, ou au ventre ; elles viennent quelquefois en ces parties d'une grosseur prodigieuse ; mais comme je ne me propose que de parler ici de celles qui viennent ensuite de la saignée, je me renfermerai dans l'Operation qui leur convient.

Leurs signes.

On connoît en saignant qu'on a ouvert l'artere par l'impetuosité avec laquelle le sang sort de son vaisseau, & par les autres signes que je vous ai fait remarquer en parlant de la saignée : il faut pour

L'art de saigner accommodé aux principes de la circulation du sang, par un Maître Chirurgien de Paris, seconde édition.

vertes par quelque cause que ce soit, le sang s'épanche quelquefois dans une grande partie du bras, & même dans tout le bras, quelquefois son épanchement est borné aux environs de l'ouverture du vaisseau. Deux choses semblent pouvoir arrêter le progrès de l'épanchement, sçavoir la gaine de l'artere & un caillot qui se trouve à l'ouverture du vaisseau. Il paroît que ces deux causes s'étoient réunies pour empêcher le progrès d'une tumeur anevrismale de la grosseur d'une noix verte, qui avoit conservé pendant vingt ans la même grosseur, & qui après s'étoit augmentée si considerablement que tout le bras en étoit extraordinairement tumefié. M. Saviart qui raporte cette observation dit qu'après avoir ouvert cette tumeur & ôté le sang coagulé, il apperçut qu'il y « avoit un corps étranger qui étoit collé sur l'artere, » & que le sang arteriel s'échapoit par un petit endroit » qui s'étoit detaché depuis peu, & qui avoit causé tout » le desordre. Au reste, ajoute-t'il, ce corps étranger » n'étoit autre chose qu'un sang fibreux & coagulé re» vêtu d'une membrane du côté qui ne regardoit point » l'artere, & du côté qui la regardoit il s'y étoit formé » une petite enfonçure en forme de voute. Cette membrane qui couvroit l'exterieure étoit apparemment une portion de la gaine ; peut-être n'étoit-elle qu'une coagulation d'un sang fibreux dont le caillot étoit formé. *Obs. 910.*

Quand la gaine borne l'épanchement, il faut qu'elle soit entiere ou parce qu'elle n'a point été rompue, ou parce qu'après avoir été divisée les bords de l'ouverture se sont reunis. Quant au premier cas, il paroît qu'il se peut former un anevrisme par rupture sans que la gaine soit endommagée. Un effort violent peut ouvrir le vaisseau sans ouvrir la gaine, qui est plus souple que les

lors tâcher de ne point paroître embarrassé, & se conduire de la même maniere que je vous ai dit que fit mon Maître d'apprentissage dans une pareille occasion.

Mais si le malade ou les assistans s'en sont apperçus, ou si le sang ne sort pas à plein tuyau de l'artere, & que le Chirurgien voye par l'élevation qui commence autour de la saignée, que le sang se répand entre les chairs & la peau, il faut que de bonne foi il avouë sa faute, & qu'il mette le poulce dessus l'ouverture avant qu'il y ait beaucoup de sang épanché, & sans trop allarmer le malade il doit lui faire connoître le danger où il est, afin de le rendre soûmis & obéïssant à faire

membranes de l'artere, & par consequent plus difficile à rompre. Si le vaisseau & la gaine ont été divisés par quelque effort ou par un instrument piquant, il semble qu'en voulant procurer leur réunion, il se peut faire qu'on réussisse par rapport à la gaine sans que l'artere se cicatrise. En ce cas, dès qu'on cessera de faire la compression, le sang sortira par l'ouverture de l'artere, mais son épanchement ne sera pas considerable, à moins que sa violence ne rompe la gaine qui s'oppose à son passage. On ne doit pas s'étonner de ce qu'on avance ici au sujet de la cicatrice de la gaine, qui se forme plûtôt que celle de l'artere. Car il y a des Auteurs qui pensent que quelques-unes des tuniques de l'artere se cicatrisent quelques fois sans les autres. Tulpius est de ce sentiment, comme il paroît par une de ses Observations que voici. Une personne se blessa à la main gauche avec un couteau fort pointu, & s'ouvrit l'artere qui est entre le pouce & le doigt index. On arrêta le sang par le moyen d'un emplâtre astringent; ce qui procura, dit l'Auteur, la réunion de la tunique externe de l'artere sans procurer celle de la tunique interne. C'est pourquoi le sang en soulevant la tunique reunie, formoit une tumeur anevrismale qui s'évanouissoit quand on cessoit de la comprimer. Pour guerir cet anevrisme, il fit rentrer le sang, & se servit d'un emplâtre astringent, d'une lame de plomb soutenue d'un bandage. Il procura ainsi par une compression exacte sur l'artere la réunion des tuniques intérieures.

Bibliotec. Chirurg. Mangeti.

ce qui est nécessaire pour éviter les suites.

Pendant que le Chirurgien tient l'artere soûmise avec le poulce de sa main gauche, de sa droite il ôte sa ligature, il faut préparer des bandes, des compresses & du papier moüillé pour faire un tampon, s'il ne peut pas avoir une moitié de féve dessechée: Il fait poser une compresse épaisse sur le bras le long de l'artere, & par dessus une autre compresse circulaire sur laquelle il met une ligature qu'il fait serrer avec le tourniquet. Quand il croit que la compression est assez forte pour empêcher que le sang ne puisse couler de l'artere, il leve son poulce, & dans le tems que le sang est ainsi arrêté, il met un tampon de papier moüillé sur la saignée ou une moitié de feve ou une piece de monnoye dans la premiere compresse, il en met une seconde un peu plus grande, & encore une troisiéme afin que par gradation l'artere soit bien comprimée: (a) puis une ou deux bandes qu'il serre plus que dans les saignées ordinaires. Le bras bien bandé il remet le poulce dessus toutes les compresses avant que d'ôter le tourniquet, il met encore une compresse étroite, épaisse & longitudinale le long du bras sur l'artere, & par dessus une bande de la largeur de trois doigts qui par plusieurs circulaires monte du coude jusques à l'épaule; & par ce moyen il arrêtera le sang sans qu'il survienne d'anévrisme.

Instrument pour serrer l'artere.

Disposition des compresses graduées.

(a) Il ne faut faire de compression exacte que sur l'ouverture de l'artere. Ainsi le petit tampon de papier moüillé, qui en se dessechant ne s'applique que sur cette ouverture, vaut mieux que la moitié d'une feve, ou qu'une piece de monnoye qui feroit une compression exacte trop étendue. C'est pour cette même raison qu'on se sert de compresses graduées, & en assez grand nombre pour que les dernieres se trouvent élevées au-dessus du niveau du bras. Car lorsqu'on les serre avec les bandes, l'ouverture se trouve exactement comprimée, & les parties voisines ne le sont que fort legerement.

Traitement du malade après l'appofition de l'appareil.

Il faut, cet appareil posé, faigner le malade plufieurs fois de l'autre bras : il faut mettre le bras faigné dans une bonne fituation, point trop ployé ni trop étendu, & l'avant bras & la main plus haute que le coude, placé fur des oreillers fans lui faire faire aucun mouvement. Il ne faut point relever l'appareil que plufieurs jours après à moins que le bras n'enflat trop, ou qu'on eût quelque figne que malgré ce bandage le fang continue à s'échaper hors de l'artere ; car pour lors il faudroit fe déterminer à l'Operation qu'on ne peut pas differer fans mettre le malade en danger de perdre la vie. (*a*)

(*a*) Quand le fang arteriel s'épanche malgré la compreffion, c'eft parce qu'elle n'a pas été faite exactement ou affez long-tems fur toute l'ouverture de l'artere, fi l'ouverture de l'aponevrofe ne fe trouve pas vis-à-vis celle de l'artere, l'épanchement fe fait principalement fous l'aponevrofe, mais fi la playe de l'artere eft vis-à-vis celle de l'aponevrofe, la liqueur fe répand alors en plus grande partie dans les cellules graiffeufes de la peau.

Lorfqu'on ne voit pas d'épanchement dans le bras, il n'eft pas certain pour cela que la compreffion ait réuni les tuniques du vaiffeau. Car il fe peut faire que la gaine & les tegumens fe foient réunis fans les tuniques de l'artere. En ce cas la gaine s'oppofe au progrès de l'épanchement. Il fe peut faire même que la gaine n'étant pas cicatrifée, un caillot de fang ferme le paffage à cette liqueur. Si la gaine borne l'épanchement, il fe forme une tumeur anevrifmale qui a tous les fignes d'un anevrifme par dilatation, quoiqu'elle vienne de la divifion de l'artere. Lorfqu'on la comprime elle s'évanoüit plus ou moins promptement à proportion de la grandeur de l'ouverture de ce vaiffeau ; on y fent une pulfation & un bruit ou fiflement continuel, à moins que l'ouverture ne foit fort grande. Cette tumeur peut augmenter confiderablement en peu de tems. Si c'eft le caillot qui s'oppofe à l'épanchement, & s'il n'a pas acquis une certaine épaiffeur, la même chofe arrive ; ce qui fait que cette tumeur reffemble à un anevrifme par dilatation en s'évanoüiffant par la compreffion, c'eft que la gaine en fe dilatant ou le caillot de fang en s'allongeant peu à peu forme une efpece de

Ambroife Paré, Liv. XXXIV. pag. 184.

Il ne faut pas faire comme fit un Chirurgien qui ayant ouvert l'artere à un Officier du Roi, crut, parce qu'il avoit bien bandé le bras, & qu'il s'étoit rendu le maître du fang qu'il n'en arriveroit rien de fâcheux : il eft vrai que le fang ne fortoit point dehors à caufe du bandage, mais il s'écha-

poche, qui renferme le fang à peu près de la même maniere que le renfermeroit une poche formée par la dilatation des tuniques de l'artere. Le caillot de fang devient quelquefois fi épais qu'on a peine à fentir la pulfation & le fiflement, & qu'après avoir fait rentrer le fang fluide, il y refte toujours une tumeur plus ou moins confiderable qui n'eft autre chofe que lui-même.

Quand on veut effayer de guerir par la compreffion ces efpeces d'anevrifme, il faut d'abord faire rentrer le fang fluide, & tâcher enfuite par le moyen d'une compreffion exacte & conftante de procurer l'endurciffement du caillot qu'elle tient appliqué fur l'ouverture de l'artere. La partie rouge fe fépare de la partie lymphatique qui étant fibreufe acquiert la confiftence de membrane & s'uniffant avec les bords de la divifion de l'artere, ferme parfaitement l'ouverture. Ce qu'on dit ici au fujet du caillot & de la maniere dont l'ouverture de l'artere fe bouche, ne doit point furprendre : car M. Petit a demontré à l'Academie Royale des Sciences que le fang s'arrêtoit pour toujours par le moyen d'un caillot. Ainfi le caillot qui s'étend pour former la poche anevrifmale eft le caillot qui bouchoit l'ouverture de l'artere, & qui l'auroit fermé pour toujours fi la compreffion eut éte faite exactement & continuée ; & c'eft luimême qu'on applique fur l'ouverture pour le boucher exactement.

Memoire de l'Academie, année 1731.

Lorfqu'on ne peut pas guerir un anevrifme ou en empêcher le progrès par la compreffion, on tire neanmoins de ce moyen un grand avantage. En comprimant le vaiffeau, on empêche que le fang n'y coule en auffi grande abondance qu'à l'ordinaire, ce qui oblige une partie de la liqueur à dilater peu à peu les vaiffeaux collateraux, & les difpofe à fupléer à l'artere principale dont on fera la ligature. L'experience confirme ce qu'on avance ici. M. Petit m'a fait remarquer que l'operation de l'anevrifme rouffit prefque toujours, quand on ne la fait qu'après avoir comprimé l'artere pendant longtems.

poit de l'artere & couloit en haut dans le bras qu'il empiit tellement qu'il devint d'une grosseur extraordinaire. C'étoit à quatre lieuës de Versailles où je fus appellé pour faire l'opération, & je fus obligé d'ouvrir la peau le long du bras pour en tirer plus de quatre livres de sang qui s'étoit caillé entre les chairs & la peau depuis le coude jusques à l'épaule dans toute la circonference du bras.

Cas où l'opération de l'anevrisme est plus pressante.

Quand c'est un anévrisme fait par la dilatation de l'artére, la nécessité pour l'opération n'est pas si pressante que celui qui est fait par incision & même la Chirurgie nous propose des moyens pour l'éviter dont il faut se servir avant que de prendre ce parti.

Un Chirurgien peut s'être aperçu d'avoir touché le corps de l'artére, quand en saignant une basilique, il a senti à la pointe de la lancette une petite résistance qu'il ne trouve pas ordinairement. Quand cela est arrivé il doit craindre quelque suite, & pour l'éviter il faut qu'il mette une compresse un peu plus épaisse, qu'il tienne le bras bandé plusieurs jours, qu'il recommande au malade de ne faire aucun effort avec son bras, & pour plus grande sureté qu'il trempe la compresse dans de l'eau stiptique.

Signes d'une tumeur anévrismale.

Souvent les malades s'impatientent de porter une bande trop long-tems; c'est alors que si l'artere est efleurée, le sang par des pulsations continuelles fait étendre l'endroit affoibli, & qu'il s'y fait une petite tumeur qui d'abord n'est que de la grosseur d'un très-petit pois & qui grossissant tous les jours devient grosse comme une noisete ou une noix. (a) Si le Chirurgien est averti d'abord qu'elle

(a) L'espece d'anevrisme dont l'Auteur parle ici, est occasionné par la division d'une ou plusieurs tuniques extérieures, & par la dilatation des intérieures, qui en passant par l'ouverture des externes forment une espece de hernie dont on a parlé. Il est important de ne

commence, il y peut remedier plus facilement que quand elle est à ce degré de grosseur : il connoît que c'est une tumeur anévrismale par le toucher, car il y sent une pulsation semblable à celle du poulx, & si elle est encore petite en la comprimant elle disparoît, parce qu'on fait rentrer le sang dans le corps de l'artere. Il y en a qui prétendent qu'en versant de l'eau bien froide, ou en mettant quelque chose de bien froid sur la tumeur, que c'est un moyen de la guérir : les remedes stiptiques & astringens y conviennent, parce qu'il faut resserrer les fibres trop étendues des tuniques de l'artere, mais ils seroient de peu d'effet s'ils n'étoient aidés par le bandage qu'il faut porter des années entieres.

M. l'Abbé Bourdelot premier Medecin de M. le Prince inventa un bandage pour se guérir d'un anévrisme qui lui survint après une saignée : il appelloit son bandage le ponton, il consistoit dans un petit écusson A. d'acier rond, fait exprès garni de cotton & de cuir comme les bandages pour les hernies. Ce petit écusson a des attaches B. qui passent au dessus & au dessous du coude qu'on vient arrêter au dedans du bras au milieu de la partie platte de l'écusson : il y a des petits trous C. à ces attaches pour serrer & relâcher l'écusson quand on

pas confondre cette sorte d'anévrisme avec ceux qui se font par la dilatation de toutes les tuniques : car on la guérit quelquefois par la compression, & ce moyen ne convient pas ordinairement à ces derniers, parce que toute la circonference de l'artere est dilatée, & qu'en comprimant la tumeur d'un côté, elle croîtroit au côté opposé. Ainsi on ne peut guérir les anévrismes formés par la dilatation de toutes les tuniques que par l'opération ; & lorsqu'ils se trouvent situés dans un endroit où on ne peut la faire sans exposer le malade à périr, il faut se contenter de diminuer le volume du sang par de frequentes saignées, & par un regime de vie très-sobre, & d'interdire au malade tout exercice violent.

veut ; & quoique cet écusson soit fait pour comprimer la tumeur, il y a une canelure pour laisser la liberté au sang de l'artére de passer par dessus. C'est ce qui lui a fait donner le nom de ponton, étant semblable à un pont qui n'empêche pas l'eau d'une riviere de continuer son cours ; il le porta l'espace d'une année, & la tumeur diminuant tous les jours il se trouva guéri entiérement.

L'invention est nécessaire au Chirurgien.

Cet exemple apprend au Chirurgien qu'il doit être inventif, qu'il faut qu'il travaille à trouver des bandages & des machines capables de guérir les maladies sans opération, & que s'il veut se servir de ceux qui ont été trouvés par nos prédécesseurs, il y doit augmenter ou diminuer selon que les dispositions des maladies le demandent. Mais quand il a épuisé toute son industrie, & que la tumeur n'a point cédé à tous ces remédes, il faut qu'il en vienne à l'Opération qu'il doit faire avec toutes les précautions nécessaires pour se rendre maître du sang, afin que le malade ne meure pas dans le tems de l'opération comme il est arrivé quelquefois.

Il doit se méfier de soi même.

Quelque éclairé que soit un Chirurgien & quoiqu'il ait deja fait cette opération plusieurs fois, il doit se méfier de ses lumieres & de son adresse, parce que dans le tems que la tumeur est ouverte il peut s'étonner par la sortie du sang qui se lance avec impétuosité ; il peut dans ce moment perdre cette présence d'esprit dont il a besoin dans un tems où il faut arrêter promtement la furie de ce sang ; c'est pourquoi je vous conseille de ne la point entreprendre sans appeller un de ses Confreres capable de l'assister de ses conseils, & de l'aider en cas de besoin, dans une opération aussi délicate & aussi hazardeuse.

Avant l'opération il faut préparer tout ce qui est nécessaire, tant les instrumens, que ce qu'il faut pour le pansement, afin d'avoir tout prêt pour n'être point obligé ni de le demander, ni de l'attendre ; sçavoir un tourniquet composé d'une ligature qui fasse deux tours, & d'un ou de deux petits bâtons de la grosseur & de la longueur du doigt ; une lancette à abscès, des ciseaux droits & courbes, un bistouri, une érine, des aiguilles courbes enfilées d'un petit fil ciré, des boutons de vitriol en cas de besoin, plusieurs petites compresses de différente longueur, quantité de charpies, des poudres astringentes, un emplâtre, de grandes compresses, deux bandes, & enfin un appareil tel qu'il est gravé sur la planche XLIV. qui est à la tête de ce chapitre.

Appareil pour l'opération de l'anévrisme.

Situation du sujet & des assistans.

Avant l'opération le malade étant placé dans un fauteuil de commodité, & dans la situation la plus commode pour l'Opérateur, vis-à-vis le jour, un peu panché en arriére, & le bras étendu comme pour une saignée, on placera les serviteurs qui doivent être au moins quatre. Si c'est au bras droit, que soit l'anévrisme, l'Opérateur fera mettre le premier qui est celui en qui il se confie le plus à sa gauche, qui embrassera le bras du malade pour comprimer l'artére quand il sera necessaire : il fera tenir l'avant-bras du malade par le second, qui tiendra d'une main celle du malade, & de l'autre on empoignera l'avant-bras pour empêcher qu'il ne le retire, ou ne le remue dans le tems de l'opération ; ce serviteur sera à la droite de l'Opérateur. Le troisiéme sera devant lui, & tiendra un bassin sur lequel sera tout l'appareil pour en prendre à sa volonté les choses dont il aura besoin, ou les remettre de même après s'en être servi : & le quatriéme sera pour obéïr aux ordres de l'Opérateur. Il faut qu'il y ait sur une table une chandelle ou une bougie allumée, toute prête à l'apporter en cas que l'Opérateur demande de la lumiere.

Ces choses ainsi disposées, il faut avant que d'ouvrir la tumeur, songer à se rendre maître du

Troisiéme moyen de regler la sortie du sang.

sang, & empêcher qu'il n'en sorte qu'autant que l'on voudra : il y a trois moyens pour y parvenir, le premier par la ligature avec le cordonnet, le second par les mains d'un serviteur, & le troisiéme par le tourniquet.

Methode ancienne.

Les anciens prenoient une grosse aiguille courbe enfilée d'un fort cordonnet, ils la passoient au travers du bras, ils commençoient par l'enfoncer au dessous de l'artere jusques proche l'os, ils la faisoient sortir par le milieu du muscle biceps, & par ce moyen ayant embrassé l'artere dans l'anse du cordonnet ils le lioient sur une compresse assez fortement pour arrêter le cours du sang dans l'artere : cette méthode a paru si cruelle aux Chirurgiens qui sont venus après, qu'ils l'ont abandonnée, & se sont contentés des mains d'un serviteur, qu'ils ont substitué à la place d'une ligature si pénible & si douloureuse.

Comment on peut retenir le sang avec les mains d'un serviteur.

Ceux qui se sont servis des mains d'un serviteur en choisissoient un dont les mains fussent fortes & robustes, ils lui faisoient empoigner le bras, les deux pouces en dessus & les huit doigts par dessous dont les extrêmités comprimoient le corps & l'artére de toute sa longueur, & se fiant à ce serviteur ils ouvroient la tumeur. Ils prétendoient ce moyen très-commode, parce que l'artére découverte ils lui disoient de souleʋer un peu ses doigts afin de voir par le sang qui jaillissoit, l'endroit de l'ouverture pour y mettre le bouton, ou en faire la ligature ; & refaisant appuyer les doigts ils achevoient leur opération. Cette maniere est la plus simple, mais elle n'est pas la plus sûre, car les mains se peuvent lasser par une longue compression & par la durée de l'opération, & avant qu'on en eût substitué une autre en sa place le malade pourroit perdre beaucoup de sang, & l'opération en seroit troublée : c'est ce qui fait que les Modernes ont inventé le tourniquet dont ils se servent

aujourdhui, tant dans les anévrismes que dans les amputations.

Du Tourniquet.

On a donné le nom de tourniquet à cette espece de ligature D. parce qu'en tournant deux petits bâtons E E. passés entre le bras & une liziére F. faite d'un tissu de fil, on le serre autant qu'on veut ; c'est de cette maniere que les voituriers serrent avec un bâton les cordes qui tiennent les balots sur leurs charettes. On le pose sur cette bande circulaire G. afin de faire moins de douleur & de meurtrissure à la peau ; quand on l'a tourné suffisamment, on le fait tenir par un serviteur, qui le peut serrer ou lâcher selon la volonté de l'Operateur ; il fut inventé il y a long-tems pendant le siége de Besançon en Franche-Comté par un des Chirurgiens de l'Armée : & on s'en est toujours servi depuis ce tems-là. (*a*)

Ouverture de la tumeur.

Le tourniquet placé deux ou trois travers de doigts au dessus du ply du coude, le Chirurgien avec une grande lancette H. (*b*) ouvre la tumeur

(*a*) On applique le tourniquet pour arrêter le cours du sang dans le tronc de l'artere ; mais il faut comprimer le moins qu'il est possible les parties voisines. C'est pourquoi l'on met sur le cordon des vaisseaux, avant que d'appliquer la compresse circulaire, une autre compresse épaisse de deux poulces. On fait sur ces compresses deux trous avec un cordon de soye ou de fil qu'on noüe & qu'on laisse assez lâche pour qu'on puisse mettre dessous, & dans l'endroit opposé à celui où la compression se doit faire, une petite lame d'écaille ou de corne un peu convexe. On fait passer entre le cordon & cette lame, un petit bâton qu'on tourne pour serrer le cordon. La compresse épaisse qui est appliquée sur les vaisseaux les comprime alors, & empêche que le cordon ne fasse des contusions aux parties laterales en les serrant trop. Le tourniquet de M. Petit, dont on parlera ailleurs, a des avantages qui le rendent préferable à celui-ci.

(*b*) Quand on veut ouvrir une tumeur, & qu'on craint d'offenser quelque partie qui se trouve dessous on préfere aujourdhui à la lancette le tranchant du bistouri. C'est l'usage des Praticiens de nos jours.

de toute sa longueur en commençant par la partie inférieure, (a) & si avec sa lancette il ne la trouve pas suffisamment ouverte, il donne quelques coups avec ses ciseaux droits I. ou ces courbes K. en haut ou en bas, selon qu'il le juge à propos; puis ayant porté un doigt ou deux dans la tumeur, il en vuide tout le sang coagulé qu'il y trouve; il coupe les brides qui y sont, & en ayant ôté tout ce qui embarrassoit, il dit à celui qui tient le tourniquet de

(a) On croit devoir faire ici quelques remarques sur les differentes manieres de faire l'operation de l'anevrisme selon les differentes especes de cette maladie, dont on a parlé dans les remarques precedentes. Quand l'anevrisme est produit par la division de toutes les tuniques de l'artere, & que le sang s'est épanché dans le bras; il faut faire avec un bistouri une incision aux tegumens, afin de faire sortir le sang repandu dans les cellules graisseuses. Il faut ensuite faire fléchir le bras, introduire une sonde crenelée dans l'ouverture de l'aponevrose, glisser sur cet instrument un bistouri avec lequel on fait une incision longitudinale, qui suit le cours de l'artere, & qui s'étend au dessus & au-dessous de l'ouverture. Ainsi quand on a fait l'incision d'un côté de l'ouverture, on retire la sonde pour la tourner de l'autre côté, afin d'y faire une incision pareille. On vuide le sang épanché sous l'aponevrose, & l'on découvre l'artere. Le sang qu'on trouve sous l'aponevrose est caillé & disposé par couches, dont celles qui sont plus éloignées de l'ouverture de l'artere ont moins de consistence que les autres, parce que le sang qui sort du vaisseau passe toujours derriere les couches déja formées.

Lorsque l'anevrisme est formé par la rupture de toutes les tuniques de l'artere, & que l'épanchement de sang est borné par la capsule ou par un caillot, ou lorsqu'il est formé par la rupture des tuniques exterieures & par la dilatation des interieures, il faut faire aux tégumens & à l'aponevrose une incision proportionnée à l'étendue de la tumeur pour decouvrir la poche anevrismale. On ouvre ensuite cette poche qu'on trouve quelquefois dure & fort épaisse, on en ôte les caillots de sang s'il s'en trouve, & l'on en coupe le plus qu'il est possible. Toute la portion du vaisseau qui est dilatée dont les tuniques sont affoiblies doit être comprise entre les deux ligatures.

le lâcher un demi-tour pour reconnoître l'endroit de l'ouverture de l'artere qui se manifeste assez par le sang qu'on en voit sortir avec vitesse. La playe de l'artere bien connue, c'est au Chirurgien à determiner de quelle maniere il croit pouvoir en arrêter le sang, & ce sont les dispositions qu'il y trouve qui doivent lui faire prendre parti sur l'un des trois moyens qu'il y a pour l'arrêter.

Maniere d'arrêter le sang.

1. Par le papier maché.

Le premier c'est de prendre du papier mâché, en faire deux petits tampons LL. & les poser sur l'ouverture de l'artére; ou bien une petite compresse M. trempée dans de l'eau stiptique, & la mettre directement sur le corps de l'artere, & par dessus, plusieurs autres compresses un peu plus grandes les unes que les autres, & ainsi arrêter le sang.

2. Par les boutons de vitriol.

Le second est de mettre sur l'artere ouverte un caustique ou un de ces boutons de vitriol NNN. qui par l'escarre qu'il y fait en arrête le sang comme on fait après les amputations dans de certains Hôpitaux, où pour avoir plûtôt fait on ne s'embarrasse point des désordres que ces remedes peuvent faire.

3. Par la ligature.

Le troisiéme, c'est avec un scalpel O. ou un déchaussoir P. de dissequer le canal de l'artere, & l'ayant soulevé avec une érigne Q. (a) passer par dessous une de ces aiguilles RR. enfilée d'un gros fil ciré S. qu'on noue au-dessus de l'ouverture de l'artere & qu'on serre de maniere que le sang ne puisse plus couler par ce canal: (b) on laisse les

(a) On introduit l'érine dans l'ouverture de l'artere afin de la soulever. L'érine faite en équerre & mousse par son extremité, est preferable à l'érine courbe & pointuë, que l'Auteur propose ici.

(b) Il y a plusieurs autres manieres de faire la ligature. M. Thibaut ne dissequoit point l'artere, & comprenoit dans la ligature, l'artere, la veine, le nerf & un peu de chair. Quelques autres Praticiens, comme M. Petit, separent le nerf de l'artere pour ne les pas comprendre dans la ligature.

Quand on veut noüer l'artere seule comme l'Auteur le propose ici, il faut prendre garde de la piquer

bouts du fil assez longs pour sortir de la longueur de quatre travers de doigt hors de la playe. Il est inutile de mettre une petite compresse sous les nœuds du fil, ni de faire une seconde ligature au dessous de la playe de l'artere : quand nos anciens en usoient ainsi, ils ignoroient le mouvement circulaire du sang : mais à présent que nous en sommes certains, cette connoissance perfectionne nos opérations en nous faisant retrancher plusieurs circonstances inutiles & superflues. (*a*)

avec la pointe de l'aiguille, ou de la couper avec son tranchant, ce qu'il est aisé d'éviter en passant sous l'artere la moitié d'une aiguille courbe, la tête la premiere, & en coupant ensuite le fil pour retirer l'aiguille du même côté d'où on l'a porté sous le vaisseau.

Ceux qui suivent l'une des deux méthodes dont on vient de parler au commencement de la remarque, se servent de l'une des deux aiguilles imaginées par M. Petit. La premiere V. est courbe, son corps est rond, sa tête est une petite palette par où on la tient, son œil est proche de sa pointe, & sa pointe n'est aigue qu'autant qu'il le faut pour qu'elle puisse percer les chairs.

La seconde W. est platte, large & un peu courbée, elle a vers sa pointe deux ouvertures qui tiennent les deux côtés du fil écartés ; sa pointe est mousse. Cette aiguille est ordinairement d'argent ou d'acier.

On met dans l'œil ou l'ouverture de ces aiguilles une espece de ruban composé de trois ou quatre brins de fil ciré. On porte l'aiguille sous l'artere & lorsqu'on ne l'a pas dissequé, l'on peut quelquefois éviter de comprendre le nerf dans la ligature. J'ai observé qu'il étoit souvent éloigné de l'artere d'un travers de doigt. Quand l'ouverture a passé d'un côté à l'autre, on coupe ce ruban, on le degage, & l'on retire l'aiguille du même côté d'où on l'a porté. Il se trouve par ce moyen sous l'artere deux bouts de ruban avec lesquels on fait deux ligatures, l'une au dessus de son ouverture, & l'autre au dessous. La seconde aiguille a cet avantage, que par son moyen les deux bouts de ruban se trouvent placés aux endroits où l'on doit faire la ligature.

(*a*) L'Auteur croit qu'une seule ligature faite au-dessus de l'ouverture empêche l'hémorragie. Mais il ne fait pas attention à la communication qui se trouve entre

De ces trois maniéres d'arrêter le sang, c'est la premiere qui est préférable aux deux autres, parce qu'elle conserve l'artere & qu'elle n'a pour but que de procurer une cicatrice à la playe qui a été faite : & s'il n'y avoit pas lieu de s'en pouvoir servir, c'est la ligature qu'il faut préférer aux causti- Choix de ces manieres.

entre l'artere principale & les arteres collaterales. Car après qu'on a fait la ligature le sang peut, par le moyen de ces petits vaisseaux, se porter de la partie de l'artere qui est au-dessus de l'ouverture dans celle qui est au-dessous, & par consequent sortir par l'ouverture, si une ligature faite au dessous ne l'arrête de ce côté-là. L'expérience confirme ce qu'on avance. C'est même par cette communication que les vaisseaux collateraux, naturellement fort petits, peuvent en se dilatant peu à peu supléer à l'artere principale qu'on a liée. Lorsqu'ils ne se dilatent pas, la gangrene se met à la partie du bras qui est au-dessous de la ligature, & oblige par consequent à le couper. On ne doit point craindre cet accident lorsque l'ouverture se trouve à l'une des deux branches principales de l'artere brachiale ; c'est-à-dire, à la radiale ou à la cubitale ; car l'autre fournit assez de sang pour nourrir l'avant-bras, & c'est ordinairement en ce cas qu'on sent le pouls immediatement après l'opération. Mais comme l'on saigne ordinairement au pli du bras, & que la division de l'artere se trouve presque toujours au-dessous de ce pli, & rarement au dessus, si l'on a le malheur de piquer l'artere, c'est presque toujours le tronc & non pas l'une des branches qui se trouve piqué. Il faut se ressouvenir alors de ce qu'on a dit plus haut, que la compression facilite le succès de l'opération en obligeant le sang, dont elle resserre le passage, à dilater peu à peu les vaisseaux collateraux, de sorte qu'il y coule déja avec facilité lorsqu'on fait la ligature. Il est aisé de concevoir qu'on peut encore en ce cas sentir le pouls immediatement après qu'on a fait la ligature au tronc de l'artere.

Comme les vaisseaux collateraux supléent à l'artere principale lorsqu'on en fait la ligature, on ne doit pas dissequer l'artere dans une grande étendue, de peur d'en détruire quelques-uns. C'est pour cela que la plûpart des Praticiens modernes ne la dissequent point. Le nerf qui est la partie qu'on recommande de separer de l'ar-

ques, & c'eſt auſſi celle dont ſe ſervent les meilleurs Praticiens d'aujourdhui. (*a*)

Après l'opération faite de l'une ou l'autre de ces trois façons, il faut panſer le malade. Si on s'eſt ſervi de la premiere ou de la ſeconde, il faut bien tamponer la playe avec ces bourdonnets T T. & avec ces plumaceaux VV. & ne point épargner les

tere, afin de ne le pas lier avec elle, en eſt ſouvent éloigné d'un travers de doigt. On peut faire paſſer la pointe de l'aiguille entre l'une & l'autre partie, & par conſequent ne pas comprendre le nerf dans la ligature. C'eſt auſſi pour cette même raiſon qu'il faut, avant de faire cette ligature, ouvrir la poche anevriſmale, ſur tout ſi elle eſt conſiderable; car ſi on lioit l'artere au-deſſus & au-deſſous de la poche, les ligatures comprendroient une trop grande portion d'artere, d'où pourroient partir quelques-uns de ces vaiſſeaux qui en ce cas deviendroient inutiles.

(*a*) La compreſſion aplatit le tuyau arteriel, la ligature le reſſerre en rapprochant les parois vers leur centre, les ſtiptiques le criſpent un peu, & coagulent un peu le ſang par leur vertu. La compreſſion eſt préferable lorſqu'on peut trouver un point d'appui; elle n'a pas beſoin alors du ſecours des ſtiptiques ni de celui de la ligature, au lieu qu'on n'employe pas ſans elle l'un de ces deux derniers moyens, parce qu'elle en facilite le ſuccès. Le ſang arrêté ſe coagule, & le caillot qui ſe forme dans l'artere à ſon ouverture eſt un obſtacle continuel à l'hemorragie, qui ſans lui recommenceroit dès qu'on auroit ceſſé d'employer les moyens dont on vient de parler. C'eſt ce qui arrivoit autrefois parce qu'on ſe ſervoit de cauſtiques ou de cauteres actuels, qui en brulant une portion de l'artere ne la retreciſſoient & ne la fermoient que pour un tems, & qui d'ailleurs en cuiſant pour ainſi dire le ſang, empêchoient les adherences que le caillot auroit contracté avec les parois de l'artére. La partie cauteriſée ſe ſéparoit du reſte quelques jours après, & laiſſoit une ouverture par où le ſang ſortoit, parce que l'artere n'étoit plus retreci, & que le caillot de ſang étant alors trop petit, & n'ayant point contracté d'adherence avec les parois, étoit obligé de ceder à l'impetuoſité de cette liqueur.

poudres aſtringentes qui ſont dans cette boëte X. afin d'empêcher la ſortie du ſang: mais ſi l'on a mis en uſage la ligature, il ne la faut panſer que ſimplement, parce qu'on eſt ſûr que le ſang ne peut plus ſortir. On ne laiſſe pas les premiers jours que de mettre des plumaceaux couverts d'un onguent où entrent les poudres aſtringentes; on met de petites compreſſes longitudinales YY. & d'autres Z. qui ſe croiſent en forme d'X. pour mieux appuyer, puis un emplâtre long *a*. dont les deux extrêmités ſoient fenduës, enſuite une compreſſe *b*. de même figure, & par deſſus le tout un bandage *c d*. qui faſſe des circulaires au deſſus & au deſſous du coude, & qui ſe croiſe ſur la playe, ce bandage eſt quaſi ſemblable à celui de la ſaignée, excepté que la bande eſt plus large & plus longue, & qu'il ne ſe termine pas par un nœud. On met encore deux compreſſes circulaires trempées dans l'oxicrat, (*a*) Panſement qu'on fait au malade.

(*a*) En trempant les compreſſes dans quelques liqueurs, on doit avoir en vûe d'empêcher l'avant bras de tomber en mortification, & d'accelerer la dilatation des petits vaiſſeaux collateraux qui doivent ſupléer à l'artere principale. Ainſi il faut ſe ſervir des liqueurs chaudes & ſpiritueuſes, qui donnent au bras une eſpece de vie, juſqu'à ce que le ſang vienne l'animer en dilatant les vaiſſeaux collateraux. L'oxicrat eſt aſtringent & non pas ſpiritueux, au contraire l'eau-de-vie camphrée eſt ſpiritueuſe & non pas aſtringente. Ainſi l'eau-de-vie camphrée eſt préferable à l'oxicrat. Il faut faire chauffer l'eau-de-vie camphrée, & ne ſe pas contenter d'y tremper les compreſſes, mais les arroſer de tems en tems, de ſorte que l'avant-bras ſoit continuellement dans une eſpece de bain chaud & ſpiritueux. Comme la liqueur ſe refroidiroit toujours un peu, on lui conſervera la chaleur par le moyen d'une brique chaude qu'on met à la main. Il faut avoir le ſoin d'examiner le bras. Lorſqu'il ſe conſerve chaud, qu'on n'y voit point de phlyctenes, & qu'on commence à ſentir un petit frémiſſement au pouls; on a lieu de croire que cette partie reçoit aſſez de nourriture & que l'opération réuſſit. Au contraire ſi le bras

l'une *e* fur l'avant-bras, & l'autre *f* fur le bras; & par deffus une bande *g*, qu'on pofe circulairement au deffus du carpe, qu'on continue jufqu'à l'épaule, & qu'on finit par une circulaire autour du corps, obfervant de mettre encore au bras une compreffe longitudinale & épaiffe le long de l'artere afin que la compreffion fe faifant plus forte en cet endroit, elle empêche que le fang artériel ne foit pouffé avec trop de vîteffe contre la ligature de l'artere.

Sa fituation dans le lit.

On conduit le malade au lit, on le couche dans une fituation un peu élevée, & on pofe fon bras à demi ployé fur un oreiller, & quoiqu'il ait été faigné avant l'opération, on le faigne plufieurs fois après pour éviter l'impétuofité du fang vers la partie affligée, on met auprès du malade un ferviteur, qui avec la main appuye jour & nuit l'endroit de l'opération pour empêcher l'irruption du fang; & comme un feul ferviteur ne pourroit pas y refifter, il y en a deux ou trois à qui l'on donne alternativement cet employ.

Regime de vie du malade, & le foin qu'on en doit avoir dans la fuite

Les premiers jours on fait obferver au malade un regime de vivre très-fobre, afin de ne point faire trop de fang: on eft attentif fur tout ce qui peut arriver, & on ne releve l'appareil que trois jours après: & quand on le fait, on laiffe les dernieres compreffes ou tampons, c'eft-à-dire ce qui touche l'artere, & on attend que ces compreffes ou tampons tombent d'eux-memes, obfervant toutes les fois qu'on panfe le malade de lui faire empoigner le bras par un ferviteur qui comprime l'artere, comme nous avons dit.

eft froid, fi on y apperçoit de petites phlyctenes, fi l'on ne fent aucun fremiffement au pouls, on doit craindre que la gangrene ne furvienne, & qu'on ne foit obligé d'en faire l'amputation. Il faut neanmoins n'en venir à cette extrêmité, que lorfqu'il n'y a plus de reffource, & que l'avant-bras eft prêt à tomber en pourriture.

Il ne faut point fe relâcher fur l'exactitude qu'on doit apporter pour la tenir fujette, car lorfque l'on fe croit en fureté de ce côté-là, une fortie imprevûë du fang, comme il eft arrivé fouvent, oblige de recommencer l'opération, & peut mettre le malade avant qu'il foit fecouru dans le danger de perdre la vie: c'eft pourquoi il ne faut rien négliger, & ne rien promettre affirmativement avant la parfaite guerifon. Il faut à mefure qu'elle approche, & que la playe fe remplit de chair, faire tous les jours étendre un peu davantage le bras au malade, parce que fi on laiffoit cicatrifer la playe le bras ployé, il ne pourroit plus l'étendre par la fuite, & il fe trouveroit eftropié, quoique guéri de fon anévrifme.

Ouverture d'artere difficile à éviter.

C'eft une chofe furprenante de voir la prevention du public, qui croit que les Chirurgiens font obligés de donner une penfion à tous ceux à qui ils font une mauvaife faignée. Un celebre Chirurgien mort il y a long-tems, dont le nom eft refpecté chez nous & qui avoit acquis une reputation fur la faignée plus grande que qui que ce foit avant lui, avoua qu'en une année il avoit ouvert onze artéres. On ne pouvoit l'accufer d'être mal-adroit, puifque perfonne ne faignoit auffi-bien que lui: mais il faifoit tant de faignées, & de difficiles, étant appellé par tout Paris pour des bras où tous les autres avoient renoncé, qu'il ne pouvoit éviter ces malheurs qui auroient été plus fréquens à tout autre qu'à lui: s'il avoit été obligé de donner des penfions, tout le bien qu'il avoit gagné pendant quarante années de travail auroit à peine fuffi.

Hiftoire fur la piqueure d'un tendon.

En allant en Allemagne avec Monfeigneur le Duc de Bourgogne en l'année 1703. nous paffâmes par Reims, où on nous fit voir à M. Duchefne & à moi une fille de trente-ans ou environ qui avoit des mouvemens convulfifs par tout le corps, qu'on difoit être furvenus enfuite d'une faignée,

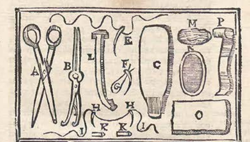
& dont on vouloit rendre responsable le Chirurgien qui l'avoit faite : quelques-uns de ses confreres soutenus par quelques Médecins autorisoient cette fille à lui démander une pension, & pour cet effet il y avoit un procès intenté contre lui avec des raports qui portoient qu'il avoit piqué le tendon. J'examinai le bras, & trouvant la peau vacillante sur le tendon, je les assurai qu'il n'avoit point été touché, parce qu'un tendon s'exfolie comme un os découvert, dont il vient une chair qui s'unissant avec la peau les attache l'un à l'autre, de même que du crane exfolié il en sort une chair qui se cicatrisant avec le cuir chevelu les rend adherens l'un à l'autre. Nonobstant le raport qu'en donna M. Duchesne le procès se continua, & fut interjetté au Parlement de Paris ; j'en donnai mon raport, qui ayant été trouvé conforme à celui que les Médecins & les Chirurgiens nommés par la Cour, avoient donné, le Chirurgien gagna son procès, & se trouva par cet Arrêt délivré de la poursuite d'une clique de dévotes qui ayant pris le fait & cause de la fille s'étoient ameutées pour le ruiner par charité.

Les Chirurgiens sont souvent excusables.

Je ne prétens pas soutenir que les Chirurgiens ne puissent faire quelque faute. Quel est l'homme qui ne se trompe pas ? quelle est la profession où l'on n'en fait point ? Et pourquoi n'y a-t'il que les Chirurgiens à qui on veuille en faire payer les dommages & interêts ? Il est d'autres Professions dont la terre couvre les fautes, & dont on ne dit mot : les Juges même qui décident souverainement du sort des humains ne se trompent-ils pas quelquefois en faisant perdre un procès à l'un injustement, ou en condamnant l'autre innocemment. Puisqu'il n'y a personne qui ne soit capable de faire des fautes, pourquoi ne pas compatir au malheur du Chirurgien ? N'est-il pas assez puni quand il en a fait quelqu'une de perdre sa reputa-

tion & ses pratiques ? Faut-il encore qu'il soit persecuté par des gens, qui malgré lui veulent devenir ses pensionnaires.

FIG. XLV. POUR LA SUTURE DU TENDON.



De la suture du tendon.

C'Est sur la main que se pratiquent le plus souvent les sutures des tendons, parce qu'elle en est toute remplie, tant pour ses mouvemens, que pour faire ceux des doigts ; c'est aussi cette partie que l'homme présente comme un bouclier contre tout ce qui le vient attaquer, & c'est la raison pourquoi la main reçoit plus de playes que les autres parties, qui n'ont pas si souvent besoin qu'elle de l'opération que je vais vous faire voir.

Renouvellement de cette opération.

Quand Monsieur Bienaise Maître Chirurgien de Paris, & l'un des plus célébres commença à faire cette opération il y a cinquante ans, on la croyoit de son invention, il en eut toute la gloire, & elle eut tout l'agrément de la nouveauté ; mais ayant reconnu que plus de deux mille ans avant lui on en avoit parlé, on a trouvé qu'elle n'étoit seulement que renouvellée des Grecs ; Guidon & plusieurs autres l'ont pratiquée, il est

vrai qu'elle n'étoit plus à la mode, c'est lui qui l'y a fait revenir, & nous lui avons obligation de l'avoir essayée sur des chiens, puis de l'avoir faite sur des hommes, & ainsi de nous avoir encouragé à faire une opération qui empêche que beaucoup de blessés ne demeurent estropiés.

Il faisoit la suture du tendon dans les vieilles playes aussi-bien que dans les recentes ; c'est-à-dire, dans les playes de quinze à vingt jours, mais non pas à celles qui étoient absolument cicatrisées, comme quelques-uns nous l'ont voulu faire croire ; car il seroit alors impossible de ramener les bouts des tendons l'un proche de l'autre, étant collés & unis avec leurs parties voisines.

Incisions qui précedent l'opération.

Les tendons ne se croisent pas aussi aisement que les autres playes, où il ne faut qu'en approcher les lévres, & les unir ensemble par le moyen d'une aiguille enfilée ; mais aux playes des tendons il faut avant que de les coudre préluder par une incision pour aller chercher une des extrêmités du tendon qui est toujours attachée au corps des muscles, car pour celle qui tient à l'os, elle ne s'éloigne gueres. Par exemple à une playe transversale sur le dos de la main qui aura coupé le tendon extenseur du doigt du milieu, soit à une playe recente, ou à une vieille, il faut commencer à faire une petite incision longitudinale avec la pointe des ciseaux A. à la partie superieure de la playe, pour aller chercher le bout du tendon, que le corps du muscle extenseur a retiré en haut, & avec des pincettes B. le retirer & l'approcher de l'autre extrêmité pour pouvoir en faire la suture ; & pour faciliter cette approche, il faut faire tenir la main étendue avec une petite pallette C. qu'on attache du côté de la paume de la main pour la tenir toujours ouverte.

Deux moyens pour la suture.

On nous propose deux moyens pour faire la suture, le premier de prendre une aiguille D. enfilée d'un simple fil ciré E. de la passer de dehors en dedans à l'un des bouts du tendon, & à l'autre de dedans en dehors, & ne faisant qu'un seul point comme à l'enfilée lier les deux bouts du fil sur une petite compresse ronde. Cette suture est la plûtôt faite ; mais il y en a qui ne l'approuvent pas, disant que la petite compresse sur laquelle on a fait le nœud, empêche de voir si les deux extrêmités du tendon sont bien jointes ensemble ; & ils préferent l'autre maniere, qui est de se servir d'une aiguille F. enfilée d'un double fil G. dont le bout fait une anse, de la passer comme la précedente dans les deux extrêmités du tendon, de mettre une petite compresse dans l'anse, comme on faisoit à la suture emplumée, & une autre entre les deux fils, sur laquelle on les nouë ; on voit entre les deux compresses si les deux bouts du tendon sont bien unis ensemble, & on est sûr que ces deux bouts se cicatrisant ainsi, le malade ne sera point estropié.

Troisiéme maniére plus sûre.

Il y a une troisiéme maniere que j'ai vû pratiquer à M. Bienaise qui me paroit plus sûre que les deux précédentes : c'est d'avoir deux aiguilles HH. enfilées d'un même fil II. & les passer toutes deux à côté l'une de l'autre de dehors en dedans, puis les repasser de dedans en dehors dans l'autre bout du tendon, & les lier sur une de ces petites compresses KK. quand on voit que les extrêmités sont suffisamment approchées l'une de l'autre : ce qui doit faire donner la préférence à celle-ci, c'est que deux fils unissent & joignent bien mieux le tendon qu'un seul, & par consequent la réunion est plus facile à s'en faire.

Qualité des aiguilles & du fil.

Pour faire cette suture, il faut se servir de petites aiguilles rondes, afin de faire au tendon de très-petites playes ; les plates en seroient de trop grandes. Il faut en perçant les bouts des tendons les

Précaution en faisant le nœud. appuyer avec le bout d'une canule courbe L. & que le fil soit ciré & pas plus gros que le passage des aiguilles, afin de ne point faire de violence pour le faire entrer: il faut encore en nouant le fil faire un peu avancer les bouts du tendon l'un sur l'autre, afin qu'ils ne s'en trouvent pas éloignés, quand même la suture se lâcheroit un peu par les petits mouvemens involontaires que peut faire le muscle.

Du pansement. La suture achevée, on met dessus un petit plumaceau M. couvert de baume d'Arcæus, ou de celui du Perou, si on en peut avoir, avec l'emplâtre N. la compresse O. & la bande P. dont on fait des circulaires autour de la main: on se sert à ces playes de remedes balsamiques pour empêcher la trop grande supuration, & sur tout on porte toujours cette palette Q. sous la main, jusqu'à ce que la playe soit entiérement cicatrisée.

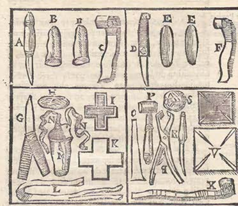
Traitement du durillon qui reste. Après la cicatrice faite, il reste quelquefois un petit durillon sur la suture, il faut le frotter avec un peu d'huile d'amandes douces, ou de l'huile de vers de terre. Il faut faire fléchir la main peu à peu, & la conduire insensiblement jusqu'à l'action qu'elle doit faire sans la violenter, & faire porter pendant un tems une mitaine pour défendre la main contre le froid. (a)

(a) On pratique rarement cette espece de suture abandonnée par les Anciens & renouvellée par feu M. Bienaise. Presque tous les Modernes la regardent comme dangereuse & inutile. En effet la piqueure du tendon ou sa section en partie est suivie très-souvent d'accidens très-funestes & qu'on ne fait ordinairement cesser qu'en le divisant totalement. Outre cela les tendons servent à tirer une partie mobile qu'on peut mettre & maintenir dans une extension qui raprochent les parties divisées & en procurent la réunion. C'est de cette maniere qu'on a souvent remedié à la division des tendons extenseurs des doigts des mains, & même à la rupture du tendon * d'Achile qui est le plus gros & le plus fort des tendons.

* Voyez le Traité des Maladies des os de M. Petit.

Pour faciliter le succès de cette pratique, à l'égard

FIG. XLVI. POUR LES OPERATIONS DES DOIGTS.



Quatre opérations sur les doigts. Il y a quatre opérations differentes qu'on fait aux doigts: la premiere, pour séparer des doigts qui sont unis ensemble, la seconde, pour redresser ceux qui sont courbes & crochus; la

des extenseurs des doigts des mains, on se sert d'une machine de fer blanc, Æ. composée d'une espéce de goutiere dans laquelle on pose l'avant bras; & d'une plaque qu'on ajuste à la goutiere par le moyen d'une charniere & d'une goupille. Cette derniere piéce, qui est mobile, peut former avec la goutiere un angle plus ou moins mousse, selon qu'il est nécessaire pour mettre la main, dont on en applique le plat sur elle, en une extension plus ou moins grande. On soutient cette piéce par le moyen de deux crochets qui y sont attachés, & de deux cremailleres soudées à la goutiere. Quand le seul tendon extenseur du pouce est divisé, on peut substituer à la plaque une autre plus petite & convenable à la largeur de ce doigt.

troisiéme, pour ouvrir un panaris ; & la quatriéme, pour extirper des doigts écrasés ou gangrenés.

De l'union & de l'agglutination des doigts.

LEs doigts tiennent ensemble par deux manieres, ou par union, ou par agglutination : on appelle union, quand l'enfant venant au monde on lui trouve les doigts adherens les uns aux autres ; cela se fait dès la premiere conformation par la disposition de la matiere, ou par la force de l'imagination de la mere, comme plusieurs autres choses que les enfans apportent au monde. Si après des ulceres, ou quelque grande brûlure où la main aura été dépouillée de sa peau on laisse par négligence les doigts se coller & se joindre ensemble, cela se nomme agglutination.

Comment on doit operer ici.

Il faut remedier à l'un & à l'autre de ces accidens, ce qui se fait en separant les doigts avec un scalpel A. prenant garde de ne rien ôter de l'un pour le donner à l'autre. Si l'union étoit si exacte, qu'il y eût peu d'espace entre deux, le Chirurgien doit voir son adresse, en coupant seulement avec patience ce qui les joignoit ensemble : mais s'ils étoient unis par une membrane comme une pate d'oye, il faudroit dans l'entre-deux de chaque doigt couper & emporter la membrane qui les unissoit, afin qu'après que les cicatrices seront faites, il ne reste rien qui puisse leur nuire dans leurs actions.

Pansement & bandage.

Quand la separation est faite, il faut empêcher qu'ils ne se recollent, & pour l'éviter on met de petits linges entre les doigts. On peut se servir d'un bandage, qu'on nomme le gantelet ; mais comme il est très-long à faire, à cause qu'il faut qu'avec une bande de cinq aunes de largeur il entoure chaque doigt l'un après l'autre, par plusieurs circulaires ; on doit se servir de petits doigtiers de linge B. B. trempés dans de l'eau vulneraire.

ou dans quelqu'autre liqueur dessicative, & de cette bande C. dont on fera des circulaires autour de chaque doigt.

Des doigts courbes.

UNe main est très-defigurée par des doigts courbes & crochus, outre que cela est fort incommode pour celui qui les porte, parce que ne pouvant pas les étendre, ni trop bien les ployer, il se trouve dans l'impuissance de s'en servir dans beaucoup de sortes d'actions ; quand il en pourroit faire quelques-unes, il ne peut s'en acquiter que de mauvaise grace.

Moyen de les redresser.

Si on a recours au Chirurgien pour corriger cette difformité, & tâcher de rendre à un doigt courbe, ou à plusieurs leurs actions ordinaires, c'est à lui à examiner la disposition où se trouvent ces doigts avant que de rien promettre, & avant que d'y travailler, car ils pourroient être disposés de maniere qu'il y auroit impossibilité de les redresser. Si c'est une anchilose dans les jointures, il faut l'amollir en la trempant dans du boüillon de tripes, ou en la frottant avec l'onguent de guimauves, ou les autres drogues émollientes. Si c'est une cicatrice mal faite qui empêche le doigt de se redresser, il faut le débrider par plusieurs petits coups de bistouri D. & ensuite mettre deux petites éclisses droites faites de bois EE. l'une dessus & l'autre dessous le doigt, le bander avec cette bande F. & le serrer tous les jours de plus en plus, jusqu'à ce qu'il ait repris sa figure naturelle.

Du panaris.

LE panaris, que les Grecs appellent *Paronychia*, qui est dérivé de *para*, qui veut dire *contre* & d'*onyx* qui signifie *ongle*, est une tumeur qui vient à l'extrémité des doigts, & que le public appelle mal d'avanture ou abcès ; elle est causée par une humeur brulante, âcre & corrosive qui ron-

Sa cause.

geant le perioste, les extrêmités des filamens nerveux, & la chair, y fait une escarre; (a) on le connoit par une grande tension, une pulsation profonde, une douleur aiguë, une chaleur brulante, & la fiévre ardente qui accompagne toujours ces sortes de tumeurs.

Nos Anciens font de deux especes de panaris; l'une dont la matiere est contenue entre la peau & le perioste, & l'autre dont l'humeur est placée entre le perioste & l'os. Mais cette derniere espece est imaginaire, puisqu'il est tout-à-fait impossible que la quantité de matiére qu'on en voit sortir puisse être contenue dans une espace qui n'a pas deux lignes de largeur. Elle est toujours entre la peau & le perioste, & toute l'extrêmité du doigt en est abbreuvée; & si l'on trouve souvent l'os découvert, c'est que non-seulement le perioste a été rongé par l'acreté de la matiere, mais encore les ligamens qui attachent l'os de la troisiéme phalange à la seconde, ce qui fait que ce dernier os tombe par la supuration. (b)

Effet du panaris.

(a) Une piqueure, un petit éclat de bois qui sera entré dans un doigt principalement à l'endroit de quelques articulations, une excoriation, une contusion, une brulure, l'irritation de quelques fibres qu'on aura tiraillées en arrachant quelques-unes des excroissances appellées vulgairement envies, sont les causes externes du panaris. Le virus venerien, le scrophuleux & le chancreux en sont quelquefois les causes internes.

(b) Quoique l'Auteur en rejettant les sentimens des Anciens semble n'admettre qu'une seule espece de panaris; il faut néanmoins convenir qu'il se rencontre dans cette maladie beaucoup de différences qui donnent lieu de la partager en plusieurs classes. Il est même très-important de ne pas confondre l'une de ces classes avec les autres, parce que chacune d'elles demande un traitement particulier. On a divisé dans la remarque précédente les causes du panaris, en internes & en externes. Cette distinction donne lieu de partager aussi la maladie en deux espèces, dont la premiere demande, outre le traitement ordinaire de

la seconde, des remedes particuliers qui détruisent le vice des liqueurs qui ont occasionné le desordre.

De plus l'experience qui a fait connoitre aux Praticiens que cette maladie n'avoit pas toujours son siége entre la peau & le perioste, comme le pense l'Auteur, les a porté à la diviser en quatre especes par rapport aux endroits qu'elle occupe.

La premiere espece a son siege sous l'épiderme. Elle commence par former au coin de l'ongle une petite tumeur qui en fait le tour, & qui pour cela est appellée vulgairement tourniole. Un petit emplâtre d'onguent de la Mere suffit pour guerir ce mal. S'il se forme du pus, on lui donne issuë en coupant l'épiderme. Il arrive quelquefois que l'inflammation détruit les adherences naturelles de la racine de l'ongle, qui ne recevant plus alors de nourriture est chassé au dehors par une autre ongle que la nature produit.

Quand la matiere se trouve precisement sous l'ongle, la douleur est très-vive, & se fait sentir quelquefois jusqu'au condile externe, à cause de la conduite des tendons extenseurs des doigts. Mais elle cesse dès qu'on a donné une issuë au pus, ce que l'on fait en ratissant l'ongle, ou en le coupant très-près en cas que la matiere se trouve à son extrêmité.

La seconde espece de panaris a son siege dans le corps graisseux qui entoure le doigt. Ainsi c'est un veritable phlegmon dont les symptômes sont plus considérables que ceux de la premiere.

La troisiéme espece a son siege dans la gaine des tendons flechisseurs des doigts. Elle est beaucoup plus fâcheuse que les deux premieres especes. Pour comprendre les douleurs qu'elle fait sentir & les dangers ausquels elle expose, il faut se rappeller l'arrangement des principales parties qui servent à flechir les doigts. C'est par le moyen du muscle profond & sublime qu'ils font ce mouvement. Ces muscles ont leur attache au condile interne de l'humerus; ils se partagent chacun vers le milieu de l'avant-bras en quatre tendons nommés flechisseurs, qui passent sous le ligament annulaire interne commun situé au poignet, & vont s'attacher vers les extrêmités de tous les doigts, excepté le pouce. Ainsi il y a dans chaque doigt deux de ces tendons flechisseurs, dont l'un vient du muscle profond & l'autre du muscle sublime. Le premier est attaché à la troisiéme phalange, & le second à la deuxiéme. Depuis le ligament annulaire interne commun jusqu'à leur extrêmité, ils sont revêtus d'une gaine, & cette

gaine est fortifiée par des bandes ligamenteuses dans l'étenduë des deux premieres phalanges des doigts. Ainsi l'espece de panaris dont on parle ayant son siege dans cette gaine, qui dans les doigts est environnée de ligamens forts & incapable de se distendre, la matiere ne peut qu'avec peine se manifester au dehors & cause l'inflammation & la tension, qui bientôt, si l'on n'y remedie, & quelquefois même malgré les remedes, se communiquent aux autres doigts, à la main, à l'avant-bras & même au bras. La douleur est d'autant plus grande, que les parties tendineuses, membraneuses & ligamenteuses en sont plus susceptibles que les autres. Le pus se forme dans la gaine, & se manifeste quelquefois aux articulations des doigts, & même dans la main par une fluctuation, qu'on ne sent pas dans la longueur des phalanges, parce que la gaine y est revêtue de bandes ligamenteuses. Quand l'inflammation est parvenuë au poignet, elle passe bientôt jusqu'au ligament annulaire commun, & dans le grand nombre de cellules graisseuses qui se trouvent sur le muscle quarré & sous les tendons des muscles profond & sublime. Il se forme dans ces cellules un abcès, que le ligament annulaire commun empêche de se manifester, & qu'on ne reconnoit qu'à la violence & à la continuité de la douleur & des accidens. Enfin lorsque l'inflammation a été plus loin, il se forme aussi quelquefois des abcès à l'avant-bras, au coude & même au bras.

La quatriéme espece de panaris a son siége entre le perioste & l'os, & souvent dans l'os même. On la reconnoit à une douleur profonde & vive que le malade sent au doigt. La tension, le gonflement & l'inflammation ne sont pas considerables dans les commencemens & se bornent presque toujours au doigt, la fiévre, les insomnies, les agitations & le delire surviennent comme à la troisiéme espece. On voit quelquefois de petites phlictenes, le doigt paroit livide & tombe même en mortification, si l'on n'y remedie. Le malade ne sent point de douleur au condile interne de l'humerus comme dans la troisiéme espece.

Quoique ces trois espéces de panaris different entr'elles quant à leurs sieges & à leurs symptomes; elles demandent néanmoins les mêmes remedes dans les commencemens. La saignée reiterée à proportion de la violence des accidens, la diete, les cataplasmes anodins, émolliens & resolutifs, & tout ce qui est propre à calmer le sang, peuvent arrêter le mal, lorsqu'il n'a pas

encore

encore fait de progrès considerables. Quelques personnes ont été gueries en mettant plusieurs fois le doigt dans de l'eau chaude ou dans une lessive de sarment, & l'y tenant aussi-long-tems qu'il est possible. La chaleur de l'eau ouvre les pores, relâche les parties, & peut par consequent dissiper l'humeu rqui s'y est arrêtée.

Après avoir employé inutilement ces remedes, on se sert d'un cataplasme ou d'un emplâtre maturatif. Quand le panaris est de la seconde espece, le pus se manifeste bientôt par la fluctuation. Il faut alors ouvrir la tumeur de peur que la matiere en sejournant n'occasionne un plus grand désordre dans la partie.

Quand le panaris est de la troisiéme espéce, le pus ne se manifeste pas sitôt, parce qu'il est renfermé dans la gaine des tendons qui est environné par des bandes ligamenteuses très-fortes. C'est ordinairement aux endroits des articulations, où il ne se trouve point de ces bandes ligamenteuses, qu'on commence à le reconnoître par une petite tumeur avec fluctuation, & qu'il se fait jour quelquefois, quand on tarde à l'ouvrir. Il ne faut pas néanmoins attendre qu'il se manifeste: les accidens ne permettent pas toujours qu'on differe jusqu'à ce tems. On fait avec un bistouri à l'extrêmité du doigt une incision longitudinale, qui penetre jusqu'à la gaine; on introduit par l'ouverture jusques dans la gaine une sonde crenelée moins grosse que les sondes ordinaires, sur laquelle on glisse une branche de ciseaux ou un bistouri, pour étendre l'incision jusqu'à la seconde phalange: on coupe un peu des levres de la playe, de peur qu'en se gonflant elles n'empêchent d'y introduire avec facilité un petit bourdonnet. Si l'on reconnoit que le mal est plus étendu que cette incision, on la prolonge jusqu'à la main. En ouvrant ainsi la gaine & en coupant les bandes ligamenteuses, on fait souvent cesser les accidens, & l'on arrête le progrès du mal.

Mais si ces incisions ne suffisent pas, & qu'il paroisse un abcès dans la main, on prolonge encore l'incision. Quand les accidens ne cessent pas, alors on a lieu de croire qu'il s'est formé un abcès sur le muscle quarré. Pour y donner issuë, on fai flechir le poignet, on fait entrer par l'ouverture faite à la main, & l'on fait passer sous le ligament annulaire interne commun une sonde crenelée, sur laquelle on fait au poignet une incision qui penetre entre les tendons jusqu'à l'abcès. On passe ensuite un seton de la main au poignet, comme le pratiquoit feu M. Thibaut. Après toutes ces incisions les

Zz

accidens ne diminuent quelquefois pas. Ils peuvent venir du ligament annulaire commun, dont l'inflammation & le gonflement occasionnent une compression trop forte sur les parties qui sont au-dessous, & du tendon flechisseur que la tension & l'inflammation de la capsule & des bandes ligamenteuses ont lesé en le comprimant. S'ils viennent du ligament annulaire commun, il faut le couper. Mais il est de la prudence du Chirurgien d'avertir que le malade en sera estropié, & qu'il ne fait cette opération que pour conserver la partie ou même la vie du malade. Si les accidens viennent du tendon, on l'ôte entierement, comme M. Petit l'a pratiqué. On coupe d'abord son attache à la phalange, on le tire de dessous le ligament annulaire, & on le coupe dans le corps charnu.

En remediant à la cause principale du panaris par une ou par plusieurs des incisions dont on vient de parler, on n'en arrête pas toujours toutes les suites; il se forme encore quelquefois dessus la main, à l'avant-bras, au bras, & même jusques sous l'aisselle des abcès, qui s'annoncent par une douleur vive, par des inquietudes, par le redoublement de la fiévre, & enfin par la fluctuation. Il faut les ouvrir. On panse en premier appareil avec de la charpie, toutes les incisions qu'on a faites; on applique sur toutes les parties gonflées ou enflammées un cataplasme resolutif, qu'on humecte de tems en tems avec une decoction d'herbes émollientes. Dans les pansemens suivans, on met sur les tendons découverts des petits bourdonnets plats, trempés dans une teinture de fleurs d'hypericum, tirée avec l'esprit de vin ou dans l'esprit de Therebentine; on applique sur le reste de la playe des plumaceaux couverts de baume d'arceus ou d'un digestif, & l'on continue les cataplasmes émolliens jusqu'à ce que les accidens soient passés; après quoi on se sert de cataplasmes confortatifs, ou de vin aromatique, ou d'une dissolution de boule vulneraire dans un mélange d'eau-de-vie & d'eau commune en égale quantité.

Si l'on a coupé le ligament annulaire, il faut faire flechir le poignet pendant le traitement, pour empêcher les tendons flechisseurs de faire une saillie. Quand le tendon flechisseur est coupé, ou qu'il s'est exfolié dans la suite des pansemens, comme il arrive souvent, le mouvement du doigt est perdu. En ce cas il faut tenir le doigt à demi courbé pendant le traitement, afin qu'après la guérison, il reste toujours dans la même situation, ce qui choquera moins la vûë que s'il restoit tou-

Sa douleur.

De tous les apostêmes, c'est le panaris qui est le plus douloureux, parce que l'extrémité des doigts ne pouvant pas s'étendre autant qu'il faudroit pour contenir la matiere qui s'y porte il s'y fait une tension excessive, qui cause une douleur insupportable, qui étant augmentée par la corrosion de la matiere, & agissant sur les extrêmités des nerfs qui y aboutissent, se fait sentir avec tant de violences, que les malades n'ont pas un moment de repos, & qu'on ne peut pas s'empêcher de les plaindre par la grande douleur qu'on leur voit souffrir.

La supuration en doit être procurée.

Ces tumeurs doivent être au plûtôt amenées à supuration par les remedes maturatifs les plus forts, comme l'oseille, l'oignon de lis, le levain, la fiente de pigeon & le basilicon, dont on fait de petits cataplasmes qu'on renouvelle souvent, parce que la grande chaleur qui y est, les a bientôt desséchés. La gangréne y survient quelquefois, parce que le sang ne peut pas revenir de cette partie par la trop grande tension où elle est. C'est pourquoi il en faut faire l'ouverture au plûtôt sans attendre qu'on y sente de la fluctuation, tant pour éviter la mortification, que pour procurer au malade le soulagement qu'il attend avec impatience.

Comment on en fait l'ouverture.

On prend une lancette G. plus grande que celles dont on se sert pour la saignée, avec laquelle on fait une incision longitudinale à la partie la-

jours tout droit. Au contraire si ce tendon ne s'est point exfolié, ou s'il n'a point été coupé, il faut maintenir le doigt étendu pour en conserver l'usage, parce que si on le laissoit courbé pendant le traitement, la cicatrice se formeroit de maniere qu'on ne pourroit point étendre le doigt sans la couper.

Quant à la quatriéme espece de panaris, l'Auteur en parle au long. Il faut remarquer néanmoins que pour ouvrir cette derniere espece, il faut préferer le bistouri à la lancette, dont la pointe pourroit se casser en rencontrant l'os jusqu'où l'incision doit pénetrer.

terale du doigt, afin de ne pas risquer de piquer le tendon; ce qui pourroit arriver, si on la faisoit à la partie moyenne. Quoiqu'après l'ouverture il n'en sorte quelquefois que de la sérosité & du sang, cela ne laisse pas que de soulager le malade en dégorgeant la partie, en diminuant l'extrême tension qui y étoit, & en donnant moyen à la matiere de ne pas sejourner quand la coction en est faite, & aux bourbillons de sortir à mesure qu'ils se détachent.

Traitement qui la doit suivre.

Après que le panaris est ouvert, on ne cesse point de se servir de maturatifs; & si on juge que l'usage des cataplasmes ne soit plus nécessaire, on met dessus l'incision un plumaceau H. couvert de basilicon, & par dessus un emplâtre I. de diachilon gommé fait en croix de Malthe pour achever de meurir; on met une compresse K. de même figure, & on fait tenir le tout par le moyen d'une petite bande L. posée circulairement, & arrêtée au haut du doigt, qu'on met ensuite dans un doigtier de cuir M, fait exprès, qui a deux petits cordons NN. pour l'attacher au-dessus du poignet: il faut mettre ensuite la main dans un gand fourré, ou dans un manchon, afin que la chaleur puisse avancer la maturité de l'humeur, & on soutient le bras avec une écharpe, la main un peu plus haute que le coude, de crainte que si elle pendoit en bas, il ne se jettât une fluxion sur la partie affligée.

Pourquoi la chair se boursoufle.

Il ne faut pas s'étonner si le lendemain on trouve de la chair qui a boursouflé par l'incision. Cet accident arrive toujours, parce que cette chair imbibée d'humeurs, se trouvant trop pressée par le petit volume du doigt, cherche à sortir en dehors, ce qu'elle ne manque pas de faire par l'ouverture qu'on a faite à la peau; elle est de couleur livide, & se fond quelquefois par la supuration. Mais si elle ne cedoit point aux remedes, &

qu'elle continuât de boucher la playe, il faudroit avec des ciseaux la couper, ce qui se fait tout d'un coup, & beaucoup plus promptement que de vouloir la consumer avec le caustique.

Quand la matiere a rongé le perioste, il faut que l'os de la derniere phalange s'exfolie, & comme il est petit, souvent il sort tout entier, ce qui ne se peut pas faire que le bout du tendon qui s'y attache n'en soit separé, & qu'il n'ait été alteré & corrompu par la même humeur. C'est là nature qui fait la séparation de la partie du tendon alterée d'avec la saine; aidée par les remedes balsamiques & spiritueux qu'on verse dans la playe: il ne faut plus alors se servir du diachilon, l'onguent divin y est excellent, avec lequel on conduit cette cruelle maladie jusqu'à parfaite guerison.

Comment on conduit ce mal à une entiere guérison.

L'Extirpation d'un doigt se fait en trois occasions; la premiere, quand par quelque accident il est brisé & écrasé; la seconde, quand il est gangréné; la troisiéme, quand un enfant en naissant apporte un ou plusieurs doigts surnumeraires.

Extirpation des doigts.

Les ouvriers qui travaillent aux bâtimens, sont tous les jours dans le danger d'avoir les mains & les doigts écrasés par des pierres de taille qui tombent dessus, & de les avoir prises entre deux pieces de bois, les Chasseurs courent risque de les avoir brisés par un fusil qui crevera en tirant, comme je l'ai vû arriver plusieurs fois: la premiere intention du Chirurgien qui est appellé, doit être de conserver & la main & les doigts, & de ne les couper que quand il n'y a aucune espérance de pouvoir les garantir de la mortification, car s'il restoit encore quelque artere pour y porter la vie, & quelque veine pour entretenir la circulation du sang, il ne faudroit point se presser; on

Cas où il peut s'en dispenser.

y viendra toujours assez-tôt quand on s'appercevra que la chaleur naturelle ne se communiquera plus à la partie. *(a)* Mais supposé qu'un doigt ne tint plus qu'à un petit lambeau de la peau ou à un des tendons, il faut le séparer de la main, parce que le tiraillement qui se feroit au tendon pourroit causes des accidens fâcheux. Cette séparation se fait alors par un seul cou de ciseaux, & on panse aussitôt le malade avec les remedes qui conviennent à la nature de la playe.

Cause & cure de leur gangrene.

La gangrene peut survenir à un doigt par l'abondance des humeurs qui auront suffoqué la chaleur naturelle comme dans un panaris, ou par un grand froid que l'on aura étouffé comme dans une forte gelée; le Chirurgien doit tâcher de l'y rappeller en y faisant des scarifications aux parties laterales, de crainte de toucher les tendons, & en y mettant de l'esprit de vin camphré, & des remedes vifs & capables de se faire sentir: mais s'il trouve le sentiment tout à fait perdu par une gangréne, ou sphacéle confirmé, il faut qu'il en fasse

Ext. d'une Séance publ. de l'Ac. de Chirurg.

(a) On peut voir dans le Mercure de France, Juillet 1734. une observation sur un écrasement des doigts du milieu & annulaire de la main, dont les deux derniéres phalanges étoient fracturées avec déplacement, les articulations decouvertes, dix lignes des tendons extenseurs dechirées & entiérement emportées, enfin la peau detruite depuis le milieu de la seconde phalange jusqu'à la racine de l'ongle. Le succès avec lequel M. Caumont traita ces blessures confirme ce que l'Auteur dit ici sur le même sujet. Il pansa si artistement cette playe que les chairs revinrent, les os fracturés se consoliderent, les articulations se rafermirent sans anchilose, la peau se cicatrisa, & ce qui est fort remarquable, l'union de toutes ces parties entr'elles fournit un point d'attache à chaque tendon, desorte que les doigts recouvrerent leur mouvement. Ainsi M. Caumont, qui d'abord n'esperoit qu'avec peine de pouvoir conserver seulement l'extrêmité des doigts, eut la satisfaction de leur rendre même leur mobilité.

l'extirpation. Il y a quelques Anciens qui nous disent qu'il faut mettre le doigt sur un billot de bois, & avec un ciseau O. & un coup de ce maillet P. qu'on donne dessus le separer de la main. D'autres proposent les tenailles incisives, Q. pour le couper tout d'un coup. Mais ces deux manieres sont désaprouvées aujourdhui, parce qu'elles tiennent plus du Boucher que du Chirurgien; & on veut avec plus de raison, qu'avec un bistouri droit R. on en fasse l'extirpation en le coupant dans l'une de ses trois articulations: l'apareil n'en est pas si effrayant, & cela est aussi-tôt fait. On met sur le petit moignon du doigt après l'avoir suffisamment laissé saigner, un plumaceau S. couvert d'un astringent, & par-dessus un emplâtre T. & une compresse V. coupée en croix, & le tout assujetti & retenu par une bande X. convenable au doigt qu'on vient de couper.

Maniere de les extirper.

Pansement de la playe.

On voit souvent des enfans naître avec plus de cinq doigts, ceux qui sont surnumeraires ne sont jamais si bien formés que les autres, ils sont placés en dehors de la main proche le petit doigt; ils n'ont pour l'ordinaire point d'os, & quelquefois point d'ongles; ils sont comme des appendices charnues qui pendent à la main. Il y a six mois qu'on me fit voir un enfant qui en avoit un pareil à chaque main: avec mes ciseaux je lui en coupai un à l'instant, & je remis à couper l'autre dans un autre jour, ce que je fis quand il fut guéri du premier, afin de ne lui pas trop faire de douleur dans un même-tems. S'il y avoit quelque phalange osseuse ou cartilagineuse qui attachât ces doigts fortement à la main, on pourroit alors se servir d'une petite tenaille incisive, qui couperoit le tout en même tems & le plus proche de la main que faire se pourroit: on les panse ensuite comme des playes simples, observant sur-tout de n'y laisser aucune difformité.

Des doigts surnumeraires, & ce qu'on pratique à leur égard.

De la transfusion.

IL y a encore une opération qu'on appelle la transfusion, qui a fait beaucoup de bruit à Paris il y a quarante ans ; & quoique cette opération soit de nouvelle invention, & qu'elle ait été condamnée dès sa naissance, il faut néanmoins que le Chirurgien sçache ce que c'est ; c'est pourquoi avant que de finir la Démonstration des Opérations des bras, qui est la partie où elle se faisoit, j'ai trouvé à propos de vous en instruire, non pas afin de vous apprendre à la mettre en pratique, mais afin de vous en donner une juste horreur.

De son origine, & ses avantages prétendus.

La transfusion consiste à trouver les moyens de faire passer du sang ou quelqu'autre liqueur dans les vaisseaux d'un animal. Sur ce qu'Etmuller rapporte une infinité d'expériences de différentes liqueurs qu'il faisoit entrer dans les veines d'un chien M. Denis Médecin, qui faisoit chez lui des Conferences de Phisique & de Medecine, s'imagina que si on pouvoit introduire du sang dans ces mêmes veines, & en même tems retirer celui qui y est, on renouvelleroit la masse du sang, & qu'en y mettant un jeune sang à la place d'un vieux, on rajeuniroit l'animal. Ayant communiqué sa pensée à quelques amateurs de ces sortes de Conférences, elle eut une approbation universelle : on en fit des épreuves sur quelques animaux, soit de différente, soit de même espece, & on n'entendoit alors dans toutes les conversations que parler & publier les merveilleux effets de cette invention. Ils promettoient par avance à l'homme de le garantir par ce moyen de toutes sortes de maladies, de le faire vivre autant de tems qu'il voudroit, & de le conserver toujours dans le même état où il étoit quand on auroit commencé à lui faire la transfusion.

Moyen de la faire.

Il s'agissoit pour prouver ce qu'ils avançoient d'en faire des expériences sur des hommes : ils en

trouverent d'assez miserables pour les souffrir pour quelque argent, ils ouvroient l'artere d'un veau, & par les secours d'un tuyau dont un bout étoit dans l'ouverture de l'artere, & l'autre dans une des veines du bras, ils faisoient passer le sang de cet animal dans les veines de l'homme; ils tiroient en même tems par l'autre bras autant de sang qu'ils croyoient en faire entrer. Ils firent plusieurs de ces opérations qui devoient, selon eux, avoir un succès surprenant : mais la fin funeste de ces malheureuses victimes de la nouveauté détruisit en un jour les hautes idées qu'ils avoient conçues, ils devinrent foux, furieux & moururent ensuite. Le Parlement informé de ce qui s'étoit passé, interposa son autorité, & donna un Arrêt, par lequel il étoit défendu sous de rigoureuses peines de faire cette opération.

Succès des épreuves que l'on en fit.

Ces demi-sçavans ne se rendirent pas aisément, mais obligés de se soumettre aux ordres superieurs sur la transfusion du sang, ils se retrancherent sur l'infusion des liqueurs dans les veines. Ils en firent des épreuves de plusieurs sortes, & nous donnerent une liste des maladies qu'ils disoient devoir guérir par ce moyen ; & même ils prétendoient qu'en seringuant du bouillon dans les vaisseaux après une hemorragie, on reparoit en moins de tems le sang perdu, que s'il passoit par les voyes ordinaires : ils soutenoient toujours que si l'homme vouloit se soumettre à cette infusion des liqueurs, les maladies de quelque nature qu'elles fussent, seroient plûtôt & plus surement guéries, que par les regles de la Medecine.

De l'infusion qui lui fut substitué

Jamais Arrêt ne fut donné plus justement pour détruire l'entêtement de ces Novateurs, & prévenir le cours de cette opération, qui seroit devenue d'une pernicieuse conséquence contre la charité du prochain, & contre la Religion, si on la leur eût laissé faire d'homme à homme, qui étoit la fin

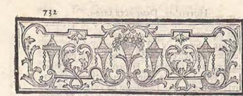
qu'ils se proposoient. Mais ceux qui avoient enfanté cet horrible projet sont morts, & il est presque enseveli dans l'oubli. Si je vous en parle aujourdhui, ce n'est que pour le mettre au rang des opérations qui ne se doivent jamais pratiquer.

Il est vrai qu'on voit dans l'antiquité quelques traces de la transfusion & de l'infusion dont je viens de parler ; mais on les regardoit plûtôt comme des entreprises chimeriques, que comme des desseins raisonnables, dont on dût attendre un grand succès, sur tout en ces premiers tems, où les Arts étoient encore éloignés de la perfection : ainsi Ovide raporte que des enfans voulant rajeunir leur pere déja fort vieux, firent couler dans ses veines à la place du sang, une composition de medicamens qu'on leur avoit aprise pour venir à bout de leur dessein ; & qui loin de réussir, tua leur cher Eson dans la premiere épreuve qu'il en subit. Et certainement si l'on considere que le sang des animaux s'altere facilement par des émotions extraordinaires qui lui sont communiquées au travers de ses vaisseaux, par des impressions extérieures d'un air un peu plus chaud ou plus froid que de coutume, ou par des nouveaux alimens qui ne se mêleront avec lui qu'après qu'ils auront reçû plusieurs préparations qui approchent de sa nature : on conviendra que des drogues étrangeres, ou du sang qui n'aura point été filtré par les organes de l animal, dans le sang duquel on en fait une infusion immediate, ne peut manquer de troubler l'ordre des principes de cette derniere humeur, & d'y augmenter ou d'y diminuer la fermentation qui lui est nécessaire pour y entretenir cette vertu vivifiante & nourriciere dont le corps est animé : il faudroit donc avant que de réiterer de semblables tentatives essayer mille & mille fois de retablir par divers ingrédiens le sang fraîchement tiré d'un malade, les insinuer lentement,

& en petite quatité dans les veines, & prendre plusieurs autres précautions, mais de la maniere grossiére dont on s'y est comporté d'abord, on n'en pouvoit rien espérer d'heureux : aussi nos voisins chez qui la Chirurgie Françoise s'est acquise depuis long-tems une grande reputation, ont-ils suivi le Jugement du Parlement de Paris, appuyé sur les fidéles raports des Médecins & des Chirurgiens les plus célébres de cette Ville.

Fin de la Huitiéme Démonstration.





OPERATIONS DE CHIRURGIE.

NEUVIE'ME DEMONSTRATION.

De celles qui se pratiquent sur les extrêmités inférieures.

DE L'AMPUTATION.



IL ne me reste plus, Messieurs, qu'à vous faire voir les opérations qui se pratiquent sur l'extrêmité inférieure : la cuisse, la jambe & le pied sont les trois parties qui la composent. Les opérations que demandent ces parties ne sont pas moins necessaires, & ne méritent pas moins votre application que toutes celles que vous avez vûës jusqu'à présent.

Frayeur à surmonter dans l'opération.

De toutes nos opérations celle qui fait le plus d'horreur, c'est l'amputation d'une cuisse, d'une jambe ou d'un bras. Quand on est prêt de séparer une partie de son tout, & qu'on fait réflexion sur

les moyens cruels dont on va se servir, il n'y point de Chirurgien qui ne tremble & qui ne compatisse au malheur du pauvre patient qui se trouv dans la fatale nécessité d'être privé d'une des parties de son corps pour toute sa vie.

Etimologie grecque.

On appelle en grec cette opération *acrotiriasmos*, qui est dérivé du verbe grec *acrotiriazin*, qui signifie couper les extrêmités du corps, parce qu'elle consiste à faire l'extirpation entiere des bras & des jambes, qui sont les extrêmités de notre corps. Ce qui ne peut s'executer sans faire sentir au malade des douleurs si violentes, qu'on ne peut pas les exprimer. C'est pourquoi le Chirurgien se défend de la faire tout autant qu'il peut, & il ne la propose qu'après avoir employé pour l'éviter tous les moyens que la bonne Chirurgie lui a inspirés, & lui a fait mettre en pratique.

Mauvaise opinion que l'on a des chirurgiens.

L'opinion commune est que les Chirurgiens ne demandent qu'à couper, & qu'ils sont au comble de leur joye, quand les ciseaux à la main ils peuvent tailler en plein drap. Cette erreur s'est glissée jusques chez les Grands, & j'ai entendu dire au Roi, parlant des Chirurgiens Aides-Majors des Armées, qu'ils étoient fort empressés de faire ces opérations, & qu'ils comptoient leurs exploits d'une campagne par le nombre des bras & des jambes qu'ils avoient coupés. J'assurai le Roi que c'étoit l'opération qui faisoit le plus de peine au Chirurgien, & que s'il témoignoit de l'empressement de faire voir son adresse, c'étoit sur les opérations qui demandent de la délicatesse, & non pas celle-là qui exige de la cruauté, & qui devroit plûtôt être faite par un boucher que par un Chirurgien.

Lorsqu'on fait quelqu'autre opération, c'est pour conserver la partie sur laquelle on la fait. Si on travaille par exemple sur un œil, c'est pour en corriger les défauts, & le rétablir dans sa fonction ordinaire, mais dans celle-ci ; c'est pour dé-

truire la partie, en la retranchant de son tout, non-seulement comme inutile, mais comme pernicieuse, pouvant communiquer sa pourriture & ses mauvaises qualités au tout. Ainsi ce qu'on se propose dans cette opération, n'est pas la conservation de la partie sur laquelle on opere, mais celle de toute la machine qui périroit sans ce secours. C'est pourquoi le Chirurgien se trouve souvent contraint d'extirper malgré lui une jambe pour sauver la vie du malade; car il vaut encore mieux vivre avec trois membres, que de mourir avec quatre.

But de l'operation.

Cas où elle est nécessaire.

Quand la mortification s'est emparée d'un bras ou d'une jambe, & que la chaleur naturelle en est absolument éteinte, on ne peut pas se dispenser de le couper, puisqu'il n'y a plus de moyen d'y rapeller la vie, & qu'en différant, le mal ne peut aller qu'en augmentant. Mais il faut considerer deux degrés dans la mortification, le premier que nous appellons gangrene, quand la partie commence à se pourrir; & le second sphacéle, quand elle est entiérement corrompuë. Il y a de l'esperance à la gangréne, par les remedes que je vous ferai voir dans un moment, mais au sphacele il n'y a point d'autre remede que l'extirpation.

Cause & difference de la gangrene & du sphacéle.

La gangréne & le sphacéle, qui sont deux maladies qui ne different que du plus ou du moins, ont une même cause, qui est l'interception du mouvement circulaire du sang: tant que ce mouvement subsiste, & que par son moyen les sucs nourriciers & spiritueux sont portés à une partie, elle conserve sa chaleur, ses forces & sa vie. Mais aussi-tôt que la distribution de ces sucs vient à cesser ou à être interrompue par quelque cause que ce soit, on n'y remarque plus ni chaleur, ni mouvement, ni vie. En sorte que c'est la présence du sang & des esprits vitaux qui entretient la vie dans une partie, & que c'est leur absence qui la détruit, & la fait tomber en mortification.

Cette distribution du sang qui fait uniquement subsister la machine, & qui est absolument nécessaire pour en vivifier toutes les parties, peut être interrompuë par une infinité de maladies. Les grosses tumeurs, les érespeles, les grandes inflammations, le grand froid, les fortes compressions, les dépôts subits de sérosité maligne, & les morsures d'animaux venimeux peuvent empêcher le sang de couler dans une partie, & celui qui y est, de retourner vers sa source pour y recevoir une nouvelle chaleur en passant par les fournaises du cœur, desorte que cette partie n'ayant plus de communication avec le principe de la vie, elle tombe en gangréne, & peu de jours après devient entierement sphacélée.

Je ne m'arrêterai pas à vous expliquer comment toutes ces maladies causent la gangréne. De très-habiles Médecins se sont donné la peine de nous en instruire par des systêmes nouveaux qu'ils disent très-faciles à comprendre: il seroit seulement à souhaiter qu'il fût aussi aisé au Chirurgien d'arrêter & de guérir la gangréne, qu'il est facile au Médecin d'en discourir; je me contenterai de vous parler des deux autres causes, qui sont les grosses contusions & les grandes playes, parce qu'elles obligent plus le Chirurgien d'en venir à l'amputation.

Deux autres causes de ces maux.

La contusion est une solution de continuité des parties charnues sans lésion de la peau; elle arrive par une grande chute, ou par quelque coup violemment donné, ce qui cause une dilaceration des fibres charnues & des vaisseaux capillaires qui versent du sang dans les espaces des chairs: s'il y a quelque veine un peu considérable, déchirée & découverte sous la peau, il s'y fait un épanchement de sang qui inonde la partie, & qui y cause une grosse tumeur avec une grande tension; ce qui la gonflant avec excès, empêche les esprits vitaux

Effet de la contusion.

d'y réluire, dont il peut s'enfuivre la gangréne.

Remedes. Pour éviter les fuites d'une contufion, il faut faigner le malade plufieurs fois, lui faire prendre un petit verre d'eau vulneraire, dans lequel on aura mis une demie cuillerée de baume de Fioraventi, ou bien faire diffoudre deux dragmes de confection d'hyacinthe ou d'Alkermes dans une once d'eau de vie, & la faire avaler auffi-tôt: il faut faire bouillir dans le vin les herbes aromatiques, comme la fauge, le romarin, l'hyfope, le fenouil & la marjolaine, & en tremper des compreffes qu'on mettra chaudes fur la partie, & qu'on renouvellera très-fouvent.

Si le fang extravafé ne commence pas à transpirer, & à fe refoudre par ces remedes, que la partie foit tendue, lourde & pefante, & qu'il y paroiffe de l'alteration dans la couleur, il y faut faire de legeres fcarifications avec cette lancette A. & en laiffer couler le fang pour la dégorger, & même pour l'exciter à fortir; il faut les laver avec l'eau marine tiéde, & mettre deffus un cataplafme fait avec les farines réfolutives cuites en hydromel, auquel on ajoute la thérebentine, les poudres de rofes, l'eau-de-vie, & un peu de thériaque.

Scarifications & lotions.

Le lendemain fi on trouve la partie toujours gonflée, & qu'elle ne fe vivifie pas fuffifamment, il y faut faire des incifions avec le biftouri B. & plus grandes & plus profondes que les fcarifications du jour précedent: fi le malade a fenti de la douleur quand on les lui a faites, & s'il en fort du fang, c'eft figne qu'il y a encore un refte de vie dans la partie, & il la faut réveiller par une ablution d'eau-de-vie camphrée, dans laquelle on diffoudra l'Egyptiac, & par deffus les cataplafmes fufdits.

Si le foir au lieu de voir la partie defenflée, on y voit une tumeur œdemateufe accompagnée de phlyctenes

phlyctenes avec un peu de douleur, il faut avec ce fcalpel C faire des taillades profondes qui faffent crier le malade, les laver avec de l'efprit de vin ou d'eau jaune faite avec de l'eau de chaux & le fublimé, & redoubler les cordiaux & les fudorifiques qu'on peut lui faire boire dans le vin comme le meilleur cordial de tous. Enfin, fi en entrant dans la chambre on fent une odeur douceâtre, qu'en panfant le malade il s'éleve une vapeur cadavereufe, & que la partie foit livide & infenfible, c'eft figne que la mortification eft confirmée, & n'y ayant plus d'efpérance de fauver ce bras ou cette jambe, il faut avertir les parens du danger où eft le malade, & fe déterminer à en faire l'extirpation, n'y ayant plus de moyen de l'éviter.

Dernier degré du mal.

C'eft dans les Hôpitaux des Armées durant un fiége, ou après une bataille, qu'il y a bien des occafions de faire cette amputation: les coups de canon ou de fufil, les éclats de bombes & de grenades brifent tellement les bras & les jambes de ceux qui en font bleffés, qu'il eft très-difficile de les leur fauver, & fi on voit tant de foldats revenir avec un bras ou une jambe de moins, ce n'eft pas qu'on le leur ait coupé de gayeté de cœur, mais c'eft la grandeur de leurs bleffures qui l'a demandé. J'en puis rendre un témoignage certain, puifque dans les dernieres Campagnes où M. Beffieres, M. Hauftome & moi, étions en qualité de Chirurgiens confultans des Armées du Roi, commandées par Monfeigneur le Duc de Bourgogne, il ne fe faifoit point d'amputation que de l'avis de ces Meffieurs & du mien.

Occafions les plus fréquentes pour l'amputation.

Un boulet de canon emporte fouvent un bras ou une jambe; il n'y a point pour lors de délibération à faire fur l'opération, puifqu'elle eft toute faite, mais le Chirurgien ne laiffe pas d'avoir deux chofes à faire; la premiere de fcier le bout de l'os qui

Pratique pour les membres emportés par des armes à feu.

n'eſt jamais caſſé ſi exactement qu'il n'y ait quelques pointes qu'il faille couper, afin qu'il ne deborde pas les chairs ; & la ſeconde c'eſt de prévenir l'hemorragie, ou de l'arrêter en liant les vaiſſeaux ou bien y appliquant les boutons de vitriol ou d'autres ſtiptiques dont on parlera ci-après. Car quoique le ſang ſoit ordinairement arrêté par le feu du boulet, l'eſcarre venant à tomber quelques jours après, le ſang ſortiroit en abondance, & le bleſſé pourroit mourir, ſi le Chirurgien ne ſe tenoit ſur ſes gardes. Quand la partie n'eſt pas tout-à-fait détachée, & qu'elle tient par quelques lambeaux de chairs, il faut avec un biſtouri ou des ciſeaux les couper, & panſer le bleſſé comme ſi on devoit craindre quelque hémorragie. (*a*)

(*a*) Un corps contondant, comme un boulet de canon peut couper en travers la peau, les chairs & les os d'une des extrêmités du corps, ſans cependant la ſeparer tout-à-fait. La portion de peau ou de chair par laquelle elle tient encore au tout, étant alterée par ces eſpeces de corps, dont l'effet ne ſe borne pas aux endroits qu'ils touchent, il faut ſur le champ achever de couper & de ſeparer la partie, comme l'Auteur le preſcrit. Mais ſi cela eſt fait par un inſtrument tranchant comme une hache ou un ſabre, &c. la portion de peau ou de chair par laquelle l'extrêmité tient encore au tout, ne doit point être coupée, ſur tout ſi elle renferme les principaux troncs des vaiſſeaux : car le commerce de circulation, qui reſte, entretient la vie de cette partie. Il ſeroit par conſequent imprudent d'achever de la couper ſans avoir tenté la réünion. L'expérience à laquelle il faut tout raporter, autoriſe ce precepte, comme on le va voir par deux obſervations de M. de la Peyronie, à qui la Chirurgie eſt redevable d'un nombre de faits ſinguliers.

„ Un homme reçut au bras un coup de hache, qui „ avoit coupé obliquement l'os même du bras, & „ tous les muſcles qui l'environnent, ne laiſſant d'en„ tier que le cordon des vaiſſeaux, revetu d'une bande „ de peau de la largeur du pouce. Le bleſſé ayant le „ bras pendant, deſorte que ſa main deſcendoit près „ du genou, eut la force de le prendre avec ſa main

„ droite, & de le raprocher lui-même du haut de l'é„ paule par un pur mouvement de la nature. On en„ velopa la partie de beaucoup de linge, & on mena „ le bleſſé à M. de la Peyronie, qui trouva la playe rem„ plie de linge & de caillots de ſang, une diſtance de „ huit pouces entre les deux parties coupées, & la „ portion inferieure du bras, froide, livide & ſans ſen„ timent, auſſi-bien que l'avant-bras & la main ; dans „ cet état il étoit ſi facile d'achever l'amputation, & ſi „ peu vrai-ſemblable de conſerver le membre, que „ pluſieurs Chirurgiens qui accompagnoient M. de la „ Peyronie, propoſerent de le couper tout-à-fait ; mais „ M. de la Peyronie fondé ſur quelques exemples de „ réunion qu'on n'auroit oſé eſperer, voulut tenter celle„ ci : pour cela il ôta quelques petites portions d'os „ détachées, affronta les parties autant qu'il lui fut „ poſſible, & les ſoutint avec un appareil convenable, „ en obſervant de le faire feneſtré, pour pouvoir pan„ ſer la playe, ſans toucher à ce qui tenoit les os en „ ſujetion ; il employa pour topique l'eau-de-vie, ani„ mée d'un peu de ſel ammoniac, & mit en uſage „ tout ce qu'il falloit, ſoit pour rapeller la chaleur na„ turelle, ſoit pour prévenir les accidens.

„ Le deuxiéme jour, le bras parut un peu gonflé au„ deſſus de la playe, il n'y avoit point de pouls à la „ main. Le troiſiéme un peu de gonflement à la main, „ & à l'avant-bras, & le gonflement augmenté, & un „ peu de chaleur à la main. Du cinquiéme au huitiéme „ la chaleur augmenta par degrès : le huitiéme la fe„ neſtre du bandage fut ouverte, & la playe parut s'a„ nimer. Le panſement fut fait avec des plumaceaux „ trempés dans une diſſolution de colcotar, & des com„ preſſes imbibées d'un vin aromatique animé, ce qui „ fut continué juſqu'au quatorze que l'apareil fut levé „ pour la ſeconde fois, & la playe parut diſpoſée à la „ réunion. Le dix-huit la cicatrice ſe trouva avancée, la „ partie preſque dans ſon état naturel, & le battement „ du pouls ſenſible : alors M. de la Peyronie ſubſtitua „ un bandage roulé au feneſtré ; on eut ſoin de lever „ l'appareil de dix en dix jours ; après cinquante jours „ on l'ôta entierement ; & au bout de deux mois de la „ bleſſure, le malade fut entierement gueri, à un peu „ d'engourdiſſement près dans la partie.

M. de la Peyronie étoit encouragé dans cette entrepriſe par l'exemple qu'il avoit eu en 1706, d'un Soldat Suiſſe qui eut le doigt index d'une main coupé, de façon qu'il ne tenoit plus qu'à une petite portion de

Si par une bale de mousquet les os du bras ou de la jambe sont brisés, & qu'il y ait plusieurs esquilles, comme si on avoit cassé une noix, on ne peut gueres éviter l'amputation; ou si la bale est entrée dans une main ou un pied, & qu'elle y ait fait beaucoup de fracas, il est encore bien difficile de pouvoir conserver ces parties. On voulut ménager le pied à un Officier de la Gendarmerie, qui à la bataille de Spire y avoit reçu un coup de mousquet; mais on fut obligé de lui couper la jambe quelques jours après, & ensuite la cuisse, à cause de la gangréne qui y survint en très-peu de tems, & dont il mourut.

Et pour ceux qui en sont fracassés.

Je trouve encore une maladie qui nous oblige quelquefois d'en venir à l'amputation, c'est la carie des os, qui malgré les remedes les creuse comme s'ils étoient rongés par les vers. Nous fûmes contraints il y a dix ans de couper la jambe à un des garçons du Château de Versailles, à cause d'une vieille carie qu'on ne put point arrêter, & qui lui rendit les os tous vermoulus, dont il a bien guéri, & il se porte encore bien aujourdhui.

Autres maux qui obligent à l'extirpation.

Quand il se jette une serosité âcre & corrosive comme de l'eau-forte entre les os du carpe ou du tarse, elle ne les quitte point qu'elle ne les ait fait tomber par morceaux. Il se mêle encore avec cette sérosité une humeur scrophuleuse ou virulente, qui travaillant conjointement sur ces os, les met tellement en desordre, qu'après les avoir pansés des années entieres, on se voit obligé d'en venir à l'extrême remede qui est l'extirpation.

la peau qui le joint au doigt du milieu; & de ces deux observations, M. de la Peyronie conclut qu'on doit en toute occasion tenter la réunion des parties, qu'il n'y a point d'inconvenient à l'essayer, & que souvent la nature ne demande qu'à être aidée pour faire des prodiges.

Enfin, si par une de ces causes que je viens de vous dire, on est obligé de recourir au dernier secours, un Chirurgien ne doit point l'entreprendre qu'il ne soit fortifié de l'avis de quelqu'uns de ses Confreres, afin de ne se pas rendre seul responsable de la suite, & de n'être pas un jour exposé aux reproches du malade, qui se voyant pour le reste de sa vie privé d'un bras ou d'une jambe, pourroit s'imaginer & dire que son Chirurgien les lui auroit coupés sans une necessité absolue: c'est pourquoi il faut faire une consultation, & appeller tel Chirurgien que le malade souhaite.

Necessité de consulter.

L'opération resolue, avant que le Chirurgien se mette en devoir de la faire, il faut qu'il convienne de l'endroit où il la doit faire: jusqu'à present on a établi une regle générale, que si c'est une cuisse il faut la couper le plus proche du genou que faire se peut; que si c'est une jambe, il faut toujours couper à l'endroit de la jarretiere, (a) quand même il n'y auroit que le pied de brisé, afin de ne pas laisser un long moignon qui embarasseroit & incommoderoit le malade le reste de sa vie; & que si c'est un bras, il faut l'amputer le plus bas qu'il se peut, afin que laissant un grand moignon le malade puisse s'en servir, & que la difformité n'en soit pas si grande: ce sont des faits de pratique qu'on n'avoit pas encore contestés jusqu'aujourdhui.

Endroit où l'on doit couper.

On convient de la maniere de couper la cuisse & le bras, mais on n'est pas d'accord sur celle de la jambe. Entre ceux qui s'écrient contre la methode des François qui coupent une jambe proche le genou quand il n'y a que le pied de perdu, Selingen fameux Praticien de Hollande, dit qu'il faut conserver toute la jambe, couper seulement le pied

Choix de deux methodes.

(a) Au dessous de l'attache des muscles couturiers, grêle interne, & demi nerveux, pour ne pas couper l'extrêmité des tendons de ces muscles.

au-dessus des malléoles, & ajouter ensuite un pied de son invention, qu'il fait tenir avec deux petites attelles d'acier minces & polies, qu'il fait fermer sur les côtés de la jambe avec des écroues : il dit que cette machine bien mise, a tant de fermeté qu'on peut marcher avec autant de facilité que si l'on avoit son pied naturel. Pour moi je suis du sentiment de ces derniers, & je conseille de couper une jambe tout le plus bas qu'il est possible, pourvû qu'on puisse conserver le mouvement du genou; car s'il devoit être toujours ployé, il faudroit la couper à la jarretiere, pour ne laisser du moignon qu'autant qu'il en faut pour appuyer sur la jambe de bois; mais en conservant le mouvement dans le genou, & ajoutant seulement un pied artificiel, on évite la grande difformité de la jambe de bois, & le malade peut marcher avec plus de sureté & plus commodement.

L'amputation au genou condamnée.

Il y a quelques Auteurs qui proposent de couper la jambe dans l'article du genou, ils disent pour leurs raisons que l'opération en est plûtôt faite, parce qu'on n'a point besoin d'employer autant de tems qu'il en faut pour scier les os. Mais cette maniere n'est point approuvée par les Praticiens d'aujourdhui qui en font voir les inconveniens : ils disent que si la partie est tumefiée, on a de la peine à en trouver l'articulation, qu'on est obligé de laisser la rotule qui embarasse par la suite, que les deux têtes du femur étant découvertes, il faut qu'elles s'exfolient, qu'elles ne se recouvrent pas facilement par le défaut des chairs dans le genou, & qu'enfin on n'y peut appliquer une jambe de bois qu'avec beaucoup de difficulté & d'incommodité pour le malade.

Fabricius ne veut pas qu'on coupe une jambe dans le sain, deux doigts au-dessus de ce qui est gangrené, il veut qu'on la coupe deux travers de doigts au-dessous de l'endroit où finit la gangréne,

Inconvéniens de la pratique de Fabricius.

c'est-à-dire, dans ce qui est mortifié, qu'en y appliquant plusieurs cauteres actuels tout rouges on corrige le reste de la mortification qui par la suite tombe par escarre, & que par ce moyen on évite la douleur & l'hemorragie. Mais toutes ces chairs mortes & brûlées s'étant séparées, elles laissent les bouts des os denués, qu'il faut scier une seconde fois; & comme on ne peut pas garantir que la gangrene ne fasse du progrès, parce qu'on en laisse une partie qui peut ambuler à vûe d'œil, il n'y a point de Chirurgiens assez hardis pour conseiller de mettre cette méthode en pratique.

Trois manieres d'arrêter le sang.

Il ne suffit pas avant que de travailler, de s'être determiné sur l'endroit où on doit couper une jambe, il faut encore avoir pris sa resolution sur la maniere dont on doit arrêter le sang; car le plus difficile n'est pas d'abbattre une jambe, un Boucher en feroit bien autant; mais c'est de se rendre maitre du sang en l'arrêtant avec promptitude & avec sureté : c'est alors que le Chirurgien doit donner des marques de sa capacité, tant par le choix qu'il fait de la meilleure maniere, que par l'adresse avec laquelle il la met en execution. La Chirurgie nous fournit trois moyens pour arrêter le sang : 1. le feu, 2. le bouton de vitriol, 3. la ligature.

Pratique des Anciens.

Le feu étoit tellement en usage chez les Anciens qu'ils s'en servoient presque dans toutes les Opérations, comme vous voyez que font les Maréchaux dans toutes celles qu'ils font aux chevaux. Ils faisoient rougir des cauteres actuels, dont les uns étoient à bouton, d'autres en figure d'olive, & d'autres à platine; ils les appliquoient tous ardens sur les orifices des vaisseaux, aussi-tôt que le membre étoit séparé, & en brûlant ainsi les vaisseaux, & les chairs voisines, il se faisoit une escarre qui empêchoit le sang de sortir; mais cette maniere cruelle n'étoit pas sûre, parce que l'escarre venant

à tomber, le sang donnoit avec la même violence que le jour de l'opération; c'est ce qui a fait qu'on a cherché des moyens plus doux que le feu.

Application du bouton de vitriol. On a trouvé le bouton de vitriol, qui se fait avec un peu de vitriol concassé, qu'on envelope dans un peu de cotton. On en prépare trois ou quatre qu'on met sur les orifices des vaisseaux coupés les uns auprès des autres: ce vitriol venant à se fondre par l'humidité du sang, brûle & cautérise ce qu'il touche, & par le moyen de l'escarre qu'il fait il arrête le sang: c'est la pratique de l'Hôtel-Dieu de Paris, où on s'en sert dans toutes les amputations. Mais cette escarre a le même sort que celui qui est produit par le feu, car venant à tomber le sang peut s'échaper; c'est pourquoi on en retarde la chûte le plus qu'on peut, & les Chirurgiens qui se sont servis de ce moyen, en doivent avoir des prêts toutes les fois qu'ils pansent le malade, afin d'en mettre en cas que le sang vienne à donner. (*a*)

De la ligature des vaisseaux aujourd'hui usitée. N'y ayant pas de sûreté absolue dans ces deux premieres manieres, les Chirurgiens modernes ont inventé la ligature des vaisseaux, & ils en ont fait des expériences qui leur ont réussi; de maniere qu'avec une aiguille enfilée on arrête le sang beaucoup plus sûrement qu'on ne faisoit avec le feu & le vitriol, qui ne pouvoient pas faire des escarres sans causer une extrême douleur, qu'on épargne aujourd'hui aux pauvres malades, qui d'ailleurs souffrent assez. Cette ligature se fait en deux manieres, la premiere, en pinçant le bout de l'artere avec un bec de corbin ou une pincette qui a un anneau pour serrer qu'on appelle *valet à patin*, puis coulant sur l'instrument jusques sur l'artere, un fil préparé & noué, on le serre d'un double

(*a*) Les Chirurgiens de l'Hôtel-Dieu ont depuis long-tems abandonné cette pratique, & se servent de la ligature, qui est en effet le moyen le plus sûr.

Maniere de la faire. nœud; & afin qu'il ne soit pas poussé hors de dessus le bout du vaisseau par les pulsations continuelles du sang arteriel, il doit y avoir à un des bouts du fil une aiguille enfilée, qu'on passe à travers le corps du vaisseau, après quoi on assure la ligature par quelques nœuds. La seconde espece de ligature, est d'avoir deux aiguilles droites enfilées d'un même fil bien ciré, de les passer l'un au-dessus & à côté de l'artere, & l'autre aussi à côté & au-dessous; puis de les faire sortir par le jarret à deux travers de doigts au-dessus de l'incision qu'on a faite, & à un demi travers de doigt éloignées l'une de l'autre: on noüe les deux bouts du fil l'un proche de l'autre sur une petite compresse, de maniere que les vaisseaux sont serrés par l'anse que le fil a faite, & le sang est arrêté sûrement, prenant garde de ne pas embarrasser dans l'anse du fil les nerfs coupés, qui par le serrement qu'on leur feroit, causeroient des mouvemens convulsifs & des tressaillemens, qui seroient très-sensibles au malade.

Par la description que je viens de vous faire de ces trois manieres d'arrêter le sang, je ne doute point que vous ne décidiez en faveur de la troisiéme comme la moins douloureuse & la plus sûre: c'est aussi celle dont je me servirai dans l'amputation que je vais vous faire en examinant comme dans toutes les autres, ce qu'il faut faire avant, durant, & après l'opération.

L'appareil. Avant l'opération, il faut préparer l'apareil, qui consiste en tout ce qui est nécessaire pour la faire, & qu'on doit avoir tout prêt sur un bassin afin de ne rien demander & de pouvoir prendre les choses à mesure qu'on en a besoin. Les préparatifs en sont grands, parce qu'il faut doubler les plumaceaux, les astringens & les compresses, afin de ne manquer de rien, & comme il faut du tems pour tout cela, on doit les faire hors de la présence du malade,

qui pourroit s'épouventer par l'aspect de tant d'instrumens, & de tant de charpie, de compresses & de bandes.

En quoi il consiste. Cet appareil comprend trois choses; 1°. les instrumens pour couper la jambe; 2°. ce qui est nécessaire pour arrêter le sang; 3°. tout ce qu'il faut pour panser le malade. Pour la premiere il faut deux compresses pour mettre sous les ligatures; sçavoir une longitudinale & une circulaire, un tourniquet double afin de mieux serrer, une ligature de tissu fort pour la poser un travers de doigt au dessus de l'entrée où on doit faire l'incision, un grand couteau courbe qui ne doit point avoir de tranchant du côté du dos, afin que le Chirurgien puisse appuyer dessus avec sa main gauche pour faire l'incision plus promptement, un grand scalpel pour couper les chairs qui sont entre les deux os & aussi le perioste, en cas que le couteau courbe ne l'ait pas fait, & une bonne scie bien affilée & un peu graissée, afin de scier les os en peu de tems. 2°. pour arrêter le sang il faut une pincette faite en bec de corbin, sur laquelle il y ait un fil noué en *lac de loup*, une autre pincette avec un anneau pour la serrer, quand on tient le bout de l'artere, des aiguilles, du fil ciré, de petites compresses, des astringens faits de bol d'Armenie, de terre sigillée, de sang dragon, &c. mis en poudre & incorporée avec les blancs d'œufs dont on couvre les plumaceaux, & trois ou quatre boutons de vitriol en cas de nécessité. 3°. Pour panser le malade on a trois petites compresses quarrées pour appuyer sur les bouts des vaisseaux, deux plumaceaux imbibés d'esprit de vin pour mettre sur les os coupés, quantité de plumaceaux chargés d'astringens dont on couvre toute la playe, une étoupade couverte d'astringens faite d'étoupes de la grandeur du cul d'une assiete pour embrasser tout le moignon, une vessie, dans le fond de laquelle

Composition des astringens.

il y a des poudres astringentes, & qui est fendue pour y mettre le moignon, un grand emplâtre & une compresse fendue en croix de Malthe, quatre compresses longitudinales de demi-aulne de long, & de deux travers de doigt de largeur, une bande roulée à un chef, une autre de quatre ou de cinq aulnes de long, large de quatre doigts, & roulée à deux chefs pour faire le bandage qu'on appelle la capeline, & plusieurs serviettes pour les besoins.

Situation du malade & des assistans. On fait situer le malade assis sur un des bords ou sur le bout du lit, un serviteur à genou sur le lit le soutient par derriere en l'appuyant sur son estomac; on fait asseoir un autre serviteur à côté du malade, qui est du même côté qu'on doit faire l'opération, lequel empoignant de ses deux mains le bas de la cuisse, en tire la peau en haut le plus qu'il peut, pendant que l'Opérateur pose ses ligatures: on envelope la jambe d'une serviette D. quasi jusqu'à l'endroit où on va faire l'incision, & on la fait tenir par un troisiéme serviteur placé vis-à-vis le malade, ayant un genou en terre, qui la soutient dans une hauteur convenable: un quatriéme est chargé des instrumens auprès de l'Opérateur, & on fait tenir l'appareil tout prêt pour le pansement par un autre serviteur: on ne peut pas se passer d'un sixiéme pour obéir aux ordres de celui qui opere; c'est pourquoi le grand nombre de serviteurs est nécessaire dans ces occasions.

L'Opérateur doit encourager son malade, & lui ayant fait donner un demi verre de vin pour mieux soutenir la douleur, il faut qu'il se place entre ses jambes, parce qu'ayant les deux os à scier en même-tems, cette situation est la plus commode, soit qu'il ait à faire l'amputation de la jambe droite ou de la gauche: s'il étoit placé en dehors il faudroit scier le tibia le premier, & ensuite le peroné, qui étant très-foible pourroit se casser ou s'éclater avant que d'ê-

tre ſcié ; & de plus en ſciant les deux os l'un après l'autre, l'opération en ſeroit plus longue, & le patient en ſouffriroit plus long-tems. Le tout ainſi diſpoſé, voyons comment il faut ſe conduire dans l'opération.

Conduite de l'opération.

On commence par une compreſſe E. longue d'un demi pied, étroite & épaiſſe, qu'on poſe ſous le jarret, & qu'on laiſſe deſcendre juſqu'à l'endroit où on doit faire la ſeconde ligature : on met une autre compreſſe circulaire F. trois travers de doigts au deſſus du genou, laquelle paſſe par-deſſus la partie ſupérieure de la longitudinale, afin de faire la compreſſion des vaiſſeaux. Sur cette derniere compreſſe on met la ligature G. qui doit faire le tourniquet, on paſſe ſous cette ligature deux petits bâtons HH. l'un en dedans de la cuiſſe, l'autre en dehors, on le tourne juſqu'à ce qu'on trouve que la cuiſſe ſoit ſuffiſamment ſerrée, & on donne ces deux bâtons à tenir au même ſerviteur, qui en empoignant la cuiſſe en tireroit la peau en en-haut. (*a*)

(*a*) Les Modernes ne ſe ſervent plus pour tourniquet que d'un petit bâton ou garot ; ils mettent deſſous une plaque de corne ou d'écaille un peu courbe, pour empêcher qu'il ne pince la peau, & le placent, autant qu'il eſt poſſible ſur la partie oppoſée à celle où l'on doit faire la compreſſion. Le tourniquet de M. Petit a de grands avantages. Il comprime moins les parties laterales que le tourniquet ordinaire ; on n'a pas beſoin d'aide pour le tenir, ni pour le ſerrer ou pour le lâcher ; l'Opérateur peut lui-même par le moyen de la vis, arrêter plus ou moins le cours du ſang dans l'artere. Quand on craint l'hemorragie après l'opération faite, on le laiſſe ſur la partie, & ſi elle ſurvient, on le ſerre autant qu'il eſt néceſſaire, ce que toutes perſonnes & le malade lui-même peut faire ; on le laiſſe de même après l'opération de l'anevriſme, pour rallentir le mouvement du ſang dans le tronc de l'artere.

Ce tourniquet N. eſt compoſé de trois piéces de bois, ſçavoir de deux plaques preſque ſemblables, & d'une vis qui paſſe au travers de la plaque qui eſt mobile & s'appuye ſur la plaque qui eſt immobile. Cette vis dont

On prend une ſeconde ligature I. qu'on met à trois doigts au-deſſus du genou, pour contenir la peau & les muſcles dans le tems de l'inciſion, on releve les bouts de cette ligature après en avoir fait deux ou trois tours & l'avoir nouée, en embraſſant au-deſſous le bout inférieur de la compreſſe longitudinale, parce que ſi on le laiſſoit pancher ils pourroient nuire dans le tems de l'inciſion. On prend auſſi-tôt avec la main droite le couteau courbe K. qu'on paſſe par-deſſous la jambe, & le poſant ſur la crête du tibia, on appuye ſur le dos avec la main gauche, (*a*) puis deſcendant ſous la jambe & remontant par le dedans juſqu'à l'endroit où on a commencé, ce qui fait une inciſion circulaire, on coupe toutes les chairs juſqu'aux os : on quitte le couteau, & on prend le ſcalpel L. avec lequel on coupe les chairs qui ſont entre les deux os : & on repaſſe le ſcalpel autour du tibia pour en couper le

les pas ſont écartés, ſert à éloigner ou à raprocher de la plaque immobile la plaque qui eſt mobile. On entoure la partie avec une bande de chamois 5. large de quatre travers de doigt, à laquelle tient une pelote mobile qu'on applique ſur les vaiſſeaux, & une eſpece de petit couſſin fixe ſur lequel on met le tourniquet. On entoure auſſi la partie avec un lac qu'on fait paſſer ſur la piéce mobile & qu'on arrête par des nœuds. En tournant la vis du tourniquet, appliqué autant qu'il eſt poſſible ſur la partie oppoſée à celle où eſt la pelote, on éloigne la plaque mobile ; & le lac en appliquant la pelotte ſur le cordon des vaiſſeaux, les comprime autant qu'on le juge à propos.

L'étendue des deux plaques du tourniquet & l'épaiſſeur de la pelotte concourent enſemble à diminuer la compreſſion du lac ſur les parties laterales du membre.

Quelques perſonnes ſe défiant de la ſolidité d'un écrou & d'une vis de bois, ont fait fabriquer en fer de ſemblables tourniquets. On en fait auſſi de petits pour le bras.

(*a*) Il faut prendre garde que le couteau ne touche à l'os qui pourroit en émouſſer le tranchant, ce qui l'empêcheroit de couper nettement les chairs.

perioste s'il ne l'étoit pas, parce que si les dents de la scie étoient obligées de déchirer le perioste & les chairs qui occupent l'espace qui est entre les deux os, ce seroit une augmentation de douleur pour le malade.

Trait singulier de pratique. Quelques Praticiens veulent qu'on prenne un morceau de linge, qu'on le fende par un de ses chefs, de maniere qu'il y en ait trois; que les deux bouts fendus on les passe entre les levres de la playe pendant que celui qui ne l'est pas demeure en dessous, & que pendant qu'on scie les os, on fasse par un serviteur tirer ces trois bouts de bande en enhaut; il prétendent que par ce trait de pratique on en reçoit deux avantages; l'un qu'en reculant les chairs, on en scie les os plus haut, ce qui empêche que les bouts des os n'excedent les chairs après l'opération; & l'autre, que ce linge empêchant la scie de toucher aux chairs, on évite beaucoup de douleur au malade, & d'autant plus, disent-ils, que l'opération n'est pas retardée d'une minute.

Maniere de scier. Avec cette scie M. on se met en devoir de scier les os au plûtôt l'ayant posée dessus, & la main gauche étant appuyée sur la jambe, on va doucement jusqu'à ce qu'elle ait un peu anticipé, on va plus vîte quand on sent qu'elle a mordu dans l'os, & on va très-vîte quand elle est dans le corps de l'os. Si celui qui tient la jambe la levoit dans ce tems, il serreroit la scie, ce qui l'empêcheroit de marcher; c'est pourquoi il lui faut dire de la baisser, afin de faciliter la voye de la scie, & qu'elle puisse aller & venir sans aucun empêchement.

Ce qu'il y a à faire après l'amputation de la jambe. La jambe étant séparée, on defait aussi-tôt la ligature qui est au-dessous du genou, on prend une pince à bec de corbin N. ou cette pincette O. qui a un anneau pour la serrer quand on tient le vaisseau. Sur chacune des pinces il y a un fil noüé QQ. prêt à lier le vaisseau, & aux bouts de ce fil

à chacun une aiguille RR. on dit au serviteur qui tient le tourniquet, de le lâcher un peu, pour voir par le dardement du sang, l'endroit ou est le vaisseau, observant de ne se pas mettre vis-à-vis le moignon, si on ne veut pas avoir du sang dans le nez, mais un peu à côté: ayant pincé le vaisseau on donne l'instrument à tenir à un serviteur, pendant qu'on fait la ligature de la maniere que j'ai dit ci-dessus. Si on ne pouvoit pas attraper le vaisseau, alors avec ces deux aiguilles SS. enfilées d'un même fil T. & passées à ses côtés, puis sorties par dessous le jarret, on s'en assûreroit en y liant les deux bouts du fil sur une compresse V. comme j'ai déja dit: ou bien on pourroit par un troisiéme moyen se rendre maitre du vaisseau, qui est de prendre une grande aiguille courbe enfilée, la fourrer d'un côté du vaisseau, & la retirer de l'autre, en prenant un peu des chairs, & liant les deux bouts du fil sur une compresse; on arrête ainsi le sang en peu de tems, comme je l'ai fait & vû faire plusieurs fois dans les Hôpitaux des Armées. *(a)* La ligature bien faite derechef on ordonne de lâcher le tourniquet, & si le sang ne s'élance plus, on est alors content de son opération: mais si par malheur la ligature manquoit;

(a) La ligature des vaisseaux qu'Ambroise Paré a pratiquée le premier, est une des circonstances les plus importantes de l'opération. Des trois manieres proposées par l'Auteur, la derniere est la meilleure & la seule qui soit à present en usage. L'Opérateur prend une aiguille courbe & enfilée d'une espece de ruban, composé de quatre ou cinq brins de fil ciré; il l'enfonce assez avant dans les chairs à un des côtés du vaisseau, & la retire; il la passe une seconde fois dans les chairs à l'autre côté du vaisseau & la retire de même; il noüe le fil à deux nœuds sans y mettre de compresse; & par ce moyen le vaisseau qui en est entouré, se trouve lié avec les chairs qui l'environnent, & comprime exactement & mollement.

Il y a deux & quelquefois trois arteres considérables

on auroit recours à ces trois boutons de vitriol XXX.

Le sang doit être arrêté au plûtôt.

Il est inutile d'ordonner de laisser couler une certaine quantité de sang pour laisser dégorger la partie, il n'en sort toujours que trop quelque soin qu'on prenne pour l'arrêter ; tout celui qui étoit dans la jambe est perdu, & celui des veines de la cuisse se vuide presque tout, tant durant l'opération, qu'après qu'elle est achevée, sans qu'on le puisse empêcher, c'est pourquoi cette quantité est suffisante, sans en laisser encore échaper volontairement, qui ne pourroit être que du sang arteriel qui affoibliroit le malade plûtôt que de le soulager ; il faut donc l'arrêter le plûtôt qu'on peut par la ligature, & ainsi conserver les forces du malade.

Du pansement du malade.

Après l'opération il faut panser le malade, ce qu'on doit faire avec beaucoup de diligence : tout étant prêt pour cet effet, on ordonne au serviteur qui tient le tourniquet de le tenir toujours serré pendant le pansement, afin que l'impulsion du sang ne pousse point dehors la ligature qui n'est en état de lui resister que quand elle est appuyée de tout l'appareil, & c'est par où on commence en appliquant dessus deux petites compresses quarrées YY. pour la soutenir contre les pulsations du sang arteriel. On met sur les deux bouts des os deux petits plumaceaux plats, imbibés d'esprit de vin, on couvre toutes les chairs avec des plumaceaux *aaaa*. épais & chargés d'astringens, & par dessus l'étoupade *b* qui couvre tout le moignon qu'on fait en-

qui donnent du sang ; ce que l'on voit lorsqu'on a lâché le tourniquet. On fait la ligature de chacune séparement de la maniere qu'on vient de dire. Si le conduit qui est à la partie posterieure & presque superieure du tibia, dans lequel passe un rameau de l'artere tibiale, se trouve à l'endroit où l'on coupe le tibia ; on applique sur ce conduit un bourdonnet trempé dans un stiptique. L'on peut arrêter ainsi le sang que fournit ce vaisseau, dont on ne peut faire la ligature.

trer

trer dans une vessie *d* fenduë exprès, & dans laquelle il y a des poudres astringentes. On pose l'emplatre *e* fendu en quatre, le milieu sur le moignon & dont les quatre chefs embrassent tout le genou, ensuite la grande compresse *f* qui est de même figure, & puis les quatre compresses longitudinales *gggg*, dont le milieu des trois premieres est posé sur le moignon où elles representent une étoile, & la quatriéme fait quelques circulaires autour du moignon en embrassant les six chefs des trois premiers. (*a*)

Position des bandages.

Avant que de poser les bandages on fait un peu ployer le genou pour mettre le moignon dans une figure convenable à s'appuyer sur une jambe de bois, on prend la bande roulée *h* à un chef, avec lequel on fait quatre ou cinq circulaires autour du moignon, puis l'ayant passée sur le genou, on la descend sur le moignon, & la remontant ainsi & la descendant alternativement on continue jusqu'à ce qu'elle soit finie ; puis on arrête le bout avec une épingle. On prend ensuite la bande roulée à deux chefs *d*, on tient un chef dans chaque main, on en pose le milieu sur le moignon & montant les deux chefs en en-haut on y en laisse un pour y faire des circulaires, on le fait tenir par un serviteur pendant qu'on ramene l'autre sur le moignon, & que l'on retourne sur le genou, pour être engagé

(*a*) On a bien simplifié l'appareil de l'amputation. On pose sur les ligatures des vaisseaux de petites compresses fort épaisses, ou de petits bourdonnets en assez grande quantité pour faire une saillie au-dessus des os ; on met sur le reste des chairs des plumaceaux épais, ou de la charpie brute ; on applique ensuite sur le moignon une compresse quarrée en plusieurs doubles, une compresse cruciale simple, dont les chefs embrassent le genou, une autre compresse quarrée un peu plus grande que la premiere, & enfin une seconde cruciale double, dont les chefs embrassent le genou comme la premiere cruciale. On pose ensuite les longuettes & la bande.

Bbb

par un nouveau circulaire, & revenir puis après sur le moignon, & continuer ainsi jusqu'à ce qu'on soit parvenu au bout de la bande, & parce que ce bandage est un de ceux qu'on fait à la tête, on lui a donné le nom de capeline, derivé de *caput*, tête. On ôte pour lors le tourniquet; mais comme le chef de la bande qui a fait les circulaires sur le genou n'est pas aussi-tôt fini que celui qui a fait les circonvolutions du moignon, on en fait de circulaires au bas de la cuisse, après avoir mis dessous une compresse fort épaisse, qui appuyant sur les vaisseaux diminue l'impetuosité du sang vers la ligature.

Bandages circulaires.

Comment on accommode le malade dans son lit.

Les bandes bien arrêtées avec plusieurs épingles on recouche le malade dans son lit, on met dessous son jarret un ou deux oreillers pour tenir le moignon élevé. On fait appuyer le moignon d'une main par un serviteur, & le genou de l'autre pendant quelques jours, pour empêcher par ce pressement la sortie du sang & le relachement des bandes & afin d'avertir si le sang s'échapoit & venoit à percer les bandages. On fait donner un bouillon au malade, on le saigne deux ou trois heures après, & on fait observer un bon régime de vivre.

Relevement de l'apareil.

On ne releve point cet appareil de deux ou trois jours, on attendroit davantage même si on ne craignoit l'hemorragie en le renouvellant; on leve doucement les plumaceaux, parce que le fil de la ligature des vaisseaux peut s'y être attaché: on peut alors se passer de la vessie, il n'est pas non plus necessaire de couvrir les plumaceaux d'astringens, il faut leur en substituer d'autres couverts d'un digestif pour procurer la supuration; mais s'il y avoit eu disposition à gangrène, il faut animer le digestif & se servir de remedes spiritueux pour vivifier la playe, & en bannir tous les pourrissans, on continue le pansement par les mondificatifs, les incarnatifs & les desficatifs; on ne met point d'onguent

sur les bouts des os, mais des plumaceaux trempés dans l'esprit de vin en attendant l'exfoliation. Quand elle est faite, on travaille à cicatriser la playe, ce qui ne se fait pas aisément, parce qu'étant ronde il faut que la cicatrice s'approche depuis la circonference jusqu'au point du milieu.

Continuation du pansement.

Des douleurs que le malade ressent dans un membre qu'il n'a plus.

Presque tous ceux à qui on a coupé un bras ou une jambe, se plaignent de sentir de la douleur à la partie qu'ils n'ont plus, tantôt ils disent que c'est le gros orteil, tantôt que c'est le petit doigt du pied qui les a empêché de dormir. J'en ai vû qui disoient que ces sortes de douleurs leur étoient plus insuportables que celles de leurs playes. Cela vient de ce que le cerveau separe sans cesse une certaine quantité d'esprits animaux qui s'écoulent par les nerfs pour servir aux fonctions du corps, & que ceux qui sont destinés pour les mouvemens & les sensations de la partie qui n'existe plus, & qui est separée des autres, ne trouvant point d'emploi doivent necessairement refluer vers le cerveau. C'est ce malheureux reflux qui excite ces sentimens de douleur, ces secousses irregulieres, & ces contractions involontaires, qui fatiguent plus les malades que la douleur causée par la playe.

Controverses sur l'usage de la vessie de porc, & d'une aiguille après l'amputation.

Il y en a qui blâment l'usage de la vessie de porc, disant qu'elle empêche qu'on ne s'aperçoive quand le sang s'échape des vaisseaux, parce qu'elle retient tout; d'autres prétendent que c'est la fin pour laquelle il faut s'en servir, parce que ce sang échapé & retenu se mélant avec les poudres astringentes fait un mastic qui bouche les vaisseaux & empêche l'hemorragie.

Quelques Auteurs veulent qu'après l'amputation on passe une aiguille enfilée à travers la peau de la partie superieure du moignon, que la même aiguille en fasse autant à la partie inferieure pour nouer ces deux bouts de fil ensemble; qu'on fasse la même chose du côté droit au gauche, desorte que

ces fils passant en croix sur la playe tirent & approchent la peau pour empêcher que les chairs ne soient trop découvertes. Cette pratique n'est pas du goût de tous les Chirurgiens, disant que quand l'opération est bien faite, la peau, les chairs & les os sont coupés également, que c'est une nouvelle douleur qu'on fait souffrir par ces quatre points d'aiguille, & que si la peau découvroit trop les chairs, un bandage convenable pourroit remedier à cet inconvenient. (*a*)

Amputation avec un couteau brulant.

Un de nos Anciens a crû rencontrer à merveille en nous proposant de faire l'amputation avec un grand couteau qu'on auroit fait rougir. Il a dit que par ce moyen on feroit d'une pierre deux coups, c'est-à-dire qu'on feroit l'incision, & qu'on cautériseroit les vaisseaux; mais cette méthode n'a été approuvée ni suivie de personne.

Maniere d'amputer avec des couperets.

Botal décrit une autre maniere de couper une jambe; il veut qu'on mette la jambe entre deux couperets semblables à ceux des Bouchers, enchassés dans deux billots de bois, la jambe étant posée sur le tranchant de celui de dessous, il veut qu'on laisse tomber l'autre sur la jambe par le moyen d'une coulisse, & il prétend que ces deux couperets sépareront les chairs & les os plus promptement que la scie: il ajoute qu'on a coupé plusieurs jambes par cette méthode, & que les blessés ont été bien guéris sans sentir dans l'opération qu'une très-legere douleur. (*b*)

(*a*) Pour empêcher que la peau ne decouvre trop les chairs, on fait presentement l'incision circulaire en deux tems, comme le conseille M. Petit. On coupe d'abord la peau circulairement avec le couteau courbe, un bon pouce au-dessous de l'endroit où l'on doit faire l'incision circulaire. Un aide retire ensuite les tégumens vers la partie superieure, & l'Opérateur fait l'incision circulaire près de la peau qu'on a tirée.

(*b*) M. Verduin Chirurgien Hollandois, & M. Sabourin Chirurgien Genevois, ont aussi tous les deux dans

Je ne vous raporte pas ces divers sentimens pour vous exciter à les mettre en pratique; mais seulement afin que vous soyez informés des differentes Sectes qui s'élevent dans la Chirurgie de tems en tems comme dans toutes les autres Professions, & je vais finir cet article par le récit de ce qui se passa aux Invalides il y a vingt ans au sujet d'une cuisse coupée. (*a*)

le même tems, vers la fin du siécle passé, proposé une autre méthode d'amputer la jambe. On l'appelle amputation à lambeau, parce qu'en la faisant, on conserve une portion des muscles jumeaux & solaire & la peau qui la couvre.

Après avoir placé le malade & s'être rendu maître du sang par le moyen du tourniquet de M. Petit, on fait à la peau & à la graisse sur le tibia & le peroné, deux travers de doigt au-dessous de la tuberosité du tibia, une incision demie circulaire. On fait entrer au côté interieur de la jambe à l'une des extrêmités de l'incision un couteau plat à deux tranchans, & on le fait sortir de l'autre côté à l'autre extrêmité de l'incision. On coupe ensuite, en portant ce couteau vers le pied, les muscles jusqu'au tendon d'Achile, de maniere qu'on forme du gras de la jambe un lambeau dont on couvre le moignon lorsqu'on a scié les os. Cette methode a de grands avantages. Le lambeau s'applique sur l'embouchure des arteres, arrête l'hemorragie, & dispense par consequent de la ligature des vaisseaux; les os ne s'exfolient point; la playe est beaucoup plus petite qu'elle ne l'est lorsqu'on fait l'amputation à l'ordinaire, la supuration est par consequent moins abondante & la cure beaucoup plus prompte. On met sur la playe plusieurs plumaceaux, & sur le lambeau une compresse épaisse, un emplâtre crucial, & une petite plaque concave. On soutient tout l'appareil par une bande serrée autant qu'il le faut pour appliquer exactement le lambeau sur le moignon & sur l'embouchure des vaisseaux. On laisse le tourniquet sur la cuisse, & on le lâche assez pour qu'une petite quantité de sang aille conserver la vie du moignon. On concevra aisement que cette méthode ne convient pas, lorsque la portion des chairs qui formeroit le lambeau n'est pas saine.

(*a*) Comme l'amputation de la jambe, celle de la cuisse, celle de l'avant-bras & celle du bras ne diffe-

rent pas de beaucoup entr'elles, quant à la maniere de les faire, l'Auteur s'est contenté de parler de la premiere. Il est cependant une espece d'amputation du bras, dont la pratique est bien differente de celle des autres amputations, & qui par son importance & par sa difficulté, mérite qu'on en donne, quoiqu'en peu de mots, une idée exacte. Feu M. Morand le pere l'a pratiquée le premier & depuis lui feu M. le Dran le pere.

On fait cette opération à l'articulation de l'humerus avec l'omoplate, ce qui lui a fait donner le nom d'amputation dans l'article. Elle est necessaire lorsque la partie superieure de l'humerus est fracassée, lorsque la tête ou le col de cet os est gonflé ou carié, &c.

Pour la faire il faut, comme dans toutes les autres amputations, se rendre d'abord maître du sang. C'est pourquoi l'on commence par faire la ligature des principaux vaisseaux, parce qu'on ne peut se servir de tourniquet. On fait asseoir le malade sur une chaise, on lui cache le visage avec une serviette, on éleve le bras qu'on doit amputer. Après avoir reconnu exactement la route des vaisseaux brachiaux, on prend l'aiguille enfilée d'un fil composé de six ou huit brins, on la fait entrer environ à la distance de trois travers de doigt du creux de l'aisselle, on la fait passer par dessous les vaisseaux, & sortir du côté opposé à celui où elle est entrée. On noüe le fil à un nœud pour arrêter le sang, l'on touche l'artere au-dessous, & si l'on n'y sent point de battement, on fait un second nœud pour assujettir le premier. L'aiguille dont on se sert est fort grosse, tranchante sur les côtés, & fort courbe, afin que la ligature ne renferme pas avec les vaisseaux, une trop grande portion des parties voisines. Il faut porter l'aiguille le plus près de l'os qu'il est possible, de peur d'offenser les vaisseaux.

Après avoir arrêté le sang, on baisse le bras, & l'on fait avec un bistouri à la distance de trois ou quatre travers de doigt de l'acromion, une incision transversale, qui divise le muscle deltoide & penetre jusqu'à l'os. On en fait deux autres de deux ou trois travers de doigt, l'une à la partie anterieure & l'autre à la partie posterieure. Ces deux derniers doivent tomber perpendiculairement sur la premiere, & former avec elle une espece de lambeau, sous laquelle on porte un bistouri pour couper les deux têtes du muscle biceps vers leur attache superieure & la capsule de l'articulation. On porte deux doigts de la main gauche vers la partie superieure de la tête de l'humerus, on la tire à soi, & l'on

Le nommé Rabel, dont je vous ai déjà parlé, vint proposer au Roi & à M. de Louvoy une eau stiptique qu'il disoit merveilleuse & infaillible pour arrêter toutes sortes d'hémorragies. Aucun blessé dans les Armées ne devoit plus mourir par des pertes de sang avec cette eau, il demandoit la permission d'en faire des experiences pour convaincre tout le monde de la bonté de son remede; & il persecuta tant M. de Louvoy qu'il obtint son consentement pour en faire l'épreuve sur un soldat des Invalides à qui l'on devoit couper la cuisse: M. Duchesne premier Medecin des Princes, fut

D'une expérience de Rabel.

coupe la capsule & les autres parties qui ne l'ont pas encore été. Il faut prendre garde cependant de toucher aux vaisseaux qui sont liés. On degage entierement la tête de l'os, on examine si la ligature est bien faite, on acheve de separer entierement le bras en coupant ce qui reste de chair & de peau au-dessous de la ligature pour en former un autre lambeau. On fait près du corps une seconde ligature, dans laquelle on ne comprend que les vaisseaux; on abaisse le lambeau superieur pour couvrir & remplir la capacité de l'articulation, on releve le lambeau inferieur pour le joindre au superieur, & comme il peut être trop grand, on coupe avec des ciseaux ce qui l'empêcheroit de l'ajuster exactement. L'on coupe par consequent la premiere ligature, que la seconde rend inutile. Si quelque vaisseau donne du sang pendant l'operation, on y fait appliquer le bout du doigt de quelqu'un des assistans. On laisse pendre en dehors les bouts du fil de la seconde ligature, afin de la tirer lorsqu'elle se separera. On met sur les lambeaux ajustés beaucoup de charpie brute, afin de les appliquer exactement l'un à l'autre & au fond de la cavité de l'article; on en remplit le creux de l'aisselle, pour faire sur les vaisseaux une compression exacte. On couvre cette charpie d'un emplâtre coupé en croix de Malthe, d'une compresse de même figure, & de trois longuettes; sçavoir de deux qui se croisent & dont les chefs vont jusqu'à l'autre épaule, les uns par devant, les autres par derriere, & d'une troisiéme un peu plus large qui les couvre & dont les chefs se croisent sur l'épaule opposée. On soutient tout l'appareil avec le bandage appellé Spica-descendant.

présent avec plusieurs autres Médecins & Chirurgiens à l'amputation que fit le Chirurgien de la Maison. On livra le malade à Rabel qui avoit préparé l'appareil à sa mode, il appliqua son remede de la maniere qu'il s'étoit proposé, & fit tels bandages qu'il jugea nécessaire pour arrêter le sang; mais à peine eût-il fini qu'on vit le sang percer toutes les bandes. Il fut obligé de défaire cet appareil pour en mettre un autre, il doubla la dose de son eau, il fit de son mieux pour tamponer la partie, mais le sang continuant toujours à s'échaper, le malade mourut entre ses mains, & en présence de tous les assistans. On fit au Roi & à M. de Louvoy le raport de ce qui s'étoit passé, & il fut deffendu à Rabel sous de rigoureuses peines de se servir davantage de son eau.

Quand le Chirurgien a été obligé de couper une jambe ou une cuisse pour sauver la vie à un blessé, quoiqu'il l'ait parfaitement bien guéri cet homme ne laisse pas que de se trouver dans l'impuissance de marcher par la privation d'une partie qui lui étoit nécessaire pour cette action. Il ne suffit donc pas alors au Chirurgien de l'avoir tiré du tombeau, il faut encore que par son industrie il ajoute un organe semblable en composition & en usage à celui qui manque.

De la prothése.

Cette opération est rangée sous la quatriéme & derniere espece des opérations de Chirurgie qu'on appelle prothése, ou *prostasis*, qui est dérivé de *pros* qui signifie *devant*, & de *tithein* qui veut dire *mettre*, parce que par le moyen de cette opération on met & ajoute au corps un instrument à la place de quelque partie qu'il a perdue. On tire deux utilités de cette addition; la premiere, pour l'ornement comme quand on met un œil ou des dents artificielles; la seconde pour la nécessité, comme quand on ajoute un bras ou une jambe de bois: c'est particulierement cette derniere prothése qui

est nécessaire, puisque sans son secours l'homme ne pourroit point agir.

Chacun sçait comment doit être faite une jambe de bois pour marcher, les dernieres guerres ont reduit plusieurs personnes dans la nécessité d'en porter. Je vous dirai seulement qu'elle doit être proportionnée à la grandeur de l'autre jambe, que la partie superieure doit être creusée pour embrasser le bas de la cuisse, qu'il y doit avoir des rubans pour la lier & l'assurer à la cuisse, qu'il faut qu'elle soit garnie d'un coussinet à l'endroit où pose le genou, pour éviter qu'il ne soit blessé par la dureté du bois, qui ne doit point être cassant, mais ferme & liant pour la sureté de celui qui la porte.

De la jambe de bois & de son usage.

Quand on veut un peu en corriger la difformité on en fait tailler une par un Sculpteur de la même figure que l'autre, observant la même grandeur & grosseur à laquelle on met un bas & un soulier comme à l'autre, & si elle montoit jusqu'à la cuisse le genou ayant été coupé, on pourroit la faire ployer quand on est assis, en ôtant une virole, & la remettant quand on voudroit sortir. Un Officier d'Armée s'étoit tellement habitué avec sa jambe de bois, qu'il montoit à cheval & se trouvoit dans toutes les occasions les plus perilleuses. Il reçut un coup de mousquet qui lui cassa sa jambe de bois, il s'écria à l'ennemi qu'il étoit pris pour dupe, parce qu'il en avoit une autre dans sa valise.

D'un bras artificiel.

Depuis un an ou deux le R. P. Sebastien Religieux Carme, qui est un des Academiciens honoraires de l'Academie des Sciences, a presenté un bras artificiel de son invention fait de fer blanc, & rempli de plusieurs ressorts, par le moyen desquels il promet qu'étant attaché au moignon, on pourra conduire un cheval, écrire, & faire toutes les mêmes actions comme si l'on avoit sa main naturelle, il assure que les mouvemens seuls du moi-

gnon faisant agir les ressorts, on fera mouvoir le poignet & les doigts de la maniere qu'on voudra. Cette machine n'étoit pas encore dans sa perfection quand il l'a présentée, si elle réussit comme il l'a promis, les manchots ne pourront assez lui donner de louanges.

Fig. XLVIII. Pour l'operation des varices.



De l'opération pour les varices.

On entend par le mot de varices des veines dilatées qui demandent une opération pour les guérir, qu'on appelle *Kirsotomie*, qui est dérivé

de *kirsos*, qui signifie *varice*, & de *temnin*, qui veut dire *couper*, parce qu'elle consiste dans une ouverture qu'on fait à ces varices ou veines dilatées & gonflées.

Deux causes de ce mal.

Les Auteurs donnent deux causes aux varices; l'une interne, quand le sang devenu trop grossier par une consistence épaisse qu'il a acquise, ne pouvant pas couler dans les veines, s'y arrête dans quelqu'un de leurs rameaux, où se coagulant, il empêche celui qui le suit de passer, & qui le poussant continuellement pour se faire passage, oblige la veine de se dilater. L'autre cause externe est, quand par quelque action violente ou par de grands efforts le sang a fait étendre les membranes d'une veine, & les contraint de former un petit sac où il peut séjourner avec liberté. Si elles étoient aussi frequentes aux hommes qu'aux femmes, & si nous ne remarquions pas que nous n'en trouvons qu'aux cuisses & aux jambes de celles qui ont eû des enfans, nous admettrions ces deux causes. Mais comme les varices sont des suites de la grossesse, il ne faut point leur chercher d'autre cause que la tumeur que fait la matrice lorsqu'elle contient un enfant; qui pesant sur les veines iliaques empêche que le sang qui remonte des parties inferieures, ne puisse entrer dans la veine cave.

Valvules frequentes aux veines des cuisses.

Il y a dans les veines des cuisses & des jambes beaucoup plus de valvules que dans celles des autres parties. Ce sont autant d'échelons pour aider au sang à monter & à lui faciliter son retour vers sa source. Quand le cours de ce sang est arrêté par la grosseur de la matrice, il pese sur ces valvules, il les dilate & fait ces petites tumeurs de couleur violette qu'on voit d'espace en espace, le long des extrêmités inferieures, & qu'on appelle des varices.

Signes des varices.

On les connoit par leur couleur qui est d'un violet brun, & en appuyant avec le doigt sur la

tumeur : quand elle eſt faite de ſang, elle diſparoît, parce qu'il eſt pouſſé le long du vaiſſeau ; mais elle revient auſſi-tôt qu'on a levé le doigt. Elles ſont toujours plus enflées le ſoir que le matin, parce que le ſang lorſqu'on eſt levé, a plus de peine à remonter en ligne directe, que quand on eſt couché ; c'eſt dans cette ſituation qu'il peut plus facilement continuer ſon cours. S'il y en a quelqu'une qui par la trop grande dilatation du ſang commence à devenir douloureuſe, ou qui par une extrême tenſion ſe ſoit crevée, il faut en entreprendre la guériſon.

3. Moyens d'y remedier.

La Chirurgie nous offre trois moyens pour remedier à cette ſorte d'incommodité. Le premier eſt l'application des remedes aſtringens, capables de reſſerrer les membranes de la veine trop étendues, comme la folle farine, ou celle des fêves, les poudres de bol d'Armenie, du ſang-dragon & de terre ſigillée incorporées avec le blanc d'œuf miſes deſſus ce morceau de linge A. qui fait un circulaire à la jambe, & ſera laiſſé long-tems ſans le relever ; ou bien l'emplâtre des hernies qui a beaucoup d'aſtriction. Le ſecond, c'eſt le bandage qui ſe fait de deux manieres ; ou avec une bande roulée B. large de trois travers de doigts, & longue de trois aulnes, qu'on commence au pied par un étrier & qu'on continue par doloires juſqu'au genou, ayant mis une grande compreſſe C. trempée dans une eau ſtiptique D. ſur les élevations des varices, afin de plus comprimer en ces endroits qu'ailleurs ; l'autre maniere eſt de faire une eſpece de botine E. ou de gros linge, ou de peau de chien, qui aille depuis les malléoles juſqu'au genou, taillée & proportionnée à la groſſeur de la jambe où il y ait des œillets F. pour la lacer en dehors de la jambe avec un petit cordon G. Ce bandage étant bien fait ſe recouvre le jour d'un bas, & ſe laiſſe la nuit ſans incommoder. Je préfere ce dernier à

Deux manieres de pratiquer le ſecond moyen.

l'autre, parce qu'il fait une compreſſion égale, qu'il ne peut pas ſe relacher, & qu'on n'eſt point obligé de le renonveller que quand on le veut, & qu'au premier, quoique bien poſé, les circonvolutions ſe dérangent toujours en ſe chauſſant ou ſe déchauſſant, ce qui oblige de les racommoder ſouvent. Le troiſiéme moyen eſt l'inciſion qui conſiſte à faire une ouverture à la varice pour la deſemplir, ce qu'on fait de deux manieres.

Premiere maniere de pratiquer le ſecond moyen.

La premiere eſt d'ouvrir la varice avec la lancette à ſaigner H. de faire l'ouverture ſelon la longueur de la veine, & de la faire plus grande que celle d'une ſaignée, de vuider tout le ſang que la tumeur contient, & s'il y en a de grumelé, de le faire ſortir, de mettre un aſtringent ſur la partie, ou bien une petite plaque de plomb I. de la bien bander, & de la laiſſer long-tems ſans y toucher ; c'eſt-à-dire pendant quelques mois, ſi le malade n'en eſt point incommodé.

Seconde maniere aujourdhui peu pratiquée.

La ſeconde maniere eſt fort ancienne, mais peu pratiquée ; c'eſt de marquer avec de l'encre K. la peau qui eſt ſur la varice, & de la marquer de la longueur de trois travers de doigts, de ſoulever encore cette peau en la pinçant, d'en tenir un côté & de faire tenir l'autre par un ſerviteur, puis avec ce biſtouri L. de couper la peau à l'endroit marqué, & l'ayant relachée, de diſſequer avec un ſcalpel M. ou un déchauſſoir N. le vaiſſeau variqueux, de paſſer par deſſous une aiguille O. enfilée de deux fils PP. de couper ces fils proche l'aiguille, & d'en couler un au deſſus de la varice, & l'autre au-deſſous, de lier ces deux fils à un bon poulce l'un de l'autre pour avoir la liberté de couper la veine entre les deux fils avec des ciſeaux Q. ou de la laiſſer ſi on le juge à propos. On panſe cette playe comme les autres en y mettant un petit plumaceau R. couvert d'un défenſif, le premier jour, puis l'emplatre S. la compreſſe T. & le ban-

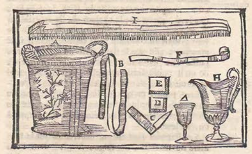
dage V. à deux chefs, pour mieux comprimer. On procure la supuration avec un digestif, on attend la chûte des deux fils, & on mondifie, incarne & cicatrise la playe.

Je m'étonne de ce que nos Anciens ne nous ont pas ordonné le cautere actuel pour barrer ces veines comme on fait aux chevaux, & qu'ils se soient contentés de conseiller de nous servir du cautere potentiel, car ils veulent qu'on en mette une grosse pierre sur la varice, que l'escarre étant tombé, on procure la géneration d'une bonne chair qui remplisse le vuide ou le sac de la varice : ils disent que c'est un moyen sûr de la guérir.

Choix de ces moyens. De tous ces moyens le meilleur est le bandage en forme de botine. Quand même on auroit beaucoup de confiance aux astringens, & qu'on voudroit s'en servir, ils feroient peu d'effet s'ils n'étoient pas appuyés du bandage, & de plus une jambe seroit toute parsemée de varices, que le bandage bien fait les contiendroit également, & même lui seul peut les guérir sans avoir besoin d'aucun autre secours.

La lancette est plus commode pour ouvrir le vaisseau. Mais si une varice est telle qu'on ne puisse se dispenser d'en faire l'ouverture, je conseille de la faire simplement avec la lancette, & non pas par cette cruelle & douloureuse opération enseignée & pratiquée par nos Anciens. La simple incision conserve l'usage de la veine, elle peut l'ouverture refermée, redonner au sang son chemin ordinaire ; mais par l'ancienne maniere, les ligatures coupant la veine, c'est un canal retranché au sang qui a besoin de toutes ses routes pour retourner à sa source, & les suites de ce retranchement ne peuvent devenir que facheuses.

FIG. XLIX. POUR LA SAIGNÉE DU PIED.



J'Ai tâché de vous instruire hier de tout ce qui regarde la saignée en general. Je vous ai montré comment il falloit faire celle du bras. Si je ne vous ai point parlé de celle du pied, & si j'ai attendu à le faire aujourdhui, deux raisons m'y ont obligé. L'une, c'est qu'elle se fait sur une partie qui devoit être le sujet des operations de ce jour, & l'autre, c'est qu'elle est accompagnée de circonstances differentes de celle du bras qui demandent qu'on en fit un article séparé. Saignée du pied differente de celle du bras.

La premiere chose en quoi ces saignées different l'une de l'autre, c'est sur le tems de les faire, celle du bras se doit faire le matin, & celle du pied le soir. La premiere demande du repos, & l'autre de l'action avant que de les faire. Cela se doit entendre quand on est le maitre de choisir le tems, car dans une nécessité pressante les unes & les autres se font dans toutes les heures de la journée. Ce n'est pas sans raison qu'on choisit le matin pour la saignée du bras, elle en est meilleure, parce que le sang ayant circulé librement pendant la nuit,

Election des heures pour ces faignées. les veines s'enflent mieux, & le fang fort avec plus de vivacité quand la veine eft ouverte. Il eft encore plus à propos de la faire dans le lit, que levé, parce que la chaleur du lit contribue à la mieux faire qu'après s'être refroidi, en fe levant ; mais au contraire pour celle du pied il faut marcher, afin que le fang defcendant en-bas, puiffe faire paroître les veines en les groffiffant, & qu'il puiffe fortir avec plus d'abondance qu'il ne feroit fi on s'étoit répofé. L'experience journaliere prouve ce que je dis, & tout le monde en fe déchauffant les foirs trouve les veines de fes pieds plus enflées qu'elles n'étoient le matin quand on s'eft levé.

Ces faignées font encore differentes fur la maniere de les faire ; on faigne le pied dans l'eau chaude, ce qu'on ne pratique pas au bras, c'eft pour en faire gonfler les veines, qui étant plus éloignées du cœur, font moins groffes que celles du bras : il en eft de même que des branches des arbres, qui font plus groffes plus elles font proches du tronc, & qui diminuent à mefure qu'elles s'en éloignent, c'eft pourquoi on fe fert d'eau chaude au pied pour fupléer à la petiteffe des veines & à leur éloignement du cœur.

Circonftance pour la faignée du pied. Auffi-tôt qu'on eft entré dans la chambre du malade, il faut ordonner qu'on faffe chauffer de l'eau en cas qu'on n'ait pas eu la précaution de le faire avant l'arrivée du Chirurgien ; pendant qu'elle chauffe il faut préparer un autre vaiffeau, pour faire la faignée, dans lequel on met une ferviette pour la propreté, afin que les pieds ne touchent point le vaiffeau qui eft ordinairement de bois ou de cuivre, comme un fceau ou un chaudron ; & pour plus grande propreté, il faut mettre une autre ferviette fur le vaiffeau pour paffer l'eau en la verfant, afin d'en féparer les ordures qui pourroient être tombées de la cheminée en la chauffant

chauffant. Il ne faut point faire la faignée dans le même chaudron qui aura chauffé l'eau, parce qu'ayant été fur le feu il brûleroit les pieds ou les jambes du malade. Les vaiffeaux les plus commodes font ces fceaux de fayance A. dont les Dames fe fervent pour fe laver les pieds ; outre qu'ils font très-propres, & qu'il n'eft pas befoin d'y mettre de ferviette, c'eft qu'étant profonds, les jambes trempent dans l'eau jufqu'à la jarretiere.

L'eau étant verfée avant que de l'approcher du malade, le Chirurgien doit voir fi elle eft de bonne chaleur, obfervant qu'elle foit un peu plus chaude qu'il ne faut, parce qu'elle a quelquefois le loifir de refroidir avant que le malade ait mis les pieds dedans, & avec un peu d'eau froide il la met dans le degré de chaleur qu'il convient. Pourquoi l'on fait mettre dans l'eau chaude les deux pieds du malade. Quoiqu'on ne faigne qu'un pied, il faut faire mettre les deux pieds dans l'eau pour trois raifons : la premiere, c'eft qu'il eft plus commode au malade d'y avoir les deux pieds qu'un feul ; la feconde, c'eft que le fang fe porte plus volontiers vers les extrêmités inférieures, quand elles font toutes les deux échauffées que quand il n'y en a qu'une ; & la troifiéme, c'eft que fi le Chirurgien trouvoit un pied trop difficile, l'autre eft tout prêt pour le prendre, & ainfi il peut choifir celui qu'il trouve le plus facile, fans être obligé de faire remettre l'autre dans l'eau & d'attendre qu'il foit échauffé.

C'eft un abus de croire qu'il faille plûtôt faigner d'un pied que de l'autre dans de certaines maladies. La groffe artere qui reçoit le fang du cœur pour l'envoyer à toute la machine, fe divife au-deffus de l'os facrum en deux groffes branches qui vont dans les cuiffes, de-là dans les jambes ; de-forte que le fang de l'une & celui de l'autre venant de la même fource, il eft indifferent de quel pied on le tire. C'eft pourquoi quand le malade demande au Médecin qui ordonne la faignée ; de quel

pied on la fera, il doit répondre de celui que le Chirurgien voudra, parce que si le pied qu'il prescrit se trouve si difficile qu'il soit impossible de le faigner, le malade ne veut point consentir qu'on prenne l'autre, ou s'il y consent par les raisons que lui donne le Chirurgien ce n'est qu'avec peine, & s'il ne tire pas de cette saignée tous les avantages qu'il s'étoit proposé, il en attribue la cause à ce changement; & quelquefois étant obligé de la faire au pied qui a été ordonné, on ne la fait pas si bonne & si copieuse, parce que les veines y sont trop petites, au lieu que si on avoit laissé la liberté au Chirurgien de la faire à l'autre, dont les veines sont peut-être plus grosses, il y auroit fait une saignée plus agréable au malade.

Précautions à prendre.

Les pieds du malade étant dans l'eau, il faut les laisser une espace de tems pour les échauffer, & pendant ce tems il faut dire à quelqu'un d'en faire chauffer d'autre dans un coquemart ou un poëlon, afin d'en avoir toujours de toute chaude, en cas qu'on fût trop long-tems à chercher la veine, ou pour la rechauffer quand le malade trop délicat n'aura pas voulu d'abord la souffrir autant chaude qu'elle doit être pour gonfler la veine. Le Chirurgien se fait donner un siége pour s'asseoir vis-à-vis le malade, & ayant mis une nappe ployée en plusieurs doubles sur ses genoux, il frotte les jambes du malade en en-bas pour faciliter la descente du sang vers le pied.

Lorsque le Chirurgien croit les veines suffisamment gonflées, il fait sortir de l'eau le pied qu'il croit devoir saigner, & l'ayant mis sur son genou gauche si c'est le pied droit, ou sur son genou droit si c'est le gauche, il l'essuye avec la nappe qui est sur lui, & ensuite il pose la ligature B. à deux travers de doigts au-dessus des malleoles qu'il ne serre que médiocrement; il en fait deux tours comme au bras, & la noue d'un nœud coulant

vers la malleole externe, puis ayant touché pour connoître si les veines répondent, il remet le pied dans l'eau pour l'y laisser encore quelque tems. (a)

De la ligature.

Je vous ai dit en vous montrant la saignée du bras que la ligature devoit être de drap, mais pour celle du pied il faut qu'elle soit d'un tissu de fil ou de soye écarlate, parce que le drap étant mouillé se relache; ce que le tissu ne fait point, & qu'une ligature de drap, quand on est obligé de beaucoup serrer, ne manque point de se casser, ce qui embarrasse & retarde la saignée quand il faut chercher une autre ligature. (b) Pendant que le pied est dans l'eau cette seconde fois, les veines achevent de se gonfler, & pendant ce tems le Chirurgien prend dans son étuy une lancette C. qu'il ouvre & qu'il met à sa bouche comme à la saignée du bras.

Choix de la veine.

Il prend le pied qu'il remet sur son genou, & dont il serre la ligature plus fortement pour tenir la peau & la veine plus sujette: & ayant pris sur la lumiere les mêmes précautions que j'ai dit ailleurs, il la pose à son point de vûë ou en dehors ou en dedans du pied comme elle lui convient, & après avoir examiné les veines, il se determine par celle qui est la plus apparente & qui lui répond le mieux, qui est ordinairement celle qu'on appelle la saphene, qu'il ouvre ou au-dessus ou

(a) Cette ligature ne comprime pas quelquefois les vaisseaux assez exactement pour empêcher le retour du sang. On a recours alors à quelque expedient. Les uns mettent sur la veine un petit morceau de carton & une compresse de linge, épaisse, sur laquelle ils appliquent à l'ordinaire la ligature. D'autres se servent d'un tourniquet d'yvoire, fait sur le modéle de celui de M. Petit. * Merc. de France, Dec. 1731.

(b) Au lieu de faire la ligature au-dessus des malleoles, je la pose au-dessous du genou, à l'endroit où quelques personnes mettent leurs jarretieres. La ligature mise dans cet endroit n'est pas mouillée & fait une compression plus exacte sur les veines interieures, ce qui y intercepte la circulation; & fait par consequent mieux gonfler & paroître la saphene & ses ramifications.

au-dessous de la malleole sans trop enfoncer, de crainte de piquer le perioste qui n'en est pas beaucoup éloigné.

Marques de la quantité de sang.

La veine ouverte on fait remettre le pied dans l'eau. Si on croit la ligature trop serrée on la lache un peu, mais si le sang sorti pousse bien en arcade, on n'y touche point, parce que c'est une preuve qu'elle n'est point trop serrée: on laisse sortir la quantité de sang ordonnée, on en juge par le tems qu'il y a qu'il sort; par la couleur de l'eau plus ou moins rouge, & par la teinture que le coin d'une serviette trempée dans cette eau en reçoit. Sur la fin de la saignée on voit nager dans l'eau de petits tourbillons blancs; ce sont les fibres du sang dont la liqueur rouge a été détrempée par l'eau, qui formant des pelotons glaireux en maniere de tourbillons nagent de côté & d'autre, & s'attachent aux jambes: quand on les voit paroître, c'est un signe assuré que la quantité du sang sorti est suffisante, & qu'il y en a du moins trois poilettes. Pour lors on défait la ligature pendant que le pied reste encore dans l'eau où on le tient quelques momens pour laisser dégorger la veine.

Conduite après la saignée.

Le pied ensuite retiré de l'eau & essuyé, on met sur l'ouverture une petite compresse quarrée un peu épaisse E. & avec une bande F. un peu plus longue que pour le bras, on en fait un bandage qu'on appelle l'estrier, parce qu'il en a la figure, & tel qu'il est représenté dans la septiéme planche de la premiere Démonstration marqué G. On essuye l'autre pied, & on remet au lit le malade à qui on fait donner un verre d'eau A. immédiatement après la saignée.

Imagination sur la sympathie.

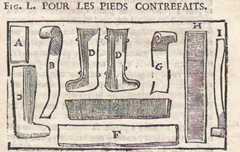
On doit garder le sang, afin que le Médecin venant faire la visite puisse juger de sa qualité & de la quantité qu'on en a tiré. Aux personnes qui ont de la foi pour la Sympathie, on peut verser une aiguiére d'eau froide H. dans leur sang; si le

sang qui reste dans les veines peut être échauffé en mêlant avec de l'eau chaude celui qu'on a tiré, par la même raison il peut être rafraîchi en versant de l'eau froide sur ce même sang: il est facile de les contenter là-dessus; & c'est guerir leur imagination à peu de fraix, ensuite avec la serviette on essuye la lancette, & on se retire.

Avis sur cette saignée.

Je finis l'article de la saignée du pied en avertissant le jeune Chirurgien de n'en point faire aux filles & aux femmes que par le conseil du Médecin. Il y en a qui feignant une suppression de leurs ordinaires ou quelque autre maladie, envoyent querir un Chirurgien pour les saigner du pied dans le dessein de se faire avorter. Mais il ne faut pas que le Chirurgien donne dans ce piége, & que par trop de bonne foi il fasse ce qu'on exige de lui; il en est arrivé des affaires cruelles à des Chirurgiens qu'on a voulu, quoique innocens, rendre coupables du crime de certaines filles qui avortoient après de semblables saignées, c'est pourquoi dans les cas soupçonnés, il n'en doit jamais faire qu'il ne soit muni d'une ordonnance du Médecin.

FIG. L. POUR LES PIEDS CONTREFAITS.



Pour les pieds contrefaits, & de l'entorse.

ON voit des gens qui ont les pieds mal tournés & contrefaits ; ce défaut ne cause pas seulement de la difformité, mais il incommode encore beaucoup en marchant. Les uns les ont tournés en dehors & s'appelle en latin *valgi*, les autres en dedans & se nomme *vari*, le vulgaire les connoît sous le nom de *pieds-bots*.

Divers noms latins des pieds tournés.

Causes de la mauvaise tournure des Pieds.

Ces sortes de tournures des pieds viennent de trois choses ou de naissance comme quand un enfant vient au monde les pieds mal figurés, ou d'accident comme par une luxation, un coup ou un dépôt d'humeurs qui aura formé une anchilose, ou d'habitude, comme quand un enfant s'accoutume à tourner les pieds en dedans. Lorsque ces mauvaises dispositions viennent de naissance elles sont difficiles à guérir ; mais quand elles sont causées par une méchante habitude qu'aura contracté l'enfant, on peut y remedier, en mettant un petit carton A. pour redresser le pied qu'on soutient d'une petite bande B. un peu serrée, & par les soins que doit prendre la nourrice en remuant l'enfant de lui mettre les pieds dans une bonne figure, & de les y tenir par les bandes qu'elle serrera plus à l'endroit des pieds qu'ailleurs : au lieu que quand il est mal fabriqué dès la premiere conformation, (comme il est arrivé à un de mes parens, dont la mere grosse de lui, avoit regardé attentivement un gueux qui avoit le pied tour-à-fait tourné en dedans, car il naquit avec un pied fait comme celui du gueux,) alors on employa toutes sortes de moyens sans pouvoir corriger ce défaut, & aujourdhui que le parent dont je viens de parler a trente ans, son pied est comme il l'a apporté au monde.

Remedes quand ce défaut vient de naissance.

Ou d'un accident.

Quand un pied a perdu sa figure naturelle par quelque accident, comme une luxation, une playe de feu qui en aura brisé les os, ou une anchilose

causée par une humeur glaireuse desséchée, qui prive de leurs mouvemens ordinaires les os qui les composent, c'est au Chirurgien à bien examiner l'embarras qu'il y trouve, & à se servir des remedes capables d'amolir les ligamens & les cicatrices qui sont cause de cette méchante conformation ; comme sont les fomentations frequentes de bouillons de tripes, les frictions oleagineuses, & les cataplasmes faits avec les herbes & les racines émolientes & mucilagineuses, comme les guimauves, le fenu-grec, la graine de lin cuite avec le beure frais ou huile de lis. Pendant l'usage de ces remedes, on fait tous les jours une douce violence au pied pour le mouvoir & le tourner, & on met de forts cartons, des attelles de bois, ou de petites platines de fer, qu'on serre avec une bande pour le tenir dans l'état où on a dessein de l'amener.

Si par ces moyens on croit ne pouvoir pas obtenir ce qu'on souhaite, on a recours aux machines qui sont des bottines de cuir ou de fer C. qu'on fait faire proportionnées à la disposition du pied qu'on veut redresser ; mais comme il arrive souvent que dans les bottines toutes d'une piece, on a de la peine à faire entrer le pied mal figuré, ou que quand il y est, il peut n'être pas comprimé également ni suffisamment pour le remettre dans sa premiere figure, il faut pour lors les faire faire de deux pieces DD. & semblables à ces étuis, dans lesquels on enferme quelque piece d'argenterie façonnée, & d'inégale grosseur dans son étendue, à laquelle on proportionne ces étuis qui se divisent par la moitié suivant leur longueur, & qu'on ferme avec de petits crochets, on enchasse le pied dans une des moitiés, & mettant ensuite l'autre retenue par des crochets, le pied se trouve emboité de maniere qu'il est contraint de reprendre dans la suite du tems sa figure naturelle. Enfin,

Usage des bottines.

Effets des boues de certaines eaux. si les callosités & les contractions des ligamens ne cedent point à ces remedes & à ces machines, il faut envoyer les malades ou à Bourbone ou à Barrege, dont les boues des eaux ont une vertu balsamique qui peut rendre le mouvement à ces parties, & dont on a vû de bons effets sur plusieurs Officiers d'Armée, qui après de grandes blessures dans les articles, en sont revenus au moins soulagés quand ils n'en ont pas pû obtenir une guérison parfaite.

De la grosseur des articles. Il arrive souvent qu'on voit des enfans qui ont les jointures plus grosses qu'elles ne doivent être, ce sont des extrémités d'os où sont les articulations, qui étant poreuses plus que le reste de l'os, & les porosités étant pleines d'un suc médulaire, ne se sont pas desséchées aussi-tôt aux uns qu'aux autres, soit par foiblesse, soit par l'imbecillité de la chaleur naturelle ; ce qui fait que ces jointures demeurent grosses jusqu'à ce que la chaleur ait pris le dessus, qu'elle ait ossifié ces parties, & qu'elle leur ait donné le degré de dureté qu'elles doivent avoir ; la nature de ces os est pour lors semblable à celles des os du jarret d'un veau, qu'on trouve pleins d'un suc moelleux, & tellement tendres & poreux, qu'ils s'écrasent aisément sous la dent, c'est pourquoi il ne faut pas être surpris si ceux de certains enfans qui sont ainsi tendres sont plus tardifs à acquerir leur solidité naturelle.

Des os qui se courbent. On voit encore des enfans dont les os des cuisses & des jambes se courbent & prennent la figure d'un arc : quand cela arrive, c'est la faute des meres & des nourrices, qui par l'empressement de voir leurs enfans marcher de bonne heure font soutenir par ces parties toute la masse du corps, en les chargeant d'un poids plus pesant que leur force ne leur permet de porter, & qui contraint les os des jambes & des cuisses de ployer sous le faix & de se

cambrer peu à peu, quand on s'obstine à les vouloir faire marcher avant que d'en avoir la force, & on remarque que ces pauvres enfans cherchent à appuyer leurs genoux l'un contre l'autre pour se pouvoir soutenir, ce qui leur rend les jambes mal tournées pour toute leur vie.

Quand un enfant est noué, pour parler le langage vulgaire, & quand on apperçoit de la courbure à ces os, il n'y a point d'opération à faire, il faut tenir l'enfant couché ou assis dans une chaise, & ne le point obliger à marcher ; il faut attendre que ces jointures ayent pris leur état naturel, & que ces os soient parvenus dans une ossification parfaite : c'est le tems avec le secours de la chaleur naturelle qui fait l'un & l'autre. C'est pourquoi il ne faut point avoir d'impatience sur le marcher de l'enfant avant que ces os soient perfectionnés & qu'ils ayent assez de force pour porter le poids du corps, car il ne faut pas leur demander plus qu'ils ne peuvent.

L'Entorse est un effort qui se fait dans l'articulation du pied, par une extension violente & douloureuse des ligamens qui l'attachent aux os de la jambe. Définition de l'entorse.

Il y en a deux sortes, l'une quand ce sont les ligamens de la malleole externe qui ont souffert, & l'autre quand ce sont ceux de la malleole interne : la premiere se fait quand le pied s'est tourné en dehors ; celle-ci ne se fait que rarement, mais l'autre arrive très souvent.

L'une & l'autre sont causées par des faux pas qu'on fait en marchant, en courant, ou en sautant, si le pied ne trouve pas un terrein égal, il panche & se courbe du côté de la pente du terrein, comme il arriva à Bordeaux à un Officier des cent-Suisses du Roi, qui voulant sauter d'une barque sur le Port, trouva un pavé inégal Ses causes.

& panché, qui lui fit une entorse des plus furieuses que j'aye jamais vûes ; la pesanteur de son corps qui est des plus puissans, contribua à la rendre plus grande ; il se fit une extravasion de sang dans tout le pied & toute la jambe, ce qui m'obligea de le saigner cinq fois, j'apprehendai même la mortification par l'engorgement qui étoit dans toute la jambe : il fut obligé de demeurer à Bordeaux, & ne nous vint rejoindre qu'à Toulouse.

Il y en a qui pour premier appareil font mettre le pied dans un sceau d'eau de puits bien froide, ils prétendent qu'il n'y a point de repercussifs plus puissans, & que la froideur de l'eau resserre les ligamens trop alongés, & empêche la fluxion sur la partie : d'autres conseillent, comme un remede infaillible, de prendre un harang salé, de le piler dans un mortier, & de le mettre sur l'entorse en cataplasme. Pour moi je me sers d'un petit défensif fait avec le blanc d'œufs, l'huile rosat & la poudre d'alum, que je mets sur un linge E. les deux premiers jours avec une compresse F. & un bandage G. un peu serré.

Des remedes qu'on y fait.

Le troisiéme jour je fais un vin aromatique & astringent avec le gros vin, les roses, l'absinthe, le romarin, l'écorce de grenades, les noix de Galles, l'alum & le sel commun. Je fomente le pied avec ce vin bien chaud, & je mets dessus une compresse trempée dans ce même vin avec un bandage que je serre encore plus que le premier jour.

Utilité de la compresse & du bandage.

L'application de la compresse & du bandage contribuë autant à la guerison de l'entorse que les remédes, c'est pourquoi il la faut faire avec méthode. La compresse doit être en quatre doubles, large de quatre travers de doigts, & longue d'une demie aulne, on la pose par son milieu sous la plante du pied, les deux chefs viennent se croiser sur le coude du pied, & vont finir chacun par un circulaire qui embrasse les malleoles. La bande doit être large de deux travers de doigts, & longue de deux aulnes, on pose le premier chef à l'opposite de l'entorse, afin qu'ayant passé sous le pied elle le releve & le tienne dans une situation droite ; on continue les circonvolutions qui se croisent toutes sur le coude du pied, on finit par un circulaire au-dessus des malleoles, & afin que le bandage soit fait avec élegance, il doit representer un spica sur le pied rajusté.

Maniere de les apliquer.

Quand on s'est servi de ce vin pendant dix ou douze jours, on met dessus un ciroine astringent H. étendu sur un morceau de cuir, on met pardessus une simple bande I. moins longue & moins large que la premiere, avec laquelle on fait les mêmes circonvolutions, & dont on coud le dernier chef, afin de la laisser jusqu'à ce que le malade sente que son pied n'a plus besoin d'être bandé.

Ce tems ne vient pas toujours aussitôt qu'on le souhaiteroit, car quand l'entorse a été grande on s'en ressent quelquefois des années entieres, & pour peu qu'on marche sur un terrein penchant, on trouve de la disposition dans son pied de se jetter du côté où il a déja été tourné, c'est pourquoi il faut avec attention regarder où on pose son pied jusqu'à ce que le tems lui ait fait reprendre sa premiere force.



FIG. LI. POUR LES DURILLONS ET LES CORS.



Excroissance vicieuse de l'ongle du gros orteil.

L'Ongle du gros doigt du pied croît quelquefois tellement par ses côtés qu'il entre dans la chair, & qu'en la piquant il y cause une douleur continuelle, ce qui fait qu'on ne peut marcher qu'avec peine : à cette chair entamée il s'y fait une excroissance qui remonte jusques sur le corps de l'ongle. C'est la coûtume de consumer cette chair superflue avec de la poudre d'alum calciné, d'y mettre des emplârres dessicatifs, & de tâcher d'y produire une cicatrice : mais on travaille envain tant que les pointes de l'ongle subsistent, & on ne peut point guérir qu'on n'ait ôté ces corps devenus étrangers par leur grandeur quand elle excéde celle qui leur est naturelle, & par la pression extrêmement douloureuse qu'elles font à ces parties.

Une des causes de cette indisposition.

Cette incommodité est encore causée par un paton du soulier trop dur, qui pressant le gros doigt contre la semelle, pousse un des côtés de l'ongle ou tous les deux dans les chairs ; c'est ce pressement continuel qui les oblige de s'entamer, de croître & de faire cette indisposition, qui aux

yeux des autres paroît très-legere, & qui néanmoins au raport de ceux qui en sont affligés est insuportable. Pour éviter ce petit malheur, il faut porter des souliers dont le paton soit molet & élevé, & particulierement ceux qui ont l'ongle du gros orteil dur & épais, afin qu'il ne soit point trop pressé : on remarque que les Religieux dechaussés ne sont point sujets à cette incommodité, le gros ongle n'étant point contraint par un soulier, a la liberté de pousser en dehors autant qu'il le veut.

Des opérations qu'on y fait.

Tous les remédes de la Chirurgie ne peuvent point guérir sans l'opération, il n'y a ici que ce seul moyen pour y parvenir, qui est de couper de l'ongle tout ce qui est entré dans la chair. On commence par faire tremper le pied dans l'eau chaude pendant quelque tems, afin d'amolir un peu l'ongle qu'on veut couper : le malade assis sur un siege plus haut que celui sur lequel se met le Chirurgien vis-à-vis de lui, avec une serviette sur son genou, il y fait mettre le pied du malade, & avec un bistouri A. en forme de ganif, il coupe en long la partie de l'ongle qu'il croit devoir ôter ; quand il l'a séparée du corps de l'ongle, il la prend avec des pincettes B. & la tire avec douceur de crainte de faire trop de douleur s'il la tiroit avec violence ; si elle étoit encore trop attachée il faudroit la séparer doucement avant que de la tirer dehors.

Les ciseaux y sont plus propres que le bistouri.

Je trouve les ciseaux C. plus commodes que le bistouri ; j'en ai coupé plusieurs en mettant une des pointes des ciseaux sous l'ongle & l'autre dessus, & coupant à plusieurs fois jusqu'à ce que je fusse parvenu à la racine, & que j'eusse séparé cette partie du reste de l'ongle que j'ôtois avec des pincettes en la tirant sans violence.

Du pansement qu'on fait après.

Cette opération quoique petite est très-douloureuse, les malades ne la souffrent point sans

crier ; mais il ne faut point que le Chirurgien s'en allarme, il doit aller son chemin & la faire très-promptement ; car aussi-tôt que la piece de l'ongle est ôtée la douleur finit, & le malade passe d'un état de souffrance dans un autre tranquille qui lui fait oublier la douleur qu'il vient de souffrir. On met à l'endroit de l'ongle coupé un de ces petits bourdonnets DD. trempé dans l'eau de chaux ou quelqu'autre dessicative, un emplâtre de cerufe ou de minium E. une compresse F. & une petite bande G. dont on fait plusieurs circonvolutions autour du doigt : on conseille au malade de demeurer quelques jours sans marcher pour éviter la fluxion, & on le panse tous les jours jusqu'à ce qu'il soit venu une cicatrice qui remplisse la place de l'ongle coupé. S'il survenoit quelques petites excroissances de chair, on la consumeroit avec l'alum brûlé qui est dans cette boëte H.

Il ne suffit pas d'avoir gueri le mal présent, il faut empêcher qu'il ne revienne, ce qui ne manque pas d'arriver quand l'ongle vient à repousser. Il y a un moyen infaillible pour prevenir la recidive dont quelqu'uns faisoient un secret, c'est de ratisser l'ongle tous les mois avec un morceau de verre ; & ainsi l'émincer jusqu'à ce qu'on sente qu'il obéit au toucher : c'est un effet fondé sur la raison & sur l'experience, parce que l'ongle étant affoibli dans son milieu, les deux côtés s'approchent du centre & s'éloignent ainsi des chairs, & de plus la nourriture de l'ongle est employée à reparer ce que le verre en a ôté, & non pas à l'accroître par ses côtés, ce qui l'empêche de blesser les chairs voisines ; ce qui doit encore plus obliger de se servir de ce moyen, c'est que tous ceux qui sont dans cet usage, disent qu'avant que de le pratiquer ils étoient contraints de tems en tems d'avoir recours à l'opération ; mais que depuis qu'ils se font ratisser les ongles ils n'en sont plus incommodés.

Les durillons qui viennent à la plante du pied ne sont pas regardés comme maladies ; mais comme de légeres incommodités qui fatiguent dans le marcher, ce sont des corps durs semblables à de la corne qui viennent en plusieurs endroit de la plante du pied : les Dames qui vont toujours en carosse n'en ont point, mais ceux qui marchent beaucoup y sont fort sujets, & par la même raison, qu'il en vient aux fesses de ceux qui courent la poste très-souvent, il s'en forme aux pieds de ceux qui sont dans un exercice continuel de marcher. *Des Durillons.*

Quand ces durillons sont devenus épais & qu'ils se sont desséchés & durcis comme de la corne, ils font de la douleur en marchant, parce qu'ils meurtrissent les chairs voisines par la pesanteur du corps qui appuye dessus. Par la douleur causée par ces sortes de meurtrissures, j'en ai vû survenir des fluxions accompagnées de tumeur & rougeur, & quelquefois d'abscès, particulierement sous l'articulation du gros doigt avec le premier os du métatarse qui est l'endroit où ces durillons se forment le plus souvent.

L'opération qui leur convient est très-facile, puisque chacun la peut faire soi-même ; elle ne consiste qu'à les couper avec un rasoir I. ou un petit couteau K. fait exprès, après avoir fait tremper les pieds dans l'eau tiéde ou au sortir du bain : ceux qui ne veulent point apporter tant de précautions se les coupent ou se les font couper le soir en se déchaussant, parce que dans ce tems-là le pied étant humide on le fait plus aisément que le matin lorsqu'il est desséché : il faut le couper doucement & l'enlever feuille à feuille comme font les maréchaux quand ils parent le pied d'un cheval ; il faut prendre garde de ne point couper trop avant, parce qu'outre la douleur que cela feroit, *De l'opération qu'on y fait.*

il en pourroit arriver des suites fâcheuses, comme on ne l'a vû que trop souvent à ceux qui s'étoient coupés jusqu'au sang.

Renouvellement de cette opération.

Quand on a une fois commencé à se parer les pieds, il faut continuer à le faire de tems en tems, parce que ces durillons croissent & reviennent comme les ongles; on ne peut pas le prescrire, c'est selon le plus ou le moins de tems qu'ils ont été à revenir, on en est averti par la douleur qu'on commence à ressentir en marchant, laquelle augmente à mesure qu'ils durcissent, & qu'on ne fait cesser qu'en les coupant derechef: je conseillerai toujours de faire couper ces durillons par un garçon Chirurgien qui est dans l'habitude de manier un rasoir & un bistouri, plûtôt que de l'entreprendre soi-même, parce que se mettant dans le hazard de se blesser, on s'expose témerairement aux suites cruelles qu'on en a vû arriver.

La plante du pied n'est pas seule attaquée par ces durillons, il en vient encore aux doigts du pied qu'on appelle des cors, ceux qui en ont disent communément qu'ils ont des cors aux pieds: ce sont de petites duretés rondes & calleuses, dont une partie excede en dehors & l'autre est enracinée dans le doigt, qui font de la douleur quand elles sont pressées & plus dans de certains tems que dans d'autres; c'est ce qui fait dire que tous ceux qui en sont incommodés ont un Almanach aux pieds qui leur marque & annonce les changemens de tems.

Des cors aux pieds.

Je viens de vous dire que les femmes qui ne marchoient guéres n'avoient point de durillons à la plante du pied: mais comme elles veulent porter des souliers mignons & pointus qui leur serrent extrêmement les doigts du pied, elles y ont beaucoup de cors qui leur font de la douleur & qu'elles aiment mieux endurer que de se resoudre à porter un soulier mal fait. Les hommes qui ont voulu porter des souliers étroits n'en sont pas plus exempts que les femmes: ceux qui sont chaussés au large ne connoissent pas cette incommodité qui ne vient que pour avoir eu les pieds trop serrés; la preuve en est certaine par les Religieux déchaussés qui n'ont point de cors aux pieds.

Divers remedes à ces incommodités.

Il y a autant de remédes pour les cors qu'il y a de personnes qui en ont, chacun a le sien dont il se sert par préference aux autres; on éprouve ordinairement tous ceux qu'on enseigne, & on s'en tient à celui qu'on croit avoir donné plus de soulagement: mais en general tout ce qui les peut amolir y fait du bien, parce qu'on peut les arracher ou les couper avec plus de facilité, & que c'est leur dureté qui cause de la douleur. La feuille de souci, de galega, ou de quelqu'autre plante, la cire mole, l'emplâtre de mucilage ou de diapalme L. tenus dessus continuellement conviennent fort à l'intention qu'on a de les amollir & d'appaiser la douleur.

Precaution quand on les veut couper.

J'ai vû des gens qui avec leurs ongles arrachoient une partie du cors, au bout de quelque tems quand il avoit repris sa premiere grosseur, ils recommençoient la même chose: j'aimerois mieux le faire couper avec le petit couteau K. par un Chirurgien adroit & stilé dans cette opération qui n'est pas tout-à-fait indifferente; car quand le cors est sur la jointure d'un des doigts, si on en coupoit trop avant on pourroit blesser le tendon extenseur des doigts, & alors il surviendroit des accidens facheux; c'est pourquoi il vaut mieux n'en pas trop couper & le faire plus souvent, que de risquer de toucher ce tendon, ce qui feroit d'une dangereuse consequence. On y met l'emplâtre M. la compresse N. & la petite bande O. pendant quelques jours.

D'un tireur de cors aux pieds.

J'ai vû autrefois un homme à Paris qui se promenant toute la journée dans les rues, disoit sans

cesse (je tire les cors des pieds sans mal ni douleur ;) je ne sçais point s'il exécutoit sa promesse : mais s'il le faisoit on le payoit bien mal ; car il étoit très-mal vêtu & paroissoit fort gueux. Je crois qu'on pouvoit mettre cet homme au rang des arracheurs de dents qui promettent toujours de ne point faire de douleur quoiqu'ils soient persuadés du contraire, c'est pourquoi on dit : *il ment comme un arracheur de dents* ; car s'il avoit eu le talent ou l'adresse d'ôter les cors sans douleur, comme il le disoit, il auroit dû aller en carosse.

Puisque nous sommes à ces grands faiseurs de promesses, je vais en finissant cette Démonstration, vous dire quelque chose de ceux qui ont paru sur les rangs depuis quelque tems, outre ceux dont je vous ai parlé dans le cours de ces Démonstrations ; il y en a encore dix ou douze dont je vais vous faire les portraits.

Caretto merite la premiere place, parce qu'il se faisoit appeller Marquis. C'étoit un Italien, qui après avoir publié un remède merveilleux de sa façon, qu'il vendoit deux louis d'or la goute, voulut traiter Madame la Dauphine, & entreprendre M. le Marechal de Luxembourg, qu'il empêcha de saigner dans une inflammation de poitrine dont ce Marechal mourut ; & parce que lui ayant donné deux onces de diacode, il calma un peu son agitation pendant quelques heures, on disoit qu'il lui falloit élever une statue d'or, mais la mort qui survint fit changer de langage, & lui fit perdre cette haute réputation, où l'avoit élevé un certain nombre de Courtisans, qui imprudemment s'étoient déclarés ses protecteurs.

De deux Capucins empiriques.

Deux Capucins parurent, qui firent dire au Roi qu'ils apportoient des Pays étrangers où ils avoient voyagé, des secrets inconnus aux autres hommes. Le Roi les fit loger au Louvre, & leur

faisoit donner quinze cent livres par an pour faire leurs remedes ; le charme de la nouveauté leur attira tout Paris, ils distribuoient quantité de remédes dont on ne vit point de miracles. Quelque tems après ils se jetterent dans l'Ordre de Cluni, l'un se fit appeller l'Abbé Rousseau, qui aima mieux mourir courageusement que de se laisser saigner, parce qu'il avoit pris le parti de déclamer contre la saignée ; l'autre est M. l'Abbé Aignan qui passoit pour avoir un excellent remede contre la petite vérole qu'il dit très-sûr, soit pour empêcher qu'il ne vienne des pustules, ou qu'on ne soit marqué. Son reméde fut proné d'abord par plusieurs personnes qui le prirent seulement par la crainte d'avoir la petite verole. Cependant depuis quinze mois deux personnes de la premiere qualité ayant eu cette maladie se sont servis du même reméde, ils ont eu un sort assez différent, l'un est M. le Duc de Roquelaure qui en est rechapé, & l'autre M. le Prince d'Epinoi qui en est mort, quoiqu'ils l'ayent pris tous deux avec l'exactitude recommandée par un imprimé que cet Abbé prenoit soin de donner à ses malades.

Du Medecin de Bœufs fameux pour la connoissance des urines.

Le Médecin de Bœufs, (c'est ainsi qu'on appelloit un espéce de Médecin à Seignelay en Bourgogne) prétendoit par l'inspection des urines connoitre toutes sortes de maladies. Les messagers venoient de toutes parts lui aporter des fioles pleines d'urines ; on lui en envoyoit beaucoup de Paris avec de l'argent pour payer la consultation : il faisoit à chacun la réponse comme il le jugeoit à propos, & comme ceux qui disent la bonne avanture en regardant dans la main, il disoit tant de choses, qu'il rencontroit dans quelques-unes. Il suffisoit qu'il eût dit vrai quelquefois pour le croire un oracle. Je l'ai vû à Paris d'où il s'en retourna au plûtôt peu content des Parisiens. Depuis ce voyage les urines ne marchoient plus si fréquem-

ment, peu à peu elles oublierent le chemin, & à l'exemple de Paris on n'y en envoyoit plus gueres, & quelques années après il ne fut plus mention de lui.

Le Pere Guiton, Cordelier, apprit dans un livre de Chimie à faire des remédes, il chercha à les distribuer; ses Superieurs lui permirent de les vendre & d'en garder le profit, pourveu qu'il en fournît gratis à ceux du Convent qui en auroient besoin. Comme il ne manquoit pas d'esprit, & qu'il étoit hardi, il se fit quelques amis qui lui rendirent service dans le dessein qu'il avoit d'entrer dans l'Ordre de Cluni, & peu de tems après on le vit habillé en Abbé. M. le Prince d'Isenghen & plusieurs autres éprouverent ses remedes, mais on sçait avec quel succès. Il continua à faire la Médecine sur le pavé de Paris sous le nom de M. l'Abbé Guiton.

Un Apoticaire du Comtat d'Avignon parut il y a quelques années à Paris avec une pastille de nouvelle invention, c'étoit un secret, à ce qu'il disoit, qui devoit faire sa fortune, il n'étoit point de maladie qui ne dût ceder à l'effet de ce remède. Il obtint le privilège d'en distribuer; il fit afficher par tout Paris, & en vendit beaucoup dans le commencement, parce qu'il les donnoit à cinq sols piece; mais comme cette pastille étoit composée d'un peu de sucre incorporé avec un grain d'arsenic, qui est le plus puissant poison que nous ayons, les effets en furent funestes à quantité de ceux qui en prirent, & d'autant plus que pour faire par exemple, mille pastilles, il prenoit mille grains d'arsenic, qu'il faisoit cuire avec autant de sucre qu'il en falloit pour faire mille pastilles. Mais le partage de cette poudre ne se faisoit pas si exactement, qu'il n'y en eut quelques-unes qui n'en fussent chargées que de très peu, & d'autres de deux grains & plus; ceux à qui étoient é-

chues celles qui avoient le moins de ce poison, en étoient peu incommodés; mais ceux qui prenoient celles où il y avoit plus d'un grain d'arsenic en étoient presque empoisonnés, & trop heureux quand ils en étoient quittes pour des vomissemens jusqu'au sang. Ces cruels effets ont détrompé le Public qui a cessé d'en acheter & d'en prendre.

Le Frere Ange Capucin du Convent du Fauxbourg S. Jacques, avoit été garçon Apoticaire; toute sa science ne consistoit que dans la composition de quelques remédes, & principalement d'un sirop qu'il appelloit mesenterique, & qu'il faisoit prendre à tous ceux qui avoient recours à lui; il donnoit à ce sirop l'esprit de purger avec choix les humeurs qu'il falloit faire sortir: il avoit encore un sel végetal qu'il élevoit au-dessus de tous les remedes de la Médecine. C'étoit un bon homme qui parloit de bonne foi, car il le croyoit comme il le disoit. Avec ces remedes, il passoit pour habile dans son Fauxbourg, de-là sa réputation se répandit dans Paris, & enfin à la Cour, où Madame la Dauphine qui étoit indisposée, le voulut voir sur le recit qu'on lui fit de la bonté de ses remedes: il ne fit point de difficulté de dire aux Médecins les drogues dont ils étoient composés; les Médecins ne s'opposerent point aussi à la résolution que Madame la Dauphine avoit prise de s'en servir. Elle en usa pendant quinze jours, & ne trouvant point de soulagement, elle fit plusieurs questions au Frere Ange, qui le déconcerterent, & elle le congedia. Enfin, il s'en retourna dans son Convent bien chagrin de ce que Madame la Dauphine n'avoit pas eu autant de confiance en ses remédes qu'en avoient les bonnes gens de son quartier.

Du Frere Ange.

De son sirop & de son sel vegetal.

L'Abbé de Belzé étoit un Prêtre Normand qui s'avisa de se dire Médecin: il fut introduit par

L'Histoire de l'Abbé de Belzé.

M. le Maréchal de Bellefons auprès de Madame la Dauphine ; il la purgea vingt-deux fois dans l'espace de deux mois, & dans le tems où il est défendu de faire des remedes aux Dames, il la traitoit à sa mode : il faisoit le Médecin & l'Apoticaire tout ensemble ; il ne consultoit personne, & enfin, après quatre mois il la laissa plus mal qu'elle n'étoit quand il l'avoit entreprise. On lui donna cinq cent pistoles avec son congé. Mademoiselle Besola & Mademoiselle Patrocle, toutes deux femmes de chambre de Madame la Dauphine & ses confidentes, voulant faire leur Cour à leur maîtresse essayerent des remedes de l'Abbé de Belzé : mais elles tomberent en langueur, & eurent un dévoyement continuel, dont elles sont mortes l'une après l'autre peu de tems après Madame la Dauphine.

Sa mauvaise conduite.

Madame la Barriere garde de femmes en couche à Paris, fut proposée à Madame la Dauphine ; on fit venir cette femme, qui pendant quinze jours fit les fomentations & les autres remedes qui sont du ressort des gardes d'accouchées ; mais ces remédes ayant plûtôt échauffé que soulagé, on la renvoya avec deux cent pistoles.

Effet des remedes d'une garde de femmes en couche.

Le sieur du Cerf étoit un Medécin Empirique au moins qui se disoit tel à Paris, ou avec une huile ou essence de gayac dont il faisoit un secret, il devoit rendre les gens immortels ; parce que soit qu'on en prît interieurement, ou qu'on s'en frôtât exterieurement, il n'y avoit point de maladie qui ne dût disparoître aussitôt. Un des Aumôniers de Madame la Dauphine le proposa comme un homme qui la gueriroit infailliblement. Monseigneur voulut le voir, & après l'avoir entendu parler, il fit dire à Madame la Dauphine qu'il ne lui conseilloit pas de se servir de cet homme. Cependant deux mois après, qui étoit le jour du decès de Madame la Dauphine, on le vit paroître, & s'étant fait introduire de nouveau par le même Aumônier, après avoir touché le pouls & le ventre à Madame la Dauphine, il lui dit qu'il en avoit guéri de plus malades qu'elle, & qu'avec un lavement, dans lequel il alloit mettre de son essence, il lui feroit vuider toutes les impuretés dont son ventre étoit farci. Il alla chez M. Riqueur preparer ce lavement : mais quand il revint pour lui faire donner, il la trouva dans les convulsions de l'agonie, & elle mourut deux heures après. Il s'en retourna à Paris, en disant hautement qu'elle ne seroit point morte si elle avoit pû prendre de son remede. Le Public n'a pas profité long-tems de ce rare secret qui devoit immortaliser les hommes ; car lui-même trois mois après reconduisant une personne, il tomba dans son escalier, & s'étant blessé dangereusement, il mourut peu de tems ensuite.

Autre Histoire d'un Empirique.

Le Medécin de Chaudrais a fait autant de bruit, & a été autant à la mode qu'aucun autre qui l'ait précedé. Chaudrais est un petit hameau composé de cinq ou six maisons auprès de Mante ; là s'est trouvé un Paysan d'assez bon sens, qui conseilloit aux autres de se servir tantôt d'une herbe, tantôt d'une racine selon les maux qu'ils avoient, & parce qu'ils se trouvoient bien de ses ordonnances, ils l'honorerent du nom de Médecin, & il ne fut plus connu que sous le nom de Médecin de Chaudrais. Sa reputation se répandit dans sa Province, & vola jusqu'à Paris ; d'où les malades accoururent en foule à Chaudrais, où on fut obligé de faire bâtir des maisons pour se loger. Ceux qui n'avoient que des maladies legeres, guérissoient par l'usage de ses remedes, qui ne consistoient qu'en plantes pulverisées, ou racines desséchées : mais les maladies rebelles & enracinées ne cedoient point à ces remedes. Ce torrent de malades a duré pendant trois ou quatre ans, il s'est dimi-

Le Medecin de Chaudrais.

nué de jour en jour par le peu de secours qu'ils en recevoient, & insensiblement le Médecin de Chaudrais est devenu à rien. On ne peut pas se plaindre de ce bon homme, il ne s'est point donné pour plus qu'il étoit, il n'a point été chercher les malades, il n'a point fait afficher ses remedes, & il n'a point promis plus qu'il ne pouvoit tenir. C'étoit le Public prévenu en sa faveur qui l'avoit élevé, c'est le Public désabusé qui l'abandonne aujourdhui.

De sa destinée.

Il y a environ dix ans qu'il parut à Versailles un homme qui disoit avoir des secrets particuliers, & des purgatifs qui emportoient toutes les maladies de quelque nature qu'elles fussent. Il trouva de la protection auprès de quelques personnes de la premiere qualité, qui le logerent au Cheni, qui vanterent son merite, & qui en parlerent au Roi très-avantageusement. Ce commencement heureux lui attira des pratiques qui n'eurent pas sujet de s'en louer par les mauvais effets que produisirent ses remedes ; mais ce qui le fit échouer en peu de tems, ce fut un purgatif qu'il donna à Mad^e. Durafort Dame d'Atour de Madame, pour une douleur de rhumatisme pour laquelle je l'avois faignée deux jours auparavant. Cette Dame étoit pleine, grosse, & d'une santé à devoir faire l'Epitaphe du monde. Ce purgatif lui causa une diarrhée continuelle avec des douleurs effroyables dans le ventre qui lui faisoient couler le sang tout pur ; elle vuida une espece de boyau de la longueur d'une demi-aulne qui fut examiné par les Medecins & les Chirurgiens de la Cour. On jugea que c'étoit la membrane interne du rectum, & d'une partie du colon, qui s'étoit séparée & déchirée par la violence de ce remede ; & enfin elle mourut après avoir souffert comme une martyre, ce qui fit chasser ce distributeur de remedes avec défenses de plus faire le Medecin.

D'un autre Medecin à secret.

Mauvais succès de son remede.

Le sieur Chambon autrefois Chirurgien de Galeres à Marseille, ensuite Medecin en Pologne où il avoit voyagé, étant à Paris se mit à distribuer des remedes qu'il donnoit à bon marché, mais soit que ce fût un coup du hazard, ou qu'effectivement des gens en eussent été soulagés, il y en eut qui croyant lui avoir obligation de la vie, pronerent par tout son merite personnel & l'excellence de son remede. Ses pratiques augmenterent, on le venoit consulter de toutes parts, il ne pouvoit pas aller voir la moitié de ceux qui le demandoient, & en moins d'un an son nom retentissoit par tout Paris ; mais peu de tems après sa reputation diminua, il fut mis en prison, & on ne parla plus de lui.

Histoire du sieur Chambon.

Le sieur Bouret est le dernier qui ait paru sur la Scène. Il vint il y a environ un an à Versailles avec une composition de pilules qu'il disoit merveilleuse pour toutes sortes de maladies. Quelques personnes de qualité qui en avoient pris, en publioient le merite : on en parla à M. Fagon, qui répondit que si elles étoient aussi bonnes qu'on disoit, il étoit juste que le Roi fit un present au sieur Bouret, afin d'en donner la composition au public. Il fut même présenté au Roi, qui lui ordonna de dire à son premier Medecin de quoi elles étoient composées, & qu'il le recompenseroit ; mais il craignit l'examen d'un esprit aussi éclairé que M. le premier Medecin, il n'exécuta point ce que le Roi lui avoit dit, & il garda son secret. Il s'en repentit bientôt après, & dans le tems qu'il travailloit par le moyen de ses amis à obtenir ce qu'il avoit refusé, il tomba malade à Versailles d'une inflammation du bas ventre ; & comme il étoit fort replet, & qu'il avoit de la fiévre, on lui conseilla de se faire saigner, il n'en voulut rien faire, ni tenter aucun autre remede que de prendre tous les jours de ses pilules qui augmen-

Du sieur Bouret autre Medecin experimental.

terent tellement l'inflammation de ses entrailles, qu'il mourut le quatriéme jour de sa maladie, emportant avec lui son secret dans l'autre monde.

Danger où l'on s'expose en s'abandonnant à des Empyriques.

Ce ne sont pas là tous ceux dont nous pourrions parler, il y en a encore plusieurs autres dont nous ne parlons point, parce qu'il faudroit rendre publiques les intrigues, & les moyens dont ils se sont servis pour obtenir des premiers Medecins la permission d'afficher, de vendre & débiter leurs remedes. Il y a eu de tout tems des Charlatans, il y en a aujourd'hui plus que jamais, & Dieu veuille que le nombre n'en augmente pas pour le salut du public ; mais par le récit fidele que je viens de vous faire de ces dix ou douze personnes à secrets, on doit connoître combien il est dangereux de se livrer entre les mains de tels gens, qui tête baissée entreprennent tout ce qui se présente ; il faut toujours aller à la source. Les Medecins & les Chirurgiens, qui toute leur vie se sont attachés à étudier l'homme & les maladies dont il est attaqué, sont plus capables de les guérir que des gens qui n'ont aucune teinture de ces Sciences.

Il y a encore des Médecins & des Chirurgiens qui pour avoir acquis quelque réputation dans leurs Provinces, se persuadent qu'ils brilleront à Paris ou à la Cour. Ils écoutent des amis qui leur disent, que s'ils étoient connus, ils effaceroient tous ceux qui y sont. Dans cette confiance ils partent, & viennent ici échouer, comme on l'a vû assez de fois, & comme on le voit encore aujourd'hui par quelques exemples. Je vais vous en rapporter trois ou quatre par où je terminerai cette journée ; mais nous ne parlerons que des morts, ou des absens, nous laisserons les autres.

Histoire de M. Rainsant.

M. Rainsant Médecin de Reims, étoit regardé comme l'Hypocrate de la Champagne. Il étoit appellé & consulté dans toutes les rencontres. Il vint à Paris où il commença à voir les malades, mais

celui qui avoit été un héros dans sa Province, fut ici à peine regardé, personne ne se confioit en lui. La Commission de Garde des Médailles du Roi vint à vaquer. M. de Louvoy lui donna cet emploi qui lui convenoit mieux, & qu'il a exercé tant qu'il a vécu, & lorsqu'il est mort, on avoit oublié qu'il eût jamais été Médecin.

M. Pallieux.

M. Pallieux fameux Medecin de Languedoc fut consulté sur la maladie de M. le Marquis de Seignelay par un écrit qu'on lui envoya sur la grande réputation qu'il avoit acquise dans cette Province. Par la réponse qu'il fit, il rendoit la cure de cette maladie si aisée, & il en fit un projet si facile à executer que toute la famille prit la résolution de le faire venir pour la traiter lui-même, & d'autant plus que les Médecins de la Cour en avoient fait un prognostic tout opposé. Il partit dans l'espérance de le guérir, & son remede pour y parvenir, étoit l'usage du lait de femme qu'il lui conseilla aussitôt qu'il fut arrivé. M. Fagon qui eut quelques conférences avec lui, commença de lui faire le plan de la maladie telle qu'elle étoit, & des questions qui ne l'embarassoient pas peu. M. Pallieux répondit seulement qu'il avoit vû de bons effets du lait de femme, & qu'il croyoit qu'il en feroit de même ici. Il ne s'avança pas davantage, & c'est ce qu'il fit de mieux, car il connut bien qu'il avoit affaire à des Médecins éclairés. Enfin le lait n'ayant pas réüssi, il ne dit jamais autre chose, sinon que cela manquant, il ne sçavoit point d'autre remede. Il demanda son congé quelques jours après, & l'ayant obtenu, il partit le plûtôt qu'il pût dans la résolution de ne plus s'exposer à une si rude épreuve.

Du sieur de Saint Donat.

Inéficacité de ses remedes.

Le Sr. de Saint-Donat Chirurgien de Sisteron en Provence, où il étoit estimé & regardé comme très-habile, parut à la Cour il y a dix ou douze ans. Il débuta par Mad^e. la Maréchale de Rochefort, à qui il donna des remedes pour une espèce de coli-

que néphrétique, il en donna encore à quelques autres Dames, il fut quelque tems à la mode, & il goûta le plaisir de la nouveauté ; mais ses remedes ayant échoué contre la maladie de Madᵉ. la Maréchale de Rochefort, & contre beaucoup d'autres, après huit mois de séjour à Paris, il s'y vit autant négligé qu'il y avoit été recherché. Il crut qu'il réussiroit mieux à l'armée qu'auprès des Dames. Il demanda à y aller. Ses amis lui obtinrent le poste qu'il demandoit, & comme il n'y avoit pas un Chirurgien dans les hôpitaux de l'armée qui ne le valût bien, M. l'Intendant de l'armée qui rend un compte fidele de ce qui s'y passe, n'écrivit pas en sa faveur. N'étant pas content, il revint à la fin de la campagne, & prit le parti de s'en retourner à Sisteron, se plaignant du mauvais goût du siécle qui ne lui rendoit pas la justice qu'il croyoit mériter.

Le recit que vous venez d'entendre conduit à la conclusion que nous en devons tirer, qui est qu'il faut que chacun demeure chez soi, & que quand on a été assez heureux pour se distinguer des autres dans un endroit où il ne manque rien des commodités de la vie, il faut y rester & jouir paisiblement de l'état où on se trouve placé. La Faculté de Medecine de Paris est composée de plus de cent Docteurs, tous très-habiles, & la Compagnie de Saint Côme, de plus de deux cent Maîtres Chirurgiens qui tous ont donné des marques de leur habileté par un chef-d'œuvre de vingt-cinq actes, tant sur la théorie que sur la pratique qu'ils ont faits avant que d'être incorporés dans cette célebre Compagnie. Ces deux Corps fertiles en gens doctes & experimentés, ont toujours surpassé tous les autres de l'Europe, & tous ceux qui par un esprit de présomption se sont voulu mesurer avec eux, ont été obligés d'en reconnoître la supériorité.

Fin de la Neuviéme Démonstration.



OPERATIONS DE CHIRURGIE.

DIXIE'ME DEMONSTRATION.

De celles qui se pratiquent sur toutes les parties du corps.

DE L'EXTRACTION des Corps étrangers.

NOUS avons fait, Messieurs, dans les Démonstrations précedentes, toutes les Opérations qui conviennent à chaque partie en particulier, nous allons aujourdhui dans cette dixiéme & derniere, vous montrer celles qui se font sur toutes les parties en général. On avoit coûtume de les mêler avec les Opérations particulieres, mais j'ai cru plus à propos d'en faire une Démonstration séparée, parce que toutes les autres se font trouvées suffisamment remplies : outre que cet ordre

m'a paru plus instructif & plus commode pour les étudians en Chirurgie.

Multitude des opérations générales. Les opérations générales sont en assez grand nombre pour devoir nous occuper plus d'une Démonstration; mais comme je me suis borné au nombre de dix, & que notre sujet ne se pourroit pas conserver plus long-tems, je les renfermerai toutes dans celle-ci, & je n'oublierai pourtant aucune des circonstances qui leur sont essentielles.

Je vais commencer par vous montrer comment il faut tirer ce qui reste assez souvent dans le corps après les combats, comme des morceaux de fléches & de dards, des pointes d'épées, des bales de mousquet, des éclats de bombes & de grenades.

Extraction des armes du tems. Nos premiers Chirurgiens ne nous ont parlé que de fléches, de dards & d'épées, parce que de leur tems on ne se servoit que de ces instrumens dans les actions de guerre; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner s'ils ne nous ont rien dit des canons, des mousquets, des bombes & des grenades: ces instrumens leur étoient inconnus; la fureur des hommes ne les avoit pas encore inventés, & comme s'ils n'avoient pas eu assez de moyens de se tuer les uns les autres, ils ont cru avoir besoin de forger ces dernieres qui exterminent la moitié des hommes.

Quoique les fléches & les dards ne soient plus en usage dans nos Armées, le Chirurgien doit être instruit du moyen de les tirer, parce qu'il peut aller dans les Pays étrangers, où les peuples Barbares s'en servent faute d'autres armes; & il doit sçavoir que les fers de ces instrumens restés dans une playe sont plus difficiles à retirer qu'une bale de mousquet ou éclat de grenades, parce qu'on peut retirer ces derniers de la même playe par où ils sont entrés, & que les autres, à cause de leur figure triangulaire, ne peuvent sortir que par une nouvelle playe opposée à leur entrée,

quand ils sont placés dans des endroits qu'on ne peut ou qu'on ne doit pas dilater.

Les fléches sont envoyées de loin par le moyen d'un arc, les dards sont lancés de près avec la main. Quand quelqu'un est blessé de l'un ou de l'autre de ces instrumens, il faut tâcher de l'arracher de l'endroit où il est enfoncé; mais par les efforts qu'on fait pour l'avoir, ou la fléche se romp, ou le fer du dard se sépare du bout du bâton auquel il étoit attaché, parce que ces fers sont faits d'une maniere qu'ils ne peuvent pas ordinairement revenir par le même endroit par où ils sont entrés. C'est au Chirurgien à connoître s'il les peut avoir par la playe, & alors il la faut dilater avec le bistouri A. sans quoi il ne pourroit pas y réussir; ou s'il doit avoir ce corps étranger par la partie opposite, alors il faut y faire une nouvelle playe, & le pousser dehors par le moyen de cet impulsoir B. la playe étant suffisamment dilatée. Quand c'est dans un bras ou dans une cuisse, il ne faut point balancer à le faire passer de part en part; ensuite on passe dans la playe un séton qui contribue à sa guérison plus promptement que si on l'avoit retiré par la playe. Raison de dilater la playe.

Quand un dard est enfoncé dans la poitrine ou dans le ventre, il n'est pas aisé de le retirer: si le blessé se contentoit de le soutenir & d'attendre qu'il ait un Chirurgien pour le panser, en dilatant la playe il pourroit le faire sortir doucement; mais par l'impatience du blessé qui se retourne de tous côtés de ce corps étranger pour l'avoir, il se fait une dilatation de ces parties, qui fait que ces playes deviennent mortelles. Dans une repetition d'un Carousel à Versailles, un garçon fut blessé d'un dard qu'on lançoit sur une Meduse: un Chirurgien dilata aussitôt la playe & retira le dard, il en guérit en peu de tems. Difficulté d'extraire du dedans des cavités.

On accuse les Sauvages d'empoisonner le fer

de leurs fléches, & on dit que dans des combats il y en a eu qui se sont servis de bales empoisonnées : je crois les sauvages capables de le faire ; mais je ne crois pas qu'il y ait d'autres hommes assez méchans pour pousser leur rage jusqu'à ce point. Si le Chirurgien soupçonnoit par la playe & par les accidens, qu'il y eût du poison, il faudroit donner des cordiaux & panser la playe avec un onguent fait avec la thériaque, la thérebentine & l'huile de millepertuis.

Extraction d'une pointe d'épée.

Il arrive souvent que la pointe d'une épée se casse quand elle a trouvé un os qui lui a resisté. Si on peut avoir l'épée cassée, le Chirurgien se la fait représenter pour juger de la quantité qui est restée : si c'est après un combat, il faut qu'il en juge sans ce secours. S'il sent le morceau de l'épée avec la sonde, il faut commencer par dilater la playe, & avec des pincettes tâcher de le retirer ; s'il est fiché dans un os, il faut avec des pinces faites en bec de corbin, le prendre & le faire sortir en droite ligne, de peur qu'il ne touche à quelque vaisseau ou à quelque nerf en le retirant : quand le corps étranger est sorti, on panse la playe selon la méthode ordinaire. (a)

(a) Le Chirurgien doit souvent tirer de son genie seul les moyens d'extraire les corps étrangers arrêtés ou enclavés dans une partie. On raportera à ce sujet une observation fort curieuse.

* V. l'ext. d'une Séance publ. de l'Acad. de Chirurgie. Mercure de Juin 1713.

„ Un homme âgé de 27. ans, ayant reçu un violent coup „ de couteau sur la partie antérieure de la quatrieme des „ vraies côtes, fut pansé très-simplement pendant les „ trois premiers jours ; mais une toux extraordinaire & „ un crachement de sang abondant étant survenus, on „ eut recours à M. Gerard. Il reconnut que les acci- „ dens dépendoient de la presence d'une portion de la „ lame du couteau qui traversoit la côte, & dont la „ pointe excedoit d'environ six lignes dans la cavité de „ la poitrine. Ce corps étranger debordoit si peu l'exte- „ rieur de la côte, & y étoit tellement fixé, qu'il ne „ fut pas possible de le tirer avec differentes pincettes.

Invention de la poudre à canon.

Depuis quelques siécles il est sorti des enfers un monstre habillé en moine, qui travaillant à la Chymie, a trouvé une composition de salpêtre & de souffre qu'on appelle de la poudre à canon. Cette invention diabolique a fait que l'homme a fabriqué des armes à feu de toute espece ; & non content de pistolets, de fusils & de mousquets qui ne tuent les hommes qu'un à un, il s'est avisé de forger des canons capables d'en tuer dix ou douze à la fois & de détruire & d'abattre les

„ ou tenailles, ni même de l'ébranler au moyen des ci- „ seaux & du marteau de plomb ; & quoique dans un „ cas aussi pressant, il semble qu'on n'eut d'autre parti à „ prendre que de scier ou de couper la côte : M. Gerard „ crut avant d'en venir à cette extrêmité, devoir tenter „ de dégager ce corps étranger, en le poussant de de- „ dans en dehors.

„ Dans ce dessein il alla choisir un dé, dont les Tail- „ leurs se servent pour coudre, il en prit par préference „ un de fer, un peu épais & fermé par le bout, il y fit „ creuser une petite goutiere pour y mieux fixer la poin- „ te du couteau, & ayant suffisamment assujetti ce dé „ sur son doigt index, il porta ce doigt ainsi armé dans „ la cavité de la poitrine, & réussit par ce moyen à „ chasser le morceau de couteau, en le poussant avec „ force de dedans en dehors.

„ Ayant tiré le corps étranger, il quitta le dé & remit „ le doigt index à nud dans la poitrine, pour examiner si „ le couteau en traversant la côte ne l'auroit point fait „ éclater en dedans, il trouva un éclat capable de pi- „ quer, & qui tenoit trop fortement au corps de la côte „ pour qu'on pût l'en separer entierement, il prit donc „ le parti de l'en raprocher, & pour le tenir au niveau „ de la côte, il se servit du doigt qui étoit dans la poi- „ trine pour conduire une aiguille courbe enfilée d'un „ fil ciré. Il fit sortir cette aiguille au-dessus de la côte, „ qui par ce moyen se trouva embarrassée par le fil en „ dehors de la poitrine sur une compresse épaisse d'un „ pouce, & serra assez le nœud pour appliquer exacte- „ ment & remettre au niveau l'esquille saillante.

„ On sent aisément que l'effet d'une manœuvre aussi „ ingenieuse a dû être non-seulement la cessation des „ accidens, mais encore une prompte guérison.

remparts qu'il avoit élevé pour sa sureté : & depuis dix ans il a encore paru à la Cour un autre Moine, qui a cru qu'il ne suffisoit pas d'extermiñer dix hommes avec un boulet de canon ; mais qu'il falloit en tuer au moins trente ; c'est pourquoi il est venu exprès pour en produire une nouvelle fabrique, composée de trois canons joints ensemble, qui chacun chargé d'un boulet, tirent en même-tems qu'on a mis le feu à leur lumiére commune.

Des Bales de mousquet restées dans le corps.

On charge les fusils, les mousquets & les carabines avec des bales de toutes sortes de calibres ou de grosseur, suivant le diametre du canon : ces bales de plomb quand le coup a été tiré de près, passent au travers du corps ou du bras ou d'une jambe, à moins qu'elles n'ayent trouvé quelque os qui les ait arrêtées. Mais quand elles viennent de loin, étant à la fin de leur portée elles demeurent dans les endroits du corps où elles sont entrées ; c'est pour lors que le Chirurgien doit travailler à les retirer, car tant que le corps étranger sera dans la playe, il n'est pas dans son pouvoir de la guérir, parce qu'il est un obstacle à sa reunion, qui est la fin qu'on se propose dans la guérison de toutes les playes.

Il ne faut pas néanmoins prendre à la lettre, ce que je dis, je sçai qu'il y en a qui ont guéri quoique la bale soit demeurée dans la playe : mais cela arrive si rarement, que prenant ce qui arrive le plus souvent comme une regle générale, nous pouvons dire que tous les corps étrangers restés dans les playes empechent qu'elles ne guérissent, & qu'il faut employer tous les moyens que la Chirurgie nous présente pour les avoir au plûtôt ; car si on différe, la partie se tumefie, & on a beaucoup plus de peine que si on s'y étoit pris peu de tems après qu'on a été blessé : il faut donc avant que de poser le premier appareil, retirer le corps

étranger, à moins qu'on n'y trouve de grandes difficultés, ou que le Chirurgien n'ait pas pour lors les instrumens nécessaires.

La Chirurgie secondée des préceptes généraux nous montre comment il faut sortir les corps étrangers, & elle a inventé plusieurs instrumens de differentes espéces pour les retirer. Il faut que le Chirurgien soit instruit des unes & des autres; mais particulierement ceux qui sont destinés pour les Armées, & sur-tout dans ce tems-ci plus que dans aucun autre, où il y a tous les jours des occasions de pratiquer cette Operation, par le grand nombre de combats & de sieges où tant de généreux François exposent leur vie pour le service & la gloire du Roi. Mais quelque instruction qu'un Chirurgien ait prise dans les écoles, il en apprend encore plus dans les Armées, & il faut souvent qu'il compte plus sur son genie que sur ce qu'on lui a dit, parce qu'il y a tant de playes differentes & si extraordinaires, qu'il ne peut être guidé pour lors, que par son bon sens & son industrie.

Le Chirurgien doit être inventif.

La premiere chose que le Chirurgien doit faire, c'est de s'informer de la distance qu'il y avoit entre les combattans pour juger de la profondeur de la bale ; il faut aussi qu'il fasse mettre le blessé dans la même situation qu'il étoit, afin de pouvoir conduire la sonde par le même chemin que la bale a fait, il faut ensuite porter la main à la partie opposée, pour voir si on ne sentira point la bale ; car souvent après avoir traversé la partie, elle s'arrête sous la peau qu'elle aura poussée seulement, n'ayant plus eu assez de force pour la percer. Si on la sent à la partie opposée à son entrée, il faut avec un bistouri C. faire sur cette bale une incision proportionnée à sa grosseur, & avec une petite tenette D. la faire sortir. On donne à l'entrée de la playe deux petits coups de bistouri, l'un en-haut & l'autre en-bas pour changer

Les choses dont il faut qu'il s'informe.

sa figure en longitudinale , on passe un séton au travers de la playe , & on la panse en la maniere accoutumée.

Si la bale est restée dans les chairs , & qu'on la sente avec la sonde il faut commencer par dilater la playe , sans quoi on ne pourroit pas la faire revenir par le même chemin. Cette dilatation est encore nécessaire pour introduire l'instrument avec lequel on la doit tirer en dehors. De ces instrumens il y en a de plusieurs espéces qu'on appelle des tire-bales : en voici douze de differentes figures , que j'ai fait graver sur la planche qui est à la tête de cette Démonstration.

Divers instrumens pour l'extraction. 1. Le dilatatoire. Le premier est un dilatatoire E. qui sert à deux fins : qui sont , 1°. de dilater & d'élargir la playe , tant pour voir ce qui est au fond , que pour donner lieu à quelque autre instrument de prendre & de faire sortir le corps étranger avec plus de facilité : 2°. de servir lui-même de tire-bale , car il la peut prendre , la serrer & la conduire dehors sans le secours d'aucun autre instrument ; avec cette différence qu'aux autres tire-bales , il faut serrer les deux branches qui sont hors de la playe , & qu'à celui-ci il faut les écarter.

2. Le tire-bale à cueillere. La seconde est un tire-bale à cuillére F. ainsi appellé , parce qu'il en a la figure ; cet instrument a un manche , afin de le tenir avec plus de fermeté , il est long pour aller jusqu'au corps étranger , & ayant fait entrer la bale dans la cavité qui est un peu recourbée , on la conduit dehors en lui faisant faire ce chemin sans trop se presser.

3. à anneau. Le troisiéme est le tire-bale à anneau G. qui a ce nom , parce que le bout qui va chercher la bale est rond , & fait comme un anneau : c'est lui qui embrasse la bale , & qui quand on le retire l'amene dehors avec la même facilité qu'elle y est entrée.

4. à crochet moussé. La quatrieme est un tire-bale à crochet moussé

H. qui ayant accroché la bale la conduit dehors ; il est long pour aller jusqu'à la bale , & emmanché pour s'en servir avec plus de commodité.

Le cinquiéme est un tire-bale à crochet fendu I. 5. à crochet fendu. dont les pointes sont moussées , pour ne point blesser de parties : il peut servir pour tirer & accrocher les morceaux de la chemise ou du vêtement que les bales font presque toujours entrer avec elles jusqu'au fond des playes.

Le sixiéme est un instrument appellé bec de 6. Bec de corbin K. dont les branches qui entrent dans la corbin. playe pour chercher les corps étrangers sont très-longues pour pouvoir s'en servir en toutes sortes d'occasions.

Le septiéme est nommé le bec de grue L. parce 7. de grue. qu'il lui ressemble , il a un ressort pour le dilater quand il est entré dans la playe , afin de pouvoir charger la bale facilement & la retirer ensuite.

Le huitiéme s'appelle bec de canne M. ou bec 8. de canne. large : ses extrémités sont dentelées , afin de tenir la bale ferme & arrêtée , de sorte qu'elle ne puisse pas s'échaper.

Le neuviéme est un bec de canne à visse N. qui 9. de canne par le moyen de cette visse , serre tellement la bale à visse. quand elle est chargée , qu'il faut qu'elle sorte avec l'instrument.

Le dixiéme est appellé bec de lezard O. à cause 10. de lé- de la ressemblance qu'il a avec la tête d'un lezard : zard. il n'y a que son extrémité qui s'ouvre par le moyen d'un ressort qu'on pousse & qui se ferme en retirant le même ressort qui est renfermé dans une canule creusée dans le corps de l'instrument. 11. Al-

L'onziéme est un instrument auquel on a donné phonsin. le nom d'Alphonsin P. parce qu'il a été inventé par Alphonse Ferrier , Médecin de Naples : il est composé de trois branches , qu'on serre par le moyen d'un anneau qui les embrasse ; l'instru-

ment ainsi serré est introduit dans la playe jusques sur la bale, & retirant pour lors l'anneau vers le manche, ces branches s'écartent & saisissent le corps étranger; on repousse ensuite l'anneau, qui en resserrant ces trois branches, enferme si bien la bale qu'elle ne peut manquer de sortir avec l'instrument.

12. La tariere. Le douziéme est la tariere ou tirefond Q dont la pointe est une petite visse qu'on fait entrer dans la bale en la tournant, par le moyen d'un écrou conduit dans une canule qui est dans toute la longueur de l'instrument: il est particulier pour les bales qui sont enchassées dans les os, car il ne convient pas à celles qui sont dans les chairs, parce qu'il faut qu'elles soient appuyées, afin que la visse puisse faire son trou dans les bales.

De tous ces instrumens on ne peut point prescrire celui auquel on doit donner la préference, ils ont tous leur utilité particuliére selon les différentes parties dont on doit tirer les bales, c'est au Chirurgien de faire choix de celui qui lui convient le mieux, après avoir reconnu la nature du corps étranger & l'endroit où il est.

Ces instrumens ne suffisent pas toujours. Quoique la Chirurgie soit fertile en instrumens par le grand nombre qu'elle nous en présente, il se trouve néanmoins des occasions où ils nous sont de peu de secours; il faut alors que le Chirurgien en invente de nouveaux, qu'il en fasse des modéles pour les faire faire par le coutelier, de la grandeur & de la figure qui peut être capable de tirer les bales de quelque endroit du corps où elles soient entrées; car il ne faut point qu'un Chirurgien se rebute & qu'il renonce à les avoir, à moins d'une impossibilité absolue.

Nécessité de faire promtement l'extraction. On ne doit pas seulement entreprendre de tirer une bale ou un autre corps étranger, mais on le doit faire au plûtôt: on trouve dans les blessés beaucoup plus de soumission dans le premier ap-

pareil que dans la suite du pansement, ils se laissent faire pour lors toutes les incisions que le Chirurgien trouve à propos. J'ai vû dans les armées des soldats, qui non-seulement ne faisoient pas un cri, mais qui ne sourcilloient pas, quelque douleur qu'on leur fît ou pour avoir une bale & un éclat de grenades, ou pour leur faire les incisions nécessaires: il faut donc que le Chirurgien profite de cette disposition, parce qu'il arrive souvent que le lendemain ou un autre jour, on ne les trouve plus dans la même resignation à la volonté de leur Chirurgien.

Le retardement peut être encore préjudiciable sur la facilité d'avoir la bale. Immédiatement après la blessure, en suivant son chemin on peut la trouver aisément; mais si le blessé a marché ou agi, elle peut avoir changé de place; & si elle est dans un bras ou dans une cuisse, par son propre poids elle peut descendre, & alors on est obligé de faire de plus grandes incisions, qui peuvent même devenir inutiles quand elle a trouvé un espace entre deux muscles pour se glisser. Danger du retardement

Il y a encore une troisiéme raison qui ne permet pas au Chirurgien de différer, c'est que le premier jour la partie n'étant point encore enflée, on peut plus facilement découvrir le corps étranger & le faire sortir sans beaucoup de peine; mais lorsqu'on attend au lendemain ou à un autre jour, on la trouve tellement tumefiée par la fluxion qui s'est jettée dessus, qu'on a de la peine à suivre la trace qu'elle a faite, parce que l'entrée s'est retrecie, & les chairs se sont boursouflées; si on ne peut pas se dispenser de faire quelques incisions, elles sont pour lors beaucoup plus douloureuses qu'elles n'auroient été dans le premier appareil.

C'est un abus de croire qu'il y ait des médicamens capables d'attirer les corps étrangers: il y a

néanmoins des Auteurs qui en font de deux sortes ; ils disent qu'il y en a qui agissent par une qualité manifeste ; d'autres par une qualité occulte : les premiers sont la poix, le galbanum & plusieurs autres gommes ; les seconds sont l'ambre jaune, l'aimant, & quelques autres. Un bon Chirurgien ne doit attendre aucun secours de ces médicamens, il doit avoir plus de foi aux instrumens qu'à toutes les drogues de la Pharmacie.

Il ne faut point attendre la supuration.

On trouve des Chirurgiens qui sans trop s'embarrasser, attendent la sortie de la bale par les accidens qui surviennent aux playes d'arquebusades ; ils prétendent même avoir beaucoup fait quand ils y ont mis du levain, de la fiente de pigeons & d'autres remedes pourrissans qui y procurent une grande supuration ou un abscès, dans le dessein que le pus entraînera avec lui la bale en lui traçant le chemin par où elle doit sortir. Ce moyen me paroit dangereux, puisqu'il ne se fait point d'abscès sans de violentes douleurs qui causent la fiévre & qui rendent la cure longue & difficile, & qu'on ne peut l'espérer sans faire des ouvertures pour donner issue à la matiere & au corps étranger : c'est pourquoi il faut éviter cette pratique qui ne peut être suivie que par des Chirurgiens timides qui ont plus de crainte en faisant des incisions, que le malade n'en a en les souffrant.

Observation

Lorsqu'on a tiré une bale on n'a pas quelquefois tout fait, les soldats en chargeant leurs mousquets y en mettent souvent deux ou trois : j'en ai vû qui ayant des bales d'un trop gros calibre les coupoient en quatre, & qui mettoient ces quatre quartiers dans leurs fusils, c'est la raison pourquoi il faut examiner s'il y en a plusieurs, avant que de panser le blessé. Un Officier Suisse fut blessé à l'attaque de la Citadelle de Cambray d'un coup de mousquet à la partie anterieure & moyenne de la cuisse. Le Chirurgien ayant senti à la partie posté-

rieure une bale qui n'avoit pas percé la peau, il fit une petite incision sur cette bale qu'il tira par cet endroit ; il crut n'y ayant qu'une entrée, qu'il n'y avoit qu'une bale, mais il y en avoit deux, dont l'une ayant rencontré le femur, n'avoit pas percé comme la premiere, cette derniere bale tomba peu à peu au bas de la cuisse, & elle ne sortit que six mois après par un abscès qui se fit au genou.

Corps étrangers qu'on doit ôter après les bales.

Toutes les bales ôtées, il reste encore des corps étrangers qu'il faut avoir, ce sont des morceaux de l'habit & de la chemise que les bales emportent & poussent devant elles jusqu'au fond des playes. En examinant l'habit du blessé, si on en trouve une piéce emportée de la figure de la bale, on est sûr qu'elle est dans la playe ; c'est-pourquoi il en faut faire l'extraction promptement, sans quoi il seroit impossible de guérir, comme il arriva à M. de Ponti qui fut blessé en Irlande au Siege de Londonderi d'un coup de mousquet qui avoit porté un morceau de son justeaucorps dans la playe. La bale ayant été tirée on ne sçavoit à quoi attribuer le retardement de sa guérison, il se faisoit de tems en tems des abscès qui épuisant ses forces, l'avoient mis dans une maigreur effroyable, lorsqu'il arriva un Chirurgien de France qui fit de nouvelles incisions, qui tira la piece d'étoffe qui faisoit tous les désordres, & qui le guérit en peu de tems.

En chargeant un fusil on met sur la poudre un tampon de papier, & la bale par dessus. Dans un coup tiré de près, la bale aura passé à travers la partie, & le tampon qui l'aura suivie, peut être demeuré dans la playe ; c'est une circonstance sur laquelle le Chirurgien doit faire attention, parce que ce fait est arrivé très-souvent, & qu'il seroit impossible de guérir tant que ce corps étranger seroit dans la playe, & il faut non-seulement ôter tout ce qui est venu de dehors, mais encore les esquilles d'os qui quand elles sont séparées, pi-

quent les chairs, font de la douleur, irritent la playe & en empêchent la réunion.

L'hémorragie est rare aux playes de feu.

Aux playes de feu il sort peu de sang, & il est rare qu'il arrive une hemorragie, parce que la bale brulant (*a*) ce qu'elle touche, y fait un escarre qui empêche que le sang ne s'écoule, quand même elle auroit touché quelque vaisseau : mais l'escarre venant à tomber, il se fait quelquefois des hémorragies qui feroient périr le blessé, si le Chirurgien ne les arrêtoit promptement, c'est-pourquoi il doit être sur ses gardes & ne rien assurer avant que les escarres soient entierement séparées, qui proche des gros vaisseaux sont d'une dangereuse conséquence.

Les dépôts y sont grands.

Les fluxions & les dépôts sur des parties blessées d'armes à feu, sont toujours plus grands que sur les playes faites par des instrumens tranchans. Ces derniers ne font que couper & séparer les parties ; mais les autres en rompant & déchirant les fibres d'un muscle, y causent un tiraillement qui oblige les humeurs de tomber dessus & de faire

(*a*) On croyoit autrefois qu'une bale de fusil bruloit, mais plusieurs experiences ont désabusé de cette opinion. Elle dechire les parties, elle les contond, elle les tiraille plus ou moins à proportion de leur resistance, elle ne cause point d'hemorragie, à moins qu'elle ne rencontre quelque gros vaisseau, parce qu'en déchirant ceux qui ne sont pas considerables, elle en raproche assez les parois pour que le sang ne puisse pas couler. Le dechirement des vaisseaux forme un escarre qui arrête bientôt la circulation du sang, ce qui occasionne aux enxirons de la playe un engorgement & un gonflement, ausquels la rupture de plusieurs petits vaisseaux causée par le tiraillement des parties contribue beaucoup. Le noir, le bleu & les autres differentes couleurs qu'on voit aux environs de la playe ne sont pas des marques de brûlure, mais d'épanchement de sang dans l'interieur de la partie blessée. Ainsi il faut regarder les blessures faites par les armes à feu comme des playes compliquées d'apostêmes. C'est ce que l'Auteur donne à entendre, lorsqu'il dit que les dépots y sont grands.

des abscès qui rendent la cure très-difficile. Il ne faut donc pas prétendre guérir un coup de mousquet aussitôt qu'un coup d'épée, & il faut être attentif sur les accidens qui y surviennent qui sont toujours très-fâcheux.

Extraction d'une bale engagée dans un os.

Si une bale étoit enfoncée dans un os, il faudroit essayer de la tirer avec un tirefond ou une tariere ; mais si elle étoit enclavée si fortement qu'on ne pût pas l'avoir, il faudroit plûtôt la laisser que de tourmenter le blessé en faisant des efforts trop violens ; il faudroit pour lors attendre l'exfoliation de l'os, parce que ce qui en a été touché venant à se séparer, entraîne la bale avec lui.

Des bales qui glissent le long de l'os.

Si un os est à plomb lorsqu'il vient à être frapé d'une bale, il en arrête le coup ; mais s'il est panché, elle coule le long de l'os, de maniere qu'elle monte ou descend suivant la pente qu'elle trouve à l'os en le frapant, nous en avons vû deux exemples funestes, l'un à M. le Prince de Rohan blessé au genou, dont la bale se coula en montant le long du femur ; l'autre en M. de Saint-Mars qui avoit le coup au pied, & dont la bale monta le long du tibia, ils en sont morts tous deux, & quoique les Chirurgiens ayent apporté tous leurs soins pour les en garantir, on leur en a imputé la cause pour n'avoir pas cherché ces bales dans les endroits où on les a trouvées après leur mort.

D'un coup de bale à la tête.

A ceux dont le crane a été frapé par une bale il s'y fait un étonnement de cerveau. Le nombre de ceux qui en meurent est plus grand que de ceux qui en réchapent, parce que la commotion fait toujours extravaser le sang des petites venules qui dans cette partie sont très-délicates ; il n'y a que le trépan qui puisse donner issue à ce sang, & par conséquent qui puisse garantir de la mort ; c'est-pourquoi pour peu que le crane ait été touché & découvert par la bale, il faut trépaner, & quoi-

que je vous dise que ces sortes de playes soient très-périlleuses, nous avons des exemples de plusieurs qui en sont guéris.

Des playes des éclats de grenades.

Il y a encore des éclats de bombes & de grenades qui font des désordres épouventables, en tuant ou blessant tous ceux qu'ils frapent. Je ne vous parlerai point des éclats de Bombes, parce que ceux qui en sont blessés n'ont pas besoin d'être pansés ; la mort suit de si près ces sortes de playes que la Chirurgie ne peut leur être d'aucun secours. Mais pour ceux de grenade j'en ai pansé beaucoup, & j'en ai tiré des éclats qui se fichent dans toutes les parties du corps, excepté de la tête dont tous ceux qui en sont frapés meurent par le grand fracas qu'elles font au crane & par l'ébranlement qu'elles causent au cerveau qui en demeure étourdi & assoupi, comme s'il avoit été frapé d'un coup de massue.

La grenade en crevant se casse en plusieurs morceaux dont les éclats entrent dans les chairs plus ou moins selon qu'ils sont petits ou gros, ou selon qu'on est éloigné de l'endroit où elle a crevé. Au Siége de Cambray j'en tirai un de la grandeur de la paume de la main, qui étoit entré si avant dans la fesse d'un Officier qu'on ne le voyoit point. M. Bessiere m'a dit en avoir vû qui s'étoit placé dans le scrotum ; mais enfin en quelque partie qu'il soit, il faut en délivrer le blessé au plûtôt, ce qui demande des incisions qu'on ne peut pas prescrire ici, & que le Chirurgien fera selon la situation de la playe & la nature du corps étranger.

Des boulets de canon.

On ne met point les boulets de canon au nombre des corps étrangers dont on doive faire l'extraction, ils envoyent au tombeau tous ceux qu'ils touchent, & il n'y a point d'exemples qu'il en soit demeuré dans le corps de quelqu'un qui ait eu besoin d'un Chirurgien : c'est une espece de bonheur à ceux qui se trouvent dans son chemin, quand il

ne leur emporte qu'un bras ou une jambe ; nous avons parlé de ces sortes de playes hier en faisant l'amputation.

Précautions pour le pansement.

Une bale ou un autre corps étranger étant retiré, il faut avant que de panser la playe avoir égard à deux ou trois circonstances, qui sont, 1°. de changer la figure ronde de la playe en une longitudinale par deux coups de bistouri R. qu'on donne l'un en-haut & l autre en-bas, selon la rectitude des fibres des muscles : 2°. de faire un égoût à la playe en la grandissant en-bas, afin que le pus puisse s'écouler facilement, & qu'on ne soit point obligé de la faire par la suite : 3°. de passer une aiguille S. enfilée du seton T. dans la playe si elle traverse la partie, afin d'y pouvoir porter les remedes avec facilité.

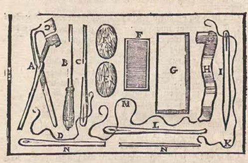
Eau d'Arquebusade.

On se sert dans les commencemens d'un digestif pour aider à la séparation des escarres ; mais il faut qu'il soit animé, & non pas si pourrissant que celui dont on se sert aux playes contuses, afin de ne pas procurer une trop grande suppuration. Quand les escarres sont tombées, on supprime le digestif ; on travaille à dessécher la playe avec de l'eau vulneraire, qui est excellente à ces sortes de playes, & à laquelle pour cette raison on a donné le nom d'eau d'Arquebusade.

Pansement de la playe.

Le Chirurgien met cette tente de charpie V. dans la playe quand il y a une nécessité qui le demande, & il ne s'en sert point du tout quand il y a passé un séton : on met sur la playe un plumaceau X. plat, couvert du digestif, puis un emplatre Y. & une compresse Z. trempée dans l'eau-de-vie ou du vin aromatique, & on finit par la bande *a* ou par un bandage unissant fait avec cette bande *b* roulée à deux chefs : on continue ensuite le pansement de la maniére que la bonne Chirurgie l'ordonne.

FIG. LIII. POUR L'APPLICATION DU SETON.



LE ſéton eſt une opération de Chirurgie qui fait deux trous à la peau par le moyen d'une groſſe aiguille enfilée : ce nom de ſéton eſt dérivé du mot latin *ſeta*, qui veut dire ſoye de cochon, parce que les premiers Chirurgiens s'en ſervoient pour la paſſer à travers les deux playes faites par l'aiguille.

Différentes manieres du ſéton.

Ceux qui ont ſuccedé aux inventeurs de cette opération ont prétendu avoir mieux rencontré en ſe ſervant du crin de cheval, parce qu'il eſt plus long & par conſéquent plus commode. Les ſucceſſeurs de ceux-ci ont ſuprimé le crin, diſant qu'il étoit trop dur dans une playe, qu'il ne facilitoit pas aſſez la filtration des humeurs qui eſt la fin qu'on ſe propoſe : ils ont mis à ſa place une méche de cotton comme plus douce & plus capable d'exécuter leur intention. Et enfin il s'eſt trouvé d'autres Chirurgiens qui ont fait le procès à la méche de cotton, prétendant qu'il a de petites pointes qui picotant ſans ceſſe la playe, la fatiguent & l'incommodent, & ils veulent qu'on ſe ſerve de

fil de lin retors, qui n'ait pas encore paſſé la leſſive.

Endroits où on l'aplique.

Le ſéton ſe peut appliquer en toutes les parties du corps ; mais celles où nos Anciens l'appliquoient ordinairement étoient à la nuque du cou, dont ils eſperoient des avantages conſidérables : ils le croyoient excellent pour le mal caduc, pour les hydrocephales & pour toutes les fluxions ſur toutes les parties du viſage, & Fabricius Hildanus dit en avoir fait des guériſons qui peuvent paſſer pour des miracles.

Maniere ancienne de percer la peau pour le ſéton.

On ſe ſervoit anciennement du fer ardent pour percer la peau, & voici comment on s'y prenoit. On faiſoit aſſeoir le malade ſur un ſiége ſans dos, on lui faiſoit pancher la tête un peu en arriere, afin de pouvoir pincer la peau du cou, on la mettoit entre les deux platines de cette tenaille A. faite en forme de gofrier, & percées pour y faire paſſer l'aiguille : en tenant ainſi de la main gauche la peau ſerrée dans les tenailles, on prenoit de la droite un cautére actuel B. tout rouge qu'on fouroit dans les trous de la tenaille, & qui par ce moyen faiſoit deux trous à la peau. Le cautére actuel ayant ſuffiſamment aggrandi les trous, on le retiroit, & l'ayant donné à un ſerviteur, on prenoit de la même main une groſſe aiguille C. faite comme des carlets de Cordonniers, enfilée d'une méche D. & on la paſſoit par des trous avant que de lâcher la tenaille. La méche paſſée on ôtoit la tenaille & l'aiguille, laiſſant la méche dans les playes après l'avoir imbibée d'un médicament fait avec l'huile & le jaune d'œuf pour aider à la ſéparation des eſcarres : on mettoit ſur ces playes un des plumaceaux E. E. trempée dans le même remede, puis l'emplâtre F. la compreſſe G. & la bande H. avec laquelle on faiſoit le bandage circulaire autour de la tête, on tiroit tous les jours un peu de la même méche pour conduire du nouveau médicament dans les playes ; après

Panſement de la playe.

la chute des escarres, on continuoit ce changement de place à la méche, & quand elle étoit usée on en attachoit une autre à son bout pour la renouveller, & cela tant qu'on jugeoit la distilation des humeurs nécessaire pour la guérison des maladies qui avoient obligé de l'appliquer.

Inutilité du séton.

Il y a eu de la contestation entre les partisans de cette opération, sçavoir si on devoit pincer la peau en long ou en travers; c'est-à-dire, si les deux trous devoient être à côté l'un de l'autre, ou l'un au-dessus de l'autre: c'est un fait d'une si petite conséquence qu'il ne merite pas qu'on s'y arrête, d'autant plus que cette opération ne se pratique plus aujourdhui. Quand il y a une necessité de donner un égoût à ces humeurs qui font toutes ces maladies de la tête, nous appliquons une pierre à cautére dans la fossette du cou & par ce moyen nous leur donnons issue, & se filtrant sans cesse, ces maladies se guérissent aussi bien que par le séton.

Les Italiens ont été grands amateurs de cette opération, mais il m'a paru qu'ils sont beaucoup revenus de cette opinion; car étant en Italie j'en ai vû beaucoup qui portoient des cautéres aux bras. Le séton n'est pas seulement cruel dans son application; mais il est encore fort embarrassant dans ses suites: le cautére ne demande point tant de préparatifs, il fait moins de douleur en le posant, on le panse avec plus de commodité, & on en reçoit les mêmes utilités; ce n'est donc pas sans raison que les Italiens & les François l'ont substitué à la place du séton.

Enfin, s'il se trouvoit quelqu'un tellement prévenu en faveur du séton qu'il le preferât au cautére, je conseillerois pour lors au Chirurgien de ne se point servir ni de la tenaille, ni du fer ardent, mais seulement de cette aiguille I. large & tranchante enfilée de ce cordonnet K. & de la passer à travers

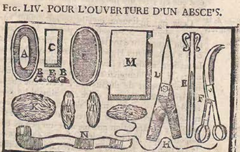
travers la peau de la nuque du cou en la pinçant seulement avec les doigts de la main gauche: de cette maniere cette opération se fait en un moment, il n'y a point d'escarres à tomber, & le malade en reçoit les mêmes utilités.

Usage de la Bandelette.

On entend encore par ce mot de seton une petite bandelette de linge fort étroite; qu'on passe avec le secours d'une aiguille à travers des playes qui ont une entrée & une sortie; je vous ai dit tantôt qu'il en falloit passer un dans les plaies dont on avoit tiré les bales ou les autres corps étrangers par la partie opposite.

On prend cette aiguille à séton L. qui est mousse, par le bout pour ne point blesser, & qui est enfilée de cette bandelette M. qu'on fait passer par la plaie de part en part imbibée de tel médicament qu'on a jugé à propos; voilà une autre aiguille NN. plus longue composée de deux piéces pour être plus portative, & qu'on joint ensemble par le moyen d'une petite visse, & dont on se sert dans les playes qui traversent les cuisses. Le séton placé on ôte l'aiguille, & on continue le pansement comme nous avons déja dit.

FIG. LIV. POUR L'OUVERTURE D'UN ABSCE'S.



L'Ouverture d'un abſcès eſt appellée Onkotomie qui eſt dérivé de deux mots grecs, d'*onkos* qui ſignifie amas de matiere, & de *temnein*, qui veut dire couper, de ſorte que cette operation conſiſte à faire une inciſion dans l'endroit où il y a de la matiere amaſſée.

Elle eſt des plus uſitées.

C'eſt l'opération que le Chirurgien fait le plus frequemment, il a tous les jours des occaſions d'ouvrir quelque tumeur ou quelqu'abſcès. Je n'entrerai point dans le détail des cauſes des tumeurs contre nature, je ſuppoſe que le Chirurgien doit avoir lû ce que tant de celebres Auteurs nous en ont écrit, & qu'il eſt inſtruit de tout ce qui les regarde en general, & des remedes qu'il convient de faire pour les diſſiper par la voye de la reſolution. Je me bornerai à dire ſeulement ce qu'il faut faire lorſqu'elles ne peuvent point guérir que par le moyen de la ſupuration.

Examen qui ſe ſupoſe.

Quand un Chirurgien entreprend de traiter une tumeur qui doit finir par la ſupuration, il faut qu'il examine bien les ſignes qui marquent en quel état elle eſt, les uns montrent que la matiere ſe fait, & les autres qu'elle eſt faite.

Signe de la matiere formée.

Ceux qui indiquent qu'elle ſe fait, ſont tumeur, douleur & rougeur à la partie, le malade ſent un battement dans la tumeur, il ne dort point & il a de la fiévre. Hypocrate nous dit que lorſque la matiere ſe fait, la fievre & les douleurs ſurviennent. Si le Chirurgien touche la tumeur & qu'il ne ſente point de fluctuation, c'eſt ſigne que la matiere n'eſt pas encore cuite, & alors il lui doit aider par des maturatifs & des pourriſſans. Si la tumeur eſt petite, il ſe contentera d'y mettre un emplatre de diachilon gommé avec un peu de baſilicon ; mais ſi elle eſt groſſe, dure & éloignée de la coction, il faut qu'il ſe ſerve de remedes plus puiſſans, & qu'il employe les cataplaſmes faits

avec l'oſeille, l'oignon de lys, les racines de guimauves, le levain de pâte & la fiente de pigeons, le tout cuit avec l'axonge de porc.

Signes de la matiere formée en pus.

Les ſignes qui lui montrent que la matiere eſt faite, ſont diminution de tenſion, de rougeur & de douleur. La tumeur s'éleve un peu en pointe, elle ſemble marquer l'endroit par où la matiere veut ſortir ; en mettant les deux doigts indices deſſus, & les appuyant alternativement, on ſent la matiere floter dans la tumeur, ce qui eſt un ſigne indubitable qu'elle eſt en maturité, & qu'il en faut faire l'ouverture au plûtôt.

Deux manieres d'ouvrir les abſcès.

Les bons Praticiens nous propoſent deux manieres pour ouvrir les abſcès, ou avec les pierres à cauteres, ou avec la lancette, ces deux moyens ſont également bons ; mais il eſt des tumeurs où le premier eſt néceſſaire, & il en eſt d'autres où la lancette eſt préferable. Les voici en peu de mots.

En quel cas on doit retarder.

Quand la tumeur eſt faite d'humeurs froides & qu'elle a été lente à ſe meurir, il faut en differer l'ouverture le plus de tems que faire ſe peut, on ne riſque rien pour attendre ; car la matiere faite d'humeurs froides & douces ne peut point faire d'eſcarres ni le même déſordre que feroit celle d'une humeur chaude. De plus, ſi on ouvroit ces ſortes de tumeurs auſſitôt qu'on ſent de la fluctuation dans le milieu, il reſteroit de la dureté qu'on auroit peine à amolir par la ſuite ; c'eſt-pourquoi il faut retarder juſqu'à ce que le tout ſoit en état d'être vuidé, parce que la matiere fait la matiere, & ce qui eſt déja cuit aide à cuire ce qui reſte, & pour lors il faut ſur toute la longueur de la tumeur, appliquer une trainée de cauteres, pour deux raiſons : la premiere, parce que la chaleur des cauteres perfectionne la coction de l'humeur ; & la ſeconde parce que les eſcarres tombées, il y a une ouverture ſuffiſante pour porter des remedes capables

A quoi les cauteres ſont ici utiles.

de fondre & de consumer les duretés qui n'auroient pas pu être amolies par la supuration. Aux abscès profonds il faut encore se servir de pierres à cauteres, parce qu'elles font une ouverture plus large que la lancette, & qu'elles facilitent ainsi les moyens de porter les remedes dans toute la cavité de l'abscès.

Mais quand la tumeur meurit promptement, & que par sa molesse on connoît que la matiere a pris une coction parfaite, on ne doit pas attendre qu'elle ait rongé la peau pour se donner une issue elle-même; car par son sejour elle peut faire du desordre en rongeant les fibres de chair qui sont plus tendres que celles de la peau, il faut alors se servir de la lancette, & sans differer, faire une ouverture suffisante pour vuider tout le pus contenu dans la tumeur.

D'un bistoury enchassé dans un anneau.

Il y a des Auteurs qui ont inventé un anneau dans lequel est enchassé un petit bistouri, ils s'en servoient pour ouvrir des abscès aux enfans craintifs, & aux personnes qu'ils ne trouvoient pas assez dociles pour souffrir ce qu'ils jugeoient à propos de leur faire. Ils mettoient cet anneau dans un de leurs doigts, & sous pretexte de toucher la tumeur, ils la perçoient avec ce bistoury, & ainsi ils trompoient adroitement leurs malades. Ce procedé me paroît tenir un peu du Charlatan, je ne conseillerai jamais de s'en servir. Si c'est à un enfant qu'il faille faire cette opération, il n'y a qu'à le faire tenir sûrement. Si c'est une grande personne qui soit assez poltrone pour ne la vouloir pas souffrir, il faut la laisser & l'abandonner à son propre sort, sans se donner la peine de chercher quelque stratagême pour la surprendre.

Comment on se sert du cautere.

Si on a resolu de se servir du cautere, on prend l'emplatre A. qu'on pose sur le milieu de la tumeur, il est fendu de la longueur qu'on veut faire l'ouverture, on pose deux ou trois des pierres à

Cauteres BBB. dans la fente de l'emplâtre, & par dessus on met cette petite compresse longuette C. qu'on a mouillée, afin qu'elle fasse plûtôt fondre les pierres. On met un second emplâtre qu'on couvre d'une compresse, & avec une bande on tient tout l'appareil. On laisse agir les Cauteres pendant deux ou trois heures; mais si on veut qu'ils cavent beaucoup, on les laisse plus de tems. Après avoir relevé le tout, on fait avec une lancette sur le milieu de l'escarre, une incision jusqu'à la matiere, dont on laisse sortir tout autant qu'il s'en présente & tout autant qu'il y en a dans la tumeur: car on est désabusé de l'erreur des Anciens qui craignoient d'affoiblir leurs malades en vuidant un abscès tout d'un coup: nous voyons au contraire que plus on fait sortir de matiere, plus ils en sont soulagés, sur tout quand le pus est tout formé. L'experience des hydropiques détruit encore leur opinion, ils ne vuidoient les eaux qu'à quatre ou cinq reprises, disant qu'il ne falloit pas aller d'une extrême répletion à une extrême inanition; & aujourdhui on leur vuide jusques à la derniere goutte, sans qu'ils donnent aucune marque de foiblesse; & nous en voyons venir chez le Chirurgien se faire faire la ponction & s'en retourner chez eux avec la même vigueur qu'ils en sont sortis.

Il faut vuider tout l'abscès.

Méthode d'ouvrir avec la lancette.

Si on a resolu d'ouvrir la tumeur avec la lancette, il faut prendre celle-ci marquée D. qui est plus longue & plus large que celle dont on se sert pour la saignée, c'est pourquoi on l'appelle lancette à abscès: l'ayant ouverte & à demi ployée, on la met à sa bouche, on examine l endroit de la matiere, & l'ayant remarqué avec le poulce & le doigt indice de la main gauche, on étend la peau afin qu'elle ne vacile pas das le tems de l'opération, & de la droite on prend la lancette qu'on enfonce jusqu'à la matiere, & faisant une eleva-

tion en la pouſſant en haut, on fait cette ouverture ſuffiſamment grande pour donner iſſue au pus qu'on voit ſortir auſſi-tôt, & qu'on reçoit dans une poilette ou quelque autre vaiſſeau qu'on a préparé pour cet effet ; on preſſe un peu la tumeur par les deux côtés pour la faire dégorger. Ayant jugé par la quantité de la matiere ſortie, qu'il doit y avoir un grand vuide, on tâche avec cette ſonde creuſe E. qu'on introduit dans la playe de reconnoître de quel côté le vuide eſt le plus grand, & avec ces ciſeaux courbes F. on couvre du côté du vuide, & particulierement quand il eſt en enbas, de maniere que cette ſonde creuſe ſert à deux fins, l'une pour être éclairci de la grandeur & de la nature de la cavité, & l'autre pour conduire la pointe des ciſeaux qui la doivent dilater. Quelques Praticiens qui ne ſe piquent pas de politeſſe, après la premiere ouverture faite avec la lancette, portent leur doigt dans l'abſcès, pour être informés de ſa largeur & de ſa profondeur, & s'il faut par quelque inciſion en agrandir l'ouverture, leur doigt faiſant la fonction de la ſonde ſert de conducteur à la pointe des ciſeaux.

Circonſtances à obſerver.

Ces ſortes d'ouvertures demandent trois circonſtances qui ſont très-eſſentielles, la premiere, de les faire toujours ſelon la rectitude des fibres des muſcles, & jamais en travers, de crainte d'eſtropier les malades, la ſeconde de les faire toujours à la partie déclive ou la plus baſſe, afin que n'y reſtant aucuns facs, la matiere puiſſe ſortir d'elle-même ; & la troiſiéme, de les faire dès le premier jour, ſuffiſamment grandes, tant pour n'être pas obligé de faire de nouvelles inciſions dans la ſuite, que pour porter facilement les remedes dans toute la cavité de l'abſcès.

L'ouverture faite telle que je vous l'ai marqué, & la matiere vuidée, on panſe le malade. On ne ſe ſert au premier appareil que de charpie ſéche,

afin d'imbiber mieux les reſtes du pus ; on en fait des bourdonnets de groſſeur proportionnée à la grandeur de la cavité. Celui qu'on met dans le fond marqué H. doit avoir un fil, afin qu'en repanſant le malade, on ſoit aſſuré que l'ayant ôté, il n'en reſte plus dans la playe. Ayant mis ces deux autres II. on la couvre avec ce plumaceau plat K. & cet emplâtre L. qui eſt compoſé de Diachilon, afin de fondre les reſtes de l'humeur endurcie, & par deſſus la compreſſe M. & enfin la bande N. dont on fait des circulaires qui tiennent tout l'appareil.

Du panſement.

Le lendemain on couvre les bourdonnets avec des onguents mondificatifs d'ache ou d'apoſtolorum avec lequel on met un peu d'Egiptiac en cas qu'il y eût des chairs pourries qu'on voulût conſumer. On travaille à déterger & nétoyer tout le fond de l'abſcès qu'on laiſſe enſuite remplir de chairs. Etant ſuffiſamment incarné, on ſe ſert de remedes deſſicatifs pour pouvoir y procurer une bonne cicatrice qui eſt la fin qu'on s'eſt propoſée dès le commencement.

Les abſcès qui viennent au viſage n'embarraſſent pas peu le Chirurgien, parce qu'il ſe trouve dans la néceſſité d'y faire des inciſions pour donner iſſue à la matiere, qui laiſſant des cicatrices cauſent de la difformité à cette partie. On a été dans cet embarras au ſujet de Monſeigneur le Duc de Berry, qui le 3. du mois d'Octobre 1706., revint de la chaſſe avec la joue droite fort enflée ; on le ſaigna, on lui mit des cataplaſmes pour tâcher de reſoudre l'humeur qui cauſoit cette enflure ; on le ſaigna une ſeconde fois, mais cette tumeur qui provenoit d'une infinité de contuſions faites par la croſſe du fuſil appuyée ſur cette partie ne cédant point aux remedes, on connut qu'elle prenoit le chemin de la ſupuration par ſa rougeur, l'augmen-

tation de la douleur, le peu de repos qu'elle lui donnoit, & par le bouffissement de l'œil, du nez & des lévres; & de fait Monseigneur le Duc de Berry pendant trois mois avant cet accident avoit fait tant de parties de chasse où il tiroit quatre ou cinq cent coups de fusil, & d'où il rapportoit jusqu'à deux cent cinquante piéces de gibier, que sa joüe se trouva tellement meurtrie, qu'il y avoit peu d'apparence d'en espérer la résolution. Le Mardi 2 du mois, M. Maréchal sentit de la fluctuation dans la tumeur, & me l'ayant fait toucher, nous convinmes de la nécessité de l'ouvrir & de l'endroit où il la falloit faire, on prit heure pour l'après midi à deux heures, & ayant mis Mgr. le Duc de Berry dans un fauteuil, étant dans la situation la plus commode, pendant que je lui tenois la tête, M. Maréchal en présence & de l'avis de M. Fagon, lui plongea une lancette dans l'endroit le plus bas de la tumeur, & par l'élevation qu'il fit, il l'ouvrit de la longueur d'une épingle. Le pus sortit aussi-tôt, & en assez grande quantité pour emplir la coquille d'un gros œuf. M. Maréchal mit un doigt dans la playe qu'il promena dans la cavité de la tumeur, pour sçavoir si les os n'étoient point découverts, & ayant trouvé le périoste attaché aux os de la pommette & de la machoire supérieure, il le pansa; on y a mis pendant les premiers jours une tente mollette avec l'emplâtre de mucilages. On a continué de le panser avec des injections déterfives qui ont nettoyé le fond de l'abscès, qui s'est rempli de bonnes chairs en très-peu de tems, puisqu'en vingt jours il a été parfaitement guéri, & comme on a fait l'ouverture la moins grande qu'on a pû, & autant proche de l'oreille que la tumeur l'a permis, il n'y est resté qu'une petite cicatrice longitudinale qui sera cachée par le bord de la perruque.

LE Carboncle, que le vulgaire appelle charbon, est ainsi appellé, parce qu'on y sent une douleur brûlante, & que les effets qui s'en ensuivent sont semblables à ceux qu'on sent quand on a mis un charbon ardent sur quelque partie. La plûpart des Auteurs confondent le carboncle avec l'anthrax, prétendans que l'un & l'autre de ces deux maux sont causés par un sang atrabilaire & bouillant, qu'ils ne different qu'en quelques dégrés & circonstances, & que selon la version du mot Grec *anthrax* il signifie en françois *carboncle* ou *charbon*: vous trouverez néanmoins par la description que je vais vous faire, qu'il faut les rapporter à deux genres qui demandent des remedes & des opérations différentes pour les guérir. Du Charbon & de l'anthrax.

Le Carboncle est défini une pustule noire & cendrée avec rougeur & douleur, ardeur & chaleur à l'entour, qui s'éleve en vessie brulant le lieu où elle est, & qui en se crevant laisse une escarre tel que font les cauteres & les brûlures. Définition du charbon.

Il y en a de deux sortes: l'un simple & benin qui est causé par une sérosité âcre d'un sang atrabilaire & bouillant qui fait impression à la peau par où elle passe, & qui s'amassant sous l'épiderme, y fait une grosse pustule semblable à celle que font les brûlures; l'autre est malin & pestilentiel, il vient d'une sérosité brûlante comme de l'eau forte, qui fait une escarre plus profonde que le précedent, il arrive en tems de peste, & il est presque toujours mortel. Ses espèces.

Je ne vous parlerai point des remedes généraux, c'est aux Médecins à les ordonner; ni de ce qu'il faut faire au charbon pestilentiel, il faut avoir recours à ceux qui nous ont donné des Traités de la peste, ils nous en ont suffisamment instruits: je me renferme dans la maniere de traiter par la Chirurgie les Carboncles qui sont guérissables. Ouverture qu'on fait à la pustule.

Si la pustule n'est pas ouverte, il faut l'ouvrir De l'eau phagedénique.

au plûtôt, afin que la sérosité par un plus long séjour ne fasse pas une plus longue impression à la peau, il faut faire avec une lancette des scarifications jusqu'au vif sur tout ce qu'on voit de livide & de noir : pendant que la sérosité & le sang s'écoulent, il faut dissoudre un peu de thériaque dans de l'eau de vie, en imbiber un plumaceau, & en couvrir les scarifications qu'on a faites, il le faut renouveller de six en six heures, & saigner le malade. S'il est replet & robuste, il faut réïterer la saignée plusieurs fois, il lui faut faire prendre des cordiaux, & lui faire observer un bon régime de vivre.

Le lendemain si le malade ne sentoit point de douleur à la partie, & qu'on vit la noirceur s'agrandir, il faudroit redoubler les scarifications, les faire si profondes que le malade les sentit vivement, & mettre dessus l'eau phagedenique, qu'on appelle l'eau jaune, qui est composée avec de l'eau de chaux & le sublimé ; c'est un puissant remede pour s'opposer à la mortification. M. de Lulli ce grand Musicien est mort ensuite d'une pareille pustule qui lui vint à l'un des doigts du pied.

Signe de la chaleur naturelle de la partie.

Mais si on voit qu'il se fasse un petit cercle dans la circonférence de ce qui est noir, c'est signe que la chaleur naturelle subsiste dans la partie, & que l'escarre s'en veut séparer, il faut pour lors en procurer la séparation par des remedes onctueux, mais toujours animés, de peur de la trop grande supuration. L'escarre étant tombée, il faut mondifier, incarner, & cicatriser, & sur tout après la guérison il faut bien purger le malade pour vuider cette sérosité brulante, & par ce moyen empêcher la recidive.

De l'Anthrax.

L'Anthrax ou Antrakion, est une tumeur dans les chairs, causée par une humeur brulante qui les gonfle, & les pousse en dehors comme si c'étoit une grenade ou une bombe qui voulut crever.

Son étimologie.

Le mot d'Anthrax est dérivé de deux dictions grecques d'*ana* qui veut dire *en haut*, & de *thorein* qui signifie *sauter*, de sorte que la tumeur qu'il fait étant pleine de liqueurs échauffées & enflammées, elle forme une élevation brulante en maniere de montagne qui s'efforce de vomir les feux, les flammes & la matiere qu'elle contient.

Suite de l'humeur qui se forme.

Les tumeurs qui font des abscès, ne font ordinairement qu'un trou par où elles se donnent une issue quand on leur en laisse le tems : mais celle qui forme l'anthrax est si corrosive, qu'elle en fait plusieurs pour pouvoir s'échapper. J'en ai vû jusqu'à sept ou huit : elle est si chaude, qu'elle brûle toutes les chairs qu'elle abreuve ; c'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si les malades ne dorment point, s'ils s'impatientent ; & s'ils font des cris continuels, car de toutes les tumeurs, c'est sans contestation la plus douloureuse.

Endroits où il se produit.

Ce mal peut arriver en toutes les parties du corps. Lorsqu'il se place proche des parties tendineuses ou membraneuses, il est plus douloureux que dans les musculeuses, s'il vient au col, il se fait encore plus sentir qu'ailleurs, comme je l'ai vû à trois personnes de la Cour, dont je les ai pansé & guéri. L'un à M. de Chamarante premier Maître d'Hôtel de Madame la Dauphine, l'autre à M. le Chevalier Dudicourt, & un autre à M. Duchêne Chef ordinaire du Gobelet du Roi. Ces trois Anthrax étoient à la partie postérieure du col proche la base du crâne, où ne pouvant pas trop s'étendre, ils faisoient une tension insuportable.

Conduite de l'opération qu'on y fait.

Les premiers jours la tumeur étant dure, rouge & élevée en dehors, je mis des maturatifs ; mais la matiere ne tarda pas à se faire jour par plusieurs trous qu'elle fit à la peau, de tous ces trous je n'en fis qu'un, & je continuai par des incisions cruciales pour découvrir toute cette chair brûlée, & lui donner moyen de sortir par gros bourbillons,

comme elle faisoit tous les jours, & qu'elle continua jusqu'à ce qu'elle fut détachée & sortie entierement. Aussitôt que les incisions furent faites, la douleur ne fut plus si grande, & elle diminuoit à mesure que cette séparation se faisoit : les escarres tombées, il y avoit un creux à mettre un œuf, je le laissai remplir de chairs, & j'achevai ces cures comme celle des autres abscès.

Nous en avons un exemple memorable en la personne du Roi, il eut un Anthrax au même endroit en l'année 1697., & comme aux personnes de ce rang, on tâche de ménager les incisions, on les differa le plus qu'on pût ; mais les bourbillons qui se détachoient du fonds ne pouvant sortir par les petits trous ouverts, on fut obligé de faire les incisions, ce qui réussit heureusement. Je ne vous rapporte ces faits que pour vous faire voir qu'on ne peut pas guérir un Anthrax sans incision.

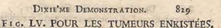


FIG. LV. POUR LES TUMEURS ENKISTÉES.



LEs tumeurs enkistées sont celles dont la matiere est enfermée dans une petite vessie ou membrane qu'on nomme *Kyste*. Ce mot vient de *Kystis* qui signifie vessie, il est dérivé de *Kyin* verbe grec qui veut dire *cacher*, parce que cette petite vessie nous cache la matiere qu'elle renferme.

Nous connoissons ces tumeurs sous le nom de loupes dont il y a plusieurs espéces, & à la plûpart desquelles on a donné des noms tirés des mots grecs qui signifient les choses à quoi leur matiere a du

Diverses espéces de loupes.

rapport. Quand elles arrivent aux parties tendineuses, comme à la main, à l'avant bras & aux pieds, on les appelle *ganglions*; & quand elles sont remplies d'une matiere semblable à de la boulie, on les nomme *atheromes* : quand elles renferment une humeur qui ressemble à du miel, on leur donne le nom de *melliceris*; lorsque cette matiere est plus solide & qu'elle a la consistance du suif, elles sont appellées *steatomes*; & quand elles sont dures, & qu'elles ont la figure d'un maron, on les regarde comme des *glandes endurcies*.

Origine de ces tumeurs. Il y en a qui prétendent que le kiste qui renferme ces differentes matieres, est formé par la dilatation de quelque vaisseau lymphatique, où la lymphe se coagulant, se change en plusieurs sortes de matieres selon son different mélange avec d'autres liqueurs; mais il y a plus d'apparence que le principe de ces tumeurs est une petite glande, parce que l'action des glandes étant de filtrer sans cesse quelque humeur, s'il se trouve obstruction au vaisseau excrétoire, alors l'humeur est obligée de demeurer dans la glande & en la gonflant de contraindre la membrane de la glande de s'étendre, ce qui forme ce kiste dont nous venons de parler. L'expérience confirme cette opinion, car si on fait une incision à une de ces tumeurs, & qu'après en avoir vuidé la matiere, on ne consume pas la membrane qui la contenoit, il s'y filtre une nouvelle humeur, qui avec le tems fait une nouvelle loupe.

Indolence de ces tumeurs. Ces cinq sortes de tumeurs dont je vous parle, ne font point de douleur, parce que la matiere qui les compose est douce & benigne, & que n'étant point chaude ni piquante, elle ne cause ni inflammation, ni prurit ou demangeaison; c'est ce qui fait qu'on peut les porter toute sa vie sans en être incommodé quand elles ne viennent pas d'une grosseur démesurée, & qu'elles ne sont pas dans un endroit où elles nuisent à quelque mouvement

naturel. La plûpart néanmoins de ceux qui en ont, s'inquietent & s'impatientent de voir toujours cette legere difformité, ils veulent à quelque prix que ce soit en être délivrés, & pour cet effet ils ont recours au Chirurgien.

Quatre moyens de les guérir. La Chirurgie nous presente quatre moyens pour guerir les tumeurs enkistées, le premier par resolution en les dissipant; le second, par supuration en les ouvrant; le troisiéme, par ligature, quand la base en est étroite; & le quatriéme par l'extirpation.

Remedes resolutifs. La resolution est le plus doux & le meilleur moyen pour dissiper ces tumeurs, quand l'humeur veut bien obeir aux remedes; c'est pourquoi avant que de venir aux autres il faut toujours le tenter. On fera des cataplasmes & des fomentations émollientes & resolutives faites avec la guimauve, l'absinthe, l'armoise, la sauge & la graine de genievre. Si la tumeur est fort dure, on y fera des linimens avec des huiles de lys, de camomille, de limaçons, de vers de terre, ou de sureau; l'on mettra dessus les emplâtres de cigue, de laudanum, de savon, de grenouilles avec le mercure, le divin, ou le diabotanum, qui est composé de plantes les plus résolutives, inventé par M. Blondel fameux Médecin de la Faculté de Paris, on le trouve chez M. Bolduc Apoticaire du Roi, Rue des Boucheries Fauxbourg Saint Germain; c'est un excellent remede pour fondre ces tumeurs. Il y en a qui veulent qu'on les presse avec les doigts, ou qu'on les batte souvent avec une petite palette pour en rompre le kiste, qu'on mette dessus dans une plaque de plomb frottée de mercure, & qu'avec un bandage on les serre le plus fortement qu'on pourra.

De la supuration. En proposant la supuration comme un moyen de guérir les loupes, il ne faut pas l'attendre telle qu'elle se fait aux tumeurs d'humeurs chaudes qui se convertissent en un pus louable & bien cuit : on entend qu'après avoir avec la lancette A. ouvert la

loupe & vuidé l'humeur, on en fasse tomber le kiste par supuration, sans quoi la guérison seroit imparfaite, on met sur ce plumaceau B. des remedes capables de la consumer, & si l'ouverture n'est pas suffisante, on l'agrandit avec le bistoury C. ou les ciseaux D. prenant des deux celui qui est plus commode.

Il y a à Paris le sieur Gervasi, qui est en reputation de guérir toute sortes de loupes avec un remede escarotique qu'il met sur la tumeur : il en ouvre la peau si la matiere qu'elle contient est fluide, & que le kiste soit ouvert par le remede, il vuide l'humeur, & consume la membrane comme font tous les autres; si c'est un ganglion ou une glande endurcie, avec son remede il la déracine peu à peu & la fait tomber comme une noix qu'on ôteroit. Enfin comme il ne s'attache qu'à ces maladies, il en traite un plus grand nombre que les autres Chirurgiens, & a par-consequent là-dessus plus d'experience.

De la ligature par le crin ou par le fil.

Quand la loupe a la base étroite, & qu'elle pend comme fait une perle à une oreille, la ligature est un moyen de la faire tomber. Il y a des Auteurs qui veulent qu'on se serve d'un crin de Cheval, prétendant qu'il coupe en peu de tems; mais on serre mieux avec le fil de lin E. dont on lie la poche proche la base de la tumeur, qu'on fait ainsi tomber en mortification. Ce seroit plûtôt fait de l'emporter tout d'un coup avec ce scalpel F. comme j'ai fait à plusieurs personnes à la tête & aux autres parties du corps, on en seroit quitte pour un moment de douleur, au lieu que la ligature en fait pendant plusieurs jours; mais les femmes & les délicats la préferent toujours à l'incision.

De l'extirpation par l'incision.

Le quatriéme moyen, est l'extirpation qu'on doit pratiquer quand les émoliens & les résolutifs ont été impuissans, sur tout quand la base de la tumeur est large, & qu'elle est enclavée ou enfoncée dans les chairs. Cette Opération consiste à faire une incision longitudinale, seulement si elle est petite & longue, ou cruciale, si elle est grosse & ronde. On se sert du scalpel F. pour faire ces incisions seulement à la peau qui couvre la tumeur, & avec ces deux érignes GG. on écartera les levres de la peau pour empoigner la tumeur avec cette tenette H. (a) afin de la pouvoir séparer & disséquer avec cette feüille de mirthe I. qui a un déchaussoir à un de ses bouts, pour s'en servir en cas de besoin. Si les filamens qui attachent la tumeur étoient si durs que la feüille de mirthe ou le déchaussoir ne pussent pas les couper, on se serviroit de ce scalpel K. pour le faire, prenant garde de ne pas ouvrir le kiste; l'adresse du Chirurgien consistant à emporter toute la tumeur & la matiere contenuë dans cette poche : la délicatesse de cette opération & la douleur qu'elle fait ont allarmé les malades, & ont été cause que plusieurs se sont mis entre les mains de M. Gervasi ou de quelqu'autre qui a aussi beaucoup d'experience dans ces maux. La loupe étant ôtée, on met sur la playe ce plumaceau L. qu'on couvre de l'emplâtre M. & par-dessus la compresse N. & avec la bande O. on assure l'appareil. (b) Si

Du pansement.

(a) Ou bien on passera au travers de la tumeur, par le moyen d'une aiguille, un fil dont on formera une anse, & dont on tirera les bouts pour degager la loupe, lorsqu'on la dissequera avec le bistouri.

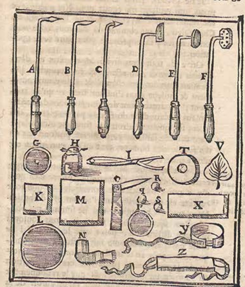
(b) Si l'on a extirpé totalement la loupe, la playe qui reste est très-simple, & doit être pansée comme les playes de cette espéce. On en raproche les lévres autant qu'il est possible, & on les tient unies par quelqu'un des moyens que la synthèse fournit. Par exemple, si on a été obligé de faire une incision cruciale pour emporter la tumeur, on fait un point de suture qui unit les quatre angles de la playe. Si elle a été faite en T. on en fait un qui joint les deux angles entr'eux, & avec la partie supérieure du T. Lorsque les branches de l'incision cruciale ou de celle en T. sont trop longues, on y fait aussi quelques points de suture.

on a besoin de poudres caustiques, on en trouve dans cette boëte P. qu'on incorpore avec l'onguent pour consumer le kiste; par la suite on approche les levres de la playe le plus qu'on peut l'une de l'autre, afin que la cicatrice en soit moins difforme.

De ces quatre moyens, c'est le dernier qui est le plus sûr, le plus expéditif, & celui dont se serviroient les Chirurgiens s'ils trouvoient dans les malades assez de soumission. J'en ai heureusement guéri de cette maniere, qui l'ont été en moins de tems, & qui n'ont pas tant souffert que par le caustique. Un garçon de Mr. de Châteauneuf en avoit une qui lui faisoit une tumeur à la joue, je la separai avec la pointe d'un scalpel au dedans de la bouche, & je la tirai toute entiere. Elle étoit grosse comme une noix, le pansement en fut fort facile, car avec du vin tiéde dans lequel il y avoit un peu de miel rosat dont il rinçoit sa bouche plusieurs fois le jour, il guérit parfaitement.



FIG. LVI. POUR LES CAUTERES.



LE Cautére se prend en deux manieres, ou proprement pour tout caustique, capable de faire un trou à la peau, soit instrument ou matiere brulante; ou improprement pour ce trou quand il est fait, soit actuellement ou potentiellement, de sorte que nous donnons le nom de cautére tant à ce qui brule la peau, qu'à la playe causée par cette brulure, qui est pour lors definie par un petit ulcere à la peau fait de choses brulantes par l'indus- Definition & distinction du cautére.

trie du Chirurgien pour les fins qu'il se propose.

Je ne prétens point entrer dans le détail des maux qui veulent un égoût pour être guéris; & me renfermant dans ce qui est de l'appanage du Chirurgien, je me contenterai de vous faire voir comment il s'y faut prendre pour faire cette opération.

On a de tout tems divisé les cautéres en deux especes; sçavoir, en actuels & en potentiels. Les premiers sont des fers chauds & ardens qui cautérisent & brulent dans l'instant tout ce qu'ils touchent, les autres sont des compositions de médicamens brulans dont on fait de petites pierres, qui posées sur quelqu'endroit, y font une escarre qui étant tombée laisse un petit ulcere profond par où il s'écoule des humeurs tant qu'on entretient cet ulcere ouvert.

Division des cautéres en potentiels & en actuels.

Il y a quelques Médecins qui ont voulu que cette distinction fût chimerique, prétendans qu'il n'y a point de cautéres potentiels, & que tout cautére est une chose dont l'action est de bruler. Nous autres Chirurgiens qui ne sommes pas obligés d'en sçavoir tant, nous en avons toujours fait une distinction, parce que le potentiel ne brule pas d'abord comme fait l'actuel; mais quelque tems après en se fondant, & on nous permettra de la continuer, parce que cette distinction est tournée en habitude, & que le raisonnement contraire est si philosophique, qu'on auroit de la peine à le comprendre.

De ces cautéres actuels, les premiers Chirurgiens en ont fait forger d'une infinité de maniéres, & quoiqu'il nous en ayent donné un grand nombre, ils nous laissent encore la liberté d'en inventer de nouveaux suivant les occasions: je me contenterai de vous en representer six, qui suffiront pour vous donner une idée de la pratique ancienne.

Six sortes de cautéres actuels.

Le premier A. est le cautére Ensel, ainsi appel-

lé, parce qu'il a la pointe faite comme celle d'une épée nommée *ensis*.

Le second B. est le cautére olivaire, on lui a donné ce nom parce qu'il est fait comme une petite olive.

Le troisiéme C. est le cautére à bouton, parce qu'il est fait comme un bouton, ayant une petite pointe dans son milieu.

Le quatriéme D. est le cautére cultellaire, c'est-à-dire en façon de couteau qui ne coupe que d'un côté.

Le cinquiéme E. est un cautére à platine ronde, dont on se servoit pour corriger la pourriture après un membre coupé.

Le sixiéme F. est un grand cautére à platine, de figure octogone, qu'on approchoit tout rouge de l'endroit dont on venoit de couper un cancer pour en dessécher les humidités corrosives, & en même-tems arrêter le sang.

Vous pouvez par ceux-ci juger de tous les autres qui ne différent qu'en figure, & qui ne sont pas moins cruels. Je ne vois plus aucun Chirurgien qui les mette en usage, & si je les ai fait graver ici, c'est plûtôt pour vous en donner de l'horreur que pour vous conseiller de vous en servir.

Les Cautéres potentiels sont plus d'usage.

Les cautéres potentiels sont plus en usage: Nous en tirons de grandes utilités dans les vieilles maladies, après avoir employé plusieurs autres remedes sans fruit, comme dans les rhumatismes, dans les goutes, dans les fluxions sur les yeux, & dans toutes celles qu'on appelle ordinairement catharres.

Lieux où on les applique.

On se sert de ces cautéres dans plusieurs parties du corps, mais celles où on les applique plus ordinairement, sont 1°. à la nuque, entre la premiere & la seconde vertebre du cou. 2°. à la partie supérieure du bras, dans une petite cavité qui se forme entre le muscle deltoide & le biceps. 3°. à la partie

interne du genou, un peu au-dessous de l'attache des fléchisseurs de la jambe.

Précaution. Avant que d'appliquer un cautére, il faut avoir des pierres dont on connoisse la vertu & de l'efficace desquelles on soit sûr ; car quand on en achete, & qu'on en prend tantôt de l'un tantôt de l'autre, on ne peut pas repondre du succès ni de l'effet que feront ces caustiques. C'est encore pis s'ils sont humides & qu'ils n'ayent pas été conservés dans un lieu sec, sûrement ils n'agiront pas si bien. Pour n'être pas trompé, il faut que le Chirurgien en fasse lui-même, & qu'il les garde pour le besoin : en voici une composition fort facile à faire.

Composition d'un cautére. Il faut dans un demi sceau d'eau mettre un quart de boisseau de cendres de bois de chêne, deux livres de cendres gravelées, une livre de chaux vive, & demi livre de sel, laisser tremper le tout pendant trois ou quatre jours, en le remuant tous les jours avec un baton : le tout étant bien rassis il faudra le couler, en sorte qu'il ne passe rien que l'eau bien claire qu'on mettra dans un chaudron sur le feu & qu'on fera bouillir jusqu'à ce que l'eau demeure en pierre de couleur noire, & l'ayant tirée on en fait de petites pierres qu'on met dans un vaisseau de verre qu'on bouche bien & qu'on garde dans un lieu chaud & sec.

Application du cautére potentiel. Il y a des circonstances à observer pour bien appliquer un cautére. On commence à faire un petit emplatre G. rond, de la grandeur d'un écu & troué par le milieu ; on le couvre d'un onguent fort emplastique, afin qu'il s'attache fortement à la peau, pour empêcher que l'escarre ne soit pas plus grande que le trou qu'on a fait au milieu de cet emplatre, qui doit être proportionné à la grandeur du cautére qu'on va poser. On met cet emplâtre sur l'endroit destiné au cautére, prenant garde qu'il soit bien placé.

Aussi-tôt que l'emplâtre a été mis à sa place, on

ouvre la bouteille aux cautéres pour en prendre une pierre H. qu'on tire & qu'on pose avec cette pincette I. Avant que de la mettre on mouille la peau avec une goutte d'eau, afin que la pierre se fondant plûtôt, elle fasse aussi plûtôt son effet. On met par-dessus cette petite compresse K. quarrée & mouillée pour la même fin, on la couvre de ce plus grand emplâtre L. & ensuite de la compresse M. & par dessus on met un bandage circulaire avec cette bande N. qu'on serre un peu, afin d'appuyer sur la pierre à cautére, & empêcher que l'appareil ne change de place.

Inconvéniens pour ceux qui ne connoissent pas le cautére dont ils se servent. Quand on connoit la pierre à cautére dont on s'est servi, on est certain du tems qu'il faut lever l'appareil, & on ne tombe pas dans l'inconvenient de l'avoir levé avant qu'elle ait fait son escarre, & par consequent on n'est point obligé en revenant deux heures après, d'en mettre une autre, comme cela est arrivé plusieurs fois. Il ne faut pas aussi la laisser trop long-tems, car si la pierre est bonne, à un enfant ou à une femme dont la peau est plus delicate que celle des hommes, elle pourroit trop caver, agissant plus ou moins selon que la peau qu'elle attaque est plus ou moins tendre. Si on trouve l'escarre en bon état, on ôte tout cet appareil, & avec la lancette O. on fait deux petites incisions en croix dans le corps de l'escarre. On met ce petit linge P. couvert d'un peu de basilicum ou de beurre frais sur l'escarre, & par-dessus on pose la même compresse & le même bandage.

Du tampon dont on remplit le trou du cautére. On continue le même remede jusqu'à ce que l'escarre soit tombée, & pour lors on met dans le trou un gros pois Q. ou un tampon rond fait de racine d'iris R. Il y en a qui se contentent d'y mettre une boulette de cire S. ; mais le pois & la racine d'iris conviennent mieux, parce que s'imbibant des humidités du cautére, on les retire toujours plus gros qu'on ne les a mis, ce qui en-

tretient dans une juste grandeur l'ouverture de l'ulcere qui ne cherche qu'à se retrecir & à s'emplir.

Du pansement.

On met un petit morceau de linge blanc T. troué à l'endroit du pois, & par dessus une feuille de lierre V. qu'on dit être particuliere pour y procurer une supuration reglée, on finit par cette compresse X. & par le même bandage que le jour précedent. Il faut avoir soin de panser les cauteres deux fois le jour, & de se servir de linge blanc de lescive si on veut éviter la mauvaise odeur, & si les chairs croissent trop & qu'elles débordent les bords du cautére, il faut les consumer avec la poudre d'alun brûlé.

Choix des endroits où l'on applique les cauteres.

Quand on fait aux grandes personnes de ces cauteres, que quelques-uns appellent des fonticules, & les Italiens des fontanelles : on les applique ordinairement aux bras & aux jambes, afin qu'on puisse se panser soi-même, & on fait de petites bandes figurées en forme d'estrier X Z. qui sont très-commodes pour les bras & les jambes ; mais quand c'est à des enfans, on les fait à la nuque du cou pour trois raisons : 1°. Parce qu'à tous ceux qui ont une grosse tête & de fluxions sur les yeux ou sur le visage, le cautére appliqué en un tel endroit peut mieux épuiser les sérosités superfluës de ces parties malades pour lesquelles on l'employe. 2°. Parce que ce sont les meres ou les gouvernantes qui ont soin de les panser, & que leur bonnet cache la bande qui tourne autour de la tête. 3°. Parce qu'aux enfans on ne le leur met que pour un tems ; la maladie passée, on laisse fermer le trou du cautére après l'avoir suffisamment purgé, mais quand on a passé quarante ans, il faut le porter tout le reste de sa vie, si on ne veut pas courir le risque de tomber dans quelque facheuse maladie que peut causer dans la suite cette humeur qui avoit pris son cours par le cautére, & qui contrainte de se remêler dans la masse du sang seroit capable

de la corrompre, ou se répandroit sur quelque viscere principal, le plus foible ou le plus disposé à s'imbiber de cette liqueur superfluë ou viciée.

FIG. LVII. POUR LES VENTOUSES.

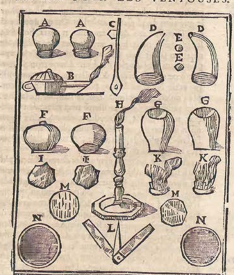


Figure et matiere de la Ventouse.

LA Ventouse est une maniere de boëte, de figure ronde de la grosseur du poing, dont l'entrée est plus étroite que le fond. Sa matiere est de verre, de corne ou de cuivre ; mais on ne se sert à present que de celles de verre, parce qu'elles sont plus propres, & qu'étant transparentes, on voit ce qui se passe dans la ventouse, & qu'on connoit

par ce moyen s'il est sorti une quantité de sang suffi ante avant que de la relever.

Restriction de l'usage qu'en faisoient les Anciens.

L'usage des ventouses est aussi ancien que la Chirurgie, puisque Hypocrate nous en parle, & nous ordonne de nous en servir, & que Galien nous vante les bons effets qu'elles produisent pour la guérison de plusieurs maladies. On ne doute pas que l'application des ventouses n'ait sa bonté & ses utilités; mais nous ne sommes pas obligés de nous en servir dans toutes les maladies où les appliquoient nos Anciens qui ont donné trop d'étendue à ce qu'Hypocrate & Galien nous en ont laissé par écrit. Nous ne devons point croire, par exemple, qu'en les appliquant sur le sommet de la tête, elles puissent relever la luette trop relachée; qu'étant mises sur la region des ureteres, elles ayent assez de force pour attirer une pierre des reins & la faire tomber dans la vessie, & une infinité d'autres imaginations semblables.

A mesure qu'on a acquis des connoissances plus parfaites dans l'Anatomie, l'usage des ventouses est devenu moins frequent. On les a supprimées dans toutes les maladies où on a connu qu'elles n'étoient d'aucune utilité; & on en a conservé l'usage dans celles où on en reçoit, ou du moins où l'on en peut recevoir du soulagement, comme dans l'apoplexie, dans la létargie; & dans toutes les fluxions de la tête qui attaquent les yeux & le visage.

Pays où les ventouses sont plus fréquentes.

En Italie & en Allemagne, on n'en est pas autant desabusé qu'en France. Dans ces Pays-là on trouve des étuves humides où l'on va fort souvent pour la propreté, quand ils se sentent trop replets, & qu'ils croyent que cela vient de l'abondance du sang, ils se font appliquer de ces petites ventouses en plusieurs parties du corps, ausquelles ils font faire des scarifications; par ce moyen ils font sortir autant de sang qu'ils jugent à propos pour se soulager. Cette pratique n'est point du goût des

François, qui sont persuadés qu'en tirant par la saignée deux ou trois poilettes de sang, on dégage plus puissamment que par ces petites scarifications, qui ne peuvent laisser sortir qu'un sang subtil tiré par la force de la superficie du corps.

En voyageant en Italie, j'ai été voir les étuves. Les gens de qualité en ont dans leurs Palais pour leur usage particulier, & dans les Villes il y en a de publiques, où chacun va pour son argent. Ils ont de petites ventouses AA. qu'on appelle des cornets, parce qu'elles sont faites de corne; ils s'en font mettre tel nombre & en telle partie du corps qu'ils le jugent à propos, parce qu'on est tout nud dans ces étuves. Pour les appliquer ils les mettent dans un bassin d'eau chaude, & les prenant l'un après l'autre pour les poser, ils ne font que mettre le bout d'une lampe allumée B. dans le cornet, qui étant plein de fumée, & posé à l'instant sur la partie, s'y attache fortement; ils le relevent peu de tems après, & avec une flammette C. ils y font des mouchetures, puis le remettent de la même maniere, & ainsi par plusieurs cornets ils tirent la quantité de sang qu'ils jugent nécessaire pour leur santé.

Maniere dont on les applique.

Disposition des poëles en Allemagne.

J'ai eû aussi la curiosité de voir celles d'Allemagne. Ce sont de grandes sales voutées, où il y a des bancs des deux côtés comme aux classes des Colleges; il y a deux poêles, dans l'un les hommes se vont déshabiller avant que d'entrer dans l'étuve, & l'autre sert pour les femmes. Les uns & les autres sont nuds à un linge près qu'ils ont depuis la ceinture jusqu'au milieu des cuisses. A mesure qu'ils entrent ils se placent, les hommes d'un côté & les femmes de l'autre: étant assis un serviteur se presente qui leur met des cornets aux endroits où ils montrent qu'ils en veulent. J'en vis appliquer à presque toutes les parties du corps. Je demandai la raison à un qui s'en fit mettre sur le coude

Utilité particuliere.

du pied, il me répondit que c'étoit contre la goute, & il me dit que depuis qu'il s'en faisoit mettre en ce lieu de tems en tems, il n'en étoit point incommodé.

Adresse à faire les mouchetures.

Ceux qui servent dans ces lieux, sont tellement habitués à mettre des cornets, qu'ils le font avec une promptitude surprenante. Ils font les mouchetures avec une flammette qu'ils tiennent d'une main, & des chiquenaudes qu'ils donnent dessus de l'autre main; ils donnent telle figure qu'ils veulent à ces mouchetures arrangées à côté l'une de l'autre; les unes representent un lac d'amour, d'autres un cœur, & d'autres les chiffres de leurs maitresses, selon la volonté de celui qui se les fait faire. Enfin ils sont si persuadés du bon effet de leurs étuves, qu'ils se priveroient de toutes choses plûtôt que de s'en passer; & en effet, les femmes qui y vont, ont un très-beau teint, parce que la sueur fait dégorger les impuretés qui gâtent la peau.

Cornets dont on se sert à Bourbon.

Il y a encore une autre espèce de cornets DD. dont on se sert à Bourbon, ce sont de petits bouts de cornes un peu longs, & percés par le bout le plus pointu. On pose la partie la plus large sur l'endroit où on en doit faire l'application, & par la plus étroite on en succe pour attirer la peau dans la cavité du cornet, celui qui fait ce sucement, a dans la bouche de petites boules de cire E E. avec lesquelles par le moyen de sa langue il bouche le trou par où il a sucé, il procede ensuite à un autre & en met autant qu'il est nécessaire.

Ventouses séches & humides.

Il y a deux sortes de ventouses, les unes qu'on appelle séches, parce qu'elles ne consistent que dans la seule apposition de la ventouse, sans rien faire sortir qui humecte la peau: les autres qu'on appelle humides ou scarifiées, à cause qu'on fait des scarificati ns pour en tirer du Sang. Le Chirurgien doit en avoir au moins de deux grosseurs différentes;

de plus petites FF. pour les enfans, ou lorsqu'il ne veut faire qu'une legere attraction; & de plus grosses GG. pour les grandes personnes, ou lorsqu'il y a nécessité d'attirer puissamment.

Préparation du sujet.

Pour les appliquer il faut mettre le malade dans une situation commode, cela dépend de l'endroit où cette application se doit faire; mais comme on n'en met gueres que sur les épaules, nous supposons les devoir mettre en cet endroit. Si le malade étoit en état de se lever, on peut le mettre sur un siége, la tête panchée en devant, & appuyée sur un oreiller mis sur une table devant lui: s'il étoit en létargie ou en apoplexie, il faudroit le coucher sur le ventre, & après avoir découvert les épaules, les froter rudement avec plusieurs serviétes bien chaudes pour échauffer les parties & en tirer plus de sang, c'est pourquoi il faut avoir la précaution de faire faire du feu clair afin de renouveller souvent les serviétes chaudes.

Application ordinaire de la ventouse.

On fait tenir une lumiere H. par un serviteur, tant pour voir clair à ce qu'on fait que pour allumer les étoupes II. ou les petites bougies kk. quelques-uns prennent de l'étoupe fine qu'ils mettent dans le creux de la ventouse pour l'y allumer, puis ils appliquent la ventouse sur le lieu prémedité ou désigné auparavant, & elle s'y attache aussi-tôt: ensuite ils en appliquent une autre qu'ils placent à côté de la premiere, & s'étant fait apporter une serviéte très-chaude ployée en plusieurs doubles, ils la mettent sur les ventouses, & peu de tems après on renouvelle la serviette, ce que l'on continue jusques à ce qu'on croye devoir les relever pour y faire les scarifications.

Usage des petites bougies.

Au lieu d'étoupes il vaut beaucoup mieux se servir de petites bougies attachées sur un petit rond de carte, elles rendent plus de flammes que l'étoupe, & par conséquent la ventouse attire plus fortement, & on ne court pas le risque avec ces bou-

gies de brûler le malade , comme peut faire l'étoupe. I faut remarquer qu'appliquant des ventouses à une fille ou à une femme , il faut les poser plus bas qu'aux hommes , parce que les scarifications laissent de petites cicatrices qui gâtent les épaules & qui chagrineroient les femmes si elles étoient en un lieu où on les pût voir , car les femmes ne se soucient pas d'avoir des défauts pourvû qu'ils soient cachés.

Maniere de relever la ventouse & de scarifier. La ventouse se releve en appuyant un peu sur la peau avec un doigt pour y faire entrer de l'air : on prend alors la lancette L. avec laquelle on fait plusieurs scarifications sur l'endroit où elle a été appliquée , on commence par le bas de la rondeur , l'on y fait trois scarifications , on continue en montant , & l'on en fait quatre ; ensuite cinq au-dessus , puis quatre , & on finit par trois , de sorte qu'elles sont toutes entrelassées dans les espaces les unes des autres , de la maniere qu'il est représenté par les figures MM. on allume les bougies qu'on met sur l'endroit scarifié , & par dessus on applique la même ventouse ; on fait la même chose à la seconde , on les couvre avec une serviete très-chaude , & en renouvellant ces linges , on regarde si elles s'emplissent de sang , & lorsqu'on croit qu'il y en a assez , on fait apporter un vaisseau pour mettre le sang contenu dans ces ventouses.

Maniere d'appliquer les ventouses une seconde fois. Si dans les maladies qui demandent une promte évacuation , on trouve à propos de les remettre une seconde fois , il faut avoir d'autres bougies, parce que ces premieres ayant trempé dans le sang ne pourroient pas se rallumer. On se conduit cette seconde fois comme la premiere , & on réitereroit cette application pour la troisiéme fois , si la nécessité le demandoit.

Pansement. L'opération finie , on essuye bien tout le sang , on lave les épaules avec du vin tiéde , & on met ces deux emplâtres NN. sur les deux endroits où

on a fait les scarifications. ils sont de ceruse brulée , parce qu'il n'est plus question que de dessécher , on les renouvelle quelques jours après , ce qu'on continue jusqu'à la parfaite guérison.

FIG. LVIII. POUR LES SANGSUES ET VESSICATOIRES.



LES Sangsues sont de petits vers aquatiques qu'on trouve dans les étangs & dans les riviéres : ces insectes s'attachent souvent aux jambes de ceux qui se baignent , & aux pieds des chevaux quand on les va abreuver : on les appelle Sangsues , parce qu'ils succent le sang des animaux ausquels ils s'attachent.

Choix des bonnes & des mauvaises Sangsues. Il y en a de deux sortes , de bonnes & de venimeuses : les bonnes sont celles qui vivent dans les eaux courantes , elles sont longues & menues ; elles ont la tête petite , le dos vert rayé de jaune , & le ventre un peu rouge ; ce sont de celles-là AA. dont il faut se servir. Les venimeuses se trouvent dans les eaux croupissantes des fossés & des marais ; elles ont une grosse tête & le dos rayé de bleu ; ce sont celles-là qu'il faut rebuter.

Parties où on les applique. On applique souvent les Sangsues aux parties qui ne peuvent souffrir la saignée ni les scarifications,

comme au visage, aux lévres, au nez, aux jointures, aux doigts & à l'anus. On les applique à cette derniere partie pour vuider les hémorroïdes. Les Sangsues supléent à la saignée, parce que leur aiguillon fait l'office de la lancette.

Leur préparation. On ne doit point appliquer les Sangsues nouvellement prises, on les doit auparavant laisser dégorger dans l'eau pendant quelques jours. Quand on voudra s'en servir, il faut les retirer de l'eau, & les tenir enfermées dans quelque boëte depuis le soir jusqu'au lendemain, ou depuis le matin jusqu'au soir, afin de les rendre plus affamées & plus avides à succer.

Et celle de la partie. Avant que de les appliquer, il faut frotter la partie avec un petit linge mouillé d'eau chaude, afin qu'elles s'attachent plus promptement & plus fortement; ou bien on la frotte avec un linge trempé dans du lait. Il y en a qui veulent qu'avec une épingle on fasse une ponction à la partie pour en faire sortir quelque goute de sang; mais il vaut mieux frotter l'endroit avec un peu de sang de pigeon, ou de quelqu'autre animal qu'on aura préparé pour cet effet.

Comment elles agissent. Lorsqu'on veut appliquer les Sangsues, comme elles peuvent s'attacher aux doigts, ou que souvent elles ne peuvent mordre, il faut les tenir avec un morceau de linge B. jusqu'à ce qu'elles se soient collées à la peau: on s'en sert toujours de la même maniere, on en met une seconde, une troisiéme, & autant qu'il est nécessaire. Lorsque ces Sangsues sont ainsi attachées à la partie, elles font sortir de leur tête un éguillon, qui n'est que la pointe de leur trompe, qui est comme un tuyau disposé de maniere qu'il se plisse pour s'accourcir, & se déploye pour s'alonger, en sorte que quand la Sangsue veut tirer le Sang de quelque animal, elle étend sa trompe, & cherche dans la peau un pore pour l'y introduire & fourrer assez avant pour trouver

ver le sang, qui montant dans la cavité de cette trompe entre dans le corps de la sangsue.

Les sangsues ne quittent point qu'elles ne soient soules. Si elles quittoient trop tôt, on en appliqueroit d'autres sur les mêmes ouvertures. Lorsqu'elles sont pleines & quand on ne veut pas qu'elles se détachent, on leur coupe la queue avec des ciseaux; d'où on voit distiller tout le sang qui les emplissoit, de maniere qu'elles vuident par la queue le sang qu'elles reçoivent par leur trompe, comme par une pompe aspirante, & ainsi une seule tire plus de sang que six autres, ausquelles on n'aura pas fait cette amputation. (Amputation de leur queue.) Quand on croit avoir suffisamment tiré du sang, il ne faut point arracher les sangsues, de crainte qu'elles ne laissent leurs aiguillons; il faut pour leur faire lâcher prise leur mettre un peu de salpêtre ou de sel sur le dos, elles quittent aussi-tôt. Il faut ensuite laisser couler un peu de sang, afin qu'il ne reste point de venin; on lave les piqueures avec de l'eau salée, & si le sang ne s'arrête pas de soi-même, il y faut mettre un peu de charpie rapée C. ou du linge brûlé D. (Moyen de les faire séparer.) On peut appliquer ces emplâtres EE. une petite compresse F. & une bande G. roulée à deux chefs. (Pansement.)

LE Vessicatoire est un médicament qu'on fait avec des mouches cantharides, lequel étant appliqué sur la peau, y fait venir des vessies par son acreté; c'est pourquoi on lui a donné le nom de vessicatoires. (Du Vessicatoire.)

Ce remede se fait avec des mouches cantharides desséchées & mises en poudre, qu'on agite avec du levain & un peu du vinaigre pour en faire une masse. (Sa composition.) Les Auteurs qui nous y font mêler le vinaigre nous disent que la fermentation qui doit arriver du mêlange du vinaigre avec le sel alkali des cantharides, augmente la vertu du vessicatoire. Il y en a d'autres qui prétendent que l'acide du vi-

naigre doit affoiblir l'action du vefficatoire plûtôt que de l'augmenter, puifqu'il énerve le fel volatil des cantarides, d'où dépend toute leur force. Je ne fçai point lefquels ont raifon, mais je m'en tiens à l'experience, qui me fait voir qu'en y mettant un peu de vinaigre, elles font fort bien l'effet qu'on en attend.

Son application. On fe fert des veflicatoires en plufieurs maladies, où il faut irriter vivement les fibres, & tirer avec une grande violence les férofités au dehors, comme dans l'apoplexie, dans l'épilepfie & dans les migraines; on les applique pour lors par derriere le cou, & on en fait un grand emplâtre H. que l'on met entre les deux épaules. C'eft un bon remede contre les morfures des bêtes venimeufes, & contre la goutte; on en couvre un morceau de linge I. qu'on met fur la morfure. Ils font auffi excellens pour les fluxions des oreilles & des yeux: on en fait pour lors un emplâtre K. figuré en croiffant, qu'on applique derriere l'oreille; & on eft foulagé de la douleur de dents quand on en met un petit emplâtre rond L. fur l'artére temporale.

Ses differences. Le Chirurgien doit rendre fon veflicatoire plus ou moins fort, fuivant la partie & la maladie; il doit mettre moins de mouches cantharides pour une fille ou une femme, parce qu'elles ont la peau plus délicate, principalement quand on les applique à la tempe ou derriere les oreilles; mais on en doit mettre davantage pour une vieille perfonne, à caufe de la dureté de fa peau. Si on applique des veflicatoires aux épaules contre l'apoplexie & l'épilepfie, ou à la cuiffe contre la goutte, il faudra en mettre fuffifamment pour exciter un plus grand nombre de veffies, & un plus grand écoulement de la férofité.

Avant que d'appliquer le veflicatoire, il faut faire une legere friction à la partie, afin que l'effet s'en faffe plus vîte. On le laiffe fur la partie quatre

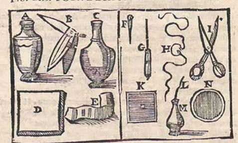
ou cinq heures, & quelquefois davantage, felon la délicateffe des perfonnes & la difpofition où on les trouve. Lorfque l'épiderme eft élevé en veffies, la douleur n'eft plus fi grande, & ces veffies fe trouvent pleines de férofité, il faut les ouvrir pour la laiffer écouler, on en procure même l'écoulement pendant quelques jours, en mettant deffus une feuille de poirée M. & plus on en fait fortir, plus le malade fe trouve foulagé, & fe tire plûtôt du danger qui preffe; c'eft la fin qu'on fe propofe dans cette opération. Quand elles ont fuffifamment coulé pendant deux ou trois jours, on fe fert de remedes defficatifs pour les guérir. Ecoulement des férofités.

On trouve à prefent chez tous les Apoticaires une compofition d'emplâtre veflicatoire, qui eft plus commode que celle dont je viens de parler. Quand on ne veut pas exciter tant de veffies, on en étend fur un petit morceau de linge ou de taffetas, lorfqu'on veut mettre derriere les oreilles & aux tempes; & c'eft cet emplâtre qui trompa une fille dont voici l'hiftoire. Autre forte d'emplâtre.

Une Dame de qualité auffitôt après être accouchée dit à une de fes femmes de chambre de lui faire un emplâtre de l'onguent de Made. Fouquet qu'elle lui avoit donné à ferrer, pour fe le mettre fur le nombril: deux ou trois heures après cette Dame m'envoya chercher pour me faire voir un gros caillot de fang qu'elle venoit de vuider, & qu'elle croyoit un faux germe, m'exagerant les obligations qu'elle avoit à cet emplâtre & les bons effets qu'il produifoit à toutes celles qui s'en fervoient après leurs couches. Peu d'heures après cette Dame me renvoya chercher fort allarmée d'une groffeur qui lui étoit venue au nombril, me difant que c'étoient fes boyaux qui étoient fortis. Je trouvai que c'étoit une groffe veffie caufée par cet emplâtre, qui n'étoit point celui de Madame Fouquet, mais un Histoire fur ce fujet.

vessicatoire. Je perçai cette vessie, & comme il ne falloit point procurer d'écoulement de sérosité dans cette occasion, parce que l'humeur qui formoit la vessie & tout le mal, s'écoula aussi-tôt de lui-même, je mis un reméde dessus pour le dessécher au plûtôt. La femme de chambre avoit ces deux emplâtres dans son coffre, & elle s'étoit trompée en prenant celui de vessicatoire pour celui de Madame Fouquet, qu'on croyoit avoir sauvé la vie à cette Dame pendant qu'il étoit encore enfermé dans le coffre.

Fig. LIX. POUR L'ECHIMOSE ET LES VERRUES.



Echimose vient du mot grec *Echimosis*, qui est dérivé de *Ex* qui veut dire dehors, & de *Chimoin* qui signifie ternir & donner une vilaine couleur, parce que cette maladie est un épanchement de sang sous la peau, qui la ternit & la noircit.

La cause de l'échimose. Elle est causée par une contusion ou meurtrissure, qui rompant les petites fibres des muscles & les petits vaisseaux capillaires, fait que le sang s'extravase en sortant des vaisseaux, & qu'il teint la peau d'une couleur livide & marbrée.

Ses différences. Il y en a de legeres, comme quand on n'a fait que pincer la peau, ou après une saignée lorsque

quelque goute de sang s'est coulée dessous la peau. Il y en a de plus considerables causées par une chûte ou par quelque coup de pierre ou de bâton, & il y en a de très-grandes, comme j'en ai vû à une personne qui voulant sauter un fossé se fit un effort dans la jambe qui fit ouvrir un vaisseau, & où il se fit un si grand épanchement de sang dans toute cette partie qu'elle en étoit gonflée, & qu'elle en devint toute noire.

Danger des grandes échimoses. Les legeres échimoses sont quelquefois avec peu ou point de douleur; elles ne sont point dangereuses, elles gâtent seulement la peau en la tachant d'une marque livide & marbrée. Quand le sang épanché est en petite quantité, il se résout insensiblement, mais quand il y en a beaucoup, il fait un abscès qui ne se termine que par la supuration: S'il y en avoit une très-grande quantité, il pourroit causer la gangrene & le sphacele, en comprimant trop la partie, & empêcher ainsi la chaleur naturelle d'y reluire. On remarque que les contusions & meurtrissures des jambes & des pieds ont plus de peine à se guérir que celles des autres parties, parce que la peau y étant plus épaisse & plus ferme, le sang y tient davantage & s'y dissipe plus facilement.

Leurs causes. Les échimoses viennent toujours de causes externes, comme d'un coup reçu, ou d'une chûte qu'on a faite; parce que quelque chose de pesant venant à tomber ou à frapper rudement notre corps, les vaisseaux se trouvant pressés par la force du coup sont contraints de s'approcher & de se serrer les uns contre les autres, & le sang de s'échaper de leurs orifices dans la partie où ces vaisseaux se terminent.

Cure. On guérit les legeres échimoses en mettant dessus du vin tiéde, de l'eau de vie, de l'esprit de vin, de l'eau de la Reine d'Hongrie, ou du baume blanc de Fioraventi qu'on prend dans ce fla-

con A. On fait passer la lividité qui y reste en ratissant du sceau de la Vierge, & le mettant sur la meurtrissure. Aux échimoses des yeux qui arrivent dans les jeux de paulme par un coup de bale reçu en cette partie, on y met d'abord de l'eau fraiche, qui est un bon repercussif pour empêcher la trop grande enflure ; c'est ce qu'on appelle avoir l'œil poché au beure noir. L'eau fraiche y est bonne le premier jour ; mais il faut des résolutifs par la suite: on fait un petit collyre avec des eaux de fenoüil & d'eau fraise, dans lesquelles on mêle le saffran, le camphre & quelques goutes de sel ammoniac.

Remedes pour les plus grandes. Si la contusion est grande, l'absinthe boüillie dans le vin, y est bonne ; ou bien on fait infuser dans l'esprit de vin les fleurs de mille-pertuis, les noix muscades, les cloux de gyrofles & l'écorce de grenade dont on frotte la partie. On y met encore de cataplasmes faits avec les quatre farines, la bryone, les fleurs de roses, de camomille, de mélilot & le stirax liquide ; on peut encore se servir d'un vin dans lequel on aura fait boüillir toutes les plantes aromatiques qui subtilisent & rarefient l'humeur extravasée.

Observation. Le premier blessé que je pansai à la canonade de Nimégue en l'année 1702., étant à l'armée avec Monseigneur le Duc de Bourgogne, fut un Garde du Corps qui avoit une grosse contusion à l'épaule qui lui avoit causé une grande échimose. Ce fut un boulet de Canon qui en passant avoit emporté la piéce du justeaucorps & de la chemise, & qui avoit tellement meurtri son épaule qu'il ne la sentoit presque pas. Je lui fis des scarifications jusqu'au vif, dans lesquelles je mis de l'eau-de-vie où j'avois fait fondre du sel, je continuai à le panser à Cléves où étoit l'Hôpital de l'Armée.

Quand la contusion est si grande elle menace de gangrene ou de sphacele, il faut ouvrir promptement & faire plusieurs incisions, tant pour ôter

la grande tension que pour faire dégorger la partie du sang & de la serosité qui étouffe la chaleur naturelle. Lorsque l'engorgement n'est pas considerable, on se contente de faire des mouchetures avec la lancette B. s'il est plus grand, on fait des scarifications plus profondes ; mais s'ils étoient des plus grands on en viendroit aux taillades qu'il faut faire sentir au malade en les profondant jusqu'au vif. On mett'a dans ces ouvertures de l'esprit de vin camph é qui est dans cet autre flacon C. & tout ce qui peut animer & vivifier la partie, & par dessus une compresse D. & une bande E. trempées dans le même esprit de vin. L'opération qu'on y fait

Les Verrues, que le vulgaire appelle des porreaux, sont de petites élevations rondes & raboteuses qui arrivent à la peau, & particulierement aux mains des jeunes gens. On leur a donné le nom de porreaux, à cause qu'elles sont composées de plusieurs petites pointes semblables aux racines de ces plantes, ou bien parce qu'elles ont des racines comme elles ; car effectivement elles en ont de répanduës sous la peau qui font qu'elles repoussent souvent après les avoir fait tomber. Des verrues.

Le public veut que ce soit la crasse qu'on se laisse amasser aux mains qui soit la cause des verrues, prétendant qu'il n'en vient point à ceux qui ont les mains propres & qui les lavent tous les jours ; mais les Savans en recherchent la cause dans les liqueurs nouricieres devenuës trop âcres. Ils disent donc que les verrues ne sont que des excroissances charnues, causées par l'extravasion du suc nouricier qui a rongé par son acrimonie les vaisseaux capillaires de la peau : il y en a de grosses, de moyennes, & de très-petites, dont le nombre est quelquefois si grand qu'on a de la peine à les compter. Leurs causes. Leurs differences.

Les erreurs populaires sont infinies sur le fait de la guérison des porreaux ; elles sont toutes si extra- Erreur du peuple.

vagantes qu'elles ne méritent pas d'être rapportées, & il y en a même qui croyent que si quelqu'un comptoit les porreaux d'un autre, il lui en viendroit un pareil nombre.

Il y en a qui prétendent les faire tomber en les frottant souvent & rudement ; d'autres y fourrent la pointe d'une aiguille F. & mettant ce qui reste de l'épingle à la flamme de la chandelle il les cauterisent ainsi, & les brûlant de cette maniere, ils esperent les faire tomber. D'autres les cauterisent avec l'aiguille qu'ils ont fait rougir ; mais ces manieres ne sont pas sûres & peuvent causer de la douleur & de l'inflammation, les trois meilleurs moyens pour les guérir, sont de les lier, de les couper, ou de les consumer.

Leur remede.

De la ligature qu'on y fait.

La ligature ne convient qu'à celles qui sont grosses & qui ont la base étroite, on la fait avec un crin de cheval ou avec de la soye H. il y en a qui la trempent dans de l'eau arsenicale, afin qu'elle coupe plûtôt ; mais cette pratique est dangereuse. Souvent ceux qui ont des verrues ne consultent pas les Chirurgiens, ils les lient eux-mêmes & les font tomber par ce moyen.

De leur incision.

Il y en a qui impatiens de se voir de ces verrues, les coupent avec des ciseaux I. mais c'est de la douleur qu'ils souffrent inutilement si on ne se sert pas de quelque remede rongeant pour en manger les racines ; car ces maux ne manquent pas de repousser & de revenir plus gros que la premiere fois : il faut donc étant coupés les toucher avec l'huile de tartre par défaillance, ou mettre dessus les poudres d'alum, ou de précipité rouge.

De leur consomption.

La troisiéme maniere est de les consumer avec de remedes capables de les corroder comme sont l'esprit de vitriol, l'eau forte, l'esprit de sel, ou le beure d'antimoine : mais il ne faut se servir de ces remedes qu'avec beaucoup de précautions, car ils brûleroient & feroient des escarres fort profondes. Il ne faut point abandonner ces remedes aux malades pour en faire l'application eux-mêmes, & afin de la faire avec plus de sûreté, il faut composer un petit emplâtre K. troué dans le milieu de la grandeur de la verrue qu'on veut toucher : on prend avec un brin de paille L. de la liqueur dans cette fiole M. dont on touche le porreau ; cet emplâtre qui couvre la circonference du porreau, la garantit contre le remede en cas qu'il en vint à tomber quelques gouttes en l'appliquant & empêche qu'il ne s'étende & n'opere au-de-là de la verrue. J'en ai vû tomber plusieurs par l'attouchement de l'esprit de sel, je le préfere aux autres quoiqu'il ne soit pas si corrosif ; j'aime mieux en appliquer plusieurs fois que de courir le risque des inconvéniens que j'ai vû arriver par l'eau forte.

Les médicamens caustiques y sont préférables.

Quand on veut se donner la peine de bien conduire l'usage des remedes caustiques & consumans, cette maniere est préférable aux autres, parce qu'ils en rongent jusqu'aux racines & qu'ils ne reviennent point, & d'autant plus qu'on peut s'en servir aux verrues qui sont trop petites pour être liées ou coupées : l'emplâtre N. acheve de les guérir.

De quelques autres petites excroissances.

IL vient souvent à la superficie du corps de petites excroissances dont la base est étroite, semblables à de petites têtes ou à de petites perles applaties ; qui croîtroient beaucoup si on ne les en empêchoit ; il en naît en toutes les parties de la peau, & particulierement aux paupieres. L'opération qu'on y fait ne consiste qu'à les couper avec la pointe des ciseaux, elles sont si petites qu'elles ne jettent point de sang, & qu'elles ne demandent aucun pansement. Il en est venu plusieurs au Roi dans des tems differens, que M. Felix lui a coupées de cette maniere ; la douleur en est si légere qu'il ne la sentoit presque point, & les en-

droits où on les avoit coupés se guérissoient d'eux mêmes sans le secours de la Chirurgie.

FIG. LX. POUR L'OUVERTURE D'UN CORPS.



Nous avons jusqu'à présent fait toutes les opérations qui se pratiquent sur l'homme vivant, venons à celles qui se font sur l'homme mort : elles sont deux, l'une est l'ouverture d'un corps, & l'autre est l'embaumement. Quoique ces deux opérations ne soient point accompagnées des cris du malade, & que les sujets sur lesquels elles se font,

ne se plaignent point du Chirurgien, elles doivent néanmoins être faites avec art ; & l'adresse de l'Opérateur ne s'y doit pas moins faire voir que dans toutes les autres. Je vais vous les démontrer avec toute l'exactitude qu'elles demandent, & ce sera par elles que nous finirons ce Cours d'Opérations. *Dexterité que cette opération demande.*

Plusieurs raisons obligent d'ouvrir un corps après la mort : par exemple, il y aura beaucoup d'enfans dans une famille dont un viendra à mourir, le pere & la mere le font ouvrir pour tacher en découvrant la cause de sa mort, de prévenir celle des autres. *Raisons qui y engagent.*

Une mort prompte & subite qui épouvante une famille, ou qui excite la curiosité des Médecins & des Chirurgiens, obligent souvent d'ouvrir un corps après la mort, comme il est arrivé à deux personnes mortes à Versailles. Dans la même année un des Chefs du Gobelet du Roi tomba mort en servant à table Monseigneur le Duc de Bourgogne, & quatre mois après un des valets de pied du Roi tomba aussi mort en se chauffant dans l'antichambre de Sa Majesté. Je les ouvris tous deux en présence des premiers Médecins de la Cour, & par ces ouvertures on fut confirmé que c'étoit l'interception de la circulation du sang qui avoit été la cause de ces morts subites. *Observation*

On trouve une personne morte assassinée ou noyée, il en faut faire l'ouverture pour dresser un rapport fidéle de l'état des parties offensées, & souvent en execution des Arrêts & des Sentences qui l'ordonnent. Si une personne est soupçonnée d'avoir été empoisonnée, l'ouverture du corps rend témoignage de la vérité. Le Gouverneur des Pages de la Reine étant mort à Saint Germain, la servante peu contente de sa Maîtresse alla dire au Grand-Prevôt qu'elle croyoit que c'étoit elle qui avoit empoisonné son mari. Le Grand-Prevôt se saisit *Histoire.*

de la veuve, & en avertit le Roi. M. Felix & moi nous eûmes ordre le lendemain de faire l'ouverture du corps, nous ne trouvâmes aucune apparence de poison, la femme fut justifiée & relachée sur notre rapport, & la servante s'enfuit pour éviter le châtiment que méritoit une pareille dénonciation.

On ouvre presque toutes les personnes de qualité & particuliérement les Princes & les Rois pour embaumer leur corps avant que de les mettre dans le sepulcre de leurs Ancêtres. Mais soit par l'une ou l'autre de ces causes qu'on soit obligé de faire ces ouvertures, il faut que le Chirurgien les fasse avec méthode & de la maniere que je vais vous démontrer.

Tems déterminé pour ouvrir un corps.

Le tems de faire une ouverture est ordinairement vingt-quatre heures après la mort. Les Ordonnances le portent ainsi, & on ne doit point entreprendre de la faire que les vingt-quatre heures ne soient accomplies, quoiqu'on eût des signes certains qu'il seroit veritablement mort, & cela pour éviter les reproches du Public, qui accuseroit le Chirurgien de trop de précipitation, & pour contenter ceux à qui on entend dire qu'ils chargeront leurs successeurs ou heritiers de ne les point ensevelir avant les vingt quatre heures finies, de crainte qu'on ne les enterre encore vivans, persuadés que cela est arrivé souvent, par les contes qu'on leur a faits.

Préparatifs.

Il faut quelque tems avant l'heure prise, que le Chirurgien envoye par ses garçons porter les instrumens nécessaires, qui sont une scie, des scalpels de plusieurs grandeurs, des ciseaux, des élevatoires, des aiguilles, du cordonnet, des éponges, quelques paquets d'étoupes, & enfin tout ce qui est marqué sur la planche IX.

Les garçons arrivés au logis du mort, mettront une table au milieu de la chambre assez longue pour

y poser le corps, ils étendront un drap sur la table, ensuite le corps dessus, à qui ils auront mis une serviette ployée en long en trois ou quatre doubles circulairement pour cacher par bienséance les parties de la generation & particulierement quand c'est une femme : on mettra par dessus un autre drap qui couvrira tout le corps. Ils mettront sous la table un grand bassin pour y jetter les entrailles à mesure qu'on les vuidera, & un sceau plein d'eau pour laver les éponges ; ils demanderont le linge nécessaire, ils prépareront de la bougie, & attendront ceux qui doivent être présens à l'ouverture.

Ajustement de l'operation & des garçons.

La compagnie arrivée, l'Opérateur & les garçons qui sont pour l'aider mettent chacun une serviette devant eux, afin de ne se point gâter. Pour moi qui ai fait souvent des anatomies & de ces ouvertures, j'avois des tabliers & des manches de toile faites exprès, dont je me servois plus commodément que des serviettes.

Par où l'on doit commencer.

Le corps découvert, l'Opérateur commencera par la tête, continuera par la poitrine & finira par le ventre ; cet ordre est moins embarrassant que de commencer par le ventre ; car étant obligé de retourner le corps pour voir le cerveau, le ventre étant ouvert toutes les parties qu'il contient sortiroient & incommoderoient beaucoup ; c'est supposé qu'on veuille examiner ces trois parties, car s'il y avoit une playe au ventre ou à la poitrine qui fût le sujet de l'ouverture, il faudroit ouvrir cet endroit pour connoître la playe & en faire son rapport sans être obligé pour lors de travailler sur la tête.

Manuel de l'opération.

L'Opérateur prendra ce scalpel A. fait en couteau ou cet autre B. fait en bistouri, dont il fera à la tête une incision longitudinale depuis la racine du nez jusques à la nuque du col, & une transversale depuis une oreille jusques à l'autre, ces deux incisions faisant une croix cruciale sur le som-

met de la tête : il levera ensuite ces quatre parties qu'il séparera du crâne, qui tombant en bas laissent le crane à découvert. Alors la scie G. qu'il posera sur l'os frontal assez près des sourcils, il commencera à le scier, en faisant tenir la tête par un serviteur pour l'empêcher de vaciller. L'os frontal étant scié, il conduira peu à peu sur l'un des temporaux, & ensuite sur l'autre ; lesquels étant sciés, on retourne le corps pour en faire autant à l'os occipital.

Usage de l'élevatoire. Toute la circonference du crane étant sciée, on prend cet élevatoire D. dont on fourre un des bouts dans la voye de la scie pour faire éclater quelques éminences qui excedent au dedans l'épaisseur du crane & que la scie n'aura point entierement coupées. Si on ne peut pas y réussir avec l'élevatoire cet instrument E. fait en forme de foret en viendra à bout, parce qu'il y a plus de force ; aussi est-il fait à ce dessein ; car en mettant la partie qui est plate dans l'ouverture de la scie, & en donnant un tour de main à droite & à gauche, on fait éclater ce qui tenoit, & ce qu'on reconnoit bien-tôt au bruit qu'il fait & qu'on entend lorsqu'il se casse. On glisse ensuite cet instrument F. fait en forme de grande spatule emmanchée, entre le crane & la dure-mere, pour en separer tous les filamens qui l'attachent aux endroits des sutures.

Séparation de la dure-mere. Le crane étant levé on le place à côté de la tête pour mettre dedans les morceaux du cerveau à mesure qu'on les coupe, on essuye la dure-mere qui est humectée par le sang sorti des vaisseaux capillaires rompus, on la coupe dans toute sa circonference avec ces ciseaux courbes G. on la releve par ses deux côtés vers le haut de la tête, où elle ne tient plus que par la pointe de la faulx qui est attachée en devant de l'apophise de l'os etmoïde appellée *crista galli*, crête de cocq. On coupe avec les mêmes ciseaux cette pointe de la dure-mere, & on

voit que ce redoublement de la dure-mere qui separe le cerveau en partie droite & en partie gauche, ressemble à une faulx, c'est ce qui lui en a fait donner le nom. Toute la dure-mere ainsi levée, on la rejette vers la partie posterieure de la tête, & pour lors on découvre la pie-mere qui enveloppe le cerveau jusques dans toutes ses circonvolutions.

Quand on veut faire une Démonstration exacte du cerveau, on le coupe par parties, pour faire voir les trois differentes substances qui le composent ; mais on se contente ici en éloignant la partie droite de la gauche, d'ouvrir avec le manche du scalpel dans la substance calleuse, les deux ventricules superieurs qui sont faits en forme de croissant : on coupe ensuite la plus grande partie du cerveau pour découvrir le troisiéme ventricule, puis on leve la voute à trois pilliers, soit par devant où il n'y a qu'un pillier à lever, soit par derriére où il en faut lever deux ; & cela selon l'habitude & l'adresse de l'Opérateur à faire ces Démonstrations. La voute levée, on voit le quatriéme ventricule, on découvre par la suite le cervelet, dans lequel on donne un coup de scalpel H. ou de cet autre marqué I. pour en avoir la substance ; & s'il y avoit quelque chose de particulier à dissequer, on se serviroit du scalpel K. qui a deux differens tranchans à ses deux extrémités, & de l'érigne L. avec laquelle on tient & on éleve les vaisseaux qu'on veut dissequer. On ôte enfin tout le cerveau pour voir s'il n'y a point de sang épanché, ou rien de particulier à sa base. Le tout bien examiné on remet toute cette substance à sa place, & après l'avoir renfermée dans le crane, on prend l'aiguille M. enfilée du cordonnet N. & on coud les quatre coins du cuir chevelu qu'on a relevé, pour en couvrir la calotte du crane, & pour contenir le tout dans son lieu ordinaire. Ouverture du cerveau & du cervelet pour les examiner.

L'Opérateur fait par ses garçons, retourner le

cadavre en le remettant sur le dos ; & lui ayant mis une serviette sur le visage pour le cacher aux spectateurs ; il fait une grande incision longitudinale depuis le col jusques sur les os pubis, & une autre transversale de la partie lombaire gauche jusqu'à la droite. Par cette incision il coupe les tégumens, les muscles & le peritoine tout ensemble, ce qui fait d'abord voir les parties contenues dans le ventre, dont la premiere est l'épiploon, qui nage sur les boyaux ; on examine l'estomach qui est placé dans l'hypocondre gauche, les intestins grêles qui occupent toute la partie ombilicale, les gros qui entourent les grêles de toutes parts, le mesentere qui est le lien commun de tous les boyaux, le foye qui remplit l'hypocondre droit, & la ratte qui trouve sa place dans le gauche conjointement avec l'estomach.

Ouverture du bas ventre.

Examen des visceres de cette region.

Si on est obligé d'ôter ces parties pour examiner les visceres qu'elles couvrent, il faut avant que de le faire, lier les intestins en deux endroits, l'un proche l'estomach, & l'autre proche l'anus, afin que les matieres qu'ils contiennent ne puissent pas sortir. On les met dans le bassin qui est sous la table, & on imbibe le sang & les liqueurs épanchées dans cette capacité, avec les éponges OO. qu'on lave à plusieurs fois dans le sceau d'eau préparé & destiné à cet effet. On examine les reins, les gros vaisseaux, les parties de la géneration, & la vessie ; où s'il y avoit quelque chose de particulier à voir, on feroit approcher la bougie P. qui est très-commode dans ces sortes de Démonstrations pour en découvrir jusqu'aux moindres particules sensibles.

Ouverture de la poitrine.

Afin de pouvoir pénetrer dans la poitrine, il faut séparer du sternum les parties musculeuses qui la couvrent, & avec un fort scalpel, couper les cartilages qui sont à l'extrémité de chaque côté, tant du côté droit que du côté gauche ; puis séparant le

le premier os du sternum d'avec les deux bouts des clavicules, avec lesquelles il est fortement attaché, il faut lever le sternum tout entier, comme j'ai dit dans mon Anatomie, afin de voir plus commodément les parties contenues.

Les parties qui se presentent les premieres sont les poûmons, qu'on trouve souvent alterés en quelque maniere, parce qu'étant les plus délicates de tout le corps, & toujours en action, elles ne peuvent pas si bien résister que les autres, & c'est la raison pourquoi la plus grande partie des hommes périssent par cet endroit. Les poûmons sont separés par une membrane longitudinale, qui est le médiastin auquel est attaché une grande poche qu'on appelle le péricarde qui est l'envelope du cœur. On ouvre ce péricarde, qui très-souvent contient de l'eau, dans laquelle nage le cœur. On fait ensuite deux incisions au cœur, l'un à droit, l'autre à gauche, pour voir s'il n'y a rien au dedans des ventricules & dans les oreilletes, où on trouve souvent des corps graisseux, qu'on nomme des polipes du cœur, on imbibe avec les mêmes éponges les sérosités qu'on trouve épanchées dans la poitrine, & après avoir fait attention s'il n'y a rien à la plévre, on remet toutes ces parties dans leur place. On prend ces deux paquets d'étoupes QQ. on les étale, & on en met un sur les parties de la poitrine, & l'autre sur celles du ventre : on remet le sternum par dessus, & raprochant les tégumens, on fait recoudre le corps par un serviteur, qui avec l'aiguille R. enfilée de ce petit ruban S. fait la suture du Pelletier, tant à l'incision longitudinale qu'à la transversale.

Examen des visceres qu'elle renferme.

Comment on rajuste les parties.

Je n'entrerai point dans le détail des indispositions qui peuvent se trouver dans toutes ces parties ; cela me meneroit à l'infini, je vous dirai seulement que quelque chose qui s'y rencontre, le

Chirurgien doit dès le même jour dans son cabinet le mettre par écrit, parce qu'il y a des circonstances particulieres, qui avec le tems peuvent s'échaper de la memoire.

Comment le Chirurgien doit dresser son rapport.

Si c'est un pere ou une mere qui ait souhaité que son enfant soit ouvert pour tâcher de conserver les autres par la connoissance de ce qui aura fait mourir celui là, le Chirurgien doit faire une relation de tout ce qu'il aura trouvé, & la leur donner, afin qu'il leur serve de guide dans les maladies qui surviendroient aux autres.

Les Observations qu'on doit publier.

Si c'est par Ordonnance de Justice que l'ouverture ait été faite, il faut que le Chirurgien en fasse un raport fidéle, qu'il ne charge point trop les accusés, ni qu'il n'autorise pas les criminels.

Si un corps a été ouvert pour découvrir la cause d'un fait particulier, d'une mort subite, ou d'une maladie surprenante: le Chirurgien doit en dresser un mémoire pour en faire part au Public; car nous ne devons pas seulement faire tous nos efforts pour nous rendre habiles dans notre Profession; mais nous sommes encore obligés de travailler pour l'instruction des autres.

Ainsi pour un homme empoisonné on doit suivre ce modéle.

Par qui les raports doivent être signés.

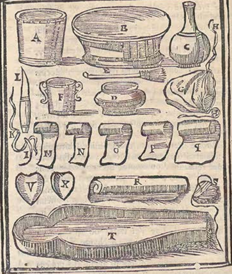
Nous soussignés Médecins & Chirurgiens du Roi, certifions que par l'Ordonnance de M. le Lieutenant Criminel, nous avons ouvert le corps de M. A. où l'estomac livide & sphacelé à l'extérieur, contenoit dans sa cavité une liqueur épaisse & rougeâtre, dont un morceau de pain imbibé ayant été donné à un chien, l'a fait expirer dans des convulsions; de plus la tunique intérieure de ce viscere nous a paru enflammée & cautérisée, s'étant séparé en lambeaux d'avec le reste; ces impressions malignes que nous ne pouvons attribuer qu'à un poison arsenical, s'étant communiqué à plusieurs autres parties des premieres voyes;

doit à notre avis avoir causé la mort subite audit M. A.

Après les ouvertures des corps des personnes de la premiere qualité; la coutume est de faire une relation claire & succinte des faits qu'on a trouvés, sans s'étendre en des raisonnemens qui souvent sont inutiles. C'est ce qui se pratiqua à l'ouverture du corps de Mr. le Marquis de Louvoy, mort le 16. Juillet 1691. Cette relation fut portée au Roi, après avoir été signée par quatre Médecins présens à l'ouverture; sçavoir, M. Daquin, M. Fagon, aujourdhui premier Médecin, M. Duchesne, & M. Seron: & par quatre Chirurgiens; sçavoir, M. Felix, M. Gervais, M. Duterre, & moi qui avois été choisi par la famille pour la faire.

Ambroise Paré qui a été premier Chirurgien de plusieurs Rois, nous a fait part dans ses œuvres des relations d'ouvertures des corps des Rois qu'il avoit servis; elles sont toutes signées des Médecins & des Chirurgiens qui étoient présens, & nous ne voyons point qu'elles le soient d'aucun Apoticaire; & encore aujourdhui dans toutes les relations d'ouvertures de corps des personnes de la famille Royale que j'ai faites ou que j'ai vû faire, tous les Chirurgiens en charge ont signé conjointement avec les Médecins, & jamais les Apoticaires, quoique souvent ils ayent été présens à ces ouvertures.

FIG. LIX. POUR L'EMBAUMEMENT.



Usage des embaumemens.

L'Embaumement est une opération presque aussi ancienne que le monde, elle s'est pratiquée de tout tems : & soit par vénération pour les parens, soit que ce fût un point de Religion, on travailloit à conserver les morts. L'Arabie & l'Egypte nous en fournissent une infinité d'exemples : mais aujourdhui on n'embaume que les Grands & les riches dont les parens veulent bien faire cette dépense.

Traité des embaumemens.

M. Penicher Maitre Apoticaire de Paris, nous a donné un Traité des embaumemens selon les Anciens & les modernes, dans lequel on voit de sçavantes recherches sur ce sujet. Il rapporte les embaumemens de David, d'Alexandre, & de plusieurs autres : c'est pourquoi je vous y renvoye pour satisfaire votre curiosité. Mais il nous donne en habile Apoticaire tant de sortes de poudres balsamiques, qu'il jetteroit dans l'embarras du choix qu on en doit faire si on ne connoissoit pas qu'elles sont presque toutes semblables. Au reste il prétend que c'est l'Apoticaire qui préside dans les embaumemens, que la composition & l'application du baume sont de son fait, & que le Chirurgien n'est là que pour faire les incisions & les bandages qu'il lui prescrit ; mais ce qui se pratique tous les jours, détruit ce que cet Auteur avance. C'est le Chirurgien qui fait seul les embaumemens, c'est lui qui est chargé de tout ; & après que l'Apoticaire a fait & fourni ce qu'on lui a demandé, il ne se mêle plus de rien, à moins qu'il ne veuille comme un des garçons Chirurgiens, donner à l'Opérateur les choses nécessaires à mesure qu'il les demande.

A qui il appartient d'embaumer.

Office de l'Apoticaire.

Souvent les Chirurgiens préparent eux-mêmes ce dont ils ont besoin pour les embaumemens, & particulierement dans les armées, lorsqu'il faut conserver un corps pour le porter dans le tombeau de ses Ancêtres. Mais chez les personnes Royales qui ont un Apoticaire en charge, c'est toujours lui qui prépare tout ce qui est nécessaire suivant le mémoire que lui en donne le premier Médecin pour la qualité du baume, & suivant la quantité que lui en demande le Chirurgien, qui la mesure à la grandeur du corps qu'il doit embaumer. Il est vrai, comme remarque M. Penicher, que l'Apoticaire est payé par le Trésorier de l'argenterie, qui fait un état des fraix funeraires, & qui le paye

pour ce qu'il a fourni, comme les Crieurs pour la tenture, les Ciriers pour la cire, les Plombiers pour le cercueil, & une infinité d'autres; mais s'il est payé comme Marchand, l'argent qu'il reçoit pour ses fournitures, ne lui donne aucun droit de préséance au-dessus du Chirurgien, ni ne l'autorise pas à lui prescrire les instrumens qu'il doit tenir prêts, les incisions qu'il faut faire & les bandages qu'il doit préparer.

Il est encore vrai que le Médecin n'a rien pour sa présence, ni le Chirurgien pour ses peines; mais M. Penicher se trompe en disant que le Chirurgien n'a pour recompense de son travail que les dépouilles & les linges qui ont servi dans l'ouverture du corps & dans l'embaumement: il devroit sçavoir que ces linges sont les droits des garçons Chirurgiens, qu'ils ont le soin de ne point laisser perdre; que M. Felix leur a toujours abandonné; que j'en ai usé de même, & que les Chirurgiens n'ôtent point ordinairement ce droit à leurs garçons.

Droits des garçons Chirurgiens dans les embaumemens

D'une relation de l'embaumement de Madame la Dauphine

M. Penicher cite pour modéle d'embaumement, celui qui fut fait à Madame la Dauphine. Il ne faut pas s'étonner si la relation qu'il en fait n'est pas juste dans plusieurs circonstances, il l'a écrite sur un mémoire que l'Apoticaire de cette Princesse lui en a donné, lequel croyant que la Pharmacie est tellement au-dessus de la Chirurgie, qu'elle ne peut point lui disputer le pas, a tiré par ce mémoire tous les avantages qui lui ont paru pouvoir soutenir son opinion; mais comme c'est moi qui ai fait cet embaumement, personne n'en peut mieux parler. Je ne vous en ferai point ici l'histoire pour éviter la répetition, parce que la maniere dont je vais vous montrer qu'il faut faire un embaumement parfait, vous instruira de tout ce qui s'est passé dans celui de Madame la Dauphine.

Après l'ouverture du corps & la relation faite & signée sur les faits particuliers qui s'y sont trouvés, les Médecins & les Chirurgiens se retirent, laissant au Chirurgien qui doit travailler, le soin & la conduite de l'embaumement; c'est pourquoi tout roulant sur lui, il fait apporter dans la chambre du mort tout ce qui lui est nécessaire pour l'embaumer, & que l'on sçait consister en trois choses. 1°. En ce qui est du fait du Plombier. 2°. En ce qui appartient au Chirurgien. 3°. En ce qui regarde l'Apoticaire.

Trois choses nécessaires à l'embaumement

Le fait du Plombier.

Le Plombier averti, vient prendre les ordres du Chirurgien sur la grandeur du cercueil, parce que s'il se contentoit de prendre la mesure sur le corps, il se trouveroit trop petit pour le contenir après qu'il seroit embaumé: il lui commande un baril de plomb pour mettre les entrailles, & une boëte aussi de plomb faite de deux piéces pour renfermer le cœur après être embaumé, lui ordonnant d'apporter le tout dans la chambre du mort à l'heure qu'il lui marque.

L'appareil du Chirurgien.

Le principal de l'appareil du Chirurgien consiste en des bandes, car pour les instrumens ce sont les mêmes dont il s'est servi pour faire l'ouverture du corps. Il faut qu'il prépare cinq bandes; deux de la largeur de trois doigts, & de quatre aulnes de long chacune pour bander les bras, deux de quatre doigts de large & six aulnes de long, pour bander les jambes & les cuisses, & une autre plus large & plus longue pour faire les circonvolutions nécessaires autour du corps.

L'Office de l'Apoticaire

Ce que l'Apoticaire prepare, consiste en trois choses: 1. En une poudre de plantes aromatiques bien pilées dans un mortier; 2. En une autre poudre de gommes & de drogues odorantes subtilement pulverisées: 3. En un liniment pour en frotter tout le corps.

Cette premiére poudre qui est la plus grossiére,

& qui sert à remplir les grandes cavités, & à mettre avec les entrailles, est composé de vingt-quatre ou vingt-cinq plantes différentes dont on prendra des unes des feuilles, des autres les racines ou les fleurs, & des autres les écorces ou les semences : voici les meilleures, & celles qu'on trouve le plus commodément. Les feuilles de laurier, de myrthe, de romarin, de sauge, de baume, de Rhue, d'absinthe, de marjolaine, d'hysope, de thim, de serpolet, de basilic ; les racines d'iris, d'angelique, de flambe, de calamus aromaticus ; les fleurs de roses, de camomille, de mélilot, de lavande ; les écorces de citrons & d'oranges ; les semences d'anis, de fenoüil, de coriandre & de cumin. A toutes ces plantes bien mises en poudre, il faut ajouter quelques livres de sel commun & de tan, ensorte que le tout ensemble fasse jusqu'à trente livres de pesanteur.

Plantes dont on compose les poudres.

De l'autre poudre qui est plus fine, il en faut dix livres, & elle doit être composée de dix ou douze drogues odorantes & capables de conserver les corps des siécles entiers, sçavoir, de myrre, d'aloës, d'oliban, de benjoin, de stirax calamite, de gérofle, de noix muscade, de canelle, de poivre blanc, de souphre, d'alum, de sel de salpêtre ; le tout enfin sera bien pulverisé & passé par le tamis.

Le liniment sera composé de thérébentine, d'huile de laurier, de styrax liquide, & du baume de Copahu ; car pour celui du Perou il est si rare & si cher, que lui seul couteroit plus que tout le reste de l'embaumement : trois livres de ce liniment suffisent pour faire les embrocations nécessaires.

Composition du liniment.

Outre ces trois articles, l'Apoticaire fera apporter trois ou quatre pintes d'esprit de vin, cinq ou six gros paquets d'étoupes, du cotton, deux aulnes de toile cirée de la plus large, & un paquet de grosse ficelle. Avec tous ces préparatifs, le Chi-

rurgien est en état de commencer l'embaumement qu'il execute de la maniere suivante.

Ayant fait approcher de lui le baril de Plomb A. il prend quelques poignées de la grosse poudre qui est dans ce grand bassin B. qu'il met au fond du baril & par dessus lesquels il étend une partie des entrailles, il remet encore un lit de poudre, & ensuite des entrailles, & il continue ainsi de lits en lits jusques à ce qu'il ait mis dans le baril toutes les parties qui étoient contenues dans la tête, la poitrine & le ventre à l'exception du cœur qu'il sépare & qu'il met dans une porcelaine tremper dans de l'esprit de vin, jusqu'à ce qu'après avoir achevé d'embaumer le corps, il puisse embaumer le cœur en particulier. Il faut observer qu'il doit finir par un lit de la poudre, & que s'il y avoit peu à dire que le baril ne fût plein, il y faudroit mettre par dessus un paquet d'étoupes pour achever de l'emplir; mais si le fondeur l'avoit fait trop grand, il lui faudroit faire couper ce qu'il y auroit de trop sur la hauteur, afin que le couvercle étant soudé, il ne reste point de vuide dans le baril.

Ce que le Chirurgien met dans le baril.

Les trois ventres vuidés, on les lave avec de l'esprit de vin qui est dans le flacon C. avant de les remplir, on commence par la tête, en emplissant le crâne de poudres & d'étoupes mêlées ensemble, & y en faisant entrer tout autant qu'elle en peut contenir : on remet le crâne à sa place, & avant que de coudre le cuir chevelu par dessus, on met entre l'un & l'autre de la poudre balsamique la plus fine qui est dans ce vase D. On verse dans la bouche de l'esprit de vin pour la laver, & on l'emplit de cette poudre avec du cotton, on en fait autant dans les narines & dans les oreilles, & ensuite avec le pinceau E. on fait une embrocation sur tout le visage, la tête & le col de ce liniment F. & après mettant la poudre fine sur toutes ces parties, il s'en forme une croute sur toute la super-

Embaumement des 3. ventres & de la tête.

Comment on acheve la tête.

ficie. On met la tête dans ce linge G. fait en forme de coëffe de nuit qui a des cordons HH. qu'on tire pour serrer le col afin que toute la tête soit ainsi exactement enveloppée.

Préparation de la poitrine & de l'abdomen.

On emplit de poudres & d'étoupes la poitrine & le ventre qui pour lors ne font plus qu'une grande cavité, car levant les entrailles, on a ôté le diaphragme qui les séparoit l'une de l'autre; on ne doit point ici épargner les poudres, il faut qu'elles dominent, & les étoupes n'y sont employées que pour les soutenir & les lier ensemble; on remet le sternum à sa place, & après l'avoir couvert de la poudre fine dont on fait entrer entre les côtes & les tégumens, on fait une suture avec l'aiguille I. enfilée du cordonnet K. depuis le col jusques aux os pubis; & une autre transversale depuis une des parties lombaires jusques à l'autre.

Des extremités supérieures.

On fait au bras avec ce scalpel L. quatre grandes taillades de la longueur d'un demi pied chacune, & profondes jusques à l'os, & autant à l'avant-bras, qu'on lave avec de l'esprit de vin, & qu'on emplit de la poudre odorante; on couvre le bras du liniment avec le même pinceau, & on le saupoudre du même baume qui s'y attache aisément à cause du liniment: on prend la bande M. avec laquelle on commence par la main, qu'on bande par des circonvolutions fort serrées, jusqu'à l'épaule où doit finir la bande: pendant que le Chirurgien accommode ainsi un bras il fait faire la même chose par un serviteur qui avec la bande N. l'enveloppe comme il voit faire à l'Opérateur.

Préparation des inférieures.

La même manœuvre se fait aux cuisses & aux jambes, excepté que les incisions s'y font plus longues, plus profondes & en plus grande quantité qu'aux bras; ces parties ainsi tailladées ressemblent aux haut-de-chausses des Suisses. Après avoir été imbibées d'esprit de vin, on les emplit de poudres aromatiques; le liniment posé & les poudres

par dessus, l'Opérateur applique la bande à une cuisse, pendant qu'un serviteur met la bande P. à l'autre. Ces deux bandes commencent aux pieds & finissent aux aynes.

Préparation des parties posterieures & des antérieures du corps.

On retourne le cadavre pour faire de pareilles incisions au dos à l'endroit des reins, & aux fesses, & si le sujet étoit gras on en feroit tout au-tour du ventre & de la poitrine: les lotions, les embrocations & l'application des poudres étant faites, avec la bande Q. qui est fort large & très longue, en commençant par le bas du ventre, on enveloppe si exactement le corps, qu'il n'y a pas une seule partie qui ne soit couverte.

Comment on empaquete le corps.

Le corps ainsi emmailloté, on le pose sur la toile cirée R. dans laquelle on l'enferme tout entier, en la coupant de maniere qu'elle puisse l'embrasser de toutes parts sans faire aucun pli, & avec la ficelle S. qui doit avoir dix ou douze aulnes de long, on commence à la serrer à l'endroit du col pour former la figure de la tête, afin qu'elle puisse s'accommoder à celle du cercueil, on continue plusieurs tours au-tour du corps de demi-pied en demi pied: de maniere qu'il doit être serré fortement, comme un ballot qu'on voudroit mettre au Messager.

On l'ensevelit ensuite dans un linceul dont on noue avec un cordon les deux bouts aux deux extrémités du corps, en sorte que le linceul ait une poignée à chacune de ces extrémités; on fait approcher le cercueil T. de la table où est le corps; & si c'est une personne du sang Royal, sa Dame d'honneur prend la poignée du linceul qui est du côté de la tête, & sa Dame d'atour celle qui est du côté des pieds, & elles la mettent dans le cercueil, comme étant du devoir de leur charge, de lui rendre ce dernier service.

Usage des poudres & desaromat

Si le Chirugien a des poudres balsamiques de reste, il les répand dans le cercueil, & il en rem-

plit les vuides avec les paquets de plantes aromatiques qu'il doit avoir préparées à cet effet, ensuite de quoi le plombier met le dessus du cercueil qu'il sonde tout au-tour le plus promptement & le plus exactement que faire se peut.

Embaumement du cœur.

Pendant qu'on travaille à souder le cercueil, le Chirurgien embaume le cœur. Il le prend dans la porcelaine où il l'avoit mis, il le lave plusieurs fois avec de l'esprit de vin, il emplit les ventricules de ce viscere avec de la poudre balsamique la plus fine qu'il a gardée exprès, & il l'ensevelit dans un morceau de toile cirée, après avoir encore mis de cette poudre dans la toile pour envelopper tout le cœur; il le lie & le serre avec de la petite ficelle, donnant à ce petit paquet la figure d'un cœur, puis le mettant dans cette moitié de boëte de plombV. il le recouvre de cette autre moitié X. & il fait souder ensemble ces deux moitiés par le plombier en sa présence, dans toute la circonférence de la boëte.

Le cercueil étant soudé, on le met sur deux tréteaux au milieu de la chambre, & on le couvre d'un drap mortuaire : on met dessus le cercueil la boëte qui renferme le cœur qu'on couvre d'un crespe, & on les laisse là l'un & l'autre jusqu'à ce qu'on les emporte dans les sépultures qui leur sont destinées.

Embaumement de quelques Anciens.

Quelques Anciens ont prétendu avoir inventé une maniere d'embaumement préferable aux autres, qui étoit d'ôter généralement toutes les chairs en ne laissant que la peau & les eaux, & de substituer à leur place des poudres & des drogues aromatiques : mais d'en user ainsi ce n'est pas préserver un corps de la pourriture, c'est seulement conserver la peau & le squelette.

De plusieurs Modernes.

Il y a des modernes qui proposent des manieres plus faciles. Il y en a de plusieurs especes dont M. Penicher a rempli son Livre, c'est pourquoi je

ne vous les rapporterai pas. Je me contenterai de vous dire que l'histoire de l'embaumement que je viens de vous faire, est celui que j'ai pratiqué sur Mesdames les Dauphines, & sur plusieurs personnes de la premiere qualité, étant celui que je crois le meilleur de tous.

J'ai oui dire qu'anciennement on faisoit des sépulchres de plâtre, au milieu desquels on mettoit le corps qu'on couvroit aussi de plâtre, que dans ces sortes de sépulchres, les corps s'y conservent long-tems sans jetter aucune mauvaise odeur, parce que le salpêtre qui est dans le plâtre, résiste à la pourriture, & que le plâtre en s'imbibant des sérosités puantes qui sortent du corps, empêche les mauvaises exhalaisons.

Conservation des corps par le plâtre.

Ce fait doit faire naître la pensée de le mettre en usage, & voici comme je crois qu'il s'y faut prendre, c'est de faire faire un cercueil de plomb ou de bois de grandeur proportionnée au corps, & y ayant mis ce corps tout nud, on aura trois ou quatre augées de plâtre passées au sas, qui après avoir été gachées, seront versées aussi-tôt dans le cercueil; de maniere que y en ayant mis jusqu'au bord, le corps soit tout enfermé dans le plâtre : par ce moyen on peut garder un corps plusieurs jours au logis, & on peut le laisser dans les caves où on met les morts, sans craindre la puanteur. A mon avis on ne peut point faire un embaumement plus aisé & à moins de fraix.

Maniere d'en faire.

On parle aussi de l'embaumement de certaines terres sabloneuses, où l'air seul fait conserver des corps qui y restent exposés : on voit, par exemple, dans la cave des Cordeliers de Toulouse, plusieurs cadavres d'hommes & de femmes, qui s'y sont conservés en leur entier depuis trois ou quatre siécles, par la vertu des exhalaisons qui ayant pénétré un tems ces corps, en auront fixé les parties molles ou liquides, & comme pétrifié les par-

ties charnues & osseuses, ce qu'on peut expliquer en suposant que quantité de corpuscules salines & roides se feront insinuées dans les pores de toutes ces parties, qui par la forte compression de ces petits coings étant resserrées en un volume beaucoup moindre que le naturel, composent avec eux des masses très-dures, capables de resister aux injures du tems, & de retenir la forme & la grosseur humaine, parce que la place que les humeurs & les chairs ont abandonnée en diminuant de leur dimension, se trouve justement remplie par la multitude de ces atomes coagulans & pétrifiques.

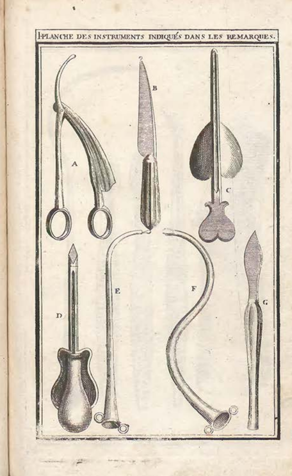
Au reste, la longue durée des corps embaumés, dépend non-seulement de la bonté des drogues qu'on y employe; mais encore de la qualité des sujets, car il y en a de si pénétrés de graisse & d'autres sucs pourrissans, caustiques & fermentatifs, qu'il surmonte en peu d'années toute la force des meilleurs baumes, au lieu que d'autres naturellement plus secs, & imbibés de liqueurs plus balsamiques, comme les corps des personnes qui auront mené une vie plus temperée & plus frugale, se préserveront eux-mêmes de corruption, & leurs fibres cessant d'être amolies par l'humide radical & attenuées par le feu naturel, se roidiront par des contractions spontanées, & se fortifieront de plus en plus contre les agens extérieurs; en sorte que pour les garantir de la pourriture on ne sera pas obligé de les embaumer avec tant de soins.

Par le récit que je viens de vous faire de l'embaumement en général, vous pouvez juger lequel des deux y doit présider, ou du Chirurgien ou de l'Apoticaire: c'est le premier qui fait tout ce qu'il y a à faire, & qui travaille immédiatement sur le corps humain, & l'autre ne fait que pulveriser des plantes & des gommes. Dans les consultations sur les maladies Chirurgicales, les Chirurgiens signent les Ordonnances conjointement avec les Médecins

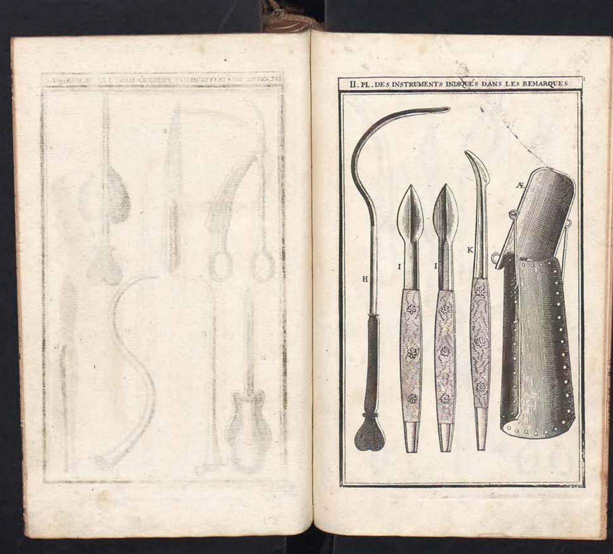
& les Apoticaires ne font que les executer; les raports & les relations des ouvertures des corps sont signés des Médecins & des Chirurgiens, & jamais des Apoticaires. On remarque que dans les états des Maisons Royalles, les Médecins sont enregistrés les premiers, puis les Chirurgiens, & ensuite les Apoticaires. Enfin le Roi voulant donner des gratifications aux Officiers de Madame la Duchesse de Bourgogne, qui l'avoient été querir au Pont de Beauvoisin, il mit de sa main sur l'état qui lui en fut présenté, pour M. Bourdelot Médecin mille écus, pour moi Chirurgien quinze cent livres, pour M. Riqueur Apoticaire mille livres. Et après toutes ces marques de distinction & de préférence, comment les Apoticaires peuvent-ils prétendre disputer le pas aux Chirurgiens? Permis à eux de se repaître de cette bonne opinion d'eux-mêmes, qui ne fait aucun tort à la Chirurgie, puisqu'ils sont les seuls de ce sentiment.

Nous voilà, MESSIEURS, parvenus à la fin du Cours d'Opérations que je m'étois proposé de vous faire: j'ai tâché de n'oublier aucune de celles que la Chirurgie est obligée de faire pour la conservation du corps humain. Je l'ai pris dès le moment de sa naissance, en commençant par enseigner la maniere de faire la ligature de l'ombilic qui est la premiere opération qu'il est obligé de souffrir aussi-tôt qu'il voit le jour, ensuite parcourant toutes les parties de son corps en vous faisant voir les opérations que chacune d'elles demande, & finissant par l'ouverture de son corps & par l'embaumement, vous voyez que je ne l'ai point quitté qu'il n'ait été enfermé dans le tombeau. Conclusion

FIN.


I PLANCHE DES INSTRUMENTS INDIQUÉS DANS LES REMARQUES.
A
B
C
D
E
F
G

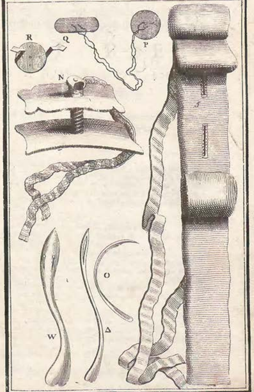
TABLE


II. PL. DES INSTRUMENTS INDIQUÉS DANS LES REMARQUES
H
I
I
K
Æ


III. PL. DES INSTRUMENTS INDIQUÉS DANS LES REMARQUES.
M
L
P
T
V
b
S
Y
Z
X
&c
c
a



IV. PL. DES INSTRUMENTS INDIQUÉS DANS LES REMARQUES.



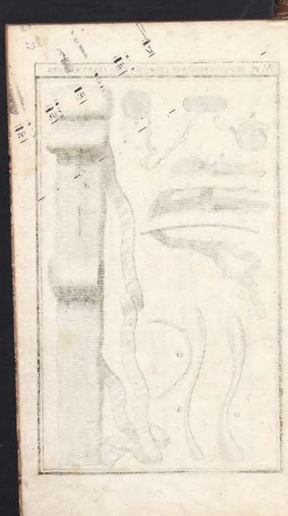


TABLE
ALPHABETIQUE
Des Matieres.

La Lettre R. indique les Matieres contenues dans les Remarques.

A.

ABscès, son ouverture naturelle, signes du pus formé, examen avant de percer les tumeurs. 818. 819. &c.
Méthode d'opérer avec les médicamens, comme les cauteres, & avec les instrumens ou la lancette. 820. 821
Cas où l'on doit differer ou hater l'ouverture de l'absçès indigeste ou mur. 819
Pansement de la plaie. 823
Absçès du visage embarrassans. Histoire à ce sujet. 823
Accouchemens, differentes manieres de les rendre heureux, & de surmonter les difficultés. 284
Cas où le secours du Chirurgien est nécessaire. 285
Conduite dans un flux de sang continuel, & dans le détachement qu'il faut faire du Placenta sans danger de l'enfant ni de la mere. 286. 288
Injection dans la matrice après cette extraction. 289
Définitions & differences des moles, moyen de délivrer d'une mole. 289. 290
Signes qui distinguent un flux menstruel, d'avec une perte de sang, traitement de l'un & de l'autre. 291. 292
Circonstances qui rendent l'accouchement perilleux, 293
Maniere de tirer l'enfant qui se presente en differentes postures. 294
Ligature de pied avec le ruban pour le distinguer & le retrouver. 298
La reduction à la posture naturelle est une mauvaise pratique. 299

Signes d'un fœtus sans vie dans le ventre de la mere, & moyen de l'extraire. 299. 300
Extraction de l'enfant arrêté par les épaules, 301
Usage du tire-tête. 301
Précaution à prendre avant que d'employer les instrumens Chirurgicaux, ibid.
Facheuses suites des accouchemens, 303
Rupture de la Fourchette, chûte & descente de la matrice, leur cause & leur cure. 303. 304. &c.
Occasion d'employer le pessaire, *speculum matricis*, ou miroir de la matrice. 307. 312
Extirpation de l'uterus dangereuse. 309
Adhérence du prépuce avec le gland, ses causes naturelles & accidentelles, 265
L'opération pour y remedier. 266
Ægilops, maladie des yeux, sa cure. 561. &c.
Agglutination, mal des paupieres ulcerées & colées ensemble, ou à la cornée. 532. 533
Aiguilles droites, courbes, leurs differens usages. 26. 27.
Aiguilles pour les sutures, leur figure & leurs qualités requises. 66
Aiguillette nolée, erreur populaire sur ce sujet. 166
Aines, les operations qui s'y pratiquent. 313
Leurs maladies, leurs causes, & leur cure. 319
Airigne, sa forme & ses commodités. 22
Algalie, instrument pour sonder. 194
Alphonsin, son usage pour l'extraction des balles dans une playe. 805
Amputation, frayeur à surmonter dans cette operation de grand appareil. 732
Nécessité de la faire, & endroit où on doit couper: Choix de diverses methodes, & inconveniens de l'amputation faite au genou. 734. 741. 742
Trois manieres d'arrêter le sang. Preference de la ligature. 743. 744
Appareil consistant en medicamens, compresses, instrumens, bandes, &c. 745. 746
Manuel de l'opération. 748
Conduite après l'operation. 750. 751. &c.
Situation du malade pour reposer dans le lit. 754
Comment on releve l'appareil. ibid.
Douleurs que le malade attribue à sa jambe coupée, leur cause. 755
Dispute sur l'usage de la vessie de porc, & de l'aiguille enfilée, après l'amputation. 755
R. Appareil de l'amputation simplifié. 753

Amputation en deux tems. 756
Amputation à lambeau. 756. 757
Amputation dans l'article. 758
Amigdales, glandes qui se tumefient, l'operation qu'on y fait, leur extirpation dangereuse. 632. 633
R. Les trous naturels des Amigdales en imposent lorsqu'elles sont gonflées. 632
Anasarque, ses signes & ses causes. 214
Sa cure est dans les seuls médicamens. 124
Anevrisme, ses deux especes, ses causes, & ses signes, les endroits où il survient. 688. 689. &c.
Instrument pour serrer l'artere. 693
Traitement après l'opération. 708
Indice d'une tumeur anevrismale, nouvelle machine pour la repousser. 696
Appareil pour l'operation de la ligature d'une artere coupée. 696. 697.
Situation du sujet & des Aides. 699.
Methode cruelle des Anciens. 700
R. Differentes manieres de faire l'operation de l'anévrisme suivant les differentes circonstances. 702. 703. 704.
Trois moyens d'arrêter le sang. 703
R. Pourquoi on doit faire deux ligatures à l'artere. 704. 705
Quels sont les vaisseaux qui supléent à l'artere principale. 705
En quoi different la compression, la ligature, & les stiptiques. Ce que produisent ces differens moyens. Auquel on doit donner la preference. Mauvais effets des caustiques. 706. 707
Angiotomie, ouverture du vaisseau, nécessité de l'operation, & moyen d'y réussir. 646. 648. &c.
Pratique ancienne. 647
Saignée angulaire. 591. & 592
Angles des yeux, les maux ausquels ils sont sujets. 559
Eccantis, hypersarcosis & anklops, causes de ces tumeurs, & les opérations qu'on y pratique. 559. 560. 561
Ankiloblepharon, sa cause & sa cure. 532. 533
Antrax, étimologie de ce mot, la cause & les effets de ce mal. 816. 817
Conduite pour l'operation qu'il demande. 817
Anus attaqué de plusieurs incommodités, & soumis à cinq opérations. 390
Clôture de cette partie, sa cause & son remede. 391. &c.
Remplacement de l'anus sorti. 391
Excroissances & ulceres qui y surviennent, leur cure par les topiques, & par l'operation. 395. 396

Raisonnemens de pratique pour les fistules de cette partie profondes ou superficielles. 406
Diverses épreuves de medicamens sur ces maux. 420
Aponévrose, ou expansion tendineuse piquée dans une saignée, les inconveniens de ce malheur, ses remedes les plus prompts. 679. 680. &c.
R. Pratique pour la piqueure de l'aponevrose. 680
Appareil grand, haut & petit, leur invention & leur usage pour la taille. 220. 221. 231. &c.
R. Le cas où il faut preferer le petit appareil. 221
Maniere d'introduire la sonde canelée. 212. 213
R. Comment on doit tenir le scrotum pendant l'operation du grand appareil. Differente méthode de la faire. 222. 223
Comment on doit faire l'extraction de la pierre. 225
Incision à faire pour tirer la pierre. 222
Application du premier appareil aux enfans. 227
Circonstances à y observer. 228
Vessie percée en son fond par le grand appareil. 245
Avantages de cette derniere méthode pour l'extraction de la Pierre. 203
R. Quelles sont les parties interessées dans les differentes méthodes. 253
Si l'on fait un déchirement dans toutes ces méthodes. 253
Les avantages & les inconveniens de ces méthodes. Reflexions à ce sujet. 253. 254. 255
Aritenoidiens, & tiro-aritenoidiens, muscles du larynx enflés dans l'esquinancie, les remedes dont ils ont besoin, & l'operation qu'ils demandent. 475. 476. &c.
R. Erreurs des Anciens sur les armes à feu, sentiment des Modernes à ce sujet. 810
Armes à feu, pratique pour les membres qui en ont été emportés. 737
Information avant la cure d'une plaie d'arme à feu. 803
Armes du tems passé, moyens de les extraire. 798
Arrierefaix, maniere de le tirer, cause de son détachement. 288. 289
Artere ouverte pour une veine, reparation de cette faute par la seule compression. 683. 684
Arteriotomie, endroit où on fait cette opération, moyen de l'accomplir. 595. 596
Histoire sur ce sujet. 596
Ascite, definition du mot & de la chose. 126
Division de cette espece d'hydropisie, sa cause. 126. 127
R. L'operation qui y convient. *Voyez* Hydropysie.
R. Avis aux jeunes Chirurgiens. 11. 12

B.

Bandage, sa definition & ses usages. 50
Division generale des Bandages en simples & en composés, & du simple en égal & en inégal. 52
Bandages rampans, mousses, en doloires, renversés, & autres. 52. 53
Les Bandages servent aux remedes, & sont eux-mêmes des remedes; d'où vient leurs noms d'incarnatifs, d'expulsifs, de retentifs. 53. 54
Ceux qui se font à beaucoup de chefs, épargnent les sutures. 55
Bandages particuliers, tels que le couvre-chef, le bandeau simple, & le figuré, le scapulaire, la serviette, le rempant, le renverse à deux, à quatre, à six chefs, en T. le fenêtré, à champignon, à ressort, les occasions, & les parties où ils conviennent. 55. 56. 57. &c. 278. 336. 327. & 478
Bandes, leur difference d'avec les bandages. 51
Leurs differences entr'elles par la matiere, par la grandeur & par la figure. 51. 52
Quatre conditions requises à des bandes, leurs diverses applications, chef d'une bande, precaution pour attacher le dernier chef. 52. 53
Bec de liévre, ou levre fenduë, causes naturelles & accidentelles de ce mal, maniere de recoudre la partie divisée avec le fil, ou par la future séche. 597. 598
Cure de cette incommodité quand elle vient de naissance, observation de pratique. 598. 599
R. Les pincettes sont inutiles pour en faire l'operation, leurs inconveniens. 600
R. Epingle dont on se sert en place d'aiguille. 600. 601
R. Certaines difformités singulieres des levres, comprises sous le nom de Bec de lievre. Comment on les corrige. Observation à ce sujet. 601. 603
Pansement du malade, & son regime de vie, conseils particuliers. Histoire sur cette imperfection. 601. 604
Besicles, leur usage pour les louches. 572
Autres moyens proposés pour y remedier. 574
Bistouris de plusieurs sortes, ployans, droits, courbes, propres en differentes rencontres. 24
Bistouri enchassé dans un anneau, son usage. 820
Bosses, leurs differences, leurs causes & leur cure. 466. &c.
Bottines de linge ou de peau de chien pour serrer les varices, autres moyens de traiter ces maux. 764. 765

Bouclemens, operation autrefois pratiquée à la verge des jeunes garçons. 258
Boues de certaines eaux, efficaces pour rétablir les membres derangés. 776
Bourdonnets gros, moyens & petits, leurs diverses figures & leur usage. 38. 39
Bras artificiel, sa composition de plusieurs ressorts, & ses utilités. 761
Bras, les opérations qu'on y fait.
Voyez, Extremités superieures. 644
Brayers pour les Adultes, leur diversité, & leurs avantages pour retenir les parties en leur place naturelle. 328. 329
R. Le Brayer sans ressort est préferable à tout autre, & le plus sûr moyen pour contenir les parties. 330
R. Cas où un bandage de toile convient. 330
Bronchotomie, doute sur la necessité de cette operation, reponse aux difficultés. 473. 474
Preparatifs pour la faire. 475
Differente pratique sur cette incision des bronches de la trachée, usage de la canule platte à mettre dans la plaie, pansement. 476. 477
Moyen de refermer la playe, erreur sur ce point. 478
R. Observations sur l'operation de la Bronchotomie. 479
R. Cas où les blessures de la gorge sont mortelles. Observations à ce sujet. 480
Bubonocele, sa définition, sa cure, signes qui la distinguent du Bubon. *Voyez* Hernie. 341

C.

CAncer, ses effets, raison de ses divers noms, ses differens progrès. 450. 451
Son étimologie. 452
Les personnes qui y sont les plus sujettes. 452
Marques d'un Cancer au sein, opinion singuliere sur sa cause, prognostic de ce mal, remedes palliatifs, 453. 454
Systêmes de trois Medecins modernes sur son origine, & sur sa matiere. 455. &c.
Cures palliative, éradicative par les acides absorbans, & amputative proposées chacune par chacun de ces trois Auteurs, conformement à leur hypothêse.
Maniere d'extirper un Cancer. 459
Histoire sur cette cure. 460
R. Description plus ample de l'operation du Cancer. 465

Amputation de la mammelle. 461
Pansement & conduite de l'operation. 461. 462
Canules à anneaux aux deux côtés, canules à platine courbes, ovalaires, rondes selon les divers besoins. 33. 34
Capeline, espece de bandage, son utilité. 57
Carie des os, sa cause & l'extirpation ; à quoi ce mal réduit. 740. 741
Carnosité, exemple remarquable d'une carnosité dans l'uretre. 271
Callosités prises pour excroissances charnues, leurs remedes, accidens à craindre dans l'operation, comment on finit le traitement. Voyez, Retention d'urine. 272. &c.
Caroncules, leur jonction contre nature, erreur sur la cause de ce mal, débridement qu'on y doit faire. 275. &c.
Castration, operation permise chez les Turcs, & frequente en Italie, quoiqu'elle ne se dut faire que pour empêcher le progrès d'une corruption. 384. 385
Vices des châtrés. 386
Comment on l'accomplit, & on panse la plaie. 386
Adresse des Operateurs ambulans sur cette operation, Histoire de l'un d'eux qui nourrissoit son chien de testicules d'hommes. 337
R. Ce qui oblige à faire la castration. Comment il la faut faire. 387. 388. 389
R. Si un abscès dans le testicule, ou une plaie de cette partie, oblige toujours à la faire. 388
Cataracte, ses differences tirées de sa couleur, de son tissu, & de sa quantité. 546. 547
Prognostic fondé sur les dispositions du malade, & sur le degré de la maladie. 548
Usage d'une fiole pleine de liqueur dont on tient l'œil abbreuvé. 549
Maniere d'abbatre la cataracte, pansement & regime de vivre du malade après cette operation. 551
R. Comment on doit tenir l'aiguille pour faire l'operation de la cataracte & où il faut la plonger. 561. &c.
La Cataracte n'est que le cristalin devenu opaque. Lasnier Chirurgien de Paris est l'Auteur de ce sentiment. MM. Briseau & Antoine l'ont renouvellé. 554
Cataracte membraneuse, ce que c'est. 555
Reflexion sur l'operation de la cataracte. 555. 556
Methode nouvelle de faire cette operation. 551
Ce qui supplée au cristalin. 556
Le cristalin passe quelquefois dans la chambre anterieure ; dans quel tems il y passe, comment on l'ôte.
L'operation qu'on fait & observation à ce sujet. 557

Cathéterisme, opération de sonder la vessie. 194
Cauteres, leur définition, leur utilité. 835
leur division en actuels, & potentiels, divers noms donnés à ceux-là par rapport à leurs differentes figures, qui ont chacune leurs commodités particulieres. 836. 837
Cautere en sel ou fait en épée olivaire, à bouton, à platine ronde ou octogone, leur usage, maniere de les appliquer sur differentes parties. 836
Cauteres potentiels fort usités, lieux où on les applique, leur composition, moyen de s'en servir, tampon à mettre dans le trou de l'escarre. 837. 838
Cercosis, excroissance de chair, son extirpation. 282
Ceremonies à contre-tems quand il s'agit de mettre la main à l'œuvre. 16
Cesarienne, operation à la matrice pour sauver l'enfant. 153
Raisons qui condamnent cette incision dans les femmes vivantes. 154
Quelles sont les raisons des Partisans de cette opération. 160
Cas où elle est permise. 162
Maniere de la faire. 163
Baptême conditionnel fait à l'enfant. 166. 167
R. Histoires de plusieurs opérations Césariennes faites avec succès. Quels sont les cas où il seroit permis de la pratiquer. 169. 170
Champignons qui naissent sur la dure-mere dans les trépanés. Leur cure. 526
Charbon, pustule maligne, sa cause, son traitement. 825
Charles IX. Roi de France, traitement de sa maladie causée par un nerf piqué. 681
Charpie, sa differente composition. 37
Charpie rongeante, son usage. 38
Chile imparfait, sa cause & ses suites. 131
Chirurgie, sa définition & sa division. 3
La perfection qu'elle a reçue en ces derniers tems dans sa pratique. 9
Chirurgien, portrait d'un bon operateur. 9. 10
Ambidexterité qui lui est nécessaire pour travailler commodément sur les parties droites & sur les parties gauches du corps humain. Circonstances qu'il doit observer. 9. 10 11
Son devoir après l'operation, la propreté recommandée dans son ouvrage, le *modus faciendi*, qu'il doit bien posseder. 15

Chymie, ses principes servent à expliquer la géneration des pierres dans le corps des animaux. 177
Cils, leurs maladies où ils sont tournés contre le globe de l'œil, rabatus, herissés. 539. 540. &c.
Operations anciennes qu'on y faisoit, & ausquelles on doit preferer la méthode des Modernes. 541
Circoncision, l'intention, & le manuel de cette opération pour debarrasser la verge. 257. 258
Circulation du sang prouvée par la saignée. 668
Cirsocele, ses causes & son traitement. 377. 380
Ciseaux forts; fins, courbes, &c. pour differentes incisions à faire en divers endroits. 20
Maniere de les bien tenir. 21
R. Le bouton y est inutile & embarrassant, une pointe mousse est preferable. 27
Clapiers, sinuosités des fistules. 413
Clitoris, sa grandeur excessive à retrancher. 281
Amputation de cette partie, pansement de la plaie. 281. 282
Colovoma, difformité à la lévre superieure, sa cause, & ses remedes. 597
Observation d'usage sur l'opération qui s'y pratique. 600
R. La commotion, ses signes, sa cure. 492. 493

Compresses, d'où elles tirent ce nom generique. 46
Difference de leur matiere, de leur forme, de leur figure longitudinale, circulaire, triangulaire, quarrée, lozange, ronde, fenêtrée, composée, graduée, &c. qui les a specifiées par autant de differens noms, eu égard à leurs divers usages. 47. &c.
Circonstances à observer pour leur application. 48. &c.
Condilome, operation que ce mal demande. 395
Contre-coup, doutes sur cette playe faite par reflexion. 486
Experiences qui semblent la prouver. 487
R. Exemple de contre-coups. *ibid.*
Contusion, en quoi elle consiste. 735
Les remedes qu'on y apporte. 736
Cordon ombilical, moyens de le lier, & inconveniens à differer cette operation. 75. 76
Pansement de l'incision qu'on y fait, erreurs populaires sur ce sujet. 77. 76
Cause de la rupture de ce cordon. 288
Cornets usités à Bourbon, leur composition, & la maniere de s'en servir. 844

Cors aux pieds, leur origine, maniere de les couper. 784
Remedes qui preparent à cette operation. 785
Couperets, leur usage dans une amputation. 756
Couteau brulant pour couper les chairs d'un membre à amputer. 756
Couture à surjet, ou suture du Pelletier : aiguille & soye qu'on y employe. 90
Methode de coudre la plus avantageuse selon les cas. 91
Crâne, ses douze especes de fractures, voiture, taillade, dedolation, fente capillaire, &c. 482. 483
Reduction de toutes ces fractures à l'incision, à la fente, & à la contusion. 485
Signes doubles de ces maux. 488. 489
Nature, cause & accidens de ces blessures. 489
Pratique pour les guerir. 500. &c.
Crêtes qui viennent au fondement, trois manieres de les enlever. 396
Pansement qui suit l'operation. 397
Cures, éradicative & palliative, leur définition. 367

D.

DEbander une partie malade, meilleure maniere de s'en acquitter avec douceur & propreté. 55
Descentes, maladies anciennes qu'on a fait passer pour nouvelles. 313
Leur nature, leurs differences, leurs causes. 318. &c.
L'operation qu'on y doit faire. 325
Reduction d'une descente des deux côtés dans les enfans & dans les adultes. 326
Signes de l'inutilité de l'operation. 349
Pansement du malade. 355
Méthode des Anciens rejettée. 333
Causes des vomissemens qui surviennent après l'operation, leur remede. 357. 358
Suite du pansement. 360
Remede du Prieur de Cabrieres pour ces maux. 316
Dents. Operations qui se pratiquent sur ces parties, pour les arracher, les desserrer, les nettoyer, les limer, & en boucher les trous. 608. &c.
Machine employée à ces differentes operations, dentiscalpium, risagran, pericharactir, davier, pelican, élevatoire, poussoir, tenailles, tire-racine, leur figure & leur usage. 618. 619
Moyen de remplacer des dents, & composition d'une matiere qu'on leur substitue. 621
Dents qui se poussent en dehors, dents surnumeraires, ce qu'on y fait. 616. 617
R. Les inégalités des dents piquent la langue & la jouë, & y font naître des ulceres. 614
R. Les dents cariées entretiennent des accidens. 617. 618
R. Il survient quelquefois une hémorragie après avoir attaché une dent. Les moyens d'y remedier. 620
Dépôts sur les extrêmités après une saignée. 680
R. Les remedes qu'ils demandent. Histoire sur ce sujet. 680
R. Dans quel lieu se forment les dépôts qui precedent les fistules à l'anus. 406
R. Comment on en fait l'ouverture. 408. 409
Diabotanum, vertus de cet emplâtre. 538
Dierese, sa definition, quatre manieres de la mettre en usage. 6
R. Division de la Dierese en commune & en propre. 6. & 7
Diploë, observation à faire sur cette substance spongieuse qui separe les tables du crâne. 510
Division générale du corps au tronc & aux extremités. 644
Doigtier de linge, son usage pour coudre l'intestin divisé par plaie. 91
Doigts, operations qu'on y fait pour reparer leurs imperfections. 715
Agglutination des doigts. 716
Redressement des doigts courbes. 717
Extirpation des doigts necessaire en trois cas, moyens de l'executer, pansement de la plaie. 725. 726
R. Observation de M. Caumon sur un écrasement de doigt. 726
Doigts surnumeraires à séparer. 727
Douleurs à épargner au malade autant qu'il est possible. 16
Drapeau, pellicule au dedans de l'oeil, son incommodité, & son extirpation. 544
Durillons, leur cause & leur cure. 783. 784
Dyssurie, ou difficulté d'uriner, sa cause & son remede. 191

E.

EAu d'Arquebusade, ou Eau vulneraire, excellente pour les plaies d'armes à feu. 813
Eau phagedenique, ses vertus. 825
Ecopé, solution de continuité en l'os, son remede. 483
Echimose, sang épanché sous la peau, sa cause & sa cure par topiques. 678. 679
Echimoses grandes & legeres, leurs remedes & les operations qui y conviennent. 679

Ecrouelles, origine, & cure de cet ulcere par medicament, & par operation. 641
Guerison de ces maux operée quelquefois par la Foi. 643
Embaumement, son antiquité. 868
Directions & medicamens balsamiques que cette operation exige. 869. &c.
Embryoulkie, son étimologie & la bonne maniere de s'acquitter de cette operation, c'est-à-dire, d'extraire un embryon ou fœtus du corps d'une femme. 162. 163
Emphyséme, ou boursouflement, d'où il procede. 423
Emplâtres, leurs definitions & leurs usages. 41. 42
Leurs differentes figures reduites à deux especes. 43
Emplâtres ronds, quarrés, ovales, fenêtrés, en U, en T, &c. lieux où on les employe. 43. 44
Vertus des medicamens dont ils sont composés. *ibid.*
Emplâtre usité dans les hernies, ou *contra rupturam.* 332
Empyême, cas où cette operation est nécessaire. 413. &c.
Signes d'une playe penetrante, d'un sang épanché, d'un poulmon blessé, & abus des Anciens sur le traitement de ces maux. 414. &c.
R. Signes d'épanchement dans la poitrine. 416
Deux moyens de vuider la poitrine de sang, ou de pus, operation, preparation de la tente, pansement du malade. 427. 428. &c.
Autres maladies qui obligent quelquefois à l'empyême pour faire sortir le pus. 434
Précaution à prendre avant que de se resoudre d'ouvrir la poitrine. Histoire sur ce sujet. 435. 436
Pus répandu dans la poitrine provenant d'un abscès de la plevre ou des poumons, marques de la situation de l'abscès, deux manieres d'ouvrir la poitrine. 436. 438
Usage de cette operation pour l'hydropisie de la poitrine, inconveniens du trocar, canule propre à l'empyême, signes de bon & de mauvais augure. 440. 441. &c.
R. Inconveniens de la tente après l'operation de l'empiême, ce qu'on y substitue. 431
R. Les abscès au foye peuvent être cause d'empyême. 437. 438
Enfans en differentes postures dans la matrice, moyens d'en procurer la délivrance. 296. &c.
Reduction à la posture naturelle doit être rarement tentée. 299
Enterocele, ses causes & ses signes. 319

Operation pour remedier à cette sortie qui se fait de l'intestin des deux côtés. 326
Entorse, sa cause, méthode d'y appliquer le bandage pour redresser le pied. 777
Suite de la cure. 779
Entre-coupée, ou entre-pointée, circonstance à observer pour se bien conduire dans cette suture. 67
R. Autre maniere de la faire. 68
Epine du dos, sa construction, & les défauts ausquels elle est sujette. 466. 467
Epiplocele, son prognostic & sa cure. 320
Epiploon alteré & deplacé, maniere commune de le retablir. 92
Pratique de M. le Maréchal, premier Chirurgien. 95
Eponge preparée pour tenir lieu de tente. 29
Eponge trempée dans l'eau de chaux, & appliquée sur le ventre, sert à tarir les eaux des hydropiques. 137
Escarrotiques, remedes contre les loupes. 832
Esquinancie, ses deux especes generales, moyens d'y apporter du soulagement. 474. 476
Estrier, utilité de ce bandage à la saignée du pied. 772
Evacuation de l'eau des hydropiques s'accomplit par deux manieres, sçavoir, par Pharmacie, qui propose deux sortes de remedes, & par Chirurgie qui ordonne deux especes d'operations. 137
Vertus des medicamens internes & des externes. 138
Exerese pratiquée en deux façons, son importance. 7
Exomphale, tumeur du nombril formée par des parties, ou par des humeurs. 104
Exomphales, composées, produites par la dilatation ou par la rupture du péritoine. 107
R. Reflexion au sujet de la dilatation du peritoine. 107
Prognostic, cure & preparation du sujet selon la difference de ces maux. 109. 110
R. Dans quelle situation on doit mettre les malades pour reduire l'exomphale. 110
Utilité de la saignée dans cette maladie. 111
Circonstance avantageuse dont il faut profiter pour faire rentrer les parties. 111
Le bandage à écusson est préferable. 112
Il doit avoir un enfoncement à l'écusson si les parties sont adherentes. 112
De quel bandage il faut se servir dans les exomphales anciennes & considerables. 112
Methode cruelle des Anciens dans ces infirmités. 118
Extraction des corps étrangers, preparation du sujet pour la faire. 797. 798

Maniere de retirer les corps étrangers d'une plaie d'arme à feu. 804. 805. &c.
Les médicamens pretendus attractifs y sont inutiles, & les supuratifs dangereux. 807
Degagement d'une balle enclavée dans un os. 811
Coup de balle à la tête perilleux, circonstances à observer pour le pansement. 811
Extraction des pierres contenues dans la vessie ou dans l'uretre, preparation du sujet pour cette operation, instrumens qui y sont necessaires. 216. &c.
Pratique des Juifs & des Arabes pour le sucement. 219
Appareils grand & petit, usage des conducteurs, du gorgeret. 220. &c.
Maniere de saisir la pierre, ce qui se pratique quand elle se casse, qu'elle est trop grosse pour passer par l'incision, ou qu'il en reste d'autres. 225. 226
Pansement du malade après la sortie des pierres. 227
Cas où l'extraction de la pierre est impossible. 228
Moyen de placer la canule qui doit repousser la pierre, & la tenir écartée du passage de l'urine, quand on ne veut pas tirer ce corps étranger par une playe. 229
Extremités du corps, operations qu'on a coutume d'y faire, amputation de quelqu'extremité. 644
R. Observation de M. de la Peyronnie sur les extremités du corps presque separées. 738. 739

F.

Face, les maladies dont elle est attaquée. 576
Delicatesse requise aux operations qu'on y doit pratiquer. 590
Maniere d'y faire des saignées. 590. 591
Faux-germe dans la matrice, ses signes les plus certains, & son extraction. 275. 286
Traitement de la malade. 286
Fernel, son opposition sur la premiere origine de la pierre. 175
Feuille de Myrthe, instrument pour netoyer les dehors d'une playe. 25
Feuille de Myrthe mince, à demi-tranchante, crochue à son extrêmité pour les dissections. 25
Fic, mal du fondement, sa cure, invocation de S. Fiacre pour ce mal. 398
Filet, deux occasions d'en faire l'incision, maniere d'operer, traitement de la playe. 614. 615
Fistule à l'anus, sa cause, l'operation qu'il y faut faire au commencement. 405. 406

Trois espéces de cette fistule, & trois manieres de les traiter. 1. par les caustiques. 2. par la ligature. 3. par l'incision. 410. 411. &c.
Methode pour les fistules qui ne sont point ouvertes en dehors. 415
R. Deux méthodes de faire l'operation de la fistule à l'anus. 414
Comment on découvre le lieu où il faut faire l'operation, lorsque la fistule n'a point d'ouverture externe, 416
Comment on arrête l'hémorragie qui survient après l'opération. 417
Signes qui la font connoître. ibid.
Maniere de panser après l'operation. 418
Jugemens sur les trois pratiques proposées. 418
Histoire de la fistule du Roi. 419. 420
Diverses épreuves faites à l'occasion de la maladie de ce Prince. 420
Récompenses données. 421
Fistule lacrimale, ses principes & ses differences. 561. 562
Sa guerison plus facile dans les commencemens en preparant le sujet. 564
Cauterisation de cet ulcere, pansement de la playe, & moyen de la cicatriser. 569. 571
R. Les larmes retenues dans le sac ou le canal lacrimal, produisent au grand angle une tumeur. Les causes de cette retention. 562. 593
Hernies du sac lacrimal, ce que c'est. 563
Signes qui font connoitre que le sac est ulceré interieurement & que l'os est carié. 564
Sonde à sonder les points lacrimaux. Stal est le premier qui les ait sondé. 564
L'engorgement des routes de la liqueur lacrimale. Comment on retablit le cours des larmes. 565
Seringue dont on se sert pour injecter par les points lacrimaux. L'operation qui convient pour déboucher le canal lacrimal. Canule qu'on introduit dans le canal. 566
Dans quel cas il faut faire une nouvelle route aux larmes en perçant l'os unguis. 566
Il faut avoir une juste idée de la structure du canal & du sac lacrimal, & il faut corriger le vice des liqueurs. 567
En faisant l'operation de la fistule lacrimale, de quelle partie il faut s'éloigner. Quelle est celle qu'on peut

R. ne pas menager s'il est nécessaire. Experience de feu M. Arnaud à ce sujet. 569
Signes qui font connoître que l'on a percé l'os & la membrane pituitaire. Méthode des meilleurs Praticiens lorsque l'os unguis est carié. Avec quel instrument on le perce. 569. 570
De quelle espece de tente on se sert après avoir percé l'os unguis. 571
D'où vient le larmoyement qui reste après l'opération. 572
Foye injustement accusé d'être la cause de l'hydropisie. 128
Frein de la langue, maniere de le couper quand il est trop gros ou trop court. 626
Fronde, espece de bandage, son utilité. 601
Fungus, ce que c'est. 398

G.

GAnglions, especes de tumeurs enkistées qui surviennent aux parties tendineuses, leurs differences, & leurs remedes. 830. &c.
Gangrene, ses causes internes & externes, & sa difference d'avec le sphacele. 734. 735
Cure de ces maux par lotion & par scarifications. 736. &c.
Ganivet lenticulaire, son usage. 524
Gastroraphie, playes du ventre ausquelles cette operation est propre. 79. &c.
Gencives. Differentes Operations que leurs maladies demandent. 606
Application du bouton de feu aux excroissances qu'on y a coupées. 606
Epoulis. 606
Du paroulis. 607
Inflammation de ces parties, sa cause & l'operation qu'on y pratique. 608
Genie nécessaire au Chirurgien en diverses rencontres. 803
Gibbosité, ou courbures de l'épine, cinq manieres dont l'épine forme les bosses en se déjettant. 466
Causes internes & externes de ces défauts, histoire à ce sujet. 468
Moyens qu'on employe pour corriger ces imperfections qui sont rarement hereditaires. 469. 470
Gibeciere commode aux Lithotomistes. 218
Gland de la verge sujet à quatre défauts naturels ou accidentels; plusieurs moyens d'y remedier par la Chirurgie. 269 &c.
Globe de l'œil, ses maladies, telles que le melon, l'ilos, le Staphilome, & le ragondis; l'hypopyon, le pterigion, le drapeau, le proptosis, le myocephalon & quelques autres. 541. &c.
Definition de ces maladies, le traitement qu'on y fait. *ibid.*
Goëtre, causes de cette tumeur à la gorge. 639
Extirpation de cette incommodité; utilité de l'emplâtre Diabotanum pour ce même mal. 640
R. Bronchocele ou hernie de la trachée artere, maladie différente du Goëtre. 640
Gorge, les maladies qui lui surviennent en particulier, & les operations pour les guerir. 639. & 640
Gorgeret, instrument presentement usité dans la taille de la pierre. 224
Gosier, moyen de debarrasser ce tuyau de ce qui l'incommode, avec le poireau & la bougie. 634. 635
Grenouillette, tumeur sous la langue, son principe ou sa cause. 627
R. Ses especes. 627
Quelles matieres l'on trouve dans ses tumeurs. 628
Observations de M. Caumont à ce sujet. 628
Méthode de consumer le Kiste où la matiere morbifique est renfermée. 628

H.

HEmorragie, cause antecedente de plusieurs hydropisies. 131
R. L'hémorragie de l'artere tibiale. 752
Hemorragies rares aux playes d'armes à feu. 810
Hemorroïdes, leurs differentes especes, opinions des Anciens sur ces maux. 399
Explication mécanique de leur formation & de leur origine, leurs signes. 400
Cure palliative, préferable ici à l'éradicative. 401
Operations que l'on y fait par les sangsues & par la lancette, choix de ces deux moyens. 403
Hermaphrodites, étimologie de ce mot, on en distingue de quatre sortes. 282
Opérations que le Chirurgien y doit faire. 283
Hernies, anciennes maladies. 313

Remede distribué gratuitement pour ces infirmités, & sa dose proportionnée aux differens âges. 315. &c.
Observation sur ce remede. 317
Emplâtre pour les mêmes maux, necessité du bandage, pour contenir les parties en leur place. 317
Differences, signes & traitement ordinaire des hernies, complettes ou incomplettes. 318. 322. &c.
Hernies composées de parties, ou d'humeurs, ou des unes & des autres ensemble, leur cause. 320
Hernies apparentes, leurs cinq especes, moyens de les guérir. 363
R. Causes des hernies. 319
Quelles sont les parties qui forment la Hernie inguinale & les endroits qui donnent passage à ces parties. 321. 322
S'il faut reduire le sac herniaire en faisant rentrer les parties. 324
Observation singuliere sur une Hernie dont les parties étoient étranglées par l'entrée du sac. 324. 325
Hernie de vessie, ses signes. Differens sentimens sur les causes de cette espece de Hernie. 338
Hernie de vessie particuliere aux femmes. 339
Hernie crurale. Ses signes. La maniere d'en faire la reduction. 339. 340
Hernie dont les parties se sont échapées par le trou ovale. Ses signes. 340
La saignée & la situation ne doivent pas être negligées dans les Hernies compliquées d'étranglement. 342
Précautions à prendre en faisant l'opération. 344
Methode nouvelle de faire l'opération lorsque la hernie n'est point ancienne. 344. 345
Instrumens pour debrider l'anneau & la maniere de s'en servir. 345
Dans quel cas on ne fait point la reduction des parties. 345
Hernies des femmes, en quoi elles consistent, leur cause, & leur cure. 362. &c.
R. Quelles sont les Hernies ausquelles les femmes sont les plus sujettes. 362
Remedes particuliers pour les hernies. 332
Usage des cataplasmes émolliens. 342
Précaution à prendre pour l'adhérence de l'intestin aux membranes du sac de la hernie. 347
R. Deux especes d'adhérences que les parties sorties contractent. Ce qu'il faut faire dans ces cas. Observation. 348. 349

Signes de la réduction des parties en leur état, tirés du doigt qu'on fourre dans la plaie. 348
Hernies du nombril differentes de celles des bourses. 106
Hernie particuliere composée, qu'on nomme enteroépiplocele, les operations qui lui conviennent en divers cas. 320. &c.
Hernie ventrale, ses differences & ses causes, traitement trop rigoureux des Anciens à l'égard de ce mal. 119
Palliation qu'il est à propos de faire de ces maladies. 120
Emploi des Chirurgiens herniaires. 327
R. Les Hernies ventrales sont par dilatation & par rupture. 120
Causes de ces hernies. 121
Obstacles qui empêchent la reduction. Moyens de les lever. 121
Deux manieres de faire l'operation de la hernie ventrale, & dans quel cas on doit les pratiquer. 122
Hernies humorales, maladies du scrotum, ses causes, ses signes & ses remedes. 363
Histoire de Blegny fameux Charlatan. 330
Histoires de plusieurs autres Empiriques modernes, qui ont paru avec quelque réputation dans le monde. Du Medecin de Chaudrais, de Saint-Donat. 786. &c.
Hydrocele, ses causes & ses differences, les personnes qui y sont les plus sujettes. 363
Traitement éradicatif, ou palliatif de ce mal. Trois moyens de pallier en vuidant les eaux: Application du trocar en cette occasion. 367. &c.
R. Hidrocele par épanchement & par infiltration. Ses especes, ses signes, ses causes. Observations. 364. &c.
Les inconveniens du cautere actuel pour la cure de cette maladie. Ce qu'on y prefere. 370
Hydrocéphale distinguée en interne & en externe, sa cause & ses signes. 527
Pratique ancienne pour les cauteres, avantages des scarifications. 529
Hydromphal, ombilic tumefié par des eaux, ses differences & sa cure par remedes pharmaceutiques ou Chirurgiques. 108. 112.
Hydropisie, ses differences & ses causes. 123
Hydropisie proprement dite, ses deux especes. 126
Hydropisies particulieres, leurs divisions & subdivisions en plusieurs sortes. 127
Paleur des Hydropiques, sa cause. Prognostic toujours facheux des hydropisies. 134
R. Diverses observations sur la qualité des eaux des hydropi-

ques. 135. 136
Les scarifications sont utiles dans l'anazarque. 138
Accidens qui surviennent quelquefois après les scarifications. 138
Lieu où l'on doit faire la ponction. 141
Inconvenient de la faire à l'ombilic. Signes qui font connoitre s'il y a assez d'eau épanchée dans le ventre pour la faire. 141
Situation dans laquelle on met le malade pour la faire. 144
S'il faut tirer toute l'eau à la fois. 147
Quelle est la cause de la foiblesse où tombe quelquefois le malade. Comment il la faut prevenir. 147
Trocar perfectionné par M. Petit. 148
Circonstances qu'il faut observer en faisant l'operation. 149
D'où vient que l'eau cesse quelquefois de couler. Observation de M. Morand. 150
Hymen, prejugé populaire sur cette membrane qui clôt le vagin, l'operation qu'elle demande. 276. 277
Hypochyma, sa cause & les differentes especes de cette maladie de l'œil. 647
Méthode de la traiter. 549. 551. &c.
Hypopyon, ce que c'est. 543
R. Aiguille pour faire l'incision à la cornée transparente dans le cas d'un hypopyon. 542
Hypospadias, causes ordinaires & extraordinaires de cette incommodité qui survient au gland. 269
L'opération par laquelle on la guérit. 270
Hypospatisme, operation abolie que les Anciens faisoient à la tête. 482

I.

Jabot d'un coq d'Inde, son usage & ses incommodités pour arrêter le fondement replacé. 395
Jambe de bois, sa forme & son aplication pour s'en servir. 761
Jarretiere, moyen d'apliquer cette bande. 227
Utilité de la Jarretiere pour les nouvelles accouchées. 304
Jean de Romanis, Inventeur du grand apareil pour la Taille. 217
Imperforation de l'uretre, & l'operation qu'on y doit faire pour le percer. 168. 169
Imperforation des parties naturelles de quelques filles, ma-

niere de les ouvrir. 277
Infusion substituée à la transfusion, ce qu'on esperoit de ce melange des medicamens immediatement transmis dans le sang. 728. 729
Defense de pratiquer cette operation : idée que l'Antiquité en avoit donné pour le rajeunissement. 729
Inguinal, bandage à écusson pour la hernie d'un seul côté des aines. 326
Instructions à tirer des preceptes generaux. 13
Instrumens par où on commence à operer en Chirurgie, ceux qui sont communs aux Chirurgiens & à d'autres Artisans. 18. 19
Instrumens propres & generaux, commodes & necessaires à la plûpart des operations Chirurgicales. 19. 20
Intestin percé, ses signes ; méthode à preferer pour le recoudre ; moyen de le remettre quand il est sorti ; comment le malade y contribue. 83. 90. &c.
Intestins Jejunum & Ileum, seuls soumis aux sutures. 98
Moyens de faire rentrer les intestins boursouflés au dehors, fomentations & piqueures qu'on y fait pour ce remplacement, agrandissement de la plaie pour la même intention ; choix des instrumens & manuel de cette operation. 85. 86
Tumeur d'intestin au nombril, tumeur causée par l'intestin & par l'épiploon ensemble, en ce même lieu. 104. &c.
La diette suffit aux petites plaies des intestins, non aux grandes. 98. 99
Lavemens bons ou nuisibles dans les plaies, selon les circonstances, situation la plus avantageuse au blessé durant le cours du traitement ; cure extraordinaire. 99
Ischurie, retention totale d'urine, méthode de la traiter. 191
Jugulaire, veine à ouvrir à la gorge ; manuel de l'opération, symptômes qui peuvent s'en ensuivre. 470. 471
R. Maniere de faire la ligature dans la saignée de la jugulaire. 471

K.

Kyrsotomie, ou incision des varices, c'est-à-dire, de veines dilatées au-delà du naturel. 762
Trois moyens de remedier à ces maux. 763
Kyste, son étimologie, excroissance membraneuse contre nature. 829
Kystitomie, nom appliqué à l'operation qu'on fait à la vessie. 174

L.

LAc de Loup, usité dans une jambe coupée. 746
Laict, son caillement & sa retention dans les mammelles, la cause & le remede de ces maux. 446. &c.
Formation de l'absçès de laict dans les mammelles, operations qu'il demande ; pansement de la playe. 449
Lancette, conditions requises dans cet instrument pour la saignée. 22
Lancette à absçès plus grande que les autres. 23
Langue, ses maladies qui demandent quelque operation Chirurgicale. 624. &c.
R. Playe de la langue, comment on en procure la réunion. 629
Usage de la spatule, ou du miroir de la bouche pour tenir la langue sujette dans le tems qu'on y opere. 628. 629
Cuilliere propre pour ôter la crasse de la langue. 629
Laryngotomie, opération mal nommée, moyen de la faire. 473
Ligamens ronds de l'uterus, leur étendue & leur usage. 361
Ligatures de plusieurs sortes pour arrêter le sang des vaisseaux ouverts dans une amputation, leurs differens noms, leur usage. 751. &c.
R. La ligature imaginée par A. Paré, comment on la fait aujourd'hui. 751
Linges, regles generales pour les linges que le Chirurgien employe aux compresses & aux bandes. 46
Lithotomie, sa définition & son importance. 174. 175
Formation des pierres dans les reins & dans la vessie. 175
Les personnes les plus sujettes à la pierre. 176
Origine du calcul selon les Anciens. 175
Dissolvant de la pierre inutilement recherché. 190
Méthode de Frere Jaques, & sa conduite à l'égard des pierreux. 239. &c.
Avantage qu'on peut tirer de cette pernicieuse méthode. 248
Maniere de lier le malade pour la lithotomie ; divers moyens d'opérer. 218
Canule après l'opération. 229
Colliers, espece de bande pour les Taillés. 227
Louches, causes de cette imperfection de la vûe, maniere de la redresser par des besicles, ou par d'autres inventions. 572

Loupes, leurs especes & leur origine. 829
Quatre moyens de les guérir, par résolution, par suppuration, par ligature & par extirpation. 830. &c.
Loups, espece de cancer aux jambes, leur traitement. 451
Luette, ses maux, & les remedes qui y conviennent. 629
Catharres qui tumefient la luette, & qui souvent obligent de la couper en Norvége. 631
Cas où l'on peut la couper en ce pays-ci. 632
Limphatiques inconnues aux anciens, ruptures de ces vaisseaux, suivies d'hydropisies peu remediables. 129

M.

MAmmelles, distinction de leurs maladies qui demandent l'operation. 444
Maniere de s'en acquitter. *ibid.*
Mammelon, qualités qu'on y requiert dans une nourrice. comment on le forme par le moyen d'un chaperon, Femmes habituées à faire ces bouts de mammelles. 445
Mastic inutile pour recoler les intestins dechirés. 92
Matiere dont les Anciens remplissoient la cavité des playes, moins commode que la charpie. 37
Matrice, sujette à beaucoup de maladies ; dont il y a deux qui demandent l'opération, causes de la clôture de son orifice externe. 275
Quatre opérations autrefois usitées à l'égard de cet organe. 280
Hemorragie qui suit l'amputation du clitoris, moyen de l'arrêter. 282
Chûte & précipitation de matrice, les causes, les differences, les accidens ordinaires, & les remedes de ces maladies. 304. &c.
R. Signes par lesquels on distingue la chûte du vagin, de celle de la matrice. 309
De quelle maniere on remedie à cette indisposition ; il ne faut pas la négliger. 309. 310
Renversement de la matrice, ses causes, méthode de la rétablir après les fomentations qu'on y doit faire. 312
R. Exemple de renversement de matrice ; dans quel cas il peut arriver. 310
Ce que peut entrainer la matrice en tombant, observation à ce sujet. 311
Extirpation de ce viscere trop dangereuse pour l'entreprendre. 309
Matrones ou Sages-femmes introduites dans les accouchemens par la pudeur scrupuleuse & souvent indiscrette du sexe. 284

Mediane, veine qu'on ouvre communément au bras. 662
Melon, maladie de la prunelle, sa cure. 545
Miserere, mal pressant, moyen de soulager le patient, 341
Moles, méthodes d'extraire ces masses de chair, signes de leur existence, tems ordinaire de leur sortie. 889. &c.
Mouchetures, adresse à les faire & à leur donner differentes figures. 844
Mutilation, défaut aux oreilles & aux narines par retranchement de leur substance, sa cure. 579
Myocephalon, maladie de l'œil. 545

N.

NEphretique, sa cause & ses caracteres. 183
Nerf piqué par une saignée, ses symptômes; conseil de Paré sur un tel cas. 681
Nez coupé, son rétablissement par suture, pansement de la playe, histoire à ce sujet. 587. 588
R. Reflexions sur ce sujet. 589
Veine du nez à ouvrir, preparation à cette saignée, traitement de la playe. 593
Nœud du Chirurgien, ses avantages. 68
Noli me tangere, Cancer au vilage, pratique sur ce mal. 451
Noüé, cause qui fait qu'un enfant se noüe, méthode de traiter ce mal. 776
Nymphes à couper, maniere de s'y prendre. 275

O.

OEil, ses diverses maladies, sa sortie hors de l'orbite, ou le proptosis, dont il y a cinq especes. 530. 547
Suffusion, goute sereine, drapeau formé dans l'œil, défauts à la prunelle, remedes à tous ces maux qui corrompent la vision. 547. 548
Extraction des corpuscules entrés dans l'œil. 558
Oeil artificiel, sa commodité, maniere de l'appliquer. 573. &c.
R. Maniere de placer un œil d'émail. 573. 574
Oeufs, principes des animaux & des plantes. 385
Ombilic, ses divers maux, hydromphale, tumeur du nombril causée par des eaux, forme de l'instrument dont on se sert pour ouvrir cette partie. 104. 105. &c.
Pneumatomphale, gouflement du nombril par des vents, aiguilles propres à le percer en ce cas. 108. 113

Médicamens pour ces deux especes d'exomphales. 114
Varicomphale, enterohydromphale, epiplomphale, &c. caractere de toutes ces sortes de hernies umbilicales, operations & remedes qui leur conviennent. 109. 115
R. Onguent de la Mere, sa description & ses vertus. 449
Onkotomie, operation pour l'ouverture d'un abscés. 818
Oreilles, ces maux ausquels la Chirurgie peut remedier; moyen de les ouvrir quand elles sont bouchées. 636
Artifice pour en retirer les corps étrangers. 637
Histoire d'une amputation d'oreille pour guérir une fluxion. 638
R. L'humeur cerumineuse des oreilles amassée, cause quelquefois la surdité. 637
Orteil, excroissance de l'ongle du gros orteil, operation qui y remedie, & qui prévient la naissance de cette incommodité. 780
Os qui se grossissent au droit des articles, leur courbure, causes & cures de ces maux. 776
Oscheocele, origine & traitement de cette infirmité par la Chirurgie. 119. &c.
Ouverture d'un corps, adresse que cette operation requiert, raisons qui engagent à la faire. 859
Tems déterminé pour ouvrir un cadavre, ajustement de l'Opérateur, & ordre à suivre pour les cavités qu'il doit ouvrir. 860. &c.
Methode d'examiner ce que la tête peut renfermer d'extraordinaire. 861
Semblable operation pour la poitrine, & pour le bas-ventre. 864
Moyen de remettre & de recoudre les parties. 865
Raports qu'on doit faire de vive voix, & par écrit après les ouvertures des corps. 866
Ozéne, maladie du nez, sa cause, dessechement de cet ulcere par le cautere. 585. 586

P.

PAnaris, apostême au bout des doigts, son étimologie, sa cause & ses effets. 717. 718
R. Causes du panaris. 718
Le panaris est distingué par raport à ses causes en deux espéces. 718
Et par raport au lieu qu'occupe la matiere en quatre especes, ses signes. 719
La cure de toutes espéces de panaris. 720. 721
L'operation du panaris. 721. &c.

Maniere d'en procurer la supuration, & d'en faire l'ouverture, remede pour finir le pansement. 723. 724
Paracenthese, étendue de la signification de ce mot, & la restriction que l'usage en a faite à la ponction du ventre des hydropiques. 140
Deux méthodes pour accomplir cette opération, précaution sur l'endroit à percer, préparatifs, qualités des instrumens, & direction qu'il leur faut donner en cette occasion. 141. &c.
Canule à mettre dans l'ouverture de la playe, ses conditions, & la quantité d'eau qu'elle doit laisser évacuer à chaque fois. 145. 146
Liqueur spiritueuse pour fortifier le malade, pansement après l'operation. 146. 147
Méthode abregée des Modernes sur la paracenthese, 148
Paraphymosis, indisposition du prépuce, le naturel n'a pas besoin de remede, & les medicamens sont d'ordinaire inutiles pour celui qui vient des efforts trop grands dans l'acte venerien, operation que cette incommodité demande. 261. 263
R. Le lieu où il faut faire les incisions dans l'operation du paraphimosis. 264
Parotides, causes du gonflement de ces glandes, moyens d'y remedier aux enfans & aux adultes. 638
Paupieres, leurs maladies. 532
Aquila, mal à la paupiere superieure, remede contre cette tumeur. 538
Ectropion, renversement de la paupiere inferieure, ses causes & ses remedes. 535
Grain d'orge, sa matiere, sa cause, calazion, periosis, grain de grêle, hydatis, &c. causes & cures de ces maladies de l'oeil. 536. &c.
Perinée, ponction qu'on y fait, sa nécessité, moyen de lever les obstacles qui s'y rencontrent, & d'executer cette operation. 195. 196
Forme de l'instrument dont on se sert ici, tente pour boucher la canule qu'on entretient dans la playe. 196
Remedes qui peuvent quelquefois ôter la cause des maux pour lesquels on entreprend cette operation, voyez retention d'urine. 197
Peripneumonie, comment cette maladie oblige à l'empyême, histoire sur ce sujet. 435. &c.
Periskitisme, incision de la peau qui couvre l'os coronal operation abolie. 481

Péritoine toujours rompu dans les exomphales, experiences qui le prouvent, differences de ces maux d'avec la hernie des bourses. 106
Pessaires pour retenir la matrice dans son lieu, leur figure, & leur application. 307
R. Inconveniens des Pessaires d'argent: Les Pessaires de liége & d'or y sont preferables. 307
R. Pharingotome imaginé par Paré, perfectionné par M. Petit. 633
Phlebotomie, nom de la saignée, tiré du grec. 646
Phymosis naturel & accidentel, cause de l'accidentel, moyen de le guérir par Chirurgie. 258. 259
Endroit où l'on fait incision à la verge dans cette pressante maladie. 260
R. En quoi consiste la perfection de cette operation, instrumens pour la faire. 260. 261
R. Remedes dont il faut se servir avant d'en venir à l'operation. 261
Pieds contrefaits, leurs differens noms, valgi, vari, pieds-bots. 774
Causes & remedes de ces défauts, bottines, platines, de fer, attelles de bois qui servent au redressement de ces organes. 775. 776
Pierres, noyau ou semence des pierres dans les reins, exemples de grosses pierres dans ces visceres, signes équivoques & signes certains d'une pierre dans la vessie. 175. 185. 186
Pierres dans l'uretre, diverses tentatives pour les en faire sortir. 233. 234
Pierres écailleuses, graveleuses, molles & cassantes, moyens de les tirer de la vessie. 184. 185. 188
Placenta, méthode de l'extraire.
Playes ausquelles les sutures conviennent, & celles où elles sont inutiles. 63. 67
Playes angulaires ou figurées, observation pour les sutures qu'on y fait. 71
Playes de l'abdomen de deux sortes, playes penetrantes, leurs differences. 80. 81
R. Elles ne sont pas toujours simples, quoiqu'elles ne pénetrent pas. 79
Situation du blessé pour découvrir par la sonde la pénetration d'une playe dans le ventre. 80
Cas où ce moyen ne réussit pas. *ibid.*
Il est inutile de sonder les playes pénetrantes du bas-ventre. 81
Ce qui les rend dangereuses. 82

R. Signes qui font connoitre la lezion des parties interieures. 83
Inutilité & inconveniens de faire avec une aiguille la ponction aux inteſtins. 86
Les raiſons qui engagent à dilater une plaie penetrante du bas ventre, & les précautions qu'on doit prendre en faiſant cette dilatation. 86. 87
Obſervation ſur l'ouverture de la veine ombilicale. 87
Biſtouri gaſtrique de M. Morand pour faire la dilatation, ſes avantages, ſa compoſition, la maniere de s'en ſervir. 88
Biſtoury de M. Petit fait à la lime pour debrider; Comment il faut s'en ſervir, autre maniere de débrider au défaut de ces inſtrumens. 89
Précautions à prendre quand on reduit les parties,
Ce qu'il faut faire quand l'épiploon ſeul eſt ſorti & étranglé. 90
Comment on doit faire la ſuture du Pelletier. 92
Comment on doit faire la ſuture enchevillée aux plaies du bas ventre & ſes avantages. 95
La tente eſt inutile aux plaies du bas ventre après y avoir fait la gaſtroraphie. 95
Comment les plaies du peritoine & des inteſtins ſe réuniſſent. 96
La diette & les ſaignées ſont très-neceſſaires dans les plaies du bas ventre. 97
L'eſtomac peut être bleſſé dans deux états differens. Comment on remedie à ces bleſſures. 97
Dans quels cas conviennent les remedes nourriſſans, 98
Symptômes qui accompagnent les plaies des parties interieures. 100
Comment on y remedie, ou on les prévient. 100
Il y a differentes matieres qui peuvent s'épancher. Dans quel cas on peut remedier à l'épanchement de ſang. 101
Obſervations & Reflexions ſur les épanchemens dans le bas ventre. 101. &c.
Diagnoſtic & prognoſtic des plaies, doivent être établis ſur la ſituation, les excremens, les accidens propres de ces maux, & les inſtrumens qui les ont cauſés. 82
Plaies d'armes à feu, ſujettes à de grands dépôts. 802
Effets des éclats de bombes & de grenades, danger des bleſſures d'un boulet de canon, panſement de toutes ces plaies. 812

Plaies de la poitrine, leurs differences, & la maniere de les traiter. 422
Lieu où l'on doit faire la contr'ouverture, preparation du ſujet, manuel de l'operation, obſervation ſur les plaies de la poitrine. 429
R. Comment on fait la ligature de l'artere intercoſtale. 425
R. Signes d'épanchement dans la poitrine. 426
Ce qui rend les plaies de poitrine dangereuſes. 434
Plaies de tête. Les déſordres que cauſent les coups portés à la tête. 490
Ce qui rend les coups de tête dangereux. 490
La compreſſion du cerveau, ce qui l'occaſionne, ſes ſignes. 494
Signes de la lezion du pericrâne, & comment on y remedie. 494
Les fractures du crâne les plus conſiderables ne ſont pas toujours ſuivies d'accidens les plus fâcheux. Obſervation à ce ſujet. 497. 498
L'opinion des Anciens ſur les os découverts. 502. &c.
Incition du pericrâne, comment elle ſe fait. 505
Pleureſies, l'occaſion qu'elle donne à l'empiême. 434
Plumaceau, ſon étimologie, ſa matiere, ſa forme & ſon uſage. 36. &c.
Pneumatocele, ſes differences, ſa cauſe & ſa cure; Suſpenſoir utile dans ce mal. 471
Poiles, leur diſpoſition, & leur uſage chez les Allemands, 843
Poilettes, leur meſure, & leur uſage dans la ſaignée. 656
Point doré, operations pour les hernies, comment on la pratiquoit autrefois, ſes dificultés. 334
Pointe d'épée, maniere de la retirer d'une plaie. 800
Poitrine, ſes maladies qui ont beſoin du ſecours de la Chirurgie. 422. 423. &c.
Hydropiſie de poitrine, ſes ſignes, médicamens à éprouver avant l'operation, préference qu'on doit faire du biſtoury au trocar. 440. &c.
Fiſtules de la poitrine, leur cauſe, dificulté de leur cure, moyen de la bien conduire. 442. 443
Polype, étimologie de ce mot, origine d'une telle croiſſance, ſon extenſion. 576
Ses diverſes eſpeces, ſes ſignes, operations qu'on y fait pour le pallier. 578
Cauteriſation, ligature, inciſion pratiquée par les Anciens ſur ce mal. 580. 581
Extirpation de ces excroiſſances, panſement du malade qui conſiſte à arrêter l'hemorragie, uſage des poudres aſtrin-

gentes, & des eaux dessicatives. 583
R. Le Polype distingué en deux especes. 576
Espece de corrosif pour les Polypes. 580
Observation sur la maniere d'emporter les restes de polype. 581
Comment on emporte les polypes qui descendent derriere la luette. Pincettes pour sa recette, operation.
Methode nouvelle de les emporter. 582. 583
Ponction, voyez hydropisie.
Porreaux, leurs differences, erreur populaire sur ces excroissances. 855
Préference des caustiques à la ligature & à l'incision dans la cure de ces tumeurs endurcies. 855
Traitement de quelques autres petites excroissances semblables, qui surviennent à la peau. 855
Poudre à canon, son invention par un moine & ses mauvais effets. 801
Poudre conservatrice des sutures. 69
Preparate, veine du front à ouvrir dans certaines maladies de la tête, manuel de cette operation. 590
Préséance du Chirurgien sur l'Apoticaire. 879
Procedé injuste des Medecins de Lyon à l'égard des Chirurgiens & des Apoticaires. 359
Prothèse quatriéme & dernier genre d'operation Chirurgicale, son usage pour supléer aux parties perdues. 760
Pterigion, excroissance en l'œil, ses trois especes & leur cure. 543
Ptosis, ce que c'est. 540
R. Le ptosis, espece de trichiasis se guerit quelquefois par le moyen de la suture séche, ou par une operation; la maniere de la faire; instrument nouveau & utile pour la faire. 541
Pyoulpe, ou tire-pus, son usage. 417

Q.

QUalités personnelles requises dans un Chirurgien. 11
Quatre especes d'operations Chirurgiques, Synthese, Dierese, Exerese, & Prothese. 5

R.

RAbel, mauvais succès de son eau stiptique sur un Invalide. 759
Racosis, relachement des bourses, l'operation qui convient à cette infirmité. 382

Medicamens utiles pour ce mal, & préferables à l'operation qu'on y pourroit faire. 383
Ragades ou scissures, gersures & crevasses au fondement, leur cause, deux methodes de les traiter. 397
Ramex ou hergnes, maladie des bourses, ses deux especes, leur cause, les medicamens qui peuvent soulager le malade. 377. 379
Ranules, veines qu'on couvre sous la langue dans certains maux de gorge, traitement de la plaie par gargarismes. 594
Rasoir, instrument des plus anciens, de la Chirurgie, son usage. 21
Rate faussement accusée d'être cause de la moitié des hydropisies du bas-ventre. 127
Rectum, diverses causes de la sortie de cet intestin, maniere de le reduire en son lieu; appareil pour l'operation. 392. 393. &c.
Expediens pour empêcher ses rechutes, quand le malade va à la selle, abus des cauteres que quelques-uns conseillent dans cette incommodité. 394
Fungus malin, excroissance enracinée dans le rectum. Hôpital à rome où l'on traite communement ce mal. 398
Recutili, operations que ces maladies demandent pour recouvrir le gland. 257
Retention d'urine, voyez urine.
Réunion, se fait par la nature & par l'art, explication de la maniere dont elle s'accomplit par l'une & par l'autre. 60
Rossolis du Roi contre les indigestions, sa préparation. 125
Rugine, son usage aux plaies du crâne. 508

S.

SAble, maniere dont il s'engendre dans le corps de l'homme, & sur-tout dans les reins. 183
Les couleurs & les liaisons differentes qui se remarquent en cette espece de production tartareuse. 184
Sac & canal lacrimal. Ses maladies. Voyez Fistule lacrimale.
Saignée, son excellence sur les autres operations, & ses differences. 645
Pratique des anciens touchant la saignée. 647
Necessité de desemplir les vaisseaux dans les apostêmes, dans les plaies, dans les grandes effervescences, & dans

une infinité d'autres maladies. 648. 649
Comparaison de la faignée & de la purgation, objections & reponses sur la frequente faignée. 605
Conditions des instrumens pour ouvrir la veine, de la bande d'étoffe pour la serrer, & de la bande de linge pour refermer la plaie. 654. 655
Preparatifs, vaisseaux à ouvrir, veine cubitale & céphalique du bras, peu commodes à ouvrir, mais peu dangereuses, endroit qu'on doit piquer de la médiane ou de la basilique, autres veines du bras. 661. 663
R. Ce qu'on doit principalement éviter en faisant la faignée. 666
Remarques sur la situation du tendon, de l'aponévrose, des arteres par raport aux veines. ibid.
Variations des arteres. Faits singuliers de M. Verdier. ibid.
Comment on peut éviter de piquer le tendon. ibid.
Comment on doit porter la lancette lorsqu'on ouvre un vaisseau enfoncé ou superficiel. 667. 668
Ce qui est cause qu'on manque une faignée. 678
Ce qui peut occasionner l'Echimose. 678
Comment on remedie à la piqueure de l'Aponévrose. 680
Observation de M. Granier sur les piqueures du tendon du muscle biceps. 681
Tumeur lymphatique, accident de la faignée. Comment on y remedie. 684
D'où viennent la douleur & l'engourdissement qui arrivent après avoir piqué & comment on y remedie. 685
Comment on remedie aux accidens qui suivent la piqueure du périoste. 686
Trois manieres d'ouvrir la veine, deux tems à distinguer dans l'action même de la faignée. 665
Application de deux compresses & du bandage pour fermer l'ouverture faite à la veine. 671
Differences de couleur dans le sang sorti, leur cause, soit interieure, soit exterieure. 674
Utilité ou danger du verre d'eau qu'on fait avaler après la faignée, & du sommeil qu'on permet au malade après cette évacuation. 673
Qualités du sang connues à sa couleur, aux taches qu'il laisse & à son odeur. 677
Causes & remedes de divers accidens qui suivent la faignée. 677. &c.
R. Ce qui est cause qu'on manque une faignée. 678

R. Ce qui peut occasionner l'échimose. 678
Comment on remedie à la piqueure de l'aponévrose. 680
Observation de M. Granier sur les blessures du tendon du muscle biceps. 681
Tumeur lymphatique, accident de la faignée, comment on y remedie. 684
D'où vient la douleur & l'engourdissement qui arrive après avoir piqué, & comment on remedie aux accidens qui suivent la piqueure du perioste. 686
Saignée du pied, sa difference d'avec la faignée du bras, raison de tremper les deux pieds dans l'eau chaude. 769
Saphene, veine qu'on ouvre ici, quantité de sang sorti marqué par la teinture que prend l'eau où il tombe, pansement après l'opération, abus dangereux sur cette faignée. 770. 771
Saignée blanche, où le sang ne sort point de la veine ouverte, cause de cet accident. 677
Sangsues; comment on distingue les bonnes des mauvaises. 847
Parties où on les applique, préparation de ces insectes, & de la partie, leur maniere d'opérer, amputation de leur queue, pour leur faire tirer plus de sang, moyen de les détacher, pansement de la partie après l'opération. 848
Sarcocele, ses causes internes & externes, composition d'un emplâtre qui y convient, operation à laquelle on est souvent réduit. 372
Sarcocéle monstrueux d'un Malabou, sa figure & sa grosseur. 373
Sarcomphale, chair endurcie au droit du nombril, moyen de guérir cette incommodité, quand elle est indolente. 105. 114. 115
Scalpel, pour les dissections, sa forme; scalpel à dos, & à lame courbe pour décharner. 21
Scarifications dangereuses aux hydropiques. 138
Scie, ses conditions pour servir au Chirurgien. 27
Scrotum sujet à beaucoup de maux, les moyens qu'on employe pour les traiter. 313. 314. &c.
Selingen, Chirurgien Hollandois, sa pratique pour l'amputation du pied. 741
Sels urineux dont le défaut est une des principales causes de l'hydropisie, en ce que le sang devient trop sereux, quand ils viennent à manquer. 130
Séton, les differentes matieres dont on l'a composé, sa figure & son usage, maniere de l'appliquer suivant les

Anciens, pansement de la plaie, abus sur les Sétons, pourquoi on leur a substitué les cauteres, aiguilles pour l'opération du Séton. 34. 35. 814
R. Ce qu'il faut faire après l'avoir ôté. 35
Serosité, maux que cause son défaut de séparation par les reins, & le remede qu'on y apporte. 121
Sindons, especes de tentes, leur usage dans le trépan, & dans d'autres opérations. 524
Sonde, sa matiere & sa forme, les differentes longueurs & grosseurs qu'on lui donne, sonde creuse pour conduire la pointe des instrumens, sonde ronde ou platte &c. 13. 14. 188. 194. 195
Sonde ailée, imaginée par feu M. Mery. 116
R. Sonde & Seringue pour les points lacrimaux. Voyez Fistule lacrimale.
Sonder la vessie, diverses méthodes de s'en acquitter, l'opération est aisée dans les femmes. 194
Spatule pour étendre les onguents. 25
Speculum matricis, miroir de la matrice, ses avantages, doigts qu'on y peut substituer. 312
Speculum nasi, Instrument pour voir le nez. 579
Speculum oculi, Machine pour tenir l'œil ouvert. 538
Speculum oris, son usage pour baisser la langue & regarder au fond de la bouche. 634
Sphacele, dernier degré de corruption qui oblige à la séparation de la partie qu'il attaque. 534
Spica, sorte de bandage, son utilité. 54
Staphilone, ce que c'est. 547
R. Reflexion sur ce sujet. 549
Steatome, tumeur de matiere dure comme du suif, son remede. 836
Sternotiroydiens, muscles à séparer dans la bronchotomie. 476
Strangurie, incommodité où l'on ne peut uriner que goute à goute, l'operation qu'elle demande. 191
Succeur, l'utilité qu'on a quelquefois tiré d'une sorte succion dans les plaies. 433
Supression d'urine. Voyez urine.
Suture, sa definition, & ses divisions reduites à trois especes par les Anciens, leur usage, l'incarnative, subdivisée en cinq, inutilité de l'emplumée, & de la suture avec agraphes. 60. 61
Suture restrinctive, comprenant celles du Cordonier, du Couturier, du Pelletier, &c. Cas où toutes ces sutures sont utiles. 61. &c.
Fil pour les sutures, canulé qu'on y employe, regle à garder

pour accomplir les sutures. 65. 66
Deux moyens de faire l'enfilée & l'entortillée, parties où ces sutures conviennent. 68. 69
R. Utilité de la suture enchevillée & les moyens dont on se sert pour la faire. 61
Cas où l'on ne doit point pratiquer la suture. 64
La suture convient à certaines plaies de poitrine & à celles où les os sont découverts. Raisons qui confirment ce sentiment. 65
Inutilité de la canule dans les sutures, ce qu'on y doit substituer. 63
La suture entortillée convient aux plaies du canal salivaire. 603
Suture seche de deux especes, composition de la colle qui y sert, pratique pour se bien acquiter de cette operation. 71. 72
R. Quel est l'espece d'emplâtre dont on se sert pour les sutures seches. 72
Methode pour defaire les sutures d'une plaie après la réunion. 73
R. Synthese, sa definition, sa division. 5
Division de la Synthese en Synthese de continuité & en synthese de contiguité. 6
Syrinx, fistule à l'anus, raisons de ce mot, difference de cette espece d'ulcere, sa difference & sa cure. 405. &c.

T.

TAille de la Pierre contenue dans la vessie des hommes. 174. &c.
R. Cas où il faut préferer le petit appareil. 221
Taille de la pierre dans les femmes, deux méthodes de leur tirer ce corps étranger. 236. 237
R. Methode de tailler les femmes. 239
Usage du dilatatoire, incision de l'uretre, moyens d'éviter une cause de l'incontinence d'urine. 224
Tariere, ou tire-fond, espece de tire-bale, son utilité. 806
Tendon piqué dans une saignée. Accidens de ce mal, son remede. 681
Suture renouvellée ici par M. Bienaise, incision à faire avant l'opération, qualités des aiguilles & du fil, pansement de la plaie, traitement du durillon qui reste après cette suture. 711 &c.
R. La suture du tendon est aujourdhui regardée comme inutile. Quels sont les moyens qu'on y substitue. Machine dont on se sert. 714

Tenette, utilité de cet instrument dans la lithotomie pour saisir la pierre, usage de la tenette courbe. 225
Tentes, trois choses à y considerer, leurs principaux avantages, objection & réponse. 28. &c.
Tentes differentes par leur grosseur & par leur matiere, Tente chaperonnée, tente-sou, ou canule de plomb, Tentes ou canules d'argent, leurs figures & leurs avantages en divers cas. 29. 355. &c.
R. Inconveniens de la tente dans les pansemens après l'opération des hernies. Ce qu'on y substitue. 117
Tête, opérations qui s'y pratiquent, abolitions de plusieurs incisions cruelles que les anciens faisoient à cette partie. 481
Tettine, son usage pour les nourrices. 447
Thevenin, conseils de cet Auteur pour le bec de liévre, & pour les pierreux qui ne peuvent soutenir l'opération de la lithotomie. 228. 604
Tires-bales, leurs diverses figures & leur usage, le dilatatoire, le tire-bale à cueillere, le crochet mousse ou fendu, à anneau, à bec de canne, de grue, &c. utilité de tous ces instrumens. 804. 805
Tonsiles, opérations sur les glandes pour les maux qui leur arrivent. 632
Tourbillons blancs formés par le sang qui tombe dans l'eau au sortir de la veine, leur cause & leur signification. 772
Tourniquet, son invention & son usage pour l'anévrisme. 701
R. Tourniquet perfectionné par les Modernes. 748
R. Tourniquet imaginé par M. Petit. 748. 749
Transfusion, son origine, avantages qu'on s'en promettoit, méthode de l'exécuter. Succès de ses épreuves. 728
Trépan, plaies de tête ausquelles cette opération ne convient pas. 481. &c.
Examen à faire avant que de l'entreprendre, signes sensibles & rationels sur les playes de tête, differences de ces playes d'avec les autres, figure des incisions pour le trépan. 488. 489
Pratique pour les contusions, usage qu'on fait ici de divers instrumens, moyen de relever une enfonçure du crâne. 504. &c.
Parties où l'on applique le trepan, symptômes qui determinent à trépaner; Pays où le trépan est plus heureux, 511. &c.
Diverses préparations pour trépaner, tables du crâne à observer, 506
Cas où l'on applique divers trépans, ordre & maniere du pansement. Regime du malade. 522
R. Le trépan s'applique ailleurs qu'à la tête. 512
Les endroits où l'on trépane aujourdhui. 513. 514
Comment on empêche la dure-mere de passer par le trou du trépan. 514. 526
Dans quel cas on fend la dure-mere. 521
Si les trous du trepan se referment. 527
Cure des Champignons qui surnaissent, cicatrices à procurer après la reproduction des trois nouvelles chairs. 526. 527
Virebrequin, perforatif pyramide, marteau de plomb, couronnes, ciseau, plume taillée & autres instrumens nécessairement employés dans le trépan, figure & leur usage. 519
Trichiasis, ce que c'est. Ses espéces. 539. 540
R. Le ptosis espéce de trichiasis, se guérit quelquefois par le moyen de la suture seche, ou par une opération. La maniere de la faire. Instrument nouveau & utile pour la faire. 541
Trocar *Voyez* hydropisie.
Tumeurs enkistées, leurs differentes especes, leur cause & leur cure. 829
Tuniques de l'œil, leurs quatre sortes de maladies, moyens de les guérir ou par médicamens ou par opérations. 542. &c.
Timpanite. Son étimologie, sa cause, ses signes, & la méthode de traiter cette hydropisie venteuse. 125

V.

Vagin, sa chute. 309
R. Signes par lesquels on distingue la chute du vagin de celle de la matrice. 309
R. De quelle maniere on remedie à cette indisposition. Il ne faut pas la negliger. 309. 310
Vanhelmont. Son systême sur l'origine du calcul, par la Chimie où l'on voit des coagulations d'esprit, comme de celui du vin avec l'esprit d'urine, ou de sel ammoniac. 178
Varices, leurs causes, d'où vient que les femmes grosses sont plus sujettes que les autres à cette ensiure de veines. 763
Trois moyens d'y remedier. 1. par médicamens stiptiques. 2. par deux sortes de bandages. 3. par incision & ligature. Choix de toutes ces méthodes. 764

Varicofele, maladie des bourfes, fes caufes, fes fignes; fes remedes géneraux, & l'opération qu'on y pratique. 377. &c.
Varicomphale, dilatation ou rupture de vaiffeau au droit du nombril. 115
Ventoufe, leur forme & leur matiere, reftriction de leur ufage, pays où l'on s'en fert plus frequemment. 841. &c.
Maniere adroite de les appliquer des Italiens & des Allemands. 843. &c.
Divifion des ventoufes en féches & en humides. Méthode ordinaire de ventoufer, préference de petites bougies allumées aux étoupes dans cette opération. 844
Adreffe à relever la ventoufe & à fcarifier, feconde application des ventoufes. Panfement. 846
Ventre, maniere de le recoudre quand il a été ouvert, entrecoupée, préferable ici aux autres futures, obfervation de pratique, panfement de la playe; embrocation qu'on y fait. 94. 95
Ventricule percé par une playe, future qu'on y doit faire. 97
Verge de l'homme fujette à quantité de maladies, trois Parties y font foumifes à la Chirurgie; opérations inutiles qu'on y pratiquoit anciennement. 256. 257
Opérations pour couvrir le gland & pour le decouvrir, comment on détache le prépuce du gland, plufieurs défauts du gland à reparer. 258. 259
Porreaux qui furviennent à la verge, leur caufe, deux fortes de médicamens & d'operations qu'on employe pour les guérir radicalement. Remedes géneraux pour en achever la cure. 267. 268
Cicatrifes calleufes prifes pour carnofités engendrées dans le canal de la verge. La maniere de les traiter en les amolliffant. 272. 273
Verrues, leur caufe & leurs differences, méthode de les traiter par médicamens topiques & par operations Chirurgiques. 855
Vers qui devorent la chair dans les cancers, leur remede. 453
Vertus des remedes internes qu'on doit donner aux hydropiques. 137
Veficatoires, leur compofition & la maniere de s'en fervir. 8. 9
Leur ufage pour irriter ces parties fibreufes engourdies, ou trop relachées, & pour évacuer des férofités fuperflues. Hiftoire fur ce fujet. 851

Vie de l'enfant dans l'uterus, marques pour la reconnoître lorfqu'il s'agit de l'opération Céfarienne dans un accouchement difficile. 166
Vin de nazaret, boiffon rendue par le nez, fa caufe. 477
Unguis, maladie de l'œil, fa cure. 544
Voracité des enfans à la mammelle, mal qu'elle caufe à leurs nourrices. 446
Uretres dilatés dans les graveleux, impoffibilité de tirer par la Chirurgie les pierres engagées dans ces conduits fans trop expofer la vie du malade. 185
Urine fuprimée totalement ou en partie; caufe de ces maux; gouvernement du malade. 191. 192
Prognoftic qu'on en doit tirer; médicamens & opérations qui peuvent y convenir. 193. 194
R. La difference qu'il y a entre la fupreffion & la retention d'urine. 192
Les accidens que caufe l'urine retenue dans la veffie. 199
Les caufes de retentions d'urine reduites en quatre claffes. 200
Quelles font les maladies de la veffie qui occafionnent la retention d'urine. 200. &c.
Quels font les corps étrangers qui en font caufe. 303
Quelles font les chofes exterieures qui la caufent. 205. 206
Quels font les vices de l'uretre qui l'occafionnent, & comment on y remedie. 206. 207
Le Caterifme eft le plus prompt remede dans toutes les retentions d'urine. 200. 201
Dans quel cas il faut faire la ponction à la Veffie. Quelles font les differentes manieres de la faire. 200. 201. 206. 209. 210
La difficulté d'uriner. Ce qui l'occafionne. 206. 207. 208
Comment on la conçoit. ibid.
Ce qu'on trouve dans les uretres de ceux qui font morts de ces maladies. ibid.
Les moyens qu'on employe pour y remedier. ibid.
Comment on remedie à la retention d'urine caufée par le retreciffement du canal. 208
Dans quel cas on fait l'incifion au Perinée. 203. 204
La methode de la faire, & le traitement qui fuit. 211. 212
Cas où convient la fonde percée par l'extremité. 208
Celui où convient la fonde en S. 214
Bandage de M. Arnaud pour empêcher l'écoulement des urines. 214
Uvée ou prunelle de l'œil, fes diverfes maladies, & leur cure. 545

Vulve entierement fermée, ou close en partie. Opération pratiquée en ces deux cas. 177
Conduite pour la cure de la playe, les remedes dessicatifs qu'elle demande. ibid.

Y.

Yeux, maladies principales ausquelles ils sont sujets, & qui demandent le secours d'un Operateur experimenté, causes & differences de ces incommodités, orgueil, trichiasis, distichiasis, lagophthalmos, &c. definition de tous ces maux, & la méthode de les guérir ou de les diminuer. 530. &c.

Fin de la Table des Matieres.

APPROBATION.

J'AY examiné par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le COURS D'OPERATIONS, &c. PAR FEU M. DIONIS, avec DES REMARQUES, &c. La methode facile, l'étendue menagée, & la clarté de cet ouvrage, deja plusieurs fois approuvé, l'a toujours fait estimer également utile pour conduire les commençans, & pour servir de repertoire general aux habiles. Les Remarques judicieuses ajoutées à cette édition, en augmentent considerablement l'utilité par les éclaircissemens, les avis & les exemples qu'elles renferment; ce qui m'a fait juger le tout très-digne d'être imprimé. A Paris le 31. Décembre 1735. Signé, WINSLOW.

APPROBATION.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, le COURS D'OPERATIONS, &c. PAR FEU M. DIONIS, avec DES REMARQUES, &c. Ce Livre excellent par lui-même, se trouve considerablement enrichi par les notes qui y sont jointes; & le tout ensemble fait un ouvrage très-digne d'être imprimé. A Paris ce 19. Janvier 1736.
Signé, MORAND.

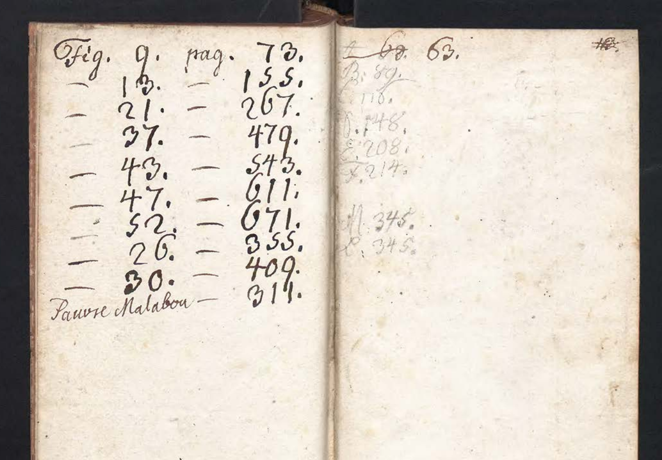


Fig.	9.	pag.	73.
—	13.	—	155.
—	21.	—	267.
—	37.	—	479.
—	43.	—	543.
—	47.	—	611.
—	52.	—	671.
—	26.	—	355.
—	30.	—	409.
Pauvre Malabou		—	311.

~~A. 60.~~ 63.
B. 89.
C. 110.
D. 148.
E. 208.
F. 214.

M. 345.
L. 345.



